La Belle Rivière dans l'espace atlantique, 1783-1815 : migrations commerciales francophones entre Pittsburgh (PA) et Henderson (KY)

Marcel Deperne

▶ **To cite this version:**

Marcel Deperne. La Belle Rivière dans l'espace atlantique, 1783-1815 : migrations commerciales francophones entre Pittsburgh (PA) et Henderson (KY). Histoire. Université de La Rochelle, 2019. Français. NNT : 2019LAROF003 . tel-02476547

HAL Id: tel-02476547
https://theses.hal.science/tel-02476547

Submitted on 12 Feb 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

UNIVERSITE DE LA ROCHELLE

ECOLE DOCTORALE PLURIDISCIPLINAIRE DE NOUVELLE-AQUITAINE EUCLIDE (618)

CENTRE DE RECHERCHES EN HISTOIRE INTERNATIONALE ET ATLANTIQUE (EA 1163)

Thèse présentée par **MARCEL DEPERNE**

soutenue le 4 juillet 2019

pour l'obtention du grade de Docteur de l'Université de La Rochelle

HISTOIRE DES MONDES MODERNE ET CONTEMPORAIN

L'Ohio entre Pittsburg et Henderson, Map of the United States, C. Varlé, 1817, (David Rumsey Map Collection).

Tome 1

JURY:

- Mme Nathalie DESSENS, Professeure des Universités, Toulouse-Le Mirail,
- Mme Anne VERJUS, Directrice de Recherches au CNRS, section 40 (Politique, pouvoir, organisation),
- M. Pierre GERVAIS, Professeur des Universités, Paris Panthéon Sorbonne,
- M. Laurent VIDAL, Professeur des Universités, La Rochelle,
- M. Tangi VILLERBU, Maître de Conférences, HDR, Université de La Rochelle, Directeur de thèse.

A Claire et Léa,

Etoiles souriantes

Dans le ciel de Saintonge

So I remember every face	Chaque visage est mémorable
Of every man who put me here	Et chaque main est un chemin
I see my light come shining	Mais la lumière va briller
From the west unto the east	Loin, à l'ouest, à l'infini
Any day now, any day now	De jour en jour, de plus en plus
I shall be released	Nous serons libres

Bob Dylan, Prix Nobel de Littérature 2016,
“I Shall Be Released" (extrait), album *Music from Big Pink*, Capitol, 1968.
Adaptation : Hugues Aufray.

La Belle Rivière dans l'espace atlantique

1783-1815

Migrations commerciales francophones

entre Pittsburgh (PA) et Henderson (KY)

Tome 1

La Belle Rivière dans l'espace atlantique (1783-1815)

Migrations commerciales francophones entre Pittsburgh (PA) et Henderson (KY)

RESUME : L'historiographie a souvent négligé la place occupée par les migrants francophones au sein de la jeune république américaine, se bornant à suivre l'itinéraire des exilés politiques les plus célèbres, bannis par la Révolution Française ou la Restauration, ou celui des utopistes rêvant d'instaurer une société nouvelle au Nouveau Monde. Au cœur de la Jeune Amérique confrontée à l'épineux problème de l'esclavage, à l'agonie des empires coloniaux et à la naissance de l'esprit d'entreprise et du capitalisme, ils furent nombreux à tenter la fortune outre atlantique entre 1783 et 1815, établissant dans le corridor créole de puissants liens commerciaux, culturels et religieux entre côte Est, Nouvelle-Orléans, Antilles et espace atlantique. Tel est l'objet de la présente réflexion qui emprunte la voie ouverte par l'histoire atlantique, et propose, en tirant parti de la correspondance et des ressources archivistiques, une écriture novatrice de l'histoire des migrations commerciales francophones entre Pittsburg et Louisville à l'époque des révolutions atlantiques.

MOTS-CLES : 1783-1815, Amérique du Nord, Antebellum, Antilles, Capitalisme, Commerce, Correspondance, Corridor créole, Côte Est, Culture, Empires coloniaux, Esclavage, Espace atlantique, Esprit d'entreprise, Exilés, Henderson, Histoire atlantique, Historiographie, Jeune République américaine, Kentucky, Louisville, Migrations francophones, Mississippi, Nouveau Monde, Nouvelle-Orléans, Ohio, Pittsburgh, Religion, Révolutions atlantiques, Saint-Domingue, USA, Utopistes, XVIIIe siècle, XIXe siècle.

Ohio River in the Atlantic network (1783-1815)

French trading migrations from Pittsburgh (PA) to Henderson (KY)

ABSTRACT: *Historiography often neglects the part of Francophone migrants in the young American republic, merely following the route of the most famous political exiles banished by the French Revolution and the Restoration, or the Utopians dreaming to establish a new society in the New World. In the Early Republic faced with the thorny problem of slavery, the agony of colonial empires and the birth of entrepreneurship and capitalism, many migrants tried fortune beyond the Atlantic Ocean, between 1783 and 1815, establishing in the "Creole corridor" powerful commercial, cultural and religious ties between east coast, New Orleans, West Indies and Atlantic space. This is the purpose of this discussion that borrows the path opened by the Atlantic history, and proposes, through the study of correspondence and archival resources, an innovative history of francophone business migrations from Pittsburg to Louisville in the age of the Atlantic Revolutions.*

KEYWORDS: *1783-1815, Antebellum, Atlantic Area, Atlantic history, Atlantic revolutions, Capitalism, Colonial empires, Correspondence, Creole corridor, Culture, Early Republic, East Coast, Eighteenth century, Entrepreneurship, Exiles, French migrations, Henderson, Historiography, Kentucky, Louisville, Mississippi, New Orleans, New world, Nineteenth century, North America, Ohio, Pittsburgh, Religion, Santo Domingo, Slavery, Trade, USA, Utopians, West Indies, Young American Republic.*

UNIVERSITE DE LA ROCHELLE

ECOLE DOCTORALE PLURIDISCIPLINAIRE DE NOUVELLE-AQUITAINE EUCLIDE (618)

CENTRE DE RECHERCHES EN HISTOIRE INTERNATIONALE ET ATLANTIQUE (EA 1163)

Faculté des Lettres, Langues, Arts et Sciences Humaines

1, Parvis Fernand Braudel

17042 LA ROCHELLE cedex 1

REMERCIEMENTS

A mon épouse, Laure, pour sa compréhension, ses encouragements, sa patience de tous les instants et l'attention sans faille dont elle a fait preuve lors du déchiffrage des manuscrits et dans la relecture de ce travail,

A mes beaux-parents, Michèle et Guy, compagnons fidèles de cette aventure au long cours,

A mes enfants, Denis, Delphine et Marine, à mes belles-filles, Eve et Anne, et à mes petits-enfants qui, en toute occasion, ont su me manifester leur intérêt et me prodiguer leurs encouragements,

A Laëtitia et à Marie, en leur souhaitant bon vent,

A Loïc et à Yves, amis de longue date et ardents adorateurs des Muses,

A Cécile et à Georges qui se reconnaîtront,

A mon directeur de thèse, Monsieur Tangi Villerbu, Maître de Conférences H.D.R. à l'Université de La Rochelle, pour son éclairante érudition, son aide précieuse et ses conseils toujours avisés,

A Monsieur David Waterman, Co-directeur de l'Ecole Doctorale Euclide, à Monsieur Laurent Vidal, Co-directeur du C.R.H.I.A., pour la confiance qu'ils m'ont accordée,

A Madame Isabelle Marchesseau, secrétaire du C.R.H.I.A de La Rochelle, pour son soutien logistique discret et souriant,

A tous ceux qui ont patiemment contribué à conduire le littéraire que je suis sur les chemins de l'Histoire,

A Louise Jones, Directrice du département Recherche, Beth Van Allen, Editrice associée et à Patrick Lewis, Directeur de projet, à la *Kentucky Historical Society* de Frankfort,

A Stacie Williams, Responsable du laboratoire d'étude à l'*University of Kentucky* de Lexington,

A B. J. Gooch, Bibliothécaire à la *Transylvania University* de Lexington,

A Aaron Rosenblum, Conservateur associé à la *Filson Historical Society* de Louisville,

A Cathy Matson, Directrice du *Program in Early American Economy and Society* et James Green, Bibliothécaire à la *Library Company of Philadelphia*,

A Carol Lockman, Manager du *Center for the History of Business, Technology, and Society*, Linda Gross et Lucas Clawson, archivistes à la *Soda House, Hagley Library and Archives*, Wilmington (DE),

A Anne Mingous, Bibliothécaire aux Archives Départementales et métropolitaines de Lyon, à Anne-Marie Delattre, Responsable du pôle médiation et accès aux documents aux Archives Municipales de Lyon,

A Marie-Claire Pontier, Directrice, et Olivier Gorse, archiviste, aux Archives départementales des Bouches-du-Rhône,

A Nicolas Dohrmann, Directeur et Josseline Mazières, archiviste, aux Archives Départementales de l'Aube.

Merci enfin à la direction des Archives Départementales de Charente et de Charente Maritime, du Muséum et des Archives Municipales de La Rochelle

Et à tous ceux qui ont permis que je sois simplement ce qu'aujourd'hui je suis.

Que tous trouvent ici l'expression de ma sincère gratitude.

AVERTISSEMENT

Dans la transcription des manuscrits, on a gardé, à quelques exceptions près, l'orthographe originale.

Les mots ou expressions d'origine étrangère figurent en italique dans le texte et sont, selon le cas, suivis de leur traduction entre parenthèses, ou traduits en note ou dans le glossaire.

On a fait le choix d'utiliser l'illustration sous toutes ses formes chaque fois qu'elle apporte un éclairage particulier au propos, et, dans le même objectif, celui d'avoir recours à de larges extraits de la correspondance étudiée.

On trouvera en annexe différents types de documents permettant d'approfondir la connaissance ou la réflexion. L'annexe 11 propose la reproduction des portraits de cinquante-cinq personnes qui, en leur temps, ont activement œuvré à l'écriture de ce pan d'Histoire.

Nos travaux de recherche ont été largement soutenus par les bourses d'étude octroyées en 2015 par la Kentucky Historical Society de Frankfort, et en 2017 par la Library Company de Philadelphie (*Program in Early American Economy and Society)* et l'Hagley Museum and Library de Wilmington *(Center for the History of Business, Technology, and Society, H. B. Du Pont Fellowship)* que nous tenons à remercier très chaleureusement.

ABREVIATIONS COURAMMENT UTILISEES DANS LES CITATIONS

ADA : Archives Départementales de l'Aube.

ADCM : Archives Départementales de Charente-Maritime.

ADML : Archives Départementales et Métropolitaines de Lyon.

ADLA : Archives Départementales de Loire-Atlantique.

AECPE : Archives Etrangères, Correspondance Politique, États-Unis.

AN : Archives Nationales.

ANOM : Archives Nationales de l'Outre-Mer.

CRHIA: Centre de Recherches en Histoire Internationale et Atlantique, Nantes & La Rochelle

CSC : Compendium of the sixth census.

FHSL : Filson Historical Society, Louisville.

HLAW : Hagley Library and Archives, Wilmington.

HSP : Historical Society of Pennsylvania, Philadelphie.

HSUS : Historical Statistics of the United States, Colonial Times to 1970.

KDL: Kentucky Digital Library.

KHSF : Kentucky Historical Society, Frankfort.

LCP : Library Company of Philadelphia.

MHS : Missouri Historical Society, Saint-Louis.

TSSBAM : Tabular Statements of the Several Branches of American Manufactures I, exhibiting them by States, Territories and Districts, 1810.

TULK : Transylvania University, Lexington, Kentucky.

UKL : University of Kentucky, Lexington.

SOMMAIRE

TOME 1

INTRODUCTION p. 14

PREMIERE PARTIE : ***De la vallée de l'Ohio à l'espace transocéanique*** p. 33

CHAPITRE 1 : Et au milieu coule une rivière p. 35

DEUXIEME PARTIE : ***Telle est ma quête, suivre l'étoile*** p. 96

CHAPITRE 2 : Jean Savary (1748[?]-1814 : du commerce à la terre p. 99

CHAPITRE 3 : Waldemard Mentelle (1769-1846) : de la terre au commerce p. 173

CHAPITRE 4 : Louis Tarascon (1759-1840) et Jean-Antoine Tarascon (1765-1825), Jean-Jacques Audubon (1785-1851) : d'est en ouest p. 247

TOME 2

CHAPITRE 5 : Etienne-Louis Hus-Desforges (1753-1832) : de Saint-Domingue à Lexington p. 316

TROISIEME PARTIE : ***Si tous les gens du monde…*** p. 393

CHAPITRE 6 : Des Francophones, des marchands, des réseaux, un réseau p. 395

EPILOGUE 1848 : ***Je cherche l'or du temps*** p. 469

CONCLUSION : ***La Belle Rivière*** p. 486

SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE: p. 495

GLOSSAIRE ALPHABETIQUE : p. 557

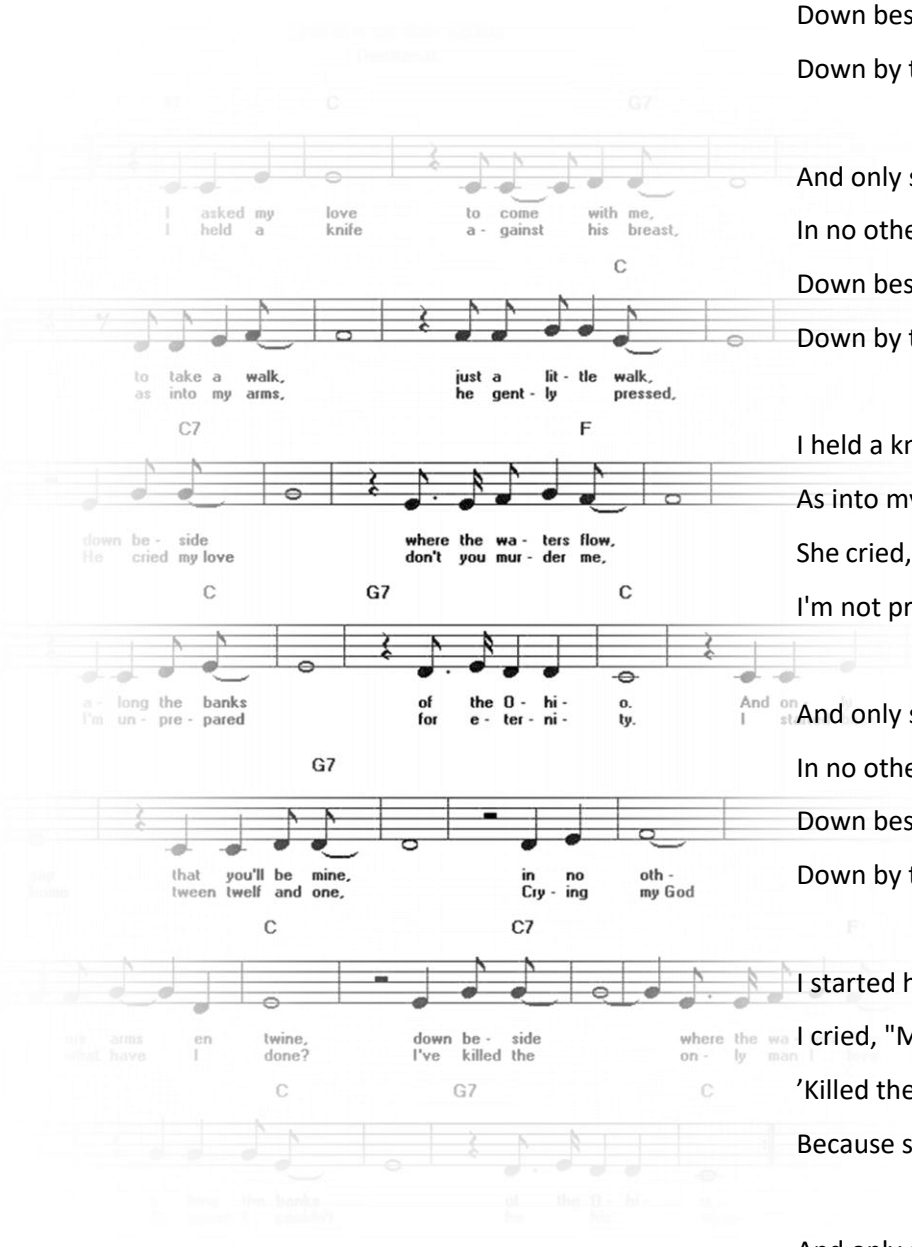
TABLE DES ILLUSTRATIONS : p. 564

TABLE DES MATIERES : p. 575

TABLE DES ANNEXES/ANNEXES p. 579 à DCXXXIX

Oui, mais le soleil va plus vite p. 640

BANKS OF THE OHIO



I asked my love to take a walk,
To take a walk, just a little walk,
Down beside where the waters flow,
Down by the banks of the Ohio

And only say that you'll be mine
In no others' arms entwine,
Down beside where the waters flow,
Down by the banks of the Ohio

I held a knife against her breast,
As into my arms she pressed,
She cried, "Oh Willie, don't murder me
I'm not prepared for eternity."

And only say that you'll be mine
In no others' arms entwine
Down beside where the waters flow
Down by the banks of the Ohio

I started home 'tween twelve and one
I cried, "My God, what have I done?
'Killed the only woman I loved,
Because she would not be my bride,"

And only say that you'll be mine
In no others' arms entwine
Down beside where the waters flow
Down by the banks of the Ohio

Banks of the Ohio, *Murder-ballad* du XIXe siècle, adaptation Joan Baez (1959)[1].

[1] La « *murder-ballad* » est un genre de chanson populaire dans les pays anglo-saxons, qui évoque en détail des crimes passionnels et, souvent, leurs conséquences.

INTRODUCTION

16 juillet 2015 : Parti à 14 heures 15 de Minneapolis à destination de Lexington, le Canadair de la Delta Airlines, vol AF 2456, amorce sa descente : il est temps pour nous d'avancer nos montres d'une heure. Il est maintenant 16h 30, et dans précisément trente-sept minutes, nous atterrirons à Lexington Bluegrass Airport. Vingt mille pieds plus bas, l'Ohio, la Belle Rivière, déploie l'un de ses nombreux méandres entre Hanover et Madison. Nous quittons l'Indiana, nous voici au Kentucky.

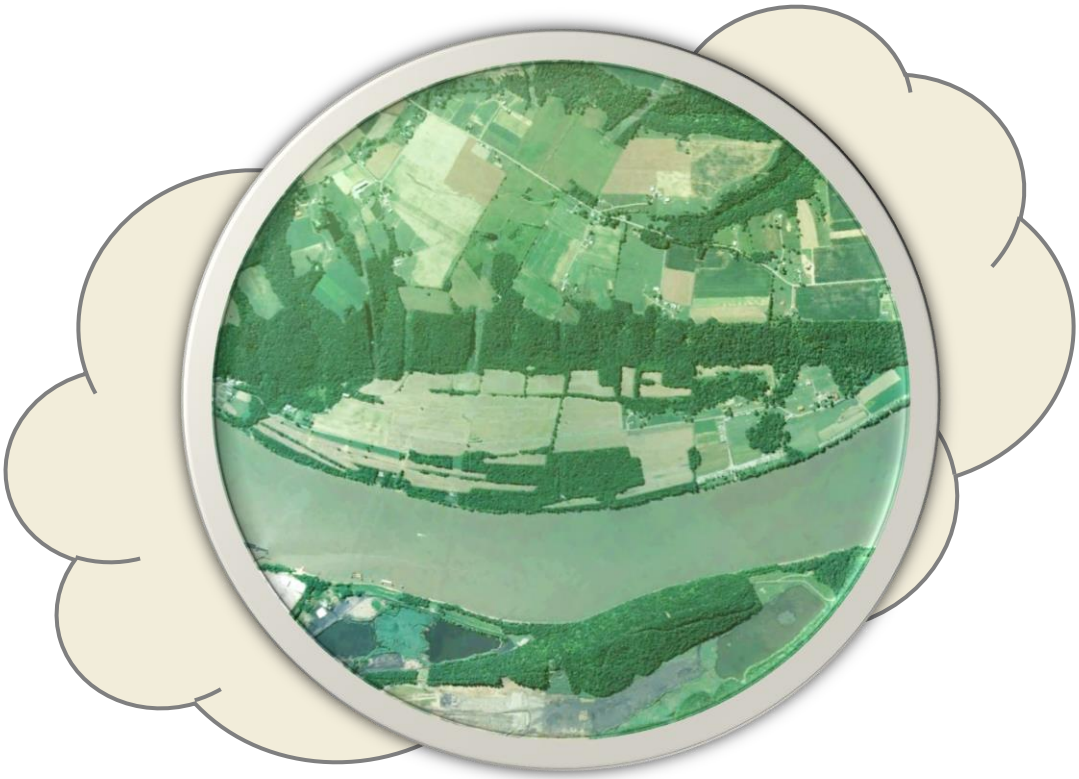


Photo 1 : L'Ohio entre Hanover et Madison (Indiana) (Photo Google Earth)

Et les mots du poète Aaron Sherman Watkins empruntent à leur tour les voies sinueuses de la mémoire, « entre le lac et la belle rivière, […] sur colline, plaine et vallon, […] rivière, ruisseau, bayou. [2]» :

[2] Après des études de droit, A. S. WATKINS (1863-1941), devint pasteur méthodiste et président de l'Asbury College de Wilmore (KY). Très engagé dans le mouvement pour la tempérance, il fut le candidat de la Prohibition à la vice-présidence en 1908 et 1912, et à la présidence en 1920. WATKINS A. S., "Ohio", In MARTZOLFF C. L., *Poems on Ohio*, Columbus, Ohio Arch. and Hist. Society Publications, F. J. Heer Printing C°, 1911, p. 210-211, trad. MD.

Photo 2 :
Portrait d'Aaron S. Watkins en 1910
(Library of Congress, Bain News Service)

OHIO

Il est un empire qui s'étend sur la grand-route du commerce,
Entre le lac et la belle rivière, […/…]
«Exploitez ses ressources» dit le grand Maître,
Et une armée se mit en marche en bon ordre.
Le souvenir en est inscrit sur colline, plaine et vallon,
Sur lac, rivière, ruisseau, bayou; […][3]

La mémoire poursuit son cours, de souvenir en souvenir: celui de ces *coureurs des bois* qui s'adonnaient au commerce de la pelleterie dans la région des grands lacs ; celui de cette« armée » de migrants (et parmi eux des Français) qui s'établit sur l'Ohio, « la Belle Rivière », pour ouvrir la « grand-route du commerce » jusqu'aux « bayous » de La Nouvelle-Orléans et jeter les ponts, jusqu'aux Antilles, d'un vaste « empire » commercial.

•

Un empire ? Un empire colonial, certes, mais aussi, pour reprendre les mots de Cécile Vidal et Gilles Havard, « une unité territoriale et sociale qui s'élaborait tant localement, à travers l'interaction des peuples et des individus, que par l'entremise des directives coloniales venues de Versailles. [4]» Mais l'autorité de Versailles est fortement mise à mal en ces temps troublés. L'année 1789 sonne le glas de l'Ancien Régime et la France, entre 1789 et 1815, connaîtra le chaos politique. Les treize colonies américaines, quant à elles, s'insurgent dès le début des années 1770 contre la tutelle anglaise et, le 4 juillet 1776, Thomas Jefferson rédige la Déclaration d'indépendance :

> « Nous, les représentants des États-Unis d'Amérique, assemblés en Congrès général, prenant à témoin le juge suprême de l'univers de la droiture de nos intentions, publions et

[3] WATKINS A. S., "Ohio", Extrait du texte original : *"There's an empire that lies on the highway of trade,*
'Twixt the lake and the beautiful river, […/…]
"Take from him talent," the great Master said,
And an army marched forth with their orders.
Then read the great record o'er hill, plain and glen;
From lake, river streamlet and bayou; […]"

[4] HAVARD Gilles et VIDAL Cécile, *Histoire de l'Amérique française*, Paris, Flammarion, 2006, p. 18-20.

déclarons solennellement au nom et par l'autorité du bon peuple de ces colonies, que ces colonies unies sont et ont droit d'être des États libres et indépendants ; que tout lien politique entre elles et l'État de la Grande-Bretagne est et doit être entièrement dissous. [5]»

La victoire de Yorktown vient à bout de la flotte britannique et le traité de Paris est signé le 3 septembre 1783. Treize ans avant la Révolution Française, la Révolution Américaine est en marche. L'Ordonnance du Nord-Ouest (1787) ouvre de nouveaux et immenses territoires à la colonisation[6]. En 1789, George Washington est élu Président ; la Constitution entre en vigueur :

« Nous, le Peuple des États-Unis, en vue de former une Union plus parfaite, d'établir la justice, de faire régner la paix intérieure, de pourvoir à la défense commune, de développer le bien-être général et d'assurer les bienfaits de la liberté à nous-mêmes et à notre postérité, nous décrétons et établissons cette Constitution pour les États-Unis d'Amérique. [...] Tous les pouvoirs législatifs accordés par cette Constitution seront attribués à un Congrès des États-Unis, qui sera composé d'un Sénat et d'une Chambre des représentants. [...] Le pouvoir exécutif sera conféré à un président des États-Unis d'Amérique. [...].Le pouvoir judiciaire des États-Unis sera conféré à une Cour suprême et à telles cours inférieures dont le Congrès pourra de temps à autre ordonner l'institution. [7]»

On ne peut manquer de souligner la convergence d'idées entre la Constitution américaine et son homologue française de 1791. Les idées des philosophes s'étaient propagées en Amérique dès après leur large diffusion en Europe et les constitutions des différents États fédérés d'Amérique du Nord furent très tôt traduites par Pierre Samuel Du Pont de Nemours. Ce simple fait souligne la portée générale d'un phénomène que Godechot et Palmer ont été les premiers à nommer « Révolution atlantique [8]». En proie aux mêmes difficultés d'ordre démographique, politique et économique, France et États-Unis, influencés de surcroît par la circulation des idées émises par les philosophes des Lumières, ont au même

[5] Extraits de la *Déclaration d'Indépendance* du Congrès des 13 colonies à Philadelphie.

[6] Loi votée par le Congrès de la Confédération américaine le 13 juillet 1787. Elle entraîne la formation du premier territoire organisé : le Territoire du Nord-Ouest, situé au sud des Grands Lacs, à l'ouest de l'Ohio et à l'est du Mississippi.

[7] Extraits de de la *Constitution des États-Unis d'Amérique*.

[8] GODECHOT Jacques et PALMER Robert, « Le Problème de l'Atlantique au XVIII[e] siècle », *Congrès international des sciences historiques de Rome*, 1955.

moment remis en cause un régime monarchique de type féodal, basé sur la rigidité des sociétés d'ordres, « pour hâter la libération de l'homme, pour qu'il pût jouir de plus de bonheur sur terre. [9]» Ainsi serait né cet « Empire de la Liberté » prôné par Thomas Jefferson et récemment remis en cause par Alex Taylor, dans son ouvrage judicieusement intitulé *American Revolutions* (Révolutions américaines) [10]. Trop souvent considérée comme un évènement singulier, la Révolution américaine a engendré une série de révolutions politiques, sociales et économiques donnant lieu, entre autres conséquences, au déplacement et au massacre des peuples aborigènes et à l'expansion de l'esclavage.

Le 18 juin 1812, les États-Unis entrent à nouveau en guerre contre leur ancienne métropole. Elle-même en guerre contre la France, l'Angleterre fait fi de la neutralité des États-Unis et arraisonne régulièrement leurs navires de commerce. Cinq mille volontaires américains remontent jusqu'à Toronto et brûlent le Parlement du Haut-Canada. Piqués au vif, les Anglais s'emparent de Detroit. Plus tard, un détachement anglais marche sur Washington : les soldats investissent la Maison Blanche qu'ils incendient. La paix est finalement signée à Gand, aux Pays-Bas, le 24 décembre 1814. On décide du *statu quo ante bellum* et la frontière entre les États-Unis et les dernières possessions britanniques en Amérique du Nord est prolongée vers l'ouest, le long du 49e parallèle.

•

Dès les premières années de l'ère des révolutions atlantiques, les Français sont nombreux à émigrer vers les États-Unis : les vertus de la « République sœur » sont régulièrement encensées dans les récits de voyage ou les lettres de Crèvecoeur. Un Crèvecoeur qui, dans la droite ligne de la « controverse du Nouveau Monde » déclenchée par les écrits de Buffon et à travers le motif de la régénération, loue ainsi les vertus du nouveau monde pour les natifs de la vieille Europe :

> « Poussés par une variété de motifs, ils [les habitants de l'Europe] sont venus ici. Tout a contribué à les régénérer. De nouvelles lois, un nouveau mode de vie, un nouveau système social. Ici, ils sont devenus des hommes. En Europe, ils étaient comme autant de plantes inutiles, se contentant d'un terreau végétal et d'arrosages rafraîchissants. Ils flétrissaient, fauchés par la

[9] GODECHOT Jacques, *Les Révolutions* (1770-1799), Paris, Presses Universitaires de France, 1965.
[10] TAYLOR Alan, *American Revolutions: A Continental History, 1750-1804*, New York, W. W. Norton, 2016.

misère, la faim et la guerre ; mais maintenant par la puissance de la transplantation, comme toutes les autres plantes, ils ont pris racine et fleuri ! [11]»

Tel est cet « empire », ou pour mieux dire, cette « unité territoriale et sociale » où prendront « racine et fleuri [ront] » les lecteurs de Crèvecoeur, soldats célèbres ou anonymes de cette « armée [qui] se m[e]t en marche en bon ordre. » Les flux migratoires explosent bien avant les migrations de masse de la deuxième moitié du siècle, et les colons francophones, missionnaires, spéculateurs, marchands ou diplomates, s'installent tant dans la région des Grands Lacs qu'en Louisiane et le long du Mississippi, dans la zone de confluence entre Mississippi et Ohio qui constitue une région-carrefour et une plateforme commerciale essentielle entre l'intérieur du continent, la côte Est et l'Europe. L'afflux par vagues des réfugiés de Saint-Domingue entre 1793 et 1804 contribue à créer un modèle atlantique nouveau qui met en relation le nord et le sud, par les vallées de l'Ohio et du Mississippi, le long de ce que Jay Gitlin nomme le « corridor créole [12]». Il existe donc bien, selon l'éclairage apporté par Cécile Vidal, deux Atlantiques : un Atlantique des plantations, hérité de l'époque coloniale, et un nouvel Atlantique euro-américain : celui du marché du travail, un marché héritier de la mouvance et de la fluidité qui le caractérisaient antérieurement et véhicule des balbutiements d'un État-Nation qui fixera peu à peu les frontières[13]. « La grand-route du commerce », quand elle franchit les Appalaches, tire le meilleur parti d'une industrialisation en marche.

Les rives et les eaux de la Belle Rivière seront le réceptacle naturel de ces migrations commerciales francophones transappalachiennes à l'époque des Révolutions atlantiques. Au Nord, Pittsburgh est la tête de pont du commerce avec la côte Est et l'Europe. Louisville et les chutes de l'Ohio constituent la voie d'accès aux Territoires du Nord-Ouest via Saint-Louis ; le Mississippi, le Grand Fleuve, connecte la Louisiane et La Nouvelle-Orléans aux réseaux atlantique et transatlantique. Et si, aux yeux de tous, ses deux rives matérialisent la frontière

[11] ST JOHN DE CREVECOEUR J. Hector*, Lettres d'un cultivateur américain, écrites à William Seton, écuyer, depuis l'année 1770 jusqu'à 1781, traduites de l'anglois*, 2 vol., Paris, Cuchet, 1784, lettre III, 42-43, trad. MD.

[12] GITLIN Jay, « A place beyond Words: Using the French Creole Corridor to Redefine the Terms of Early American History », http://les-amis.org/downloads/gitlin_jay_a_place_beyond_words_ws_final.pdf. [Consulté le 31 mars 2016).

[13] VIDAL Cécile: « Le(s) monde(s) atlantique(s), l'Atlantique français, l'empire atlantique français », in *Outre-Mers*, tome 96, N° 362-363, 2009. BOLTON Herbert E., *The Spanish Borderlands*, New Haven, Yale University Press, 1921, et ADELMAN Jeremy, and ARON Stephen, "From Borderlands to Borders: Empires, Nation-States, and the Peoples in Between in North American History", *American Historical Review,* 104, 1999, p.815–841.

infranchissable entre les États abolitionnistes au nord et les États esclavagistes au sud, l'Ohio est aussi un lieu de transition, le lieu de tous les passages et de toutes les mobilités. « Comme des grenouilles autour d'une mare », les Français et francophones en investissent les abords[14]. Certains, coureurs des bois ou Français de Louisiane, sont là depuis plus d'un siècle. « Entre lac et bayou », depuis le sud du Canada jusqu'au golfe du Mexique, l'Amérique française investit « le corridor créole. [15]» Les Révolutions atlantiques apportent leur lot à ce substrat francophone. La composition des groupes socio-professionnels est vaste et bigarrée : colons désireux de donner corps à leur idéal religieux ou utopique, exilés fuyant la Terreur, missionnaires catholiques membres du clergé réfractaire ou des congrégations capucine ou sulpicienne, spéculateurs le plus souvent associés aux Américains, diplomates (mais aussi hommes d'affaires et parfois espions) en poste aux États-Unis ou à Paris, marchands-négociants des ports atlantiques français installés aux États-Unis, réfugiés de Saint-Domingue suite au soulèvement des esclaves à partir de 1791, migrants isolés enfin, le plus souvent pour des raisons économiques. Et parmi eux des francophones, d'origine britannique, suisse, prussienne (ou plutôt alsacienne), ou encore venus des Pays-Bas méridionaux, l'actuelle Belgique. Car l'âge des révolutions génère des bouleversements majeurs d'ordre géopolitique, social et sociétal : c'est autant l'âge de la guerre que celui du commerce. Le progrès des modes de transport et l'industrialisation aidant, les commerçants francophones développeront leurs réseaux le long de la Belle Rivière jusqu'au Grand Fleuve, « sur lac, rivière, ruisseau, bayou ». « "Exploitez ses ressources" di[sai]t le grand Maître. »

Dès lors, la problématique s'impose : un réseau commercial francophone s'est largement développé de Pittsburgh à Henderson, entre 1783 et 1815, qui fut un puissant facteur du développement et de l'intégration de la vallée de l'Ohio à l'espace atlantique dans la Jeune Amérique. Notre démarche consiste en une conceptualisation d'un Atlantique francophone dans le monde global et international des révolutions atlantiques. Il s'agit ici de penser le continent américain à partir de l'intérieur, depuis la vallée de l'Ohio. Un Ohio qui étendra sa connexion au Mississippi, à la côte Est, aux Antilles et, au-delà, à l'espace atlantique, dans le contexte guerrier de l'ébranlement des empires coloniaux et des révolutions. En 1789, l'Ohio est une frontière de peuplement ; en 1848, c'est la ruée vers l'or

[14] PLATON, *Phédon*, 109 B.

[15] On se reportera à l'ouvrage sous la direction de TEASDALE Guillaume & VILLERBU Tangi, *Une Amérique Française, 1760-1860, Dynamiques du corridor créole*, Paris, Indes Savantes, 2015.

de la Californie, et les États-Unis sont devenus une nation transcontinentale. Deux modèles se succèdent : celui d'un État-Nation balbutiant et celui de l'espace atlantique. La Jeune Amérique vit un moment de rupture qui met plus que toute autre en relief la tension entre singulier et collectif soulignée par Arlette Farge : « L'important d'une anecdote ou d'un fait singulier d'archive n'a de sens que s'il est relié à un phénomène collectif ou à une représentativité quelconque.[16] » Nous nous proposons d'écrire la micro-histoire globale d'un moment de rupture et de tension, dans laquelle la logique individuelle des cas mettra en lumière la logique sociale des réseaux, car poursuit Arlette Farge : « Le sens n'est pas immédiatement donné par l'archive » ; il est à chercher « sous le désordre apparent des récits, des faits et des évènements[17] ». Il conviendra également de varier la focale : les Français rencontrent les Américains d'abord en France, soit directement (certains contacts commerciaux sont établis de longue date), soit par l'intermédiaire des spéculateurs qui n'hésitent pas à envoyer leurs agents en Europe pour y recruter ou y duper de futurs colons.

•

Les États qui bordent l'Ohio, entre Pittsburgh et Henderson, constituent le terreau naturel de notre recherche et notre poste d'observation privilégié. Outre la Pennsylvanie et la Virginie, le Kentucky et l'Ohio conservent l'essentiel des manuscrits étudiés dans le cadre de cette étude que complètent les ressources fournies par le Missouri et le Delaware. Récits de voyage, articles tirés des gazettes, pamphlets, brochures, mémoires et textes officiels enrichissent et complètent l'ensemble, en apportant un éclairage particulier et complémentaire aux singularités de l'époque tels le recours à l'esclavage, la montée du capitalisme ou le pouvoir exercé par les milieux financiers.

La correspondance constitue l'essentiel des sources utilisées. Cette correspondance revêt plusieurs formes : qu'il s'agisse de contrats passés entre négociants et impliquant parfois la sphère politique, de courriers témoignant des heurs et malheurs des entreprises commerciales soumises tant à la fluctuation des cours du marché qu'à celui de l'Ohio, de lettres émanant des réfugiés de Saint-Domingue ou de planteurs installés à la Guadeloupe, de spéculateurs, de banquiers, de colons déçus par l'expérience communautaire ou simplement

[16] PARENT Sylvain, « Entretien avec Arlette Farge », *Tracés. Revue de Sciences humaines*, Mai 2004, p. 143-148.

[17] FARGE Arlette, *Le goût de l'archive*, Paris, Seuil, 1997.

confrontés aux vicissitudes d'une expérience individuelle, ou encore de divers documents administratifs ou notariés.

Les données fournies par les recensements et différents *directories* de 1800 à 1850, les tableaux récapitulatifs des différentes branches de manufactures américaines établis en 1814, les statistiques historiques des États-Unis de l'époque coloniale à 1970, données toutes largement pris en compte, permettent de couvrir l'ensemble de la période étudiée et garantissent l'approche scientifique.

Partis à la conquête du marché américain outre-Atlantique, les commerçants français ou francophones ont souvent commencé leur aventure dans les ports maritimes atlantiques ou les ports fluviaux connectés à l'Atlantique, Lyon, Marseille, Bordeaux, La Rochelle ou Nantes. Une fois arrivés en Amérique, ils bénéficient de l'accueil et des conseils éclairés des consulats de la côte Est, principalement à New York, Philadelphie ou Baltimore. Là encore, la consultation des Archives Nationales et départementales, celle des Archives Diplomatiques de Nantes et, pour ce qui est des réfugiés de Saint-Domingue, les Archives Nationales d'Outre-Mer à Aix-en-Provence, s'est avérée fort utile.

La bibliographie utilisée tire parti autant des œuvres contemporaines aux acteurs et évènements évoqués que de travaux plus récents effectués par les spécialistes, chercheurs ou universitaires. Véritables baromètres d'une époque, les premières doivent leur valeur à la précision du détail fourni et au regard porté par l'époque sur elle-même, mais aussi à la nécessaire étude critique qu'elles impliquent. Incontournables, Franklin, Crèvecoeur ou Tocqueville méritent certes d'être lus, plus encore d'être relus et décodés. Les biographies du XVIIIe ou du XIXe siècle versent souvent dans l'hagiographie, et leurs auteurs émettent sur leurs contemporains un jugement qu'ils pensent objectif, mais en réalité tronqué, car on n'écrit pas l'histoire au XIXe siècle (un XIXe siècle où la volonté plus ou moins consciente de créer des mythes parasite souvent la stricte narration des faits) comme on le fait au XXIe siècle. Pour être comprise, cette approche, dont la prise en compte est nécessaire, se doit néanmoins d'être affinée et corrigée.

Ainsi est-il indispensable de compléter son étude par celle, plus large et plus distanciée, d'autres écrits proposant l'indispensable synthèse de type encyclopédique et l'analyse plus précise et plus documentée que permet aujourd'hui la recherche historique. À partir de 1990, les historiographes du monde atlantique, Jack Green, Philip Morgan et Nicholas Canny en Amérique, Cécile Vidal en France, font de l'Océan Atlantique un cadre d'analyse plutôt qu'un

objet même d'étude, dans le sens où il s'agit de prendre en compte le point de vue des différents acteurs, de définir les enjeux, les rapports de pouvoir entre individus et groupes dans un monde interconnecté. Richard White définit la notion de *Middle Ground,* la *native-zone* (Kathleen DuVal) devient une zone disputée, « une zone de frottement », un *borderland*, pour reprendre Aron et Adelman, et même un espace de guerre analysé par Stanley Harrold[18].

Les anciens territoires de chasse des peuples amérindiens depuis Pittsburgh et les « fourches » de l'Ohio à la confluence de l'Alleghany et de la Monongahela, jusqu'à La Nouvelle-Orléans via la confluence de l'Ohio et du Mississippi, deviennent l'objet de toutes les convoitises de la part des empires finissants et le terrain privilégié de la politique expansionniste, génocide et esclavagiste des jeunes États-Unis. La perception turnérienne de la politique de conquête s'en trouve ainsi largement discutée et corrigée. Le *Wilderness*, cette terre inexplorée au-delà des Appalaches, se fait parallèlement terre d'immigration : Tangi Villerbu écrit le récit français de cette conquête de l'Ouest, vaste espace multiculturel étudié par ailleurs par John Gjerde, et Nathalie Dessens et Jean-Pierre Le Glaunec insistent sur les conséquences culturelles et économiques de l'arrivée des réfugiés de Saint-Domingue qui investissent le corridor créole après la révolte des esclaves[19].

L'industrialisation et le capitalisme naissants (deux notions récemment revisitées par Joyce Appleby et Jürgen Osterhammel) créent un choc économique dans les zones frontalières et suscitent le développement de nombreux réseaux commerciaux, relationnels et politiques, souterrains parfois, dont l'importance a été étudiée par François Furstenberg ou par Jocelyne Moreau-Zanelli, pour ce qui est des tentatives malheureuses des compagnies de colonisation agricole et commerciale[20]. Trait d'union entre nord et sud, mais aussi frontière entre

[18] GREEN JACK and MORGAN Philip D. (dir.), *Atlantic History, a critical appraisal*, New York, Oxford University Press, 2009, CANNY Nicholas et MORGAN Philip D. (dir.), *The Oxford handbook of the Atlantic World*, 1450-1850, Oxford, Oxford University Press, 2011, VIDAL Cécile : « Pour une histoire globale du monde atlantique ou des histoires connectées dans et au-delà du monde atlantique », *Annales HSS*, avril-juin 2012, n° 2, p. 391-413, WHITE Richard, *The middle ground: Indians, empires and republic in the Great Lakes region, 1650-1815,* New York, Cambridge University Press, 1991, DUVAL, Kathleen. *The Native Ground: Indians and Colonists in the Heart of the Continent*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 2006, ADELMAN Jeremy, ARON Stephen, "From Borderlands to Borders: Empires, Nation-States, and the Peoples in Between in North American History ", *The American Historical Review, Volume 104, Issue 3, 1 June 1999*, p. 814–841, HARROLD Stanley, *Border War, Fighting over Slavery before the Civil War*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2010.

[19]. VILLERBU Tangi, *La Conquête de l'Ouest, Le récit français de la nation américaine au XIXe siècle*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2007, GJERDE John, *The Minds of the West: Ethnocultural Evolution in the Rural Middle West, 1830-1917,* Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1999, DESSENS Nathalie et LE GLAUNEC Jean-Pierre (dir.), *La Louisiane au carrefour des cultures*, Montréal, Presses de l'Université de Laval, 2016.

[20] FURSTENBERG F., *When the United States spoke French, Five Refugees who Shaped a Nation*, New York, Penguin, 2014, MOREAU-ZANELLI Jocelyne, *Gallipolis, Histoire d'un mirage américain*, Paris, L'Harmattan, 2000.

esclavagisme et abolitionnisme, l'Ohio transappalachien d'Elizabeth Perkins prend le statut de « rivière de l'entreprise » sous la plume de Kim Gruenwald[21]. Les réseaux s'y développent et s'y installent : Marseille, Bordeaux, Nantes, mais aussi Lyon et La Rochelle se connectent[22].

L'approche culturelle vient compléter ce vaste panorama dont le genre et la race constituent des données essentielles. L'amour partagé au sein du couple, si finement étudié par Anne Verjus et Denise Davidson, ou le réconfort qu'apporte la religion, apaisent parfois la douleur[23]. Anthony Rotundo retrace l'évolution de la notion de masculinité américaine et Rosemarie Zagarri étudie son accession à une arène politique intégrée depuis toujours à la « sphère masculine [24]». Markus Rediker aborde la traite des noirs « à bord du négrier » quand Matthew Salafia concentre sa réflexion sur l'esclavage dans les zones frontières[25]. La voie est donc ouverte et le chemin tracé par ces prédécesseurs.

Mais rendre compte de la place occupée par les commerçants français et francophones dans le développement du commerce le long de la vallée de l'Ohio, sur une période de trois décennies et sur une portion de territoire elle-même partie des actuels États de l'Ohio et du Kentucky, peut paraître tenir de la gageure. D'autant plus que notre outil d'analyse privilégié, la correspondance, a longtemps été négligée par les historiens « pour la raison principale qu'elle n'apprenait souvent pas grand-chose, pensaient-ils, sur les pays d'accueil ou même sur l'expérience migratoire en contexte. [26] » Quant à nous et après d'autres, nous tenons la correspondance et son étude comme documents et outils historiques à part entière, tant elles ouvrent la voie, éclairent le paysage et permettent, tout aussi bien qu'une pléthore de factures

[21] PERKINS Elizabeth, *Border Life, Experience and memory in the revolutionary Ohio Valley*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1998, GRUENWALD Kim M., *River of Enterprise, the commercial origins of regional identity in the Ohio valley, 1790-1850*, Bloomington and Indianapolis, Indiana University Press, 2002.

[22] CARRIERE Charles, « Négociants marseillais au XVIIIe siècle. Contribution à l'étude des économiques maritimes », *Annales de Bretagne et des pays de l'Ouest*. Tome 81, N°1, 1974. p. 221-241, MARZAGALLI Silvia, *Bordeaux et les États-Unis, Politique et stratégies négociantes dans la genèse d'un réseau commercial*, Genève, Droz, 2015, LE GOUIC Olivier, *Lyon et la mer au XVIIIe siècle : connexions atlantiques et commerce colonial*, Rennes, P.U.R., 2011, MARTINETTI Brice, *Les Négociants de La Rochelle au XVIIIe siècle*, Rennes, P.U.R., 2013.

[23] VERJUS Anne, DAVIDSON Denise, *Le roman conjugal, Chroniques de la vie familiale à l'époque de la Révolution et de l'Empire*, Seyssel, Champ Vallon, 2011.

[24] On se reportera aux nombreux ouvrages de Tangi Villerbu sur la question religieuse et à ROTUNDO E. Anthony, *American Manhood, Transformations in Masculinity from the Revolution to the Modern Era*, New York, Basic Books, 1993, ZAGARRI Rosemarie, *Revolutionary Backlash: Women and Politics in the Early American Republic*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 2008.

[25] REDIKER Marcus, *A bord du négrier, Une histoire atlantique de la traite*, Paris, Seuil, 2013, SALAFIA Matthew, *Slavery's Borderland, Freedom and Bondage along the Ohio River*, Philadelphia, University of Pennsylvania, 2013.

[26] DESSENS Nathalie, « Destins familiaux brisés, destins familiaux croisés : une correspondance atlantique au XIX^{e} siècle », *Les Cahiers de Framespa*, p. 6, [En ligne], 9 | 2012, mis en ligne le 19 mars 2012, [Consulté le 14 septembre 2016], URL : http://framespa.revues.org/1271 ; DOI : 10.4000/framespa.1271

et de registres, l'analyse du marché commercial en révélant la parole et justifiant les actes de ces faiseurs d'Histoire, illustres comme obscurs[27]. « Moyen d'action dans la vie économique […], la lettre dit aussi ce que l'on éprouve », écrit Danièle Poublan. « On devine souvent une certaine connivence, voire des liens d'amitié entre les négociants. [28]» Acteurs célèbres ou anonymes de l'Histoire ou de leur propre histoire, les correspondants témoignent, parfois sans le vouloir, de l'évolution des mentalités, des sociétés et des individus. Le genre épistolaire dit mieux que tout autre l'échec, la réussite et la frustration. Appréhendée comme un témoignage individuel, explique Nathalie Dessens, la correspondance et son étude ont conduit les historiens à reconnaître « leur fonction dans la définition d'une nouvelle identité. S'intéressant à la lettre comme moyen de communication privé ou semi-privé, [ils] se sont mis à les considérer comme des sources d'accès au phénomène migratoire. [29] » L'analyse de la correspondance permet la prise en compte des bouleversements géopolitiques dus au contexte révolutionnaire et aux guerres coloniales, comme des timides progrès de la logique des nations, du civisme et de la démocratisation. Le rôle central tenu par la Belle Rivière et le Grand Fleuve, le développement du commerce intérieur jusqu'à des dimensions transocéaniques y est en effet partout lisible, comme les évènements majeurs d'une époque que perturbent révolutions et intérêts nationaux.

L'époque est aussi celle du commerce, un commerce où le capitalisme balbutie encore : le profit n'est pas encore pensé ; on se borne à « entretenir » ses réseaux[30]. La montée de la bourgeoisie, l'essor industriel génèrent des tensions et exacerbent, dans un espace de mobilité humaine où l'individu est confronté à son monde et où le commerce prend une dimension mondiale, des conflits dont esclaves et ouvriers sont les premières victimes[31].

[27] Nous devons beaucoup aux ouvrages suivants : GERBER David A., *Authors of their Lives: The Personal Correspondence of British Immigrants to North America in The Nineteenth Century*, New York, New York University Press, 2006, CHARTIER Roger (dir.), *La Correspondance. Les usages de la lettre au XIXe siècle*, Paris, Fayard, 1991, DITZ Toby L., "Formative Ventures: Eighteenth-Century Commercial Letters and the Articulation of Experience", *Epistolary Selves: Letters and Letter-Writers, 1600–1945*, EARLE Rebecca (ed.), 59–78, Aldershot, Ashgate, 1999, VERJUS Anne, DAVIDSON Denise, *Le roman conjugal, op. cit.*

[28] POUBLAN Danièle *in* CHARTIER Roger (dir.), *La Correspondance. Les usages de la lettre au XIXe siècle*, Paris, Fayard, 1991.

[29] DESSENS Nathalie**,** « Destins familiaux brisés, destins familiaux croisés, *op. cit*.

[30] On pourra consulter sur ce sujet GERVAIS Pierre, LEMARCHAND Yannick, MARGAIRAZ Dominique (éd.), *Merchants and Profit in the Age of Commerce, 1680–1830*, Londres, Pickering & Chatto, 2014, GERVAIS Pierre, « L'empire du crédit. Profit et pouvoir économique à l'Age du commerce, XVIIIe-XIXe s », Manuscrit inédit en vue de l'obtention d'une HDR, Université Paris I, Professeur référent: Dominique Margairaz. Histoire. Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, 2012.

[31] Sur l'histoire du capitalisme, on consultera : BARREYRE Nicolas, BLIN Alexia. « À la redécouverte du capitalisme américain », *Revue d'histoire du XIX^e siècle*, vol. 54, no. 1, 2017, p. 135-148, BECKERT Sven, « History

Cette réflexion se veut enfin humaniste au sens littéral du terme : elle sera centrée sur l'homme ; et les récents apports des théories de la race et du genre contribueront à la compréhension d'un monde atlantique où l'esclavage est source de conflit et de désunion, où la femme, d'abord simple garante de la stabilité familiale, ne tardera pas à revendiquer ses droits.

•

Il conviendra d'établir le contexte général présidant à l'installation et au développement des réseaux commerciaux francophones entre Pittsburgh et Henderson. Le « corridor créole », de la Louisiane à Detroit, est depuis le XVIIIe siècle le creuset d'une présence française, commerciale et culturelle. À l'aube du XIXe siècle, les négociants français y développent leurs réseaux commerciaux, familiaux, matrimoniaux et religieux et intègrent de fait une société qui cherche à prendre sa place au sein des relations internationales. Une fois franchies les Appalaches, deux routes commerciales se dessinent : la première accompagne la progression des colons vers le nord-ouest, la seconde, par l'Ohio, s'ouvre sur le sud. Le Mississippi, justement nommé le Grand Fleuve, a eu de tout temps une importance stratégique et commerciale majeure. C'est une voie de communication naturelle et une route essentielle pour le transport des marchandises. Son cours supérieur le relie aux grands lacs, la vallée de l'Ohio le connecte à la côte Est, son affluent, le Missouri, constitue un axe privilégié de pénétration vers le nord-ouest ; plus au sud, il reçoit les eaux de l'Arkansas, avant que La Nouvelle-Orléans n'ouvre les Louisianes, où les Français sont implantés de longue date, au commerce atlantique. Les zones de confluence, d'abord zones frontières de peuplement, favorisent l'implantation d'une population stable et le commerce s'y développe. C'est le cas de Pittsburgh, à la confluence de la Monongahela et de l'Alleghany, tête de pont du commerce avec la côte Est. Véritable couloir commercial, la haute vallée de l'Ohio accueille d'abord les convois commerciaux chargés des produits manufacturés venus d'Europe depuis la côte Est, avant qu'ils ne descendent le Mississippi, tirant parti des richesses cotonnières et sucrières du Sud et des Antilles et n'intègrent, par le golfe du Mexique, le réseau commercial de l'espace atlantique. À moindre échelle, les zones de confluence mineures abritent d'autres centres

of American Capitalism », in FONER Eric, MC GIRR Lisa, *American History Now*, Philadelphia, Temple University Press, 2011, p. 314-335, APPLEBY Joyce, (BURY Laurent trad.), *Capitalisme, histoire d'une révolution permanente*, Paris, Piranha, 2016, APPLEBY Joyce, *Inheriting the Revolution, The First Generation of Americans*, Cambridge & London, Belknap Press of Harvard University Press, 2000.

urbains et commerciaux, tels Gallipolis sur la Wabash, Marietta sur le Muskingum et Cincinnati, relié au lac Erié par le canal Miami-Erié en 1825. « Et au milieu coule [la] rivière [32]». Même les villes de l'intérieur se connectent au réseau fluvial, à l'image de Lexington où le premier bateau à vapeur de l'Ouest est mis à flot en 1793, connectant ainsi la ville au réseau transatlantique[33].

●

Dans un monde en pleine mutation, où les excès de l'Ancien régime sont mis à mal, ils partent donc, malgré leurs différences de parcours et de personnalité, avec le seul projet commun de « tenter [et de trouver] la fortune [34]». « Telle est l [a] quête » de ces migrants du Nouveau Monde quand ils quittent les désordres de la Révolution pour tenter de donner corps aux espérances qu'ils placent dans la jeune république américaine[35]. Nous suivrons le parcours de quatre d'entre eux, des commerçants qui, pour des raisons fort différentes, ont « tenté la fortune » dans la vallée de l'Ohio. Ces quatre études de cas, enracinées ou encore incarnées dans les heurs et malheurs de l'aventure individuelle en même temps que connectées au réseau marchand francophone de la vallée de l'Ohio, autoriseront l'accès à l'histoire globale du monde multiple et mobile des Révolutions atlantiques.

Jean Savary, un Lyonnais, chargé au départ de recouvrer les sommes dues par l'État de Virginie à sa société, établit les bases commerciales d'un trafic fluvial entre la Monongahela et La Nouvelle-Orléans, de concert avec le banquier d'origine écossaise, Robert Alexander et élargit ses activités du commerce à la terre en spéculant à tout va, non sans désillusions. Membre déçu et dupé de la colonie de Gallipolis, le Parisien Waldemard Mentelle suit le parcours inverse, de la terre au commerce : d'abord fermier, puis maréchal-ferrant, choisi par Pierre-Samuel Du Pont de Nemours comme agent chargé de veiller sur ses terres, c'est à l'artisanat et au commerce qu'il se consacrera à Lexington où son épouse Charlotte ouvre un pensionnat réputé pour jeunes filles. Le Marseillais Louis Tarascon et son frère Jean-Antoine s'établissent d'abord et comme beaucoup, sur la côte Est à Philadelphie pour gagner par la

[32] Nous empruntons son titre au film éponyme de Robert Redford, sorti le 13 septembre 1992, adapté de la nouvelle *La Rivière du Sixième Jour* de Norman Maclean.

[33] D'après le *County timeline* (trad. MD) proposé par www.rootsweb.ancestry.com/~kyfayett/fayettime.htm. [Consulté le 2 décembre 2015].

[34] Transylvania University Lexington (KY), *Fonds Mentelle*, Edmé Mentelle à son fils Waldemard, le 13 juin 1790.

[35] Extrait de *La quête,* de la comédie musicale *Don Quichotte* (1965), (Mitch Leigh, Jacques Brel, Joe Darion), Helena Music Company, Andrew Scott Music.

suite l'Ouest et Pittsburgh où ils ouvrent une entreprise de transport fluvial. Mais c'est à Louisville qu'ils construisent le complexe de Shippingport, réunissant moulin, chantier naval et flotte commerciale. Les comptoirs commerciaux s'échelonnent le long du cours de la Belle Rivière, du nord au sud : Wheeling, Marietta, Maysville, Cincinnati, Louisville qui commande les chutes, Henderson enfin, où Jean-Jacques Audubon s'essaiera quelque temps au commerce en compagnie de son associé Ferdinand Rozier avant de se consacrer à l'ornithologie. Né à Bordeaux, Etienne-Louis Hus-Desforges suit un itinéraire différent dans cette quête commune. D'abord planteur à Saint-Domingue, il rejoint Baltimore avant de gagner Lexington où il tient épicerie et s'occupe des affaires de l'ancien consul de France à Boston. Son frère Louis à La Rochelle, sa nièce Mia à Cognac, attendent en vain un hypothétique retour.

Tous sont marchands et tous spéculent sur les fluctuations du marché, tous prennent des risques et font preuve de mobilité, d'adaptabilité, d'esprit d'entreprise « pour tenter la fortune par tous les moyens possibles » dans une Amérique en pleine mutation culturelle, territoriale et commerciale[36]. Le monde qu'ils intègrent est un monde où règne l'esprit d'entreprise, un monde où la logique interne d'un capitalisme global, défini par Jürgen Osterhammel « comme un ordre économique rendant de plus en plus possible l'insertion de l'activité entrepreneuriale locale dans des circuits interactifs couvrant de vastes régions ou même le globe dans son ensemble », contraint le marchand à se conformer aux lois de l'offre et de la demande[37]. Le transport fluvial est soumis au régime des hautes et basses eaux, les marchés fluctuent car l'argent circule mal, mais les « entrepreneurs », bon gré mal gré, s'adaptent à la conjoncture souvent difficile. Les chutes de l'Ohio sont franchies grâce à l'expérience de pilotes professionnels, on pallie la rareté de la monnaie en ayant recours au troc ou au paiement par tempéraments. Parfois cependant la machine commerciale s'emballe ou se grippe : la montée du capitalisme devient incontrôlable, le rythme s'accélère. La neutralité américaine durant la guerre franco-anglaise de 1793 est mise en péril par l'ambassadeur Genêt. Le succès de la révolte des esclaves de Saint-Domingue déséquilibre l'économie mondiale. Pirates et corsaires infestent les mers. La Quasi-Guerre ou *Quasi-War*

[36] Transylvania University, Lexington, Kentucky (désormais TULK), *Mentelle Papers*, E. Mentelle à son fils Waldemard, le 13 juin 1790.

[37] OSTERHAMMEL Jürgen, CAMILLER Patrick (Translation), *The Transformation of the World, A Global History of the Nineteenth Century*, Princeton and Oxford, Princeton University Press, 2009 (2014) p. 672, trad. MD.

(1798-1800) contraint le Président John Adams à décréter l'embargo sur les produits français. La guerre anglo-américaine de 1812 provoque une flambée de nationalisme en réaction à la politique de libre-échange menée par l'Angleterre. Par ailleurs, les compagnies de colonisation agricole ne répondent pas toujours aux attentes que l'on place en elles et n'offrent que désillusion aux rêves bucoliques d'avenir meilleur. Le colon parfois démuni, désireux de s'établir et d'investir ses modestes talents, se voit alors contraint de faire appel aux membres du réseau relationnel francophone. La vallée de l'Ohio devient terre d'accueil pour les colons déçus de Gallipolis comme pour les réfugiés de Saint-Domingue. Certes, « nul vainqueur ne croit au hasard », mais tous les vaincus accusent la malchance, et quand l'inconstance du marché ou les vicissitudes de l'existence risquent de conduire à l'échec, l'âme humaine confie à la correspondance ses tourments[38]. Alors l'historien compatit et jubile, car il se sait en présence de l'un de ces « cadeaux d'archives », tellement il est vrai que *le goût de l'archive* passe par cette « approche immédiate du matériau, cette sensation préhensible des traces du passé [39]».

•

Fort heureusement, « si tous les gens du monde [veulent] s[e] donner la main », la solidarité leur tend une main secourable[40]. La dynamique est enclenchée ; reste à en tirer parti. On trouve parfois réconfort dans la religion, la famille ou l'amour, mais quand le marché est rude et la concurrence sévère, c'est l'amitié qui prime, une amitié de tous les instants qui se manifeste dans les moindres attentions : on s'inquiète de la santé de celui qui vieillit, on prend soin de faire venir des fleurs de Philadelphie pour orner un jardin, on signale l'adresse d'un passeur de lettres fiable, on conseille l'usage de l'oignon cru pour soigner le catarrhe [41]! Et cette solidarité s'enracine dans l'héritage commun de la culture française, de l'esprit des Lumières et des valeurs propres à la jeune république des États-Unis. Dans un ouvrage consacré aux migrations germaniques dans le *Midwest*, l'historien Jon Gjerde évoque cette double fidélité, une fidélité synonyme d'un profond attachement à des valeurs fondamentales qui ont pour nom la famille, l'amour de la patrie et la soif de justice : « Plutôt que d'entrer en

[38] NIETZSCHE Friedrich, (Henri Albert trad.), *Le Gai Savoir*, Paris, Mercure de France, 1901, § 258.

[39] FARGE Arlette, *Le goût de l'archive*, Paris, Seuil, 1997.

[40] Extrait de « La ronde », Paul FORT, *Poèmes de France* N° 24, Paris, Helleu, 15 Novembre 1915, p. 189.

[41] Sur l'importance des réseaux et la solidarité, on pourra consulter RAUCH James E., "Networks versus Markets in International Trade", *Journal of International Economics 48 (1999)*, p. 7–35 et WETHERELL Charles, "Historical Social Network Analysis", *International Review of Social History 43 (1998*), p. 125–144.

concurrence, les deux fidélités, à la nation et au sous-groupe, promues sous les auspices de la foi en l'Amérique, pouvaient être complémentaires. [42]» L'acculturation, on le voit, est totale et se manifeste jusqu'au sein des familles : d'endogames qu'ils sont à la première génération, les mariages se font rapidement transnationaux. La présence de la famille, même si elle est peu manifeste, est un recours et un puissant secours. La sphère du monde, celle des affaires et du commerce, est semée d'écueils et d'épreuves. C'est dans la sphère domestique que le commerçant trouve l'apaisement, éduque ses enfants en édictant les lois domestiques qu'il juge nécessaires à l'économie familiale. Et le décès de son épouse est perçu comme un drame par le banquier Alexander. Si l'émancipation féminine ne fait que de timides progrès dans le milieu commerçant comme ailleurs, il est cependant des femmes qui prennent en charge leur destinée et réalisent un parcours professionnel hors normes, allant jusqu'à s'investir dans le milieu culturel et intellectuel de la cité tout en sauvegardant les liens amicaux initiés de longue date en France et en Amérique et vouant à leur époux un amour romantique, fait de candeur et d'attention partagée.

« L'histoire américaine, souligne à juste titre Jason M. Opal, considère l'année 1815 comme la *ligne de partage des eaux*. Il est aujourd'hui évident que de profonds changements du contexte économique et géopolitique gagnèrent la nation à cette époque. [43]» L'expansion territoriale, initiée en 1787 avec l'Ordonnance du Nord-Ouest, poursuivie en 1803 avec le rachat de la Louisiane à la France, fait des États-Unis une nation transcontinentale à partir de 1848. Un territoire immense s'ouvre alors à la colonisation et au commerce. Le métier de commerçant, comme le marché, s'en trouvent profondément transformés. L'ère coloniale se clôt avec le développement des manufactures et l'industrialisation ouvre la voie au capitalisme basé sur le seul profit. D'atlantique qu'il était précédemment, le commerce des États-Unis en devient transocéanique. Installés dans la vallée de l'Ohio, dont le rôle de plate-forme commerciale ne cesse de s'affirmer, les commerçants francophones élargissent et diversifient leurs réseaux.

●

[42] GJERDE J., *The Minds of the West: Ethnocultural Evolution in the Rural Middle West, 1830-1917,* Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1999, p. 59, trad. MD.

[43] OPAL Jason M., *Beyond the Farm, National Ambitions in Rural New England*, Philadelphia, University of Pennsylvania, 2008, p. 154, trad. MD.

L'ouverture du canal de l'Erié en 1825, l'extension du réseau ferré outre-Appalaches à partir de 1840 et la mécanisation sont autant de facteurs favorables à la productivité du secteur agricole dans la vallée de l'Ohio et à l'extension vers l'est d'un marché déjà très florissant avec le sud. « La montée du capitalisme […] pour reprendre l'expression de Joseph Schumpeter, conduit à la « destruction créative » des modes de vie stables et les innovations technologiques profitent largement à un secteur agricole déjà prospère ; les progrès des moyens de transport favorisent la diversification économique, raccourcissent le temps et élargissent le marché tant vers le nord que vers l'ouest et le sud[44]. Naturellement riche en fer, charbon et ressources minières, la vallée de l'Ohio constitue un terrain favorable à l'extension des ateliers artisanaux et à l'éclosion de manufactures diverses qui restent très liées à l'agriculture quoique bientôt supplantées par les chantiers navals, la sidérurgie et l'industrie textile.

Le bilan proposé est construit en référence constante à la situation des États-Unis en 1850. La confrontation des deux modèles éclaire en effet le bouleversement sociétal opéré en l'espace d'à peine trois générations. Sous le deuxième mandat de James Monroe, qui occupe la présidence de 1816 à 1825, est menée une politique internationale d'un type nouveau, connue sous le nom de « Doctrine Monroe », qui condamne toute intervention européenne dans les affaires américaines comme celle des États-Unis dans les affaires européennes. Sous la présidence d'Andrew Jackson (1829-1837) est promulgué, le 26 mai 1830, l'*Indian Removal Act*, ordonnant la déportation de soixante mille Amérindiens au-delà du Mississippi. Le 24 août 1821, le Mexique proclame son indépendance à l'égard de l'Espagne ; il est suivi par le Texas le 21 avril 1836 : le conflit est dès lors inévitable. Au terme du traité de *Guadalupe Hidalgo* (2 février 1848), le Mexique perd la moitié de son territoire, notamment la Californie et le Texas au profit des États-Unis qui acquièrent une dimension transcontinentale.

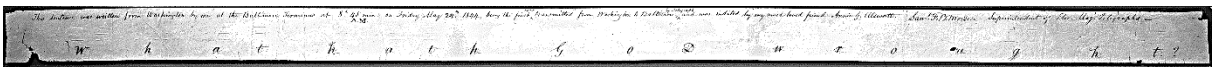
A l'expression « révolution du marché », habituellement utilisée pour désigner la période, l'historien Daniel Walker Howe préfère celle de révolution des communications [45]». De postcolonial, interrégional et transatlantique qu'il était, le marché prend lui aussi une dimension transcontinentale et les progrès technologiques modifient singulièrement une

[44] Joseph Aloïs Schumpeter (1883-1950) est connu pour ses théories sur les fluctuations économiques, la destruction créatrice et l'innovation.

[45] HOWE D. W., *What hath God wrought: the transformation of America, 1815-1848*, New York, Oxford University Press, 2007, p. 5, trad. MD.

donne économique où les Français n'ont plus leur place dans une société qui « cherche l'or du temps », où l'industrialisation à outrance génère les premiers mouvements ouvriers anticapitalistes[46]. La crise européenne de la pomme de terre, la découverte de l'or californien donnent lieu aux migrations de masse : Irlandais, Allemands et Alsaciens affluent en nombre à Pittsburgh comme à Louisville, alors que les citoyens recensés en 1850 comme français ou francophones ne représentent qu'à peine 1% de la population de Louisville, 0,3% et même 0,2% de celles de Pittsburgh et Lexington !

Cette « révolution des communications » est aussi celle du Second Grand Réveil religieux. Le premier message télégraphique envoyé par Samuel Morse le 24 mai 1844 et reproduit ci-dessous n'était-il pas « *What hath God wrought »* (Ce que Dieu a fait, *Nbr* 23.23) ?



Document 1 : Reproduction du message télégraphique de Samuel Morse (24 mai 1844)[47]

Catholiques allemands, protestants et millénaristes contribuent à l'évolution des mentalités. Mais aucune intervention divine ne viendra, hélas, mettre un terme au cuisant débat autour de l'esclavage ni n'évitera la Sécession et le conflit fratricide…

•

Le réseau commercial francophone intègre la vallée de l'Ohio depuis Pittsburg jusqu'à Henderson dans le premier dix-neuvième siècle. Il y insuffle l'esprit du siècle des Lumières, y incarne le rayonnement de la France, s'implante et se développe en s'intégrant, en tirant parti des opportunités. En parvenant à déjouer les obstacles et les bouleversements propres à la période des révolutions, il contribue hautement à ouvrir la vallée de l'Ohio à l'espace atlantique. La réflexion qui suit se propose de modestement contribuer à l'avancée de la recherche historique et d'écrire l'histoire culturelle des marchands francophones de la vallée de l'Ohio. Le choix de la période du tournant du siècle, souvent éclipsée par l'épopée de la Guerre d'Indépendance et la tragédie de la Guerre de Sécession, espère combler un vide scientifique et susciter un regain d'intérêt pour ces « Français » du Nouveau Monde, trop souvent délaissés par les historiens américains. L'Histoire est une science, et une science humaine. L'histoire de ces Français qui ont rompu avec leurs attaches dans une période de

[46] *« Je cherche l'or du temps »* est l'épitaphe inscrite sur la tombe d'André Breton au cimetière des Batignolles, Paris (17e).

[47] http://hdl.loc.gov/loc.mss/mmorse.071009 [Consulté le 7 décembre 2017].

rupture ne peut s'écrire qu'en interrogeant ces ruptures et variant la focale, de la micro-histoire à l'Histoire globale. La plus grande réussite de cette « communauté » d'hommes fut « d'éclairer et de perpétuer la primauté de l'homme sur l'individu. [48]» Le choix délibéré de la correspondance, genre littéraire injustement et trop longtemps boudé, s'il agrée à l'auteur de ces lignes, littéraire de formation et historien par passion, garantit l'approche humaniste d'une réflexion centrée sur l'homme afin que leur souvenir reste « inscrit sur colline, plaine et vallon, sur lac, rivière, ruisseau, bayou. [49]»

[…] Et me voilà ici, assis près du Ponton ;

Je me prends à songer à cette longue histoire

Et me demande si la rivière de gloire

A tout jamais vivra, vivra jusqu'en son nom. [50]»

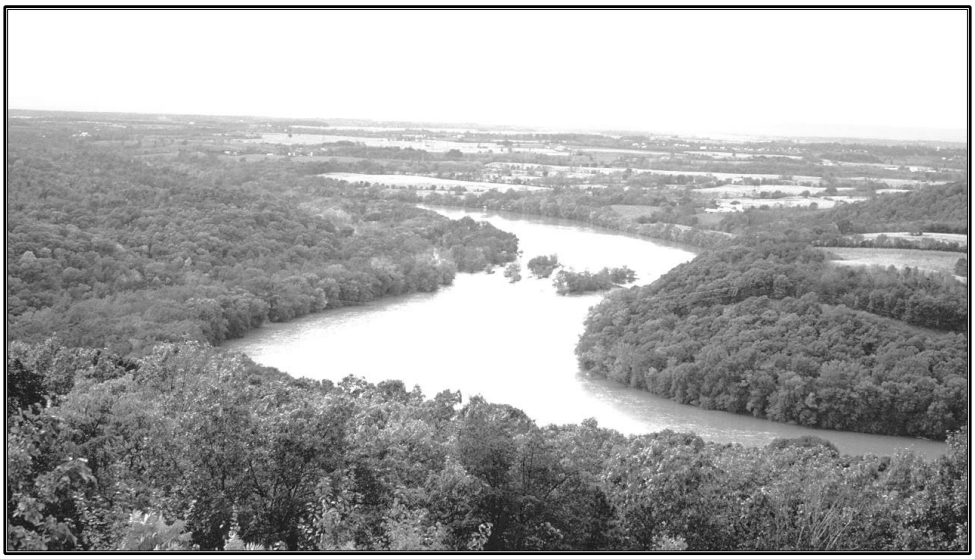


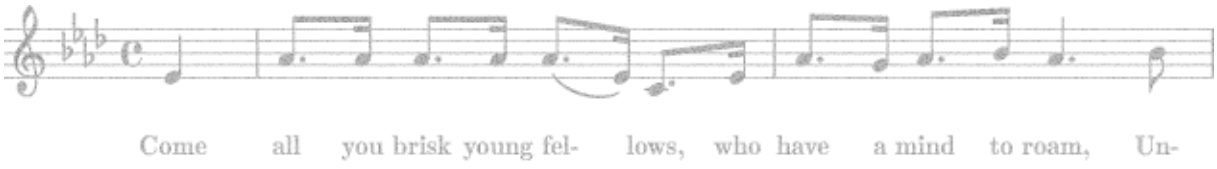
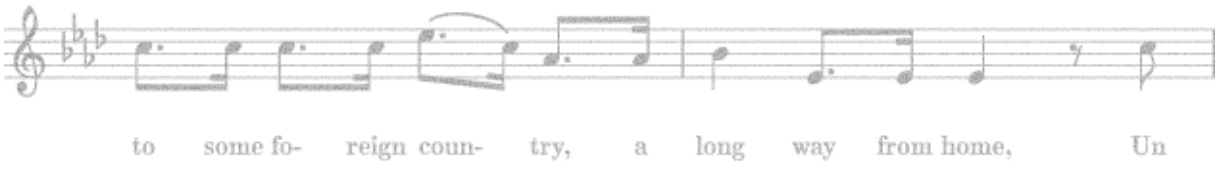
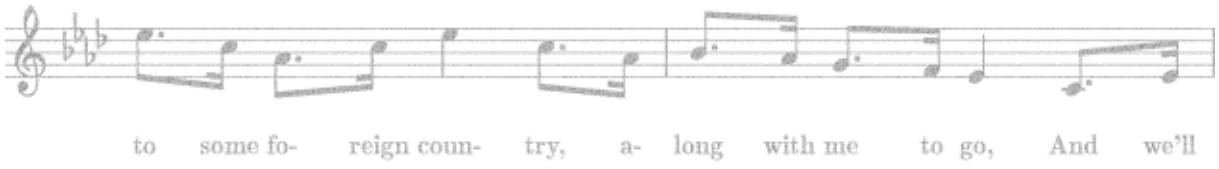
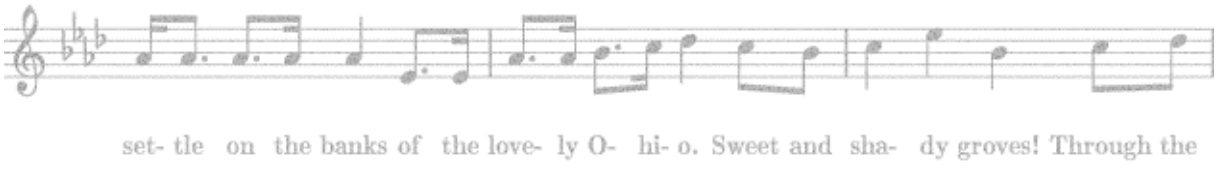
Photo 3 : La Belle Rivière entre Virginie de l'Ouest et Ohio (ohioriverfloodbasin.com)

[48] SAINT-EXUPERY Antoine de, *Pilote de Guerre*, Paris, Gallimard, 1942.
[49] WATKINS A. S., *op. cit.*, extrait, trad. MD.
[50] Extrait de *La Belle Rivière*, Dillon Bustin (1984) Moonbow Music, DC, trad. MD.

PREMIERE PARTIE

De la vallée de l'Ohio

à l'espace transocéanique

THE LOVELY OHIO

Come all ye brisk young fellows who have a mind to roam
All in some foreign counteree, a long way from home
All in some foreign counteree along with me to go
And we'll settle on the banks of the lovely Ohio
We'll settle on the banks of the lovely Ohio

Come all you pretty fair maids, spin us some yarn
To make us some nice clothing to keep ourselves warm
For you can knit and sew, my loves, while we do reap and mow
When we settle on the banks of the lovely Ohio
When we settle on the banks of the lovely Ohio

There are fishes in the river, just fitted for our use
There's tall and lofty sugar cane that will give to us its juice
There's every kind of game, my boys, also the buck and doe
When we settle on the banks of the lovely Ohio
When we settle on the banks of the lovely Ohio

When we settle on the banks of the lovely Ohio
When we settle on the banks of the lovely Ohio[1]

[1] La vie quotidienne des gens ordinaires est un thème courant dans les ballades populaires qui commencent souvent par les mots *«Come all ye...»* (Venez tous vous…). La chanson *The Lovely Ohio* fête ainsi de manière optimiste la vie sur la rivière à la fin du XVIIIe siècle.

CHAPITRE 1

ET AU MILIEU COULE UNE RIVIERE

Ils laissent derrière eux pays, famille, amis, un coin de terre, un port, une île, un lac. Abandonnent-ils tout, qu'ils n'abandonnent rien. Que perdent-ils alors, ou bien qu'ont-ils à perdre ? Les voilà arrivés aux rives atlantiques. Face à eux l'avenir et son lot incertain, fait d'espoirs entrevus et de craintes enfouies. New York ou Baltimore, La Nouvelle-Orléans, Philadelphie, Boston, ou encore Providence, les ports ouvrent leurs quais, promettent le négoce. « [C]es Français arrivèrent, découvrirent la Rivière, en demandèrent le nom. […] Peu importe le nom qu'on donne à ce cours d'eau », la rivière est si belle pour les fils de Mercure[2]*…*

Savent-ils où ils vont ? Et si c'était frontière que la Belle Rivière ? Limite infranchissable, barrière perméable ? Ou bien un lieu à part, à part entière, s'entend, qui préserve son âme jusque sur ses deux bords ? Mais encore la rivière doit-elle trouver sa place, entre l'est et l'ouest, le nord et le grand sud. L'ouest est magnétique quand il sert de boussole ! Les voilà arrivés et chacun circonscrit son propre paysage et fait de l'Ohio une place pour l'homme. Riches de leurs projets et forts de ce qu'ils sont, ils savent où ils vont et scrutent l'horizon…

1. Le pays de derrière

Le traité de Paris signé le 3 septembre 1783 met officiellement fin aux hostilités opposant l'Angleterre et les États-Unis dont la frontière atteint désormais le fleuve Mississippi. L'Ordonnance du Nord-Ouest de 1787 établit les modalités de gestion des nouveaux territoires et celles de leur accession au statut d'État : les colons sont ainsi assurés de conserver tous leurs droits dans un territoire nouvellement établi qui, une fois suffisamment peuplé, pourra rejoindre l'Union. La frontière naturelle que constitue la rivière Ohio devient par le fait frontière culturelle symbolique entre États non esclavagistes (*free states*) au Nord et États esclavagistes (*slave states*) au Sud.

Le terme « frontière » fait communément référence à des données géographiques ou topographiques et évoque une idée de limite et de séparation physique nette et stable entre deux États. Il n'en va pas de même pour un Américain qui, dans ce cas, préfère les mots *border*

[2] *La Belle Rivière*, Dillon Bustin (1984) Moonbow Music, DC, trad. MD.

ou *boundary*, réservant le terme *frontier* à une approche plus humaine de la notion : la « Frontière » permet de différencier le monde connu et colonisé de celui qui ne l'est pas ; elle n'est donc ni statique ni fixe, mais mouvante. L'historiographie contemporaine, dont nous tirons largement parti dans cette étude, s'est récemment intéressée au statut particulier et complexe de la vallée : Malcolm J. Rohrbough dans *Trans-Appalachian Frontier* en étudie les mutations sociétales et institutionnelles sur trois générations, tandis que Kim M. Gruenwald dans *River of Enterprise* met l'accent sur les étapes de l'extension de l'économie riveraine. Matthew Salafia (*Slavery's Borderland*) analyse finement la perméabilité de la zone frontière entre États du Nord et États du sud, quand Stanley Harrold (*Border War*) fait de la rivière le lieu d'un conflit permanent qui aboutira à la Guerre de Sécession[3]. Pour rendre compte du caractère spécifique de cette région, frontière hybride et espace d'accommodation et de travail, entre le *border south* (la frontière sud des États du nord) et le *lower north* (la frontière nord des États du sud), les historiens préfèrent parler de *borderland* (territoire-frontière) et de *bordered land* (territoire muni de frontières). À l'histoire des nations, des groupes ethniques ou des personnes, se substitue ainsi une histoire des zones frontalières comme espaces de rencontre où personnes, traditions et institutions vivent, cohabitent, organisent et souvent transforment les frontières fixées par les empires et les nations. Le concept de *borderland,* initié dans les années 20 par Herbert Eugene Bolton à propos des colonies espagnoles d'Amérique du Nord, a été appliqué par les historiens nord-américains à l'étude de ces différentes zones de contact, et particulièrement la zone de confluence entre Ohio et Mississippi[4]. Jeremy Adelman et Stephen Aron soulignent à leur propos le fait que les autochtones jouissaient d'une autonomie bien plus importante avant l'instauration des frontières nationales[5].

La multiplicité des vocables utilisés dit assez les hasards de la destinée et la complexité des choses humaines. La toponymie et le vocabulaire témoignent de la difficulté rencontrée par l'Ohio et sa vallée à trouver leur véritable place, étant données les vastes dimensions du nouveau territoire et les visées expansionnistes de la fédération. Les colons, sensibles à l'obstacle que constituent les Appalaches, évoquent « le pays de derrière ». En 1787, L'Ordonnance du Nord-Ouest intègre la région au vague *western country* (le pays de l'ouest)

[3] On trouvera les références de ces quatre ouvrages dans la bibliographie.
[4] BOLTON Herbert E., *The Spanish Borderlands*, New Haven, Yale University Press, 1921.
[5] ADELMAN Jeremy, ARON Stephen, "From Borderlands to Borders…", *op. cit*.

ou au plus poétique *western waters* (les eaux de l'ouest) ; après la création de l'État d'Ohio en 1803, la rivière éponyme borde le sud du *Buckeye State* (l'État du marronnier).

Il convient ici de placer la vallée de l'Ohio dans un contexte environnemental élargi grâce à l'étude géomorphique des différentes formes de reliefs qui se succèdent et parfois se heurtent de la côte Est jusqu'à la Belle Rivière. Séparant les treize colonies des régions de l'intérieur, les Appalaches constituent un obstacle difficilement franchissable et constitué de quatre régions. Après avoir franchi la plaine côtière, le voyageur bute sur le *Blue Ridge* (ou Montagnes Bleues), un bloc cristallin dont les sommets les plus élevés peuvent atteindre deux mille mètres. Depuis le sud de la Pennsylvanie jusqu'à la Géorgie, il « surgit brutalement du plateau du piedmont comme une longue vague azurée. [6]» Vient ensuite une succession de crêtes et de vallées parfois très larges, telle la Grande Vallée, avant les plateaux calcaires dont *L'Alleghany Front* constitue le rebord le plus marqué. La coupe ci-après visualise schématiquement la complexité du massif des Appalaches.

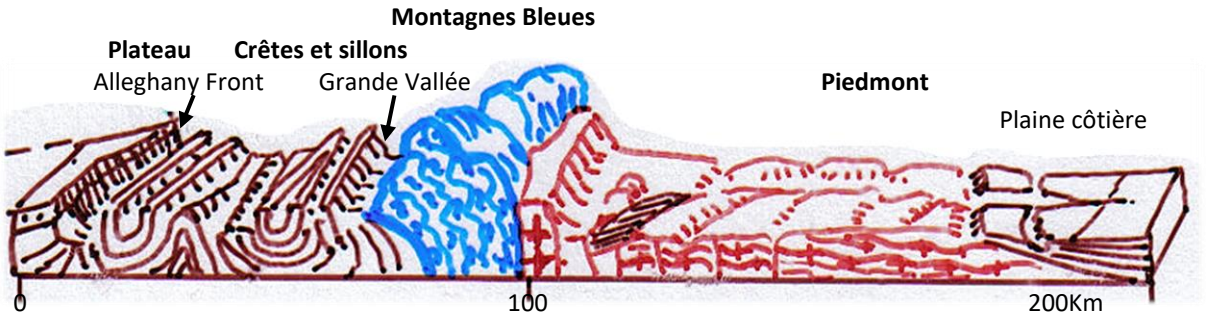


Schéma 1 : Coupe géomorphique est-ouest des Appalaches (geoenseignement.wordpress.com)

Le bassin hydrographique de la rivière Ohio, qui s'étend au nord jusqu'à l'actuel État de New York, au sud jusqu'à l'État du Mississippi, touche à l'est la Pennsylvanie et à l'ouest l'Illinois, couvrant presque 500 000 km^2, soit environ 1/6 du *Northwest Territory*. De Pittsburgh à sa confluence avec le fleuve Mississippi, distants à vol d'oiseau de 900 kilomètres, la Belle Rivière déploie ses nombreux méandres sur une distance de 1570 kilomètres. Le débit du fleuve est multiplié par huit entre Pittsburgh et la zone de confluence pour atteindre quasiment 8000 m^3/seconde. La période d'étiage de la rivière a lieu à la fin de l'été et au début de l'automne, une période que les marchands redoutent tant elle est défavorable au trafic

[6] PERKINS Elizabeth, *Border Life, Experience and memory in the revolutionary Ohio Valley*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1998, p. 44-45, trad. MD.

fluvial qui atteint son apogée à la période des hautes eaux, généralement à la fin de l'hiver et au début du printemps. L'Ohio possède une vingtaine d'affluents, également répartis sur ses deux rives.

Ces quelques données environnementales expliquent l'importance culturelle et commerciale de la rivière au tournant du siècle. Abrité par les Appalaches, le « pays de derrière » cultive jalousement sa différence, son indépendance et un dynamisme multiculturel. Au Nord, les Iroquois s'adonnent au commerce de la fourrure dans la région des Grands lacs ; à l'ouest et au sud, vivent encore d'autres tribus, sur des terres officiellement contrôlées par l'Espagne qui ferme aux Américains le commerce sur le Mississippi jusqu'en 1784. Territoire de chasse de nombreuses tribus indiennes, objet de conflits opposant les puissances coloniales européennes, elle est l'objet de toutes les convoitises de la part des colons anglo-américains qui n'ont cure des proclamations royales leur interdisant l'accès aux régions de l'intérieur. L'impérialisme de la jeune nation américaine et les vagues migratoires européennes en font le théâtre d'une compétition commerciale de dimension internationale dont l'objectif commun est la terre. La richesse du sol, l'abondance de la faune et de la flore, la situation stratégique de la vallée unissant les Grands Lacs au Golfe du Mexique et à l'archipel des Caraïbes, constituent des atouts de la plus grande importance[7].

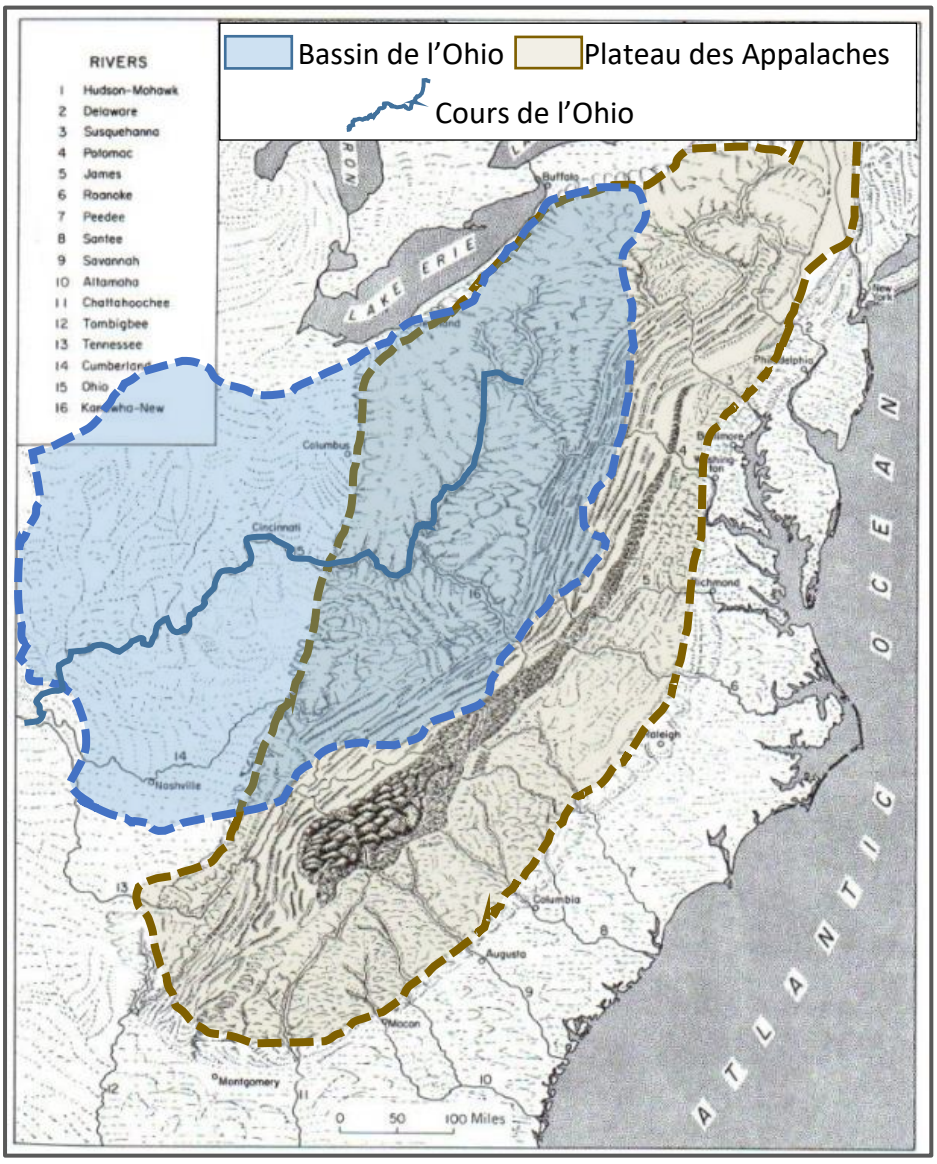
Figure emblématique de l'agrarianisme jeffersonien, le colon passe les Appalaches et s'enfonce dans un territoire vierge et inexploré, dans ce « désert » si peu biblique que Paul Carter assimile à des « ténèbres culturelles [8]». Il y installe sa famille, défriche son lopin de terre et s'adonne à l'agriculture et à l'élevage. Il veille jalousement à préserver son indépendance avant d'être rattrapé par l'impérialisme de l'Union et l'esprit d'entreprise que suscitent et favorisent les voies navigables. Frontière instituée entre liberté et esclavage, la vallée se fera terre de compromis au caractère hybride. Aux chemins ancestraux qui rallient les Grands Lacs et joignent la côte Est, s'en superposent d'autres qui donnent accès aux promesses de l'ouest et aux richesses du sud. La révolution des transports modifiera enfin considérablement l'activité humaine à partir de 1830, en suscitant la spécialisation et la mécanisation, prémices du capitalisme. Le spéculateur trouve en effet dans le bassin

[7] On pourra consulter à ce propos : JACOB Christian, *L'Empire des Cartes. Approche théorique des cartes à travers l'histoire*, Paris, Bibliothèque Albin Michel Histoire, 1992.

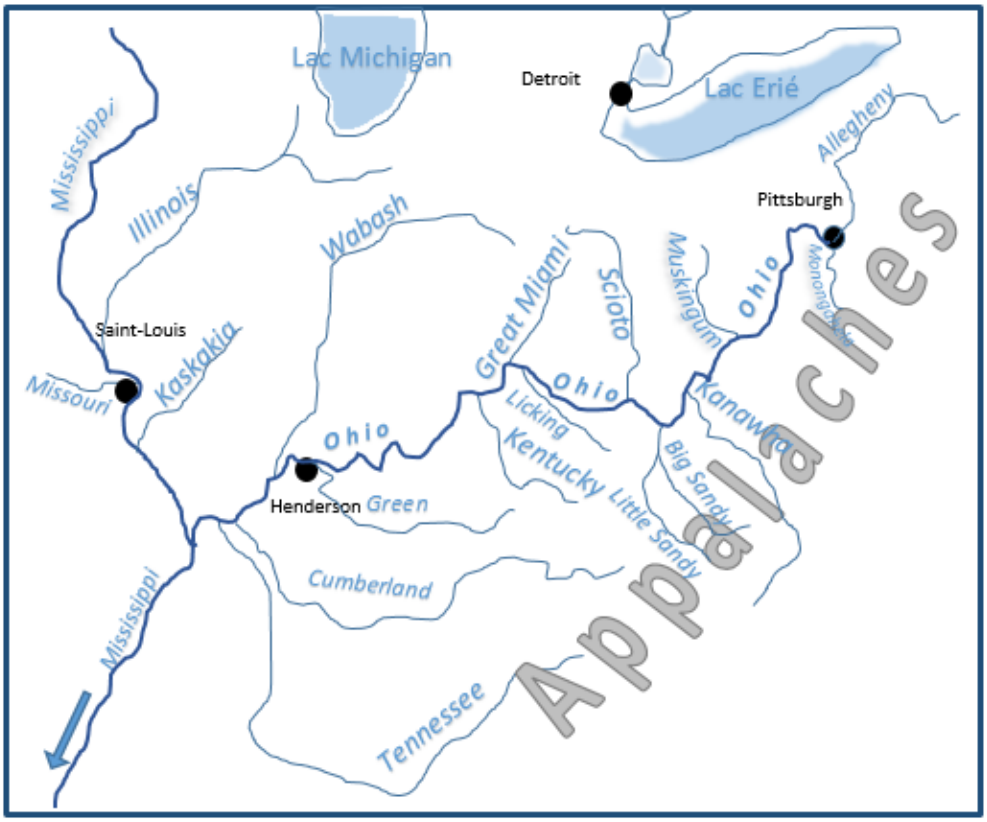
[8] CARTER Paul, *The Road to Botany Bay: an Exploration of landscape and History*, Minneapolis, University Press of Minnesota, 2010, p. 149, trad. MD.

hydrographique de la vallée de vastes espaces bientôt ouverts à la vente. Le commerçant importe les produits manufacturés depuis la côte Est et établit ses comptoirs et entrepôts sur la Belle Rivière qui connecte la région au fleuve Mississippi, à l'Océan Atlantique, et par-delà, au vaste monde. Lieux privilégiés d'échange et de contact avec les microrégions de l'intérieur, les zones de confluence, constituant autant de voies d'accès à la rivière, élargissent le réseau commercial à l'ensemble du pays des « eaux de l'ouest ».

La première des deux cartes proposées ci-après schématise l'interconnexion des Appalaches et du bassin de l'Ohio, la seconde met en valeur la richesse du réseau hydrographique :



Carte 1 : Le « pays de derrière » : l'Ohio ente Appalaches et Mississippi (geoenseignement.wordpress.com-MD)



Carte 2 : Les « eaux de l'ouest » : Confluence du Mississippi et de l'Ohio, principaux affluents de l'Ohio (MD)

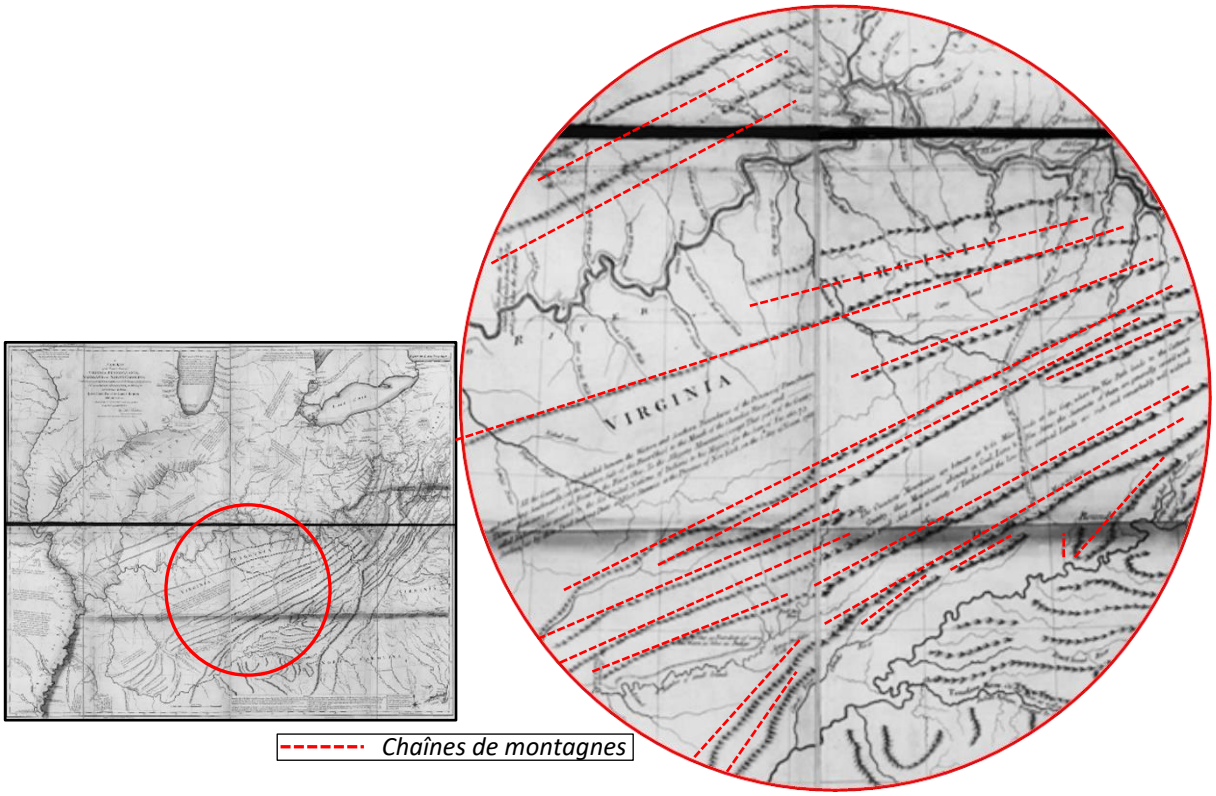
Les cartes du XVIIIe siècle constituent de précieux témoignages de la manière dont les contemporains perçoivent la présence de la montagne et des cours d'eau dans le paysage des pays de l'Ouest[9]. « L'étude des cartes se prête à une réflexion sur la manière dont l'espace est perçu parce que ce sont des images révélatrices d'une culture, et pas seulement de plats reflets de la réalité », écrit Elizabeth Perkins[10]. Elles révèlent, parfois difficilement, une manière de percevoir l'environnement qui permet de mieux comprendre l'information géographique contenue. On peut les lire ou les interpréter comme des peintures vectrices d'indicateurs culturels. Les déformations et les erreurs en particulier, souvent mises au compte du relevé géographique imprécis ou de la maladresse, peuvent, selon Brian Harley, mettre au jour « la façon dont le contenu des cartes est influencé par les valeurs de la société qui les produit. [11]»

[9] On pourra consulter sur ce sujet, outre l'ouvrage de JACOB Christian, *L'Empire des Cartes. Approche théorique des cartes à travers l'histoire*, Paris, Bibliothèque Albin Michel Histoire, 1992, ceux de GODLEWSKA Anne Marie Claire, LABOULAIS Isabelle & BLAIS Hélène, PEAUD Laura et PELLETIER Monique dont les références figurent dans la bibliographie.

[10] PERKINS Elizabeth, *op. cit*., p. 47-52, trad. MD.

[11] HARLEY J. Brian, *The New Nature of Maps: Essays in the History of Cartography*, Paul Lexton Ed., Baltimore and London: Johns Hopkins U.P., 2002, p. 277-312, trad. MD.

Nous reproduisons ci-après la carte de Thomas Hutchins intitulée « *Carte de la partie ouest de la Virginie, de la Pennsylvanie, du Maryland et de la Caroline du Nord (1778)* ». On y reconnaît aisément au nord le cours de l'Ohio et de ses affluents. De longues chaînes de montagnes, soulignées par des légendes, forment, sur la partie inférieure du document, un bloc de lignes parallèles qui attire immédiatement le regard et prime sur le cours sinueux des fleuves et rivières. L'importance donnée à ces diagonales souligne l'ampleur de la barrière physique matérialisée par les Appalaches entre le pays d'Ouest et la côte. Leur puissant impact visuel suggère que la distinction géographique entre la région atlantique et l'ouest est déterminante quant à la manière dont le cartographe perçoit le territoire nord-américain. La carte d'Hutchins fournit de plus un subtil témoignage géopolitique. Le discours géographique de l'époque considère une chaîne de montagnes non seulement comme un obstacle naturel, mais aussi, et peut-être plus encore, comme une frontière politique. La manière sans doute involontairement outrée dont Hutchins matérialise et visualise cette frontière est donc à l'aune de l'opinion commune d'une époque qui est persuadée que, « seule, la jeune république ne parviendra jamais à unir les intérêts divergents des régions côtière et intérieure. [12]»



Carte 3 (A) : Partie ouest de la Virginie, de la Pennsylvanie, du Maryland et de la Caroline du Nord, Thomas Hutchins, 1778, (Library of Congress)

Carte 3 (B) : Détail de la carte précédente

[12] PERKINS Elizabeth, *op. cit.*, p. 50, trad. MD.

En 1784, John Filson fait paraître sa célèbre *Carte du Kentucky* que nous reproduisons ci-dessous. Afin de faciliter la comparaison, notre étude portera sur la représentation à la même échelle de la même partie du territoire sur les deux cartes, à savoir les comtés de Fayette, Jefferson et Lincoln dans le futur *commonwealth* du Kentucky. Les cours d'eau sinueux encadrent et divisent de manière marquante l'image cartographique proposée par Filson. L'Ohio forme un long arc de cercle qui jouxte la partie supérieure gauche du document tandis que les lignes ondulantes des rivières Green et Cumberland lui servent de base. Les cours d'eau définissent en même temps qu'ils faussent la carte de Filson. Le cartographe resserre sur un espace rectangulaire l'ensemble des cours d'eau les plus importants, comprime l'axe est-ouest de la basse vallée de l'Ohio et crée par le fait un aperçu général de la région beaucoup moins précis que celui effectué par Hutchins six ans plus tôt. De manière apparemment paradoxale, sur la carte de Filson, destinée aux colons et aux spéculateurs, la représentation détaillée des cours d'eau prend le pas sur la description exacte des terres.

Carte 4 : Carte du Kentucky, John Filson, 1784, (Library of Congress)

Ces déformations ne sont pas uniquement d'ordre technique ; elles intègrent intentionnellement le projet cartographique. En tant qu'arpenteur, Filson était accoutumé au système traditionnel anglais qui utilise communément pour le bornage des repères

topographiques bien visibles tels que les méandres des cours d'eau. Le tracé des cours d'eau, cartographié officiellement et pour la première fois par Filson, constitue une étape importante de l'appropriation d'un paysage jusqu'alors inconnu et indifférencié et de sa transformation en propriété privée et européanisée. « Bien loin des descriptions romantiques truffées de détails pittoresques, l'image que se font finalement les voyageurs du pays de l'ouest est celle d'une vallée qui découvre la civilisation en intégrant une nouvelle société de type européen. [13]»

L'une et l'autre carte intègrent jusque dans leur conception l'évolution des mentalités dans une société en mutation et éclairent le voyageur. Au début de sa quatrième lettre publiée dans le N° 12 du *Journal de Lyon*, en date du 10 juin 1789, Jean Savary recommande à ses lecteurs de se référer à leur lecture : « Je suppose qu'en lisant mes lettres, vous avez la carte sous les yeux ; celle de Hutchins est la plus détaillée pour ces pays de derriere. [14]» Il aurait pu malicieusement ajouter : « Mais celle de Filson conviendra parfaitement aux spéculateurs. »

2. L'Empire de la liberté ?

L'appel de la terre est l'un des facteurs essentiels du phénomène migratoire. Si l'*Ordonnance du Nord-Ouest* ouvre effectivement de vastes étendues de territoire à la colonisation anglo-américaine et européenne, les causes profondes d'un tel engouement participent du contexte général de l'histoire atlantique en cette fin du XVIIIe siècle. Une lecture attentive du préambule de la *Déclaration d'Indépendance* de 1776 se révèle à cet égard particulièrement éclairante :

> « Nous tenons pour évidentes par elles-mêmes les vérités suivantes : tous les hommes sont créés égaux ; ils sont dotés par le Créateur de certains droits inaliénables ; parmi ces droits se trouvent la vie, la liberté et la recherche du bonheur. Les gouvernements sont établis parmi les hommes pour garantir ces droits, et leur juste pouvoir émane du consentement des gouvernés. Toutes les fois qu'une forme de gouvernement devient destructive de ce but, le peuple a le droit de la changer ou de l'abolir et d'établir un nouveau gouvernement, en le

[13] PERKINS Elizabeth, *op. cit*., p. 51-52, trad. MD.
[14] Jean Savary, *Le Journal de Lyon et des provinces de la généralité* », n° 16, 5 août 1789, p. 178.

fondant sur les principes et en l'organisant en la forme qui lui paraîtront les plus propres à lui donner la sûreté et le bonheur. [15]»

Par ces mots, le rédacteur de la *Déclaration*, Thomas Jefferson, très au fait des idées répandues par les philosophes européens, établit l'essence même de la démocratie américaine : tous les hommes sont égaux, ils sont dotés par le Créateur de droits aliénables, tels que la vie, la liberté, le bonheur[16]. On reconnaît ici les idées de Rousseau, de Montesquieu ou de Locke. Jefferson estime que les petits États sont plus aptes à défendre la liberté individuelle et entend protéger le peuple à travers une charte des droits, le *Bill of Rights*, rédigée par James Hamilton et adoptée par le Congrès en 1789. Ainsi naît la première grande démocratie de l'histoire moderne, une jeune démocratie qui veut « se donner comme modèle au monde. [17]» Initiateurs sur le Nouveau Continent des idées du Siècle des Lumières, les États-Unis tirent ces principes de la Nature même et font des droits naturels, dons du Créateur, des droits universels. Naturellement, la démocratie américaine prendra racine dans la terre américaine : en distribuant la terre aux petits fermiers, Jefferson leur assure une indépendance économique et politique qui préserve de la tyrannie les anciens sujets du roi d'Angleterre. Ces idées novatrices ont tôt fait de gagner le Vieux Continent et expliquent, au moins en partie, l'attrait exercé par l'Amérique sur une Europe confrontée au chaos et à la guerre, ce qui n'empêchera pas « les malheureux Européens sans propriétés & qui ne peuvent subsister, de se transporter ici pour améliorer leur sort. [18]»

La conception idyllique, toute pastorale et rousseauiste de la politique menée par Jefferson, mérite cependant d'être corrigée. L' « Empire de la Liberté » est en effet assis sur des inégalités culturelles et naturelles pour le moins discutables. Si la Déclaration d'Indépendance proclame fièrement que « tous les hommes ont été créés égaux », force est de constater que l'accès à la terre est réservé aux « fantassins de la conquête », tous Blancs et seuls jugés dignes d'être considérés comme citoyens à part entière. « Comme tous les

[15] Déclaration d'Indépendance des États-Unis du 4 juillet 1776, www.axl.cefan.ulaval.ca/amnord/USA-hst-declaration_ind.htm [Consulté le 1er juin 2016].

[16] Pour cerner la personnalité et la politique de Jefferson, on pourra se référer à GORDON-REED Annette & ONUF Peter S., *Most Blessed of the Patriarchs, Jefferson and the Empire of the Imagination*, New York, London, Liveright, 2016, ONUF Peter *Jefferson's Empire: The Language of American Nationhood*. Charlottesville: University Press of Virginia, 2001, *The Mind of Thomas Jefferson*. Charlottesville: University of Virginia Press, 2007.

[17] DUBAN François, « L'écologisme américain : des mythes fondateurs de la nation aux aspirations planétaires », *Hérodote* 2001/1 (N° 100), p. 55-86.

[18] Jean Savary*, in* « *Le Journal de Lyon… »*, *op. cit.,* p. 245.

naturalistes évolutionnistes de l'époque, les Américains décrivent les espèces vivantes selon une échelle qui se reproduit au sein de chaque espèce, chacune des variétés occupant une place plus ou moins élevée dans le degré d'évolution » explique Elise Marienstras[19]. Sont donc exclus les Amérindiens, perçus comme de « bons sauvages » culturellement inadaptés à la nation américaine et incapables d'exploiter des terres qu'on s'empresse de leur ravir, ainsi que les Noirs, considérés comme naturellement dégénérés et qu'il s'agit de garder en esclavage sous peine d'altérer les vertus nationales. « Le délicat mélange de blanc et de rouge qui traduit les passions chez les Blancs n'est-il pas préférable à ce voile noir monotone qui recouvre les émotions de l'autre race ? » écrira Jefferson dans ses *Notes sur la Virginie*[20].

Tout inégalitaire qu'il est, encore faut-il donner à cet « Empire de la liberté » des moyens légaux d'existence. Ce sera chose faite avec la *Northwest Ordinance* de 1787, qui établit les bases de la politique agrarianiste de Thomas Jefferson et garantit les droits fondamentaux des colons en matière de justice, de culte et d'éducation. Outre l'indépendance économique, il s'agit en effet d'instaurer une société qui ne connaîtrait ni le vice, ni la corruption. C'est le sens à donner à cet extrait des *Notes sur l'État de Virginie*, rédigées en 1784 et 1785 par le même Jefferson, alors gouverneur de cet État, avant d'être nommé ambassadeur en France :

> « Ceux qui labourent la terre sont le peuple élu de Dieu, si jamais il eut un peuple élu, en qui il a déposé une substantielle et véritable vertu. La corruption des mœurs chez les cultivateurs est un phénomène dont aucun peuple et aucune époque n'ont donné d'exemple. [21]»

Cette vision, ô combien idyllique et édénique de la jeune nation, doit beaucoup à Rousseau qui, dans l'*Emile*, fait des villes « le gouffre de l'espèce humaine. […] Envoyez donc vos enfants se renouveler, pour ainsi dire, eux-mêmes et reprendre, au milieu des champs, la vigueur qu'on perd dans l'air malsain des lieux trop peuplés. [22]». Et le séjour de Jefferson à Paris ne modifiera en rien son opinion ; il confie à Madison en 1787 : « Quand nous serons entassés les uns sur les autres dans de grandes cités comme en Europe, nous deviendrons

[19] MARIENSTRAS Elise, « Thomas Jefferson et la naissance des États-Unis », *L'Histoire N°19*, janvier 1980.

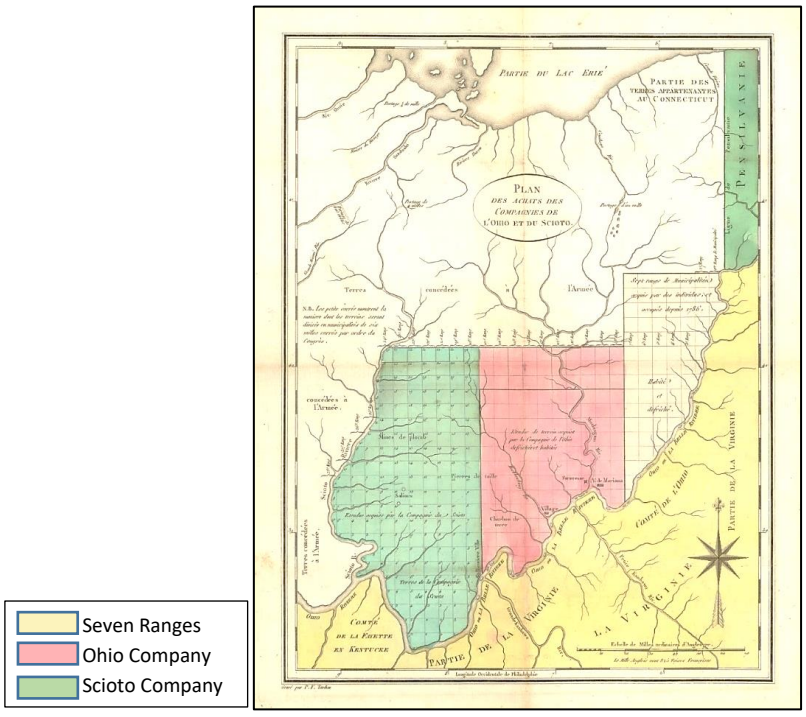
[20] Notes on the State of Virginia, 1785, *in le Portable Thomas Jefferson*, MD. Peterson éd. (s.d.), New York, 1965, p. 186-193.

[21] JEFFERSON Thomas, *Notes on the State of Virginia (1784-1785)*, New York, Harper Torch books, Query XIX, 1964, p. 157, trad. MD.

[22] ROUSSEAU Jean-Jacques, *Emile ou de l'éducation*, 1762, Paris, Flammarion, 1966, p. 66.

aussi corrompus qu'en Europe. [23]» Le jugement paraît sévère et définitif, même si, à l'époque, la population de la seule ville de Paris voisine les 600 000 habitants, autant que celle de la Virginie tout entière.[24]

Sur proposition de Jefferson, un système de lotissement rectangulaire, défini par la *Land Ordinance* de 1785, est utilisé pour partager les terres du domaine public. Le point de jonction entre la frontière de la Pennsylvanie et la rivière Ohio est retenu comme point de départ d'une ligne de base nommée *Geographer's Line*. Huit lignes parallèles nord-sud sont ensuite tracées à six *miles* de distance les unes des autres et forment les *Seven Ranges* (sept rangées). Ces rangées sont ensuite découpées, par triangulation, en carrés de six *miles* de côté. La carte présentée ci-dessous, gravée par Pierre François Tardieu en 1787, situe les *Seven Ranges* et les immenses étendues acquises par les spéculateurs de l'*Ohio Company of Associates* et de la *Scioto Company* auprès du gouvernement fédéral. Une copie de cette carte accompagnait le *Prospectus pour l'establissement sur les rivières d'Ohio et de Scioto en Amérique*, largement diffusé en Europe et qui provoqua à Paris une véritable « Sciotomania » chez nombre d'investisseurs et d'émigrants.



Carte 5 : Plan des achats des Compagnies de l'Ohio et du Scioto, Pierre Francois Tardieu, circa 1787 (Barry Lawrence Ruderman Antique Maps Inc)

[23] FORD Paul Leicester ed., *The Writings of Thomas Jefferson*, New York, Putnam, 1904-1905, 12 vol., vol. IV, p. 479, trad. MD.

[24] D'après le recensement américain de 1790 et *Le Moniteur Universel* du 25 mai 1791.

Les malversations aboutirent à la faillite de la Compagnie, et l'aventure ne fut qu'un marché de dupes qui déchaîna les foudres de Camille Desmoulins :

> « Des navires chargés de dupes viennent de partir du Havre et de mettre à la voile pour le Scioto. Après une longue traversée sur l'Atlantique, il restera à ces insensés six cent lieues à faire pour s'enfoncer dans les vastes déserts de l'Ohio et du Mississippi. […] Mais nos émigrants ne savent pas que les denrées du Scioto n'ont point de débouchés : qu'il n'y a là ni journaliers ni manœuvres, et qu'il ne pourra y en avoir de quatre ou cinq siècles. [25]»

Idéalement, l'arpentage s'effectue de la façon suivante : les parallèles et méridiens sont pris comme référence et servent de base à un découpage régulier du territoire en carrés de six *miles* de côté (environ 10 km, pour une surface voisine de 19 km^2), nommés *townships* (municipalités). Chaque *township* est ensuite subdivisé en 36 sections, elles-mêmes divisibles en lots d'une demi, d'un quart ou d'un seizième de section, le seizième de section comprenant 40 acres (16 hectares)[26]. Ce découpage reste cependant susceptible d'adaptations et de variations en fonction des impératifs locaux. Ainsi, l'Ohio devient en 1803 le 17ème État membre des États-Unis, après que son territoire a été loti en 19 étapes aux caractéristiques très différentes.

Les schémas suivants donnent un aperçu général du mode opératoire. On trace d'abord une ligne de base est-ouest, puis le méridien principal nord-sud. À partir de ces deux axes, on mesure des carrés réguliers (*townships*) de six *miles* de côté, repérés en fonction de leur situation par rapport aux points cardinaux et à l'intersection des deux axes. Le *township* colorié en orange est ainsi référencé T2SR3W, c'est-à-dire *Township* 2 Sud, rangée 3 Ouest.

[25] DESMOULINS Camille, *les Révolutions de France et de Brabant,* second trimestre, n°17, 8 mars 1790, Paris, Garnéry, p. 161-162.

[26] D'après MAUMI Catherine. « La grille du National Survey, assise spatiale de la démocratie américaine », *in: XVII-XVIII. Revue de la société d'études anglo-américaines des XVIIe et XVIIIe siècles,* N°66, 2009, « Territoire(s) » [Colloque tenu en Sorbonne les 16-17 janvier 2009] p. 117-141.

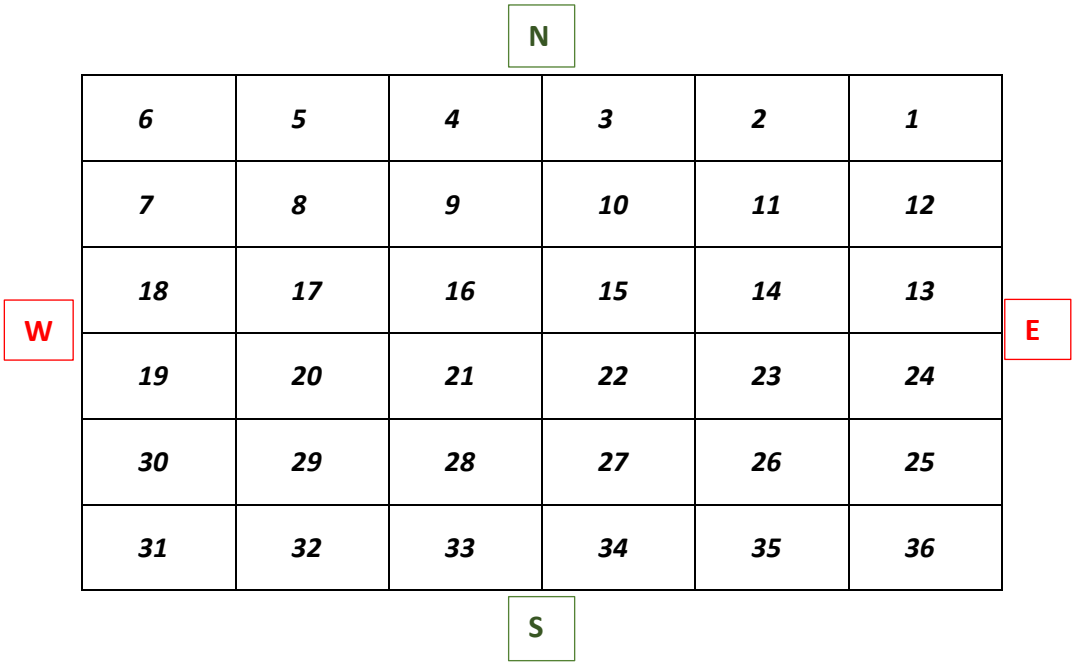


Schéma 2 : Grille d'arpentage du domaine public (MD)

Le *township* est divisé en 36 sections d'un *mile* carré, soit 640 acres ou 260 hectares. La numérotation des trente-six sections s'effectue à partir du Nord-Est jusqu'au Sud-Est et utilise le système « *boustrophédon* » qui change alternativement le sens du tracé ligne après ligne, à la manière du bœuf marquant les sillons dans un champ, telle que figuré dans le schéma ci-dessous :

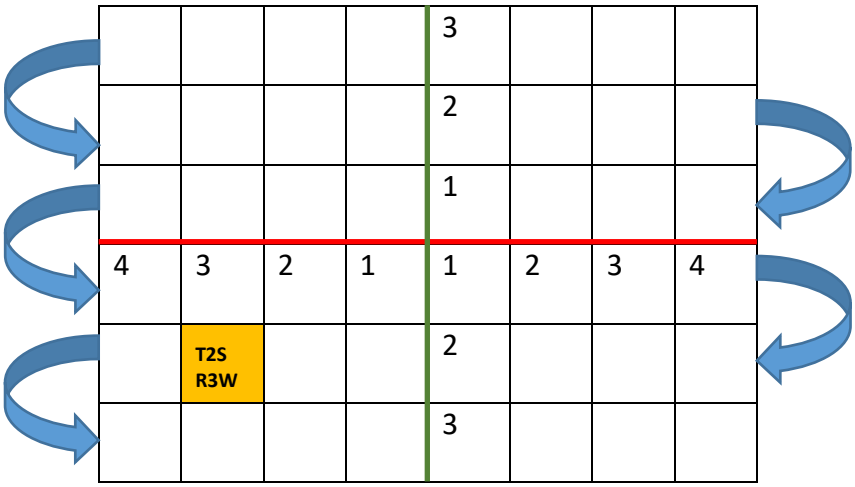


Schéma 3 : Le système de numérotation des sections d'un township (MD)

Chaque section peut enfin être divisée en demi-section de 320 acres, en quart de section de 160 acres, et en seizième de section, soit 40 acres.

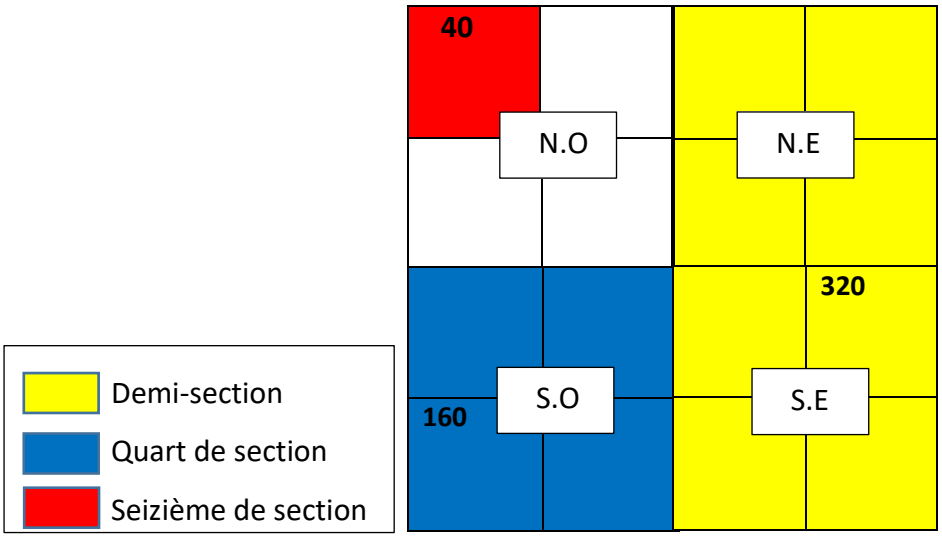


Schéma 4 : Le partage des sections (MD)

La politique d'extension territoriale initiée par Jefferson provoque de vives réactions de la part des Amérindiens spoliés de leurs territoires qui multiplient les incursions dans la région, et ce, jusqu'au traité de Greenville qui, en 1795, cèdera une grande partie de l'actuel État d'Ohio aux États-Unis. Les déplacements de population, volontaires ou imposés par de pseudo-traités, laisseront bientôt place à des solutions plus radicales : le Bureau des Affaires Indiennes est créé en 1824 et le Président Jackson signe en 1830 l'*Indian Removal Act* qui prévoit la déportation des tribus à l'ouest du Mississippi. Dans son ouvrage *Kentucke's Frontiers*, l'historien Craig Thompson Friend expose la situation : « Bien que la rhétorique chauvine de la guerre de 1812 ait réactivé la menace indienne, elle était plus symbolique que réelle. Les guerres des trois décennies précédentes n'avaient-elles pas éliminé les Indiens qui désormais empruntaient la voie de la `civilisation´? [27] » Mais, avant que les Amérindiens, désireux de préserver leurs droits naturels, empruntent « la voie [d'une] civilisation » qu'on entend leur imposer, il leur aura fallu auparavant affronter et subir les visées expansionnistes de l'« Empire de la liberté » de Thomas Jefferson[28]. L'époque, écrit Franz Fanon, juge « le natif

[27] FRIEND Craig Thompson, *Kentucke's Frontiers*, Bloomington and Indianapolis, Indiana University Press, 2010, p. 259, trad. MD.

[28] Thomas Jefferson à George Roger Clark, le 25 décembre 1780, http://founders.online.gov/documents/jefferson/01-04-02-0295 [Consulté le 1er juin 2016], trad. MD.

[…] insensible à l'éthique; il ne représente pas seulement l'absence de valeurs, mais aussi la négation des valeurs. [29]»

Objet de convoitise de la part des spéculateurs, la terre en vient à être source de conflits incessants. Le bornage est parfois approximatif, comme l'est le marquage des limites des parcelles, auquel les méandres d'un cours d'eau ou les arbres d'un bosquet plus ou moins remarquable servent le plus souvent de support. Le phénomène s'amplifie quand les spéculateurs rachètent les parcelles occupées auparavant par de petits propriétaires ruinés. En pareille circonstance, la précision est de rigueur pour éviter toute contestation ou tout recours à la justice. Les *Alexander family Papers* contiennent ainsi une curieuse lettre adressée par Jonathan Williams à Jared Mansfield. L'expéditeur est le petit-neveu de Benjamin Franklin et le beau-frère du Président de la Banque de Frankfort, Robert Alexander. Le destinataire est *Surveyor General* (Géomètre) des États-Unis, chargé du Territoire du Nord-ouest entre 1803 et 1812. Afin de déterminer précisément les lignes de base et les méridiens de ses grilles d'arpentage, ce dernier a coutume de s'en remettre aux données astronomiques et aux principes de navigation céleste préconisés par Andrew Ellicott[30]. La lettre est purement d'ordre technique et illustre le souci de précision nécessaire à l'exactitude des relevés topographiques:

> « Je ne connais aucune méthode plus précise que celle décrite par Mr Ellicott, qui consiste à vérifier le prolongement maximum de l'étoile polaire à partir du Pôle, visuellement et à l'aide d'un fil à plomb, ou quand (l'étoile se trouvant en Cassiopée et l'Extrémité du méridien principal USA presque à la verticale) l'étoile du nord est sur le méridien, ce qui donne un bon résultat pour ces étoiles qui ne sont pas exactement circumpolaires. […] P. S. Je ne fais aucune confiance à l'aiguille [de la boussole] pour déterminer des lignes avec précision. [31]»

L'observation du ciel est donc, si l'on en croit les spécialistes, le plus sûr moyen d'éviter les erreurs en basant les calculs sur le pôle Nord géographique terrestre, point d'intersection de l'axe de rotation de la Terre avec la surface terrestre. Ce point, à l'inverse du pôle Nord

[29] Cité par FRIEND Craig Thompson, *op.cit*., p. 290, trad. MD.

[30] Andrew ELLICOTT (1754-1820) est un célèbre géomètre chargé d'arpenter de nombreuses régions à l'ouest des Appalaches. Il traça les frontières du District de Columbia et finalisa les plans de la ville de Washington initiés par Pierre Charles L'Enfant.

[31] Kentucky Historical Society Frankfort (désormais KHSF), *Alexander family papers,* Jonathan Williams au lieutenant-colonel Jared Mansfield, le 24 décembre 1808, trad. MD.

magnétique indiqué par la boussole, n'est pas fixe en raison d'une très faible oscillation de l'axe de rotation de la terre. La méthode préconisée, qui consiste à repérer l'étoile polaire en fonction de sa position par rapport à Cassiopée et la Grande et Petite Ourses, est donc bien la plus précise. Il suffit en effet d'aligner le tracé du futur méridien à l'aplomb de l'étoile polaire, comme l'indique la flèche rouge sur le schéma suivant :

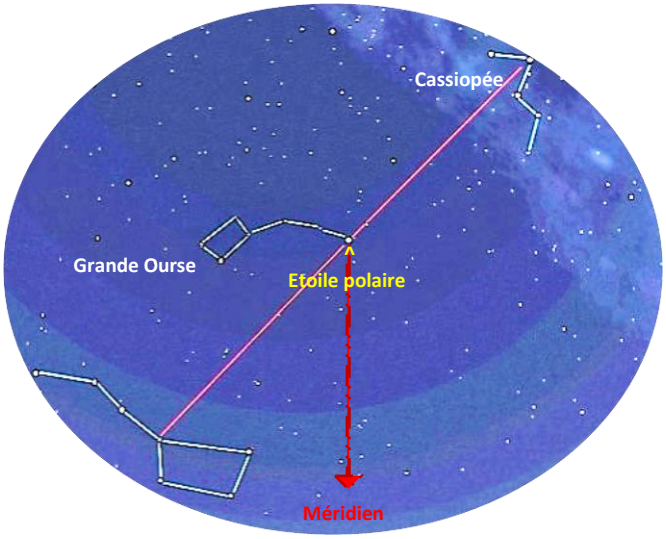


Photo 4 : Les petite et grande ourses, Cassiopée (Muséum National d'Histoire Naturelle)

A l'inverse des spéculateurs qui ne voient en la terre que source de profit, « les Pères fondateurs partagent l'idée [qu'elle] constitue la véritable et seule richesse de l'Union. […] Il est donc indispensable de définir une partition égalitaire de ces territoires », écrit Catherine Maumi[32]. Pour géométrique qu'elle soit, la grille du *National Survey* inscrit jusque dans le sol les valeurs de démocratie et de liberté et favorise une répartition équilibrée de la population. Le système est de plus compréhensible et vérifiable par tout un chacun : la superficie du carré, base du système cadastral est en effet facilement mesurable grâce à l'usage, hérité des Anciens, d'une simple corde à nœuds. Là où les spéculateurs n'utilisent les lois géométriques que pour satisfaire leurs intérêts pécuniaires, l'ordre géométrique de la grille d'arpentage fait d'une terre hostile « une place faite pour l'homme », et matérialise la liberté donnée à chaque Américain de pouvoir, un jour ou l'autre, y élire domicile[33].

A la fin d'une lettre adressée le 25 décembre 1780 à George Roger Clark, occupé à repousser une tentative d'invasion du Kentucky par une coalition anglo-amérindienne,

[32] MAUMI Catherine. « La grille du National Survey, assise spatiale de la démocratie américaine », *Revue de la Société d'études anglo-américaines des XVIIe et XVIIIe siècles*, Lille, 2010, p.117-141.

[33] Théodore Bost à ses parents, 1855, BOST Charles-Marc, *Les Derniers Puritains, pionniers d'Amérique,* Paris, Hachette, 1977, p.26-27.

Thomas Jefferson, alors Gouverneur de Virginie, écrit ces mots : « Nous allons ajouter […] à l'Empire de la liberté un pays vaste et fertile, transformant ainsi de dangereux ennemis en amis précieux. [34]» Ces paroles peuvent surprendre, tant l'oxymore employé par leur auteur réunit deux termes que tout oppose aujourd'hui. Comment concilier en effet la constitution d'un empire ou des visées impérialistes à un idéal de liberté [35]? Le mot empire est ici employé, comme très généralement durant le XVIIIe siècle, dans son acception étymologique, le terme latin *imperium* ne prenant le sens d'empire qu'après l'instauration de ce système politique par l'empereur romain Auguste. L'empire est donc à assimiler à l'autorité, au pouvoir, à la grandeur ou à l'emprise de la liberté : il s'agit bien pour Jefferson de « donner le pouvoir » à la liberté et d'établir l'« empire » (ou les « Lumières ») de la civilisation sur la barbarie. Dès lors la question se pose de savoir si l'Amérique de Jefferson est bien cet « empire de liberté » qu'il semble appeler de tous ses vœux.

Les premières victimes de la spéculation et du capitalisme mercantile qui vont gagner l'Amérique sont les petits propriétaires. La spéculation ne cessera de s'amplifier tout au long du XIXe siècle, poussant à la dette et à la ruine les petits cultivateurs contraints de chercher toujours plus à l'ouest une terre dont ils ont été dépouillés. La politique menée à l'égard des Amérindiens est plus absconse. Peter Onuf explique que Jefferson ne détestait pas les Indiens [36]. Il abhorrait chez eux, en revanche, ce qu'il considérait comme un État de dégradation et de corruption qu'il imputait à des siècles d'impérialisme britannique. Leur salut réside donc pour lui dans la « voie de la civilisation » tracée par la jeune République dont il se fait le porte-parole auprès des chefs des tribus Wyandots, Ottawas, Chippewas, Powtewatamies et Shawnees :

> «Quelle perspective brillante est offerte à votre histoire future, si vous abandonnez la guerre et la chasse pour vous consacrer à la culture de la terre et l'élevage des animaux

[34] Thomas Jefferson à George Roger Clark, le 25 décembre 1780, http://founders.online.gov/documents/jefferson/01-04-02-0295 [Consulté le 1er juin 2016], trad. MD.

[35] Sur la politique menée en la matière par Jefferson, on pourra consulter WALLACE Anthony W., *Jefferson and the Indians: The tragic fate of the first Americans*, Harvard, Harvard University press, 1999 et OWENS Robert M., *Mr Jefferson's hammer: William Henry Harrison and the origins of American Indian Policy*, Norman, University of Oklahoma Press, 2007.

[36] ONUF Peter S., "We shall all be Americans": Thomas Jefferson and the Indians ", *Indiana Magazine of History,* 1999, Volume 95, N°2, pp 103-141.

domestiques ; vous voyez comment de petite famille que vous êtes, vous pouvez devenir une grande nation. [37]»

Si elle n'est pas dénuée de paternalisme, la proposition semble de prime abord relativement clémente, qui prévoit le maintien des droits et libertés, mais « excepté dans le cadre de guerres justes et légitimes autorisées par le Congrès. [38]» La limite est donc clairement posée et la marche à suivre explicitée dans une lettre antérieure adressée à Benjamin Hawkins, le 13 février 1803 : contraindre les Amérindiens à se transformer en cultivateurs après avoir vendu leurs terres dont ils tireraient bénéfice. « Le cours naturel des choses, écrit Jefferson, les amènera à s'intégrer à nous en tant que citoyens des États-Unis ; mieux vaut promouvoir ce projet qu'y surseoir. [39]» Mais le « cours naturel des choses » de l'impérialisme américain en décidera autrement et dépossèdera les Amérindiens de leurs terres et de leur liberté.

L'esclavage enfin, subi métaphoriquement par Jefferson en tant qu'ancien sujet du roi d'Angleterre, est un mal dont il prend conscience, comme bon nombre de ses contemporains, tout en y ayant recours, entre autres pour construire sa luxueuse maison de Monticello. Certes, en 1787, l'*Ordonnance du Nord-Ouest*, dans sa section 14, article 6, proscrit, ou du moins limite sensiblement l'esclavage au nord de l'Ohio. Mais la crainte demeure que l'émancipation des Noirs étendue à l'Union n'en transforme fondamentalement la nature et n'en menace la cohésion. Ainsi la démocratie américaine demeurera-t-elle confrontée jusqu'à la fin du XIXe siècle au cuisant paradoxe de constituer une société libre mais esclavagiste. Il n'en reste pas moins que Thomas Jefferson, selon Peter Onuf, « en prononçant les prémices du gouvernement libre et démocratique dans la *Déclaration d'Indépendance*, et en les projetant dans le temps et dans l'espace, […] a représenté aux yeux de nombreux de ses adeptes de toutes les convictions politiques, rien de moins que `l'homme du millenium´. [40]»

[37] Library of Congress*, Writings of Jefferson*, Jefferson aux chefs des Wyandots, Ottawas, Chippewas, Powtewatamies et Shawnees, Washington, le 10 Janvier, 1809.

[38] Ordonnance du Nord-Ouest, 1787, section 14, article 3, http://avalon.law.yale.edu/18th_century/nworder.asp [Consulté le 2 juin 2016], trad. MD.

[39] Thomas Jefferson à Benjamin Hawkins, Washington, 18 février 1803, http://www.let.rug.nl/usa/presidents/thomas-jefferson/letters-of-thomas-jefferson/jefl150.php [Consulté le 2 juin 2016], trad. MD.

[40] ONUF Peter S., *Jefferson's Empire. The Language of American Nationwood*, Charlottesville, Presses universitaires de Virginie, 2000, p. 2.

La colonisation de l'ouest américain est souvent perçue comme résultant du seul impérialisme affiché du pouvoir central. Une telle lecture des évènements semble pour le moins partielle et réductrice. Les populations périphériques, colons, coureurs des bois ou commerçants, constituent en effet l'indispensable cheville ouvrière de l'expansion territoriale ; les missionnaires catholiques en terre protestante entendent bien participer, quant à eux, à l'extension d'un empire tout spirituel, et Monseigneur Flaget, évêque de Bardstown confie à son journal : « Mon objet est d'intéresser le gouvernement pour les missionnaires qui pourraient aller parmi ces nations barbares et pour recouvrer, s'il est possible, les terres qu'occupaient jadis les Jésuites dans les missions. [41]» Par le fait même, écrit Tangi Villerbu, « [L]es prêtres qui ont choisi les États-Unis participent naturellement, et même si les modalités n'en sont jamais simples, à la structuration territoriale et culturelle du pays. [42]» L'éloignement géographique des populations périphériques du pouvoir central rend difficile le contrôle de ces « fantassins de la conquête » dont les actes anticipent la plupart du temps les décisions officielles. Ainsi, quand le Secrétaire du Trésor Alexander Hamilton augmente les taxes sur les spiritueux et le whisky, les comtés de l'Ouest prennent à parti les collecteurs, et bientôt l'agitation populaire se transforme en rébellion armée dont seule la loi martiale décrétée en 1794 par George Washington, peut venir à bout[43]. Ce n'est qu'avec la création des nouveaux États de l'Ouest que le gouvernement fédéral met en application un mode d'expansion d'un type nouveau qui respecte l'autonomie du colon, mais lui garantit support et protection en cas de nécessité : après l'accession de Jefferson à la présidence en 1800, le paysan-propriétaire, le *yeoman*, incarne sur la Frontière l'idéal de vertu républicain. Véritable patriarche au cœur du « désert » américain, le chef de famille exerce sur « le peuple élu de Dieu » une autorité que nul ne conteste. Garante des liens qui unissent l'Est et l'Ouest, cette autorité joue, à proprement parler, un rôle politique majeur dans la construction de la nouvelle nation.

[41] Archives de la Maison des Chartreux, Lyon, *journal de Monseigneur Flaget, 1815-1821*, cahier 7, entrée du 3 septembre 1818.

[42] VILLERBU Tangi, « « Ramener une colonie de bons missionnaires » : le recrutement de prêtres européens pour les États-Unis au XIXe siècle », *Revue d'histoire moderne et contemporaine* 3/2009 (n° 56-3), p. 35.

[43] On pourra se reporter à BARR Daniel P., *A colony sprung from Hell, Pittsburgh and the Struggle for Authority on the Western Pennsylvania Frontier, 1744-1794*, Kent, The Kent State University Press, 2015, p. 252-272.

3. La vallée de l'Ohio

3. 1. Une frontière ?

Historiquement, la rivière Ohio est un lieu de passage et de rencontre des différents peuples et civilisations qui s'installeront dans la vallée. La rivière borde les territoires de chasse des tribus amérindiennes, marque la limite des empires coloniaux anglais et français, devient finalement frontière entre le territoire indien et l'arrière-pays américain, avant que l'*Ordonnance du Nord-Ouest*, dans sa section 14, article 6, n'aborde la question de l'esclavage dans le nouveau territoire :

> « Section 14, Article 6 : Il n'y aura ni esclavage ni servitude involontaire dans ledit territoire, autrement que pour punir des crimes dont le coupable aura été dûment convaincu. Toute personne qui fuit vers ce même territoire, et dont le travail ou le service sont légalement requis dans l'un quelconque des États d'origine, peut être légalement appréhendée comme fugitive et remise à la personne qui a déposé la susdite requête. [44]»

En tentant de réglementer l'épineuse question de l'esclavage sur les deux bords de la rivière, cet article donne une définition toute nouvelle à une frontière très ancienne et l'imprécision des termes employés laisse aux résidents le soin de mettre en œuvre leur application. En effet, l'Ordonnance, omettant étrangement l'existence de l'esclavage dans cette région, proclame illégale son existence sur la rive nord de l'Ohio, alors que le Kentucky voisin, à l'époque colonie de l'État de Virginie, y a légalement recours sur la rive sud. Dès lors, et très rapidement, on assiste, de la part de la main d'œuvre servile, à des tentatives de passage de la frontière entre servitude au sud et liberté au nord. Le conflit est donc latent entre le Kentucky, partie intégrante d'un Haut-Sud historiquement esclavagiste et le nouveau territoire du Nord-Ouest où l'esclavage est illégal. L'imprécision même de l'Ordonnance et les différents statuts régissant la main d'œuvre soumise ne font qu'accroître un phénomène auquel la *Fugitive Slave Law*, qui décrète en 1793 qu'un ancien esclave, fugitif ou libéré, ne peut avoir recours aux tribunaux, ne parvient pas à mettre bon ordre. La main d'œuvre servile représente en effet tant un capital qu'une réelle force de travail dont les statuts sont multiples. Les Français de Vincennes l'ont bien compris, qui défendent ardemment un

[44] *Ordonnance du Nord-Ouest*, 1787, section 14, article 3, http://avalon.law.yale.edu/18th_century/nworder.asp [Consulté le 2 juin 2016], trad. MD.

esclavage qu'ils ont depuis longtemps contribué à développer dans la région. Tandis que le Kentucky a recours au *chattel slavery*, c'est à-dire l'esclavage proprement dit, l'*indentured servitude*, qui unit par contrat sévère le *servant* à son maître, est pratiquée en Ohio, alors que l'Indiana utilise la *chattel servitude*, système intermédiaire au terme duquel l'esclave peut caresser l'espoir de recouvrer la liberté. On le voit, la frontière est ténue et la situation embrouillée, d'autant plus qu'en 1820, à l'instigation d'Henry Clay, le Maine antiesclavagiste et le Missouri esclavagiste sont admis également dans l'Union, et l'esclavage interdit cette fois à l'ouest du Mississippi. À partir des années 1830, les États qui bordent la rivière refusent de plus en plus clairement la présence des Noirs sur leur sol et, sous la pression des abolitionnistes, les réseaux d'évasion s'étendant au sud de l'Ohio deviennent de plus en plus opérants, au grand dam des propriétaires du Kentucky. En 1839, Henry Clay, plusieurs fois candidat à la présidence et propriétaire d'esclaves, prévient qu'une « collision d'opinions » entre abolitionnistes et propriétaires d'esclaves « serait rapidement suivie d'un conflit armé. [45]» De même, le *Lynchburg Virginian*, repris le 3 décembre 1842 par le *Louisville Daily Journal,* déclare que si « les gouvernements des États qui ne possèdent pas d'esclaves » ne respectent pas le droit de propriété, les États esclavagistes de la frontière « doivent prendre en main leur propre défense. [46]» On s'en remet finalement à l'intervention de l'État et l'on réclame une législation qui restreigne la fuite des esclaves vers le nord, souvent dans le cadre de l'*Underground Railroad*, et permette aux propriétaires d'esclaves de faire valoir leurs droits[47]. Tel est l'objet de la seconde *Fugitive Slave Law* de 1850 qui interdit de porter secours à tout esclave fugitif et ordonne à tout représentant de l'autorité de procéder à son arrestation. S'ensuit une flambée de violence qui a tôt fait de gagner le grand sud où Calhoun, ancien vice-président de Jackson, envisage une possible sécession pacifique.

Mais pour les habitants de la vallée, la rivière est loin de constituer une barrière fortement marquée entre esclavage et abolitionnisme, telle que l'ont présentée nombre d'études historiques. Certes, c'est un lieu de conflit, une zone de contradiction, mais c'est aussi un espace de contact aux limites floues, perméables, voire ambiguës. Et les résidents,

[45] HARROLD Stanley, *Border War, Fighting over Slavery before the Civil War*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2010, p. 11, trad. MD. Les points de vue divergents sur la question défendus par S. Harrold et M. Salafia (voir *infra*) ont servi de base à notre réflexion.

[46] HARROLD Stanley, *Border War, op. cit.*, *ibidem*, trad. MD.

[47] L'*Underground Railroad*, ou chemin de fer clandestin était un réseau de routes clandestines utilisées par les esclaves africains américains pour se réfugier au-delà de la ligne Mason-Dixon, et jusqu'au Canada, aidés par les abolitionnistes qui adhéraient à leur cause.

au-delà du conflit, sont parvenus à tirer parti de cette ambiguïté même pour sauvegarder la cohésion de la région. Des deux côtés de la rivière, ils n'ont de cesse de s'accommoder de cette ligne de démarcation d'un type nouveau pour préserver l'intérêt commun que constitue une économie régionale en pleine expansion. En dépit du conflit permanent autour de l'esclavage, et même à travers ce dernier, l'esprit d'accommodation devient nécessaire et vital : il est primordial de faire taire les différences et de ne pas perdre de vue l'importance centrale de la rivière pour l'économie locale comme pour la stabilité sociale. Et c'est parce que les habitants de l'Ohio, du Kentucky et de l'Indiana, malgré leurs différences de point de vue, se sont toujours définis en relation étroite avec la frontière, qu'ils ont considéré le gouvernement fédéral comme ultime recours pour solutionner les conflits entre États. Zone frontière (*borderland*), la vallée de l'Ohio devient ainsi une région hybride, où la confrontation culturelle, voire physique, va de pair avec l'accommodation et la complémentarité. Espace privilégié de commerce, d'échanges et de mouvements, la rivière, de frontière qu'elle était, est perçue par ses habitants comme un espace de travail, libre ou servile, les Africains-Américains côtoyant les voyageurs ou les colons à bord des *steamers* qui, à partir des années 1820, facilitent et accentuent encore la synergie et réduisent l'espace. « Afin de faciliter la coexistence, les résidents, explique Matthew Salafia, devaient adapter leur perception de la frontière. Le long de l'Ohio, la coexistence nécessitait la régulation de la traversée de la rivière, car la mobilité du travail était indispensable au fonctionnement de l'économie riveraine. [48]» La vallée devient ainsi une vaste zone intermédiaire, où la confrontation coexiste avec le compromis, où la désunion s'efface au profit de l'objectif commun. Cette existence simultanée d'effets contradictoires fait à proprement parler de la vallée de l'Ohio un espace de choix propice au développement du commerce pour les immigrants qui s'y installent à partir de 1789. L'Ohio devient le point de départ de la progression pionnière dont l'*Ordonnance du Nord-Ouest* a déterminé le cadre et qu'a accéléré le développement des voies de communication. L'équilibre politique des États-Unis qui reposait sur la dualité Nord-Sud s'en trouve modifié, tant l'*Ordonnance du Nord-Ouest* et l'abolition de la traite, qui intervient en 1808, menacent le Sud d'isolement. En 1840, le Sud ne représente en effet plus que 23% de la population (au lieu de 37,5% en 1810), tandis que la population des États du Nord atteint

[48] SALAFIA Matthew, *Slavery's Borderland, op. cit.,* Philadelphia, University of Pennsylvania, 2013.

39% et que son industrie est en pleine expansion[49]. Depuis 1787, un nouvel Ouest est né, qui abrite 37% de la population et approvisionne la nation en blé, en maïs, en bétail et en whisky. La rivalité Nord-Sud ne peut, par le fait, que s'accroître. Grand producteur de coton, le Sud est esclavagiste et libre-échangiste. Le Nord, abolitionniste, est très attentif au commerce intérieur et donc protectionniste : il reçoit de surcroît l'appui de l'Ouest, doté d'un fort esprit d'entreprise, et dont l'économie encore fragile est soutenue par le biais des tarifications douanières. Il s'agit donc pour la vallée de l'Ohio, espace hybride d'accommodation, lieu de passage et de mouvement, zone de confrontation entre le Nord et le sud, de trouver sa place.

Le schéma proposé ci-après visualise l'impact de la création du nouveau territoire sur l'équilibre socioculturel et commercial de la société américaine en 1840. Suite à la politique expansionniste promue par l'Ordonnance du Nord-Ouest, le protectionnisme, la politique de tarification, le marché commercial avec l'Europe sont autant de facteurs favorables à l'accroissement de l'agriculture de l'Ouest et à l'industrie naissante du Nord. À l'inverse, le Sud, en perte de vitesse et désavantagé par les récentes lois fédérales, connecté au Nord et à l'Ouest par l'Ohio et le Mississippi, ne peut compter que sur le marché du coton et le commerce avec les Antilles. L'économie du Territoire du Nord-Ouest tire donc doublement, voire triplement, parti de la situation nouvelle. L'expansion territoriale dynamise en effet l'entreprise commerciale à l'Ouest, les contacts avec l'Est sont facilités, sinon accrus ; le Sud, enfin, est demandeur des productions agricoles abondantes dans les nouveaux territoires.

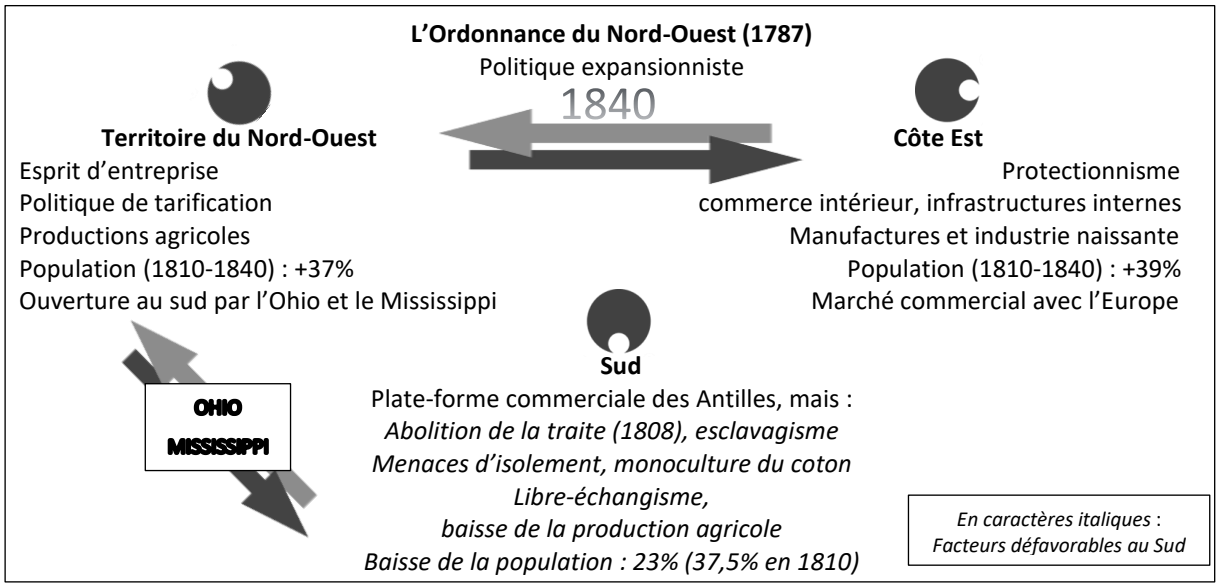


Schéma 5 : Place respective des trois grandes régions dans l'économie des États-Unis en 1840 (MD)

[49] D'après http://larousse.fr/encyclopedie/divers/États-Unis_histoire/185969, Encyclopédie Larousse en ligne, [Consulté le 2 juin 2016].

3. 2. Mettre la vallée de l'Ohio à sa place

Le rédacteur de l'*Ordonnance du Nord-Ouest* fait preuve d'une rare clairvoyance lorsqu'il écrit l'article 4 de la section 16 :

> « Article 4 [extrait] : Les eaux navigables menant au Mississipi et au Saint-Laurent, et les voies d'accès à ces fleuves seront communes et à jamais ouvertes, tant aux habitants de ce territoire qu'aux citoyens des États-Unis, et à ceux de tous les autres États qui peuvent être admis dans la confédération, sans aucune taxe, impôt, ou droit à cet effet. [50]»

Les mots de Jefferson soulignent le rôle stratégique du réseau fluvial unissant Mississippi et Saint-Laurent, et définissent d'emblée le nouveau territoire comme carrefour et point de rencontre entre nation indienne et citoyens ou futurs citoyens des États-Unis : la situation géographique de l'Ohio est ici placée dans une perspective globalisante, étonnamment moderne de par la prise en compte de ses atouts de dimensions transcontinentale, voire transocéanique.

Pour tenter de« mettre [l'Ohio] à sa place [51] », il convient de s'inscrire dans une démarche centrifuge. Sans être le centre géographique du continent nord-américain, la région de la vallée de l'Ohio en constitue le cœur. La réunion de l'Ohio et du Mississippi à Cairo, celle du Missouri et du Mississippi 250 kilomètres plus au nord, font de toute la région le lieu de convergence des voies navigables intérieures les plus importantes, une région que Stephen Aron nomme très justement « la confluence américaine [52]». L'axe est-ouest, si longtemps présenté comme itinéraire « manifestement destiné [53]» de l'expansion américaine, ne l'est donc pas véritablement. Plutôt que de constituer des frontières, ces cours d'eau sont autant de couloirs de circulation empruntés de longue date par les peuples amérindiens et les grandes puissances coloniales. Et lorsqu'ils servent de frontières, fleuves et rivières sont des frontières mouvantes et adaptables en fonction de la présence amérindienne perçue comme une menace : on y afflue, on y cohabite, on s'y oppose souvent, tant il est vrai que toute frontière, fût-elle liquide, est zone de confluence et de turbulence. La vallée de l'Ohio n'est

[50] *Ordonnance du Nord-Ouest*, 1787, section 16, article 4.

[51] Nous nous inspirons ici du titre d'un article d'ARON Stephen, "Putting Kentucky in its place", *in* KLOTTER James C. & ROWLAND Daniel (ed), *Bluegrass Renaissance, The History and Culture of Central Kentucky, 1792-1852*, Lexington, University Press of Kentucky, 2012, p.36, trad. MD.

[52] ARON Stephen, *op. cit*., p. 41, trad. MD.

[53] *Ibidem*, trad. MD.

pas seulement le réceptacle ou le vase d'expansion d'un ouest en devenir à partir de 1783 ; c'est d'abord un lieu de mouvement de populations diverses. Reste à en définir la place précise : écartelée entre le Nord et le Sud, tiraillée entre un Est conquérant et un Ouest plein d'avenir, la Belle Rivière trouvera peut-être sa définition la meilleure, si on l'envisage comme un centre.

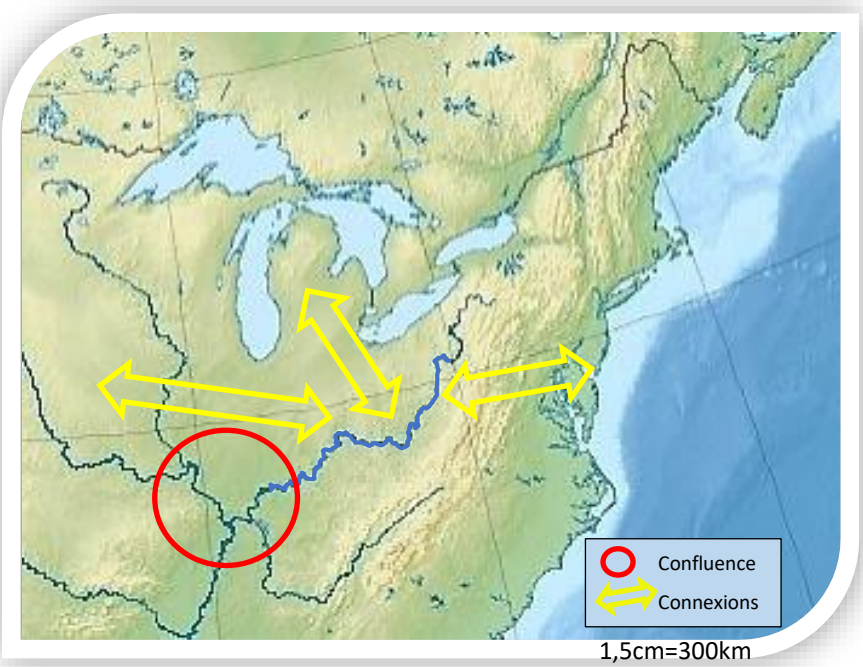
Carte 6 : La confluence américaine (LAEA-MD)

Un ouest, un nord et un est

Qu'est-ce qu'une frontière, sinon une confluence, une réunion de deux peuples ou davantage ? « De même que la réunion du Missouri et du Mississippi était une zone de turbulence, écrit Stephen Aron, [de même] les zones frontalières situées à la confluence furent le lieu de violents conflits, [avant que] les peuples se mélangent et fusionnent pacifiquement. [54] » La vallée de l'Ohio n'est donc pas seulement cet Ouest en devenir si souvent décrit et encensé, mais d'abord un lieu en mouvement, une zone de conflit et de contact entre populations diverses. La connexion de la vallée avec le Nord et la région des Grands Lacs s'intensifie dans les premières décennies du XIXe siècle, par l'intermédiaire d'un vaste réseau de canaux reliant la vallée à Detroit et Chicago, carrefour ferroviaire de première

[54] ARON Stephen, *op. cit.*, p. 42, trad. MD.

importance à partir de 1836, grâce à la construction de la ligne *Galena & Chicago Union Railroad*. Lorsque les colons franchissent les Appalaches, les relations commerciales unissant la côte Est et l'Europe à ce qu'on appellera plus tard le « Vieil Ouest », s'intensifieront le long de l'axe est-ouest. Si la vallée de l'Ohio fait partie intégrante d'un Ouest en devenir, elle participe donc également d'un Nord avec lequel elle entretient des relations très anciennes : la dénomination même du nouveau territoire comme Territoire du Nord-Ouest souligne et confirme d'ailleurs cette double appartenance de la vallée qui met en connexion la zone de confluence avec le nord, l'est et l'ouest[55] :



Carte 7 : La vallée de l'Ohio : un nord, un est et un ouest (LAEA-MD)

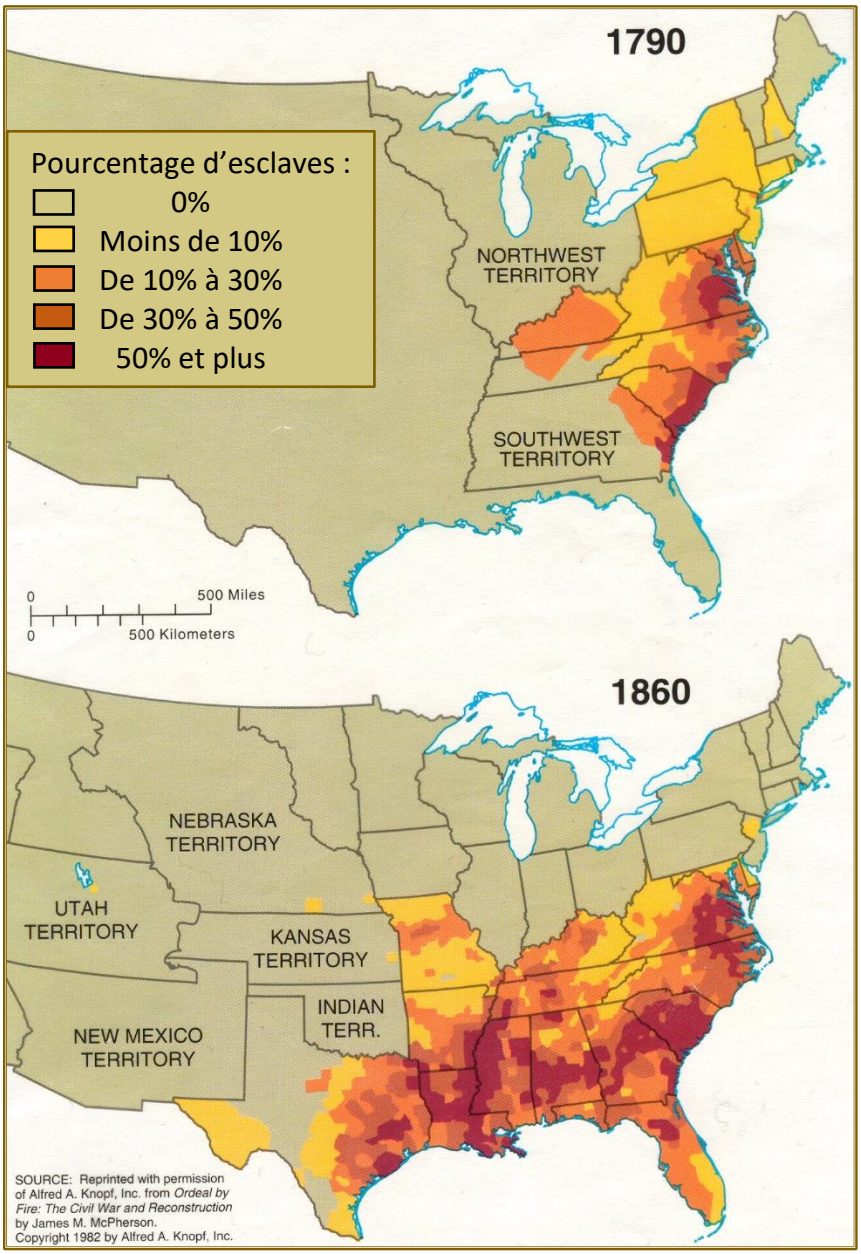
Un sud

Au Sud de la rivière, sous l'influence des planteurs virginiens venus de la *Tide water* qui remontent vers le *Bluegrass* et y développent la culture du tabac et du chanvre, l'actuel État du Kentucky est largement esclavagiste. Le pourcentage de la main-d'œuvre servile au Kentucky, oscillant entre 18,26% et 24,01%, s'établit à une moyenne de 21,58% de la population totale entre 1800 et 1850[56]. À l'aube du XIXe siècle, on assiste à un transfert massif d'esclaves vers le Missouri, dans la fertile région du *Boone's Lick*, où le même type de cultures

[55] Afin d'en faciliter la lecture et par souci de cohésion, toutes les cartes qui illustrent cette partie de notre réflexion, sont présentées à l'échelle du 1/20.000 000e.

[56] "Population Schedule", *US sixth census 1840*, National Archives Microfilm Publications, Microcopy 704, roll 109, p. 370 à 374, et United States Bureau of the Census, 6th census, 1840, *Compendium of the enumeration of the inhabitants and statistics of the United States, as obtained at the department of state, from the returns of the sixth census, by counties and principal towns*, (désormais CSC), Washington D.C., 1841, p. 73-74, trad. MD.

est implanté. Au même moment, en Louisiane, les réfugiés de Saint-Domingue acclimatent la canne à sucre et le coton au sein de grandes exploitations où sont exploités les esclaves. La juxtaposition des deux cartes ci-dessous met parfaitement en évidence l'importance croissante de la main d'œuvre servile entre 1790 et 1860 dans les zones agricoles consacrées à ce type de cultures : la canne à sucre près de La Nouvelle-Orléans, le riz en Louisiane, en Géorgie et en Caroline, le coton dans tout le Grand Sud, le tabac dans le Tennessee, le Kentucky et la Virginie, le chanvre enfin, dans le Kentucky et le Missouri.



Cartes 8 et 9 : Pourcentage de la main d'œuvre servile aux États-Unis en 1790 et 1860
(James M. Mc Pherson, Ordeal by Fire : The Civil War and Reconstruction, Alfred A. Knopf, Inc., 1982)

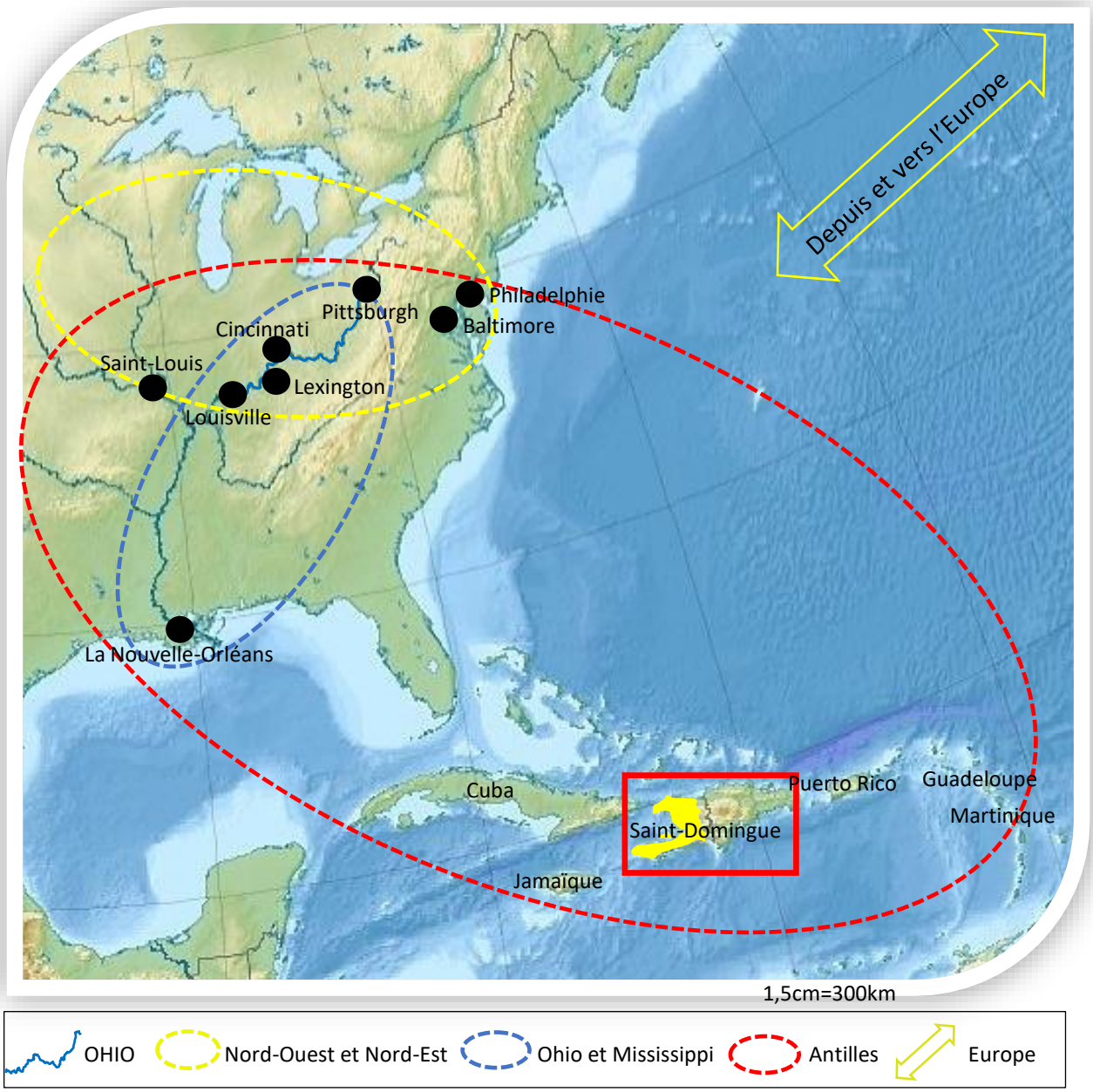
On devine ici le conflit permanent opposant les habitants du Nord, qui considèrent les planteurs comme une menace pour leurs droits et leurs intérêts, et les propriétaires d'esclaves qui, à l'inverse, craignent que leur droit de propriété sur leur « cheptel humain » leur soit dénié. On assiste alors au *boom* du coton, parallèlement au développement et à la mécanisation des manufactures textiles en Angleterre. Le Sud, qui produisait 73 000 balles de coton en 1800 en produit 2 186 000 en 1850, l'« or blanc » atteint une valeur à l'exportation de 72 millions de dollars en 1850, contre seulement 15 millions en 1810[57]. Le développement spectaculaire de ce que l'on a pu nommer la *Cotton Belt* (littéralement : la ceinture du coton) participe donc largement à l'extension des échanges commerciaux entre le nord et le sud et fait du pays qui borde la rive sud de la rivière un haut sud, culturellement et économiquement connecté au sud profond.

Carte 10 : La vallée de l'Ohio : un sud (LAEA-MD)

Cette étude ne serait pas complète si elle ne prenait pas en compte l'extension du marché commercial jusqu'à l'archipel caribéen et au-delà. À la fin du XVIIIe siècle, Saint-Domingue représente environ 50% de l'offre mondiale de sucre, de café et de coton. La partie française de l'île fait vivre 30 000 Blancs et 600 000 esclaves noirs. Riches de leurs capitaux, de leur esprit d'entreprise et de l'efficacité de leurs réseaux commerciaux, les colons français entretiennent des relations commerciales de tout premier ordre avec la métropole. Suite à la

[57] United States. Bureau of the Census, *Historical Statistics of the United States, Colonial Times to 1970*, (désormais HSUS), Bicentennial Edition, Part 2 Washington, D.C., 1975, K550-563 et U235-316, trad. MD.

révolte des esclaves, les planteurs sont chassés et contraints de fuir l'île. Certains gagnent la France, Cuba, la Jamaïque ou Porto Rico, d'autres tentent la fortune, et souvent avec succès, aux États-Unis, les plus riches en Pennsylvanie, d'autres dans les régions plus rurales : Missouri, Kansas, Texas, Alabama, Géorgie, Louisiane, où, comme les planteurs de Virginie, ils réinvestissent leur main d'œuvre servile dans les plantations de canne, de coton, de tabac ou de chanvre. Ils intègreront naturellement le vaste réseau culturel et commercial francophone préexistant le long de l'axe canado-antillais et participeront largement au dynamisme commercial unissant le nord et le sud dont la carte présentée ci-après propose une synthèse.



Carte 11 : Zones et villes d'échanges commerciaux à partir de la vallée de l'Ohio (LAEA-MD)

Occident et Orient

L'ouverture de la jeune nation américaine au marché transocéanique est longue et semée d'obstacles. Confronté à une Europe ravagée par les guerres napoléoniennes, Jefferson tente de débarrasser les mers des pirates et autres corsaires. Suite à la loi sur l'Embargo de 1807, le négoce avec l'Europe est interrompu, puis régulé par le *Non Intercourse Act* (acte de non-échange) de mars 1809, sans que le commerce avec la France et la Grande-Bretagne ne soit rétabli. Après la guerre de 1812, Henry Clay est de ceux qui prônent, afin de mettre le pays à l'abri de la concurrence européenne et d'en redresser l'économie, l'instauration de tarifs protectionnistes et le développement des infrastructures intérieures. Dans son message au Congrès en 1823, Monroe condamne toute forme d'ingérence étrangère dans la politique intérieure des États-Unis. À partir de 1833, la baisse des taxes, à l'instigation de Jackson, ouvre le marché international à l'industrie, à l'agriculture et aux planteurs du sud. Au début des années 1840, la présidence de John Tyler, ardent défenseur du libre-échange, est caractérisée par une politique expansionniste (le Texas est annexé en 1844) et l'ouverture au commerce dans le Pacifique, particulièrement avec la Chine. Sur fond de conflit d'intérêts entre Nord et Sud, deux courants s'affrontent donc, l'un protectionniste, l'autre libre-échangiste.

La correspondance s'en fait largement l'écho au gré des heurs et malheurs des entreprises individuelles et des décisions politiques. À l'automne de sa vie, le sénateur Henry Clay brigue une nouvelle fois la présidence et débute une tournée électorale dans le Sud. C'est à La Nouvelle-Orléans qu'il reçoit un cadeau de la part d'amis fidèles, parmi lesquels Francis Mogan qu'il remercie en ces termes :

> « J'ai reçu dans cette ville le manteau de drap fin que vous avez eu la bonté de m'envoyer ; et je vous prie d'accepter mes remerciements. Il me va parfaitement bien et est arrivé au moment opportun; je le porterai avec d'autant plus de plaisir qu'il est exclusivement constitué d'étoffes américaines. [58]»

Le vieux sénateur est certes sensible à la délicate intention dont il est l'objet (il souffre de consomption, c'est-à-dire d'une affection pulmonaire chronique qui finira par l'emporter). Mais en se montrant particulièrement sensible au fait que le vêtement est de conception

[58] University of Kentucky, Lexington, (désormais UKL), Henry Clay à Francis Mohan, le 6 janvier 1844, trad. MD.

entièrement américaine, il manifeste un indéfectible attachement à des mesures qu'il avait préconisées quelque trente ans plus tôt.

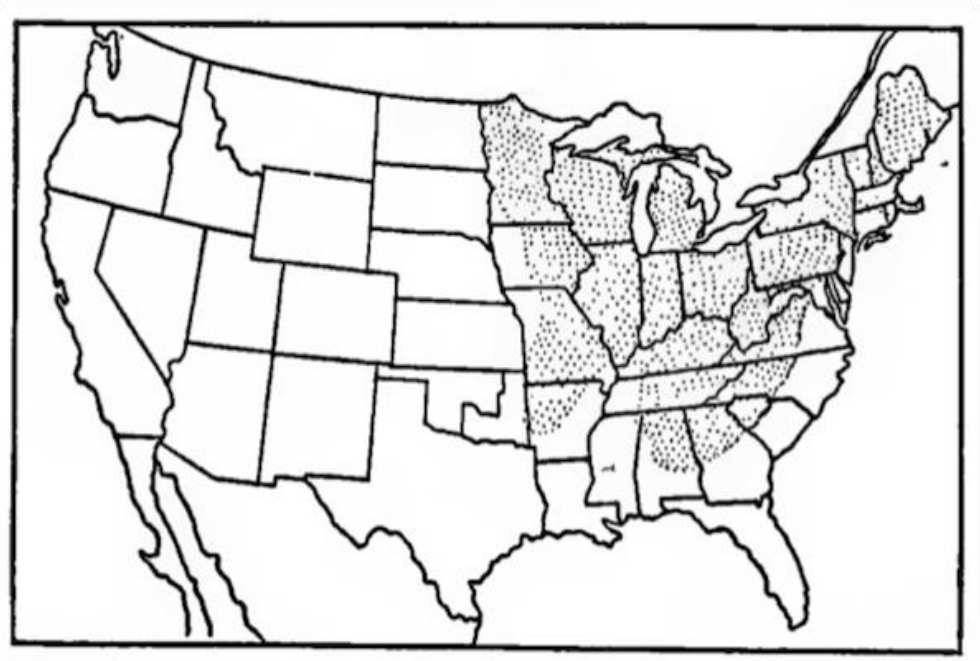
A l'inverse, dès la fin du XVIIIe siècle, la découverte du *panax quinquefolius*, ou ginseng, marque les prémices d'un commerce aux dimensions transocéaniques. Dans son *Voyage à l'Ouest des monts Alléghanys*, François-André Michaux s'intéresse de près à la récolte et à la commercialisation de cette plante aux vertus médicinales reconnues et particulièrement appréciée en Chine [59]:

> « Ce fut un missionnaire français qui, le premier, découvrit le Ginseng au Canada. Lorsqu'il fut constaté que cette plante étoit la même que celle qui croît dans la Tartarie et dont la racine a des qualités si précieuses aux yeux des Chinois, elle devint un objet de commerce avec la Chine. Dans les premiers temps qui suivirent sa découverte, cette racine fut vendue au poids de l'or : mais un commerce si avantageux ne fut pas de longue durée. […]. Cependant, depuis quelque temps, il s'est un peu relevé. [60]»

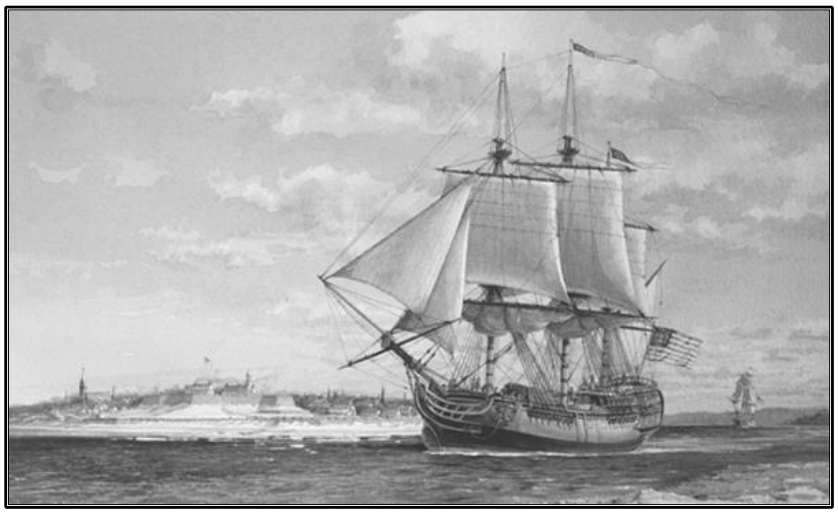
La Compagnie des Indes, devant la forte demande chinoise, monopolise le marché à partir de 1751, un marché qui ne sera que feu de paille, puisque la surexploitation des racines entraîne la destruction de l'écosystème, empêche les repousses naturelles et aboutit à la disparition de la ressource au Canada dès 1754. Mais l'on découvre bientôt du ginseng dans toute la partie orientale de l'Union, (se reporter à la carte ci-après), et le 22 février 1784, l'*Empress of China*, dont on trouvera ci-dessous une reproduction picturale de l'appareillage, arborant fièrement les couleurs des États-Unis, gagne Canton avec 30 tonnes de ginseng à son bord. De retour aux États-Unis quatorze mois plus tard, le propriétaire du navire a réalisé un profit de 55 000 dollars et peut se targuer d'avoir initié les relations commerciales entre les États-Unis et la Chine.

[59] L'article consacré au ginseng de PARSONS Christopher M., « The Natural History of Colonial Science: Joseph-François Lafitau's Discovery of Ginseng and Its Afterlives », *The William and Mary Quarterly*, 3d ser., 73, N°1, January 2016, est particulièrement bien documenté.

[60] Un missionnaire jésuite qui se trouve en Chine, le Père JARTOUX, rédige un rapport circonstancié sur cette plante sous forme d'une "Lettre au Procureur Général des Missions des Indes et de la Chine" datée du 12 avril 1711. Le Père LAFITEAU, un autre missionnaire Jésuite, apprend en 1716 auprès des indiens Iroquois du Québec, l'existence de cette plante dans les bois proches de Montréal. MICHAUX François André, *Voyage à l'Ouest des monts Alléghanys*, Paris, Crapelet, 1804, chap. XVIII, p. 184-185.



Carte 12 : Zone de récolte du ginseng aux États-Unis dans la deuxième moitié du XVIIIe siècle (Crédit B. Pelletier, http://gestion-des-risques-interculturels.com, [Consulté le 28 février 2018])



Document 2 : L'Empress of China quittant les États-Unis pour Canton le 22 février 1784 (Crédit B. Pelletier, http://gestion-des-risques-interculturels.com, [Consulté le 28 février 2018])

Outre sa dimension fortement symbolique en tant que premier acte d'envergure internationale des jeunes États-Unis, le voyage de l'*Empress of China* ouvre l'ère d'un commerce maritime aux dimensions internationales, voire planétaires. La possibilité d'une ouverture commerciale des États-Unis à la Chine n'échappe ni à Louis Tarascon qui envisage, en 1824, l'utopique percement d'une route à travers les Rocheuses pour atteindre sans difficulté le fleuve côtier Columbia et ouvrir ainsi aux États-Unis un Océan Pacifique riche de promesses, ni à Barthélémi Tardiveau qui, en 1789, suite à une demande de Crèvecoeur

« concernant les expéditions de cette ville [Philadelphie] pour Canton et pour l'Inde », lui fait cette réponse :

> « Tout ce qu'on sait en général, c'est qu'on porte dans l'Orient, beaucoup de vins de Madère, de Bordeaux, et de toutes autres espèces, […] du fer, de l'eaudevie *(sic)*, du Ginseng, des planches et des Douves de Barriques pour le Cap de Bonne Espérance, quelques étoffes, et surtout des piastres. [61]»

Le vin, on le devine, est un produit dont l'importation est assurée par les Français installés aux États-Unis ; quant aux autres éléments de la cargaison, fer, eau-de-vie, Ginseng, bois et étoffes (entre autres le chanvre), la plupart proviennent très probablement du *Northwestern Territory* et de la vallée de l'Ohio. De même, Brugière et Berthoud, dans le *Journal de Tarascon*, notent à propos du ginseng : « Si on vouloit s'en procurer il faudroit s'adresser a John Hart, Rochester […] a Danville éloigné seulement de 12 miles de la riviere du Kentucky par laquelle il se rendroit a l'Ohio. [62] » Un réseau commercial de dimension transocéanique est, sinon établi, du moins envisageable, envisagé et précisément préparé de longue date, un réseau au sein duquel les émigrants français œuvrent activement et dont la vallée de l'Ohio constitue l'une des plaques tournantes. L'exportation du ginseng connaîtra une période de fléchissement jusqu'au milieu du XIXe siècle : en 1804, Michaux constate une relative reprise des exportations qu'il évalue à « vingt-cinq à trente milliers [de livres] pesant. Depuis quatre à cinq ans ce commerce a repris une nouvelle activité. […] Au surplus, il faut que le bénéfice soit bien considérable, puisqu'il y a des gens qui l'exportent eux-mêmes du Kentucky en Chine. [63]» Mais le recensement de 1840 n'attribue à l'exportation du « ginseng et autres produits de la forêt » qu'une faible valeur de 526 580 $ pour l'ensemble des États[64]. En revanche, Le Minnesota connaît à partir de 1859 sa ruée vers le ginseng : il exportera, à lui seul et annuellement, 200 000 livres de ginseng entre 1859 et 1862. Dans le même temps, les

[61] Filson Historical Society Louisville, (désormais FHSL), *Barthelemy Tardiveau Letters*, 1788-1789, SP664, s. l., s. d.

[62] FHSL, *Extrait du journal d'un voyage de Philadelphie à La Nouvelle-Orléans par l'Ohio et le Mississipi*, (journal de Tarascon), SC A/T177. Journal de Tarascon, 1799, entrée Ginseng.

[63] MICHAUX François André, *op. cit*., p. 186-187.

[64] CSC, 6e recensement, 1840, p. 361.

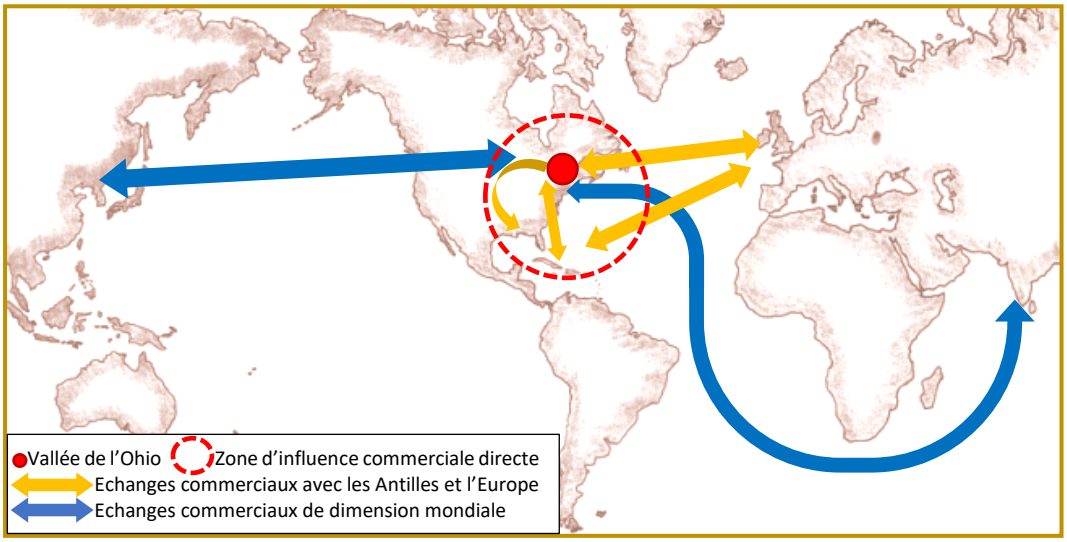
États-Unis exportent 395 909 livres de ginseng en 1860, 347 577 livres en 1861 et 630 714 livres en 1862[65].

A travers l'anecdote riche en enseignements du manteau de drap fin offert à Henry Clay et l'étonnante épopée de la diffusion commerciale du ginseng s'affrontent deux conceptions du rôle qu'entend tenir la jeune nation sur la scène des échanges commerciaux transocéaniques. À une attitude de repli et de protectionnisme, soucieuse de préserver les intérêts de la jeune république face aux empires commerciaux, s'oppose une politique expansionniste et libre-échangiste qui entend tenir un rôle commercial de tout premier plan.

Longtemps dépendante des treize colonies de la côte Est, longtemps soumise aux empires coloniaux espagnol, britannique et français, terrain de chasse et lieu d'élection des populations amérindiennes repoussées à l'ouest par l'*Ordonnance du Nord-Ouest* et la politique expansionniste de la jeune nation américaine, la vallée de l'Ohio a-t-elle trouvé sa place ? *Et au milieu coule une rivière…* La Belle Rivière, avant d'être ligne de partage, constitue un trait d'union et une zone de contact entre populations diverses et affairées le long de son cours. Ses nombreux affluents connectent ses habitants aux petits marchés régionaux qui quadrillent la zone de confluence américaine. La politique expansionniste de Jefferson favorise l'implantation des colons et des émigrants, et partant, l'agriculture, le commerce, et plus tard, les manufactures. Le développement des canaux et des moyens de transport vont permettre l'extension des contacts commerciaux avec la région des Lacs et le nord. Par le Mississippi, elle s'ouvre au sud, et si elle reste une ligne de partage conflictuelle entre abolitionnistes et esclavagistes, la rivière est aussi un trait d'union entre les habitants de ses deux rives qui privilégient intelligemment le compromis et l'accommodation à l'affrontement. Terre de refuge pour nombre d'émigrés de Saint-Domingue, la vallée tire le meilleur parti de cet afflux de forces vives et participe activement à l'extension du marché vers l'Europe et l'Orient. Nord, sud, est ou ouest ne définissent que très partiellement la Belle Rivière qui apparaît plutôt comme un cœur palpitant et source de vie, ou encore, un territoire de l'entre-deux, entre Nord et Sud, entre Ouest et Est. Ni satellite de l'Est, ni partie intégrante du vieil Ouest ou d'un Ouest nouveau, la vallée de l'Ohio est le pays de l'entre deux, ou, pour

[65] PELTIER Benjamin, http://www.gestion-des-risques-interculturels.com, « Gestion des Risques Interculturels », [Consulté le 12 juin 2016].

emprunter la formule de Stephen Aron « l'Ouest du milieu [66]». La carte présentée ci-après situe la vallée de l'Ohio au sein d'une vaste zone d'influence commerciale directe. Par le Mississippi et l'Atlantique, cette influence s'étend aux Antilles, à l'Europe et au monde.



Carte 13 : Connexion de la vallée de l'Ohio au commerce planétaire (ac-rennes.fr/pedagogie/svt)

3.3. Rivière et commerce dans le demi-siècle

L'expansion vers l'ouest est à l'origine de stratégies et d'objectifs différents mais complémentaires chez les fermiers et les marchands. Les premiers, en quête du statut de propriétaires veillent avant tout à leur sécurité et à celle de leurs familles. Leur survie, leur indépendance et la réussite de leur projet dépendent avant tout de la cohésion de ces cellules familiales d'un type nouveau et de la solidarité entre voisins. Le développement d'activités commerciales est au contraire foncièrement spéculatif : pour réaliser du profit, les commerçants développent rapidement des réseaux commerciaux qui, en usant d'un capital et en recourant au crédit, tissent des liens qui unissent les différentes communautés précédemment isolées. L'outil privilégié de l'expansionnisme fédéral n'est donc pas d'ordre politique, mais bien commercial : c'est en effet par le biais du commerce que les connexions s'établissent, que se renforcent entre l'est et l'ouest des liens qui permettent à la jeune nation américaine de jeter les bases d'un empire de dimension continentale. Le développement économique de la vallée de l'Ohio est à l'image du futur développement de la nation : la rivière et sa région, que ses habitants nomment de manière largement inclusive le « pays d'ouest »,

[66] ARON Stephen, *op. cit.*, p 37.

sont au cœur d'un réseau économique riverain unissant les communautés qui habitent sur l'une et l'autre rive. Kim M. Gruenwald décrit comme suit l'extension de l'activité commerciale le long de la « Rivière de l'entreprise », extension qui s'inscrit naturellement dans le développement du tissu urbain : des villages de modestes dimensions, abritant une communauté locale autour d'un moulin et d'un magasin où les fermiers peuvent effectuer des achats de première nécessité en troquant leurs propres productions apparaissent d'abord au bord de la rivière[67]. C'est le cas, à la limite sud de notre zone d'étude, de petites bourgades telles Henderson, dans laquelle les rédacteurs du Journal de Tarascon ne notent que deux *stores* en 1799. Les villes de taille moyenne comme Wheeling, Marietta ou Limestone, acquièrent bientôt le statut de centres subrégionaux où les marchands collectent les productions locales de l'arrière-pays pour approvisionner les marchés et importent depuis la côte Est les produits manufacturés ou de valeur. Ces centres intermédiaires sont eux-mêmes subordonnés à des villes de dimension importante (Pittsburgh, Cincinnati, Lexington et Louisville) qui servent d'entrepôts à toute la région, ravitaillent les colons et réunissent au sein d'une économie régionale identitaire les habitants du « pays d'ouest ».

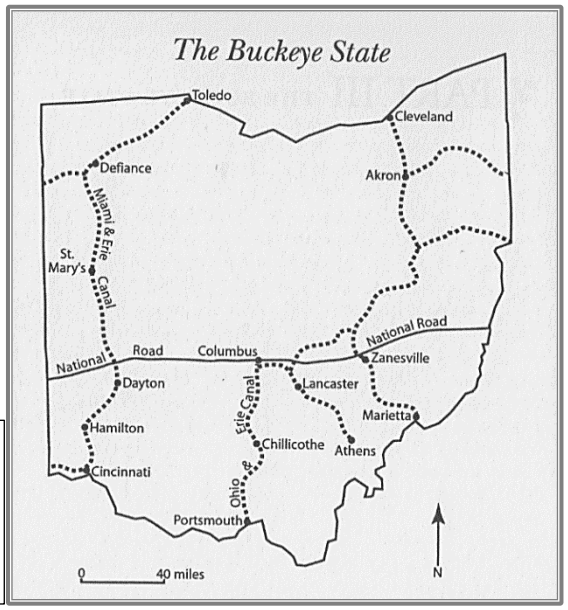
Au cours de la première décennie du XIXe siècle, le territoire du Nord-Ouest se connecte au marché de la côte Est via Pittsburgh et La Nouvelle-Orléans. La rivière est encore perçue, commercialement parlant, comme un espace qui reste à conquérir. La guerre de 1812 favorise les transactions commerciales avec l'armée : l'argent circule. Le commerce international est quant à lui perturbé, tant l'Atlantique est confronté à de multiples conflits. On favorise donc le marché intérieur et les échanges riverains ; les marchands assurent la circulation des produits agricoles et des matériaux bruts aussi bien le long de la vallée qu'aux alentours. Et si les transactions commerciales avec l'est perdurent, on assiste parallèlement, malgré la panique financière de 1819 et grâce au développement des manufactures à Pittsburgh ou à Lexington, à la naissance d'une entité économique régionale dans le pays d'ouest. Dès lors chacun espère une réussite promise par les opportunités offertes par la vallée. La spéculation foncière ou agricole thésaurise sur le profit, et les échanges commerciaux, facteurs de cohésion et de solidarité, s'intensifient avec l'arrivée des steamboats dans les années 1820.

[67] Nous empruntons à Kim M. GRUENWALD, outre une partie du titre de son ouvrage *River of Enterprise, the commercial origins of regional identity in the Ohio Valley, 1790-1850*, Bloomington & Indianapolis, Indiana University Press, 2002, sa description de l'inscription du réseau commercial dans le tissu urbain.

Ainsi le fermier Henry Bradshaw Fearon, qui descend l'Ohio en 1818 en vue de s'y installer postérieurement, peut-il écrire :

> « Il existe dans le pays d'ouest une catégorie d'hommes appelés "marchands" qui, durant les mois d'été et d'automne, collectent la farine, le beurre, le fromage, le porc, le bœuf, le whisky, et toutes sortes de produits fermiers qu'ils acheminent par bateau ou par barge jusqu'au marché de La Nouvelle-Orléans. La demande créée par ce commerce, ajoutée à une forte consommation domestique, assure un débouché certain au fermier le plus isolé. Certains de ces spéculateurs ont amassé de grosses fortunes. [68] »

La route nationale connecte Wheeling à la côte Est en 1818 et ralliera Vandalia et l'Illinois en 1852. Le développement des travaux d'amélioration intérieure favorise la construction d'un réseau de canaux qui, à l'instar du canal Miami-Erié ou Ohio-Erié, relient bientôt la rivière à la région des Grands Lacs avec laquelle les relations commerciales s'intensifient. Le sentiment d'appartenance à une identité régionale évolue promptement : quand l'Ohio devient le *Buckeye State*, l'État du marronnier, en 1803, le pays d'ouest cesse, dans l'esprit de beaucoup, de faire partie d'un Ouest qui ne commence qu'au-delà du Mississippi ; l'Ohio fait partie intégrante d'un Vieil Ouest déchiré par les querelles intestines opposant nordistes et sudistes.



Dates de construction :
National Road : 1811-1837
Ohio & Erie Canal : 1825-1832
Miami & Erie Canal : 1825-1845

Carte 14 : La route nationale et les principaux canaux dans le Buckeye State (Michael Hradesky, in Kim M. Gruenwald, River of Enterprise, op. cit., p. 121)

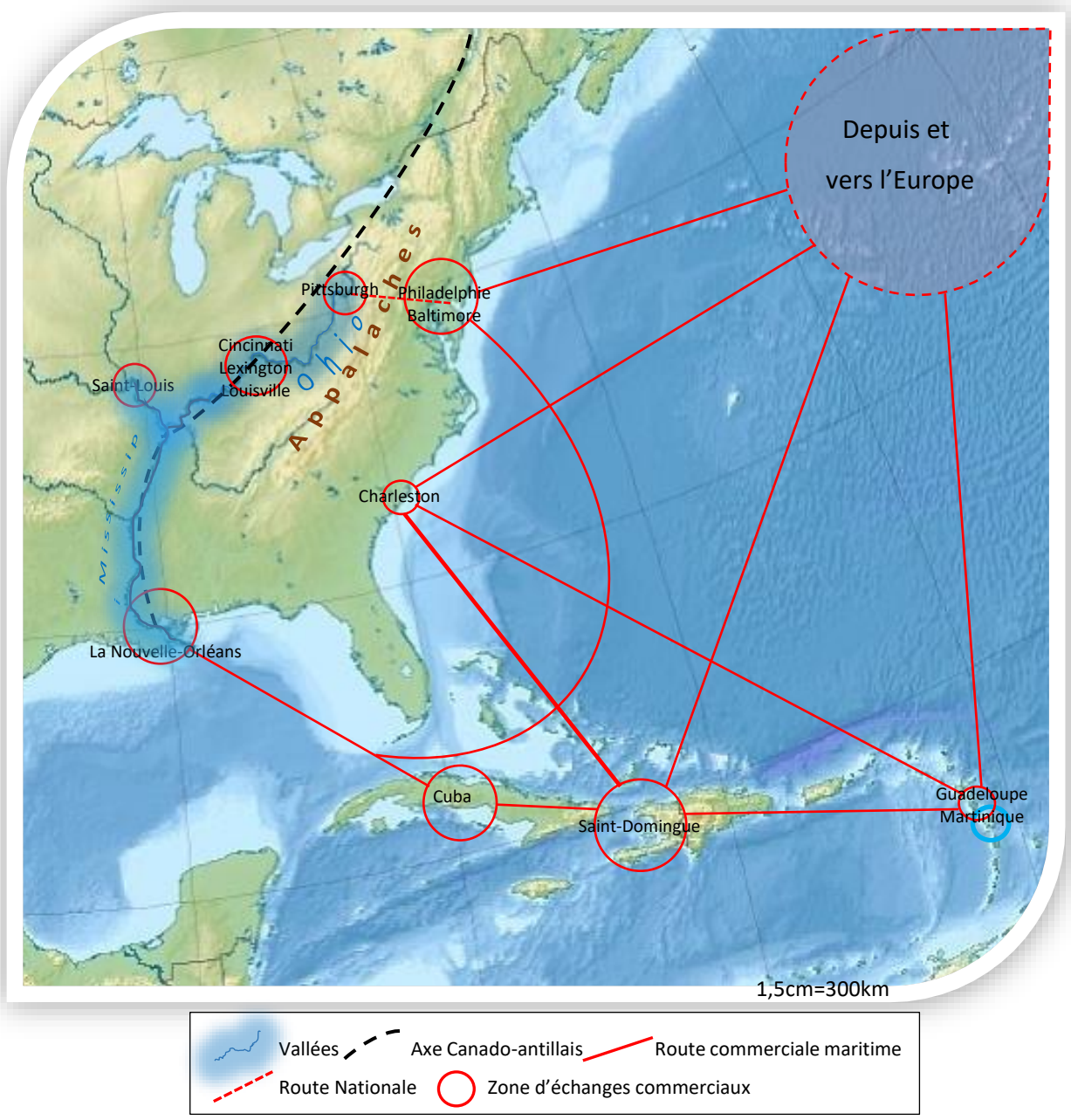
[68] FEARON Henry Bradshaw, *Sketches of America: A narrative of a Journey through the Eastern and Western States of America*, 3e éd., Londres, Longman, Hurst, Rees, Orme & Brown, 1819, p. 199, trad. MD.

La création des canaux a privé la Belle Rivière de son statut d'axe de communication central. Les voies de transport nouvelles font de la rivière Ohio, ce qu'elle est aujourd'hui encore, une voie de communication parmi d'autres, un simple outil largement exploité par le secteur industriel et commercial. Le chemin de fer relie bientôt la côte Est à Cincinnati qui jouxte le Canada au nord-est, via les États de l'Ohio et de l'Indiana et ouvre à l'ouest sur les étendues sans fin de la Prairie. Chicago, nœud ferroviaire de première importance, est relié à Galena en 1836, et en 1860, onze lignes en font leur terminus et vingt autres y font un arrêt[69]. La cité devient le poumon économique d'une région dans laquelle le développement des manufactures spécialisées, l'industrialisation naissante, transforment, dans les années 1830-1840, la nature des activités commerciales préexistantes, le commerçant n'assumant plus le rôle d'intermédiaire entre producteur et consommateur, mais celui de simple revendeur.

Au cours du demi-siècle, la vallée de l'Ohio participe au développement régional de trois manières différentes. La rivière est d'abord perçue par les empires coloniaux français, britannique, espagnol puis américain, comme un espace de circulation et une voie d'accès privilégiés au continent ; on saisit très vite le rôle stratégique que détient l'Ohio dans le développement des relations commerciales entre le nord et le sud. Pour les colons qui s'installent sur ses rives, la rivière et le pays d'ouest sont une force unifiante entre nord inférieur et haut sud, même si la question de l'esclavage tend à en faire une frontière. La politique de création d'infrastructures intérieures et les progrès des transports raccourcissent les distances et modifient l'espace géopolitique et commercial lorsque, devenu officiellement un État, l'Ohio tend à délaisser une économie régionale et intègre la zone industrielle et manufacturière du nord et de l'est dominée par Chicago et la côte Est.

La carte proposée ci-après souligne le rôle commercialement stratégique de la vallée de l'Ohio. L'axe canado-antillais connecte le nord et le sud par l'Ohio et le Mississippi. Pittsburgh au nord et Henderson au sud sont les limites géographiques de notre étude. La route nationale relie la côte Est à Pittsburgh et la région de Cincinnati, Lexington et Louisville par l'Ohio. À l'ouest Saint-Louis et sa région joignent le Mississippi par le Missouri. Au sud, La Nouvelle-Orléans et Démopolis via Mobile s'ouvrent sur le Golfe du Mexique et les Antilles, Saint-Domingue, la Guadeloupe et la Martinique ; à mi-distance entre le nord et le sud, le port de Charleston est une étape-relais d'importance.

[69] Sur le développement de Chicago, on pourra lire CRONON William, *Nature's Metropolis: Chicago and the Great West*, (rééd.), New York, W. W. Norton, 1992.



Carte 15 : La vallée de l'Ohio et les principales zones et voies commerciales (LAEA-MD)

La caractéristique essentielle de la période peut à bien des égards se résumer au mot expansion : expansion territoriale bien sûr, mais aussi expansion démographique, le flot des colons étant encore accru par des vagues migratoires successives, expansion de l'esclavage et de la main-d'œuvre servile que l'on exploite dans les plantations, expansion enfin des droits fondamentaux en matière de justice, de culte et d'éducation pour les seuls blancs dont l'Ordonnance du Nord-Ouest prévoit en outre la future adhésion à l'Union. Cette politique expansionniste, dont sont exclus cependant les Noirs, qui représentent 19,3% de la population

en 1790 et encore 15,7% en 1850, et dont les Amérindiens sont les principales victimes, favorise l'apparition de courants forts qui sont autant de facteurs dynamisants et favorables à l'instauration d'une société d'un type nouveau et au développement du commerce : l'égalitarisme, l'individualisme, l'esprit d'entreprise, la résistance à l'autorité traditionnelle, le renforcement des liens familiaux et des rapports de voisinage[70]. La vallée de l'Ohio devient ainsi un espace d'interconnexion, où fermiers et marchands vivent en interdépendance au carrefour des axes nord-sud et est-ouest : les fermiers construisent une communauté locale fortement enracinée dans le réseau des voisins et connaissances, les marchands relient entre elles ces communautés et les connectent au monde extérieur, tandis qu'au milieu coule la rivière…

4. Les circulations révolutionnaires

La théorie du *push and pull* se propose de rendre compte des mouvements migratoires à travers l'étude de facteurs *push*, qui poussent les migrants à quitter leur pays d'origine, et de facteurs *pull* qui les attirent vers le pays de destination. Séduisante car simple, cette réflexion se doit d'être complétée par deux niveaux d'analyse complémentaires : l'individuel, (ce que les individus perçoivent et prennent en compte dans leurs décisions) et le sociétal (l'évolution, voire les bouleversements subis par les sociétés concernées)[71]. Nous lui préférerons l'expression « circulations révolutionnaires », tant nous paraît important l'impact des révolutions atlantiques sur le phénomène migratoire.

4. 1. La tempête océane

Après la guerre d'Indépendance américaine, les jeunes républiques restent confrontées aux interrogations et aux bouleversements engendrés par un monde atlantique en pleine mutation. La France perd la Louisiane et Saint-Domingue, la question de l'esclavage interroge l'Europe et divise les États-Unis dont elle favorise l'essor commercial. La jeune république s'oppose une nouvelle fois à l'ancienne métropole britannique et, revendiquant son autonomie, refuse tout interventionnisme européen. Tel est l'enchaînement des faits, suffisamment complexes pour que l'on s'y attarde.

[70] Pourcentages calculés à partir des données fournies par l'United States Bureau of the Census, HSUS, Series A 119-134.

[71] MONSUTTI Alessandro, « Migration et développement : une histoire de brouilles et de retrouvailles », *Annuaire suisse de politique de développement : Migration et développement ; un mariage arrangé*, Genève, Institut de hautes études internationales et du développement, Vol. 27, no 2, 2008, p. 23-42.

Désireux de reconstituer le vaste empire colonial français de Louisiane, le Premier Consul récupère, grâce au traité de San Ildefonso, signé en secret avec le roi d'Espagne en 1800, d'immenses territoires situés sur la rive droite du Mississippi. Mais bientôt se profile une nouvelle guerre contre l'Angleterre. Bonaparte, qui veut s'assurer la neutralité des États-Unis d'Amérique dans le conflit, leur cède la Louisiane, le 3 mai 1803, pour 80 millions de francs (15 millions de dollars, soit 8 *cents* l'hectare).

Durant la Révolution Française est créée la *Société des Amis des Noirs*, à l'instigation de l'abbé Grégoire et de Brissot de Warville. Les idées abolitionnistes gagnent rapidement l'Angleterre, puis les États-Unis qui interdisent la traite atlantique. Les grandes puissances se disputent les mers et les colonies : les Anglais s'emparent de la Martinique le 23 mars 1794. Mais c'est à Saint-Domingue que les évènements prennent un tour dramatique.

À la fin du XVIII^{e} siècle, la production de sucre et d'indigo, la culture du coton et celle du café, sont en plein essor dans la « Perle des Antilles ». En 1791, éclate la révolte des esclaves. Suite à l'avantage pris par le général noir Toussaint Louverture en 1793, une première vague de réfugiés gagne Cuba et le *Natchez District* (près de La Nouvelle-Orléans). En 1794, la Convention abolit l'esclavage que Bonaparte rétablira en 1802. Les troubles persistent, la Grande-Bretagne se montre menaçante au point que Napoléon Bonaparte lance en janvier 1802 l'expédition de Saint-Domingue ; l'armée française du général Leclerc est décimée par les désertions et la fièvre jaune lors de l'été 1802. Deux autres vagues d'émigration vers la Louisiane feront suite à l'indépendance de la colonie en 1804. En 18 ans de violence, l'île aura perdu près de la moitié de sa population noire et la quasi-totalité de sa population blanche.

Une grande partie des réfugiés de Saint-Domingue gagnent les États-Unis et y diffusent l'économie de la plantation[72]. « Les `réfugiés´, écrit Manuel Covo, jouèrent un rôle majeur dans la croissance remarquable du commerce entre Saint-Domingue, les États-Unis et

[72] La révolte de Saint-Domingue et ses conséquences ont donné lieu, depuis quelques années, à de multiples réflexions, parmi lesquelles BUTEL Paul. « L'essor de l'économie de plantation à Saint-Domingue dans la seconde moitié du XVIIIe siècle ». *Bulletin du Centre d'Histoire des Espaces Atlantiques, n° 7*,1995, p. 61-76, GEGGUS David P., "Indigo and Slavery in Saint-Domingue", *Plantation Society in the Americas, 5,* New Orleans, 1998, p. 189-204, BLANCPAIN François, *La Colonie française de Saint-Domingue: de l'esclavage à l'indépendance*, Paris, Karthala, 2004, DESSENS Nathalie, *From Saint-Domingue to New Orleans. Migration and Influences*, Gainesville, University Press of Florida, 2007, *Creole City. A Chronicle of Early American New Orleans*, Gainesville, University Press of Florida, 2015, WHITE Ashli Encountering the Revolution: Haïti and the Making of the Early Republic, Baltimore, John Hopkins University Press, 2010, KASTOR Peter J. et WEIL François (dir.), *Empires of the Imagination. Transatlantic Histories of the Louisiana Purchase*, Charlottesville/Londres, University of Virginia Press, 2009.

l'ensemble de la Caraïbe. Leur rôle tenait moins à leur nombre […] qu'à leur qualité non seulement de planteurs mais aussi et surtout de négociants. [73] » Beaucoup d'entre eux s'installent dans les ports américains pour y commercer et y investir, créent leur propre réseau ou intègrent les réseaux francophones préexistants. D'autres, et c'est le cas de Stephen Hus-Desforges, se consacrent plus modestement au commerce Nord-Sud par l'Ohio et le Mississippi. En cette époque de bouleversements des empires coloniaux, les réfugiés de Saint-Domingue jouent un rôle central dans le maintien et le développement du commerce triangulaire entre États-Unis, France et Antilles.

4. 2. Une terre de « vertu »

La jeune république américaine est à l'époque perçue comme héritière des idées égalitaires promues par les philosophes des Lumières et largement répandues en Europe. Dans sa seconde lettre au *Journal de Lyon*, Jean Savary perçoit et souligne l'importance du Congrès réuni à Philadelphie « pour la consistance de ce peuple en tant que nation, et pour le bonheur et la tranquillité des individus. [74]» D'immenses territoires s'ouvrent par ailleurs à l'ouest entre Appalaches et Mississippi et les ports maritimes et cours d'eau navigables constituent autant de facteurs très favorables à l'entreprise commerciale. Envisageant le développement exponentiel d'un commerce qui tirerait parti de la facilité des communications et d'une extension des marchés due à l'accroissement territorial, l'historien Daniel Walker Howe explique que jusqu'en 1815, le commerce était principalement concentré sur l'est, l'océan Atlantique et l'Europe. Ce n'est qu'après la bataille de La Nouvelle-Orléans que les Américains commencèrent « à envisager l'ouest et le continent[75] ». L'Océan continue cependant à apporter ses marchandises, ses nouveaux arrivants et des idées nouvelles. Dans les trente-cinq-années qui suivent et jusqu'à la fin du siècle, la durée de la traversée de l'Atlantique diminue notablement, comme diminuent les prix, y compris ceux des matières

[73] COVO Manuel, « Commerce, empire et révolutions dans le monde atlantique : la colonie française de Saint-Domingue entre métropole et États-Unis (ca. 1778 – ca. 1804) », *École des Hautes Études en Sciences Sociales*, thèse soutenue le 23 novembre 2013, p. 624.

[74] *Journal de Lyon et des provinces de la Généralité*, *sixième année*, *op. cit*., p. 154.

[75] La bataille de La Nouvelle-Orléans (1815) est la dernière bataille de la guerre anglo-américaine de 1812. Les forces britanniques qui voulaient s'emparer du vaste territoire acquis par les États-Unis lors de la vente de la Louisiane sont vaincues par le général Jackson. HOWE Daniel Walker, *What hath God wrought, The transformation of America, 1815-1848*, New York, Oxford University Press, 2007, p. 48, trad. MD.

premières, sur la Frontière nord-américaine. À juste titre, l'historien voit dans le phénomène « un premier exemple de ce que nous appelons la `globalisation´.[76] »

La carte ci-dessous rend compte de l'expansion territoriale des États-Unis après le traité de Paris.

Carte 16 : Les États-Unis en 1783 (Encyclopoedia Universalis)

Ces nouveaux espaces deviennent naturellement le terrain privilégié d'une agriculture florissante, elle-même favorisée par le commerce et les « vertus » agraires. « La ferme familiale était la clé de cette vie de `vertu´ », synonyme de santé, productivité, civisme et indépendance, et le travail de la ferme en vient naturellement à acquérir une dimension commerciale[77]. « Quand un fermier vendait sa récolte, il obtenait une `lettre de change´, pouvait régler ses comptes chez le commerçant, et garder assez d'argent pour investir […] dans une charrue en acier, par exemple. [78]» En 1790, Albert Gallatin, partisan de Jefferson et fin observateur économiste fait la remarque suivante : « Vous trouverez difficilement un fermier qui ne soit pas, dans une certaine mesure, commerçant. [79]»

Crèvecoeur (1735-1813), un normand d'abord établi comme simple fermier dans l'État de New York, puis nommé consul de France, émettait déjà en 1787 des idées novatrices en matière d'agriculture. La troisième de ses *Lettres d'un Cultivateur Américain,* intitulée *What is an American?,* célèbre de façon certes dithyrambique, mais avec sincérité, la simplicité du

[76] HOWE Daniel Walker, *op. cit.,* p. 48, trad. MD.
[77] HOWE Daniel Walker, *op. cit*., p. 44, trad. MD.
[78] HOWE Daniel Walker, *op. cit*., p. 45, trad. MD.
[79] HOWE Daniel Walker, *op. cit*., *ibidem,* trad. MD.

style de vie américain et l'esprit de tolérance d'une société basée sur des principes d'égalité des chances et d'autodétermination :

> « Ici les individus de toutes les espèces sont fondus dans une nouvelle race, dont les travaux et la postérité produiront un jour des changements merveilleux dans le monde. Les Américains sont les pèlerins qui portent vers l'Ouest cette grande masse d'arts, d'énergie, de force et d'industrie, qui naquit avec l'homme dans les plaines de l'Orient. [80]»

Tel est, selon Crèvecoeur, « le véritable Américain. » Telle est en tout cas l'image, certes idéalisée, mais attirante et vivace, que peut avoir du Nouveau Continent et de ses habitants, l'habitant de la Vieille Europe.

5. Français ou Américains ?

5. 1. La présence française dans le Corridor Créole

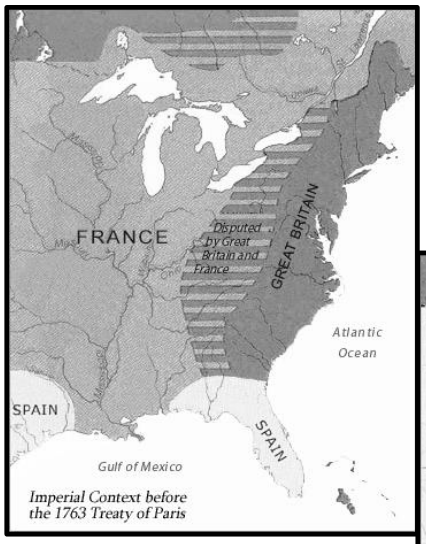
On assimile la plupart du temps l'Amérique coloniale à la présence anglaise dans les treize colonies. La réalité est moins réductrice et plus complexe : au cours des XVIe et XVIIe siècles, les Espagnols fondent des établissements sur le sol des États-Unis. La colonie de San Agustin (Saint Augustin) voit ainsi le jour en 1565. En un siècle, la domination espagnole s'étend aux actuels États de la Floride, du Texas, de la Californie et à une grande partie de l'ouest des États-Unis.

Les Français, quant à eux, pénètrent le continent nord-américain par le Nord, en remontant le fleuve Saint-Laurent. L'expédition de Jolliet et Marquette en 1672 leur ouvre le Mississippi, et dix ans plus tard, le sieur de La Salle atteint le golfe du Mexique. Depuis Québec, la présence française s'étend sur un immense territoire, de la baie d'Hudson jusqu'aux « Grandes Plaines centrales », un territoire nommé Louisiane en l'honneur du roi de France. À l'orée du XVIIIe siècle, des colonies françaises sont établies au sud, à Biloxi et Mobile, ainsi qu'à Fort Pontchartrain (Detroit), au nord du territoire. La vallée moyenne du Mississippi est également investie : Les jésuites s'installent à Cahokia en 1698, et à Kaskakia en 1700. Les deux rives du Mississippi moyen forment le pays des Illinois, une région agricole et minière prospère, où les Français s'adonnent à la traite des fourrures. Le commerce se développe

[80] ST. JOHN DE CRÈVECŒUR Hector, *Letters from an American farmer, [1770-1781]*, Paris, 1787.

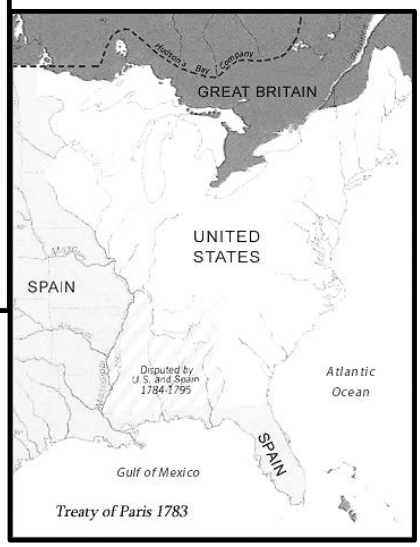
également au sud et La Nouvelle-Orléans est fondée en 1718. Le premier établissement français d'importance sur la rive ouest du Mississippi sera Sainte Geneviève, créée en 1750.

Mais le premier traité de Paris met un terme à la Guerre de Sept Ans en 1763 et accorde à l'Empire britannique le territoire situé entre les treize colonies et la rive gauche du Mississippi, un territoire précédemment occupé par l'Espagne et la France. Le second traité de Paris, en 1783, fait de la partie est du Mississippi un territoire américain et les Espagnols en occupent la partie ouest. Même si la Louisiane redevient brièvement française en 1800 suite au traité de San Ildefonso, le *Louisiana Purchase* en fera définitivement un territoire américain en 1803. La fin du XVIIIe siècle est donc une époque des bouleversements, la fin des empires coloniaux ayant pour conséquence une extrême mouvance des frontières dont témoignent les cartes proposées ci-après :

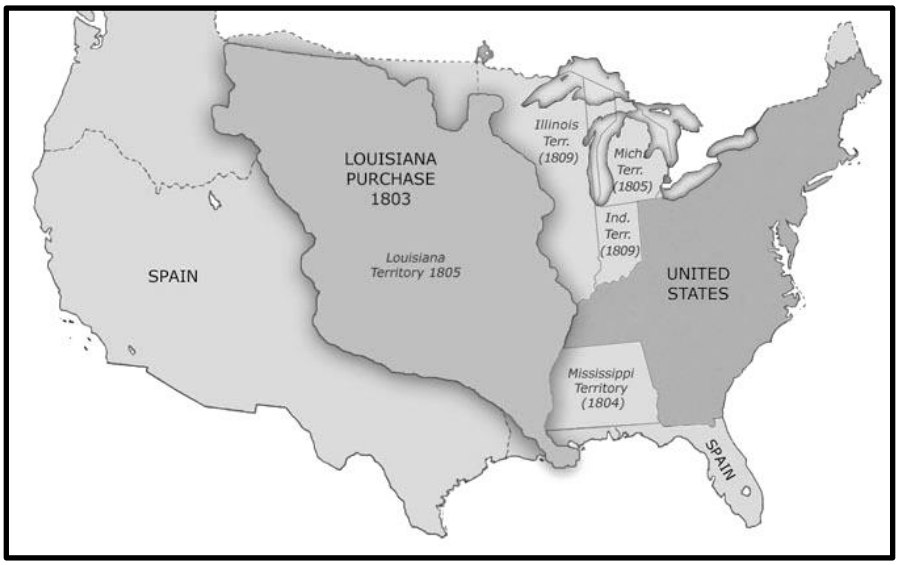


Carte 17 : Les grands empires coloniaux avant 1763 (Crédit international.loc.gov)

Carte 18 : Possessions espagnoles et britanniques en 1763 (Crédit international.loc.gov)



Carte 19 : Extension des États-Unis suite au traité de Paris (1783) (Crédit international.loc.gov)



Carte 20 : Les États-Unis après le rachat de la Louisiane en 1803 (Crédit international.loc.gov)[81]

La présence française demeure cependant solidement ancrée le long de ce que l'historien Jay Gitlin a pu nommer le « Corridor Créole ». Les deux mots composant cette expression qui fait autorité nécessitent explication. Le mot *corridor* en américain est un faux-ami : il correspond plutôt au français axe, ou mieux encore au mot couloir dans son acception géographique. Les définitions du mot créole sont nombreuses. Au XVIe siècle, sont créoles les Européens nés dans les colonies de parents européens. Mais au début du XVIIe siècle, le sens du mot s'élargit pour désigner les personnes d'ascendance indienne, africaine ou européenne, nées dans les colonies. Nous préfèrerons une acception encore plus large : est créole celui qui est né dans une colonie, de parents venus d'ailleurs ; et nous appellerons « créolisation » le processus de création, suite à un métissage, d'une culture nouvelle qui émerge dans un milieu nouveau. Sont ainsi créoles les Français nés en Amérique de parents français, les métis issus de l'union d'un Français et d'une personne d'origine ethnique différente (afro-américain ou amérindien), ou encore les « Canadiens », plus exactement les Canadiens-français, dont les ancêtres, pour la plupart, sont des colons installés en Nouvelle-France aux XVIIe et XVIIIe siècles. Tous ne se considèrent peut-être pas comme créoles, mais tous contribuent à la création d'une culture nouvelle, tous participent à la présence française et francophone en Amérique du Nord. Tels sont les habitants du Corridor Créole, établis sur un axe Nord-Sud, le long des vallées du Missouri et du Mississippi, depuis Fort Pontchartrain (Detroit) et la région

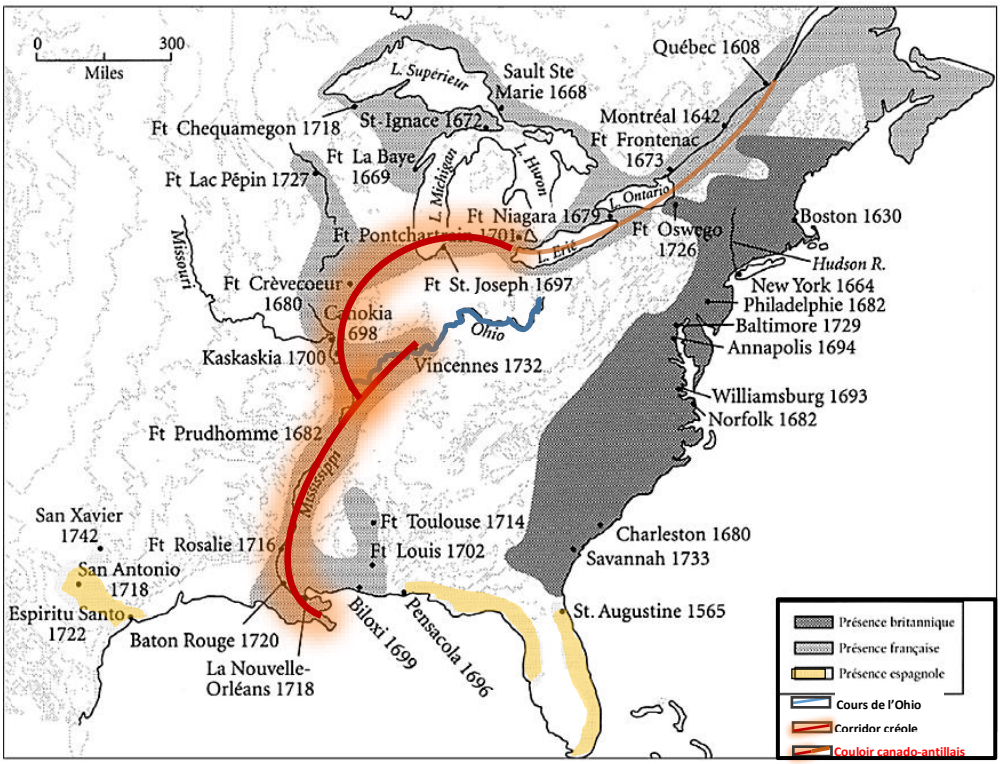
[81] D'après le site http://international.loc.gov/intldl/fiahtml/map4.html, [Consulté le 20 avril 2016].

des Grands Lacs jusqu'à La Nouvelle-Orléans et le golfe du Mexique[82]. Avant le traité de Paris de 1763, explique Tangi Villerbu, « l'unité politique joue un rôle majeur, quand la très grande majorité des locuteurs du français sont ensemble sous la même souveraineté française. Mais après cette date, quand l'Amérique française vit à la fois une expansion spatiale et démographique, elle se construit en relation avec d'autres réalités. [83]»

La carte proposée ci-après présente les différents lieux et dates d'implantation de cette présence française le long du Corridor Créole. Il semble important de préciser que les Canadiens français étaient établis de longue date le long du Saint-Laurent et dans la région des Lacs, hauts-lieux du commerce de la fourrure. Ce second axe d'implantation forme, avec le Corridor Créole, ce que nous nommons le couloir canado-antillais, eu égard à l'extension progressive de la présence française dans les Antilles, en Martinique, en Guadeloupe, puis à Saint-Domingue, depuis le milieu du XVIIe siècle. Cet axe se superpose naturellement au cours des fleuves Saint-Laurent et Mississippi et à celui de la rivière Ohio, ainsi qu'à la région des Grands Lacs. Les Français sont ainsi établis depuis Québec et les Grands Lacs au nord jusqu'à La Nouvelle-Orléans et les Antilles au sud, via le Mississippi et le golfe du Mexique. Lorsque le traité de Greenville ouvrira la vallée de l'Ohio et le pays des Illinois à la colonisation au-delà des Appalaches à partir de 1795, la Belle Rivière connectera la côte Est au Grand Fleuve et intègrera complètement le couloir canado-antillais. On notera enfin, outre la présence des treize colonies britanniques bordant la côte Est, une implantation espagnole qui se développera dans le sud autour d'Espiritu Santo, de Pensacola et de Saint-Augustine. Au sud-est de la carte, on distingue, comme une promesse d'expansion commerciale, une partie des Caraïbes.

[82] Sur la question créole, on pourra lire GITLIN Jay, T*he Bourgeois Frontier : French Towns, French Traders, and American Expansion,* New Haven, Yale University Press, 2009, CONFIANT Raphaël, « La créolité contre l'enfermement identitaire », *Multitudes*, vol. nº 22, no. 3, 2005, p. 179-185, KEIN Sybil, *Creole: The History and Legacy of Louisiana's Free People of Color*, Louisiana State University Press, 2009, http://academicworks.cuny.edu/cc_etds_theses/271 [Consulté le 2 mars 2018], ZAMI Lionel, "The white Creoles of Saint Domingue facing Revolution", Master of Arts 2014, CUNY Academic Works, academicworks.cuny.edu/cc_etds_theses/271 [Consulté le 2 mars 2018].

[83] VILLERBU Tangi, « Introduction », TEASDALE Guillaume et VILLERBU Tangi (Dir.), *Une Amérique française, op. cit.*, p. 9-10.



Carte 21 : Empires coloniaux et lieux de métissage avant 1763 (Denis Vaugeois, America, Septentrion, 2002, MD)

Selon Colin Galloway, l'année 1763 marque le terme d'une période durant laquelle les Français ont construit leur empire nord-américain sur un réseau d'alliances soigneusement entretenues avec les Indiens avec lesquels ils ont la réputation de faire de bonnes affaires. Ils ne peuvent qu'entretenir de bonnes relations avec un peuple dont ils pénètrent le monde, un monde dont la domination permet la réalisation d'un grand projet : celui de relier les établissements du Canada à ceux de l'Illinois et de la Louisiane. Les Français restent cependant faiblement implantés dans l'Ouest et n'y possèdent que de petits établissements, « la présence française consistant en de petits postes de commerce de la fourrure, généralement quelques bâtiments de rondins entourés d'une palissade. [84] » Tout est différent après la signature du traité qui permet à l'Angleterre d'étendre son hégémonie à la Nouvelle France, aux Grands Lacs et à la rive est du Mississippi. George Crogham visite Detroit en 1765, lors d'une ambassade auprès de Pontiac.[85] Il y est frappé par la présence d'une communauté

[84] GALLOWAY Colin G., *The Scratch of a Pen, 1763 and the transformation of North America*, New York, Oxford University Press, 2006, p. 124, trad. MD.

[85] On pourra lire à ce propos : CANGANY Catherine S. : *Frontier Seaport: Detroit's Transformation into an Atlantic Entrepôt*, Chicago, University Of Chicago Press, 2014, et TEASDALE Guillaume, «The French of Orchard Country: Territory, Landscape, and Ethnicity in the Detroit River Region, 1680s-1810s», thèse de doctorat, Université York de Toronto, 2010.

française, qui, par indolence, tire difficilement parti d'une terre pourtant riche au bord de la rivière :

> « Les Français sont bien implantés dans la région, leurs plantations s'étendent généralement sur 3 ou 4 acres de large près de la rivière et 80 en profondeur ; le sol est bon et produit beaucoup de grains. Ce sont généralement de pauvres miséreux, […] un peuple paresseux, désœuvré, dépendant principalement des sauvages pour sa subsistance. [86]»

Le plan de la ville de Detroit, présenté ci-après et dessiné par le lieutenant John Montresor à l'automne 1763, rend parfaitement compte de l'existence de nombreuses parcelles rectangulaires, de chaque côté de la rivière. Sur la rive gauche, la ville est protégée par des palissades et par des avant-postes jouxtant les villages indiens.

Document 3 : La ville de Detroit en 1763 (Clements Library, University of Michigan)

Crogham conclut sa description en insistant sur la permanence d'une communauté française dont le tissu interethnique demeure intact : « Ils ont à peine de quoi subvenir à leurs besoins, à l'image des Indiens, dont ils ont totalement adopté les us et coutumes, et ils ne peuvent subsister sans eux. Hommes, femmes et enfants parlent parfaitement bien la langue indienne. [87]» La partialité du jugement tient au fait que Crogham voit en ces Français d'anciens

[86] GALLOWAY Colin G., *op. cit.,* p. 126, trad. MD.
[87] GALLOWAY Colin G., *op. cit.,* p. 127, trad. MD.

ennemis compromis, dans le cadre du commerce des fourrures, avec des « sauvages » dont ils ont appris la langue, copié l'indolence, et souvent, épousé les femmes.

La situation politique a bien changé lorsqu'Alexis de Maisonville, un Français établi dans le comté de Kent dans le Haut-Canada (le futur État d'Ontario), décide de faire parvenir trente boisseaux de farine à un autre résident français, James Baby, établi de l'autre côté de la rivière Detroit. Nous sommes en juillet 1808, les jeunes États-Unis d'Amérique contrôlent le sud de la région et une banale transaction commerciale va se transformer en bataille juridique internationale. Le modeste fermier français du Canada, entendant faire valoir son droit au titre de la tradition commerciale et contrairement à la loi fiscale récemment instituée par les États-Unis, aura finalement gain de cause. La Cour Suprême du Territoire du Michigan, au nom du droit coutumier, autorisera les Français du Haut-Canada à transporter librement leurs céréales à Detroit. La présence et l'influence de la communauté française dans un « espace partagé » sont donc provisoirement sauvegardées. Catherine Cangany, qui a consacré de nombreuses recherches à cette ville qui deviendra un « port de mer de la frontière » et un « entrepôt atlantique », précise, à propos de ce différend, que « la culture et l'économie locales, qui prévalaient cinquante ans après la fin du système français, n'avaient pas à être soumises aux décisions d'un gouvernement, ni à être bornées par les frontières d'un empire. [88]» Elle envisage plutôt la région de Detroit comme « une sorte de *middle ground* politique et culturel, un espace partagé dans lequel les autochtones et les Européens de diverses origines négociaient, s'adaptaient, et parvenaient à s'entendre. [89]»

Lorsque Volney, au cours des dernières années du XVIIIe siècle, visite le Poste de Vincennes, les anciennes possessions britanniques sont récemment passées aux mains des États-Unis, et le voyageur-philosophe dresse le portrait, en tous points antinomique, du colon français et du pionnier américain. Estimant vouée à l'échec toute entreprise de colonisation française, Volney livre un tableau, tout aussi désolant que celui dressé par Crogham, de la situation des colons français victimes du bouleversement des empires coloniaux et de l'administration toute militaire des territoires nouvellement conquis :

[88] Nous empruntons ces termes à l'article de CANGANY Catherine, *in : Une Amérique française 1760-1860…*, p. 41, *op. cit*., trad. MD.

[89] CANGANY Catherine, *op. cit*., p. 59, trad. MD.

« Dès mon entrée, je fus frappé de voir l'auditoire partagé en deux races d'hommes totalement divers de visage et d'habitude de corps ; les uns ayant les cheveux blonds ou châtains, le teint fleuri, la figure pleine, et le corps d'un embonpoint qui annonçait la santé et l'aisance ; les autres ayant le visage très maigre, la peau hâve et *tannée*, et tout le corps comme exténué de jeûne, sans parler des vêtements qui annonçaient la pauvreté. […] D'après les récits des Américains et des Canadiens, pareil état de choses a lieu dans les établissements illinois et de la haute Louisiane ; le découragement, l'apathie, la misère, règnent également chez les colons français de Kaskakias, de Cahokias, de la Prairie du Rocher, de Saint-Louis, etc. ; la nature du gouvernement y a contribué […] en ce que le régime, d'abord français, puis espagnol, étant purement militaire, […] il n'existe aucune liberté, ni de commerce, ni de propriété. [90]»

Le jugement de Volney paraît cependant bien sévère. En effet, mus par un étonnant esprit d'entreprise, Pierre Laclède et son beau-fils Auguste Chouteau quittent La Nouvelle-Orléans en 1763 et choisissent, pour développer leur commerce de fourrures avec les tribus indiennes, un site commercialement stratégique en territoire espagnol, au sud du confluent du Mississippi et du Missouri : la ville de Saint-Louis était née. L'écrivain Washington Irving qualifiera d' « hétéroclite » sa population composée de coureurs des bois, de commerçants, de bateliers, d'Indiens, de métis et de descendants des colons français[91]. Le caractère français de la cité demeurera cependant longtemps marqué dans l'urbanisme, l'architecture, la religion, les coutumes et la langue. Mais le dynamisme et le développement de la ville de Saint-Louis durant la seconde moitié du XVIIIe siècle sont dus à la famille Chouteau qui, à partir de 1764, utilise les services des Indiens et collecte la très précieuse fourrure dans toute la région. Auguste et Pierre Chouteau connaissent particulièrement bien les Osages dont ils ont étudié la langue et les coutumes depuis leur adolescence. Frederick Fausz, cité ici par Sonia Toudji, a établi que les principales raisons pour lesquelles les Osages accordaient leur confiance aux deux frères étaient qu' « ils pouvaient penser, parler et vivre comme eux. [92]»

La vente de la Louisiane par Napoléon en 1803 va permettre l'extension des États-Unis au-delà du Mississippi. L'Ouest ne sera ni espagnol, ni britannique, ni français : il sera américain. En 1815, suite à la guerre opposant les États-Unis et l'Angleterre, les frontières seront définitivement fixées dans la région des Grands Lacs. Le traité de Pinckney, signé par

[90] VOLNEY Constantin, *op. cit*., p. 705-706.
[91] IRVING Washington, *A tour on the Prairie*, Paris, Galignani, 1835, p. 4.
[92] TOUDJI Sonia, *in : Une Amérique française 1760-1860…*, p.215-216, trad. MD.

l'Espagne et les États-Unis en 1796, permet la libre circulation sur le Mississippi jusqu'à La Nouvelle-Orléans et contribue à mettre le jeune État-nation en relation avec le monde.

L'usage de la langue française est un marqueur important de la présence française dans l'Amérique du Nord du XVIIIe siècle. La Basse Louisiane et La Nouvelle-Orléans, terre d'accueil des réfugiés de Saint-Domingue à partir de 1791, ont maintenu l'usage du français durant les XVIIIe et XIXe siècles, malgré la domination espagnole et la vente du territoire aux États-Unis. Nathalie Dessens évoque à ce propos le fait qu'en 1832 « le journal *Le Courrier de la Louisiane* publiait toujours, dans les deux langues, les lois votées par le Congrès des États-Unis. [93]» De même, l'instituteur Charbonnier met au point, en 1830, une méthode d'apprentissage du français destinée aux francophones, qui permet aussi « aux étrangers a leur apprendre par sa simple méthode et ses bons principes la langue française correctement et promptement qu'il en a eu un très grand débit dans cette ville. [94]» La francophonie constitue donc un indicateur puissant du maintien de liens culturels importants avec la France, et « le XIXe siècle témoigne d'un balai incessant d'allers et retours entre La Nouvelle-Orléans et la France, du maintien d'intérêts commerciaux forts entre l'ancienne colonie et son ancienne métropole, de l'intérêt persistant des francophones pour la politique française. [95]»

Mais les réseaux se tissent à différents degrés : celui des commerçants francophones de la vallée de l'Ohio se connecte au couloir canado-antillais. Pour preuve, l'activité débordante de Joseph Barbaroux. Cet ancien colon de Démopolis installé à Louisville, où il veille de très près aux affaires de son beau-père Martin-Picquet, envisage d'élargir prochainement sa zone d'action jusqu'au confluent du Mississippi et du Wisconsin, situé à quelque huit cents *miles* au nord de Louisville par voie d'eau :

> « Vous me croyiez au haut du Mississipi pour aller à la Prairie du Chien, voyage que je désirerais beaucoup à entreprendre et que j'ai encore essayé, mais vainement, lorsque j'étais dernièrement à Saint-Louis. Les 3 Rapides qui *(sic)* faut passer m'en ont empéché, les eaux étaient trop basses, ce voyage aurait été très lucratif & pas du tout si long que l'on s'imagine, il ne faudrait pas plus de 20 à 25 jours pour aller & revenir. [96]»

[93] DESSENS Nathalie, *in : Une Amérique française 1760-1860…*, p. 91, 92, 94-95.
[94] DESSENS Nathalie, *op. cit., ibidem.*
[95] DESSENS Nathalie, *op. cit., ibidem.*
[96] FHSL, *Barbaroux Papers, 1771-1884*, SC30, J. Barbaroux à Martin-Picquet, le 7 juillet 1820.

Au moins aussi ancien que l'histoire nationale américaine, le phénomène migratoire est indissociable de la colonisation. Si le substantif *immigrant* est employé pour la première fois dans l'*American Geography*[97] de Jedidiah Morse parue en 1789, le verbe *to immigrate* appartient depuis longtemps à la langue anglaise. Colons venus d'Angleterre ou Amérindiens, les premiers habitants de l'Amérique sont tous des immigrants ou des descendants d'immigrants.

La présence française en Amérique du Nord remonte au début du XVIe siècle : les expéditions de Jacques Cartier au Canada et en Floride ont pour but de trouver un passage vers les Indes. Au XVIIe siècle, Samuel de Champlain développe le commerce de la fourrure, Jolliet et Marquette remontent le Mississippi, et en 1697, par le traité de Ryswick, l'Espagne cède à la France la partie occidentale de l'île de Saint-Domingue. Entre Louisiane et Grands Lacs, les établissements français jalonnent « le Corridor Créole ».[98] La fin des empires coloniaux et l'extension des États-Unis au-delà des Appalaches au tournant des XVIIIe et XIXe siècles, s'ils amenuisent l'importance relative de cette présence, sont loin de la réduire à néant, du fait des flux successifs des migrations anglo-américaine et européenne qui augmentent très sensiblement la population de la jeune république[99].

La plupart du temps, les Français s'installent d'abord sur la côte Est pour élargir par la suite le champ de leurs investigations à la Louisiane, aux Antilles ou à la vallée de l'Ohio. Peut-on parler à leur égard d'acculturation et d'assimilation ? La présence de Français installés de longue date dans ces régions favorise par « créolisation » l'émergence d'une culture nouvelle dans ce milieu nouveau. Américains, Français et Créoles s'enrichissent de leurs similitudes et diversités dans une relation qui, selon Jean-François Blanchard « s'inscrit dans une dynamique politique et éthique de l'altérité qui met en relation des communautés, non l'une face à l'autre

[97] HIGHAM John, *Send These to me, Jews and other Immigrants in Urban America*, New York, 1975, p.5.

[98] GITLIN Jay, « A place beyond Words: Using the French Creole Corridor to Redefine the Terms of Early American History », http://les-amis.org/downloads/gitlin_jay_a_place_beyond_words_ws_final.pdf. [Consulté le 31 mars 2016].

[99] Sur les conséquences des révolution française et américaine, outre GODECHOT Jacques et PALMER Robert, « Le Problème de l'Atlantique au XVIIIe siècle », *Congrès international des sciences historiques de Rome*, 1955 et GODECHOT Jacques, *Les Révolutions* (1770-1799), Paris, Presses Universitaires de France, 1965, on pourra consulter GEGGUS David P. (ed.), *The Impact of the Haitian Revolution in the Atlantic World*, Columbia, University of South Carolina Press, 2002, DORIGNY Marcel (dir.), *Révoltes et révolutions en Europe et aux Amériques (1773-1802) : Historiographie, Bibliographie*, Enjeux, Paris, Belin, 2004, POUSSOU Jean-Pierre (dir.), *Le bouleversement de l'ordre du monde : Révoltes et révolutions en Europe et aux Amériques à la fin du XVIIIe siècle*, Paris, Sedes, 2004, GOULD Eliga H. and ONUF Peter S., *Empire and Nation : The American Revolution in the Atlantic World*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 2005.

mais en relation l'une avec l'autre.[100]» Si l'altérité existe et prend racine dans la diversité, il convient de l'aborder par la similitude, et non par la différence. Différences et diversités se conjuguent, se complètent et s'enrichissent dans un processus fusionnel librement consenti. Les différentes sensibilités, se gardant d'un Universel trop rationnel et trop politique, privilégient pragmatiquement le Divers. Ainsi « libéré de la ` dictature de la racine unique ´ et d'un système culturel fermé, l'individu est appelé à conjuguer différentes appartenances identitaires. [101]» Pour important qu'il soit, le phénomène a cependant tendance à s'émousser avec le temps et à laisser place à l'assimilation, une assimilation parfois voulue et souvent imposée par des mouvements nativistes, tels le *Native American Movement* dans les années 1830-1840 ou le *Know Nothing Party* dans les années 50, qui prônent la conformité à un modèle culturel et social impliquant la notion d'un corps américain auquel les nouveaux venus doivent adhérer pour réussir leur intégration[102].

Les Français en partance pour l'Amérique, marchands venus des ports atlantiques, spéculateurs, simples migrants isolés, ou membres d'une société de colonisation, véhiculent, en dignes fils des Lumières, des connaissances aiguisées ; ils sont mus par des valeurs communes, au premier rang desquelles figurent l'esprit d'entreprise et l'inventivité. En tant que citoyens issus de la République sœur, ils bénéficient de la part de nombre d'Américains d'une bienveillance fortement francophile que seule parvient à égaler l'admiration qu'ils portent à l'Amérique et les espoirs qu'ils fondent sur le pays de la libre entreprise.

Etrangers dans un pays où chacun est en réalité venu d'ailleurs, en quoi sont-ils américains ? D'ailleurs sont-ils Américains, et qu'est-ce qu'un Américain [103]? Les *Lettres d'un cultivateur américain* définissent l'Américain comme un « nouvel homme », issu d'un vaste *melting pot* qui puise ses racines dans l'acceptation de la diversité ethnique et culturelle et

[100] BLANCHARD Jean-François, « Alain Menil, Les voies de la créolisation. Essai sur Edouard Glissant », *Lectures, Les comptes rendus, 2013*, [Consulté le 29 mars 2016], http://lectures.revues.org/10951.

[101] BLANCHARD Jean-François, *ibidem*.

[102] Le mouvement nativiste naît de l'opposition de la bourgeoisie et des classes moyennes protestantes à l'immigration massive d'européens catholiques (principalement originaires d'Irlande et d'Allemagne méridionale). L'*American Republican Party* (rebaptisé *Native American Party* en juillet 1845) en est la principale émanation. Le mouvement connaît, à partir de 1849, une impulsion nouvelle quand le New-Yorkais Charles B. Allen fonde l'*Ordre de la Bannière Étoilée* (*Order of the Star Spangled Banner*), une société secrète dont les membres (obligatoirement majeurs, croyants et protestants) prêtent serment d'obéissance absolue aux consignes de l'Ordre. Interrogés sur l'existence de cette société, les membres de l'Ordre prétendent invariablement n'en rien savoir, d'où leur surnom de *Know Nothing.*

[103] On pourra consulter sur le sujet : GREEN Nancy L., « L'immigration en France et aux États-Unis. Historiographie comparée », *Vingtième Siècle, revue d'histoire*, n°29, janvier-mars 1991, p. 67-82.

dépeignent la société américaine comme mue par les principes d'égalité des chances et d'autodétermination :

> « Ici tous les individus de toutes les nations sont brassés et transformés en une nouvelle race d'hommes, dont les travaux et la postérité causeront un jour de grands changements dans le monde. Les Américains sont les Pèlerins de l'Ouest, qui emportent avec eux la masse imposante des arts et des sciences, la vigueur et l'industrie qui, il y a longtemps sont nées à l'Est ; ils boucleront le grand cercle. […] Ici, les récompenses de l'industrie accompagnent régulièrement l'avancement du travail ; le travail se fonde sur la base de la nature : l'*intérêt personnel* ; existe-t-il un stimulant plus fort ? […] L'Américain est un nouvel homme, qui agit selon de nouveaux principes ; il doit par conséquent nourrir de nouvelles idées et se former de nouvelles opinions. [104]»

En homme de son temps, Crèvecœur tourne le dos à l'Europe et fait de l'Amérique un large *melting pot* fusionnel créateur d'un nouveau type d'homme, le *go-ahead man*, guidé par le seul « intérêt personnel » et vecteur à l'Ouest de « la vigueur et de l'industrie […] nées à l'Est. » Dans *La Frontière dans l'histoire des Etas-Unis*[105], Frederick Jackson Turner, en 1893, explique le fonctionnement, largement remis en cause par l'historiographie, de ce processus de fusion : « Dans le creuset de l'Ouest (à travers l'émigration vers les villes frontières des territoires habités), les immigrants étaient américanisés, libérés et unis dans une race mélangée, qui n'était plus anglaise, ni en nationalité, ni en caractère. [106]» Ce creuset ou ce *melting pot* est donc perçu d'abord comme facteur de transformation harmonieuse pour un pays et ses habitants. Il faudra attendre les années 1980 pour que les historiens de la « nouvelle histoire de l'Ouest » substituent « au premier modèle celui d'une histoire de la région `Ouest´, un espace fondamentalement multiculturel qui a vu se développer une conquête violente du sol et une très forte présence du pouvoir fédéral » et perçoivent la Frontière comme une zone de conflits et d'échanges culturels[107].

---

[104] SAINT-JOHN CREVECOEUR Hector, *Letters from an American Farmer*, Londres, 1971, p. 41-44, trad. MD.

[105] TURNER F.J., *La Frontière dans l'histoire des États-Unis*, Paris, PUF, 1920.

[106] Cité par MILTON Gordon, *Assimilation in American life. The role of race, religion and national origins, New York, Oxford University Press*, 1964, p. 118, trad. MD.

[107] Les notions de Frontière et de Conquête de l'Ouest sont clairement analysées par VILLERBU Tangi, *La Conquête de l'Ouest, Le récit français de la nation américaine au XIXe siècle*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2007, p. 11-15. Parmi les historiens de la « nouvelle histoire de l'Ouest », on peut citer LIMERICK Patricia Nelson, *The legacy of conquest : The unbroken past of the American West*, New York, Norton, 1987, WHITE Richard, *« It's your misfortune and none of my own". A new history of the American West*, Norman, University of

Le processus de conquête entraîne cependant une transformation des acteurs et conduit à une homogénéisation qui, si elle est bénéfique au pays, peut s'avérer, au fil du temps, néfaste pour les immigrés. En témoigne la montée du mouvement nativiste aux États-Unis à partir des années 1830. Le premier défi auquel les immigrants sont confrontés reste bien celui de trouver leur place dans ce monde nouveau, sans y laisser leur âme, leur identité et leurs racines. Dès lors, cette conception, somme toute très européenne, de l'assimilation au sein d'un vaste creuset est contredite par l'histoire même de la construction américaine, tout entière basée sur une autonomie, voire une exclusion, que favorisent les grands espaces, la présence d'un régime politique largement centralisateur et la concurrence des empires coloniaux. Posséder une terre au plus vite, pour celui qui débarque, est une manière de gagner son indépendance. À son fils parti en Amérique, Edmé Mentelle, en père intentionné, donne le conseil suivant : « En travaillant […] tu aurais réussi peut-être à te mettre en État d'avoir quelque jour quelque chose à toi. Ne vaut-il pas bien mieux être laboureur et indépendant ? [108]» La naturalisation, par ailleurs, permet à l'immigré de prendre racine. Le 4 septembre 1841, l'Acte de Préemption, dans ses sections 9 et 10, reconnaît au nouvel arrivant qui occupe effectivement une terre un droit de préemption sur cent soixante acres, et celui d'acheter plus tard cette terre au prix d'1,25 $ l'acre [109]. Après avoir plusieurs fois été aménagée, la loi de naturalisation de 1802, quant à elle, accorde la citoyenneté américaine à tout étranger de race blanche établi dans le pays depuis cinq ans, prêtant serment de fidélité à la Constitution [110]. Cette série de lois organise et facilite l'occupation des terres et l'acquisition, rapide mais contrôlée, de la citoyenneté dans le pays d'accueil. Au pays de toutes les libertés, les nouveaux citoyens s'emploient à assurer leur réussite matérielle *hic et nunc*. En fin de compte, plus que la terre elle-même, l'essentiel réside dans l'indépendance qu'elle procure. Les deux lois sont ainsi parfaitement complémentaires, ce qui n'échappe pas à Auguste Van Der Straten-Ponthoz :

> « Dans l'organisation politique et sociale des États-Unis, les deux lois du domaine fédéral et de la naturalisation combinent leur influence sur l'ensemble de l'émigration. Si la loi de

Oklahoma Press, 1991, et bien sûr, ADELMAN Jeremy, ARON Stephen, "From Borderlands to Borders: Empires, Nation-States, and the Peoples in Between in North American History ", *op. cit*.

[108] FMTULK, *Fonds Mentelle*, Edmé Mentelle à son fils, le 13 juin 1790.

[109] Actes du XXVIIe Congrès, session I, Chap. 16, section 10, p. 455, trad MD.

[110] www.dialoguesonimmigration.org/timeline/the-naturalization-act...1802, [Consulté le 31 mars 2016], trad MD.

naturalisation place l'étranger dans une situation d'épreuve pendant cinq années, la loi du domaine fédéral lui livre sans délai des ressources abondantes pour employer ce temps d'épreuve à se former une situation indépendante. En sorte que la loi de naturalisation lui donne la qualité et les droits du citoyen américain, lorsque la loi du domaine fédéral lui a déjà donné les intérêts et l'indépendance sans lesquels l'usage des prérogatives publiques est sans effet. [111]»

La fascination pour la terre, bien avant la ruée vers l'or californien de 1848, est présentée par l'historien Malcolm Rohrbough comme un véritable phénomène social qui, certes, « bénéficiait davantage au capitaliste et à l'investisseur qu'aux petits propriétaires » et que le jeune Gershom Flagg décrit ainsi à son père le 1er Février 1818 [112]:

« La Fièvre du Missouri et de l'Illinois sévit grandement en Ohio, dans le Kentucky & le Tennessee […]. Quand je suis arrivé en Ohio, […] je fus bientôt saisi par la fièvre du Missouri qui est très contagieuse et qui m'a atteint. [113]»

Le sud est à son tour atteint de la même « épidémie », une épidémie causée cette fois par la réouverture du commerce avec l'Europe et l'expansion de l'industrie textile en Angleterre après la guerre de 1812. À l'attrait de l'or brun se substitue l'attrait de l'or blanc, suite au développement de la culture du coton dont la valeur marchande « fut multipliée par deux en un peu plus d'un an pour atteindre 32 ½ cents la livre en 1815. […] Entre 1800 et 1830, la production de coton doubla chaque décennie. [114] » Et James Graham, un planteur de Caroline du nord, quand il décrit les prémices du « Royaume du Coton », utilise curieusement la même métaphore que celle utilisée par Gershom Flagg :

« La *fièvre de l'Alabama* sévit ici avec grande violence et *a atteint* un grand nombre de nos Concitoyens. […] Pas de doute que cette fièvre ne soit contagieuse… car dès qu'un voisin en visite un autre juste revenu d'Alabama, il présente immédiatement les mêmes symptômes. [115]»

[111] VAN DER STRATEN-PONTHOZ Gabriel Auguste, *Recherches sur la situation des immigrants aux États-Unis d'Amérique du Nord, selon l'original français édité par Fr. Osswald*, Bruxelles, Augsburg, Kollmannsche, 1846, p. 29-31.

[112] ROHRBOUGH Malcolm, *The Land Office Business, The Settlement and Administration of American Public Lands, 1789-1837, New York, Oxford University Press*, 1968, p. 126, trad. MD.

[113] ROHRBOUGH Malcolm, *op. cit*., p. 90, trad. MD.

[114] ROHRBOUGH Malcolm, *op. cit*., p. 91-92, trad. MD.

[115] *Ibidem*, p.91, trad. MD.

5. 2. Des chiffres et des hommes

Les chiffres émanant des différents recensements sont largement sujets à caution et seront plus largement discutés à la fin de cette étude. Ce n'est en effet qu'en 1850, dans le septième recensement, que seront mentionnés l'État ou le pays d'origine des citoyens, ce qui en permet une évaluation chiffrée relativement fiable. Il est de plus difficile de faire la part des choses entre la qualification de Français et celle de francophones ; ces « Français », pour des raisons essentiellement historiques, sont enfin très inégalement répartis dans les différents États. Les colons français se noient souvent dans le flux des émigrants de tous pays : l'étude menée en 1979 par L. Dinnerstein, Roger L. Nichols, David M. Rheimers précise qu'entre 1841 et 1850 : 781 000 Irlandais, 434 000 Allemands, 255 000 Britanniques, et quelque 77 000 Français rejoignent les États-Unis (chiffres qui totalisent les arrivées sur les dix années)[116].

Pour ce qui concerne la période précédente, les documents d'époque restent muets et, prudents, les historiens ne proposent que des évaluations toutes sujettes à caution. Si l'on en croit le premier recensement de 1790, la population des États-Unis est très hétérogène. On y trouve 60,9% d'Anglais, 8,3% d'Ecossais, 9,7% d'Irlandais (en majorité des presbytériens écossais d'Irlande), 8,7% d'Allemands et 12% de Hollandais, Suédois et autres européens[117] ; et parmi eux des Français et francophones. Mais en quelle proportion ? Claude Fohlen estime à 3 000 le nombre des Français vivant à Philadelphie en 1790, et à 25 000 le nombre des colons, immigrés royalistes et réfugiés de Saint-Domingue, qui émigrent suite aux troubles engendrés par la Révolution Française [118] ; à quoi s'ajoutent les « républicains et royalistes bannis par l'Empire. [119]» Ce que semble confirmer Alejandro Gomez qui estime à 20 000 les Français métropolitains fuyant la révolution entre 1789 et 1793, et à plus de 10 000 le nombre des réfugiés en provenance de Saint-Domingue, sur la côte Est des États-Unis.[120] Philippe Rygiel

[116] DINNERSTEIN L., NICHOLS Roger L., RHEIMERS David M., *Natives and Strangers: ethnic groups and the building of America*, New York, Oxford University Press, 1979, p.88.

[117] BRUN Jeanine, *America ! America ! Trois siècles d'émigration aux États-Unis (1620-1920),* Paris, Gallimard, 1980, p. 19.

[118] FOHLEN Claude. Perspectives historiques sur l'immigration française aux États-Unis, *Revue européenne des migrations internationales*, vol. 6, n°1,1990. L'immigration aux États-Unis, sous la direction de James Hollifield et Yves Charbit. p. 29-43.

[119] FOHLEN Claude, *op. cit*., p. 33.

[120] GOMEZ Alejandro E., *Le spectre de la révolution noire, l'impact de la révolution haïtienne dans le monde atlantique*, 1790-1886, Rennes, PUR, 2013, p. 51-55.

évalue à 30 000 à 40 000 le nombre d'Européens qui gagnent « le continent américain chaque année durant les deux premières décennies du XIXe siècle. [121]» Mais parmi ceux-ci, combien s'établissent aux États-Unis, et dans quelles régions précisément ? Jean-Claude Chesnais, citant W. S. Rossiter, avance le chiffre global de 240 000 immigrants sur une période de trente ans, « d'où un flux moyen annuel de 8 000 seulement », ce qui constitue une part marginale, de l'ordre de 4%, du solde migratoire dans l'accroissement démographique entre le premier et le quatrième recensements (1790-1820)[122]. On le constatera, il est difficile de s'y retrouver, tant les chiffres sont approximatifs et prennent en compte des échelles spatio-temporelles extrêmement diverses.

Il est plus aisé, en revanche, d'établir les principaux types de migrations qui ont lieu durant la période. Tangi Villerbu en dénombre six[123]. Des prêtres catholiques sont envoyés par leur hiérarchie en mission d'évangélisation dans les paroisses francophones de l'Ouest ; des émigrés fuient la Révolution française et s'établissent sur la côte Est ou sur les rives du Mississippi[124] ; à partir de 1791, et parmi eux Stephen Hus-Desforges, les colons réfugiés de Saint-Domingue affluent aux États-Unis ; des marchands et/ou spéculateurs, tel Jean Savary, s'installent et investissent dans « les pays d'Ouest » ou, comme Louis Tarascon et le jeune Jean-Jacques Audubon, établissent outre atlantique des têtes de pont commerciales. Certains adhèrent collectivement à d'hypothétiques projets de fondation de colonies, montés par des compagnies privées à des fins purement spéculatives ; d'autres enfin (et parfois ce sont les mêmes, comme en témoigne le parcours de Charlotte et Waldemard Mentelle), partent à titre individuel « tenter la fortune par tous les moyens possibles [125]».

[121] RYGIEL Philippe, *Le temps des migrations blanches. Migrer en Occident du milieu du XIXe siècle au milieu du XXe siècle*, Février 2016, https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01279824 [Consulté le 1er mars 2018].

[122] CHESNAIS Jean-Claude, « L'immigration et le peuplement des États-Unis », *Population*, 54e année, n°4-5, 1999, p. 619.

[123] VILLLERBU Tangi, « Le jeune Audubon dans l'histoire du commerce et des révolutions atlantiques », BOURROUX Lucille (dir.), *Jean-Jacques Audubon, 1785-1851, Dessins de jeunesse,* Saintes, Le Croît Vif, 2017, p. 25.

[124] Tangi Villerbu a consacré à ces prêtres plusieurs années de recherche ; se reporter à la bibliographie. Ces émigrés ont été étudiés par FURSTENBERG François, *When the United States spoke French, op. cit.*

[125] TULK, *Mentelle Papers*, E. Mentelle à son fils Waldemard, le 13 juin 1790. Ces parcours individuels seront analysés dans les chapitres 2 à 5.

Installés dans le couloir canado-antillais, les Français participent activement à son développement économique. Ce *middle ground* constitue un important espace de transition socio-culturelle dont les commerçants francophones de la vallée de l'Ohio font partie intégrante. La Guerre d'Indépendance libère les treize colonies du joug de l'Angleterre et transforme le commerce colonial en commerce transatlantique. L'ère des Révolutions et l'état permanent de guerre ouverte ou larvée propre à la période impériale sont paradoxalement favorables à l'éclosion de circuits commerciaux d'un type nouveau. Dotés d'« un bon jugement, des calculs attentifs et des connexions[126] » nécessaires à leur entreprise, les commerçants francophones vont y « suivre l'étoile » et chercher « l'or du temps ».

[126] GITLIN Jay, *The Bourgeois Frontier : French Towns, French Traders and American Expansion*, New Haven, Yale University Press, 2010, p. 16-18, trad. MD.

DEUXIEME PARTIE

Telle est ma quête, suivre l'étoile[1]

[1] Extrait de *La quête,* de la comédie musicale *Don Quichotte* (1965).

LA QUETE

Rêver un impossible rêve
Porter le chagrin des départs
Brûler d'une possible fièvre
Partir où personne ne part

Aimer jusqu'à la déchirure
Aimer, même trop, même mal,
Tenter, sans force et sans armure,
D'atteindre l'inaccessible étoile

Telle est ma quête, suivre l'étoile

Peu m'importent mes chances
Peu m'importe le temps ou ma désespérance
Et puis lutter toujours sans questions ni repos
Se damner pour l'or d'un mot d'amour

Je ne sais si je serai ce héros
Mais mon cœur serait tranquille
Et les villes s'éclabousseraient de bleu
Parce qu'un malheureux

Brûle encore, bien qu'ayant tout brûlé
Brûle encore, même trop, même mal
Pour atteindre à s'en écarteler
Pour atteindre l'inaccessible étoile

La quête, de la comédie musicale *Don Quichotte* (1965),
(Mitch Leigh, Jacques Brel, Joe Darion), Helena Music Company, Andrew Scott Music.

Me reviennent les vers du poète Prévert :

« Départriés[2] expatriés
Et naturalisés […]
Étranges étrangers
Vous êtes de la ville
Vous êtes de sa vie [3]».

Et quel est-il, cet or du temps ? Temps des révolutions, des guerres et des faillites, serait-ce un âge d'or ou serait-ce or du temps ? Loin s'en faut, semble-t-il. Ces enfants de Mercure ne sont pas chercheurs d'or. En auraient-ils trouvé qu'ils en seraient marris. Suivre l'étoile, leur bonne étoile, telle est leur quête. Que cherchent-ils vraiment tout au bout de la quête ? Et qui sont-ils au juste ? « Des assoiffés d'azur, des poètes, des fous [4]» ? S'ils perdent quelque chose, ils gagnent l'Amérique.

En quatre itinéraires, nous suivrons le parcours de quelques-uns d'entre eux. Savary le premier, rêveur impénitent et toujours en partance, gagne la Virginie et la Pennsylvanie. La terre est son domaine, il en fait le commerce. Mentelle a dix-neuf ans quand il quitte Le Havre. Colon expatrié dans ce qui devait être « la ville des Français », la terre est un projet qui lui demeure hostile. Artisan au destin aveugle et chaotique, il va tenir boutique dans l' « Athènes de l'Ouest ».

Depuis Philadelphie, Pittsburgh et Louisville, Tarascon de Marseille et Audubon de Nantes suivent le cours porteur de la Belle Rivière qui mène leurs bateaux au port de New Orleans et jusqu'à Saint-Domingue. Et c'est à Saint-Domingue, dans son île sucrée, qu'Etienne Hus-Desforges cultivera la canne. Les esclaves en révolte chasseront le planteur. Il se fait épicier, il construit un cottage. Son frère à La Rochelle et sa nièce à Cognac espèrent un retour qui n'adviendra jamais.

Amérique utopique, asile de liberté, où colonisation côtoie spéculation, terre promise ou mirage, où l'on a liberté d'enfin tout entreprendre, les « Pays de derrière » sont riches de promesses pour ceux qui s'en vont suivre le cours de l'Ohio…

---

[2] Le mot-valise « départriés » est inventé par Prévert et utilisé ici pour sa forte valeur émotionnelle.

[3] PREVERT Jacques, « Etranges étrangers », *Grand bal du printemps*, Paris, La Guilde du Livre, 1951, Gallimard, 1976.

[4] RICHEPIN Jean, « Les oiseaux de passage », *La chanson des gueux*, Paris, Maurice Dreyfous, 1881, p. 66.

CHAPITRE 2

JEAN SAVARY (1748[?]-1814 : DU COMMERCE A LA TERRE

Du commerce à la terre, d'est en ouest, de Boston en 1783 à Gallipolis en 1814, le parcours américain de Jean Savary est jalonné de projets aléatoires, d'espoirs entrevus, de cuisantes désillusions, de surprenantes et déterminantes rencontres. Son itinéraire croise et rejoint celui d'Albert Gallatin, futur secrétaire du Trésor ; il expose ses projets spéculatifs au Général Washington et partage ses opinions politiques avec le banquier Robert Alexander. Célibataire, il porte une attention toute paternelle à l'orphelin ou au compatriote en détresse ; toujours en partance, c'est un voyageur infatigable ; toujours pressé d'argent, il est en butte aux remontrances répétées de ses créanciers. Passé en Amérique en tant que membre à part entière du réseau commercial atlantique, Savary vend, Savary achète, puis s'établit dans les terres de l'Ouest où il investit, spécule et développe une activité commerçante débordante depuis la Monongahela jusqu'à La Nouvelle-Orléans. Quand il affronte résolument les heurts et malheurs de son époque, Savary s'inscrit perpétuellement à la croisée des enjeux historiques et historiographiques. Au carrefour des révolutions comme à l'orée du siècle nouveau, Jean Savary de Valcoulon est résolument et décidément un homme de son époque.

1. Lyon, Nantes et Boston

Le dimanche 24 mars 1783, deux navires nommés *La Fayette* quittent « la rivière de Nantes [5]». Le premier est américain ; à son bord, le Lyonnais Antoine Terrasson part rejoindre son frère Barthélémi qui dirige une maison établie à Philadelphie et spécialisée dans le commerce des étoffes. Jean Savary, un autre Lyonnais, a embarqué sur le second navire qui navigue sous pavillon français et touche Boston le 11 mai, après « une Traversée fort longue et orageuse ayant resté 49 jours [6]». Les trois Lyonnais se connaissent et resteront en relation : aussitôt que débarqué, Savary annonce à Barthélémi Terrasson l'arrivée prochaine de son frère qui « a été à Lisbonne ou il devoit s'arrêter 15 a 20 jours » pour affaires : leur père, Jean Terrasson, associé à Jean Massip, a fondé à Cadix une prospère maison de vente de soieries en septembre 1737[7]. Savary « compte etre dans trois semaines ou un mois a Philadelphie [8]». Depuis Richmond (VA) et en date du 25 décembre 1784, il adressera aux frères Terrasson, une facture d'un montant de 309£ pour fourniture de quinze boucauds de tabac de Petersburg[9]. Le voyage d'Antoine Terrasson s'inscrit dans le contexte général du commerce colonial transatlantique. Bien avant la Guerre d'Indépendance américaine, Lyon et les autres grands ports français, Marseille, Bordeaux, La Rochelle, Lorient et Nantes, doivent leur prospérité à la traite négrière et au développement d'un florissant commerce entre la métropole, l'Amérique du Nord et les Antilles. Les étoffes et les produits manufacturés d'Europe s'échangent contre les pelleteries et les denrées coloniales, épices, tabac et sucre. Le départ de Savary apparaît quant à lui comme l'étape clé d'un itinéraire de rupture. Rupture, nous le verrons, avec un passé lourd de désillusions. Rupture aussi pour les treize colonies avec le vieil ordre établi par l'empire colonial britannique dans laquelle le commerce nantais est très tôt et très largement impliqué, rupture concrétisée par la signature du traité de Paris le 3 septembre 1783, quatre mois après l'arrivée de Jean Savary à Boston. Le 6 février 1778, un traité d'alliance éventuelle et défensive est conclu à Paris entre la France et les États-Unis de l'Amérique : « Le but essentiel et direct de la présente Alliance défensive » précise l'article 2, « est de maintenir efficacement la liberté, la souveraineté et l'indépendance absolue et

[5] Duke University, Rubinstein Library, *Terrasson Brothers Records*, Jean Savary à Barthélémi Terrasson, Boston, C1, boxes1-5, le 18 mai 1783.

[6] *Ibidem.*

[7] LE GOUIC Olivier, *Lyon et la mer au XVIIIe siècle : connexions atlantiques et commerce colonial*, Rennes, P.U.R., 2011, p. 327, 331 et 335.

[8] Duke University, *Terrasson Brothers Records*, *op. cit., ibidem.*

[9] Duke University, *Terrasson Brothers Records Papers*, *op. cit.*, facture du 25 décembre 1784.

illimitée desdits États Unis tant en matière de politique que de commerce. [10] » Les commerçants nantais se mobilisent : ainsi, la maison *Pierre Penet et Dacosta frères* décide l'envoi de secours aux *Insurgents* américains et arme, le 5 juillet 1778, dix navires pour l'Amérique septentrionale[11]. En mars 1780, Pierre Penet est choisi par Jefferson comme agent en France de l'État de Virginie :

> « en conséquence de la confiance que l'on a en la probité et la prudence du sieur Pierre Penet, écuyer, négociant de la Ville de Nantes [...], nous avons selon l'avis du Conseil de l'État, nommé ledit Pierre Penet agent de commerce pour cet État dans le royaume de France [12]».

Et d'envoyer un important stock d'étoffes achetées à la maison *Coulougnac et C^ie^* de Lyon et destinées à la confection des uniformes de l'armée de Virginie[13]. La facture, d'un montant de trois cent mille livres tournois, doit être réglée sous forme d'un paiement en nature de 12 500 quintaux de tabac à raison de 24 livres le quintal. Mais les navires chargés de tabac ne parviendront jamais à destination. Le manque à gagner est d'importance pour la maison Coulougnac, « une Compagnie formée par vingt maisons de Commerce de france, dont l'État Particulier consiste en manufactures de toutes sortes de Draperies, toilleries, soyeries, chapelleries, et Merceries [14] ». Jean-Jacques Coulougnac informe Benjamin Franklin, le 3 février 1783, que les sieurs Coulougnac et Cie ont livré les 15 janvier et 15 février 1781, 72 balles de marchandises pour un montant de 85 788 livres, 14 sols et 9 deniers et qu'ils en « sont encore à attendre, que l'État se libere envers eux, d'une dette si legitime, dont le retard leur cause le plus grand prejudice et ruine entierement leur commerce et leur credit. [15] » Désireux de rentrer dans ses frais, il fait d'abord intervenir en octobre 1782, Joseph Mercier, son agent à Philadelphie[16]. Mais il semble que les efforts de ce dernier restent vains malgré l'appui de Franklin qui a eu « la complaisance de luy donner une lettre de reccomandation,

[10] http://mjp.univ-perp.fr/mjp.htm, rubrique Traités, [Consulté le 9décembre 2017].

[11] Archives Départementales de Loire Atlantique, (désormais ADLA), Marine 133 : lettre datée de Versailles, 5 juillet 1778, B 4506, propriétés de navires (1778-1782), Marine 134 : 1er mai 1779, E-Notaires, Fouquereaux, dépôt Dacosta du 27 avril 1780.

[12] ADLA, B-4507, folio 24 : Enregistrement de pièces concernant M. Penet.

[13] Le détail de l'affaire est rapporté par ROUZEAU Léon, « Aperçus du rôle de Nantes dans la guerre d'indépendance d'Amérique (1775-1783) », *Annales de Bretagne*, tome 74, numéro 2, 1967, p. 217-278.

[14] http://franklinpapers.org [Consulté le 6 novembre 2017] *Benjamin Franklin Papers*, Packard Humanities Institute, Lettre de Coulougnac à Franklin, le 15 mai 1780.

[15] *Benjamin Franklin Papers*, Lettre de Coulougnac à Franklin, le 3 février 1783.

[16] *The Pennsylvania Packet from Philadelphia, Pennsylvania*, 18 Décembre 1781, p.4.

[*sic*] pour le gouverneur de cet État ; afin d'appuyer la justice de notre demande. [17] » Coulougnac ne désarme pas ; il annonce à Franklin, « Dans l'attente du resultat de nos demarches dans le continent americain, ou l'un de nous va se rendre », la prochaine arrivée de Jean Savary[18]. Il sait pouvoir compter sur les talents de son associé qui ne cachera jamais son « enthousiasme pour la cause Américaine dans sa scission avec l'Angleterre ; j'y prenois dès-lors, & en France, un intérêt particulier. [19]» De son côté, Coulougnac envisage de « partir pour philadelphie sous trois Mois Environ, avec Mon Epouse, Mes Enfant, & Mon mobilier, pour resider dans le Continent a la tete d'une Maison de Commérce que je vais y Etablir sous la raison de *Coulougnac Savary & Ce*; je Consérve en france Ma Maison de Nantes indépendamment; » et envisage même d'« etre honnoré de la place de Consul ou d'agent du Commerce Continental avec la France. [20]» Les Archives Nationales possèdent trois prospectus émanant de la Compagnie de Commerce National Coulougnac & C° [21]. Le premier de ces prospectus est titré : « Plan d'un commerce National avec l'Amérique Septentrionale, établi en forme de Compagnie, par cinquante-huit actions de vingt-cinq mille livres, produisant le capital effectif de douze cents mille livres, sous l'intérêt annuel de cinq pour cent, et sous le dividende d'un quarante-huitième de cote-part [*sic*] sur les bénéfices généraux dudit Commerce. » Les premiers mots de l'intitulé sont caractéristiques de l'attrait exercé par le Nouveau Continent sur les nombreuses maisons de commerce françaises qui envisagent le développement de leurs activités commerciales avec la jeune république après la Guerre d'Indépendance. Edouard Delobette confirme que « la maison Coulougnac, originaire de Nantes et de Lyon, s'établit à New York à partir de 1784. [22]» L'entreprise est d'envergure et veille à sa promotion comme en atteste le prospectus reproduit ci-après, destiné à la clientèle américaine et qui propose la vente de textiles en provenance de Sedan, Louviers, Elbeuf, Lodève, Carcassonne, Laval, Colmar, Castres, Lyon, Lorient, Nantes, les Flandres françaises ou Paris, et l'achat de tabac, de riz, ou de toute autre marchandise en provenance d'Amérique

[17] *Benjamin Franklin Papers*, Lettre de Coulougnac à Franklin, *ibidem*.

[18] *Benjamin Franklin Papers*, Lettre de Coulougnac à Franklin, *ibidem*.

[19] *Journal de Lyon*, troisième année, numéro 7, 29 mars, Lyon, Aimé de la Roche, Paris, Gattey, 1786, p. 277.

[20] *Benjamin Franklin Papers*, Lettre de Coulougnac à Franklin, le 3 octobre 1783.

[21] Archives Nationales : AE/B/III/449 : Trois prospectus de la Compagnie de Commerce National de la Coulougnac & C°. Merci à Monsieur Tangi Villerbu qui nous a aimablement communiqué ces documents.

[22] DELOBETTE Edouard, « Ces messieurs du Havre. Négociants, commissionnaires et armateurs de 1680 à 1830 », thèse de doctorat de l'université de Caen préparée sous la direction d'André Zysberg, Caen, 2005, note infrapaginale N° 1716.

ou des Antilles. L'installation aux États-Unis semble couronnée de succès puisque le 12 octobre 1784, la Compagnie Coulougnac rachète à la Société *Lawrence & Morris* de New York, l'*Olive Branch*, un navire de 150 tonneaux, rebaptisé l'*Antoinette* destiné au commerce entre la France et les îles[23].

TO ALL PERSONS IN

AMERICA,

ENGAGED IN

Commerce or Trade.

MESSRS. COULOUGNAC and Co. MERCHANTS, in LYON,

HAVING entered into partnership with the different Manufacturers of Sedan, Louviers, Elbeuf, Lodeve, Carcassone, Laval, Colmar, Castries, French Flanders, Lyon, Paris, &c. &c. &c. have established Warehouses at Nantes and L'Orient, furnished with a complete assortment of the various articles manufactured in those cities; which they will sell for Cash or good Bills on the capital European places of Exchange, or exchange for Tobacco, Rice, &c. or any American or West-India produce at the current price.

MERCHANTS hereby have an opportunity, not only to save commission and storage, but to have their vessels dispatched with less delay than formerly, as Messrs. Coulougnac and Company can instantly furnish whatever goods may be wanted: They will also accept the consignation of any vessel, cargo, or part thereof, and their employers may depend on every exertion for their advantage.

The character and solidity of Messrs. Coulougnac and Company may be learnt by applying to the most respectable persons of the French nation in the seaports of America.

Jos. Mercier, their Agent, in Philadelphia, at the corner of Third and Arch-streets, will receive and carefully transmit any orders or commissions.

He has also for SALE, and will dispose of for Cash or Bills of Exchange, at the most reasonable price, the folowing articles, just imported from France by the vessels Antonia and St. James, viz.

A quantity of Oznabrigs, Laval Linens, Royales ditto, white Tamies, Table Cloths of different sizes; Sattins of various colours; Nankins; Men, Women and Boys Thread Stockings; Men and Boys black, white, grey and green Beaver Hats; Hard Ware, Joiners' Tools; Shot in Barrels; Hyson and Souchong Tea of the best quality by quarter Boxes.

Document 4 : Prospectus de la Société Coulougnac destiné à l'Amérique (AN, o AE/B/III/449)

Le document rédigé en français précise les objectifs commerciaux de la société qui propose « à MM. Les Capitalistes, Manufacturiers ou Fabricants du Royaume, le placement de quarante-huit actions», et lève par ailleurs le voile sur les circonstances précises du départ de Savary pour l'Amérique : « MM Coulougnac et Compagnie entretiennent en effet « des relations ouvertes en Amérique, [qu'ils envisagent d'] étendre, dans cette circonstance de paix, par la présence, sur les lieux, de leur Agent et intéressé le sieur Savary, dont la résidence doit être fixée à Philadelphie, pour y gérer les opérations de la maison de Nantes. [24]»

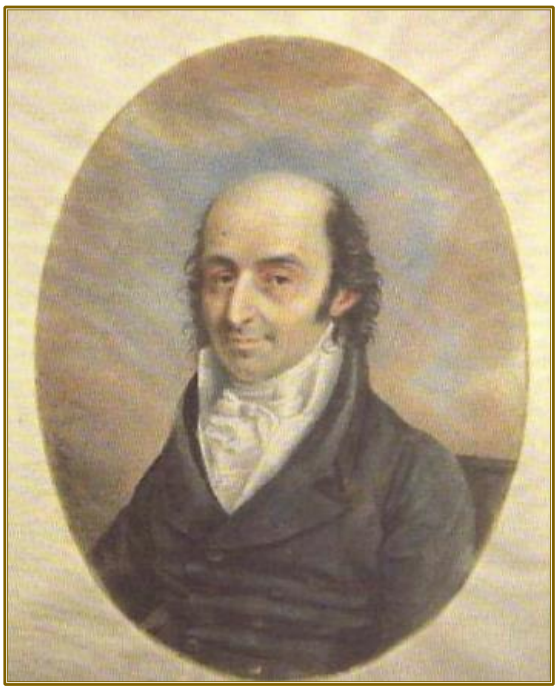
C'est donc bien en tant qu'agent associé de Jean-Jacques Coulougnac de Coste Belle que le Lyonnais gagne les États-Unis[25]. L'affaire est rondement menée : le 19 décembre 1783, la demande de remboursement des Ets Coulougnac est acceptée par la chambre des

[23] COVO Manuel, *op. cit*., annexe 3. 3, État des navires achetés par des Français à New York, p. 894, (Archives Nationales, AE, B III-444).

[24] Archives Nationales (désormais AN), o AE/B/III/449.

[25] DATER Henry M., "Albert Gallatin—Land Speculator," *Mississippi Valley Historical Review*, 26 (1939–40), 21–38, affirme que Savary serait passé en Amérique pour percevoir les dettes des États-Unis en faveur de René Rapicault, un habitant de Sainte-Geneviève. Savary sert bien les intérêts de Rapicault, mais à une époque bien ultérieure à celle de son arrivée en Amérique. Selon le *Journal of the House of Delegates of the Commonwealth of Virginia* (16 octobre 1786), l'affaire débute le 22 novembre 1787 pour se clore le 24 décembre 1788.

représentants du *commonwealth* de Virginie et transmise au Sénat[26]. Le 21 novembre 1784, La Fayette en personne intervient auprès du gouverneur Benjamin Harrison : « Mrss de Coulougnac et C° ont obtenu un règlement de leurs comptes. Mais aucun fonds n'ayant été affecté à leur paiement, ils demandent humblement une résolution de l'Assemblée fixant la manière et le moment où ils devraient recevoir l'argent. [27]» Et le 21 janvier 1785, la même Assemblée décide « que la partie de ladite requête, qui demande que des fonds puissent être fournis pour le paiement immédiat de ladite réclamation de MM. Coulougnac & C°, est raisonnable. [28] » Il est très probable que Savary et Coulougnac mettent un terme à leur collaboration à cette époque.



Document 5 : Portrait d'Albert Gallatin, H. Rath, 1815 (Musée des Suisses dans le Monde)

En juillet 1783, Jean Savary a fait en effet la connaissance d'Albert Gallatin, un jeune suisse qui enseigne le français à Harvard après avoir quitté Genève le 20 mai 1780 [29] . C'est en sa compagnie qu'il va, jusqu'en 1789, s'adonner au commerce et à la spéculation en Pennsylvanie et en Virginie.

[26] *The Journal of the House of Delegates of the Commonwealth of Virginia, begun and held in the town of Richmond, in the County of Henrico*, Richmond, Thomas W. White, 1828, p. 72, trad. MD.

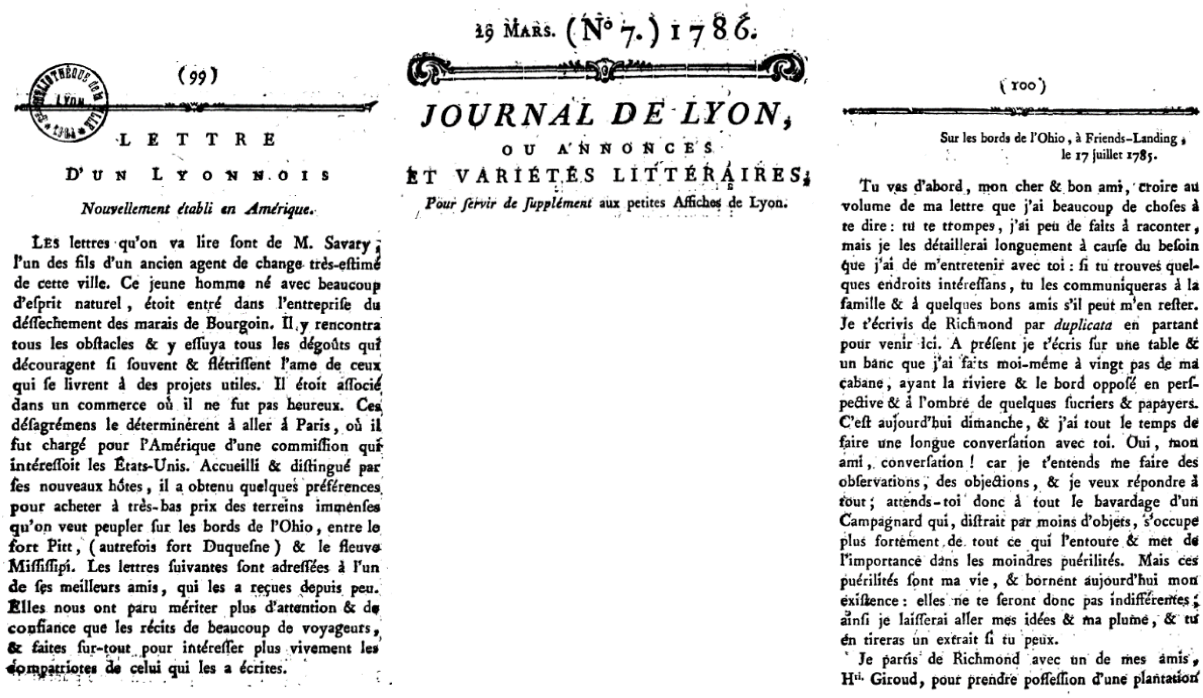
[27] https://digitalcollections.nypl.org/ [Consulté le 6 novembre 2017], lettre de La Fayette à Benjamin Harrison, le 21 novembre 1784.

[28] http://founders.archives.gov/documents/Madison/01-08-02-0114, [Consulté le 6 novembre 2017), résolution du 1er Janvier 1785, trad MD.

[29] On pourra suivre l'itinéraire d'Albert Gallatin dans, DUNGAN Nicholas, *Gallatin: America's Swiss Founding Father*, New York, New York University Press, 2010, ADAMS Henry (ed.), *The writings of Albert Gallatin*, Philadelphia, Lippincott, 1879, ADAMS Henry, *The life of Albert Gallatin*, Washington, Lippincott & C°, 1879, PICTET Catherine, *Les lettres de Catherine Pictet à Albert Gallatin*, (1780-1794), Fondation des archives de la famille Pictet, 10 Grand-Mezel 1204 Genève, http://archivesfamillepictet.ch,.[Consulté le 7 novembre 2017]. Les familles Savary et Gallatin se connaissent vraisemblablement : elles figurent toutes les deux dans L'*Almanach astronomique et historique de la ville de Lyon et des provinces de Lyonnois, Forez et Beaujolois pour l'année 1775*, Lyon, Aimé de la Roche, 1775, p 145.

1. 1. Le journal d'un Lyonnais

En 1786, le *Journal de Lyon*, qui deviendra en 1789 le *Journal de Lyon et des provinces de la Généralité,* fait paraître au total quatorze lettres émanant d'un « Lyonnois nouvellement établi en Amérique ».



29 MARS. (N° 7.) 1786.

JOURNAL DE LYON,
OU ANNONCES
ET VARIÉTÉS LITTÉRAIRES;
Pour ſervir de ſupplément aux petites Affiches de Lyon.

(99)

LETTRE
D'UN LYONNOIS
Nouvellement établi en Amérique.

LES lettres qu'on va lire ſont de M. Savary, l'un des fils d'un ancien agent de change très-eſtimé de cette ville. Ce jeune homme né avec beaucoup d'eſprit naturel, étoit entré dans l'entrepriſe du déſſechement des marais de Bourgoin. Il y rencontra tous les obſtacles & y eſſuya tous les dégoûts qui découragent ſi ſouvent & flétriſſent l'ame de ceux qui ſe livrent à des projets utiles. Il étoit aſſocié dans un commerce où il ne fut pas heureux. Ces déſagrémens le déterminèrent à aller à Paris, où il fut chargé pour l'Amérique d'une commiſſion qui intéreſſoit les États-Unis. Accueilli & diſtingué par ſes nouveaux hôtes, il a obtenu quelques préférences pour acheter à très-bas prix des terreins immenſes qu'on veut peupler ſur les bords de l'Ohio, entre le fort Pitt, (autrefois fort Duqueſne) & le fleuve Miſſiſſipi. Les lettres ſuivantes ſont adreſſées à l'un de ſes meilleurs amis, qui les a reçues depuis peu. Elles nous ont paru mériter plus d'attention & de confiance que les récits de beaucoup de voyageurs, & faites ſur-tout pour intéreſſer plus vivement les compatriotes de celui qui les a écrites.

(100)

Sur les bords de l'Ohio, à Friends-Landing, le 17 juillet 1785.

Tu vas d'abord, mon cher & bon ami, croire au volume de ma lettre que j'ai beaucoup de choſes à te dire: tu te trompes, j'ai peu de faits à raconter, mais je les détaillerai longuement à cauſe du beſoin que j'ai de m'entretenir avec toi: ſi tu trouves quelques endroits intéreſſans, tu les communiqueras à la famille & à quelques bons amis s'il peut m'en reſter. Je t'écrivis de Richmond par *duplicata* en partant pour venir ici. A préſent je t'écris ſur une table & un banc que j'ai faits moi-même à vingt pas de ma cabane, ayant la riviere & le bord oppoſé en perſpective & à l'ombre de quelques ſucriers & papayers. C'eſt aujourd'hui dimanche, & j'ai tout le temps de faire une longue converſation avec toi. Oui, mon ami, converſation! car je t'entends me faire des obſervations, des objections, & je veux répondre à tout; attends-toi donc à tout le bavardage d'un Campagnard qui, diſtrait par moins d'objets, s'occupe plus fortement de tout ce qui l'entoure & met de l'importance dans les moindres puérilités. Mais ces puérilités ſont ma vie, & bornent aujourd'hui mon exiſtence: elles ne te feront donc pas indifférentes; ainſi je laiſſerai aller mes idées & ma plume, & tu en tireras un extrait ſi tu peux.

Je partis de Richmond avec un de mes amis, Hⁱⁱ. Giroud, pour prendre poſſeſſion d'une plantation

Document 6 : Reproduction du début de la première lettre de Savary dans le Journal de Lyon, 29 mars 1786)

En introduction, l'éditeur, Aimé de la Roche, présente ainsi leur auteur :

« Les lettres qu'on va lire sont de M. Savary, l'un des fils d'un ancien agent de change très-estimé de cette ville[30]. Ce jeune homme né avec beaucoup d'esprit naturel, étoit entré dans l'entreprise du dessèchement des marais de Bourgoin. Il y rencontra tous les obstacles & y essuya tous les dégoûts qui découragent si souvent & flétrissent l'âme de ceux qui se livrent à des projets utiles. Il étoit associé dans un commerce où il ne fut pas heureux. Ces désagréments le déterminèrent à aller à Paris, où il fut chargé pour l'Amérique d'une commission qui intéressoit les États-Unis. [31]»

Celui qui se définira plus tard comme « « agronome » est donc tôt versé dans les entreprises foncières[32]. Savary prend d'abord part à l'entreprise d'assèchement des marais de

[30] *L'Almanach astronomique et historique de la ville de Lyon*, Lyon, Aimé de la Roche, 1758, p. 97, donne la liste des trente-deux agents de change, parmi lesquels figure : « M. Savary, Syndic, rue Saint-Marcel ».

[31] *Journal de Lyon et des provinces de la Généralité*, sixième année, numéro 9, 6 mai, Lyon, Aimé de la Roche, Paris, Gattey, 1789, p. 99.

[32] *Journal de Lyon*, *op. cit*., p. 131.

Bourgoin, qui nécessitera six ans de travaux à partir de 1808, et dont le botaniste Varenne de Fenille dira : « On ne peut voir sans en être douloureusement affecté la douloureuse situation des riverains de ces marais, au teint livide, au ventre bouffi, souffrant d'obstructions, de fièvres et affligés d'une vieillesse anticipée. [33]» L'entreprise est de taille et Savary garde un souvenir meurtri de cet échec : « Je préférerois mille morts ; plutôt que d'être encore exposé aux chagrins & aux contrariétés que j'ai éprouvées dans des projets dont l'utilité publique étoit le but principal. [34] »Le 30 juillet 1801, il donne pouvoir à son beau-frère Joseph Bourne et à sa sœur Anne Savary

> « d'agir pour luy ou en son nom pour l'interet qu'il a dans la Société pour le défrichement des marais de Bourgoin dont les titres sont chéz Me Guyot notaire à Lyon de la ditte société […] agir dans ce qui le concerne pour sa copropriété indivise avec le citoyen Thomas Desvignes d'un domaine composé de deux portions de terre situé à Arc en Barrois et ses Dependances, connu sous le nom de Domaine Dufoin et de Valcoulon. [35]»

Copropriétaire du domaine Dufoin et de Valcoulon, Jean Savary, sacrifiant au goût de l'époque pour les titres pseudo-nobiliaires, adjoint crânement le toponyme Valcoulon à son anthroponyme et signera souvent ses courriers officiels : Jean Savary de Valcoulon. Mais peu de temps après son installation en Amérique, il se fait naturaliser en même temps que Gallatin en octobre 1785 et américanise son prénom.

Jean Savary (de Valcoulon) fait, on le sait, par ailleurs partie du réseau commercial lyonnais, un réseau de dimension internationale et transatlantique, la capitale des Gaules

---

[33] Comte DE DIENNE, *Histoire du dessèchement des lacs et marais en France avant 1789*, Champion et Guillaumin, Paris, 1891, p. 406 : La Société pour le dessèchement des Marais de Bourgoin a été fondée par « acte passé devant Me Guyot, notaire à Lyon, le 6 juillet 1779, homologué par arrêt du conseil du 14 septembre de la même année. Il y eut cent soixante actions : quinze furent assignées aux ayants droit de Benneville, dix aux cessionnaires d'Hermann, vingt à ceux de Chantreyne ; quatre-vingts devaient être vendues à raison de 1.000 liv., ce qui formait un capital de 80.000 liv. ; les trente-cinq actions restantes furent données à titre gratuit ou mises en réserve pour être vendues, au besoin. » VARENNE DE FENILLE, *Œuvres Agronomiques et Forestières*, Paris, Rothschild, 1869, p. 428.

[34] *Journal de Lyon*, *op. cit*., p. 121.

[35] Joseph Bourne, peintre-dessinateur sur soieries, est lui aussi en contact direct avec le commerce des soieries lyonnaises. Il existe, près d'Arc-en-Barrois, dans l'actuel département de la Haute-Marne, un « bois de Valcoulon ». Ce toponyme semble avoir été adjoint par Savary à son anthroponyme dans le but de lui donner une apparence nobiliaire. La pratique était courante sous l'ancien régime. C'est le gendre d'Aimé de la Roche, Charles François Millanois de la Roche, qui signe le reçu pour le compte de son beau-père. KHSF, *Savary papers 2006M01*, SC MSS93, pouvoir du 30 juillet 1801.

exportant ses soieries dans le monde entier via le Rhône, Marseille et la Méditerranée. Les lettres de Savary, qui ne tarissent pas d'éloges sur l'Amérique et ses ressources, sur ses habitants, sur leurs us et coutumes, constituent, comme beaucoup d'autres, un puissant outil de promotion auprès des éventuels candidats au départ et souscrivent à la loi d'un genre parfois générateur de bien des déconvenues. Destinées à être publiées (l'éditeur, Aimé de la Roche, est à coup sûr une connaissance et peut-être un ami), elles n'en sont pas moins originales et dignes d'intérêt. Le portrait laisse en effet entendre qu'« obstacles, désagréments » et revers de fortune ont été le lot du début de la carrière de l'expéditeur de ces lettres qui « nous ont paru mériter plus d'attention & de confiance que les récits de beaucoup de voyageurs. [36]»

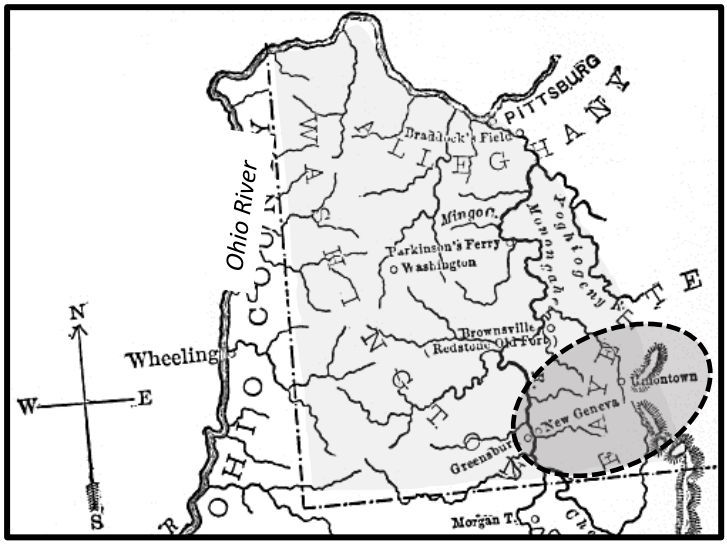
Savary ne dit en revanche rien de ce « commerce où il ne fut pas heureux » et qui l'a finalement conduit, via Paris et Nantes, en Amérique où il est « venu en 1783. [37]» Si elles demeurent quelque peu obscures, les raisons profondes de ce brusque revirement affleurent au détour d'une confidence : les ambitions déçues par manque de moyens pécuniaires et de relations solides le disputent au sens de l'honneur jusqu'à laisser place au dépit que tempère un humour teinté d'ironie : « Comme je n'avois ni les capitaux, ni les correspondances aux sources pour suivre les affaires, comme je l'aurais désiré & comme il convient de les faire pour exister avec honneur & gagner gros, j'ai préféré de faire le boutiquier dans la montagne. [38]»

1. 2. Le « boutiquier » de George's Creek

Et c'est bien comme « boutiquier », à *George's Creek*, sur la Monongahela que Savary ouvre, à partir du 15 mai 1785, un modeste commerce « *de compte à demi* avec [s]on Genevois […] qu'un de nos amis tient sous son nom [39]». L'implantation en est soigneusement choisie puisque « cet endroit-là […] sert d'abordage pour tout ce qui nous vient & nous viendra d'Amérique & d'Europe pour nos terres d'ici, […] nous vendons des marchandises contre des denrées du pays. [40]» Parallèlement, les deux compagnons achètent des terres à bas prix dans l'espoir d'en tirer un substantiel profit lors de leurs reventes. Les possessions deviennent vite

[36] *Journal de Lyon*, *op. cit*., p. 99.
[37] *Journal de Lyon, op. cit*., p. 296.
[38] *Journal de Lyon*, *op. cit*., p. 299.
[39] *Journal de Lyon*, *op. cit*., p. 102. Il s'agit de Thomas Clare, ADAMS Henry, *The life of Albert Gallatin*, *op. cit.*, p. 55.
[40] *Journal de Lyon*, *op. cit*., *ibidem.*

importantes et forcent l'admiration de l'éditeur qui précise qu'elles « sont de plus de 200 mille acres, (dix acres font seize de nos arpens) ce qui revient à plus d'un million de bicherées Lyonnoises, ou environ cent lieues quarrées. [41] » Gallatin situe ainsi les lieux à l'intention de son ami Badollet : « sur les bords ou près de l'Ohio, 250 milles par eau au-dessous du Fort Pitt, autrefois Fort Duquesne, à 350 milles de Philadelphie et environ 300 de Baltimore. [42]» La photographie aérienne et les cartes proposées ci-dessous présentent les lieux :



Carte 22 : Situation de Morgantown, Uniontown et New Geneva, Comtés d'Alleghany, de Washington et de Fayette (PA), (ADAMS Henry, The life of Albert Gallatin, Washington, Lippincott & C°, 1879, p. 126-127)

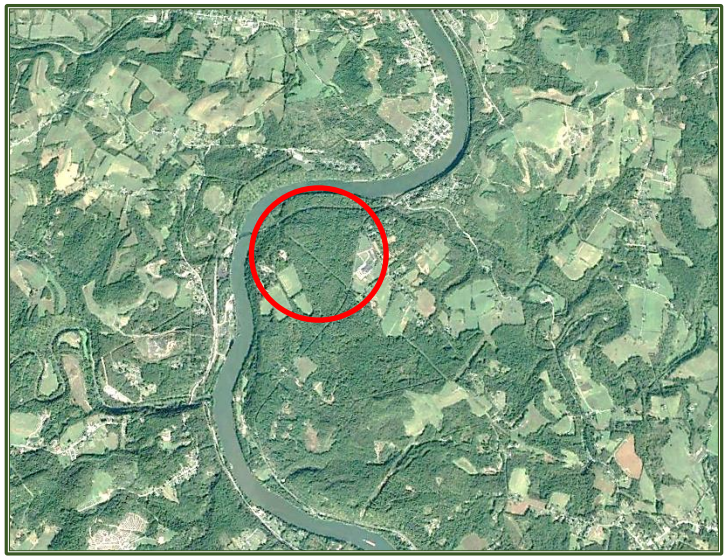
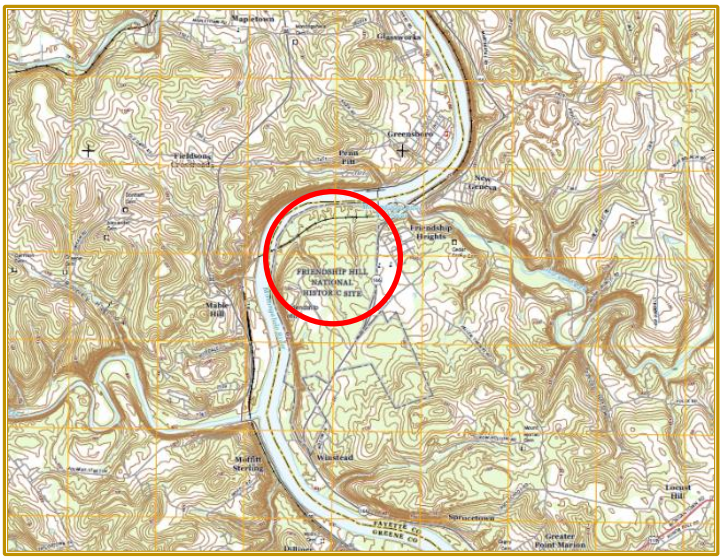


Photo 5 : Les possessions de Savary et Gallatin à George's Creek (Crédit Google Earth)

[41] *Journal de Lyon*, *op. cit.*, p. 106. Pour cette seule région, la superficie évoquée, soit 1500 km^2, est supérieure à la réalité, l'éditeur commettant une erreur dans la conversion des acres en arpents et en bicherées. Les possessions de Savary et Gallatin correspondent en fait à 80937 hectares ou 809,37 km^2, soit environ le tiers du département de la Réunion.

[42] Gallatin à Badollet, le 30 mars 1785, *in* Adams Henry, *The life of Albert Gallatin*, Washington, Lippincott & C°, 1879, p.61, trad MD.



Carte 23 : Les possessions de Savary et Gallatin à George's Creek (United States Geological Survey, 2016)

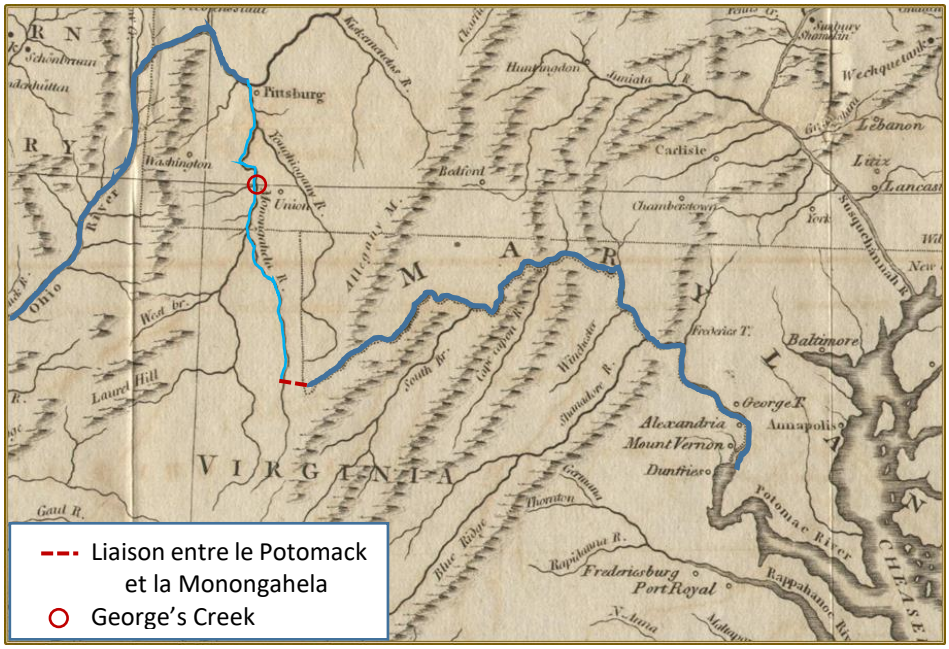
Le choix du site de *George's Creek* est loin d'être le fait du hasard. Située aux pieds des derniers contreforts des Appalaches, la base d'opération des deux associés est largement ouverte au commerce vers l'ouest, reliée qu'elle est par la Monongahela à Pittsburgh, point de départ du trafic fluvial sur la rivière Ohio et le fleuve Mississippi jusqu'à La Nouvelle-Orléans et les Antilles. Les fourches de l'Ohio (c'est ainsi que l'on nomme la zone de confluence de l'Alleghany et de la Monongahela) [43] connectent la rivière aux Grands Lacs et à la côte Est, et leur confluence fera de la future Pittsburgh la tête de pont du trafic maritime vers l'ouest et le sud par l'Ohio. De par son emplacement stratégique, la région, de longue date, fait l'objet de toutes les convoitises. Les Français commercent depuis longtemps avec les Amérindiens dans une région que convoitent les colons de Pennsylvanie qui terminent l'érection de Fort Duquesne en 1754. Le fort sera finalement abandonné en novembre 1758. Les tribus indiennes mettent fin à leur alliance avec les Français, en échange du respect par les Britanniques de leur droit de chasse dans la vallée de l'Ohio. Fort Pitt est construit en 1761 à côté de l'emplacement de l'ancien fort Duquesne. Considérant leur bon droit trahi par la présence militaire des Britanniques, les Indiens prennent part à la rébellion de Pontiac et assiègent le fort qui résiste. À partir de 1772, la Couronne britannique décide d'abandonner le fort Pitt aux colons de Virginie désireux de prendre le contrôle de la région. Le fort, rebaptisé

[43] La situation stratégique de la région des fourches de l'Ohio, la résistance de Pittsburgh à l'impérialisme britannique et à l'expansionnisme américain est parfaitement analysée dans l'ouvrage de Daniel P. BARR, *A Colony sprung from Hell, Pittsburgh and the Struggle for Authority on the Western Pennsylvania frontier, 1744-1794*, dont on trouvera les références dans la bibliographie.

fort Dunmore (ce que semble ignorer Savary), demeurera un point stratégique d'importance durant toute la Guerre d'Indépendance. Avant que commerce et industrie ne donnent naissance à Pittsburgh et ne soient à l'origine de son développement, le territoire de l'ouest, séparé des établissements côtiers par l'importante barrière géographique des Appalaches et limité sur les trois autres côtés par des intérêts impériaux qui se sentent menacés par les intentions expansionnistes américaines, reste, au début de l'époque républicaine, une identité régionale distincte .

Du côté est, les Appalaches constituent cependant un obstacle de taille à l'accession au marché côtier et européen, obstacle vite balayé grâce à la rencontre fortuite en septembre 1784 de Gallatin avec George Washington venu arpenter les terres qu'il possède dans la région et étudier sur place les « moyens de procurer au pays de l'Ouest le débouché de ses productions. [44]». La construction d'un canal est envisagée et il est évident que « la navigation de Potoumack entreprise par une compagnie à la tête de laquelle est le général Washington, donnera une nouvelle valeur à nos terres de derriere [45]». La Compagnie du Potomac est fondée en 1785 : on examine « quelles étoient les branches des rivieres tombant dans l'Atlantique, qui s'approchent le plus des branches navigables de l'Ohio qui tombent dans le golfe ; quels seroient les endroits où il conviendroit le plus d'ouvrir ou de perfectionner des routes à travers les montagnes pour communiquer d'une riviere à l'autre. [46]» L'ambitieux projet ne sera finalisé qu'en 1836, mais Savary et Gallatin comprennent aisément « combien l'exécution de ces projets va donner de valeur à toutes les terres qui avoisineront les rivieres, ou même à celles qui pourront, quoiqu'un peu éloignées, profiter de ce débouché pour le transport de leurs denrées. [47]» La carte ci-après propose un essai de reconstitution du projet de Washington :

[44] *Journal de Lyon et des provinces de la Généralité, op. cit.*, p. 195.
[45] *Journal de Lyon*, *op. cit*., p. 118.
[46] *Journal de Lyon et des provinces de la Généralité, op. cit.*, p. 195.
[47] *Journal de Lyon et des provinces de la Généralité, op. cit.*, p. 197-198.



Carte 24 : Reconstitution du projet de canalisation du Potomack, (History of the Mission of the United Brethren among the Indians of North America, G. H. Loskiel, London, 1794)

Savary ne dénie nullement le caractère proprement spéculatif du projet. Il est parfaitement conscient que les terres qu'il possède vont « augmenter de prix, sinon bien rapidement, du moins assez sensiblement pour me promettre dans 6 ou 7 ans un résultat des plus flatteurs [48]». Bien plus, doté d'un sens commercial particulièrement affûté, il envisage d'emblée les bénéfices qu'il peut immédiatement tirer d'une situation éminemment stratégique : la plantation qu'il a acquise près de Morgantown est située dans « un excellent canton bien peuplé ». C'est en effet là que les colons, après avoir passé les Appalaches, commencent leur progression vers l'ouest, et « là, précise-t-il, je suis à même de fournir les choses de première nécessité aux nouveaux Colons. [49]» C'est à très juste titre qu'il estime être « réellement dans un port de mer, quoiqu'à plus de huit cents lieues de son embouchure [50]» : les rédacteurs du journal de Tarascon évaluent en effet la distance qu'ils ont parcourue entre Pittsburgh et La Nouvelle-Orléans à 2014 *miles*, soit 671 lieues[51]. Si on y ajoute les quelque 100 *miles* séparant Morgantown de Pittsburgh par la Monongahela[52], on obtient 704 lieues,

[48] *Journal de Lyon*, *op. cit.*, p. 275.
[49] *Journal de Lyon et des provinces de la Généralité, op. cit.*, p. 211.
[50] *Journal de Lyon et des provinces de la Généralité, op. cit.*, p. 179.
[51] FHSL, *Journal de Tarascon*, 1799, *op. cit.*, entrée du 13 novembre 1799.
[52] Cette distance a été calculée d'après les renseignements donnés par le site https://canoedraft.shaw-weil.com/river/Monongahela River.php, [Consulté le 5 mars 2018].

soit à 100 lieues près, la distance évoquée, les 100 lieues restantes pouvant être mises au compte d'un calcul approximatif dû au nombre de méandres des rivières. Les propos dénotent donc chez le commerçant un sens de l'entreprise qui fait de lui, au sens propre, un « *go ahead man* » sensible aux opportunités offertes par les « pays de derrière » connectés à l'océan par les rivières et le fleuve.

Savary caresse dans le même temps l'idée de fonder sur ses terres une ville « susceptible de devenir considérable & très-commerçante », qu'il envisage de nommer *New-Lyon*, ou *Nouveau-Lyon*, « me rappellant [*sic*] toujours avec douleur & attachement cette ingrate ville. [53]» Ce « Nouveau Lyon » ne verra pas le jour en raison essentiellement de la menace que constituent aux yeux des colons les fréquentes incursions des Amérindiens opposant une résistance farouche aux Blancs qui n'ont de cesse de les spolier de leurs territoires de chasse. On le remarquera cependant, la flamme de l'expression se teinte aussitôt, chez le Lyonnais, d'une amertume à l'image des deux facettes opposées composant sa personnalité. Au souvenir des échecs antérieurs, la confidence laisse poindre une douloureuse désillusion qui provoque l'abattement:

> « Je ne suis plus en état de suivre un travail réglé & assidu; je suis réellement ruiné par un commerce infructueux en Europe & par tous les chagrins que j'ai essuyés ; je peux encore par fougue, faire dans un jour l'ouvrage d'une semaine, si la chose me plaît , mais ensuite le dégoût & l'insouciance me prennent, & je reste dans une espece d'apathie. [54]»

Mais aussitôt, le naturel reprend le dessus : l'homme est encore jeune, qui feint de demander plaisamment à son correspondant : « A propos, dis-moi quel est mon âge ; tout ce que j'en sais, c'est que je suis du mois de mars & j'ai ici toujours trente-cinq ans. [55]» La

[53] *Journal de Lyon*, *op. cit*., p. 102-103.

[54] *Journal de Lyon*, *op. cit*., p. 130.

[55] *Journal de Lyon*, *op. cit*., p. 139, dans une lettre rédigée le 25 octobre 1785. Il semble que Savary, en écrivant : « j'ai ici toujours trente-cinq ans », évoque l'âge qu'il avait au moment de son départ en 1783. Il serait donc né en mars 1748. Nos recherches ne nous ont pas permis de déterminer avec certitude la date de sa naissance. Le site généalogique *Ancestry. com.*, se référant au testament de John Savary Alexander, avance l'année 1765 et nous paraît commettre une erreur de l'ordre de presque deux décennies. S'il est possible que Savary ait fait la traversée à l'âge de dix-huit ans, comment aurait-il à vingt ans « la tête presque dégarnie de cheveux » ? Comment, lui que Gallatin nomme régulièrement « Monsieur Savary », pourrait-il être quatre ans plus jeune que son protégé ?

maturité n'a en rien altéré une insatiable « impatience », un trait de caractère évoqué ici avec beaucoup d'humour, dont il ne se départira jamais et qui le mènera parfois à l'échec :

> « Ce qui me soutient encore; c'est une tête chaude & une extrême impatience surtout, qui me tient lieu de vivacité, d'émulation & d'ambition ; si je perds ce caractere d'impatience, je végéterai comme un imbecille. Mon cher** riroit de me voir la tête presque dégarnie de cheveux, faire tout ce que j'entreprends, aussi rapidement que je brossois autrefois mon habit chose dont il me railloit autrefois. [56]»

Jean Savary n'est guère optimiste quant à l'avenir du commerce français en Amérique. Il est vrai que les années qui suivent la fin de la Guerre d'Indépendance ne sont pas propices aux échanges commerciaux. En France, c'est la valse des ministres et le désordre des finances ; les esprits s'échauffent, la Révolution Française approche. Les États-Unis peinent à acquitter les dettes qu'ils ont contractées en Hollande, en Espagne, et surtout en France. Le marché international pâtit lourdement du développement d'une contrebande que le cabinet de Londres feint d'ignorer. L'analyse de la situation proposée par Silvia Marzagalli apporte un intéressant éclairage sur l'État du commerce transatlantique après la Guerre d'Indépendance américaine :

> « Dès 1784, une crise aiguë s'installe ainsi, et la valeur des exportations françaises vers les États-Unis s'effondre, sans donner aucun signe de reprise par la suite. En revanche, les exportations américaines vers la France augmentent rapidement dès 1786 […] Dès 1789, la disette entraîne une importante demande de céréales et de riz d'origine nord-américaine, qui deviennent les principaux articles d'importation. [57]»

Nouvellement arrivé aux États-Unis, Savary perçoit avec beaucoup d'acuité la situation économique. Rédigées entre le 17 juillet 1785 et le deuxième semestre 1787, ses lettres soulignent nettement les multiples handicaps dont souffre le commerce français. La liste est longue : « les petits crédits, les courts termes, la diversité des prix & les mauvais assortimens,

[56] *Journal de Lyon*, *op. cit*., p. 131.

[57] MARZAGALLI Silvia, *Bordeaux et les États-Unis, 1776-1815, Politique et stratégies négociantes dans la genèse d'un réseau commercial*, Genève, Droz, 2015, p. 57.

ainsi que […] les entraves de la fabrication & de la circulation. [58]» Manque de financements, concurrence (déloyale ?), qualité et distribution médiocres des produits sont pointés comme les racines d'un mal dont souffrent les commerçants français établis outre-Atlantique. Beaucoup de maisons françaises sont réduites à la faillite ; elles « quittent, manquent, ou se ruinent, & il n'y en a qu'un bien petit nombre qui prospèrent. Si cela continue, nos consuls deviendront bientôt oisifs & inutiles. [59]»

Un *mémoire du Bureau de la balance de Commerce de 1788 pour l'année 1787* permet de confirmer le constat amer posé par le lyonnais. La disproportion des chiffres souligne le déséquilibre de la balance commerciale : le total en valeur des exportations ne représente en effet que 12% de celui des importations[60]. Le tabac, du fait du contrat d'exclusivité passé entre la Ferme Générale et le financier et spéculateur américain Robert Morris pour la fourniture annuelle de 20 000 boucauds de tabac à prix plafonné pendant trois ans, représentant 79,7%, est le poste le plus élevé des importations, suivi à hauteur de 10,2% par l'alimentation et, à moindre échelle, par les produits pour la construction navale, le bois et le textile[61]. En ces temps de disette et de conflit, la France importe en quantité le poisson de Nantucket, le riz et le blé, et veille au développement et à l'entretien de sa flotte. Les spiritueux et le vin

[58] *Journal de Lyon*, *op. cit*., p. 130.

[59] *Journal de Lyon*, *op. cit*., p. 298. Défendant en premier lieu les intérêts économiques de son pays, assumant parfois un rôle politique, prenant en charge ses compatriotes de passage, le consul est la cheville ouvrière effective de l'expansion occidentale au cours du XIXème siècle. L'augmentation constante des échanges commerciaux, l'expansion des empires coloniaux et l'explosion des flux migratoires, entraînent la multiplication des représentations consulaires dont les activités sont clairement résumées dans le discours que prononcera Talleyrand devant l'Académie des sciences morales, le 3 mars 1838 : « Leurs attributions sont variées à l'infini. Ils sont dans le cas d'exercer dans l'étendue de leur arrondissement, vis-à-vis de leurs compatriotes, les fonctions de juge, d'arbitre, de conciliateur; souvent, ils sont officiers de l'état-civil ; ils remplissent l'emploi de notaire, quelquefois celui d'administrateur de la marine ; ils surveillent et constatent l'état sanitaire. Ce sont eux, qui, par leurs relations habituelles, peuvent donner une idée juste et complète de la situation du commerce, de la navigation et de l'industrie particulière au pays de leur résidence. » *in* ULBERT Jörg, « La fonction consulaire à l'époque moderne: définition, état des connaissances et perspectives de recherche », Colloque de l'Université de Bretagne-Sud *Histoire et Sciences Sociales du Littoral et de la Mer (SOLITO)*, Lorient, 5 et 6 décembre 2003.

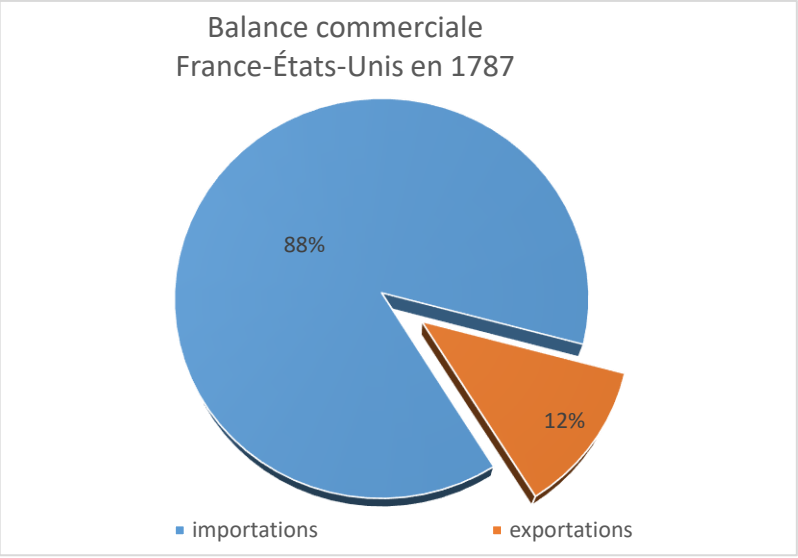
[60] *Mémoire sur le commerce extérieur de France, tant avec les Puissances européennes qu'avec le Levantin, les Nations Barbaresques et les anglo-Américains pendant l'année 1787,* Nederlandsch Economisch-Historisch Archief, Amsterdam*, HA Special Collections,* 596-1, *in* MARZAGALLI Silvia , *Bordeaux et les États-Unis…*, *op. cit*., p. 58. Loïc Charles et Guillaume Daudin précisent que ce mémoire « rapporte les bénéfices du fret, la navigation et les mouvements de matières précieuses. » Il émane du nouveau Bureau de la balance du commerce qui succède [à partir de 1781] à un premier Bureau (1713-1783) « et qui s'éteint officiellement en septembre 1791. [C]e nouveau Bureau a dès l'origine une place bien plus importante dans l'administration économique de la monarchie. [Mais] finalement, les documents de synthèses qui nous sont restés après les réorganisations du milieu du siècle, […] sont comparables. » (CHARLES Loïc, DAUDIN Guillaume, « La collecte du chiffre au XVIIIe siècle : le Bureau de la balance du commerce et la production des données sur le commerce extérieur de la France », *Revue d'histoire moderne et contemporaine, 2011/1 (n° 58-1)*, p. 136, 152-154.)

[61] La Ferme Générale est le corps de financiers qui « prend à ferme » les revenus du roi.

représentent à eux seuls 40,6% des exportations, suivis par les produits traditionnellement exportés vers le Nouveau Continent : marchandises sèches (22%), textiles, soieries et marchandises des Indes (14,5%), la *Compagnie des Indes orientales et de la Chine* ayant été créée par Calonne le 3 juin 1785, enfin le sel (6,8%). Le tableau et les graphiques ci-après synthétisent l'ensemble des données précédentes :

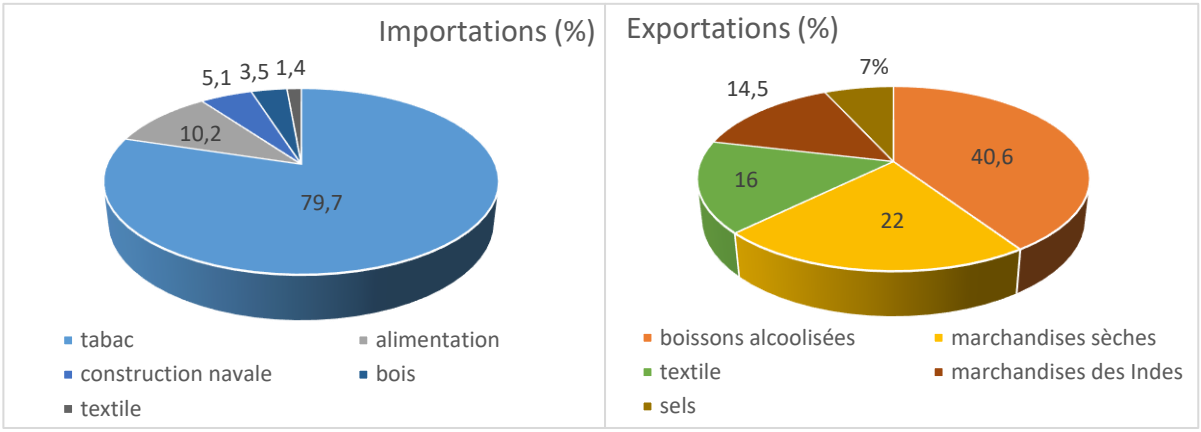
Importations françaises depuis les États-Unis		**Exportations françaises vers les États-Unis**	
Produits	**Valeur en £ t.**	**Produits**	**Valeur en £ t.**
Tabac en feuilles	10 957 000	Eau-de-vie	529 000
Baleine, huile de baleine et poisson	767 000	Articles d'industrie divers (gants, peau, parfumerie, papeterie, quincaillerie, savon, verrerie)	362 000
Chanvre	563 000	Marchandises des Indes	240 000
Riz	473 000	Etoffes, rubans de soie, étoffes avec dorures	174 000
Bois merrain	263 000	Vins	142 000
Bois de construction	217 000	Sels	113 000
Draperie de retour	198 000	Toiles de lin	50 000
« Bled »	107 000	Draps et étoffes de lin	41 600
Bray et goudron	99 000		
Morues	56 000		
Térébenthine	45 000		
TOTAL[62]	**13 745 000**		**1 651 600**

Tableau 1 : Déséquilibre de la balance commerciale entre la France et les États-Unis en 1787 (NEHA Special Collections, 596-1, in MARZAGALLI *Silvia, Bordeaux et les États-Unis…, op. cit., p. 5)*



Graphique 2 : Déséquilibre de la balance commerciale entre la France et les États-Unis en 1787 (NEHA Special Collections, 596-1, in MARZAGALLI *Silvia, Bordeaux et les États-Unis…, op. cit., p. 5)*

[62] Le chiffre avancé par Silvia Marzagalli de 13 772 000 £ tournois ne correspondant pas à la somme des produits importés, nous nous sommes permis de le rectifier.



Graphiques 3 et 4 : Importations et exportations françaises avec les États-Unis en 1787
(NEHA Special Collections, 596-1, in MARZAGALLI Silvia, Bordeaux et les États-Unis…, op. cit., p. 5)

Entre 1785 et 1789, Jean Savary partage son temps entre *George's Creek* (PA) où il se consacre à ses activités foncières et Richmond (VA), base de ses opérations commerciales. Le traité de Paris a, selon lui, peu modifié un trafic international où la France peine à trouver sa place : « On-continue dans le goût Anglais, & les vaisseaux étrangers font les transports; […] Sans la contrebande des denrées des-isles, & quelques articles de consommation, tels que les vins & les eaux-de-vie & un peu de soieries tout seroit dit pour nous. [63]» De son propre aveu « plein d'ambition [64]», il déplore l'immobilisme et le manque d'envergure d'un commerce qui, en Virginie, « se fait par les étrangers & les États voisins, qui apportent les produits des isles, ceux de l'Europe pour l'habillement, & jusqu'à des patates & des fruits venant du nord. Tous se paient en tabacs. [65]» Le commerce du tabac semble être à cet époque l'activité principale de Savary lors de ses séjours à Richmond. On l'a vu établir une facture pour quinze boucauds aux frères Terrasson, et la *Kentucky Historical Society de Frankfort* (KY) conserve un manuscrit (incomplet) de quatre pages, daté de 1785, véritable *memorandum* du parfait négociant en tabac [66]. C'est à cette époque qu'il fait vraisemblablement la connaissance de William Alexander, un écossais francophone qui achète du tabac en Virginie et a décroché en 1784 avec la Ferme Générale un contrat d'un an de fourniture à la France de tabac en feuilles[67]. Il

[63] *Journal de Lyon*, *op. cit.*, p. 298.
[64] *Journal de Lyon*, *op. cit.*, p.300.
[65] *Journal de Lyon*, *op. cit.*, p. 295-296.
[66] KHSF, *Savary papers 2006M01*, SC MSS93.
[67] W. Alexander (1729-1819) gagne la France en 1783 (période pendant laquelle son fils Robert est secrétaire particulier de Franklin). En 1783-1784, il est sous contrat avec la Ferme et en partenariat secret avec Robert Morris (HILL Peter P., *French Perceptions of the Early American Republic*, 1783-1793, Philadelphie, American Philosophical Society, 1988, p. 70, note 59). Son fils Robert Alexander (1767-1841) achètera 2000 acres de terres dans le Kentucky et s'installera avec son père sur le domaine de Woodburn Farm (Woodford County).

faudra attendre 1786 pour que le contrat puisse être réellement honoré après la chute du cours du tabac de Virginie. Ce qui provoque l'ire de Thomas Jefferson, alors ministre plénipotentiaire des États-Unis à la cour de France, convaincu que les visées des spéculateurs avaient créé une spirale déflationniste défavorable au commerce et « que les divers systèmes de fixation des prix avaient maintenu les prix artificiellement bas et empêché le rétablissement complet du commerce du tabac de la Chesapeake. [68]» Peter P. Hill rapporte par ailleurs les solutions que l'un et l'autre proposent en haut lieu pour stimuler le commerce français aux États-Unis et inverser la balance commerciale[69]. William Alexander envisage d'éviter le recours à des crédits longs et coûteux en concurrençant les britanniques par le stockage des produits avant leur mise en vente progressive sur le marché au comptant. « Le tabac serait ainsi payé par les exportations françaises qui, de ces entrepôts, passeraient sur le marché américain. [70]» Jean Savary envisage l'implantation à Norfolk d'une « grande maison», à la fois centre de distribution des produits français de haute qualité (le «contrôle qualité» est une fonction essentielle du contrôle gouvernemental) et lieu de stockage des principaux produits du continent américain avant leur exportation vers toute l'Europe[71]. Ce grand entrepôt assurerait à la France la maîtrise du trafic atlantique et contribuerait à redresser son commerce avec les Antilles. Le succès ne dépendrait que de la volonté du gouvernement de prendre les initiatives nécessaires. Gageons que le projet a dû être largement commenté par les deux amis à *George's Creek* quand on sait quel sera le proche avenir politique d'Albert Gallatin : en 1788, il est élu à l'assemblée du comté de Fayette, en 1789, à l'assemblée constituante de Pennsylvanie et l'année suivante, à la chambre des Représentants de cet État où il siégera jusqu'à son élection au Sénat fédéral, en décembre 1793. Savary prend fait et cause pour le libre échange des marchandises et salue la jeune république américaine qui « rapproche, ou cherche à allier autant qu'il est possible la liberté & l'égalité, avec le droit de propriété ; choses qui paroissent incompatibles, & dont l'accord […] doit faire toute l'étude du

Entre 1794 et 1814, il entretiendra une correspondance nourrie avec Jean Savary. (BUNDY Diane & HOWARD Jennifer, « The Alexander Family of Woodburn Farm », in *Kentucky Ancestors*, vol. 45 N° 1, KHS, 2009, p. 4-6).

[68] CHEW Richard S., 'Far short of our expectations': Baltimore and the Atlantic World in the Confederation Period », *Maryland Magazine of History, 98, 4 (winter 2003)*, p. 424, trad. MD.

[69] HILL Peter P., *French Perceptions of the Early American Republic*, 1783-1793, Philadelphie, American Philosophical Society, 1988, p. 70-71.

[70] ALEXANDER William, *Memorial on the Trade with Virginia and the other United States*, Richmond, 7 septembre 1784, Archives Etrangères Correspondance Politique, Etats-Unis (désormais)AECPE, U 28 (188-190).

[71] AECPE-U, 29 (248-260), Extrait d'une *lettre de Savary au marquis de Castries, Secrétaire d'État de la Marine*, le 15 Mai 1785.

législateur, pour le bonheur & la tranquillité des peuples. [72] » De même la décision du gouvernement espagnol de refuser la libre circulation des navires des États-Unis sur le bas-Mississippi en juin 1784 lui paraît contrevenir à

> « l'esprit de liberté [qui] se communiquera & germera bientôt dans ces pays par les progrès de la population Américaine & son genie entreprenant & […] il seroit peut-être plus prudent & plus avantageux à l'Espagne de souffrir que ces changemens s'opérassent dans les esprits, par des moyens doux & insensibles, comme les liaisons de commerce qui amenent les arts & la philosophie & rendent amis les deux peuples [73]».

Au-delà de l'intention philanthropique clairement énoncée se dessine un projet capitaliste dont Savary ne se départira pas et qui, tout en prenant en compte la conjoncture internationale répond en tous points à la définition qu'en propose Joyce Appleby. La proposition de Savary relève « de l'impératif de réaliser un bénéfice, [aussi] pour les investisseurs privés » et la création de la « grande maison » de commerce a pour objectif essentiel la recherche du profit[74].

Lors de ses fréquents séjours à Richmond, Albert Gallatin prenait pension chez Madame veuve William Allegre, née Jane Battersby[75]. Il y tombe amoureux de sa fille cadette, Sophie[76], qu'il épouse le 14 mai 1789 contre le consentement de sa future belle-mère[77]. En raison de ce mariage, des projets commerciaux et spéculatifs de Gallatin autour de New Geneva et de son récent engagement en politique, les deux associés mettent un terme à leur collaboration directe et rédigent, le 6 juillet 1789, une « Note des effets communs entre Savary de Valcoulon & Albert Gallatin dont ils se tiendront compte mutuellement à mesure de vente ou de rentrée ». Y sont consignés :

---

[72] *Journal de Lyon*, *op. cit*., p. 280.

[73] *Journal de Lyon et des provinces de la Généralité, op. cit.*, p. 184.

[74] APPLEBY Joyce, *Capitalisme…, op. cit*., p. 33.

[75] Catherine Pictet précise que le père de Sophie Allègre, « huguenot d'origine, était décédé ; sa mère, née Jane Batersby, traita fort mal le prétendant. (PICTET Catherine, *Les lettres de Catherine Pictet à Albert Gallatin*, (1780-1794), Fondation des archives de la famille Pictet www.archivesfamillepictet.ch, 10 Grand-Mezel 1204 Genève, p. 69, [Consulté le 5 mars 2018]. Mme veuve Allegre rêvait-elle d'un avenir plus brillant pour sa fille ?

[76] Sophie Allegre-Gallatin s'éteindra en octobre de la même année.

[77] La sœur de Sophie, Jane, a épousé le 7 mars 1785 Louis Abraham Pauly, venu en 1783 en Amérique, pour les mêmes raisons que Savary.

« toutes les terres […] sur les eaux de l'ouest, […] deux lots à Richmond & un Acre de terre qui y est contigu avec une maison de brique sur icelui, […] une Plantation de deux cens acres dans le Comté de Fayette en Pennsilvanie, au pied de la Montagne du Laurier, […] tous les effets & dettes actives de George's Creek dans le susdit Comté de Fayette, […] toutes les dentelles entre mains de divers provenant d'une vente de terres de l'Ouest faite à [?] Dubey[78] de New York. [79] »

Dans une longue lettre à son ami Badollet, datée du 8 mars 1790 de Philadelphie, Gallatin décrit ainsi, avec beaucoup de modestie, son entrée dans la carrière politique [80]: « je crois qu'un an d'application à l'étude des lois me suffira, non pas pour faire une fortune ou une figure brillante, mais pour m'assurer du pain quelques puissent être les événemens. [81]» En 1801, Thomas Jefferson le nomme Secrétaire au Trésor. Il fera partie des négociateurs étasuniens de la Paix de Gand, sera ministre des États-Unis à Paris puis à Londres. Il fondera l'Université de New York et finira sa carrière publique comme président de la *National Bank*.

2. De Gallipolis à Millersburg

Entre 1789 et 1795, Jean Savary se consacre essentiellement à la spéculation dans la haute vallée de l'Ohio. En témoigne un échange de courriers avec George Washington dont l'objet est l'arpentage et la mise en vente d'un total de 3 140 lots sur deux des terres possédées par George Washington près des siennes, à l'embouchure du petit *Kanawha* et à celle du *Sandy* ou du *Mill Creek*. Le projet, dont l'objectif annoncé est de concilier les intérêts privés du Président à ses « intentions paternelles à l'égard du bien-être du peuple en général, essentiellement à celui de la classe recommandable des pauvres fermiers, » est un projet d'envergure, puisque le bénéfice envisagé annuellement est de l'ordre de quatre mille dollars [82] . L'opération est habilement présentée : Savary se charge de tout, propose

[78] Fin 1786, Savary et Gallatin ont vendu une parcelle de 20000 acres au suisse Nicholas Dubey. http://founders.archives.gov/documents/Washington/04-06-02-0451 [Consulté le 10 novembre 2017].

[79] KHSF, *Savary papers*, Note des effets communs entre Savary de Valcoulon et Albert Gallatin.

[80] Après des études de théologie à Genève, Jean-Louis [John] Badollet (1757-1837) rejoint son ami Albert Gallatin à Richmond (Virginie) en 1786 et s'installe comme fermier en Pennsylvanie. En 1795, les deux hommes fondent sur le Potomac la ville de *New Geneva*, où ils projettent d'accueillir les Genevois fuyant leur patrie. En 1804, Gallatin le nomme à la tête du land office de Vincennes (Indiana). (*Dictionnaire historique de la Suisse*) http://www.hls-dhs-dss.ch/img/bg1_f.png [Consulté le 10 novembre 2017].

[81] ADAMS Henry, *The life of Albert Gallatin*, op. cit., p.74.

[82] http://founders.archives.gov/documents/Washington/05-17-02-0449 [Consulté le 13 novembre 2017], *To George Washington from Jean Savary de Valcoulon, 19 March 1795*, trad. MD.

l'installation d'une petite garnison pour faire face aux risques de déprédations causées par les Indiens en un lieu « choisi avec stratégie pour le plus grand avantage général et compte tenu de ceux déjà établis à Muskingum [Marietta] & Gallipolis. » Plus encore, « Si Lady Washington n'avait aucune objection à donner son propre nom à l'une de ces deux villes, ce serait un présage favorable du succès. [83]» On aura deviné qu'en associant le vieux général à ce projet, Savary compte utiliser à son profit le prestige attaché à son nom. Mais Washington, loin d'être dupe, ne s'en laisse pas conter et refuse les propositions du Français pour différentes raisons : il n'envisage pas de vendre dans l'immédiat au prix envisagé, la dispersion des lots pourrait être un désavantage en cas de revente, et surtout, il ne tient pas à associer son nom au projet[84]. Et le vieux général de signifier à son interlocuteur, non sans ironie et adresse, qu'il lui semble vouloir

> « valoriser par un tel établissement la valeur des terres environnantes dont vous détenez de grandes quantités. […] Leur achat peut se faire à une guinée l'acre; un quart comptant- et les trois quarts restants en cinq ans avec intérêt et paiement régulier garanti. [85]»

La transaction n'aura finalement pas lieu[86] : quelques jours plus tard, Savary avance une tentative de justification peu convaincante dans laquelle il dévoile assez maladroitement son objectif initial :

> « Mon projet se limitait seulement à l'origine à l'implantation d'une ville soit sur le Sandy, ou sur le Mill Creek, pour mon compte, conjointement avec Monsieur Robert Morris: si j'ai élargi le projet à deux villes, dont une sur la petite Kanawha, c'est parce que j'ai cru que votre Excellence me l'avait désigné comme le plus convenable à cette fin, et comme je partageais l'avis que ce tract était le plus précieux à tous égards, j'ai proposé de suivre cette affaire; et bien que

[83] http://founders.archives.gov/documents/Washington/05-17-02-0449 , *ibidem*.

[84] http://founders.archives.gov/documents/Washington/05-17-02-0459 [Consulté le 13 novembre 2017], *From George Washington to John Savary de Valcoulon, 25 March 1795.*

[85] http://founders.archives.gov/documents/Washington/05-17-02-0459 *ibidem*.

[86] GRIZZARD Frank E., *George Washington: A Biographical Companion*, Santa Barbara, ABC-CLIO, 2002, p. 137, nous renseigne sur le devenir de ces terres : après avoir quitté la présidence en 1797, George Washington loua ses terres de la Kanawha à James Welch, en décembre de la même année, à charge pour lui d'y installer des colons désireux de s'y établir sur des parcelles de 50 à 300 acres qu'ils mettraient en culture. « Welch accepta de payer 5000 $ de loyer la première année, 8000 $ la seconde, 11413 $ ensuite durant trente ans », et enfin «pour les 99 ans suivants, 22286 $ par an». Compte tenu de la complexité de cette transaction, Welch pouvait aussi acheter les tracts en quatre paiements annuels de 50000 $ à compter de 1804. Mais il ne paya jamais et les terres de la Kanawha revinrent à la succession de Washington après sa mort. » (trad. MD).

je n'y jouisse d'aucun avantage indirect (mes terres étant éloignées de cet endroit), j'en aurais acquis la partie dont votre Excellence aurait jugé convenable de se défaire. [87]»

La stratégie du spéculateur est claire : il compte, sous couvert de philanthropie, associer à l'un de ses projets fonciers le Président des États-Unis d'Amérique en personne et le financier Robert Morris, signataire de la Déclaration d'Indépendance, qui investit à l'époque une partie considérable de sa fortune dans la terre avant de faire faillite. Ce faisant, il tente de constituer un solide réseau qui lui permet d'élargir le champ de ses activités et de gérer au mieux ses affaires. On verra ainsi régulièrement apparaître dans la correspondance de Savary les noms d'émigrés francophones ou de citoyens américains qui, selon François Furstenberg,

« s'intégrèrent dans ces réseaux élaborés que facilitaient la sociabilité transatlantique, la politique, la diplomatie et la finance. Le tissu complexe des relations, sociales, politiques, familiales, donna forme aux expériences des [émigrés] aux États-Unis. Il n'est pas exagéré de dire qu'il donna forme aux États-Unis eux-mêmes. [88]»

Au cours de ses nombreux voyages de prospection entre la *Kanawha* et la *Big Sandy*, Jean Savary passe par Gallipolis[89]. L'étymologie de ce toponyme (ville des Gaulois ou de Français) nous transporte curieusement dans le Paris révolutionnaire alors agité par un scandale financier notoire. En 1786, la *Compagnie des Associés de l'Ohio* est constituée afin de promouvoir les droits des anciens officiers devant le Congrès en achetant des terres destinées à la colonisation. En 1787 le colonel William Duer, ministre des Finances, accède à sa demande d'attribution de terres à condition que la Compagnie serve de couverture à ses propres spéculations le long de la rivière Scioto au sud-est de l'Ohio. Des méthodes frauduleuses sont utilisées par Joël Barlow et William Playfair, agents de la Compagnie à Paris, pour vendre des actions aux futurs colons qui les achètent avec des titres américains dévalués. Duer et ses complices en tirent profit en utilisant les mêmes titres, rachetés à leur valeur

[87] http://founders.archives.gov/documents/Washington/05-18-02-0002 [Consulté le 13 novembre 2017] *To George Washington from Jean Savary de Valcoulon, 2 April 1795*, trad. MD.

[88] FURSTENBERG François, *op. cit.*, p. 208, trad. MD.

[89] Les désillusions dont ont été victimes les colons français de Gallipolis seront traitées en détail dans le chapitre suivant. Les *Savary Papers* (KHSF, *op. cit*., Contrat de vente du 21 décembre 1795, enregistré le 13 juillet 1796) contiennent, en date du 21 décembre 1795, le contrat de vente du lot 49 de la *French Grant*, pour la somme de 110 dollars monnaie d'Espagne par Mary-Magdalon Le Brun, veuve F. Brunier, bijoutier, à William Mérimée, lui-même bijoutier français émigré depuis 1792. Savary était donc bien en relation avec les colons de Gallipolis.

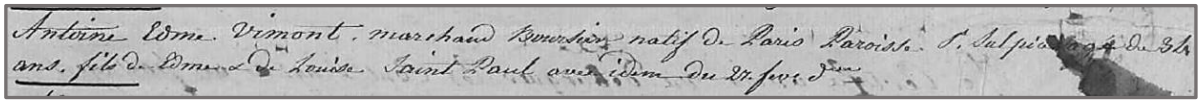
nominale, qui paieront l'investissement initial. Lorsque les colons, porteurs de simples droits de préemption et non pas de titres de propriétés, arrivent au port d'Alexandria en Virginie, en mai 1790, le représentant de la Compagnie n'est pas là pour les accueillir. Ils doivent rester un mois à Alexandria et faire face à des frais inattendus. Lorsqu'enfin ils parviennent à Gallipolis, la Compagnie n'assure pas les fournitures nécessaires. Bon nombre d'entre eux sont des nobles, des bourgeois et des artisans aisés, incompétents en matière d'agriculture. Lorsqu'ils apprennent que les terres qu'ils pensaient avoir acquises appartiennent en réalité à la *Compagnie de l'Ohio*, la plupart quittent Gallipolis pour s'installer ailleurs, et pendant vingt ans Gallipolis ne sera qu'un minuscule village de cabanes... Louis-Guillaume Otto, chargé d'affaires près du Congrès juge bon d'alarmer le comte de Montmorin, Ministre des Affaires étrangères. La rumeur répandue à propos d'une société formée en France dans le but de créer un établissement sur le Scioto n'est que trop vraie. Mais seules deux sortes de citoyens français peuvent réussir en Amérique : les agriculteurs et les commerçants ; encore doivent-ils avoir une bonne connaissance de la langue et du pays et ne compter que sur leurs deux bras et leur bonne santé. Hélas ! Ce projet ne saurait être que la répétition à moindre échelle de celui de la Compagnie du Mississippi, et compte tenu de la malhonnêteté de ses agents en France, il est peu probable que cette société puisse survivre longtemps[90]. L'affaire n'est effectivement qu'un vaste marché de dupes dont Grandmaison dira : « La pauvre dupe était forcée d'abandonner sa propriété après avoir vu l'endroit où il avait acheté le droit de construire, de cultiver et de vivre »[91].

La plupart des colons quittent la *French Grant* en 1796, et parmi eux, un tout jeune homme de vingt ans, Louis Antoine Emile Vimont, dont le père Antoine Edme Vimont, marchand boursier à Paris, figure sur la liste des passagers du *Liberty* (dont un extrait est reproduit ci-après), qui transporte du Havre à Alexandria (VA), une partie des futurs colons de Gallipolis, entre le 12 mars et le 15 mai 1790 et qui y achètera une parcelle de cinquante acres.[92]

[90] En 1717, l'Ecossais Law crée la Compagnie d'Occident, rapidement surnommée la Compagnie du Mississippi. Le cours des actions monte, on émet des billets à tout va. Mais des doutes s'installent quant au devenir d'une telle entreprise. En mai 1720, c'est la banqueroute. AN, *Correspondance Politique, États-Unis,* XXXV, N°. 15, fol. 37r, N°. 27, fol. 92r, N°. 31, fol. 111, N°. 43, fol. 194r, 21 janvier, 11mai, 11 juin et 12 novembre 1790.

[91] GRANDMAISON, *Mémoires*, p. 151, in FURSTENBERG François, *op. cit*., p. 245, trad. MD.

[92] Archives départementales de Seine-Maritime en ligne, Rôles de bord du *Liberté*, 6P6/19, p. 300. MOREAU-ZANELLI Jocelyne, *op. cit*., p. 436.



Document 7 : Extrait du rôle de bord du navire Liberté (Archives de Seine-Maritime)

« Antoine Edme Vimont, marchand boursier natif de Paris Paroisse S^t^ Sulpice âgé de 34 ans, fils d'Edme & de Louise Saint-Paul avec idem du 27 fevr d^ito^ »

Savary, dont le père exerçait le même métier qu'Antoine Vimont, a peut-être fait sa connaissance lors de son séjour à Paris[93]. L'historien William Perrin explique d'autre part que peu de temps après son passage en Amérique, Antoine Vimont fut terrassé par la fièvre jaune, laissant son jeune fils aux soins de son ami Savary[94]. On peut donc avancer l'hypothèse que c'est entre 1790 et 1796 que Jean Savary fait de Louis Vimont sa pupille avant de s'installer en 1796 à Millersburg, comté de Bourbon, au Kentucky, où Louis Vimont (qui épousera le 1er juin 1798 Rosanna Rowland, née le 1er août 1782), le seconde dans ses affaires. Un lot de la *French Grant*, une concession accordée par le Congrès aux colons français en dédommagements des torts subis à Gallipolis, sera attribué à Louis Vimont, le 25 juin 1798[95]. Progressivement, Vimont est intéressé aux affaires de son tuteur ; en 1810, il prend la direction de l'entreprise et se consacre essentiellement au commerce avec La Nouvelle-Orléans[96]. Le recensement de Millersburg de 1810 éclaire l'organisation du partenariat [97]:

Document 8 : Extrait du recensement de Millersburg 1810 (NAMP, Microcopy 252, roll 5)

[93] *Journal de Lyon N°7,* 19 mars 1786, p. 99.

[94] PERRIN William Henry, *The History of Bourbon, Scott, Harrison, and Nicholas Counties, Kentucky*, Chicago: O. L. Baskin, 1892, trad. MD.

[95] EVANS Nelson W., *A History of Scioto County, Ohio*, Portsmouth, Evans, 1903, p. 367-369, trad. MD.

[96] D'après le site https://www.findagrave.com [Consulté le 14 novembre 2017] et DUPRE Huntley, "The French in Early Kentucky". FCHQ, XV (1941), No. 2, p. 78-104, trad. MD.

[97] *US third census 1810*, National Archives Microfilm Publications, Microcopy 252, roll 5.

1810	Hommes blancs libres					Femmes blanches libres					Toute autre personne sauf Indiens non taxés	Esclaves
Chef de famille	Moins de 10 ans	De 10 à 15 ans	De 16 à 25 ans	De 26 à 44 ans	45 ans et plus	Moins de 10 ans	De 10 à 15 ans	De 16 à 25 ans	De 26 à 44 ans	45 ans et plus		
John Savary					1							
Lewis Vimont	3		2	2	1	1		2[98]				4

Tableau 5 : Extrait du recensement de Millersburg 1810
(National Archives Microfilm Publications, Microcopy 252, roll 5)

John Savary vit seul à Millersburg. L'un de ses amis français de Lexington, Waldemard Mentelle, le présente ainsi en 1801 :

> « gai, aimable, plein d'esprit & de bonté, il fait les délices de ses amis de Philadelphie, ici rien ne peut l'attacher, il n'a ni femme ni enfans, il lui est indifférent d'être ici ou là. aussi il part pour 2 mois & reste 2 ans. il va toujours partir la semaine prochaine, & prolonge toujours son séjour jamais assez au gré de ceux avec lesquels il est ; toujours trop pour ceux qui l'attendent ; a notre connaissance, voilà le 3e voyage qu'il prolonge ainsi [99]».

L'homme apparaît comme sociable, intelligent, indépendant, appliqué corps et âme à des affaires qui le conduisent à arpenter les routes de Pennsylvanie. La durée de ses absences trahit cette « extrême impatience » qu'il avouait dans le *Journal de Lyon*. La maison de son fils adoptif et associé abrite quinze personnes. La famille proprement dite se compose en 1810 de six membres : Vimont, son épouse Rosanna et quatre enfants de moins de dix ans. Or, à l'époque, les Vimont n'ont que trois enfants de moins de dix ans : John, né en 1790, Jefferson, né en 1801 et Charlotte, née en 1808[100]. Mais si Savary vit seul, il n'est pas isolé, et celui qui « fait les délices de ses amis » a aussi très grand cœur [101]: c'est en effet au foyer de Louis

[98] Il semble que l'agent recenseur ait commis ici une erreur de colonne : Rosanna Vimont est en effet âgée de 28 ans en 1810, et on ne saurait la suspecter d'avoir menti sur son âge par pure coquetterie féminine !

[99] Hagley Library and Archives (Soda House) Wilmington (désormais HLAW), Pierre Samuel Du Pont de Nemours Papers, W2-2511. W. Mentelle à P. S. Du Pont de Nemours, le 8 février 1801.

[100] PERRIN William Henry, *The History of Bourbon, Scott, Harrison, and Nicholas Counties, Kentucky*, *op. cit*.

[101] Notons de plus que, le 3 juillet 1806, « John Peter Romain Bureau [un colon de Gallipolis] et John Savary sont nommés tuteurs de Sophia Droz, fille de Peter Droz et de Marguerite Bourdon, tous deux décédés. (BOWERS

Vimont que vit le petit Henry Savary, né le 2 novembre 1806, dont on sait simplement qu'il partagera les derniers jours de son père adoptif alors retiré à Gallipolis : « J'ai avec moi mon petit Henry qui a 10 ans va à l'école et dont je feray j'espère un homme recommandable [102]».

Cinq « adultes » constituent le reste de la maisonnée, vraisemblablement des employés attachés au commerce. La mention finale de quatre esclaves n'a rien de surprenant, le recours à la main d'œuvre servile étant usuelle chez les habitants du Kentucky au sein de leur famille ou dans le cadre de leurs activités professionnelles. Rappelons ici que l'Ordonnance du Nord-Ouest, adoptée par le Congrès en juillet 1787, avait pour objectif principal de réglementer l'administration des nouveaux territoires et de fixer les modalités de leur intégration en tant qu'États dans l'Union. Par son article VI, dont nous reproduisons le texte en note infrapaginale, elle interdit officiellement l'esclavage dans le territoire du Nord-Ouest et, en précisant qu' « il n'y aura ni esclavage ni servitude involontaire dans ledit territoire », établit de fait la limite entre États esclavagistes et abolitionnistes sur la rivière Ohio[103]. Par ailleurs, dans l'article 9, section 1 de la Constitution de 1792, les représentants de l'État du Kentucky se refusent le droit de légiférer sur l'émancipation des esclaves sans le consentement de leurs propriétaires et celui d'empêcher les immigrants d'amener avec eux leurs esclaves dans l'État[104]. La Constitution de 1799 va encore plus loin en privant les Noirs libres de leurs droits. Entre 1790 et 1830, la croissance de la population noire, passant de 18 à 24,7%, est plus rapide que celle de l'ensemble de la population de l'État et le recours à la main d'œuvre soumise devient une composante sociale, politique et économique du Kentucky[105]. Non content de constituer une réelle force de travail, l'esclavage est symbole pour le maître de réussite sociale, en même temps qu'il constitue un investissement de valeur pour lui et ses enfants. « Les possesseurs d'esclaves, explique l'historien Todd H. Barnett, avaient apporté des esclaves de Virginie et

Ruth & SHORT Anita, *Gateway to the West*, Gallia County Wills, Estates & Guardianships, Vol. 3 N°4, 1803-1815, Baltimore, Genealogical Publishing C°, 1968, p. 483, trad. MD).

[102] D'après le site https://www.findagrave.com [Consulté le 14 novembre 2017].KHS, *Savary Papers*, *op. cit.*, folder 2, Savary à Alexander, le 22 juin 1814. Une lettre ultérieure de J. P. R. Bureau à Henry Savary, le 5 juillet 1838, confirme que ce dernier est bien la pupille de Jean Savary. (UKL, Special Collections, *Henry Savary Papers*, 1VMF63M365).

[103] Northwest Ordinance, 13 juillet 1787, Art. 6:
https://www.ourdocuments.gov/doc.php?doc=8&page=transcript [Consulté le 7 décembre 2017].

[104] On trouvera le texte original de l'article 9, section1 de la Constitution du Kentucky (1792) sur le site :
http://www.kyhistory.com/cdm/search/searchterm/Kentucky%20Historical%20Society,%20%20Kentucky%20Constitutions%20and%20Journal,%20MSS%20145/mode/exact [Consulté le 14 décembre 2016].

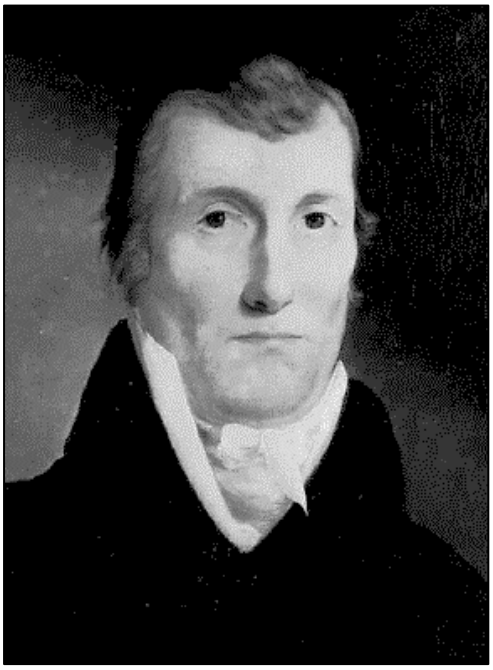
[105] Selon les chiffres des 1er et 5ème recensements.

d'ailleurs, mais sans projet spécifique de travail à l'esprit. Pour eux, l'esclavage était une facette traditionnelle de leur vie familiale et de leur culture en général. [106]»

Nouveaux citoyens d'un pays en construction, les commerçants français ou francophones établis dans la vallée de l'Ohio acceptent le fait esclavagiste et souscrivent à la « coutume » d'un État dont l'esclavage constitue une « institution particulière ».

3. Un homme de son époque

A la fin des années 1780, période pendant laquelle il s'intéresse au commerce du tabac, Jean Savary fait la connaissance de Robert Alexander. Ce dernier est venu rejoindre son père William et son oncle Alexander John, qui, en 1783, s'étaient associés à Jonathan Williams[107].



Document 9 : Portrait de Robert Alexander ca. 1820 par M. H. Jouett, (Collection privée)

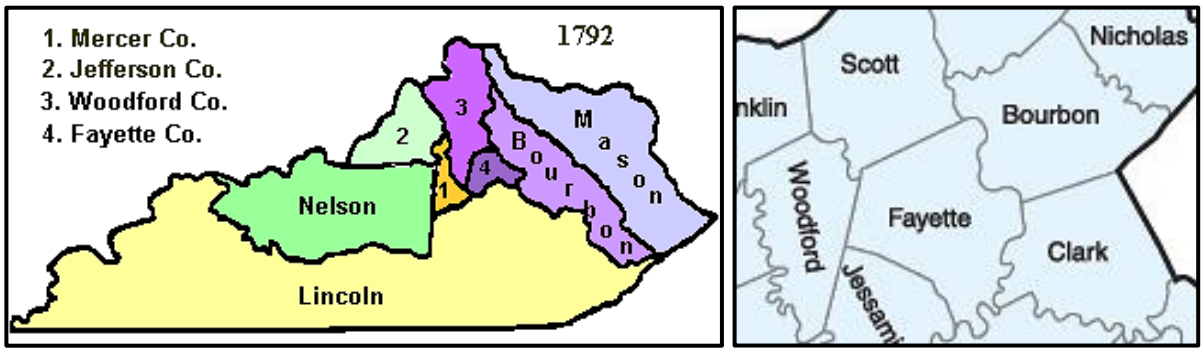
Entre 1783 et 1786, Robert Alexander est en France où il est employé par Benjamin Franklin comme secrétaire particulier. En 1790, il rachète au général Hugh Mercer, une terre, d'environ 2000 acres dans le comté de Woodford dans le Kentucky et partage son temps entre la gestion de son domaine de *Woodburn Farm* et les affaires privées et publiques. Citoyen respecté, il représente en tant que membre de la législature du Kentucky le comté de Woodford de 1795 à 1802. En 1801, il est l'un des membres fondateurs de la *Kentucky River Navigation Company*.

Mais son activité principale est celle de Président de la *Bank of Kentucky,* fonction qu'il exercera de 1807 à 1820. À la mort de Savary en 1814, Louis Vimont et Robert Alexander seront chargés de régler sa succession, d'ailleurs très complexe, qui ne sera close qu'en 1848,

[106] BARNETT Todd-H., « Virginians Moving West : The Early Evolution of Slavery in the Bluegrass », *Filson Club History Quarterly 73*, 1999, p. 233, trad. MD.

[107] Jonathan Williams gagne Londres en 1770 pour s'y former au commerce sous la direction de son grand-oncle Benjamin Franklin. À partir de 1776, il vend des armes à Nantes. Il épouse en 1779 la fille de William Alexander, Marianne, puis rejoint les États-Unis avec Franklin en 1785. (Note biographique de la lettre de L. Williams à T. Jefferson, en date du 17 septembre 1810, trad. MD, [Consulté le 4 octobre 2017]) http://founders.archives.gov/documents/Jefferson/03-03-02-0056.

sept ans après la mort de son « digne amy »[108]. Car il est en effet bien question d'amitié entre ces deux hommes, tous deux installés dans deux comtés voisins de la riche région du *Bluegrass* au Nord du Kentucky (que situent précisément les deux cartes ci-après) et qu'une correspondance abondante et régulière, conservée à la *Kentucky Historical Society* de Frankfort, unira pendant une période de vingt ans[109].



Cartes 25 et 26 : Limites des comtés de Woodford et Bourbon au Kentucky en 1792 et aujourd'hui

Très formelles, les premières lettres de Savary ne font d'abord usage que de la très neutre formule d'appel « Monsieur » pour faire place à partir du 12 janvier 1798 au plus amical « Monsieur et digne amy [110]». Les deux hommes se fréquentent régulièrement puisque, dès janvier 1798, Jean Savary confie : « Je comptois me rendre chéz moy L'automne dernier et avoir le plaisir de vous voir Plustot ? [111]» Du fait de la durée même de la correspondance, le ton change : les deux hommes ont appris à se connaître, ils se fréquentent, collaborent et ont pour point commun de faire tous deux partie de l'élite du *Bluegrass*. Mais, toujours à court d'argent et toujours en déplacement pour affaires, Savary est régulièrement contraint de faire appel à Alexander pour régler en son nom les taxes dues sur ses possessions « au cas que la chose soit urgente avant mon arrivée, vous priant d'agir pour moy et menager mes interets comme les votres propres [112]». Les formules quelque peu ampoulées sont monnaie courante sous la plume d'un Savary qui agit envers Alexander à la manière d'un subordonné s'adressant à un supérieur. Si sa prose ne souffre aucune critique, les difficultés qu'il éprouve à l'oral dans la langue anglaise lui valent les sarcasmes amusés de Jean Badollet, dans une lettre adressée

[108] Cette rapide biographie de Robert Alexander a été construite à partir de BUNDY Diane & HOWARD Jennifer, *op. cit.*, p. 4-7.

[109] KHSF, MSS 93, *Alexander Family Papers*, Series 2, Robert Alexander, *John Savary Papers*.

[110] KHSF, *op. cit.*, Savary à Alexander, le 12 janvier 1798.

[111] KHSF, *op. cit.*, *ibidem*.

[112] KHSF, *op. cit.*, *ibidem*.

à Albert Gallatin, le 19 octobre 1804 : « J'espère qu'il ne fera pas de long discours sur la farine, car sa prononciation et sa phraséologie ne s'étant pas améliorées, certains membres penseront qu'il parle Hottentot. [113]» Les nombreux commentaires sur la situation politique accompagnent par ailleurs l'expression des nombreux obstacles rencontrés par le commerçant et spéculateur dans l'exercice de ses activités.

Mais le ton change à partir de 1808 : la situation financière de Jean Savary s'améliore et il est élu représentant du comté de Bourbon à l'Assemblée du Kentucky. Les considérations plus optimistes quant aux conditions nécessaires au succès social et économique, les encouragements et même les conseils donnés à son interlocuteur prennent alors le pas sur la seule expression des idées politiques et la correspondance prend une autre dimension. On y lit en effet les évènements marquants qui ont forgé l'histoire des États-Unis depuis la Quasi-Guerre jusqu'à la fin de la deuxième Guerre d'Indépendance, leurs répercussions économiques sur le commerce et la spéculation, on y devine aussi la personnalité d'un homme de son époque : Jean Savary.

Dix années environ après la fin de la Guerre d'Indépendance, « les guerres révolutionnaires et impériales bouleversent les conditions de navigation sur l'Atlantique et provoquent l'essor de la marine et du commerce » américains, écrit Silvia Marzagalli[114]. Les multiples conflits qui opposent les nations européennes à partir de 1792 conduisent les États-Unis à afficher une stricte neutralité : pour des raisons essentiellement économiques, la jeune république ne peut se heurter de front à son ancienne métropole. Le 19 novembre 1794, l'Angleterre et les États-Unis signent à Londres un traité connu sous le nom de traité de Jay, du nom de John Jay, le principal négociateur américain, qui accorde à l'Angleterre le statut commercial de « nation la plus favorisée ». L'année suivante, par le traité de San Lorenzo, l'Espagne ouvre le Mississippi à la libre navigation des navires américains[115]. Les États-Unis peuvent ainsi poursuivre leur commerce maritime aussi bien avec l'Angleterre qu'avec les Antilles. Dans son discours d'adieu de septembre 1796, le président Washington préconise une stricte neutralité : « C'est notre politique véritable d'avancer exempt d'Alliances

[113] THORNBROUGH Gayle, *The correspondence of John Badollet and Albert Gallatin (1804-1836)*, Indianapolis, Indiana Historical Society, 1963, p. 38, trad MD. Les Hottentots sont un peuple nomade d'Afrique australe. Savary est à l'époque conseiller financier de la même assemblée.

[114] MARZAGALLI Silvia, *Bordeaux et les États-Unis, op. cit*., p. 229.

[115] La question de l'ouverture du Mississippi sera développée ultérieurement.

permanentes avec n'importe quelle partie du Monde étranger. [116]» Le message est entendu et mis en pratique par son successeur, John Adams, qui, dès lors, mène une politique de paix armée, connue sous le nom de Quasi-Guerre ou *French War*[117]. Les relations commerciales avec la France sont au cœur du débat : Adams envoie à Paris trois commissaires chargés d'y négocier un accord dans l'esprit du traité de Jay[118]. Les négociateurs français, qu'un futur rapport désignera sous les seules initiales X, Y, Z, imposent aux États-Unis des concessions inacceptables[119]. Le scandale éclate au grand jour, le Congrès américain autorise la levée d'une armée et une série de lois, les *Alien and Sedition Acts*, est promulguée, qui vise à prémunir les États-Unis contre les actes séditieux émanant des citoyens étrangers et des puissances ennemies. Talleyrand, alors Ministre des Affaires étrangères, mettra plusieurs mois à renouer le fil des négociations. Savary fulmine !

> « nos Comm[res] [commissaires] sont partis (a ce qu'on dit) avec un ordre de ne pas se departir d'une lettre du traité de Jay ; L'orgueil national s'y opposoit, […] on ne peut rien offrir de Satisfaisant a la France en maintenant ce traité [120]? […] il souscrit facilement a la pretention que les anglais exercent sur nous Seuls de prendre nos matelots americains Seulement depuis 1783, nos march[ds] [marchands] sont dans le meme cas et peuvent etre traités comme des traitres portant des march[ses] [marchandises] ou produits aux ennemis des anglais Enfin tout est monstrueux dans ce traité & le commerce qui a petitionné pour sa ratification doit aujourdhuy s'en repentir en en sentant les funestes effets. [121]»

Le commerçant s'en prend à la frilosité de ses compatriotes favorables à un traité qui met à mal les relations commerciales établies entre les États-Unis et la France depuis la fin de la Guerre d'Indépendance. La neutralité n'est plus de mise quand elle soumet le commerce américain aux « prétentions » des Anglais eux-mêmes en conflit avec la France. Le traité de Jay, en permettant aux navires américains le transport des denrées coloniales vers les seuls

[116] Extrait du discours d'adieu de George Washington, le 19 septembre 1796.

[117] On pourra lire sur le sujet SCHNAKENBOURG Éric, *Entre la guerre et la paix. Neutralité et relations internationales XVIIe-XVIIIe siècles*, Rennes, PUR, 2013.

[118] Les trois commissaires se nommaient Charles Cotesworth Pinckney, John Marshall et Elbridge Gerry.

[119] L'histoire a retenu les noms de Jean-Conrad Hottinguer, Pierre Bellamy et Lucien Hauteval. Certains ont avancé à tort celui de Pierre-Samuel Du Pont de Nemours.

[120] On notera que Savary fait régulièrement usage des points d'interrogation là où on attend un point d'exclamation.

[121] KHSF, *op. cit*., Savary à Alexander, le 12 janvier 1798.

États-Unis, ne fera que développer la guerre de course, les navires contrevenants étant considérés comme ennemis[122]. De longues négociations aboutissent enfin à la signature du traité de Mortefontaine, le 3 octobre 1800 : des indemnités seront versées pour les bateaux saisis, la liberté du commerce est rétablie entre les deux pays. L'année suivante, le traité d'Amiens, signé le 25 mars 1802, inaugure une brève période de paix générale en Europe. Savary spécule alors sur une valeur accrue des terres qu'il possède et sur une forte augmentation de la population dans les pays d'Ouest du fait de l'émigration :

> « la vente des terres prendra faveur indubitablement & quant a cela je n'en ay pas le moindre doute. […] le resultat sera une ample emigration pour ce pays cy & une vente rapide des terres. Notre population de Kentucky triplera encore dans les 10 premieres années. [123]»

Le Lyonnais fait ici preuve d'un optimisme quelque peu démesuré : si la population du Kentucky a bien triplé entre 1790 et 1800, passant de 73 677 à 220 955 habitants, elle ne fera que doubler dans la décennie suivante pour atteindre le chiffre de 406 511 habitants en 1810[124]. Il n'en reste pas moins admiratif d'un gouvernement au sein duquel son ami Gallatin, récemment nommé Secrétaire du Trésor par le président Jefferson, s'ingénie à équilibrer le budget fédéral, un gouvernement, « le plus parfait de la terre », qui veille à ce que « la propriété appartienne à ceux qui l'ont créée par leur travail […] et donnent un rôle public plus évident à la "vertu" première, l'industrie [125]» :

> « La situation des États-Unis est dans la plus grande prospérité, son commerce, ses Ressources, la forme de son gouvernement le plus parfait de la terre, offrant des places vacantes a l'infortune et a l'industrie, elle offre un Exemple unique pour l'administration de ses finances de supprimer les taxes & d'economiser pour payer une partie du principal de sa dette. [126]»

[122] Se reporter à PICHEPIN Hervé, PLOUVIEZ David, *Les corsaires nantais pendant la Révolution Française*, Rennes, PUR, 2016.

[123] KHSF, *op. cit*., Savary à Alexander, nov (?) et 25 décembre 1801.

[124] Chiffres établis par l'*U. S. Census Bureau*.

[125] OPAL Jason M., *Beyond the Farm, National Ambitions in Rural New England*, Philadelphia, University of Pennsylvania, 2008, p. 39, trad. MD.

[126] KHSF, *op. cit., ibidem*.

Le 1er octobre 1800, suite au traité de San Ildefonso, l'Espagne cède secrètement la Louisiane à la France. Napoléon échafaude un vaste projet de reconstruction de l'empire colonial français au Nouveau-monde. Mais les troubles de Saint-Domingue, initiés en 1791, s'éternisent, la pacification s'avère difficile et les hostilités reprennent avec l'Angleterre. Le projet impérial est abandonné et l'Empereur, après avoir cédé la Louisiane aux États-Unis en 1803, décide de « conquérir la mer par la puissance de la terre. [127]» La question des neutres est à nouveau posée : l'Angleterre saisit les bateaux américains provenant des colonies espagnoles et françaises. En réaction, le *Non-Importation Act* du 18 avril 1806 interdit l'importation de produits britanniques aux États-Unis. Le 21 novembre 1806, le décret de Berlin instaure le blocus continental, dont le commerce américain est victime. Le 22 décembre 1807, *l'Embargo Act* suspend les échanges commerciaux des États-Unis avec l'extérieur. Les conséquences sont multiples : s'il favorise la production intérieure et l'essor des manufactures, l'embargo affecte gravement les échanges commerciaux atlantiques et Savary s'en inquiète :

> « Si le bon Dieu etoit un Bon enfant il feroit cesser cet état de crise et je ferois une bonne campagne, Je crois que les choses actuelles ne peuvent pas durer plus longtemps en europe et quelque arrangement pacifique d'une generalle nature doit avoir lieu bientot ? […] Quand Je partis d'icy pour Frankfort Je dis a Vimont qu'il ne pouvoit pas y avoir de paix entre L'amérique & L'ang[re] [Angleterre], Je me confirme toujours dans cette opinion, Je crains d'avoir été trop bon Prophete. [128]»

Mal appliqué, l'embargo est amendé et le *Non-Intercourse Act* du 1[er] mars 1809 le limite à la France et à l'Angleterre. Le 4 mars 1809, James Madison accède à la présidence. Savary fonde de grands espoirs dans les effets bénéfiques de l'adoucissement de l'embargo pour le commerce et partage avec Robert Alexander sa confiance en la sagesse du nouveau président pour tempérer les visées belliqueuses des « Faucons » qui, à l'instigation d'Henry Clay, Sénateur républicain du Kentucky, se font fort de dénoncer publiquement l'incapacité de Madison à s'opposer aux Britanniques :

[127] Napoléon à son frère Louis Bonaparte, roi de Hollande, 1806.
[128] KHSF, *op. cit.,* Savary à Alexander, le 6 mars 1808.

« nous avons toujours eté reunis dans nos souhais ardents pour le bien commun, La tranquilité & la prospérité de notre pays adoptif, que nous aimons plus sincerement & peut etre plus veritablement que ses propres enfants ? Puisse [*sic*] les querelles et differences de party cesser dés cette epoque-cy et puisse l'intime union des individus de toutte classe et de touttes les paries de notre Republique luy meriter a Juste titre son nom D'union federale. [129]»

Le Président fait montre d'autorité et déclare dans son premier message à la nation, le 29 novembre 1809 : « « je faillirais à mon devoir, si je ne recommandais pas à votre attention sérieuse l'importance de donner à notre milice, grand rempart de notre sécurité et instrument de notre pouvoir, une organisation mieux adaptée aux éventualités auxquelles les États-Unis doivent être préparés. [130]» La guerre commerciale se poursuit : la levée du blocus continental est enfin acceptée par la France, le 18 avril 1811, mais pas par l'Angleterre. Les « prophéties » de Savary se réalisent : il ne peut « y avoir de paix entre l'Amérique et une Angleterre » qui viole le Traité de Paris de 1783 en occupant illégalement quelques territoires américains qui jouxtent le Canada. En novembre 1811, éclatent les premières escarmouches de la Seconde Guerre d'Indépendance ou Guerre Indienne, ainsi nommée en raison de l'engagement de la nation iroquoise au côté des Britanniques. James Vanuxem, un ami de Savary établi à Philadelphie, constate non sans une pointe d'humour que la déclaration de guerre n'a point de répercussions majeures sur l'économie des nouveaux territoires[131] :

J'aurais cru qu'a la declaration de Guerre tout le monde se serait retiré dans sa bicoque ; nous vivons comme du tems de la plus profonde paix ; les Drags, les Carts[132] vous viennent ainsi qu'ils les faisaient avant cet Evenement. On achette on vend en speculation. On batit des maisons, des Ponts ; on fait des Turnpikes & d'autres traveaux public. Il est vrai tout cela était commencé ; mais ni le beurre ni les autres objets du marché qui auraient dû baisser ne s'en ressentent [133]».

[129] KHSF, *op. cit.,* Savary à Alexander, le 9 mai 1809.

[130] James Madison: "First Annual Message," November 29, 1809. Online by Gerhard Peters and John T. Woolley, *The American Presidency Project*. [Consulté le 23 novembre 2017], trad. MD. http://www.presidency.ucsb.edu/ws/?pid=29451.

[131] Né à Dunkerque, James Vanuxem (1745-1824) a émigré en Amérique en 1774 et s'est rapidement installé à Philadelphie. Très impliqué dans le commerce international, il gère en partie les affaires de Savary.

[132] Les charrettes, les chariots.

[133] KHSF, *op. cit.,* Vanuxem à Savary, le 22 juillet 1812.

L'opinion de Savary est toute différente. Il voudrait « que le Canada fut a nous pour détruire tout ultérieur objet de contestation avec les anglais & supprimer cette guerre indienne ? mais nous sommes loin d'espérer un tel événement [134]». Les historiens s'accordent à penser que l'annexion du Canada par les États-Unis n'était pas vraiment à l'ordre du jour[135]. Le soutien britannique aux autochtones et les conséquences dramatiques du blocus sur l'économie américaine sont les causes les plus fréquemment invoquées d'un conflit auquel la victoire d'Andrew Jackson à La Nouvelle-Orléans et la Paix de Gand mettront fin en 1815.

Dans le même temps, l'Empereur est en passe d'être « vaincu par sa conquête. Pour la première fois l'aigle baissait la tête. [136]» C'est le début de la campagne de Russie ; une partie de l'armée impériale franchit le fleuve Niémen le 24 juin 1812, tandis qu'en Espagne près de trois cent mille soldats s'enlisent et perdent pied dans une guerre meurtrière entreprise en 1808. Jean Savary blâme l'Empereur « d'avoir prolongé cette guerre par une politique basse, mesquine et a l'italienne, il devoit conquerir promptement cette Peninsule s'il le pouvoit, & je crois qu'il le pouvoit. Il auroit evité la coalition du Nord, ou il pourra bien se geler les ailes, ou arreter la roue de sa fortune [137]». Celui dont on a deviné les opinions républicaines à travers son « enthousiasme pour la cause Américaine dans sa scission avec l'Angleterre » n'est pas un fervent partisan de Napoléon, ce qui ne l'empêche pas d'être impressionné par son envergure politique et militaire[138]. Quelques semaines après le départ de l'Empereur en exil sur l'île d'Elbe, il confiera à Robert Alexander : « je le plains. Je ne l'aime pas mais je ne cesseray jamais de l'admirer comme l'homme le plus extraordinaire qui aye [*sic*] paru depuis plusieurs siècles [139]». C'en est bientôt quasiment fini de l'Empire. Le 3 mai 1814, Louis XVIII fait son entrée à Paris et se proclame « par la grâce de Dieu, roi de France et de Navarre ». Dans une lettre écrite à Gallipolis où il s'est retiré en juin 1813, l'amertume et la déception de Savary qui s'éteindra deux mois plus tard sont particulièrement sensibles ; le retour à l'Ancien Régime est pourfendu d'un trait de plume, la « perfide Albion » est montrée du doigt :

---

[134] KHSF, *op. cit.,* Savary à Alexander, le 23 juillet 1812.

[135] HORSMAN Reginald, *The causes of the War of 1812*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 1962, p. 264, estime qu'une éventuelle conquête du Canada constituait plus un moyen de contraindre l'Angleterre à modifier sa politique maritime dans la guerre qu'un véritable objectif guerrier. Il est en cela suivi par HICKEY Donald R., *The War of 1812: A Forgotten Conflict*, Champaign, University of Illinois Press, 1990, p. 19, trad. MD : « la volonté d'annexer le Canada n'a aucunement conduit au déclenchement de la guerre ».

[136] Victor Hugo, « L'expiation », *Les Châtiments*, livre V, 1853.

[137] KHSF, *op. cit.,* Savary à Alexander, le 8 octobre 1812.

[138] *Journal de Lyon*, *op. cit*., p. 277.

[139] KHSF, *op. cit.,* Savary à Alexander, le 22 juin 1814.

« La France va être tranquille et tomber dans la léthargie de l'humiliation et du despotisme, chargée d'une dette immense pour payer les frais de la guerre de tous ces alliers, les deux noblesses, le clergé, la sotise, le catholicisme et tout ce qui s'en suit. L'Ang[re] [Angleterre] est la seule qui gagne a ce jeu de guerre qu'elle a fomenté depuis 22 ans. [140]»

On s'étonnera peut-être de lire sous la plume de l'enthousiaste Savary des mots chargés d'un tel pessimisme quant au devenir de son pays natal. On les comparera avantageusement avec les espoirs pour le devenir de l'humanité qu'il exprimait dans le *Journal de Lyon* « quand, enfin, la paix est venue sceller l'indépendance américaine » :

« J'ai cru que le monde entier venoit de gagner la cause la plus intéressante, & cette époque me paroissoit d'autant plus favorable pour réaliser mon rêve de réforme générale, que je voyois l'Europe disposée à de grands changemens. […) les sciences en tout genre […] ont substitué l'esprit de tolérance & de philosophie au fanatisme & aux préjugés, & semblent avoir préparé tous les esprits à des réformes d'une utilité universelle pour le bonheur des peuples. Mais, plus que tout cela encore, la politique, qui dès ce moment prescrivoit impérieusement aux souverains, de gouverner avec modération pour leur propre intérêt [141]»

Formé à l'école des Philosophes, l'homme ne peut que craindre et déplorer un vraisemblable retour au despotisme antérieur et voit fondre son « rêve de réforme générale ». La désillusion est d'autant plus cuisante que Savary la confronte à la montée d'un État-nation doté d'une constitution fédérale, un État dont la Révolution a mis à bas un Empire, un « État uni » qui, en s'ouvrant vers l'intérieur du continent a bouleversé les logiques et le monde anciens et a offert à tous, explique Joyce Appleby, « la liberté d'innover […]. Omettre cette caractéristique de la première république, c'est oublier un élément très important de l'histoire américaine: la création d'une culture populaire et entrepreneuriale qui a imprégné tous les éléments de la société américaine. [142]»

[140] KHSF, *op. cit., ibidem.*

[141] *Journal de Lyon*, *op. cit*., p. 278-279.

[142] APPLEBY Joyce, *Inheriting the Revolution, the first generation of Americans*, Cambridge, Harvard University Press, 2000, p. 89, trad. MD.

Telle est l'époque ; mais quel est l'homme ? Jean Savary est avant tout un ami, tant ce seul terme semble s'appliquer à son caractère altruiste et généreux. Robert Alexander devient au fil du temps l'ami et le confident avec lequel nous l'avons vu partager des « souhaits ardents pour le bien commun et [leur] pays adoptif [143] ». Les aléas de la vie quotidienne émaillent une correspondance essentiellement consacrée aux affaires et à la vie politique : on sourit d'une chute malencontreuse ou d'un gros rhume dont on apprend l'étonnant remède : «manger a Jeun un oignon cuit sous la cendre et un en [s]e couchant » [144] ! Parfois, c'est la fièvre jaune qui sévit à Philadelphie et retient inopinément l'infatigable voyageur à New-York durant deux mois [145]. Quand Savary intègre l'Assemblée du Kentucky, il s'accuse presque d'égoïsme tant il regrette de ne pouvoir bénéficier de la présence au sein de l'Assemblée de Robert Alexander, « collègue éclairé » qui lui rendrait la tâche moins pénible : « ce ne seroit pas Seulement L'avantage de votre Comté, ou de l'État que J'aurois seulement en vue […] ; vous voyer que L'homme le moins Selfish [égoïste] l'est encore beaucoup Sans s'en douter. [146] » Mieux encore, élu lui-même Représentant du comté de Bourbon en 1808, le Français se flatte « d'avoir outre le temoignage de mon cœur, celuy d'un amy pour me soutenir contre les reproches qui vont pleuvoir sur moy, avec cette double egide Je peux braver la malice & calomnie » qui sont monnaie courante dans l'arène politique [147]. On le voit par ailleurs multiplier auprès de son ami banquier les invitations pressantes à venir lui rendre visite : « J'ay un appartement independant que J'appelle L'azile de L'amitié. Je ne vois absolument personne. [148] » Cette amitié devient complicité quand les voyages aventureux lui laissent le temps de composer ce sizain, preuve que les archives, à défaut de chefs d'œuvre littéraires, réservent parfois leur lot de surprises aux historiens :

[143] KHSF, *op. cit.,* Savary à Alexander, le 9 mai 1809.

[144] KHSF, *op. cit.,* Savary à Alexander, le 6 février 1812.

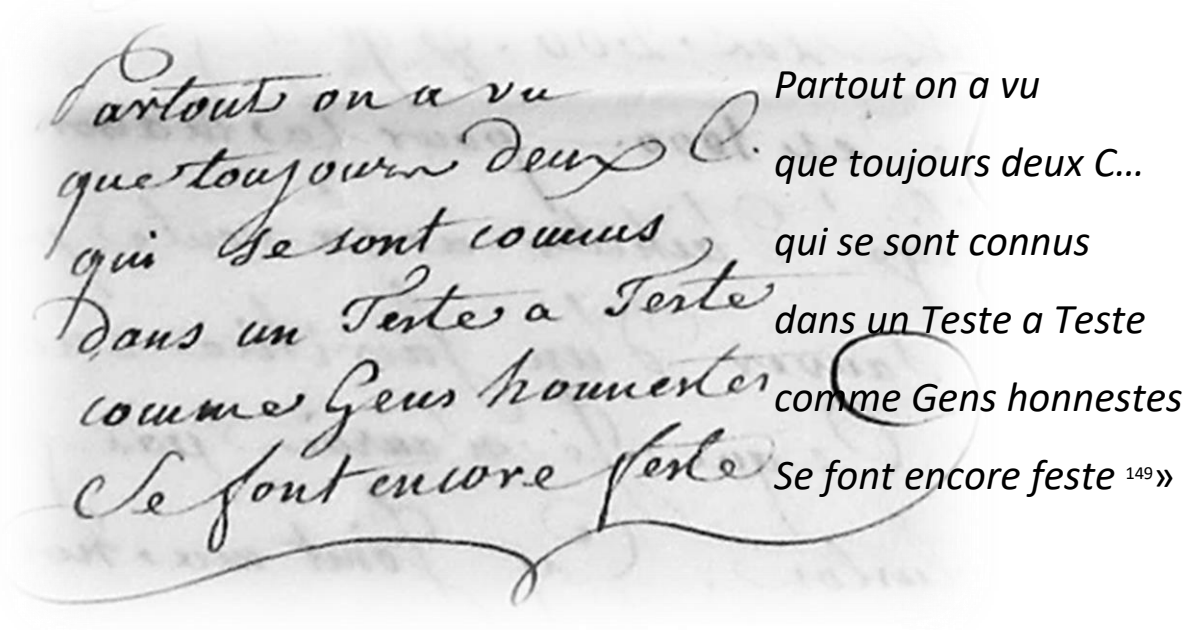
[145] Selon le Docteur Ouvière, la fièvre jaune causa 1300 décès à Philadelphie en 1797, OUVIERE Felix Pascalis, *an Account of the Contagious Epidemic Yellow Fever which prevailed in Philadelphia in the Summer and Autumn 1797*, Philadelphia, Snowden & Mc Corkle, 1798, p. VIII, trad. MD. KHSF, *op. cit.,* Savary à Alexander, le 12 janvier 1798.

[146] KHSF,, *op. cit.,* Savary à Alexander, le 16 février 1806.

[147] KHSF,, *op. cit.,* Savary à Alexander, le 10 mars 1808.

[148] KHSF,, *op. cit.,* Savary à Alexander, le 9 mai 1809.

« Je me livre à mon imagination libertine de peur de tomber dans la dévotion.



Partout on a vu
que toujours deux C…
qui se sont connus
dans un Teste a Teste
comme Gens honnestes
Se font encore feste [149]»

Document 10 : Sizain composé par John Savary, (Kentucky Historical Society Frankfort)

Cette volonté de ne prendre au sérieux ni soi-même ni autrui ni même aucun de ses amis, est encore perceptible dans la manière dont Savary annonce à Alexander la prochaine visite d'un ami commun, fût-il ancien consul : « Mr Giraud a l'intention, s'il fait beau, de vous rendre visite dimanche prochain. […] mais le mettre en mouvement est aussi compliqué que de mouvoir la grosse cloche de Bourges qui je crois est celle que Gargantua a mise à sa jument. [150]» Une fois retiré sur ses terres de Gallipolis, il apprécie ce nouveau mode de vie tout bucolique qui « fait une jolie retraite philosophique ; l'aspect de la rivière est superbe ». Jaloux de son indépendance, il sait se préserver, mais la présence des êtres qui lui sont chers lui manque : « la compagnie y est passable a quelque commerage pres que j'évite en quoi ma situation un peu écartée me sauve. […] Je ne regrette que Vimont et sa famille. [151]»

L'attention amicale à l'autre est présente tout au long de la correspondance étudiée. Son évidence s'impose dans deux documents très différents et pourtant très complémentaires qui termineront cette partie de notre réflexion. À la veille de se rendre pour affaires à La

[149] KHSF, *op. cit., ibidem.*

[150] Marc-Antoine-Marguerite-Alexis Giraud (1748-1821) est né à Choupeau, Saint-Jean-de Liversay, (Charente-Inférieure) est nommé consul de France à Boston en 1798, démissionne de son poste en 1815 et se retire au Kentucky, dans un cottage qu'il nomme « New Choupeau », en souvenir du lieu de sa naissance. https://viaf.org/viaf/14883830 [Consulté le 24 novembre 2017]. KHSF, *op. cit.,* Savary à Alexander, le 23 novembre 1812, trad. MD.

[151] KHSF, *op. cit.,* Savary à Alexander, le 22 juin 1814.

Nouvelle-Orléans, Savary rédige son testament, le 26 février 1808. Sans être périlleux, le déplacement comporte des risques. Et c'est tout naturellement qu'il choisit son associé et pupille Louis Vimont comme Exécuteur testamentaire parce qu'il « connaît parfaitement toutes mes affaires », mais aussi et surtout parce qu'il est un « bon ami ». C'est avec le même naturel que son « respectable ami Robert Alexander » hérite de l'intégralité de ses biens, l'étendue des richesses du « président de la banque d'État » ne faisant que souligner la force de l'amitié qui unit les deux hommes. Malgré son nécessaire caractère officiel, on sera sans doute touché par l'émotion contenue dans cet extrait du testament :

> « Je donne et lègue à mon respectable ami Robert Alexander du comté de Woodford, actuel président de la banque d'État et à ses héritiers, toutes mes terres, propriétés et possessions situées dans les États de Virginie, de Pennsylvanie et d'Ohio, tous mes biens et biens mobiliers, y compris mes divers biens immobiliers situés ou trouvés aux États-Unis ou en Amérique, pour qu'il en use, profite ou dispose sans réserve comme de sa propriété absolue. Je constitue et nomme mon bon ami Lewis Vimont de Millersburg Kent[y] qui connaît parfaitement toutes mes affaires Exécuteur de mes dernières volontés et de mon testament. [152]»

L'autre document est de nature différente. Jean Savary meurt subitement à Gallipolis, le 31 août 1814, à l'âge de soixante-six ans. La peine de Louis Vimont le dispute à son désarroi devant la perte de celui dont il salue la probité. Certes, et c'est bien normal de la part d'un associé, la question demeure de savoir si un testament a été laissé. Mais c'est l'absence de l'être cher disparu qui domine. Les mots « ami » ou « amitié » qui reviennent à quatre reprises et l'emploi du français que Vimont maîtrise mal (il n'avait que quatorze ans quand il est arrivé aux États-Unis), mais qui semble s'imposer à lui en cette pénible circonstance, donnent une résonance accrue à cet appel au secours que nous reproduisons dans son intégralité. Une version corrigée et actualisée en facilitera la lecture :

[152] KHSF, *op. cit.,* extrait du testament de Jean Savary daté du 26 février 1808.

« Monsieur Alexander

ces avec grand paine que jai avous donné la nouvelle que notre ami Mr Savary est Mort a Gallipolis le 31 aout ill a tombé Malade dune violante fievre que les D^{oct} appelle Fluxion de poitrine le 23th je ne cé dans quel cituation ill a lécé ces afferre je me rappelle ill y'a Longtamps quille madi que Son testamant étai antre vos main et jes perre quill est an corre antre vos main ; jai été fort Sur prix néyant ocune avis quill étai Malade ; jai une Lettre de luis du 22^{d} ne me disant rien qui puise me donné a pancé quill étai malade ces une Grande pérte pour mois d'avoir perdu cette ami et ce qui me fait le plus de paine ces de ne pas avoir éue le bonne heur de le voir a vant Mourrire ; mon desire sorai de la voir opret de moi maime dans la cituation ous ill est ; je Suis anpaine de la cituation ous je metrouve ci vous navé pas son testamant ; ous quill sois mort sans ; ma délicatess matoujour anpeché de prandre des precotion avec une ami come luis connaissan Sa probité et Son amitier pour mois ; vous mobligeré ci vous pouvé me donné quelque rasuremant Sur ma cituation je vous soré reconnaisant de votre bonté

je suis Monsier a vec Respect

Votre Serviteur

Louis Vimont [153]»

« Monsieur Alexander,

C'est avec beaucoup de peine qu'il me faut vous annoncer la mort de notre ami Mr Savary, le 31 août à Gallipolis. Il a été pris d'une violente fièvre que les médecins nomment fluxion de poitrine, le 23. Je ne sais dans quelle situation il aura laissé ses affaires. Je me rappelle qu'il m'a dit, il y a longtemps, que son testament était entre vos mains ; j'espère qu'il y est encore. J'ignorais qu'il était malade, aussi ai-je été fort surpris. La lettre qu'il m'a écrite le 22 ne disait rien de sa maladie. C'est une grande perte pour moi : c'était un ami et j'ai beaucoup de peine de ne pas avoir eu le bonheur de le revoir avant sa mort. Et même aujourd'hui, j'aimerais l'avoir auprès de moi. Dans les deux cas la situation m'inquiète, que vous ne soyez pas en possession de son testament, ou qu'il n'en ait pas rédigé. Par délicatesse, j'ai toujours agi avec naturel avec cet ami dont je connaissais la probité et l'amitié qu'il me portait. Vous m'obligeriez en me rassurant sur la situation et je vous serais reconnaissant de votre bonté.

Je suis, Monsieur, avec respect, Votre serviteur,

Louis Vimont. »

[153] KHSF, *op. cit.,* Vimont à Alexander, le 6 septembre 1814.

4. Le spéculateur et le commerçant

Jean Savary débarque en Amérique à une époque extrêmement favorable à la spéculation foncière[154]. Après la Guerre d'Indépendance, les Appalaches sont franchies et les immenses territoires de l'ouest s'ouvrent à la conquête. Confrontée au remboursement de la dette nationale, la jeune république s'efforce de contrôler la distribution du domaine public d'abord dans l'ouest, puis dans le sud, après le rachat de la Louisiane en 1803. La terre est, aux yeux des colons, synonyme d'indépendance et de promotion ; pour les spéculateurs, c'est une valeur sûre, objet des soins les plus attentifs en matière d'investissement. Savary a des subsides, peut-être encore augmentés par les bénéfices qu'il a pu retirer de l'heureuse conclusion du différend qui opposait la Compagnie Coulougnac à l'État de Virginie. La terre est pour lui gage de réussite rapide, et même s'il mène de front commerce et spéculation, c'est à cette dernière activité qu'il se consacre essentiellement, au moins jusqu'en 1810, lorsqu'il « cherche à diminuer les affaires, jusqu'à ce que je les quitte entièrement [155]».

4. 1. Le spéculateur

L'ordonnance de 1785 fixe le prix de la terre à 1$ l'acre, payable en espèces ou par certificats du *land office* (la Direction des Domaines), auquel il faut ajouter les frais d'arpentage s'élevant à 36$ par *township*. Mais à l'automne 1787, les recettes sont nettement inférieures aux espérances du Congrès. On décide alors d'ouvrir la vente à des sociétés d'investisseurs. La procédure sera à l'origine de nombreux abus et scandales financiers dont l'affaire du Scioto n'est qu'un exemple. En 1789, George Washington est élu à la présidence et la Constitution entre en vigueur. Désireux de réduire la dette nationale, le Secrétaire au Trésor, Alexander Hamilton, compte sur la vente et l'administration du domaine public pour rétablir la santé économique du pays. Le prix de vente est cette fois fixé à vingt-cinq cents par acre payables en espèces et n'autorise le crédit que pour les achats supérieurs à dix *mile*s

[154] Sur la spéculation foncière on pourra lire HIBBARD Benjamin Horace, *A History of the Public Land Policies*, New York, Mac Millan Company, 1975 (1924), ch. XII, 209-213, GATES Paul Wallace, « The Role of the Land Speculator in Western Development », *Pennsylvania Magazine of Biography and History, 66* (1942), p. 314-333, et plus récemment HARTE Brian, « Land in the Old Northwest: A Study of Speculation, Sales, and Settlement on the Connecticut Western Reserve », *Ohio History Journal, 101 (Summer-Autumn 1992)*, p. 114-139, BEAN Jonathan J., « Marketing 'The Great American Commodity': Nathaniel Massie and the Land Speculation on the Ohio Frontier, 1783-1813 », *Ohio History Journal, 103 (Summer-Autumn 1994)*, p. 152-169.

[155] KHSF, *op. cit.,* Savary à Alexander, le 9 mai 1809.

carrés[156]. Ces nouvelles mesures favorisent nettement les gros acheteurs et les spéculateurs, ce qui n'échappe pas à la sagacité de La Rochefoucauld qui note que

> « peu après l'établissement de cette constitution s'est formé le nouveau système des finances américaines par lequel la création des fonds de différentes espèces, la mise en vente des terres, et l'érection des banques, ont ouvert un vaste champ aux spéculations et aux entreprises commerciales. [157]»

A la fin du XVIIIe siècle, le système de distribution des terres (*land system*) connaît deux réformes successives En 1796, la *loi pour la vente des terres des Etas-Unis au Kentucky et en Ohio* vise à la simplification et à une certaine démocratisation du processus. La moitié des *townships* sera vendue au prix de 2$ l'acre, par section de 640 acres, avec dépôt d'un douzième du prix total au moment de la vente et règlement du solde en deux moitiés, l'une dans les trente jours, l'autre dans l'année. En 1800, la surface minimum est réduite à 320 acres (et même 160 acres en 1804[158]), et le crédit est étendu : un quart du prix est payable dans les 40 jours, les trois autres quarts annuellement dans les quatre ans. Et comme beaucoup de colons s'étaient installés avant l'arpentage, sans titre ou avec des documents peu précis, il est stipulé que, désormais, aucune installation ne saurait être antérieure à l'arpentage, afin de faciliter la division géométrique des terres et leur répartition[159]. On comprend dès lors mieux que Gallatin et Savary se soient livrés d'arrache-pied à cette activité sur leurs terres de Virginie et de Pennsylvanie.

Mais quel genre de spéculateur est Jean Savary ? Etymologiquement, le spéculateur est celui qui voit, celui qui observe, et par extension, celui qui prévoit. Comme toute activité commerçante, la spéculation nécessite une capacité à anticiper sur les fluctuations de l'offre et de la demande de manière à en tirer le profit maximum, jointe à une gestion attentive et journalière des affaires. Même si les terres qu'il possède ou qu'il gère sont conséquentes, Jean Savary n'a jamais intégré les compagnies spéculatives visées par la réforme de 1806 et

---

[156] ROHRBOUGH Malcom, *The Land Office Business: The Settlement and Administration of American Public Lands, 1789-1837*, New York: Oxford University Press, 2nd ed. 1989, p. 8-14, trad. MD.

[157] LA ROCHEFOUCAULD-LIANCOURT François Alexandre Frédéric, *Voyage dans les États-Unis d'Amérique, fait en 1795, 1796 et 1797*, tome VIII, Paris, an VII de la République (1798-1799), p. 22.

[158] SMORAG Pascale, ULLMO Sylvia (dir.), « Liberté et territoire : l'accès aux terres de l'Ouest Américain », *Liberté / Libertés : Liberty / Liberties,* Tours, Presses universitaires François-Rabelais, 2005, p. 106.

[159] ROHRBOUGH Malcom, *op. cit.,* p. 18-23, trad. MD.

engagées « dans cette vaste spéculation sur les terres qui prévalait depuis si longtemps dans toutes les régions du pays, et dont tant de malheurs avaient résulté. [160]» Il ne figure pas non plus au nombre de ces petits colons qui ont du mal à payer la parcelle sur laquelle ils sont installés et dont un représentant du Kentucky, Mr Johnson, prend ardemment la défense devant le Congrès : « Ces hommes sont-ils des spéculateurs? ? Non monsieur [161]». Savary est, on le sait, fils d'un agent de change : la terre représente à ses yeux un capital qu'il entend bien faire fructifier. Avant même son départ pour l'Amérique, il possède des titres dans la Société pour le défrichement des marais de Bourgoin et achète en copropriété un domaine à Arc-en-Barrois. Le Lyonnais fait partie de ces spéculateurs-commerçants qui « ne faisaient que suivre leurs désirs de gagner leur vie en spéculant pour s'enrichir » et qui « sont devenus des marchands de terre, plutôt que des cultivateurs. [162]» Chez lui, le commerçant semble toujours devoir primer sur le spéculateur. Le commerce de la terre fait partie intégrante de l'activité commerciale, au même titre que le commerce des céréales, du whisky ou du coton. Pertes ou profits influent directement sur une gestion souvent difficile des « affaires » dont témoigne la correspondance avec Robert Alexander. On a donc peine à voir en Savary le spéculateur cupide ou l'usurier mû par le seul désir de tirer profit de ce que Thomas C. Cochran, repris par Jonathan J. Bean, nomme la «grande marchandise américaine [163]». Confronté à une prise de risque perpétuelle, fondement même de son activité et incontournable voie d'accès à un succès souvent aléatoire, Savary, pour suivre Elisha Douglass, fera souvent partie du « groupe le plus infructueux d'hommes d'affaires de l'histoire de l'Amérique [164]». On remarquera dans le tableau présenté ci-après que l'essentiel des terres à son nom ont été acquises avant son installation à Millersburg, de sorte qu'en date du 18 août 1797, Jean Savary possède 142 177 acres (un peu plus de 575 km^2), soit, à peu de choses près, la superficie du Territoire de Belfort qui compte 609 km^2.

[160] HIBBARD Benjamin Horace, *A History of the Public Land Policies*, *op. cit.*, p. 211, trad. MD.

[161] Extrait de l'intervention de Johnson à la 2^e session du 11^e Congrès, Annales du Congrès, p. 2001, cité par HIBBARD Benjamin Horace, *A History of the Public Land Policies*, *op. cit.*, p. 212, trad. MD.

[162] MITCHELL D. W., *Ten Years in the United States: Being an Englishman's Views of Men and Things in the North and South,* London, 1862, p. 325-328, *in* GATES Paul Wallace, « The Role of the Land Speculator in Western Development », *op. cit*., p. 316, trad. MD.

[163] COCHRAN Thomas C., *Business in American Life: A History* (New York, 1972), p. 67-70, *in* BEAN Jonathan J., « Marketing 'The Great American Commodity': Nathaniel Massie and the Land Speculation on the Ohio Frontier, 1783-1813 », *op. cit*., p. 156, trad. MD.

[164] DOUGLASS Elisha P., *The Coming of Age of American Business: Three Centuries of Enterprise, 1600-1900*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1971, p. 69, trad. MD.

Bénéficiaire	Résidence	Date de l'acte	Acres	Livre	Page	Cours d'eau
Savary, Jno de Valcoulon	Richmond	9-15-1786	10 000	N	1	Aucun
Savary, Jno	Fayette	6-29-1795	36 700	A-2	1	Green River
Savary, Jno	Washington	8-14-1795	90 000	A-2	26	Cumberland River
Savary, Jno	Washington	2-9-1796	4 1/2	A-2	105	Clover Lick Creek
Savary, Jno	Washington	8-18-1797	5 222 2/3	N	10	Little Barren & Cumberland River
Savary, Jno	Bourbon	7-20-1814	250	P	602	Aucun

Tableau 6 : Terres de John Savary répertoriées entre 1786 et 1814 (JILLSON Willard Rouse, Old Kentucky entries and deeds, Louisville, Filson Club Publications N° 34, 1926, p. 445, trad. MD)

Si notre homme semble exceller dans l'art de l'anticipation, il paraît beaucoup moins performant dans celui de la gestion de son bien et celle des terres qui lui ont été confiées, ce qui lui vaut bien des déboires avec l'administration, voire la justice. Faut-il imputer ce travers à un tempérament rêveur ou à une activité excessive ? Jean Savary est perpétuellement menacé de perdre ses droits pour non-paiement des taxes. La correspondance est ainsi truffée d'excuses ou de prétextes, qu'il ne soit « pas bien informé de ce qui s'est passé à l'assemblee dernière » ou qu'il soit perturbé par la liste diffusée par une gazette des terres à payer « ou il n'y a qu'un tract de terre tandis que sur la note que Je vous ay envoyé il y en a deux. [165]» Dans tous les cas, il sait pouvoir compter sur les bons offices de son banquier Robert Alexander auquel il donne mandat pour agir en son nom. Lui qui sillonne constamment les quatre États dans lesquels il possède des terres sait pouvoir compter sur une amitié qui « ne sexhale pas en expressions vagues & formulaires » et promet de dédommager son créancier au moyen d'hypothèque ou d'indemnisation assorties de sa reconnaissance infinie[166]. Le ton est moins amical avec James Vanuxem qui, en plusieurs occasions, lui a fait de sévères remontrances sur son manque de rigueur et s'inquiète sur une erreur de 147 00 acres commise par le cadastre, que Savary envisage de taire :

[165] KHSF, *op. cit.,* Savary à Alexander, le12 janvier 1798 et le 6 décembre 1801.

[166] Savary possède des terres en Pennsylvanie, en Virginie, en Ohio et au Kentucky. KHSF, *op. cit.,* Savary à Alexander, le 12 janvier 1798.

« je prens note de vos deboursés pour Compte des Terres Terrassons montant $1038. 48. Il est certain que ces taxes sont assés considérables, Cependant mon cher Savary seroit-il prudent de taire que le Register[167] a fait Erreur de 14700 acres [168]»

Qu'elles soient le fait de l'inflexibilité de l'administration ou de la négligence du spéculateur, les difficultés en tout genre constituent, on le voit, le lot quotidien du second qui, de surcroît, administre souvent les biens d'« amis pour lesquels [il s'est] engagé de payer et qui se reposent sur [lui]. [169] » Ces amis, à vrai dire plutôt des clients ou des relations, privilégient leur intérêt et celui de leur famille, ou se montrent par trop négligents au point d'en être réduits à la faillite. Dans tous les cas, la victime principale est celui qui administre leurs biens qui, comme Vanuxem, n'a plus que ses yeux pour pleurer :

« Mon desinteressement pour Eux ne me laisse, pas moins, a decouvert de plus de cinquante mille gourdes. Quelques uns ont fait de mes fonds des speculations dont tout l'avantage est pour Eux ou pour leurs heritiers ; les autres en ont fait Banqueroute ou se sont trouvés par les Evenements du Commerce hors d'état de me payer. [170]»

Le recours à la loi peut s'avérer prétexte à défection, comme dans le cas de cet acheteur qui cherche à retarder son paiement, « qui prend l'avantage de la Loy, et qu'il faut ne pas perdre un jour pour le poursuivre suivant la Loy sous laquelle il s'abrite. [171]» Pour les citoyens des pays d'ouest, l'aménagement et le partage du domaine public demeurent une préoccupation essentielle, qu'ils soient planteurs, fermiers, squatteurs et même hommes de loi. Quand les premiers contestent régulièrement la validité des titres ou la qualité des terres, les derniers acquièrent aisance et notoriété, tel cet ami avocat auquel Alexander et Savary savent gré de n'avoir pas

« été volés des 15000 acres de Terres dans Jefferson County en première instance. Si nous sommes aussi heureux à la Cour d'appel où vous dites que ces canailles ont recours », constate

[167] Le caissier du *Land Office*.
[168] KHSF, *op. cit.,* Vanuxem à Savary, le 28 janvier 1803.
[169] KHSF, *op. cit.,* Savary à Alexander, le 12 janvier 1798.
[170] KHSF, *op. cit.,* Vanuxem à Savary, le 28 janvier 1803.
[171] La *replevy* ou *replevin law* est une loi qui interdit aux créanciers le recouvrement de leur dû pour une période d'un an. KHSF, *op. cit.,* Savary à Alexander, le 12 mars 1809.

Savary, « […] nous n'aurions que la vaine gloire avec peu d'avantage, ce tract, dites vous est de peu de valeur : etant très montagneux. [172]»

Voué par nature à prendre des risques, le spéculateur est par ailleurs perpétuellement amené à anticiper et à investir sur un avenir incertain, soumis aux fluctuations incessantes de l'offre et de la demande et aux crises du marché. Et Savary déploie une activité spéculative particulièrement importante : son installation à Millersburg l'amène à vendre certaines de ses propriétés de Virginie et de Pennsylvanie pour en acquérir d'autres en Ohio ou au Kentucky. Mais les difficultés se multiplient : il est confronté au cours fluctuant de l'argent suivant les États, aux délais imposés par les acheteurs ou à la paralysie du marché :

« J'ai mis en vente une plantation près de Morganstown sur la monongahela, Je la tenois 1200. Vrg[a] mais etant pressé d'argent pour l'objet dont je prens la liberté de vous charger J'ay conclu a 1250 Pens[a] notre marché ne tient plus qu'a ce que mon acheteur conclue pour la sienne dans l'État de Delawarre il est daccord aussy avec son acheteur et me remmet aux p[rs] Jours de fevrier ; j'Ay aussi quelques rentrées a faire icy et peut etre parviendray Je a vendre quelque terre icy quoyqu'il y aye peu de chance. [173]»

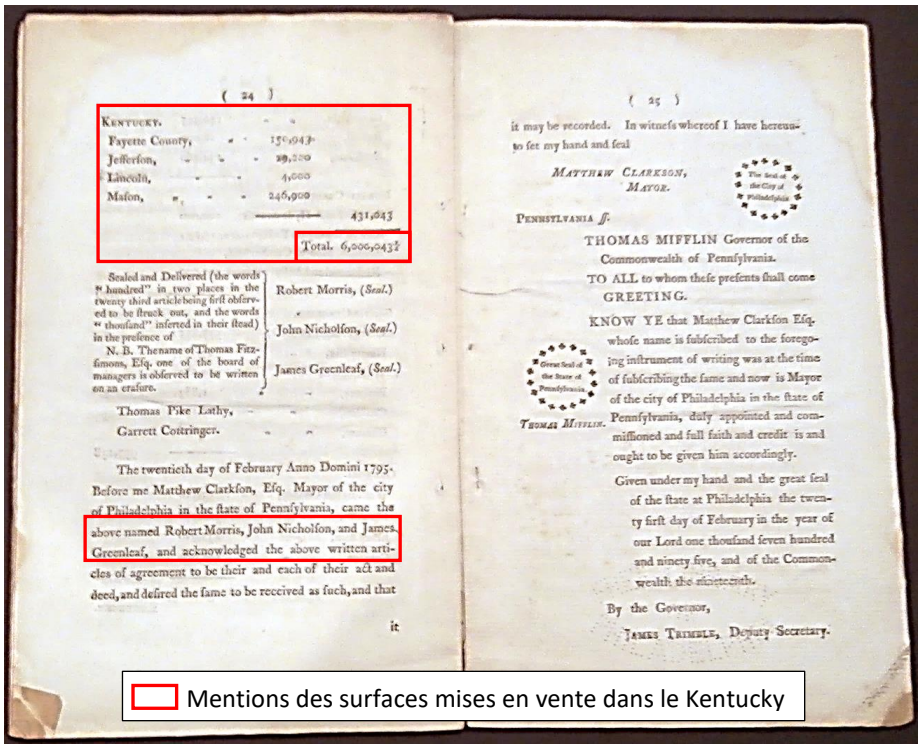
A ces tracasseries qui sont le lot quotidien du spéculateur s'ajoute le fait qu'il est confronté à « la rareté excessive d'espèces qui est un obstacle général difficile à surmonter » dans ces pays d'ouest ouverts depuis peu à la colonisation, où les marchés s'effectuent plus souvent en biens consommables qu'en argent liquide. Les responsables de cette situation dommageable ont pour noms « R. Morris, Nickolson, GreenLeaf, Allison, Bank et plusieurs autres [qui] ont discredité la vente des terres et on ne veut plus acheter qu'objet que l'on connoit parfaitement et d'acheteurs dont on puisse etre sur . [174]» Le discrédit jeté sur la vente des terres est suffisamment important pour que le spéculateur s'autorise ici à mentionner nominativement les principaux instigateurs d'une affaire qui défraya la chronique.

En février 1795, Robert Morris, fondateur de la première banque des États-Unis (et de surcroît signataire de la Déclaration d'Indépendance et de la Constitution), John Nicholson, Contrôleur général de Pennsylvanie et James Greenleaf, ancien consul des États-Unis à

[172] KHSF, *op. cit.,* Vanuxem à Savary, le 23 juillet 1812.
[173] KHSF, *op. cit.,* Savary à Alexander, le 12 janvier 1798.
[174] KHSF, *op. cit., Ibidem.* KHSF, *op. cit.,* Savary à Alexander, le 12 janvier 1798.

Amsterdam, fondent la *North American Land Company (NALC)* dont l'objectif principal est la vente de terrains sous forme d'actions d'un dollar avec un intérêt de 6% sur quinze ans. Le produit de la vente est évidemment destiné à défrayer les créanciers et l'opération est d'envergure puisqu'elle concerne six millions d'acres répartis sur six États[175]. Très vite les difficultés s'accumulent : les agents de la Compagnie envoyés en Europe peinent à trouver des acquéreurs en raison de la guerre, les ventes sont médiocres et les créanciers réclament leur dû. C'est bientôt la faillite : les trois associés sont emprisonnés pour dettes et finiront leurs jours dans le dénuement le plus complet.

On trouvera ci-après la reproduction du projet de la NALC : les surfaces mises en vente dans le seul Kentucky se montent à 431043 acres.


(24)

KENTUCKY.

Fayette County,	150,043
Jefferson,	29,200
Lincoln,	4,000
Mason,	246,900
	431,043
Total.	6,000,043

Sealed and Delivered (the words "hundred" in two places in the twenty third article being first observed to be ſtruck out, and the words "thouſand" inſerted in their ſtead) in the preſence of
N. B. The name of Thomas Fitzſimons, Eſq. one of the board of managers is obſerved to be written on an eraſure.

Robert Morris, (*Seal.*)
John Nicholſon, (*Seal.*)
James Greenleaf, (*Seal.*)

Thomas Pike Lathy,
Garrett Cottringer.

The twentieth day of February Anno Domini 1795. Before me Matthew Clarkſon, Eſq. Mayor of the city of Philadelphia in the ſtate of Pennſylvania, came the above named Robert Morris, John Nicholſon, and James Greenleaf, and acknowledged the above written articles of agreement to be their and each of their act and deed, and deſired the ſame to be received as ſuch, and that

it

(25)

it may be recorded. In witneſs whereof I have hereunto ſet my hand and ſeal

MATTHEW CLARKSON,
MAYOR.

PENNSYLVANIA ſſ.

THOMAS MIFFLIN Governor of the Commonwealth of Pennſylvania.

TO ALL to whom theſe preſents ſhall come GREETING.

KNOW YE that Matthew Clarkſon Eſq. whoſe name is ſubſcribed to the foregoing inſtrument of writing was at the time of ſubſcribing the ſame and now is Mayor of the city of Philadelphia in the ſtate of Pennſylvania, duly appointed and commiſſioned and full faith and credit is and ought to be given him accordingly.

THOMAS MIFFLIN.

Given under my hand and the great ſeal of the ſtate at Philadelphia the twenty firſt day of February in the year of our Lord one thouſand ſeven hundred and ninety five, and of the Commonwealth the nineteenth.

By the Governor,
JAMES TRIMBLE, Deputy Secretary.

Mentions des surfaces mises en vente dans le Kentucky

Document 11 : "Plan d'association de la North American Land Company, 1795." (R. Aitken and Son, Market Street, 1795, p. 24-25)

Ce scandale en évoque d'autres, tels celui de Gallipolis ou celui d'Asylum dont le terrain est acheté à John Nicholson en 1794. La disproportion entre la surface des terrains concernés et les dimensions en comparaison modestes des affaires traitées par Savary soulignent la

[175] On pourra se référer à ce propos à RAPPLEYE Charles, *Robert Morris: Financier of the American Revolution,* New York, Simon & Schuster, 2010, et ARBUCKLE Robert D, *Pennsylvania Speculator and Patriot* : *The Entrepreneurial John Nicholson, 1757–1800*, Philadelphie, Pennsylvania State University Press, 1975.

répercussion de ce type d'opérations susceptibles de paralyser le marché national. François Furstenberg explique que ces sociétés

> « servaient également de canaux par lesquels les investissements de grands capitaux commencèrent à se répandre à flot sur l'Amérique. Tels des rivières, ces flots donnèrent forme à la géographie d'un capitalisme naissant aux États-Unis, au moyen de réseaux qui s'étendirent depuis l'outre Atlantique jusqu'à Philadelphie et l'intérieur du continent : laissant derrière eux la plaine côtière déjà colonisée pour gagner les vallées et montagnes de la région des Appalaches.[176] »

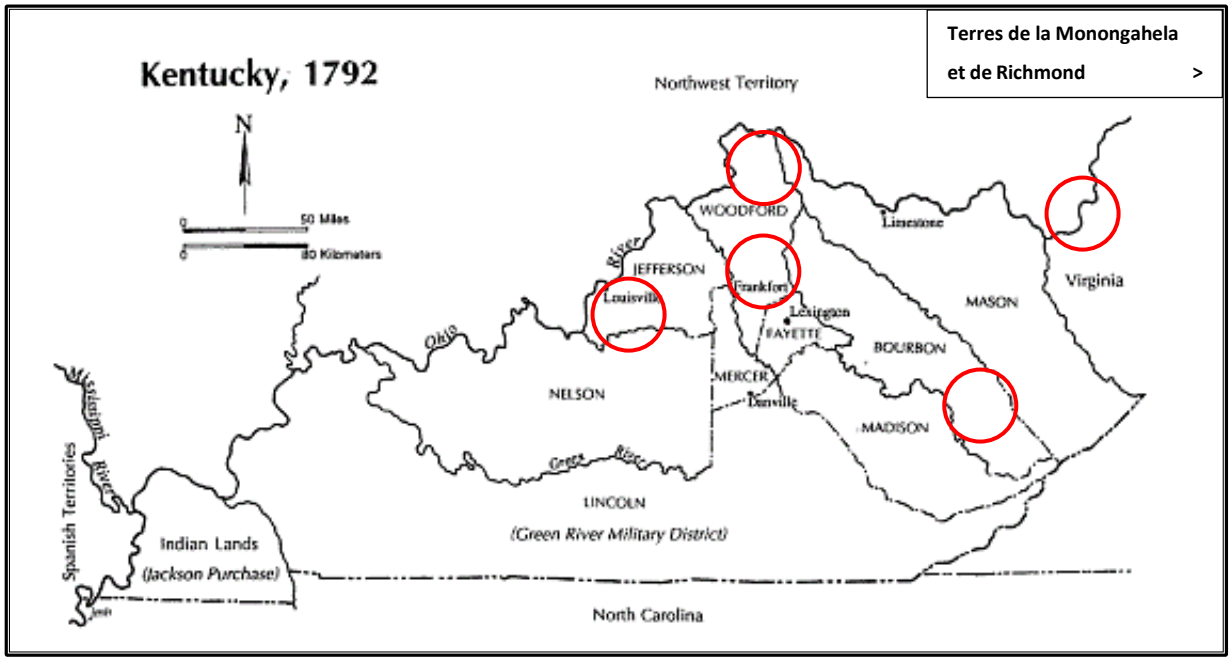
S'ensuivent des désordres financiers et des délais de paiement avec lesquels le spéculateur est contraint de composer. Abstraction faite de la qualité et de la superficie des terrains, une parcelle de 16 900 acres se vend un demi-dollar l'acre en décembre 1801, quand la vente d'une autre, il est vrai nettement plus petite et sans doute de bien meilleure qualité, suivra le cours du marché en 1812, soit 2 dollars l'acre. Mais la transaction est serrée : le premier versement ne s'élève qu'à « environ 143£ de ce qui etois du ! » et le paiement différé, car les acheteurs « comptent vendre leur bétail & cochon dans 2 mois et me payer un bon acompte. [177]»

Agir opportunément reste la manière la plus sûre de limiter les risques. La situation internationale incontrôlable est un facteur dont il s'agit de tirer le meilleur parti. L'on est même disposé à faire le sacrifice d'un stock rentable, à en appeler au sens de l'honneur et à la réputation qui lui est attachée pour honorer ses engagements, ou plutôt payer rubis sur l'ongle en profitant d'une conjoncture particulièrement favorable :

> « Depuis la Paix d'Europe je fais des payements montant a audela de 12 mille gourdes : pour le faire, j'ai été obligé de vendre du Stock qui me donnait un bon Interet ; si j'avais pu le conserver jusques a cette epoque la difference serait en ma faveur de 15 a 16 p^{Ct} de plus il fallait bien faire le sacrifice lorsque tout droit est contre moimeme, surtout que l'honneur et le Credit y sont attachés. [178]»

[176] FURSTENBERG François, *op. cit.*, p. 210, trad MD.
[177] KHSF, *op. cit.,* Savary à Alexander, le 25 décembre 1801 et le 8 octobre 1812.
[178] KHSF, *op. cit.,* Vanuxem à Savary, le 28 janvier 1803.

Lorsque son zèle est, contre toute attente, mis à rude épreuve, Savary s'adjoint parfois les services d'une connaissance, un prêcheur itinérant dans le cas présent, qu'il transforme pour l'occasion en agent immobilier et en convoyeur de viatiques tout séculiers : « Mr J^{n} Collins le ministre qui a vendu mon tract de 2000 acres près de Williamsburg est party pour les Jerseys pour recevoir l'argent qui me revient, il m'ecrit qu'il le deposera a la bank de North America ?[179]» Il convient encore de savoir acheter ou vendre au bon moment, de se montrer réactif, de savoir déléguer et d'être présent sur tous les fronts quand les prix et les intérêts flambent. Le 16 février 1806, Savary annonce à Robert Alexander que « [s]on fondé de procuration de Pensylv^{e} Monongahela […] a vendu [s]a plant^{on} [plantation] 240 acres near Red Stone a 7 Do^{llrs}, [s]on lot & maison a Brunsville 900 D^{lls} et un tract de terre de 400 D^{lrs} dans Harrison Cty a 10 p ^{ct}. [180]» Rien n'est négligé, même pas les *head rights*, ces concessions, d'une surface habituelle de cinquante acres, vendues par certaines sociétés de colonisation. Savary en possède 4100 acres, soit plus de quatre-vingts[181]. La carte proposée ci-après situe les principaux lots et parcelles précédemment évoqués.



Carte 27 : Situation des principales parcelles administrées ou possédées par Jean Savary (Harrison & Klotter, New History of Kentucky, 1997, p. 66-MD)

[179] John Collins est un prêcheur méthodiste, originaire du New-Jersey, qui exerça son ministère à partir de 1803 en Ohio, dans la région du *Little Miami* (*Methodist Magazine for the year of our Lord 1822*, Volume V, New York, Bangs & Mason, 1822, p. 350.) KHSF, *op. cit.,* Savary à Alexander, le 16 février 1806.

[180] *Ibidem.*

[181] KHSF, *op. cit.,* Savary à Alexander, le 6 février 1812.

Il est également nécessaire que le spéculateur intègre un solide réseau qui lui permet d'élargir le champ de ses activités et de gérer au mieux ses affaires. On voit ainsi apparaître dans la correspondance les noms d'émigrés francophones comme de citoyens américains. Le 4 février 1801, les frères Augustin et John Bousquet, depuis Philadelphie, s'adressent à Robert Alexander, « sous les auspices de notre ami commun Mr Savary qui a bien voulu nous introduire a votre connoissance» pour qu'il augmente de cinquante dollars une commission promise à Harry Toulmin[182]. Emigré d'origine britannique, Harry Toulmin, ancien président de la *Transylvania University* de Lexington et Secrétaire d'État du Kentucky, est personnellement intervenu pour faire valoir les droits de Victor Du Pont de Nemours sur 56 000 acres de terre, son agent Waldemard Mentelle s'étant avéré incompétent, et surtout manquant de relations. En mars 1812, James Vanuxem consulte Savary sur l'opportunité de vendre au capitaine Fowler une parcelle de 1000 acres des 6000 que comptent « [l]es Terres d'abercrombie sur le Licking » au prix d'un demi-dollar, étant donné qu'il possède un titre antérieur à celui des actuels propriétaires, et sur celle de vendre au même prix les 5000 acres restants « quoiqu'elles valent le double c'est-à-dire une [*sic*] Dollar. [183]» La solution envisagée est empreinte d'une grande sagesse et révèle une expérience confirmée du terrain : sans titre de propriété, il n'est pas prudent de conclure l'affaire :

> « Puisque nous ne pouvons pas donner un Deed[184], ce serait bien inutil d'accepter un offre ou nous lier a un marché que nous ne pourrions rompre, si ces Terres acquierent une plus grande valeur encore et qu'il serait au pouvoir de l'acheteur de resilier le marché si elles viendraient à diminuer. […] Ne le pensez-vous point ainsi ? [185]»

Quand il s'agit de sa propre réputation, Vanuxem consulte Savary avec une amabilité qui ne lui est pas coutumière. L'administration a, cette fois, fait une erreur de quasiment quinze

[182] KHSF, *op. cit.,* Savary à Alexander, le 4 février 1801. Les frères Jean-Augustin et Jean Toussaint Bousquet, des Bordelais, s'établissent à Philadelphie en 1793 et fondent la société Odier et Bousquet. Jean-Augustin Bousquet revient définitivement à Bordeaux à la fin du Consulat et fonde la maison Bousquet, Anthoine & C° ; son frère reste aux États-Unis où il épouse, le 21 brumaire an XIV (12 novembre 1805), Joséphine Geneviève Céleste Eulalie Clement, une créole du Cap-Français. (MARZAGALLI Silvia, *op. cit*., p. 357-358).

[183] Le Capitaine John Fowler (1756-1840) fut l'un des premiers planteurs virginiens à s'installer dès 1783 au Kentucky qu'il représenta au Congrès de 1797 à 1807. Les Jardins de Fowler étaient une zone récréative qui s'étendait sur 300 acres à l'est de Lexington. (KLEBER John E., *The Kentucky Encyclopedia*, Lexington, University Press of Kentucky, 1992, p. 350, trad. MD. KHSF, *op. cit.,* Vanuxem à Savary, le 30 mars 1812.

[184] Un *deed* est un titre de propriété.

[185] KHSF, *op. cit.,* Vanuxem à Savary, le 30 mars 1812.

mille acres au profit des propriétaires qui ne sont autres que les Frères Terrasson, propriétaires d'au moins soixante-cinq mille acres en Virginie et au Kentucky[186].

> « ne serois-je pas reprehensible si cette quantité seroit enlevé [*sic*] des créanciers mais comme vous n'avés pas fini vos recherches arpentages e&ca vous pourriés attendre jusqu'à ce que tout soit bien reconnu & Etablis & alors faire l'Entrée comme si vous ne vous étiés apperçu de l'erreur que depuis que votre ouvrage est fini. [187]»

Parfaitement conscient du fait que les frères Terrasson sont Lyonnais comme Savary et que les trois Français sont en affaire de longue date, le frileux Vanuxem, en la circonstance propose la prudence face à l'erreur de l'Administration.

Dès les premières années de son séjour en Amérique, Savary a élargi le champ de ses activités commerçantes à la spéculation foncière. D'abord en compagnie d'Albert Gallatin, puis seul, il s'est efforcé, avec parfois de graves déconvenues, de conduire opportunément ses intérêts et a su profiter au mieux des lois fluctuantes de l'offre et de la demande. Grâce à son amitié avec Robert Alexander, il intègre parallèlement et avec intelligence un réseau commercial d'importance qui compte en son sein des Américains influents : le réseau Savary-Alexander, dont nous analyserons ultérieurement la composition, figure parmi ceux qui ont le plus largement contribué à l'implantation commerciale des Français au sud de la rivière Ohio.

4. 2. Le commerçant

A partir de 1810, la correspondance témoigne d'un réel changement de stratégie chez le Lyonnais qui se borne alors à gérer son portefeuille foncier et ses terres pour mieux se consacrer au commerce, secondé par Louis Vimont : son champ d'action se diversifie et s'élargit aux produits les plus porteurs d'un marché qui s'est internationalisé pour mettre en relation l'Europe et la côte Est avec les nouveaux territoires de l'ouest et La Nouvelle-Orléans. On se souvient que suite à la guerre d'indépendance américaine, l'Espagne ferme le

[186] Jean Terrasson, leur père, fonde à Cadix, avec Jean Massip, la société Roux, Cadix, Massip Terrasson et C^ie^, le 10 septembre 1735. (CCI Marseille-Provence, L9-856). RICE Otis K., *The Allegheny Frontier: West Virginia beginnings, 1730-1830*, Lexington, University Press of Kentucky, 1970, p. 138, trad. MD.

[187] KHSF, *op. cit.,* Vanuxem à Savary, le 28 janvier 1803.

Mississippi au commerce[188]. Dans le même temps, l'Ordonnance du Nord-Ouest de 1787 favorise l'intégration des nouveaux territoires à l'Union. Lorsqu'en 1795 le traité de Pinckney autorise à nouveau les navires américains à commercer, qu'il supprime ou diminue les barrières commerciales et surtout institue un droit de dépôt à la Nouvelle-Orléans (un droit dont l'étendue est régulièrement remise en cause par le pouvoir espagnol), il contribue largement au renforcement de liens nouveaux et au développement des échanges commerciaux entre les pays d'ouest et les marchés de l'est. De plus en plus régulièrement, les navires de Philadelphie ou de New York transportent, depuis La Nouvelle-Orléans, la farine et le tabac de Pennsylvanie et du Kentucky ou le coton des Natchez vers les manufactures de la côte est ou de Grande-Bretagne. En 1801, plus d'un million de livres de coton américain et 1 068 tonneaux de tabac américain transitent ainsi par La Nouvelle-Orléans.[189]

Mais en octobre 1802, lorsque l'intendant espagnol de Louisiane, Juan Morales, assujettit l'importation des marchandises américaines à une taxe de 25%, il met de fait un terme au droit de dépôt et malmène le commerce sur le Mississippi et la navigation des navires neutres. La nouvelle, perçue à juste titre comme servant les intérêts de la France et bénéficiant à son commerce avec les Caraïbes aux dépens de celui des États-Unis, se répand à travers le pays comme une traînée de poudre ; elle est considérée comme « une déclaration de guerre contre les États-Unis [190] ». Mi-décembre 1802, la *Gazette des États-Unis* de Philadelphie écrit : « L'opinion générale est que la décision de l'intendant est à imputer à l'influence des Français, qui, après s'être installés ici veulent chercher noise aux États-Unis. [191]» L'évènement prend de suite une dimension nationale, voire internationale, car la fermeture du port de La Nouvelle-Orléans affecte non seulement le commerce de l'ouest, mais aussi le commerce international dans son ensemble : en 1801, l'Angleterre avait importé 6 400 000 boisseaux de farine américaine et environ 1 650 000 livres de coton. [192] La réaction des habitants des pays d'ouest ne se fait pas attendre, telle cette protestation véhémente des

[188] Cette partie de notre réflexion doit beaucoup au travail de STEARNS Susan Gaunt, "Streams of Interest: the Mississippi River and the Political Economy of the Early Republic, 1783-1803", Université de Chicago, thèse soutenue en août 2011.

[189] WHITAKER A. Preston. (1934). *The Mississippi question, 1795-1803: a study in trade, politics, and diplomacy*, New York, C. Appleton-Century Co., 1934, p. 139.

[190] La Louisiane est en effet secrètement rétrocédée à la France suite au traité de San Ildefonso, le 1er octobre 1800. « Extrait d'une Lettre d'un Habitant de La Nouvelle-Orléans à un Gentleman de cette Ville », *Poulson's American Daily Advertiser*, Philadelphie, le 27 novembre 1802, trad. MD.

[191] « Extrait d'une Lettre de la Nouvelle Orléans », *Gazette of the United States,* Philadelphie, 17 décembre 1802, trad. MD.

[192] "London Price Current," *American and Baltimore Daily Advertiser,* 3 décembre 1801.

habitants du Kentucky près le Président des États-Unis, le Sénat et la Chambre des Représentants, qui réclament de manière confiante mais ferme le rétablissement de la zone franche :

> « Nous comptons avec confiance sur votre sagesse et votre justice et nous nous engageons à soutenir, au prix de nos vies et de nos fortunes, les mesures qu'exigent l'honneur et l'intérêt des États-Unis.[193]».

L'honneur et l'intérêt des États-Unis est aussi celui des habitants des pays d'ouest qui tirent l'essentiel de leurs ressources des produits de la terre : l'ouverture du fleuve a procuré un marché aux productions des États nouvellement créés et assuré un espoir de promotion à une population qui a plus que doublé en l'espace de dix ans[194]. Enfin, l'argent et les marchandises circulent. « Le Mississippi est tout pour eux, » écrit James Madison à Charles Pinckney. « C'est l'Hudson, le Delaware, le Potomac et toutes les rivières navigables des États de l'Atlantique, réunies en un seul cours. [195]» Leurs revendications sont entendues par le Président Jefferson qui propose au Congrès l'envoi en France de James Monroe en tant que « ministre extraordinaire » chargé de négocier, en compagnie de l'ambassadeur Livingston, la cession de La Nouvelle-Orléans et des Florides aux États-Unis. Le rapport du *Comité chargé du versement des deux millions de dollars pour l'achat de La Nouvelle-Orléans et des Florides* est très explicite à ce sujet :

> « Ainsi, même si les négociations de traités échouaient et que les États-Unis devaient faire la guerre pour obtenir l'accès au Mississippi, une telle décision ne découlerait pas d'un désir d'expansion territoriale, mais plutôt de "justice". [196]»

[193] *Palladium*, Frankfort, KY, 2 décembre 1802, trad. MD.

[194] La population du Kentucky, par exemple, est passée de 73677 à 220955 habitants entre 1790 et 1800. "Resident Population and Apportionment of the U.S. House of Representatives, Kentucky," *U.S. Census Bureau*, http://www.census.gov/dMD/www/resapport/states/kentucky.pdf, [Consulté le 25 janvier 2018].

[195] "Mr. Madison, Secretary of State, to Charles Pinckney, Minister to Spain, November 27, 1802," *State Papers and Correspondence Bearing upon the Purchase of the Territory of Louisiana*, 64.11, trad. MD.

[196] "Report of Committee to whom was Referred a Resolution Providing for an Additional Appropriation of Two Millions of Dollars for the Purpose of Intercourse with Foreign Nations, January 12, 1803," *State Papers and Correspondence Bearing Upon the Purchase of the Territory of Louisiana*, p. 84-88, trad. MD.

Les grands mots sont lâchés et la menace brandie, qui disent la détermination des États-Unis. Plus loin, la référence au texte de la *Déclaration d'Indépendance* est nette et tend à justifier la politique expansionniste de Thomas Jefferson au nom du droit souverain de la démocratie américaine :

> « Le gouvernement des États-Unis est organisé différemment des autres dans le monde. Son objet est le bonheur de l'homme [...] aux États-Unis, le peuple règne. Ses représentants sont les gardiens de leurs droits, et il est du devoir de ces représentants de le prémunir contre tout événement qui peut, même à longue échéance, engager l'intérêt et le bonheur de la nation. [197]»

Affaibli dans l'archipel des Caraïbes par les conséquences meurtrières de l'indépendance d'Haïti et tout occupé par le conflit qui l'oppose à l'Angleterre, Napoléon cède. Six décennies avant le début de la Guerre de Sécession, l'achat de la Louisiane en 1803 fait donc du Mississippi un fleuve entièrement américain, connecte les pays d'ouest au marché transatlantique et réunit au sein de la nation américaine les intérêts naguère disparates de l'est et de l'ouest. Cette « nouvelle donne » s'avère des plus favorables au commerce de la vallée de l'Ohio et suscite chez Savary une réelle inflexion de stratégie.

En novembre 1801, Louis Vimont est très affairé. Tandis que Savary est en voyage d'affaires sur ses terres de la Monongahela, il est entrain de « Batire la dam[198] de Son Moulin et je crens les aux ; et jes des ouvriers avec qui je suis obligé de resté »[199]. Le projet est d'importance : mû par les eaux de l'*Hinkston Creek* qui arrose Millersburg, ce moulin, à la fois moulin à moudre le blé comme tous types de céréales et moulin à scie pour la découpe du bois, constitue un outil de production essentiel pour l'agriculture et l'artisanat. Autour du moulin, se développera une zone d'activité artisanale réunissant meunerie, scierie et distillerie, trois secteurs d'activité faisant partie avec le textile des produits les plus porteurs du marché. En alliant aux services du moulin à scie les avantages commerciaux que lui procure la distillation des céréales, les deux associés comptent tirer bénéfice de deux composantes importantes du marché local, ceux de la farine et des boissons alcoolisées, sans omettre les marchandises sèches dont Savary va s'approvisionner chaque année sur la côte Est : « J'ay du

[197] *Op. cit., ibidem,* trad. MD.
[198] Le mot *dam* signifie « barrage » en anglais.
[199] KHSF, *op. cit.,* Vimont à Alexander, le 1er novembre 1801.

beau cotton p [pour] Chemise, n'en achettés pas », annonce-t-il à Alexander[200]. Peu après, l'infatigable Lyonnais se lance dans le commerce de la farine avec La Nouvelle-Orléans et le territoire espagnol environnant[201]. Mais le trafic est dense et la navigation dangereuse sur le Mississippi. Le bateau fait naufrage et le chargement est perdu. Ce qui donne l'occasion à l'opportuniste Vanuxem, qui deviendra directeur de l'*Union Mutual Insurance Company* et qui sert d'intermédiaire, de proposer ses bons services[202] : « En m'instruisant de votre operation en tems j'aurai pu faire faire les assurances & vous couvrir par la d'une grande partie de votre Infortune. [203]» Parallèlement au développement des banques durant la même période, le nombre des compagnies d'assurances, après un relatif immobilisme jusque dans les années 1820, connaîtra une très forte expansion à la fin du demi-siècle, et sera multiplié par douze, passant de quatre à quarante-huit compagnies entre 1800 et 1850[204]. L'entreprise de Savary était-elle hasardeuse ? C'est ce que laissent supposer ses courriers de Vanuxem qui, tous, sont accusatoires et pointent du doigt sa négligence :

> « Si je vous observe cecy ce n'est point pour vous engager a de nouvelles tentatives de ce genre puisque tout vous tourne si malheureusement, mais que, m'en faisant part et me donnant ordre de faire assurer, vôtre perte n'auroit pas eté aussi sensible. [205]»

Le bouillant Savary ne prête guère crédit aux recommandations du frileux Vanuxem. En 1806, il possède trois bateaux sur l'Ohio, quatre en 1808[206] : « Un de mes bateaux est chargé. Les produits pour le second sont prets il ne manque que des waggons qui ne sont pas assez abondants. Je suis prêt a partir aux premieres eaux [207]». Il n'y a pas de temps à perdre : il faut à tout prix profiter du moment où le niveau de la rivière facilite le passage sans encombres de ses chutes, faire en sorte d'arriver parmi les premiers à La Nouvelle-Orléans pour bénéficier

[200] KHSF, *op. cit.,* Savary à Alexander, le 6 décembre 1801.

[201] En 1803 il subsiste encore sur chaque bord du Mississippi et près de La Nouvelle-Orléans, une zone dont les États-Unis et l'Espagne revendiquent le contrôle.

[202] D'après les *Wurts family papers*, HLAW, http://hdl.library.upenn.edu/1017/d/pacscl/HML_1982, [Consulté le 5 octobre 2017].

[203] KHSF, *op. cit.,* Vanuxem à Savary, le 28 janvier 1803.

[204] Historical Statistics of the United States, Colonial Times to 1970 (désormais HSUS), séries X 879-889, p. 1057.

[205] KHSF, *op. cit., ibidem.*

[206] APPLE Lindsey, « The French in Central Kentucky : the Myth and Reality of Assimilation », *Border States, journal of the Kentucky-Tennessee American Studies Association*, N°4, Middle Tennessee State University, 1983, p. 8, trad. MD et KHSF, *op. cit.,* Savary à Alexander, le 6 mars 1808.

[207] KHSF, *op. cit.,* Savary à Alexander, le 16 février 1806.

des prix de vente les plus favorables. Un fondé de pouvoir a vendu en effet certaines terres et les a payées « en produits en fer, pot métal, papier**,** linseed oil [huile de graines de lin] et une exellente eight days clock[208] at 60 Dlrs », tous produits des régions septentrionales propres à alimenter le dynamique marché de La Nouvelle-Orléans[209]. La farine reste cependant la production principale du moulin de Millersburg, tenu par « un Anglais habile garçon et mill right [meunier], vous aurez du plaisir a voir la belle farine que nous faisons. J'en auray 800 B^{ils} p. mon compte. [210]» A partir de 1812, la production de farine sera effectuée à partir d'une céréale locale, le blé barbu, « plus pesant de 65 jusqu'à 70 p boisseau, plus robuste et reste moins de temps en terre. On trouve cependant qu'il ne fait pas la farine tout a fait si blanche ; tous nos fermiers le préfèrent. [211]»

Et quand son jeune compatriote Waldemard Mentelle envisage la construction d'un four de potier, Savary plaide la cause du jeune homme démuni auprès du banquier Robert Alexander : « il aurait besoin d'une couple de 100 D^{rs} et avec 5 à 600 l'affaire peut se commencer en grand en batiments, ouvriers. » Mais aussitôt, l'entrepreneur et commerçant, toujours prompt à échafauder les hypothèses les plus audacieuses, ajoute :

> « afin de s'assurer la continuation des profits de l'entreprise, on pourroit par la suite acheter deux jeunes negres qui apprendroient le metier du maitre potier et l'on ne craindrait pas que ce dernier vous quitte ; en vérité si je n'avois pas tant de fers au feu, j'aimerais à m'engager dans pareille entreprise, cela ne demande que peu d'argent. [212]»

« Quel esprit ne bat la campagne ? Qui ne fait châteaux en Espagne ? » disait La Fontaine[213]. Savary va bien vite en besogne et l'argumentaire hésite entre les arguments propres à convaincre le banquier, tel cet achat d'esclaves qui assurerait à l'entreprise sa pérennité et des supputations quant à une fortune promise dont il aimerait être l'instigateur à moindre coût. Finalement, la fibre commerciale reprend le dessus qui pointe clairement des

[208] Pendule prévue pour fonctionner hui jours sans avoir à en remonter le mécanisme.

[209] KHSF, *op. cit., ibidem.*

[210] KHSF**,** *op. cit.,* Savary à Alexander, le 6 mars 1808. Sur le commerce de la farine, on pourra consulter GERVAIS Pierre, "Market Manipulation, the 1780s Way: What a Letter to a Flour Dealer Tells Us About the Early Modern Political Economy" Common-place.org. vol. 16, no. 2 (Winter 2016). http://common-place.org/book/market-manipulation-the-1780s-way-what-a-letter-to-a-flour-dealer-tells-us-about-the-early-modern-political-economy/.

[211] KHSF, *op. cit.,* Savary à Alexander, le9 juillet 1812.

[212] KHSF, *op. cit., ibidem.*

[213] La Fontaine*, Fables*, « La Laitière et le pot au lait », livre VII, fable 10.

bénéfices substantiels envisageables et le choix éclairé d'un lieu de production favorable à la distribution et à la consommation d'un produit de qualité supérieure :

> « Si l'on suivait ensuite la fayance cela demanderait un peu plus mais toujours en proportion, puisque le produit peut se vendre tout de suite ; s'il y a un avantage d'etre dans les bois et près de la rivière pour envoyer le produit, il y a aussy un autre avantage d'etre près d'une ou plusieurs villes qui consomment beaucoup. […] Le stone ware[214] que fait Mentelle est excellent, peut aller sur le feu […] cependant il n'en pourroit pas fournir autant qu'on en demanderoit.[215]

Le 12 mars 1809, Savary se réjouit du succès de l'entreprise qui est en bonne voie : « Mr Mentelle a un ouvrier & il commence de plus belle ; qu'il réussisse est un de mes vœux ardents. [216]» Waldemard Mentelle peut fabriquer grès et faïence qui garniront bientôt les rayons de son magasin à Lexington. L'intervention amicale de Savary, si elle peut paraître anecdotique, est révélatrice de l'un de ses traits de caractère les plus probants. S'il s'agite souvent, parcourt le pays, omet par négligence ses obligations et court à l'échec par manque de prévoyance, il peut aussi s'enflammer pour un projet, fourmiller d'idées, s'adapter aux événements et faire preuve d'une inventivité de tous les instants. Le 6 mars 1808, il propose à Alexander « un arrangement » consistant à ce que la banque de Frankfort et celle de Philadelphie disposent d'un stock identique de « notes » à taux réduit dont l'une et l'autre feraient usage exclusivement à l'intention des étrangers qui en auraient besoin. L'idée est novatrice en ce qu'elle tend à favoriser l'accès des étrangers au circuit économique ; elle prend une valeur accrue quand on sait qu'elle est émise au moment où l'embargo instauré par Jefferson est de plus en plus contesté et suscite une désapprobation dont la suite de la lettre se fait l'écho : « 3 Bateaux sont prets et le S^{nt} le sera bientôt aussy et partiront aux P^{ères} eaux J'ay la chance de perdre 50 p Cent env^{on} Si l'embargo continue ou gagner 100 at 200 p Ct s'il etoit levé. [217]» Quand le *Non-Intercourse Act* du 1er mars 1809 limite l'embargo à la France et à l'Angleterre, il impute au *banking system* et à l'émission excessive de papier-monnaie une conjoncture financière peu favorable aux opérations commerciales[218]. L'argument est

[214] Le *stoneware* est une poterie de grès.
[215] KHSF, *op. cit.*, *ibidem.*
[216] KHSF, *op. cit.,* Savary à Alexander, le 12 mars 1809.
[217] KHSF, *op. cit.,* Savary à Alexander, le 6 mars 1808.
[218] *Banking system* : le système bancaire.

d'importance et révèle une fine analyse de la situation : les États du Nord ont au fil du temps accumulé les bénéfices par crainte de « leur ruine totale dans la suspension de ce commerce », tandis que les États du Sud « plus contenus dans leurs operations commerciales » supporteront plus facilement la crise, malgré une perte de capital. Telle serait l'explication de « L'opposition des états du nord a la continuation de L'embargo et la raison de leur conduite anti ministerielle & anti patriotique [219] ». Si elle n'est pas dénuée d'une certaine justesse, l'opinion de Savary, qui rend le seul système bancaire responsable d'un environnement économique défavorable, mérite d'être corrigée. La discipline, le travail et l'esprit d'entreprise constituent dans les États du Nord les éléments fondamentaux d'une liberté chèrement acquise, une liberté dont l'enthousiasme démocratique fait un des facteurs de l'accomplissement personnel. L'*institution particulière,* quant à elle, favorise dans le Sud le maintien d'une société de type aristocratique qui, en usant de l'esclavage, n'est pas directement confrontée à la pénibilité inhérente au travail et assure la fortune des planteurs qui s'enrichissent. Tels sont les deux clichés communément véhiculés par une vulgate opposant le Nord capitaliste au Sud aristocratique que Joyce Appleby remet en cause : « Les fédéralistes du nord partageaient en fait beaucoup des idées des planteurs sur la famille, la hiérarchie et l'ordre, mais l'esclavage et le comportement face au travail qu'il induisait firent naître un gouffre entre eux [220] ». Plusieurs historiens, tels E. Baptist et W. Johnson approfondissent aujourd'hui la réflexion, s'opposent à cette partition traditionnelle entre un Nord *Yankee* héritier d'une culture d'origine britannique faite de rigueur, de sévérité et d'opiniâtreté, et un Sud aristocratique attaché à la tradition et associent clairement le modèle de la plantation esclavagiste à l'essor du capitalisme, tant en termes de profit que d'organisation sociale [221].

« Patience industry & perseverance doivent suppleer aux circonstances qui continuent d'etre difficilles » écrit Savary en mai 1809 en joignant les actes aux paroles[222]. Patience, persévérance et industrie sont bien à l'ordre du jour pour le commerçant qui attend à

[219] KHSF, *op. cit.,* Savary à Alexander, le 12 mars 1809. L'annexe 1 propose un large extrait de cette correspondance.

[220] APPLEBY Joyce, *Inheriting the Revolution, the First Generation of Americans*, Cambridge, Harvard University Press, 2001, p. 158, trad. MD.

[221] On pourra se reporter sur le sujet à JOHNSON Walter, *River of Dark Dreams. Slavery and Empire in the Cotton Kingdom*, Cambridge, Harvard University Press, 2013, BAPTIST Edward, *The Half Has Never Been Told. Slavery and the Making of American Capitalism,* New York, Basic Books, 2014.

[222] KHSF, *op. cit.,* Savary à Alexander, le 9 mai 1809.

Millersburg le prochain retour de Louis Vimont « party il y a deux semaines pour la Monongahela amener un batteau chargé d'envon [environ] 1600. Gons [gallons) wisky » et celui de James Wilson qui doit lui ramener du coton du Tennessee[223]. Et pour la première fois, il envisage de renoncer à son voyage annuel « aux ports de l'est » et de s'approvisionner d'une autre manière, la raison en est que « les fermiers ont peu de besoin, se pourvoyant eux-mêmes en grande partie pour leurs vetements et n'achetant que quelques groceries indispensables [224]». Les effets de l'embargo se font sentir : la clientèle paie mal et en retard, quand elle paie, et « Il y a bien peu de ressource de se faire payer des notes echües depuis longtemps ; La plupart remetent Jusqu'aprés Harwest[225] et payent en blé [226]».

C'est à cette époque qu'apparaît chez Savary (doit-on y voir un signe de sagesse ou une prise de conscience de la marche inexorable du temps ?) le désir, clairement exprimé, non point de se retirer des affaires, mais d'en modifier radicalement la gestion. Les tracasseries immobilières occupent bien moins de place dans la correspondance, comme si le Lyonnais avait décidé de « changer de cap » : « Je ferle les Voiles, Je diminue la marche de mon vaisseau ? mais Je ne peux arreter entièrement son cours [227] ». La métaphore marine est doublement parlante en ce qu'elle s'applique parfaitement aux conséquences fâcheuses de la conjoncture et qu'elle est le fait d'un commerçant qui envisage de recentrer son activité sur le commerce fluvial, peut-être plus prometteur, de l'Ohio et du Mississippi. Savary en a maintenant intégré parfaitement le fonctionnement et étend son activité à des secteurs différents et complémentaires dont la correspondance se fait régulièrement l'écho. Telle est la raison essentielle pour laquelle Jean Savary songe à mettre un terme aux voyages qu'il effectue régulièrement jusqu'aux ports de la côte Est. À cela s'ajoute sans doute une certaine lassitude bien compréhensible de la part d'un homme qui approche de la soixantaine, lassitude que partage Charles Gratiot, un commerçant de Saint-Louis, qui écrit à l'un de ses correspondants : « lanné prochaine au retour de mon voyage (s'il a lieu) jacheverai mon

[223] KHSF, *op. cit.,* Savary à Alexander, le 9 mai 1809. James Wilson : commerçant et ami de Savary, son bateau chargé de coton a fait récemment naufrage. Après 1812, il s'installe près de la rivière Kanawha où il fabriquera du sel en partenariat avec Savary. (D'après LAMKIN U. W., *History of Henry Co MO*, Historical Publishing Co, 1919, p 464, trad. MD).

[224] KHSF, *op. cit., ibidem.*

[225] *"Harwest"* pour *harvest*: la moisson, la récolte.

[226] KHSF, *op. cit., ibidem.*

[227] KHSF, *op. cit., ibidem.* Rappelons ici que Savary confond régulièrement le point d'exclamation et le point d'interrogation.

moulin a farine[228]». Mais le désir proclamé de « ferler les voiles » souligne d'autant plus l'importance majeure de ce voyage à l'Est qu'effectuent d'abord, comme Charles Gratiot, les commerçants spécialisés dans le commerce de la fourrure et ceux qui, comme Savary s'attachent à

> « Créer des liens entre leurs clients et le vaste monde des capitaux et des biens sur la côte atlantique. Nourrir ces liens impliquait de rassembler des articles pour l'exportation, de les transporter le long des rivières Ohio et Mississippi, de planifier des voyages pour les acheter à Philadelphie et d'acheminer les biens de consommation vers l'ouest au-delà des Appalaches. [229]»

Ces voyages témoignent de la permanence des liens commerciaux, souvent chaotiques, qui unissent les États-Unis à leur ancienne métropole et à l'Europe. Baltimore et Philadelphie constituent, au moins jusqu'en 1810, date à laquelle elles seront supplantées par le marché newyorkais, la plate-forme de distribution privilégiée des produits venus d'Europe en direction de l'ouest et du sud. Les marchandises sèches, les vins fins, les articles de nouveautés, auxquels la côte Est adjoint ses propres productions, transitent par le Maryland et la Pennsylvanie pour approvisionner en « *groceries* » les marchés des pays d'ouest et de Louisiane. Les commerçants des grands ports atlantiques en tirent profit [230]: Olivier Le Gouic estime que, globalement, leur nombre fait plus que doubler entre le début du XVIIIe siècle et la veille de la Révolution, comme le confirme le tableau ci-après réalisé à partir des observations qu'il a synthétisées d'après les travaux de Jean Meyer, Olivier Pétré-Grenouilleau, Paul Butel, Philippe Gardey et Charles Carrière [231]:

---

[228] Missouri Historical Society (désormais MHM), *Charles Gratiot Papers*, Box 2: Charles Gratiot Letterbook, 1797-1817, Charles Gratiot à JJC Schneirlog [?], le 1er mai 1800.

[229] GRUENWALD Kim M., *River of Enterprise, op. cit.,* Bloomington and Indianapolis, Indiana University Press, 2002, p. 62, trad. MD.

[230] *Groceries* : produits (d'épicerie).

[231] Synthèse effectuée par LE GOUIC Olivier, *Lyon et la mer au XVIIIe siècle, Connexions atlantiques et commerce colonial*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2011, p. 26-27, d'après BUTEL Paul, *Les négociants bordelais. L'Europe et les Iles au XVIIIe siècle*, Paris, Aubier, 1974, p. 283, CARRIERE Charles, *Richesse du passé marseillais. Le port mondial au XVIIIe siècle*, Marseille, CCI, 1979, p. 69, GARDEY Philippe, *Négociants et marchands de Bordeaux. De la guerre d'Amérique à la Restauration (1780-1830)*, Paris, PUPS, 2009, p. 83, MEYER Jean, *L'armement nantais dans la deuxième moitié du XVIIIe siècle*, Paris, SEVPEN, 1969, p. 261, PETRE-GRENOUILLEAU Olivier, *Les négoces maritimes français, XVIIe-XXe siècles*, Paris, Belin, 1997, p. 145.

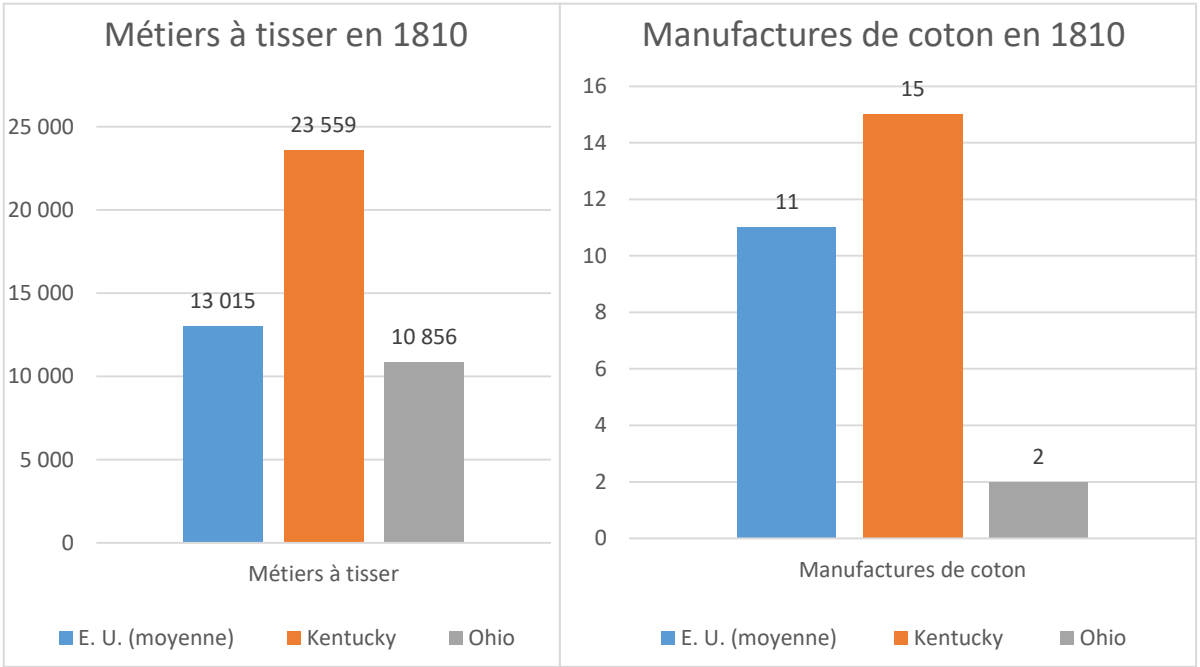
	Au début du XVIIIe siècle	A la veille de la Révolution
NANTES	230 à 237	328 à 400
BORDEAUX	150	452
MARSEILLE	250 à 275	750
LYON	150	287
TOTAL	**780 à 812**	**1817 à 1889**

Tableau 7 : Estimation de l'évolution du nombre de commerçants dans les grands ports atlantiques français au XVIIIe siècle (O. Le Gouic, MD)

S'il est perturbé, ce marché n'en est pas moins florissant, et Savary le sait bien, qui, certes, débarque en Amérique en tant que représentant de la maison Jean-Jacques Coulougnac, spécialisée dans le commerce des étoffes lyonnaises et membre à part entière du réseau commercial transatlantique. Mais l'agent de Coulougnac, une fois en Amérique, n'a de cesse d'étendre son secteur d'activité et de diversifier son champ d'action. Lorsqu'il propose à la vente une magnifique horloge hebdomadaire et de l'excellent coton pour chemises, Savary se connecte au commerce mondial, comme cette femme du Kentucky qui « lorsqu'elle effectuait ses courses […] et choisissait des articles importés d'Inde, de Chine et d'autres pays du marché mondial, se connectait à la culture du monde entier. [232]» L'expansion du marché cotonnier à partir de 1800, s'il bénéficie essentiellement à l'industrie textile britannique, participe également au développement des manufactures. Le coton que Wilson ramène du Tennessee sera traité au Kentucky, État du Sud qui bénéficie plus que d'autres États d'un savoir-faire technique (l'Américain Eli Whitney met au point l'égreneuse à coton en 1793) et d'un apport d'esclaves suite à l'afflux des planteurs réfugiés de Saint-Domingue. Les *Tabular Statements of the Several Branches of American Manufactures* de 1810 permettent la mesure de la place occupée par ces manufactures dans le développement commercial des États-Unis. Le nombre important des métiers à tisser au Kentucky peut surprendre. Le graphique ci-après révèle effectivement un chiffre moyen de plus de 13 000 métiers à tisser par État, chiffre qui prend vraisemblablement en compte les métiers à tisser à usage domestique, le tissage étant une activité familiale et artisanale très pratiquée dans les familles pionnières. L'historiographie traditionnelle a longtemps présenté les habitants des pays d'Ouest comme de solides agriculteurs indépendants et autosuffisants, qui pratiquent une

[232] PERKINS Elisabeth, « The Consumer Frontier: Household Consumption in Early Kentucky », *Journal of American History N° 78, September 1991*, p. 487, trad. MD.

agriculture vivrière dont les surplus sont écoulés au marché, l'agriculture et l'artisanat à caractère uniquement familial demeurant les rouages essentiels de l'activité économique[233]. L'innovation demeure lente et la concurrence limitée de sorte qu'une installation sur la Frontière constitue un recours envisageable pour les agriculteurs les plus pauvres et les habitants des villes désireux d'échapper à un travail salarié permanent. À cette vision très turnérienne de l'économie de la Jeune Amérique se substitue une approche plus dynamique. Durant la période, un mode de production particulier, le *putting out system*, prend une réelle expansion, particulièrement dans le textile, le travail du cuir et la chapellerie[234]. Une partie du travail nécessaire à la réalisation du produit est assurée dans le cadre familial par de « petites mains » avant que celui-ci ne soit traité de manière standardisée dans des ateliers pourvus d'outils coûteux et encombrants nécessaires à sa finalisation et à sa distribution à grande échelle. On l'aura compris, l'artisanat à caractère familial a laissé place aux premières méthodes de rationalisation de la production d'inspiration capitaliste, et le *putting out system* ouvre la voie à une industrialisation qui se généralisera au milieu du siècle.



Graphique 8 : Nombre de métiers à tisser et de manufactures de coton aux États-Unis, au Kentucky et en Ohio en 1810 (MD)

[233] BEARD Charles A, BEARD Mary R., *The Rise of American Civilization*, 1ère partie, New York, MacMillan, 1927.

[234] On peut consulter à ce propos SHERRY Robert, 'Comments on O'Connor's Review of The Twisted Dream: Independent Commodity-Production versus Petty-Bourgeois Production', *Monthly Review, 28*, (1976), I, p. 52-60.

L'agriculture et l'artisanat à caractère familial demeurent cependant les rouages essentiels de l'activité économique des pays d'Ouest. Savary vend son blé à La Nouvelle-Orléans, un blé sélectionné avec soin dans les fermes environnantes et moulu à Millersburg :

> « Tout ce pays cy a une superbe récolte de blé, ce qu'on attribue a l'espece qui est du blé barbu il est plus pesant de 65 jusqu'à 70 p Boisseau, plus robuste reste moins de temps en terre : on trouve cependant qu'il ne fait pas la farine tout a fait si blanche ; tous nos fermiers le preferent [235]».

Moulins à farine, scieries et distilleries traitent les productions agricoles, forestières et minières et alimentent également le marché local et intérieur. Les distilleries sont nombreuses aux États-Unis en 1810. Chaque État en possède en moyenne 567 et le seul État du Kentucky en compte 2 000[236]. Le marché est florissant : les mille six cents gallons dont Jean Savary attend la livraison en mai 1809 en paiement de terres qu'il a vendues représentent plus de six mille litres. Déjà Perrin du Lac considérait le whisky comme un véritable fléau national en matière de santé publique : « Le genre d'ivrognerie qui est la suite de l'excès que l'on en fait est dégoûtant ; et son usage, quelque modéré qu'il soit, me paroît agir puissamment sur le genre nerveux. [237]» Pour ce qui est des scies à moulin, on s'approvisionne à Philadelphie auprès d'un fournisseur américain nommés Rowland. Quant à Sellers il s'apprête à « livrer les Cotton Cards pour votre maître de Poste. [238]» Mais c'est la firme Brugière et Tesseire qui fait office d'intermédiaire sur place. Et lorsque Savary se plaint d'un retard de livraison des articles commandés, Vanuxem réagit vertement :

> « Vous avez tord d'apostropher Mr Brugière et T. [Tesseire] [239] d'être les plus negligents du monde entier. Je voudrais vous voir à la tête d'une maison de commerce comme la leur recevant des ordres du tiers et du quart du Western Territory, Kentucky, &a &a des marchands que vous ne connaissez pas, parmi lesquels ordres il y a les ¾ des articles qui ne sont pas de

[235] KHSF, *op. cit.,* Savary à Alexander, le 9 juillet 1812.

[236] Tabular Statements of the Several Branches of American Manufactures (désormais SSBAM), p. 22.

[237] PERRIN DU LAC, *op. cit*., p. 131.

[238] Le postmaster ou maître de poste de Millersburg est Louis Vimont, entré en fonction le 10 janvier 1807, https://about.usps.com/who-we-are/postmasterfinder/welcome.htm [Consulté le 27 septembre 2016].Les « cotton cards » sont des cardeuses à coton. KHSF, *op. cit.,* Vanuxem à Savary, le 22 juillet 1812.

[239] D'abord employé avec James Berthoud par la firme *Tarascon Brothers*, Charles Brugière fonde avec Anthony Teisseire l'entreprise *Brugière et Teisseire* après l'arrivée de celui-ci à Philadelphie en 1800. https://gw.geneanet.org/pierfit?lang=en&p=charles+borromee&n=de+brugiere [Consulté le 2 décembre 2017].

votre magasin & que vous devez chercher dans cinquante boutiques & payer comptant les 7/8 & repondre du reste. [240]»

A nouveau, on constate la polyvalence du réseau commercial de Savary et Vimont qui s'intéressent aussi à la fabrication des textiles, œuvrent de concert avec les artisans américains et les commerçants français établis sur place, intègrent un large réseau très dépendant des fluctuations et impondérables du marché et parviennent à développer à Millersburg un pôle manufacturier régional. Le développement de l'économie des pays d'Ouest et de Louisiane en fait les plaques tournantes d'un commerce intérieur entre l'est, les nouveaux territoires et la Louisiane. Les productions agricoles, minières et manufacturières des pays d'Ouest sont exportées vers l'est et le sud. À l'aube de la seconde Guerre d'Indépendance, Savary constate qu' « il passe une quantité considerable de waggons chargés de chanvre pour l'est ; Cet art reprend un peu faveur. [241]» L'historien Craig Thompson Friend explique que le chanvre, « utilisé pour fabriquer des cordes, des sacs et pour vêtir les esclaves, […] ne tarda pas à connecter le *Bluegrass* non seulement au sud du Kentucky, mais aussi aux États du sud. […] A la veille de la guerre de 1812, l'État ravitaillait en chanvre le sud tout entier. Les corderies des comtés de Fayette et de Bourbon produisaient plus de 94% des toiles à sac de la nation. [242]» Les chiffres de production présentés ci-après confirment l'analyse[243] :

CHANVRE	**Tonnage**			**Product° (yards)**		
	E. U.	**KY**	**%**	**E. U.**	**KY**	**%**
Sacs de chanvre				463 213	453 750	98%
Câbles, cordages	10 843,5	1 991,5	18%			

Tableau 9 : Production de chanvre aux États-Unis et au Kentucky en 1810 (MD)

[240] KHSF, *op. cit.,* Vanuxem à Savary, le 22 juillet 1812.
[241] KHSF, *op. cit.,* Savary à Alexander, le 9 juillet 1812.
[242] FRIEND Craig Thompson, *Kentucke's Frontiers*, Bloomington and Indianapolis, Indiana University Press, 2010, p. 222, trad. MD.
[243] TSSBAM, p. 4 et 31.

La fibre est cultivée de longue date au Kentucky où les sacs destinés à l'emballage des balles de coton représentent 98% de la production nationale, les 2% restants étant fabriqués en Géorgie. Les câbles et cordages nécessaires au gréement des navires sont essentiellement produits dans l'est. Le seul Kentucky en produit 18% du tonnage.

Dans les trois dernières années de sa vie, Jean Savary envisage de se retirer des affaires. James Vanuxem s'en réjouit avec compassion et amitié :

> « Mr Vimont […] me confirme la détermination que vous avez prise de vous retirer des affaires mercantiles et qu'il a pris pour son C^te^ le restant de votre magasin & la suite de vos anciennes affaires. Votre ambition de les faire en grand, avec de faibles moyens pécuniers ne pouvaient prospérer qu'autant que la fortune vous aida. [244]»

Impossible cependant d'envisager une brutale cessation d'activité. L'intérêt marqué des habitants du Kentucky pour les chevaux se transforme en opportunité à saisir pour un Savary bien informé : dix ans plutôt, Michaux notait déjà :

> « Depuis quelque temps les habitans du Kentucky se sont adonnés à faire des élèves[245] de chevaux. […] C'est de la Virginie, celui de tous les États de l'Union qui passe pour avoir les plus beaux chevaux de selle et de carrosse que viennent originairement ceux qui existent dans ce pays, et dont la plus grande partie y fut amenée par les émigrans qui, de la Virginie, sont venus s'établir dans cet État. [246] »

Malgré les risques inhérents à ce type d'opération financière, le Lyonnais entend bien adjoindre à l'aventure le banquier Robert Alexander, dont le fils, héritier d'une riche fortune et d'un savoir-faire acquis lors de sa jeunesse en Ecosse, fera du domaine de *Woodburn* un centre hippique des plus réputés. Et le voici qui organise une vente publique dont il effectue le rapport chiffré suivant[247] :

---

[244] KHSF, *op. cit.,* Vanuxem à Savary, le 17 janvier 1812.
[245] Michaux utilise ici le mot élève dans le sens d'élevage.
[246] MICHAUX François André, *op. cit*., p. 203.
[247] KHSF, *op. cit.,* Savary à Alexander, le 8 octobre 1812.

Belle jument & beau colt [poulain]	***$83,5***
Jument seule	***62***
Virge mare [jument de Virginie] & Colt	***40,25***
A mare seule	***53***
A mare & colt	***57,50***
2 yearlings match [couple de chevaux d'un an]	***52,50***
4 yearlings	***100***

Le bénéfice de la vente fut-il substantiel ? Savary n'en est en tout cas guère satisfait car, ce jour-là, « on ne voulait que boire et peu vouloient acheter de juments non dressées et domptées. [248] » Pouvait-il alors se douter que Lexington s'arrogerait le titre de « capitale mondiale du cheval, que les courses du *Keeneland Park* attireraient un jour les foules, au point d'accueillir deux cents ans plus tard, en 2010, les Jeux équestres mondiaux ?

Les terres de la région de Gallipolis sont riches en minerais, en salpêtre et en salines. Comment négliger cette seconde opportunité, surtout quand le conditionnement du porc et du bœuf destinés au ravitaillement de La Nouvelle-Orléans sous forme de salaisons nécessitent de grandes quantités de sel ? Savary fabriquera donc du sel. D. B. Warden situe précisément les salines du Kentucky et de l'Ohio « sur la petite rivière Sandy, […] près de la rivière Licking […] connues sous le nom de Salines bleues, sur le bord de la petite rivière Salt […], sur la Big-Bone-Creek [et] sur la rivière de Drennan, branche du Kentucky. […] Les États-Unis en retirent cent cinquante mille boisseaux de sel environ par an. Le prix est de 70 *cents* le boisseau. [249] » Cette estimation datant de 1820 correspond parfaitement aux chiffres statistiques qui font état pour le Kentucky et l'Ohio d'une production de 348 870 boisseaux de sel, soit 28,2% du total national [250]. L'opportunité financière que constitue cette manne terrestre et néanmoins providentielle n'échappe pas à James Vanuxem qui salue le discernement de son ami en passe de tirer parti à la fois de l'absence de concurrence due à la guerre de 1812 et à la cherté du sel importé :

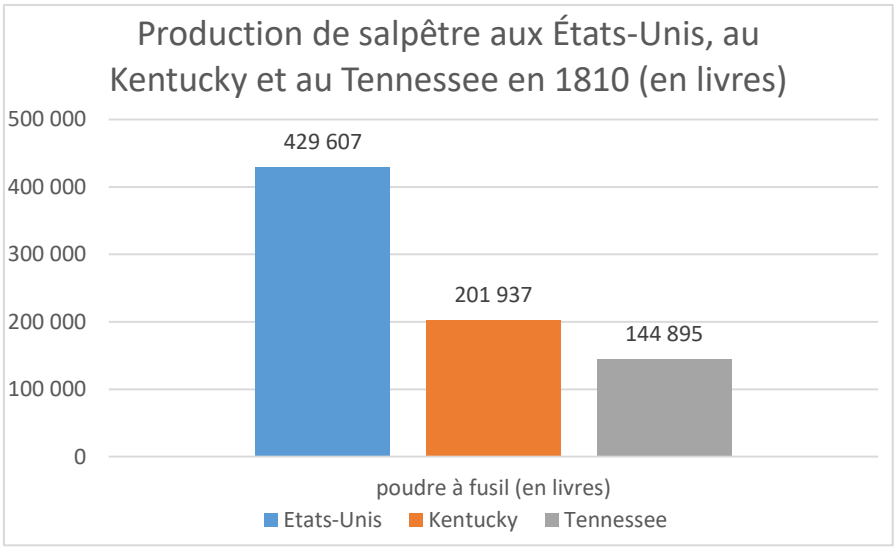
[248] KHSF, *op. cit.*, *ibidem*.

[249] WARDEN D. B., *Description statistique, historique et politique des États-Unis de l'Amérique septentrionale*, tome IV, livre II, chap. 16, Paris, Rey & Gravier, 1820, p. 20.

[250] TSSBAM, p. 34.

« Vous comptez lorsque votre saline sera en bon train de pouvoir parcourir le pays et de vous donner les airs d'un Gentleman. Je desire du fond de mon ame que cette entreprise reussisse au gré de votre attente & cela doit. […] la Guerre ne fera rien sur le prix de cet article dans vos quartiers je pense, car on en envoy bien peu dans le western country, mais comme Il est augmenté de près de Cent p C ici […] la consommation du vôtre en sera plus grande ; je vous renouvelle mes souhaits que cette branche vous soit plus heureuse & fructueuse que vos Expeditions a la Nouvelle Orleans. [251]»

Le sel ne fera pas de Savary un millionnaire, mais la dernière assertion de Vanuxem laisse entrevoir l'éventualité de substantiels bénéfices. Du sel au sel de pierre ou salpêtre utilisé comme oxydant pour la fabrication des explosifs (et l'armée a besoin de poudre), il n'y a qu'un pas que l'infatigable voyageur franchit allègrement[252]. Les efflorescences de salpêtre sont nombreuses dans le nord du Kentucky et dans l'ouest du Tennessee. Il effectue donc « un détour pour visiter la mine de salpêtre de Mr Wilkins ce doit être très curieux et de plus cela me sera utile pour celles que je sais posséder sur mes terres de la Branche Nord du Kentucky et de la source du Cumberland. [253]» Le graphique ci-dessous présente les chiffres précis de la production de salpêtre en 1810 : Le Kentucky et le Tennessee assurent à eux seuls 80% de la production nationale. [254]



Graphique 10 : Production de salpêtre aux États-Unis, au Kentuky et au Tennessee en 1810 (TSSBAM 1810, p. 43)

[251] KHSF, *op. cit.,* Vanuxem à Savary, les 30 mars et 22 juillet 1812.
[252] Eleuthère-Irénée Du Pont de Nemours ouvre sa fabrique de poudre à canon en 1802 à Wilmington (DE).
[253] KHSF, *op. cit.,* Savary à Robert Alexander [?] , le 23 novembre 1812.
[254] TSSBAM, p. 33 et 43.

Savary porte un intérêt constant aux différents minerais qui feront la richesse industrielle de la haute vallée de l'Ohio et vaudront à Pittsburg le surnom mérité de *Ville de l'acier*. La présence dans la région de mines de charbon et de fer attire son attention et son sens commercial est plus que jamais éveillé par l'opportunité que lui offre la présence de fer sur ses terres jouxtant le *Big Barren*[255] :

> « J'ay environ 1200 M/ rights sur le Big barren restant de 2000[256]. On m'assure qu'il y a une bonne mine de fer et un ruisseau pour une fournaise, La terre est un peu montueuse mais C'est un pays habité, sur la rivière & pays sain. [257]»

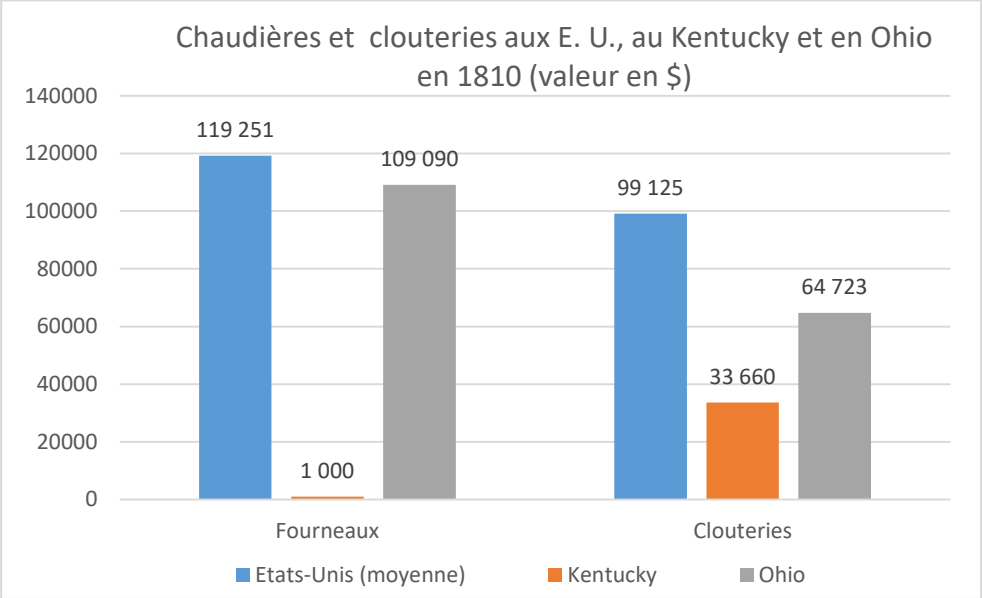
Une fois encore, l'entrepreneur anticipe la future exploitation du minerai et perçoit aussitôt les avantages naturels des lieux : le ruisseau fournira l'eau nécessaire au refroidissement du métal en fusion. Le commerçant envisage parallèlement la commercialisation des « barres de fer » qui font communément partie du chargement des *flatboats*. Les ateliers de transformation du minerai se développent en effet rapidement puisque l'État d'Ohio produira 1 187 de tonnes de fours et chaudières en 1810. La valeur relative des fabriques de chaudières et des clouteries, illustrée dans le graphique ci-après, souligne l'importance de la sidérurgie dans la partie nord de la vallée. On y constate que la fabrication de chaudières en Ohio, représentant une valeur de 109 090$, frôle une moyenne nationale de 119 251$, de même que la valeur des clouteries dans les États d'Ohio et du Kentucky qui s'établit à 98 386$ pour 99 125$[258]. Plus riche en minerai, l'Ohio est la principale zone de production d'un fer que le Kentucky contribue à transformer.

[255] Les *barrens* (landes) du Kentucky sont une région herbeuse exempte d'arbres située au sud du Kentucky et couvrant la partie sud du comté de Hart, la partie nord du comté de Metcalfe, la partie est du comté de Warren et le tiers nord du comté de Barren. (KLEBER John J. *The Kentucky Encyclopedia*, Lexington, U. P. K., 1992, p. 55, trad. MD).

[256] Les «*Military rights* » sont des concessions de terre offertes aux anciens combattants souvent revendues par ces derniers.

[257] Par analogie avec l'anglais *furnace*, le mot a ici le sens de chaudière, de four ou de fourneau. KHSF, *op. cit.,* Savary à Alexander, le 9 juillet 1812.

[258] TSSBAM, p. 10-11.



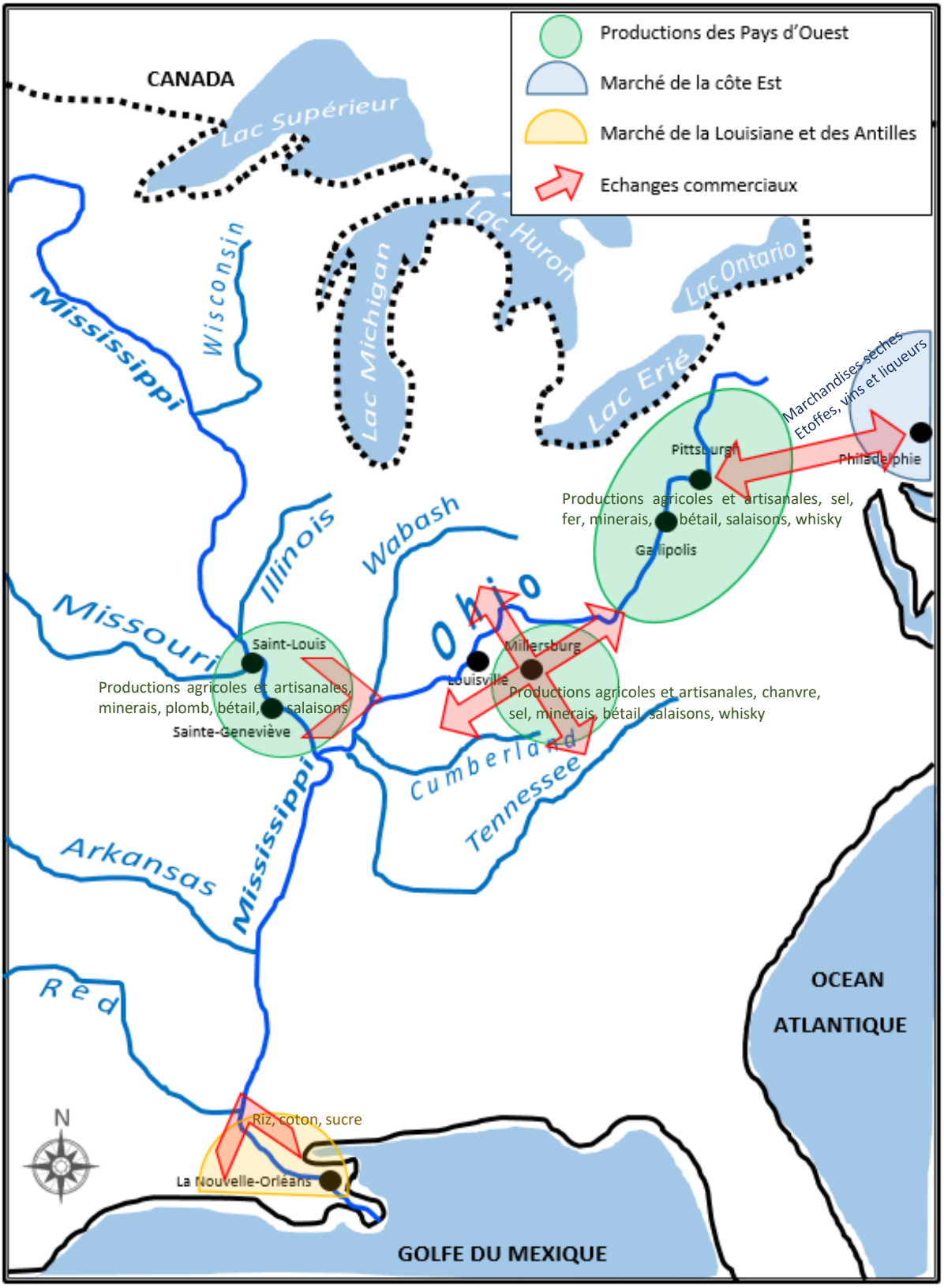
Graphique 11 : Valeur en $ des chaudières et clouteries aux États-Unis, au Kentucky et en Ohio en 1810 (TSSBAM 1810, p. 10-11)

Peut-être plus encore que le fer, le plomb suscite l'intérêt des commerçants français. C'est en effet pour y extraire le plomb sur la propriété de *Mill Grove* que Jean-Jacques Audubon et Ferdinand Rozier sont envoyés par leurs pères en Pennsylvanie en 1806. Si Audubon est bientôt rejoint par la brillante destinée qu'on lui connaît, Rozier s'établira à Sainte-Geneviève et se lancera dans le commerce du plomb avec son neveu Firmin Desloges[259]. C'est encore à Sainte-Geneviève qu'est installé Charles Gratiot dont le fils, Jean-Pierre Bugnion Gratiot, fera carrière dans l'exploitation des mines de plomb de *Gratiot's Grove* dans le Wisconsin à partir de 1824. Et c'est de Sainte-Geneviève que vient d'arriver James Wilson, « après six mois d'absence ». Savary, déçu, avoue avoir « compter [*sic*] sur beaucoup de ressource de sa part, il ne m'en apporte qu'en partie & encore en plomb qui ne sera icy que d^{ns} env^{on} 7 semaines et il faut le vendre. » Les délais sont trop longs, la vente aléatoire lui pèse : il « donne au Diable de bon cœur les affaires en attendant de les quitter tout à fait [260]».

La carte ci-après propose une synthèse des activités commerciales de Jean Savary entre 1798 et 1812 :

[259] On pourra consulter sur le sujet : VILLERBU Tangi, « Réseaux marchands et chaînes migratoires. Entre Nantes et la vallée du Mississippi, fin XVIIIe-début XIXe siècle », in *Enquêtes et Documents, CRHIA*, N° 53, 2015, et TEASDALE Guillaume & VILLERBU Tangi (dir.), *Une Amérique Française, 1760-1860, Dynamiques du corridor créole*, Paris, Indes Savantes, 2015, p. 263-299.

[260] KHSF, *op. cit.,* Savary à Alexander, le 23 juillet 1812.



Carte 28 : Les activités commerciales de Jean Savary entre 1798 et 1812 d'après sa correspondance (MD)

Le 9 juillet 1812, Savary confie à Robert Alexander : « Je prefererois de vendre des terres dans l'État que Je quitte [261]». Le projet est rapidement mis à exécution : « J'ay vendu encore dernieremt de l'autre tract de 2000 a 2 Dlls. Je n'ay reçeu qu'environ 143£ de ce qui etois du ? [262] » On le constate à nouveau, les transactions sont difficiles et l'argent liquide fait défaut. La scierie et la propriété de Maysville sont vendues, mais le 13 mai 1813, Savary n'a toujours pas quitté le Kentucky : des procès sont en cours et certaines « affaires » à régler retardent son départ, quoiqu'il écrive : « j'ai de mon coté la raison et l'équité [263]». Ce sera finalement le 5 juin 1813 qu'il gagnera Gallipolis, accompagné du petit Henry Savary, sa pupille, et d'Alexis Giraud qui regagne Boston[264]. Une fois sur place, le spéculateur invétéré est surpris du nombre de ses terres qu'il ne connaît pas toutes : « par quelques echanges contre terre, je me trouve avoir 46 lots en ville dont je ne connoissois que une partie. [265]» C'est au Nord de la ville et près de la Belle Rivière qu'il élit domicile pour y « cultiver son jardin [266]» sur quelques-uns de ses lots :

> « J'en ai surtout 4 sur la rivière en haut de la ville avec une petite maison dessus […] avec un demi acre en vigne plantée en [bourgogne ?] & madeire le printems passé & 4 vis avis de l'autre côté de la rue partie en verger partie en prairie [267]»

C'est là que la mort viendra le surprendre, le mercredi 31 août 1814.

[261] KHSF, *op. cit.,* Savary à Alexander, le 9 juillet 1812.
[262] KHSF, *op. cit.,* Savary à Alexander, le 8 octobre 1812.
[263] KHSF, *op. cit.,* Savary à Alexander, le 13 mai 1813.
[264] KHSF, *op. cit.,* Savary à Alexander, le 4 juin 1813.
[265] KHSF, *op. cit.,* Savary à Alexander, le 22 juin 1814.
[266] VOLTAIRE, *Candide ou l'Optimisme*, chapitre XXX.
[267] KHSF, *op. cit.,* Savary à Alexander, le 22 juin 1814.

5. Synthèse

Bien qu'elle revête un caractère essentiellement commercial, la longue et abondante correspondance qu'échangent Robert Alexander et Jean Savary laisse deviner une personnalité attachante et, sans les justifier, explique certains de ses choix. Fidèle en amitié, extraverti, généreux et philanthrope, celui que Mentelle décrit comme « gai, aimable, plein d'esprit & de bonté, […] fait les délices de ses amis de Philadelphie [268] ». Son activité débordante («rien ne peut l'attacher, […] il part pour 2 mois & reste 2 ans » poursuit Mentelle) et sa tendance à l'improvisation expliquent ses déboires, ses inconséquences ses échecs et le nombre d'obstacles qu'il tente de lever sans réel succès. Ce qu'il nomme lui-même sa « tête chaude & [son] extrême impatience surtout, qui me tient lieu de vivacité, d'émulation & d'ambition » en font un **impulsif**[269]. Cet « ensemble de dispositions congénitales qui forme le squelette mental d'un homme » a-t-il servi ou desservi son entreprise[270]? On pourrait en débattre. Mais plus de vingt-cinq ans après leur séparation, Albert Gallatin n'a pas oublié son vieil ami : « J'ai perdu trois vieux amis : M. Savary, Thomas Clare et M. Smilie. [271]»

Tel est Jean Savary, né à Lyon en 1748 et décédé à Gallipolis en 1814.

●

Jean Savary est un « ***go ahead man*** », entrepreneur et homme d'entreprise(s) parfois jusqu'à l'excès, tant est profonde cette rupture qui le rend autonome. De Lyon, il gagne Paris, puis Nantes d'où on l'envoie défendre les intérêts de la société Coulougnac en Virginie. Fort de l'expérience acquise dans son domaine d'Arc-en-Barrois, ce fils d'agent de change connaît la terre, il sait la monnayer. Lorsqu'il arrive en Amérique, la *land Ordinance* de 1785 permet l'accès aux nouveaux territoires. Le « désert » de l'Ouest s'ouvre à la « civilisation ». Des terres immenses sont mises en vente à bas prix. Mais encore faut-il savoir faire preuve de discernement. D'emblée, Savary perçoit les opportunités commerciales offertes par le passage des colons en marche vers l'Ouest : la « boutique » de *George's Creek* est idéalement placée : c'est là qu'il est « à même de fournir les choses de première nécessité aux nouveaux

[268] HLAW, Pierre Samuel Du Pont de Nemours Papers, W2-2511. W. Mentelle à P. S. Du Pont de Nemours, le 8 février 1801.

[269] *Journal de Lyon*, *op. cit*., p. 131.

[270] LE SENNE René, *op. cit*. , p. 9.

[271] ADAMS Henry, *The life of Albert Gallatin*, *op. cit.*, p. 560, Gallatin à Matthew Lyon, le 7 mai 1816. On se souvient que ce Thomas Clare tenait le magasin ouvert par Savary et Gallatin à *George's Creek*. On peut émettre l'hypothèse que c'est à ce M. Smilie (ou Smiley ?) qu'ils avaient racheté ce commerce.

Colons. [272]» Et même si l'entreprise s'avère trop souvent hasardeuse par manque de rigueur et de discernement, le spéculateur perçoit très tôt les bénéfices substantiels qu'il peut tirer du commerce de la terre, cet or brun : il sait s'entourer de voisins influents, tels George Washington et Robert Morris et gère les possessions de nombre de ses amis. Celui qui se définissait, non sans ironie, comme le « boutiquier » de *George's Creek* intègre le réseau commercial transatlantique[273]. C'est à très juste titre que le commerçant considère qu'il est « réellement dans un port de mer [274]». L'Ohio est en effet, aux dires de Michaux, « la seule voie de communication ouverte avec l'Océan pour l'exportation des denrées que fournit la vaste et fertile partie des États-Unis comprise entre les monts Alléghanys, les lacs et la rive gauche du Mississipi. [275] » La remarque de Savary révèle chez lui une perception aiguë de l'espace commercial qu'il intègre. En diversifiant ses activités, en intégrant le réseau commercial américain sans perdre contact avec le réseau transatlantique, en tirant parti, tant des ressources agricoles ou manufacturières et des matières premières que des « marchandises sèches » venues d'Europe, il devient à proprement parler un « **commerçant de l'Atlantique** » et un parfait **capitaliste**. C'est en capitaliste qu'il spécule et expose la terre aux lois fluctuantes du marché pour en tirer bénéfice ; ce faisant, et c'est là une première règle du jeu capitaliste, il expose son capital à tous les risques. « Rien ne peut l'attacher » dira de lui son ami Mentelle [276]. La mobilité constitue la deuxième caractéristique de l'aventure capitaliste et figure aux rangs des opportunités offertes au développement du système économique et à son impact sur la constitution d'un marché commercial de dimension nationale et internationale. Le recours à la main d'œuvre servile est enfin une pratique utilisée exclusivement par des capitalistes détenteurs de la richesse et du pouvoir, tous hommes blancs du Sud ou du Nord, qui assujettissent les Amérindiens et les Africains-américains à des fins productives, commerciales et/ou spéculatives. Pour Savary comme pour beaucoup d'autres, l'esclavage est donc un outil commode pour une recherche de profit consubstantielle à la prise de risque. Mais peut-être plus que d'autres, en philanthrope au grand cœur héritier des Lumières, il déplore l'existence de « l'institution particulière » dans son « pays adoptif [277]»:

[272] *Journal de Lyon et des provinces de la Généralité, op. cit.*, p. 211.
[273] *Journal de Lyon*, *op. cit*., p. 299.
[274] *Journal de Lyon et des provinces de la Généralité, op. cit.*, p. 179.
[275] MICHAUX François André, *Voyage à l'Ouest des monts Alléghanys*, Paris, Crapelet, 1804, p. 122.
[276] HLAW, Pierre Samuel Du Pont de Nemours Papers, W2-2511. W. Mentelle à P. S. Du Pont de Nemours, le 8 février 1801.
[277] KHSF, *op. cit.,* Savary à Alexander, le 9 mai 1809.

« J'en suis faché car Je voudroit qu'on put se passer de ce service » écrira-t-il au soir de sa vie[278].

Tel est John Savary qui américanise son prénom et prête serment d'allégeance et de fidélité au Commonwealth de Virginie en octobre 1785.

●

«Vous êtes sûrement un homme-époque autant qu'un homme de l'époque», écrivait à Guillaume Apollinaire le peintre Alberto Savinio en 1916[279]. La formule pourrait s'appliquer au rédacteur de ce corpus de lettres qui nous semble revêtir une importance capitale pour notre recherche.

Jean Savary, nous l'avons dit, est un « homme de l'époque » : arrivé en Amérique à la fin de la Guerre d'Indépendance, il s'éteint lorsque la Seconde Guerre d'Indépendance touche à sa fin. L'ère des Révolutions sonne le glas d'un commerce transatlantique d'ancien régime et de type colonial. Dans une société en profonde mutation, l'absolutisme est vaincu par les idéaux démocratiques au prix d'âpres combats qui déchirent l'Europe et mettent à mal les relations commerciales à coup de révoltes ou d'embargos. Les Philosophes triomphent, le Vieux monde est vaincu, voici qu'apparaît un « homme nouveau » qui prend « dès-lors, & en France, un intérêt particulier » pour la jeune République « dans sa scission avec l'Angleterre » et croit voir se « réaliser [s]on rêve de réforme générale. [280]» L'itinéraire de Savary impose la rupture avec ce monde ancien, celui de la société d'assèchement des marais de Bourgoin, celui du commerce des soieries lyonnaises « où il ne fut pas heureux », une rupture qui l'amène à Boston[281]. « A la fin tu es las de ce monde ancien » écrira le même Apollinaire un siècle plus tard[282]. En rompant avec le monde ancien, Jean Savary, homme de l'époque, à l'instar du poète est « sûrement un **homme-époque** ».

Tel est celui qui signait avantageusement Jean Savary de Valcoulon, comme l'arbre dont on soigne les racines dès lors qu'on le transplante.

[278] KHSF, *op. cit.,* Savary à Alexander, le 9 juillet 1812.

[279] Extrait d'une lettre d'Alberto Savinio à Guillaume Apollinaire, écrite de puis Ferrara en 1916, in BRUERA Franca, « Ancora su Apollinaire e Savinio », *Apollinaire & C. Ungaretti-Savinio-Sanguinetti*, Roma, Bulzoni, 1991, p. 49.

[280] VILLERBU Tangi, *La Conquête de l'Ouest…, op. cit.*, p. 24. *Journal de Lyon*, troisième année, numéro 7, 29 mars, Lyon, Aimé de la Roche, Paris, Gattey, 1786, p. 277, 278, 279.

[281] *Journal de Lyon*, *op. cit*., p. 99.

[282] APOLLINAIRE Guillaume, « Zones », Alcools, 1913.

CHAPITRE 3

CHARLOTTE (1770-1860) ET WALDEMARD (1769-1846) MENTELLE : DE LA TERRE AU COMMERCE

Photos 6 et 7 : Charlotte et Waldemard Mentelle (Fonds Mentelle TULK)

Rien ne prédisposait Jean Savary à croiser le chemin de Waldemard Mentelle. Une génération sépare le Lyonnais, membre à part entière du réseau commercial francophone transatlantique lorsqu'il débarque à Boston en 1783 pour le compte de la société Jean-Jacques Coulougnac, et le jeune bourgeois parisien démuni et esseulé, « transporté dans cette emissephère […] sans autre guide que moi ignorant la langues du pays », qui pose le pied en 1789 sur le sol américain[1]. C'est à Gallipolis au début des années 1790 que les deux hommes nouent des liens amicaux indéfectibles régulièrement attestés par la correspondance avant de gagner le Kentucky et de s'établir, l'un à Millersburg et l'autre à Lexington. Colon déçu de Gallipolis et peu préparé aux travaux agricoles, Mentelle n'est qu'un piètre fermier auquel Pierre-Samuel Du Pont de Nemours confiera quelque temps l'administration de ses terres. Trahi par son associé, il tâte d'abord de l'artisanat, puis du commerce avant d'intégrer le secteur bancaire, tandis que son épouse ouvre un pensionnat pour jeunes filles[2].

[1] TULK, *Fonds Mentelle*, (désormais TULK), Waldemard Mentelle à son fils, le 20 janvier 1820.

[2] Les contraintes temporelles et thématiques fixées à notre réflexion ne nous permettent pas de poursuivre jusqu'à son terme le parcours du couple. On pourra se reporter au tout récent travail de RUNYON Randolph Paul, *The Mentelles, Mary Todd Lincoln, Henry Clay, and the immigrant family who educated Antebellum Kentucky*, Lexington, University Press of Kentucky, 2018, et à l'étude que nous avons consacrée au

1. Quand sonne le tocsin de la Révolution

1789 : Waldemard Mentelle, fils du célèbre géographe parisien Edmé Mentelle, s'embarque pour l'Amérique. Il a juste vingt ans. Trente ans plus tard, dans une lettre adressée à son fils Waldemard junior, il évoque les raisons de ce départ :

> « Mes parents prévoyant que la révolution ne pouvait que m'être désavantageuse ou en me forçant à aller à la guerre ou voyant que leurs moyens de vivre allaient devenir très difficiles ils conçurent l'idée de m'envoyer en l'Amérique [...] Le tocsin de la Révolution sona. Et mon père, votre prévoyance en éloignant votre fils malgré les chagrins de la séparation étoit de prolonger ces jours [...] il n'y avait pas de doute qu'il ne fut bientôt exposé. [3]»

Edmé Mentelle, quant à lui, fournit une autre explication : « Mais tu sais bien aussi que tu es passé en Amérique pour tenter la fortune par tous les moyens possibles. [4]» En apparence contradictoires, ces deux motivations révélées par la correspondance familiale sont sans doute complémentaires : désir de réussir sa vie et de réussir dans la vie pour le fils, louable souci du père de tenir son fils unique à l'écart des désordres engendrés par la Révolution naissante. À ces deux raisons s'en ajoute une troisième : « [...] notre inclination naturelle nous a amené dans ce pays. [5]» confie en 1808 celle qui est devenue Madame Mentelle à l'un de ses correspondants. Avant son départ pour l'Amérique, le jeune Waldemard et sa voisine Charlotte, fille du médecin Le Clerc, partagent une attirance commune et « naturelle » pour un Nouveau Monde propre à abriter les ambitions et les projets des deux amoureux à nouveau réunis et qui se marieront dans le comté de Washington (Ohio), le 15 avril 1794[6]. Ces trois explications suscitent plus d'interrogations qu'elles n'apportent de véritables réponses. La « prévoyance » du père peut certes s'expliquer par le désir bien naturel de protéger son fils en ces temps troublés : la Révolution est en effet en marche, à l'image de ces femmes de Paris qui se rendent à Versailles les 5 et 6 octobre 1789 pour réclamer du pain au Roi et « le tocsin de la Révolution » s'est, depuis le mois de juillet, douloureusement mis à sonner. Trente ans

couple : « Une famille française à l'époque des révolutions atlantiques : Charlotte, Edmé, Waldemard, la famille Mentelle entre France et Kentucky (1789–1844) », Université de La Rochelle, mémoire de Master 2, juin 2015.

[3] TULK, Waldemard Mentelle à son fils, *op. cit., ibidem*.

[4] TULK, Edmé Mentelle à Waldemard, le 13 juin 1790.

[5] KHSF, *Savary papers*, Charlotte Mentelle à Robert Alexander, le 1er septembre 1808.

[6] TULK, passavant du 29 mars 1793, enregistrement au nom de « Mantel »d'une malle de « linge et hardes ayant servi ». http//www.rootsweb.ancestry.com/chevaud/vevay/d0001/g0000129.html [Consulté le 21 décembre 2017].

séparent les évènements de leur narration et le souvenir précis des faits s'en trouve vraisemblablement altéré. Le récit n'est autre qu'une reconstruction mémorielle qui, par le biais du souvenir, donne l'impression que la clairvoyance paternelle a anticipé le cours des choses et lui confère *a posteriori* un caractère dramatique. Edmé Mentelle est un intellectuel, un homme de lettres à l'esprit ouvert et curieux, dont le protégé n'est autre que Jacques-Pierre Brissot de Warville[7]. Ce dernier rentre juste des États-Unis où il est allé, au nom de la *Société des amis des Noirs*, étudier les moyens d'émanciper les populations et lancer des projets spéculatifs en compagnie du financier genevois et futur ministre Étienne Clavière[8]. La « prévoyance » du père pourrait alors laisser place à l'opportunité pour le fils de « tenter la fortune » (voire de faire fortune) outre Atlantique. Waldemard Mentelle n'a que vingt ans, il est encore malléable, et si le récit du voyage de Brissot ne paraît qu'en 1791, on peut gager que le jeune homme est pétri de la lecture des nombreux récits de voyageurs qui font florès dans la littérature prérévolutionnaire et proposent une vision par trop romantique des horizons sans fin[9]. « L'inclination naturelle » qui amène Charlotte Le Clerc et Waldemard Mentelle en Amérique prend dès lors les traits de la Fortune, de la destinée, bonne ou mauvaise, qui préside à l'existence de tout un chacun, une destinée que l'on construit « par tous les moyens » et qu'une « inclination » partagée ne fait que confirmer. Si le « chagrin de la séparation » est bien réel, cette inclination saura du moins faire taire les doutes et incertitudes que génère cette existence nouvelle.

Les circonstances du départ de Waldemard Mentelle restent floues : celui-ci tarde en effet à donner de ses nouvelles. Le 18 novembre 1789, un ami commun aux deux amoureux, le sieur Liégeard, citoyen d'Auxerre, s'en inquiète : « [...] j'ai tardé à vous répondre, écrit-il à Charlotte, [...] pour attendre quelconques nouvelles du Havre[10]. Mais c'est inutilement que j'en espérais. Notre cher Vold[r] [*sic*] ne m'a pas écrit [...]. [11] » Silence bien compréhensible quand on connaît les aléas et la durée (avoisinant souvent les deux mois) d'une traversée

[7] Jacques Pierre Brissot de Warville (1754-1793), marié à Félicité Dupont, protégé d'Edmé Mentelle dont il fréquente le salon, écrivain politique et chef de file des Girondins, effectue en 1788 un voyage de quatre mois aux USA en compagnie d'Etienne Clavière. Il sera guillotiné en 1793.

[8] Etienne Clavière deviendra Ministre des Finances du 24 mars au 13 juin 1792.

[9] BRISSOT DE WARVILLE J. P., *Nouveau voyage dans les États-Unis de l'Amérique septentrionale, fait en 1788*, Paris, Buisson, 1791, p. 54.

[10] Lieu d'embarquement du jeune Waldemard Mentelle.

[11] TULK, le sieur Liégeard à Charlotte Le Clerc, le 18 novembre 1789.

transatlantique à l'époque, silence bien pardonnable de la part d'un tout jeune homme de vingt ans confronté du jour au lendemain à l'inconnu.

Dans deux lettres qu'il adressera plus tard à ses propres enfants, Waldemard Mentelle, alors quinquagénaire, brosse le portrait de ses parents[12]. Il y décrit son père comme un « homme de cabinet savant, et [un] homme de société rare, adroit partout, y brillant et y faisant paraître les autres avec avantage, étant dans le monde sans suivre le courant de la mode. [13] » Edmé Mentelle est un travailleur infatigable : son abondante bibliographie, corroborée par cette assertion de Joseph Michaud « pour lui, la journée commençait à trois heures du matin » en témoignent[14]. Son épouse, Léone, est une artiste : « Pour ma mère, elle était fort jolie, aimable, posée dans les agréments que la grande société recherche et par-dessus tout possédant la musique à un haut degré. Elle fut donc livrée de bonne heure dans le tourbillon qui ne laisse voir qu'un printemps continuel. [15]» Claude Perroud, citant Brissot, ira jusqu'à lui prêter même une aventure avec Desforges d'Hurecourt « qui porta le trouble dans le ménage. Le bon Mentelle dut pardonner. [16]» Peu à peu l'aisance des Mentelle fait place à la gêne, une gêne que, toute sa vie durant, Edmé ne cessera de combattre et qui devient un *leitmotiv* au fil de la correspondance : « Il nous est impossible de te rien envoyer ; c'est donc à toi à gagner par des moyens honnêtes », et plus encore une véritable préoccupation quand il s'agit de réfléchir au financement de la traversée de Charlotte Le Clerc [17]: « Le passage sur un vaisseau est au moins de 25 louis ; il faut de plus se rendre au Havre, se rendre de Philadelphie à Galliopolis [Gallipolis] et y porter quelque chose. Mais crois que nous ferons tout notre possible. [18]»

Conscient d'avoir grandi dans un milieu privilégié, Mentelle garde de sa petite enfance un souvenir attendri. Cependant, quand il sera confronté aux difficultés de la vie et à la nécessité pressante de subvenir aux besoins de sa nombreuse famille, il adressera avec beaucoup de clairvoyance à ses parents le reproche d'avoir quelque peu négligé de mener à

[12] TULK, Waldemard Mentelle à ses enfants, le jour de sa fête (1815 environ) et à son fils, le 20 janvier 1820. (Pour une meilleure lisibilité, nous avons rétabli l'orthographe et la ponctuation).

[13] TULK, Waldemard Mentelle à son fils, le 20 janvier 1820.

[14] MICHAUD Joseph Fr. & Louis Gabriel, *Biographie universelle, ancienne et moderne*, tome vingt-huitième, Paris, Michaud, 1821, p. 325.

[15] TULK, Waldemard Mentelle à son fils, le 20 janvier 1820.

[16] PERROUD CLAUDE, *Lettres de Madame Roland*, Paris, Imprimerie Nationale, t. 2, Appendice S, 1902, p. 768.

[17] TULK, Edmée Mentelle à Waldemard, le 13 juin 1790.

[18] TULK, Edmée Mentelle à Waldemard, le 23 avril 1790.

bon terme son éducation en lui faisant apprendre un métier, par simple négligence et par conformisme : un fils « de bonne famille » ne pouvant à l'époque s'abaisser à exercer un métier manuel :

> « Le préjugé régnait et peu de personnes osaient le braver. J'étais fils unique et né dans cette classe-là, de manière que je me trouvais à la Révolution ayant reçu à la vérité une partie de l'éducation que l'on donnait alors. [...] Il eût été bien mieux qu'ils m'eussent fait apprendre un métier qui en tout temps pût servir, au besoin même quand ils auraient eu plus de fortune.[19] »

Le premier compagnon du jeune Mentelle en Amérique est la solitude, une solitude doublée d'un constat d'inexpérience qu'il impute à sa famille et au milieu social dont il est issu : « Je venais d'abord seul à l'école où [que ?] chaque parent devrait tenir eux-mêmes [à leurs enfants], en les enseignant à connoître leur semblable et connoître le monde. [20] » Solitude d'autant plus cuisante que depuis peu son cœur est pris : « Me voilà donc transporté dans cet hémisphère du sein de mes parents et de votre mère qui avoit joint son sort au mien il n'y avait que quelques jours. [21] » Les familles Le Clerc et Mentelle sont toutes deux parisiennes. Charlotte Le Clerc est musicienne ; peut-être prend-elle des cours de musique chez Madame Mentelle ; c'est aussi une jeune fille instruite dont le géographe s'adjoindra épisodiquement les services en matière de secrétariat. Mais plus que tout, Charlotte Le Clerc est amoureuse, au vu et au su des parents : « Il [M. Le Clerc] m'a parlé de la tendresse de sa fille pour toi et il a paru visi[nt] [visiblement] touché : il m'a montré une espèce d'inscription qu'elle avait tracé sur la muraille avant son départ. [22]» Au moment de leur séparation, les deux jeunes gens ont respectivenment dix-neuf et vingt ans et on imagine qu'ils ont vécu une partie de leur jeunesse à Paris, rue de Seine, partageant complicité et émois adolescents[23]. Charlotte éprouve de la « tendresse » pour Waldemard au point que la muraille de l'édifice en garde souvenir. Pourtant, « le sentiment amoureux n'est pas un préalable nécessaire à la formation

[19] TULK, Waldemard Mentelle à son fils, le 20 janvier 1820.
[20] TULK*, ibidem*.
[21] TULK*, ibidem*.
[22] TULK, Edmé Mentelle à Waldemard, le 23 avril 1790.
[23] Dans une lettre datée du 26 juillet 1806, Edmé Mentelle reproche à son fils son « inconduite » avant son départ : « nous avions remarqué que Mademoiselle LeClerc te recevait du soir au matin. (Après ton départ, j'ai envoyé chercher l'enfant que Monsieur LeClerc avait placé à l'orphelinat. Je l'aurais recueilli et élevé ; il était mort.) » (HLAW, *P. S. Du Pont de Nemours Papers*, Edmé Mentelle à Waldemard Mentelle, le 26 juillet 1806).

des couples à l'époque. Lorsqu'il est synonyme de passion, il est même considéré comme particulièrement néfaste à une vie conjugale placée sous le signe de la durée, voire de l'indissolubilité. [24]» Cet état d'esprit n'est pourtant pas celui des parents. M. Le Clerc, tôt rassuré par sa fille, est un temps inquiet d'un avenir incertain :

> « M. Leclerc qui avait d'abord agréé ma demande a depuis été voir sa fille et lui a parlé de la faiblesse des commencements de la colonie, des sauvages etc. Dans la lettre qu'elle m'écrit elle traite ces hist [histoires] de sauvages de contes d'esprit /? / dont on fait peur aux petits enfants. [25]»

« Marier son enfant oblige les parents à énoncer leur conception du bonheur conjugal » précise Anne Verjus, et les discussions préalables permettent de découvrir « à quel point le mariage est peu laissé au hasard des circonstances [26]». Monsieur Le Clerc est visiblement touché, et Edmé Mentelle se félicite de la future union des jeunes gens qui ont uni leur sort avant même le départ de son fils Waldemard, jusqu'à en devenir sentencieux : « Tu as bien fait, cela en jeune homme vertueux, de conserver le souvenir tendre d'une personne qui t'a donné des preuves si positives de tendresse [...] c'est un grand bonheur quand on aime de se savoir aimé. [27]» Et lorsqu'il s'agira d'organiser leurs retrouvailles qui n'interviendront que bien plus tard et outre atlantique, Léone Mentelle, sans se départir de son humour naturel et bienveillant, mettra tout son zèle à rassurer celle qu'elle considère comme sa propre fille :

> « J'ai reçu des nouvelles de Wa… qui cependant ne parais pas avoir lu encore nos lettres de consantement a votre sujet. Il nous fait toujours des demandes sur votre transport là-bas auprès de lui nous disant toujours qu'il ne pourra être heureux qu'avec vous et que si le malheur [?] qu'il ne vous donnerait jamais de rivale. Ces paroles tiré de sons cœur valent bien celles de l'Ecriture Sainte. [28]»

---

[24] VERJUS Anne, DAVIDSON Denise, *Le Roman Conjugal, chroniques de la vie familiale à l'époque de la Révolution et de l'Empire,* Seyssel, Champ Vallon, 2011, p. 41.

[25] TULK, Edmé Mentelle à Waldemard, le 23 avril 1790.

[26] VERJUS Anne, DAVIDSON Denise, *op. cit*., p. 173.

[27] TULK, Edmé Mentelle à Waldemard, le 23 avril 1790.

[28] TULK, Léone Mentelle à Charlotte, le 7 Vendémiaire, Ière année de la République.

Mais quand le jeune homme pose le pied sur le sol américain, l'accueil reçu n'est pas à la hauteur de ses espérances : les portes restent fermées à ce jeune étranger, seul en pays étranger. « Etre privé de sa patrie est une torture que l'on cache plus ou moins bien, dont on souffre plus ou moins souvent, mais qui provoque toujours une peine profonde. [29] » L'amertume et le désarroi du jeune émigrant confronté alors à l'inconnu et à la solitude sont de même sensibles dans les mots que Mentelle écrira bien plus tard à l'intention de son jeune fils en 1820. La plume de l'homme mûr ne parvient pas à taire un désarroi qui provoqua chez lui un état qui confine à la sidération :

> « Tout jusque-là avait été beau et riant pour moi. C'était un songe du quel (sic) je me répétais en m'éveillant à la porte de l'ami auquel mon père m'avait le plus recommandé et adressé. Il devait à mon père des services essentiels qui le (sic) garantissaient que son fils ne pouvait que bien être reçu en [le] lui adressant, et même comme le sien propre. Tels étoient les sentiments de mon père. A-t-il été à sa place ? Un coup de foudre ou toute autre/ ?/ ne m'eût pas plus étonné que sa réception. Pas même de m'inviter chez lui [sic]. Je passerai sous silence les détails. Le voile qui avait lui sur mon front tout le temps de mon voyage se déchira tout à coup et la seule lueur d'espérance [qui] m'avait apparue s'éteignit tout à coup [30]».

L'identité de cet ami peu accueillant nous est révélée au détour d'une lettre de Madame Félicité Brissot, dont le frère, François Dupont Cléry[31] est établi en Amérique depuis décembre 1788. Le début de l'extrait éclaire la situation financière des parents Mentelle qui occupera une place importante dans la correspondance et sera source de conflit entre les membres de la famille :

> « Le jeune Mentelle est parti depuis 3 mois on n'en a pas de nouvelle, il comptoit aller trouver Mr le Gaut[32] et on n'a pas encore eu de lettres de lui, il se pourroit aussi qu'il t'aille

[29] FURSTENBERG François, *op. cit.,* New York, Penguin Press, 2014, p. 122, trad. MD.

[30] TULK, Waldemard Mentelle à son fils, le 20 janvier 1820.

[31] François Dupont Cléry passe en Amérique en Décembre 1788. Il succède quelque temps à Antoine de la Forest comme consul de France à Philadelphie, avant de s'éteindre à la fin de l'année 1793. (MEZIN Anne, *Les consuls de France au siècle des Lumières (1715-1792)*. Paris, *Bibliothèque de l'école des chartes*, 1999, vol. 157, n° 1, p. 719).

[32] Le 8 septembre 1787, un acte du Congrès autorise Peter Le Gaux à établir un bac à Spring Mill, sur la rivière Schuylkill. (*Laws of the Commonwealth of Pennsylvania*, Philadelphia, John Bioren, 1810, p. 412, trad. MD.

trouver; ses parents sont toujours dans la plus grande gêne pour exister. Madame donne des leçons, le mari fait un cours, mais le tems n'est pas propice. [33]»

Madame Brissot, dont le mari fréquente régulièrement le salon d'Edmé Mentelle, connaît aussi bien la situation financière de la famille qu'elle connaît le jeune émigré parti aux États-Unis alors même que son mari en revenait. Le portrait contrasté qu'elle effectue du jeune homme n'en prend que plus de valeur et explique la sévérité dont Edmé Mentelle fera bientôt montre à l'égard de son fils :

« Le jeune homme n'a eu d'argent que pour son voyage ce qui inquiète ses parents qui n'ont pas pu faire plus; il paroissoit tout dévoué au travail quoique jusqu'à présent il n'a pas été fort laborieux; son caractère a aussi indisposé toutes ses connoissances contre lui, mais comme il est jeune, obligeant, assez adroit, d'une bonne santé, je crois que l'exemple des autres, de bons conseils d'un ami peuvent lui faire sentir ses torts, et les corriger. À Paris on peut avoir tout plein de goûts qui s'oublient ailleurs, ainsi s'il va te voir ne crains pas de lui dire que le travail seul fournit à tes besoins et que la sobriété conserve la santé, que tu ne peux recevoir que ceux qui veulent s'enroler sous leurs drapeaux. [34]»

Waldemard Mentelle serait-il un tantinet velléitaire ? Aurait-il mauvais caractère ? Se serait-il montré quelque peu indolent ? Sa fille, Mary, dans une lettre certes très postérieure aux évènements, apporte une explication complémentaire :

« Mon père, durant sa jeunesse fréquenta plusieurs collèges. Je pense que sa mère qui en avait la charge, négligea plutôt son éducation. Tant qu'il fut assez jeune pour paraître en compagnie, vêtu de beaux habits, tout alla bien, mais comme elle aimait la société et ne voulait pas paraître vieille, elle envoya d'un collège à un autre mon père qui n'en tira pas tout le profit escompté. [35]»

Tout entier absorbé par sa tâche, Edmé Mentelle confie l'éducation de son fils unique à sa femme qui, c'est du moins l'opinion de Mary, a failli à sa tâche. Waldemard Mentelle aurait

[33] Félicité Brissot-Dupont à son frère François Dupont Cléry, *circa* 1790, BNF, ms. 9534, fol. 343.
[34] BNF, *op. cit., ibidem.*
[35] Cincinnati Historical Society, *Gallipolis Papers*, Box III, Book B, Mary Russell Mentelle-Clay à John M. Newton, le 27 octobre 1873.

donc pour excuses sa fragilité, sa jeunesse, son inexpérience et les circonstances fâcheuses, familiales et politiques, qui ont précédé et précipité son départ. Madame Brissot en convient, qui, tout en lui conseillant la prudence en la circonstance, demande à son frère de prêter main forte au jeune Parisien :

> « Je verrais avec plaisir que tu puisses lui être utile, je l'ai connu si enfant, j'ai toujours plaint, et aimé, ses parents, mais d'un autre côté, notre famille est si peu fortunée que je t'engage à ne point te laisser trop entrainer à ton bon coeur, notre maison étant devenue l'entrepôt des voyageurs. Cela ne laisse pas que de faire des frais. [36]»

Waldemard Mentelle est donc évincé par Pierre Le Gaux. Fort heureusement, son père est prévoyant : le jeune homme est en effet muni de lettres de recommandation, dont François Furstenberg souligne ainsi l'importance :

> « Si vous voyagez au XVIIIe siècle, il vous faut être muni d'une pile de lettres […] La meilleure option est de choisir un ami qui possède une grande famille. Cet ami vous présentera à ses connaissances sur place, on vous invitera probablement à dîner et vous pourrez même avoir un endroit où vous installer. Sinon, l'autre solution est de trouver un diplomate local, dans l'idéal un ambassadeur ou un consul, mais un secrétaire d'ambassade ou un quelconque autre fonctionnaire fera tout aussi bien l'affaire. Banquiers et marchands constituent également des solutions acceptables.[37] »

Les membres du « réseau » des relations paternelles ont été contactés et mobilisés au moment du départ du fils et parmi celles-ci, les Du Pont de Nemours[38] ou les Crèvecoeur ne seront pas des moindres. Si les « malheurs qu'a pu éprouver M. Le Gérard » le mettent dans l'incapacité d'accueillir le voyageur, Hector Saint-John de Crèvecoeur et Antoine de la Forest, respectivement consuls à New York et à Philadelphie, de son avis même, le reçoivent alors

[36] BNF, *op. cit., ibidem.*

[37] FURSTENBERG François, *op. cit*., p. 137, trad. MD.

[38] Pierre Samuel Du Pont de Nemours (1739-1817), émigre aux États-Unis en 1799. Il est à l'origine de l'achat de la Louisiane par les États-Unis en 1803 et se lancera dans l'entreprise industrielle. Son fils, Eleuthère Irénée fonde une fabrique de poudre qui sera à l'origine de l'*E. I. Du Pont de Nemours and Company.*

généreusement [39]: « Je dois dire que je trouvai des amis parmi ceux à [*sic*] qui j'avais des lettres dont le consul de New York et celui de Philadelphie étaient du nombre et surtout le dernier chez qui je restais quelque temps. [40]» Crèvecoeur n'a pu rester insensible au désarroi du jeune homme et Edmé Mentelle lui sait gré de son accueil : « Je vais écrire à M. de Crèvecœur pour le remercier cent fois de ses honnêtetés. [41]»

S'ensuit alors une période incertaine durant laquelle Mentelle erre de logis en logis, usant et sans doute abusant de l'hospitalité que lui accordent les connaissances de son père passées en Amérique, ce qui lui vaut les foudres paternelles :

> « Tu parles d'une place où tu aurais la table, et où il ne te sera droit que l'habit. [...] Cependant un ami de M. de W… a écrit que tu mangeais dans une maison et que tu couchais dans l'autre (chez le consul) [42]. Mais bon Dieu est-[ce] là un genre de vie qui puisse convenir à un homme qui veut se faire un sort pour l'avenir ? [...] Les gens qui te reçoivent bien d'abord ne te recevront pas longtemps aussi bien. Et que diront-ils d'un jeune homme qui perdrait ainsi du temps ou qui voudrait [leur] faire perdre [quelque] chose ? [43]»

Edmé Mentelle peut paraître sévère. Mais comment pourrait-il accepter que son fils se comporte en parasite ? Comme son fils, il a lu Crèvecoeur et propose des solutions qui laissent affleurer le rêve partagé d'une république idéale :

> « Si tu ne peux labourer la terre, imagine de faire quelque chose qui soit utile et que tu puisses vendre. [...] Encore une fois, mon cher Woldemard, tâche de prendre un parti qui te convienne et ne vas pas te contenter de vivre au jour la journée. On ne fait rien de cette manière et tu perdrais l'estime des honnêtes gens. [44]»

[39] TULK, Edmé Mentelle à Waldemard, le 13 juin 1790. Conrad Alexandre Gérard, dit Le Grand Gérard, (1729-1790), premier ambassadeur de France aux USA en 1778-1779, il y développe la culture du tabac, il est ensuite nommé préteur royal à Strasbourg.

[40] TULK, Waldemard Mentelle à son fils, le 20 janvier 1820. Hector Saint-John Crèvecoeur est consul de France à New York de Mai 1787 à mai 1790 et Antoine de La Forest, consul de France à Philadelphie à partir de 1787. (MEZIN Anne, *Les consuls de France au siècle des Lumières (1715-1792)*. Paris, *Bibliothèque de l'école des chartes*, 1999, vol. 157, n° 1, p. 258-259 et 542-544).

[41] TULK, Edmé Mentelle à Waldemard, le 13 juin 1790.

[42] M. de Warville.

[43] TULK, Edmé Mentelle à Waldemard, le 23 avril 1790.

[44] TULK, Edmé Mentelle à Waldemard, le 13 juin 1790.

Les conseils donnés sont des plus sages et des plus adaptés à la nouvelle condition de Waldemard : apprendre l'anglais, avoir un coin de terre à soi, faire ses preuves en agriculture ou à défaut dans le commerce, bref mettre en application les conseils prodigués par Crèvecoeur dans les *Lettres d'un Cultivateur Américain* : « Ne vaut-il pas bien mieux être laboureur et indépendant ? [45]» et se conformer aux idéaux de libre entreprise et d'égalité des chances défendus par la jeune république. La nonchalance du jeune homme parvient même à éveiller la vindicte de son père qui parfois se laisse aller aux reproches :

> « Tu ne sais pas encore l'anglais (je souhaite que tu l'apprennes bien) mais tu ne sais pas bien le français pour l'écrire, ni l'orthographe. Quelle place te confrèra-t-on [confèrera-t-on] avec cela ? [...] Si tu perds ton temps là-bas comme ici, tu risqueras de périr de même, et tu n'obtiendras l'estime de personne. [...] Tu as bien de l'avantage pour apprendre et pour exécuter sur des gens qui n'ont pas eu d'éducation. [46]»

Dépassé par la colère, Edmé Mentelle ira même jusqu'à opposer maladroitement les défauts de son fils aux qualités (certaines) de sa future bru : « Malgré notre tendresse pour toi, nous ne pouvons nous dissimuler que tu lui es inférieur à bien des égards, en différentes sortes de mérite. [47]» Ces reproches peuvent paraître démesurés ; le père est certes sévère, mais le fils n'est pas exempt de tout défaut. Le manuscrit d'un opéra-comique composé par Edmé Mentelle a en effet mystérieusement disparu[48]. Le sieur Liégeard, auteur d'un hymne à l'Etre Suprême, y avait ajouté des notes critiques et questionnait déjà Charlotte Le Clerc à ce sujet en novembre 1789[49]. L'auteur du larcin avait-il l'intention de confier le manuscrit à son ami ou de tirer personnellement parti du talent paternel ? Edmé semble en douter : « Tu m'as pris une copie corrigée de mon opéra-comique. Cela est-il raisonable ? Tu m'as privé d'une chose dont je pouvais faire usage, et tu n'en fais rien. A moins que tu ne l'aies donné à Mlle Le C… [50]» Autre accusation, plus pardonnable celle-ci, car touchant les sentiments : « Je crois aussi que tu as pris le petit portrait que ta mère avait sur son bracelet ; on ne le trouve

[45] TULK, Edmé à Waldemard, le 23 avril 1790.
[46] TULK, *ibidem.*
[47] TULK, Edmé Mentelle à Waldemard, le 23 avril 1790.
[48] Il s'agit peut-être de *L'Amour libérateur*, (1756), un opéra-comique composé par Mentelle.
[49] LIEGEARD fils, « Hymne du citoyen Liégeard fils d'Auxerre », *Recueil du département de Seine et Marne*, Melun, Tarbé et Lefèvre-Compigny, an 2 de la République, p. 79-81. TULK, le sieur Liégeard à Charlotte Le Clerc, le 18 novembre 1789.
[50] TULK, Edmé Mentelle à Waldemard, le 13 juin 1790.

[plus]. [51]» Mais cette fois, c'en est trop, et les réprimandes de tous ordres pleuvent : « Tu avais ici du goût pour travailler le fer, tâche de te placer auprès de quelqu'un qui te dirige, à la bonne heure. Tu dessinais : cherche quelque arpenteur et tâche de lui être utile et d'apprendre. Tu as laissé ici ton graphomètre en gage chez le [?] et tu dois de l'argent à un jeune clerc. [52]» En père avisé, parfaitement au courant des métiers « d'avenir » et des secteurs porteurs que nécessite la récente croissance de la république américaine, Edmé Mentelle « garde les pieds sur terre » et prodigue de judicieux conseils.

A l'orée de son existence de jeune adulte, la situation de Waldemard Mentelle semble cependant bien mal assurée et bien précaire. Cela fait-il de lui un cas isolé ? Non, bien sûr : ils seront plus de cinq cents, de tous horizons et conditions sociales « à tenter l'aventure » et à connaître comme lui la désillusion en 1790 en ralliant Gallipolis[53]. Certes, son père a orchestré et organisé son départ, mais la détermination dont le jeune migrant fait preuve en laissant en France la perspective d'une existence confortable à laquelle le destine son statut de fils unique de famille bourgeoise suffit à justifier l'attrait exercé chez lui, comme et peut-être plus que chez d'autres, par l'Amérique. Fuyant les dangers de la Révolution, il quitte par le fait ses amis, et surtout (cela le rend-il exceptionnel ?) Charlotte, celle qu'il aime, celle « qui avait joint son sort au sien ».

2. L'expérience de Gallipolis

Nul doute que Waldemard Mentelle a rencontré dans le salon de ses parents certains membres de l'intelligentsia parisienne tels Guillotin, Saugrain, le physicien Charles, tous acquis à la cause américaine, et surtout Brissot de Warville qui rentrera plus tard d'un voyage en Amérique effectué en 1788-1789[54]. Ce dernier, en proche relation avec le futur ministre Clavière, caresse le projet de spéculer sur le rachat de la dette américaine envers la France suite à la Guerre d'Indépendance. Si l'on en croit Alexander Hamilton dans son *Rapport sur les manufactures* (1791), depuis l'interruption des échanges commerciaux avec l'Angleterre, les États-Unis connaissent en effet une pénurie chronique de capitaux étrangers qui :

[51] TULK, *ibidem.*

[52] TULK, *ibidem.*

[53] Voir à ce propos : MOREAU-ZANELLI Jocelyne, *Gallipolis, histoire d'un mirage américain au XVIIIe siècle*, Paris, l'Harmattan, 2000, p. 323.

[54] BRISSOT DE WARVILLE Jacques-Pierre, *Nouveau voyage dans les États-Unis fait en 1788*, t.1, Paris, Buisson, 1791.

« devraient être considérés comme un précieux secours, car favorisant une plus grande quantité de travail productif et une plus grande quantité d'entreprises utiles […]. Il est pour le moins évident que dans un pays situé comme le sont les États-Unis, disposant d'un fonds infini de ressources encore inexploitées, le moindre liard de capital étranger employé aux améliorations internes et à l'établissement de structures industrielles permanentes est une acquisition précieuse. [55]»

Avant son départ en novembre 1789, Mentelle a sans doute eu vent à Paris des projets de fondation de la Compagnie du Scioto, projets qui remontent au mois d'avril de la même année. La colonie de « Galliopolis [*sic*] » est en tout cas citée dans la correspondance comme but ultime du voyage dès le 23 avril 1790[56]. Le jeune homme s'attarde à New York et Philadelphie et ne parvient à destination qu'en octobre ou novembre 1791, soit un an après l'installation du premier groupe de colons, sur l'une des barges transportant les troupes du Général Arthur Saint-Clair venu combattre les Amérindiens dont la présence dans la région se faisait de plus en plus menaçante[57]. Cette expédition se soldera par un cuisant échec, puisque le 4 novembre 1791, la bataille de la Wabash coûte la vie à quasiment mille soldats américains. Depuis la côte Est, le futur colon a rallié Fort-Pitt par la route avant de descendre l'Ohio jusqu'à Gallipolis. Charlotte Le Clerc empruntera sans doute le même itinéraire lorsqu'elle le rejoindra en 1794.

Les motivations des colons en partance pour Gallipolis et leurs conditions de vie dans la colonie sont rapportées par Charlotte et Waldemard Mentelle en personne dans deux articles de presse qu'ils ont rédigés respectivement en 1827 et 1843[58]. Ce type de document, nous en sommes conscient, court le risque de s'apparenter au « récit de fondation ». De même, les lettres écrites par leurs filles Rose et Mary à John Newton en 1873, celle de Francis Leclercq à Mentelle, son ami de Gallipolis, peuvent être taxées de partialité ; on connaît le caractère très

[55] Alexander Hamilton cité par FURSTENBERG François, *op. cit*., p. 237, trad. MD.

[56] TULK, Edmé Mentelle à son fils, le 23 avril 1790.

[57] MENTELLE Waldemard, « Gallipolis », *American Pioneer*, vol. II, Cincinnati, John S. Williams, Avril 1843, p. 183.

[58] MENTELLE Waldemard, « Gallipolis », *op. cit*., MENTELLE Victoire-Charlotte, "Biographical Sketch of Dr. A. Saugrain, by a female friend, with remarks upon the French", *Cincinnati Saturday Evening Chronicle*, July 14, 1827, trad. MD.

subjectif des souvenirs anciens et la valeur relative de tout témoignage[59]. Tels qu'ils sont, parce qu'ils sont et pour ce qu'ils sont, ces documents sont marqués au coin d'un accent de vérité et d'une forte charge émotionnelle que nous tenons à privilégier et seront replacés, voire corrigés dans et par le contexte historique.

Paris est aux abois en ce 3 novembre 1789. « La compagnie commence […] à remettre des titres de propriété aux acheteurs qui affluent en nombre » « au bureau de vente au 162 de la rue Neuve-des-Petits-Champs, près du Palais Royal [60] ». Mentelle explique ainsi les raisons d'un tel engouement :

> « La Révolution commençait et beaucoup furent saisis de frayeur devant le long combat qui venait. Nombre de citoyens de Paris aspiraient à la liberté politique, sans vouloir pour autant y laisser la vie. Prêts à tout risquer pour le bonheur de vivre en liberté sans prendre part à de sanglantes querelles, ils prêtèrent l'oreille à des rumeurs qui, pensaient-ils, les mèneraient à ce qu'ils souhaitaient. Tels furent les motifs qui contribuèrent à la fondation de Gallipolis. [61]»

Si la crainte des désordres causés par la Révolution française et l'aspiration « à la liberté politique » ont pu jouer un rôle non négligeable dans le départ de Mentelle et de certains autres futurs colons, le succès de l'opération tient à une extraordinaire campagne publicitaire savamment orchestrée par la Compagnie du Scioto, et ce, à des fins bassement commerciales. Et d'abord le fameux « Prospectus » distribué par la Compagnie, rédigé par Playfair et accompagné d'une carte gravée par Tardieu dont on trouvera ci-après un fac-similé, le tout accompagné plus tard d'un « avis » destiné plus aux émigrants qu'aux spéculateurs et largement inspiré des écrits laudatifs de Crèvecoeur sur la vallée de l'Ohio. De tels récits, on le sait, étaient monnaie courante à l'époque et ne résisteront pas à l'analyse critique et à la plume affûtée de Charlotte Mentelle :

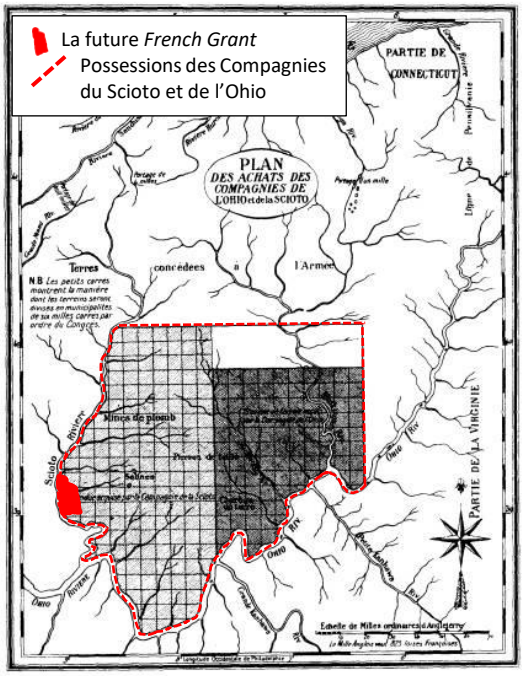
> « Un prospectus fut imprimé, qui proposait, comme d'habitude, des descriptions emphatiques et superbes des terres du Scioto, un Eldorado, `une terre de lait et de miel´ au

[59] Cincinnati Historical Society, *Gallipolis Papers*, *op. cit*. Box III, Book B, Rose Mentelle et Mary Russell Mentelle-Clay à John M. Newton, 27 octobre 1873. Tennessee State Library and Archives, Nashville TN, *Clay-Kenner Family Papers,* Francis Leclercq à Waldemard Mentelle, le 28 février 1836.

[60] MOREAU-ZANELLI Jocelyne, *op. cit.,* p. 97-98.

[61] MENTELLE Waldemard, « Gallipolis », *op. cit.,* p. 182, trad. MD.

nouveau monde, où la félicité arcadienne, et les rêves les plus enchanteurs pourraient devenir réalité au prix de peu de travail. [62]»



Carte 29 : Carte annexée au Prospectus de la Compagnie du Scioto (B. N. pB 1597)

Volney, qui effectue en 1796 un voyage aux États-Unis et rend visite à la petite colonie de Galliopolis, met de même en doute la bonne foi des rédacteurs dans ses *Œuvres Complètes*[63]. Les termes employés lorsqu'ils sont abusivement élogieux y sont soulignés par l'emploi de caractères italiques : « [...] vente de terre dans *le plus beau canton des États-Unis, à 6 livres l'acre,* [...] un climat délicieux et *sain*, [...] une rivière, nommée par excellence *la belle Rivière*, [...] ces terres excellentes, [...] [une] vie champêtre et libre [...]aux bords du Sioto. »

Le succès est tel que la presse s'empare du sujet. *L'American Antiquarian Society* possède une gravure d'époque aux intentions satiriques marquées : la mise des acheteurs vêtus de simples redingotes et le plus souvent coiffés d'un modeste chapeau à larges bords contraste avec celle des agents de la Compagnie portant habit et redingote à la hauteur de leur fonction et qui arborent, en pointant du doigt une carte tendue sur un chevalet, un sourire encourageant où peut se lire déjà la satisfaction. L'embonpoint et l'œil sévère du caissier, qui saisit de la main gauche son sac pour y engouffrer les pièces d'or qu'il rassemble avec cupidité de la main droite, sont à l'image des profits escomptés.

[62] MENTELLE Victoire-Charlotte, « Biographical Sketch… », *op. cit,* p. 2, trad. MD.
[63] VOLNEY C. F., *Œuvres Complètes,* Paris, Firmin Didot, 1837, p. 702-703.

Document 12 : Affluence des acheteurs dans les bureaux de la Compagnie du Scioto (American Antiquarian Society)

Dès 1790, trois documents satiriques et anonymes s'en prennent au sérieux des promoteurs : *Le Parlement de Paris établi au Scioto, la Lettre de M. de V. sur l'établissement du Scioto et les Observations générales et impartiales sur l'affaire du Scioto*[64]. Trop crédules et aveuglés par le mirage américain, les futurs colons pèchent par excès de confiance. Pourtant Benjamin Franklin, avec beaucoup d'humour, les mettait déjà en garde en septembre 1782 :

> « L'Amérique est le Pays du Travail, et en aucun cas ce que les Anglais appellent *Lubberland* et les Français *Pays de Cocagne*, où les rues sont, dit-on, pavées de Pains d'un demi-peck, les Maisons couvertes de Crêpes et où les Volailles vous volent autour toutes rôties en criant : ' *Viens me manger !*'[65] »

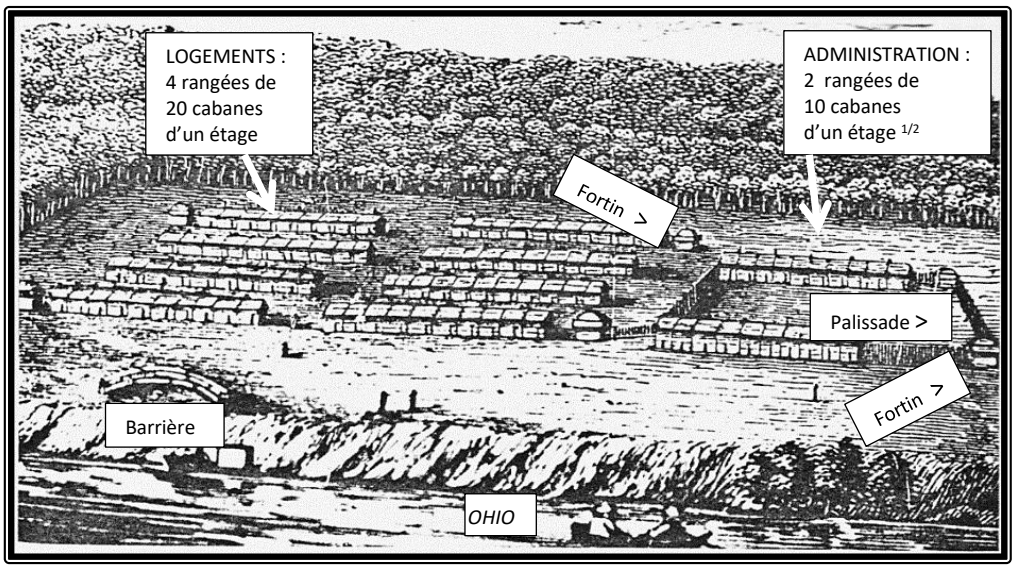
Mais « aucun d'entre eux sans doute n'avait jamais lu ou ne se souvenait des conseils aux émigrants du Dr Franklin. [66]» Ils seront donc quatre cents environ à découvrir *Fair Haven*, baptisée plus tard Gallipolis, à partir du 17 octobre 1790, soit presque un an après le départ

[64] On en trouvera les références précises dans la bibliographie.

[65] SMITH Albert Henry éd., "Information to Those Who Would Remove to America", *The Writings of Benjamin Franklin*, vol. 1, Chap. 15, Doc. 27, New York, Macmillan, 1905-1907, trad. MD.

[66] MENTELLE Waldemard, « Gallipolis », *op. cit.,* p. 182, trad. MD.

de France pour les premiers d'entre eux. John L. VANCE fait des lieux une description en tous points identique à la reproduction ci-dessous légendée par nos soins[67].



Document 13 : Le site de Galliopolis en 1790 (J. Moreau-Zanelli)

Sur place, le mirage se transforme en désillusion pour les nouveaux arrivants. Mentelle qui fait le compte des différents corps de métier composant le groupe, manque sans aucun doute d'objectivité. Le groupe de colons est présenté comme un microcosme composé des éléments structurels d'une société en devenir : « des prêtres, des hommes de loi, des horlogers, des peintres, des sculpteurs sur bois ou sur pierre, des tailleurs, des teinturiers, des mécaniciens, des constructeurs de navires, d'autres exerçaient un autre métier, certains n'en avaient pas. Les fermiers et les ouvriers, accompagnant ceux qui avaient acheté des terres étaient peut-être au nombre de dix. [68]» Religion, justice, artisanat, manufacture et agriculture sont tous représentés et paraissent être gages d'un futur (mais illusoire) développement harmonieux. Bien plus, devenu dans l'intervalle citoyen américain, Mentelle légitime la politique de conquête menée par les États-Unis et valorise le rôle qu'il y a tenu : « Peu après la défaite de Saint-Clair, le colonel Sproat, qui commandait la place de Marietta, désigna quatre espions à Gallipolis, deux Américains et deux Français : j'étais l'un de ces deux [69]».

Le jugement porté par Madame Mentelle paraît plus juste ; s'il peut sembler sévère, il correspond aussi bien à la situation de la majorité des colons, un groupe hétéroclite dont font partie les Mentelle et « composé d'ouvriers, de commerçants en articles de fantaisie, et de

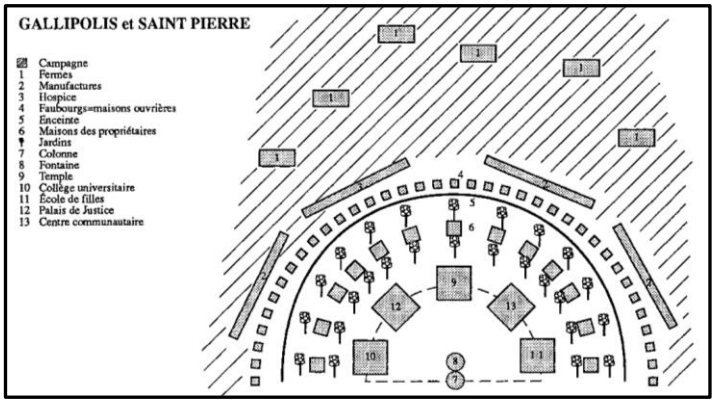
[67] VANCE John L., "The first settlements and settlers in Gallipolis", *The New England Historical & Genealogical Register*, Boston, 1911.

[68] MENTELLE Waldemard, « Gallipolis », *op. cit., ibidem.*

[69] MENTELLE Waldemard, « Gallipolis », *op. cit.,* p. 183, trad. MD.

beaucoup d'oisifs de tout poil, [qui] sacrifièrent gaiement les fruits de leur industrie pour s'embarquer pour cette terre promise » qu'à celui de ces aristocrates « ne connaissant rien de ce « désert » juste sorti des mains de la nature [qui] avala cet appât doré » et dont la plupart retourna en France après avoir passé l'hiver plus confortablement à Marietta[70]. Nombre d'aristocrates, réunis au sein de la *Société des Vingt-Quatre*, s'étaient effectivement laissé aussi séduire par le mirage américain. Parmi eux, le marquis de Lezay-Marnésia, fervent lecteur « de tous ceux qui prônent le retour à la Nature : Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre, Buffon et Voltaire », échafaude pour Gallipolis un projet jamais réalisé de colonie idyllique, pastorale et utopique dont la capitale est nommée Saint-Pierre en l'honneur de Bernardin de Saint-Pierre, l'auteur de *Paul et Virginie*, auquel il adresse une lettre de plus de cent pages [71]: « Revenons, Monsieur, à votre ville. Il lui faudra un nom : elle le recevra de la vénération & de l'amour. C'est celui de *Saint-Pierre* que lui donnera l'élan de tous les cœurs. [72]» Roland Bonnel propose le plan schématique du cœur de la cité présenté ci-après et qu'il commente ainsi :

> « Ce sera le lieu de l'initiation. Les jeunes vivront dans un univers limité par la bienfaisance rappelée par la colonne, la religion incarnée par l'église, la justice symbolisée par le palais de justice et l'harmonie matérialisée par le centre communautaire. […] Il ne s'agit pas de surveiller mais d'inculquer par l'expérience de l'espace un sentiment d'harmonie et d'unité. L'espace devient idéologique. [73]»



Document 14 : Schéma de la cité de Saint-Pierre à Gallipolis, imaginée par Claude-Adrien de Lezay-Marnésia (BONNEL Roland, « Sur les rives de l'Ohio : la cité utopique de Lezay-Marnésia », p. 56)

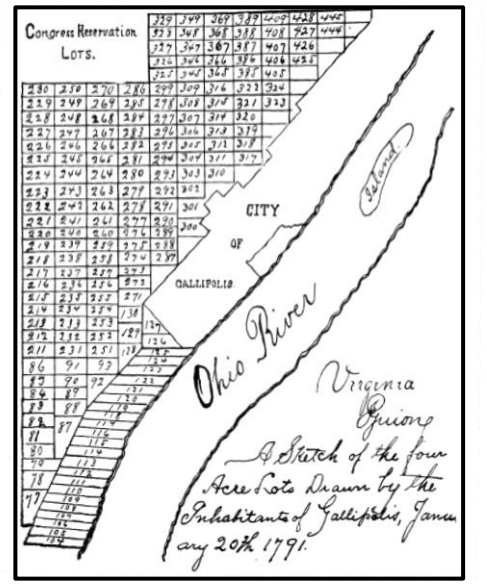
[70] MENTELLE Victoire-Charlotte, "Biographical Sketch…, *op. cit,* p. 2*,* trad. MD.

[71] MOREAU-ZANELLI Jocelyne, *op. cit.,* p. 171-172. Sur les colonies utopistes du milieu du XIXe siècle, on pourra lire CORDILLOT Michel, *Utopistes et exilés du Nouveau Monde*, Paris, Vendémiaire, 2013, VIDAL Laurent, Ils ont rêvé d'un autre monde, Paris, Flammarion, 2014.

[72] LEZAY-MARNESIA C. F. A., *Lettres écrites des rives de l'Ohio*, Fort Pitt, Paris, Prault, an X, p. 84.

[73] BONNEL Roland, « Sur les rives de l'Ohio : la cité utopique de Lezay-Marnésia », *Lumen: Travaux choisis de la Société canadienne d'étude du dix-huitième siècle, vol. 13,* 1994, p.55-56.

Malgré les difficultés et les différences de caractère, de condition et de profession, les habitants de Gallipolis se consacrent essentiellement, et non sans difficultés étant donné l'ampleur et la nature de la tâche, aux travaux de défrichement. John L VANCE donne la liste des deux cent trois premiers lots distribués, le nom de quasiment tous les acquéreurs et reproduit un plan de la cité daté du 20 janvier 1791 sur lequel sont portés les dits lots. On en trouvera la reproduction ci-après[74].



Document 15 : Plan de Gallipolis, le 20 janvier 1791 (Vance)

La désillusion fait place au découragement chez les colons quand ils comprennent qu'il n'y a plus grand-chose à attendre de la Compagnie du Scioto. Certains quittent la colonie... B. J. D. Le Turc, un marchand de Gallipolis en déplacement à Cincinnati, fait part de son inquiétude en ces termes à John Matthews, le 6 juillet 1792 :

> « La situation de la colonie m'inquiète beaucoup. Je ne peux m'imaginer que tant de gens soient les victimes de quelques spéculateurs. Si quelque chose m'oblige à revenir dans la colonie, je crois qu'il sera en mon pouvoir de les mettre au courant de ce qu'ils ont à faire pour que justice leur soit rendue. [75]»

Réunis en assemblée générale, les colons adressent au Congrès, le 22 décembre 1792, une pétition retraçant l'historique de leurs griefs et des maux qu'ils endurent. D'autres

[74] VANCE John L., *op. cit*, p.8.
[75] VANCE John L., *op. cit*, p.6, trad. MD.

suivront, parmi lesquelles celle du 17 décembre 1795 que l'on pourra lire en annexe[76]. Finalement, le 3 mars 1796, le Congrès leur octroie la *French Grant,* une concession de vingt-quatre mille acres sur la rive nord de l'Ohio, entre l'embouchure de la Big Sandy et du Scioto. Chaque propriétaire reçoit une parcelle de 217 ½ acres. En tant que négociateur, Jean-G. Gervais en reçoit 4000. Une petite centaine de familles est encore établie à Gallipolis, si l'on s'en réfère à la liste des propriétaires établie à l'époque. Quelques colons parviendront à racheter leur parcelle à Gallipolis même, et parmi les quatre-vingt-douze bénéficiaires de la *French Grant,* seule une vingtaine ira y tenter sa chance quand elle leur deviendra accessible, au printemps 1797[77]. Il y a donc de fortes probabilités que Charlotte et Waldemard Mentelle n'aient jamais séjourné dans la concession octroyée par le Congrès[78]. Leur deuxième enfant, Jeannette, naîtra d'ailleurs en avril 1797 dans le Comté de Mason au Kentucky.

Sur la carte présentée ci-après, sur laquelle sont signalées les parcelles appartenant à des propriétaires mentionnés dans le présent chapitre, on remarquera la forme très allongée des parcelles qui jouxtent la rivière, héritières d'une tradition cadastrale courante au Canada, dans la région des Grands lacs et dans le nord de l'Ohio et preuves d'un peuplement plus ancien du site de Gallipolis. En revanche, l'essentiel des concessions de la *French Grant* a été dessiné suivant le plan orthogonal usuel dans le cadastre américain[79]. La concession dévolue aux Mentelle y est presque voisine de celle d'Antoine Saugrain. Ce n'est sans doute pas un hasard : nous savons en effet qu'Antoine François Saugrain de Vigny fréquentait assidûment le salon d'Edmé Mentelle à Paris[80]. Après un premier voyage en Amérique du Nord en 1783, il participe quatre ans plus tard à une expédition scientifique sur la rivière Ohio dirigée par le botaniste Picqué. Le *Nautilus of Scarborough* le mènera en 1790 à Alexandria d'où il rejoindra Gallipolis[81]. Il y épouse Geneviève Rosalie Michau, le 20 Mars 1793[82].

[76] La pétition des émigrants français (tome 2,p. CCCLX, in BELOTE Theodore T., *Selections from the Gallipolis Papers*, Cincinnati, Jennings & Graham, II, 2, 1907) figure en annexe 2.

[77] DYER Albion Morris, *First ownership of the Ohio lands*, Clearfield, Genealogical Publishing C°, 1911, p.85.

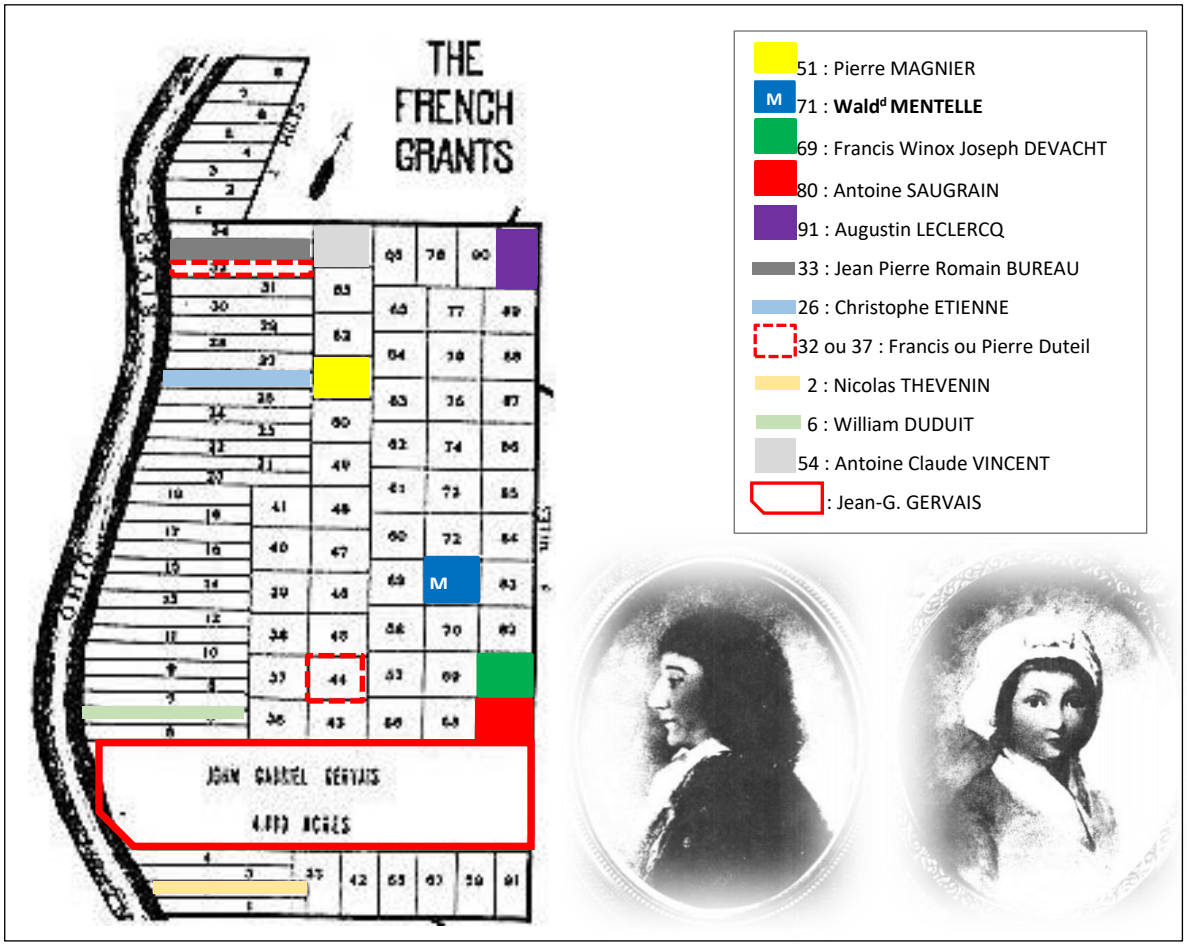
[78] MOREAU-ZANELLI Jocelyne, *op. cit*., p.400.

[79] On consultera à ce propos, EKBERG Carl, *French roots in the Illinois country: the Mississippi frontier in colonial times*, Urbana & Chicago, University of Illinois Press, 1998, chap. 1.

[80] Se reporter dans la bibliographie à Dicks Samuel E., *Antoine Saugrain: a French Scientist on the American frontier*, Emporia, Kansas State college, XXV 1, 1976.

[81] MOREAU-ZANELLI Jocelyne, *op. cit*., p. 269-270.

[82] MHS, *Saugrain family papers,* Archival Collections, A 1477, (aimablement communiqués par M. Tangi Villerbu).



Carte 30 : La French Grant du 3 mars 1796 (Peters) Document 16 : Rosalie et Antoine Saugrain (MHS)

A Paris, Léone Mentelle prépare activement le départ de sa future belle-fille, un départ envisagé pour le printemps :

« Maintenant il n'y a plus à eziter pour votre voyage. Nous sommes sûrs qu'il est au même endroit qu'il était, qu'il vous y atant avec bien de l'impatience. Ainsi ma chère fille dès que la saison va être favorable, nous nous arrangeons pour que vous partier avec une autre femme de connaissance. C'est la femme du secrétaire de l'embassadeur M[r] Genêt[83] homme fort honnête que mon mari connaissait un peu et l'a ressut lui a beaucoup parlé pour l'intéresser à nous. Voilà c'est sure de bonnes nouvelles. [84]»

[83] Edmond-Charles Genêt (8 janvier 1763–14 juillet 1834) est le premier ambassadeur de France aux États-Unis où il est envoyé par les Girondins en 1793 afin d'y obtenir le soutien de la jeune république dans les guerres que livrait alors la France à l'Espagne et la Grande-Bretagne. Les actions de Genêt mettant en péril la neutralité américaine, les Jacobins, arrivés au pouvoir en janvier 1794, le somment de revenir en France. Genêt s'installe alors dans l'État de New York où il meurt le 14 juillet 1834.

[84] TULK, Léone Mentelle à Charlotte Le Clerc, le 28 septembre 1792.

Assurément, les nouvelles sont bonnes. Charlotte peut partir, rassurée par les paroles réconfortantes de Léone : « Soyez tranquille aussi sur l'histoire de l'émigration. [85]» Le 29 Mars 1793, Charlotte enregistre ses bagages au Havre sur le navire Salomé, Capitaine Warssen [?], en partance pour Philadelphie. Les recherches que nous avons effectuées dans les rôles d'équipage des Archives départementales de Seine Maritime pour les périodes concernées ne nous ont pas permis de retrouver mention plus précise de la traversée de Waldemard en 1789 ni de celle de Charlotte qui arrive vraisemblablement en Amérique, en compagnie de la famille de l'ambassadeur Genêt, lui-même débarqué à Charleston, le 8 avril 1793.

Au même moment, Waldemard Mentelle reçoit une lettre de son père, datée du 26 mars 1794 et acheminée par un certain Leclercq « venant de France et actuellement à Cincinnati pour quelques mois. [86] » Fidèle à lui-même, et donc toujours un peu grognon, le vieux géographe y déplore que l'arrivée de la jeune femme à Gallipolis ait été retardée par les aléas du voyage et qu'elle n'ait pas pu donner de ses nouvelles (alors que d'autres l'ont fait), ni même lui fournir quelques renseignements précieux pour ses travaux dans lesquels il est toujours très impliqué :

> « Nous espérions apprendre que tu avais reçu ta chère femme, mais par la dernière lettre qu'a reçu Mme D p. [Dupont] il paraît qu'elle est encore à Philadelphie. Je suis fâché qu'elle n'ait pu partir. […] Nous n'avons rien reçu. [...] Je voudrais bien que par la suite, ta femme qui écrit bien, me fît une description du lieu où vous habitez, 1° pour la description, 2° les relations avec les sauvages, 3°les productions, 4° l'existence civile, 5° la distance et les moyens de communication. Enfin tout ce qui peut m'instruire, parce que cela me servira en géographie. [...] Je serai bien charmé d'apprendre que ta chère femme est avec toi. [...] Elle aurait bien dû nous écrire en même temps que Manier[87] a écrit à sa mère. [88]»

Pourquoi Charlotte Mentelle tarde-t-elle tant à rejoindre celui qu'elle aime et qu'elle n'a pas vu depuis quatre ans ? La question reste posée, mais l'hypothèse la plus vraisemblable est

[85] TULK, Edmé Mentelle à Waldemard Mentelle, le 26 mars 1794.

[86] Cinq propriétaires portent ce patronyme sur la liste des lots attribués par le French Grant aux colons de Gallipolis. Pour trois d'entre eux, l'orthographe du patronyme est en tous points concordante. TULK, Edmé Mentelle à Waldemard, le 26 mars 1794.

[87] Magnier est un colon français installé à Gallipolis.

[88] TULK, *ibidem*.

l'épidémie de fièvre jaune qui sévit à Philadelphie durant tout l'été 1793 et limite, voire interdit tout déplacement[89].

Un peu plus âgé que Mentelle, et surtout, plus riche d'expériences antérieures, Saugrain a vraisemblablement pris en affection le jeune homme désemparé lors de son arrivée à Gallipolis. Et c'est avec beaucoup d'impatience que les amis attendent l'arrivée de Charlotte : « Que de fois den notre petite société nous parlons de toi. Saugrain mon bon ami desire ton arrivé presque autant que moi je n'ai pourtant pas exagerez ton portrait. Sa femme y prend bien part aussi. [90]» La lettre, transmise par « Monsieur Wacht » (précisément De Vacht, l'un des colons français de Gallipolis) « à son pasage au fort pitte » contient des mots enflammés, teintés du romantisme propre à l'époque :

> « Mon impatience est si grande que je vais-je vien sen savoir ou. Je ne puis soutenir auqu'une application. [...] Oh ! ma pauvre amie vient…vient hate toi vient rapeler à la vie un corps dont tu est lame. [...] le jour ou tu arrivera sera pour moi le plus beau jour de ma vie, car jusquicy jen'ai pus dire j'aime, suis aimé, rien ny peut mettre obstacle que lamort ; . [...] Recois donc mil et mil baiser que je suis forcé de ten voyer plustot que… Mais à condition que tu me les rendra a ton arrivée…
>
> Ton epoux pour lavie Waldemard Mentelle [91]».

La spontanéité et la flamme dont le jeune homme fait preuve dans l'expression des sentiments qui l'animent peuvent surprendre. Si l'on en croit l'historienne Anne Verjus :

> « L'époque est tout entière fascinée par la réciprocité. Celle des corps qui doivent jouir à l'unisson, comme celle des cœurs. Il n'y a pas d'amour heureux, pas de couple harmonieux, là

[89] Cette épidémie causera le décès de 10% de la population de Philadelphie. http://bobarnebeck.com/fever1793.html [Consulté le 23 décembre 2017]. Mary Mentelle écrira 80 ans plus tard : « Ma mère a vu Madame Roland et beaucoup d'hommes et de femmes célèbres emmenés à la guillotine. » L'exécution de Madame Roland ayant eu lieu le 8 novembre 1793, cette affirmation, si elle est exacte, reporterait la date du départ de Charlotte Le Clerc à l'hiver 1793. Cincinnati Historical Society, *Gallipolis Papers*, *op. cit*. Box III, Book B, Mary Russell Mentelle-Clay à John M. Newton, le 27 octobre 1873.

[90] Saugrain ne reste pas longtemps à Gallipolis. Une société du Kentucky, qui désire exploiter le fer, lui fait appel pour améliorer la qualité de sa production de barres de fer. Saugrain accepte la proposition et gagne Lexington où il restera environ 6 ans. En 1799 ou 1800, il est nommé médecin de la garnison par Zénon Trudeau, gouverneur de Saint-Louis., (1799) après quoi, ayant un ami gouverneur de Saint-Louis (Missouri). Charlotte Mentelle et Rosalie Saugrain garderont durant longtemps des contacts épistolaires et amicaux. D'après MENTELLE Victoire-Charlotte, "Biographical Sketch…, *op. cit,* trad. MD. TULK, Waldemard Mentelle à Charlotte Le Clerc, le7 février 1794 [?].

[91] TULK, *ibidem*.

où l'on s'ébat pour sa seule jouissance. […] L'époque n'est pas à la pudibonderie. […] Les expressions fleurissent avec la diversité de l'inventivité en amour. S'il y a pouvoir dans [l]e couple, c'est celui des sentiments qui est invoqué. [92]»

Et les mots du futur époux disent mieux qu'il ne pourrait le faire de vive voix la force de son amour : un amour partagé qui en oublie la mort, un amour désiré qui fait déjà de lui le mari de Charlotte par anticipation, un amour accompli où l'union physique entrevue réclame beaucoup plus que d'innocents baisers.

Compte tenu de l'épidémie et du temps nécessaire pour se rendre de Philadelphie à Gallipolis, Charlotte arrive vraisemblablement sur les bords de l'Ohio au printemps 1794. Le jeune couple enfin réuni se mariera à Marietta dans le Comté de Washington (Ohio)[93]. Dans la lettre qu'elle écrit à Robert Alexander le 1er septembre 1808, elle évoque en quelques mots la vie difficile du jeune couple depuis leurs retrouvailles jusqu'à leur arrivée dans le Kentucky :

« Une vie très dure auprès de Philadelphie et encore plus austère a Gallipolis, sans être laborieuse, avait déjà détruit la vigueur de la constitution de mon mari ; qui d'ailleurs n'avait point été élevé a supporter autant de chagrins. A mon arrivée a Gallipolis, je vis que ce n'était pas le lieu qui convenait a aucun genre d'industrie et je m'étonnais de ce qu'au milieu d'un cahos comme celui-là il eut conservé des mœurs pures et un honneur intact. Nous nous décidâmes a venir au Kentucky et y arrivâmes avec 12 Dollars et un enfant. [94]»

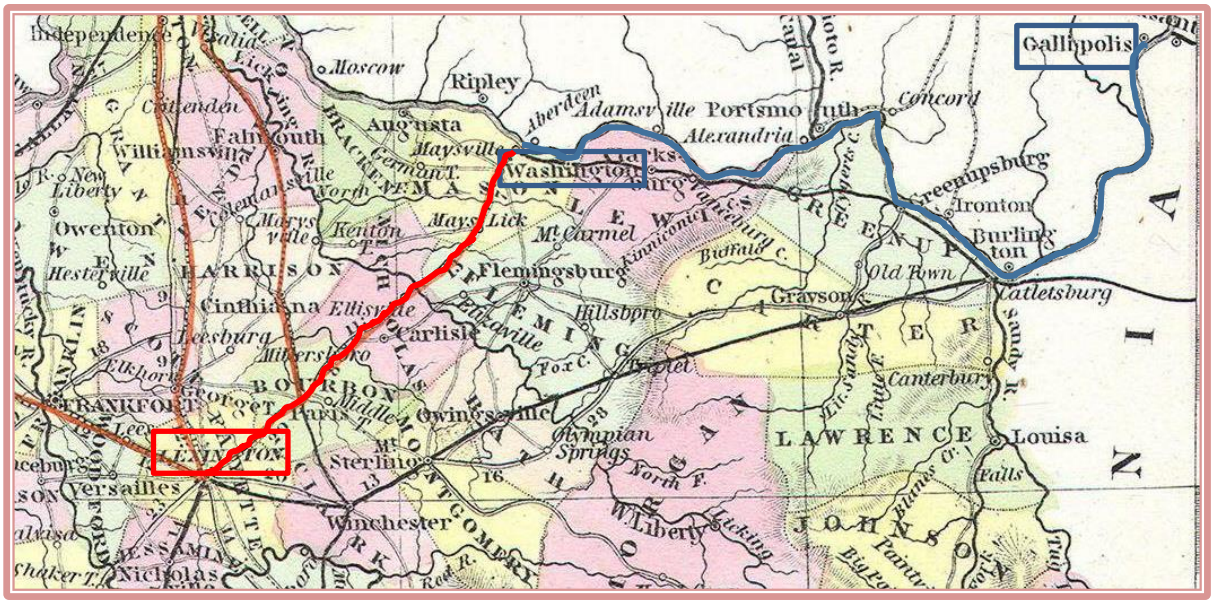
La force de caractère dont fait ici montre la jeune mère est étonnante. « La pensée même d'une altérité fondée sur le sexe est absente de [cette lettre]. La réciprocité des sentiments […] ne laisse aucune place à la possibilité d'une particularité qu'aujourd'hui on qualifierait "de genre". [95] » Admirative de l'intégrité de son mari, la jeune femme est clairvoyante à tous les égards, et si la décision de quitter Gallipolis est commune, elle n'hésite pas à suppléer son mari et comprend la première que les espoirs fondés sur l'expérience de Gallipolis ne sont que leurres.

[92] VERJUS Anne, DAVIDSON Denise, *op. cit*., p. 50, 55, 56.
[93] www.rootsweb.ancestry.com/~chevaud/vevay/d0001/g0000129.htlm [Consulté le 15/O9/2017].
[94] KHSF, Charlotte Mentelle à Robert Alexander, le 1er septembre 1808.
[95] VERJUS Anne, DAVIDSON Denise, *op. cit*., p. 67.

Le 17 juin 1795, Charlotte et Waldemard Mentelle accueillent leur premier enfant, Cornélie ou Cornélia. Ils gagnent tout d'abord Washington dans le comté de Mason (Kentucky) sans qu'on puisse préciser exactement la durée de leur séjour[96]. C'est à Washington que naîtra Jeannette, le 27 avril 1797. (Elle mourra à l'âge de neuf ans d'une fièvre maligne). Dans une lettre datée du 5 octobre 1931, le Dr F. L. L. Thurman évoque un possible passage par Charleston, dans le sud du Kentucky[97]. Dans le rapport qu'elle en fait en 1873 à M. Newton, Mary Mentelle confirme les difficultés rencontrées et les activités de ses parents durant cette période. La carte ci-après retrace leur itinéraire de Gallipolis à Lexington :

> « Tout cela était triste et décourageant pour ma mère. Elle dit à mon père qu'elle ne pouvait plus vivre là ; ils s'en allèrent et vinrent à ce qu'on appelait alors Washington, près de Maysville, où mon père loua un petit lot, cultiva des légumes et tout ce qu'il pouvait vendre en ville, ma mère, bien sûr, l'aidait. […] Je ne sais pas combien de temps ils sont restés là, mais finalement ils déménagèrent à Lexington où mon père avait un emploi. [98]»

La carte ci-après retrace leur itinéraire de Gallipolis à Lexington :



Carte 30 : Itinéraire supposé du couple, de la French Grant à Lexington (M. D.)

[96] TULK, *Mentelle Papers*, STAPLES C. R., Mentelle family Notes, s.l., s. d.
[97] TULK, *Mentelle Papers*, Lettre du docteur F. L. L. Thurman, Buena S. Sta., (Va), le 5/10/1931.
[98] Cincinnati Historical Society, *Gallipolis Papers*, *op. cit*. Box III, Book B, Mary Russell Mentelle-Clay à John M. Newton, le 27 octobre 1873.

En 1836, un vieil ami de Gallipolis, Francis Leclercq, contacté par Mentelle, répond à son courrier. Si la lettre sacrifie à la traditionnelle thématique du temps passé et d'une heureuse jeunesse à tout jamais enfuie, elle n'en témoigne pas moins de la profondeur des sentiments amicaux qui liaient les colons de Gallipolis au cœur d'une épreuve, perçue, quarante-cinq ans plus tard, comme pleine de « charmes ». Le seul véritable regret perceptible est celui du nombre dérisoire des amis français de la première heure qui demeurent encore à Gallipolis ou sur la concession française :

> « C'est avec bien du plaisir que j'ai reçu ta lettre du 18 du courant elle me rappelle un temps qui me sera toujours cher et je pense comme vous que c'etoit le plus heureux de notre vie, peut-etre aussi comme vous dites etoit-ce l'illusion de la jeunesse; cependant je crois reellement que l'état ou nous nous trouvions alors avec le plus rigoureux necessaire, point d'ambition, point d'inquietude pour le lendemain avait reellement ses charmes [...] a present combien peu il en reste de ceux avec qui nous avions coutume de faire societé, [desquels?] il ne nous reste que M. Bureau, Mr. Devacht, Etienne, Duteil & Thevenin; au french Grant il ne reste plus que M. Duduit et Vincent. [99]»

« Le raz de marée américain qui suit la fin de la guerre contre les Indiens, » écrit Jocelyne Moreau-Zanelli, « marque la fin de la spécificité française de Gallipolis. Une autre étape, plus décisive encore, tourne définitivement la page […] : c'est la naturalisation de ses habitants français par un acte du Congrès voté le 14 Avril 1802 » qui fait de la « ville des Gaulois » une ville américaine[100].

Nouvellement installés dans un État nouvellement créé, Charlotte et Waldemard Mentelle vont commencer à Lexington une nouvelle vie.

[99] Tennessee State Library and Archives, Nashville TN, *Clay-Kenner Family Papers,* Francis Leclercq à Waldemard Mentelle, le 28 février 1836.

[100] MOREAU-ZANELLI Jocelyne, *op. cit*., p.391.

3. Travailler, prendre de la peine

3. 1. Un loser ?

Travailler prendre de la peine

C'est le font qui manque le moins[101]

C'est avec cette formule inspirée de la morale de la fable « Le laboureur et ses enfants » de Jean de La Fontaine que Waldemard Mentelle débute une longue lettre qu'il adresse à son fils le 20 janvier 1820. La famille a surmonté, non sans difficultés, les obstacles de toute sorte : « C'est vrai que mon père fut souvent un " loser" » écrira plus tard sa fille Mary[102]. « Je crois bien sûr qu'il essaya de nombreux emplois pour subvenir aux besoins de sa famille. » A partir de mai 1817 et pour un salaire de 800$, Mentelle occupe le poste stable de concierge « à la première Northern Bank, établie ici, je crois [alors appelée United States Branch Bank]. [103]» Son épouse Charlotte ouvre le 1er septembre 1820 un pensionnat pour jeunes filles qui comptera parmi ses élèves Mary Todd, la fille de Robert Smith Todd, un riche commerçant de la *Short Street*[104]. Père de sept enfants, Waldemard Mentelle peut enfin envisager l'avenir avec une confiance qui l'autorise à écrire à l'intention de son seul fils : « Ressouviens-toi toujours que dans le pays que nous habitons, tous les hommes sont égaux, et que l'homme estimable l'est toujours quelle que soit sa profession.[105]»

Pour rendre compte des deux décennies précédentes qui furent particulièrement difficiles, nous complèterons l'étude d'une correspondance parfois carentielle (« L'année précédant son décès, [ma mère] a brûlé beaucoup de papiers et de lettres, dont elle a dit qu'ils nous seraient inutiles » précise Rose Mentelle) par un recours régulier à la presse[106]. Entre 1798 et 1819, le patronyme « Mentelle » apparaît en effet précisément 271 fois dans le journal local la *Kentucky Gazette*[107]. Le nombre des annonces commerciales, très faible jusqu'en 1805 (en moyenne trois par année), permet de repérer dans la courbe présentée ci-après une première période particulièrement difficile pour la famille dont la situation semble

[101] Adaptation de deux vers de Jean de La Fontaine dans la fable : *Le laboureur et ses enfants* :

« Travaillez, prenez de la peine :
C'est le fonds qui manque le moins. »

[102] Nous avons volontairement gardé le mot anglais employé dans l'original.

[103] *Kentucky Gazette*, 28 avril 1817, Cincinnati Historical Society, *Gallipolis Papers*, *op. cit.*, Mary Russell Mentelle-Clay à John M. Newton, le 27 octobre 1873.

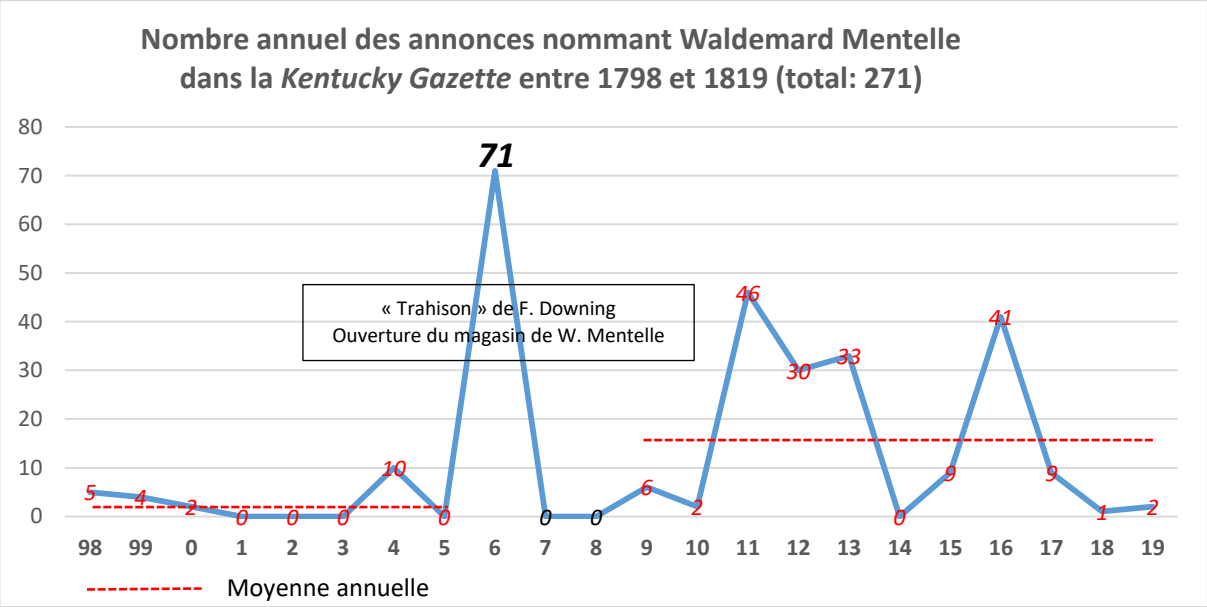
[104] TULK, *Kentucky Gazette*, 9 septembre 1820, Mary Todd épousera Abraham Lincoln le 4 novembre 1842.

[105] TULK, Waldemard Mentelle à son fils, le 20 janvier 1820.

[106] Cincinnati Historical Society, *Gallipolis Papers*, *op. cit.*, Rose Mentelle à John M. Newton, le 27 octobre 1873.

[107] http://kdl.kyvl.org/ [Consulté le 31 décembre 2017].

s'améliorer à partir de 1809 (exception faite du cas particulier des années 1806-1808 que nous expliquerons ultérieurement) et jusqu'en 1819 (dix-huit annonces en moyenne par année). Les parutions connaissent régulièrement des pics caractéristiques des moments-clés de l'histoire familiale.



Courbe 12 : Nombre annuel des annonces nommant Waldemard Mentelle dans la Kentucky Gazette entre 1798 et 1819 (MD)

Dans le courant de l'année 1798, le lot de terre de la *French Grant* est vendu à Joseph Favertet pour 1$ l'acre[108]. Les Mentelle auraient-ils gagné le Kentucky « appelés à Lexington par le vœu de plusieurs citoyens, » parmi lesquels figurent leurs amis Saugrain qui s'y trouvent depuis deux ans [109]? Ou plus vraisemblablement, sont-ils attirés par la réputation non usurpée de « pays de cocagne » dont jouit le *Commonwealth* ? L'historien Craig Thompson Friend explique ainsi l'essor du Kentucky au tournant du siècle et l'impute, entre autres causes, à la présence de l'armée fédérale au Nord de l'Ohio[110]. James A. Ramage fait plus solennellement du Kentucky la terre qui a élevé Henry Clay au statut de : « héros national en lui procurant l'environnement [nécessaire] au développement du thème central de sa carrière politique : l'*American System*. [111]» Henry Clay adapte et adopte à l'ouest des Appalaches le programme

[108] TULK, *Sunday Herald Leader*, 6 avril 1941, trad. MD.

[109] KHSF, *Alexander family papers*, MSS93, Charlotte à Robert Alexander, le 1er septembre 1808.

[110] FRIEND Craig Thompson, *Kentuckee's Frontiers*, Bloomington, Indiana University Press, 2010, p. 177, trad. MD. On pourra consulter sur le sujet: BECKERT Sven, Desan Christine (ed.), *American Capitalism: New Histories*, New York, Columbia University Press, 2018.

[111] RAMAGE James A. & WATKINS Andrea S., *Kentucky Rising*, Lexington, University Press of Kentucky, 2011, p. 23-24, trad. MD.

d'Hamilton qui envisage d'ouvrir la jeune République au marché mondial en transformant la nation essentiellement agricole qu'elle est en un grand et puissant pays industriel. « Je propose ici en modèle et j'y mets en pratique, tous mes principes d'améliorations internes, l'*American System* etc. [112] » Poussés comme lui par une conjoncture économiquement et politiquement favorable, les planteurs de Virginie s'installent dans le *Bluegrass* à la fin du XVIIIe siècle et y achètent de vastes propriétés entretenues par une main d'œuvre abondante souvent composée d'esclaves.

L'arrivée de la famille Mentelle à Lexington est attestée par la *Kentucky Gazette* du 11 juillet 1798 :

> « Annonce de Mr B. Holdish : aux habitants de Lexington,
> Contraint de rejoindre Pittsburg dans quelques semaines, je vous prie d'accorder
> votre clientèle à Mr W. Mentelle, récemment arrivé à Lexington pour s'y installer. [113]»

B. Holdish, avec ces quelques mots, fait de Waldemard Mentelle, naturalisé citoyen américain à la même date, son successeur officiel. Une seconde annonce, moins laconique, paraît dans la gazette, le 20 juillet [114]:

> « Waldemard Mentelle, récemment installé à Lexington et soutenu par nombre de personnes honorables, se propose, assisté de son épouse, d'enseigner aux jeunes gens des deux sexes la langue française et la danse. [115]»

Le couple tire intelligemment parti auprès de l'élite locale tant de ses compétences culturelles que de l'image que la bonne société de Lexington se fait des Français, à l'instar du colonel Hart, le père de Madame Henry Clay :

> « Ils firent la connaissance du colonel Thomas Hart […], qui les accueillit avec gentillesse et chez qui ils côtoyèrent presque tous les personnes les plus en vue de Lexington et des

[112] *Ibid*, p. 134, trad. MD.
[113] *Kentucky Gazette*, Lexington, 11 juillet 1798, trad. MD.
[114] *Fayette County Order Book*, 07/1798, in STAPLES Charles R., *The History of Pioneer Lexington*, 1959.
[115] *Kentucky Gazette*, 20 juillet 1798, trad. MD.

environs. Le colonel Hart était remarquable pour l'hospitalité dont il faisait preuve à l'égard de tous les étrangers qui venaient à Lexington, en particulier les Français. [116]»

A l'inverse des États fédéralistes qui abhorrent les horreurs commises au nom d'une Révolution Française qu'ils estiment démocrate à l'excès, le Kentucky est un État majoritairement républicain et francophile[117]. Ardents défenseurs de la politique républicaine menée par Jefferson, une politique essentiellement basée sur l'élite économique, sociale et culturelle, les habitants du Kentucky sont tout naturellement ouverts à la culture française. En témoigne cet extrait du discours prononcé en 1794 par Harry Toulmin, président de la *Transylvania University* de Lexington, qui justifie en ces termes l'introduction dans les programmes de l'étude du français :

« Socialement parlant, et parce qu'elle nous rapproche de la seule nation libre au monde, exceptée la nôtre, [la langue française] est extrêmement importante ; et il est indispensable de donner à notre jeunesse l'accès aux écrits et aux leçons émanant d'une nation qui occupe incontestablement le premier rang au monde en matière de courage, de patriotisme et de science. »[118]

Dès leur arrivée, les émigrés français sont donc perçus comme des membres de la « bonne société », porteurs de valeurs essentielles et pétris d'une culture dont l'élite locale est particulièrement friande. Cette nouvelle élite du *Bluegrass*, soucieuse de briller en société, cultive, pour ce faire, les bonnes manières auprès de professeurs de danse :

« Déjà à la fin des années 80', de nombreux professeurs de danse avaient ouvert des écoles à Lexington et y enseignaient les rudiments du cotillon, de la matelote, de l'allemande, de la valse, de la gavotte et du quadrille, dont la connaissance était indispensable à l'acquisition du raffinement. [119]»

[116] Cincinnati Historical Society, *Gallipolis Papers*, *op. cit*. Box III, Book B, Mary Russell Mentelle-Clay à John M. Newton, le 27 octobre 1873.

[117] On pourra consulter à ce sujet REMOND René, *Les États-Unis devant l'opinion française (1815–1852)*, 2 vol., Armand Colin, Paris, 1962 et DUNN Susan, *Sister Revolutions : French Lightning, American Light*, New York, Faber & Faber, 1999.

[118] *Transylvania Seminary records 1794*, in SONNE Niels H., *Liberal Kentucky, 1780-1828*, New York, Columbia University Press, 1939, p. 58, trad. MD.

[119] ARON Stephen, *op. cit*., p. 126-127, trad. MD.

Les Mentelle ont reçu en France l'éducation traditionnellement réservée aux « jeunes gens de bonne famille » à la fin du XVIIIe siècle et ont appris la musique et la danse. Si Mentelle maîtrise très mal l'orthographe, son épouse possède toutes les qualités pour enseigner le français, l'un et l'autre sont de bons musiciens : Waldemard joue du cor d'harmonie[120] et depuis Paris, Edmé Mentelle se souvient de la jolie voix de sa belle-fille et de ses talents de violoniste : « Je voulais te demander si ta chère femme avait conservé sa jolie voix. Elle chantait fort bien l'Italien et aussi le Français. On me dit qu'elle jouait aussi du violon. [121]»

Mais la concurrence est rude, les élèves trop peu nombreux ; très vite, les espoirs des deux jeunes enseignants sont déçus : « Nous nous sommes vus pendant 6 mois les maîtres de langue les plus accredités, mais 6 mois de constance sont un prodige, l'école diminua, tomba [122]». Le père de famille paraît s'être essayé pendant un temps à la peinture, une activité à laquelle il s'adonnera à nouveau plus tard, mais le 25 janvier 1799, dans le cadre de fonctions nouvelles, « Mr Augustus Waldemard Mentelle est autorisé à installer un solide cadre autour du puits à l'Université, muni d'un guindeau, d'un seau et d'une corde pour y puiser de l'eau dans les plus brefs délais possibles. [123] » Le voici donc employé comme intendant au *Transylvania Seminary,* ce qui éveille chez Edmé Mentelle une attention curieuse : « j'ai appris que vous étiez les principaux du collège. Je voudrais que Waldemard pût en être aussi professeur. [124]» La famille est logée au « séminaire » ; Madame y enseigne le français et y poursuit, avec son mari, les leçons de musique et de danse, « les mardis, jeudis et samedis, de 6 à 8 heures du soir [125]». Le « séminaire » est un établissement d'obédience presbytérienne qui devient, suite à sa fusion avec la *Kentucky Academy*, la *Transylvania University* à partir du 22 décembre 1798[126]. La gazette annoncera la poursuite des cours de français et de danse au « séminaire » jusqu'en juin 1799[127].

---

[120] LEAVY William A., "Memoir of Lexington and its Vicinity", *Register of the Kentucky State Historical Society*, vol. 41, N° 137, Frankfort, Octobre 1943.

[121] TULK, Edmé Mentelle à Waldemard Mentelle, le 4 septembre 1815.

[122] KHSF, *Alexander family papers*, MSS93, Charlotte Mentelle à Robert Alexander, le 1er septembre 1808.

[123] Dans une lettre où elle fait le compte des différents métiers qu'ils ont exercés durant cette période, Charlotte Mentelle écrit en effet : « tour a tour Grammairiens, **Peintres**, Intendans d'un mauvais collège, enfin Docteurs de Cheveaux sur les terres du Col Todd a 5 miles, c'est ainsi que nous luttons contre le besoin de vivre. » (HLAW, *P. S. Du Pont de Nemours Papers*, W & C Mentelle à P. S. Du Pont de Nemours, le 30 novembre 1800), TULK, document tapuscrit.

[124] TULK, Edmé Mentelle à Charlotte Mentelle, le 20 Fructidor An 7.

[125] *Kentucky Gazette*, 31 octobre et 7 décembre 1798, trad. MD.

[126] Acte de fusion du *Transylvania Seminary* et de la *Kentucky Academy* approuvé par l'Assemblée Générale du Kentucky, chap. CLXVI, le 22 décembre 1798, trad. MD.

[127] *Kentucky Gazette*, les 23 mai et 6 juin 1799.

Mais Charlotte Mentelle, mère d'une petite Lucrétia depuis le 10 mai, a tôt fait de penser que la majorité des administrateurs sont des « Presbiteriens c'est-à-dire d'une secte farouche & absurde dont la raison est soigneusement regardée & envisagée comme la bête a 7. Têtes de la Bible dont ils donnent si sagement l'explication. [128]» Sans doute faut-il voir dans ce sectarisme affiché les raisons du renvoi des Mentelle, convaincus d'être des « déistes qui ridiculisent la religion » par l'un des administrateurs, James Blythe dont l'attitude s'inscrit en réaction au vigoureux élan religieux de l'*awakening* (ou éveil) qui s'empare de l'Amérique dans la première moitié du XIXe siècle[129]. Durant cinquante ans, les congrégations évangélistes et les associations bénévoles libèrent les énergies et touchent tous les secteurs de la vie sociale : unis dans le Christ et sous le regard de Dieu, tous sont appelés à « renaître » en appliquant à leur vie les leçons tirées de l'Ecriture. Les prédicateurs méthodistes et baptistes parcourent les contrées les plus reculées et organisent des rassemblements nommés *camp meetings*, tel celui qui se tiendra en 1801 à *Cane Ridge*, près de Paris (KY) et que Michaux décrit ainsi :

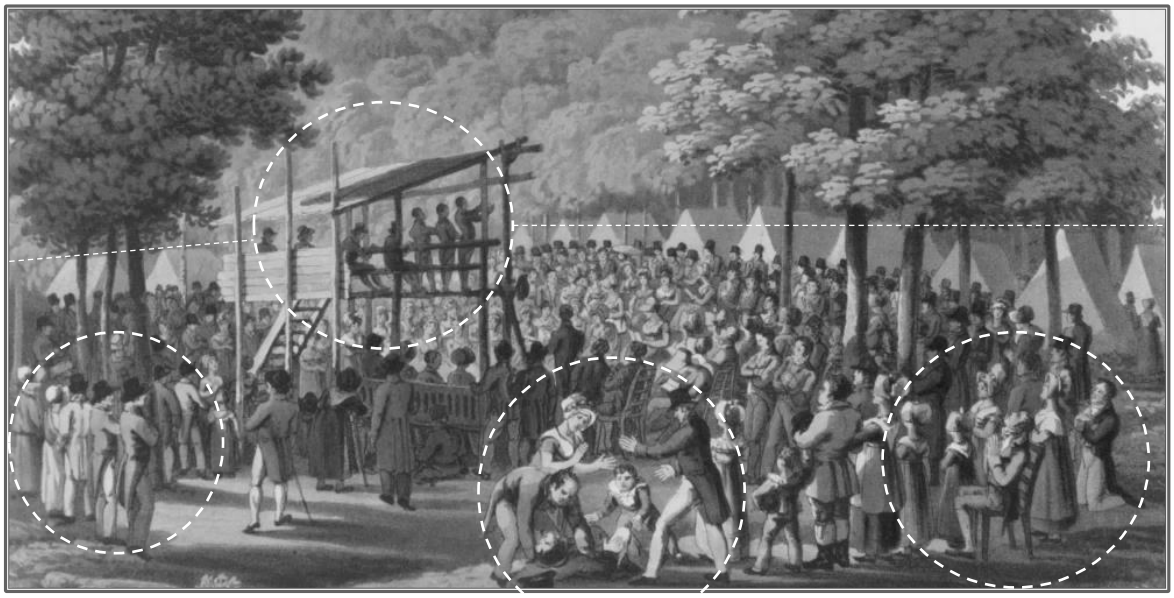
> « L'esprit religieux a acquis un nouveau degré de force depuis sept à huit ans, parmi les habitans des campagnes ; […] ils se rassemblent, pendant l'été, dans le cours de la semaine, pour entendre des prédications qui durent plusieurs jours de suite. […] Chacun apporte ses provisions et passe la nuit autour du feu. Les ministres mettent beaucoup de véhémence dans leurs discours. Souvent, au milieu des sermons, les têtes se montent, les imaginations s'exaltent, et des inspirés tombent à la renverse en criant : *Glory, Glory*, gloire, gloire. »[130]

Ce que semble confirmer la gravure suivante : l'horizon forestier est clos par l'alignement des tentes ; au centre, nombre de prédicateurs haranguent la foule ou s'apprêtent à le faire. Et si quelques fidèles semblent passifs à gauche, la piété en a poussé d'autres à tomber à genoux, sur la droite. Une « inspirée », sur le point d'être évacuée, est tombée à la renverse au centre.

[128] HLAW, *P. S. Du Pont de Nemours Papers*, W. et C. Mentelle à P. S. Du Pont de Nemours, le 30 novembre 1800.

[129] KENDALL Amos, *Autobiography*, Boston, William Stickney, 1872, p. 118-119, trad. MD. Nous remercions Randolph Runyon, descendant de la famille Mentelle, de nous avoir communiqué cette information.

[130] MICHAUX François André, *op. cit*., p.212-213.



Document 17 : Un camp meeting (Library of Congress, Prints and Photographs Division, LC-USZ62-2497)

Sous le couvert de l'amitié, Charlotte Mentelle confiera quelques années plus tard à Rosalie Saugrain qu'elle croit « a un Etre éternel infiniment juste et qui na laissé une si grande portion de maux inévitables dans notre éxistence que pour nous faire expier nos erreurs dont la raison dont il nous a doués auroit du nous garantir. [131]» Le discours, tout en admettant les erreurs et limites de l'humaine condition, les impute à un défaut de clairvoyance dont l'Etre éternel l'a généreusement dotée[132]. Charlotte a pu lire le préambule de la *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen de 1789*, qui fait référence à l'Etre suprême : « L'Assemblée Nationale reconnaît et déclare, en présence et sous les auspices de l'Être suprême, les droits suivants de l'Homme et du Citoyen ». Philosophiquement, elle reconnaît donc l'existence d' « un Etre éternel infiniment juste » ; peut-être, dans la recherche d'un absolu qui légitimerait la Loi, va-t-elle jusqu'à vouer un culte à celui qu' Hannah Arendt, dans le chapitre V de son *Essai sur la Révolution*, nomme le « Grand Législateur Universel ».

L'extrait suivant d'une lettre écrite plus tard par Charlotte Mentelle au banquier Robert Alexander souligne les difficultés rencontrées par le couple dans les mois qui suivent l'installation à Lexington : « Nous nous retirames a la campagne ou pendant un an mon mari

[131] MHS, *Saugrain family papers*, Archival Collections, A1477, Charlotte Mentelle à Rosalie Saugrain, le 1er janvier 1820.

[132] Sur les conflits religieux au sein de la Jeune République, on pourra se reporter à SCHLERETH Eric R., *An Age of Infidels, The Politics of Religious Controversy in the Early United States*, Philadelphie, University Press of Pennsylvania, 2013.

tâcha d'être bon fermier mais sa santé n'y résista pas et je l'ai vu prêt a en mourir [133]». Le changement de mode de vie est radical, on en conviendra, et inscrit la démarche des jeunes migrants dans la politique jeffersonienne de conquête d'une terre dispensatrice de multiples bienfaits, gage d'indépendance et de « vertu ». Retiré à la campagne, « à quatre miles de Lexington, sur la route qui mène à *Tate's Creek* », Waldemard Mentelle propose par voie de presse ses services en tant que maréchal-ferrant ; l'annonce précise par ailleurs que « les étudiants en français et en histoire peuvent bénéficier d'une pension distinguée pour une scolarité annuelle de dix et quatre livres. [134]» On peut mettre en doute, non pas la pugnacité ni le courage du couple, mais la qualité du confort promis aux hypothétiques étudiants dans une demeure que Michaux, qui rend visite à la famille en 1802, présentera comme l'« une des plus misérables log-houses du Kentucky […] une petite ferme qu'il loue a raison de 10 bushels[135] de maïs par acre [136]». L'annonce du 10 avril est d'ailleurs plus conforme à la dure réalité : « Waldemard Mentelle remercie sa clientèle pour la confiance qu'elle lui a accordée dans le cadre de son activité de maréchal-ferrant. Il continue à soigner les chevaux, soit en pension à son domicile, soit chez les propriétaires qui voudront bien faire appel à ses services. [137]»

Le *Bluegrass* du début du XIXe siècle est une région typiquement agricole et Lexington ne compte encore que 1795 habitants en 1800. Mais la richesse du sol n'échappe pas aux premiers explorateurs qui nomment la région *The Great Meadow*, la grande prairie. L'élevage et l'agriculture tirent très tôt parti de cette richesse naturelle et l'on voit rapidement apparaître une classe aisée, celle des *gentlemen farmers*, qui calque son mode de vie sur celui des châtelains de Virginie et ceux de la côte atlantique, plus intéressés par les courses hippiques et l'élevage des pur-sang que par la rusticité des travaux agricoles. Un partenariat fructueux s'établit entre éleveurs locaux, investisseurs capitalistes venus d'ailleurs et importateurs de pur-sang anglais, qui fera bientôt du *Bluegrass* le plus important centre d'élevage hippique de tous les États-Unis[138]. En se faisant « docteur de chevaux », Mentelle

[133] KHSF, *Alexander family papers*, MSS93, Charlotte Mentelle à Robert Alexander, le 1er septembre 1808.
[134] Kentucky Gazette, 12 décembre 1799, trad. MD.
[135] *Bushel* : boisseau.
[136] HLAW, *op. cit.,* François-André Michaux à P. S. Du Pont de Nemours, le 24 décembre 1802.
[137] Kentucky Gazette, 10 avril 1800.Toutes les annonces citées proviennent du fonds Mentelle de la Transylvania University de Lexington, Index du *Kentucky Gazette*, soit de la Kentucky Digital Library, http://kdl.kyvl.org/ [Consulté le 20 décembre 2017] ou STAPLES Charles, Notes, trad. MD.
[138] Sur le développement du Kentucky et de la région du *Bluegrass*, voir ARON Stephen, *How the West Was Lost, The Transformation of Kentucky from Daniel Boone to Henry Clay,* Baltimore & London, Johns Hopkins

suit à la lettre le conseil impératif donné par son père quelques années plus tôt : « Il faut tacher de vivre à la campagne et de mériter un coin de terre à toi. [139]» Les choix existentiels du jeune couple peuvent avoir cependant de quoi surprendre. Le jeune Parisien, déçu dans des espoirs de promotion sociale qu'il a placés dans la culture les réinvestit dans la terre qu'il considère, sinon comme un capital, du moins comme une source de revenus plus assurés et moins aléatoires. Le jeune bourgeois s'adapte par obligation mais avec beaucoup d'intelligence à son environnement et par le fait s'américanise en suivant les traces naguère imprimées par les pionniers dans la terre du Kentucky et plus récemment dans les pays d'ouest. Les maternités successives (un enfant naît régulièrement tous les deux ou trois ans entre 1795 et 1811) empêcheront par ailleurs Charlotte Mentelle de mettre pleinement à profit ses talents pédagogiques durant la période. Pour autant, le maréchal-ferrant auto promu « docteur de chevaux », conscient des valeurs intellectuelles dont il est porteur et qu'il se juge seul capable de mettre en œuvre, porte un regard teinté d'un humour mêlé de mépris sur les habitants de son pays d'adoption qu'il considère comme des illuminés ou des ignorants :

> « Je suis devenu Docteur de chevaux… de l'aplication a l'Etude de l'hypiatrie[140] de la Fosse[141] et de plusieurs autres, et de l'observation, jointe a de l'experience, voila mes licences ; mais il semble que l'état ne vaille rien quand je m'en arrête ; il y a des comperes et des commeres pour les chevaux comme pour les hommes et il arrive souvant qu'après m'être évertué a leur faire toucher du doigt differentes maladies, ils repondent tous en chœur yes et ensuite écoute [*sic*] le premier fou qui va prechant des sottises ; et il arrive souvant qu'il font avaler a l'innocente bête, whiskey, Camphre, mercure, huile, &c. et tout cela en un quart d'heure. Il faut être ici charlatant ou presbyterien (a peu près la même chose) pour reussir et je n'imagine devenir ni l'un ni l'autre. [142]»

University Press, 1996, sur l'élevage des chevaux dans le Bluegrass, voir PAUL Catriona Margaret, « ...the horsemen got the start. Horse ownership and advantage in Kentucky, 1770-1830 », thèse, University of Dundee, 2012.

[139] TULK, Edmé Mentelle à Waldemard Mentelle, le 13 juin 1790.

[140] L'hippiatrie est l'art de soigner les chevaux.

[141] Philippe-Étienne La Fosse (1738-1820), membre de l'Institut, comme Edmé Mentelle, est un hippographe et vétérinaire, auteur de nombreux ouvrages sur l'anatomie et la pathologie du cheval.

[142] HLAW, *P. S. Du Pont de Nemours Papers*, W. Mentelle à P. S. Du Pont de Nemours, le 12 février 1801.

Charlotte Mentelle, toujours prête à seconder son mari qu'elle sait peu préparé au dur travail de la terre et physiquement fragile, le seconde et s'évertue ardemment à lui fournir les outils et les conditions favorables à la poursuite et à l'extension de son activité[143]. Mais le vieux géographe, incapable d'imaginer le dénuement du couple, considère « l'hippiatrique » avec mépris et envisage toujours de faire embrasser à son fils une carrière plus prestigieuse. Ainsi lui recommande-t-il le recours à Pierre-Samuel Du Pont de Nemours, récemment passé en Amérique, chargé officiellement d'une mission « en qualité de voyageur de l'Institut en Amérique [144]» :

> « Il me semble qu'il est plus aisé d'apprendre la géographie que de pratiquer l'hippiatrique, […] Je vous recommande bien de gagner, s'il est possible, la bienveillance de M[r] Dupont. C'est un excellent homme, et il est plein de lumières. Il est cencé [censé] être l'un des voyageurs de l'Institut, dont l'objet est d'augmenter nos connaissances en France. [145]»

L'envoi de livres documentés, de plants, de graines, serait bien sûr du plus grand secours et l'on fait appel, par l'intermédiaire de Du Pont, à la famille parisienne qui reste et restera obstinément sourde à la demande :

> « Mon mari a plusieurs fois demandé a son père un exemplaire des Arts, Métiers de l'Enciclopédie, il a insisté fortement la dessus parce que ces Livres nous auraient été de la plus grande utilité ici, il a aussi demandé une Boëte de graines & Plants qu'on prepare au Jardin N[al] des Plantes, (autrefois du Roi) pour envoyer au Pays étranger ; M. Mentelle peut faire cela s'il le veut ;[146]»

L'aimable Du Pont prend en réelle affection son jeune compatriote qui s'enhardit au point de lui faire part de ses intentions :

---

[143] Charlotte Mentelle rédige une bonne partie du courrier de son mari qui l'appelle : « mon secrétaire, mon intendant, mon factotum ». (Hagley Museum and Library, *P. S. Du Pont de Nemours Papers*, i*bidem*).

[144] JOLLY Pierre, *Du Pont de Nemours Soldat de la Liberté*, Paris, PUF, 1956, p. 182. (Depuis Lexington, ceux que le Physiocrate appellera communément ses enfants, entretiendront avec lui, durant quatre ans, une correspondance nourrie sur fond de spéculation, qui sera analysée ultérieurement.)

[145] TULK, Edmé Mentelle à Charlotte, le 20 Fructidor An 7, (6 septembre 1799).

[146] HLAW, *P. S. Du Pont de Nemours Papers*, C. Mentelle à P. S. Du Pont de Nemours, le 8 février 1801.

« Le sort d'un fermier independant & aisé est bien celui qui me conviendrait. un coin de terre a moi, en France près de vous, ou même ici, mais près d'une Ville ou je pourrais par mon industrie & mes petits talens ajouter au produit de la terre, tels furent toujours mes vœux & tel serait mon sort maintenant si j'étais sans dettes.[…] Je me suis fait peintre, manufactureur de plomb a tirer, & medecin de chevaux, mais tout cela est loin d'être permanent & bien payé. [147]»

La demande est habile, quoique marquée d'un opportunisme à peine déguisé. En dépit de son jeune âge à l'époque, Mentelle a bien évidemment appris à connaître, peut-être même a-t-il côtoyé dans le salon de son père les Physiocrates qui « n'étaient aux yeux du public que les *amis* et les *frères* des *philosophes*. [148]» Celui qui écrira : « il n'y a pas de propriété sans que la liberté des personnes soit assurée ; il n'y a pas non plus de liberté sans sûreté et on peut dire que la garantie mutuelle des personnes et la garantie mutuelle des propriétés sont ce qui constitue proprement la société » applique à la lettre les maîtres-mots de la physiocratie [149]: propriété, sûreté, liberté, quand il propose à Mentelle l'octroi de deux cents acres sur les terres qu'il possède au Kentucky[150]. Hélas, l'affaire n'ira pas plus loin : l'échec du projet de fondation d'une colonie pontienne en Amérique, les déboires commerciaux de la famille Du Pont et le prochain départ pour la France du patriarche investi par Jefferson du titre officieux de négociateur extraordinaire des États-Unis en vue de l'achat de la Louisiane, couperont court à l'enthousiasme d'un Mentelle qui se proposait déjà de placer « cet Automne ou ce Printemps au plus tard de petits arbres fruitiers que je n'aimerais guere a laisser au Proprietaire d'ici, pas plus que de la vigne que M. Dufour (le 1er planteur de vigne ici) m'a promis. [151]»

La presse locale se fait régulièrement l'écho des initiatives de Jean-Jacques Dufour tant au Kentucky qu'en Ohio[152]. Ce n'est donc pas un inconnu pour Mentelle qui se propose

[147] *Ibidem*, le 13 juillet 1801.

[148] JOLLY Pierre, *op. cit.,* p. 25.

[149] JOLLY Pierre, *op. cit., ibidem.* Sur la physiocratie et les projets de Du Pont en Amérique, on consultera KLOTZ Gérard, MINARD Philippe et ORAIN Arnaud (éd.), *Les voies de la richesse ? La physiocratie en question, 1760-1850,* Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2017 et FAGAL Andrew J. B., « The Mills of Liberty: Foreign Capital, Government Contracts, and the Establishment of DuPont, 1790–1820 »*, Enterprise & Society,* 19(2), 2018, p. 309-351.

[150] HLAW, *P. S. Du Pont de Nemours Papers*, W. Mentelle à P. S. Du Pont de Nemours, le 25 septembre 1801.

[151] HLAW, *P. S. Du Pont de Nemours Papers*, ibidem.

[152] La *Kentucky Gazette* annonce, le 23 mars 1801 que J. J. Dufour propose la vente de riz sur son vignoble et le 6 juillet 1802, l'arrivée de plusieurs familles de vignerons suisses. Le 19 octobre 1802, Dufour annonce qu'il a découvert une méthode pour sécher au four toutes sortes de grains.

d'utiliser à son propre compte la réussite du Suisse pour diversifier ses propres productions. L'acclimatation et la culture de la vigne sur le sol américain est en effet un projet auquel se sont intéressés plusieurs européens encouragés par le succès remporté par les exportations de cognac et soucieux de corriger la piètre réputation détenue à l'époque par les vins de France en Amérique[153]. Telle est déjà l'intention de Pierre Legaux en Pennsylvanie, celui-là même qui a si mal accueilli Waldemard Mentelle en 1789 ou celle du Lorientais Mathurin-Michel Amoureux qui s'attache à vanter pour vendre et adresse pour ce faire, en novembre 1794, une copie de son *Traité de viticulture* à George Washington[154]. Tout aussi opiniâtre que ses prédécesseurs, Jean-Jacques Dufour achète, en 1798, 633 acres (et cinq familles d'esclaves) à *Big Bend*, et fonde la *John James Dufour's Kentucky Vineyard Society*, au sud du Comté de Jessamine, sur les bords de la *Kentucky River*, une société vinicole dont Henry Clay, alors au début de sa carrière politique, et le banquier Robert Alexander, ami de Jean Savary, deviennent actionnaires. Mais les conditions climatiques sont parfois rudes au Kentucky. En 1802, Dufour décide de s'établir sous des cieux plus cléments, le long de l'Ohio, au sud de l'actuel État d'Indiana. Le vignoble de *New Switzerland* produit son premier vin en 1806. Ces premiers résultats sont encourageants, puisque la vendange de 1808 atteint 30 hectolitres, celle de 1809, 45 hectolitres. Eric Saugera explique ainsi le succès de l'entreprise : « Le site est agréable et promet de devenir le centre vinicole de l'Ouest car le raisin qui y pousse est de qualité supérieure´ écrivait le *Niles' Weekly Register*. Le fondateur, Jean-Jacques Dufour, voyait plus loin et prédisait à long terme le succès du vin en Amérique. [155]» En 1814, Jean Daniel et Jean François Dufour, ses associés, fonderont la ville de Vevay, comté de Switzerland, sur les bords de l'Ohio, en référence à leur Suisse natale. Les héritiers de Dufour quant à eux, après sa mort en 1824, se reconvertiront (ô temps, ô mœurs !) dans la production du whisky, plus adapté au marché local et au goût des consommateurs…[156]

[153] On pourra lire sur le sujet : HANCOCK David, *Oceans of Wine: Madeira and the Emergence of American Trade and Taste*, New Haven, Yale University Press, 2009, PINNEY Thomas, *A History of Wine in America from the Beginnings to Prohibition,* Berkeley, University of California Press, 1989 et SAUGERA Eric, *Reborn in America, French Exiles and Refugees in the United States and the Vine and Olive Adventure, 1815-1865*, Tuscaloosa, University of Alabama Press, 2011.

[154] Le titre précis du traité de viticulture est : « *A Short and Practical Treatise on the Culture of the Wine-Grapes in the United States of America, Adapted to those States situated to the Southward of 41 degrees of North latitude"*, Georgetown, 1794.

[155] SAUGERA Eric, *op. cit.,* p. 138, trad. MD.

[156] SAUGERA Eric, o*p. cit.,* p. 133-139.

Pour les Mentelle cependant, l'avenir reste sombre ; face à l'adversité, le couple fait montre d'une touchante solidarité de tous les instants dont témoignent de manière à la fois étonnante et évidente les courriers adressés à Du Pont. Ceux-ci sont d'abord rédigés par Charlotte en personne, puis par la jeune femme au nom de son mari. Parfois les deux conjoints unissent leur signature avant que Mentelle (dont l'orthographe et le style sont encore clairement surveillés et inspirés par Charlotte) ne prenne la plume en son propre nom. Dans tous les cas, l'expression reste fortement marquée par le romantisme propre à l'époque : « Faibles roseaux battus par l'orage en nous appuyant l'un contre l'autre, nous y resistons, & tout nous est commun jusqu'à la pensée » écrivent les époux[157]. La solidarité est manifeste et revendiquée, une solidarité qui ne peut être suspectée de sensiblerie, mais propre cependant à éveiller la compassion, si nécessité il y a. La pudeur tempère l'expression quand elle se fait pesante et introduit délicatement la demande :

> « Je suis assez persuadée que l'instant de notre ruine serait celui de la mort de mon trop sensible mari. Son courage l'abandonnerait, & je ne vois plus qu'un affreux abîme pour moi & 3. Jolis enfans abandonnés loin de tous leurs amis… […] Je soutiens son courage, & souvent le mien m'abandonne. Peut être il est en votre pouvoir de nous tirer d'un mauvais pas _ Voulez vous, Monsieur, sur une bonne securité de deux personnes, nous avancer pour 3. Ans _ 250. Dollars ? [158]»

« Hommes et femmes diffèrent en nature mais assez peu en compétences et jamais en sentiments » explique Anne Verjus[159]. La réciprocité des sentiments cimente face à l'adversité le couple Mentelle, prêt à faire « tout ce qui ne nous séparera point l'un de l'autre, car la fortune au moins ne nous ôte pas notre attachement mutuel [160]». Charlotte et Waldemard Mentelle ne s'inscrivent pas dans une complémentarité des tâches, héritage d'un XIXe siècle qui fera de la sphère publique l'apanage de la seule masculinité et abandonnera la sphère privée aux femmes. Ce couple nous est étonnamment plus proche en ce qu'il pratique une participation conjointe aux activités privées et publiques, gage d'une insertion vivifiante dans

[157] HLAW, *op. cit.,* C. et W. Mentelle à P. S. Du Pont de Nemours, le 8 février 1801.
[158] HLAW, *op. cit.,* C. Mentelle à P. S. Du Pont de Nemours, le 6 janvier 1801.
[159] VERJUS Anne, DAVIDSON Denise, *op. cit*., p. 67.
[160] HLAW, *op. cit.,* C. et W. Mentelle à P. S. Du Pont de Nemours, le 8 février 1801.

« le tissu des relations intriquées du familial [et) du social. [161]» Sûr du soutien indéfectible de son épouse, Waldemard Mentelle peut alors crânement revendiquer cette union des cœurs : « Ma femme et moi vous écrivons ensemble ; […] il est possible que spectateurs tous deux, la même chose nous paraisse sous le même point de vue, même quand nous ne serions pas aussi unis que nous le sommes. [162]»

3. 2. Un agent demi-français demi-sauvage

Parallèlement au devenir de la famille Mentelle et aux soins quasi paternels que leur prodigue Du Pont de Nemours, la correspondance échangée court régulièrement sur un autre sujet d'importance. C'est officiellement en tant que « savant-voyageur » que Pierre-Samuel Du Pont de Nemours débarque à Newport, (Rhode Island), le 1er janvier 1800. Madame Du Pont et son gendre Bureaux de Pusy sont en Amérique depuis six mois, chargés de jeter les ponts de cette « grande entreprise [163]». « Convaincu que la terre est la source essentielle de la richesse et que l'économie du pays doit tout entière reposer sur l'agriculture », le Physiocrate envisage en réalité la création en Amérique d'une colonie agricole dont l'amour de l'humanité sera la loi naturelle et qu'il envisage de nommer « Numa [164]». Du Pont a lu Florian et les *Considérations sur le gouvernement de Pologne* de Rousseau pour qui :

> « Numa fut le vrai fondateur de Rome. Si Romulus n'eût fait qu'assembler des brigands qu'un revers pouvait disperser, son ouvrage imparfait n'eût pu résister au temps. Ce fut Numa qui le rendit solide et durable en unissant ces brigands en un corps indissoluble, en les transformant en Citoyens, moins par des lois, dont leur rustique pauvreté n'avait guère encore besoin, que par des institutions douces qui les attachaient les uns aux autres et tous à leur sol »[165].

[161] VERJUS Anne, DAVIDSON Denise, *op. cit*., p. 311.

[162] HLAW, *op. cit.,* W. Mentelle à P. S. Du Pont de Nemours, le 12 février 1801.

[163] La Fayette à T. Jefferson, le 19 avril 1799, http://founders.archives.gov/documents/Jefferson/01-31-02-0079 [Consulté le 12 janvier 2018].

[164] JOLLY Pierre, *Du Pont de Nemours, Soldat de la Liberté*, Paris, PUF, 1956, p. 25, TANAKA Aya, « Pontiana : Du Pont's Physiocratic Dream in America », *Le siècle de Du Pont d Nemours (1739-1817), Politique, droit et histoire*, Colloque international, Paris, Université Paris II Panthéon-Assas, 4 et 15 décembre 2017.

[165] Le *Numa Pompilius*, *roman imité de Télémaque*, de Florian est publié en 1786 et les *Considérations sur le gouvernement de Pologne et sur sa réformation projetée*, de Jean-Jacques, Rousseau en 1782.

Une société en commandite au capital de quatre millions de francs en actions, codirigée par Du Pont, ses deux fils et son gendre Bureaux de Pusy, est créée à Paris, le 28 floréal an VI (17 mai 1798), « dont l'objet était de spéculer dans les États-Unis d' Amérique sur l'achat et la revente des terres, et d'y faire aussi le commerce de commission » avec un bureau central à Alexandrie, et un autre à New York, géré par Victor Du Pont, qui ferait des affaires bancaires et d'exportation jusqu'à ce que l'affaire devienne rentable[166]. Du Pont mobilise le réseau bancaire protestant en Suisse et en Hollande et les souscripteurs affluent : l'homme d'affaires d'origine suisse Jacques Bidermann investit dans l'opération les terres qu'il possède au Kentucky[167]. Certaines personnalités, Lafayette, Beaumarchais, La Tour Maubourg ou Necker figurent au rang des souscripteurs. Mais tous les souscripteurs ne sont pas de bons payeurs : au moment du départ, un dixième seulement du capital escompté est réuni. Thomas Jefferson, qui a fait la connaissance de Du Pont lors de son ambassade en France, avertit son ami des dangers de l'opération : « Le présent état angoissant du commerce, et les essaims de spéculateurs en argent et en terre, m'amènent à vous prier de ne faire confiance à personne, sous quelque forme que ce soit, jusqu'à ce que vous soyez pleinement informé [168]». Prudent, Du Pont s'exécute : « Je reviendrai dans l'azyle provisoire que j'habite attendre que je sache mieux la langue, et que je sois plus instruit sur le genre d'etablissement que je puis former. [169]» Et c'est dans cet « azyle provisoire » que Du Pont a joliment nommé « Good Stay », que se tient alors un véritable conseil de famille dont la teneur est rapportée par Joséphine, l'épouse de Victor-Marie Du Pont de Nemours :

> « La majorité de la famille penchait pour aller s'établir de suite en Kentukey, et mettre en valeur les 56 mille acres de terre qui avaient été placés dans la société par Mr Bidermann- Victor s'opposa fortement à ce plan, parce qu'il n'y avait disait on alors, que des coups de fusil, et des

[166] DERMIGNY Louis, « Aux origines de la Du Pont de Nemours », *Revue d'histoire des colonies*, tome 44, n°156-157, 1957, p.292, d'après DU PONT B. G., *E. I. Du Pont de Nemours and company, a history, 1802-1902*, Boston and New York, Boughton Mifflin C°, 1920, p. 5.

[167] « Les terres de M. Bidermann étaient gérées par un agent qui, par négligence, en provoqua la vente pour taxes pour la somme de douze cents dollars. Un des premiers efforts de Du Pont de Nemours dans ce pays fut de reprendre possession de la terre qui fut achetée au nom de Victor du Pont pour deux mille dollars. » DU PONT B. G., *E. I. Du Pont de Nemours and company, a history, 1802-1902*, Boston and New York, Boughton Mifflin C°, 1920, p. 20, trad. MD.

[168] Thomas Jefferson à Pierre-Samuel Du Pont de Nemours, le 17 janvier 1800, http://founders.archives.gov/documents/Jefferson/01-31-02-0270 [Consulté le 10 janvier 2018], trad. MD.

[169] Pierre-Samuel Du Pont de Nemours à Thomas Jefferson, le 20 janvier 1800, http://hdl.loc.gov/loc.mss/mtj.mtjbib009269 [Consulté le 10 janvier 2018].

procès à y gagner, tant le peu de population dans ces parties étaient détestables- les renseignements d'ailleurs sur ces mêmes terres, n'étaient pas du tout favorables ; la qualité en était très douteuse, et les tîtres contestés- Un agent[170] demi-français demi-sauvage qui les régissait tira bientôt a boulets rouges, pour les taxes même arriérées, sous peine de voir les terres confisquées [ce qui] fut un autre sujet de mauvaise humeur, et d'épuisement pour la Société. [171]»

L'une des premières préoccupations de Du Pont de Nemours une fois en Amérique est de racheter, au nom de son fils Victor et pour la somme de deux mille dollars, les terres de Bidermann qui avaient été vendues pour non-paiement des taxes[172]. Peut-être caresse-t-il encore l'espoir de fonder sa colonie sur les bords de l'*Eagle Creek*, dans cette vallée de l'Ohio que visitera bientôt François-André Michaux. « L'agent demi-français » dont Pierre-Samuel Du Pont fera son mandataire (*attorney*) par courrier officiel, le 23 janvier 1801, ce « Mentelle » qui tire « à boulets rouges » sur l'opportunité d'une éventuelle installation au Kentucky paraît en tout cas avoir convaincu le reste de la famille plus encline, à l'instigation d'Eleuthère-Irénée chimiste confirmé et ancien élève de Lavoisier, à spéculer sur l'ouverture d'une usine de poudre dans le Delaware[173]. Le jugement porté par Joséphine Du Pont qui possède, on en conviendra, un réel talent de conteuse, souligne ainsi le désappointement familial :

« Belle chute en vérité en songeant à ces villes déjà nommées et qu'il n'y avait plus qu'à écrire sur la Carte dans les environs de léxington ; ces canaux tracés, ces mines exploitées qui avaient fait sourire si agréablement l esprit de tous les intéressés !! Real life […] était vraiment bien misérable en comparaison de ces délicieux rêves de fortune & de civilisation, de patronage ! [174]»

N'importe ! Le physiocrate prend contact avec le fils de son collègue de l'Institut qui l'avertit que la « taxe se monte a 532 ¾. » et se chargera de son paiement ponctuellement

[170] Ici, la mention : « M. Mentelle » est ajoutée en marge dans le manuscrit. La maladresse de Mme Du Pont est due tant à sa méconnaissance de la situation précise de W. Mentelle qu'à la différence du niveau social.

[171] DE LA FITE DE PELLEPORT (épouse Victor-Marie Du Pont de Nemours), Gabrielle Joséphine, *Notre transplantation en Amérique, dédiée à nos enfants et à nos neveux*, HLAW, 0502, p. 15.

[172] D'après DU PONT B. G., *E. I. Du Pont de Nemours and company, a history, 1802-1902*, Boston and New York, Boughton Mifflin C°, 1920, p. 20.

[173] HLAW, *P. S. Du Pont de Nemours Papers*, P. S. Du Pont de Nemours à W. Mentelle, le 23 janvier 1801.

[174] DE LA FITE DE PELLEPORT (épouse Victor-Marie Du Pont de Nemours), Gabrielle Joséphine, *op. cit.,* p. 17.

chaque année. Par ailleurs, Mentelle met Du Pont en garde contre « de grands projets […] fondés sur une base peut [*sic*] stable, au moins pour le présent, et pour bien des années encore ; Il n'est guere plus sur de bâtir ici qu'au pied de L'Etna [175] ». Et de joindre ses avertissements à ceux donnés par Jefferson quelque temps auparavant en effectuant régulièrement de la terre du Kentucky, tout entière sous la coupe d'avocats rapaces, une peinture peu engageante. Mieux vaudrait s'établir de l'autre côté de l'Ohio, dans le territoire du Nord-Ouest, dans un environnement plus favorable : « les etablissements s'y multiplient bien rapidement, et si les terres y sont un peu plus cheres dans le premier achat, elles repayent beaucoup mieux [176]».

Du Pont ne désarme cependant pas ; Mentelle se rend sur les lieux, en copie un plan qu'il joint à l'un de ces courriers et son rapport est peu flatteur [177]: « Le Sol est généralement mélé de collines on appelle cela broken land[178] […] Peu sont terres de 1ere qualité ; beaucoup sont assez bonnes, d'autres très mauvaises & inhabitables ; beaucoup de ces trois sortes n'est point habité. [179]» Mais il y a plus grave : « Une grande partie de la terre a été vendue 2 & 3 fois par ceux qui s'en considerent propriétaires : […] si vous ne vous souciez pas de depenser un argent enorme & de ne pas voir la fin du procès, vous confiez le tout a un avocat, […] C'est la métode la plus expeditive & la moins couteuse, & celle qu'on suit en général ici. [180]» Les terres du Kentucky sont en effet aux mains de gros propriétaires et de spéculateurs qui s'en disputent la possession et la Quasi-Guerre est un obstacle de taille aux échanges commerciaux via le Mississippi :

> « Lorsque la guerre empêche comme a présent le commerce de la Nlle Or. Le Kentuckey devient un cul de sac, rien ne circule,& les habitans en sont malheureux au milieu des choses necessaires a la vie ; le surplus en Bled, farine, maïs &a [etc.] est enorme, & reste entre les mains du fermier [181]».

[175] HLAW, *P. S. Du Pont de Nemours Papers*, W. Mentelle à P. S. Du Pont de Nemours, commencé le 12 février 1801.

[176] HLAW, *P. S. Du Pont de Nemours Papers, ibidem.*

[177] On trouvera la reproduction de ce plan en annexe 3, accompagné de la description et de la situation probable des terres.

[178] *Broken land* : un terrain accidenté.

[179] HLAW, *P. S. Du Pont de Nemours Papers*, W. Mentelle à P. S. Du Pont de Nemours, le 3 août 1801.

[180] HLAW, *P. S. Du Pont de Nemours Papers, ibidem.*

[181] HLAW, *P. S. Du Pont de Nemours Papers*, W. Mentelle à P. S. Du Pont de Nemours, le 3 août 1801.

Le paysan de Lexington, première victime de cet état de fait, conseille la « Bâtisse d'un moulin a grain, le plus prochain etant à 15 miles, & aucun établissement ne florissant ici sans cette comodité [182]» ; un arpentage s'avèrerait également plus que nécessaire.

Mais Du Pont de Nemours est contraint de partir pour l'Europe en vue d'y négocier l'achat de la Louisiane. Durant son absence, c'est son fils Victor-Marie, véritable propriétaire, qui devient l'interlocuteur privilégié des Mentelle. La mise en exploitation des terres est sérieusement envisagée, puisqu'Higgins, l'arpenteur du comté, en propose le découpage en « 21. Surveys [lots], de manière a rendre la terre vendable ; […] en plus petites portions elle ne se vendrait pas ; […]. Cet arpentage se fera aussitôt que nous serons certains des parties. Je vais y travailler la semaine prochaine. [183]» Tout à ses affaires de New York, Victor Du Pont semble négliger ses possessions du Kentucky ; Mentelle tentera vainement, on le verra, de profiter des relations de son interlocuteur et d'intégrer son réseau commercial ; il paie les taxes jusqu'au jour où les banquiers de Du Pont refusent de couvrir leur paiement. La correspondance entre Victor Du Pont et Waldemard Mentelle s'interrompt brusquement. Aucune explication n'est donnée à l'agent « mi français, mi sauvage » qui ignorera sans doute toujours le devenir des terres dont il avait la charge.

Les terres de Du Pont au Kentucky sont en effet amenées à changer de propriétaire : associé à Joseph Marie Félicité Deville, Ruste de Rezeville est propriétaire d'une plantation au Petit Bourg, au centre de la Guadeloupe et se consacre au commerce du café, du sucre et autres marchandises diverses. Victor Dupont est un vieil ami, et à l'époque l'un de ses plus gros clients, mais en 1805, la faillite de la société *V. Du Pont de Nemours et C° de New York* est prononcée. Rezeville explique les origines de l'affaire :

> « Les divers courants de la Révolution française qui entraînaient les individus en tant de sens divers, nous ont dispersés jusqu'en 1804 que [sic] j'appris que V^or^ du Pont de Nemours était Nég^t^ [négociant] à New York. J'étais moi-même Nég^t^ à la Pointe à Pitre sous la raison Deville & Rézeville, […] nos rapports d'amitié & d'intérêts devinrent plus intimes & plus étendus.
>
> En 1805 je quittai l'Amérique du Nord pour revenir à la Pointe à Pitre avec un crédit sur la maison de V^or^ Du Pont de Nemours & C° de $ 50,000 ; mais à peine ma maison de la G/pe

[182] HLAW, *P. S. Du Pont de Nemours Papers*, W. Mentelle à P. S. Du Pont de Nemours, le 25 septembre 1801.

[183] HLAW, *P. S. Du Pont de Nemours Papers*, W. Mentelle à Victor Du Pont de Nemours, le 1^er^ mars 1803.

[Guadeloupe] en avait fait usage en expédiant à New York des cafés pour le C^te^ [compte] de celle de Du Pont de Nemours & C° qu'elle apprit par le retour de ses traites protestées que cette maison avait manqué. »[184]

Du Pont nomme syndics les sieurs Cruger, Moses et Ivers. S'ensuit une longue lettre explicative, datée du 1^er^ novembre 1805, dans laquelle Du Pont, aux abois, tente de prévenir le courroux de son ami. Quoi qu'il en soit, la dette est évaluée à 16 331$ ou 163 311£. Du Pont ne rembourse que 60 000£ et affecte au paiement du solde plus de 12 000 acres des terres qu'il possède entre la rivière Kentucky et *Eagle Creek*. La proposition est immédiatement refusée par Rezeville. Pendant plusieurs années, l'affaire piétine et rien n'avance véritablement, au grand dam d'un Rezeville éploré :

« Mon malheur a toujours été que cette faillite n'eut que moi de fort créancier. en Amérique quand on est intéressé dans une banqueroute pour $ 1000 ou 1500, l'on se contente des premieres démarches et bientôt on oublie une privation que l'on finit par considérer comme une perte insignifiante. C'est ainsi que j'ai été abandonné à mes seules forces. [185]»

C'est précisément le 16 juillet 1830, quatre ans avant sa mort, que Rezeville rédige le compte-rendu de toute l'affaire. Il aimerait « savoir où en sont les choses & ce que Mr Warren agent des syndics au Kentucky y a fait. […] En vain cherchera-t-il à vendre en gros 35 000 acres. En les morcelant, les créanciers eux-mêmes s'en arrangeraient suivant le montant de leurs créances, & c'est la seule manière de terminer cette affaire. [186]» Ouvert au compromis, Rezeville clôt l'analyse de cette longue et ténébreuse affaire, qui prend par ailleurs souvent l'allure d'un réquisitoire, avec beaucoup de sagesse et de modération :

[184] Analyse de l'affaire de M^r^ R. de Rezeville avec M^r^ V^or^ du Pont de Nemours aux États-Unis, *Ruste de Rezeville Papers*, FHSL, 97SC146.

[185] KHSF, *R. de Rezeville papers*, 1785, 97SC146, analyse de l'affaire Rezeville, p. 4. Sur le crédit et la banqueroute on pourra consulter GERVAIS Pierre, "A Game of Claims and Expectations: Credit, failure, and personal relationships across the Atlantic", Common-place.org. vol. 10, no. 3, April 2010 www.common-place-archives.org/vol-10/no-03/gervais.

[186] *Ibidem*.

« J'insiste donc pour qu'il soit délivré pour mon Compte une certaine quantité de terres dont je rembourserai les taxes payées_ ou que l'on m'en réserve trois mille acres à mon choix dont la valeur sera à valoir sur la forte somme qui m'est due. [187]»

Mais il tombe malade et, avant sa mort, le 18 novembre 1834, transmet ses papiers à Etienne de Bovis, l'un de ses parents, habitant la plantation Marquisat en Guadeloupe, qui achète au moins une partie des terres. Gustave Bouscaren de la plantation Monrepos et son beau-frère Victor Segond rachèteront 480 acres (peut-être plus) dans le Comté de Grant à 8 ou 10 *miles* au sud de Willamstown dont la propriété revient finalement au seul Bouscaren qui s'y installera en 1850, avec sa femme, ses enfants et quatre domestiques noirs libres[188].

Aux dires mêmes de Rezeville, « il est plus qu'étonnant que depuis 25 ans, [on] n'ait rendu aucun compte aux créanciers. » L'affaire reste en tout cas exemplaire non seulement de l'attrait exercé par les riches terres jouxtant la vallée de l'Ohio, objets de spéculation et lieux de séjour souvent perçus comme idylliques. Elle témoigne également chez Ruste de Rezeville de la volonté d'intégrer le réseau commercial de l'Amérique continentale tout en se ménageant une solution de repli, qu'il s'agisse d'éviter le désordre ambiant ou, le temps passant, de se ménager un havre de paix, avec l'espoir « d'en prendre possession moi-même et y faire, si cela en valait la peine, un établissement intéressant car aucune province n'est plus belle que le Kentucky, aucun climat n'est plus agréable. »[189]

4. Devenir commerçant

4. 1. Un labyrinthe commercial

Rappelons que depuis 1802, Mentelle est tenu d'en référer à Victor Du Pont. La société de commerce *Du Pont de Nemours Père et Fils et C°* laisse en effet place à partir de cette date à deux sociétés complémentaires : la *Du Pont de Nemours de Paris* dirigée par Pierre-Samuel Du Pont et la *V. Du Pont de Nemours et C° de New York* pilotée par son fils Victor-Marie. À la même époque, Eleuthère-Irénée se lance dans la fabrication de poudre et fonde à cet effet l'*E.I. Du Pont de Nemours et C°*. Les terres du Kentucky ayant été vendues à Victor Du Pont

[187] *Ibidem*, p. 5.
[188] KHSF, *R. de Rezeville papers*, Explanatory notes on papers.
[189] *Ibidem*.

pour la somme de 48 000 dollars, Mentelle devient donc l'agent de celui-ci[190]. Dès lors et de manière très évidente, l'essentiel du propos a pour sujet, non plus l'acquittement des taxes et les projets d'aménagement de la terre, mais bien plutôt des demandes réitérées d'envoi d'articles de toutes sortes. Depuis peu en effet, Waldemard Mentelle a quitté l'agriculture pour tenir, d'abord avec William Essex, puis seul, une épicerie conjuguant les services d'une droguerie-librairie-mercerie. Le caractère polyvalent de ce type de commerce est usuel dans le système économique de la Jeune Amérique où le commerçant, ravitaillé régulièrement depuis Baltimore, Philadelphie ou New York, joue le rôle de dépositaire-distributeur des produits de première nécessité et des marchandises sèches expédiées par des grossistes depuis la côte Est ou l'Europe. Et Victor Du Pont, à la tête d'une grosse maison de commerce établie à New York, constitue pour Mentelle une réelle opportunité dont il compte bien se saisir.

Le changement d'interlocuteur modifie grandement le ton et le propos de la correspondance. Certes, la déférence est toujours de mise à l'égard de l'ancien consul de France à Charleston et Philadelphie, mais là où la relation épistolaire avec Pierre-Samuel Du Pont revêtait un caractère parfois presque familial, la plume de Mentelle s'enhardit ici jusqu'à donner l'impression de traiter d'égal à égal avec un correspondant qui a sensiblement le même âge que lui. Les premiers courriers se bornent à solliciter l'envoi de marchandises propres à garnir l'étal de l'épicier : d'abord un assortiment de papiers peints, puis des « huîtres marinées, harengs saurs, cuirs élastics pour bottes, toiles assorties, Irlande & autres, fils Blancs de France, sont des objets que vous pourriez acheter ou faire acheter aux ventes publiques sur les comptes a un prix qui vous assure un profit raisonnable, & me les faire passer par quelques uns des m^{ds} [marchands]. [191] » L'intérêt que l'on connaît chez Mentelle pour la peinture et la décoration (il fut quelque temps peintre à Lexington avant de s'établir à la campagne) réapparaît au détour d'ajouts d'importance : « avec 3. 12nes [douzaines] de pinceaux de poil de Chameau -, depuis le plus gros de cette sorte jusqu'au plus petit, ceci est pour moi seul », dont certains sont exprimés en anglais pour plus de commodité [192]:

[190] HLAW, LMSS I, box 3, *Deed to Kentucky land sold by Du Pont de Nemours to Victor du Pont for $48,000 for 56,000 acres in Fayette County, 1802*.

[191] HLAW, *Victor Du Pont de Nemours Papers*, W. Mentelle à V. Du Pont, le 3 avril 1803.

[192] HLAW, *op. cit., ibidem.*

« 12. of the biggest Brushesfor Roofs. (Round Tools for varnish j'avais oublié)

6. for varnishing carriages.

12 Books of Gold Leaf

Liquid Gold & Silver for Tapaning.-on le vend sans doute en Bouteilles.-

1 Boëte de couleurs a l'eau des plus completes a 3. Rangées pour moi-même ; je puis vendre les autres ici. (que j'ai reçues). [193]»

On l'a compris, Waldemard Mentelle a la ferme intention d'enrichir son enseigne en y adjoignant ses compétences en matière de peinture, dorure et vernissage, des compétences reconnues plus tard par Jean Savary dans un courrier adressé à Robert Alexander, en date du 6 février 1812 : « Mr Mentelle a nettoyé mes tableaux & mis des cadres dorés, cela leur donne une toute autre apparence [194]». Très vite l'épicier s'enhardit jusqu'à proposer à Du Pont, dans une longue lettre datée du 1er août 1803, un partenariat qu'il conçoit des plus profitables à condition que

> « vous eussiez assez de confiance en moi pour le réaliser, je crois pouvoir vous assurer de l'avantage qui en resulterait pour tous deux. Il n'y a que deux objets qu'on pourrait ajouter a l'Epicerie &que vous pourriez avoir a bon marché aux ventes publiques. telles sont les toiles et les mousselines. […] nous serions de moitié pour les profits, […] espérant augmenter les capitaux le plus possible je ne toucherais point a ma part du profit, l'ajoutant aux retours qui seraient faits aussi exactement que possible chaque trois mois tant des capitaux que du reste. [195]»

« Vous auriez meilleur marché, ajoute Mentelle, d'acheter vos marchandises a New York, et de les expedier de cette ville ; […] c'est du moins la remarque des marchds d'ici qui preferent maintenant y faire leurs achats. [196]» Et de joindre cette liste des marchandises les plus vendues dans les boutiques de Lexington; on y retrouve en bonne place les produits phares du commerce colonial traditionnel et les autres produits « des isles », accompagnés de leur prix de vente et de quelques suggestions en matière de vins et spiritueux :

[193] HLAW, *op. cit.,* W. Mentelle à V. Du Pont, le 10 avril 1803.
[194] KHSF, *Savary Papers*, J. Savary à R. Alexander, le 6 février 1812.
[195] HLAW, *op. cit.,* W. Mentelle à V. Du Pont, le 1er août 1803.
[196] HLAW, *op. cit., ibidem.*

Marchandises		Argent de Virginie Six schelings au Doll		
		Doll	S	ct
Caffé	La Livre		2	8 ou 9
	1ère qualité		15	
Thé	2nde qualité		12	
	3e qualité		5	
Sucre	Blanc, en pain		3	
	Muscavedo, ou des Isles		1	6
Poivre	La Livre		5	
Epices	D° all spices		3	
Poissons	Aloses La pièce		3	
	Harrengs La douzaine		5 ou 6	
	Saumon La livre		2	3
Huîtres	Par Barril	6	3	
Raisins	La Livre		2	6
Amandes			2	6
Pruneaux			2	9

« On pourrait y ajouter Liqueur des Isles & Confitures des Isles,

Liqueurs,Vins, Madère, Sherry, Port[o],eau de vie apellée de france.

[…] quelques Bouteilles de Jus de Citron pour Punch se vendraient, comme cela arrive quelquefois ; toutes les choses a manger se vendent, comme des friandises, car l'américain n'est sobre que quand il est pauvre. [197]»

Récapitulons : Waldemard Mentelle, ex-maréchal-ferrant établi à *Tate's Creek*, près de Lexington, propose à Victor Du Pont de Nemours, ex-consul de France et président de la *V. Du Pont de Nemours et C°* établie à New York, un partenariat concernant un commerce d'épicerie-mercerie-peinture sis à Lexington et tenu par ledit Mentelle, le susnommé Du Pont se chargeant de l'approvisionnement sur le marché newyorkais. Les différentes opérations commerciales seront régulièrement contrôlées. L'objectif de ce partenariat étant la création rapide d'un capital, ledit Mentelle s'engage à reverser trimestriellement sa part de bénéfice sur le capital. Ajoutons que ce « contrat » ne comporte aucun chiffrage, aucune évaluation des bénéfices et des risques, et on aura saisi la profondeur du gouffre qui sépare le modeste commerçant de Lexington du négociant newyorkais, fils d'un ami personnel du président Jefferson. Pour Du Pont, Mentelle n'est qu'un obscur intermédiaire naguère mandaté par son père pour veiller au paiement régulier des taxes foncières dues pour les terres qu'il possède

[197] HLAW, *op. cit., ibidem.*

au Kentucky. Ce dernier à coup sûr a voulu faire vibrer chez Victor Du Pont la corde sensible, mais l'entreprise s'avère moins aisée auprès du fils qu'auprès du père et se heurte à une fin de non-recevoir. Du Pont est en effet, à la même époque, confronté à d'énormes difficultés financières, suite à « des opérations, semble-t-il douteuses, avec le corps expéditionnaire français à Saint-Domingue et […] [à] des traites qui ne furent jamais honorées. [198]»Mentelle a beau insister et réitérer sa proposition le 31 août, Du Pont s'enferme dans le plus complet des mutismes. Ce n'est que le 17 octobre qu'il reprend contact avec Du Pont en feignant maladroitement de manifester son inquiétude face à un silence qu'il impute à « la maladie qui regne a N. York [199]». Le 8 mars 1804, Mentelle prend sur lui de donner à l'affaire l'explication la plus plausible[200] :

> « je vous ai fait des demandes qui ont pu vous paraître hors de saison, et beaucoup trop libres, mais je me croyais justifié par mes vues de vous épargner enfin, & de fournir sans aucun trouble aux dépenses de vos terres.
>
> Vous désapprouvez sans doute ce projet, et je me garderai bien de vous en entretenir encore. Je me borne a vous supplier de ne me point croire, a cause d'une demande peut être trop hardie, indigne de la confiance dont M. Dupont m'honnora, et dont je me bornerai desormais a vous demander la continuation. [201]»

Le commerçant est habile qui admet d'abord l'incongruité de sa proposition pour mieux introduire une justification dont il a été effectivement question : les bénéfices de l'affaire ne devaient selon lui que contribuer aux dépenses relatives aux terres du Kentucky ! L'argumentation est suffisamment captieuse pour être assortie d'un appel à la poursuite d'une confiance dont Pierre-Samuel Du Pont honorait son protégé. L'affaire en restera là ; Victor Du Pont en proie aux pires désordres financiers ne répondra pas à Mentelle. Le 13 novembre de

[198] FOHLEN Claude, « L'Échec américain de Pierre-Samuel Dupont de Nemours », *Revue française d'histoire d'outre-mer*, tome 61, n°224, 3e trimestre 1974, p. 459-460.

[199] HLAW, *op. cit.,* W. Mentelle à V. Du Pont, le 17 octobre 1803. La fièvre jaune a touché 1600 personnes et a fait 700 victimes à New York entre mi-juillet et fin octobre 1803. (NOBLES Gregory, *John James Audubon, The nature of the American Woodsman*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 2017, p. 25, trad. MD).

[200] Les *Mentelle Papers* de la TULK conservent cinq courriers à propos d'une affaire de dettes opposant M. Séjourné, commerçant parisien retraité, et Pierre-Dominique Robert, un Amiénois installé à Lexington. M. Séjourné demande l'intervention de W. Mentelle auprès de son débiteur ; pressé par Mentelle, Victor Du Pont intervient dans l'affaire qui finalement se résout à l'amiable. Notons que Robert fait partie des amis de Mentelle dont la fille Cornélia épousera le fils Robert, Henry, en 1810. Il est probable que cette affaire soit un motif supplémentaire de la froideur de Du Pont à l'égard de Mentelle.

[201] HLAW, *op. cit.,* W. Mentelle à V. Du Pont, le 8 mars 1804.

la même année, ce dernier annonce à Du Pont, que, suite à une erreur, une somme de plus de 2400 dollars au total reste due en règlement de taxes très anciennes dont il s'apprête à régler une partie « et l'intérêt d'une année à 50%. [202]» A nouveau, silence de Du Pont dont la faillite est officialisée en 1805. L'affaire, on le sait, se clôt sèchement le 2 janvier 1806 : « ayant tiré sur Mess^{rs} Odier& Bousquet comme l'année précédente p^{r} la S^{e} [somme] de 120. Dollars, ils ont refusé de payer, en se référant a vous… [203]» Les terres du Kentucky seront désormais administrées par d'autres que Mentelle.

L'échec de l'entreprise tient essentiellement au choix d'un associé dont les intérêts n'ont rien de commun avec ceux du jeune commerçant. Mais si Mentelle manque d'adresse et d'expérience, il fait cependant partie de ces « enfants de la Révolution » que « le développement d'un marché national a poussé […] à quitter leur lieu de naissance pour commencer leur carrière. [204]» Le jeune Français met à profit ses maigres compétences et sa jeunesse ; il considère l'entreprise économique comme une aventure personnelle qui prend alors un tour nouveau.

Dans le courrier adressé à Du Pont le 19 novembre 1804, Mentelle explique qu'il ne peut « satisfaire aux demandes multipliées qu'on [lui] fait d'argent, ayant été obligé de bâtir une petite maison sur un Lot qui [lui] a été donné [205]». Les circonstances de cette donation, qui arrive à point nommé pour la famille, sont précisées par Mary Mentelle :

> « Ils [mes parents] firent très vite la connaissance de la famille du colonel Todd[206], qui avait une fille unique qui possédait un mille ou deux mille acres de terre et qui fit don de son vivant à mes parents, de 5 acres de bonne terre à une heure et demie de Lexington où ils vécurent pendant près de 60 ans, […] bénéficiant toujours de l'amitié de l'hon. H. Clay et sa famille, et furent toujours entourés de nombreux amis gentils et bons. [207]»

[202] HLAW, *op. cit.,* W. Mentelle à V. Du Pont, le 19 novembre 1804.

[203] HLAW, *op. cit.,* W. Mentelle à V. Du Pont, le 2 janvier 1806.

[204] APPLEBY Joyce, *Inheriting the Revolution, the First Generation of Americans*, Cambridge, Harvard University Press, 2001, p. 88-89, trad. MD.

[205] HLAW, *op. cit.,* W. Mentelle à V. Du Pont, le 19 novembre 1804.

[206] Levi Todd (1756-1807) est le grand-père de Mary Todd, la future Madame Lincoln. Les terres des trois frères Todd, Robert, Levi et John, se situaient à l'est de Lexington.

[207] Cincinnati Historical Society, *Gallipolis Papers*, *op. cit*. Box III, Book B, Mary Russell Mentelle-Clay à John M. Newton, le 27 octobre 1873.

La propriété, nommée *Rose Hill* (une petite maison et cinq acres de terres) est située à environ trois kilomètres à l'est de la ville de Lexington. Le legs est d'abord effectué verbalement par une généreuse donatrice, Mary Owen Russell, fille du colonel John Todd et veuve du Colonel James Russell qui, treize ans après son remariage en 1826 avec Robert Wickliffe, fera établir l'acte notarié suivant, en date du 5 juillet 1839 :

> « Attendu que Madame M. O. Wickliffe[208] a depuis plusieurs années fait don verbalement et sans écrit à Madame Charlotte Mentelle d'un terrain d'environ cinq acres, lieu de résidence de la dite Charlotte Mentelle, épouse de Waldemard Mentelle, attendu que Robert Wickliffe, actuel possesseur légal des dits lieux y a, de la même manière, ajouté un acre environ, le tout situé sur la route [...] en face de la propriété de l'honorable Monsieur Clay [...], et que ce terrain est actuellement clos et habité par le dit Mentelle et son épouse, les parties, [...] y auront leur lieu de résidence pour la durée de leur vie . [209]»

La famille s'installe donc à *Rose Hill* peu de temps avant la naissance de Louisa, leur quatrième fille en 1805. Les annonces publicitaires reprennent alors place dans la gazette où Mentelle fait la promotion de son physionotrace, un instrument « d'une conception entièrement nouvelle grâce auquel on peut réaliser en quelques secondes des portraits de profil d'une ressemblance parfaite. [210]»

W. MENTELLE,
RESPECTFULLY informs the Ladies and Gentlemen of Lexington and its vicinity, that he has just got a PHYSIOGNOTRACE completed on an entire new construction, by means of which perfect profile likenesses can be taken in a few seconds. As an application for a patent for using the above instrument is made, all persons are hereby forbid to use it at their peril.

Document 18 : Annonce du physionotrace par Mentelle dans la Kentucky Gazette (KDL)

[208] Charlotte Mentelle écrira une biographie de Mme Wickliffe : MENTELLE C., *A short history of the late Mrs. Mary O. T. Wickliffe*, Lexington, Kentucky Stateman Print, 1850.

[209] DUNN Frank & TOWNSEND William, "The boardingschool of Mary Todd Lincoln", *Sunday Herald Leader of Lexington Kentucky,* Lexington, privately printed, 1941, p. 7-8, trad. MD.

[210] Un an auparavant, Mentelle demandait déjà à Du Pont : « Pourrait-on se procurer un physionotrace ? » (HLAW, *op. cit.,* W. Mentelle à V. Du Pont, le 1er août 1803), *Kentucky Gazette*, 12 juin, 10 et 31 juillet 1804.

Contrainte de solliciter auprès de Robert Alexander l'octroi d'un prêt en 1808, Charlotte Mentelle évoque la période en ces termes : « Il vous serait ennuyeux de nous suivre a travers un labyrinthe d'occupations dont a peine je me souviens moi-même. [211] » Les projets hasardeux donnent lieu à un dédale d'initiatives plus ou moins heureuses. En juin 1815, Waldemard Mentelle s'associe avec l'Américain Francis Downing, qui annonce dans la presse la création d'une entreprise de peinture, tapisserie et décoration assurant également « la réparation des lunettes usagées, la réalisation de portraits au physionotrace et le recrutement de quatre apprentis. [212]» L'artisan peintre « met [alors] en jeu ses propres ressources » et lorsqu'un groupe d'Osages mené par Pierre Chouteau traverse le pays, « après avoir rendu visite au Président des États-Unis », il fait le portrait au physionotrace des « quatorze Silhouettes de differens Chefs de la Nation des Osages, Indiens établis sur le Mississipi a 400 miles de l'Embouchure de l'Ohio » et celle de l' « un de leur Interprète, homme moitié Indien et moitié français Illinois.[213]»

Avant que de s'établir dans l'actuel État d'Oklahoma, les Osages occupent la vallée de la rivière Osage, affluent du Mississipi, où ils ont tissé des relations suivies avec les Français et les frères Chouteau, particulièrement pour ce qui concerne le commerce des peaux. Les échanges croissants avec les Européens au cours du XIXe siècle vont venir bouleverser profondément leur mode de vie. « Les priorités tribales […] sont radicalement transformées, au point que les Osages abandonnent progressivement un mode de vie agricole et semi-sédentaire pour devenir, au cours du XIXe siècle, un peuple de chasseurs semi-nomades. [214]» Vingt ans plus tard, les Osages sont à Paris. Si leur rencontre avec Jefferson « jette un pont entre deux mondes, celui de l'Amérique française et celui de l'Ouest », écrit Tangi Villerbu, « la visite au roi Charles X, […] inscrit le voyage des Osages dans une sorte de diplomatie de façade, qui sert davantage à glorifier la nation visitée par le rappel de son histoire coloniale qu'à entériner un quelconque lien contemporain. [215]»

---

[211] KHSF, *Alexander family papers*, MSS93, Charlotte à Robert Alexander, le 1er septembre 1808.

[212] *Kentucky Gazette*, 18 juin 1805.

[213] APPLEBY Joyce, *Inheriting…, op. cit.*, p. 89, trad. MD, *Kentucky Gazette*, 18 septembre 1804, FMTULK, *Fonds Mentelle*, Waldemard Mentelle à l'Empereur, le 17 avril 1805. On trouvera la reproduction de ces silhouettes en annexe 4.

[214] ROLLINGS William H., *The Osage: an Ethnohistorical Study of Hegemony on the Prairie-Plains*, Columbia, University of Missouri Press, 1995, p. 64, trad. MD.

[215] VILLERBU Tangi, *La Conquête de l'Ouest : le récit français de la nation américaine au XIXe siècle*, Rennes, Presses Universitaire de Rennes, 2007, p. 117.

Connaissant les relations que son père entretient avec la famille impériale, Mentelle se prévaut de la renommée paternelle pour déposer aux pieds de Sa Majesté Impériale, outre la reproduction des quinze silhouettes, un habile appel aux bonnes grâces de l'Empereur :

> « J'ai l'honneur de [...] rappeler le nom de Mentelle, connu [...] par ses travaux littéraires & Géographiques ; je suis son fils, et depuis 1789 en Amérique, où [...] je mène une vie [...] tissue des difficultés qui sont toujours le partage d'un Etranger sans fortune. [216]»

Napoléon quant à lui ne s'en laissera pas conter, qui fait déposer les différentes pièces aux Archives Nationales à Paris. La note suivante figure sur le folio 99v : « Pris en juin 1804, à leur passage à Lexington. Leur coiffure est tressée de rubans ou de cuir. Les cheveux sont rasés, à l'exception d'une houppe en forme de fer à cheval sur le sommet du crâne. [217]»

Waldemard Mentelle fait ici montre d'une grande ouverture à la nouveauté et d'un grand sens commercial et revendique plus ou moins directement la paternité de l'instrument utilisé pour réaliser ces silhouettes, « un physionotrace que j'ai inventé sur des principes déjà connus à la vérité, et d'après lesquels j'ai fait le mien avant d'en avoir jamais vu d'autres. [218]» Ce faisant, il ne fait qu'adapter à son profit une invention dont les « principes » sont effectivement « déjà connus », puisque c'est en 1783 que Gaspard Lavater invente une « machine sûre et commode pour tirer les silhouettes ». L'ombre du sujet est projetée sur une feuille de papier fin et huilé dont l'exécutant n'a plus qu'à tracer le contour[219]. Deux ans plus tard, Gilles-Louis Chrétien, (1745-1811), violoncelliste de la chapelle du roi à Versailles, graveur et portraitiste, perfectionne le procédé en ajoutant un viseur et un pantographe à la machine de Lavater. Le physionotrace est donc né. Mentelle ne l'a ni inventé, ni n'en a déposé le brevet[220]. Mais quand il s'agit, selon la formule de Marmontel de « hâter la fécondité de l'avenir », l'imitation nourrit l'invention et l'imitation est perpétuelle invention, quand elle est

[216] TULK, Waldemard Mentelle à l'Empereur, le17 avril 1805.

[217] Elles y sont référencées dans la section moderne, série AF, Secrétaire d'État, Sous-série AF IV, 1681A, dossier 2, 1804-1809, pièces 24 a et 27b, (notes de William C. Sturtevant, Curator of North American Ethnology, TULK, 25 février 1992, trad. MD).

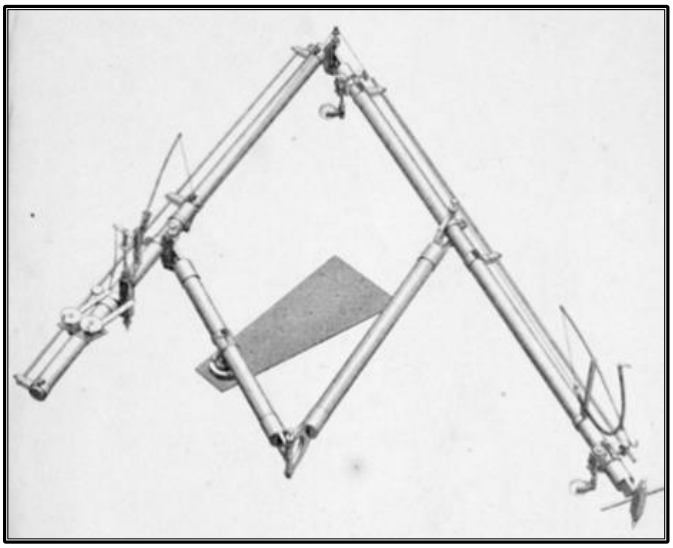
[218] TULK, Waldemard Mentelle à l'Empereur, le17 avril 1805.

[219] Gaspard Lavater (1740-1801) est un théologien suisse et écrivain de langue allemande. Il s'est surtout fait connaître pour son ouvrage sur la physiognomonie : *L'Art de connaître les hommes par la physionomie* (1775-1778) et pour son invention d'une « machine sûre et commode pour tirer les silhouettes ».

[220] Trois brevets sont déposés le 15 juin 1803 par I. Todd, A. Day et W. Bache à la Cartographic and Architectural Branch, National Archives, Alexandria (Va). (D'après les notes de William C. Sturtevant, Curator of North American Ethnology, TULK, 25 février 1992).

capable de percevoir le besoin technique[221]. Versons encore au mérite de Waldemard Mentelle, à sa curiosité d'esprit et à son sens de l'initiative commerciale, un intérêt marqué durant cette période pour le « poêle fumivore », la « cuisinière économique » ou les « lanternes en forme de tabatière », toutes inventions récentes qu'il a sans doute l'intention d'importer et de commercialiser au Kentucky[222]. Fervent lecteur de l'*Encyclopédie* (dont il ne cesse de réclamer à son père l'envoi d'un exemplaire), le commerçant pense connaître ce qui est, *hic et nunc*, nécessaire à l'Amérique et a peut-être, de surcroît, l'intention de tenter un coup commercial qui lui donnerait la primeur, sinon l'exclusivité, de la distribution au Kentucky de ces produits manufacturés en France. On trouvera ci-après une série de deux documents illustrant les étapes de l'invention du physionotrace.

Document 19 : La machine à tirer des silhouettes de Lavater (Crédit : Martial Guédron)



Document 20 : Le pantographe de Langlois, planche de l'Encyclopédie (Wikipédia)

Le 8 mars 1806, la *Kentucky Gazette* annonce que MM. Mentelle et Downing mettent un terme à leur partenariat, M. Downing poursuivant son activité « en face du bureau de

[221] MARMONTEL Jean-François, « Eléments de littérature », *Œuvres Complètes*, Paris, Fain, 1819, tome XIV, vol. 3, p. 145.

[222] TULK, M. Marmet à Waldemard Mentelle, le 26 octobre 1820.

l'avocat Pope. [223]» On ignore les circonstances précises qui ont conduit à cette séparation qui est vécue par le couple comme un drame :

> « Nos dettes se payaient et peut être serions nous parvenus a l'indépendance si la trahison d'un associé n'avait ruiné pour toujours nos espérances de ce côté. Peut être si mon mari avait voulu faire la cour a toutes la bande des ouvriers, tel que Maçon &c &c il aurait trouvé de l'ouvrage, mais ni son éducation ni ses sentimens, ni ses idées ne s'accordent avec cette mesure. [224]»

On connaît la piètre opinion de la Parisienne sur les administrateurs presbytériens de la *Transylvania University* et celle de son mari sur « l'Américain [qui] n'est sobre que quand il est pauvre. [225] » Ces jugements marqués peuvent surprendre, mais ils émanent de Français cultivés qui se conforment aux préjugés d'une époque pour laquelle l'Amérique est une terre de liberté autant qu'un pays qui n'a pas encore bénéficié des lumières de la civilisation. Dans le cas précis, la jeune femme s'attache de plus à valoriser la probité dont son mari a su faire preuve face à l'adversité. Les faits lui donnent d'ailleurs raison, puisque le 20 mai, Mentelle « informe respectueusement le public qu'il a installé son magasin près de la maison de Mr. P. Bain », qu'il y poursuit ses activités et qu'il dispose d'un assortiment de faïence[226].

Le "*Lexington Directory*", annuaire commercial de Lexington, mentionne les 232 professions exercées dans la cité en 1806. Capitale économique régionale, la cité propose une large palette d'enseignes commerciales parmi laquelle on découvre geôlier, puisatier et vannier. La modeste entreprise de Mentelle, qui propose ses services dans des secteurs économiques aussi variés que la construction, la décoration, l'alimentation et la culture, fait partie intégrante du processus commercial. Les métiers du bâtiment, de la maçonnerie, la métallurgie, l'artisanat et l'équipement, totalisent 32,75% de l'ensemble : en cette période de pleine construction de la ville, ils représentent un secteur clé de l'activité. L'importance de l'expansion urbaine est tout aussi lisible dans les secteurs du tertiaire et des services : alimentation, hôtellerie et restauration, santé, commerce général (au total 36,62%). La

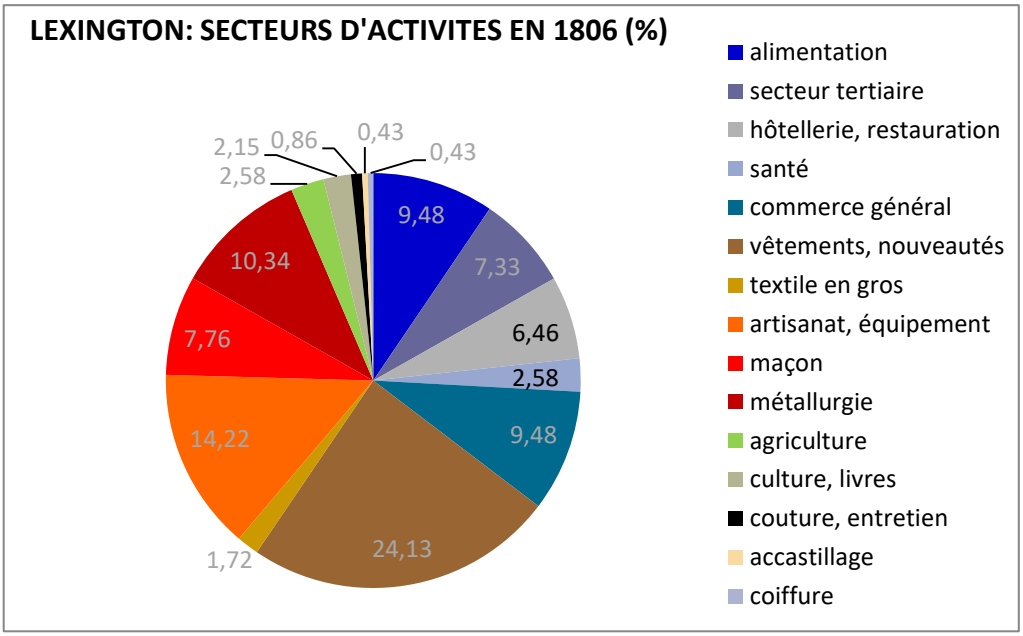
[223] CHARLES Joseph, *Lexington Directory for 1806*, Lexington, 1806, p. 5, mentionne:"Mentelle & Downing, Painters, on Mill Street." *Kentucky Gazette*, 8 mars 1806.

[224] KHSF, *Robert Alexander papers*, Charlotte Mentelle à Robert Alexander, le 1er septembre 1808.

[225] HLAW, *op. cit.,* W. Mentelle à V. Du Pont, le 1er août 1803.

[226] *Kentucky Gazette*, 20 mai 1806.

capitale du *Bluegrass* est fréquentée par les voyageurs, commerçants et autres « entrepreneurs » vaquant à leurs affaires qui peuvent trouver sur place le gîte et le couvert. La région est par ailleurs forte productrice de chanvre dont elle s'est fait une spécialité, voire un monopole. On y importe le coton du sud et les filatures industrielles s'y implantent de sorte que très tôt, le textile et la fabrication de vêtements constituent un revenu majeur (25,85%). Le faible pourcentage (2,58%) dévolu au secteur agricole (culture et élevage) s'explique par la faible superficie occupée par les zones rurales dans le comté et par l'orientation essentiellement commerciale du *Directory*. On notera enfin qu'avec un pourcentage de 2,15%, la culture et la vente de livres font partie intégrante de l'activité commerciale. Le graphique récapitulatif ci-après rend compte des différents secteurs d'activités à Lexington en 1806 :



Graphique 13 : Les secteurs d'activités à Lexington en 1806 (MD)

L'essor économique du Kentucky en ce début de siècle est synonyme d'une réussite que John Lauritz Larson impute à « différentes innovations liées à un esprit d'entreprise [qui] contribuèrent à susciter l'apparition d'un cours incontrôlable des choses » qu'il compare à « une tornade [ou] une rapide spirale venue d'ailleurs »[227].

Dès 1806, le peintre-doreur envisage d'étendre ses activités en ouvrant « une manufacture de fayence et pensait qu' […] elle aurait un succès plus considérable que la

[227] LARSON John Lauritz, *op. cit.*, p. 90, trad. MD.

Potterie commune de ce pays ci qui est inférieure a celle du même genre en Europe. [228]» Mais la construction d'un four à grès se révèle hélas ! être un cuisant échec [229]:

> « Notre premier Kiln (four) n'a pas été aussi heureux que je l'aurais désiré, mais j'ai eu en cela le sort de tout ceux qui brûlent un nouveau four ; […]je ne vous décrirai point quel a été mon chagrin, mais j'ai essayé de réparer ces pertes, d'abord en faisant un kiln de poterie commune pour tâcher de couvrir mes frais, et maintenant je fais un nouveau Kiln de grès, lequel j'espère réussira. [230]»

Les dettes se sont accumulées au point que Charlotte, le 1er septembre 1808, quitte à nouveau la « sphère domestique » pour voler au secours de son mari. Elle dépose auprès de Robert Alexander auquel elle a déjà fait appel, une nouvelle demande de prêt : « C'est a vous que je m'adresse pour que vous veuillez bien par un nouveau prêt d'environ 60. Dollrs supporter notre ouvrage et nous sauver du désespoir dans un instant aussi critique que celui-ci. [231]» Alexander accorde le prêt. Le nouveau four ne fonctionne pas bien et Charlotte se résout à demander à nouveau trente dollars au banquier afin d'épargner à la famille les « horreurs » d'une poursuite judiciaire[232]. Une fois encore, le banquier s'exécute : point de poursuite. Le 12 mars 1809, Jean Savary se réjouit du succès de l'entreprise qui est en bonne voie : « Mr Mentelle a un ouvrier & il commence de plus belle ; qu'il réussisse est un de mes vœux ardents. »[233] Waldemard Mentelle peut fabriquer grès et faïence qui garniront les rayons de son magasin à Lexington. La réussite de l'entreprise est suffisante pour laisser trace dans l'histoire locale :

> « John Carty Sr […] un éminent commerçant de Lexington, et l'élégant et aimable Waldemard Mentelle Sr, introduisirent au Kentucky la fabrication de la faïence, qui, à l'époque des tables en bois brut, des cuillères de bois et des récipients en corne, fut accueillie avec reconnaissance par les pionniers et devint bientôt un secteur commercial important. [234]»

---

[228] KHSF, *Alexander family papers*, Charlotte Mentelle à Robert Alexander, le 1er septembre 1808.

[229] La « trahison » de Downing et la promotion de l'entreprise de peinture de Mentelle qui s'ensuit expliquent le nombre important (76) d'annonces parues dans la presse en 1806. L'absence d'annonces en 1807 et 1808 est due aux difficultés d'installation du four de potier.

[230] KHSF, *Alexander family papers*, MSS93, Waldemard à Robert Alexander, le 18 juillet 1808.

[231] KHSF, *Alexander family papers, ibidem.*

[232] KHSF, *Alexander family papers,* Charlotte à Robert Alexander, le 16 septembre 1808.

[233] KHSF, *Alexander family papers*, MSS93, Savary à Robert Alexander, le 12 mars 1809.

[234] RANCK George W., *Lexington Kentucky*, Cincinnati, Robert Clark, 1872, p. 102, trad. MD.

Mais cette réussite est aussi une affaire de couple ; chacun, dans la mesure de ses capacités, œuvre à la réalisation de l'objectif commun. « Les couples [de l'époque révolutionnaire] ont coutume de travailler de front à l'économie du ménage. […] Avant l'industrialisation, l'exploitation des terres et des fabriques […] ou des boutiques engage, sur un même lieu et à même hauteur, la force et l'intelligence de travail de chacun. [235]» Mais quand l'échec succède à l'échec, le salut ne peut venir que du jeu des relations. Relations maritales d'abord où cette mère de cinq enfants, cette femme de 38 ans quitte l'« espace privé du foyer et de la famille » que le XIXe siècle réserve à la femme, pour intégrer la « sphère masculine, espace public de la politique et des activités économiques [236]» et pénétrer le cercle très fermé de la finance. Ce faisant, Charlotte Mentelle parvient à préserver une féminité clairement affirmée qui se réalise dans un idéal d'union, une harmonie, basée selon E. Anthony Rotundo, « sur une croyance commune aux traits fondamentaux de la féminité et de la masculinité. [237]» Relations amicales ensuite, avec un Jean Savary, ami ému par la situation critique de ses jeunes compatriotes et homme d'affaires entreprenant qui croit en ce projet et s'ingénie à faire jouer les bonnes relations qu'il entretient avec le Directeur de la *Branch Bank*. Mise en relation enfin des membres de la communauté francophone (on s'adresse à Robert Alexander qui parle le français) et du réseau commercial qu'intègre le couple Mentelle.

4. 2. Du commerce à la banque

Le réseau francophone entre à nouveau en scène en novembre et décembre 1808, quand Mrs Beck, qui dirige un pensionnat réputé pour jeunes filles à Lexington, fait paraître l'annonce suivante dans le *Kentucky Reporter* :

> « Lexington Académie et pensionnat pour jeunes filles.
>
> Madame Beck prend la liberté d'informer ses amis et le public qu'elle a engagé Madame Mentelle pour enseigner le Français au sein de son Académie et se flatte qu'un prompt encouragement sera donné aux talents reconnus de Madame Mentelle [...] Madame Mentelle

[235] VERJUS Anne, DAVIDSON Denise, *op. cit ,* p. 135.

[236] THOMPSON Victoria E.**,** « L'histoire du genre : trente ans de recherches des historiennes américaines de la France », *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique*, 96-97 | 2005, 41-62.

[237] ROTUNDO E. Anthony, *American Manhood, Transformations in Masculinity from the Revolution to the Modern Era*, New York, Basic Books, 1993, p. 131-132, trad. MD.

a été engagée pour une certaine durée par Madame Beck, mais, comme annoncé au public, une indisposition a empêché sa présence. [238]»

L'annonce est flatteuse pour Charlotte Mentelle : malgré ses maternités successives (son septième enfant, Waldemard junior, est né le 14 novembre), on se souvient de ses talents d'enseignante, dix ans après son arrivée à Lexington. Son employeur, Marie Menessier, n'est autre que la fille d'un colon français de Gallipolis, Francis Menessier, que les Mentelle ont donc bien connu et qui tiendra par la suite un café-pâtisserie à Cincinnati. Marie Menessier épouse en 1786 George Beck, un peintre d'origine britannique. Le couple arrive aux États-Unis en 1795, s'installe à Philadelphie, puis à Lexington où Madame Beck dirigera son école de 1805 à 1826[239]. Comme le précise l'annonce, il ne s'agit pour l'heure que de suppléer « pour une certaine durée » à l'absence de Mrs. Beck, mais cet emploi qui vient à point nommé pour le couple en souligne la complémentarité et la modernité : face à cette situation nouvelle, les parents ont dû harmoniser leurs activités respectives, la vie familiale et l'éducation des enfants. Jeune femme cultivée, portée par cette francophilie ambiante générée par la Révolution Française, Charlotte Mentelle inscrit son parcours professionnel dans celui initié par un grand nombre de femmes lettrées au début d'un XIXe siècle où selon Joyce Appleby « un nombre important de femmes profitèrent de cet intérêt accru pour l'éducation féminine et ouvrirent leur propre école. D'autres, plus nombreuses encore, enseignèrent les mathématiques, les lettres, les sciences naturelles au sein des académies privées qui fleurirent partout. [240]» L'éducation féminine est effectivement une priorité à l'école de Madame Beck ; en témoigne l'extrait suivant accompagnant l'annonce dans la presse des résultats de fin d'année :

« Nous saluons l'aube du jour où la science étendra son empire universel sur les habitants du monde occidental, où les *sœurs* rivaliseront avec leurs frères dans la connaissance de chaque

[238] DUNN Frank & TOWNSEND William," The boarding school of Mary Todd Lincoln", *Sunday Herald Leader of Lexington Kentucky*, Lexington, privately printed, 1941, trad. MD. L'indisposition en question est vraisemblablement due à son récent accouchement.

[239] Autre signe de l'étendue du réseau, l'artiste peintre Anna Maria von Phul, dont le frère Henry épousera la fille de Rosalie et Antoine Saugrain, fut l'une des premières élèves de l'école de Madame Beck. (WHITLEY Edna T., "George Beck: An Eighteenth Century Painter", *The Register of The Kentucky Historical Society*, vol. 67, Janvier 1965, p. 20-36, trad. MD).

[240] APPLEBY Joyce*, Inheriting…, op. cit.,* p 105, trad. MD.

domaine utile de la littérature et où les *mères* pourront juger par elles-mêmes des progrès réalisés par leurs fils et leurs filles dans les lieux d'éducation publique. [241]»

Les choix pédagogiques de Mrs. Beck inspireront ceux opérés par Charlotte Mentelle qui ouvrira son propre pensionnat le 1er septembre 1820, peu de temps avant la fermeture de celui de son amie. La directrice du pensionnat de *Rose Hill,* présentée comme « une marcheuse, une lectrice inégalée, [capable] de lire un livre entre la ville et son célèbre cottage face à *Ashland* » [242] fait en effet preuve de largeur de vue et vise à l'efficacité quand elle « propose une Education anglaise véritablement utile et « solide » dans tous les domaines, avec possibilité d'apprendre le Français. [243]»

Pour l'heure, Charlotte Mentelle prodigue tous ses soins à sa famille qui figure à la page 65 du 3ème recensement (1810), au même titre que les 452 foyers (*households*) installés à Lexington[244].

Chef de famille	Hommes blancs	Femmes blanches	Esclaves
Morris Montel John Waldemare	1 1 2	3 1 1 1	1

Hommes de 0 à 10 ans : Waldemard Jr (1808)

De 26 à 45 ans : Waldemard (1769) et un ouvrier ?

Femmes de 0 à 10 ans : Marie (1806), Louise (1804) & Babet (1801)

De 10 à 15 ans : Lucrétia (1799)

De 16 à 25 ans : Cornélia (1795)

De 26 à 45 ans : Charlotte 1770

Un(e) esclave

Tableau 14 : La famille Mentelle d'après le recensement de 1810, p. 65 (MD)

[241] *Kentucky Gazette*, le 19 juillet 1806.

[242] Leavy, "Memoir of Lexington", *Register of the Kentucky Historical Society,* Vol. 42, N° 138, janvier 1944, p. 35, trad. MD.

[243] TULK, notes de Burton Milward, trad. MD.

[244] "Population Schedule", *US third census 1810*, National Archives Microfilm Publications, Microcopy 252, roll 6.

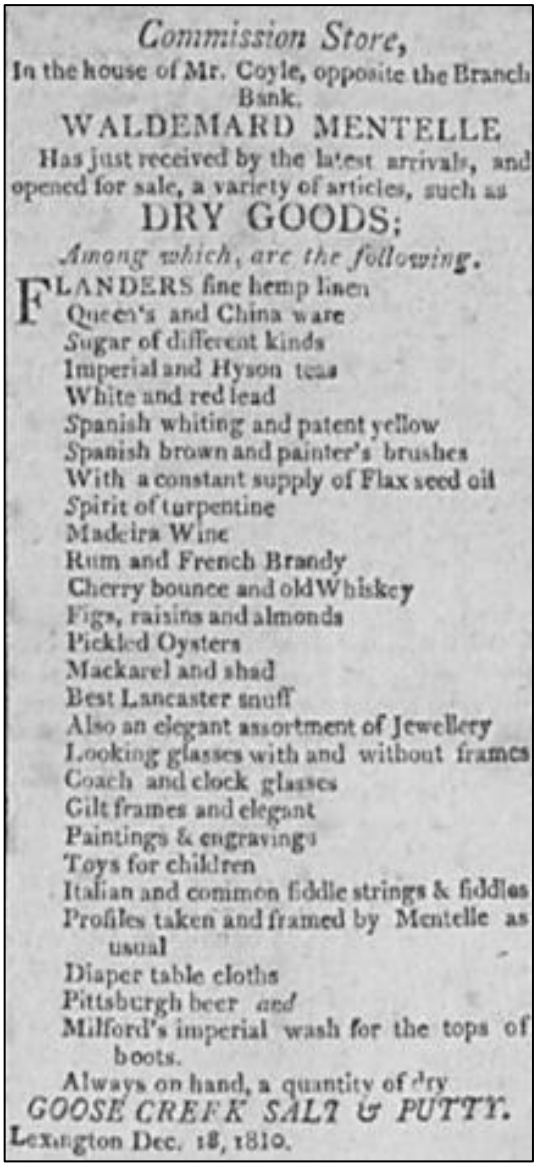
L'agent recenseur, on peut le comprendre, a des difficultés à retranscrire le français, puisque le patronyme Mentelle devient sous sa plume « Montell » et que le prénom Waldemard est orthographié « Waldermare » ! Les chiffres portés, eux, correspondent en tous points à la composition de la famille en 1810, à deux exceptions près cependant. Deux hommes de 26 à 45 ans sont répertoriés. L'identité du premier ne fait pas de doute : il s'agit du chef de famille, Waldemard Mentelle. On en est réduit aux conjectures quant à celle du second : peut-être s'agit-il d'un ouvrier potier ou d'un employé du magasin auquel on fournit le gîte et le couvert… Le document fait mention d'autre part d'un ou d'une esclave chargé(e) de seconder Charlotte Mentelle dans les diverses tâches domestiques et auxiliaire précieux quant à l'entretien du jardin potager de *Rose Hill*.

A partir de 1809, les annonces dans la *Kentucky Gazette* se multiplient et se diversifient : on y constate au fil du temps une extension sensible du champ d'activités. Le magasin de Mentelle, situé chez Mr. Coyle, en face de la *Branch Bank*, reçoit désormais la dénomination de « *commission store* », « un lieu de vente dans lequel le propriétaire stocke diverses marchandises qui ne lui appartiennent pas en propre car déposées par les fabricants ou producteurs, mais sur la vente desquelles il prélève un pourcentage pour prix de ses services. En relation avec d'autres détaillants et des grossistes, le commerçant assure l'approvisionnement et la distribution des produits entreposés en boutique. [245] »

Tout au long de l'année 1811 paraît la même annonce reproduite ci-après. La variété des produits proposés y est à l'image de la polyvalence et de la prospérité de l'entreprise. Le *commission store* est installé à un emplacement commercialement stratégique, face à la banque. Les Mentions DRY GOODS et GOOSE CREEK SALT & PUTTY, en caractères majuscules, attirent l'œil et confirment la diversité des produits proposés, alliant les nouveautés et commodités de la côte Est, d'Europe et même d'Orient, aux produits locaux, à l'épicerie, la droguerie et la décoration. Le négociant tire ainsi parti du commerce des produits locaux et exotiques (sucres, thé et rhum) nécessaires à l'existence quotidienne des habitants de Lexington tout en poursuivant et en élargissant une activité dans laquelle il se sait particulièrement compétent. Il intègre de plus, par le biais des importations, le réseau transatlantique et connecte la modeste boutique de Lexington au commerce mondial : « lorsqu'une femme du Kentucky faisait des achats dans un bazar, elle se connectait à la

[245] D'après le site http://www.wordreference.com/ [Consulté le 11 octobre 2016].

culture mondiale en arrêtant son choix sur des articles venus d'Inde, de Chine et d'autres pays du monde. [246]»



Commission Store,
In the house of Mr. Coyle, opposite the Branch Bank.
WALDEMARD MENTELLE
Has just received by the latest arrivals, and opened for sale, a variety of articles, such as
DRY GOODS;
Among which, are the following.
FLANDERS fine hemp linen
Queen's and China ware
Sugar of different kinds
Imperial and Hyson teas
White and red lead
Spanish whiting and patent yellow
Spanish brown and painter's brushes
With a constant supply of Flax seed oil
Spirit of turpentine
Madeira Wine
Rum and French Brandy
Cherry bounce and old Whiskey
Figs, raisins and almonds
Pickled Oysters
Mackarel and shad
Best Lancaster snuff
Also an elegant assortment of Jewellery
Looking glasses with and without frames
Coach and clock glasses
Gilt frames and elegant
Paintings & engravings
Toys for children
Italian and common fiddle strings & fiddles
Profiles taken and framed by Mentelle as usual
Diaper table cloths
Pittsburgh beer *and*
Milford's imperial wash for the tops of boots.
Always on hand, a quantity of dry
GOOSE CREEK SALT & PUTTY.
Lexington Dec. 18, 1810.

Commission Store,
Dans la maison de M. Coyle, en face de la *Branch Bank*,
WALDEMARD MENTELLE
A récemment reçu et met en vente des articles variés et des MARCHANDISES *Parmi lesquelles.*
Etoffes fines de Flandres de chanvre ou de lin
Porcelaine anglaise et de Chine
Sucre de différents types
Thé impérial et Hyson
Plomb blanc et rouge
Blanc d'Espagne et vernis jaune
Brun d'Espagne et pinceaux de peintre
Et un approvisionnement constant d'huile de lin
Essence de térébenthine
Vin de Madère
Rhum et cognac de France
Liqueur de cerise et vieux whisky
Figues, raisins secs et amandes
Huîtres marinées
Maquereau et alose
Tabac à priser Lancaster de la meilleure qualité
Ainsi qu'un élégant assortiment de bijoux
Lunettes avec et sans monture
Vitrages pour voiture et horloge
Élégants cadres dorés
Peintures et gravures
Jouets pour enfants
Cordes à violon italiennes et communes, violons
Profils réalisés et encadrés par Mentelle comme à l'habitude
Nappes de table
Bière de Pittsburgh *et*
Produit impérial de Milford pour nettoyer le dessus des bottes
Et toujours à disposition et en quantité
SEL SEC DE GOOSE CREEK & MASTIC.
Lexington, le 18 décembre 1810.

Document 21 : Annonce du commission store de Mentelle (Kentucky Gazette, 1811)

Au cours de l'année 1811, la gamme des produits s'étend encore et intègre les partitions musicales et les produits pharmaceutiques. Le *commission store* de M. Mentelle est régulièrement cité comme dépositaire des produits proposés par la maison Lee de New York, depuis les pilules digestives de Hahn jusqu'aux onguents et autres élixirs antitussifs d'Hamilton[247]. Avec beaucoup d'opportunité, le commerçant s'ouvre au marché de l'ouest et

[246] Elizabeth Perkins citée par RAMAGE James A. & WATKINS Andrea S., *Kentucky Rising, Democracy, Slavery and Culture from the Early Republic to the Civil War,* Lexington, University Press of Kentucky & KHS, 2011, p. 5, trad. MD.

[247] *Kentucky Gazette*, 29 janvier, 4 et 12 mars 1811.

du sud : la gazette du 2 avril annonce la mise en vente « chez M. Mentelle, à partir du 1er ou 2 juillet, […] de vin rouge et blanc, produit de la colonie suisse d'Indiana, […] supérieur au Bordeaux clairet, […] partie des 2400 gallons fabriqués l'année dernière» et celle du 14 avril, « la réception de dix-sept balles de coton de première qualité. [248]» Jean-Jacques Dufour n'est-il pas une vieille connaissance, Vimont et Savary ne commercent-ils pas à l'époque avec La Nouvelle-Orléans ? A partir d'août 1812, le magasin est transféré « dans l'ancienne maison de Mr. Gatewood, près du magasin de Mr. Leavy » sur la *Main Street* de Lexington et les encarts publicitaires annoncent essentiellement la vente de graines, de légumes et de fruits [249]. Etrangement, les annonces se raréfient en 1814 et jusqu'à fin 1815 où, à l'approche des fêtes de fin d'année, les cadeaux et jouets divers (poupées, moulins, bilboquets, toupies, boîtes en verre ou peintes, tabac à priser et tabatières) sont largement promus, les plus habituels graines, coton, bombazettes, liqueurs, encre, raisins secs, porcelaines et violons ne figurant à nouveau en bonne place qu'au cours de l'année 1816 et jusqu'en février 1817[250]. Un nouveau déménagement en mars 1817 « sur *Short-street*, près du carrefour avec *Church-street*, à côté du magasin de Mr J. Hart, en face du marché » laisse augurer du choix d'un emplacement commercialement stratégique et d'une prospérité dont, depuis Paris, se réjouit Edmé Mentelle [251]:

> « J'ai appris avec plaisir de Mr Cley des détails sur votre situation. Vous n'êtes point riches, mais vous ne manquez de rien et vous jouissez d'un bien inappréciable, qui est la considération générale. Il ne me reste plus qu'à faire des vœux pour la prospérité de toute votre famille.[252]

Le parcours sinueux de Mentelle dans le labyrinthe commercial du Kentucky permet d'établir quelques jalons de l'histoire du commerce et de la consommation dans la vallée de l'Ohio dans la première décennie du XIXe siècle[253].

---

[248] *Kentucky Gazette*, 2 et 14 avril 1811, trad. MD.

[249] *Kentucky Gazette*, 4 août 1812.

[250] *Kentucky Gazette*, 4 décembre 1815. La bombazette est une étoffe de laine fine, lisse ou sergée.

[251] *Kentucky Gazette*, 24 et 30 mars 1817.

[252] Mr Cley : il s'agit d'Henry Clay (1777-1852), homme politique et voisin de Waldemard Mentelle. Il séjourne en Europe en 1814 et 1815 à l'occasion de la signature du traité de Gand et rend visite à Edmé Mentelle. TULK, Edmé Mentelle à Waldemard Mentelle, le 12 février 1815.

[253] Outre l'ouvrage de TRENTMANN Frank (ed.), *The Oxford Handbook of the History of Consumption*, Oxford, Oxford University Press, 2012 qui fait référence, on consultera avec profit, à propos de l'histoire du commerce et de la consommation BERG Maxine, *Luxury and Pleasure in Eighteenth-century Britain*, Oxford, Oxford University Press, 2005, GERVAIS Pierre, *Les origines de la révolution industrielle aux États-Unis : Entre économie marchande*

A l'égal de Pittsburgh, Cincinnati ou Louisville, Lexington, quoique située à l'écart de l'Ohio auquel la relie cependant la rivière Kentucky à partir de Frankfort, est un entrepôt régional « qui ravitaille les colons et réunit au sein d'une économie régionale identitaire les habitants du `pays d'ouest´ [254]». Si Charlotte et Waldemard Mentelle persistent à considérer le Kentucky comme un « cul de sac », force est de constater qu'à l'aube du XVIIIe siècle le commerce de la vallée de l'Ohio s'ouvre au monde et met en relation hinterlands et avant-ports. La cession de la Louisiane aux États-Unis en avril 1803 élargit le marché vers le sud et les îles et diversifie les échanges commerciaux : dès 1803, l'étal de Mentelle propose café, sucre et épices qui complètent avantageusement la vente de poisson de la côte est, de vins et liqueurs de France ou de fruits secs nécessaires à l'alimentation en période hivernale. La boutique de Mentelle s'adapte donc, même petitement, aux besoins locaux et intègre une économie de marché atlantique et postcoloniale qui répond aux impératifs de l'offre et de la demande. L'activité commerçante bénéficie par ailleurs de l'apport non négligeable des productions artisanales. Malgré des débuts difficiles, Mentelle vend ses propres productions de grès et de porcelaine, devient un peintre-doreur à la compétence reconnue et s'apprête à promouvoir le physionotrace. Les goûts et les modes sont autant d'éléments socioculturels moteurs et constitutifs d'une demande que le commerce prend en compte : la vogue de l'orientalisme au XVIIIe siècle explique le succès de la porcelaine anglaise et les efforts opiniâtres du jeune Français pour soutenir une production locale compétitive. Pour des raisons similaires, la demande et la production de sucre, de café ou de produits exotiques s'accroît. Sous l'influence des élites et de la multiplication des échanges, la consommation évolue jusqu'à prendre une dimension culturelle et identitaire parfaitement prise en compte par les Mentelle. La classe intermédiaire initie la société de consommation dès lors qu'elle se détache de la stricte nécessité. En s'appuyant sur les travaux de Jan de Vries, Jean-Yves Grenier explique comment le désir de consommer, en favorisant le développement du travail à

et capitalisme industriel 1800-1850, Paris, Éditions de l'EHESS, 2004, GERVAIS Pierre, LEMARCHAND Yannick, MARGAIRAZ Dominique (éd.), *Merchants and Profit in the Age of Commerce, 1680–1830*, Londres, Pickering & Chatto, 2014. BREEN Timothy H., *The marketplace of revolution: How consumer politics shaped American independence*, Oxford, Oxford University Press, 2004, CHESSEL Marie-Emmanuelle, Histoire de la consommation, Paris, La Découverte, 2012, DE VRIES Jan, *The Industrious Revolution. Consumer behavior and the household economy, 1650 to the present*, Cambridge, Cambridge University Press, 2008, GRENIER Jean-Yves, « Travailler plus pour consommer plus. Désir de consommer et essor du capitalisme, du XVIIe siècle à nos jours », *Annales HSS*, mai-juin 2010, n° 3, pages 787-798, ROCHE Daniel, *Histoire des choses banales. Naissance de la consommation, XVIIe-XIXe siècle*, Paris, Fayard, 1997.

[254] GRUENWALD Kim M., *River of Enterprise…, op. cit.,* p. 42, trad. MD.

l'échelle de la famille, conduira à l'industrialisation par le *putting out system*[255]. Tel est, dans une certaine mesure, l'objectif du chef de famille qui édicte à l'usage de ses enfants les règles de l'économie familiale : « Si il va arrivé tout aleur que l'on sera obligé de ceuillir les cerise et groseilles et pourquoi ? pour les vendre. [256]»

Tout change dans la deuxième moitié de la première décennie du XVIIIe siècle. L'embargo de Jefferson, s'il affecte les échanges atlantiques, a pour conséquence essentielle de favoriser le développement des productions et du commerce intérieur au bénéficie de la capitale du *Bluegrass* dont les récits de voyageurs font une « Athènes de l'Ouest ». Le rôle de l'élite dans le développement économique est souligné par le Britannique Thomas Ashe, par ailleurs souvent critique à l'égard des Américains :

> « Un petit groupe de citoyens riches s'efforce de se soustraire à la multitude ou de se distinguer *des canailles* en tant que *gens comme il faut*. […] Six ou huit familles vivent avec élégance […] Comme la richesse augmente dans le Kentucky, la *ligne de distinction* s'étendra depuis Lexington aux villes commerciales de moindre importance jusqu'à s'étendre au pays après un laps de quelques siècles […] L'essentiel des activités commerciales de la ville et de l'État est mené par les chefs des maisons émancipées de la servitude vulgaire du peuple. [257]»

Et le voyageur d'effectuer la peinture, somme toute assez fidèle, de la variété de la consommation locale et de l'organisation d'un système commercial qui doit sa prospérité aussi bien au traditionnel commerce transatlantique qu'à la récente expansion du marché intérieur :

> « Cette affaire consiste à commander d'immenses quantités de marchandises de Philadelphie et de Baltimore et à les échanger dans l'État contre des produits qu'ils expédient à Francfort et à Lanesville par terre, et de là à La Nouvelle-Orléans par voie d'eau. Les marchandises sont de toutes sortes, toutes anglaises, et les productions proposées en échange sont la farine, le maïs, le chanvre, le lin, le coton, le tabac, le

[255] GRENIER Jean-Yves, « Travailler plus pour consommer plus. Désir de consommer et essor du capitalisme, du XVIIe siècle à nos jours », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 2010/3 (65e année), p. 787-798.

[256] TULK, Waldemard Mentelle à ses enfants, s.l., s.d., *circa* 1815.

[257] ASHE Thomas, *Travels in America performed in 1806 for the purpose of exploring the rivers of Alleghany, Monongahela, Ohio and Mississippi*, vol. II, London, Richard Phillips, 1808, p. 150-152, trad. MD. On a respecté l'usage d'italiques du texte original.

ginseng, etc., ainsi que les cochons, la viande de porc, le jambon et le lard. Les marchands de Lexington ne fournissent pas seulement leur propre État, mais celui du Tenasse [Tennessee] au sud, et une partie du territoire indien [l'Indian Territory] au nord. En conséquence, ils deviennent extrêmement riches […] et jouent un rôle essentiel dans la multiplication de la richesse à l'intérieur de la ville et dans tous les établissements qui en dépendent. [258]»

C'est précisément à cette époque que Waldemard Mentelle met un terme à son partenariat avec Downing, multiplie les annonces commerciales dans la presse et rejoint les rangs des premiers commerçants qui élargissent leur secteur d'activités à l'épicerie générale[259]. Charles Staples ne dénombre pas moins de vingt-et-un marchands répertoriés comme tels dans le *Directory* de 1806, auxquels il convient d'ajouter, pour rendre compte du dynamisme de la cité, la liste variée des métiers artisanaux qui y sont exercés[260]. Mentelle figure au nombre de ces marchands de village auxquels Pierre Gervais attribue le rôle de collecteurs et de revendeurs des productions sur les marchés locaux et régionaux, qui « drainaient l'épargne des campagnes » et permettaient « aux grands marchands régionaux d'écouler leur production. [261] » Chevilles ouvrières de l'économie locale, ils œuvrent activement, au sein de la hiérarchie marchande, au développement de la cité dont rend parfaitement compte l'accroissement de la démographie à Lexington et dans le comté de Fayette à l'aube du XIXe siècle, présenté dans le graphique ci-après. Après la Guerre

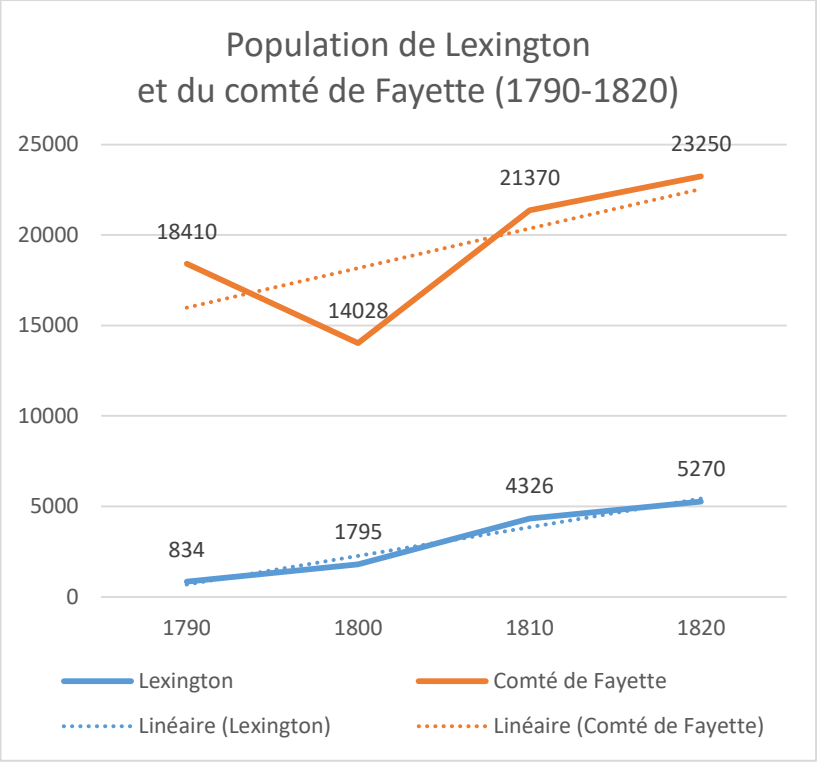
[258] ASHE Thomas, *Travels in America…, op. cit., ibidem*, trad. MD.

[259] Charles Staples précise que « Jusqu'à cette période de la croissance de la ville de Lexington, il n'y avait pas d'épicerie à proprement parler ; ce type de marchandises était vendu avec les marchandises générales. Au mois d'août de cette année [1806], David Williamson a commencé à se faire connaître comme «épicier» et a été suivi l'année suivante par plusieurs autres. (Staples Charles R., *The history of Pioneer Lexington, op. cit.*, p. 247, trad. MD).

[260] « L'analyse de ce répertoire révèle que Lexington comptait 21 marchands, 14 aubergistes, 11 tailleurs, 5 selliers, 10 forgerons, 4 cloutiers, 2 carriers, 4 buralistes, 1 brasseur, 7 chapeliers, 3 maîtres d'école, 5 enseignants, 4 boulangers, 5 tanneurs, 3 modistes, 1 plâtrier, 16 cordonniers, 6 médecins, 4 maçons (pierre), 3 imprimeurs, 3 ferronniers, 1 relieur, 5 bouchers, 3 chaisiers, 3 ferblantiers, 5 avocats, 3 fileurs de coton, 2 fabricants de bas, 4 ébénistes, 4 orfèvres, 1 fabricant de jouets, 1 épicier, 4 tonneliers, 9 maçons (briques), 10 charpentiers, 3 carrossiers, 3 cordiers, 2 barbiers, 2 peintres et vitriers, 3 briquetiers, 1 mégissier, 1 portraitiste, 1 fabricant de pompes, 1 fabricant de parapluie, 1 teinturier, 1 fabricant de chapeau de paille, 1 ferblantier, 1 tisserand, 2 puisatiers, 2 culottiers, 3 charrons, 1 menuisier, 1 tailleur de pierre, 1 chandelier, 1 vannier,1 potier et 1 apothicaire. » (Staples Charles R., *The history of Pioneer Lexington, op. cit.*, p. 260, trad. MD).

[261] GERVAIS Pierre, *Les origines de la révolution industrielle aux États-Unis : Entre économie marchande et capitalisme industriel 1800-1850*, Paris, Éditions de l'EHESS, 2004, p. 149, GERVAIS Pierre, « L'empire du crédit. Profit et pouvoir économique à l'Age du commerce, XVIIIe-XIXe s », Manuscrit inédit en vue de l'obtention d'une HDR, université Paris I, Professeur référent: Dominique Margairaz. Histoire. Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, 2012.

d'Indépendance, les colons affluent en masse au-delà des Appalaches et peuplent le comté de Fayette dont ils exploitent les terres fertiles dans les années 1790. Mais leur nombre diminue singulièrement dans les années qui suivent en raison à la fois de l'extension territoriale du phénomène et de l'accroissement relatif des chefs-lieux, telle Lexington, petite cité commerçante et entrepôt local des productions agricoles, où s'installe rapidement une élite venue de Virginie. L'attractivité de la cité est lisible dans sa croissance exponentielle entre 1790 et 1820, période durant laquelle sa population sera multipliée par six.



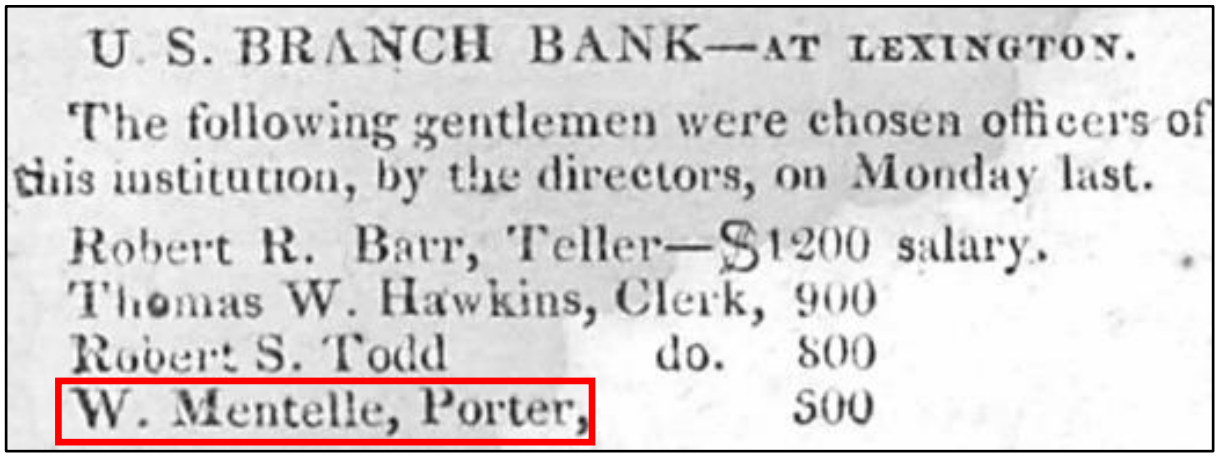
Graphique 15 : Evolution comparée de la démographie de Lexington et du comté de Fayette entre 1790 et 1820 (recensements décennaux, "Population Schedule", US census 1790-1820)

Le développement des productions intérieures diversifie l'offre et multiplie une demande que le commerçant s'efforce de satisfaire. La petite épicerie laisse désormais place à un *commission store* si bien achalandé que le banquier Robert Alexander passe commande d' « un petit klgg [kilogramme] d'huitres conservées non par le vinaigre fort, mais avec du sel. [262]» La diversité est à l'image de l'évolution de la consommation. Des attentes nouvelles, confort et hygiène, se font jour, le rapport à l'objet s'individualise, l'évolution culturelle amène Mentelle à proposer porcelaines de Chine, cordes de violon de fabrication italienne et vins

[262] TULK, Robert Alexander à Waldemard Mentelle, le 16 janvier 1815.

français. Signe d'acculturation, le rapport à l'objet se modifie ; aux besoins de première nécessité s'adjoint le luxe, le modèle européen s'adapte à la culture et à l'espace locaux. La classe moyenne tend à s'identifier à l'élite dont elle entend copier la distinction. Les progrès agricoles, et bientôt le développement des transports, accroissent la demande et favorisent, pour répondre à cette demande, la diversification de l'offre. À défaut de l'avoir inventé, Waldemard Mentelle en introduisant l'usage du physionotrace au Kentucky, innove en ce qu'il contribue à modifier la quotidienneté sociale. Ce faisant, il relie « le goût et la mode non pas à un ordre social supérieur mais, par absence d'une meilleure expression, à la modernité. [263]»

Le modeste entrefilet reproduit ci-après et paru dans la *Kentucky Gazette*, le 28 avril 1817, rend publique la nomination officielle de Waldemard Mentelle au poste de portier ou concierge de la banque locale pour un salaire de 800 [?] dollars et met un terme à sa carrière de commerçant.



U. S. BRANCH BANK—AT LEXINGTON.

The following gentlemen were chosen officers of this institution, by the directors, on Monday last.

Robert R. Barr, Teller—$1200 salary.
Thomas W. Hawkins, Clerk, 900
Robert S. Todd do. 800
W. Mentelle, Porter, 500

Document 22 : Nomination de W. Mentelle à l'U. S. Branch Bank de Lexington (K. G., 28 avril 1817)

Il est possible qu'Henry Clay et/ou Robert Alexander, directeur de la *Bank of Kentucky* jusqu'en 1820, aient influé sur la destinée de Waldemard Mentelle et aient mis indirectement un terme à sa carrière de commerçant à laquelle nous nous sommes longuement intéressé. Le 27 février 1818, « H. Fletcher ouvre une joaillerie dans le local récemment occupé par Mr Mentelle, à côté de T. E. Boswell & C°», et à partir de Janvier 1819, « les graines importées de Philadelphie, précédemment vendues au magasin de W. Mentelle, se négocient à la pâtisserie

[263] GRENIER Jean-Yves, « Travailler plus pour consommer plus… », *op. cit.,* p. 795.

de Mr. Henry I. Robert. [264]» Une courte phrase extraite d'une lettre que Charlotte Mentelle adresse à son amie Rosalie Saugrain le 6 mars 1820 confirme la cessation définitive de l'activité commerçante : « Ne vendant plus de graines, je n'avais aucune de celles que vous demandiez [265]». Waldemard Mentelle, qui persiste à s'habiller « à la française » au grand étonnement de ses compatriotes américains[266], figurera sur la liste des dirigeants chargés des biens fonciers de la *Bank of United States* de Lexington en 1824, en tant qu'« agent spécial »[267] et poursuit dans le secteur bancaire, une carrière dont l'historien local George Ranck a gardé le souvenir : « Mr Mentelle fut très longtemps en relation avec la très ancienne United States Bank et la Northern Bank. [268]»

Aujourd'hui encore, le *Mentelle Park*, un quartier résidentiel situé en face d'*Ashland,* le domaine d'Henry Clay, perpétue le souvenir des lieux où Charlotte et Waldemard Mentelle vécurent et fondèrent leur école.

Photo 8 : Panneau informatif sur la Mentelle School à Lexington (photo MD)

[264] *Kentucky Gazette*, 27 février 1818. Le pâtissier Henry Robert n'est autre que le fils du débiteur de M. Séjourné, Pierre-Dominique Robert et le gendre de W. Mentelle, depuis son mariage avec sa fille Cornélia, le 21 avril 1810. *Kentucky Gazette*, 22 janvier 1819.

[265] MHS, *Saugrain family papers*, Archival Collections, A 1477, C. Mentelle à Rosalie Saugrain, le 6 mars 1820.

[266] KENDALL Amos, *Autobiography*, William Stickney, Boston, 1872, p. 118-119, trad. MD.

[267] *Journal of the House of Representatives of the Commonwealth of Kentucky*, Frankfort, J. H. Holeman, 1er novembre 1824, p. 395.

[268] RANCK George W., *Lexington Kentucky*, Cincinnati, Robert Clark, 1872, p. 102, trad. MD.

5. Synthèse

« **Faibles roseaux battus par l'orage** [269]», les Mentelle sont confrontés aux obstacles et aux difficultés durant vingt ans. Le jeune homme ne quitte pas la France de son plein gré : la décision relève plus de l'influence du milieu familial et du rapport élogieux qu'a pu en faire Brissot que du choix mûrement consenti. Mentelle a vingt ans quand il embarque : sa jeunesse suffit à justifier son inexpérience et explique le désarroi qui est le sien lors de son arrivée aux États-Unis. Certes, il n'est pas doté d'un tempérament à soulever les montagnes et Madame Brissot mentionne à son encontre un « caractère [qui] a aussi indisposé toutes ses connoissances contre lui [270]». Mais comment en tenir rigueur à ce jeune homme esseulé, à cet amoureux transi dont le cœur bat la chamade sur les quais du Havre ? Point de faiblesse chez Mentelle, sinon une faiblesse de constitution régulièrement évoquée par son épouse dans la correspondance, une fragilité due à une éducation qui ne l'a pas suffisamment préparé à affronter l'épreuve, à supporter la trahison et à soutenir l'échec. N'en déplaise à sa fille Mary : rien qui relève de l'éternel perdant chez celui qui n'a fait que longtemps manquer de réussite.

●

« Passé en Amérique pour **tenter la fortune par tous les moyens possibles** [271] », Mentelle fait à Gallipolis, au cœur même de l'inexpérience collective, l'expérience de l'amitié, de la solidarité et de la « double fidélité à la nation et au sous-groupe [272]». Il fait ensuite flèche de tout bois et applique à la lettre les directives d'un père excellent conseilleur mais bien piètre payeur : « Je voudrais que Waldemard pût en être aussi professeur [273] » : Mentelle enseigne le français et la danse à la *Transylvania* ; « nous tous pensons qu'il faut que tu t'occupes de la culture des terres, ou au moins de ce qui peut se faire à la campagne » : Mentelle bâtit sa maison et cultive son lopin de terre américaine, une terre gage de vertu et d'indépendance pour les *yeomen* ; « Tu avais ici du goût pour travailler le fer » : Mentelle devient « manufactureur de plomb à tirer » ; « tache de te placer auprès de quelqu'un qui te dirige » : Mentelle intègre l'élite francophile de Lexington et se fait « médecin des chevaux » de cette même élite ; « Tu dessinais : cherche quelque arpenteur et tâche de lui être utile et

[269] HLAW, *op. cit.,* W et C. Mentelle à V. Du Pont, le 8 février 1801.
[270] Félicité Brissot-Dupont à son frère François Dupont Cléry, *circa* 1790, BNF, ms. 9534, fol. 343.
[271] TULK, Edmé Mentelle à Waldemard, le 13 juin 1790.
[272] GJERDE J., *op. cit*., p. 59, trad. MD.
[273] TULK, Edmé Mentelle à Waldemard, le 6 septembre 1799. Tous les conseils suivants, donnés par Edmé Mentelle à son fils, sont extraits de cette même lettre.

d'apprendre. Tu as laissé ici ton graphomètre [274]» : l'agent mi français mi sauvage de Du Pont de Nemours conseille l'arpentage et prévient à point nommé de la fermeture du Mississippi. Habile de ses mains, le fils du géographe parisien, désorienté plus que perdu dans « un labyrinthe d'occupations [275] » se fera peintre, doreur, vitrier et tâtera de la poterie. Les initiatives paraissent souvent brouillonnes mais ne sont jamais dénuées d'inventivité ni d'opportunité, quitte à verser parfois dans un opportunisme maladroit.

●

Les rapports épistolaires du couple Mentelle avec la famille Du Pont de Nemours évoluent sensiblement avec le temps. Les « obscurs enfans du Kentucky » utilisent à bon escient leur connaissance du terrain, se comportent en agents zélés et en intermédiaires efficaces auprès d'une administration pointilleuse et tracassière. Ce faisant, ils entendent bien profiter de la bienveillance toute paternelle du vieux physiocrate : le récit régulier des difficultés rencontrées vise à provoquer la compassion de leur « cher papa [276]» qui consent aux prêts d'argent et propose généreusement sur ses terres l'octroi d'une petite parcelle. S'agit-il alors d'affectation, d'estime ou de mimétisme ? Mentelle en vient par la suite à souligner les « grands projets » de son interlocuteur « ceux en vérité du negotiant d'un excellent père, Et du citoyen utile, renfermé sous le premier nom lorsqu'il est ce qu'il doit être [277]». Le métier de commerçant se pare à ses yeux de toutes les vertus qui font défaut aux gens d'ici qui « ne sont pas négocians ils sont avides […] ils ne destinent point leurs Enfans au commerce, […] le bien de l'État ne les inquiète pas plus que leur reputation ; […] c'est ainsi qu'au lieu d'être les agens d'une providence bienfaisante, ils en deviennent les fléaux. [278]» Le portrait est sévère ; est-il sincère ? Il augure en tout cas chez Mentelle d'un changement d'état d'esprit qui fait de lui, non plus un parasite, mais un **satellite de la planète Du Pont.** Le métier de commerçant est dès lors envisagé comme une réelle opportunité dont Mentelle se saisit lorsqu'il propose à Victor Du Pont une collaboration qui, bien que boudée car maladroite, lui permet d'intégrer le réseau commercial de Lexington et de la vallée de l'Ohio.

●

[274] Le graphomètre est instrument ancien d'arpentage, employé pour mesurer les angles dans le levé des plans.

[275] KHSF, *Alexander family papers*, MSS93, Charlotte à Robert Alexander, le 1er septembre 1808.

[276] HLAW, *op. cit.,* W. et C. Mentelle à P. S. Du Pont, le 23 juin 1803.

[277] HLAW, *op. cit.,* W. Mentelle à P. S. Du Pont, commencé le 12 février 1801.

[278] HLAW, *op. cit.,* W. Mentelle à P. S. Du Pont, le 3 août1801.

La réussite de Waldemard Mentelle est avant tout la réussite d'un couple qui, en proie à la difficulté, proclame fièrement : « La fortune au moins ne nous ôte pas **notre attachement mutuel** [279]». Sachant mettre à profit toutes ses qualités, en femme de son temps, Charlotte Mentelle est constamment aux côtés de son mari ; en femme résolument moderne, elle partage son temps entre ses élèves et sa famille, communie à la peine, participe à la tâche. Sa culture et son ouverture d'esprit ont trouvé à Lexington un terreau fertile, favorable à l'éclosion de ses talents et le pensionnat de *Rose Hill* a rapidement acquis une réputation qui ne s'est jamais démentie. En l'espace de seize ans, elle donnera naissance à huit enfants : les maternités rapprochées sont alors le lot commun des femmes, et au sein de la cellule familiale, le père de famille édicte les lois d'une économie domestique qui impose de « faire le pain, […] [d'] elever des légumes » ; le surplus des récoltes « élevées » dans le jardin familial est tout naturellement vendu sur le marché local : « Le produit en sera pour avoir quelque chose de nesessaire avous ou anous. [280] » Tout comme est nécessaire aux enfants de l'émigré d'apprendre « le français et l'anglais aussi bien que possible. Vous ne savez pas si un jour ces langues ne vous produiront pas une existence très agréable. [281] » Père et mère participent conjointement à l'éducation de leurs enfants dans un siècle où il y a « nécessité de fortifier les caractères pour préparer les hommes à de nouvelles carrières, plus âpres et plus exigeantes [282]». Homme et femme, chacun s'épanouit différemment en parcourant ensemble le chemin de la vie.

•

Avec courage, Waldemard et Charlotte Mentelle ont traversé le demi-siècle. Les premiers temps de leur installation ont été sans conteste difficiles. Faute d'avoir les qualités nécessaires à la culture de la terre, Waldemard Mentelle n'a pas voulu faire « la cour a toutes la bande des ouvriers, tel que Maçon &, & [283]». Face à l'adversité, face à la trahison, malgré les échecs successifs, il a su faire preuve d'adaptabilité et d'amour-propre et préserver « une certaine élévation de sentimens [… nécéssaire a l'homme qui veut toujours conserver son honneur. [284] » Sans doute cette « élévation des sentiments » l'a-t-elle conduit à la

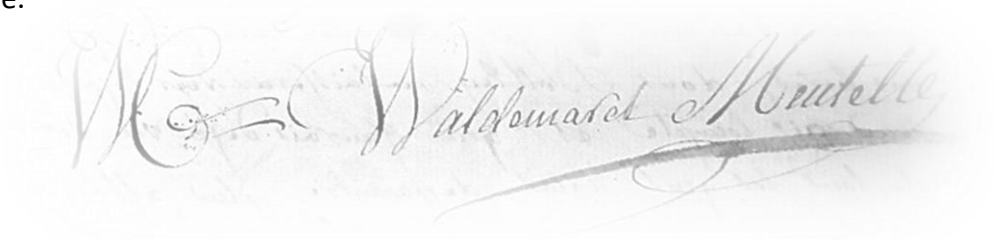
[279] HLAW, *op. cit.,* W. et C. Mentelle à P. S. Du Pont, le 8 février 1801.
[280] TULK, Waldemard Mentelle à ses enfants, (s.l., s.d.), 1815.
[281] TULK, *ibidem.*
[282] VERJUS Anne, DAVIDSON Denise, *op. cit*., p. 102.
[283] KHSF, *Alexander family papers*, Charlotte à Robert Alexander, le 1er septembre 1808.
[284] KHSF, *Alexander family papers, ibidem.*

persévérance et à la ténacité, deux qualités qui, alliées à l'inventivité et à un sens certain de l'opportunité, lui ont permis de prendre en main sa destinée et d'assurer le quotidien de sa nombreuse famille.

Artisans de leur propre destin dans un pays où ils ont transporté leur espoir en un monde meilleur, les Mentelle ont œuvré à leur niveau au développement et au rayonnement de la cité de Lexington, leur port d'attache, auquel son rayonnement vaudra la périphrase de « Philadelphie » ou d'« Athènes de l'Ouest », à laquelle Stephen Aron fait plaisamment référence :

> Lexington poursuivait sa croissance. Etant donnée la croissance de la « Philadelphie de l'Ouest[285] », les commerçants, les industriels et les planteurs de chanvre nourrissaient l'espoir que la « Cité de l'Amour Fraternel » [286] [Philadelphie] fût finalement connue comme la « Lexington de l'Est. »[287]

Etrangers dans un pays qu'ils découvrent et qu'ils apprivoisent, Charlotte et Waldemard Mentelle savent s'y adapter, sans se renier. À l'aube du XIXe siècle, la jeune République américaine est sujette à des bouleversements sociétaux qui suscitent toutes les ambitions. Centre urbain et industriel d'importance connecté à la vallée de l'Ohio, Lexington profite largement des mutations économiques qui touchent les États-Unis d'Amérique. Joyce Appleby analyse ainsi le phénomène : « Les Américains voyaient l'expansion commerciale comme l'adjuvant moral et matériel de la société libérale. […] La concurrence […] faisait naître l'espoir de promotion chez les hommes et les femmes ordinaires, qui rejetaient avec vigueur la notion aristocratique d'inégalité naturelle. » [288] Femme et homme ordinaires, Charlotte et Waldemard Mentelle ont « tenté la Fortune » et en ralliant la planète Du Pont de Nemours ont intégré un vaste réseau commercial, financier et culturel qui les connecte au monde atlantique.



[285] Nombre d'historiens utilisent plutôt, pour caractériser Lexington, la périphrase « Athènes de l'Ouest ».
[286] Tel est le sens étymologique de "Philadelphie".
[287] ARON Stephen, *op. cit*., p. 133, trad. MD.
[288] APPLEBY Joyce, *op. cit*., p. 88, trad. MD.

CHAPITRE 4

LOUIS TARASCON (1759-1840) ET JEAN-ANTOINE TARASCON (1765-1825), JEAN-JACQUES AUDUBON (1785-1851) : D'EST EN OUEST

Document 23 : Louis Anastase Tarascon, gravure de Charles de Saint-Mesmin, Philadelphia, 1801,(Washington, Library of Congress Prints and Photographs Division, LC-DIG-pga-13309)

Document 24 : John James Audubon (1785-1851), autoportrait de 1826, (collection Richard Rathbone, Greenbank, Liverpool, UK)

Comme c'était déjà le cas d'un Waldemard Mentelle, contraint en 1789 de se conformer aux décisions paternelles, le départ de Jean-Jacques Audubon et de son ami et associé Ferdinand Rozier en Amérique est largement influencé par le milieu familial[1]. Leurs pères respectifs, Jean Audubon et François Rozier sont tous les deux, à des titres divers, impliqués dans le commerce colonial nantais basé sur le sucre et la traite négrière que la révolte des esclaves de Saint-Domingue a sérieusement mis à mal. Nécessité il y a donc de saisir, par l'intermédiaire de leurs fils, la planche de salut que leur offrent les jeunes États-Unis d'Amérique, terre riche d'espoirs et d'opportunités diverses, y compris commerciales.

[1] La contextualisation des années de jeunesse d'Audubon doit beaucoup à VILLERBU Tangi, « Le jeune Audubon dans l'histoire du commerce et des révolutions atlantiques », *in* BOURROUX Lucille (dir.), *Jean-Jacques Audubon 1785-1851, Dessins de jeunesse, Catalogue raisonné*, Saintes, Le Croît Vif, 2017, p. 15-27, support de l'exposition labellisée « Exposition d'intérêt national » *Jean-Jacques Audubon (1785-1851), dessins de jeunesse* qui s'est tenue au Muséum de la Rochelle du 23 décembre 2017 au 25 mars 2018.

A l'image de Jean Savary, Louis Anastase Tarascon est largement impliqué dans le commerce international avant même son départ pour l'Amérique. Le 11 Floréal An III (30 avril 1795), le directoire du district de Marseille le déclare « Notoirement Connu pour etre dans L'usage de faire En raison de Son Commerce des Voyages chés L'Etranger [2] ». Lorsque le Marseillais embarque à Hambourg dans l'espoir de développer en Amérique le commerce des étoffes et des soieries, le Comité de Salut Public a pris une série de « mesures gouvernementales d'urgence afin de surmonter les crises militaires », instaurant ainsi une « Terreur » que Peter Mc Phee et l'historiographie récente comprennent plutôt comme « un processus de négociation et de confrontation entre des gouvernements nationaux successifs et les gens des villages, bourgs et villes [3]». Doté d'un sens aigu des affaires et d'une réelle capacité d'adaptation à des circonstances économiques et politiques en rapide évolution, Louis Tarascon quitte la France pour anticiper, avec l'ouverture du Mississippi, le déclin du commerce de type colonial et l'essor du commerce intérieur américain. Philadelphie, Pittsburgh et Louisville seront les étapes marquantes d'un itinéraire qui le conduira à développer un vaste projet commercial fondé sur la construction navale dont l'outil principal sera la construction du complexe de Shippingport sous les chutes de l'Ohio.

D'une destinée à l'autre, le parcours d'Audubon et de Rozier croise et rejoint celui de Louis Tarascon, de son frère Jean-Antoine, et des Berthoud, père et fils, sur les bords de l'Ohio. Soucieux de respecter le cadre spatio-temporel fixé, nous limiterons son approche aux seules treize années durant lesquelles, entre 1807 et 1820, en Pennsylvanie d'abord, puis à Louisville et à Henderson, Jean-Jacques Audubon (comme un Tarascon dont l'entreprise est semblable quoique plus développée et plus ambitieuse) « chercha à gagner sa vie en investissant son temps et son argent dans diverses entreprises emblématiques de l'économie de la première république américaine- un magasin, un moulin à vapeur, un bateau à vapeur. [4]»

[2] AN, F/7/4954/6, arrêté du 11 Floréal an III.

[3] BIARD Michel*, et al.*, « Analyser « la Terreur » dans l'historiographie anglophone », *Annales historiques de la Révolution française*, vol. 392, no. 2, 2018, p. 160-161. L'historiographie du régime de la « Terreur » a beaucoup évolué récemment. Nombre d'historiens la considèrent comme un phénomène à la géographie et à l'intensité très variables. Voir à ce propos : BIARD Michel et LEUWERS Hervé (dir.), *Visages de la Terreur. L'exception politique de l'an II,* Paris, Armand Colin, 2014, p. 5-14, LINTON Marisa, *Choosing Terror : Virtue, Friendship and Authenticity in the French Revolution,* Oxford, Oxford University Press, 2013, MC PHEE Peter, *Liberty or Death. The French Revolution,* New Haven and London, Yale University Press, 2016, TACKETT Timothy, *L'anatomie de la Terreur, 1787-1793,* Paris, Le Seuil, 2018 [2015] et MARTIN Jean-Clément, *La Terreur : Vérités et légendes*, Paris, Perrin, 2009.

[4] NOBLES Gregory, *John James Audubon…, op. cit.,* p. 6, trad. MD.

1. Les frères Tarascon, de Cabannes à Pittsburgh

Louis Anastase Tarascon est né le dix février 1759 à Cabannes, petite bourgade des Bouches-du-Rhône, située sur la rive gauche de la Durance, à quelque dix kilomètres avant sa confluence avec le Rhône. On ne sait rien de ses années de formation, sinon qu'il est le deuxième des six enfants d'Esprite Gillot et d'Henry Tarascon, notaire public[5]. Son père est un personnage suffisamment important dans la commune pour, durant les années 1780, poursuivre devant la cour des comptes d'Aix-en-Provence son rival, Louis-Balthazard Couteron à propos du nouveau découpage cadastral qu'il estime lui être dommageable[6].

1. 1. De Marseille à Philadelphie

Le jeune Tarascon s'est consacré à la vente des étoffes au moins depuis 1789, comme en atteste l'existence d'une correspondance nourrie et éclairante avec la société Berthelin-Fromageot établie à Troyes dans le commerce des toiles[7]. Les foires de Troyes et de Beaucaire mettent en effet en contact plusieurs fois par an les commerçants des pays du Nord et de Lyon avec ceux du sud de la France, via la Saône, le Rhône et le Bassin Aquitain. Au-delà de la France, les produits s'écoulent dans trois directions principales :

> « Vers les pays de la Méditerranée, Levant […], Italie et plus encore Espagne […]. Puis, vers l'Europe Centrale […], enfin […] au-delà de l'Atlantique [où] le marché des Iles ne cessera de prendre de l'importance. Beaucaire y exportera les toiles de coton et les toiles peintes, les fers et les objets de quincaillerie, les papiers, les bijoux et les objets de luxe, en échange des sucres ou des cafés importés par Marseille et plus encore par Bordeaux. [8]»

[5] http://dx.doi.org/10.1093/anb/9780198606697.article.1002208, *Oxford Index*, [Consulté le 19 mars 2018]. Archives des Bouches du Rhône, *Registre des baptêmes et mariages, Cabannes (13),* 1759, p. 2 : Louis Anastase Tarascon, 1765, p. 3 : Jean-Antoine Tarascon.
http://dx.doi.org/10.1093/anb/9780198606697.article.1002208, *Oxford Index*, [Consulté le 19 mars 2018].

[6] Succédant à Florent Tarascon (sans doute son père), Henri Tarascon occupe l'étude de Cabannes du 3 septembre 1747 au 15 germinal an IV. Un certain André Bureau lui succède le 29 pluviôse an VII, sans qu'on sache s'il y a eu interruption durant l'intervalle ou s'il y existe des lacunes dans les registres (Archives des Bouches-du Rhône, 423 E, étude notariale de Cabannes), BLAUFARB Rafe, *The Politics of Fiscal Privilege in Provence, 1530s-1830s,* Catholic University Press of America, Washington D. C., 2012, p. 37-38, note 74.

[7] Archives départementales de l'Aube (désormais ADA) : *Fonds Berthelin & Fromageot, Négoce de toiles*, 3 F 171, Correspondance avec Louis Tarascon.

[8] LEON Pierre, « Vie et mort d'un grand marché international. La foire de Beaucaire (XVIIIe-XIXe siècles) », *Revue de géographie de Lyon*, vol. 28, n°4, 1953, p. 309. Sur le commerce marseillais au XVIIe siècle, on pourra consulter CARRIERE Charles, *« Négociants marseillais au XVIIIe siècle. Contribution à l'étude des économiques maritimes* », Institut Historique de Provence, 1973.

Les rapports commerciaux entre Tarascon et Berthelin-Fromageot sont établis le 17 octobre 1789, date à laquelle le premier se réjouit d'être « a present, Muni de vos Cartes. J'Espère qu'avec le tems elles pourront nous être reciproq[t] utiles, surtout auprès des armateurs. Je les tiens serrés de fort près lorsque je les juge des bons. [9]» L'usage de tels cartes, circulaires et prospectus commerciaux se développe considérablement après la Révolution et dénote chez les commerçants à la fois une volonté de modernisation de leurs outils face aux changements économiques et politiques auxquels ils sont confrontés et un réel attachement aux réseaux interpersonnels constitués[10]. Une appartenance commune au monde du commerce est ainsi réaffirmée sans que soit négligée pour autant la relation établie de longue date ou l'intervention d'un tiers. La maison Berthelin-Fromageot est en liaison amicale et constante avec le commerce marseillais, provençal et languedocien : le fils Fromageot est pour affaires à Montpellier en octobre 89 et Tarascon « fai[t] des ventes tous les 15 jours » pour la manufacture de draps de Montolieu, achète ou vend toutes sortes d'étoffes et d'articles de mercerie à Troyes, comme à Lyon, Aix ou Toulon[11]. Bas en coton de laine, gants, bonnets doubles, indiennes, draps, coutils, satinettes, mousselinettes, et autres mouchoirs constituent l'essentiel des marchandises des ventes et des achats. Les étoffes de Champagne, les soieries lyonnaises et les toiles languedociennes créent donc une « symbiose étroite entre une région manufacturière lointaine, subordonnée, et la place dominatrice qui offre les appuis financiers et les commodités de ses structures commerciales. [12]» Les principales villes du Nord de l'Italie, Parme, Bologne, Gênes et même Rome constituent également un vivier suffisamment

[9] ADA, *Fonds Berthelin & Fromageot, Négoce de toiles*, 3 F 171, L. Tarascon à Berthelin-Fromageot, le 17 octobre 1789.

[10] Sur ces « cartes » et circulaires commerciales, on consultera BARTOLOMEI Arnaud, DE OLIVEIRA Matthieu, ELOIRE Fabien *et al*., « L'encastrement des relations entre marchands en France, 1750-1850. Une révolution dans le monde du commerce ? », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 2017/2 (72e année), p. 425-460 et BARTOLOMEI Arnaud, DE OLIVEIRA Matthieu, DESCHANEL Boris, MOLLANGER Thomas. « A symptom of change or a remnant of the old world? The use of printed commercial circular letters in France and Europe (18th -19th centuries)". 2018, p. 19-20, https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01683970 [Consulté le 10 août 2018], trad. MD.

[11] La lettre du 9 mai 1790 se termine par les mots : « « J'embrasse mon cher Fromageot. » (ADA, *Fonds Berthelin & Fromageot, op. cit.* , L. Tarascon à Berthelin-Fromageot, le 30 octobre 1789. ADA, *Fonds Berthelin & Fromageot, op. cit.,* ADA, *Fonds Berthelin & Fromageot, op. cit.* , L. Tarascon à Berthelin-Fromageot, le 17 octobre 1789. La manufacture royale de draps de Montolieu (Aude) a été fondée par Louis XV en 1739. ADA, *Fonds Berthelin & Fromageot, op. cit.* , L. Tarascon à Berthelin-Fromageot, le 30 octobre 1789. ADA, *Fonds Berthelin & Fromageot, op. cit.* , L. Tarascon à Berthelin-Fromageot, les 8 avril 1791 et 24 janvier 1792. Entre autres fournisseurs d'indiennes est citée la maison Picot-Fazy et C° de Genève, dont le banquier Hentsch dirige la succursale lyonnaise de 1787 à 1793. http://www.hls-dhs-dss.ch/textes/f/F45966.php, [Consulté le 19 mars 2018].

[12] CARRIERE Charles, « La draperie languedocienne dans la seconde moitié du XVII[e] siècle. Contribution à l'étude de la conjoncture levantine », *Conjoncture économique et structures sociales. Hommage à Ernest Labrousse*, Paris-La Haye, Mouton, 1974, p.169.

prometteur pour que Tarascon « remercie Mr Berthelin de son relevé des Maisons d'Italie. [13]» Fait coutumier chez les commerçants, il communique à son correspondant les prix des cotons en laine et des savons pour la Dominique, la Martinique, Smyrne et Salonique. Cette dernière notation confirme la place importante tenue par Marseille dans le commerce levantin et son ouverture au commerce atlantique. Pour le commerce marseillais, « la croissance est à l'ouest : elle est atlantique [14]». L'estimation de la balance commerciale pour 1789 y place le Levant en première position avec « 63 millions de livres-tournois et 27,3% des échanges, devant l'Italie et les Iles d'Amérique (55 millions et 23,9% dans les deux cas). [15]» Un an avant la révolte des esclaves de Saint-Domingue, le sucre est considéré comme une valeur sûre : le navire des frères Castinet « leur donne de jolis profits, parce qu'il est chargé principalem[t] en sucres, denrée qui vaut en ce moment, poids de Marseille, le même prix, peu s'en faut que celui qu'elle a couté aux iles, poids de marc. [16]» Il n'en est pas de même en 1793 et Tarascon tient à avertir Fromageot « qu'ils sont à 9 fois leur valeur naturelle et que si les affaires venaient à se rétablir ils donneraient une perte Enorme. [17]»

On l'aura constaté, les temps sont durs et les affaires fluctuantes : difficultés d'approvisionnement ou d'écoulement des stocks, annonces de faillites, paiements différés ou manquements alimentent régulièrement la correspondance : « Les Circonstances sont Mauvaises, […] tout est précipité dans la baisse par la rareté de l'argent » et « Les Affaires vont très lentem[t] et C'est très à propos que vous l'observés [18]». En août 1790, les assignats, à l'origine des titres d'emprunt gagés par assignation sur les biens nationaux, sont transformés en papier-monnaie dont les commerçants, bon gré mal gré, font précautionneusement usage [19]: « Comme […] il peut vous convenir mieux d'avoir des Assignats que des debiteurs en c[te] c[t] [compte courant], nous vous excompterons si vous voulés, Moyennant 2% de garantie, le Montant du c[te] de vente cy joint Echéant fin Xb[re] p[r] [décembre prochain]. [20]» Les temps sont

[13] ADA, *Fonds Berthelin & Fromageot, op. cit.* , L. Tarascon à Berthelin-Fromageot, le 8 avril 1791.

[14] CARRIERE Charles, *« Négociants marseillais, op. cit., p. 64.*

[15] CARRIERE Charles, *« Négociants marseillais, op. cit., p. 72.*

[16] ADA, *Fonds Berthelin & Fromageot, op. cit.* , L. Tarascon à Berthelin-Fromageot, le 15 février 1790. En 1799, 100 livres poids de Marseille ne font que 83 livres poids de marc ; la différence est donc notable. (PEUCHET J., *Dictionnaire universel de la géographie commerçante*, tome IV, Paris, Blanchon, an VIII, p. 369).

[17] ADA, *Fonds Berthelin & Fromageot, op. cit.* , L. Tarascon à Berthelin-Fromageot, le 1[er] août 1793.

[18] ADA, *Fonds Berthelin & Fromageot, op. cit.* , L. Tarascon à Berthelin-Fromageot, le 30 octobre 1789. ADA, *Fonds Berthelin & Fromageot, op. cit.* , L. Tarascon à Berthelin-Fromageot, le 8 avril 1791.

[19] En 1792, leur impression sera confiée à Eleuthère-Irénée du Pont de Nemours qui vient d'ouvrir une imprimerie.

[20] ADA, *Fonds Berthelin & Fromageot, op. cit.* , L. Tarascon à Berthelin-Fromageot, le 24 janvier 1792.

décidément difficiles et la période troublée : le 30 avril 1790, la garde nationale[21] et la foule marseillaise assiègent le fort Saint-Jean gardé par la garnison du chevalier de Beausset. Tarascon s'en émeut :

> « Vous aurés su que nos forts sont au pouvoir de n. [notre] garde nationale, que Mr de Beausset Commandant du fort S[t] Jean eut la tête coupée le 2 de ce mois ; […] Je ne vous dirai rien de plus sur des scenes qui font fremir. Ce meurtre de Mr de Beausset a finalement décidé tous les Citoyens d'Entrer dans la garde Nat. pour défendre chacun sa vie et ses foyers. Espérons qu'enfin le repos viendra. [22]»

En province, comme à Paris, les évènements dramatiques vont s'enchaîner : le 21 janvier 1793, le roi Louis XVI est exécuté, le 1[er] février, la guerre est déclarée à la Grande-Bretagne et à la Hollande par la Convention qui décrète la levée en masse de 300 000 hommes. La Bretagne et la Vendée se soulèvent. Les Girondins sont écartés de la Convention, les insurrections éclatent à Lyon et à Marseille où une majorité de Sans-Culotte, à la fois républicains et fédéralistes, font sécession au printemps 1793 avant que les armées de la République ne reprennent la ville où un tribunal révolutionnaire installé le 25 août déclare la cité phocéenne « Ville-sans-nom »[23]. Le blocus maritime organisé par les Anglais coupe les relations commerciales avec l'arrière-pays, l'Italie, le Levant et les îles, des relations que le début de la Révolution n'avait pas mises à mal. « La guerre », explique Charles Carrière, « parce qu'elle est générale, longue, que la supériorité navale britannique est totale, a développé tous ses effets néfastes sans compensation aucune. C'est elle qui frappe les coups décisifs : quelque chose se brise vraiment. [24]» Le grand siècle commerçant marseillais s'achève en 1793. Il n'en faut sans doute pas moins pour qu'après un bref partenariat avec Decormis, la toute récente entreprise Tarascon frères et C° décide d'élargir le cadre de ses activités au

[21] La garde nationale est soumise aux réquisitions décidées par l'Assemblée Constituante.

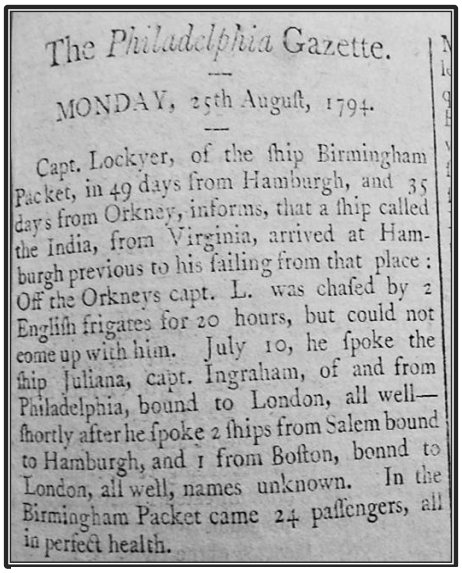
[22] ADA, *Fonds Berthelin & Fromageot, op. cit.* , L. Tarascon à Berthelin-Fromageot, le 9 mai 1790.

[23] A propos de cet épisode mouvementé de l'histoire de Marseille, on se reportera à VOVELLE Michel, *Les sans–culottes marseillais, le mouvement sectionnaire du jacobinisme au fédéralisme 1791-1793*, Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence, 2009.

[24] CARRIERE Charles, *« Négociants marseillais, op. cit.,* p. 148.

Nouveau Monde[25]. Déjà en 1791, Louis Tarascon manifestait l' « envie de balayer Toutes [se]s Anciennes Affaires avant de passer à de nouvelles [26]».

On le retrouve le 8 juillet 1794 à Hambourg à bord du *Birmingham Packet* en partance pour Philadelphie[27]. La *Philadelphia Gazette* du lundi 25 août 1794, dont nous reproduisons un extrait ci-après, annonce l'arrivée à bon port, après 49 jours de traversée, du navire et de ses « 24 passagers, tous en parfaite santé. [28]»



The *Philadelphia* Gazette.

MONDAY, 25th August, 1794.

Capt. Lockyer, of the ship Birmingham Packet, in 49 days from Hamburgh, and 35 days from Orkney, informs, that a ship called the India, from Virginia, arrived at Hamburgh previous to his sailing from that place: Off the Orkneys capt. L. was chased by 2 English frigates for 20 hours, but could not come up with him. July 10, he spoke the ship Juliana, capt. Ingraham, of and from Philadelphia, bound to London, all well—shortly after he spoke 2 ships from Salem bound to Hamburgh, and 1 from Boston, bonnd to London, all well, names unknown. In the Birmingham Packet came 24 passengers, all in perfect health.

Document 25 : Extrait de la Philadelphia Gazette du 25 août 1794 (LCP)

Mis à part 18 anthroponymes d'origine germanique, la liste des passagers contient les noms (à l'orthographe, hélas ! souvent défaillante) de six autres passagers francophones :

Monsr. Borthoud,	Madm Berthoud,
Mons. Derochea,	Mons. Terascon,
Mons. Journell,	Mons. Berthoud, [29]

Quoique déformé, on reconnaît aisément l'anthroponyme Tarascon. Mais qui sont ses compagnons de voyage ?

Les recherches que nous avons effectuées nous ont amené à des probabilités plutôt qu'à des certitudes. Le patronyme « Derochea » est très probablement erroné et nous proposons de lui substituer celui de Durocher. Les Archives Nationales conservent en effet un document attestant que Rose-Françoise Pigeon, épouse de Jean-Baptiste Durocher, lequel figure sur la liste des émigrés, a obtenu des administrateurs du département d'Ille-et-Vilaine par arrêté du 19 frimaire an III (9 décembre 1794), la mainlevée de séquestres sur ses biens propres[30]. Ce

[25] ADA, *Fonds Berthelin & Fromageot, op. cit.* , L. Tarascon à Berthelin-Fromageot, le 24 janvier 1792. Le frère cadet de Louis Tarascon, Jean-Antoine, né le 1er avril 1765, intègre le partenariat à la même époque.

[26] ADA, *Fonds Berthelin & Fromageot, op. cit.* , L. Tarascon à Berthelin-Fromageot, le 8 avril 1791.

[27] Tarascon était en contact à Hambourg avec Hyeronimus Sillem (1768-1833) et Jean-Conrad Matthiessen (1751-1822) qui y tenaient une grosse maison de mercerie. (MARZAGALLI Silvia, *Les Boulevards de la Fraude. Le négoce maritime et le blocus continental, 1806-1813,* Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 1999, p. 170, note 73 et ADA, *Fonds Berthelin & Fromageot, Négoce de toiles*, 3 F 297, L. Tarascon à Berthelin-Fromageot, le 25 avril 1798).

[28] Library Company of Philadelphia (désormais LCP), *Philadelphia Gazette*, lundi 25 août 1794, trad. MD.

[29] EGLE William Henry MD ed., *Names of Foreigners who took the Oath of Allegiance to the Province and State of Pennsylvania 1727-1775, With the Foreign Arrivals, 1786-1808*, Harrisburg, 1892, p. 548-549, trad. MD.

[30] AN., F/7/5650, Dossier 13, Pigeon, Durocher.

Jean-Baptiste Durocher, comme c'est assez usuel, américanise son prénom en Anthony et rejoint à Philadelphie son beau-frère, Lewis Pigeon, avec lequel il tient boutique au N° 83, *North Second-Street, East Side, Cross Arch-Street*[31].

Né le 2 avril 1768, « Victor Journel, de Rumilly, prévenu pour vues contre-révolutionnaires » est emprisonné à Annecy en 1793[32]. Présenté par erreur sur le site *Geneanet* comme embarquant pour la Louisiane afin d'échapper à la guillotine[33], il tiendra commerce avec Tarascon à Philadelphie, au 51 *South Front-Street, East Side,* et mourra de la fièvre jaune le 18 septembre 1797[34].

Reste la famille Berthoud dont la rocambolesque tradition familiale fortement ancrée nous semble devoir être corrigée. D'après Stanley Clisby ARTHUR, un certain Bon Hervé de Belisle, marquis de Saint-Pierre, dont la femme aurait été dame d'honneur de Marie-Antoinette, émigre en 1795 et embarque pour l'Amérique à Bordeaux sous le nom de son domestique Jacques Berthoud[35]. Le site *Geneanet* fait de Bon Hervé Erard de Belisle le fils de Bon Jacques Erard de Belisle et de Françoise Constance Simon[36]. Il émigre en Autriche et il est plus tard autorisé à porter la décoration de chambellan de l'empereur d'Autriche[37]. Son testament, daté du 24 août 1816, est conservé aux Archives Nationales. Un extrait de ce testament, en date du 4 mai 1820, mentionne : « Je donne par le présent mon testament à Auguste Erard de Belisle mon frère la propriété de mon bien tant meuble qu'immeuble [38]». Or, le testament de *James* Berthoud, marié à Mary Anne Julia, et père de Nicholas, a été enregistré au Kentucky, le 13 septembre 1819[39]. Bon Hervé de Belisle ne peut donc pas être James Berthoud, que nous pensons avoir retrouvé en Suisse.

Sur l'arbre généalogique de la famille Berthoud, qu'a reconstitué en Suisse M. Michel Kreis, sur le site *Geneanet Val-de-Travers*, figurent sous le N° 103 les noms de :

---

[31] HOGAN Edmund, *The Prospect of Philadelphia and Check on the Next Directory*, Part I, Philadelphia, Bailey Print, 1795, p. 26.

[32] BURDET Aimé, *Palais de l'Isle, Annecy, Récit historique des deux premières années de la Révolution Française*, Annecy, François Abry, 1804, p. 25.

[33] https://gw.geneanet.org/favrejhas?lang=en&p=victor&n=journel [Consulté le 20 mars 2018].

[34] HOGAN Edmund, *The Prospect…, op. cit.,* p. 113, FOLWELL Richard (print.), Short history of the Yellow Fever that broke out in the City of Philadelphia, Philadelphia, Folwell, 1797, p. 25.

[35] ARTHUR Stanley Clisby, *Audubon: An intimate Life of the American Woodsman*, Gretna, Pelican publishing, 1937, p. 88-90.

[36] https://gw.geneanet.org/pierfit?lang=fr&n=erard+de+belisle&oc...bon+herve [Consulté le 18 janvier 2018].

[37] *Journal des Débats*, 2 mai 1816, p. 3.

[38] AN, AB/XIX/3432, dossier 7 et AB/XIX/3410.

[39] KHSF, MIC 196.

o Jean Dit Jämes BERTHOUD *ca 1760*- & Marie Anne Julie TARASCON

o Nicolas BERTHOUD *1788-*[40]

Le patronyme Berthoud est courant dans le canton suisse de Neuchâtel, un canton renommé pour l'excellence de ses ateliers d'horlogerie[41]. En 1727, la commune de Val-de-Travers a ainsi vu naître Ferdinand Berthoud qui sera nommé en 1753 horloger mécanicien du roi et de la marine et promu chevalier de la Légion d'honneur par Napoléon en 1804[42]. On peut donc supposer qu'issus du même canton et de la même commune, le célèbre horloger et l'obscur voyageur appartiennent à la même famille[43]. Il peut par ailleurs paraître étonnant de découvrir que Madame Berthoud est une demoiselle Tarascon, sans aucun doute une parente de Louis-Anastase[44]. Les relations commerciales de Louis Tarascon s'étendaient jusqu'en Suisse ; pour preuve cet extrait de correspondance daté du 5 mai 1800 : « Messrs Usteri Nuscheler et C° à zuric en Suisse […] sont le point central de mon principal Commerce en Europe [45]». Les relations amicales puis conjugales auront pris naturellement le relais des strictes relations commerciales. Signalons enfin qu'une fois en Amérique, Jean dit James Berthoud américanisera son prénom en James et que son fils, qui lui succèdera dans les affaires, se prénomme bien Nicolas.

Il est en revanche malaisé de déterminer si le voyage de Tarascon et de ses amis ou parents sur le *Birmingham Packet* fait suite à une conjoncture politique défavorable voire hostile ou s'il répond plutôt à une volonté affirmée de s'établir et prospérer en Amérique.

[40] https://gw.geneanet.org/kreism?lang=en&v=BERTHOUD&m=N [Consulté le 20 mars 2018].

[41] D'après CRUTCHER Lawrence M., *George Keats of Kentucky: a life*, Lexington, University Press of Kentucky, 2012, p. 210, Berthoud serait natif de Neuchâtel. Sur les nombreux établissements d'horlogerie durant la période, on consultera BLANCHARD Philippe, *L'établissage : étude historique d'un système de production horloger en Suisse (1750-1950)*, Chézart-Saint-Martin, éditions de la Chatière, 2011.

[42] Né en 1727 en Suisse, dans le Val-de-Travers, Ferdinand Berthoud reçoit en 1753 le titre de maître horloger. Il élabore deux horloges marines qui seront embarquées en 1768 sur un navire de la marine pour y être testées. Les résultats d'une précision exceptionnelle pour l'époque lui valent d'être nommé « horloger mécanicien du roi et de la marine ». Inventeur et horloger de génie, considéré comme le père de la chronométrie de marine en France, Ferdinand Berthoud se verra remettre le titre de chevalier de la Légion d'honneur par Napoléon en 1804 et décédera trois ans plus tard, à l'âge de 80 ans. (D'après le site https://www.ferdinandberthoud.ch/fr/chronometrie/ferdinand-berthoud [Consulté le 10 août 2018°]).

[43] Contacté par M. Tangi Villerbu que je remercie, M. Kreis lui a dit ne pas avoir mené plus avant ses recherches.

[44] La marraine de Louis Tarascon s'appelle elle aussi Marie-Anne (Archives des Bouches du Rhône, *Registre des baptêmes et mariages, Cabannes (13),* 1759, p. 2 : Louis Anastase Tarascon). Une génération sépare donc Marie-Anne et Marie-Anne-Julie.

[45] ADA, *Fonds Berthelin & Fromageot, op. cit*., L. Tarascon à Berthelin-Fromageot, le 5 mai 1800.

Plus d'un an après le départ de Louis Tarascon, la Convention Nationale émet le Décret du 25 brumaire an III concernant les émigrés, dont l'Article II, Section 1ère, Titre 1er, stipule que :

> « Sont émigrés, […] Tous français qui, absents de leur domicile ou s'en étant absentés depuis le 9 mai 1792, ne justifieraient pas, dans les formes ci-après prescrites, qu'ils ont résidé sans interruption sur le territoire de la République depuis cette époque [46]».

Sauf justification dûment motivée, la mesure qui prévoit la saisie et la mise sous séquestre des biens du prévenu s'applique à Tarascon, absent de son domicile durant la période concernée. Son frère et associé Jean-Antoine et ses relations entrent alors en scène : un certificat émanant des « officiers municipaux composant le Conseil-Général de cette Commune de Marseille », contresigné par Victor Ventre, lui aussi commerçant, est établi le 22 avril 1795, confirmé par un arrêté du directoire du district le 30 avril, validé le 15 mai, et qui statue [47]:

> « Conformement a L'article prescité que Le Citoyen Louis anasthase tarascon ainé N'est pas reputé Emigré.
>
> que ses Noms Et Biens seront Rayés de La Liste des Emigrés.
>
> qu'il sera reintégré dans la possession Et jouissance de Ses proprietés, ainsi que des sommes perçues. Enjoint au Receveur de les lui payer.
>
> que tous Scellés Et Sequestres seront levés de ses Biens En En payant prealablement Les frais ainsi que Le Montant des Creances Le Concernant qui pourroient avoir été Liquidés pendant la durée de l'inscription de son Nom sur La Liste des Emigrés. [48]»

Rétabli dans ses droits et ses avoirs qu'administre en France son frère Jean-Antoine, Louis Tarascon peut se consacrer à ses affaires à Philadelphie, en compagnie de Victor Journel. Berthelin-Fromageot figure parmi les fournisseurs avec lesquels ils entendent collaborer : « Le Commerce de Ces pays Cy s'accroissant, nous pensons que vous fairiés bien d'y prendre part

[46] Décret du 25 brumaire an III (15 novembre 1794), [Consulté le 20 mars 2018] : www.ledroitcriminel.fr/la_legislation_criminelle/anciens_textes/

[47] Victor Ventre apparaît deux fois dans la correspondance échangée avec Berthelin-Fromageot, associé d'abord à Beaussier, puis à Pascal. (ADA, *Fonds Berthelin & Fromageot,* 3 F 171, L. Tarascon à Berthelin-Fromageot, les 15 février et 23 avril 1790.

[48] AN, F/7/4954/6, Dossier Louis Anastase Tarascon.

et dans cette vue, nous venons vous entretenir un moment. [49]» L'entrée en matière de la lettre a le mérite d'exposer clairement l'objet de la missive par ailleurs très éclairante sur la volonté de diversification des fournisseurs. Tarascon déclare préférer les toiles d'Irlande meilleur marché que celles de France ; en revanche, « Le voisinage dans lequel vous êtes de Lyon vous Offre de Grands Articles à pouvoir nous adresser. » Et d'énumérer un certain nombre d'articles de valeur fabriqués dans les manufactures lyonnaises (taffetas, parasols, gants et rubans de soie), auxquels s'ajoutent les « Gants de peau de Grenoble, dentelles de Lille, Batistes de St Quentin et Valenciennes, Les Grosses Toiles Rousses d'Auvergne, de Bretagne et de Normandie [50] ». Force est de constater que le Marseillais étend son champ d'action professionnel de Lyon, dont la réputation des manufactures de soie n'est plus à faire, au Nord de la France et à la Normandie, hauts lieux de manufacture textile. Trente ans plus tard, le Piémontais Gian Batta Moccafy, désireux « de faire, comme il le fit à ses propres frais, le tour des fabriques de draps de la Normandie, Picardie, Angleterre, Flandre, Hollande et Champagne […] » visitera sensiblement les mêmes lieux [51] . Autre marque du professionnalisme d'un Tarascon soucieux de répondre pour le mieux aux goûts et aspirations du marché américain : le soin apporté à la description précise des articles, particulièrement en termes de qualité et de couleurs, des articles qu'il envisage d'importer : « Les Couleurs de Taffetas les plus propres pour nos contrées sont le Rose, le bleu de Ciel, le blanc, le jaune Citron clair, le violet foncé, le gris clair et toute sorte de Taffetas changeans. il n'en faut point en rayé. [52]» Le commerçant veille à assortir les produits proposés aux goûts de sa nouvelle clientèle. La sobriété du vêtement masculin, souvent de couleur sombre et dénué d'ornementation, accompagne certes le processus de démocratisation à l'ère des révolutions : peu de temps après son arrivée en Amérique, Mentelle remarquait que son « habillement […] de la dernier mode de paris […] fesait un très grand contraste avec la simplicité des habitans. [53]» Linzy Brekke démontre à ce sujet que « le port de *homespun* [de tissu fait main]

[49] ADA, *Fonds Berthelin & Fromageot, Négoce de toiles*, 3 F 297, L. Tarascon à Berthelin-Fromageot, le 2 novembre 1796.

[50] ADA, *Fonds Berthelin & Fromageot, op. cit., ibidem.*

[51] Biblioteca Reale di Torino, *Storia Patria*, p. 907, *in* MAITTE Corine, « Au cœur des manufactures lainières européennes du XVIIIe siècle. Le voyage de Gian Batta Moccafy, 1766-1767 », *Documents pour l'histoire des techniques*, 2e semestre 2009, p. 153.Parmi les provinces et les villes visitées figurent p. 159 : la Normandie, la Picardie, la Flandre et la Champagne, Louviers, Elbeuf, Rouen, Darnetal, Les Andelys, Amiens, Abbeville, Lille, Sedan et Reims.

[52] ADA, *Fonds Berthelin & Fromageot, op. cit., ibidem.*

[53] TULK, Waldemard Mentelle à son fils, le 20 Janvier 1820.

par George Washington lors de son inauguration était une pièce maîtresse du théâtre politique de l'époque [54]» et, plus largement, de la place sociale de chaque sexe : aux hommes, la sphère publique, la politique et les affaires imposent le sérieux d'une mise sévère ; le goût nouveau venu d'Angleterre ou de France pénètre en revanche le monde privé de la domesticité réservé aux femmes[55]. Mais pourquoi un tel refus des étoffes rayées ? Depuis le Moyen-Age la rayure était perçue comme d'inspiration diabolique, les comédiens, les prostituées, les bourreaux et les hérétiques en étant couramment vêtus. Et même si la Révolution en fait largement usage à travers la cocarde et le drapeau tricolores, le préjugé est suffisamment tenace pour que ce type d'étoffe soit jugé dévalorisant et inadapté au marché américain.[56]

Jean-Antoine Tarascon rejoint son frère à Philadelphie en 1797 sans avoir pu solder les comptes de la société avec Berthelin-Fromageot qui refuse d'être payé en assignats[57]. Quel que soit le motif de ce refus, Louis Tarascon, qui désire « n'avoir plus à penser à des Affaires trop Malheureuses » n'en tient pas rigueur à son correspondant et charge ses amis Matthiessen et Sillem d'Hambourg de régler le solde, soit 2 549 livres tournois, dont Berthelin-Fromageot accusera réception le 13 octobre 1798[58]. La lettre se clôt sur une belle déclaration d'amitié qui n'est pas que commerciale :

> « L'Amitié Qui a toujours Regné Entre nous […] me fait desirer Qu'il puisse s'Etablir bientôt de nouvelles Relations Commerciales Entre Nous ; mais je crains beaucoup que le moment en

[54] BREKKE Linzy, « 'To make a figure': clothing and the politics of male identity in eighteenth-century America », *in* STYLES John & VICKERY Amanda (eds), *Gender, Taste, and Material Culture in Britain and North America*, New Haven, Yale University Press, 2006, p. 225-246.

[55] ULRICH Laurel Thatcher, *The Age of the Homespun: objects and stories in the creation of an American Myth,* New York, Vintage, 2001, AUSLANDER Leora, « Culture matérielle, histoire du genre et des sexualités », *Clio. Femmes, Genre, Histoire,* 40, 2014, p. 171-195 [Consulté le 13 août 2018].Depuis les années 80, de nombreux chercheurs se sont intéressés à l'histoire de la consommation. On peut citer les ouvrages de MCKENDRICK Neil, BREWER John, PLUMB J. H., *The Birth of a Consumer Society: The Commercialization of Eighteenth-Century England*, Bloomington, Indiana University Press, 1982, ROCHE Daniel, « La culture des apparences, entre économie et morale, XVIIe et XVIIIe siècles », *Bulletin de la Société d'histoire moderne*, 17e série, 2, 1990, p. 14-17 et BREWER John, PORTER Roy, *Consumption and the World of Goods,* London, Routledge, 1993.

[56] On pourra lire à ce propos l'ouvrage de PASTOUREAU Michel, *L'Etoffe du diable. Une histoire des rayures et des tissus rayés*, Paris, Seuil, 1991.

[57] KLEBER John J. *The Encyclopedia of Louisville*, Lexington, U. P. K., 2001, p. 867, trad. MD. Le décès de Victor Journel, la même année, a peut-être précipité son départ. Les assignats ont été remplacés en 1796 par les mandats territoriaux, eux-mêmes retirés de la circulation le 4 février 1797. https://fr.wikipedia.org/wiki/Assignat [Consulté le 21 mars 2018].

[58] ADA, *Fonds Berthelin & Fromageot, op. cit., ibidem.* ADA, *Fonds Berthelin & Fromageot, op. cit*., L. Tarascon à Berthelin-Fromageot, le 17 août 1801.

soit encore Eloigné. Conservés moi dans votre souvenir, donnés moi de tems en tems de vos nouvelles et de celles du Commerce de v. pays et cela viendra.

Mon frere et moi vous embrassons. [59]»

Les sentiments amicaux, auxquels Jean-Antoine Tarascon est associé, sont manifestes et manifestés. Mais au-delà se lit une volonté, elle aussi manifeste, d' « Etablir bientôt de nouvelles Relations Commerciales », malgré les difficultés d'une époque où la Quasi-Guerre et le succès de la révolte des esclaves à Saint-Domingue vont mettre à mal les relations commerciales entre la France et les États-Unis. Le réseau européen de Tarascon rayonne à partir de Marseille, depuis Hambourg et la Mer du Nord jusqu'à l'Italie, le Levant, l'Amérique et les îles, et couvre les hauts lieux de la manufacture textile européenne. Berthelin-Fromageot est pour lui un appui autant qu'un relais dont il entend bien ne point se défaire et qu'il met en relation avec de gros fabricants hambourgeois et bientôt zurichois : en 1801, Tarascon, qui est alors installé depuis sept ans à Philadelphie, contacte à nouveau Berthelin-Fromageot auquel il envoie l'un de ses agents, Victor Farrouilh [60]:

« Je ne sais pas s'il aura trouvé Convenance à traiter quelques affaires avec vous […] mais quoiqu'il en soit, ou doive en être Je vous engage à lui envoier chez Messrs Usteri Nuscheler et C°[61] à zuric en Suisse ou à envoier à ces amis qui sont le point central de mon principal Commerce en Europe un echantillon des toiles Royalles que vous pourriez me fournir [62]».

Fidèle en amitié et en affaires, Tarascon veille à garder et à élargir ses contacts en Europe. Stratégiquement établi à Philadelphie, il importe d'Europe les marchandises sèches et les étoffes nécessaires aux colons établis dans les pays d'Ouest. Il lui reste maintenant à créer à Pittsburgh une nouvelle tête de pont commerciale afin de s'ouvrir le marché prometteur auquel donnent accès la Belle Rivière et le Grand Fleuve[63].

[59] ADA, *Fonds Berthelin & Fromageot, op. cit*., L. Tarascon à Berthelin-Fromageot, le 25 avril 1798.

[60] Les Archives Départementales de Gironde (7 B 1001-3154, Série U) conservent des copies de fragments de lettres adressées aux îles par Victor Farrouilh établi à Saint-Domingue.

[61] Félix Nüscheler et Johann Martin Usteri sont associés dans un important commerce d'étoffes et de soieries à Zurich. Usteri effectue un voyage en Amérique après la faillite de l'entreprise en 1806. (Dictionnaire historique de la Suisse, www.hls-dhs-dss.ch/textes/f/F29420.php?topdf=1 [Consulté le 21 mars 2018]).

[62] ADA, Fonds Berthelin & Fromageot, *op. cit*., L. Tarascon à Berthelin-Fromageot, le 17 août 1801. (Cette lettre est la dernière des lettres de Tarascon conservées aux Archives de l'Aube).

[63] Sur l'extension du marché dans la Jeune République, on pourra consulter PERKINS Elizabeth A., "The Consumer Frontier, op. cit., *The Journal of American History*, Vol. 78, No. 2 (Sep., 1991), p. 486-510, BREEN T.H.,

1. 2. Une étude de marché : le journal de Tarascon

Louis Tarascon s'installe à Philadelphie un peu plus d'un an avant la signature du traité de Pinckney qui accorde aux Américains le droit de dépôt à La Nouvelle-Orléans. La *Pittsburgh Gazette* émet alors le vœu : « que nous puissions à juste titre faire nôtre la devise nationale de la république de Hollande : *Frangimur si collidimus* [Un choc nous briserait]. [64]» Le 30 mars 1798, le nouveau territoire américain du Mississippi est organisé et sa capitale établie à Natchez. Mais L'Espagne garde cependant le contrôle du commerce sur le fleuve Mississippi jusqu'en avril 1798, date à laquelle l'intendant espagnol Juan Morales accorde le droit de dépôt aux seules marchandises américaines en transit. Ce n'est qu'en juin de la même année que les droits d'exportation sur ces produits seront supprimés. La libre navigation sur le Grand Fleuve, bien qu'encore limitée, ouvre dès lors de grandes perspectives pour le commerce américain, et les frères Tarascon, depuis Philadelphie, envisagent d'en tirer le meilleur parti en assurant la connexion entre les pays d'ouest et l'Atlantique.

En août 1799, la firme *Tarascon Brothers* envoie deux de ses collaborateurs, James Berthoud (que nous connaissons) et Charles Brugière, en mission de prospection sur l'Ohio et le Mississippi[65]. Ces derniers quittent Philadelphie le 8 août pour gagner d'abord Philadelphie par la route, puis, en descendant l'Ohio et le Mississippi, La Nouvelle-Orléans qu'ils atteindront le 14 novembre. Les deux associés tiennent, d'un bout à l'autre de leur périple, un journal de bord, document d'archive à caractère unique sur le développement du commerce dans la vallée de l'Ohio ainsi que sur la place qu'y occupent les Français et francophones qui y sont installés. Usuellement connu sous le nom de « Journal de Tarascon », ce document est précisément titré « *Extrait du journal d'un voyage de Philadelphie à La Nouvelle-Orléans par*

The Marketplace of Revolution: How Consumer Politics Shaped American Independence, New York, Oxford University Press, 2005, MARTIN Ann Smart, *Buying into the World of Goods: Early Consumers in Backcountry Virginia,* Baltimore, Johns Hopkins University Press, 2008.

[64] "Treaty With Spain," *Pittsburgh Gazette*, 6 février 1796, trad. MD.

[65] Charles-Borromée Brugière est né le 11 mai 1765 à Bussy-Varache (87). Officier d'infanterie, il se marie une première fois à Saintes avec Catherine Leberthon en 1790, puis émigre à Saint-Domingue en 1792. Il se réfugie ensuite à Philadelphie où il épouse Marie-Antoinette Teisseire. Il y fonde en 1801, avec son beau-frère Anthony Teisseire, fils de Pierre Teisseire qui a émigré à Saint Domingue en 1793, la société Brugière et Teisseire qui s'installera à New York en 1827. (Charles Borromée Brugière, [Consulté le 26 mars 2018] https://gw.geneanet.org/pierfit?lang=en&p=charles+borromee&n=de+brugiere, NADAUD Joseph Abbé, *Nobiliaire du diocèse et de la généralité de Limoges*, vol. 1, 2e éd., Limoges, Ducourtieux, 1882, p. 629, BARRETT Walter, *The Old Merchants of New York City*, New York, Carleton, 1864, p. 368, *The Philadelphia Directory and Register for 1822*, Philadelphia, Mc Carty & Davis, 1822, BLAUFARB Rafe, *in Bonapartists in the borderlands*, op. cit., p. 224).

l'Ohio et le Mississipi [66]*»*. Les différentes étapes du périple donnent régulièrement lieu à des constats ou propositions qui constituent autant de projets susceptibles d'être concrétisés par la suite. Comme beaucoup d'autres commerçants, américains ou immigrés, les frères Tarascon et leurs associés considèrent l'Ohio et le Mississippi comme un axe commercial de toute première importance et comme une voie d'accès primordiale au commerce atlantique[67]. Entre le 9 août et le 14 novembre 1799, Brugière et Berthoud, avec leur journal, constituent une véritable carte du réseau commerçant entre Pittsburgh et La Nouvelle-Orléans. Le développement possible « de la consommation de l'intérieur […] ou les campagnes viennent s'approvisionner », la connexion avec « le commerce des Pelleteries » par le grand Miami » et « la Garnison du Fort Waine », celle encore du pays des Illinois, « du Tenessee et du Cumberland » avec Philadelphie, Baltimore et les « stores anglois de Detroit » sont envisagés des deux côtés du fleuve, grâce aux « encouragements que le gouvernement [espagnol] donne a toutes les personnes qui veulent se fixer » à New-Madrid ou à la Petite Prairie[68]. Les Tarascon s'inscrivent dans un mouvement général qui intègre les commerçants américains, allemands ou francophones : le Français Dufour tient à Lancaster « un magasin de grocerie » et « un horloger suisse s'y est établi », « Mssrs J. Gundacker & Carolus […]achetent a Philadelphie particulierement chez Notnagel & Montmollin [69]». Ainsi s'établit peu à peu la liste de ceux des marchands dont la connaissance du marché pourrait s'avérer utile jusqu'à la longue liste de ceux de La Nouvelle-Orléans, classés en « excellents », […]bons, […] lancés dans un tourbillon d'affaires [ou] mauvais [70]».

Si la mission est particulièrement novatrice, l'aventure, sans être foncièrement périlleuse, est pour le moins risquée. Dix-huit jours sont nécessaires pour effectuer les 304 *miles* qui séparent Philadelphie de Pittsburgh, et plus de deux mois sur l'eau pour rallier La Nouvelle-Orléans, à 2 014 *miles* de Pittsburgh. À leur arrivée à Pittsburgh, les deux compagnons ont le désagrément d'apprendre que le bateau n'est pas prêt : « nous trouvames

[66] FHSL*, Extrait du journal d'un voyage de Philadelphie à La Nouvelle-Orléans par l'Ohio et le Mississipi*, (journal de Tarascon), 1799, Filson Historical Society Louisville, SC A/T177.

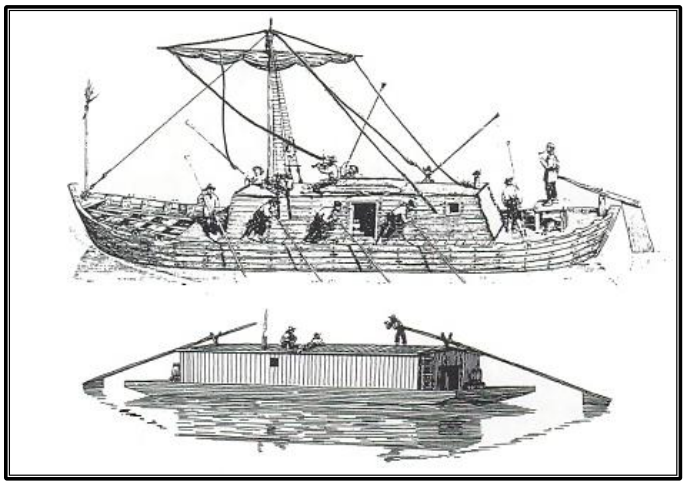
[67] On consultera à ce propos STEARNS Susan Gaunt, "Streams of Interest: the Mississippi River and the Political Economy of the Early Republic, op. cit. et LEWIS William, "Building Commerce: Ohio Valley Shipbuilding during the Era of the Early American Republic", *Ohio Valley History*, vol. I, N°1, Printemps 2016, Filson Historical Society & Cincinnati Museum Center.

[68] KHSF, *Extrait du journal …, op. cit.,* entrées des 9 août, 20-22 septembre, 13 et 18 octobre 1799.

[69] John Gundacker et George Carolus figurent sur la liste des souscripteurs au projet de route à péage entre Philadelphie et Lancaster établie les 4 et 5 juin 1792. (Pennsylvania Magazine of History and Biography, vol. XLII, Philadelphie, HSP Press, 1918, p. 138.)

[70] KHSF, *Extrait du journal …, op. cit.,* entrées des 9, 12 août et 14 novembre 1799.

le constructeur la main a l'œuvre, c'est a dire qu'il venoit de placer la quille sur le chantier. [71]» Ce sera chose faite le 7 septembre, mais « le mauvais temps […] ne nous a pas même permis de finir l'arrangement de la couverture et de la tente. [72]» Le bateau choisi n'est donc pas un *flatboat*, une barge à fond plat comme on en utilise pour descendre l'Ohio. La distance, les difficultés de navigation sur le Mississippi et la durée du voyage nécessitent l'emploi d'un bateau à quille, plus adapté et un peu plus confortable. La propulsion en est assurée par des rames ou de longues perches de bois qui prennent appui sur le lit de la rivière. Le croquis ci-après propose un essai de reconstitution du *keelboat* et du *flatboat* effectué d'après une gravure ancienne :



Document 26 : Croquis d'un keelboat et d'un flatboat d'après une gravure ancienne (Harrison L. H., Klotter J. C., A new history of Kentucky, op. cit., p. 52)

Pittsburgh, point de départ de l'odyssée fluviale, est d'entrée et à juste titre présenté par les deux associés comme par tous les autres voyageurs qui en font la description, comme un site géographiquement et commercialement très avantageux :

> « 8 7bre… : « Pittsburg consiste en 400 maisons environ. Cette ville doit devenir un jour tres considerable, a cause de sa position aussi avantageuse qu'agreable au confluent de deux belles rivières qui peuvent l'une et l'autre y apporter d'environ 200 miles les produits de l'interieur, et a la formation de l'Ohio qui offre un débouché plus que suffisant pour tout ce que l'agriculture et les manufactures pourront fournir un jour dans cette partie des Etas Unis. »[73]

[71] KHSF, *Extrait du journal …, op. cit.,* entrée du 26 août 1799.
[72] KHSF, *Extrait du journal …, op. cit.,* entrée du 7 septembre 1799.
[73] KHSF, *Extrait du journal …, op. cit.,* entrée du 8 septembre 1799.

Il en est de même pour Cincinnati, sur la rive Nord de l'Ohio. La ville, qui doit son nom au gouverneur Arthur Saint-Clair, président de la Société des Cincinnati fondée par des vétérans de la Guerre d'Indépendance, ne compte que 850 habitants lors du passage de Brugière et Berthoud ; elle en comptera 115 000 en 1850[74]. En 1835, celle que l'on surnomme *Porkopolis* est le premier centre de production de porcs du pays, avant de devenir la « reine de l'Ouest » en raison de son développement spectaculaire dû, selon Malcom Rohrbough, aux « capitalistes, anciens officiers de l'armée, et spéculateurs immobiliers, pleins d'énergie et d'ambition, [qui] s'adonnèrent à un commerce qui, sans être nouveau, se pratiqua à une échelle jusqu'alors inconnue au-delà des Appalaches. [75]» En observateurs avisés, les deux voyageurs pressentent le futur destin de capitale régionale agricole, industrielle, militaire et politique de la cité et vont jusqu'à envisager l'extension du marché au Kentucky voisin, via Newport :

> « Ville déjà Considerable que l'agrement et l'avantage de sa position semble destiner a etre un jour une des Villes les plus florissantes de l'interieur. Elle est dans une superbe position sur la rive Nord Ouest de l'Ohio au centre d'une grande Etendue d'exellentes terres […] L'Etablissement de Cincinnati pourroit fournir non seulement a la Consommation de la Ville et de ses environs déjà bien habités, mais aussi a celle d'une partie du Kentucky, entre autres de New Port ville naissante qui s'élève sur la rive opposée. [76]»

L'analyse du marché est d'une telle précision qu'elle permet d'approcher les objets de consommation les plus courants[77]. À cette prometteuse description sont joints, à toutes fins utiles, les prix des aliments de base et des boissons alcoolisées en vente à Cincinnati tels que présentés ci-après [78]:

---

[74] Chiffres donnés par le « Census of Population and Housing », *Bureau du recensement des États-Unis.*

[75] ROHRBOUGH Malcolm J., *Trans-Appalachian Frontier, People, Societies and Institutions, 1775-1850*, Bloomington and Indianapolis, Indiana University Press, (reed) 2008, p. 162, trad. MD.

[76] KHSF, *Extrait du journal…, op. cit.,* entrée des 20, 21 et 22 septembre 1799.

[77] L'historiographie européenne sur la culture matérielle a beaucoup utilisé les inventaires après décès : se reporter à PARDAILHE- GALABRUN Annick, *La naissance de l'intime, 3000 foyers parisiens XVII^e^-XVIII^e^ siècles*, Paris PUF, 1988, ROCHE Daniel, ARNETTE R., ARDELLIER F., « Inventaires après-décès parisiens et culture matérielle au XVIII^e^ siècle » in Bernard VOGLER *Les actes notariés, source de l'histoire sociale XVI^e^-XIX^e^ siècles*, Actes du colloque de Strasbourg (mai 1978), Istra, Strasbourg, 1979, p. 231-240.plus récemment, les historiens américains et français ont analysé les livres de compte de marchands ; par exemple, GERVAIS Pierre, LEMARCHAND Yannick, MARGAIRAZ Dominique, *Merchants and Profit in the Age of Commerce*, 1680-1830, Londres, Pickering & Chatto, 2014.

[78] KHSF, *op. cit., ibidem.*

Le cochon frais coute….2 D^{rs} $^{1/2}$ la %.	bœuf……3 D^{rs} la %d°	a la boucherie…4 p^{ces} la l [?] p
pain……..2 Pces ½ la l [?] p	Beurre..11 d°……..d°	Farine… 4 ou 5 D^{rs} le Barril
Œufs……..……11 [?]d°. la Dne	Caffé… .50/$_{\circ\circ}$ la L.	Thé Boy [?]……..80/$_{\circ\circ}$ la L.
Sel……..……3 D^{rs} le Boisseau	Sucre en pierre…peu	Bon Mader…….4 D^{rs} le gallon.
French Brandy……..4..d°….id	Poivre....6/$_{\circ}$	Ginger……6/$_{\circ}$

Document 27 : Prix de vente de quelques denrées à Cincinnati en 1799, d'après le Journal de Tarascon

Les produits les plus facilement commercialisables et la plupart de leurs prix sont également soigneusement listés et évalués par les deux voyageurs. On y trouve en bonne place et en toute logique les produits textiles ou manufacturés acheminés depuis la côte est et l'Europe : tissus communs ou fins, articles de mercerie-bonneterie, droguerie, vaisselle et coutellerie, et même « des garnitures de lits en toile peinte [ou des] Toiles claires propres a faire des Tamis ou Bultoirs [blutoirs] pour les moulins [79]».

Tels sont donc les deux sites les plus susceptibles de correspondre aux projets commerciaux des frères Tarascon qui se conformeront à l'étude menée par leurs associés en s'installant d'abord à Pittsburgh, d'autant plus qu'une note figurant à la fin du *Journal* y souligne l'absence presque totale de chantiers de construction navale dignes de ce nom : « Chantiers de construction : il n'en existe aucun. […) On peut se procurer des Bateaux a Pittsburg, a Wheeling et a Cincinnati et sur la riviere du Kentucky a Francfort, Dlayney's ferry, a Warwick, et a 12 miles de Danville. [80]» Quant à Louisville, dont on salue certes « la beauté de [l]a position », elle n'est considérée que comme le lieu de séjour obligé pour les bateaux qui y attendent le moment favorable pour passer les chutes. La bourgade est en perte de vitesse : « Les habitants en attribuent la cause a la grande quantité de terres appartenant a des capitalistes de Virginie, sur les quelles il ne se forme aucun établissement ; en sorte que cette ville reste isolée au milieu de cette immensité de terres absolument inhabitées. [81]»

Une fois parvenus au terme de leur voyage, Brugière et Berthoud joignent à leurs observations une synthèse nettement axée sur les opportunités offertes en matière de construction navale et de commerce. Y figurent essentiellement le bois de construction que l'on trouve « en abondance le long de l'Ohio depuis sa formation jusqu'à son embouchure, et tout le long de la rivière Kentucky », le chanvre, matière première nécessaire au gréement des bateaux et produit commercialisable et rentable puisqu'« on peut en avoir dans le Kentucky a

[79] KHSF, *op. cit.,* entrée des 20, 21 et 22 septembre 1799.
[80] KHSF, *op. cit.,* entrée du 23 novembre 1799.
[81] KHSF, *op. cit.,* entrée du 27 septembre 1799.

$ 4.1/2 le q^{l} ce qui fait $90 la Tonne. Un chaalan [*sic*] peut en porter 15 Tonnes. Les frais de ce chaalan depuis le lieu du chargement jusqu'à la nouvelle orleans sont évalués tout compris a $ 300. Ce qui fait revenir a $ 110 la Tonne de Chanvre rendu a la Nouvelle Orleans. » Y figure aussi le ginseng qui se payait en 1790 « jusqu'à 25^{s} la lv » et que l'on peut acheminer sans difficulté à partir de « Danville éloigné seulement de 12 miles de la riviere du Kentucky par laquelle il se rendrait a l'Ohio. [82]» On en conviendra, l'étude du marché est réalisée avec un soin tout particulier qui prend en compte tant les matières premières nécessaires à la création de l'outil de travail que les techniques de commercialisation et les besoins essentiels des colons. Les principales productions des États du Sud ne sont pas non plus omises : le coton des Natchez, « dont la culture est la seule a la quelle s'attachent les habitants de tout le pays [83]» et le sucre dont il « ne dépend que des sucriers de rivaliser St Domingue. [84]»

1. 3. Pittsburgh

C'est donc avec beaucoup de clairvoyance et de sens commercial que la société Tarascon, installée à Philadelphie où elle réceptionne et commercialise les produits manufacturés et de consommation, confie à partir de 1801 la gestion d'une succursale à Pittsburgh à la *John A. Tarascon Brothers, James Berthoud &* et y envisage bientôt l'implantation d'un chantier naval. La société intègre ainsi le réseau commercial et fluvial de la vallée, confère à son activité une dimension interrégionale et transatlantique et s'apprête à contribuer à l'amélioration et à l'extension du réseau de transport fluvial. Les observations de Brugière et Berthoud ont été mises à profit : la « position est avantageuse », la région est riche en matières premières nécessaires à l'activité envisagée et l'Ohio « offre un débouché plus que suffisant pour tout ce que l'agriculture et les manufactures pourront fournir un jour dans cette partie des États Unis. [85]» Les commerces sont encore peu nombreux et leurs propriétaires établis à Philadelphie ou Baltimore. L'ouverture du complexe commercial et naval des frères Tarascon à Pittsburgh possède donc l'avantage d'assurer sur place la distribution à la fois des marchandises acheminées depuis l'Europe et la côte est et de celles des produits locaux, tels que la farine, le chanvre, la ferronnerie, le whisky ou encore le

[82] KHSF, *op. cit.,* entrée du 23 novembre 1799.
[83] KHSF, *op. cit.,* entrée du 5 novembre 1799.
[84] KHSF, *op. cit.,* entrée du 23 novembre 1799.
[85] FHSL, *Extrait du journal…, op. cit.,* entrée du 8 septembre 1799.

ginseng, tous articles cités dans le « Journal de Tarascon »[86]. Entrepôt régional, Pittsburgh ravitaille ainsi d'autres centres subrégionaux tels que Marietta ou Wheeling. La démarche des Tarascon est en tous points identique à celle d'un Dudley Woodbridge J^{r} qui, à la même époque, crée et entretient la liaison entre ses clients et le vaste monde des capitaux et des biens de la côte atlantique en collectant régulièrement les articles destinés à l'exportation pour ensuite les acheminer dans les pays d'Ouest par l'Ohio et le Mississippi[87]. « Les registres des marchands de Philadelphie », explique Kim Gruenwald, « révèlent qu'ils approvisionnaient directement les marchands vivant au nord et au sud de l'Ohio et qu'une grande partie des marchandises passait par les plus grandes villes de l'Ouest avant de se rendre dans les petites villes de l'arrière-pays. [88]»

Très tôt, les contacts commerciaux avec l'Europe sont étendus aux marchés des îles et de l'intérieur comme en témoigne la correspondance commerciale de la firme entre 1801 et 1804. Le 10 octobre 1801, Louis Tarascon charge, au nom de « Mr John Dutilh se rendant à la Havane à bord du Schooner Sally Capitaine Samuel Pile », dix caisses d'articles textiles venus de France (tissus de Louviers, taffetas, satins, pékins, dentelles et éventails) pour un montant de 18 580£[89]. Deux mois plus tard, Dutilh lui envoie en retour 358 caisses de sucre blanc ou roux, pour un montant de 5 811, 7$[90]. Lorsqu'un changement de régime politique lui en donne l'opportunité, le réseau commerçant francophone de Philadelphie et de Pittsburgh s'avère tout aussi efficace. Sous domination espagnole depuis le traité de Fontainebleau, le pays des Illinois, où le commerce des pelleteries s'est développé depuis le début du XVIIe siècle, est redevenu français le 1er octobre 1800, après la signature du traité de San Ildefonso[91]. Le

[86] Entre 1801 et 1803, Tarascon correspond également avec la maison suisse Bugnon de Fleurier, fabricant de dentelles et de montres qu'elle exporte en Italie, dans le nord de la France, à Lyon où elle a une succursale et en Belgique. (AEN 53, *Correspondance reçue de L. A. Tarascon par la maison Bugnon*, 1801-1803).

[87] Dudley Woodbridge (1747-1823) est né dans le Connecticut. D'abord avocat, il se consacre longuement au commerce alimentaire dans la vallée de l'Ohio avant de se retirer à Marietta. (https://quod.lib.umich.edu/c/.../umich-wcl-M-2662a25woo?view... [Consulté le 28 mars 2018]).

[88] GRUENWALD Kim M., *River of Enterprise, op. cit*., p.62, trad. MD.

[89] John Dutilh est le correspondant à La Havane de son frère Etienne Dutilh qui ouvre à Philadelphie sa maison d'import-export en 1784. En 1790, il fonde la *Dutilh & Wachsmuth C°* en partenariat avec John Godfried Wachsmuth et John Soullier jusqu'en 1803. (D'après www.lib.udel.edu/ud/spec/findaids/pdf/mss0573.pdf [Consulté le 26 mars 2018]).

[90] Historical Society of Pennsylvania (désormais HSP), *Claude Unger Collection, Dutilh & Wachsmuth Papers*, box 10, folder 2, L. A. Tarascon, le 10 octobre 1801, John Dutilh, le 28 novembre 1801, trad. MD.

[91] Le commerce des pelleteries a été étudié par GITLIN Jay, *The Bourgeois Frontier. French Towns, French Traders, and American Expansion*, New Haven et London, Yale University Press, 2010, FOLEY William E., RICE C. David, *The First Chouteaus. River Barons of Early St. Louis*, Urbana et Chicago, University of Illinois Press, 2000 et ALLAIRE Bernard, *Pelleteries, manchons et chapeaux de castor. Les fourrures nord-américaines à Paris, 1500-1632*, (Paris, Septentrion/Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 1999.

gouverneur du pays des Illinois, Don Carlos de Hault de Lassus, Français d'origine, reste en poste jusqu'à la fin de l'année 1803, date à laquelle, suite à la vente de la Louisiane aux États-Unis par la France, la souveraineté américaine entre en vigueur[92]. Installé à Saint-Louis, Charles Gratiot est bien sûr en relations familiale et commerciale avec son beau-frère Jean-Pierre Chouteau et ses neveux Auguste et Pierre, tous membres d'une famille originaire de la Nouvelle Orléans qui a développé le commerce de la fourrure avec les Osages au pays des Illinois sur plusieurs générations et depuis les années 1760[93]. Malgré une volonté manifestée de se retirer des affaires, Gratiot reste désireux d'étendre son propre réseau jusqu'à la côte est et, pour ce faire, il mobilise ses contacts à Pittsburgh et Philadelphie. Il propose d'abord ses bons et loyaux services à Louis Tarascon : « si vous étiés dans la resolution d'etendre vôs relations du côté de la Louisiane, […] Je desire que la presente puisse nourrir une correspondance suivie avec v/ maison attendu que je me persuade de plus en plus qu'elle ne puït tendre qu'a nôs intérêts reciproques [94]». C'est ensuite à James Berthoud, chargé du magasin de Pittsburgh, qu'il propose sa collaboration, depuis Sainte-Geneviève :

> « Que cette colonie soit retrouvée a la France ou n'on, nous aurons Toujours dans l'un ou L'autre cas Le privilege d'exporter nos farines a la Havane ou a St Domingue & par le moyen d'une maison ici vous pourriez faire Passer quelques milliers de barrils de farine en prenant des arrangemts comme étant les productions de ce païs, sous l'un comme sous L'autre des Gouvernements je crois qu'il ne sera difficille a ce procurer des passeports, tous les hommes aimant a gagner de l'argent [95]».

L'offre de service de Gratiot est suffisamment claire pour qu'on y devine une volonté marquée de faire fructifier ses propres affaires en tirant bénéfice d'une association avec la florissante société Tarascon. Elle témoigne également du sens commercial du commerçant qui perçoit comme beaucoup d'autres le débouché commercial offert par la Louisiane, quitte à

[92] Le pays des Illinois est dirigé depuis 1799 par le gouverneur d'origine française Don Carlos de Hault de Lassus, né Charles de Hault de Lassus. Son père, Pierre-Charles de Hault de Lassus de St Vrain de Luzières, conseiller du roi Louis XVI et trésorier de la province du Hainault, quitte la France en août 1790 pour fonder en 1793, près de Kaskakia, le village de New Bourbon, avec l'objectif non-réalisé d'y accueillir les colons déçus de Gallipolis. Carl Ekberg en a écrit la biographie: EKBERG CARL J., *A French Aristocrat in the American West: The Shattered Dreams of De Lassus De Luzières*, Columbia, University of Missouri Press, 2010.

[93] Sur la famille Gratiot, se reporter à MAHONEY Timothy R., *Provincial lives: Middle Class Experience in the Antebellum Middle West, New York*, Cambridge University Press, 1999.

[94] MHS, Box 2, letterbook 1797-1817, Gratiot à Tarascon, le 8 décembre 1802.

[95] MHS, Box 2, letterbook 1797-1817, Gratiot à Berthoud, le 8 décembre 1802.

ruser avec l'administration, qu'elle soit française ou espagnole. Cette « affaire […] demande des precautions & la plus grande discrétion » étant donnée l'incertitude ambiante quant au devenir politique de la Louisiane espagnole. Fort des appuis dont il sait pouvoir bénéficier à Saint-Louis, Gratiot envisage de contourner la loi à son avantage en versant des pots de vin pour obtenir un passeport et écouler les marchandises dont il sait pouvoir disposer :

> « J'ai d'eja annoncé à n/ Gouvernmt que peut être j'aurais 10 a 12 cents Barrils de farine a faire d'escendre le printems prochain, Il a été facile de comprendre d ou je d'evais les recevoir […]. J'ose vous dire que je puis obtenir un passeport à l'état de charge que je produirai a cet effet il en coutera de l'argent. Si vous aviez Besoin de plomb en barre […] Je pourrais vous le fournir ici a 5 Piastres le Cent Poids français […] & si le plan que je vous Propose était dans le cas de vous convenir, Je pourrais y ajouter un nombre d'objets de forge etablies dans v/ païs qui pourraient d'Escendre sans frais & qui rendraient de gros benefices. [96]»

Le 22 Octobre 1804, c'est Pierre Chouteau en personne qui contacte les frères Tarascon pour leur exprimer « le désir de former des liaisons d'affaires avec vous » et leur indiquer très précisément « le prix courant des diverses pelleteries que produisent les traites sauvages de ce païs. [97]» Chouteau entend lui aussi travailler de concert avec le gouvernement auquel il a « fait passer [s]es observations et les renseignemens […] sur le commerce sauvage de ce païs. [98]» Sont joints les prix courants des peaux de castor, de chevreuil, d'ours, de chat et de loutre qui constituent de véritables articles de commerce utilisés dans la chapellerie et l'habillement, mais encore, en ces temps de pénurie monétaire, « de devise et de monnaie d'échange, tout comme la farine, le plomb et le sel. […] Les consommateurs utilisaient des pelleteries pour se procurer des biens et des produits de toutes sortes comme du savon, du café, du sucre, des tissus, du vin, etc. [99]» Le réseau commercial francophone se joue des frontières administratives fluctuantes et peu assurées et en tire bénéfice.

La restauration par l'Espagne du droit de dépôt à La Nouvelle-Orléans en 1799 rouvre le trafic fluvial sur l'Ohio et le Mississippi et favorise l'éclosion de la construction navale dans la

[96] La région de Saint-Louis est riche en plomb. Le fils de Gratiot, Pierre Bugnion Gratiot, exploitera un gisement à Galena. MHS, Box 2, letterbook 1797-1817, Gratiot à Berthoud, le 8 décembre 1802.

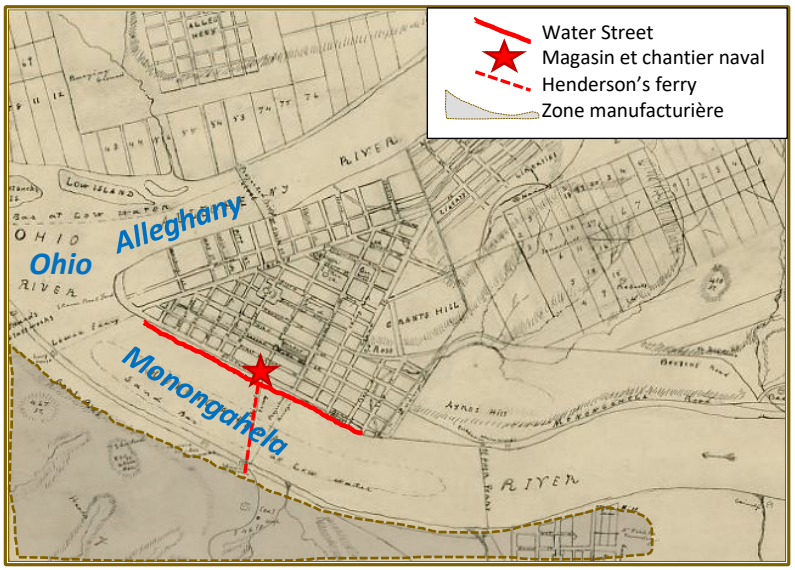
[97] MHS, *Chouteau Collection*, letterbook, Box 6, Pierre Chouteau Jr à Tarascon, le 22 octobre 1804.

[98] MHS, *op. cit., ibidem*.

[99] CONSTANTIN Jennifer, « Canots, Terres et Fourrures en Haute-Louisiane : Les voyageurs de Ste-Geneviève convertis à la sédentarité (1763-1803) », Thèse de maîtrise en histoire, Université d'Ottawa, 2011, p. 33 et 35.

région de Pittsburgh. L'historien William Trimble signale que, vers la fin 1800, Samuel Jackson finance la construction de *la goélette Redstone*, au chantier naval Chester à Brownsville sur la Monongahela. Un autre navire, la goélette *Monongahela Farmer* (100 tonnes), appartenant aux agriculteurs de la *Monongahela Company*, est construit par John Walker à Elizabeth durant l'été 1800 et lancé le 23 avril 1801. Le même Walker construit plus tard l'*Ann Jane*, un grand brick de 450 tonnes, acheté en mai 1804 par deux marchands de Pittsburgh, Robert et James McFarland. Le navire effectuera des années de bons et loyaux services entre La Nouvelle-Orléans et New York[100]. Dans les premières années du XIXe siècle, la construction navale à Pittsburgh est donc exclusivement financée par des investisseurs locaux.

Avec l'ouverture de leur chantier naval sur la rive droite de la Monongahela, près du ferry d'Henderson, les frères Tarascon et James Berthoud développent à partir de septembre 1802 un projet commercial transocéanique d'envergure[101]. L'implantation du complexe est particulièrement bien choisie. *Water Street*, sur toute sa longueur, donne accès au trafic fluvial qui, par la Monongahela, ouvre sur l'Ohio. Le ferry relie directement le magasin et le chantier naval aux mines de charbon et à la zone manufacturière de la rive gauche où sont installées scieries, fonderies et manufactures de verre. La carte ci-après situe les lieux :



Carte 32 : Situation du magasin et du chantier naval Tarascon à Pittsburgh (W. Darby, Plan of Pittsburg and adjacent country, Janvier 1815, University of Pittsburgh, Western Pennsylvania maps)

[100] TRIMBLE William F., "From Sail to Steam: Shipbuilding in the Pittsburgh Area, 1790-1865"; *The Western Pennsylvania Historical Magazine* N° 2, Vol. 58, Avril 1975, p. 151.

[101] LEWIS William J., « Valley of Industry: Developing a Regional Economy in the Post Jefferson's Embargo Ohio Valley", PH.D. Dissertation, University of Missouri-Columbia, July 2014, p. 301. Le travail de William Lewis et son article "Building Commerce: Ohio Valley Shipbuilding during the Era of the Early American Republic", *Ohio Valley History*, vol. I, N°1, Printemps 2016, Filson Historical Society & Cincinnati Museum Center, p. 24-44 se sont avérés particulièrement utiles à cette partie de notre réflexion.

Les observations de Brugière et Berthoud se révèlent à nouveau particulièrement utiles : il n'existe point, selon eux, de véritables chantiers de construction navale sur l'Ohio et le Mississippi, juste « quelques charpentiers qui […] vont a plusieurs villes acheter le bois necessaire dont ils payent une partie comptant avec l'avance qu'on leur fait. [102] » La construction à Pittsburgh d'un chantier de construction de navires armés pour la haute mer possède donc le double avantage d'assurer aux frères Tarascon leur part de marché dans un secteur prometteur et de leur fournir (à eux-mêmes et aux autres commerçants) un puissant outil de travail permettant l'accès aux commerces tant intérieur qu'atlantique. Entrepôt d'importance à la confluence des rivières Alleghany et Monongahela, Pittsburgh est le site idéal. L'arrière-pays fournit les matières premières nécessaires à la construction navale : noyer de la Monongahela et pin de l'Alleghany, chanvre et lin du Kentucky et de Pennsylvanie, sans compter le minerai de fer et le charbon qui alimentent les premières manufactures locales. Assorti d'un entrepôt, d'une corderie, d'un atelier de fabrication de voiles et d'ancres, le chantier naval entre en opération en 1801[103]. Le chantier construit de nombreux bateaux, *Kentucky ou Mississippi boats*, à fond plat ou munis de quilles, destinés au trafic fluvial. En mars 1803, la *Tarascon Brothers, James Berthoud & C^o^* annonce ainsi dans la *Pittsburgh Gazette* la mise en vente de « plusieurs bateaux à fond plat du Mississippi [...] de la meilleure construction et munis de Cheminées et de Pompes [104] ». Mais l'essentiel de l'activité est consacré à la construction de navires aptes à affronter la haute mer. Louis Tarascon n'a de cesse d'énoncer, par voie de presse ou au moyen de diverses publications, le noble objectif qu'il s'est fixé :

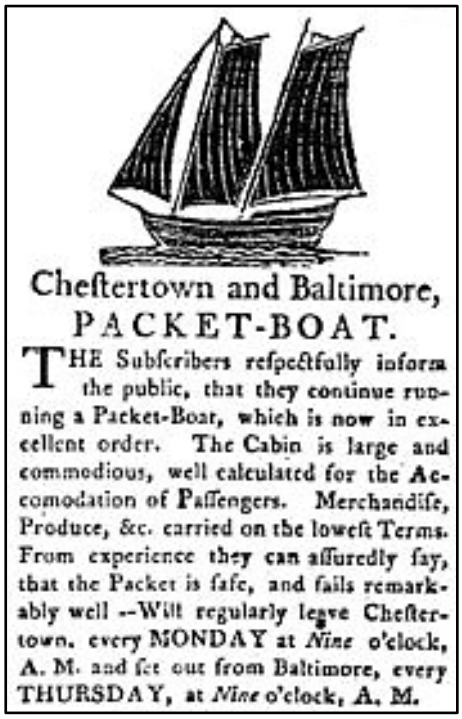
> « Les pays de l'Ouest, la Pennsylvanie et Philadelphie, seront engagés dans un échange continuel de bénéfices réciproques et ces relations augmenteront d'année en année avec l'industrie de vos concitoyens que cela va considérablement promouvoir. [105]»

A l'époque où il écrit ces mots, Tarascon peut se prévaloir d'être à l'origine de la construction d'une dizaine de navires transocéaniques à l'intérieur même du continent

[102]FHSL, *Extrait du journal…, op. cit.,* entrée du 8 septembre 1799.
[103] LEWIS William, "Building Commerce…", op. cit., p. 32.
[104] *Pittsburgh Gazette*, mars 1803.
[105] TARASCON, BERTHOUD & C^o^., *An address to the citizens of Philadelphia,* Philadelphia, 1806, VI, p. 13, trad. MD.

américain et d'avoir fait ainsi de Pittsburgh un port atlantique. L'entrepreneur n'invente rien : d'autres avant lui ont perçu le rôle commercialement stratégique de l''Ohio et ont fait de Pittsburgh l'une des plaques tournantes de la construction navale et du commerce atlantique. Mais en s'installant à Pittsburgh, l'entreprise Tarascon et Berthoud rompt avec la routine et entend se donner les moyens d'étendre et de diversifier son secteur d'activité. « Rebelle isolé et créatif », Tarascon « entreprend [106]». "La fonction d'invention et la fonction d'innovation sont séparées, écrit Fabrice Dannequin, avec la prééminence de cette dernière comme socle du dynamisme économique [107] ». Tarascon, s'il n'invente rien, innove et innovera encore quand il décidera plus tard de s'installer à Louisville, sous les chutes de l'Ohio.

Les navires marchands transocéaniques construits par la société Tarascon à Pittsburgh sont de deux sortes : la goélette, qui possède en général deux mâts, est connue pour sa bonne capacité de charge et la maniabilité que lui confèrent ses deux voiles auriques (voiles quadrangulaires non symétriques) et son foc.



Chestertown and Baltimore,
PACKET-BOAT.

THE Subscribers respectfully inform the public, that they continue running a Packet-Boat, which is now in excellent order. The Cabin is large and commodious, well calculated for the Accomodation of Passengers. Merchandise, Produce, &c. carried on the lowest Terms. From experience they can assuredly say, that the Packet is safe, and sails remarkably well --Will regularly leave Chestertown, every MONDAY at *Nine* o'clock, A. M. and set out from Baltimore, every THURSDAY, at *Nine* o'clock, A. M.

Document 28 : Coupure de presse (re)présentant une goélette (Chestertown Gazette (MD), 17 mai 1793)

La coupure de presse présentée ci-contre en propose les principaux contours. Le brick, souvent plus imposant, est un voilier exclusivement à deux mâts : le mât de misaine à l'avant est muni de voiles carrées, le grand mât est équipé d'une voile aurique, la brigantine. William Trimble, en s'appuyant sur la presse locale, donne une liste précise et fiable des navires construits dans le chantier naval des frères Tarascon entre 1802 et 1806[108]. Seul le *Black Walnut*, construit en 1806, leur est attribué sans certitude.

[106] SCHUMPETER Joseph A., *Théorie de l'évolution économique. Recherches sur le profit, le crédit, l'intérêt et le cycle de la conjoncture*, [1926, seconde édition anglaise], Dalloz, 1935, p. 113-114.

[107] DANNEQUIN Fabrice, « L'entrepreneur schumpetérien », dans *revue ¿ Interrogations ?*, N°2, juin 2006, [en ligne], http://www.revue-interrogations.org/L-entrepreneur-schumpeterien [Consulté le 17 août 2018].

[108] TRIMBLE William F., "From Sail to Steam: Shipbuilding in the Pittsburgh Area, 1790-1865"; *The Western Pennsylvania Historical Magazine* N° 2, Vol. 58, Avril 1975, p. 152, trad. MD.

Nous proposons ci-après un tableau récapitulatif présentant pour chaque navire son nom et, chaque fois qu'il est possible, son type, la date de son lancement ou l'année de sa construction, son tonnage, sa destination, la nature de son chargement, le nom du propriétaire et/ou celui de l'armateur.

Nom	**Type**	**Date/ Année**	**Tonnage (tonnes)**	**Propriétaire Armateur**	**Destination /Chargement**
AMITY	Goélette	1802	100-120	Tarascon	Saint-Thomas/Farine
PITTSBURGH		1803	250-270	Tarascon	Lisbonne & Bordeaux Aller : farine Retour : vin et liqueur
NANINA	Brick	1804	150-250	Tarascon	
LOUISIANA		1804	300	Tarascon	Liverpool
CONQUEST	Goélette	1804	126	O'Hara	Antilles/Farine
WESTERN TRADER		1804	400-410	Tarascon	
G^{al} BUTLER		1805	400	O'Hara	Liverpool/Verre, coton
BETSEY O' HARA	Goélette	1806	100	O'Hara	Nouvelle-Orléans/farine
BLACK WALNUT		*1806*	*150*		

Tableau 16 : Les navires construits dans le chantier naval Tarascon Br^{o}, James Berthoud and Company (MD)[109]

Cette liste, qui à elle seule constitue un gage de l'activité du chantier naval Tarascon à Pittsburgh entre 1802 et 1806, appelle quelques remarques. L'activité de l'entreprise est régulière et solide, puisqu'entre 1802 et 1806, au moins un navire est construit chaque année, l'année 1804 étant particulièrement productive. À l'exception de l'*Amity*, construit par Eliphalet Beebe, tous les autres navires sont construits par la société Tarascon. Le fort tonnage

[109] Ce tableau a été réalisé à partir de l'article de TRIMBLE William F., "From Sail to Steam: Shipbuilding in the Pittsburgh Area, 1790-1865"; *The Western Pennsylvania Historical Magazine* N° 2, Vol. 58, Avril 1975 et d'après les références suivantes: *Pittsburgh Gazette*, 24 Sept., 26 Nov. 1802, 11 Fév. 1803; *Tree of Liberty*, 25 Sept. 1802, 30 Avr.et 21 Mai 1803, 7 Jan., 7 et 21 Avr. 1804, BALDWIN Leland D., "Shipbuilding on the. Western Waters, 1793-1817,"*Mississippi Valley Historical Review* 20, Juin 1933, p. 35-36, HULBERT Archer B., "Western Ship-Building," *American Historical Review* 21, Juillet 1916, p. 726-727, Historical Society of Western Pennsylvania Pittsburgh, *James O'Hara Papers*, John Watson to James O'Hara, Marietta, 11 avril 1804, DARLINGTON (O'Hara) M. Carson, *Fort Pitt and Letters From the Frontier*, Pittsburgh, 1892, p. 216-17, *Pittsburgh Commonwealth*, 26 Mars 1806.

de certains navires témoigne de l'audace du projet : la presse locale salue en 1803 le Pittsburgh comme « le plus gros navire ayant jamais navigué sur ces eaux [110]». Ces navires ont bien vocation océanique : ils transportent aux Antilles et jusqu'en Europe les productions locales et en ramènent vins, liqueurs et sans doute marchandises sèches. La société est enfin parfaitement intégrée aux réseaux locaux, puisqu'elle fait appel régulièrement aux services des capitaines Mc Cutcheon et Mc Keever et collabore avec James O'Hara, « seigneur du capitalisme de l'Est» et personnification de l'idéal du *self-made man* qui doit sa fortune à la spéculation et à la variété de ses entreprises telles que la brasserie, la verrerie, la briqueterie et la scierie[111]. Membre de la *Société de l'Ohio*, un groupe d'investisseurs convaincus que l'avenir de la vallée de l'Ohio repose sur le commerce transatlantique et le développement des chantiers navals à Pittsburgh, O'Hara fait régulièrement appel aux frères Tarascon qui construisent pour lui les navires *G^al Butler* et *Betsey O'Hara*[112]. L'investisseur et l'entrepreneur, en partageant l'objectif commun « de descendre l'Ohio et le Mississippi, de collecter en chemin les produits agricoles auprès des riverains et d'en assurer le transport à l'étranger », se rejoignent dans une conception commune du commerce atlantique comme clé du développement des pays d'ouest malgré les risques que constituent les chutes et la période de basses eaux[113].

Les caprices destructeurs de la rivière amènent les frères Tarascon et James Berthoud à vendre, à la fin de l'année 1806, le chantier naval à John Nicholson qui lance, le 13 mai 1807, l'*Experiment*, une petite goélette de cinquante tonneaux appartenant aux marchands James et Crosky[114]. Sur l'Allegheny, près de Plum Creek, à environ douze milles au-dessus de Pittsburgh, Brintley Robbins exploite un autre chantier où sont construits le brick *Dean* qui quitte Pittsburgh en janvier 1803, la goélette *Allegheny* et, en novembre 1810, un autre brick de 160 tonnes[115]. La construction navale à Pittsburgh atteindra son zénith dans les années précédant la Guerre de 1812. Mais dès 1803, sa valeur atteint 40 000 $, ce qui la place au

[110] TRIMBLE William F., "From Sail to Steam…", *op. cit*., p. 153, trad. MD.

[111] LEWIS William, "Building Commerce: Ohio Valley Shipbuilding during the Era of the Early American Republic", *Ohio Valley History*, vol. I, N°1, Printemps 2016, Filson Historical Society & Cincinnati Museum Center, p. 32, trad. MD.

[112] Cette société est à l'origine de la branche ouest de la banque de Pennsylvanie dont O'Hara devient directeur en 1805 (LEWIS William, "Building Commerce… », *op. cit*., p. 33).

[113] TARASCON, BERTHOUD & C^o., *An address to the citizens of Philadelphia,* Philadelphia, 1806, VI, 12-13, trad. MD.

[114] TRIMBLE William F., "From Sail to Steam…", *op. cit*., p. 152, trad. MD.

[115] TRIMBLE William F., "From Sail to Steam…", *op. cit*., p.153-154.

troisième rang des secteurs industriels les plus importants, et en 1808, Zadok Cramer comptera « huit constructeurs de bateaux, barges et navires [116]». Les O'Hara et Tarascon ont fait des émules à Pittsburgh et ailleurs, et c'est à juste titre que ce dernier écrira en 1836 : « J'avais raison, les résultats l'ont prouvé ; les sceptiques et les détracteurs le reconnurent, au point que sans délai certains d'entre eux achetèrent des terres dans l'Ouest et, comme moi, y construisirent des navires. [117]» Pour les frères Tarascon et James Berthoud, l'avenir se situe désormais ailleurs, plus au sud, à Louisville précisément, juste « en dessous des rapides» de l'Ohio, la Belle Rivière[118]…

2. Du commerce transatlantique au commerce intérieur

Le choix des Tarascon de s'établir sur l'Ohio intervient à un moment clé de la construction américaine et des bouleversements économiques qu'elle engendre. Dans les années qui ont suivi l'indépendance américaine, le flux commercial depuis les régions périphériques vers le centre est maintenu, au profit essentiel des commerçants de la côte est, de l'ancienne métropole et de l'Europe. L'installation des colons dans les territoires situés au-delà des Appalaches développe l'exportation des ressources naturelles de l'intérieur et l'importation des produits manufacturés et marchandises sèches en provenance d'Europe[119].

A la même époque, les circonstances mouvementées de l'arrivée en Amérique de Jean-Jacques Audubon et de son associé Ferdinand Rozier, de leur bref séjour en Pennsylvanie et à Philadelphie avant leur départ pour les pays d'Ouest, éclairent notablement la persistance d'un modèle économique de type postcolonial jusqu'aux premières années du XIXe siècle. En rentrant de Saint-Domingue où il exploite une plantation jusqu'en 1789, Jean Audubon achète près de Philadelphie, à *Mill Grove*, à 24 *miles* au nord-ouest de Philadelphie, une propriété dont il confie la gestion au fermier William Thomas sous l'autorité de Miers Fischer, un quaker de Philadelphie[120]. La révolution de Saint-Domingue a suffisamment mis à mal le commerce nantais pour qu'Audubon père confie à son fils la mission d'exploiter les gisements de plomb dont le domaine est censé regorger. Jean-Jacques Audubon, qui n'a à l'époque que dix-huit

[116] REISER Catherine, *Pittsburgh's Commercial Development, 1800-1850*, Harrisburg, 1951, p. 14-15, CRAMER Zadok, The *Navigator*, 6e éd., 1808, p. 39, trad. MD.

[117] TARASCON L. A.*,"L.A. Tarascon, to His Friends,"* Louisville, 1836, Library of Congress, Kentucky Culture Series, microfilm N° 213*,* p. 8-9, trad. MD.

[118] TARASCON, BERTHOUD & C°., *An address…, op. cit.,* p. 12.

[119] LEWIS William, "Building Commerce…", *op. cit*., p. 25-26.

[120] NOBLES Gregory, *John James Audubon…, op.cit.,* p. 33.

ans, débarque à Philadelphie en septembre 1803 et gagne *Mill Grove* l'année suivante. Un certain André-François Dacosta, qui a acquis une assez bonne expérience du travail des métaux au sein des forges ouvertes par son père à Clisson près de Nantes, a été dépêché sur les lieux par le père Audubon et dirige les opérations. Un conflit d'influence oppose bientôt les deux hommes, conflit qui s'amplifie quand Dacosta avertit Jean Audubon que le jeune homme est tombé amoureux de Lucy Bakewell, la fille du propriétaire (nouvellement arrivé d'Angleterre) du domaine voisin de *Fatland Ford*. Audubon père renouvelle sa confiance à Dacosta et désapprouve, mais avec beaucoup de bienveillance, la conduite d'un fils dans lequel le vieux commerçant a placé tous ses espoirs :

> « Sa grande jeunesse et sa pétulance font tous ses torts […] Il faut donc mon cher monsieur, que nous tachions de le ramener par la douceur à son devoir. Si vous avez de l'indulgence pour lui ce sera moi qui vous en aurai toute l'obligation. […] C'est mon seul fils, mon héritier et je suis vieux. [121]»

Audubon ne désarme pas, regagne la France et obtient la bénédiction paternelle assortie, le 23 mars 1806, de la signature d'un contrat d'association avec Ferdinand Rozier dont le père possède le capital nécessaire à l'extraction du plomb de la propriété de Jean Audubon. Le contrat prévoit que les jeunes gens s'occuperont de la gestion du domaine et s'initieront aux affaires :

> « Il ne peut nous être interdit de faire tout autre Commerce, mais avant d'en entreprendre nous resterons six mois à prendre des Informations aux pays de ce qui pourroit nous être avantageux, alors nous nous livrerions à quelque opération de commerce ou Intérieur ou Maritime. »[122]

« Le contrat signé à deux ne révèle rien de l'origine de l'association ou de relations préexistantes » explique Tangi Villerbu [123]. « Mais Rozier était lui-même impliqué dans l'administration locale et révolutionnaire […] et on peut imaginer qu'il s'est lié avec Audubon

[121] Jean Audubon à André-François Dacosta, le 19 ventôse an XIII, in HERRICK Francis Hobbart, *Audubon…*, vol. 1, p. 118-120.

[122] HERRICK Francis Hobart, *Audubon the naturalist*, *op. cit*., vol. 2, p. 346.

[123] VILLERBU Tangi : « Réseaux marchands et chaînes migratoires. Entre Nantes et la vallée du Mississippi, fin XVIIIe-début XIXe siècle », in *Enquêtes et Documents, CRHIA*, N° 54, 2016, p. 61-80.

à ce moment-là. » Rozier père, le financeur désigné, manifeste d'ailleurs discrètement sa présence au détour de la seconde partie de l'article 6 dudit contrat :

> « S'il arrivait que nous décidions quelque Négociant à envoyer des Merchandises a. la vente ou a, la Consignation de Mr. Rozier père nous fairions la Condition que le Bénéfice qui résulteroit de ces Consignations seroit partages entre nous et le Sieur F. Rozier père. »[124]

Le navire *Polly* amène les deux jeunes gens à New York à la fin de mai 1806. Quelques mois plus tard, ils vendent le domaine de *Mill Grove* au gérant Dacosta pour la somme de « 4 000 dollars à tirer sur les futurs bénéfices de la mine » et regagnent la côte est, pour y « prendre des informations » et s'initier aux arcanes du « commerce ou intérieur ou maritime. [125]» A New York, Audubon retrouve Lucy et devient commis de la maison de Thomas Bakewell. Rozier s'établit provisoirement à Philadelphie où il s'associe avec Lawrence Huron, un Nantais passé en Amérique au moment de la Guerre d'Indépendance[126]. Si le choix d'Audubon est essentiellement guidé par l'amour, celui de Rozier, de douze ans son aîné, est plus stratégique. C'est un compatriote, Nantais comme lui, qu'il rejoint à Philadelphie, entrant ainsi en contact avec l'importante colonie française et le commerce atlantique postcolonial.

C'est en 1806 que Louis Tarascon publiera son *Adresse aux citoyens de Philadelphie,* peu avant son installation à Louisville ; les deux jeunes Français, s'ils n'ont pas lu la brochure, en ont au moins pris connaissance et en tirent profit : ils décident d'embrasser eux-aussi la carrière commerciale de l'autre côté des Appalaches, s'installent à Louisville (en même temps que les Tarascon dont ils ne peuvent pas ne pas avoir entendu parler) le 31 août 1807 et y ouvrent boutique, bientôt rejoints par Lucy Bakewell, devenue Madame Audubon le 5 avril 1808. Si les premiers temps sont durs, la croissance démographique galopante (la population de Louisville passe de 359 habitants en 1800 à 1 357 en 1810) favorise le développement d'un marché auquel l'embargo met un frein brutal à partir de 1807[127]. Les deux partenaires décident alors de tenter leur chance plus au sud et gagnent Henderson, un village de 159

[124] HERRICK Francis Hobart, *Audubon the naturalist*, *op. cit.*, vol. 2, p. 346.

[125].HERRICK Francis Hobart, *Audubon the naturalist*, *op. cit.*, vol. 1, p. 170-172.

[126] Lawrence Huron est inscrit sur la liste des marchands de Philadelphie en 1785. En plus de ses intérêts à Philadelphie, il spécule sur la terre avec son frère Jean Baptiste dans plusieurs comtés du Kentucky (Macpherson, *Directory for City and Suburbs of Philadelphia ...*, Philadelphia, 1785, Cal., *Franklin Papers*, APS, 4, 358, *Jefferson Papers*, 9, 49-50), Journal de John Adams, 30 juin 1785, note 1, https://founders.archives.gov/documents/Adams/03-01-02-0007-0008-0011 [Consulté le 1er mai 2018].

[127] U. S. Census Bureau, recensements de 1800 et 1810.

âmes, situé à 215 *miles* de Louisville par la rivière[128]. Avant même qu'Audubon et Rozier n'y tiennent commerce, les rédacteurs du Journal de Tarascon y ont déjà repéré « deux stores » et notent, à propos d'Henderson, qu' « il pourroit y avoir quelque chose a y vendre […] si on avoit les articles de consommation locale. [129]» Les deux Nantais semblent avoir suivi leur conseil et ouvrent « à l'angle sud-est de la rue principale et de la première rue », un petit commerce d'armes à feu, d'articles de pêche et de produits de première nécessité, et les affaires reprennent[130].

Mais en avril 1811, Rozier décide de s'établir à Sainte-Geneviève dans le Missouri et les deux amis mettent un terme à leur contrat. Plus que les différends financiers, la cause profonde de cette séparation réside dans la façon diamétralement opposée dont Rozier et Audubon envisagent leur avenir en terre américaine. En épousant Lucy Bakewell, une Anglaise, Audubon manifeste en acte sa volonté d'intégrer la société anglo-américaine (volonté qu'il officialisera en 1812 en acquérant la citoyenneté américaine) ; c'est au sein de la communauté française et créole de Sainte-Geneviève que Rozier cherche à renouer avec ses racines et prendra épouse en août 1813, en la personne de Constance Roy, une créole[131].

Qu'ils aient lu ou non la brochure de Tarascon, Audubon et Rozier, avant leur séparation, ont perçu, comme leurs compatriotes, l'Ouest américain, « non pas [comme] l'extrémité ouest des réseaux de la côte atlantique, mais plutôt [comme] le centre de nouveaux réseaux d'échanges mondiaux [132]».

Depuis le début de l'année 1803, des pourparlers sont en cours à propos d'un éventuel achat du port de La Nouvelle-Orléans à la France, à laquelle l'Espagne a cédé la Louisiane depuis le traité de San Ildefonso, le 1er octobre 1800. La possession de La Nouvelle-Orléans assurerait en effet aux États-Unis la maîtrise du Mississippi. Tout occupé à mater les émeutes de Saint-Domingue, L'Empereur des Français donne les mains à tout et cède l'ensemble de la Louisiane aux États-Unis d'Amérique, le 30 avril 1803. Cette opportunité toute récente n'a pas pu ne pas entrer en compte dans le choix des frères Tarascon de s'installer à Louisville, position

[128] Calcul effectué d'après le *Journal de Tarascon*.

[129] FHSL, *Extrait d'un voyage…*, *op. cit*., 7 septembre 1799.

[130] STARLING Edmund Lynn, *History of Henderson County, Kentucky*, Henderson, Ky, 1887, p. 793.

[131] Ferdinand Rozier restera toute sa vie attaché à sa famille et au réseau commerçant nantais. Voir à ce propos VILLERBU Tangi, « Une histoire atlantique du corridor créole : Ferdinand Rozier, marchand à Sainte-Geneviève (Missouri), 1814-1829) », in TEASDALE Guillaume et VILLERBU Tangi (dir.), *Une Amérique française…, op. cit.*, Paris , Les Indes Savantes, 2015, p. 263-299.

[132] STEARNS Susan Gaunt, "Streams of Interest…", *op. cit*., p. 25, trad. MD.

plus sûre mais surtout idéale pour s'assurer le contrôle de la rivière et le débouché sur le commerce atlantique. L'extrait d'une lettre adressée par Charlotte Mentelle à Pierre-Samuel du Pont de Nemours, l'un des négociateurs du traité de Paris, en juin 1803, expose clairement les avantages qu'en tirerait son pays d'adoption [133]:

> « la N^lle^ Orléans est absolument nécessaire au commerce de ce pays ci, qui, malgré, et precisement a cause de sa richesse, n'est sans cela qu'un cul de sac, ou l'industrie s'éteindra en peu de tems ; que necessairement l'attention des Américains se tourne avec envie sur une place qui leur assure de si grands avantages.- que l'intérêt sera toujours le fil par lequel on peut les tenir, qu'en conséquence, le moyen de se procurer un commerce et un marché sur pour les Isles, aussi bien que celui de les empêcher de se tourner vers les anglais, est de les traiter avec générosité pleine & entiere, exemption de tous droits, inspection, & toutes ces choses qui les révoltent dans le Gouvernement Espagnol [134]».

L'opinion de la jeune femme épouse celle de l'opinion publique américaine ; les arguments énumérés ne laissent pas d'être convaincants et sont parfaitement assimilables à ceux d'un Tarascon lorsqu'il décide de s'établir à Pittsburgh, puis à Shippingport : puisque l'accès à la mer et aux îles est désormais possible, le commerce et les manufactures des pays d'Ouest, joints à l'esprit d'entreprise des Américains, ne peuvent qu'en bénéficier et concurrencer en la matière la suprématie des Anglais, surtout si la tâche leur est facilitée.

Tous les récits de voyageurs s'accordent sur l'obstacle majeur à la navigation que constituent les chutes de l'Ohio. Etrangement, et peut-être parce qu'ils les ont passées à une époque favorable, les rédacteurs du *journal de Tarascon* sont peu diserts à son propos ; lors de leur passage à Louisville, ils signalent simplement que « la majeure partie des bateaux […] sont obligés de s'y arrêter pour le passage des chutes [135]». Le danger n'en est pas moins réel et toute descente de la rivière risquée. Les frères Tarascon l'apprennent à leurs dépens, lorsqu'à l'automne 1803, l'un de leurs bateaux fait naufrage après avoir heurté un rocher en passant les rapides. Ce naufrage conforte dramatiquement la nécessité d'un changement de

[133] Quand elle écrit cette lettre, la jeune femme n'évoque l'achat que du port de La Nouvelle-Orléans. Elle ignore en effet la récente signature du traité de Paris dont l'annonce ne lui est point encore parvenue. Le ton assuré avec lequel elle s'adresse à celui qu'elle nomme par ailleurs « conseiller d'une nation telle que la France » a de quoi surprendre, mais se justifie par les liens d'amitié presque filiaux qui la lient à du Pont.

[134] HLAW, *op. cit*., W. et C. Mentelle à P. S. du Pont de Nemours, le 23 juin 1803.

[135] FHSL, *Extrait d'un voyage…, op. cit*., le 27 septembre 1799.

stratégie dont l'ouverture du Mississippi demeure la raison déterminante. Convaincus, suite à ce lourd désagrément, que « le choix de la ville de Pittsburgh pour la construction des navires était une erreur dont nous avons fait chèrement l'expérience [et que] c'est en dessous des rapides, que les navires destinés à prendre la mer doivent être construits et chargés », les frères Tarascon décident alors de déplacer leur chantier naval et l'essentiel de leurs intérêts commerciaux à Shippingport[136]. James Berthoud est bientôt dépêché sur les lieux et, au nom de la société, achète pour la somme de 2 306,25 $ quarante-cinq acres sur lesquels l'ancien propriétaire, le colonel Campbell cultivait le tabac[137]. La parcelle est située sur la rive gauche de la rivière dans le méandre qui jouxte sa confluence avec un petit cours d'eau, le *Bear Grass*. De leur côté, les frères Tarascon achètent à Nelson Clarke et Charles Anderson deux lots dans le centre-ville de Louisville, sur la *Main Street*, et y ouvrent un magasin[138].

Si la perte du navire constitue l'élément déclencheur du projet d'installation à Shippingport, l'acquisition de la Louisiane a transformé le projet en évidence. L'installation définitive à Shippingport, qui n'interviendra qu'en 1807, est précédée d'une longue période de réflexion dont la teneur est rendue publique sous la forme d'une brochure promotionnelle de douze pages, publiée à Philadelphie en 1806 et précisément intitulée : *« Adresse aux Citoyens de Philadelphie sur les grands avantages qui résultent du commerce du pays d'Ouest avec l'État de Pennsylvanie dans son ensemble et la ville de Philadelphie en particulier, sur le danger de perdre ces avantages et sur les moyens de les sauvegarder [139]»*.

2. 1. Un projet ambitieux

Le titre de la brochure en lui-même définit clairement le sujet et le cadre d'un projet destiné à emporter l'adhésion des futurs investisseurs : comment préserver et surtout améliorer les relations commerciales entre Philadelphie et la Pennsylvanie avec les nouveaux territoires de l'Ouest. Le discours, typique d'une époque où la spéculation sur l'avenir de l'Ouest va bon train, est d'une rigueur absolue et se développe en trois temps, comme un parfait syllogisme. Le constat initial érige en certitude le fait que la route entre Philadelphie et

[136] TARASCON, BERTHOUD & C°., *An address…, op. cit.,* p. 12.

[137] CRNKOVICH John J., « Tarascon Jr, James Berthoud & C° and the Development of Shippingport, Kentucky", Master's Thesis, University of Louisville, 1959, p. 15. Le colonel cultivait le tabac à Louisville depuis 1783 (Kleber John (ed.), The Encyclopedia of Louisville, *op. cit*., p. 883).

[138] CRNKOVICH John J., « Tarascon Jr, James Berthoud & C°…", *op. cit*., p. 16-18.

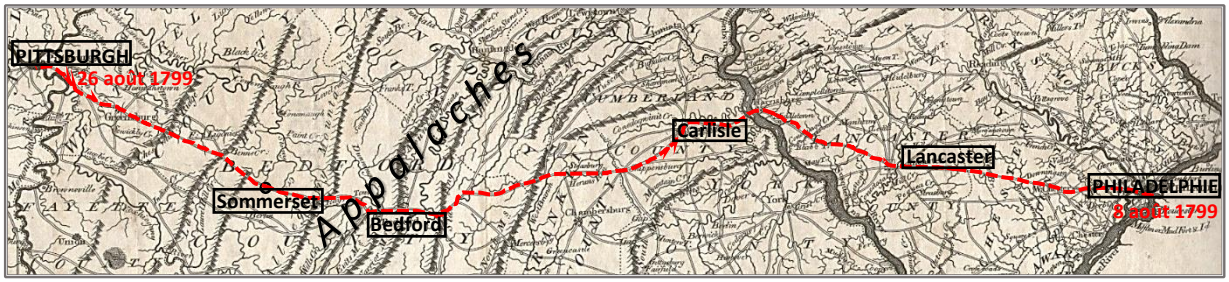
[139] On trouvera le texte intégral de la traduction de cette adresse en annexe 5.

Pittsburgh n'est pas le canal naturel des relations commerciales entre les pays étrangers et l'ouest des États-Unis qui n'a, pour ce faire, d'autre possibilité que de descendre les rivières et d'atteindre la mer par l'embouchure du Mississipi [140]. Or, Philadelphie et la Pennsylvanie, concurrencées par La Nouvelle-Orléans, n'ont pas pris les mesures propres à préserver leur part du commerce avec l'Ouest et risquent de la perdre à tout jamais[141]. Il est donc urgent de prendre toutes les dispositions propres à leur assurer un marché que la position géographique, l'importance de la population et des capitaux et une variété d'autres circonstances favorables permettent d'envisager[142].

L'analyse est parfaitement recevable, étant donné ce que l'on sait sur l'obstacle longtemps jugé quasi insurmontable que constitue le franchissement des Appalaches. Brugière et Berthoud, pour rejoindre Pittsburgh depuis Philadelphie, mettent 19 jours d'un voyage pénible et fatigant, soit un trajet d'environ 500km qu'il faut effectuer à pied, car

> « la chaleur et le cahotement sont insupportables dans ces especes de voiture ou le peu d'espace qui se trouve entre les marchandises et la toile qui les couvre, ne vous permet pas d'autres positions que celle de vous étendre sur les ballots ou caisses qui plus élevés les uns que les autres et continuellement remués par les secousses qu'occasionnent les pierres dont la route est couverte forment un lit sur lequel il ne peut guere etre possible de rester. [143]»

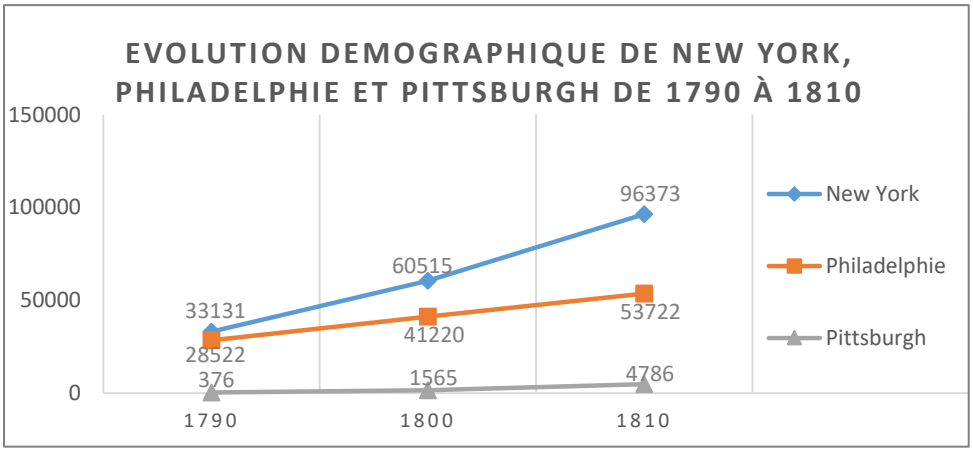
La carte présentée ci-après reconstitue l'itinéraire des rédacteurs du *Journal de Tarascon* à travers les Appalaches de Philadelphie à Pittsburgh.



Carte 33 : Itinéraire suivi par Brugière et Berthoud en août 1799 (Samuel Lewis, The state of Pennsylvania (1795) www.mapsofpa.com/antiquemaps29b.htm [Consulté le 2 avril 2018]).

[140] LCP, Aa.806 P 72, TARASCON, BERTHOUD AND C°., *An address…, op. cit.,* p. 4-5, trad. MD.
[141] LCP, Aa.806 P 72, TARASCON, BERTHOUD AND C°., *An address…, op. cit.,* p. 5-6, trad. MD.
[142] LCP, Aa.806 P 72, TARASCON, BERTHOUD AND C°., *An address…, op. cit.,* p. 6, trad. MD.
[143] FHSL, *Extrait d'un voyage…*, *op. cit.,* entrée du 10 août 1799.

A partir de Carlisle, les escarpements des Appalaches rendent la progression particulièrement difficile. Le premier moyen à mettre en œuvre est donc l'amélioration des routes et la création d'infrastructures, canaux et ponts, qui faciliteront la liaison Philadelphie-Pittsburgh[144]. Il s'agit également de multiplier le nombre des chariots et wagons afin d'assurer le transport « des marchandises d'un endroit à l'autre, avec célérité et économie [145] ». La liaison avec Presqu'Isle, au bord du lac Erié, « conçue par la nature pour être l'entrepôt des relations commerciales de la Pennsylvanie avec Detroit et les Lacs [146]» est l'objet de toute l'attention d'un Tarascon installé depuis plus de dix ans en Pennsylvanie et sensible tant à la relative stagnation de Philadelphie qu'au développement de New York et de Pittsburgh, à l'image de leurs courbes de croissance démographique entre 1790 et 1810 présentées dans le graphique ci-après.



Graphique 17 : Evolution démographique de New York, Philadelphie et Pittsburgh entre 1790 et 1810 (Records of the American Catholic Historical Society of Philadelphia, Vol. XIII, Philadelphie, American Catholic Historical Society, 1902, p. 172, 340 et 350/MD)

La population du principal port de la côte atlantique triple en l'espace de deux décennies et supplante celle de Philadelphie qui ne fait que doubler dans le même temps. La connexion de la région de New York et de celles des Grands Lacs à Pittsburgh et l'Ohio, elle aussi en pleine explosion démographique, agricole, manufacturière et industrielle se doit donc d'être assurée par la mise en œuvre effective du portage entre Presqu'Isle et Le Bœuf

> « qui n'est que d'une quinzaine de milles [et] peut facilement être rendu commode par une route à péage ou par un canal […] ces améliorations attireraient nécessairement à

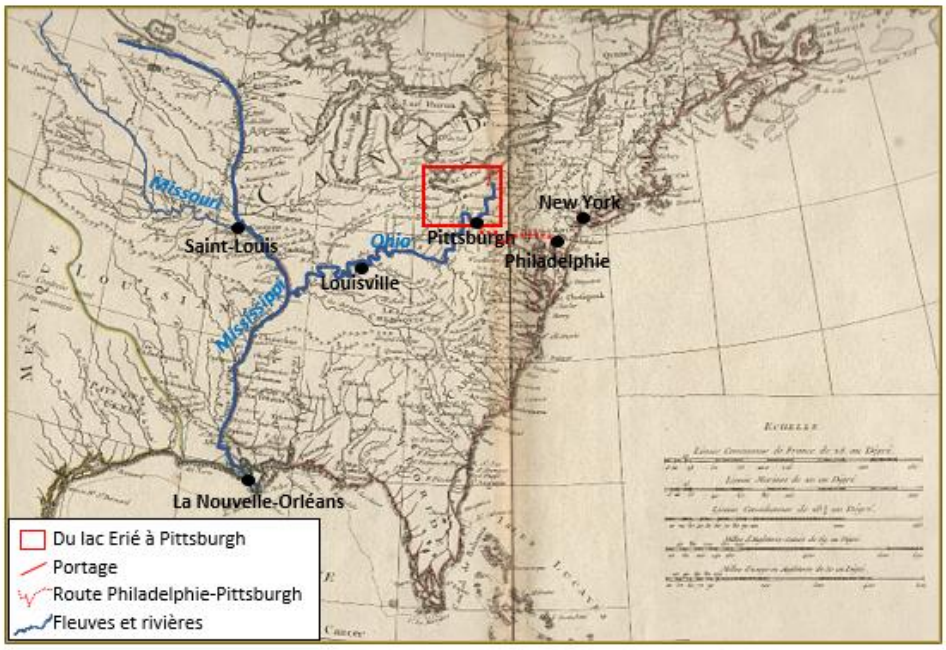
[144] LCP, Aa.806 P 72, TARASCON, BERTHOUD AND C°., *An address…, op. cit.,* p. 7, trad. MD.
[145] LCP, Aa.806 P 72, TARASCON, BERTHOUD AND C°., *An address…, op. cit.,* p. 7 et 9, trad. MD.
[146] LCP, Aa.806 P 72, TARASCON, BERTHOUD AND C°., *An address…, op. cit.,* p. 7, trad. MD.

Philadelphie les fourrures et les pelleteries des Lacs, et, grâce à elles, l'État de New York pourrait fournir en sel la plus grande partie du territoire de l'ouest de cet État et des parties des autres États limitrophes sur l'Ohio, au-dessous de Pittsburgh. [147]»

On perçoit dès lors l'ampleur du projet de Tarascon. Le sel ou les autres marchandises en provenance de New York et les pelleteries des Grands Lacs sont acheminés par portage de Presqu'Isle à La Rivière au Bœuf, puis descendent le *French Creek* et l'*Alleghany* jusqu'à Pittsburgh. L'Ohio, le Missouri et le Mississippi transportent les produits venus d'Europe ou de la côte est, marchandises sèches, vins fins et articles de nouveautés jusqu'aux pays d'Ouest, la Louisiane et les îles. À l'inverse, les productions agricoles et les matières premières des pays d'Ouest rejoignent New York et la région des Grands Lacs par Presqu'Isle et Philadelphie par la route. Au moins jusqu'en 1810, date à laquelle elle sera nettement supplantée par le marché newyorkais, Philadelphie est la plate-forme de distribution privilégiée des produits venus d'Europe en direction de l'ouest et du sud. Parallèlement, les productions agricoles, minières et manufacturières des îles, de Louisiane et de l'Ouest sont exportées par bateaux vers le nord, l'est et l'Europe. Philadelphie réaffirme et affermit de la sorte son rôle majeur de vaste carrefour commercial, administratif et financier, clé de voûte d'un commerce extérieur établi de longue date avec l'Europe. Les deux cartes ci-après situent les lieux et explicitent l'ensemble du projet de Tarascon.

Carte 34 : Transport terrestre et fluvial entre le lac Erié et Pittsburg
(Carte du cours de l'Ohyo ou la belle rivière depuis sa source jusqu'à sa jonction avec celle d'Ouabache, 1755, par le Sr Bellin, ing[enieu]r de la Marine/MD)

[147] LCP, Aa.806 P 72, TARASCON, BERTHOUD AND C[O]., *An address…, op. cit.,* p. 7-8, trad. MD.



Carte 35 : Mise en œuvre du plan de Tarascon
visant au développement commercial de Philadelphie et de la Pennsylvanie
(Eastern North America, an untitled map, Rigobert Bonne, 1771/MD)

La mise en œuvre d'un projet d'une telle envergure passe obligatoirement, afin de gommer l'obstacle des chutes, par la construction de

> « *navires sur l'Ohio, au-dessous des rapides*, qui exporteront directement les produits de ce pays vers les ports étrangers, *en ramèneront à Philadelphie*, d'où ces articles en retour, ou d'autres achetés avec ce qu'ils auront produit, seront transportés à Pittsburgh, et au-delà par l'Ohio, l'Alleghany et le French Creek, dans des embarcations qui ramèneront à Pittsburgh les marchandises propres à être envoyées à Philadelphie, soit pour l'exportation, soit pour la consommation intérieure : Pittsburgh sera ainsi constamment approvisionnée en marchandises acheminées ensuite par wagons jusqu'à Philadelphie. [148]»

Et le commerçant de multiplier les arguments afin de convaincre les futurs investisseurs en insistant d'abord sur le fait que ses propres bateaux ont déjà acheminé à Pittsburgh et Philadelphie « le chanvre du Kentucky et d'autres articles [qui] fourniront des matériaux à nos manufactures, contribuant ainsi, dans une large mesure, à nous rendre indépendants de ceux des pays étrangers ; l'essentiel de ces articles sont le chanvre, le lin, le coton, les pelleteries et

[148] LCP, Aa.806 P 72, TARASCON, BERTHOUD AND C^O., *An address…, op. cit.,* p. 9-10, trad. MD. On a respecté les caractères italiques utilisés dans le texte original.

le plomb. [149]». De même, d'autres produits, « en raison de leur masse, tels que le tabac, le coton, les céréales, la potasse, etc. ne peuvent y être envoyés que par le Mississipi [150]». Enfin, le choix du site de Pittsburgh, outre le revers essuyé par l'entreprise Tarascon, est justifié par des raisons économiques (une économie évaluée à « au moins 25 $ sur le passage de chaque bateau ») et pratiques qu'il faut prendre en compte [151]:

> « La navigation entre Pittsburgh et Louisville ne peut être conduite avec prudence que sur de petits bateaux et des radeaux, et c'est sous les rapides que doivent être construits et chargés les bâtiments propres à la mer. La nature semble avoir placé ces rapides comme une ligne de démarcation entre ces deux modes de navigation différents [152]».

En situant ses activités au centre de la vallée de l'Ohio, l'entreprise Tarascon, Berthoud et C° entend bien s'assurer un meilleur accès aux ressources et un contrôle accru du marché. Mais dans l'esprit de Tarascon, la capitale de la Pennsylvanie ne peut que rester le point de départ et la destination ultime de ce « cercle vertueux » commercial qui intègre à la fois New York et La Nouvelle-Orléans. Le projet entrepreneurial profite ainsi à trois bénéficiaires : à l'entreprise elle-même, bien sûr, mais aussi aux investisseurs qui auront tout avantage à attirer « la meilleure partie de leur commerce [à] Philadelphie [qui] deviendra nécessairement le plus grand dépôt de leurs capitaux, la plus grande source de leurs approvisionnements et le centre de leurs échanges », et enfin à la nation tout entière qui s'en trouvera grandie et fortifiée, car [153]:

> « ces relations commerciales accroitront le commerce entre les habitants des pays de l'Est et de l'Ouest, et en unifiant de plus en plus leurs mœurs et coutumes, comme leur intérêt, elles renforceront les liens d'amitié entre eux et contribueront grandement à consolider et, nous l'espérons, à perpétuer l'Union américaine. [154]»

[149] LCP, Aa.806 P 72, TARASCON, BERTHOUD AND C°., *An address…, op. cit.,* p. 10-11, trad. MD.
[150] LCP, Aa.806 P 72, TARASCON, BERTHOUD AND C°., *An address…, op. cit.,* p. 13, trad. MD.
[151] LCP, Aa.806 P 72, TARASCON, BERTHOUD AND C°., *An address…, op. cit.,* p. 11, trad. MD.
[152] LCP, Aa.806 P 72, TARASCON, BERTHOUD AND C°., *An address…, op. cit.,* p. 12, trad. MD.
[153] LCP, Aa.806 P 72, TARASCON, BERTHOUD AND C°., *An address…, op. cit.,* p. 13, trad. MD.
[154] LCP, Aa.806 P 72, TARASCON, BERTHOUD AND C°., *An address…, op. cit.,* p. 13, trad. MD.

Le développement parallèle et récent de l'économie des pays d'Ouest et de Louisiane fera effectivement de Philadelphie l'une des plaques tournantes du commerce atlantique et du commerce intérieur avec les nouveaux territoires et les îles. Le *Commercial Directory* y répertorie encore en 1823 10 banques, 11 compagnies d'assurances, 129 maisons commerciales, 115 importateurs de marchandises sèches. Des manufactures nombreuses et performantes produisent et transforment textiles, fer, verre, papier et boissons alcoolisées. Les seuls commerçants nommément répertoriés comme importateurs de marchandises françaises sont encore au nombre de quatre à La Nouvelle-Orléans et cinq à Philadelphie en 1823[155]. Les raisons sociales de ces derniers, si elles ont évolué, témoignent de la permanence et de l'efficacité du réseau. Jean-Joseph Borie, qui a émigré au début des années 1800 et intégré d'abord la maison Laborde Millet, a ouvert sa propre entreprise d'import-export au 59 *South Front street*, en compagnie de son beau-frère Pierre Laguerenne[156]. Jean-Toussaint Bousquet, après le retour de son frère à Bordeaux, s'est associé avec Jean-Antoine Dutilh, revenu de La Havane[157]. Leur maison de la 30 *Walnut Street* jouxte celle d'un de leurs probables associés, John Durand, installé au 30 1/2 de la même rue. (François) Gabriel Garesché poursuit au 11 *Minor Street* le commerce initié par son grand-père Isaac, ses oncles Jacques et Jean, et son père Daniel entre La Rochelle, Saint-Domingue et les États-Unis. Son frère Paul est installé à New York[158]. Ainsi perçoit-on mieux l'opportunité commerciale offerte aux commerçants francophones par la vallée de l'Ohio, réceptacle des produits manufacturés et précieux venus de la côte est et de l'Europe, qui trouve un double débouché pour ses productions agricoles, son bétail, ses matières premières et ses produits manufacturés avec l'est par voie de terre, et, par le Mississippi, à destination de La Nouvelle-Orléans, où 372 commerces et au total 14 importateurs de marchandises sèches sont répertoriés en 1823[159]. Le schéma ci-après, constitué à partir des données fournies par le *Commercial Directory* de 1823, synthétise la richesse de ces échanges.

[155] *Commercial Directory*, Philadelphie, J. C. Kayser & C°, 1823, p. 169 et 233.

[156] HSP, Collection 1602, *Borie Family Papers*, présentation, 1791-1888.

[157] HSP, Collection 0184, *Dutilh & Wachsmuth papers, 1704-1859, Papers*, MARZAGALLI Silvia, *op. cit*., p. 357-358.

[158] HOLLAND Dorothy Garesché, *The Garesché, De Bauduy, and Des Chapelles Families: History and Genealogy,* Saint-Louis, Schneider, 1963, p. 241.

[159] Les chiffres mentionnés dans le texte et récapitulés dans le schéma sont issus du *Commercial Directory* de 1823, p. 157, 160,189, 223, 225-226, trad. MD.

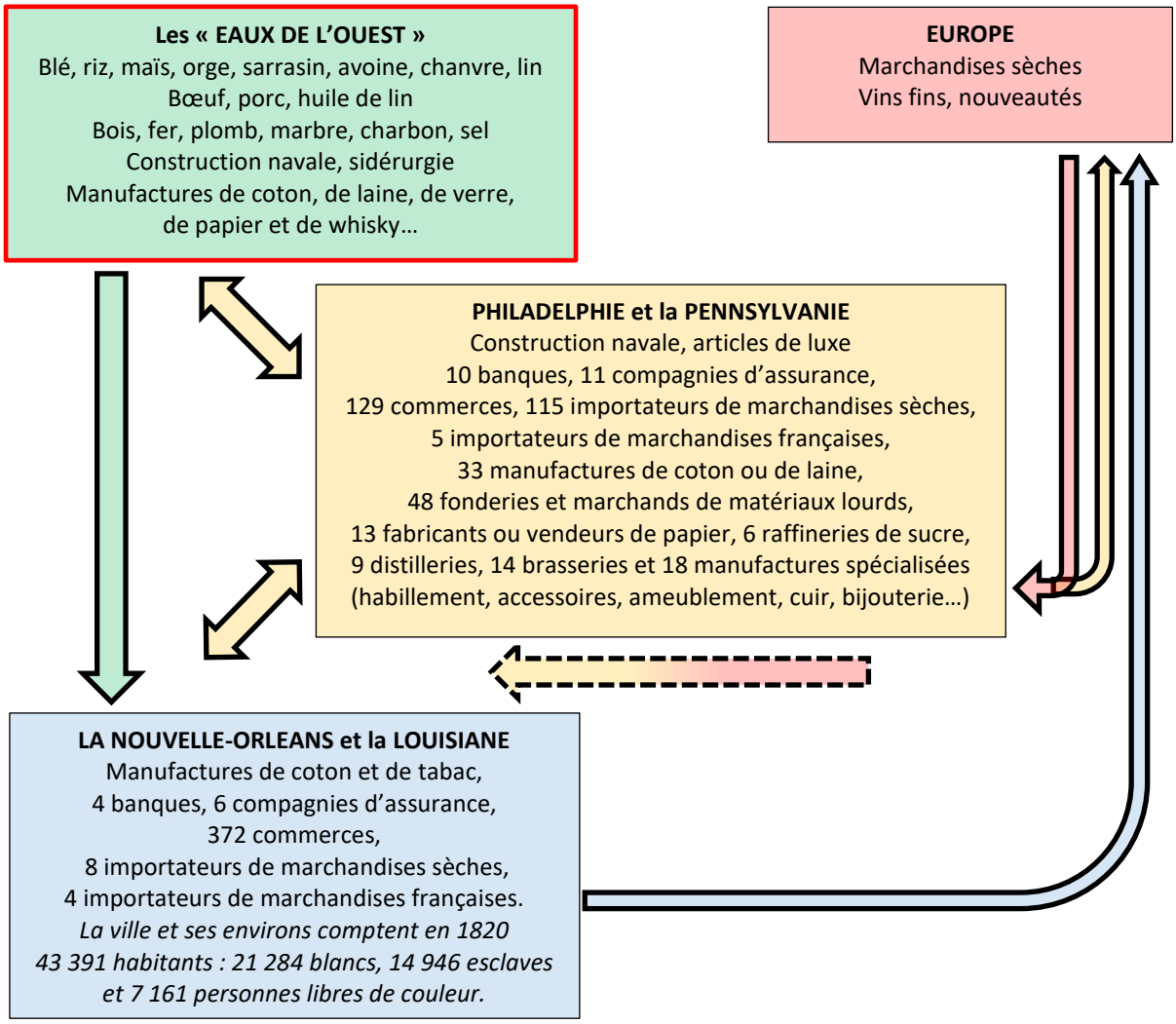
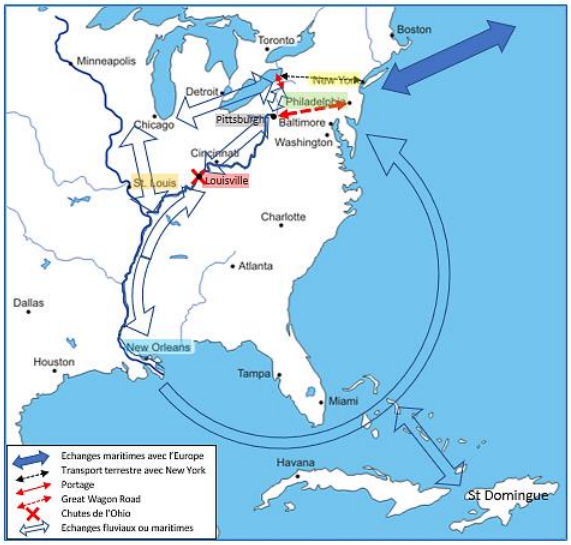


Schéma 6 : Philadelphie comme carrefour commercial (Commercial Directory de 1823/MD)

Telles sont les grandes lignes d'un projet dont l'ambition n'a d'égale que la finesse d'une analyse que la carte ci-après tente de synthétiser :



Carte 36 : Philadelphie, plaque tournante du commerce des États-Unis (d-maps.com/MD)

2. 2. Le complexe de Shippingport, un outil de développement

L'installation de l'entreprise Tarascon, Berthoud et C° à Louisville a lieu peu après la publication de l'*Adresse aux citoyens de Philadelphie*. Le voyageur Christian Schultz, lors de son passage à Louisville au début de l'année 1807, note que :

> « Cette ville contient cent vingt maisons; c'est le chef-lieu du comté et la construction navale y est très active ; plusieurs grands navires ont déjà été construits, et les nombreux avantages dont elle jouit dans ce domaine par rapport à toutes les villes situées au-dessus des chutes sont le gage d'un succès qu'on lui souhaite. [160]»

Le voyageur, en soulignant la taille des navires déjà construits et les avantages dont jouit la ville, confirme la pertinence du choix des frères Tarascon qui implantent leur chantier naval à Shippingport *« au-dessous des rapides* [161]*».* Les rapides ou chutes de l'Ohio constituent le seul obstacle naturel à la circulation fluviale depuis la source de l'Ohio à Pittsburgh jusqu'au golfe du Mexique. Leur dénivelé, estimé par Michel Chevalier à 7,50 m sur 3,2 km, peut paraître relativement négligeable, mais les obstacles naturels et la force du courant sont tels que « des pilotes expérimentés dirigent [les bateaux] dans les grandes eaux et les font décharger en tout ou partie, lorsqu'ils en reconnoissent l'utilité. [162]» Ces obstacles naturels sont parfaitement décrits par le Général Collot en 1796 :

> « Ce qui forme le rapide est un grand banc de pierres calcaires. […] Près du rapide, les îles et les rochers qui le forment occupent près des trois quarts du lit de la rivière […]. Les eaux n'ont d'autres passages, dans les temps secs, que du côté du Nord-Ouest ; mais comme elles se trouvent très resserrées, que le plan sur lequel elles roulent est très incliné, […] elles se précipitent avec impétuosité et se brisent avec violence. Du côté obstrué, on ne trouve que cinq ou six pouces d'eau, souvent même point, et le banc de pierre se découvre totalement. [163]»

---

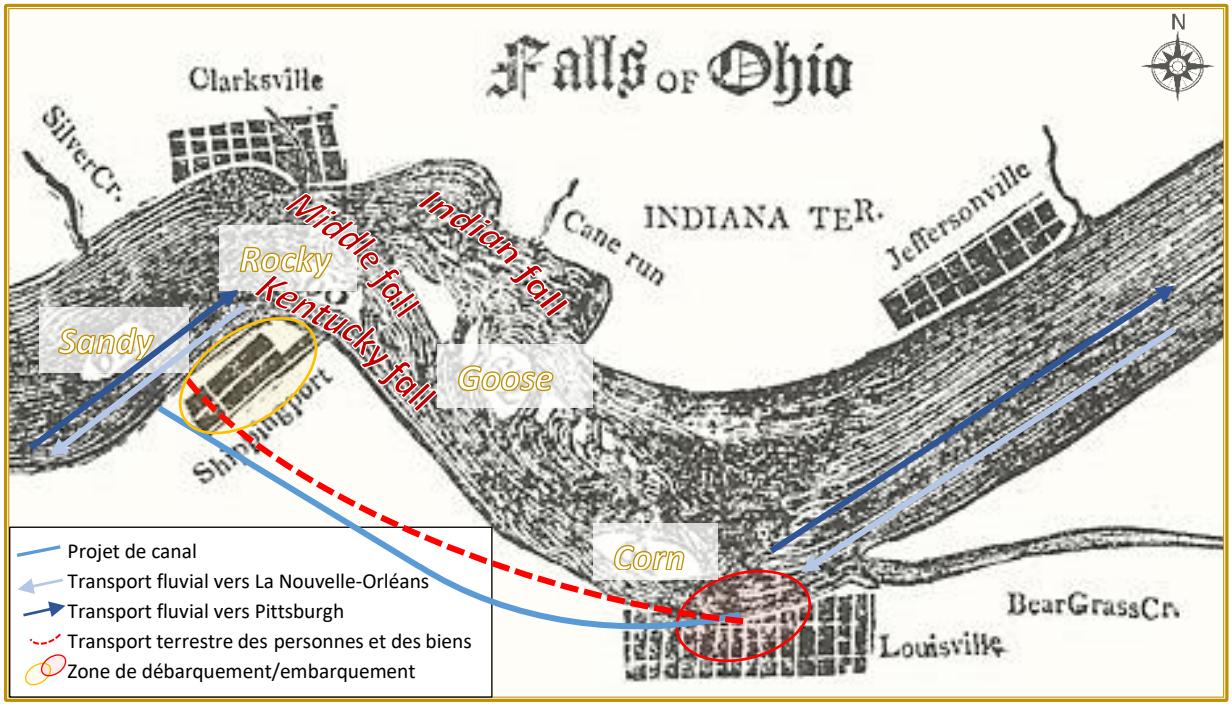
[160] SCHULTZ Christian, *Travels on an Inland Voyage through the states of New York, Pennsylvania, Virginia, Ohio, Kentucky, and Tennessee and through the Territories of Indiana, Louisiana, Mississippi, and New Orleans, Performed in the Year 1807 and 1808*, New York, Isaac Riley, 1810, p.142-43.

[161] LCP, Aa.806 P 72, TARASCON, BERTHOUD AND CO., *An address…, op. cit.,* p. 9-10, trad. MD. On a respecté les caractères italiques utilisés dans le texte original.

[162] CHEVALIER Michel, *Histoire et description des voies de communication aux États-Unis et des travaux qui en dépendent*, tome I, Paris, Charles Gosselin, 1840, p. 70. PERRIN DU LAC François-Marie, *Voyage dans les deux Louisianes et chez les nations sauvages du Missouri, par les États-Unis, l'Ohio et les Provinces qui le bordent*, Paris, Capelle & Renand, 1805, p. 157.

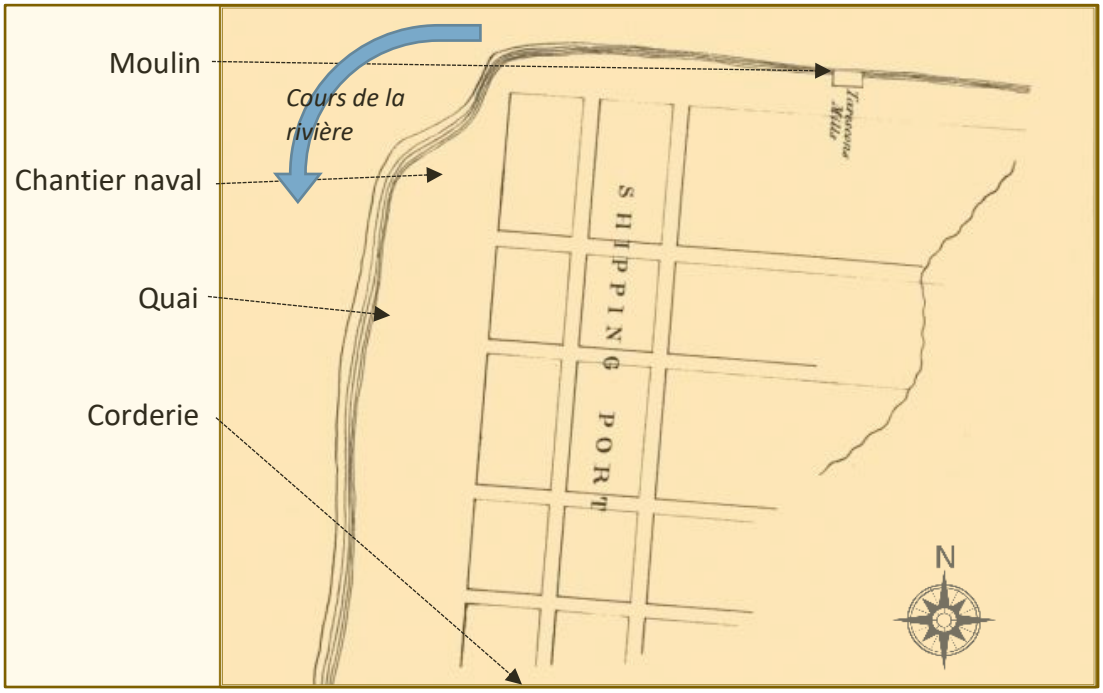
[163] COLLOT Georges Henri Victor, *Voyage dans l'Amérique septentrionale…, avec un atlas de 36 cartes, plans, vues et figures*, tomes I et II, Paris, Arthus Bertrand, 1826, p.213.

La plupart du temps, les bateaux empruntaient le cours principal de la rivière par le Nord-Ouest et l'*Indian Fall*. Les passagers débarquaient à Louisville sur la rive sud et rejoignaient le point d'embarquement en suivant la route longeant la rivière. Les marchandises étaient déchargées et transportées par voie de terre de l'autre côté des chutes, où elles étaient chargées à nouveau sur le bateau. Le déchargement du frêt avant le passage des rapides était nécessaire, excepté durant les quelques semaines de hautes eaux au printemps. Par le fait, Louisville, « lieu de séjour obligé pour les bateaux qui y attendent le moment favorable pour passer les chutes », prend de l'expansion et sa population augmente de 300 % entre 1810 et 1820[164]. Mais le passage des chutes, qui génère une perte de temps et une fluctuation, voire une hausse des frais de transport en amont et en aval en période d'affluence, reste un obstacle majeur à la circulation fluviale. Les documents présentés ci-après rendent compte de la manière dont les frères Tarascon, en s'établissant sous les chutes, se jouent des obstacles et font de Shippingport le port septentrional de la navigation océanique par l'Ohio.



Document 29 : Le passage des chutes de l'Ohio (Zadok Cramer, Navigator, 8e édition, 1814/MD)

[164] FHSL, *Extrait d'un voyage…,* entrée du 27 septembre 1799. YATER George H., *Two Hundred Years at the Fall of the Ohio: A History of Louisville and Jefferson County, Louisville, KY*, Filson Club, Incorporated, 2e éd., 1987, p. 24-25.



Document 30 : Localisation des infrastructures de Shippingport
(Extrait d'un croquis du canal de Shippingport, sur une résolution du Sénat des États-Unis, 18 décembre 1827/MD, http://mapsofthepast.com [Consulté le 2 février 2018])

L'ensemble de Shippingport est judicieusement situé à l'ouest de Louisville, entre les îles *Rocky* et *Sandy*, sur la rive gauche de l'Ohio au bord du passage secondaire nommé *Kentucky Fall*. Un bief canalise les eaux de la rivière et alimente le moulin. Le chantier naval, les entrepôts et les quais d'expédition jouxtent l'Ohio tandis qu'une corderie d'une longueur de 1 200 pieds (365 mètres) clôt le dispositif au sud[165].

Au moment où ils développent le complexe de Shippingport, les frères Tarascon et James Berthoud intègrent pleinement le commerce transatlantique et le système économique colonial et postcolonial. La vision entrepreneuriale dépasse les rives de l'Ohio pour embrasser un système économique de vaste dimension que leur ouvre la construction de navires transocéaniques. Tel est l'atout de taille sur lequel ils misent pour entrer dans le jeu commercial en en affrontant les risques. Car, à l'encontre de ce qu'a pu écrire Leland Baldwin, le développement du commerce fluvial dans la vallée de l'Ohio ne constitue en rien une « phase romantique et mineure de la conquête de l'Ouest » et les Frères Tarascon et James Berthoud ne se sont pas lancés dans cette entreprise avec « une ignorance heureuse des nombreux obstacles que les cours de l'Ohio et du Mississipi offraient aux navigateurs», loin

[165] KLEBER John J. *The Kentucky Encyclopedia*, Lexington, U. P. K., 1992, p. 819.

s'en faut[166]. Si l'entreprise a pour objectif déclaré de générer des profits en intégrant un marché lucratif, elle n'en nécessite pas moins une importante prise de risque. Des risques dus à une nature ingrate qui conduit les frères Tarascon et d'autres après eux à perdre leurs bateaux. En avril 1807, l'*Atkinson* s'échoue, le *Tuscaroa* et le *Rufus King* se percutent et le *Penrosa* est contraint d'attendre la montée des eaux pendant un an à Louisville. Des risques aussi que vont multiplier les conflits et un climat politique international où embargos, sanctions et restrictions commerciales freinent ou immobilisent l'activité.

Les investisseurs de Philadelphie ont souscrit à l'appel de fonds lancé par Louis Tarascon, et parmi eux Joseph Donath et Jacques Mazurié avec lesquels la firme aura longtemps maille à partir[167]. L'*Historical Society of Pennsylvania* conserve dans les archives du juge Cadwalader le *memorandum* de toute l'affaire, rédigé par Joseph Donath en 1823[168]. On y apprend qu'

> « à la sollicitation de L. A. Tarascon, il [Berthoud] s'engagea sur nous [Donath et Mazurié] à lui avancer une somme de 20000$ pour laquelle il nous signa une hypothèque et un mandat sur Shippingport, pour la somme.
>
> En 1807, les Tarascon et J^es^ Berthoud firent faillite et mirent fin à leur partenariat. Sur la division de la propriété, James Berthoud retint 10 lots comme sa part et refusa de transférer les actions de Shippingport aux Tarascon, s'ils ne s'engageaient pas sur nous à lever l'hypothèque des dix lots, ce à quoi nous consentîmes finalement à contrecœur. [169]»

Les biens communs sont partagés : le chantier naval et l'entrepôt reviennent à James Berthoud et à son fils Nicholas, tandis que les frères Tarascon conservent le moulin…et leurs dettes[170]. Les comptes entre anciens associés sont finalement soldés au début de l'année

---

[166] BALDWIN Leland D., "Shipbuilding on the Western Waters, 1791-1817," *Mississippi Valley Historical Review* 20, Juin 1933, 29, p. 43-44, trad. MD.

[167] Le 4 mai 1783, le comte de Sarsfield demande à Benjamin Franklin une lettre de recommandation pour Jacques Mazurié, un Breton de Landerneau, qui veut établir une maison de commerce à Philadelphie. La même démarche est effectuée le 23 juin 1783 par Jan Ingen Housz au bénéfice de Joseph Donath, agent du commerçant viennois Weinbrenner. La firme Donath et Mazurié aura pignon sur rue à Philadelphie entre 1790 et 1820. www.search.amphilsoc.org/collections/view?docId=ead/Mss.B.F85inventory07-ead.xml (Benjamin Franklin Papers Part 7, XXVIII, 79 et 182 [Consulté le 5 avril 2018]).

[168] HSP, *Cadwalader Collection, Mazurié Estate*, Box 351, folder 3, memorandum de Joseph Donath, 1834, trad. MD.

[169] HSP, *Cadwalader Collection, Mazurié Estate*, *op. cit*., trad. MD.

[170] CRNKOVICH John J., « Tarascon Jr, James Berthoud & C°…", *op. cit*., p. 20-21.

1808. Mais aux 37 464 $ dus à Donath et Mazurié par les frères Tarascon s'en ajouteront par la suite plus de 33 000, de sorte qu'à la fin de l'année 1815 le montant total de la dette s'élève à plus de 71 000 $[171].

Le grand projet de commerce transatlantique semble donc s'évanouir au profit d'une activité manufacturière en apparence moins ambitieuse et clairement orientée vers le commerce intérieur. Même s'il peut être le fait d'un compréhensible découragement passager face à l'adversité, le choix des frères Tarascon, quoique sans aucun doute mûrement réfléchi, est par ailleurs subordonné à un contexte national et international particulièrement défavorable. À ce moment précis, le commerce transatlantique est en effet sérieusement mis à mal. Sur fond de guerres napoléoniennes et de blocus continental, le 22 juin 1807, les flottes britannique et américaine entrent en conflit dans la baie de Chesapeake, suite à quoi Thomas Jefferson signe le 2 juillet un décret interdisant les eaux américaines aux navires britanniques, puis en décembre de la même année l'embargo total sur les produits étrangers. La mesure donne lieu à de vives réactions : des libelles circulent et l'on entend : « Thomas Jefferson, vous êtes le plus fieffé imbécile auquel Dieu ait donné vie. Puisse-t-il vous vouer au diable. [172]» La mesure a beau être adoucie par le *Non-Intercourse Act* en mars 1809, l'embargo et ses conséquences affectent immédiatement, et jusqu'au début de la Guerre de 1812, les échanges commerciaux atlantiques. En 1808, la valeur des importations est diminuée de moitié, passant de 138 à 57 millions de dollars et celle des exportations américaines passe de 108,3 millions à 22,4 millions de dollars, soit moins du cinquième de sa valeur de 1807 [173]. Outre ses conséquences désastreuses sur le commerce et l'agriculture, l'embargo, s'il favorise les manufactures et le commerce intérieur, affecte de plein fouet la construction navale dont la prospérité est intimement liée à celle du commerce extérieur[174]. Dans la décennie qui suit l'embargo, l'avènement de la vapeur concurrence la construction navale traditionnelle et améliore considérablement la navigation fluviale : en 1817, le steamboat *Washington* remonte l'Ohio de La Nouvelle-Orléans à Louisville en un peu moins d'un mois et dans les

[171] HSP, *op. cit., ibidem*.

[172] PETERSON Merrill D., *Thomas Jefferson and the New Nation*, New York, Oxford University. Press, 1975, p. 904, trad. MD.

[173] JENNINGS Walter Wilson, *The American Embargo, 1807-1809 with Particular Reference to its Effect on Industry*, Iowa City, University Press, 1918, p. 231, *Statistical Abstract of the United States*, U.S. Department of Commerce, Washington, 1930, p. 473.

[174] BALDWIN Leland D., "Shipbuilding…"*op. cit*., p. 42-43, HULBERT Archer B., "Western Ship-Building." *American Historical Review* 21, No. 4, Juillet 1916, p. 732-733.

années 1820, un navire à vapeur parcourt en moyenne une distance quotidienne de 100 *miles* (185 kilomètres)[175]. Il semble cependant, pour suivre Louis C. Hunter qui a fait valoir qu' « au-dessus des chutes à Louisville il y avait peu de navigation à vapeur avant 1820 », que le développement du steamboat ne soit pas la cause directe du déclin de la construction de navires à voiles[176]que l'on peut imputer à une autre raison, moins directe, mais tout aussi capitale que l'embargo : la rareté de l'argent[177]. En 1801, les États-Unis comptent trente banques d'État pour un capital global de douze millions de dollars. Dix ans plus tard, leur nombre a triplé. Mais la plupart sont situées sur la côte est et celles de l'Ouest, peu nombreuses (la première banque de Pittsburgh n'ouvrira qu'en 1804), peinent à répondre aux besoins en capitaux et en crédits[178]. C'est donc bien l'embargo de 1807 qui, en se trompant de cible, a lourdement nui à l'économie américaine et a condamné la construction des navires à voile, au grand dam des frères Tarascon, contraints à envisager un changement radical de leur stratégie commerciale.

2. 3. Un changement de stratégie

Confrontés aux pires difficultés et bridés dans leur élan par les conséquences de l'embargo, les frères Tarascon renoncent à leur grand projet de construction navale mais ne quittent pas Louisville pour autant. Sensibles au large potentiel économique offert par le site qu'ils envisagent cette fois plus comme un entrepôt régional propre au développement du commerce des pays d'Ouest qu'un centre de distribution et d'échange des marchandises d'Europe et de la côte est, ils repensent leur stratégie et redéfinissent leur projet. Les jeunes États-Unis s'inscrivent dans le modèle jeffersonien d'une nation agraire, remède contre la corruption et garante d'une prospérité toute républicaine. « La perception […] selon laquelle l'Ouest, en attente d'être peuplé, promettait l'expansion indéfinie d'une société reposant sur la simplicité du modèle agricole devint la garantie la plus certaine que les États-Unis conserveraient leurs institutions républicaines [179]». L'expédition de Lewis et Clark concentrait tous les espoirs fondés sur une extension vers l'Ouest et le Pacifique, assurant l'indépendance

[175] CRAMER Zadok, *Navigator, op. cit*., p. 54, GRUENWALD Kim M., *River of Enterprise…, op. cit.,* p. 114-115.

[176] HUNTER Louis C., *Steamboats on the Western Rivers: An Economic and Technological History*, Cambridge, Mass., 1949, p. 433.

[177] On pourra consulter sur ce sujet MURPHY Sharon Ann, *Other People's Money: How Banking Worked in the Early American Republic*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 2017.

[178] TRIMBLE William F., "From Sail to Steam…", *op. cit*., p. 157.

[179] SMITH Henry Nash, *Virgin Land: The American West as Symbol and Myth*, Cambridge, London, Harvard University Press, 1950, p. 128.

vis-à vis de l'Europe et une véritable « « révolution permanente, qui reproduirait le commencement de la nation par la multiplication de nouveaux États républicains et autonomes [180]». Hélas ! La nature parfois hostile du territoire, l'opposition des autochtones à la politique de conquête, les conflits permanents en Europe transforment le rêve en illusion[181]. La politique protectionniste menée par Jefferson sonne le glas du système commercial de type colonial dont la construction navale était l'outil essentiel, au bénéfice du commerce intérieur dopé par l'expansion du marché agricole et le développement des manufactures locales : de simple moyen qu'il était, le commerce intérieur dans la vallée de l'Ohio, quand il embrasse les pays d'Ouest, devient donc une fin. Pour être déterminant, ce changement de cap ne constitue pas une idée foncièrement neuve. Les derniers mots de *l'Adresse au Citoyens de Philadelphie* caressaient déjà l'espoir que des relations commerciales accrues

> « entre les habitants des pays de l'Est et de l'Ouest, […] en unifiant de plus en plus leurs mœurs et coutumes, comme leur intérêt, […] renforceront les liens d'amitié entre eux et contribueront grandement à consolider et, nous l'espérons, à perpétuer l'Union américaine. [182]»

Les anciens partenaires poursuivent leurs activités à Shippingport. James Berthoud y construit barges et *keelboats*, exploite un *commission store* et entre en affaires avec John Wesley Hunt de Lexington[183]. Le coton de La Nouvelle-Orléans est acheminé par Berthoud jusqu'à Lexington d'où Hunt expédie cordages et sacs de chanvre vers La Nouvelle-Orléans. De leur côté, les frères Tarascon œuvrent activement à la construction d'une route pavée afin d'améliorer le transport des personnes et le portage des marchandises entre Louisville et Shippingport, construisent des entrepôts, une scierie et une corderie de douze cents pieds

[180] ONUF Peter S., *The Mind of Thomas Jefferson*, Charlottesville, London, University Press of Virginia, 2007, p. 107. En 1824, Tarascon proposera le percement d'une route à travers les Rocheuses, qui ouvrirait l'Océan Pacifique aux États-Unis.

[181] On pourra consulter sur le sujet ONUF Peter S., *Jefferson's Empire : The Language of American Nationhood*, Charlottesville, London, University Press of Virginia, 2000 et PEIRANO Pierre-François, « L'Amérique de Thomas Jefferson : entre rêve et illusion ? », *Les chantiers de la création*, 3, 2010, http://journals.openedition.org/lcc/278 [Consulté le 21 août 2018].

[182] LCP, Aa.806 P 72, TARASCON, BERTHOUD AND C[O]., *An address…, op. cit.,* p. 13, trad. MD.

[183] Originaire du New Jersey, John Wesley Hunt (1773-1849) ouvre en 1795 à Lexington un magasin qu'il tient en relation avec son cousin Abijah établi à Cincinnati. Ce dernier travaille en partenariat avec ses frères Jérémie et Jess Hunt, et Elijah Smith jusqu'en 1798, date à laquelle il s'installe à Natchez où il se consacre à la production et au traitement du coton qu'il expédie en Angleterre. John Wesley Hunt, quant à lui, diversifie très tôt ses activités et fait fortune grâce au commerce des esclaves, du chanvre et du coton, à l'élevage de chevaux, la spéculation, la banque et les assurances. D'après les sites https://nyx.uky.edu/fa/findingaid/?id=xt7bcc0ts29j et https://legacy.lib.utexas.edu/taro/utcah/01243/cah-01243.html [Consultés le 24/04/2018].

que Fortescue Cumings a décrit comme « l'une des meilleures corderies des États-Unis [184]». Le quai de débarquement, dont le droit s'élève à vingt-cinq *cents* par jour, est agrandi et un premier moulin est construit sur le bord de la rivière[185]. Hélas, en janvier 1809 une inondation, de quinze pieds plus élevée que toutes les précédentes, contraint les habitants de Shippingport à se réfugier dans une goélette ancrée sur le bord de la rivière et détériore le moulin, les entrepôts et les autres installations qui sont patiemment reconstruits[186], tandis que, cent *miles* plus au sud-ouest, Jean-Jacques Audubon s'apprête à construire le sien.

De retour à Henderson en 1811, Audubon établit un nouveau partenariat avec son beau-frère Thomas W. Bakewell qui entend bien profiter de sa connaissance du français et de ses ressources pour monter une affaire d'import-export avec La Nouvelle-Orléans ; mais le projet atlantique est vite compromis par la déclaration de la guerre de 1812. Les deux associés prospèrent alors grâce à la spéculation et au commerce avec les petites villes de l'intérieur. Un second commerce est ouvert à Shawneetown. Contrairement à la légende établie, « Audubon possédait un sens des affaires aiguisé à défaut d'être toujours avisé. Il a peut-être dédaigneusement boudé l'"homme d'affaires" chez Rozier, mais son goût de l'entreprise et des nouveaux projets l'inscrivent clairement au cœur de l'innovation économique - et de la turbulence - de son époque. [187]» Les affaires sont plutôt bonnes, suffisamment en tous cas pour qu'en 1813 il s'inscrive dans une économie familiale de type esclavagiste héritée de son père en achetant « neuf esclaves pour un peu plus de dix mille dollars » et quatre lots en ville[188]. Le 16 mars 1816, un nouveau projet voit le jour : un bail d'exploitation d'un terrain jouxtant la rivière est obtenu pour une durée de 95 ans : on y érige un imposant moulin à vapeur et une scierie. Thomas W. Pears se joint bientôt à cette entreprise pour le moins considérable : bardé de planches de peuplier fixées sur des rondins d'un pied de diamètre, le moulin reposait sur des murs de fondation en pierre plate de quatre pieds et demi d'épaisseur. La machinerie, qui posa vite d'innombrables problèmes, était l'œuvre de David Prentice, un

[184] CUMING Fortescue, *Cuming's Tour to the Western Country*, Cleveland: Arthur A. Clark C°., 1904, p. 260.

[185] JOHNSON Leland R. & PARRISH Charles E., *Triumph at the Falls: The Louisville and Portland Canal*, Louisville, US Army Corps of Engineers, 2007, p. 13, MCGIRR Newman F., "Tarascon of Shippingport at the Falls of the Ohio," *West Virginia History 7* (Jan. 1946), p. 89, 100.

[186] Lexington, KY, *Kentucky Gazette*, 17 January 1809, RICHARDSON William, *Journal from Boston to the Western Country, 1815-1816*, New York, Valve Pilot Corporation, 1940, p. 11.

[187] NOBLES Gregory, *John James Audubon…, op.cit., ibidem*, trad. MD.

[188] STARLING Edmund Lynn, *History…, op. cit.,* p. 150, cité par NOBLES Gregory, *John James Audubon…, op.cit.,* p. 51, trad. MD.

mécanicien d'origine écossaise. L'affaire prend rapidement de l'extension : les excédents de blé produit dans les environs alimentent le moulin à blé et tout le comté d'Henderson use régulièrement des services de la scierie. On fait construire un petit bateau à vapeur nommé *Henderson*, source de bien des déboires et de déconvenues avec un autre investisseur nommé Samuel Bowen. On en vient aux mains. Bakewell quitte le navire ; Nicholas Berthoud intègre brièvement le partenariat en février 1819. Mais bientôt, « on préféra l'usage de la brique à celui du bois pour la construction des maisons » ; les conséquences de la guerre font chuter l'activité et la crise financière de 1819 met un terme au partenariat : c'est la faillite[189]. Audubon est emprisonné pour dettes à Louisville. Contraint de vendre son moulin 14 000 dollars, sa maison 7 000 dollars et ses sept esclaves 4 500 dollars, il est accueilli par son beau-frère Nicolas Berthoud : « je me rendis chez les Berthoud, chez qui je fus aimablement reçu ; c'étaient de bien bons amis. [190]»

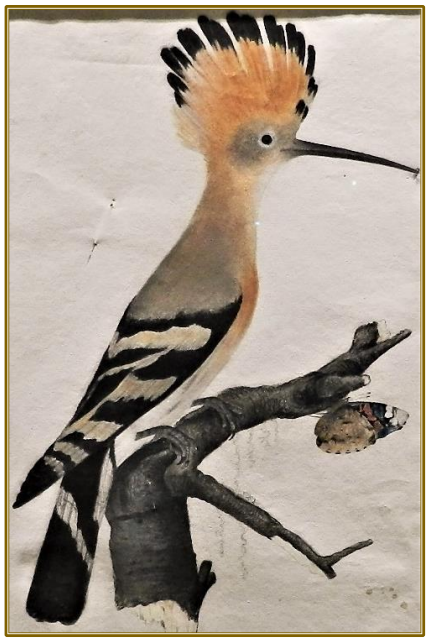


Photo 9 : Huppe fasciée (avant 1806)
Muséum de La Rochelle (photo MD)

Il se fait alors une petite réputation dans le métier de portraitiste à Shippingport, puis Daniel Drake l'engage comme taxidermiste au *Western Museum* à Cincinnati[191]. Le 12 octobre 1820, il embarque comme passager non payant, sur « la barge d'un certain Jacob Aumack, à destination de La Nouvelle-Orléans. [192]» Le 3 novembre 1820, il confie à son journal : « Nous avons levé l'ancre au lever du jour et passé Henderson au lever du soleil. Je regardai le moulin peut-être pour la dernière fois, et […] je lui dis adieu pour toujours. [193]» Transformé en séchoir à tabac, le moulin d'Henderson brûlera en 1913.

[189] D'après HERRICK Francis Hobart, *Audubon the naturalist*, New York & London, D. Appleton-Century C°, 1938, p. 254-255, trad. MD.

[190] AUDUBON Maria R., *Audubon and his Journals*, vol. 1, New York, Charles Scribner's sons, 1897, p. 35, trad. MD.

[191] D'après HERRICK Francis Hobart, *Audubon the naturalist*, *op. cit*. Daniel Drake est le directeur de la Western Museum Society de Cincinnati.

[192] CHATELIN Yvon, « Vie, œuvre et postérité d'Audubon en quelques moments clés », *in* BOURROUX Lucille (dir.), *Jean-Jacques Audubon 1785-1851…, op. cit., Dessins de jeunesse, Catalogue raisonné*, Saintes, Le Croît Vif, 2017, p. 38.

[193] DEANE Ruthven, "Extracts from an Unpublished Journal of John James Audubon", *The Auk*, vol. 21, N°3, juillet 1904, p. 334, trad. MD.

Trente années de voyage, de la Floride au Labrador, des Carolines aux Rocheuses, à cheval, sur les premiers bateaux à vapeur, et le plus souvent à pied ou en canoë, donneront par la suite naissance à une œuvre monumentale : *Les oiseaux d'Amérique*, 435 planches au format « double-éléphant folio » représentant tous les oiseaux du continent nord-américain, une œuvre qui aujourd'hui encore fait référence.

En 1815, John et Louis Tarascon décident d'élargir leur activité, contractent un nouveau prêt d'un montant de 20 000 $ auprès de Donath et Mazurié, et entreprennent la construction d'un monumental moulin de six étages, dont Louis Tarascon dira qu'il a « contribué à extraire la farine du Kentucky du discrédit fangeux où elle croupissait. [194] » Les témoignages concordent qui font de ce moulin « le plus parfait des ouvrages de meunerie que l'on peut trouver dans cette région ou dans tout autre. [195]» Lors du voyage qu'il effectue en 1817 de La Nouvelle-Orléans jusqu'au Scioto, Edouard de Montulé fait la rencontre de « M. Tarascon […] un homme d'esprit dont la réputation est fort étendue dans les environs. [196]» Le jeune homme semble fort impressionné par le sens commercial du commerçant qui le fait « entrer dans un immense moulin qu'il a fait construire sur l'Ohio, afin d'envoyer la farine, au lieu de blé, à La Nouvelle-Orléans, ce qui est bien plus avantageux. [197]» Sa curiosité est piquée par l'ingéniosité qui a présidé à la construction de l'engin :

> « Ce moulin est remarquable par sa grandeur, et par la manière dont sont placées les roues. Elles sont horizontales; du centre à la circonférence de chacune, partent des planches inclinées comme celles d'une jalousie ; l'eau tombant dessus, et glissant à travers les ouvertures, les met beaucoup plus facilement en mouvement que nos roues verticales, qui ont d'ailleurs besoin d'une chute d'eau beaucoup plus considérable. [198]»

[194] JOHNSON Leland R. & PARRISH Charles E., *Triumph at the Falls…, op. cit.,* p. 13, TARASCON Louis A., *The Petition Presented by Lewis A. Tarascon of Shippingport, Jefferson County, Ky. To the General Assembly of Kentucky*, 1824, Filson Historical Society, Filson Library, Louisville, KY, Rare Pamphlet 380.13 T177.

[195] Description effectuée en 1819 par le Dr Mc Murtrie cité par WILLIAM L.A. ed., *History of the Ohio Falls Cities and their Counties*, Cleveland, L.A. Williams & Co., 1882, p. 358, trad. MD.

[196] MONTULE DE Edouard, *Voyage en Amérique, en Italie, en Sicile et en Egypte pendant les années 1816, 1817,1818 et 1819,* nouvelle édition, tome I, lettres I à XXV, Paris, Delaunay, 1821, p.204.

[197] MONTULE DE Edouard, *Voyage en Amérique…, op. cit.,* p.211.

[198] MONTULE DE Edouard, *ibidem*.

Entièrement construit en briques sur de solides fondations de pierre, l'ensemble culmine à trente-et-un mètres et revêt un caractère monumental[199]. Les fondations sont creusées en juin 1815, mais les travaux sont interrompus en 1816 par une nouvelle inondation. Joseph Donath s'émeut du désarroi de ses débiteurs :

> « leur moulin fut ruiné et partiellement balayé et, pour le reconstruire de manière à être à l'abri de tout semblable sinistre, ils ont épuisé leurs fonds et leur crédit et jeté ainsi les bases d'un embarras presque inextricable, encore augmenté par les espérances fondées sur des transports de farine à La Nouvelle-Orléans qui ont couvert à peine plus que le fret et les frais [200]».

L'essentiel de la structure ne sera finalement achevé qu'au printemps 1817 : un barrage sur la « chute du Kentucky », sur la rive gauche de la rivière, canalise l'eau dirigée par un bief jusqu'aux grandes roues à aubes qu'elle met en mouvement. Si les meules sont françaises, la mise en œuvre du processus, complètement automatisé grâce à un système combinant l'usage de la vis d'Archimède à celui d'élévateurs et de convoyeurs à courroie, est confiée à Oliver Evans. Pour suivre Liliane Perez et Catherine Verna, notons que « l'histoire des techniques se trouve au cœur des dynamiques de l'histoire générale. [201]» C'est au début des années 1780 qu'Evans s'intéresse à l'automatisation des moulins dans son Delaware natal. Amené à l'étage le plus élevé du moulin, le grain circule dans différents appareils destinés à le nettoyer, à l'écraser et à finalement séparer les différents produits[202]. Sans être proprement révolutionnaire, l'invention d'Evans pousse à son terme une évolution des techniques qui lui est bien antérieure. En 1790, le procédé d'Evans est breveté et les moulins automatisés se répandent sur la côte est des États-Unis. Son succès est tel que l'inventeur fait paraître en 1795 un guide du constructeur de moulin et du meunier[203]. Mais le bien-fondé du brevet est bientôt contesté par ses détracteurs, au point que Jefferson en personne concède « qu'il n'y

[199] A titre de comparaison, la tour Saint-Nicolas de La Rochelle atteint 37 mètres.

[200] HSP, *Cadwalader Collection, Mazurié Estate*, Box 351, folder 3, memorandum de Joseph Donath, 1834, trad. MD.

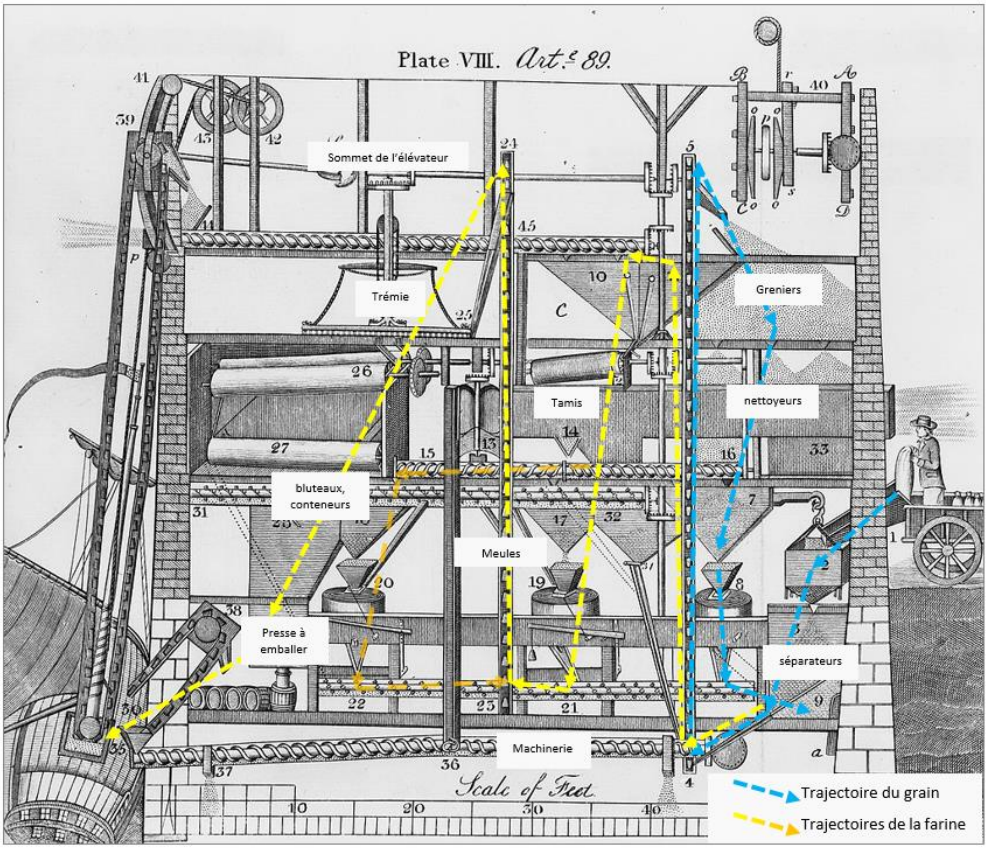
[201] A propos des circulations techniciennes, on consultera PEREZ Liliane et VERNA Catherine, « La circulation des savoirs techniques du Moyen-âge à l'époque moderne. Nouvelles approches et enjeux méthodologiques », *Tracés. Revue de Sciences humaines*, 16, 2009, http://journals.openedition.org/traces/2473 [Consulté le 22 août 2018].

[202] Sur le fonctionnement des moulins automatisés, on se reportera à SIGAUT François, « Moulins, industrie et société », *Culture technique*, 16, 1986.

[203] Le titre original du traité d'Evans est : *The young mill-wright & miller's guide*. Oliver Evans est également à l'origine de la première machine à vapeur à haute pression, et du premier véhicule amphibie et automobile américain.

a rien d'autre dans l'élévateur d'Evans que ` la vieille roue à sabots de l'ancienne Égypte ´ et dans son convoyeur qu'une vis d'Archimède. [204]» « Si l'on décompose l'invention d'Oliver Evans en ses éléments constitutifs, » écrit Sigfried Giedion, « Thomas Jefferson a raison, bien sûr [205]». Mais, si, à l'inverse, on s'intéresse à l'enchaînement des éléments, force est de reconnaître dans l'invention d'Evans le prototype de la minoterie moderne et la confirmation que « l'innovation n'est le monopole de personne : c'est un état d'esprit, une manière d'être, un pari confiant sur l'avenir. [206]» Le nouveau moulin de Shippingport est donc entièrement automatisé à partir de 1815, peu de temps après l'installation d'Evans à Pittsburgh d'où il organise l'exportation de ses inventions au Kentucky, en Ohio et dans tout le bassin hydrographique du Mississippi.

Le schéma explicatif proposé ci-après permet d'approcher le fonctionnement général du processus de fabrication que complète la description du moulin effectuée par le Docteur Mc Murtrie en 1819 :



Document 31 : fonctionnement du moulin automatisé d'Evans (planche VIII, extraite du « young mill-wright & miller's guide », O. Evans, J. Poupard, 1795, Library of Congress cph.3c10379)

[204] MOEGLIN Pierre, « Le paradigme de la machine à enseigner », *Études de communication*, 14, 1993.
[205] GIEDION Sigfried, *La mécanisation au pouvoir*, tome 1, Paris, Denoël, 1980, p. 104.
[206] PEYREFITTE Alain, *Du « Miracle » en économie, Leçons au Collège de France*, Paris, Odile Jacob, 1995.

« Les chariots contenant le blé ou autres grains à moudre sont amenés sous une arche qui ouvre sur une balance à trémie dans laquelle il est déchargé et pesé à raison de soixante-quinze boisseaux en dix minutes. De là, il est transporté par des élévateurs jusqu'au sixième étage où, après être passé au tamis, il est déposé dans les greniers; lors de la fabrication, il passe dans un «nettoyeur» d'un type nouveau, d'où il est transporté dans un grand tamis, et, de là, aux meules. Quand le blé est broyé, la farine est transportée par les ascenseurs jusqu'à une trémie circulaire au sixième étage d'où, après refroidissement, elle descend vers les blutoirs, le son étant déposé par un conduit à gauche et la farine de son par un autre à la droite. La farine divisée en trois qualités fine, superfine et moyenne, est amenée aux bacs de stockage, d'où elle passe aux barils qui sont rapidement remplis grâce à une presse. [207]»

Lors de son passage à Shippingport, Mc Murtrie laisse libre cours à son enthousiasme, face à un établissement qui, s'il « n'est pas encore terminé, […] a déjà coûté 150 000 $ à son propriétaire [et] produira cinq cents barils de farine par jour. [208]» Avec la fin de la guerre anglo-américaine en 1815, l'économie américaine prend un nouvel élan auquel participent pleinement les frères Tarascon qui construisent à Shippingport un centre manufacturier préindustriel de type précapitaliste, tant « la notion de « révolution industrielle (à défaut du terme précis) est fermement établie durant les décennies médianes du XIX[e] siècle [209] ». L'installation d'une « rangée d'assises de moulins », sur une distance de « deux mille six cent soixante-deux pieds, […] capables de produire conjointement deux mille barils par jour », « une série de roues à aubes » dont la force motrice serait utilisée « pour le filage du coton, le foulage, le tissage, etc. [210]» et la construction d'une distillerie sont bientôt envisagées. Et quand le jeune Joseph Barbaroux décide de construire son magasin d'accastillage à Shippingport, il confie à son oncle Joseph Martin-Picquet : « J'ai engagé deux hommes à me couper des arbres que Je ferai scier au moulin de Mr Tarascon [211]». La facilité de langage est caractéristique du fait qu'à l'activité initialement meunière du moulin, s'en sont progressivement ajoutées d'autres qui répondent aux multiples besoins d'une agriculture en

[207] Cité par WILLIAM L.A. ed., *History of the Ohio…, op. cit,* p. 358, trad. MD.
[208] Cité par WILLIAM L.A. ed., *History of the Ohio…, ibidem*, trad. MD.
[209] MACLEOD Christine, *Heroes of invention. Technology, liberalism and British identity 1750-1914*, Cambridge, Cambridge University Press, 2007.
[210] Cité par WILLIAM L.A. ed., *History of the Ohio…, ibidem*, trad. MD.
[211] FHSL, SC30, *Barbaroux Family Papers*, 1771-1884, Barbaroux à Martin-Picquet, le 7 juillet 1820.

constante évolution et au développement parallèle des manufactures[212]. La taille imposante du « moulin » n'a d'égale que l'ambition des deux Marseillais qui, en accroissant l'offre, contribuent à augmenter la demande et participent au développement du marché intérieur et du site. Là où naguère encore le colonel Campbell cultivait le tabac, les frères Tarascon ont développé un site manufacturier polyvalent qui compte en 1819 près de six cents habitants dont une grande partie est employée dans leur entreprise. Mais qui sont ces employés ? Sans aucun doute des esclaves, main d'œuvre à bas prix couramment utilisée sans scrupule dans les plantations, l'agriculture et les manufactures, mais dont il est difficile d'évaluer le nombre[213]. Dans son étude sur l'esclavage à Louisville et au Kentucky, J. Blaine Hudson avance, pour la seule cité de Louisville, le chiffre de 1 123 noirs quasiment tous esclaves pour une population totale de 4 020 habitants en 1820. Le comté de Jefferson compte pour sa part 4 853 noirs (dont 4 824 esclaves et 29 personnes de couleur libres), soit 38,1% de la population[214]. Le pourcentage a de quoi surprendre, mais n'en est pas moins révélateur de l'expansion de l'esclavage dans la vallée de l'Ohio. Selon Matthew Salafia, « plutôt que de constituer une ligne de séparation entre esclavage et liberté, la rivière Ohio devient l'espace où travail soumis et travail libre se mélangèrent et se fondirent en un système », et ce, même après la promulgation de l'Ordonnance du Nord-Ouest[215]. Les nouveaux colons venus du sud ou de l'est gagnent en effet le Nouveau Territoire et ont recours à la main d'œuvre servile de manière déguisée, pour le moins complexe, et souvent source de tensions entre États : tandis que l'esclavage pur et dur (*chattel slavery*) se poursuit au Kentucky, l'Indiana et l'Ohio pratiquent l'*indentured servitude*, une forme de sévère engagement sous contrat avec ou non possibilité de rachat de liberté à terme. C'est à ce type de contrat qu'ont recours les frères Tarascon à partir de septembre 1807 quand ils louent, pour une durée de deux ans, les esclaves d'Alexander Scott Bullitt, un planteur établi sur le domaine d'Oxmoor, à 13 kilomètres à l'est de Louisville[216]. Le dépouillement de la *Tax List* de Louisville effectué par J. Blaine

[212] Le même glissement de sens existe dans la langue anglaise où le mot moulin (*mill*) en vient à désigner toutes sortes de manufactures, voire d'industries.

[213] On pourra consulter sur le sujet : HUDSON J. Blaine, « Slavery in Early Louisville and Jefferson County, Kentucky, 1780-1812 », *Filson Club History Quarterly*, vol. 73, N° 3, juillet 1999.

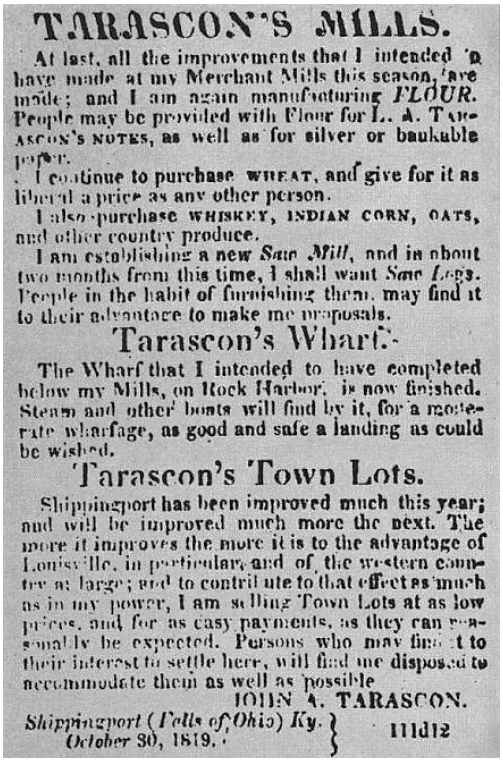
[214] HUDSON J. Blaine, « Slavery… », *op. cit*., p. 253.

[215] SALAFIA Matthew, *Slavery's Borderland, Freedom and Bondage along the Ohio River*, Philadelphia, University of Pennsylvania, 2013, p. 118, trad. MD.

[216] FHSL, Special Collections, Louisville, MSS A. B937c, Folders 38-40, *Bullitt Family Papers-Oxmoor Collection, 1683-2003,* Alexander Scott Bullitt Slave Rental Agreements, September 1, 1807- September 22, 1813.

Hudson révèle de plus qu'en 1811, John Tarascon exploite le travail de 20 esclaves sur les 73 acres qu'il possède sur les bords de l'Ohio[217].

Le moulin à peine achevé, les difficultés s'accumulent : la panique de 1819 cumulée à une sévère crise économique due en partie à une sécheresse de plus de six mois dans la vallée de l'Ohio et la perte de productivité du chanvre à la fin de la guerre de 1812-1815 affectent gravement l'économie tant au plan régional que national[218]. L'espoir, un temps entrevu, de voir se concrétiser les différents projets de construction d'un canal qui redynamiserait l'économie et faciliterait la circulation des bateaux à vapeur s'évanouit une fois encore. Dès 1819, Henry McMurtrie affirme haut et clair que « Le canal ne sera jamais construit sans le financement du gouvernement fédéral dont chaque habitant de cette partie de l'Union implore sincèrement l'aide et le support [219] ». Mais qu'importe ! Face à l'adversité, Jean-Antoine Tarascon s'attache fièrement à faire connaître par voie de presse les bienfaits sans nombre qu'il entend contribuer à dispenser aux habitants de Shippingport, à ceux de « Louisville en particulier et au pays occidental en général [220] ».



TARASCON'S MILLS.

At last, all the improvements that I intended to have made at my Merchant Mills this season, have made; and I am again manufacturing *FLOUR*. People may be provided with Flour for L. A. TARASCON'S NOTES, as well as for silver or bankable paper.

I continue to purchase WHEAT, and give for it as liberal a price as any other person.

I also purchase WHISKEY, INDIAN CORN, OATS, and other country produce.

I am establishing a new *Saw Mill*, and in about two months from this time, I shall want *Saw Logs*. People in the habit of furnishing them, may find it to their advantage to make me proposals.

Tarascon's Wharf.

The Wharf that I intended to have completed below my Mills, on Rock Harbor, is now finished. Steam and other boats will find by it, for a moderate wharfage, as good and safe a landing as could be wished.

Tarascon's Town Lots.

Shippingport has been improved much this year; and will be improved much more the next. The more it improves the more it is to the advantage of Louisville, in particular, and of the western country at large; and to contribute to that effect as much as in my power, I am selling Town Lots at as low prices, and for as easy payments, as they can reasonably be expected. Persons who may find it to their interest to settle here, will find me disposed to accommodate them as well as possible

JOHN A. TARASCON.

Shippingport (Falls of Ohio) Ky. } 111d12
October 30, 1819. }

Document 32 : Annonce de J.A. Tarascon dans le Louisville Public Advertiser, 30 octobre 1819

MOULINS DE TARASCON.

Enfin, toutes les améliorations que j'avais l'intention d'apporter à mes moulins cette saison sont effectuées, et je reprends la fabrication de FARINE. On peut payer la farine en NOTES DE L. A. TARASCON, en argent ou en billets de banque.

Je continue d'acheter du BLE à un prix aussi attractif que n'importe qui d'autre.

J'achète aussi du WHISKY, DU MAÏS INDIEN, DE L'AVOINE et d'autres productions du pays.

Je construis une nouvelle *scierie*, et dans environ deux mois, j'aurai besoin de *billes de bois*. Les personnes qui ont l'habitude de m'en fournir peuvent trouver avantage à me faire des propositions.

[217] HUDSON J. Blaine, « Slavery… », *op. cit.*, p. 260.

[218] HUNTER Louis C., *Studies in the Economic History of the Ohio Valley*, Northampton, Smith College Studies in History, 1933.

[219] MCMURTRIE, *Sketches of Louisville and Environs*, Louisville, S. Penn Jr, 1819, p. 172-177, 190.

[220] *The Louisville Public Advertiser*, 30 octobre 1819, trad. MD.

QUAI DE TARASCON.

Le quai que j'avais pour projet de construire sous mes moulins, à Rock Harbour, est maintenant terminé. Les steamboats et les autres bateaux y trouveront, pour un droit de quai modéré, un lieu d'embarquement/débarquement aussi bon et sûr que souhaité.

LOTS DE VILLE DE TARASCON.

Shippingport s'est beaucoup développé cette année et se développera beaucoup plus l'an prochain. Ce développement bénéficie à Louisville en particulier et au pays occidental en général ; et pour y contribuer autant qu'il m'est possible, je vends des lots de ville à des prix aussi bas et à des conditions aussi intéressantes qu'on puisse raisonnablement espérer. Les personnes qui envisagent de s'installer ici me trouveront disposé à les obliger autant que possible.

JOHN A. TARASCON.

Shippingport (Chutes de l'Ohio) Ky.
30 Octobre 1819[221].

Tirée de son contexte, une telle annonce a de quoi surprendre ; elle n'en constitue pas moins un témoignage particulièrement éclairant de l'impact économique de l'entreprise Tarascon sur la vallée de l'Ohio. L'activité s'articule autour de trois secteurs : le moulin, le port et l'immobilier. À la fabrication de la farine s'adjoint, comme c'est souvent le cas, la scierie. Toutes facilités sont donc fournies aux producteurs locaux d'écouler leur surplus de graines et de céréales destinées à alimenter l'actif marché de La Nouvelle-Orléans et de vendre ou de faire scier le bois, matériau essentiel à l'érection des habitations dans une région en plein développement. Différents moyens de paiement sont envisageables : le whisky, fait coutumier au Kentucky, l'argent, les billets de banque et même le paiement en interne, au moyen de notes signées par Louis Tarascon. Le quai faisant face à *Rock Island* est présenté comme une étape incontournable pour tous les navires, *steamboats* (pourtant encore très peu nombreux à circuler sur l'Ohio en 1819) et autres bateaux qui descendent ou remontent la rivière[222]. Enfin, quand il propose à la vente des parcelles de terrain à Shippingport, Jean-Antoine Tarascon perçoit crânement et parfaitement l'expansion démographique de Louisville dont la population passera de 4 012 à 10 341 habitants entre 1820 et 1830 et deviendra, aux dépens

[221] *The Louisville Public Advertiser*, 30 octobre 1819, trad. MD.

[222] GUILLAUMIN M. (dir), Le *Dictionnaire du commerce et de marchandises*, tome 2, Paris, Guillaumin, 1841, p. 1643 : « Dès 1818, le nombre des bateaux à vapeur était de 20 […] ; en 1819, il en avait été bâti depuis l'origine 40, dont 33 seulement étaient en activité ; en 1821, 72 faisaient le service. »

de Lexington et grâce au développement de Shippingport, la ville la plus importante de l'État du Kentucky[223].

Une telle démarche suppose une perpétuelle prise de risques à laquelle les frères Tarascon vont être cruellement exposés. Aux dettes accumulées depuis 1808, les Marseillais en ajoutent d'autres. Deux prêts contractés, l'un d'un montant de 820 dollars en octobre 1822 et l'autre de 880 dollars en janvier 1823, ne permettent pas de mettre un terme aux réclamations des créanciers[224]. L'affaire est portée devant le tribunal qui nomme Joseph Barbaroux, devenu entretemps agent des Tarascon, administrateur du moulin jusqu'à sa mise en vente. Joseph Donath auquel les Marseillais doivent encore plus de 50 000 dollars obtient de Louis Tarascon, mandaté par son frère, l'hypothèque de « certains lots décrits comprenant l'ensemble de son établissement » et le paiement annuel d'une somme de « 6000 $ comme acompte d'intérêt et réduction graduelle du principal. [225]» L'hypothèque est jugée recevable sous réserve de vérifications. Et Donath de poursuivre ironiquement :

> « Quant à la seconde proposition de payer annuellement $6000 jusqu'à extinction du capital, je sais à l'avance que ce n'est ni son intention, ni en son pouvoir […]. Par manque de fonds et de crédit, comme il est endetté jusqu'au cou, les profits du moulin, de la distillerie, etc. suffisent à peine à entretenir sa famille et à rembourser les petites dettes humiliantes, de sorte qu'il a été obligé de faire usage de billets à 25 et 50/100 que souvent il n'est pas capable de racheter. [226]»

Le mordant réquisitoire se clôt sur une assertion qui, tout accusatoire qu'elle est, se réfère aux conséquences de la Seconde guerre d'Indépendance et à la crise financière de 1819, toutes deux jugées particulièrement néfastes à la conduite des affaires :

> « Ils ont trouvé des moyens de nourrir nos espoirs de remises occasionnelles, étant pleinement convaincus que depuis la paix avec la Grande-Bretagne en raison de l'embarras général et de la dépression du commerce dans l'Union et de la dépréciation inhabituelle et sans

[223] U. S. Census Bureau, Population of the 100 Largest Cities and Other Urban Places in the United States: 1790 to 1990.

[224] CRNKOVICH John J., « Tarascon Jr, James Berthoud & C°… », *op. cit*., p. 42, 45-49.

[225] HSP, *Cadwalader Collection, Mazurié Estate*, Box 351, folder 3, memorandum de Joseph Donath, 1834, trad. MD.

[226] HSP, *Cadwalader Collection, Mazurié Estate*, *op. cit*., trad. MD.

précédent de tous les biens immobiliers, une saisie sur l'hypothèque aurait été à la fois ruineuse pour nous et même si elle intervenait à ce moment, elle ne pouvait plus nous être favorable. [227]»

L'affaire est d'importance et s'assortit d'épisodes judicaires aussi nombreux qu'interminables[228]. Perpétuellement aux prises avec les créanciers afin de recouvrer la propriété du moulin, Louis Tarascon, contre vents et marées et malgré le poids des ans (il a alors soixante-cinq ans), mène bataille sur tous les fronts : durant la seule année 1824, il fait paraître six textes, reflets de ses préoccupations, porteurs de ses espoirs ou images de ses rêves. Dans les brochures *Considerations* et *Liberty Saved*, il prend part au débat sur la justice provoqué par la crise financière, émet des réserves devant son omnipotence et soutient naturellement la cause des débiteurs. Convaincu que le creusement du canal ne peut être qu'un atout supplémentaire pour Shippingport, il rédige une pétition à l'adresse de la législature du Kentucky et une brochure exposant « *les raisons pour lesquelles des mesures doivent être prises en vue de la construction d'un canal contournant les chutes*[229].» Le rêve d'expansion commerciale vers l'Ouest suit le chemin tracé par l'expédition de Lewis et Clark et atteint les Océans quand Louis Tarascon réclame enfin au gouvernement fédéral la construction d'une route qui relierait le Missouri à l'embouchure de la Columbia et explique *Au peuple des États-Unis* qu'« en quarante jours, nous pouvons apporter jusqu'au cœur de notre pays tous les articles de luxe et de consommation courante, produits par les pays qui bordent les océans Pacifique et Indien. [230]»

Accablé de dettes, découragé, fatigué jusqu'au handicap (il est à l'époque fortement diminué par une attaque d'hémiplégie), Jean-Antoine Tarascon rend les armes et se suicide par balle le 11 août 1825[231]. Deux documents écrits le même jour éclairent la personnalité du défunt et les circonstances du drame. Le premier est l'obituaire rédigé par un ami anonyme

[227] HSP, *Cadwalader Collection, Mazurié Estate*, *ibidem,* trad. MD.

[228] Entre 1812 et 1830, Louis, Jean-Antoine Tarascon et plus tard ses héritiers seront traduits soixante-dix-neuf fois en justice par des investisseurs mécontents FHSL, *Tarascon papers*, A/T 177, biographie pour l'American National Biography, p. 2, trad. MD.

[229] Les travaux de percement seront finalement entrepris en 1826 et le canal ouvert en 1830.

[230] FHSL, *Tarascon papers*, A/T 177, biographie pour l'American National Biography, p. 2-3, trad. MD. Il est intéressant de noter ici qu'en juillet et août 1803, Lewis fait construire son *keelboat* à Pittsburgh, près du chantier naval de Tarascon. Il est probable que les deux hommes ont pu alors faire connaissance et échanger des idées. Sur l'expédition de Lewis et Clark, on pourra consulter VILLERBU Tangi, *Thomas Jefferson et l'Ouest : L'expédition Lewis et Clark*, Neuilly, Atlande, 2006, GASS Patrick, *Vers l'Ouest, 1804-1806. Voyage des capitaines Lewis et Clarke, depuis l'embouchure du Missouri, jusqu'à l'entrée de la Colombia dans l'Océan Pacifique*, dossier coordonné par Tangi Villerbu, Paris, Cosmopole, 2009

[231] Né en 1765, Jean-Antoine Tarascon a alors soixante ans.

du défunt qui laisse deviner, au-delà des formules de circonstance, la détresse de l'homme diminué et miné par le désespoir :

> « Avec patience, il supporta sa part de tribulations en ce monde tant qu'il considéra ses efforts comme étant de quelque utilité pour ses semblables ; mais une fois privé des moyens de se rendre utile, il considéra la continuation de son voyage sur terre comme inutile et retourna au Créateur. [232]»

La lettre adressée par Louis Tarascon à leur ami commun Constantin Rafinesque est touchante tant elle fait de ce sentiment d'inutilité la cause essentielle du drame, en éclaire les circonstances et surtout s'inquiète de l'avenir matériel des quatre enfants du disparu, l'« un des hommes les plus justes qu'il y eût sur terre », eux-mêmes en quête d'une justice que seule la Providence peut accorder [233]:

> « […] Mon frere était devenu paralitique de tout son côté droit. las depuis long tems des Rascalités des Ennemis de Shippingport, las de ses souffrances et se considerant comme un être désormais inutile au monde il a très resolument, après mure delibération, et dans un moment au quel il avait envoié hors de sa chambre son garde malade, pris de la main gauche un pistolet de poche qu'on ne scavait pas être à sa portée ; se l'est mis dans la bouche et la tiré. Accouru au bruit, il n'avait plus aucun signe de vie. Ainsi a fini le 11 c^{rt} un de vos amis, non un genie transcendant, non un homme sans imperfections ; nous en avons tous ; mais un des hommes les plus justes qu'il y eût sur la terre. Ses 2 fils sont, en ce moment, d'un voyage sur la Rivière des arkansas et ses deux filles avec moi[234]. Leur retournera-t-il rien d'une fortune Evaluée, il y a

[232] *Morning Post and Commercial Advertiser* (Louisville), 16 August 1825, A Friend of the Deceased, "Obituary", trad. MD.

[233] Peu avant la disparition de Jean-Antoine Tarascon, son frère Louis échange une abondante correspondance avec Constantin Rafinesque à propos d'un projet commun qui a sans doute quelque chose à voir avec la construction de la route transcontinentale.

Constantin Samuel Rafinesque-Schmaltz (1783-1840) est un naturaliste et archéologue américain d'origine franco-germano-italienne qui s'intéresse à la zoologie, la botanique, la littérature ainsi qu'à la théorie de l'évolution. Entre 1819 et 1826, il est professeur de botanique, de français et d'italien à la Transylvania University à Lexington. Installé plus tard à Philadelphie, fougueux et excentrique jusqu'à la naïveté, il sera souvent incompris de ses contemporains : d'une lettre où Jean-Jacques Audubon lui décrit un poisson et une tortue appartenant à la mythologie, il tire aussitôt deux nouvelles espèces ! Le travail de Charles Boewe à son sujet fait autorité : BOEWE Charles, *Life of Constantine Samuel Rafinesque, A Man of Uncommon Zeal*, Philadelphia, American Philosophical Society, 2011.

[234] Les frères Tarascon ont, par l'intermédiaire de leurs épouses respectives, tissé des liens très forts avec la communauté des réfugiés de Saint-Domingue de Philadelphie : Louis Tarascon épouse en 1800 à Philadelphie Nanina Bertrand de la Pointe, fille orpheline d'un couple de riches planteurs établis à La Petite-Rivière, victimes de la révolte des esclaves. Ils ont une fille, Maria Nanina Louisa, née le 12 novembre 1802, qui n'a pas survécu,

10 ans à plus d'un million, mais depuis lors dilapidée par les personnes mêmes les plus intéressées à la conserver est une question dependant entierement de la providence : mais quelque doive en être le resultat, j'Espere que cette providence veille sur leurs personnes et qu'elle ne laisse rien arriver sans vue de mieux dans le tout. Vôtre ami L. A. Tarascon [235]»

Le tragique évènement a-t-il poussé le Marseillais à agir pour recouvrer des biens qu'il considérait devoir revenir à ses neveux comme à lui-même ? Toujours est-il qu'en juin 1828, il passe à l'action et investit le moulin, les armes à la main, accompagné de son neveu Henry, et réitère quelques mois plus tard, plus pacifiquement cette fois [236]. Le *Louisville Public Advertiser* lui sert à nouveau de moyen de promotion et de tribune judiciaire. Le 16 juillet, un entrefilet annonce la réouverture du moulin non sans d'abord fièrement mentionner ses nouveaux propriétaires :

MOULINS DE TARASCON

Maintenant en possession de leurs propriétaires, Louis J. Tarascon, Henry J. Tarascon, Nanine Tarascon, et Josephine Tarascon, sont prêts à fonctionner, et les personnes désireuses de faire moudre du grain ou scier du bois peuvent en faire la demande aux moulins, auprès d'eux ou auprès de l'abonné.

16 juillet L. A. TARASCON. [237]

Quatre jours plus tard, un article plus conséquent s'en prend nommément à Joseph Barbaroux, accusé d'avoir détenu durant « presque quatre ans […] une propriété appartenant à des orphelins » et émet l'espoir « que le règne *barbare* de l'agent infidèle et du monopolisateur est terminé. [238]» La machinerie est désormais en parfait état de marche et

comme sa mère décédée ce même jour des suites de l'accouchement. Jean-Antoine Tarascon épouse en 1802 la sœur de Nanina, Elisabeth Louise, qui lui donnera quatre enfants : Louis Joseph né en 1803, Henry James, né en 1806, Naninne Henriette née *circa*1810 et Joséphine née *circa* 1813. Les enfants de Louis Tarascon sont donc âgés de 22, 19, 15 et 12 ans au moment où leur oncle Louis devient leur tuteur. (*Records of the American Catholic Historical Society of Philadelphia*, Vol. XIII, Philadelphie, American Catholic Historical Society, 1902, p. 172, 340 et 350, trad. MD, https://scnfamily.org/archives/, http://lalley.com, https://www.ourfamtree.org/.../Jean-Antoine...Tarascon/p416851,
https://www.ourfamtree.org/browse.php/Nanina...de.../p416862, [Consultés le 31 janvier 2018]).

[235] FHSL, A/T 177, R 124/46, *Tarascon Papers*, L. A. Tarascon à C. S.Rafinesque, le 16 août 1825.

[236] YATER George H. (ed.), *The Tarascon Brothers Mill: Shippingport's Great Mill Reconstructed in Words, Pictures and a Model,* Portland, Portland Museum/Roosevelt Community School, Inc., 1981, p. 5.

[237] HSP, *Cadwalader Collection, Mazurie Estate*, Box 351, folder 1, *The Louisville Public Advertiser*, mercredi 30 juillet 1828, Vol. 10, n° 1024, trad. MD.

[238] Le mot *Barbarous*, qui fait évidemment jeu de mots avec l'anthroponyme Barbaroux, est écrit en caractères italiques dans l'article. HSP, *Cadwalader Collection, op. cit.,* trad. MD.

prête à moudre le blé. Des conditions de vente particulièrement avantageuses sont proposées aux futurs clients. Le gérant clôt l'article en espérant « que les conditions qui précèdent rencontreront l'approbation de ses concitoyens et, avec cet espoir, les sollicite à fréquenter l'établissement. [239] » Las ! Les créanciers ne désarment pas et Louis Tarascon sera régulièrement contraint de s'exposer à leur vindicte[240].

Rien n'y fera. L'affaire arrive bientôt à son terme. Les créanciers, aux premiers rangs desquels figurent les héritiers de Joseph Donath, obtiennent gain de cause. Le tribunal du septième district du Kentucky décrète le remboursement des sommes dues et annonce, le 31 mars 1834, la prochaine mise en vente « d'un grand moulin à farine [dont] la construction seule […) a coûté environ 70 000 dollars, […] d'une scierie situés juste en dessous des chutes de la rivière Ohio, à quelques miles de Louisville [et de] terrains constructibles. [241]» Au nombre des plaignants figurent « Rosalia Donath, exécutrice et légataire ainsi que d'autres », à celui des plaignants, « Lewis A. Tarascon, Joseph Barbaroux et les héritiers et légataires de John A. Tarascon, décédé »[242]. La vente publique est annoncée pour « le lundi 5 mai prochain, 1er jour de la cour du comté de Jefferson » et portera sur « les lots numérotés sur le plan de la ville de Shippingport, […] autant que nécessaire pour payer la somme de 49751 $ et les frais de vente. [243]» L'article mentionne également d'autres lots susceptibles d'être vendus « s'il le faut pour acquitter le solde dû d'après le jugement mentionné [244]».

L'*Historical Society of Pennsylvania* conserve un précieux plan du site de Shippingport reproduit et annoté ci-après, sur lequel l'avocat des héritiers Donath, Leslie Comb, a porté au brouillon le détail des transactions effectuées ou en passe de l'être, en date du 3 mai 1834. Les parcelles achetées par la famille Donath le 3 mai 1834 pour un montant de 22 055 $ (soit presque la moitié de la dette) y figurent en jaune. On a coloré de bleu celles pour lesquelles une action en justice pourra, au besoin, être engagée. L'avocat scrupuleux mentionne par ailleurs la valeur (1005 $) des lots non hypothéqués ainsi que le nombre (34) des lots non vendus, mais susceptibles de l'être après hypothèque.

[239] HSP, *Cadwalader Collection, op. cit., ibidem,* trad. MD.

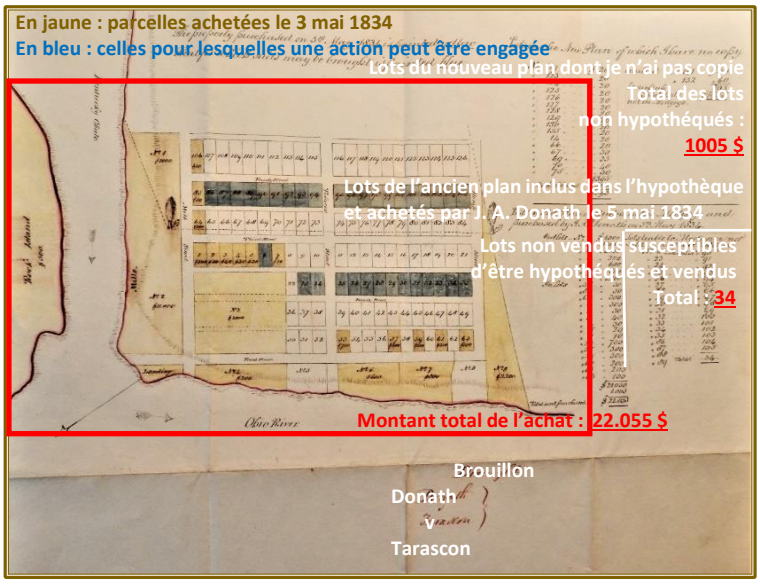
[240] YATER George H. (ed.), *The Tarascon Brothers Mill…, op. cit.,* p. 5.

[241] HSP, *Cadwalader Collection, Mazurié Estate*, Box 351, folder 1, *Louisville Public Advertiser*, 31 mars 1834, trad. MD.

[242] HSP, *Cadwalader Collection, Mazurié Estate, ibidem,* trad. MD.

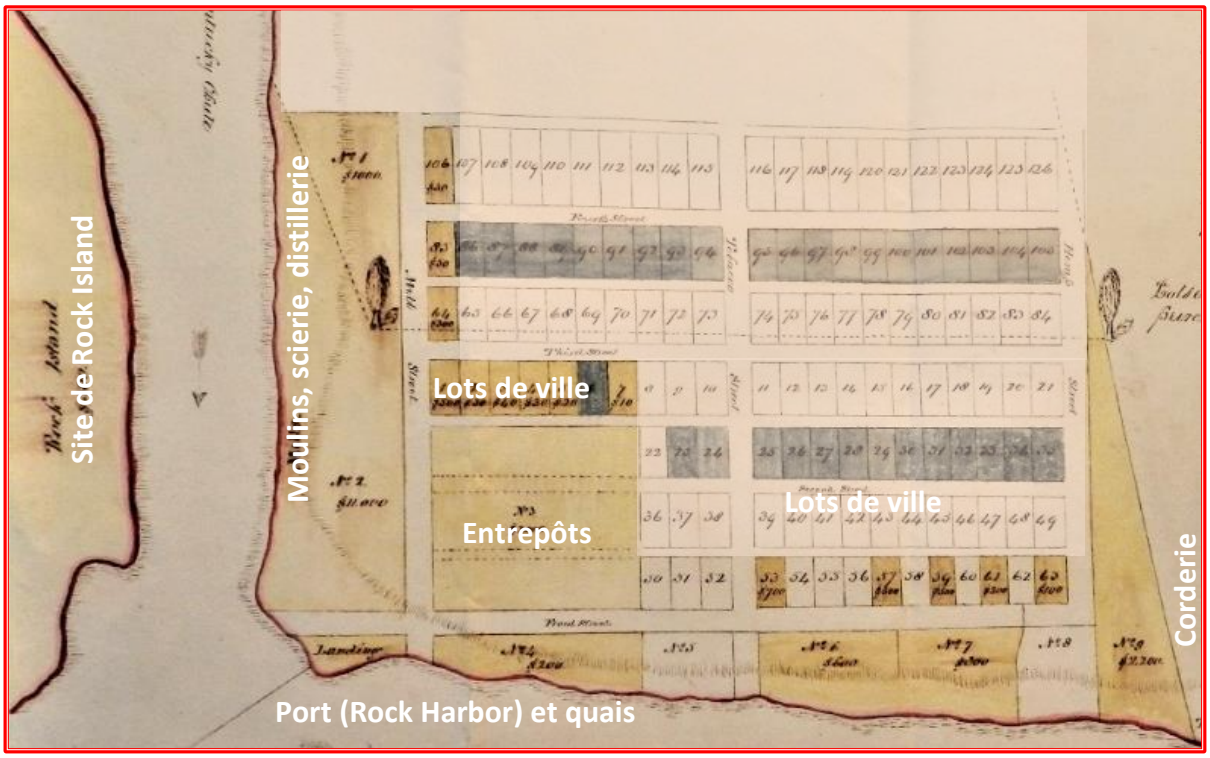
[243] HSP, *Cadwalader Collection, Mazurié Estate, ibidem,* trad. MD.

[244] HSP, *Cadwalader Collection, Mazurié Estate, ibidem,* trad. MD.



Document 33 : Plan de Shippingport annoté de la main de Leslie Comb (HSP, Cadwalader Collection, Mazurié Estate, Box 351, folder 3, 3 mai 1834)

L'extrait du document précédent dont on trouvera la reproduction ci-après et dont une partie a été volontairement floutée met en valeur le choix des créanciers



Document 34 : Partie du plan de Shippingport annoté de la main de Leslie Comb (HSP, Cadwalader Collection, Mazurié Estate, Box 351, folder 3, 3 mai 1834)

La plupart des lots de ville est en effet négligée par les acheteurs qui portent leur choix, en toute bonne logique, sur les parties de la propriété les plus propres à produire des

bénéfices : à quelques lots de ville s'ajoutent le grand moulin et la « rangée d'assises » d'une longueur de « deux mille six cent soixante-deux pieds », les entrepôts adjacents, les quais et les installations portuaires de Rock Harbor et, à l'autre extrémité de la ville, la corderie[245]. Fait notable, le choix des acheteurs se porte aussi sur l'île de Rock (ou Rocky) Island, propre à accueillir des installations sur la rive opposée. Le 3 mai 1834, le « moulin de Tarascon » change définitivement de propriétaire. Les créanciers le louent quelque temps à un minotier. Plus tard transformé en cimenterie, il sera complètement détruit par un incendie en 1892[246].

Dans la brochure *Louis Anastasius Tarascon to His Friends* qu'il fait paraître en 1836, Tarascon impute sa ruine financière à la Panique de 1819, à son cortège d'inflations et de déflations successives et à « l'erreur des banques » qui suspendent les crédits[247]. À l'automne 1818 et au printemps 1819, une grande partie des obligations vendues par la République pour financer l'achat de la Louisiane à la France en 1803 arrivent en effet à échéance, ce qui n'est pas sans conséquence sur le système bancaire car, explique Sharon Murphy,

> « Les détenteurs des obligations restantes étaient essentiellement des étrangers, ce qui nécessitait l'exportation d'espèces à l'étranger, espèces que La Deuxième Banque, en tant que dépositaire des fonds publics, tenait en réserve dans ses coffres. [On] décida que la Banque adopterait une politique de contraction monétaire en réduisant drastiquement le nombre des billets en circulation et en incitant au remboursement des prêts […] afin de surseoir à un arrêt des paiements en espèces qui aurait […] sapé la confiance [des clients]. [248]»

Par ailleurs, l'ouverture du canal de Louisville et Portland en 1830, un canal que Tarascon a pourtant appelé de tous ses vœux en 1824, porte un coup fatal à l'expansion de Shippingport. Les travaux durent quatre ans et sont menés bon train, si l'on en croit le jeune Victor Gifford Audubon, installé en avril 1827dans le bureau de son oncle Nicholas Berthoud,

---

[245] FHSL, SC30, *Barbaroux Family Papers*, 1771-1884, Barbaroux à Martin-Picquet, le 7 juillet 1820.

[246] D'après JOHNSON Leland R. & PARRISH Charles E., *Triumph at the Falls: The Louisville and Portland Canal*, Louisville, US Army Corps of Engineers, 2007, p. 13, trad. MD. *Louisville Public Advertiser*, 8 July 1835, canal officers listed in *Louisville and Portland Canal Company Annual Reports*, 1829-1853.

[247] FHSL, *Petition presented by Lewis A. Tarascon, op. cit.,* p. 6, trad. MD.

[248] MURPHY Sharon Ann, *Other People's Money, How Banking Worked in the Early American Republic*, Baltimore, John Hopkins University Press, 1974, p. 85-86, trad. MD. À propos du système bancaire et des paniques financières, outre à l'ouvrage de Sharon Murphy, on pourra se reporter à LEPLER Jessica M., *The Many Panics of 1837: people, politics, and the creation of a transatlantic financial crisis*, New York, Cambridge University Press, 2013 et SANDAGE Scott A., *Born Losers, a history of failure in America*, Cambridge & London, Harvard University Press, 2005.

qui vient de succéder à Louis Tarascon en tant que receveur des postes et auquel il sert d'assistant : « Le canal avance rapidement et rien n'interrompt le travail, sauf une averse inattendue ou une crue de la rivière. Oncle Berthoud a été nommé receveur des Postes et je suis son assistant… [249] » S'il s'avère être une aubaine et une entreprise particulièrement rentable pour l'économie de Louisville, le canal, long de deux *miles* et dont les frais de construction s'élèvent à 1 000 000 $, déchaîne les foudres de Louis Tarascon qui, en 1836, qualifiera le choix de son tracé de « peu judicieux, autoritaire et précipité [250]». En séparant Shippingport de la rive gauche de l'Ohio jusqu'à en faire une île, il rend en effet le complexe fluvial inopérant et favorise le développement d'un autre site plus adapté au développement de la navigation à vapeur, à Portland, sur la rive gauche de l'Ohio, comme l'illustre le document présenté ci-après.

Document 35 : Emplacement des ruines du moulin de Tarascon à Shippingport (Google Earth, 8 janvier2018)

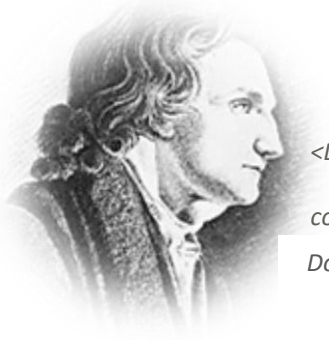
A ces deux causes extérieures de l'échec commercial des frères Tarascon s'en ajoutent deux autres qui les impliquent plus directement. Le choix du site de Shippingport intervient judicieusement à un moment où les navires à voile et les barges ne peuvent que descendre

[249] RHODES Richard (ed.), *The Audubon Reader*, New York, Everyman's Library, 2006, p. 204, Victor Gifford Audubon à son père J. J. Audubon, le 17 avril 1827, trad. MD. William Woodhouse Bakewell avait 4 filles et deux fils. Thomas Woodhouse fut l'associé d'Audubon à Henderson Fils du célèbre ornithologiste Jean-Jacques Audubon, Victor Gifford Audubon a dix-huit ans quand il écrit ces mots à son père. Par son mariage avec Eliza Bakewell (1790-1853), Nicholas Berthoud devient le beau-frère (et lui aussi associé) d'Audubon, marié à Lucy Bakewell (1787-1874). Frère de Lucy et d'Eliza, William Gifford Bakewell (1799-1871) est donc l'oncle de Victor Gifford Audubon. https://www.findagrave.com/memorial/38635090/william-woodhouse-bakewell, [Consulté le 29 avril 2018].

[250] TARASCON Louis Anastase, "*L.A. Tarascon, to His Friends," op. cit*., p. 11-13, trad. MD.

l'Ohio pour rejoindre La Nouvelle-Orléans et l'Atlantique. Mais le développement exponentiel de la navigation à vapeur après la guerre de 1812 à laquelle ils n'adhèrent point et les conséquences désastreuses de l'Embargo rendent inopérant un projet initialement construit autour de la construction navale et du commerce atlantique. Les Marseillais envisagent alors, avec beaucoup moins de réussite, de tirer profit du récent développement du commerce intérieur grâce essentiellement à l'utilisation de l'énergie hydraulique produite par les chutes dont l'exploitation pleine et entière ne s'avère, hélas, souvent possible que la moitié de l'année et reste soumise aux crues ou aux périodes d'étiage d'une rivière capricieuse[251]. L'ampleur de la somme investie dans la construction du moulin et de ses annexes, soit 150 000 $, empêche d'autre part les deux frères d'investir dans la vapeur et les laisse paradoxalement à l'écart d'une opportunité qu'ils n'ont pas su percevoir. Freiné par de sempiternelles immobilisations de capitaux et le manque de fonds, le projet pharaonique pèche par ambition car la capacité de production dépasse souvent la demande ; il est dès lors voué à l'échec, tant la prise de risque est importante[252].

Dans les temps qui suivent sa cuisante déconvenue, Louis Tarascon, seul, vieilli et fatigué, (il a alors presque quatre-vingts ans) quitte Shippingport[253]. Il s'installe à New York et envisage d'ouvrir, à l'intention des orphelins, une ferme-école dont il présente les grandes lignes dans une brochure rédigée en français et au titre plein de la sagesse que confère l'âge : « Raisonie, ou Douce Demeure »[254]. Il meurt peu de temps après en 1840.[255]



<Document 36 : John James Audubon (1785-1851), autoportrait de 1826, collection Richard Rathbone, Greenbank, Liverpool, UK)

Document 37 : Louis Anastase Tarascon, WILLIAM L.A. ed., History of the Ohio…, op. cit, p. 249.*>*

[251] CRNKOVICH John J., "Tarascon Jr., James Berthoud & Co…, *op. cit*., p. 20, 31.

[252] MC MURTRIE Henry M. *Sketches of Louisville…, op. cit.*, p. 164.

[253] Après le décès de James Berthoud en 1819, son fils Nicholas lui succède dans les affaires et devient l'un des directeurs, puis, en 1828, président de la Compagnie du Canal de Louisville et Portland avant que son beau-frère William Bakewell ne préside les assemblées annuelles des actionnaires jusqu'en 1840. (*Louisville Public Advertiser*, 8 July 1835, canal officers listed in *Louisville and Portland Canal Company Annual Reports*, 1829-1853.)

[254] FHSL, *Tarascon papers*, A/T 177, biographie pour l'*American National Biography*, p. 3, trad. MD.

[255] WILLIAM L.A. ed., *History of the Ohio…, op. cit,* p. 249.

3. Synthèse

Les frères Tarascon, Audubon et Rozier sont **des enfants de la Révolution Française**[256]. « Las de ce monde ancien », ils gagnent un pays neuf, né d'une révolution sœur, un pays où tout semble possible, le pays de tous les possibles[257]. En rupture avec le monde ancien, ils en restent cependant les héritiers et en véhiculent les contradictions. L'échec, chez Tarascon, est toujours considéré comme un épisode malheureux qu'une nouvelle entreprise contribue à conjurer et à sublimer : la fin du grand siècle commerçant marseillais le conduit à Philadelphie, la perte d'un bateau le mène à Shippingport où l'embargo de Jefferson le contraint à un changement radical de stratégie. De même, le déclin du commerce colonial nantais est à l'origine de la signature du contrat d'association qui, à l'instigation de leurs pères, lie Audubon et Rozier. Pour en être évidente, la rupture n'en est pas pour autant totale. Les contacts avec la France demeurent, les réseaux, d'affaires ou familiaux, sont régulièrement mis à contribution, les contradictions mêmes des républiques sœurs porteuses d'idéal perdurent : Audubon comme Tarascon ont eu recours à l'esclavage. L'un et l'autre intègrent cette première génération d'Américains qui « perçoit le commerce, non comme une force de division, mais plutôt comme un vecteur de progrès pour un peuple énergique, discipliné et autonome. [258]»

●

Pleinement intégrés à une société américaine qui favorise la libre entreprise, les deux hommes entreprennent, anticipent, se mettent en péril et affrontent des obstacles sans nombre : faillites, dettes, trahisons, obstacles financiers, hostilité du milieu naturel, conjoncture défavorable, jalonnent leur parcours. Tarascon et Audubon sont de parfaits **hommes d'affaires ouverts au capitalisme** lorsqu'ils s'efforcent de contourner l'obstacle à défaut de le surmonter, en faisant preuve de mobilité, d'adaptabilité aux hasards d'une économie fluctuante, de prises de risques (y compris financiers) souvent inconsidérés qui aboutissent, panique financière aidant, à l'échec[259]. L'un et l'autre sont animés par un goût

[256] Voir à ce propos: GILDEA Robert, *Children of the Revolution: The French, 1799-1914*, Cambridge, Harvard University Press, 2008.

[257] Extrait de « Zone », poème d'ouverture du recueil *Alcools* de Guillaume Apollinaire, paru en 1913.

[258] APPLEBY Joyce, *Inheriting the Revolution, the first generation of Americans*, Cambridge, Harvard University Press, 2000, p. 89, trad. MD.

[259] Pour approfondir la réflexion sur l'évolution de l'économie américaine après la Révolution, on pourra se reporter à LARSON John Lauritz, *The Market Revolution in America : Liberty, ambition, and the eclipse of the common good*, Cambridge University Press, 2009 ; OPAL J. M., *Beyond the Farm : National Ambitions in Rural New England*, Philadelphie, University Press of Pennsylvania, 2008, APPLEBY Joyce, *Inheriting Revolution: The first*

inextinguible de l'entreprise qui les mène souvent à agir avec démesure. Si Audubon est un aventurier, il n'est pas, ou pas seulement, cet « homme des bois » sauvage et romantique dont certains biographes versant dans l'hagiographie ont largement contribué à construire le personnage. Toute sa vie durant et comme Tarascon, il reste un homme d'affaires, aussi bien quand il vend des articles de pêche dans son magasin d'Henderson que lorsqu'il participe à la diffusion et au succès commercial de son œuvre ornithologique.

●

Ces deux expériences malheureuses sont, pour l'historien, riches en enseignements. Elles soulignent d'abord le **rôle essentiel joué par la conjoncture** commerciale, nationale et internationale, dans le succès ou l'échec d'une entreprise envisagée à petite ou grande échelle. Les conséquences de l'embargo de Jefferson et la Guerre de 1812 ont eu pour vertu de stimuler la croissance, de dynamiser le commerce intérieur et de favoriser l'éclosion des manufactures. Audubon, sans doute influencé en cela par son beau-frère Thomas Bakewell, a su percevoir, mieux que Tarascon, le prochain développement de la vapeur et de ses applications en matière énergétique. La circulation fluviale sur l'Ohio en sera révolutionnée après 1815.

●

Elles laissent entrevoir de plus la place centrale occupé par le moulin dans le développement économique d'une microrégion, tant pour ce qui concerne l'alimentation, la transformation et la commercialisation des céréales et de la farine que comme outil essentiel au travail du bois et à la construction. La **promotion d'outils novateurs de réussite**, chantiers navals, moulins, énergie hydraulique, adaptés à un contexte politico-économique où le commerce intérieur prend le pas sur le commerce atlantique et judicieusement implantés sur l'axe de communication que constitue la vallée de l'Ohio, située elle-même au cœur du Nouveau Territoire, est à mettre au crédit des entrepreneurs francophones et américains qui prennent appui sur les réseaux commerciaux pour assurer leur accès au marché tout en contribuant au développement économique de la région. La seule cité de Louisville n'est en 1790 qu'une modeste bourgade agricole comptant deux cents habitants. En 1810, elle commande le trafic fluvial de l'Ohio, abrite commerces et ateliers et manufactures qui y attirent une population de 1 357 habitants, en augmentation de quasiment 300% en l'espace

generation of Americans, Cambridge, The Belknap of Harvard University Press, 200, SELLERS Charles, *The Market Revolution: Jacksonian America, 1815-1846*, New York, Oxford University Press, 1991.

de dix ans. Après 1815, diverses manufactures, métallurgies, confiseries, savonneries et distilleries s'y installent et s'y développent au point qu'en 1830, la valeur globale du commerce de gros s'élève à 29 000 000 $[260].

•

Audubon et les frères Tarascon sont enfin, chacun à leur façon, créateurs de **deux grands œuvres.** Les écrits à caractère biographique, qu'ils soient l'œuvre d'historiens ou qu'ils émanent d'Audubon lui-même, sont trop attachés à construire sa légende pour ne pas être abordés avec précaution : insuffisamment basées sur la recherche archivistique, les biographies existantes s'attachent surtout au personnage ou son œuvre et négligent la nécessaire contextualisation [261] . Cela étant, la réputation internationale des *Oiseaux d'Amérique*, chef d'œuvre ornithologique de Jean-Jacques Audubon, n'est plus à faire. On connaît moins le legs culturel que constituent les multiples brochures éditées par Tarascon qui, en digne fils d'un père notaire public, expose avec éloquence des idées souvent utopiques mais toujours novatrices [262] . Nous n'en retiendrons qu'une. En 1836, Louis Tarascon fait paraître la brochure *Republican Education, and Gradual Western March, Or Enlightened, Laborious, Virtuous, and Happy Generations, from All the Present and Future United States and Territories of North America, Through Their Rocky Mountains to Their North-west Coasts on the Pacific Ocean[263].* Tarascon y développe le projet d'installer à l'Ouest une communauté conquise aux idéaux de vertu républicaine des Lumières. La ville, construite sur le modèle de Shippingport et nommée à propos *Startpoint*, serait le point de départ de la route qui mène les États-Unis vers un Ouest de progrès…

[260] YATER George H., "Louisville: A Historical Overview," *in* KLEBER John E. (ed.), *The Encyclopedia of Louisville*, XVI-XVII.

[261] Les principales biographies américaines d'Audubon sont : HERRICK Francis Hobbart, *Audubon the naturalist : a history of his life and time*, New York, Appleton, 1917, FORD Alice, *John James Audubon*, Norman University of Oklahoma Press, 1964, RHODES Richard, *John James Audubon: The Making of an American*, New York, Knopf, 2004, DURANT Mary, HARWOOD Michael, "In Search of the Real Mr. Audubon", *Audubon Magazine*, Vol. 87 (May 1985), p. 58-119, et plus récemment NOBLES Gregory, *John James Audubon: The nature of the American Woodsman,* Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 2017.

[262] Sur les expériences de colonies utopistes, on se reportera à CORDILLOT Michel, *Utopistes et exilés du Nouveau Monde, Des Français aux États-Unis de 1848 à la Commune*, Paris, Vendémiaire, 2013.

[263] TARASCON Louis Anastasius, *Republican Education, and Gradual Western March, Or Enlightened, Laborious, Virtuous, and Happy Generations, from All the Present and Future United States and Territories of North America, Through Their Rocky Mountains to Their North-west Coasts on the Pacific Ocean* ..., S. Penn, Jr., 1836.

L'Ohio entre Pittsburg et Henderson, Carte de Victor Collot, 1826, BNF.

UNIVERSITE DE LA ROCHELLE

ECOLE DOCTORALE PLURIDISCIPLINAIRE DE NOUVELLE-AQUITAINE EUCLIDE (618)

CENTRE DE RECHERCHES EN HISTOIRE INTERNATIONALE ET ATLANTIQUE (EA 1163)

Thèse présentée par **MARCEL DEPERNE**

soutenue le 4 juillet 2019

pour l'obtention du grade de Docteur de l'Université de La Rochelle

HISTOIRE DES MONDES MODERNE ET CONTEMPORAIN

L'Ohio entre Pittsburg et Henderson, Map of the United States, C. Varlé, 1817, (David Rumsey Map Collection).

Tome 2

JURY:

- Mme Nathalie DESSENS, Professeure des Universités, Toulouse-Le Mirail,
- Mme Anne VERJUS, Directrice de Recherches au CNRS, section 40 (Politique, pouvoir, organisation),
- M. Pierre GERVAIS, Professeur des Universités, Paris Panthéon Sorbonne,
- M. Laurent VIDAL, Professeur des Universités, La Rochelle,
- M. Tangi VILLERBU, Maître de Conférences, HDR, Université de La Rochelle, Directeur de thèse.

La Belle Rivière dans l'espace atlantique

1783-1815

Migrations commerciales francophones

entre Pittsburgh (PA) et Henderson (KY)

Tome 2

CHAPITRE 5

ETIENNE-LOUIS HUS-DESFORGES (1753-1832) : DE SAINT-DOMINGUE AUX PAYS D'OUEST

C'est au cours d'un séjour de recherches à Frankfort (KY) que nous avons pris connaissance des *Desforges Letters*. Etonnamment conservés durant longtemps par l'*Elmhurst Historical Museum* près de Chicago, ces documents ont été acquis en décembre 2013 par la *Kentucky Historical Society*. R. Darrell Meadows, à l'époque Directeur de la division de recherche et d'interprétation, présente ainsi la collection :

> « Ces documents fournissent une approche intéressante pour la compréhension des racines internationales de l'État du Kentucky et la reconstruction des relations et réseaux internationaux qui relient le Kentucky central à des courants historiques plus larges dans le monde atlantique. À travers le parcours de la famille Desforges, on s'aperçoit que les conséquences des révolutions française et haïtienne ont eu des répercussions inattendues sur l'intérieur des terres et le centre du Kentucky.[1]»

Les documents d'archives couvrent une période de trente ans à partir de 1800, autrement dit, la deuxième partie de l'existence d'Etienne Hus-Desforges qui vivra presque quatre-vingts ans. De vastes zones d'ombre persistent autour de son enfance, autour des années 90 et d'un retour en 1802 à Saint-Domingue qu'il a quitté dix ans plus tôt. Quelques grands chantiers domestiques jalonnent l'itinéraire : un projet avorté de reconstruction de la maison détruite par l'incendie du Cap, l'édification, à l'intention d'un vieil ami, d'un *cottage* à

[1] Présentation des *Etienne Hus-Desforges papers,* KHSF, F 2013-127 par R. Darrell Meadows, actuellement Directeur de Publication à la *National Historical Publications and Records Commission,* Washington, D. C. Nous renvoyons à notre article « L'instant et son ombre : la correspondance transatlantique d'Etienne Hus-Desforges (1753-1832) entre Saint-Domingue, le Kentucky, La Rochelle et Cognac », *in* DITRY-MALHERME Sarah, PICHARD Laëtitia (dir.), *Traces, Acte du colloque des doctorants*, Limoges, PULIM, 2018.

Lexington, de longues et pénibles formalités en vue de bénéficier d'une hypothétique indemnité allouée aux anciens colons de Saint-Domingue afin de regagner la France, c'est à peu près tout. L'étude de la correspondance échangée avec l'administration, jointe à celle de divers documents et titres officiels, permettent d'établir le parcours de Desforges, de Saint-Domingue à Lexington, sur une durée de dix-sept ans. La correspondance familiale quant à elle, éclaire le personnage, précise les contours de sa personnalité et permet de marcher sur les traces, de Lexington à La Rochelle et Cognac, de celui qui est parti sans laisser d'adresse et se heurte souvent à une destinée adverse. Ce n'est que par le biais de quelques mots jetés sur un brouillon que l'on apprend qu'Hus-Desforges dirigeait une plantation de cannes à sucre au Petit Saint-Louis entre 1789 et 1791 et qu'il tenait à Lexington un magasin où il fut victime de vols aux environs de 1820[2]. C'est là l'unique mention d'une profession qu'il exerça, comme beaucoup d'autres émigrés francophones, pendant plus d'un quart de siècle et qui demeure étrangement transparente dans la correspondance. Aucun livre de compte, pas même une facture qui puisse témoigner d'une quelconque activité commerciale. Le commerçant ou ses héritiers n'ont pas jugé bon de garder trace de son activité ; est-ce à dire que l'essentiel est à chercher ailleurs ?...

La destinée d'Etienne Louis Hus-Desforges nous est dévoilée, tant par ce que ses correspondants disent de lui que par ce qu'il dit ou ne dit pas de lui-même. Les brouillons de certaines de ses lettres heureusement conservés agissent comme autant de négatifs qui révèlent les nombreuses zones d'ombres d'une correspondance lacunaire au point de ne laisser qu'entrevoir la silhouette de ce martyr autoproclamé de la Révolution. Ce qui est dit le dispute souvent à ce qui est tu, en une succession d'épisodes ou d'instants et l'historien peine parfois à rendre compte de l'instant et de l'ombre laissée sur le papier par celui qui ne fut qu'un instant de l'histoire. Suivre la trace d'Etienne Hus-Desforges et de sa famille s'avère souvent une gageure, tant l'instant est fugace, et son ombre éphémère[3]. Son parcours reste cependant particulièrement exemplaire du sort de nombre de réfugiés, créoles ou français, qui durant vingt ans, entre 1791 et 1810, par vagues successives, trouveront asile dans le bassin caraïbe, à la Nouvelle-Orléans ou dans les grandes villes de la côte est des États-Unis.

[2] KHSF, *Etienne Hus-Desforges papers, op. cit.*, Etienne Hus-Desforges à Etienne Pierre Charles Wante, le 12 mars 1827. KHSF, *Etienne Hus-Desforges papers, op. cit.*, Etienne Hus-Desforges à Mia James-Hédoux, le 12 mai 1826.

[3] BAILLY Jean-Christophe, *L'Instant et son ombre,* Paris, Seuil, 2008.

1. D'Hus à Desforges : une famille cosmopolite

Les caractéristiques lacunaires de la correspondance nécessitent, préalablement à l'étude du parcours d'Etienne Hus-Desforges, une rapide et éclairante mise au point généalogique. Etienne Hus-Desforges est le descendant, à la troisième génération, d'une dynastie de comédiens, d'artistes et de musiciens qui, outre les océans, traversera les XVIIIe et XIXe siècles. Mongrédien et Robert citent Jérôme Hus comme maître de danse à Lyon entre 1692 et 1695, puis à Marseille en 1695 et en 1708-1709[4]. De son union avec la comédienne Marguerite Pageot dite Desforges naissent trois fils : François, né à Marseille en 1695, Jean-Baptiste né à Avignon en 1697 et Barthélémy, né à Bordeaux en 1699. La « troupe des frères Hus », associant en 1722 les trois frères qui signeront « Hus-Desforges » à partir de 1726, sillonne dès lors la France entière[5]. On les retrouve à Chambéry, Marseille, Lyon, Bordeaux et Grenoble entre 1726 et 1732, puis à Lyon, Rennes, Tours, Avignon, Le Havre et Nantes entre 1733 et 1738. Etrangement, on perd leur trace en 1741 pour une période de deux ans[6]. Max Fuchs, en se basant sur un opuscule paru à l'époque, les donne pour avoir été enlevés par des « pirates barbaresques » au large de Monaco [7]! La troupe se disperse finalement en 1750 et le plus jeune des trois frères, Barthélemy, continue à diriger seul diverses troupes jusqu'en 1765.

Né à Bordeaux le 18 juillet 1699 et mort à Lyon le 1er septembre 1786, Barthélémy Hus, dit Hus-Desforges, épouse vers 1722 Marianne Daguerre d'Ascorette, une actrice née à Namur (1709-1736). De cette union naîtront au moins sept enfants qui feront partie de la troupe. Le 27 janvier 1750, il épouse en secondes noces à Bruxelles Louise Vivier de Courtenay. Leur fille Marguerite épouse, elle aussi à Bruxelles, le jeune comédien Vincent Hédoux[8]. L'un des

[4] MONGREDIEN Georges, ROBERT Jean, *Les Comédiens français du XVIIe siècle. Dictionnaire biographique*, CNRS, 3e édition, 1981.

[5] On ignore la raison pour laquelle Marguerite Pageot adjoint à son nom ce second patronyme, adopté ensuite par les trois fils Hus-Desforges, et auquel son petit-fils Etienne donnera plus tard une autre explication.

[6] VAN AELBROUCK Jean-Philippe, « Comment faire de l'ordre dans une dynastie de comédiens ? Le cas de la famille Hus éclairé par des documents d'archives, 2006, Oxford Brookes University, CESAR Project (Calendrier Electronique des Spectacles sous l'Ancien Régime), [Consulté le 15 mai 2018] http://cesar.org.uk/cesar2/conferences/cesar_conference_2006/VAelbrouck_paper06.html.

[7] FUCHS Max, *La vie théâtrale en province au XVIIIe siècle. Personnel et répertoire*, Paris, CNRS, 1986. L'opuscule en question est la *Lettre d'un comédien, à un de ses amis, touchant sa captivité & celle de vingt-six de ses camarades chez les corsaires de Tunis ; & ce qu'ils sont obligés de faire pour adoucir leurs peines. Avec une description historique & exacte de la Ville de Génes, d'où ils sortoient lorsqu'ils ont été pris au mois de septembre dernier*, Paris, Pierre Clément, 1741.

[8] Oxford Brookes University, CESAR Project (Calendrier Electronique des Spectacles sous l'Ancien Régime), *op. cit.*

enfants du premier lit, Claude Louis, épouse à Nantes vers 1750 Catherine Victoire Julliard, dont il aura au moins trois enfants, Louis, Marc et Nanette, avant de disparaître au début de l'année 1766... Le schéma présenté ci-après propose une reconstitution simplifiée de la généalogie des deux premières générations de la famille Hus-Desforges.

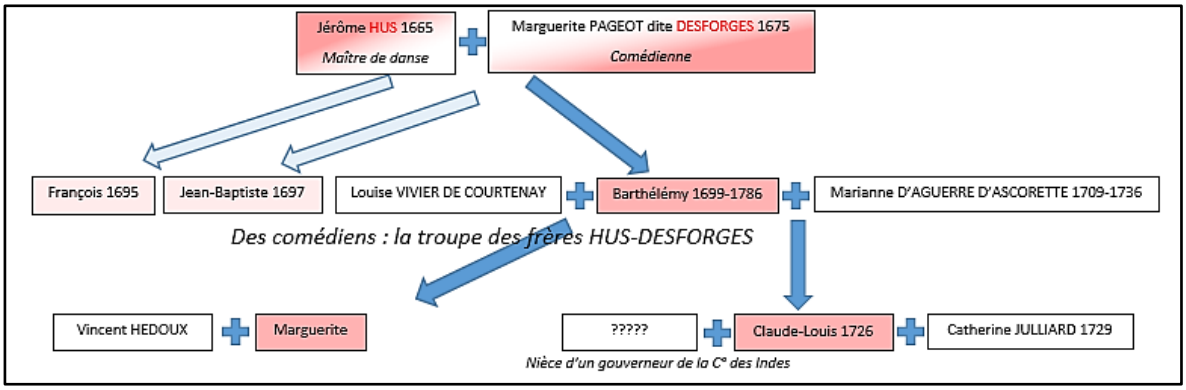


Tableau 18 : La famille Hus-Desforges, les deux premières générations (MD)

Six ans plus tard, l'épouse abandonnée de Claude-Louis Hus-Desforges, Catherine Victoire Julliard, demeurant « a Paris rue basse du rempart St honoré N° 18 paroisse de la madelaine », arguant du fait que son

> « mari né à Chambéry, épousé à Nantes vers 1750, disparu depuis début 1766, […] determiné aquitter la France a passe a la Supliante la procuration la plus générale pour lautoriser aregir et a administrer ses biens et même a accepter tous les dons qui pourroient lui etre faits »,

requiert du « Prévot de Paris ou [de] Monsieur Le Lieutenant Civil » l'autorisation d'« accepter la donation de quatre mille Livres de Rente viagere que le sieur abbe de Jean chanoine de Ste opportune est dans l'intention de lui faire [9]». Elle obtient satisfaction en ces termes et en date du 2 juin 1772 :

> « attendu l'absence dudit Louis hus Desforges la supliante sa femme est et demeurera authorisée a la poursuite de ses droits et actions, et notamment a leffet d'accepter la donnation qu'aujourdhuy fait le sr abbé Dejean de quatre mil livres de Rente Viagere, aux conditions qui sont stipulées par icelle, et a cet effet passer et signer par la supliante tous actes a la confirmation de ses droits. Jugé ce deux juin mil sept cent soixante et douze. [10]»

[9] Centre historique des Archives nationales de Paris, Registre de tutelles, 01/06/1772-15/06/1772, AN Y4965A, requête de Catherine Julliart, épouse Hus-Desforges.

[10] *Ibidem.*

Nonobstant la générosité dont fait preuve le chanoine Dejean, l'affaire n'aurait que peu d'importance si elle ne contenait une information capitale : le mari est « déterminé à quitter la France ». Mais pour aller où ? La correspondance d'Etienne Hus-Desforges contient deux éléments complémentaires susceptibles d'apporter un éclairage à notre réflexion. Les *Desforges Letters* conservent cinq courriers adressés par le fils de Claude-Louis Hus-Desforges et de Catherine Julliard, Louis Hus-Desforges entre novembre 1800 et juin 1821 à Etienne Hus-Desforges son « frère et bon ami », auquel il confie, à propos de ses enfants, le 18 novembre 1800 : « « Nous navons rien a nous reprocher, ma povre femme et moi, nous leur rendons ce que **notre** pauvre père et **ma** mere a fait pour nous. [11]» Les deux « frères » ne sont donc que demi-frères. Mais qui est la mère d'Etienne Hus-Desforges ? La réponse se trouve dans une note figurant au terme d'une lettre adressée par le même Etienne Hus-Desforges à Etienne Wante, secrétaire en chef de la commission de liquidation des biens des réfugiés de Saint-Domingue, le 12 mars 1827 : « Le nom que je porte est celui d'un ancien gouverneur de l'Inde qui s'est rendu estimable par ses services, dont mon père a épousé la nièce en premières noces, et dont il a pris le nom pour des raisons de famille. [12]» Le père d'Etienne Hus-Desforges, Claude-Louis, après avoir quitté la France, aurait donc gagné l'île Bourbon et y aurait épousé la nièce « d'un ancien gouverneur de la Compagnie des Indes », plus exactement la nièce d'Antoine Desforges-Boucher, gouverneur de l'île Bourbon[13]. Le schéma présenté ci-après présente les degrés de parenté des petits-enfants de Barthélémy Hus-Desforges dont il est fait mention dans la correspondance.

[11] KHSF, *Etienne Hus-Desforges Letters*, *op. cit*., Louis Hus-Desforges à Etienne Hus-Desforges, le 18 novembre 1800. C'est nous qui soulignons les adjectifs possessifs.

[12] KHSF, *Etienne Louis Hus-Desforges Letters*, *op. cit*., Etienne Hus-Desforges à E. Wante, le 12 mars 1827. La référence à cet « ancien gouverneur de l'Inde » ne peut que donner du poids à la demande d'indemnité en faveur des anciens colons qu'Hus-Desforges dépose auprès de Wante.

[13] www.ile-delareunion.com/fr/histoire/les-gouverneurs/antoine-labbe.html [Consulté le 14 mai 2018]) Antoine Desforges-Boucher (1680-1725), de son vrai nom Antoine Labbe, dit Desforges-Boucher, a exercé les fonctions de gouverneur de Bourbon durant la première moitié du XVIIIe siècle. Son fils, Antoine Marie Desforges-Boucher (1715-1790) est Gouverneur général de l'île Bourbon (La Réunion) de 1759 à 1766) et de l'île de France (île Maurice) de 1759 à 1767.

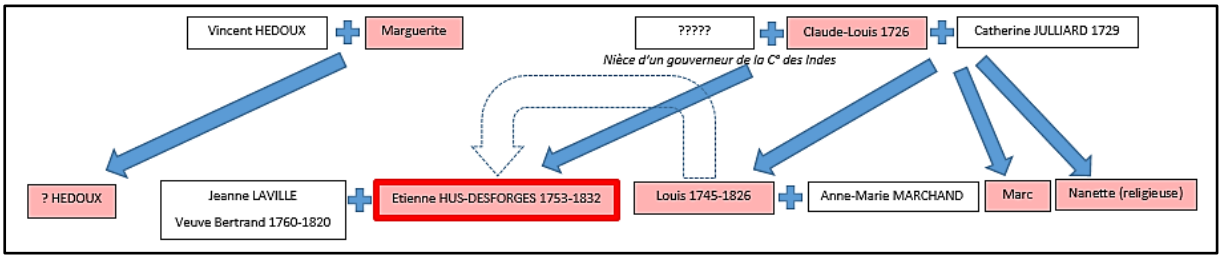


Tableau 19 : Les petits-enfants de Barthélémy Hus-Desforges (MD)

Petite-fille de Vincent Hédoux et de Marguerite Hus-Desforges, Mia, veuve James-Hédoux, est la mère de Joséphine James[14]. Orpheline de père, la jeune-fille est considérée par Etienne Hus-Desforges comme sa fille adoptive. Au foyer de Mia Hédoux, à Cognac, vit aussi sa nièce, Pauline Gonnet. Mia est, elle aussi, artiste : elle a vraisemblablement, du temps de sa jeunesse, chanté l'opéra et donnera encore des leçons de piano à Cognac, à l'âge de soixante-quinze ans. [15]

A La Rochelle, le demi-frère d'Etienne Hus-Desforges, Louis, a sept enfants nés de son union avec Anne-Marie Marchand. La plupart sont, comme lui, musiciens professionnels, avertis ou amateurs[16]. Le parcours de son fils Louis-Corneille mérite qu'on s'y attarde : comme son « oncle » Etienne, Louis-Corneille Hus-Desforges (1778-1862) passe en Amérique, où il épouse, le 18 juillet 1799, par contrat signé en l'étude de Maître Broutin, notaire à La Nouvelle-Orléans, Victoria Dupré, « une créole de dix huit ans lui apportant beaucoups derichesse en mariage, [il] occupe la place de maître de musique, aux appointements de trois mille six cent Livres [17] ». Les témoins sont Gentilly Dreux, Michel Fortier et Geronimo Lachapella, qui tous sont de St-Domingue[18]. Son frère aîné, Pierre-Louis Hus-Desforges (1773-1838) embrasse la carrière musicale par une autre voie qui fera de lui un violoncelliste et un

[14] Le père de Mia a donc dû épouser l'une de ses cousines Desforges.

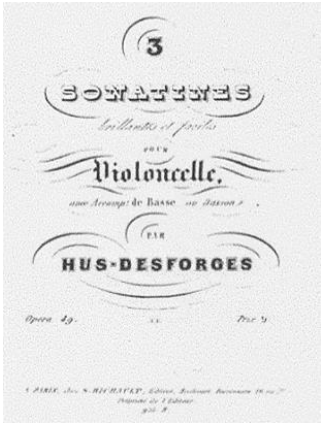
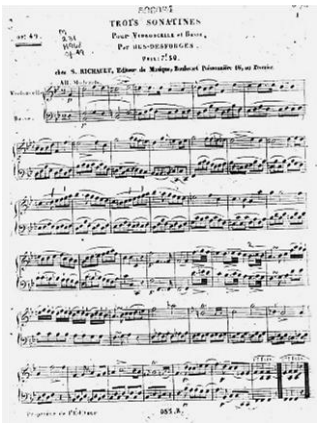
[15] KHSF, *Etienne Hus-Desforges Letters*, *op. cit.*, Mia James-Hédoux à Etienne Hus-Desforges, le 26 septembre 1831, BOUTEILLER Jules-Edouard, *L'Histoire complète et méthodique des théâtres de Rouen*, vol. 2, Rouen, Giroux et Renoux, 1863, p. 90, signale que Madame James-Hédoux tient le rôle de « première duègne dans la troupe de l'opéra pour l'année théâtrale 1803-1804. D'après nos calculs, elle a, à cette époque, environ quarante-huit ans.

[16] Le certificat de baptême de son fils Pierre-Louis, né à Toulon le 24 mars 1773, confirme en effet que Louis Hus-Desforges est à l'époque musicien (Archives départementales du Var, 7E145/62, *Certificat de baptême de Pierre-Louis Hus-Desforges*, 24 mars 1773, paroisse Saint-Louis, Toulon. L'inventaire sommaire des ADCI, série B, vol. 2, p. 424, mentionne également « Louis Hus-Desforges, musicien ». Les Archives départementales de la Charente Inférieure, section E, *Supplément aux archives communales*, consignent le mariage de Marie-Anne Hus-Desforges et Jean-Baptiste Picard.

[17] KHSF, *Etienne Hus-Desforges Letters*, *op. cit.*, Louis Hus-Desforges à Etienne Hus-Desforges, le 27 brumaire, an IX, E. Desforges SIG, 93-129, http://www.ghcaraibe.org/bul/ghc055/p0930.html [Consulté le 16 mai 2018].

[18] Les témoins sont vraisemblablement des réfugiés de Saint-Domingue.

compositeur dont l'histoire de la musique a gardé le nom. À l'âge de huit ans, il fait partie du chœur de garçons à la cathédrale de La Rochelle et s'initie à la musique. En 1792, le voici trompette au 14e Régiment de chasseurs à cheval. Et quand une balle de mousquet lui fait perdre l'index de la main droite, il se consacre au violoncelle et à la direction d'orchestre, ce qui lui vaudra une certaine réputation. [19]



Documents 38 et 39 : Partition des trois sonatines pour violoncelle de P. L. Hus-Desforges (Paris, S. Richault), Hus-Desforges, (1773-1838) compositeur, (dessin Mme Le Mire aînée, litho. Lemercier, BNF, Gallica)

2. Saint Domingue

On ne sait rien en revanche de l'enfance, ni des années de formation de son oncle Etienne Hus-Desforges, sinon qu'il est né à Bordeaux et possède des attaches familiales à Lyon et à Grenoble, où ses parents ont pu s'établir après avoir quitté l'île Bourbon[20]. La formation

[19] On peut écouter sur https://www.youtube.com/watch?v=a-Wc_FBIo1E&list=PLnQVJK4DRddQN-VmV-at0MDOGdnEGI32y [Consulté le 16 mai 2018], *Trois Grandes Sonates pour Violoncelle et Basse Op. 3 Sonates No. 2 et 3* (extraits). Après des études au Conservatoire de Paris avec Janson et Benoît Tranquille Berbiguier, Desforges parfait sa maîtrise du violoncelle avec Duport à Berlin. En l'an 1800, il est chef de l'orchestre de la troupe de l'opéra français à Saint-Pétersbourg. À partir de 1810, il fait une tournée de concerts en France, dirige l'orchestre du théâtre de Bordeaux, puis en 1817 gagne Paris où il est premier violoncelliste au Théâtre du Canal Saint Martin. De 1819 à 1822 il est à Metz puis de nouveau à Paris comme chef d'orchestre du Vaudeville et du Gymnase-Dramatique de 1825 à 1829 et celui du théâtre du Palais Royal de 1831 à 1832. Il termine sa carrière comme professeur à l'école de musique de Pontlevoy, près de Blois, où il meurt le 20 Janvier 1838.

On a conservé de Pierre-Louis Hus-Desforges soixante et onze œuvres musicales, parmi lesquelles Des concertos pour violoncelle, une messe à trois voix et à grand orchestre, plusieurs quintettes pour deux violons, alto, violoncelle et basse, des sonatines brillantes et faciles pour violoncelle, une « sinfonie concertante pour violon et violoncelle » (c. 1797), *l'Autel de sa Patrie* (1798), une méthode de violoncelle à l'usage des commençants (1828), 3 duos opus 31 pour violon et violoncelle. *(Biographie universelle, ancienne et moderne*, supplément, tome 67, Paris, L. G. Michaud, 1840, p. 494-495, et WASIELEWSKI W. J., STIGAND I. (trad.), *The violoncello and its history*, London, Novello & C°, 1894, p. 100-101.

[20] Mia James-Hédoux évoquera plus tard de tendres instants de complicité partagée à Chatelaine, dans le canton de Genève : « j'oubliais de te dire que parmi le petit nombre de qualités qui me sont restées, c'est une excellente mémoire, d'après cela tu dois penser que nos jolies soirées sur le petit balcon de chatelaine n'ont jamais été oubliées et ne peuvent pas l'être. » KHSF, *Etienne Hus-Desforges Letters*, *op. cit*., Mia James-Hédoux à Etienne Hus-Desforges, 26 septembre 1831.

est en tout cas solide, si l'on en juge par l'orthographe quasiment irréprochable et la qualité stylistique de la correspondance.

On retrouve la trace d'un Desforges, maître de musique au Cap Français de Saint-Domingue à la fin des années 1780[21]. Selon toute vraisemblance, ce Desforges est notre homme qui, à l'âge de trente-cinq ans, rompt la tradition familiale musicale pour exploiter une habitation située à La Coupe du Bas, près du petit Saint-Louis, (l'actuel Saint-Louis du Nord), « du 25 Decembre 1789 au commencement de 7bre 1791 » avant d'en être chassé par la révolte des esclaves, jusqu' « a [s]on retour a St Domingue au temps du Gén. LeClerc. [22]»

Notre investigation prend corps grâce à deux documents essentiels qui nous permettent de suivre la constitution et les pérégrinations de la famille d'Etienne Hus-Desforges. L'*Alien Registration List* du port de Providence signale l'arrivée sur le sol américain de six Français le 15 décembre 1798[23]. « Etienne Lewis » Hus-Desforges, 45 ans, marchand, né à Bordeaux, y figure, accompagné de son épouse, Jeanne Laville (maladroitement enregistrée sous l'identité « Desforges, J. L. Hus) et de la fille de cette dernière, Jeanne Bernardine Bertrand, âgée de quinze ans et née au Cap Français. Une autre famille les accompagne : Alexis Teste, son épouse Marguerite Courlet et leur fille Louise Julie Teste, âgée de treize ans et née à Providence. La mention du lieu de naissance des deux jeunes filles laisse à penser que Jeanne Laville se trouvait au Cap Français en 1783 et que Marguerite Courlet était à Providence en 1785.

Le 24 février 1827, Bernardine Bertrand contacte M. Lemercier, époux de sa cousine Antoinette Teste, pour lui réclamer le remboursement d' « une dette de Trois milles francs que son père, etienne Bertrand devait au mien pour l'acquit d'une lettre de change tirée sur lui pour son passage et celui de sa femme, de France au cap français et que ma mere, riche à son arrivée à Providence, ne voulut jamais réclamer de M^{de} Teste sa belle sœur. [24]» Les deux

[21] L'un des descendants de la famille signale en effet qu' « Il y eut un DESFORGES maître de musique au Cap-Français, remplacé par FONTAINE vers 1788-1789 », http://www.ghcaraibe.org/bul/ghc055/p0930.html [Consulté le 16 mai 2018].

[22] On appelle « habitation » aux Antilles toute propriété ou domaine agricoles. KHSF, *Etienne Hus-Desforges Letters*, *op. cit*., Desforges à E. Wante, le 12 mars 1827.

[23] http://www.genealogyforum.com/files/RI/palien.html [Consulté le 12 décembre 2016], *Alien Registration List, Providence, Rhode Island.*

[24] Dans un article paru les 15 et 17 avril 1863, le journal *L'Impartial Dauphinois*, relatant des évènements qui remontent à 1861, évoque : *« les créanciers de madame Marguerite-Antoinette Bertrand, veuve de M. Joseph Mercier dit Lemercier, rentière, domiciliée à St-Ismier ».*Louise Julie Teste porte au quotidien le deuxième prénom de sa mère. Cet usage était courant à l'époque. (https://www.geneanet.org/fonds/bibliotheque?/collection_id [Consulté le 21 mai 2018]).

Ce Mercier ou Lemercier est peut-être membre de la famille du même nom en relations commerciales avec les frères Bertrand à Saint-Domingue. Aucune trace en revanche à Saint-Domingue du couple Teste qui a

mères étaient donc dans les années 1780 les épouses respectives d'Etienne Bertrand et de son frère.

On retrouve par ailleurs le nom d'Etienne Hus-Desforges associé à celui de plusieurs membres de la famille Bertrand sur le site d'Oliver Gliech consacré à *l'état détaillé des liquidations opérées par la Commission chargée de répartir l'indemnité attribuée aux anciens colons de Saint-Domingue en 1789*[25]. La naissance de Jeanne Bernardine Bertrand au Cap Français laisse supposer que sa mère Jeanne Laville et son père Jean-François (ou Jacques–Louis) Bertrand, négociant, né à Lyon, se trouvent à Saint-Domingue au moins depuis cette date, soit en 1783[26]. Par l'intermédiaire d'une certaine Madeleine Doutre, planteur de coton et d'indigo, le couple est lié à plusieurs familles dont la famille Mercier (*alias* Lemercier). Accompagné de son épouse Marguerite Courlet et de leur fille Louise Julie, Etienne Bertrand rejoint son frère en 1785, grâce aux largesses de ce dernier. Peut-être associés aux familles Doutre et Mercier (entre autres), les deux frères exploitent le coton et l'indigo à partir de cette date. De son côté, Etienne Hus-Desforges s'installe à la Coupe du Bas le 25 décembre 1789[27]. A-t-il acheté la plantation (mais avec quel argent ?), ou en devient-il le régisseur à cette époque [28]? En l'absence de tout document d'archive sur la période, on ne peut qu'émettre des hypothèses à ce sujet et quant au devenir des membres du groupe entre 1789 et 1798.

Chassés par la révolte des esclaves, les colons quittent l'île après l'insurrection du 23 août 1791[29]. Les deux frères Bertrand disparaissent, peut-être victimes de l'insurrection.

---

peut-être tenté sa chance ailleurs en Amérique avant qu'(au moins) Antoinette, dont Bernardine demande des nouvelles à sa cousine en 1827, ne regagne Grenoble. (http://www.genealogyforum.com/files/RI/palien.html, www.domingino.de/stdomin/colons_l.htm [Consulté le 12 décembre 2016], KHSF, *Etienne Hus-Desforges Letters*, *op. cit*., Bernardine Bertrand à M. Lemercier, le 24 février 1827.

[25] www.domingino.de/stdomin/colons_l.htm [Consulté le 12 décembre 2016]. Y sont cités : Etienne Hus-Desforges (N° 3905), Jeanne-Pierre Laville, veuve Bertrand en premières noces, épouse Hus-Desforges en secondes noces, née à Bordeaux ?, (N°4559 et 4560), Jean-Etienne Bertrand (N° 640), Jacques-Louis Samson Bertrand, né à Lyon ? (N° 639a), Jean-François Bertrand, négociant, né à Lyon ?, et Madeleine Doutre (N° 641), qui exploite une cotonnerie-indigoterie et liée aux familles Bertrand, Duvigneau, Mercier, Pujol et Senègre.

[26] KHSF, *Etienne Hus-Desforges Letters*, *op. cit*., Bernardine Bertrand à M. Lemercier, le 24 février 1827.

[27] KHSF, *Etienne Hus-Desforges Letters*, *op. cit*., Desforges à E. Wante, le 12 mars 1827.

[28] A Saint-Domingue, le régisseur prend en charge les tâches administratives et gère la plantation. CAUNA DE Jacques, *Au temps des isles à sucre, Histoire d'une plantation de Saint-Domingue au XVIIIe siècle*, Paris, Karthala, 2003, p. 60.

[29] La première insurrection à l'Acul, dans la plaine du Nord au cours de la nuit du 22 au 23 août 1791, donnera lieu au massacre d'un millier de blancs. Sur les événements de Saint-Domingue, on pourra consulter, outre les travaux de Gabriel Debien qui figurent dans la bibliographie : CAUNA DE Jacques, *Au temps des isles à sucre, op. cit.*, Covo Manuel, « Commerce, empire et révolutions dans le monde atlantique : la colonie française de Saint-Domingue entre métropole et États-Unis (ca. 1778 – ca. 1804) », *École des Hautes Études en Sciences Sociales*, thèse soutenue le 23 novembre 2013, DESSENS Nathalie, *From Saint-Domingue to New Orleans: Migration and Influences*, Gainesville, University Press of Florida, 2007, *Haïti, regards croisés* (Codir. avec Jean-

Etienne Hus-Desforges et les deux familles Bertrand regagnent la France et plus précisément les régions de Lyon, de Grenoble et du Haut-Dauphiné dont elles sont originaires[30]. On ignore le lieu et la date de la rencontre d'Etienne Hus-Desforges et de Jeanne Laville. Toujours est-il que le couple est marié, lors du retour à Providence en 1798, que Marguerite Courlet a épousé dans l'intervalle Alexis Teste, un marchand originaire de Grenoble, qui a donné son nom à sa fille Louise. C'est donc précisément le 15 décembre 1798 qu'Etienne Hus-Desforges débarque à Providence, avant de regagner Saint-Domingue « au temps du Général Leclercq [31]».

Le tableau chronologique présenté ci-après propose une synthèse des principaux évènements.

1783 : naissance de Bernardine, fille de
1783-1791 : (Jean) Etienne Bertrand et Jeanne Laville, planteurs à Saint-Domingue.
1785 : naissance de Louise (Antoinette), fille de
1785-1791 : Jean-François (ou Jacques–Louis) Bertrand et Marguerite Antoinette Courlet, planteurs à Saint-Domingue.
1789 : Etienne Hus-Desforges, maître de musique au Cap Français.
1789-1791 : planteur à La Coupe du Bas.
Circa* 1791** : Disparition des frères Bertrand, ***retour en France.
Entre 1791 et 1798 : Mariages de Jeanne Laville avec Etienne Hus-Desforges et de Marguerite Courlet avec Alexis Teste.
15 décembre 1798 : ***arrivée*** des deux couples et de leurs filles ***à Providence*** pour un ***retour à Saint-Domingue***.

Tableau 20 : Les familles Bertrand, Teste et Desforges entre 1783 et 1798 (MD)

Pierre Le Glaunec), Paris, Manuscrit de l'Université, 2007, *Myths of the Plantation Society: Slavery in the American South and the West Indies*, Gainesville: University Press of Florida, 2003, "Saint-Domingue Refugees in New Orleans: Identity and Cultural Influences", *Echoes of the Haitian Revolution, 1804-2004*, Trinidad, Barbados, and Jamaica, University of the West Indies Press, 2008, p. 42-54, "Elites et diasporas: les réfugiés de Saint-Domingue dans les Amériques au XIXème siècle", *Elites et intelligentsias dans le monde caraïbe*, Paris, L'Harmattan, 2008, p. 43-58, "Lettres de Louisiane : la correspondance de Jean Boze (1818-1839)", *Mémoires d'Amérique : Correspondances, journaux intimes, récits autobiographiques*, (Ada Savin et Paule Lévy, dir.), Paris, Michel Houdiard, 2008, PETRE-GRENOUILLEAU Olivier, « La révolte des esclaves de Saint-Domingue », *L'Histoire*, vol. 339, no. 2, 2009, p. 74-79, FRITZNER ÉTIENNE Jean, « L'Église et la révolution des esclaves à Saint-Domingue (1791-1804) », *Histoire, monde et cultures religieuses*, vol. 29, no. 1, 2014, p. 15-32, HURBON Laënnec (dir.), « L'insurrection des esclaves de Saint-Domingue (22-23 août 1791) », Paris, Karthala, 2000, FOUBERT Bernard, « Colons et esclaves du Sud de Saint-Domingue au début de la Révolution », *Revue française d'histoire d'outre-mer*, tome 61, n°223, 2e trimestre 1974, p. 199-217, GEGGUS David P. (dir.), *The Impact of the Haitian Revolution in the Atlantic World*, Columbia, University of South Carolina Press, 2001, WHITE Ashli, *Encountering Revolution: Haiti, and the Making of the Early Republic*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 2010.

[30] Desforges et Jeanne Laville sont tous deux nés à Bordeaux. Mais les frères Bertrand et Marguerite Courlet sont originaires de Lyon, Alexis Teste est né à Grenoble. Joseph Mercier exerce durant un temps la profession de directeur des impôts à Saint-Ismier (Isère) où habitera plus tard la cousine Antoinette. http://www.genealogyforum.com/files/RI/palien.html, www.domingino.de/stdomin/colons_l.htm [Consultés le 12 décembre 2016], https://www.geneanet.org/fonds/bibliotheque?/collection_id [Consulté le 21 mai 2018], *Etienne Hus-Desforges Letters*, *op. cit.*, Bernardine Bertrand à M. Lemercier, le 24 février 1827.

[31] KHSF, *Etienne Hus-Desforges Letters*, *op. cit.*, Desforges à E. Wante, le 12 mars 1827.

On trouvera ci-après un arbre généalogique simplifié de la famille Desforges établi sur quatre générations qui facilite la lecture des différents rapports de filiation. La correspondance permet par ailleurs de localiser les principaux correspondants. Quelques documents administratifs émanent des études notariales ou de l'Administration du Cap Français. Depuis Lexington où la famille s'établit en 1806, Desforges échange une correspondance de type familial avec sa famille de Charente et Jeanne Bernardine contacte sa cousine de Grenoble. C'est enfin à Paris que sont adressés les courriers relatifs à l'indemnité allouée aux anciens colons de Saint-Domingue.

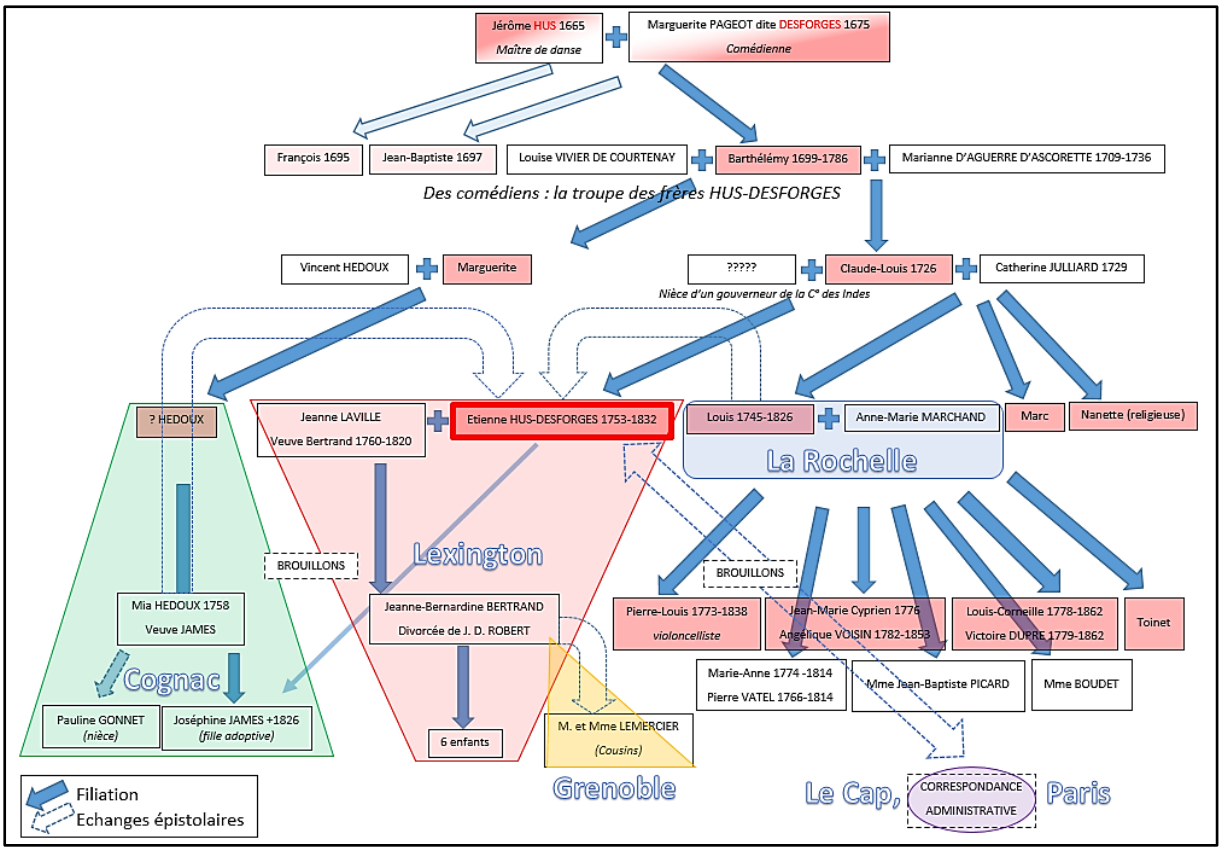


Tableau 21 : La famille Hus-Desforges sur quatre générations (MD)
(https://gw.geneanet.org/marani?lang=fr&n=hus+desforges&oc=0...claude+louis [Consulté le 16 mai 2018])[32]

Issu d'une famille d'artistes et de musiciens, Etienne Hus-Desforges, comme son père avant lui et bientôt suivi par son neveu, se « détermine à quitter la France » et traverse l'Océan Atlantique pour exercer la profession de maître de musique au Cap Français. Cela signifie-t-il que le jeune homme, alors dans la trentaine, y possède contacts et relations, ou est-ce la perspective d'exercer sa profession dans un Nouveau Monde présenté comme

[32] Ce site a été un précieux auxiliaire dans cet essai de reconstitution de la généalogie partielle de la famille. On peut en outre y consulter l'arbre de descendance des enfants de Louis Hus-Desforges.

idyllique par la presse, les voyageurs ou les romanciers qui préside à son départ pour la « Perle des Antilles [33]? Il abandonne en tout cas le métier de maître de musique et de danse qu'il exercera régulièrement à différentes époques de sa vie et devient planteur. S'est-il alors laissé séduire par un de ces chants des sirènes si répandus à l'époque, telle cette peinture idyllique de la Perle des Antilles, que *Le Journal de Paris* proposera encore en 1801 ?

> « Au commencement de l'année 1790, l'île de Saint-Domingue, qu'on pouvait regarder comme le paradis terrestre du Nouveau-Monde, contenait 793 plantations à sucre, 3.117 à café, 786 à coton, 3.160 à indigo, 34 à cacao, 623 à grains, ignames et autres légumes. En 1787, on fréta à Saint-Domingue 470 bâtiments, contenant 112.253 tonneaux […]. La valeur des exportations était de 114.363.096 liv. tournois, argent de France. Enfin, la population s'élevait à 534.000 individus, dont 30.000 blancs, 24.000 mulâtres, 480.000 noirs. [34]»

Les évènements de Saint-Domingue en font par la suite un réfugié qui fait le choix, avec ses compagnons d'infortune, de regagner son pays d'origine[35]. La solidarité unissant les colons les pousse alors à élire domicile en Haut-Dauphiné, lieu de naissance des frères Bertrand, de Marguerite Courlet et du père d'Etienne Hus-Desforges. Les deux futurs époux font alors plus ample connaissance et décident d'unir leurs destins, plus par amour et peut-être raison que par pur intérêt. Si Bernardine se souvient que sa mère était « riche à son arrivée à Providence », tel ne semble pas en effet être le cas de son beau-père, contraint de laisser sur place tous ses biens et avoirs, même si peu d'esclaves « ont abandonné mon habitation où toutes les negresses étaient encore a mon retour a St Domingue. [36]»

Quoique très lacunaire, la correspondance préservée dans les *Desforges Letters* est à l'image de ses rédacteurs et de leur époque. Toute sa vie durant, les brouillons de ses lettres en témoignent, Desforges fera preuve d'une générosité sans faille à l'égard de sa famille et de celle de son épouse. Les six enfants de Bernardine abandonnés par leur père James D. Robert seront élevés au foyer de leur grand-père[37]. Les courriers de France sont régulièrement assortis d'un appel à l'aide auquel répond l'envoi d'une traite ou d'une lettre de change

[33] *Paul et Virginie* de Bernardin de Saint-Pierre paraît en 1788 et connaît un succès considérable.
[34] *Le Journal de Paris*, 23 frimaire an X (14 décembre 1801).
[35] Le contexte historique qui donne lieu au départ précipité des réfugiés sera analysé ultérieurement.
[36] KHSF, *Etienne Hus-Desforges Letters*, *op. cit*., Bernardine Bertrand à M. Lemercier, le 24 février 1827, E. Hus-Desforges à E. Wante, le 12 mars 1827.
[37] Ce James D. Robert est le fils de Pierre-Dominique Robert.

destinés à soulager un frère ou une nièce dans le besoin ; la compassion est telle qu'elle laisse affleurer une sensibilité qui confine parfois à une sensiblerie toute romantique. Cette générosité s'assortit d'un sens aigu de la justice qui se fait jour dans les courriers administratifs où le colon spolié clame son bon droit, dans l'espoir, un jour, de traverser les mers et où le beau-père vole régulièrement au secours d'une mère orpheline et esseulée. Entre Cognac, La Rochelle et Lexington, la famille Hus-Desforges, sur les deux bords de l'Océan, écrit les mots d'une histoire atlantique qui commence à Saint-Domingue.

2. 1. L'atelier d'Etienne Hus-Desforges à La Coupe du Bas

Les *Desforges Letters* attestent du fait qu'Etienne Hus-Desforges a possédé à Saint-Domingue deux types de propriétés. La plus ancienne est l'atelier de La Coupe du Bas, situé près du Petit Saint-Louis, sur la côte nord de l'île de Saint Domingue, une habitation comptant trente-sept esclaves et qu'il a dirigée entre décembre 1789 et septembre 1791. La seconde se compose de deux maisons de ville situées dans le quartier du Petit Carénage au Cap Français. Le brouillon d'une lettre adressée par Desforges à Etienne Wante, secrétaire en chef de la commission de liquidation créée par l'ordonnance du 9 mai 1826, relative à l'indemnisation des réfugiés de Saint-Domingue, contient la liste des propriétaires des habitations voisines et celle des esclaves présents sur l'exploitation de La Coupe du Bas, sans que soient précisées les activités de l'habitation que Desforges qualifie modestement d'atelier, ce qui laisse supposer étant donnée sa situation, qu'il s'agit d'une exploitation caféière et sucrière[38]. Nonobstant sa petite dimension, l'atelier de La Coupe du Bas fait donc bien partie intégrante de la « Machine Plantation», « une forme d'organisation économique » que

[38] Outre le travail de BURNARD Trevor, GARRIGUS John, *The Plantation Machine: Atlantic Capitalism in French Saint-Domingue and British Jamaica*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 2016 et celui de CHENEY Paul, *Cul de Sac, Patrimony, Capitalism, and Slavery in French Saint-Domingue*, Chicago, University Press of Chicago, 2017, qui traitent tous deux du capitalisme et de l'esclavage dans les Antilles, on pourra consulter les études suivantes, supports de notre réflexion : HEBRARD Jean, « Les deux vies de Michel Vincent, colon à Saint-Domingue (c. 1730-1804) », *Revue d'histoire moderne & contemporaine*, vol. 57-2, no. 2, 2010, p. 50-78, NAVARRO Zélie, « Espace résidentiel et intégration sociale : le cas des administrateurs coloniaux de Saint-Domingue au XVIIIe siècle », *Les Cahiers de Framespa*, 4, 2008, BAYLE Jeanne, « Vente d'une plantation à Saint-Domingue en 1784 », Petite Bibliothèque n° 161, Supplément à la « Lettre des Amis des Archives de la Haute-Garonne » N° 231 du 30 juin 2008, TEYCHENIE Henri, « Les esclaves de l'indigoterie Belin à Saint-Domingue (1762-1793) », *Revista de Ciencias Sociales*, s. d., p. 237-266, FOUBERT Bernard, « Les habitations Foäche à Jérémie (Saint-Domingue), 1772-1802 », *Outre-Mers. Revue d'histoire*, 2009, 364-365, p. 163-207, habitation La Seringue, CAUNA DE Jacques, *Au temps des isles à sucre, Histoire d'une plantation de Saint-Domingue au XVIIIe siècle*, Paris, Karthala, 2003 et « Une famille transatlantique : les Fleuriau », in *Les Cahiers de Framespa*, 2012.

« La Jamaïque et Saint-Domingue ont développé à l'échelle mondiale […] en faisant appel à des ouvriers venus d'un premier continent, qui, sur un deuxième, cultivaient mais aussi fabriquaient les produits destinés aux consommateurs du troisième. [39]»

La plaine du Nord est la région où la récolte du café et la fabrication du sucre, particulièrement le sucre terré ou sucre blanc, se développent initialement avant d'être étendues aux départements de l'Ouest et du Sud [40]. Dans l'ouvrage qu'il a récemment consacré à l'habitation La Grande Case d'Etienne-Louis Ferron de la Ferronnays à Cul-de-Sac, Paul Cheney explique que par la suite « les plantations qui se développèrent rapidement dans cette [autre] région étaient reliées par un système d'irrigation très efficace » qui favorisa leur productivité jusqu'à la fin des années 1780[41]. C'est dans ce même département de l'Ouest que Paul Belin des Marais possède une indigoterie près de la Petite-Rivière et le Rochelais Aimé-Benjamin Fleuriau une plantation sucrière de 289 carreaux à La Croix-des-Bouquets. Plus au sud, Mathieu Catou récolte l'indigo à Torbeck et Stanislas Foäche exploite le café et le cacao à La Seringue, près de Jérémie.

En l'absence de chiffres précis le concernant, nous tenterons d'évaluer l'importance de l'atelier de Desforges relativement à celle de ces différentes habitations toutes historiquement bien renseignées et toutes de dimension moyenne, tant en termes de nombre d'esclaves que de superficie[42]. À l'exception de l'habitation Fleuriau (très proche d'ailleurs de l'habitation La Ferronnays), qui emploiera jusqu'à 311 esclaves en 1789, ces différentes

[39] BURNARD Trevor, GARRIGUS John, *The Plantation Machine, op. cit.,* p. 5, trad. MD.

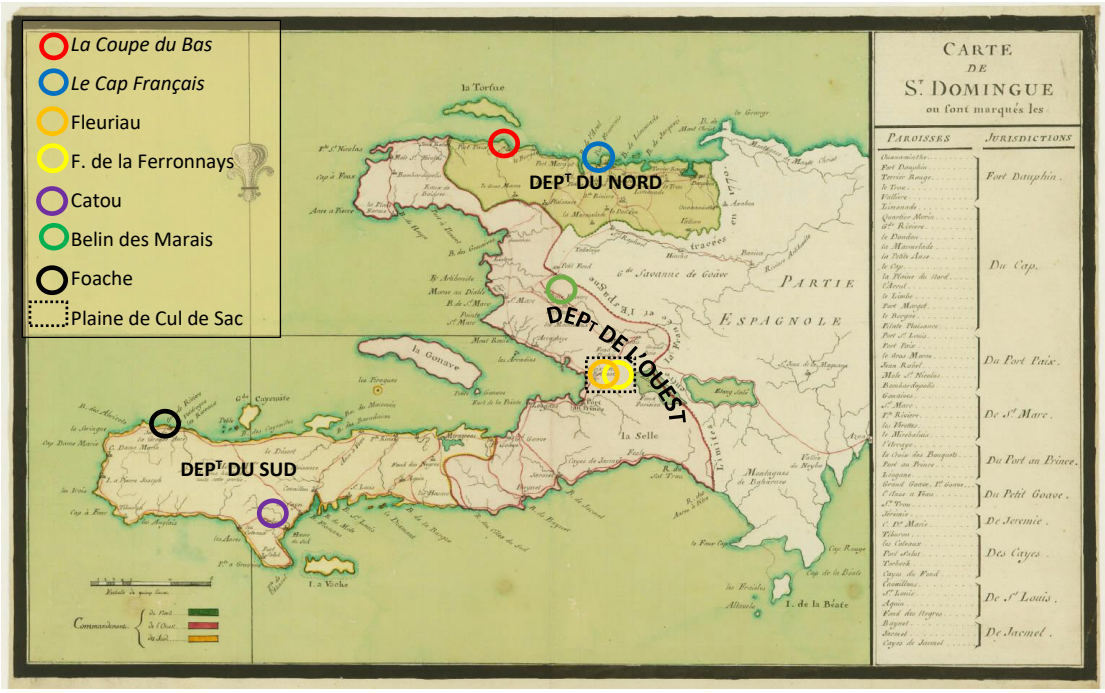
[40] Le « terrage » du sucre brut consiste à couvrir le fond du pain de sucre avec une couche de terre argileuse pour le blanchir. « Le Nord compte les habitations ou plantations sucrières parmi les plus peuplées. La sucrerie est la structure la plus lourde et la plus complexe des habitations. Elle a en moyenne 200 esclaves. On estime que la moitié seulement travaillait à la culture de la canne à proprement parler. » (BOURDIER Karen, « Les conditions sanitaires sur les habitations sucrières de Saint-Domingue à la fin du siècle », *Dix-huitième siècle*, vol. 43, no. 1, 2011, p. 349.

[41] CHENEY Paul, *Cul de Sac…, op. cit.,* p. 5, trad. MD. D'une superficie de 80 carreaux (un carreau correspond à environ 1, 14 ha), la Grande Case emploie au total deux cents esclaves. (CHENEY Paul, « A Colonial Cul de Sac: Plantation Life in Wartime Saint-Domingue, 1775-1783 », *Radical History Review*, 115, hiver 2013, p. 48.

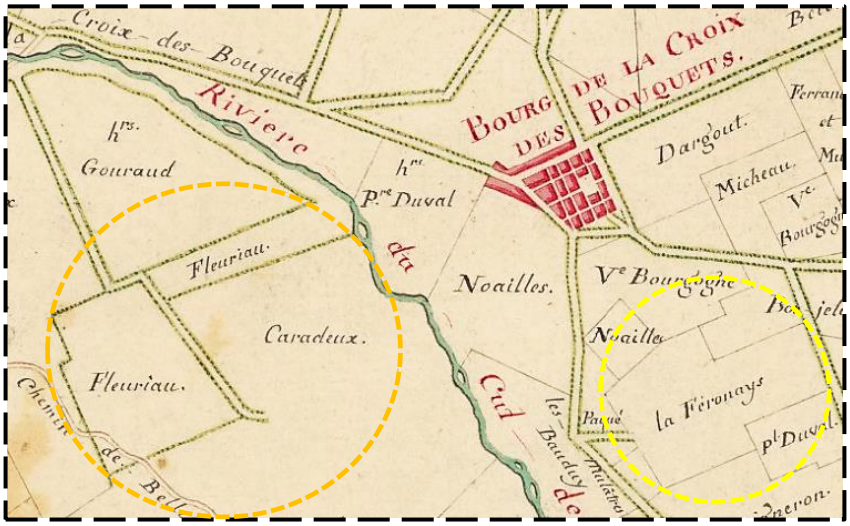
[42] « A Saint-Domingue, la superficie d'une habitation moyenne est de 200 carreaux mais des superficies de 300 carreaux et plus ne sont pas rares. » (NAVARRO Zélie, « Espace résidentiel et intégration sociale… », *op. cit*, note 14). Le nombre d'esclaves employés dans les sucreries est souvent inférieur à celui employé dans les indigoteries ou les plantations de café. Nous retiendrons un rapport de 1,15 esclave par carreau, comme c'est le cas sur la plantation sucrière Fleuriau (CAUNA DE Jacques, *Au temps des isles à sucre…, op. cit.,* p. 39 et 258) ou la plantation Belin des Marais(Archives Départementales de Charente-Maritime (désormais ADCM), E 294, Inventaire des effets et biens de Belin des Marais, 15 juillet 1748), soit 174 esclaves pour 200 carreaux.

habitations ne dépassent pas 209 carreaux pour 182 esclaves. Elles constituent donc une échelle de comparaison moyenne et fiable[43].

Les deux cartes proposées ci-après situent les lieux.



Carte 37 : Situation des habitations étudiées « Carte de S^t Domingue ou sont marqués les Paroisses et Jurisdictions » (1770, John Carter Brown Library)



Carte 38 : Situation des habitations Fleuriau et Ferron de la Ferronnays (extrait du plan de la plaine du Cul-de-Sac du Port-au-Prince, isle de Saint-Domingue levé par Mr. de Hesse Charles François, 1780, BNF Gallica, ark:/12148/btv1b53025336m)

[43] La « fortune » comme la destinée de Desforges et Fleuriau n'ont rien de comparable. Quand il quitte Saint-Domingue, Desforges a quasiment tout perdu. Aimé-Benjamin Fleuriau, quant à lui, laisse sa propriété de Saint-Domingue à la gestion de Michel-Joseph Leremboure et regagne La Rochelle, fortune faite, en 1755 Il rachète alors à Jean Regnaud de Beaulieu en 1772 un hôtel particulier qu'il fait agrandir avant que le roi ne l'anoblisse en lui octroyant la charge d' « officier commensal de la Maison du Roy » en 1777 (CAUNA DE Jacques, *Au temps des isles à sucre…,op. cit.*, p. 50). Cet hôtel particulier abrite aujourd'hui le Musée du Nouveau Monde de La Rochelle.

La Commission chargée de l'indemnisation des colons de Saint-Domingue commence ses travaux le 1er juillet 1826 et fixe le montant de l'indemnité allouée aux ayants droit au dixième de la valeur de leurs possessions en 1789, soit au total 150 millions de francs[44]. La valeur moyenne de l'indemnisation des 25 838 dossiers retenus s'élève à 3483 francs[45]. Au regard du nombre des esclaves composant la population servile de l'atelier de la Coupe du Bas, il est possible d'évaluer sa superficie et sa valeur en comparaison de celles d'une habitation moyenne[46].

A raison d'un rapport de 1,15 esclave par carreau, on peut estimer la superficie de l'atelier à quelque 42,55 carreaux, soit 48,38 hectares et à une valeur de 7 410 francs, soit un peu plus de douze fois le salaire annuel d'un ouvrier en 1828, somme qui correspond actuellement et d'après nos calculs à 279 357 euros [47]. Etienne Hus-Desforges n'a donc pas fait fortune à Saint-Domingue. Tout juste est-il, lors de son départ, propriétaire d'un petit capital correspondant au quart de celui d'une habitation moyenne (auquel il faut cependant ajouter la valeur des deux maisons du Cap), ce qui l'autorise à déposer une demande d'indemnité dont il ne pourra jamais bénéficier : certains justificatifs nécessaires lui manquent et retarderont les formalités jusqu'à sa mort le 24 juin 1832 et la clôture des travaux de la Commission le 30 juin 1833.

Tout autre type de comparaison s'avérant hasardeux, nous bornerons notre étude de l'atelier de La Coupe du Bas à l'analyse du document transmis par Etienne Hus–Desforges à

[44] BEAUVOIS Frédérique, « Monnayer l'incalculable ? L'indemnité de Saint-Domingue, entre approximations et bricolage », *Revue historique* 2010/3, N° 655, p. 615-617. La valeur totale des biens atteint donc un milliard et demi de francs en 1789.

[45] HEBRARD Jean, « Les deux vies de Michel Vincent, colon à Saint-Domingue (c. 1730-1804) », *Revue d'histoire moderne & contemporaine*, vol. 57-2, no. 2, 2010, p. 50-78, note 4.

[46] La conversion a été effectuée à partir de l'inventaire après décès du peintre Jacques Pajou, rédigé en 1828, qui donne une indication du salaire annuel d'une cuisinière (350 F.), d'un domestique (500 F.) et d'un jardinier (700 F.). De là, on évalue le salaire moyen annuel d'un ouvrier en 1828 à 600 F. (Archives nationales, Minutier central, Étude XLVI Pièce 831, *inventaire après décès du peintre Jacques Augustin Catherine Pajou rédigé en 1828*, page 155). La somme est par la suite actualisée en tenant compte du montant annuel moyen du salaire net d'un ouvrier, soit 22 620€ (INSEE et Déclaration Annuelle des Données Sociales, chiffres de 2015, publiés en 2017). À titre de comparaison, la superficie moyenne d'une exploitation agricole en France est actuellement de 55 ha et le prix moyen de l'hectare de terres et prés libres à 990 € (Chiffres Ministère de la Transition écologique et solidaire et du Ministère de la Transition écologique et solidaire).Ces données permettent d'estimer la valeur de l'atelier à 289 796€ et confirment notre évaluation.

[47] KHSF, *Etienne Louis Hus-Desforges Letters*, certificat de décès, octobre 1834, BEAUVOIS Frédérique, « Monnayer l'incalculable ?… », *op. cit.*, p. 617.

l'appui de sa demande d'indemnisation. Un grand nombre des pièces nécessaires à la constitution du dossier lui font cependant défaut :

> « Les quittances des capitaines negriers, ainsi que mes titres d'habitation, referances et autres titres ayant été detruis par les flammes dans l'Etude de Me Porée notaire au cap il m'est de toute impossibilité d'exhiber ces pièces au soutien. [48]»

Aussi se voit-il contraint de les remplacer « par le certificat ci-joint et que mes voisins peuvent attester véritables si aucun des ci-dessous nommés se presente pour obtenir l'indemnité en question. » Suivent les douze patronymes « de ceux qui m'entouraient, […] Mrs Fontaine, Chailloux, Couraud, Girousse, Lagné, Méance, La joubotière [?], Meaux, Ballai, D'agnau, Remoussin, La perriere. [49] » La consultation de la liste pour l'indemnisation des colons spoliés établie par les Archives Nationales et celle proposée par l'historien Oliver Gliech nous ont permis de rectifier l'orthographe parfois approximative des patronymes et de retrouver la trace des voisins (à l'exception de M. La Joubotière [?])[50]. Il paraît ainsi probable que Claude Ballay, chirurgien-major, possède une maison au Cap, rue Picolet, à deux pas de celle qu' Hus-Desforges vendra le 24 Prairial, An 11 (13 juin 1803) [51] . Remoussin est commandant des milices de Saint-Louis, Fontaine et Lagné (Lanier) sont créoles, Le Breton de La Perrière (dont le nom à particule peut n'être que de pure convention, à l'instar de celui d'Aimé Benjamin Fleuriau, qui, après avoir été anobli, lui adjoint celui du canton de Bellevue où est située sa plantation), est normand, Méance est breton. Les noms de Chaillou, Couraud, Dagneaux, Giroust et Meaux complètent la liste. Etienne Hus-Desforges est-il doté d'une excellente mémoire, ou bien a-t-il précieusement gardé copie dans ses archives de la

[48] KHSF, *Etienne Louis Hus-Desforges Letters*, Desforges à E. Wante, le 12 mars 1827.

[49] KHSF, *Etienne Louis Hus-Desforges Letters*, *op. cit., ibidem.*

[50] La liste (en cours) pour l'indemnisation des colons spoliés, Sous-série F/12, Articles F/12/2740-2883 et F/12/7627-76321 des *Archives nationales* mentionne : Louis-Auguste Dagneaux (né en 1777) N° F/12/2776, sans doute le fils d'un colon, et Louis-Marie de Meaux de Fortunezay (né en 1764), N° F/12/2781.

Le site *Domingino* d'Oliver Gliech www.domingino.de/stdomin/colons_l.htm [Consulté le 12/12/2016] mentionne : Claude Ballay, chirurgien-major, N° 276, Robert-Joseph Chaillou, N° 1446, Louis-François et Joseph Couraud, N° 1915 et 1916, Jean-Baptiste, Joseph et René Fontaine (des créoles ?), N° 3061, 3062, et 3063, André Giroust, N° 3449, Joseph-René Lanier (créole) N° 4377, François, Louis et René-François Le Breton de La Perrière (Normands), N° 4579, 4580 et 4581, Jean-François, Pierre-Julien et Jean-Baptiste Philippe Méance (Bretons), N° 9213, Gabriel Meaux, marchand, N° 5444, 5445, et 5446, François, Paul-Daniel (Commandant des milices de Saint-Louis) et Louis-Marie Remoussin, N° 6678, 6679, et 6680. Nous n'avons pas trouvé trace de La Joubotière [?] : la lecture de ce patronyme sur le manuscrit est d'ailleurs très incertaine. Il existe en revanche une Marie-Philotée Joubretière, veuve Méance, N° 4019.

[51] KHSF, *Etienne Louis Hus-Desforges Letters*, certificat de vente du 24 Prairial, An 11.

composition de son atelier et de l'identité de ses voisins ? (Mais à vrai dire, pour quelle raison aurait-il agi ainsi ?) Toujours est-il que, près de quarante ans après les faits, il se souvient parfaitement du nom de chacun de ses voisins et de celui de tous ses esclaves.

L'on connaît peu de choses de la façon dont Etienne Hus-Desforges gère ses affaires et administre son atelier de La Coupe du Bas. Il garde ou feint d'avoir gardé un souvenir précis de l'identité de ses voisins et de ses esclaves, sans qu'on puisse assurer l'exhaustivité d'une liste composée presque quarante ans après les évènements. Le nombre des esclaves est en tout cas un facteur déterminant pour le calcul du montant de l'indemnité car

> « la valeur des plantations est intimement liée au nombre d'esclaves qui s'y trouvent. L'élément servile constituant le facteur élémentaire préludant à toute évaluation des biens immobiliers coloniaux, il est tout à fait impossible de ne pas le prendre en compte pour la fixation de l'indemnité. [52]»

Aussi le dossier constitué par Hus-Desforges contient-il les

> « Noms de Negres et negresses formant l'attelier de M. E. H. Desforges au lieu-dit la Coupe du Bas au tems requis par l'ordonnance
>
> Lindor creole comandeur, Leveillé creole, andré gros nez dito, divertissant Congo, Scipion dito, apollon dito, Jeune andré dito, adonis, Congo, jean Baptiste mulatre creole, Baptiste mandingue, alexandre dito, Etienne dito, Coulikou [?] creole, Lubin dito, Nago mandingue, Belizaire Congo, Mariane Mandingue, Louise créole, Therese dito, Cecile dito, Sophie mulatresse creole, Sophie negresse, angelique et ses deux enfans, Françoise creole, Jannête congo, marie joseph creole, adelaide creole, Rosine creole, 7 négrillons.
>
> […] il n'y a pas un de mes voisins qui ne puisse assurer que les dits negres et negresses composaient mon attelier du 25 Decembre 1789 au commencement de 7bre 1791 [….]. [53]»

Pièce essentielle à la constitution du dossier, ce document s'avère également précieux en ce qu'il apporte un éclairage culturel d'importance sur la composition d'un « atelier ». L'effectif total, si l'on en croit un Desforges qu'on ne saurait suspecter de l'avoir

[52] BEAUVOIS Frédérique, « Monnayer l'incalculable ?… », *op. cit.*, p. 614. En 1789, Saint-Domingue compte 465 429 esclaves (FROSTIN Charles, *Les révoltes blanches à Saint-Domingue aux XVIIe et XVIIIe siècles : Haïti avant 1789*, Paris, L'École, 1975, p. 382.)

[53] KHSF, *Etienne Louis Hus-Desforges Letters*, Desforges à E. Wante, le 12 mars 1827.

volontairement surestimé en vue d'accroître le montant de l'indemnité, se monte à trente-sept esclaves, soit cinq fois moins que celui d'une habitation moyenne. Le tableau ci-après en établit la répartition par âge, sexe et origine.

		Adultes		Enfants
		Hommes	**Femmes**	
Congos	**7**	6	1	
Mandingues	**5**	4	1	
Créoles	**12**	5	7	
Créoles *mulâtres*	***2***	1	1	
Noires	**2**		2	
Enfants d'Angélique				2
Négrillons				7
Total H + F		**16**	**12**	
Total A + E		**28**		**9**
Total général		**37**		

Tableau 22 : Composition de la main-d'œuvre servile employée à La Coupe du Bas entre 1789 et 1791 (MD)

A La Coupe du Bas, la main-d'œuvre adulte et masculine est largement majoritaire : on a besoin, dans l'atelier comme dans les autres habitations, de bras solides et endurants. Les enfants, négrilles et négrillons, sont destinés à prendre la relève d'une population adulte que le travail harassant dans la plantation ne tardera pas à user. Leur nombre est élevé et atteint quasiment le quart de la population totale, ce qui est un signe de vitalité et un gage de prospérité. Le rapport entre hommes et femmes d'une part, entre esclaves issus de la traite et nés à Saint-Domingue (les créoles), d'autre part, y est par ailleurs très homogène, l'atelier comptant, chez les adultes, 42% de femmes pour 57% d'hommes et 50% d'esclaves nés à Saint-Domingue comme issus de la traite. Cet équilibre presque parfait laisse à penser que l'exploitation est en bonne santé et à l'abri d'éventuels conflits interethniques. L'atelier revêt de ce fait un caractère un peu particulier, du fait qu'un grand nombre d'esclaves créoles, dont deux mulâtres issus de l'union d'un blanc et d'une esclave, sont nés à Saint-Domingue et constituent la moitié de l'effectif de l'atelier. « Sur les plantations de taille moyenne, explique Oliver Gliech, la surveillance était plus facile et les relations paternalistes entre maîtres et travailleurs n'étaient pas rares [54] ». La précision du souvenir du propriétaire s'en est-elle

[54] GLIECH Oliver, « L'insurrection des esclaves de Saint-Domingue et l'effondrement du pouvoir blanc. Réflexions sur les causes sociales d'une «révolution impensable» (1789-1792) », *in* HOFFMANN Léon-François, GEWECKE Frauke, FLEISCHMANN Ulrich (dir.), *Haïti 1804 – Lumières et ténèbres. Impact et résonances d'une révolution,* Madrid, Iberoamericana, 2008, p. 46.

trouvée facilitée jusqu'à lui permettre de mentionner, enfants exceptés, les noms et ethnies de quasiment tous ses esclaves. ?

Les différentes fonctions exercées au sein de l'atelier ne sont pas précisées, à l'exception de l'une d'entre elles, celle de commandeur, exercée par Lindor, l'esclave chargé de la bonne marche de l'atelier, « toujours armé d'un fouet ou d'une baguette, symbole de son autorité. [Il] exerce […] des fonctions d'organisation et de surveillance du travail, de répression des fautes et de châtiment des indociles. [55]»

Parmi les autres esclaves, cinq sont des Mandingues, issus d'un groupe ethnique que l'on rencontre notamment dans le Haut-Sénégal et le Haut-Niger. Les autres sont des Congos, venus « du Cameroun, du Gabon, de Cabinde, de la Guinée espagnole, de l'Angola et de l'actuel Congo, ce qu'on appelait la Côte d'Angole. [56]»

La carte ci-après présente les régions d'origine des esclaves issus de la traite.

Carte 39 : Situation des ethnies Mandingue et Congo (carte de l'Afrique de l'Ouest, Bonne, 1770, MD)

[55] CAUNA DE Jacques, *op. cit.,* p. 115-116.
[56] CAUNA DE Jacques, *op. cit.,* p. 96.

Outre qu'elle confère à l'ensemble un caractère intime un peu étrange et presque dérangeant, la mention des prénoms contribue à l'approche sociologique des esclaves et de leurs maîtres successifs[57]. Certains de ces prénoms ont été donnés sur les bateaux et conservés dans la plantation ; ils soulignent des particularités physiques ou comportementales et permettent parfois de distinguer deux homonymes. Ainsi en est-il de Divertissant, L'éveillé, André gros nez et jeune André. D'autres prénoms, tirés du répertoire de l'Antiquité ou de l'Histoire, sacrifient à un phénomène de mode propre à l'Ancien Régime : c'est le cas d'Adonis, Apollon, Alexandre, Scipion ; pratique également habituelle dans la Caraïbe française, on fait aussi référence à la littérature ou au répertoire de la comédie où valets ou petits maîtres se prénomment Angélique, Mariane, Rosine ou Lindor. Les survivances africaines sont courantes, qu'il s'agisse de surnoms d'origine créole, comme Coulikou, qui désigne une espèce de coucou particulière aux Antilles, ou du nom d'une ethnie : Nago porte le nom de son peuple, une sous ethnie des Yorubas, surtout présents sur la rive droite du fleuve Niger, au Bénin, au Ghana, en Côte d'Ivoire et au Togo. Enfin, les prénoms les plus courants, simples ou composés, sont aussi de mise et sont portés par le reste des membres de l'atelier. L'usage semble donc primer : on se borne à réutiliser les dénominations préexistantes ou usuelles, dénuées de toute allusion désobligeante sous-jacente.

« La plantation sucrière a été une véritable entreprise capitaliste esclavagiste, produisant pour l'exportation et réalisant des profits juteux. [58]» A la veille de la Révolution Française, l'île de Saint-Domingue est le premier producteur mondial de sucre et de café. Les planteurs blancs, au nombre d'environ trente mille, dirigent huit cents sucreries et plus de trois mille caféteries où sont exploités quatre à cinq cent mille esclaves, pour la plupart originaires d'Afrique noire. Les plaines du Nord et du Cap fournissent à elles seules plus de 75% de la production totale de sucre blanc ou terré mais le Cul-de-Sac et les plaines voisines de Léogane et de l'Arcahaye produisent les 2/3 du sucre brut. À elle seule, la « Perle des Antilles » alimente plus du tiers du commerce extérieur français[59]. Pendant les trois dernières années de l'Ancien Régime, 88 000 esclaves africains viennent renforcer ou remplacer une

[57] Nous renvoyons ici à l'excellent ouvrage de COUSSEAU Vincent, *Prendre nom aux Antilles. Individu et appartenances (XVIIe-XIXe siècle)*, Paris, Comité des travaux historiques et scientifiques, 2012 et à l'article de CAMIER Bernard et DUBOIS Laurent, « Voltaire et Zaïre, ou le théâtre des Lumières dans l'aire atlantique française », *Revue d'histoire moderne & contemporaine*, vol. 54-4, no. 4, 2007, p. 39-69.

[58] GAUTHIER Florence, « La Révolution de Saint-Domingue ou la conquête de l'égalité de l'épiderme (1789-1804) », *in* HOFFMANN Léon-François, GEWECKE Frauke, FLEISCHMANN Ulrich (dir.)*, Haïti 1804…, op. cit*., p. 24.

[59] CAUNA DE Jacques, *op. cit*., p. 12-13.

main-d'œuvre servile dont la « rentabilité » est évaluée à une dizaine d'années. Entre le 22 avril et le 29 mai 1785, le capitaine du navire *Le Bellier*, armé par Fleuriau et Thouron à La Rochelle, procède à la vente de 499 esclaves dans les environs du Cap. Le montant général de la vente s'élève à 981 670 livres, soit un prix moyen de 1 967 livres par esclave[60].

Outre qu'ils permettent de prendre la mesure de la place occupée par Saint-Domingue et les Antilles dans le commerce international et le commerce extérieur de la France à la fin du XVIIIe siècle, ces chiffres soulignent le rôle éminent tenu par l'esclavage et la traite négrière, objet d'un vif débat entre historiens. À un Marcus Rediker qui affirme que la traite « facilita la ` révolution commerciale ´ de l'Europe, rendit possible la construction des plantations et la création d'empires mondiaux, permit le développement du capitalisme en Europe, et, en dernière instance, son industrialisation », Olivier Pétré-Grenouilleau rétorque que « la traite occidentale n'est pas le facteur dominant du développement économique européen. C'est un facteur parmi d'autres, bien que plus immoral, dans un processus de développement qui ne peut s'expliquer que par une multitude de facteurs, économiques, sociaux, culturels et politiques [61]».

L'insurrection des esclaves des ateliers de la plaine du Nord laisse augurer de la grande instabilité politique et sociale qui gagne les Antilles. Le 24 juin 1793, le Cap est en feu. La situation est telle que le 29 août, Sonthonax, qui dirige la commission envoyée sur place pour rétablir l'ordre, proclame solennellement en français et en créole l'abolition de l'esclavage [62]:

> « Les hommes naissent et demeurent libres et égaux en droit : voilà citoyens l'évangile de la France […] vous avez gagné, citoyens, ce que vous demandiez […] Tous les nègres et sang mêlés actuellement esclaves sont déclarés libres. Ils ont gagné les mêmes droits que tous les autres citoyens français [63]».

---

[60] ADCM, 245 J, *fonds Magué-Margotteau*, compte de vente du navire *Le Bellier*.

[61] REDIKER Marcus, *A bord du négrier, Une histoire atlantique de la traite*, Paris, Seuil, 2013, p. 23, PETRE-GRENOUILLEAU Olivier, *Les traites négrières. Essai d'histoire globale*, NRF, Gallimard, 2004, p. 433.

[62] Charles Pierre Etienne Wante, ordonnateur civil à Saint-Domingue, prétend dans son *Mémoire relatif à l'administration de la partie françoise de Saint-Domingue,* Baltimore, Samuel and John Adams, 1793 qu': « *il vouloit gagner en vitesse son collègue Polverel »*

[63] NIEL Annick, « Des ris de plaisir… aux larmes de sang (Saint-Domingue 1789-1793) », p. 24-25. Le texte est aussi cité en créole : « Tout moun vini dans monde pour io rété libes & égal entre io : a vlà, citoyens, vérité qui forti en France […] Jodi, citoyens, que zates gagné ça témandé […] Toute nèges et milates qui té zesclave encore, nous déclaré io toute libe. Io gagné même droit que toutes les autes citoyens français». Cette traduction est publiée par Emmanuel Védrine dans Genèse : Journal généalogique et historique.sur le site internet de l'Association généalogique d'Haïti.

Le 16 pluviôse an II (4 février 1794), la Convention confirme cette proclamation et l'article 18 complète en ces termes la *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen* : « Tout homme […] ne peut se vendre, ni être vendu ; sa personne n'est pas une propriété aliénable. » Cependant les relations commerciales avec Saint-Domingue souffrent du climat insurrectionnel et de la politique de paix armée instaurée par le président Adams dans le cadre de la Quasi-Guerre. Bonaparte, avec la signature du traité de Mortefontaine en 1800, s'assure la bienveillance des États-Unis et rétablit la liberté du commerce dans le golfe du Mexique, l'année même où l'Espagne cède secrètement la Louisiane à la France. La paix d'Amiens inaugure une période de paix favorable à la reprise du commerce international qui amène le Premier Consul à envoyer son beau-frère, le général Leclerc, rétablir l'ordre et l'autorité de la France à Saint-Domingue. L'esclavage est rétabli à la Guadeloupe en 1802 et en Guyane en 1803[64].

2. 2. Les maisons du Petit Carénage

Le retour de la famille Hus-Desforges sur le continent américain a lieu précisément à Providence, le 15 décembre 1798[65]. Le chef de famille est accompagné de Jeanne Laville et de la fille de cette dernière, Jeanne-Bernardine Bertrand, âgée de quinze ans. L'ex-belle-sœur de Jeanne Laville, Marguerite Courlet-Bertrand, son mari Alexis Teste et sa fille Louise font aussi partie d'un voyage considéré comme un voyage d'affaires, puisque les deux chefs de famille déclarent être commerçants. Le 18 novembre 1800, la famille se trouve à Boston ou dans la région, comme l'atteste l'adresse du courrier adressé par Louis à son demi-frère. La famille y bénéficie sans aucun doute de la bienveillance et du soutien de Marc-Antoine-Alexis Giraud, qui a rejoint le consulat en 1798, après avoir participé à la seconde commission chargée de

[64] Sur cette période, on pourra consulter LE GLAUNEC Jean-Pierre, *L'armée indigène : la défaite de Napoléon en Haïti*, Montréal, Lux Éditeur, 2014 et GIRARD Philippe R*., Ces esclaves qui ont vaincu Napoléon. Toussaint Louverture et la guerre d'indépendance haïtienne (1801-1804)*, Rennes, Les Perséides, 2013.

[65] http://www.genealogyforum.com/files/RI/palien.html [Consulté le 12 décembre 2016], *Alien Registration List, Providence, Rhode Island.* On perd par la suite la trace de la famille Teste jusqu'à ce que Bernardine reprenne contact avec sa cousine établie à Saint-Ismier en février 1827.

rétablir l'ordre à Saint-Domingue en 1796[66]. Les liens d'amitié unissant les deux hommes demeureront à jamais indéfectibles.

Ce n'est vraisemblablement qu'en 1802 ou 1803 que les Desforges regagnent Saint-Domingue, après que le corps expéditionnaire, commandé par le général Leclerc venu rétablir sur l'île, y a débarqué en octobre 1801. Toussaint Louverture, qui a pris la tête de la rébellion, multiplie les opérations de harcèlement. Le 3 février 1802, une escadre conduite par Villaret de Joyeuse fait voile vers le Cap et l'assaut est donné le 5 février. Les assaillants, menés par le général Christophe, mettent le feu à la ville. Poursuivis dans les montagnes, les généraux noirs se rendent les uns après les autres dans le courant de mars 1802. Toussaint Louverture capitule le 6 mai 1802 avant d'être emprisonné au Fort de Joux près de Besançon en août 1802. Après la déportation de Toussaint, son lieutenant, Jean-Jacques Dessalines, se soumet d'abord à la France avant de reprendre le combat, de vaincre les Français à Vertières et de proclamer l'indépendance de la République Haïtienne le 1er janvier 1804[67].

Certains documents administratifs intégrés à la correspondance laissent à penser que la famille Hus-Desforges regagne Saint-Domingue juste après l'incendie du Cap Français. L'ancien planteur doit d'abord se rendre au Petit Saint-Louis où il constate que la majorité de ses anciens esclaves occupent encore, mais en hommes (provisoirement) libres, son habitation « où toutes les negresses étaient encore a mon retour a St Domingue. [68]» Suite à quoi, il se rend au Cap où il possède deux maisons dans le quartier du Petit-Carénage qui jouxte la mer et le fort Picolet, au nord de la ville. L'une d'entre elles appartenait à son épouse, puisqu'une correspondance ultérieure fait mention de la « maison Bertrand [69]». La seconde a pu être acquise à l'époque où Desforges enseignait la musique, à moins que le planteur, comme c'était couramment l'usage chez les « petits Blancs » de Saint-Domingue, n'ait trouvé là un placement commode, une source supplémentaire de bénéfices, voire d'une considération dont il se réclamera bien plus tard auprès d'Etienne Wante : « Il est malheureux

[66] Sur les réformes effectuées par Sonthonax lors de cette seconde mission, voir LAURENT Gérard M., « Sonthonax et sa seconde mission : un réformiste », *Revue française d'histoire d'outre-mer*, tome 84, n°316, 3e trimestre 1997, p. 65-70.

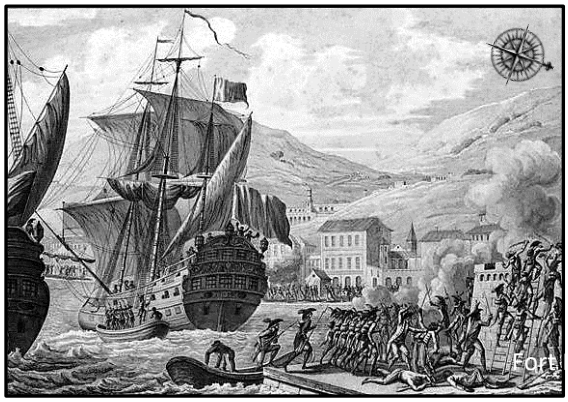
[67] LE GLAUNEC Jean-Pierre, *L'armée indigène…,* et GIRARD Philippe R.*, Ces esclaves qui ont vaincu Napoléon…, op. cit.*

[68] KHSF, *Etienne Hus-Desforges Letters*, *op. cit*., Bernardine Bertrand à M. Lemercier, le 24 février 1827, E. Hus-Desforges à E. Wante, le 12 mars 1827.

[69] KHSF, *Etienne Hus-Desforges letters, op. cit.,* Etienne Wante à Etienne Hus-Desforges, le 26 juin 1827.

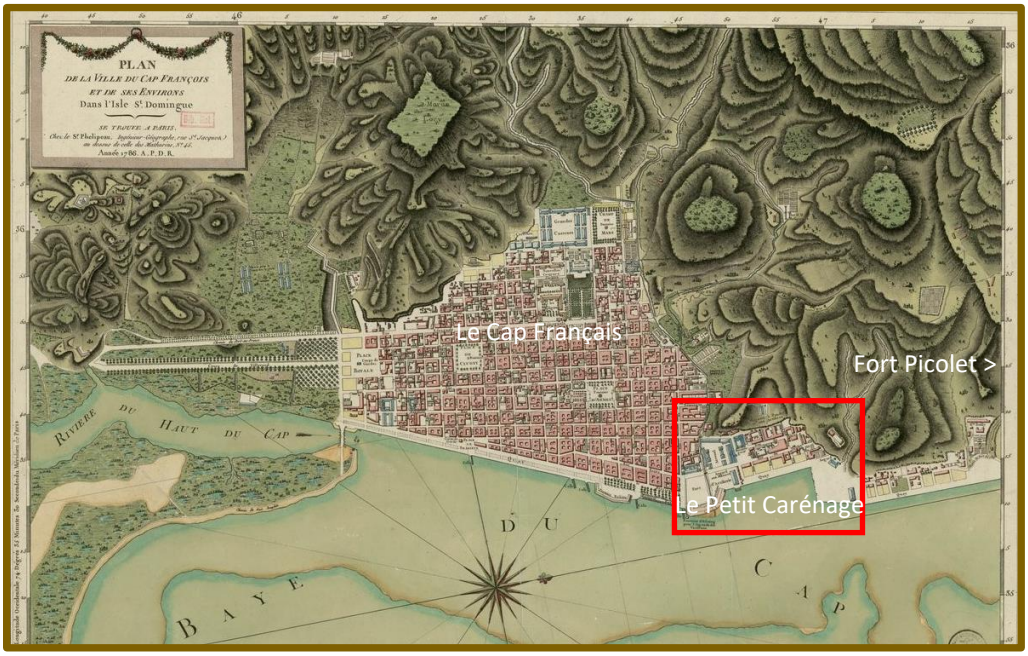
pour moi […] que la considération dont je jouissais au Cap ne soit pas un tître. J'ose croire que celui-là me tiendrait lieu de beaucoup d'autres. [70]»

Mais l'une des maisons est en piteux état. L'incendie a fait des ravages dans le quartier du Petit Carénage où sont implantés à la fois l'arsenal, la Poudrière et le fort Picolet dont on aperçoit les remparts en feu sur le document d'époque présenté ci-après.



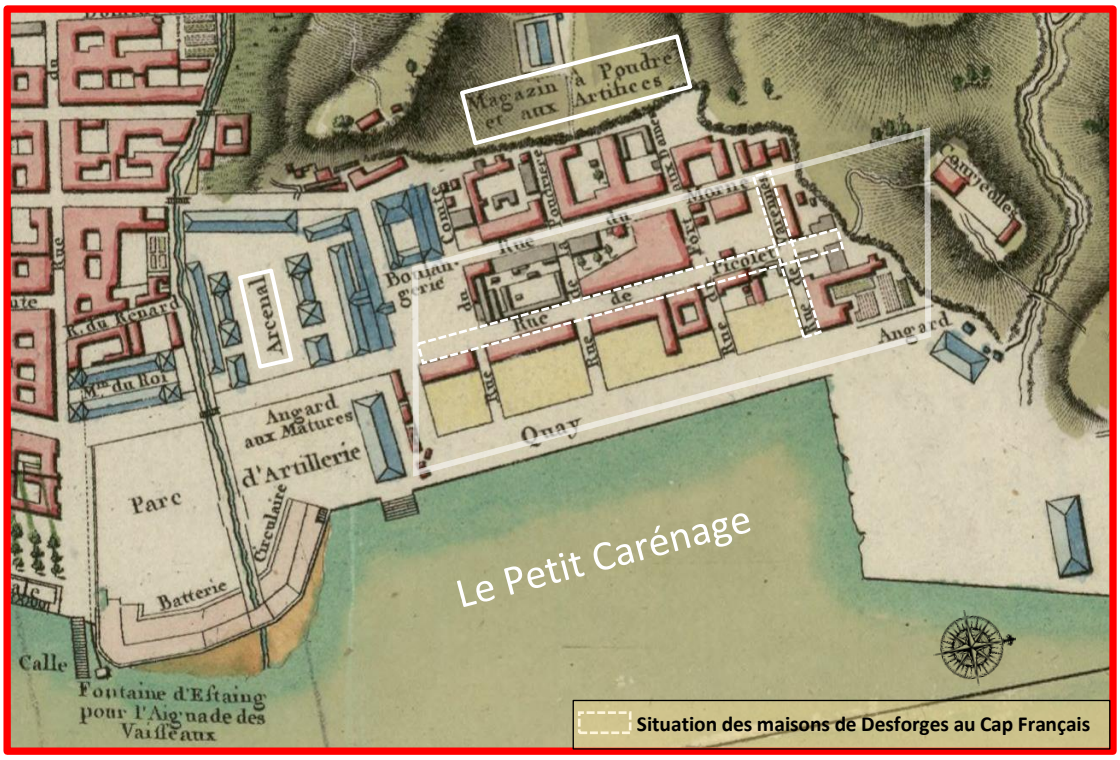
Document 40 : Prise du Cap Français par l'Armée Française. Sous le commandement du Général Le Clerc, le 15 et 20 Pluviôse, An X (Dessiné par Nodet, gravé par Le Beau, BNF)

Le *plan de la ville du Cap François* de 1786 permet de situer précisément le quartier du Petit Carénage, à l'extrémité nord de la ville. Les deux maisons, très proches l'une de l'autre, sont situées respectivement au 64 de la rue de Varennes et d'Argout et au 49 de la rue Picolet.



Document 41 : La ville du Cap François et de ses environs dans l'Isle St-Domingue, Paris, Phelippeau, 1786, BNF)

[70] KHSF, *Etienne Louis Hus-Desforges Letters*, *op. cit*., Desforges à E. Wante, le 12 mars 1827.



Document 42 : Extrait du plan de la Ville du Cap François et de ses environs Dans l'Isle de St Domingue, (René Phelipeau, 1786, BNF)

Le 25 messidor an 10 (14 juillet 1802), le citoyen De Raime,

> « chef d'Administration de la Marine, Sous-Préfet colonial du Département du Nord, A la résidence du Cap […] autorise le Citoyen Alix à la reconstruction de la maison N° 64 Rües Devarenne et Dargout, à la charge pour lui […] de se conformer au procès verbal en date du treize de ce mois [et] d'exécuter tous ce qui est prescrit par les articles 3. 5. 7. 8. 9. 10. Et 14. de l'arrêté du général en chef en date du 26 Pluviose dernier./. [71]»

L'administration s'avère efficace et l'affaire est rondement menée, puisque le 27 messidor, « gaston jean marie De Grieu, voyer architecte de la ville du cap » procède à l'état des lieux et met officiellement le citoyen Alix « en possession de ladite maison, pour, par Lui, en commencer La reconstruction [72]». De Grieu fait-il preuve d'excès de zèle ou de frilosité dans la prise de décision ? Toujours est-il qu'il ordonne aux propriétaires « de faire prendre L'alignement, conformément aux rêglements faits à cet Egard, ou d'obtenir [du] Citoyen Sous-

[71] KHSF, *Etienne Hus-Desforges Letters*, *op. cit*., autorisation en date du 25 messidor an 10 (14 juillet 1802).
[72] KHSF, *Etienne Hus-Desforges Letters*, *op. cit*., procès-verbal de mise en possession en date du 27 messidor an 10 (14 juillet 1802).

Préfet, la Permission d'élever la Charpente dans son premier état. [73]» Estimant pour sa part que « la Situation de leur Maison […] ne gêne pas la voie Publique », Desforges a recours à deux arguments qu'il juge imparables pour obtenir un passe-droit de la part de l'autorité. Il en appelle d'abord à la jurisprudence que constitue

> « un arret du Conseil Supérieur, Portant : que ladite maison demeurerait ainsi batie jusqu'à ce qu'elle tombat en ruine. Cas, dans lequel elle ne se trouve pas, n'ayant été qu'incendiée, et les murs étant bons & d'aplomb. [74]»

Et surtout (et l'argument sera régulièrement mis en avant dans ses futurs démêlés avec l'Administration), il prie le « Citoyen Sous-Préfet, de prendre en considération les malheurs réitérés qu'ont éprouvés les Exposans, & les autoriser à la rétablir Sur les Murs Existant ».[75] Lequel, arguant de ce que « la justice ne me permet pas de sacrifier l'intérêt general aux intérêts particulier », demeure inflexible et « renvoye les Citoyens Desforges à se pourvoir pardevant l'architecte voyer, pour recevoir l'alignement de leur maison, auquel ils seront tenus de se conformer. [76]»

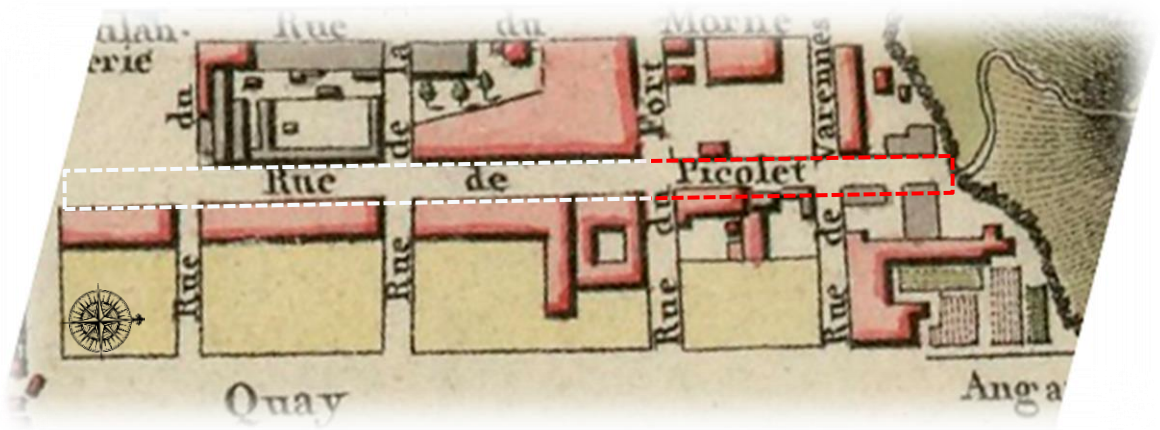
Il ne nous appartient pas de prendre un quelconque parti dans une querelle qui nous permet de situer l'implantation précise de la maison dans la rue Picolet. Force est cependant de constater que le plan de la ville du Cap révèle à l'étude un défaut d'alignement des bâtiments particulièrement perceptible dans la partie nord-est de la rue Picolet, à partir du carrefour avec la rue du Fort jusqu'au-delà de la rue de Varennes et d'Argout et jusqu'aux premiers escarpements du fort Picolet. Ce défaut d'alignement est figuré en rouge sur l'extrait du plan de la ville du Cap reproduit ci-après.

[73] KHSF, *Etienne Hus-Desforges Letters*, *op. cit*., Le citoyen Hus Desforges, & Son Epouse habitants du Cap au citoyen De Raime, s. d., sans doute au début de nivôse an 11.

[74] *Ibidem.* Différents conflits, étudiés par FROSTIN Charles, *Les Révoltes blanches à Saint-Domingue aux XVIIe et XVIIIe siècles*, Rennes, PUR, 1975 (rééd. 2008), ont opposé les planteurs blancs à la bureaucratie métropolitaine entre1630 et 1791. Charles Frostin fait de la révolte blanche de 1768 l'une des causes de la révolution noire.

[75] *Ibidem.*

[76] KHSF, *Etienne Hus-Desforges Letters*, *op. cit.,* De Raime à Desforges, le 14 nivôse an 11 (4 janvier 1803).



Document 43 : extrait du plan de la Ville du Cap François et de ses environs, (R. Phelipeau, 1786, Gallica BNF)

La maison se situe donc à l'extrémité de la rue, au pied du morne que coiffe le fort Picolet. Peut-être excédé par les tracasseries administratives ou désireux de tirer au plus vite bénéfice d'un bien « en assez mauvais état », le couple, par acte passé le 24 prairial an 11 (13 juin 1803) en l'étude de maître Michel et associés, vend

> « au citoyen louis Renoulleau […] une maison size et située en cette ville du cap, au susdit lieu du petit Carénage, mais, laquelle, a été entierrement incendiée, a l'époque du quinze pluviose dernier, d'où il résulte qu'il n'en existe absolument que les murs, qui sont, de plus, en assez mauvais état, par Suitte, de l'evenement susrelaté, que le feu a été mis à la poudriere, icelle, numerottée 49. [77]»

Etienne Hus-Desforges et son épouse habitent donc leur maison de la rue de Varennes qu'il ne nous est pas possible de situer plus précisément en l'absence de documents notariés la concernant. Sans doute est-elle plus spacieuse et en meilleur état que la précédente. Elle convient en tout cas parfaitement au commissaire de la Marine chargé de la Police des hôpitaux qui, le 22 thermidor an 11 (10 août 1803), sur papier libre et dans un style familier qui révèle une certaine précipitation, prie le citoyen Desforges de

[77] KHSF, *Etienne Hus-Desforges Letters*, *op. cit.,* acte de vente (incomplet) du 24 prairial an 11 (13 juin 1803).

« prendre la peine d'aller Demain 23, dans la matinée, à la préfecture et présenter à la Commission des achats, vos offres par Ecrit du Loyer annuel de toute votre maison que le Gouvernement à envue pour y établir un hopital. [78]»

La situation militaire et sanitaire de l'île explique l'urgence de la convocation. Après l'annonce du rétablissement de l'esclavage en Guadeloupe, les combats redoublent d'intensité et l'épidémie de fièvre jaune, qui décime, autant que les combats, les troupes européennes, emporte le général Leclerc le 1er Novembre. Donatien de Rochambeau, qui lui succède, se plaint au ministre de la Marine le 29 mars 1803 de n'avoir plus que 11 600 hommes sous ses ordres : plus de 4 000 ont été admis à l'hôpital[79]. Bernard Gainot et Mayeul Macé soulignent les raisons de l'extension de l'épidémie dans le département du Nord, en particulier la région du Cap et les environs de Fort Dauphin :

« La majorité des troupes françaises est stationnée dans ce département. Les zones côtières sont propices au développement de la maladie car les moustiques pullulent dans les endroits chauds et humides. […] Malgré tous les efforts des médecins, la fièvre jaune reste un mal incurable. [80]»

Les ravages humanitaires causés par l'épidémie et la famine, l'état d'insécurité qui règne sur l'île et cette injonction (dont la correspondance ne garde pas trace de l'issue) poussent vraisemblablement la famille, comme beaucoup d'autres, à chercher asile sur la côte est des États-Unis où elles apportent« leurs ressources, leur connaissance du terrain et de l'économie domingoise, leurs compétences dans le grand négoce international, et leurs réseaux. [81]» Ainsi en est-il pour la famille Desforges qui vend la maison de la rue de Varennes et d'Argout et trouve refuge à Baltimore, chez le consul Louis Arcambal.

Entre 1789 et 1810, l'espace atlantique est fortement mis à mal par une série de « soubresauts » identifiés par Nathalie Dessens : « La Révolution française, bien sûr, […] parce

[78] KHSF, *Etienne Hus-Desforges Letters*, *op. cit.,* le commissaire de la Marine chargé de la Police des hôpitaux au citoyen Hus-Desforges, le 22 thermidor an 11 (10 août 1803).

[79] AN, CC9A/33, Rochambeau à Decrès, Ministre de la Marine, le 29 mars 1803.

[80] GAINOT Bernard, MACE Mayeul, « Fin de campagne à Saint-Domingue, novembre 1802-novembre 1803 », *Outre-mers*, tome 90, n°340-341, 2e semestre 2003, p. 37 et pour une approche plus large de la période : GAINOT Bernard, *La révolution des esclaves. Haïti, 1763-1803*, Paris, Vendémiaire, 2017

[81] COVO Manuel, « Commerce, empire et révolutions dans le monde atlantique, *op. cit,* p. 564.

qu'elle a précipité dans sa foulée la Révolution haïtienne. […] Les guerres, elles aussi, qu'elles soient européennes ou américaines [82]». Durant cette période, près de vingt mille réfugiés français de Saint-Domingue ont fui en Amérique en trois vagues successives : la première juste après la révolte des esclaves, la seconde suite à l'échec de l'expédition du Général Leclerc et à la déclaration d'indépendance de la République haïtienne, la troisième en 1809 après l'expulsion par les autorités espagnoles des Français résidant à Cuba. Ces réfugiés élisent domicile essentiellement dans le sud et l'est des États-Unis, en Louisiane et dans la vallée du Mississippi et celle de l'Ohio[83]. Créoles ou non, les réfugiés de Saint-Domingue participent largement au métissage culturel des États-Unis : Louison Hus-Desforges, maître de musique en Louisiane et neveu d'Etienne Hus-Desforges est « marié avec une créole de dix-huit ans » qui, fait non négligeable, lui a apporté « beaucoup de richesses en mariage [84]». Outre leurs richesses, les réfugiés apportent un savoir-faire commercial et agricole acquis dans les plantations, perpétuent en Louisiane l'exploitation de la main-d'œuvre servile, participent à l'extension de la culture de plantation, particulièrement à celle du coton, nécessitée par l'ouverture des manufactures textiles en Angleterre et aux États-Unis, ou utilisent leurs compétences en matière de transport et de commerce du sucre. Certains, comme l'architecte Benjamin Latrobe, regrettent « la lamentable influence de l'avidité personnelle sur la société de la Nouvelle-Orléans après l'annexion de la Louisiane à l'Union : `La possibilité d'accroître ses richesses grâce à des moyens agricoles et industriels plus efficaces, plus étendus et plus intelligents, a diminué le sens de l'hospitalité, a détruit le loisir et renforcé l'égoïsme chez les créoles.´ [85]» En cette époque de bouleversements des empires coloniaux, les réfugiés de Saint-Domingue jouent un rôle central dans le maintien et le développement du commerce triangulaire entre États-Unis, France et Antilles. Dans la thèse qu'il consacre au sujet, Manuel Covo explique que « leur arrivée constituait une ressource immatérielle majeure pour les négociants américains. Ces derniers avaient désormais la possibilité de rencontrer

[82] DESSENS Nathalie, « La Nouvelle-Orléans, brasseur de francité », *in* VILLERBU Tangi (dir.), *Les Français et les États-Unis 1789-1815 Marchands, exilés, missionnaires et diplomates*, PUR, Enquêtes et Documents N° 59, 2017, p. 99.

[83] Sur l'histoire de ces réfugiés, on lira avec profit DESSENS Nathalie, « Napoléon et la Louisiane : nouvelles perspectives atlantiques », *in* BELAUBRE Christophe, DYM Jordana, SAVAGE John (dir.*), Napoléon et les Amériques. Histoire atlantique et empire napoléonien*, Toulouse, Méridiennes, 2009, p. 63-77, FABER Eberhard L., *Building the Land of Dreams: New Orleans and the Transformation of Early America*, Princeton, Princeton University Press, 2016 et WHITE Ashli, *Encountering Revolution : Haiti and the Making of the Early Republic*, Baltimore, John Hopkins University Press, 2010.

[84] KHSF, *Etienne Louis Hus-Desforges letters*, Louis Hus-Desforges à son frère Etienne, le 27 brumaire an IX.

[85] APPLEBY Joyce, *Inheriting the Revolution…, op. cit*., p 252, trad. MD.

directement les propriétaires et les fournisseurs, sans recourir à des intermédiaires. [86]» Ses recherches l'ont amené à relever « au moins 31 individus qualifiés d'armateurs, négociants ou subrécargues, originaires du seul Cap-Français et plus de 85 en provenance de la totalité de la colonie contre 135 qui se disent exclusivement ` habitants´. » Beaucoup de réfugiés, mus par l'esprit d'entreprise et forts de l'expérience acquise comme planteurs et commerçants, s'installent dans les ports américains pour y commercer et y investir, créent leur propre réseau ou intègrent les réseaux francophones préexistants[87]. Tels est le cas ou du moins l'intention d'Etienne Hus-Desforges quand il regagne Baltimore où il s'établit d'abord comme professeur de musique et de danse, avant qu'une « chute orrible » l'empêche « de donner des leçons [88]». Parfaitement dans son rôle, Louis Arcambal, qui, après avoir exercé la fonction de vice-consul de France à New York a été récemment promu consul à Baltimore, accueille alors, de concert avec son homologue Alexis Giraud, la confiance de son compatriote Hus-Desforges en difficulté, lui prête assistance et l'encourage dans son projet d'installation à Lexington[89]. Le *Commonwealth* du Kentucky nouvellement créé semble en effet avoir exercé un fort pouvoir d'attraction sur le réfugié de Saint-Domingue : les planteurs les plus riches y trouvent de larges surfaces à exploiter qu'ils plantent de tabac ou de chanvre et utilisent à ces fins la main-d'œuvre servile dont ils disposent. Les moins fortunés se consacrent à l'agriculture et au commerce Nord-Sud par la vallée de l'Ohio et le Mississippi.

[86] COVO Manuel, « Commerce, empire et révolutions dans le monde atlantique, *op. cit.,* p. 135.

[87] Le subrécargue est un officier de compagnie de navigation qui assure, sur un navire, l'exécution des obligations commerciales afin d'en décharger le capitaine ou qui, sur un navire de pêche, dirige les opérations. Ce sera le cas de Joseph Barbaroux dont Rafe Blaufarb et Eric Saugera font un réfugié de Saint-Domingue. Il paraît cependant beaucoup plus probable que celui-ci soit passé avec son oncle Martin-Picquet à Philadelphie pour s'installer ensuite à Louisville où il lui sert de relais. (BLAUFARB Rafe, *Bonapartists in the Borderlands, French exiles and refugees on the Gulf Coast, 1815-1835*, Tuscaloosa, University of Alabama Press, 2005, p. 189, SAUGERA Eric, *Reborn in America, French Exiles and Refugees in the United States and the Vine and Olive Adventure, 1815-1865*, Tuscaloosa, University of Alabama Press, 2011).

[88] KHSF, *Etienne Louis Desforges Letters*, Louis Hus-Desforges à son frère Etienne, le 9 octobre 1805.

[89] Louis Arcambal est employé au Bureau des troupes en Guadeloupe en 1787, contrôleur par intérim à Tobago en 1792, vice-consul à New York en 1794 et commissaire à Baltimore à partir de messidor, an XIII (juin-juillet 1805.(http://www.anom.archivesnationales.culture.gouv.fr/ark:/fg469roqrpw [Consulté le 28 mai 2018]), L' *Almanach du Commerce de Paris* de 1809 donne la liste des consuls de la côte est et de La Nouvelle-Orléans. Arcambal est à Baltimore et Giraud toujours à Boston : « BALTIMORE, dans le Maryland, […] *Consul de France* : M. Arcambal, BOSTON, dans l'État de Massachusset, […] *Consul de France* : M. Giraud, CHARLESTON, en Caroline, […] *Consul de France par intérim* : M. Jean Chancognié, NEW YORK, dans l'État de New York, […] *Consul général de France* : M. le général Rey, NOUVELLE-ORLEANS, dans la Louisiane, […] *Consul de France* : M. Deforgues, NORFOLK, port en Virginie, […] *Vice-consul de France* : M. Oster, PHILADELPHIE, dans la Pennsylvanie, […] *Vice-consul de France* : M. Tousard, gérant le Vice-consulat. » (DE LA TYNNA J., *Almanach du Commerce de Paris, des Départemens de l'Empire : « Français et des Principales Villes du Monde*, XIIe année, Paris, De La Tynna, 1809, p. 847-848).

3. De Baltimore à Lexington

Arrivé depuis peu dans le Kentucky, Desforges y reçoit une lettre d'encouragement d'Arcambal au printemps 1806 [90]:

> « J'ai reçu, Mon cher Desforges, votre lettre du 4 avril et J'y ai vu avec grand plaisir que vos dames et vous etiez bien arrivés à votre destination, J'aurais voulu apprendre que vous fussiez installés et Exempt de toute inquietude pour l'avenir mais Je ne doute pas, malgré les obstacles dont vous me parlez, que Mr Giraud ne tienne toutes ses promesses, il m'écrit souvent et me parle toujours de vous avec le plus vif intérêt.
>
> Je suis décidé à aller en France et Je pars dans tout le courant de ce mois […] J'espère qu'à mon retour, […] J'apprendrai que vous êtes un substantial farmer. [91]»

Parmi les obstacles à lever évoqués par le consul Arcambal, figure en premier lieu l'obtention de la nationalité américaine qui facilite l'accès au marché commercial et à certaines professions ou l'achat de terres. C'est vraisemblablement à cette époque que Desforges obtient cette nationalité et américanise son prénom en *Stephen* [92]. Ce faisant, l'immigrant se fond dans « le creuset » de l'Amérique qu'il enrichit de ses différences et compétences[93]. L'historien Jay Gitlin souligne le fait qu' « être un bon marchand nécessitait un bon jugement, des calculs attentifs […] et une perspective cosmopolites [94]». Espaces de transition ouverts vers l'ouest et le sud, le Kentucky et la vallée de l'Ohio constituent une voie de communication et un espace commercial majeurs que le migrant, le fermier et le commerçant œuvrent à investir dans l'intention d'y développer « un programme économique de développement et de changement [95]».

Le courrier confirme par ailleurs l'intérêt que porte Marc-Antoine-Alexis Giraud, alors consul de Boston, à son compatriote[96]. D'abord juge de paix à La Rochelle puis député de la

---

[90] Les *Papers of Henry Clay* situent l'arrivée de Desforges à Lexington en 1807 : « Desforges est arrivé à Lexington dès 1807 et y a résidé jusqu'à sa mort en 1834. En 1818, il était propriétaire d'une épicerie au coin de Short Street et Main Cross (Broadway). » (HARGREAVES Mary W. M., HOPKINS James F. (éd.), *The Papers of Henry Clay*, vol. 6, Lexington, University Press of Kentucky, 1981, p. 194, trad. MD).

[91] KHSF, *Etienne Louis Hus-Desforges letters*, le consul Arcambal à Hus-Desforges, le 6 mai 1806.

[92] Peu à peu les courriers seront adressés à *Stephen* Hus-Desforges qui, en parfait américain, est amené à contacter régulièrement les différents artisans et commerçants de Lexington.

[93] BOURNE Randolph, « Trans-National America », *Atlantic Monthly*, 118 (Juillet 1916), p. 86-97.

[94] GITLIN Jay, in *Une Amérique française, 1760-1860…, op. cit*., p. 306, trad. MD.

[95] *Ibidem.*

[96] Giraud quitte ses fonctions consulaires en 1813 et partage alors son temps entre Boston et son cottage situé près de Lexington. Il meurt à Paris, lors d 'un voyage en France en 1821.Son fils, Marc Antoine Marguerite

Charente-Inférieure, Giraud fait partie, avec Sonthonax, Raymond et Leblanc, de la seconde commission chargée de rétablir l'ordre dans la colonie en 1796. Mais l'administration de Giraud fait l'objet des plus vives attaques ; on l'accuse même de forfaiture et de dilapidation. Il est difficile de savoir précisément ce qui s'est réellement passé. Le *Registre des Délibérations et Actes du Directoire* fait simplement mention d'un message des Cinq-Cents du 13 prairial An V « demandant communication des dépêches et arrêtés des agents du Directoire à Saint-Domingue que le Directoire a reçus par la flûte *la Lourde*, des renseignements que le Directoire a reçus de Giraud et de ceux qui peuvent se trouver dans les papiers de Leblanc, mort pendant la traversée, qui ont dû être remis au ministre de la Marine et des Colonies. [97]» Une note infrapaginale précise de plus que « d'après Kuscinki, *Dictionnaire des conventionnels*, Giraud fut particulièrement attaqué par Viénot-Vaublanc pour avoir donné la liberté aux noirs et fait arrêter le général Villatte », un mulâtre opposé à l'époque à Toussaint-Louverture. Giraud se justifie en démontrant que le rapport qu'il avait envoyé de Saint-Domingue n'avait jamais été communiqué et qu'il avait été manipulé par Sonthonax. Il ne sera finalement pas inquiété et attaché au Consulat de Boston. Le 9 ventôse an XII (29 février 1804), le Premier Consul nomme en effet

> « Le C^en^ Girault [*sic*], à la place de Commissaire des relations Commerciales de La Republique Française a Boston, (et] Enjoint aux Negocians, Capitaines, Maitres, Patrons et Equipages, ainsi qu'a tous autres Français residant dans l'Etendue du Commissariat, de reconnaitre le C^en^ Girault, en la qualité qui lui est donnée, au nom du Peuple Français, et de lui rendre compte de la destination de la navigation de leur battimens, et de tout ce qui peut interesser le service dont il est chargé. Ils lui présenteront à cet effet leur Congés, expéditions, passeports, et se conformeront éxactement à tout ce qu'il leur prescrira. [98]»

Félix Giraud (1780-1841), exerça les fonctions de contrôleur à l'octroi. (http://www.data.bnf.fr/12539305/marc-antoine-alexis_giraud [Consulté le 28 mai 2018]).

[97] AN, *Registre des Délibérations et Actes du Directoire* AF III 7 et 8, AF III 451 à 466. Sur la seconde mission de Sonthonax, on se réfèrera à BLECHET Françoise, « La seconde mission de Sonthonax à Saint-Domingue d'après sa correspondance (mai 1796-août 1797) », *Outre-Mers, Revue d'histoire*, 316, 1997, p. 79-93. Nos recherches ne nous ont pas permis de trouver plus de précisions quant au rôle joué par Giraud au cours de cette mission.

[98] https://www.fold3.com/document/218494/ [Consulté le 14 mai 2018] p. 233 : nomination d'Alexis Giraud au poste de Commissaire des Relations Commerciales à Boston, le 29 février 1804.

La précision solennelle de l'injonction souligne l'importance de la fonction de consul, représentant incontesté de la République Française en terre Étatsunienne et référent administratif incontestable des résidents français expatriés, des marchands et des marins[99].

3. 1. New-Choupeau

La correspondance n'a pas gardé trace des années qui suivent immédiatement l'installation du couple Desforges à Lexington. Le recensement effectué en 1810 dans le comté de Fayette y confirme en revanche la présence de James D. Robert qui a épousé Bernardine Bertrand, la belle-fille d'Etienne Hus-Desforges. Le couple a un enfant en bas âge et possède deux esclaves[100]. Deux hommes et une femme de « 45 ans et plus » et quatre esclaves composent la maisonnée d'Etienne Hus-Desforges (maladroitement répertoriée Defonges, Huse [*sic*])[101]. Cette dernière notation laisse supposer que Desforges, pour le seconder dans la carrière de « *substantial farmer* » que lui souhaitait naguère le consul Arcambal, s'est adjoint les services de plusieurs esclaves. À moins que ces esclaves ne soient, et c'est plus probable, loués ou prêtés par Alexis Giraud qui possède des terres près de Lexington et projette d'y passer ses vieux jours. Entre le 23 janvier et le 21 avril 1811, Desforges entretient à ce propos avec le consul de Boston, une correspondance régulière dont il conservera le brouillon (incomplet). Mandaté pour diriger sur place les travaux d'érection de la maison d'habitation, il fera des pieds et des mains afin d'aider le vieil homme à « calculer, prospecter, bâtir en Espagne ou au K^{ky}. [102]» Il lève plans et obstacles, demande conseil, propose et parfois s'emporte quand Giraud dispose et ne le suit pas. En huit pages d'un brouillon rédigé d'une écriture serrée et soignée, le compte-rendu rigoureux de l'avancement des travaux occupe le premier plan d'une fresque dont la vie quotidienne à Lexington et le petit monde de l'artisanat ou du commerce au Kentucky à la veille de la guerre de 1812 constituent l'arrière-plan.

Desforges se rend très souvent sur les terres de Giraud qui se situent donc dans les environs immédiats de Lexington, sans qu'un quelconque document ne puisse en confirmer la localisation précise. La propriété porte le nom bien français de *New Choupeau,* en souvenir

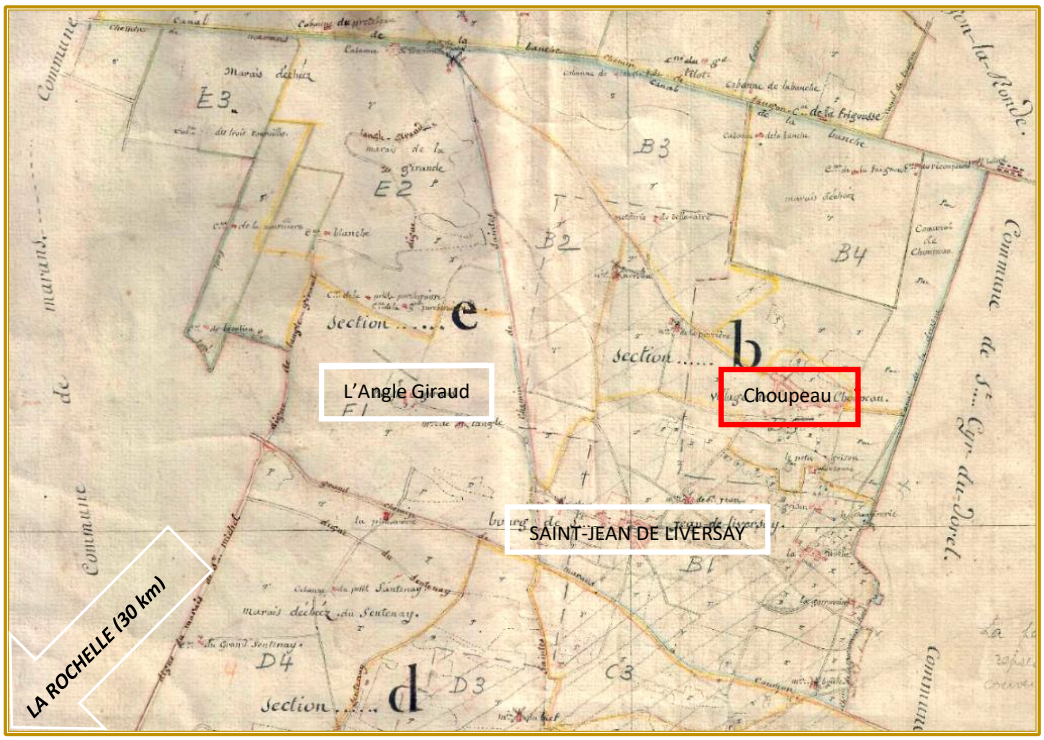
[99] Sur le rôle des consuls pendant cette période, se reporter à BELISSA Marc, *Aux origines d'une alliance improbable. Le réseau consulaire français aux États-Unis, 1778-1815*, Bruxelles, Peter Lang, 2006.

[100] QUISENBERRY A. C., "Heads of Families in Fayette County, Census of 1810", *Register of Kentucky State Historical Society*, Vol. 20, No. 59 (MAY, 1922), p. 151.

[101] *US third census 1810*, National Archives Microfilm Publications, Microcopy 252, roll 6, p. 824.

[102] KHSF, *Hus-Desforges Letters*, Desforges à Giraud, le 23 janvier 1811.

de Choupeau, le village de naissance de Marc-Antoine-Marguerite-Alexis Giraud, un hameau de la commune de Saint-Jean de Liversay, à quelque trente kilomètres au nord-est de La Rochelle et dont l'un des lieux-dits avoisinants se nomme L'Angle Giraud[103]. L'extrait du plan cadastral de 1811 reproduit ci-après situe les lieux.



Document 44 : Plan cadastral de Saint-Jean de Liversay et de Choupeau, 1811 (ADCM, 3P 5079/01-MD)

Le domaine de New Choupeau est constitué d'un grand jardin et d'une cour dans laquelle sont implantés de vieux bâtiments (par deux fois nommés « vieux château » par Desforges), qu'il est nécessaire et urgent de réparer ou de remplacer : « La vielle maison nous servirai à loger nos ouvriers, & nous mëme ; car je ne sais trop ou nous irions nous nicher s'il fallait nous en défaire avant l'exécution de nos projets. [104]» Un verger, une *corn house* (un grenier pour le maïs) et une « pièce à coton » complètent l'ensemble. Ces précisions laissent entendre que le domaine a été racheté à un planteur et que l'aménagement précédemment effectué nécessite d'importants travaux afin d'assurer le confort du diplomate, de sa gouvernante, Madame Morel, et celui de la famille Hus-Desforges et des ouvriers qui habitent sur les lieux, du moins provisoirement. La « pièce à coton » jouxtant la propriété n'est peut-être qu'une dénomination héritée de l'ancien propriétaire des lieux car les rigueurs du climat,

[103] http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb12539305n [Consulté le 14 mai 2018].
[104] KHSF, *Etienne Hus-Desforges Papers, op. cit*., Desforges à Giraud, le 20 janvier 1811.

plus tard soulignées par Conrad Malte-Brun, ont très vite mis un terme aux tentatives d'acclimatation de cette fibre au Kentucky où « les froids commencent de bonne heure et le cotonnier ne réussit pas. Il gèle souvent de 5 à 6 degrés pendant plusieurs jours de suite.[105] »

Giraud sait pouvoir compter sur l'expérience de Desforges. L'ancien planteur de Saint-Domingue est parfaitement capable de gérer un domaine auquel il est déjà très attaché : « vos rosiers […] sont morts depuis deux ans une gelée imprevue les a tués dans une nuit. Ils étaient jolis et je le regrette beaucoup. [106]» Ses cinq années de présence au Kentucky lui procurent en outre une précieuse connaissance des lieux, des personnes et du milieu qui l'ont « mis entièrement au fait pour connaitre ce que vous avez besoin d'ajouter à ce que vous [possédez] déjà dans le paÿs, de façon à ce que nous ayons cette comfortable vie telle que vous me l'avez peinte dans les différentes lettres que vous m'avez écrites. [107]» Couler des jours heureux à New Choupeau, tel est l'objectif des deux hommes tous deux avancés en âge, un objectif commun souligné ici par l'emploi du pronom personnel masculin pluriel et que concrétisera la présence assidue de Desforges sur le chantier de New Choupeau, au moins jusqu'à l'installation de Giraud aux environs de 1813. La déférence due au diplomate est certes régulièrement de mise au sein de ces longues notes à caractère technique, mais l'attention amicale conduit aussi à l'expression « des vœux que nous formons pour votre santé votre prospérité et surtout pour une longue vieillesse exempte d'orage. [108]»

Non content de diriger les travaux, Desforges exploite aussi l'habitation. Dans les premiers temps de la conquête, l'agriculture des Pays d'Ouest revêt un caractère essentiellement vivrier : il s'agit pour les colons de subvenir aux besoins de leur famille. Mais très vite, les surplus intègrent le marché et le ventre des *flatboats* qui descendent l'Ohio, les flancs des chariots qui traversent les Appalaches s'emplissent de blé, de céréales et de produits fermiers. Le surplus américain supplée aux mauvaises récoltes européennes et à la famine, puis aux crises mixtes alliant crise agricole (telle la crise de la pomme de terre et des céréales entre 1845 et 1850 dans les pays d'Europe du Nord) et augmentation des produits alimentaires. Les *Statistiques Historiques* fournissent les chiffres de l'exportation de blé et de farine de blé entre 1810 et 1850, récapitulés dans le tableau ci-après. On y constate une valeur

[105] En 1810, le *Commonwealth* ne compte que quinze manufactures de coton (TSSBAM, p. 2).MALTE-BRUN Conrad, *Géographie Universelle*, tome VI, Paris, Furne et C°, 1845, p. 121.

[106] KHSF*, Etienne Hus-Desforges Papers, op. cit*., Desforges à Giraud, le 21 avril 1811.

[107] *Ibidem.*

[108] KHSF*, Etienne Hus-Desforges Papers, op. cit*., Desforges à Giraud, le 3 février 1811.

annuelle moyenne de 6 millions de dollars jusqu'à 1830 et de 10 millions de dollars de 1830 à 1850.

Exportations de blé et de farine de blé depuis les États-Unis entre 1810 et 1850 (en $)	
1810	7 000 000
1820	5 000 000
1830	6 000 000
1840	12 000 000
1850	8 000 000

Tableau 23 : Valeur des exportations de blé et de farine de blé aux États-Unis entre 1810 et 1850 (HSUS, Séries U 274-294, p. 899)

A la culture du blé, Hus-Desforges préfère cependant celle, plus lucrative selon lui, de l'avoine, communément consommée sous forme de gruau et fourrage indispensable dans un Kentucky où l'élevage des chevaux et des pur-sang est en pleine expansion :

> « J'ai vendu cet hiver 12 boiss. d'avoine a 25 cs & j'en semerai 24 le 15 ou le 20 de ce mois, cette denrée se vend mieux que le froment. Aussi vous voyez que je vais en faire une bonne provision. [109]»

Si l'horizon commercial a semblé s'éclaircir après la levée partielle de l'Embargo institué par le président Jefferson depuis le 22 décembre 1807, la concurrence est rude à Lexington en cette année 1811[110]. Etienne Hus-Desforges y constate une nette augmentation du nombre des commerçants, même si cet accroissement ne lui semble pas favoriser les affaires en raison du déséquilibre de l'offre et de la demande et du nombre insuffisant de consommateurs. L'embellie n'est que de courte durée, les relations entre les États-Unis et l'Angleterre se détériorent à nouveau de manière inexorable, les pionniers craignent d'être dépossédés de leurs terres par les troupes britanniques qui stationnent encore au Canada et les fermiers imputent la dépression dont ils sont victimes aux dommages que la flotte anglaise inflige régulièrement au commerce américain :

[109] KHSF, Etienne *Hus-Desforges papers*, *op. cit*., Desforges à A. Giraud, le 2 janvier 1811.

[110] La loi du 14 mai 1810 lèvera finalement l'Embargo et rétablira les relations commerciales avec la Grande-Bretagne et la France.

« La quantité de nouveaux marchands qui s'établit à Lexington est enfin parvenue à rendre les affaires on ne peut pas plus mauvaises. tout le monde se plaint & tout le monde a raison, car il y a bien plus de marchandises & de denrées en tout genre, qu'il n'y a de consommateurs. [111]»

La rareté « de moyens d'exportation » et la surproduction de chanvre, dont le *Journal de Tarascon* soulignait le bon rapport en 1799, malgré une piètre qualité due à une loi d'État qui défend « de le rouir autrement qu'a la rosée », entraînent une regrettable baisse des cours de cette fibre très tôt utilisée pour l'emballage des balles de coton [112]:

« Quelques fermiers ont pris la résolution de ne point vendre le leur au dessous de 6 dol., mais j'ai oui dire que les plus acharnés avaient déjà laché la main. Une telle résolution me parait une grande folie, dans un pays […] où les pauvres planteurs ont voulu faire du chanvre comme les riches [113]».

Encore l'ancien planteur de Saint-Domingue ne peut-il pleinement percevoir le rôle stratégique que le chanvre est amené à tenir dans l'équipement des navires, à la veille du conflit qui opposera les troupes américaines et britanniques entre 1812 et 1815. En 1810, le Kentucky assure 98% de la production nationale de sacs de chanvre et 18% des câbles et cordages utilisés essentiellement dans les chantiers de construction navale et par l'armée[114]. Aussi se borne-t-il à déplorer, avec un soupçon de contemption, le sort peu enviable des petits planteurs victimes des tarifs imposés par les manufacturiers. Avec des revenus marchands dépassant le million de dollars annuel et des bénéfices atteignant soixante-mille dollars, les commerçants les plus en vue de Lexington dictent leurs lois. Au milieu des années 90', Thomas Hart, beau-père d'Henry Clay, ouvre sa première manufacture de chanvre et de coton et peut s'exclamer : « Quel plaisir de gagner de l'argent et de le dépenser avec nos amis ! [115]» Il sera bientôt imité par d'autres : Lexington compte cinq manufactures en 1800 et huit en 1810, plus

[111] KHSF, Etienne *Hus-Desforges papers*, *op. cit.,* E. Hus-Desforges à A Giraud, le 10 mars 1811.
[112] KHSF, *Journal de Tarascon,* p. 32-33.
[113] KHSF, Etienne *Hus-Desforges papers*, *op. cit.*, E. Hus-Desforges à A. Giraud, le 10 mars 1811.
[114] TSSBAM, p. 4 et 31.
[115] ARON Stephen, *How the West was lost*, *op. cit*., p. 132-133, trad. MD. L'anecdote rapportée par l'historien souligne la faveur dont bénéficie l'élite marchande de Lexington grâce à l'exploitation et la commercialisation du chanvre à la veille la guerre de 1812. Les biens fonciers et personnels des seize marchands les plus riches de Lexington représentent en 1808 le tiers de la valeur totale des biens imposables.

cinq manufactures exclusivement productrices de sacs de chanvre. En un peu plus d'une décennie, la valeur de ces manufactures est multipliée par quarante[116].

Rompu au travail de la terre et fort de l'expérience acquise, le gérant porte une attention toute particulière au jardin du domaine qui, selon lui, nécessite d'importants travaux : « il faut changer entièrement le jardin. Je sais combien ce jardin est grand, mais il n'est pas audessus de mes forces [117]». L'équipe est rapidement constituée : Desforges s'adjoint un certain Pierre (qui apparaît dans le recensement), un blanc dont il loue les services « à raison de 9 dollars pour le 1er mois & de 10 pour les suivants, le prix ordinaire est de douze, encore les bons ouvriers sont-ils très rares. [118]» Comme les frères Tarascon, Etienne Hus-Desforges envisage d'avoir recours à la main-d'œuvre servile sous forme d'un contrat de location annuel, voire d'un achat, mais

> « Les manufactures les enlèvent tous & les ont fait monter à un tel prix que les fermiers n'en trouvent pas un. On ne parle plus que de $ 100 de loyer par an ou de 500 a 550 lorsqu'on veut les vendre, ce qui ne serait qu'un demi mal si l'on trouvait de bons sujets mais ceux-ci ne sont pas à vendre. [119]»

La mécanisation, l'extension du marché, la multiplication des usines et ateliers textiles nécessitent une main-d'œuvre toujours plus nombreuse. La *Kentucky Gazette* fera paraître en 1816 une série d'annonces dont l'objectif est de recruter des femmes, des jeunes filles, des enfants âgés de plus de dix ans, des jeunes gens de quatorze à vingt-et-un ans, tous nécessaires au bon fonctionnement de l'industrie textile qui a besoin de ces « petites mains » et crée une pénurie dommageable à la demande des particuliers[120]. Le recrutement de la

[116] *Ibid*, trad. MD.
[117] KHSF, Etienne *Hus-Desforges papers*, *op. cit*., Desforges à A. Giraud, le 10 mars 1811.
[118].I*bidem.*
[119].I*bidem.*
[120] Les recherches récemment menées par Caitlin Rosenthal mettent en évidence l'utilisation, dès les années 1750, dans le Mississippi et les Caraïbes, de techniques de gestion et de comptabilité développées plus tard dans le secteur industriel et destinées à accroître la productivité des habitations. Thomas Affleck est ainsi à l'origine de la généralisation de livres de compte qui permettaient aux planteurs, grâce à des relevés précis et des statistiques sophistiquées, d'améliorer le rendement et de fixer les quotas minima de cueillette de coton exigibles pour chaque esclave. (ROSENTHAL Caitlin, *Accounting for Slavery, Masters and Management*, Harvard University Press, 2018).

main-d'œuvre servile féminine est tout aussi malaisé, et là encore, des bruits circulent quant à sa compétence [121]:

> « J'ai gardé $ 200 par devers moi pour un acompte de négresses qui m'avaient été proposées, mais qui d'après de très bonnes informations ne conviennent point du tout peut-etre trouverons nous mieux une autre fois. [122]»

Bref, conclut Desforges, « les seuls revenus de l'habitation ne peuvent procurer cette vie comfortable tant que nous aurons a payer les bras nécessaires à son exploitation [123]». Le décompte des dépenses et des recettes est incomplet en ce que les recettes ne figurent pas sur le document d'archives. Il donne cependant un aperçu des dépenses engagées depuis mai 1809, date probable de l'engagement de Desforges par Giraud, « non compris notre entretien et autres dépenses particulières, medecine Drogues &a. [124]» :

> « voici un résumé de la Dépense et de la Recette faites sur la plantation à compter du 20 mai 1809 au 19 du même mois de l'année suivante […]
>
> | | |
> |---|---|
> | Dépenses journalières, faucheur, moissonneur, reparation de waggon, tombereau ustensiles et outils neufs, habillement des noir | $ 157.96 |
> | Appointemen de Pierre | 120 |
> | Dito des nègres & negresses | 82 |
> | | 359.96 [125]» |

Le poste principal en matière de dépenses sont les « dépenses journalières » que constituent les frais de récolte, l'entretien et l'achat des outils et l'habillement des esclaves. La somme allouée aux « appointements » de Pierre correspond au salaire annuel d'un manœuvre[126]. Le montant au demeurant modeste des« appointements » des esclaves (dont on ignore par ailleurs le nombre) pourrait correspondre à un petit pécule qui leur est personnellement versé.

---

[121] *Kentucky Gazette*, 12 février 1816.
[122] KHSF, Etienne *Hus-Desforges papers*, *op. cit*., Desforges à A. Giraud, le 21 avril 1811.
[123] KHSF, Etienne *Hus-Desforges papers*, *op. cit*., *ibidem.*
[124] KHSF, Etienne *Hus-Desforges papers*, *op. cit*., *ibidem.*
[125] KHSF, Etienne *Hus-Desforges papers*, *op. cit*., *ibidem.*
[126] Le journal de Tarascon (KHSF, *Journal de Tarascon*, entrée des 20, 21, 22 septembre 1799) évalue « à 10drs par mois et la nourriture » les services d'un homme engagé « pour servir les maçons ».

De l'avis collégial des spécialistes consultés, les maçons Welch et Shrayock, la réparation de la vieille maison souhaitée par Alexis Giraud s'avère impossible car presque aussi onéreuse que la construction d'une maison neuve en raison de l'ampleur des travaux à envisager[127]. Fort de l'appui des artisans, Desforges, à l'encontre du souhait exprimé précédemment par le consul, propose le déplacement et la reconstruction complète des bâtiments et expose, voire impose par le menu, le *modus operandi*. La maison sera construite en briques, officiellement afin de gagner du temps : « la maison pourra, en achetant les briques, être finie au commencement de l'hiver prochain », mais sans aucun doute aussi parce que l'emploi de ce matériau plus noble que les traditionnels boulins « donnerai[en]t a choupaux une apparence respectable [128]» plus en harmonie avec la fonction de son propriétaire. La reconstruction de la « vieille maison » est prévue pour la même raison « entre cour & jardin un peu plus près du verger », même si de tels travaux « ajouteront beaucoup à vos dépenses. [129]» Point d'ambition démesurée chez Desforges, mais bien plutôt une déférence marquée à l'égard de son « Digne & Respectable Ami » qu'il convient d'honorer [130]. L'ancien colon et planteur de Saint-Domingue se souvient des jours heureux passés sur l'île et utilise à bon escient les connaissances qu'il a pu y acquérir en matière d'habitat. New Choupeau sera jusqu'en ses murs la digne et respectable demeure d'un ancien commissaire de la République française aux Antilles.

Le plan proposé reprend en effet celui des maisons de maître de Saint-Domingue, plus tard adopté en Louisiane, dans la vallée du Mississippi et jusqu'à Saint-Louis. Le document ci-après en propose une reproduction et Christophe Charlery décrit précisément ce type de construction illustrée par la reproduction qu'en propose le général Collot[131] :

> « Ce modèle est particulièrement présent sur le continent américain, depuis le nord de la Louisiane jusque dans la région de Saint-Louis dans le Missouri. [Ces maisons] ne comportent

[127] Né dans le Maryland, Mathias Shryock (1774-1833) s'installe à Lexington à la fin des années 90'. Entre autres réalisations, il a construit la première Église épiscopale de Lexington et la maison d'enfance de Mary Todd Lincoln. Deux de ses enfants, Gideon et Cincinnatus sont des architectes renommés. https://www.findagrave.com/memorial/5215047/mathias-shryock [Consulté le 20 novembre 2018].

[128] KHSF, Etienne *Hus-Desforges papers*, *op. cit*., le 3 février 1811.

[129] KHSF, Etienne *Hus-Desforges papers*, *op. cit*., *ibidem.*

[130] KHSF, Etienne *Hus-Desforges papers*, *op. cit*., le 23 janvier 1811.

[131] CHARLERY Christophe, « Maisons de maître et habitations coloniales dans les anciens territoires français de l'Amérique tropicale », *In Situ*, 5, 2004, http://journals.openedition.org/insitu/2362 [Consulté le 30 mai 2018] et DEBIEN Gabriel, « Les Grand'cases des plantations à Saint-Domingue aux XVIIe et XVIIIe siècles », Annales des Antilles, Bulletin de la société d'histoire de la Martinique, Fort-de-France, 1970, n°15.

que deux pièces, l'une servant de salon, l'autre de chambre, et une galerie ouverte qui tourne sur les quatre côtés. [132]»

Document 45 : Maison française au pays des Illinois (Carte générale du cours de l'Ohio, Victor Collot, 1796)

L'agencement général du plan soumis par Desforges reste identique à ce modèle, si ce n'est que le plan envisagé dispose « d'un étage carré et [que] la distribution intérieure, double en profondeur, se compose de quatre pièces souvent de même taille, séparées par un couloir axial traversant [133]», comme c'est souvent le cas aux Antilles.

[132] « A Sainte-Geneviève, dans le Missouri, au cœur d'une région qui compta une importante population française, la maison de Louis Bolduc, construite vers 1793, et celle de Jean-Baptiste Bequet, construite vers 1808, sont toutes deux magnifiquement restaurées. », CHARLERY Christophe, « Maisons de maître et habitations coloniales… », *op. cit*., p. 34-35.

Ce type de maisons a été étudié par de nombreux chercheurs parmi lesquels nous citerons EDWARDS Jay D., « Creole Architecture: A Comparative Analysis of Upper and Lower Louisiana and Saint Domingue » *International Journal of Historical Archaeology*, 2006, 10(3), p. 241-271, KIMBALL BROWN Margaret, « La colonisation française de l'Illinois : une réévaluation », Revue d'histoire de l'Amérique française, vol. 39, no 4, printemps 1986, p. 583-591, LESSARD Renald, MATHIEU Jacques et GOUGER Lina, « Peuplement colonisateur au Pays des Illinois », *in* BOUCHER Philip et COURVILLE Serge (dir.), *Proceedings of the Twelfth Meeting of thew French Colonial Historical Society, Ste Genevieve, Missouri. May 1986*, Lanham, University Press of America, 1988, p. 57-68, EKBERG Carl J., *French Roots in the Illinois Country: The Mississippi Frontier in Colonial Times*, Chicago, University of Illinois Press, Urbana & Chicago, 1998, MAZRIM Robert, "At Home in the Illinois Country: French Colonial Domestic Site Archaeology in the Midwest 1730-1800", *Studies in Archaeology* No. 9, Illinois State Archaeological Survey. University of Illinois, Urbana, 2011, SCHROEDER Walter A., *Opening the Ozarks: A Historical Geography of Missouri's Ste. Genevieve District, 1760-1830*, University of Missouri Press, Columbia & London, 2002, STEPENOFF Bonnie, *From French Community to Missouri Town: Ste. Genevieve in the Nineteenth Century*, Columbia, University of Missouri Press, 2006 et VIDAL Cécile, « Le Pays des Illinois, six villages français au cœur de l'Amérique du Nord, 1699-1765 », *in* WIEN Thomas, VIDAL Cécile et FRENETTE Yves (éd.), *De Québec à l'Amérique française. Histoire et mémoire. Textes choisis du deuxième colloque de la Commission franco-québécoise sur les lieux de mémoire communs*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2006, p. 125-138.

[133] CHARLERY Christophe, « Maisons de maître et habitations coloniales… », *op. cit*., p.43.

« La maison serait entre cour & jardin, ornée d'un modeste vestibule sur la cour d'honneur. […] supporté par 3 ou 4 marches, l'entrée, qui est de dix pieds de largeur pourrait être réduite à 9. [134]»

L'entrée, ou plutôt le couloir, dessert d'un côté le salon et la salle à manger et de l'autre les « appartemens » et chambres du maître des lieux et de sa gouvernante. « Les appartemens qui sont de 17 p carrés peuvent être réduits à une plus petite échelle, c'est-à-dire 16 pieds sur 17 - 16 sur 16 ou 16 sur 15. [135]» La distribution des pièces est envisagée avec beaucoup de clairvoyance et s'adapte aux besoins journaliers du propriétaire :

« J'ai pensé que la distribution pourrait vous convenir en plaçant votre app^nt^ à coté de celui de M^d^ morel, qui serait à portée de vous donner ses soins, et de la chambre de notre amie joignant à la cuisine où elle trouverait un joli four & six potagers. [136]»

La galerie est conçue comme un espace de circulation qui relie la cuisine au corps de logis et « donnerait la facilité de parcourir tous les app^nts^ et même de descendre à la cave sans sortir de la maison. [137]» On veille ainsi à faciliter la tâche de la gouvernante et au confort de tout un chacun puisqu' « Il y aurait des closets [placards] dans toutes les pièces, le salon excepté [138]». Ici encore Etienne Hus-Desforges se souvient de son séjour à Saint-Domingue où

« la galerie hors œuvre, soutenue par une série de poteaux et largement ouverte sur l'extérieur, […] procure une ombre agréable et limite la hausse de température qui résulte de l'échauffement des murs par le rayonnement direct du soleil. Elle offre en outre un espace de vie supplémentaire, à l'abri des pluies. [139]»

---

[134] KHSF, Etienne *Hus-Desforges papers*, *op. cit*., le 3 février 1811.

[135] KHSF, Etienne *Hus-Desforges papers*, *op. cit., ibidem*. Un pied correspond à environ 30,5 cm. Par facilité de langage Desforges écrit 17 pieds carrés pour désigner une superficie de 17 pieds X 17. La superficie des pièces évoquées se situe donc entre 22,30 et 26,83 m^2.

[136] *Ibidem*.

[137] *Ibidem*.

[138] *Ibidem*.

[139] CHARLERY Christophe, « Maisons de maître et habitations coloniales… », *op. cit*., p.53. Aux Antilles, « la cuisine est presque toujours séparée et construite à distance de la maison principale. Le risque d'incendie est sans doute pour beaucoup dans cette disposition, mais la volonté de dissocier des espaces sociaux différents semble évidente, car, dans bien des cas, la cuisine est réservée aux esclaves domestiques et une chambre à nègre lui est parfois adjointe. » (CHARLERY Christophe, « Maisons de maître et habitations coloniales… », *op. cit*., p.98).

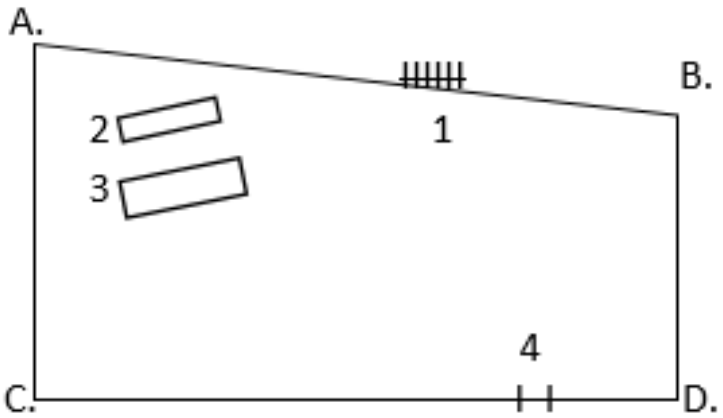
Le projet du gérant possède donc trois caractéristiques principales qui lui donnent beaucoup d'originalité. La reconstruction du cottage de New Choupeau est une adaptation de la maison de type créole telle que celles que le gérant et le consul ont pu habiter à Saint-Domingue. Sa conception a pour premier objectif de répondre aux besoins de ses futurs habitants : on tire parti au maximum de l'existant ; verger, poulailler, « pièce à coton » et grange à maïs sont préservés et gardent à la propriété son caractère initial de « cottage » kentuckien. L'ajout d'une galerie sous fronton, véritable espace de circulation alliant bien-être et confort, donne par ailleurs au projet un caractère colonial marqué. Enfin, la demeure, et Desforges en fait l'une de ses préoccupations majeures, ne doit rien sacrifier à la noble fonction de son propriétaire dont elle doit contribuer, au moins aux yeux amicaux de l'ancien planteur, à rehausser le prestige. Tel est l'objet de l' « Etage à mansardes où seraient les chambres d'amis » et du jardin conçu « à la française » autour d'une grande allée « de manière qu'étant sous le vestibule on verrait le pavillon de verdure qui se trouvera à l'extrémité de cette grande allée ce qui donnerait une perspective de 284 pieds : je crois que le coup d'œil en serait agréable. [140]»

La réalisation de la perspective paysagée nécessite, outre le déplacement et la reconstruction des anciens bâtiments, le réaménagement complet du jardin : « les pluies continuelles dont nous sommes harrassés depuis près de six semaines en ont tellement dégradé la partie basse qu'il s'y est formé de toutes parts de très profondes rigolles [141]». Un devis est effectué par le jardinier Mr Harrison, auquel est joint ce croquis légendé de la « cour d'honneur » avant transformation [142]:

[140] *Ibidem*.

[141] *Ibidem.*

[142] Le devis effectué par Mr Harrison mentionne les dimensions du jardin : 224 pieds de long sur 112 pieds de large, soit 68,32 m X 34,16 m, soit 2333 m^2.



« A.B. forment la fence Est-Ouest de l'entree du jardin, C-D la fence de la cour d'honneur du verger au Portail B.D. la fence nord & sud de la piece a coton. A.C celle du verger.
1. Porte du jardin, 2. Cuisine, 3. Vielle maison, 4. Entrée de la cour d'honneur. »

Schéma 9 : Croquis de la cour d'honneur de New Choupeau avant aménagement par E. L. Hus-Desforges, le 3 février 1811 (KHSF)

Les végétaux nécessaires à l'aménagement du jardin commandés par Giraud à Boston arrivent depuis Long Island à Lexington le 25 février. Mais « Le peu de soin qu'on a pris en les emballant, c'est-à-dire en les laissant dans beaucoup de terre très humide, me fait craindre que nous n'en perdions une très grande partie si ce n'est le tout. [143]» L'hiver est effectivement particulièrement rude au Kentucky, où « le 18 février à 6 h. du matin le mercure (du thermomètre de fahrenheit) était à 7 degrés au dessous de 0 et les 15 jours suivants n'ont guère été plus modérés. [144]» Mais le printemps est proche ; Desforges peut se consacrer à la préparation des végétaux : « nous avons trouvé les fraisiers les jasmins morts, les amandiers, figuiers & pieds de vigne paraissent avoir subi le même sort ; cependant j'ai tout planté dans le verger avec le plus grand soin afin de n'avoir pas de reproches à me faire. [145]» De son côté Giraud dispose de tous les éléments nécessaires et a « de quoi calculer, projeter batir en Espagne ou au K^{ky} » avant de donner son accord[146]... La précision du projet élaboré par Etienne Hus-Desforges est telle qu'elle permet d'en proposer ci-après, tant pour le cottage que pour le jardin et l'ensemble du domaine, un plan précis et coté[147].

[143] KHSF, Etienne *Hus-Desforges papers*, *op. cit.,* Desforges à Giraud, le 10 mars 1811.

[144]. Cette température correspond à moins 21 degrés Celsius. KHSF, Etienne *Hus-Desforges papers*, *op. cit., ibidem.*

[145] KHSF, Etienne *Hus-Desforges papers*, *op. cit.,* Desforges à Giraud, le 10 mars 1811.

[146] KHSF, Etienne *Hus-Desforges papers*, *op. cit.,* Desforges à Giraud, le 3 février 1811.

[147] Toutes les indications portée sur ces deux plans sont contenues dans le texte de la correspondance ou en sont déduites avec un grand degré de sûreté.

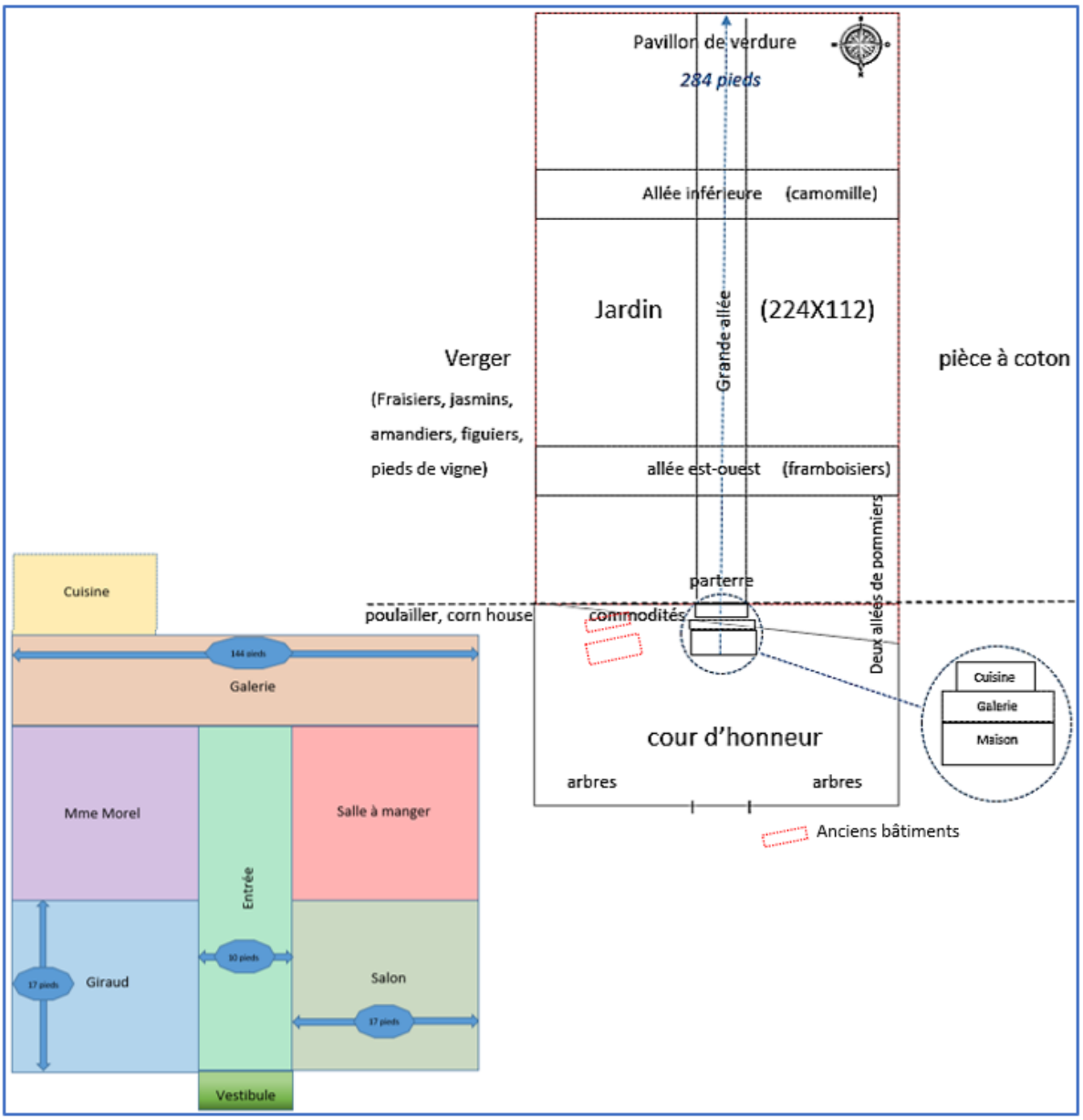


Schéma 10 : Proposition de reconstitution de la maison et du jardin de New Choupeau d'après la correspondance (MD)

Le 10 mars, la lettre N° 37 de Giraud (qui a l'habitude de numéroter son courrier) annonce « bien positiv^nt^ ne pouvoir faire executer le plan » conçu par Desforges[148]. Les raisons de ce refus demeurent inconnues, mais on peut penser que l'importance des sommes à engager pour mener à bien des travaux qu'il estime pharaoniques compte pour beaucoup dans sa décision. Tout est donc à refaire et il convient de

[148] KHSF, Etienne *Hus-Desforges papers*, *op. cit.,* Desforges à Giraud, le 21 avril 1811.

« voir p^{r} la 3° fois s'il était possible de faire à votre vieille maison les reparations que vous desirez. Elles ne sont pas impraticables à la vérité, le charpentier croit quelles ne seront même pas bien chères, mais il ne l'assure pas. [149]»

Le gérant feint dans un premier temps une résignation nonchalante et applique plaisamment à la situation le « proverbe des creoles du Cap : maman n'y a point faut têter grande, conformons nous donc à nos moyens & tachons sur toutes choses de n'être point comme un rat, pris sous un [tas?] de chiffres. [150]» Mais c'est pour mieux par la suite faire observer à Alexis Giraud qu'il n'a fait que se conformer aux souhaits qu'il avait précédemment formulés :

« Une maison de briques comme celle dont vous me parlez dans votre Lettre du 15 8^{bre} couterait $ 500 de plus que celle que je vous ai propposée. J'avais même pensé que vous aviez consulté quelqu'entrepreneur sur une batisse de cette conséquence […]. Il parait que je me suis trompé il ne faut plus en parler, There is not great harm in that [il n'y a pas grand mal à cela]. [151]»

Le projet est donc abandonné. Mais l'amertume reste perceptible au-delà de cette ultime tentative de justification. On se contentera donc de réparer les anciens bâtiments construits selon l'usage de l'époque en *logs* ou boulins dont les interstices sont comblés par bousillage et d'effectuer les travaux jugés auparavant dispendieux par le gérant, à savoir : remplacer certaines essentes ainsi que « les Logs des fondations [qui] sont pourries, égaliser les Clabords [*clapboard* = bardeau] » et construire un mur pour compenser le « faux niveau de trois pieds du côté de la piece à coton [152]». On est certes bien loin de la belle maison de briques !

Mais Giraud se doit d'être économe. Les conséquences de l'embargo sont encore sensibles, l'usure est monnaie courante, l'argent circule mal[153]. Chargé de veiller sur place aux affaires du consul et sur les 666 acres qu'il possède à *Frozen Creek*, Desforges s'offusque que

[149] *Ibidem.*

[150] *Ibidem.* Très précisément, le proverbe énonce : « *Lé ou pa gen manman, ou tete grann* » (Qui n'a pas de jeune mère, tête grand-mère).

[151] *Ibidem.*

[152] KHSF, Etienne *Hus-Desforges papers*, *op. cit.,* le 3 février 1811. Le bousillage est un mélange de terre détrempée et de paille.

[153] Le courrier du 10 mars cite le cas d'un prêteur qui « vendait son Argent 30 p^{ct}. »(KHSF, Etienne *Hus-Desforges papers*, *op. cit.,* le 10 mars 1811).

l'on vende parfois « son Argent 30 p^{ct} », évite de placer de grosses sommes et préfère multiplier les petits placements effectués auprès de connaissances fiables [154]:

> « J'ai placé chez P. Robert $ 500 à 8 p% pour 6 mois, qui expireront le 10 avril prochain. Sur un bon effet payable & négotiable à la Banque avec un très bon endosseur. J'en ai placé 300 chez M. A. Legrand à 10p% payable de la même manière. J'aurais pu placer à un intérêt plus haut mais j'ai craint de m'exposer. Les négociants qui veulent soutenir leur crédit, ne paraissent pas disposés à donner plus de 10 p%. [155]»

Un tel déploiement d'activités de la part de Desforges peut surprendre mais tient essentiellement au fait que, n'étant pas naturalisé américain, le consul de Boston s'expose à d'éventuels « embarras imprévus dans les Banques ». Afin de contourner la législation et les arcanes du système bancaire, Desforges lui sert régulièrement de prête-nom après avoir consulté Pierre Robert « qui m'a conseillé d'acheter les shares [actions] en mon nom afin d'éviter, en cas d'embarras imprévus dans les Banques, toutes les difficultés que pourrait faire naître votre qualité d'Alien [étranger] [156]». Bien plus, la propriété sera plus tard achetée, pour les mêmes raisons, au nom de Desforges. Le consul désire que le titre soit établi au nom de son fils naturalisé américain, mais celui-ci « est en France et a employ sous le gouvernement français, ainsy il perd sa naturalisation d'américain. [157] » On fait appel, en mars 1813, à l'expertise de Jean Savary qui, face au caractère épineux de la situation, préfère s'en remettre au jugement du banquier Robert Alexander : « Si vous croyé qu'un français dans sa situation puisse acquérir & revendre, je lui conseille de finir tout de suite avec Mr D.[158]»
La réponse de Robert Alexander est sans doute rassurante : le vieux consul et sa gouvernante s'installent à New Choupeau tandis qu'Etienne Hus-Desforges et sa famille élisent domicile à Lexington.

---

[154] KHSF, Etienne *Hus-Desforges papers*, *op. cit.,* le 21 avril et le 10 mars 1811. *Frozen Creek* est situé dans le comté de Breathitt à environ 80 *miles* au sud-est de Lexington.

[155] KHSF, Etienne *Hus-Desforges papers*, *op. cit.,* le 10 mars 1811. Pierre-Dominique Robert, natif d'Amiens émigre en 1793 et s'établit à Lexington où il est très impliqué dans la spéculation et le milieu bancaire. Un long différend financier l'oppose entre 1803 et 1805 à Jean-Baptiste Séjourné, un commerçant parisien. L'affaire sera résolue à l'amiable grâce à l'intervention de Waldemard Mentelle et de Victor du Pont de Nemours. (TULK, *Mentelle Papers*, janvier 1803-janvier 1805).

[156] KHSF, Etienne *Hus-Desforges papers*, *op. cit.,* le 20 janvier 1811. *Share* = action, *alien* = étranger.

[157] KHSF, *John Savary papers*, J. Savary à R. Alexander, le 11 mars 1813.

[158] C'est-à-dire : « je lui conseille de mettre un terme à son affaire avec Monsieur Desforges. » KHSF, *John Savary papers*, *op. cit., ibidem*.

3. 2. Le « commerçant » de Lexington

Sans être très abondantes, les annonces que fait paraître Desforges dans la *Kentucky Gazette* entre 1816 et 1820 contribuent à retracer une partie de son itinéraire durant la période. Les 1er, 12 et 13 janvier 1816, la *Gazette* mentionne Hus-Desforges au nombre des usagers invités à venir retirer un courrier à la poste restante. Il a donc à cette date définitivement quitté New-Choupeau. Comme beaucoup de Français établis dans le Kentucky et comme Charlotte et Waldemard Mentelle, il propose ses services par voie de presse à l'élite locale en tant que professeur de français, le 12 août 1816. L'annonce, rédigée de manière classique, précise que les cours ont lieu « chez M. Vigus, rue du Marché » dont Desforges est le locataire et assure les parents de ses futurs élèves « que la plus grande attention sera portée à l'acquisition des bonnes manières et à l'amélioration de la langue. » La concurrence est sans doute rude puisque le rédacteur de l'annonce prend soin de valoriser une « méthode fondée sur les principes grammaticaux et l'expérience professionnelle, simple, facile et conçue pour être comprise par les plus jeunes, ce que prouvent clairement les progrès de ses élèves actuels et anciens » tout en précisant par ailleurs qu'il « est connu dans cette ville depuis plus de 16 ans » et qu'il « donnera également des leçons particulières à domicile aux dames et messieurs qui le souhaiteraient. [159]»

Mais à partir du 8 avril 1816, le propriétaire des locaux, Jabez Vigus, annonce la mise en vente de son bien situé « dans Market street, actuellement occupé par M. Desforges, première porte après la nouvelle église presbytérienne, et troisième avant l'église l'épiscopalienne. [160]» Le 21 septembre 1816, le professeur de français informe sa clientèle « qu'il a quitté son ancienne résidence pour la maison de M. Holmes, au coin de Russell et de Short Street […]. Soigneusement entretenue et située en plein centre, la maison est parfaitement apte à recevoir un ou deux pensionnaires de plus. [161]» Tout aussi alléchante que les précédentes, cette annonce révèle chez son rédacteur une volonté manifeste d'élargir ses activités grâce à l'ouverture d' « un COURS DU SOIR, à partir du 10 octobre prochain » et « des leçons particulières à domicile aux dames et messieurs qui le souhaiteraient. [162]» Ce domicile

[159] *Kentucky Gazette*, Lexington, les 23 juillet et 12 août 1816. Le fait que Desforges précise qu'il est connu à Lexington depuis plus de seize ans laisse supposer qu'il a pu y séjourner entre 1798 et 1800 (trad. MD).

[160] L'annonce paraît vingt fois dans la *Kentucky Gazette*, entr'avril 1816 et septembre 1817.

[161] *Kentucky Gazette*, Lexington, les 21 septembre et 7 octobre 1816 (trad. MD).

[162] *Ibidem*.

est celui où Desforges se consacrera, conjointement à l'enseignement du français, au commerce d'épicerie, une activité complémentaire jugée plus lucrative[163].

L'activité commerçante paraît prendre le pas sur l'enseignement du français à partir de cette date. Le commerçant veille en effet à varier les produits composant son étal et propose, au printemps 1818, de vendre au détail « un nouvel assortiment de graines pour le jardin, de la meilleure qualité qu'il vient de recevoir de Philadelphie [164]». Le commerce d'épicerie où l'on « vend les divers articles de ce secteur aussi bon marché que n'importe quel détaillant de Lexington » est suffisamment florissant pour que le propriétaire « désire louer les services d'une jeune noire de 10 ou 12 ans, qui recevra un salaire raisonnable. [165]» Quant aux leçons de français, elles semblent bien s'être réduites aux seuls cours du soir dont la réouverture est annoncée le 30 septembre 1819, « le premier lundi d'octobre prochain, [aux] Conditions habituelles. Jours de scolarité, tous les lundis, mercredis et vendredis, à partir de 5 heures et demi pour les dames; et de 6 à 9 heures du soir, pour les messieurs. [166]»

Le recensement de 1820, où Etienne Hus-Desforges est bien répertorié comme commerçant, établit ainsi la composition de la maisonnée[167] :

Chef de famille :	Desforges, Etienne H.
Métier :	Commerce
Hommes blancs libres de moins de 10 ans :	3
Hommes blancs libres de 45 ans et plus :	1
Femmes blanches libres de moins de 10 ans :	2
Femme blanche libre de26 à 44 ans :	1
Femme blanche libre de 45 ans et plus :	1
Esclave de sexe féminin :	1

Tableau 24 : Composition de la famille Hus-desforges en 1820 (US fourth census 1820, National Archives Microfilm Publications, comté de Fayette (KY)

[163] Rappelons ici qu'en 1818, Desforges est propriétaire d'une épicerie au coin de Short Street et Main Cross (Broadway). » (HARGREAVES Mary W. M., HOPKINS James F. (éd.), *The Papers of Henry Clay*, vol. 6, Lexington, University Press of Kentucky, 1981, p. 194, trad. MD).

[164] *Kentucky Gazette*, Lexington, annonce du 13 mars 1818, parue à nouveau les 20, 27 mars et 3 avril 1818 (trad. MD).

[165] *Ibidem.*

[166] *Kentucky Gazette*, Lexington, annonce du 30 septembre 1819, parue à nouveau les 1er, 8 et 15 octobre 1819 (trad. MD).

[167] *US fourth census 1820*, National Archives Microfilm Publications, comté de Fayette (KY), p. 60.

Outre le chef de famille et son épouse Jeanne, y figurent la fille de cette dernière, Jeanne Bernardine, et ses cinq enfants en bas âge (deux filles et trois garçons). La précédente annonce a permis le recrutement d'une jeune esclave. La famille sera endeuillée cette même année par le décès de Jeanne Laville, annoncé dans la Gazette du 16 novembre[168].

Les factures et autres documents comptables susceptibles d'éclairer l'activité commerçante de Desforges à Lexington, peut-être égarés lors de sa succession, n'ont pas été conservés. Dans sa lettre à M. Lemercier, Bernardine évoque « les pertes réitérées que mon beau pere a faites dans son commerce » et le brouillon d'une lettre écrite par Desforges à sa nièce de Cognac fait allusion à une série de vols dont il a été victime « pendant 15 jours que je n'avais mis les pieds au magazin que j'avais confié au fils ainé de ma fille M^{d} Robert, qu[i] elle-même était retenue dans son lit pour un Rhumatisme de cerveau[169]. Le même courrier évoque un départ en janvier 1823

> « pour la nouvelle Orléans (voyage de 1500 milles) où j'étais forcé de me rendre pour le recouvrement d'une somme de 2000 gourdes d'où dépendait le rétablissement de mes affaires, mais le voyage loin de contribuer a réparer mes pertes n'a fait que les augmenter tant par la fuite de mes débiteurs a mon arrivée que par les frais immenses que j'ai été forcé de faire pendant une absence de trois mois. [170]»

Ce voyage à La Nouvelle-Orléans semble bien sonner le glas des activités commerçantes d'un Etienne Hus-Desforges âgé de presque soixante-dix ans à l'époque des faits. C'est à cette période en effet qu'est édictée l'ordonnance royale par laquelle le roi Charles X concède à l'ex-colonie de Saint-Domingue une indépendance effective depuis déjà plus de vingt-deux

[168] *Kentucky Gazette*, Lexington, le 16 novembre 1820 (trad. MD). Jeanne Laville, épouse Hus-Desforges décède le 13 novembre 1820 (KHSF, *Etienne Hus-Desforges letters, op. cit.*, (Desforges à Mia James-Hédoux, le 12 mai 1826, Bernardine Bertrand à Lemercier, le 24 février 1827).

[169] KHSF, *Etienne Hus-Desforges letters, op. cit*., Bernardine Bertrand à M. Lemercier, le 24 février 1827.KHSF, *Etienne Hus-Desforges letters, op. cit*., Brouillon d'une lettre à Mia James-Hédoux, le 12 Mai 1826.

[170] *Ibidem.* Jean-Jacques Audubon connaît semblable mésaventure en mai 1819. S'estimant victime de malversation suite à la revente de son steamboat *Henderson* à Samuel Bowen, Audubon poursuit son débiteur poursuit jusqu'à La Nouvelle-Orléans où le bateau avait déjà été revendu lors de son arrivée. Un pugilat s'ensuivit qui lui valut des démêlés avec la justice. (HERRICK Francis Hobart, *Audubon the naturalist*, New York & London, D. Appleton-Century C°, 1938, p. 257-259).

ans : la jeune nation haïtienne paiera en retour une indemnité de 150 millions de francs en cinq annuités aux anciens colons français[171].

Desforges n'aura dès lors de cesse de faire valoir ses droits. Joint au remboursement des sommes dues par la cousine Antoinette, le montant de l'indemnité devrait permettre à toute la famille, attendue à Cognac par Mia James-Hédoux et sa nièce Pauline Gonnet, et à La Rochelle par son demi-frère Louis Hus-Desforges et ses enfants, de regagner définitivement la France.

4. En regardant vers le pays de France[172]

Dans l'étude qu'il consacre à la question, David Gerber reconnaît trois fonctions essentielles au courrier des immigrants : « l'écrit régulateur vise à l'organisation et au maintien de la relation, […] l'écrit expressif détaille l'expérience vécue et les états émotionnels, […] l'écrit descriptif inventorie les préoccupations quotidiennes, les événements et les routines. [173]» Ces trois fonctions sont régulièrement présentes, tant dans le courrier reçu par Etienne Hus-Desforges de son demi-frère de La Rochelle ou de sa famille de Cognac que dans les quelques brouillons de réponses conservés. Qu'elle soit acheminée par le service postal ou confiée à une relation sûre, la lettre, si elle vient à bout des distances, reste soumise à la tyrannie du temps qui passe. Régulièrement, les correspondants de France se plaignent de l'absence ou de la rareté des nouvelles qu'ils imputent, à tort ou à raison, à la négligence de l'être cher. Le courrier met communément trois mois à traverser l'Atlantique, quand il ne s'égare pas, au grand désespoir de Joséphine James : « Voilà quatre mois écoulés depuis la réception de votre dernière lettre, et sept que vous l'avez écrite [174]». Restée deux ans sans nouvelles (peut-être certaines lettres se sont-elles égarées), la famille de La Rochelle pareillement s'inquiète : « Votre long silence a mis en deuil ici toute votre famille […]. Nous

[171] JOACHIM Benoît, "L'indemnité Coloniale De Saint-Domingue et la Question des Rapatriés", *Revue Historique*, Vol. 246, N° 2 (500), 1971, p. 359. Joseph de Villèle exerce les fonctions de président du Conseil des ministres entre 1821 et 1828.

[172] Extrait de « En regardant vers le pays de France », ballade XXIV, *in* Charles d'ORLEANS, *Ballades, Poésies complètes*, texte établi par Charles d'Héricault, Paris, Flammarion, 1915 (p. 143-144) :
En regardant vers le pays de France, /Ung jour m'avint, à Dovre sur la mer, /Qu'il me souvint de la doulce plaisance / Que souloie oudit pays trouver ; juillet /Si commençay de cueur à souspirer, /Combien certes que grant bien me faisoit /De veoir France que mon cueur amer doit.

[173] GERBER David A., *Authors of Their Lives, The Personal Correspondence of British Immigrants to North America in the Nineteenth Century*, New York and London, New York University Press, 2006, p. 101 (trad. MD).

[174] KHSF, *Etienne Hus-Desforges letters, op. cit*., Joséphine James à Etienne Hus-Desforges, le 6 août 1820.

ignorons par quelle fatalité vous avez cessé d'écrire à votre famille [175] ». Mais quoique lacunaire, la dizaine de lettres en provenance de Cognac ou de La Rochelle brosse un large panorama de la vie d'une famille d'artistes et de musiciens à La Rochelle et Cognac, entre Consulat et Restauration, où l'émotion le dispute aux espoirs, aux désillusions, aux aléas, heurs ou malheurs de l'existence quotidienne.

4. 1. La Rochelle et Cognac

Le général Bonaparte prend les rênes de la France et instaure le Consulat le 18 brumaire an VIII (9 novembre 1799). L'année 1800 est celle des succès diplomatiques et militaires : le traité de Mortefontaine met un terme à la Quasi-Guerre et celui de San Ildefonso transfère secrètement la Louisiane de l'Espagne à la France. En juin, le Premier Consul défait le royaume de Naples à Marengo et en décembre, l'armée de Moreau repousse les Autrichiens à Hohenlinden. À La Rochelle, Louis Hus-Desforges juge la situation préoccupante : « Notre ville est comme toutes les autres l'on ne fait pas grands choses, il nous faut la Paix sans cela ma foi tout iroient bien mal et nous mourerions [*sic*] de fin. [176]» Depuis l'abolition de l'esclavage à Saint-Domingue par Sonthonax, les négociants rochelais se lancent dans la guerre de course et le trafic avec les pays neutres du Nord de l'Europe et les États-Unis. Mais le coup d 'État de Bonaparte sonne le chant du cygne du commerce transatlantique dans la capitale de l'Aunis[177].

Trop envasé, le vieux port est devenu inopérant, les capitaux ont fui et « le négoce n'a plus les moyens d'effectuer de grands trafics. [178]» La Rochelle est en proie à une désolation et une résignation perceptibles dans les mots que Pierre-Jean Van Hoogwerff, un armateur rochelais originaire de la Haye qui a fait fortune dans la traite, confie à sa sœur Marie-Odilie à propos de Saint-Domingue : « je regarde cette superbe colonie comme perdue, parce quelle ce détruira par elle-même par la haine et animositté qu'il y a entre les Blancs et les gens de coulleur, ou mulâtre. [179]» Pourtant, à La Rochelle, un an avant que le général Leclerc ne quitte Brest pour rétablir l'ordre à Saint-Domingue, le bruit court « que tout ceusse qui avoit des

[175] KHSF, *Etienne Hus-Desforges letters, op. cit*., M. Boudet à Desforges, le 24 octobre 1826.

[176] KHSF, *Etienne Hus-Desforges letters, op. cit*., Louis Hus-Desforges à Etienne Hus-Desforges, le 18 novembre 1800.

[177] MARTINETTI Brice, *Les Négociants de La Rochelle au XVIIIe siècle*, Rennes, PUR, 2013, p. 252.

[178] MARTINETTI Brice, *Les Négociants de La Rochelle au XVIIIe siècle, op. cit., ibidem.*

[179] ADCM, 4 J 2848 (8 mai 1792). Sur la traite négrière et le commerce rochelais, outre l'ouvrage de Brice Martinetti, on pourra lire : CLARK J. G., *La Rochelle and the Atlantic Economy during the Eighteenth-Century*, Baltimore, John Hopkins University Press, 1981, DEVEAU J. M., *La traite rochelaise*, Paris, Karthala, 1990, et AUGERON Mickaël, CAUDRON Olivier (dir.), *La Rochelle, l'Aunis et la Saintonge face à l'esclavage*, Paris, les Indes savantes, 2012.

proprieté a St domingue pouvois y rentrer. [180]» La rumeur, propre à rassurer les planteurs, n'est pas infondée, car Toussaint Louverture, confirmé par Bonaparte dans sa fonction de général en chef de la colonie de Saint-Domingue, a signé un mois plus tôt le « Règlement sur les cultures », qui contraint les anciens esclaves non engagés dans l'armée à travailler comme salariés dans les plantations : « la culture est le soutien des gouvernements, écrit-il, parce qu'elle procure le commerce, l'aisance et l'abondance, qu'elle fait naître les arts et l'industrie, qu'elle occupe tous les bras. [181]» Mais la trêve instaurée par la Paix d'Amiens n'est que feu de paille. Les hostilités reprennent en Europe, les troupes de Leclerc sont défaites à Saint-Domingue et la République noire d'Haïti proclame son indépendance le 1er janvier 1804. Attaqué de tous côtés par les alliés de la Troisième Coalition, Napoléon 1er abandonne le camp de Boulogne et engage la campagne d'Autriche. Entre le 7 et le 17 octobre 1805, une litanie de victoires françaises jalonne le calendrier : Donauwörth, Wertingen, Günzburg, Haslach-Jungingen, Memmingen, Elchingen, Langenau, Neresheim.

Le 9 octobre 1805, Louis Hus-Desforges écrit à son demi-frère, alors maître de danse à Baltimore :

> « Nous sommes enchantés de la place que ton amis (*sic*) te procure[182]. C'est toujours un avantage pour la circonstance où nous sommes, attendu que cette Maudite Guerre nous écrase tous soit par les impositions et la cherté des vivres qui sont exorbitants. Enfin mon ami je viens d'acheter deux cent de bûches pour la somme de cinquante Ecus : le pain ordinaire [est] à trois sous et demi, la viande à dix sous la livre[183]. Il n'y a que le vin qui n'est pas cher pour l'instant, attendu qu'il y a eu une superbe récolte. La ville est dans la Plus grande misère possible [184]».

[180] KHSF, *Etienne Hus-Desforges letters, op. cit*., Louis Hus-Desforges à Etienne Hus-Desforges, le 18 novembre 1800.

[181] Règlement des cultures du 12 octobre 1800.

[182] Cet ami est Louis Arcambal, consul de France à Baltimore.

[183] Malgré l'instauration du franc depuis la loi sur l'Instruction publique du 18 germinal an III (7 avril 1795), Louis Hus-Desforges utilise toujours communément l'ancien système monétaire où l'écu vaut trois livres et la livre vingt sous.

[184] KHSF, *Etienne Hus-Desforges letters, op. cit*., Louis Hus-Desforges à Etienne Hus-Desforges, le 9 octobre 1805. Afin d'en faciliter la lecture, nous avons rétabli l'orthographe et la ponctuation de l'extrait dont on trouvera ci-après le texte original : « nous sommes enchanter de la Place que ton amis te procure ces toujour un aventage Pour la circontence ou nous somme atendu que cette maudite Guerre nous ai crases tous soit Par les impositions et la cherété des Vivres qui sont exorbitant enfin mon ami je vient dacheter deux cent de buches Pour la somme de cinquante Ecus le pain ordinaire a trois sous aidemie, la Viand a dix sous la livres, il nya que le vin qui nest Pas cher Pour linstant atendu quily a eu une superbe récolte, la ville est dans la Plus grande misaire Possible, mais nous cr[o]yons que les armés formidable que nous avons avec notre cher napoleon nous fera avoir la Paix etant lui-même a la tête des ces armés. Si les puissences Etrangere ne cherche pas a sarenger avec lui, il est capable

S'il se réjouit sincèrement du nouvel état de son demi-frère, cet homme de soixante ans ne peut que déplorer les difficultés pécuniaires auxquelles il est quotidiennement confronté. Le florissant commerce avec les îles est à jamais interrompu et les négociants les plus en vue tentent sans grand succès une hypothétique reconversion grâce à la guerre de course, le trafic avec les pays neutres de l'Europe du Nord et le commerce en droiture avec les États-Unis. « La ville est dans la plus grande misère possible », pour preuves le prix de la viande et du pain dont l'augmentation est imputée aux incessants conflits internationaux. Mais si La Rochelle est encore décrite dans *l'Almanach du Commerce de 1805* comme une cité aux activités multiples, « armemens pour les Isles, manufactures de tabacs, commerce en vins, eaux-de-vie, sels, chanvres, etc. », qui compte trente-trois « négocians, armateurs, commissionnaires » parmi lesquels figurent certaines personnalités auxquelles Louis Desforges aura recours, tels Rasteau et les frères De Tandebaratz ou Garesché, elle a pourtant vécu ses heures de gloire[185]. Et si l'analyse du vieux musicien, maladroite dans son expression, peut paraître sommaire, elle n'en est pas moins confirmée par une baisse sensible de la population de la ville établie pour 1806 par René Le Mée à 18 346 habitants et qui chute à 13 227 habitants en 1821, soit un déficit sensible de l'ordre de 28%. Dans le même temps, la population de Rochefort reste stable à presque 15 000 habitants, alors que la population urbaine du département de Charente-Inférieure ne diminue que de 7%[186]. Le port est en mauvaise posture et la ville s'est vidée d'une partie de ses habitants. L'espoir ultime d'embellie réside dans le fait que « les armées formidables que nous avons avec notre cher napoléon […] nous feront avoir la paix, lui-même étant à la tête de ces armées. [187] » Quinze ans après le début de la Révolution Française, le Rochelais se fait l'écho de l'opinion populaire qui garde à Napoléon et à ses armées la sympathie que leur a valu le rétablissement de l'ordre après les errements de la Terreur et le chaos du Directoire. La confiance dans le sens stratégique et diplomatique du

dans vaïr tout le peïs otrichien tout ce que nous Pouvonts dire de lui, ces que ces t'un grand jeni rempli de connoissence enfin rien ne lui echape Pour entre Prendre atout ce qu'il veut faire ».

[185] *Almanach du Commerce de Paris, des Départemens de l'Empire Français et des Principales Villes de l'Europe, an XIII (1805)*, Paris, Duverneuil et De La Tynna, 1805, p. 593-594.

[186] LE MEE René, « Les villes de France et leur population de 1806 à 1851 », *Annales de démographie historique*, 1989, p. 341, tableau 24.

[187] KHSF, *Etienne Hus-Desforges letters, op. cit*., Louis Hus-Desforges à Etienne Hus-Desforges, le 9 octobre 1805.

général Bonaparte et le prestige dont il bénéficie sont encore intacts dans les premières années de L'Empire :

> « mais nous croyons que Si les puissances étrangères ne cherchent pas à s'arranger avec lui, il est capable d'envahir tout le pays autrichien. Tout ce que nous pouvons dire de lui, c'est que c'est un grand génie rempli de connaissances. Enfin, rien ne lui échappe pour entreprendre tout ce qu'il veut faire [188]».

Mais « il n'y a pas de mythe sans complexité ou obscurité. [189] » L'opinion d'Edmé Mentelle (le père de Waldemard Mentelle) viendra plus tard compléter et corriger les propos de Louis Desforges. Cet ancien géographe du roi Louis XVI, nommé à l'Institut par Napoléon, fréquente régulièrement la famille impériale et admire profondément l'Empereur qui « lorsqu'il n'était que le général Bonaparte, me paraissait déjà un homme extraordinaire : mon admiration et ma reconnaissance pour lui étaient sans bornes. Je le regardais comme le sauveur de la patrie. » Mais après Waterloo, l'opinion du vieux républicain est bien différente : le mythe s'est évanoui, tant la grandeur de l'homme ne peut s'assimiler à une ambition que la démesure transforme en tyrannie :

> « En ne conservant que celui de consul, il n'en était pas moins grand ; au lieu qu'en prenant le titre d'empereur, surtout dans la disposition où était alors la France, il abaissait tous les Français, et mettait à ses pieds tous ceux qui s'applaudissaient de le voir à leur tête. [190]»

Le contact épistolaire est relativement régulier durant la période grâce aux passeurs de lettres. Un certain Monsieur Brossard était chargé du courrier précédent[191]. La présente lettre, réponse à celle reçue « il y a 3 ou 4 jours [192]», sera confiée à « Monsieur Gireau, [qui] na pas

---

[188] *Ibidem.*

[189] TULARD Jean, « Napoléon ou le mythe littéraire par excellence », *ENA mensuel, AAEENA*, numéro hors-série "politique et littérature", décembre 2003.

[190] DE SALM Constance, *Œuvres Complètes*, tome IV, notes tirées d'un manuscrit de M. Mentelle, Paris, Firmin Didot, 1842, p. 225-226.

[191] Le patronyme est orthographié une fois Boissard et une autre fois Brossard. Le site *Domingino* répertorie un Augustin-Marie Boissard (785a), un Louis Bossard (860), un Antoine Brossard (1097), originaire de Dignac en Charente, propriétaire d'une plantation de café, émigré par la suite à Cuba et un Jacques-Simon Brossard de La Rochelle (2239), ce qui laisse à penser que ce dernier est notre passeur de lettres. www.domingino.de/stdomin/colons_l.htm [Consulté le 12 juin 2018].

[192] KHSF, *Etienne Hus-Desforges letters, op. cit*., Louis Hus-Desforges à Etienne Hus-Desforges, le 10 septembre 1806.

voulu partir de la Rochelle sans me faire lamitier de venir me voir [193]». Giraud fils, alors âgé de vingt-six ans, rejoint donc son père à Boston après un court séjour à La Rochelle. Le jeune homme, digne représentant d'une famille que l'on respecte et porteur de nouvelles, y est accueilli comme « un bon Enfant que jaime de tout mon cœur, il tient de la famille cest tout dire [194]». Le récit effectué par le jeune Giraud de « tout les maleurs qui te sont a rives dans les lieux que tue abitte » provoque une sincère compassion chez le Rochelais qui

> « en Eprouvent [*sic*] un autre cest de ne pouvoir pas avoir la ventage de te soulager comme un bon frere doit le faire, Helas que faire touts les honnette gens ne sont pas heureux et sur tout dans notre familles. [195]»

Ce constat pessimiste qui tient de la formule est sans doute plus dû à l'éclatement de la cellule familiale qu'à un quelconque mauvais sort, puisque les nouvelles des membres de la famille, qui occupent une place importante dans le courrier reçu par l'éternel absent entre 1800 et 1806, sont loin d'être mauvaises. Louis Hus-Desforges, qui n'a pas reçu la même éducation que son demi-frère et, on a pu s'en rendre compte, ne maîtrise pas l'orthographe, passe régulièrement en revue à sa demande le devenir de ses proches, frère, sœur ou enfants, dont beaucoup perpétuent heureusement une tradition artiste et bohème[196]. S'il dit bien peu de choses de son frère Marc qui « est marié » ou de sa « povre sœur nanette La religieuse [197]», il se montre en revanche particulièrement prolixe sur le parcours de ses enfants. Pierre-Louis, le violoncelliste, entame une brillante carrière qui le mène à Lyon, puis à Genève en 1800, à Paris en 1805, de nouveau à Lyon en 1806. Son frère Louison est à La Nouvelle-Orléans où « dans le moment [1805] il fait batir une maison et valué quarente mille franc » et envisage de « passer ces jours a la Rochelle il voudroit pouvoir y achetter une maison de campagne de 15 a vingt mille franc [198]». Cette volonté d'investir dans un patrimoine métropolitain nécessite évidemment certains moyens pécuniaires que Louison semble avoir acquis. Pour les

[193] *Ibidem.*

[194] *Ibidem.*

[195] *Ibidem.*

[196] L'extrait suivant, tiré d'une lettre postérieure, témoigne des difficultés rencontrées par Louis pour rédiger seul une lettre : « Mon ami aide a Ma lettre car elle est bien Ecrit vue quil y a longtemque je suis Malade » (KHSF, *Etienne Hus-Desforges letters, op. cit.,* Louis Hus-Desforges à Etienne Hus-Desforges, le3 août 1819).

[197] KHSF, *Etienne Hus-Desforges letters, op. cit.,* Louis Hus-Desforges à Etienne Hus-Desforges, les 18 novembre 1800 et 10 septembre 1806.

[198] KHSF, *Etienne Hus-Desforges letters, op. cit.,* Louis Hus-Desforges à Etienne Hus-Desforges, les 9 octobre 1805 et 10 septembre 1806.

négociants rochelais, au sommet de leur ascension à la fin du XVIIIe siècle, « la maison de campagne [était] à la fois un marqueur de mode et un outil de rapprochement du modèle nobiliaire traditionnel [199]». Mais le déclin commercial du début du XIXe siècle entraîne une chute des prix du marché immobilier dont Louison entend bien bénéficier et que souligne son père : « a mon dieu cela nest pas dificille, avec vingt mille franc argent comtant on en aura une de 40 Mille juge comme la ville est a son aise. [200]» Le père de famille est moins disert sur le sort de son troisième fils, Jean-Marie, qui étrangement n'est jamais nommément cité : « Le troisieme est a modene en Italie maitre de musique tres joli violon et bon musicien de la plus grande sagesse [201]». Il affirme, en revanche, que si Toinet, le dernier, « nest pas a beaucoups de la force de louison, […] cela viendra. » Et l'avenir lui donnera raison puisqu'en 1806, Toinet « est a gaéta, Musicien du dixieme regiment dinfanterie une des jolie clarinette ditalie. [202]» A ces quatre musiciens, ajoutons encore sa fille, Madame « Picard qui joue joliment de la harpe a faire le plus grands plaisir si elle ne tremblois pas. Son mari et seconde clarinette a la Commédie, il a du talens, et Surtout dans la lhuterie, il vien de faire une harpe pour sa femme qui Estime 50 Louidor, cest un Vrais chef deuvre. [203]»

La plupart des enfants de Louis Hus-Desforges poursuit donc une tradition familiale enracinée dans la musique et le voyage. Car c'est bien la carrière musicale qui les amène à parcourir l'Europe, à l'exception de Madame Picard et de son mari qui exercent à la Rochelle. Plus aventureux, Louison a répondu « à la voix des sirènes » de Louisiane. On peut imaginer que l'histoire personnelle de son oncle Etienne y est pour quelque chose. Les deux autres filles ne sont pas musiciennes : Madame Vatel a suivi son mari à Toulon où il « aucupe la Place de lieutenent de Veisseau [204]». La dernière, qui « cest travailler en robes en linge, et fort a droite dans tout ce quelle Entreprend », épouse en 1805 « un bien honnet homme nomée M. boudet de can en ormindie ». La jeune couturière aura-t-elle fait la connaissance du jeune homme

[199] MARTINETTI Brice, *Les Négociants de La Rochelle au XVIIIe siècle, op. cit.,* p. 330.

[200] KHSF, *Etienne Hus-Desforges letters, op. cit.,* Louis Hus-Desforges à Etienne Hus-Desforges, les 9 octobre 1805 et 10 septembre 1806.

[201] KHSF, *Etienne Hus-Desforges letters, op. cit.,* Louis Hus-Desforges à Etienne Hus-Desforges, le 9 octobre 1805.

[202] KHSF, *Etienne Hus-Desforges letters, op. cit.,* Louis Hus-Desforges à Etienne Hus-Desforges, les 18 novembre 1800 et 10 septembre 1806. Le dixième régiment d'infanterie de ligne participe en effet au siège de Gaéta.

[203] KHSF, *Etienne Hus-Desforges letters, op. cit.,* Louis Hus-Desforges à Etienne Hus-Desforges, le 18 novembre 1800.

[204] KHSF, *Etienne Hus-Desforges letters, op. cit.,* Louis Hus-Desforges à Etienne Hus-Desforges, les 18 novembre 1800 et 10 septembre 1806.

dont le « père tient une fabrique de dantelle » dans le cadre de son métier ? L'heureux élu est en tout cas présenté comme un bon parti : « Chef de disvision agée de 36 […] retirer avec une pensionde six cent franc il profitte de ces talents, il montre la grammaire francaise, ainsi que le calqule et la tenue des livres [205]».

Une longue interruption d'une durée de treize ans sépare cette lettre de la suivante datée du 3 août 1819. Dans l'intervalle, l'ancien planteur de Saint-Domingue s'est définitivement établi à Lexington où il a ouvert une épicerie. Après Waterloo et les Cent Jours, la Monarchie a été restaurée et le roi Louis XVIII règne sur la France. Louis Desforges, dont la santé s'est fortement dégradée, a recours a un « ami [qui] aide à ma lettre car elle est bien Ecrit vue quil y a longtempque je Suis malade [206]». Aux inévitables désagréments physiques provoqués par la vieillesse, s'ajoute un inconfort pécuniaire qui le pousse à solliciter son demi-frère d'Amérique. La compassion qu'il se faisait fort de lui manifester en 1806 laisse cette fois place à l'expression de ses malheurs et à des remerciements appuyés :

> « je ne sais côment mi prendre pour te remercier de toutes les bontes que tue a pour nous, je desirerais de meme a pouvoir te rendre le réciproque, que de remecciment naije pas atefaire du service que tu me rand, je ten remersi un Million de fois ainsi que mon Epouse, car je me trouve dans ce moment ci dans une grande genne [207]».

Une lettre de change ou un billet à ordre d'un montant de deux cents francs vient en effet de lui parvenir à La Rochelle. Sollicités par l'épouse de Louis Hus-Desforges, deux des négociants les plus en vue de la place, Messieurs Tandebaratz et Garesché, tous deux très impliqués dans le commerce avec les États-Unis et Saint-Domingue, lui en refusent le paiement « soidisent quil ne connais [personne] dans le pays ou tues [208]». C'est donc l'aimable

[205] KHSF, *Etienne Hus-Desforges letters, op. cit.,* Louis Hus-Desforges à Etienne Hus-Desforges, les 18 novembre 1800, 9 octobre 1805 et 10 septembre 1806.

[206] KHSF, *Etienne Hus-Desforges letters, op. cit.,* Louis Hus-Desforges à Etienne Hus-Desforges, le 3 août 1819.

[207] *Ibidem.*

[208] *Ibidem.* La famille Tandebaratz est une vieille famille commerçante protestante de la Rochelle. Elle a su en d'autres circonstances faire preuve de générosité : Brice Martinetti cite le nom de cette famille parmi celles qui veillent en 1765 au secours des plus démunis. (MARTINETTI Brice, *Les Négociants de La Rochelle au XVIIIe siècle, op. cit.,* p. 206). À la suite de leur père Isaac, Jacques, Daniel et Jean Garesché commercent avec la Nouvelle-France, Saint-Domingue et les États-Unis. Vital Marie, fils de Jean, épouse Mimika Bauduy, la fille de Pierre de Bauduy de Bellevue (1769-1833) qui, avec Eleuthère Irénée du Pont de Nemours, ouvrira l'usine de fabrication de poudre de Wilmington (Delaware), à l'origine de la multinationale Du Pont. L'hôtel Garesché est toujours

« Monsieur Gireaud fils, qui a ut la bonté de me le donné et que [*sic*] j'ai reçu cent cinquante francs, ou la somme de trente Dollars Valeurs reçu comtent a tirer sur toi Par Monsieur Giraud son père. » Madame Desforges, chargée de la transaction, n'a pas osé « prendre les deux cent francs, crainte de te derangé de tes affaire [209]». Pourtant, sensible aux difficultés de ses vieux compatriotes, Giraud a assuré que « si tu etais adresser à Monsieur son père ou a quelquun de ses amis ou [autrent ?] il ne torais pas refuser une lettre de change atendu que son fils lui envoy cés fonts de la rochelle [210]». Les cent-cinquante francs sont sans aucun doute les bienvenus : Louis Desforges, depuis dix-sept mois souffre « dune grand maladie de jambes » nécessitant les soins constants de l'apothicaire, du « cherurgien qui mapensé pendans huit Mois » et ceux de son épouse qui « a travailler comme sa pendant 10 mois a fermer les plais de majambe, ella heureusement réussi dieu mérsi [211]». Si Louison, du fait de la distance, tarde à donner de ses nouvelles, Pierre-Louis Hus-Desforges vole au secours de son vieux père. Le 2 avril, il donne un concert à La Rochelle dont la recette, qui s'élève à 408 francs, contribue à payer chirurgien et apothicaire. Mais « elle a fin de tout cela il ma pa rester grand-chose [car] la rochelle ne vaux rien pour les talens [212]». Le vieux père est profondément ému par la sollicitude de son fils aîné, qui contrairement à son frère Louison dont « jusqua présent je nenten pas parler de lui après avoir Ecris plusieurs lettres »,

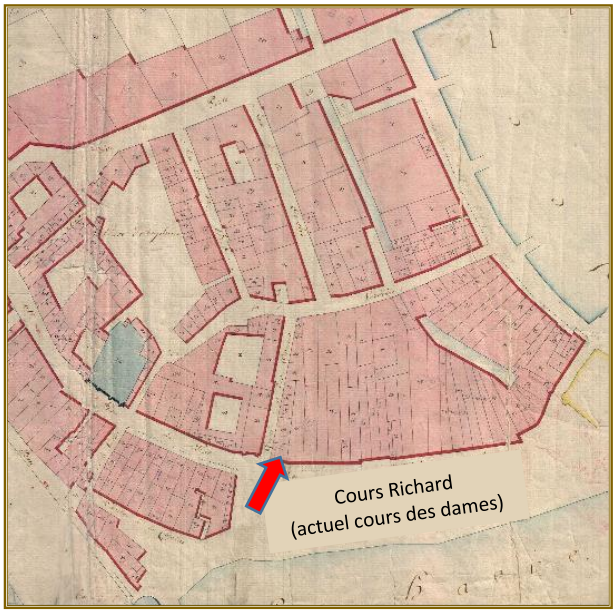
> « cest donner une peine et noui pour nous aider il est chef dorchestre de bordaux, il a tout abondonnée Pour nous et courrir a notre secour, avec la permission du directeur, il a exiger qui perde 12 jours de ces appointemens, sans conter quil a abendonner ses Elèves et puis je diré que de puis six ans il ma fait jusquaprésents une rente de 300#. [Voilà ?] un beau trait de mon fils Desforges lainé [213]»

Au chapitre des douleurs s'ajoute encore « ce diable de quatare qui ma somme et dédols [des douleurs ?] auquelle je ne pansais me défaire qua la mort ». Bref, le vieil homme n'est « point encore retabli et cent le sol (*sans le sou*) ché nous [214]». Si la France de la Restauration

visible au 18, rue Réaumur, à La Rochelle. (HOLLAND Dorothy Garesché, *The Garesché, De Bauduy, and Des Chapelles Families: History and Genealogy,* Saint-Louis, Schneider, 1963).

[209] *Ibidem.*
[210] *Ibidem.*
[211] *Ibidem.*
[212] *Ibidem.*
[213] *Ibidem.*
[214] *Ibidem.*

connaît enfin cette paix que Louis Hus-Desforges appelait naguère de tous ses vœux, il semble que la prospérité tarde à revenir. L'argent manque, continue Desforges, au point que « nous avonts été obliger de nous deloger et nous Maitre en chambre nous sommes loger cher de braves gens qui ce nomme M[r] dagniau poullieur, sur le cour richard au n° 42 [215]». Voici donc le vieux couple sans doute chichement logé dans une chambre située à l'étage d'un immeuble cossu du vieux port, situé sur l'actuel Cours des Dames et aujourd'hui occupé par un restaurant.



Document 46 : Cadastre de la ville de La Rochelle, 1811, Section E, dite de Saint-Jean (ADCM, 3P 5074/07)

Photo 10 : Le 42, Cours Richard, La Rochelle, état actuel (Photo Google Earth)

La situation économique a-t-elle empiré depuis 1805 ? Le niveau de vie de la famille a sûrement baissé de par les effets conjugués de la maladie et de l'âge, et le vieux port ne se remettra jamais des conséquences néfastes des évènements de Saint-Domingue. Les plaintes de Louis Hus-Desforges à propos de l'augmentation des prix, même si elles peuvent viser à éveiller à nouveau la générosité de son demi-frère, sont marquées du sceau de la sincérité :

> « je te direz qu'il ya une grande misaire ala rochelle que le commerce est mort Nous payons le pain de dix livres 30[s], et nous lavons payer 2#18[s] les dix livres, la boutielle de vin rouge 8[s], le bla[n]c 5[s], Et en général très cher chés nous

[215] *Ibidem.*

nous vivons ici avec la plus grand Economie possible, et pour mieux te dire nous tirrons le diable par l'a qeu [216]».

La vie semble donc plus difficile à La Rochelle en 1819 qu'en 1805 ; elle l'est peut-être plus encore en juin 1821, lorsque Louis Hus-Desforges reprend la plume. L'assassinat du Duc de Berry en février 1820 signe la fin de la période libérale de la Restauration et les élections législatives de novembre consacrent la victoire du parti des ultra-conservateurs. Napoléon meurt à Sainte-Hélène en mai 1821 et le roi Louis XVIII en septembre 1824. Son frère Charles X lui succède sur le trône de France jusqu'à ce que la Révolution de Juillet ne précipite sa chute.

A La Rochelle, l'état physique comme l'écriture de Louis Hus-Desforges se sont fortement dégradés au point qu'il est impossible de déterminer précisément si la dernière et courte lettre qu'il adresse à son frère date de 1821 ou de 1826. Solitude et dénuement sont les compagnons inopportuns d'une vieillesse difficile :

« Voila deux ans que je nest point eu aucunne nouvelles de toi et cela nous afliges beaucoups […] Tu dois avoir reçu cinq a six lettres de moi […] louison nous avoit promis yla deux ans de nous voyer [*sic*] six cent franc et nous a manquée de parolles et cela nous mest dans la plugrande peines […] je suis obliger de vendre pour nous soutenir je suis dans une triste positions et ne sai commenfaire [217]».

Négligence, insouciance de la part de ses proches ou hasards malheureux du service postal, tout concourt à la détresse et à la misère. *La Médecine curative* du docteur Le Roy « me fait beaucoups de bien tems pour le quatard et ma jembe et les yeux que le ouit, mes je crain de ne pouvoir continuer faute dargens [218]». Pudiquement, le Rochelais réitère par deux fois son appel au secours : « tach'ez mais chers amis a me nous [*sic*] soulager vous nous rindriés un grand services car nous sommes veritablements dans la grande peinnes, […] Mon cher amis

[216] *Ibidem.*

[217] KHSF, *Etienne Hus-Desforges letters, op. cit*., Louis Hus-Desforges à Etienne Hus-Desforges, le 10 juin 1821/1826 [?].

[218] *Ibidem.* BOUVET Maurice, « Histoire sommaire du remède secret, (Suite et fin) », *Revue d'histoire de la pharmacie*, 45e année, n°154, 1957, p. 112, note *j*, signale « le gros volume (1.412 pages) que publie, en 1827, Le Roy, chirurgien-consultant, sous le titre suivant : La Médecine curative. Le Public consent à payer ce `meuble de ménage´ 30 francs, prix au laboratoire, somme énorme pour l'époque ».

taches de tengager a ne pas nous laisser dans si grand enbaras [219]». Tels sont les derniers mots de l'octogénaire conservés dans la correspondance.

Les connaissances du réseau sont alors mobilisées et finalement couronnées de succès, puisque le 24 octobre 1826, Boudet, promu « chevalier de Saint-Louis, contacte l' « oncle d'Amérique » [220]:

> « Votre long silence a mis en deuil ici toute votre famille ; nous vous avons cherché dans toutes les villes voisines de Philadelphie, enfin nos démarches viennent d'être couronnées d'un entier succès, vous existez ; Dieu soit loué !
>
> Nous ignorons par quelle fatalité vous avez cessé d'écrire à votre famille ; veuillez bien lui donner de vos nouvelles et nous entretenir des personnes qui vous sont chères. [221]»

Les réelles qualités stylistiques de l'introduction (Monsieur Boudet, Chevalier de Saint-Louis, connaît la grammaire) ont peine à atténuer un reproche peut-être fondé et préparent l'annonce d'une pénible nouvelle assortie de la requête idoine :

> « Il a plu à Dieu d'appeler dans le ciel votre frère et une de ses filles, M^{ad}. Picard. Sa veuve reçoit une pension alimentaire de ses enfants qui ne sont pas riches, et désirerait qu'elle pût être augmentée par ses parents qui sont au loin. Je plaide sa cause, car à son âge on ne peut plus travailler. Je pense que j'ai eu raison de mettre sa position sous vos yeux.
>
> Boudet chevalier de S^{t} Louis
>
> Maison Bonniot rue des cloutiers [222]»

Les accords de la harpe de Madame Picard se sont tus à tout jamais et la veuve dévouée de Louis Hus-Desforges affaiblie par l'âge et la pauvreté est soutenue par une forte solidarité

---

[219] *Ibidem.*

[220] L'orthographe de Boudet est impeccable : rappelons ici le portrait précédemment brossé par son beau-père : « il montre la grammaire francaise, ainsi que le calqule et la tenue des livres ». (KHSF, *Etienne Hus-Desforges letters, op. cit*., Louis Hus-Desforges à Etienne Hus-Desforges, le 9 octobre 1805

[221] KHSF, *Etienne Hus-Desforges letters, op. cit.,* M. Boudet à Etienne Hus-Desforges, le 24 octobre 1826.

[222] *Ibidem*. L'ordre royal et militaire de Saint-Louis est un ordre honorifique français créé par un édit de Louis XIV du 5 avril 1693 et à l'origine réservé aux Militaires catholiques ayant plus de 10 ans de service pour conduite civile irréprochable et méritante ou faits de guerre exceptionnels après enquête officielle. Supprimé par la Convention, puis rétabli en 1814 par la Restauration, l'ordre de Saint-Louis n'est plus attribué par l'État depuis 1830. D'après HOZIER Jean-François Louis, *Recueil de tous les membres composant l'ordre royal et militaire de Saint-Louis depuis l'année 1693*, Paris, le Bon Français, 1817, p. 5-15. La rue des Cloutiers relie la rue de l'Evescot à la rue Gambetta, près des Halles de La Rochelle.

familiale. Usant de l'autorité que lui confèrent l'ordre auquel il appartient et le titre qu'il porte, le chevalier de Saint-Louis fait délicatement appel à son oncle dont la générosité se manifestera encore par deux fois dans la correspondance. En *post-scriptum* d'une lettre qu'elle adresse à son avocat à Philadelphie à propos de la succession de sa mère, Bernardine Bertrand le prie « d'extraire des fonds […] une somme de 100 fr. et de la faire compter […] à Mme Laure Fourestier, chez Mr Rasteau, rue du Cerfvolant N° 1 à Bordeaux [223]». Nul doute que le réseau des commerçants rochelais est ainsi à nouveau sollicité afin de venir en aide à la famille dans le besoin. De même, le 26 septembre 1831, depuis Cognac, Mia James-Hédoux remercie son oncle « de la traite de cent francs que tu as eu la bonté de me faire passer [224]». Le caractère lacunaire des archives donne l'impression que la correspondance échangée avec la famille de Cognac s'intensifie au moment même où s'éteignent les relations épistolaires avec La Rochelle. Il semble qu'il n'en soit rien. En août 1820 en effet, Joséphine James, sa petite-nièce orpheline de père et qu'Etienne Hus-Desforges appelle tendrement sa fille adoptive, s'étonne de la rareté et de l'irrégularité de ses courriers : la lettre du 12 juin 1812 n'est jamais parvenue à Cognac, quatre mois se sont écoulés depuis la réception de la dernière lettre et sept depuis sa rédaction. Une solution, sans doute couramment utilisée, est proposée, celle

> « de nous faire parvenir de vos nouvelles plus souvent et par quelque voix sure […]Si vous adressiez vos lettres au consul américain qui réside à Bordeaux, qui se nomme Strobelt, croyez-vous que nous ne pourrions jamais les recevoir plus surement et par-là vous ôter l'inquiétude qu'elles ne s'égarent[…] ? [225]»

[223] KHSF, *Etienne Hus-Desforges letters, op. cit.,* Bernardine Bertrand à M[es] Tabouet et Deranque, le 26 janvier 1826. www.lesgonds.fr/fr/information/40136/patrimoine-histoire [Consulté le 18 juin 2018] Les Fourestier sont une famille de commerçants originaire de Saintes. La famille Rasteau est l'une des plus riches familles d'armateurs rochelais. « Tous les fils [de Jacques Rasteau] ont embrassé la carrière maritime et commerciale. Trois d'entre eux furent négociants à Port-au-Prince, soit individuellement comme Gabriel, soit en société comme Jean-Benjamin et Élie-Nicolas ; quant à Paul, il s'installa ensuite à La Nouvelle-Orléans. Tous furent initiés à la navigation sur les bateaux de leur père et obtinrent leurs lettres de capitaine. » (POUZACHE Danielle, « Jacques Rasteau, armateur rochelais au XVIIIe siècle », *Roccafortis* N° 44, septembre 2009, p. 198).La succursale de Bordeaux installée rue du Cerf-volant, du nom d'un de leur bateaux, sert de relais entre l'Amérique et La Rochelle.

[224] KHSF, *Etienne Hus-Desforges letters, op. cit.,* Mia James-Hédoux à Etienne Hus-Desforges, le 26 septembre 1826. Le paiement d'une lettre de change à son bénéficiaire nécessite l'acceptation préalable du débiteur (le « tiré »). Le procédé suscite, dans la même lettre, la remarque suivante de la part de Mia : « L'on a été obligé de l'envoyer au havre pour la faire accepter, on n'est pas assez confiant dans le pays pour me l'avoir escomptée de suite ».

[225] KHSF, *Etienne Hus-Desforges letters, op. cit.,* Joséphine James à Etienne Hus-Desforges, le 6 août 1820.

Ces conseils pratiques, bien inutiles à la vérité, étant donné le nombre de moyens imaginés par Desforges pour faire passer ses lettres en toute sécurité, sont suivis des mots qui disent la douleur de la séparation : « Toutes nos pensées, toutes nos espérances, et surtout nos cœurs, sont dirigés vers des objets chéris nous n'avons qu'un seul desir mais hélas !... [226]» Mia James-Hédoux, qui relaie sa nièce, en vient à prendre des nouvelles de cousins rochelais qu'elle connaît fort peu : si elle a rencontré Toinet à Limoges, elle a oublié le prénom de son cousin de La Nouvelle-Orléans et de celui « qui est très fort sur le violoncelle. » Elle a appris par la presse qu'un Desforges était à Varsovie, sans savoir s'il s'agit d'un oncle ou d'un cousin, « car de tous mes oncles je ne connais que toi, n'ayant jamais eu l'occasion de voir tes freres. [227] » L'espoir de futures retrouvailles est à peine esquissé tant sont nombreux les obstacles ; seul un échange épistolaire régulier est capable, aux yeux de Mia, d'entretenir des relations familiales d'une rare intensité :

> « Si je suis obligée de renoncer à la douceur, à la consolation de te revoir, que tes lettres soient un dédommagement pour ta fidelle mia, que je puisse lire les expressions de ta tendresse pour moi, pour ma fille et ma nièce. Sans cesse nous parlons de toi, tu occupes toutes nos pensées. [228]»

Et comme un message d'importance que l'on craint d'oublier et que l'on jette à la hâte au terme d'un courrier, Joséphine interpelle son père adoptif avec ces mots, expression d'un désir profond ou rappel émouvant d'une promesse ancienne : « mon bon père quand nous direz-vous venez venez donc bien vîte [229]».

---

[226] *Ibidem.* Daniel Strobel est consul américain à Bordeaux depuis 1816. (MARZAGALLI Silvia, « Les débuts des services consulaires des États-Unis, l'exemple de Bordeaux de la guerre d'Indépendance américaine à la fin du Premier Empire », *in* ULBERT Jörg, LE BOUËDEC Gérard, *La fonction consulaire à l'époque moderne, l'affirmation d'une institution économique et politique (1500-1800)*, Presses Universitaires de Rennes, 2006, p. 279-296.) Le premier consul américain à La Rochelle en 1805 est M. T. Lovell. (TESTU (imp.), *Almanach Impérial pour l'an 1807*, Paris, Testu, 1807, p. 149). La fonction y est supprimée en 1876.

[227] KHSF, *Etienne Hus-Desforges letters, op. cit.,* Mia James-Hédoux à Etienne Hus-Desforges, le 6 août 1820. Mia James-Hédoux ignore que ce Desforges de Varsovie n'est autre que son cousin Pierre-Louis, le violoncelliste et compositeur. *Le Constitutionnel, journal politique et littéraire*, dans son N° 324, du mardi 19 novembre 1816, p. 2, rubrique « extérieur » annonce en effet : « Un théâtre français vient d'être établi à Varsovie. M. Hus-Desforges, ex-directeur de la musique de S. M. l'empereur de Russie, a été appelé pour en diriger l'orchestre. »

[228] *Ibidem.*

[229] *Ibidem,* Joséphine James-Hédoux à Etienne Hus-Desforges.

Ces mots chargés d'espoir seront sans doute les derniers que Joséphine James adressera à son père adoptif. En mai 1826, Etienne Hus-Desforges apprend par Madame Camille Noël le récent décès de sa fille adoptive[230]. Lui-même confronté à une série d'épreuves, l'ancien colon s'en prend à la fatalité et prêche la résignation :

> « Le sang des Hédoux circulait dans ses veines ; et ce sang tirait sa source d'une famille dévouée au malheur ! La perte de tes parents, les catastrophes qui l'ont précédée dans leur vie ne devaient que trop te faire présager quel serait et ta destinée et la mienne. Nous sommes nés pour souffrir et mes infortunes qui, comme les tiennes, ont commencé avec ma vie, n'ont paru s'améliorer un tems que pour me faire sentir plus douloureusement les coups quelles me réservaient. [231]»

Madame Noël se fait par ailleurs la messagère de la détresse de son amie restée trop longtemps sans nouvelles. Face aux soupçons d'indifférence et de négligence, Desforges proteste de sa fidélité et oppose ses propres infortunes : il a perdu son épouse, il a été victime d'un vol, il a dû poursuivre sans succès un débiteur jusqu'à La Nouvelle-Orléans, il a accueilli sous son toit sa belle-fille, épouse abandonnée et mère de six enfants. Bref, « je n'ai éprouvé que perte et chagrin [232]». Les reproches lui font mal et le mènent à énumérer avec force précisions les dates et contenus de ses précédents courriers : « Après t'avoir informée le 2 Décembre 1820, de la mort de ta tante, […] je t'écrivis encore le 2 janvier 1823, […] vers la fin d'Avril de la même année, je t'écrivis de la Louisiane par le navire le Rochambeau capitaine Pecam, prêt à partir pour le havre [233]». Plus convaincante peut-être que cette avalanche de preuves de sa bonne foi, il pointe du doigt la cause réelle de l'inconstance dont on le blâme : « il faut que tu saches que nous sommes ici à 800 mille du port de mer le moins éloigné et que nous ne pouvons écrire que par des occasions qui quoique fréquentes sont rarement sures. »

Contre toute attente, la politique extérieure menée par la France rejoint alors la destinée de l'ancien planteur de Saint-Domingue en 1825. Le 17 avril, sur proposition du ministre Villèle, le roi Charles X concède par décret l'indépendance d'Haïti contre versement

---

[230] Dans la liste des colons sans propriété foncière, le site *Domingino* mentionne Joseph Noël (10685) et Thomas Noël (10686).

[231] KHSF, *Etienne Hus-Desforges letters, op. cit.,* Etienne Hus-Desforges à Mia James-Hédoux, le 12 mai 1826.

[232] *Ibidem.*

[233] *Ibidem.*

d'une indemnité, payable en cinq termes annuels, allouée aux planteurs spoliés. Le président de la République Haïtienne, Jean-Pierre Boyer, fait d'abord la sourde oreille au point que Charles X envisage la reconquête de l'île et arme une flotte de quatorze vaisseaux, le 11 juillet. Les premières négociations ont finalement lieu, qui fixent le montant de l'indemnité à la somme de 150 millions de francs-or (cette somme sera ramenée à 90 millions de francs lors de la ratification du traité en 1838)[234].

4. 2. Déterminé à passer les mers

La nouvelle parvient à Lexington, « que le Gouver[nt] français soccupait à faire une repartition de l'indemnité accordée aux habitants de St Domingue pour les pertes qu'ils ont essuyées dans cette Ile proscrite [235]». La perspective d'un possible retour en France était envisagée depuis longtemps : « Ce n'est pas d'aujourd'hui que ce plan est formé et il aurait été exécuté depuis longtems si de tous cotés je n'eusse pas été la dupe de ma bonne foi. [236]» Le versement de l'indemnité le rend possible car « Mes titres de propriété sont en Regle, notre fortune était considerable, je puis le prouver, et nous ne sommes que deux pour nous partager les debris. [237]» L'avenir, s'il reste bien incertain en raison des souffrances endurées « dans ce moment ci comme depuis la révolution française », est envisagé avec espoir à défaut de sérénité, par l'ancien planteur de Saint-Domingue qui n'a de cesse d'assurer le bonheur de sa belle-fille et de ses enfants :

> « Peut-être cette indemnité sera plus considérable que je ne l'ose esperer […] je suis déterminé à passer les mers aussitôt que mes moyens me le permettront pour assurer a cette mère infortunée, un bien être qui peut la mettre au dessus du besoin, le tems ne peut être bien éloigné, les traversées sont courtes dans la belle saison, il ne faut pour nous voir que cesser d'être malheureux ! Ô mon Dieu, serait-il donc vrai qu'un jour… [238]»

Depuis l'abolition de l'esclavage en Haïti les anciens esclaves sont des hommes libres et la déclaration d'indépendance de 1804 prévoit la nationalisation des biens ayant appartenu

[234] L'étude précise du versement de cette indemnité sera menée ultérieurement.
[235] KHSF, *Etienne Hus-Desforges letters, op. cit., ibidem.*
[236] *Ibidem.*
[237] *Ibidem.*
[238] *Ibidem.*

aux blancs[239]. Le versement par Haïti de l'indemnité, soumise à la reconnaissance officielle de la jeune République par la France, compensera donc les pertes subies par les anciens colons. L'ordonnance prévoit bien sûr l'indemnisation des biens fonciers ; elle prend également en compte la propriété servile. Dans une société de type post-colonial, la valeur de la terre est intimement liée à la force de travail de ceux qui la cultivent.

La commission chargée de l'examen des demandes d'indemnité a fort à faire. Il lui revient en effet d'

> « établir après quarante ans le cadastre complet d'un pays aussi riche et aussi étendu que trois ou quatre départements de France, et la transmission des propriétés dans 10 000 familles à la troisième génération, avec une législation qui a souvent changé [240]».

En l'espace de sept ans, 27 000 demandes sont examinées, dont 12 000 donneront droit à indemnisation : 10 345 propriétés sont évaluées pour une valeur de 148 760 509 820 francs[241].

N'en déplaise au sort qui continue à s'acharner sur Etienne Hus-Desforges qui apprend quelques mois plus tard le décès de son demi-frère de la Rochelle et celui de sa nièce Madame Picard, on procède au règlement des formalités les plus urgentes. Bernardine Bertrand prend contact avec ses avocats de Philadelphie afin de mettre un terme à une « interminable affaire » : l'arrêté la nommant « tutrice de [s]es enfants mineurs » après son divorce retarde la clôture du dossier de succession et les signatures de certaines pièces n'ont pas encore été légalisées[242]. Elle interpelle de même Joseph Lemercier, époux de sa cousine Antoinette qu'elle estime être sa débitrice depuis plus de trente ans. « Déterminé à passer les mers », Desforges constitue scrupuleusement le dossier relatif au versement de l'indemnité. Il n'y a pas une minute à perdre, car chaque demande est traitée suivant la date de dépôt du dossier

[239] L'article 12 de la Constitution haïtienne stipule : « Toute propriété qui aura ci-devant appartenu à un Blanc français est incontestablement et de droit confisquée au profit de l'État ».

[240] *État détaillé des liquidations opérées à l'époque du 1er janvier 1828 par la commission chargée de répartir l'indemnité en faveur des colons de Saint-Domingue, en exécution de la loi du 30 avril 1826 et conformément aux dispositions de l'Ordonnance du 9 mai suivant*, Paris, Imprimerie Nationale, 1828, le commissaire Simonneau au ministre des Finances, le 1er avril 1823.

[241] BEAUVOIS Frédérique, « Monnayer l'incalculable ?, *op.cit*., p. 617.

[242] KHSF, *Etienne Hus-Desforges letters, op. cit*., Bernardine Bertrand à Mes Tabouet et Deranque, le 26 janvier 1826.

et l'ordonnance fixe à deux ans le délai pour tous les éventuels prestataires extérieurs à l'Europe[243].

Après avoir sollicité, dans un premier courrier adressé le 6 décembre 1826 à Etienne Wante, secrétaire en chef de la Commission de Liquidation de l'indemnisation des anciens colons de Saint-Domingue « par l'entremise de son Excellence Mr Brown, Ministre plénipotentiaire », un délai nécessité par la date tardive du jugement définitif du divorce de sa belle-fille et le temps nécessaire à la constitution de son dossier, Desforges assortit l'envoi des documents nécessaires d'une déclaration solennelle[244] :

> « Notre intention est de nous rendre en France et dy mourir dans le sein des parents qu'il aura plu à Dieu de nous conserver. […] Une réponse favorable a la lettre que j'ai l'honneur de vous ecrire applanirait [*sic*] bien des difficultés, et haterait une satisfaction a laquelle nous aspirons depuis longtems. [245]»

Henry Clay, alors Secrétaire d'État au cabinet du président John-Quincy Adams, lui fait passer peu après trois courriers : l'un de la part de James Brown, un second émanant de Wante et un troisième de sa part, « dont chaque ligne contient une offre de service. [246]» Une telle sollicitude de la part d'un des plus hauts dignitaires de l'État américain, peut surprendre de prime abord. C'est ici tant le réseau francophone de Lexington que le réseau diplomatique international qui est mobilisé. Propriétaire du domaine d'*Ashland* à Lexington, Clay est non seulement le voisin, mais aussi un proche de la famille Mentelle. Assurément les Mentelle

[243] Ordonnance du 9 mai 1826, article 9. On trouvera le texte complet de l'ordonnance en annexe 6.

[244] KHSF, *Etienne Hus-Desforges letters, op. cit.,* Etienne Hus-Desforges à Etienne Wante, le 12 mars 1827. James Brown est Ministre plénipotentiaire des États-Unis en France de 1824 à 1829. Etienne Pierre Charles Wante (ou Dewante), fils de Charles Wante, greffier de la ville de Gravelines, greffier du Roi, et de Marie Anne Audibert, est né le 1er mai 1756 à Gravelines (Nord) et décédé à une date inconnue. Il est premier commis au bureau de l'intendance en 1785 et en 1791 chef des bureaux de l'administration du Cap où il effectue la plus grande partie de sa carrière. En 1802, il devient secrétaire général de la préfecture de Saint-Domingue, puis sous-préfet du département du Sud et de l'Artibonite. Entre 1804 et 1814, il est Contrôleur près des directions de la Dette publique et des Pensions du ministère des Finances, puis Directeur des Pensions au Trésor royal au ministère des Finances jusqu'en 1823. (MARGAIRAZ Michel et CARDONI Fabien, *Dictionnaire historique, thématique et biographique des inspecteurs des Finances 1801-2009*, Paris, Comité d'histoire économique et financière, 2012, p. 425-428). Au moment où Desforges le contacte, Etienne Wante est Secrétaire en chef de la Commission de Liquidation de l'indemnisation des anciens colons de Saint-Domingue, créée par l'ordonnance du 9 mai 1826.

[245] *Ibidem.*

[246] KHSF, *Etienne Hus-Desforges letters, op. cit.,* Etienne Hus-Desforges à Etienne Wante, le 17 avril 1827.

servent d'intermédiaires auprès du Secrétaire d'État qui recourt au réseau diplomatique international pour accélérer la procédure[247].

Desforges est flatté de tant de diligence et de prévenance à son égard : « Ah ! Monsieur Je me croyais bien pauvre ; mais Je vois aujourd'hui, plus que jamais, que l'estime des honnetes gens est la plus desirable des fortunes. [248]» Hélas !, à son grand regret, Etienne Wante quitte bientôt les fonctions qu'il occupait :

> « Je ne puis vous dissimuler combien Je suis affligé de vous voir résigner une place, où sans vous écarter des devoirs que l'honneur impose, vous eussiez pu donner une plus grande Lattitude à l'interet que vous inspirent vos malheureux compagnons d'infortune. […] J'ose espérer que nous ne perdrons pas tout et qu'on a revetu M. Bonet de votre qualité de Secretaire en chef que parce qu'on a reconnu en lui les sentimens d'humanité qui vous caractérisent. [249]»

Le départ d'un « compagnon d'infortune », de surcroît impliqué à un degré ou à un autre dans le réseau francophone de Lexington, chagrine l'ancien planteur qui, fort de l'affection qu'on lui témoigne, clame son bon droit et revendique le paiement de ce qu'il estime lui être dû [250]:

> « J'apprécie, comme je le dois, n'en doutez pas M. les choses affectueuses que vous prodiguez a un vieux martyr de la révolution, […] privés de tous secours […] nous n'avons qu'une existence précaire, Jusqu'au moment ou le Gouv[t] français aura reconnu la validité de nos titres et que les indépendans d'Ayti auront rempli l'engagement qu'ils ont volontairement contracté envers nous. [251]»

---

[247] Les deux familles se fréquentent régulièrement et uniront deux de leurs enfants : le 5 octobre 1837, Thomas Hart Clay épousera Mary Russell Mentelle (https://www.findagrave.com/memorial/19012892/Thomas-Hart-Clay [Consulté le 21 novembre 2018]). Wante, de plus, est passé à Lexington après son séjour à Saint-Domingue. Dans l'une des lettres qu'il adresse à Desforges, il le prie de remercier les habitants de Lexington « du souvenir qu'ils ont conservé de moi depuis ¼ de siècle (KHSF, *Etienne Hus-Desforges letters, op. cit.,* Etienne Wante à Etienne Hus-Desforges, le 26 juin 1827).

[248] *Ibidem.*

[249] *Ibidem.* Le recueil des *Lois, Décrets, Ordonnances, Réglemens, avis du Conseil d'État*, tome XXVI, Paris, Guyot, 1838, p. 87, rapporte une intervention de M. Bonnet, député, le 30 avril 1826, à propos de l'indemnité de Saint-Domingue.

[250] Dans la lettre suivante, Etienne Wante priera Desforges de remercier les habitants de Lexington « du souvenir obligeant qu'ils ont conservé de moi depuis ¼ de siècle ». (KHSF, *Etienne Hus-Desforges letters, op. cit.,* Etienne Wante à Etienne Hus-Desforges, le 26 juin 1827).

[251] KHSF, *Etienne Hus-Desforges letters, op. cit.,* Etienne Hus-Desforges à Etienne Wante, le 17 avril 1827.

Desforges se pose ici crânement en martyr de la Révolution. Mais à quelle révolution pense-t-il ? L'absence de précision est révélatrice d'un état d'esprit, général chez les anciens colons, qui impute à la Révolution Française la perte de la colonie de Saint-Domingue par manque de soutien militaire et financier et à la révolution haïtienne la perte des biens matériels. Ce ressentiment est encore ravivé au moment de l'abolition de l'esclavage par Sonthonax en 1794. De son côté, la presse de Philadelphie fait largement écho aux évènements de Saint-Domingue qui confrontent les Américains aux idéaux véhiculés par la Révolution. Dans l'ouvrage qu'il consacre aux multiples répercussions de la révolte des esclaves sur la société américaine, James Dun Alexander écrit :

> « Les flambeaux qui ont mis le feu à l'esclavage à Saint-Domingue ont brûlé plus que des corps, des plantations et des sucreries. […] Les nouvelles en provenance de la colonie ont aussi enflammé les imaginations, suscité l'irritation chez les uns et l'espoir chez d'autres. Elles ont provoqué une réflexion de l'Amérique sur elle-même […) et confronté le passé révolutionnaire des Américains à la réalité du moment. [252]»

Peu nombreux sont les colons qui, en 1791, rentrent définitivement en France. La majorité d'entre eux se réfugie dans les îles voisines ou aux États-Unis. L'exil est cependant perçu comme temporaire et le retour toujours envisageable : si Desforges regagne la France, c'est pour mieux réintégrer Saint-Domingue à l'époque de l'expédition Leclerc et y retrouver ses esclaves qui n'ont pas quitté la plantation du Petit Saint-Louis.

Le 26 juin 1827, Etienne Wante informe Desforges que, par l'intermédiaire de James Brown, il a transmis la demande en indemnité au consul Isaac Cox-Barnet :

> « La position officielle de ce dernier le rend en effet le protecteur et le défenseur naturel des propriétaires de St Domingue que les évenemens désastreux de cette colonie ont jeté sur le sol hospitalier des États-unis : sous beaucoup de rapports il était difficile de faire un meilleur choix. [253]»

[252] DUN James Alexander, *Dangerous Neighbors, Making the Haitian Revolution in Early America*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 2016, introduction.

[253] KHSF, *Etienne Hus-Desforges letters, op. cit.,* Etienne Wante à Etienne Hus-Desforges, le 26 juin 1827.

Mais Wante lui fait part aussi de son inquiétude : « Vous n'avés aucun des titres de propriété propres à rendre sure et facile leur liquidation, et je crains qu'il ne devienne indispensable de recourir à la Voie de l'enquête. [254] » Parce qu'ancien habitant de Saint-Domingue, Wante ne peut être en effet cité comme témoin[255]. Après avoir assuré Desforges de ses bons et loyaux services, il tient à lui faire part de ses doutes quant à l'issue rapide de l'affaire :

> « Je craindrais de vous abuser si je vous indiquais comme prochain le resultat d'une affaire non encore produite, d'une affaire dont les justifications sont incompletes et dont l'examen ne peut arriver avant la fin de L'année. Je crains aussi beaucoup que la qualité de L'indemnité à espérer, reduite au 10^{me} de vos propriétés dont l'évaluation ne sera probablement [*lacune*] d'après vos seules indications, je crains dis-je que cette quotité [*lacune*] à vos espérances et surtout à vos besoins [256]».

Les titres de propriété de Desforges, contraint sans doute à fuir dans l'urgence, déposés dans l'étude de son notaire, ont disparu lors de l'incendie du Cap. C'est encore sans compter la dispersion ou la perte des documents dues aux nombreux changements de résidence propres à la majorité des anciens colons de Saint-Domingue.

Tel est le souvenir gardé par la correspondance d'une hypothétique indemnité qu'Etienne Hus-Desforges, qui s'éteint à Lexington, le 24 juin 1832, ne percevra jamais[257]. Le versement de l'indemnité venant à terme définitif le 30 juin 1833, c'est en vain que « par-devant M^{e} William Macbean et M^{r} Waldemar Mentelle, Notaires Publics en la ville de Lexington » Bernardine Bertrand fera et constituera « pour son mandataire general et spécial : Monsieur Isaac Cox Barnet, Consul des États unis d'Amérique, demeurant a Paris rue Matignon, N° 14 [258]». La plupart des petits blancs et de leurs ayants droit ne percevront jamais l'indemnité dont l'injuste distribution favorise les plus fortunés « parce que les grands propriétaires qui recevaient en France les revenus de leurs propriétés avaient entre les mains toutes les preuves nécessaires et ont été généralement les premiers à réclamer » et à être

[254] *Ibidem*.

[255] La lettre précise par ailleurs que la maison du Cap, nommée par Wante « la maison Bertrand », appartenait à l'épouse de Desforges, Jeanne Bertrand.

[256] *Ibidem*.

[257] KHSF, *Etienne Hus-Desforges letters, op. cit.,* acte de décès de l'année 1834, sans date précise.

[258] KHSF, *Etienne Hus-Desforges letters, op. cit.,* Document notarié de l'année 1833, sans date précise.

payés[259]. L'ordonnance de 1825 permet en revanche la mise en sujétion économique de la jeune république haïtienne. « Cette […] "dette d'indépendance" [qui ne sera totalement acquittée que dans les années 1880, presque un siècle après la révolution] apparaît ainsi clairement comme la stratégie mise en place par l'ancienne métropole pour conserver une hégémonie officieuse sur une colonie rebelle [260]».

Pour des raisons qui demeurent obscures, Etienne Hus-Desforges passe les toutes dernières années de sa vie dans le Tennessee où il donne encore quelques cours de français et c'est à Nashville que Pauline Gonnet lui adresse, le 18 février 1831, une longue lettre pleine de désespoir et de ressentiment. La jeune fille, avec une froideur extrême, lui reproche clairement ce qu'elle pense être de l'indifférence : la dernière lettre reçue remonte au 12 janvier 1820… Perdus ou détournés, les précédents courriers d'Amérique n'ont donc pas atteint leurs destinataires. Mais à Cognac, on s'est affairé : « « moi mêmeje vou écrivit aussi, un Monsieur garo avocat vous écrivit, plus tar Md james vous écrivit trois lettres toutes, sont restées sans réponce [261]»….

Le papier coûte cher au XIXe siècle. Par économie, Desforges rédige au brouillon le début de sa réponse au bas de la lettre. Le vieil oncle est suffisamment meurtri par la froideur du ton employé pour reprendre et corriger terme à terme les mots de la jeune fille, ce qui confère à ce chassé-croisé épistolaire une intensité émotionnelle rare que nous avons soulignée ci-après, pour plus de clarté, par l'emploi des caractères italiques :

> « Ma Bonne Pauline, quoi que j'aie toujours parlé de toi collectivement, j'ai cependant quelques mots à te dire personnellement. Comment as-tu pu prendre sur toi, de commencer ta bien interessante, par des expressions aussi dures que celles dont tu t'es servis [*sic*] : Par exemple, " *Monsieur nous avons madame James et moi…* il fallait écrire : *Mon cher oncle, nous avons mon adorable tante & moi* &[a]. mais je te pardonne tu ne me connais pas assez pour que je te sois cher. Dans un autre endroit tu me dis, avec aussi peu de menagement que de reflexion : *<u>Faudra-t-il donc</u> terminer notre carriere dans les larmes, finir nos tristes jours dans un Hospice, ou tendre la main, aux ames bienfaisantes.* Ô fille ! que la douleur égarait. Sans doute, n'as-tu pas senti que tu m'accusais des humiliations dont vous êtes menacées ? ah ! Si je l'eusse connu

[259] *État détaillé des liquidations opérées à l'époque du 1er janvier 1828…, op. cit.,* Paris, Imprimerie Nationale, 1828, le commissaire Simonneau au ministre des Finances, le 1er avril 1823.

[260] BEAUVOIS Frédérique, « Monnayer l'incalculable ?... », *op. cit*., p. 635.

[261] KHSF, *Etienne Hus-Desforges letters, op. cit.,* Pauline Gonnet à E. Hus-Desforges, le 18 février 1831.

plutôt cette desolante situation, n'aurais-je pas donné mon sang pour vous en préserver. " *oui Monsieur, très souvent nous manquons de pain…* Ô la plus cruelle des femmes, que tu connais peu ce cœur que tu déchires impitoyablement. tu ajoutes à tous les coups de poignard que tu me donnes " *Ôh ! mon Dieu : quand daignerez vous jeter sur nous un regard de pitié, en vous nous mettons toute notre espérance, si vous voyez avec quel calme* &[a]. Ces plaintes qui déchirent mon âme et dont la tienne parait navrée, tont mises hors de toi, ta raison en a été troublée, puisque tu t'égares au point de réclamer ma pitié, ma fille, ma Pauline que je plains, combien ta sensibilité m'arrache de larmes [lacune] [262]»

Desforges n'argue que de l'ignorance dans laquelle il était des difficultés auxquelles sa famille de Cognac est confrontée et souligne par ailleurs, pour mieux la pardonner, une offense qu'il impute à l'inconséquence de la jeunesse. Il envoie aussitôt une traite de cent francs dont Mia le remercie le 26 septembre :

« non, je ne me croyais pas oubliée de mon ami, non, je n'ai pu croire à son indiférence, mais un silence de près de onze ans a du me faire penser que tu n'existais plus, et qu'il ne restait à ta malheureuse nièce que des regrets sur la perte de ceux qui lui étaient si chers ! [263]»

Les deux femmes combattent avec courage l'adversité : après avoir travaillé comme lingère au collège de Saintes, emploi auquel elle n'a pu « résister plus de six semaines », Pauline donne des leçons à Cognac et à Jarnac. À soixante-quinze ans, Mia s'adonne à la broderie et au tricot et n'a « qu'une seule écolière pour le piano, […] cela me rapporte 6 francs par mois. [264]» Ce seront les derniers mots que la nièce adressera à son oncle, car Pauline la « presse de finir, pour t'entretenir à son tour, Combien elle est sensible à l'amitié que tu lui témoignes sans la connaitre, ah ! crois qu'elle en est digne, sans elle, sans ses soins, je crois que je n'existerais plus. [265]» Réconcilié avec sa famille d'outre-Atlantique, Etienne Louis Hus-Desforges s'éteint neuf mois plus tard.

[262] KHSF, *Etienne Hus -Desforges letters*, Etienne Hus-Desforges à Pauline Gonnet, texte intégral du brouillon de la réponse à la lettre du 18 février 1831.
[263] *Ibidem.*
[264] *Ibidem.*
[265] *Ibidem.*

5. Synthèse

En 1825, Desforges recopie, à l'attention de Madame Robert, sa belle-fille, un article intitulé « La Victime du Jeu ou Histoire de M^{r} L^{el} Marchand de New York, traduit d'une Gazette de Wrolling A Mountsterling le 23 juillet 1825 [266]». Le document, long de quatre pages et demi, narre la fin tragique d'un certain M^{r} L^{el}, acculé au suicide pour avoir joué et perdu sa fortune au jeu de roulette dans un tripot de La Nouvelle-Orléans. Il est difficile de déterminer si cet article a retenu l'attention de Desforges en raison de son caractère moral, en raison de l'identité de son héros malheureux ou parce que celui qui se considère comme « martyr de la Révolution » assimile sa destinée à celle de cette « **victime du jeu** ».

●

L'Alliance commerciale franco-américaine de 1778 fait les frais de la politique de neutralité menée par l'administration fédéraliste et la signature du traité de Jay avec l'Angleterre est considérée comme le fait d'une propagande anti-française qui présente, par ailleurs, la Révolution comme une menace pour la moralité et le devenir de la société américaine. La Quasi-Guerre conduit à la rupture des échanges commerciaux établis de longue date entre les deux nations. Comme la plupart des réfugiés de Saint-Domingue, Hus-Desforges s'estime victime d'un jeu politique qui l'a conduit à quitter précipitamment sa plantation et une île où commerçants, colons et planteurs entendent perpétuer à leur profit le système colonial et esclavagiste. Une brochure de l'époque ne recommandait-elle pas aux colons, encore en 1796, de « faire le plus de sucre et le plus de café possible pour aller le plus tôt possible [...] jouir ailleurs [...] de la liberté qu'ils apprécient pour eux-mêmes [267]» ? Le jeune homme gagne le Nouveau Monde où il entend vivre de ses talents musicaux ; l'homme mûr abandonne la musique et tire de substantiels bénéfices du commerce du sucre et du café. Par deux fois en l'espace d'une dizaine d'années, le colon subit un traumatisme dû à la violence, puis à l'incendie. Le premier retour en France n'est pas un retour au pays natal, mais bien plutôt un choix posé dans l'urgence, là où beaucoup d'autres se sont réfugiés aux États-Unis ou en Louisiane. On ne sait, hélas, rien de cette période, sinon qu'elle donne lieu à un séjour

[266] KHSF, *Etienne Hus-Desforges letters*, La Victime du Jeu. Mountsterling se situe à une cinquantaine de kilomètres à l'est de Lexington. En note préalable, Desforges précise : « Mr L^{el} le héros de cette malheureuse histoire, a été mon pensionnaire, et mon Ecolier pendant que J'étais sur la ferme à Choupeau. Il a vécu pendant six mois dans ma famille en l'année 1809.J'ai encore de ses Lettres par lesquelles il mengageait a aller le trouver a New York ou il me promettait une belle Ecole de Langue Francaise ».

[267] Brochure d'époque citée par le *Courrier de la France et des Colonies*, 21 Janvier 1796.

à Providence, puis au Cap, avec l'espoir de rétablissement, par le biais de la force armée, d'un ordre social et d'une prospérité naguère établis. Le second retour, irréalisé et peut-être irréalisable, est en revanche sentimentalement envisagé comme définitif et porteur de promesses et d'espoirs : après avoir longtemps erré sur des mers de vicissitudes, le colon fatigué se bat et réclame justice pour lui et pour les siens afin de jouir enfin d'un repos mérité au doux pays de France, tant est présent le ressentiment et le sentiment d'avoir été abandonné par la mère patrie. Déraciné et étranger dans un pays étranger, le réfugié doit de plus affronter en Amérique des réalités culturelles et politiques auxquelles il n'est pas accoutumé.

●

Le choix des États-Unis et des riches terres du jeune État républicain du Kentucky, plus perméable aux idées novatrices de la Révolution, est commun à celui de nombreux réfugiés de Saint-Domingue qui s'établissent sur la côte ou dans l'intérieur des terres, s'adaptent à ce nouvel environnement, y spéculent et y réussissent leur reconversion dans les métiers de la mer ou du commerce, quand d'autres connaissent le dénuement[268]. Desforges préfère la terre, et s'il ne sera jamais le « substantial farmer » que lui souhaitait de devenir le consul Arcambal, il prodigue avec bonheur des soins attentifs au domaine de New Choupeau et ne semble embrasser plus tard les carrières commerçante et enseignante que par nécessité économique[269]. Point de nostalgie chez l'ancien colon qui fait montre d'une grande **capacité d'adaptation** utilise fort à propos un type de construction hérité des Antilles en proposant l'ajout d'une galerie à la construction et se montre capable de satisfaire aux besoins et aux habitudes américaines en proposant des cours du soir[270].

●

A l'isolement et au déracinement consécutifs à l'éloignement et à la révolution haïtienne, se substituent un constant recours aux réseaux francophone et domingois ou à des « relations » qui se transforment le plus souvent en amitiés, une intégration réussie à la

[268] Voir à ce sujet COVO Manuel, « Commerce, empire et révolutions dans le monde atlantique : la colonie française de Saint-Domingue entre métropole et États-Unis (ca. 1778 – ca. 1804) », *op. cit*.

[269] KHSF, *Etienne Louis Hus-Desforges letters*, le consul Arcambal à Hus-Desforges, le 6 mai 1806.

[270] Sur le sort inégal des immigrés de la Révolution Française et les réfugiés de Saint-Domingue, outre les ouvrages de Nathalie Dessens et de Manuel Covo, on pourra se reporter à FURSTENBERG François, *When the United States spoke French, op. cit.,* et HEBERT Catherine, "Demise of the American Dream: The French Experience of American Life in the Age of the French Revolution", *Social History*, Vol. XXIII, N° 46, novembre 1990, p. 219-248 et MEADOWS R. Darrell, "Engineering Exile: Social Networks and the French Atlantic Community, 1789-1809", *French Historical Studies*, 23.1, 2000, p. 67-102.

société étatsunienne et à la communauté commerçante et artisane de Lexington, une fidélité enfin à la famille restée en France qu'entachent seulement de longues périodes de silence imputables à l'irrégularité du service postal. La proche famille devient, circonstances obligent, une famille élargie et le foyer d'Etienne Hus-Desforges est aussi celui de sa belle-fille et de ses enfants. À tous les degrés la **solidarité** est de mise ; bien plus, le beau-père, le frère ou l'oncle d'Amérique fait preuve pour les siens d'une **générosité** de tous les instants.

●

Les nouvelles contradictoires régulièrement rapportées par les gazettes concernant un possible retour à Saint-Domingue, l'espoir de l'octroi d'une indemnisation et d'un retour en France ont maintenu le colon et sa famille, toute sa vie durant, dans un état constant d'incertitude et d'attente. La côte Est des États-Unis, puis le Kentucky et leurs habitants constituent pour Etienne Hus-Desforges le cadre topographique, la temporalité spécifique et l'enracinement social d'un de ces territoires de l'attente dont géographes, historiens et sociologues dessinent les contours. « [Ces territoires] induisent ou contraignent des possibilités d'action : rêvés, ils engendrent la mobilité ; subis, ils imposent l'immobilité » expliquent Laurent Vidal et Alain Musset. « Espaces clos ou ouverts, les *hommes lents* dont parle Milton Santos [y] vivent l'attente sur le mode du transitoire. [271]»

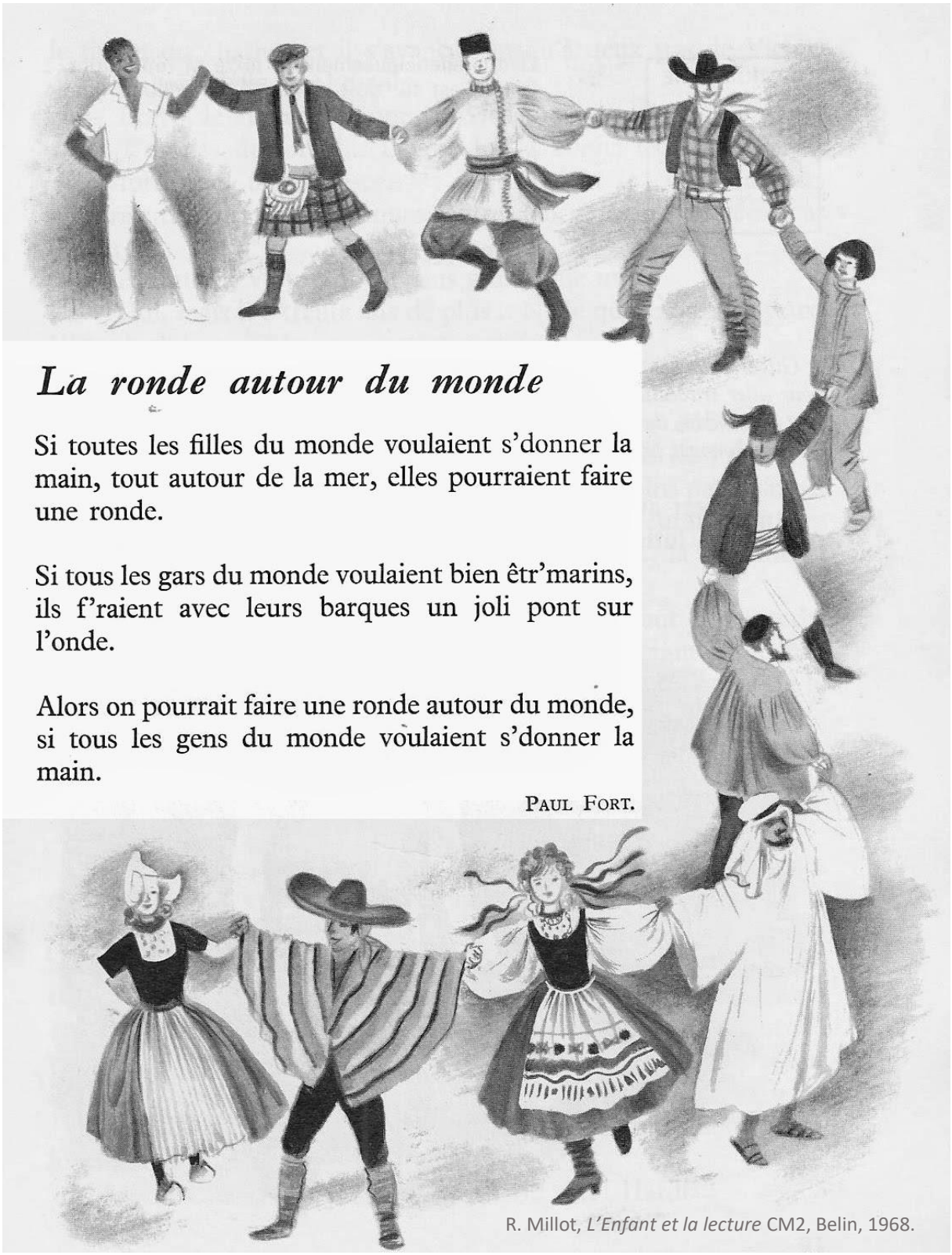
Tel apparaît Etienne-Hus-Desforges, cette victime du jeu, ce martyr de la Révolution, cet homme révolté, cette trace entrevue, ou encore cette ombre arrachée l'espace d'un instant aux profondes ténèbres de l'Histoire.

[271] On se reportera à VIDAL Laurent et MUSSET Alain (dir.), *Les Territoires de l'attente. Migrations et mobilités dans les Amériques (XIXe-XXIe siècle)*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2015, (particulièrement p. 7-13) et aux travaux du projet ANR TERRIAT.

TROISIEME PARTIE

Si tous les gens du monde[1]*...*

[1] Extrait de FORT Paul, « La ronde », *Poèmes de France* N° 24, Paris, Helleu, 15 Novembre 1915, p. 189.



La ronde autour du monde

Si toutes les filles du monde voulaient s'donner la main, tout autour de la mer, elles pourraient faire une ronde.

Si tous les gars du monde voulaient bien êtr'marins, ils f'raient avec leurs barques un joli pont sur l'onde.

Alors on pourrait faire une ronde autour du monde, si tous les gens du monde voulaient s'donner la main.

PAUL FORT.

R. Millot, *L'Enfant et la lecture* CM2, Belin, 1968.

« La ronde autour du monde », FORT Paul, *Poèmes de France* N° 24, Paris, Helleu, 15 Novembre 1915, p. 189.

CHAPITRE 6

DES FRANCOPHONES, DES MARCHANDS, DES RESEAUX, UN RESEAU

Qu'ont-ils enfin trouvé, tout au bout de la quête ? Et qui sont-ils au juste ? « Des assoiffés d'azur, des poètes, des fous [2]» ? S'ils perdent quelque chose, ils gagnent l'Amérique.

Ils rêvaient de châteaux à bâtir outre-mer, châteaux en Amérique, au pays de derrière. L'un y construit maison, l'autre érige un moulin ; celui-ci y fait souche, cet autre prend racine dans le vol des oiseaux. Lyonnais, Marseillais, Parisien ou Nantais, citoyen de Choupeau ou du canton de Vaud, Français ou francophones, créoles de Louisiane,

« [Leurs] voix ressemblent aux cours des fleuves et des rivières
Elles répondent aux méandres, au vent dans les roseaux
Parfois même aux torrents qui charrient du tonnerre
En polissant les pierres sur le bord des ruisseaux. [3]»

Et voici qu'apparaît, dans le pays de l'ouest, « une bulle de France au nord d'un continent. [4]» Frontière et confluence, pays de l'entreprise, empire du commerce, le pays de derrière est le pays des hommes.

« Il est un empire qui s'étend sur la grand-route du commerce,
Entre le lac et la belle rivière, […/…]
Exploitez ses ressources» dit le grand Maître,
Et une armée se mit en marche en bon ordre.
Le souvenir en est inscrit sur colline, plaine et vallon,
Sur lac, rivière, ruisseau [5]».

Au pays d'Ohio, ils se mettent en route, ils se mettent en marche, ils se mettent en quête.
Ils trouvent l'or du temps et forment une ronde,
***la ronde autour du monde**.*

---

[2] RICHEPIN Jean, « Les oiseaux de passage », *La chanson des gueux*, Paris, Maurice Dreyfous, 1881, p. 66.
[3] DUTEIL Yves, *La langue de chez nous*, La Celle Saint-Cloud, L'Ecritoire, 1985.
[4] DUTEIL Yves, *ibidem.*
[5] WATKINS A. S., "Ohio", In MARTZOLFF C. L., *Poems on Ohio*, Columbus, Ohio Arch. And Hist. Society Publications, F. J. Heer Printing C°, 1911, p. 210-211, trad. MD.

Période charnière *(Sattelzeit)* entre Indépendance des États-Unis et Guerre de Sécession, la séquence 1789-1815 « se caractérise par d'intenses renversements géopolitiques, l'émergence du principe national et de formes de démocratisation libérale, associés à des changements sociaux qui mèneront à une société de classes, à l'industrialisation et à une mutation du capitalisme. [6]» C'est aussi l'époque de la transformation des empires coloniaux dans laquelle s'inscrivent les parcours commerciaux analysés dans les études de cas précédentes. Réfugié de Saint-Domingue bientôt rattrapé par son passé et ses attaches françaises, Etienne Hus-Desforges intègre le petit commerce de détail et, par nécessité et/ou intérêt personnel, poursuit parallèlement son activité enseignante. Waldemard Mentelle, après avoir essuyé un échec dans l'hippiatrie et l'agriculture, envisage une carrière dans l'artisanat ; ses talents en matière de peinture, de dorure et de fabrication du grès sont pleinement exploités lorsqu'il ouvre son propre *commission-store* à partir de 1809, avant que son épouse n'ouvre son pensionnat en 1820. Jean-Jacques Audubon se consacre lui aussi au petit commerce à Henderson et Shawneetown et perçoit les opportunités commerciales offertes par la rivière quand il construit son moulin et le steamboat *Henderson*. Louis Tarascon est dès le départ impliqué dans le commerce international qu'il entend développer dans l'Ouest en y installant le complexe de Shippingport. Le caractère de Jean Savary que « rien ne peut attacher », le mène à faire commerce aussi bien de la terre que des marchandises[7].

Venus tenter fortune au pays de la libre entreprise, ces francophones bénéficient d'atouts non négligeables pour intégrer leur pays d'adoption et s'efforcent de surmonter les obstacles auxquels ils sont confrontés. Ils y développent, sur l'autre bord de l'Océan, des compétences acquises en Europe ou bien, par nécessité, ou encore en raison de la conjoncture internationale, ils y « tentent [une] fortune » diverse en embrassant la carrière de « marchands » dans les États nouvellement créés de la Jeune Amérique. Ils y intègrent et y développent un réseau dont il s'agira de prendre la mesure et d'évoquer le devenir à l'heure des grandes migrations du milieu du XIXe siècle.

[6] L'historien Reinhart Koselleck définit le *Sattelzeit* comme « un ` temps-charnière ´ dans lequel l'origine de notre présent se transforme. » (BRUNNER Otto, CONZE Werner, KOSELLECK Reinhart, *Geschichtliche Grundbegriffe: Historisches Lexikon zur politisch-sozialen Sprache in Deutschland*, Stuttgart, Klett-Cotta, 1972–1997 (introduction). VILLERBU Tangi (dir.), « Paimpol/Missouri, années 1780-années 1820 », *in Les Français et les États-Unis 1789-1815, Marchands, exilés, missionnaires et diplomates*, Rennes, PUR, 2017, p. 18. Cette « émergence du principe national » a été étudiée par ROSSIGNOL Marie-Jeanne*, Le ferment nationaliste : Aux origines de la politique extérieure des États-Unis : 1789-1812,* Paris, Belin, 1994.

[7] HLAW, *Pierre Samuel Du Pont de Nemours Papers*, W2-2511, W. Mentelle à P. S. Du Pont de Nemours, le 8 février 1801.

1. Des francophones

Parmi les facteurs à prendre en compte dans la compréhension du processus d'assimilation des exilés de la Révolution française, l'historienne Catherine Hebert insiste sur une nécessaire « meilleure compréhension de la *dimension émotionnelle* de leurs expériences de la vie quotidienne. [8]» La formule est bien sûr ici à prendre dans son acception la plus large et correspond parfaitement au choix de notre outil d'analyse privilégié : la correspondance. Certes, les commerçants francophones de la vallée de l'Ohio ne sont pas (ou pas tous) des exilés, mais tous intègrent l'Amérique « à une époque où les États-Unis parlaient français » et les exilés bonapartistes de 1815 envisageront de même une possible « renaissance » en Alabama [9] . Ainsi la correspondance étudiée est-elle émaillée d'émotions diverses et complémentaires où la volonté d'intégration au pays d'accueil par le biais d'un processus de créolisation que favorisent l'apprentissage de la langue et les mariages transnationaux le dispute à un réel attachement au pays natal, à ses valeurs sociales, philosophiques et religieuses.

1. 1. La foi en la science et le secours de la religion

Dans leur grande majorité, les commerçants français émigrés aux États-Unis sont porteurs d'une culture des Lumières qui se fait jour régulièrement dans la correspondance. Malade « au-delà de tout espoir de guérison naturelle » de sa disharmonie avec un ordre naturel encensé par les philosophes des Lumières, le XVIIIe siècle finissant a recours à la science, voire au charlatanisme pour guérir ses maux[10]. Pour preuve, cette lettre dans laquelle Barthélémy Tardiveau s'intéresse de très près à l'état psychologique des enfants de son ami Crèvecœur, Fanny et Louis. Ce dernier manifeste un esprit curieux et un réel appétit de vivre tandis que sa sœur semble être affectée d'une inertie et d'une langueur maladives que d'aucuns qualifieraient de « mal du siècle » et que le commerçant explique ainsi :

[8] HEBERT Catherine, "Demise of the American Dream: The French Experience of American Life in the Age of the French Revolution", *Social History*, Vol. XXIII, N° 46, novembre 1990, p.223, trad. MD. C'est nous qui soulignons l'expression « dimension émotionnelle ». L'histoire des émotions a été récemment étudiée par DELUERMOZ Quentin, FUREIX Emmanuel, MAZUREL Hervé et OUALDI M'hamed dans : « Écrire l'histoire des émotions : de l'objet à la catégorie d'analyse », *Revue d'histoire du XIXe siècle*, 47, 2013, p. 155-189.

[9] François Furstenberg, dans son ouvrage *When the United States spoke French, op. cit.,* s'intéresse ainsi au destin de « cinq réfugiés qui façonnèrent une nation » et Eric Saugera à celui des exilés bonapartistes dans *Reborn in America, op. cit*.

[10] DARNTON Robert, *La fin des Lumières, le mesmérisme et la Révolution*, Perrin, Paris, 1984, p. 189.

« Le monde physique et moral n'ont encore passé devant ses yeux que comme les figures d'une lanterne magique, auxquelles elle ne prenait pas assez d'intérêt pour en conserver les traces dans son cœur et dans son imagination. […] Sans impulsion, les corps les plus élastiques demeurent dans l'inertie ; mais il ne faut qu'un choc léger pour les faire se mouvoir avec rapidité.[11] »

A l'inverse, le cerveau du jeune Louis s'est tout récemment doté de « souplesse et d'extensibilité ». L'éveil soudain de « l'idée mère, de l'idée créatrice » a produit en lui le choc tant attendu qui, par le fait, acquiert le statut de remède universel[12]. On reconnaît chez Tardiveau l'intérêt naissant de l'époque tant pour le psychisme et le galvanisme que pour l'application des théories développées par Rousseau en matière d'éducation dans l'*Emile* ou la *Nouvelle Eloïse* :

« Voilà ma doctrine prouvée par l'exemple de Louis. Croyez-vous, mon cher ami, qu'un esprit nouveau ait subitement été formé en lui ? Que les organes de son cerveau aient tout à coup acquis de la souplesse et de l'extensibilité ? Non ; tout cela existait déjà ; mais tout cela dormait, parce que l'idée mère, l'idée créatrice n'était pas encore éveillée. [13] »

Le raisonnement du commerçant peut faire sourire, mais il participe de l'émergence en France et en Europe d'un intérêt marqué pour les phénomènes psychophysiques dont le physicien Pierre Bouguer fut le précurseur. Plus largement, l'émergence en littérature de l'expression des sentiments intimes à l'instigation de Rousseau peut expliquer la propagation, avant même le mal du siècle, d'une « maladie morale » que Paul Charpentier expliquait rétrospectivement ainsi à la fin du XIXe siècle :

« La France, l'Angleterre, l'Allemagne, presque toute l'Europe, donnent vers la fin du XVIIe siècle un étrange spectacle. […] Une philosophie vague, des aspirations indécises et inconsistantes, un besoin de nouveauté et de paradoxe, travaillent les intelligences et les cœurs.

[11] FHSL, SP664, *Barthelemy Tardiveau Letters*, 1788-1789, Tardiveau à Crèvecœur, le 7 octobre 1789.
[12] *Ibidem.*
[13] FHSL, *ibidem*.

Il semble que la société sentant approcher une crise décisive s'agite comme un malade, et demande à tous les expédients un salut qu'elle n'espère pas.[14] »

A cette explication sociétale du malaise ambiant, il nous faut, pour affiner le diagnostic, ajouter d'autres causes de type familial et environnemental au malaise de la jeune fille. Contrainte de suivre son père au gré de ses nominations jusqu'à l'autre bout d'un monde inconnu, perméable sans doute aux bouleversements qui se profilent, la jeune fille, au contraire de son jeune frère, tarde à guérir de la « maladie morale » qui l'affecte.

Dans la dernière partie de sa vie, Jean Savary souffre d'indispositions diverses et songe à se retirer des affaires. Que n'a-t-il suivi les conseils donnés par James Vanuxem quatre mois plus tôt :

« J'ai eu une telle confiance dans le galvanisme de Launy qui m'a fait tant de bien à mon état, que je me suis initié dans cette nécromantie et que j'ai soulagé des amis de plusieurs maux, sans saignées ou mercure et d'aucune drogue d'apoticaire. […] J'en suis ébahi moi-même des effets salutaires de cette decouverte.[15] »

L'enthousiasme débordant de Vanuxem face aux progrès de la science laisse place, chez Edmé Mentelle, à une « incrédulité » qu'il impute au « respect dû à l'Être Suprême[16]». Né trente-cinq ans après Voltaire, le géographe, animé d'un esprit de libre examen hérité des Lumières, écrit, à la fin de sa vie, cette profession publique d'incrédulité, une incrédulité éclairée qu'il n'a pu que transmettre à ses enfants :

[14] CHARPENTIER Paul, *Une maladie morale, le mal du siècle*, Paris, Didier, 1880, p. 68. Ce « mal du siècle » est une construction culturelle à laquelle participe Charpentier et qu'étudie BEAUREPAIRE Jean-Yves dans *La France des Lumières 1715-1789*, Paris, Belin, collection Histoire de France, 2011.

[15] KHSF, *Savary Papers,* Vanuxem à J. Savary, le 30 mars 1812. Les propos de Vanuxem confirment l'emploi de la saignée et du traitement par le mercure (couramment utilisé comme remède à la syphilis) jusqu'au début du XIXe siècle. En 1786, l'italien Luigi Galvani observe, que les muscles d'une cuisse de grenouille se contractent quand elle est mise en contact avec des métaux. Le 17 mars 1800, Alessandro Volta présente devant la Royal Society de Londres la première pile électrique dite "pile à colonne" ou pile voltaïque et met en évidence la contraction du muscle stimulé par un courant électrique. Le galvanisme (ou électrophysiologie) est né. Son usage est popularisé en France à partir de 1809 par Claude Veau-Delaunay (que Vanuxem appelle par erreur Launy). Les propos de Vanuxem confirment l'emploi de la saignée et du traitement par le mercure (couramment utilisé comme remède à la syphilis) jusqu'au début du XIXe siècle.

[16] DE SALM Constance, *Œuvres Complètes*, *Notes tirées d'un manuscrit de M. Mentelle*, tome IV, Paris, Firmin Didot, 1842, p. 227 et 228.

> Je prévois bien qu'entre les bonnes et mauvaises qualités que l'on citera de moi, on ne pourra refuser place à ce qu'on appelle *l'incrédulité*. Je ne m'en défends pas ; seulement, je veux dire ce que je comprends par *l'incrédulité*. Je sais bien quelles sont les trois premières vertus prescrites au chrétien, et indispensables pour son salut ; ce sont la Foi, l'Espérance et la Charité. Cette dernière me pénètre de vénération, et devrait être regardée comme la première de toutes. Quant aux deux autres, voici ce que j'en pense : La Foi est un tyran despote qui enchaîne la raison en l'aveuglant. L'Espérance est une inconséquente qui nous fait attendre et ne peut rien nous donner. J'ai reconnu dans l'une et l'autre la main de l'homme leur créateur, intéressé à faire espérer pour avoir le droit de faire croire. […] j'ajouterai seulement que ce que j'ai dit à ce sujet (et que j'applique à toutes les religions) a pour base, non l'incrédulité dans le sens que l'on attache à ce mot, mais, au contraire, le respect dû à l'Etre Suprême, et dont je ne me suis écarté dans aucun de mes ouvrages. [17]

Sa belle-fille, Charlotte Mentelle, sous le couvert de l'amitié, confie plus tard à Rosalie Saugrain que, pour elle, elle croit « a un Etre éternel infiniment juste et qui na laissé une si grande portion de maux inévitables dans notre éxistence que pour nous faire expier nos erreurs dont la raison dont il nous a doués auroit du nous garantir. [18]» Le discours, tout en admettant les erreurs et limites de l'humaine condition, les impute à un défaut de la clairvoyance dont l'Etre éternel l'a généreusement dotée. Charlotte Mentelle a pu lire le préambule de la *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen de 1789* qui fait référence à l'Etre suprême : « L'Assemblée Nationale reconnaît et déclare, en présence et sous les auspices de l'Être suprême, les droits suivants de l'Homme et du Citoyen ». Philosophiquement, elle reconnaît l'existence d'« un Etre éternel infiniment juste » ; peut-être, dans la recherche d'un absolu qui légitimerait la Loi, va-t-elle jusqu'à vouer un culte à celui qu' Hannah Arendt, dans le chapitre V de son *Essai sur la Révolution*, nomme le « Grand Législateur Universel ». Seule et démunie aux fins fonds du Kentucky, où l'ont menée, certes l'amour, mais aussi la crainte des exactions des Montagnards, elle assimile cependant, seize ans plus tôt, son mal de vivre à « un labyrinthe qui semble avoir été bâti exprès pour nous ; afin de nous isoler. [19] »

[17] DE SALM Constance, *Œuvres Complètes, ibidem.*

[18] MHS, *Saugrain family papers*, Archival Collections, A1477, Charlotte Mentelle à Rosalie Saugrain, le 1er janvier 1820.

[19] University of Kentucky, *Special Collections*, 6/M117, Charlotte Mentelle à ses beaux-parents, le 26 avril 1804.

Peu des commerçants français dont on peut supposer qu'ils ont été élevés et ont grandi dans la foi catholique gardent leurs convictions en terre américaine très majoritairement protestante. Jean Savary, on s'en souvient, adresse à Robert Alexander un « petit sizain », « des vers à la Rabelais », qu'il « livre à [s)on imagination libertine de peur de tomber dans la dévotion », une telle précaution s'apparentant ici à de l'anticléricalisme[20].

Désireux de faire œuvre missionnaire en terre protestante, John Carroll, le premier évêque de Baltimore, convoque en 1791 ses prêtres en synode dans le but d'harmoniser les pratiques pastorales et sacramentelles dans son vaste diocèse et ordonne bientôt Etienne Badin, premier prêtre français sur le sol américain. L'appel du prélat est entendu outre-Atlantique par Benoît Joseph Flaget (1763-1850) et Jean-Baptiste David, tous deux prêtres sulpiciens, qui quittent Bordeaux en 1792. Evêque de Bardstown dans le Kentucky, de 1808 à 1832, puis évêque de Louisville de 1832 à 1850, Monseigneur Flaget sillonne inlassablement un diocèse qui s'étend de la région des Grands Lacs jusqu'au Mississippi. Il multiplie les tournées épiscopales au cours desquelles il visite très régulièrement les familles catholiques françaises, et particulièrement celles qui ont intégré l'élite sociale américaine, avec l'espoir de trouver auprès d'elles un appui réel à sa mission de propagation de la foi. La mission du prélat est double : recruter, former le futur clergé et organiser sur place l'Eglise catholique. La présence des familles françaises constitue donc pour lui une opportunité dont il tire profit en appuyant son projet missionnaire sur ces élites dont la foi, selon lui, n'est pas toujours suffisamment profonde[21].

Photo 11 : Portrait de Mgr Flaget en 1839
P. L. Grévedon, RMN-Grand Palais (Château de Blérancourt), Michel Urtado

En 1812, de passage à Millersburg, Flaget rencontre la famille Vimont. L'accueil qui lui est réservé paraît bien tiède :

[20] Kentucky Historical Society, Frankfort (KY), *Savary Papers,* Savary à Alexander, le 9 mai 1809.

[21] On pourra, sur le sujet, se reporter aux travaux de Tangi Villerbu, disponibles sur le site https://corridor.hypotheses.org/232 [Consulté le 3 octobre 2018], et à VILLERBU Tangi, « La réorganisation de l'Eglise catholique entre Appalaches et Mississippi dans les années 1810 », *Actes du colloque « 1812 dans les Amériques »*, Université de Bretagne occidentale, Brest, 7-9 Juin 2012, p. 6-8.

« A 10 milles de la nous avons trouvé un marchand Fran nommé Vimont. Sa femme est prot. est lui n'est rien il a 4 ou 5 enf. pas un n'est baptisé ; je lui en ai fait des plaintes amicales et il m'a promis de les faire bapt. a mon retour. Mr B. est persuadé qu'il fait les Gorges chaudes de ma simplicité. [22]»

Les visites de l'évêque à Louisville sont plus fréquentes. La fréquentation des familles Tarascon, Berthoud, Colmesnil et Barbaroux, très liées entre elles, constituent le socle du cercle français de Louisville et, aux yeux de l'évêque, un possible point d'ancrage pour la construction de l'Eglise catholique. La lecture du journal du prélat lors de son séjour à Louisville, entre le 10 et le 14 octobre 1816, confirme la qualité de l'accueil de ses compatriotes dont Flaget apprécie, certes, l'entregent, tout en regrettant la futilité de leurs préoccupations au regard de la grandeur de la mission dont il se sait investi :

« 10. Jeudi. […] Retirés chez Mr Tarascon ou nous avons été bien reçus. […] O mon Dieu ! Comme ces gens du monde ont des idées singulières sur leur future destinée ! Comme ils sont absorbés dans des affaires de néant et comme ils font peu de cas des choses éternelles !

11. Vendredi. […] Retourné chez Mr Tarascon. […] O mon Dieu ! Que la religion est chancelante dans cette ville !

13. Dimanche. […] rencontré Mr Tarascon avec le Général[23]. […] Conversat. avec ce dernier. Il m'a paru modéré dans ces opinions, mais cruellement désappointé dans ses revers. Nous avons diné ensemble. Tout s'est passé en propos généraux et tout aussi bien que je pouvais le désirer. […] Visité […] un malade et sur la route Mmes Offand [Offant ?] et Bertout[24]. Nous avons été reçus partout avec grande civilité.

[22] Etienne Badin, prêtre et collaborateur de Mgr Flaget. Archives de l'University of Notre Dame, CDBL 10/44, *Journal de Flaget*, année 1812, relation du voyage à Baltimore.

[23] C'est au cours du voyage qu'il effectue entre New York et La Nouvelle-Orléans fin 1816 que le Général Charles Lefebvre-Desnouettes (1774-1822) est reçu par les Tarascon à Louisville. Desnouettes est à Elchingen et à Austerlitz et devient général de brigade en 1806. Aide de camp de Jérôme Bonaparte, il est fait prisonnier en Espagne le 29 décembre 1808 ; Il s'évade d'Angleterre en 1812, juste avant le début de la campagne de Russie. En 1814, lors du retour de l'Empereur, il soulève son régiment à Cambrai. Le 9 mars 1815, Napoléon le fait Pair de France. Il charge à Waterloo puis bat en retraite avec l'armée de la Loire. Il fuit alors aux États-Unis et rejoint quelque temps la *Colonie de la Vigne et de l'Olivier* dans l'actuel Alabama. Espérant obtenir l'autorisation de rentrer en France, il s'embarque pour l'Europe en 1822, mais périt en mer dans un naufrage. https://gw.geneanet.org/garric?lang=fr&n=lefebvre&oc=0&p=francois [Consulté le 3 octobre 2018].

[24] Le patronyme Offant est assez répandu dans le sud de la France, particulièrement dans le Rhône, la Drôme, l'Ardèche et les Bouches-du-Rhône,
(https://www.geneanet.org/search/?name=offant&ressource=releves [Consulté le 3 octobre 2018]).

14. Lundi. […] Vers les deux heures je suis allé chez Mr Berthout où après une assez longue conversat. Où j'ai eu le bonheur de faire quelques réflexions religieuses, j'ai baptisé la petite fille nommée Elizabeth[25]. Soupé dans cette maison. […] Après une conversation intéressante avec Mr Tarascon le Jeune, prie ; Ecrit. [26]»

Si les Français de Louisville reçoivent leur évêque avec les égards dus à l'importance de son sacerdoce, la tiédeur de leur foi n'échappe pas à leur pasteur qui la regrette et peut-être la juge avec par trop de sévérité. À l'inverse des émigrés, plus susceptibles de convictions religieuses affirmées, les commerçants de la vallée de l'Ohio n'ont pas trouvé en Amérique un terreau favorable à l'épanouissement d'un sentiment religieux qu'ils ne semblent guère cultiver avant leur départ[27].

1. 2. L'attachement au pays natal

Quand il largue les amarres, le migrant ne coupe pas pour autant les ponts avec ce qui l'attache à son pays d'origine. Le départ vers l'aventure commerciale, s'il provoque un naturel déracinement, n'est en rien assimilable à une coupure définitive. La correspondance se fait ainsi l'écho d'un profond attachement à la famille et à la patrie : le retour au pays est régulièrement envisagé, parfois réalisé ; on s'enquiert des derniers évènements survenus en France, on est friand de nouvelles fraîches, et l'on se risque même à émettre des jugements plus ou moins critiques à l'égard de l'Amérique.

Crèvecœur et de La Forest sont respectivement consuls de France à New York et Philadelphie lorsque Barthélémy Tardiveau opère une prospection commerciale autour de Danville avec le projet d'y régler « tous nos intérêts dans les païs de Kentucky et de Cumberland. [28] » Mais la nouvelle de la récente convocation des États-Généraux a traversé l'Atlantique, et le commerçant, quoique perdu au plein cœur du *wilderness*, dans un style

[25] Nous n'avons pas retrouvé trace de cette Elizabeth dans la descendance de Nicholas Berthoud et d'Elizabeth Bakewell.

[26] Archives de la Maison des Chartreux, Lyon, *Journal de Mgr Flaget*, cahier 4, entrées des 10, 11, 13 et 14 octobre 1816.

[27] Nombre d'historiens se sont intéressés à l'importance de la culture et des convictions religieuses dans le milieu commerçant des grands ports de l'Atlantique. Nous renvoyons ici aux travaux déjà cités de BUTEL Paul, CARRIERE Charles, DELOBETTE Edouard et GARDEY Philippe, ainsi qu'à MARTINETTI Brice, « La prépondérance socio-économique des négociants protestants à La Rochelle au XVIIIe siècle », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest*, 122-2, 2015, p. 85-98 et RIDEAU Gaël, *De la Religion de tous à la religion de chacun. Croire et pratiquer à Orléans au XVIIIème siècle*, Rennes, PUR, 2009.

[28] Filson Historical Society Louisville, SP664, *Barthelemy Tardiveau Letters*, 1788-1789, Tardiveau à Crèvecoeur, le 7 octobre 1789.

fleuri et émaillé d'une comparaison biblique appuyée, somme ses amis de partager avec lui ce « banquet politique ». Le registre humoristique du courrier n'occulte en rien son désir réel d'en savoir plus sur un évènement qu'il devine être majeur pour l'avenir de sa patrie d'origine :

> « Vous devez savoir à cette époque tout ce qui s'est passé à l'assemblée des États-Généraux en France ; et je me persuade que vous et Mr de la Forest avez vos portefeuilles pleins de nouvelles interressantes. Considérez-moi, l'un et l'autre, comme le pauvre Lazarre qui ferait bonne chère des miétes qui tomberaient de vos tables somptueusement couvertes : mais n'imitez pas le mauvais-riche ; et si vous voulez que le Seigneur vous bénisse et vous reçoive dans le sein d'Abraham, faites-moi participer à l'abondance de votre banquet politique. Vous me l'avez tous deux promis. [29]»

Désillusions, désespoir et échecs répétés peuvent également motiver le désir ardent d'effectuer le voyage de retour. L'incertitude de la situation de son mari, modeste artisan peintre dont l'association avec l'américain Downing s'avère houleuse, confronte Charlotte Mentelle à l'incertitude financière. Cette jeune femme cultivée et artiste, à peine âgée de trente-trois ans, attend son quatrième enfant et émet un jugement sévère (à l'exception de l'excellence de sa Constitution) à l'égard du Kentucky, plus sévère encore quant à ses habitants dont elle déplore l'arrivisme forcené. Et la récente vente de la Louisiane aux États-Unis par Napoléon est venue à bout de ses secrets espoirs de promotion sociale en Amérique. Elle caresse, sans trop y croire, le projet de mettre un jour au service de son pays des compétences acquises outre atlantique :

> « Plus nous voyons ce pays, plus nous aimons le nôtre, et avec un revenu bien moindre que ce qu'on dépense ici, il est bien sur qu'on y jouit d'une existence mille fois plus agréable en France surtout dans nos provinces ; mais ce revenu, comment l'acquérir ? […] avec seulement 400. Doll^{rs} de fixe par an, rien ne nous retiendrait ici […]. Lorsque nous croy[i]ons que la N^{lle} Orléans retournait au Gouvernement français peut être aurions nous été capables de remplir un poste utile, peut être même en France le serions nous encore dans ses liaisons avec ce pays, par différents avantages, mais tout cela est bien précaire […].
>
> nous flottons toujours entre le bien et le mal dans ce Kentukey, ce Paradis au dire de tous vos Ecrivains […] La terre y est belle, c'est tout, et qu'est ce que cette beauté ? du bois, du bois

[29]FHSL, SP664, *op. cit., ibidem.*

et du bois, un climat desagreable et quand aux habitants, il faut s'en taire. Le Gouvernement seul peut se prendre pour modèle, mais cette constitution qui ne parle que de liberté, ces hommes qui paraissent penser noblement, si vous comparez tout cela avec l'esclavage et la tyrannie des nègres, vous trouvez tout cela plus ridicule et plus absurde que si on ne disait rien… [30]»

D'autres, du fait de leur inconséquence ou rongés par les désillusions, par opportunisme ou peut-être par chance, rentreront au pays. Ainsi, Jean-Louis Sion, ami du jeune couple et parrain de leur fille Louise, après un passage au Kentucky, gagne la Nouvelle Orléans, Philadelphie et Amsterdam avant de s'installer définitivement à Paris. Quinze ans plus tard, Edmé Mentelle informe ses enfants que M. Sion est « attaché au Ministère de la Guerre, en qualité de Capitaine du Génie des Ingénieurs Géomètres au Lycée Royal, rue Saint-Jacques. [31] » Le vieux géographe parisien a beau compter sur un héritage de Louisiane qui lui permettrait d'aider le jeune couple à rentrer en France, rien n'y fera. Les dettes accumulées et les vicissitudes dues à la Révolution Française ne permettront jamais au grand-père de faire la connaissance de ses petits-enfants.

Lorsqu'on a l'impression d'être victime d'une injustice, le sentiment national prend régulièrement le dessus. Le 1er juillet 1787, l'Ordonnance du Nord-Ouest établit les modalités de la croissance des États-Unis vers l'ouest. Si elle garantit le respect des droits fondamentaux, cette ordonnance prévoit que le territoire passera sous l'administration directe du Congrès ; à cet effet un gouverneur est nommé, lui-même assisté de juges. Les Français établis au pays des Illinois acceptent mal la mainmise américaine et s'estiment lésés par cette mesure qui vient à l'encontre de coutumes séculaires. Et ce, d'autant plus que la loi interdit l'esclavage dans le nouveau territoire présenté sur la carte ci-après, qui s'étend de la Pennsylvanie et la vallée de l'Ohio jusqu'aux rives du Mississippi et les Grands Lacs et fait de l'Ohio la frontière culturelle symbolique entre États abolitionnistes au nord et États esclavagistes au sud. Propriétaires d'esclaves d'origine africaine, les Français de l'Illinois n'ont d'autre choix que de se retirer à l'ouest, sur la rive espagnole du Mississippi, ce qui provoque l'indignation de Tardiveau :

[30] UKL, *Special Collections*, 6/M117, Charlotte Mentelle à ses beaux-parents, le 28 décembre 1803 et 26 avril 1804.

[31] TULK, *Fonds Mentelle*, Edmé Mentelle à Waldemard Mentelle, le 4 septembre 1805.

« Oui, ils sont tous retirés sur la rive Espagnole : mais ce n'est pas, comme vous l'insinuez, parce qu'il leur faut des Prêtres et des Eglises […] Ils ont été forcés d'abandonner leurs établissements pour mettre à l'abri leur propriété, leurs nègres, qu'un acte injuste d'un Congrès ignorant et inappliqué aux affaires les mettait en risque de perdre.[32] »

Carte 40 : Le Territoire du Nord-Ouest en 1787 (Crédit wikispaces.com)

Joseph Barbaroux, quant à lui, s'en prend à deux lois, nouvellement promulguées ou en passe de l'être et qu'il juge profondément injustes : « Le fripon est protégé par les lois ; car il y a une replevin Law pour deux ans, & malgré que l'on récrie beaucoup contre un certain projet de Property law, mon opinion est quelle aura lieu, & Kentucky sera alors du pair [*sic*] avec L'Ohio.[33]» Ces propos indignés méritent quelques éclaircissements. À la fin de 1818, les exportations américaines à destination de l'Europe sont en forte baisse. La valeur des terres connaît également une forte dépréciation : autant de signes avant-coureurs de la panique de 1819. La guerre anglo-américaine, qui se déroule entre 1812 et 1815 sur fond de conflits internationaux généralisés, a pour vertu de dynamiser dans un premier temps le commerce

[32] FHSL, SP664, *Barthelemy Tardiveau Letters*, 1788-1789, Tardiveau à Crèvecœur, le 7 octobre 1789.

[33] La *Replevin law* est une loi sur la restitution des biens et la *Property law*, une loi sur les propriétés. FHSL, SC30, *Barbaroux Family Papers*, 1771-1884, Barbaroux à Martin-Picquet, le 7 juillet 1820.

intérieur et extérieur de la jeune nation américaine. Mais son financement conduit à l'assèchement des réserves bancaires et à l'augmentation des émissions monétaires privées investies dans des placements fonciers spéculatifs. La Banque Centrale Américaine (*Second Bank of the United States*) engage alors une politique restrictive qui débouche sur une vague de faillites et une profonde dépression économique en 1819[34]. Au Kentucky, beaucoup d'emprunteurs sont dans l'incapacité de rembourser leurs dettes. Les spéculateurs et propriétaires de grandes parcelles achetées à crédit réclament une législation plus clémente. Le 11 février 1820, l'Assemblée adopte la *replevin law* qui interdit aux créanciers le recouvrement de leur dû pour une période d'un an. Toutefois, si le créancier n'accepte pas les billets de banque émis par la Banque du Kentucky, il devra attendre une année supplémentaire pour recouvrer sa dette. Voilà qui déclenche la colère du commerçant marseillais, une colère qui redouble quand il évoque la prochaine promulgation de la *property law* qui interdira, en cas d'exécution forcée, la vente d'un bien à moins des ¾ de sa valeur fixée en justice, sauf si le créditeur accepte en paiement les billets émis par la Banque du Commonwealth ou la Banque du Kentucky. Ces lois ont pour but de remédier à la plus immédiate et plus cuisante conséquence de la dépression de 1819 : la déflation rampante du commerce. Notons qu'elles sont le fait du *Commonwealth* du Kentucky qui entend ainsi rester à l'écart d'un fédéralisme centralisateur et expansionniste qui touche l'Ohio en 1787 avec l'Ordonnance du Nord-Ouest, avant qu'il ne devienne le dix-septième État de la Confédération en 1803. Ainsi s'expliquent les craintes de Barbaroux de voir le Kentucky de « pair avec l'Ohio ». Le même Joseph Barbaroux s'en prend tout aussi vertement aux intermédiaires *Yankees*, quand il apprend que ces derniers lui ont imputé, injustement et par ruse, une dette dont le paiement est source de conflit entre son beau-père et l'un de ses fournisseurs :

> « Je vois avec peine que la ruse des Yankees vous inquiète, & a pû vous causer quelques desagrémens avec Bergass[35], Je vous donne ma parole que c'est la premiere nouvelle que je

[34] Sur la dépression de 1819, nous renvoyons au tout récent ouvrage de BROWNING Andrew H., *The Panic of 1819, the first great depression*, Columbia, University of Missouri Press, 2019. On pourra consulter également LEPLER Jessica M., *The Many Panics of 1837: people, politics, and the creation of a transatlantic financial crisis*, New York, Cambridge University Press, 2013, MURPHY Sharon Ann, *Other People's Money: How Banking Worked in the Early American Republic*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 2017 et SANDAGE Scott A., *Born Losers, a history of failure in America*, Cambridge & London, Harvard University Press, 2005.

[35] Nicolas-Cadet Bergasse est un descendant de Joseph Bergasse, un négociant en vins à Bordeaux (1720-1774), à l'origine de la branche américaine de la famille installée à Philadelphie (POUJADE Patrice, *Une société*

reçois & par vous que K &W avoient inclus dans la poursuite qui firent contre moi la note de Cowperthwait pour $ 559. [36] »

La réaction de Barbaroux, pour épidermique qu'elle soit, ne dénote en rien une quelconque attitude *antiyankee* de sa part. Elle est simplement le fait d'un jeune commerçant courroucé d'avoir été l'objet d'un procédé qu'il juge déloyal. Tant il est vrai que, loin de s'isoler et de se complaire dans une nostalgie stérile, la majorité des commerçants francophones, tout en restant attachée à ses racines, s'américanise, tant est forte la volonté d'intégration du groupe à la société américaine. « Plutôt que d'entrer en concurrence, écrit John Gjerde, les deux fidélités, à la nation et au sous-groupe, promues sous les auspices de la foi en l'Amérique, pouvaient être complémentaires. [37]»

1. 3. Pays d'accueil, pays de cocagne

La simple estime et l'amitié sincère ne sont pas exclues des sentiments éprouvés par les Américains à l'égard de leurs hôtes francophones. Quand le sénateur Henry Clay n'a pas de nouvelles de ses voisins français dont la maison fait face à son domaine d'*Ashland* à Lexington, il en oublie la différence de conditions et de nationalité qui pourrait les séparer pour s'inquiéter sincèrement du silence d'une voisine qu'il apprécie au point de lui proposer une entrevue en tête à tête :

« Cela fait longtemps que nous avons reçu une lettre de vous. Nous avez-vous oublié ? Ou me blâmez-vous de ne pas avoir écrit ? Nous devons aborder ce sujet tête à tête, quand j'aurai le plaisir de vous voir, ce que j'espère, bientôt. [38]»

Le sénateur est, à l'époque, bien loin de s'imaginer que dix ans plus tard, la fille de Charlotte Mentelle, Marie, deviendra sa belle-fille ! Cette lettre au ton si particulier est très révélatrice de la francophilie affirmée qui anime certains Américains juste après les révolutions[39]. Colonisé par des vétérans de la Guerre d'Indépendance, le Kentucky républicain

marchande : le commerce et ses acteurs dans les Pyrénées modernes, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2008, p. 393).

[36] FHSL, SC30, *Barbaroux Family Papers*, 1771-1884, Barbaroux à Martin-Picquet, le 22 février 1823.

[37] GJERDE J., *The Minds of the West…*, *op. cit*., p. 59, trad. MD.

[38] UKL, Henry Clay à Charlotte Mentelle, le31 mai 1827, trad. MD.

[39] Cette francophilie n'est évidemment pas exclusive du sentiment opposé. On se reportera à l'article de CLEVES Rachel Hope, "Transatlantic Revolution, National Identity, and American Exceptionalism in the Early Republic" *Reviews in American History*, December 2011, p. 607-616.

d'Henry Clay a valeur d'exemple. La toponymie y révèle un fort attachement à la France, comme en témoignent les comtés de Fayette ou de Bourbon, ou encore les cités de Paris, Versailles ou Louisville. Dans les années qui séparent la Révolution Française de la *Quasi War*, les Américains ont pleinement conscience que la France reproduit en 1789 l'expérience vécue par les États-Unis en 1776 : la lutte contre la tyrannie royale et la conquête de la liberté. Tel est le message véhiculé par l'éditorial du premier numéro de la *Kentucky Gazette* :

> « Tout citoyen du monde, tout ami des droits de l'homme, et plus spécialement tout citoyen des États-Unis doit se sentir intéressé par le royaume de France. L'authentique et judicieux rapport des événements qui suit, depuis leur début jusqu'à la crise de la glorieuse Révolution saura, nous l'espérons, toucher nos lecteurs. [40]»

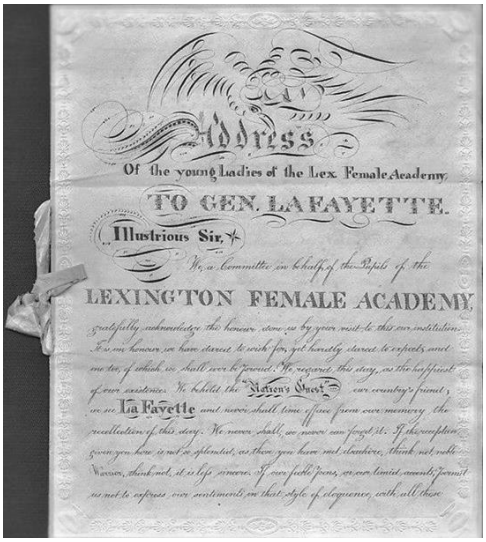
Les autres numéros de la *Gazette*, à l'image de l'exemplaire daté du 22 octobre 1791, savent gré aux Français d'avoir mis à bas « les structures les plus prodigieuses jamais érigées par le démon du despotisme pour construire sur ses ruines le temple de la liberté» et les articles proposés à la diffusion par les lecteurs eux-mêmes ont pour thème majeur l'alliance naturelle et indéfectible qui unit les deux nations sœurs[41]. On est de même très ouvert à la culture et à l'esprit français. À la *Transylvania University*, l'étude de la langue française est intégrée au cursus en 1794, même si les intentions des administrateurs paraissent plus républicaines que pédagogiques, le Kentucky, État nouvellement créé, ayant maille à partir avec les fédéralistes :

> « D'un point de vue social, il [le français] est très important car il nous rend plus proches de la seule nation libre sur terre, exceptée la nôtre. Etant donné qu'il rend accessibles à notre jeunesse les écrits et les leçons d'une nation qui tient le tout premier rang au monde pour ce qui est de la vertu, du patriotisme et de la science, il est indispensable. [42]»

La renommée dont bénéficie La Fayette en Amérique laissera plus tard dans l'ombre les tensions et les conflits qui ont opposé les deux nations durant la période postrévolutionnaire

[40] *Kentucky Gazette*, le 21 novembre 1789, trad. MD.
[41] *Kentucky Gazette*, le 2 octobre 1791, trad. MD.
[42] Extrait des *Transylvania Seminary Records*, in SONNE Niels H., *Liberal Kentucky, 1780-1828*, New York, Columbia University Press, 1939, p. 58, trad. MD.

et le Premier Empire. Lors de la visite du marquis (récemment battu aux élections de 1824) à Lexington en 1825, Levasseur, son secrétaire, estime que les établissements scolaires et universitaires de Lexington n'ont rien à envier « aux collèges et universités les plus célèbres des grandes villes européennes [43] ». Et les jeunes filles de la *Lexington Female Academy* dédient pour l'occasion au célèbre général une adresse dont on trouvera ci-après la reproduction de la première page :


Address
Of the young Ladies of the Lex. Female Academy
TO GEN. LAFAYETTE.
Illustrious Sir,
We, a Committee in behalf of the Pupils of the
LEXINGTON FEMALE ACADEMY,
gratefully acknowledge the honour done us by your visit to this our institution.
La Fayette

Document 47 : Première page de l'adresse des élèves de la Female Academy à La Fayette (Cornell Univ. Library)

L'université reçoit un nombre significatif d'étudiants issus des communautés françaises de Philadelphie et de la Nouvelle Orléans et recrutera par ailleurs de nombreux professeurs de français, tels Bouvelle, Leduc, et Roche, ou encore, entre 1819 et 1826, le naturaliste Constantin S. Rafinesque qui croisera la route de Jean-Jacques Audubon, et dans les années 1840, Sauveur François Bonfils[44]. Les écoles de français, de danse et de bonnes manières pour jeunes gens se multiplient. Fait notable, les petites annonces informant la population de l'ouverture de ces écoles de français bénéficient pour la plupart du soutien appuyé des citoyens américains de convictions républicaines : ainsi en est-il pour Pierre Valentine ou Charles Barbier, respectivement recommandés par Harry Toulmin et James Trotter ou encore pour Charles Lorimer qui ouvre son école chez Martin Hawkins[45].

Rares sont les cas où l'admiration portée à son « pays adoptif » par l'immigrant atteint à l'idéalisation : pays d'accueil n'est pas toujours pays de cocagne ! Alexandre Fournier, qui a

[43] KLOTTER James C. & ROWLAND Daniel (ed), *Bluegrass Renaissance, The History and Culture of Central Kentucky, 1792-1852*, Lexington, University Press of Kentucky, 2012, p.20, trad. MD.

[44] Renseignements tirés du discours prononcé lors du transfert des cendres de S-F Bonfils à la *Transylvania University*, et conservé en ce même lieu.

[45] *Kentucky Gazette* des 1er juillet 1794, 1er août 1795 et 6 octobre 1800.

rejoint la colonie de Démopolis, s'en réfère pourtant aux statistiques parues dans la presse pour comparer la longévité en Europe et en Amérique : «L'homme dit cet article après avoir passé la 45e année en vit géneralement en amerique jusqu'à un age très avancé, ce qui est le contraire en europe. [46]» Ces propos méritent d'être nuancés : Fournier, de son propre aveu, vit à l'époque une période difficile et les statistiques optimistes contribuent à rasséréner un Martin-Picquet déjà avancé en âge. Elles ne sont néanmoins pas mises en doute et tout à l'avantage du Nouveau Continent.

Peu après son investiture à la présidence le 4 mars 1801, Thomas Jefferson lutte avec succès contre l'endettement du pays et favorise l'immigration en assouplissant les règles d'entrée sur le sol américain. Voilà de quoi déclencher chez Jean Savary une avalanche de propos laudatifs envers les États-Unis, des propos dignes d'un Pangloss :

> « La situation des États-Unis est dans la plus grande prospérité, son commerce, ses Ressources, la forme de son gouvernement le plus parfait de la terre, offrant des places vacantes a l'infortune et a l'industrie, elle offre un Exemple unique pour l'administration de ses finances de supprimer les taxes & d'economiser pour payer une partie du principal de sa dette. [47]»

James Madison succède à Thomas Jefferson en mars 1809 et abandonne l'embargo mis en place par son prédécesseur en 1807. La conséquence de cette décision politique est double : les États-Unis s'ouvrent à nouveau au commerce international et la menace de sécession brandie par la Nouvelle-Angleterre est écartée. C'est l'occasion pour Savary de porter un toast lyrique, républicain et filial à l'égalité et la fraternité au sein de la fédération unie que constitue son « pays adoptif » :

> « Mais nous avons toujours été réunis dans nos souhaits ardents pour le bien commun, la tranquilité & prospérité de notre pays adoptif que nous aimons plus sincèrement & peut etre plus veritablement que ses propres enfants ! Puisse les querelles et differences de party cesser des cette epoque cy et puisse l'intime union des individus de toutte classe et de touttes les parties de notre republique luy meriter a juste titre son nom d'union federale. [48]»

[46] FHSL, SC30, *Barbaroux Family Papers, 1771-1884*, A. Fournier à Martin-Picquet, le 27 juillet 1838.
[47] *Ibidem*, le 25 décembre 1801.
[48] *Ibidem*, le 9 mai 1809.

Et quand en juin 1812 les hostilités reprennent entre la jeune république et son ancienne métropole à propos de l'annexion des territoires canadiens relevant de l'Empire britannique, le souhait émis par Savary, en tant qu'Américain d'origine française ému par les possibles conséquences dramatiques de « cette guerre indienne », est sans nul doute identique à celui de tout Américain : « Je voudrois que le Canada fut anous pour detruire tout ultérieur objet de contestation avec les anglais & supprimer cette guerre indienne. [49]» L'emploi du qualificatif a, certes, de quoi surprendre, en ce qu'il réduit à un simple conflit avec les tribus indiennes la Seconde Guerre d'Indépendance menée par les États-Unis contre l'Angleterre. Mais il est aussi très révélateur d'une perception des évènements propre à un colon parfaitement intégré et installé dans l'Ouest depuis près de trente ans.

De même, les mots écrits par Waldemard Mentelle à l'adresse de son fils en 1820 convoquent ses rêves de jeunesse et ressuscitent la perception idéalisée de l'Amérique qui était la sienne trente ans plus tôt, une Amérique où l'agrarianisme jeffersonien fait de la simplicité et de l'humilité les valeurs maîtresses, une Amérique en construction dont le *settler* est la cheville ouvrière :

> « Leur simplicité fut la première chose qui me frappa la mode n'avoit pas encore emigré la guere l'avoit entierement chasse de ces bord […] L'artisant le fermier était lhomme estimable et respecté. C'était lui qui devait un jour faire prospérer son pays, a lui est du la splendeurdont il jouit. […] pourquoi n'aprenton pas dans les écoles lumilité de savoir apressier le merite […] dans le pays que nous habitons tous les hommes sont egauxet l'homme estimable lest toujours quoique soit sa profession. […] Je ne prétant réformer lhumanité c'est impossible. Seulement taché de la représenter tel quelle pourait être [50]».

Enfin, aux yeux des colons qui y fondent des communautés agricoles et parfois utopiques, l'Amérique, perçue comme un lieu de refuge, cristallise l'espoir, un espoir souvent démesuré. Certes, quand « M. Tarascon [compte se rendre] à Harmony », son déplacement est purement d'ordre commercial ; mais il n'ignore pas que la ville a été fondée par le

[49] Les tribus indiennes ont pris durant cette guerre le parti des Britanniques. Leur chef, le Shawnee Tecumseh sera tué par la milice du Kentucky à la bataille de la Thames River, le 5 Octobre 1813. *Ibidem*, le 8 octobre 1812. Sur ces « guerres indiennes », on se reportera à BOTTIGER Patrick, "The Borderland of Fear: Vincennes, Prophetstown, and the Invasion of the Miami Homeland", *The American Historical Review*, Volume 122, Issue 4, October 2017.

[50] TULK, MSC 31W, *Mentelle Papers*, Mentelle à son fils, le 20 janvier 1820.

millénariste allemand George Rapp avant d'être rachetée en 1814 par Robert Owen, un utopiste et socialiste réformiste gallois[51]. Hélas ! Le plus souvent, l'idéal communautaire fait long feu et les espoirs s'enfuient. Le baron De Lassus de Luzières ne parviendra jamais à faire venir dans sa ville de New-Bourbon les colons de Gallipolis, des colons rattrapés par la déception et la désillusion[52]. « Ou sont ces jours de besoins et de joie folle, mais si vraie, à Gallipolis ? » écrit en 1841 Charlotte Mentelle à Rosalie Saugrain, son amie et voisine de Gallipolis[53]. La nostalgie du temps passé point chez cette vieille dame de soixante et onze ans, chez qui le souvenir du bon vieux temps prend un goût d'amertume.

1. 4. Créolisation

Créoles ou non, les réfugiés de Saint-Domingue ont largement participé au « métissage culturel » des États-Unis durant cette période. Outre leurs richesses, ils apportent un savoir-faire commercial et agricole acquis dans les plantations, perpétuent en Louisiane l'exploitation de la main-d'œuvre servile, participent à l'extension de la culture de plantation, particulièrement à celle du coton, nécessitée par l'ouverture des manufactures textiles en Angleterre et aux États-Unis, ou utilisent leurs compétences en matière de transport et de commerce du sucre. Ils y sont diversement accueillis ; certains, comme l'architecte Benjamin Latrobe, regrettent « la lamentable influence de l'avidité personnelle sur la société de la Nouvelle Orléans après l'annexion de la Louisiane à l'Union : `La possibilité d'accroître ses richesses grâce à des moyens agricoles et industriels plus efficaces, plus étendus et plus intelligents, a diminué le sens de l'hospitalité, a détruit le loisir et renforcé l'égoïsme chez les créoles.´ [54]» D'autres rejoindront la Haute Louisiane, ou, comme Etienne Hus-Desforges, la vallée de l'Ohio, entre côte Est et Mississippi. Ils y trouveront un terrain propice au développement de leurs projets et à la sauvegarde de valeurs qu'ils préserveront tout en intégrant la société américaine.

Rappelons que nous appelons « créolisation » le processus de création d'une culture nouvelle suite à une expatriation ou à un métissage, un terme qui durant longtemps n'a désigné que la situation de deux personnes de couleurs de peau différentes qui s'unissent et

[51] FHSL, SC30, *Barbaroux Family Papers, 1771-1884*, J. Barbaroux à Martin-Picquet, le 25 janvier 1826.

[52] Carl Ekberg a signé une biographie très documentée du baron De Lassus de Luzières qui contient également de nombreuses informations sur le devenir de certains colons de Gallipolis (EKBERG Carl J., *A French Aristocrat in the American West: The Shattered Dreams of De Lassus De Luzières*, Columbia, University of Missouri Press, 2010.

[53] MHS**,** *Saugrain family papers*, A1477, Charlotte Mentelle à Rosalie Saugrain, le 18 avril 1841.

[54] APPLEBY Joyce, *Inheriting the Revolution…, op. cit*., p 252, trad. MD.

donnent naissance à une progéniture d'apparence intermédiaire. Aujourd'hui et dans sa dimension culturelle, le métissage correspond soit à l'acculturation, soit à la fusion de deux ou plusieurs cultures différentes qui entrent en contact les unes avec les autres, indépendamment du mélange des individus qui la composent. Ce métissage peut d'ailleurs être le fruit d'un choc initial entre deux cultures parvenant, sinon à se fondre, du moins à coexister, voire à se compléter. Tel semble être le cas aux États-Unis pour ce qui concerne le mode de vie dans le nord et le sud de l'Union. En 1785, Thomas Jefferson dresse à l'usage du marquis de Chastellux un tableau ô combien systématique des différences opposant le nord et le sud :

> « Dans le nord, on est : calme, sobre, travailleur, persévérant, indépendant, attaché à sa liberté et soucieux de celle d'autrui, intéressé, chicaneur, superstitieux et hypocrite.
>
> Dans le sud, on est : fier, jouisseur, indolent, instable, indépendant, jaloux de sa liberté mais bafouant celle d'autrui, généreux, candide, sans attache ou prétentions religieuses. [55]»

Le double portrait brossé par Jefferson, tenant autant du cliché que du préjugé, mérite d'être replacé, par l'intermédiaire de l'analyse qu'en propose Joyce Appleby, dans son contexte historique : « Les fédéralistes du nord partageaient en fait beaucoup des idées des planteurs sur la famille, la hiérarchie et l'ordre, mais l'esclavage et le comportement face au travail qu'il induisait firent naître un gouffre entre eux. Les planteurs du sud restèrent attachés à leurs alliés Jeffersoniens du nord, alors que les fédéralistes participèrent à de nouvelles coalitions politiques. [56]» La discipline, le travail et l'esprit d'entreprise constituent donc dans les États du nord les éléments fondamentaux d'une liberté chèrement acquise, une liberté dont l'enthousiasme démocratique fait un des facteurs de l'accomplissement personnel. Mais *l'institution particulière* favorise dans le Sud le maintien d'une société de type aristocratique qui, en usant de l'esclavage, n'est pas directement confrontée à la pénibilité inhérente au travail et assure la fortune des planteurs qui s'enrichissent.

En tout opposés aux *Yankees*, héritiers, surtout en Nouvelle-Angleterre, d'une culture d'origine britannique faite de rigueur, de sévérité et d'opiniâtreté et qu'ils considèrent comme grossiers, les habitants du sud passent aux yeux des Français pour cultiver un mode de vie

[55] http://www.let.rug.nl/usa/presidents/thomas-jefferson/letters-of-thomas-jefferson/American History, [Consulté le 12 novembre 2018] Jefferson à Chastellux, le 2 septembre 1785, trad. MD.

[56] APPLEBY Joyce, *op. cit*., p 158, trad. MD.

chaleureux, courtois et attaché à la tradition. Telle est en partie l'opinion d'Alexandre Fournier sur les « bons créoles français de la Louisiane ». Même s'il peut paraître outrancier, le jugement de Fournier souligne « l'infinité des riens » qui séparent Français et Américains et confirme l'existence d'une réelle communauté identitaire dans le « corridor créole », particulièrement entre Basse et Haute Louisiane. La confidence touche ici à l'intimité de l'être et en acquiert d'autant plus de valeur :

> « Combien l'âme et le cœur se sentent ranimés rechauffés par le contact avec la société des bons créoles français de la Louisiane, leurs amitiés la manière sans façon et aimable avec les quels ils vous reçoivent vous donne *(sic)* au moins un espoir, helas peut être faux, que vous trouvez enfin des âmes aimantes et qui pourront répondre à la votre […] il me semble que l'enorme différence dans les habitudes l'éducation et une infinité de ces riens, qui existent entre le français et l'américain, surtout du sud, est calcul et réellement jette une répugnance et éloigne tout rapport véritablement sociable . [57]»

Mais quand il s'agit d'assurer l'accueil d'une famille créole, fût-elle américaine, qui quitte le *Bluegrass* pour le Missouri, c'est le réseau amical et relationnel des « anciennes familles créoles respectables » qui est mobilisé :

> « La jeune Mme Timberlake femme très aimable, dont la mère, née à la Nlle Orléans est dans cette ville depuis 4 ou 5 ans […] parle bien Français et Anglais, et sera charmée de vous connaitre, et le plaisir sera réciproque ; procurez-lui des connaissances parmi vos anciennes familles réspéctables créoles ; leurs goûts et leurs idées lui conviendront mieux que ceux des nouveaux habitants, parmi lesquels cependant vous pourrez encore l'aider, ma chere Sophie a faire un choix. [58]»

On remarquera le soin délicat qu'apporte Charlotte Mentelle à cet accueil en en chargeant nommément Sophie Von Phul, la petite fille de Rosalie Jr qui, en raison même de son jeune âge (14 ans à l'époque), est désignée comme interlocutrice privilégiée de « la jeune Mme Timberlake ». De même est perceptible dans le courrier une certaine méfiance envers les goûts et idées des « nouveaux habitants », la périphrase désignant évidemment l'attitude

[57] FHSL, SC30, *Barbaroux Family Papers*, 1771-1884, Alexandre Fournier à Martin-Picquet, le 10 juin 1841.
[58] MHS, *Saugrain family papers*, Charlotte Mentelle à Rosalie Saugrain, le 18 avril 1841.

jugée peu amène des colons américains installés à Saint-Louis. On le constate à nouveau : les anciennes familles créoles jouissent jusqu'en Haute Louisiane d'une réputation de courtoisie chaleureuse[59].

1. 5. Langue et citoyenneté

Si l'on en croit John Badollet, récemment nommé à la tête du *Land Office* de Vincennes par son ami Albert Gallatin, lui-même Secrétaire du Trésor, Jean Savary (après son élection à l'Assemblée de l'État du Kentucky en 1804) garde encore un accent à couper au couteau : « J'espère qu'il ne fera pas de long discours sur la farine, car sa prononciation et sa phraséologie ne s'étant pas améliorées, certains membres penseront qu'il parle Hottentot[60] ». Dans leur grande majorité, cependant, les commerçants francophones suivent à la lettre le précepte de Crèvecœur : « est Américain celui qui, laissant derrière lui ses anciens préjugés et ses anciennes manières, en prend de nouveaux dans le genre de vie qu'il a choisi. [61]» A peine le pied posé sur le sol américain, les migrants anglicisent leur prénom : Etienne devient ainsi Stephen, Pierre se fait nommer Peter, Louis, Lewis, et Victoire Mentelle, consciente sans doute de la difficulté que les Américains éprouvent à prononcer son premier prénom, signe communément Charlotte. L'usage de l'anglais se fait de plus en plus présent dans la correspondance entre francophones jusque dans les formulations les plus usuelles. Alexander Fournier adopte naturellement l'usage américain et date sa correspondance du « juin le *10th* 1841 [62]». On use de même fréquemment de formules anglaises au sein d'une lettre à un ami français. À propos d'un différend qui l'oppose à un entrepreneur, Hus-Desforges s'exclame : « *There is not great harm in that* [63]» (Il n'y a pas grand mal à cela). Et le souci d'intégration est complet quand l'émigrant entend faire partager son expérience à l'ensemble des Américains en ayant recours aux compétences linguistiques de son épouse. Ainsi Charlotte Mentelle confie-t-elle à Rosalie Saugrain que son «mari a fait derniérement une esquisse de la ville de

[59] Aux travaux déjà cités à propos des Créoles de Louisiane, on ajoutera les travaux d'EKBERG Carl J., *French roots in the Illinois country: the Mississippi frontier in colonial times*, Urbana & Chicago, University of Illinois Press, 1998 et de BACHAND Marise, « En étant bien soumise et douce […] tout ira très bien » : Portraits spatiaux de femmes créoles à la ville et à la campagne, 1830-1877 », *in* TEASDALE Guillaume et VILLERBU Tangi (dir.), *Une Amérique française, 1760-1860 : Dynamiques du corridor créole*, Paris, Les Indes savantes, 2015, p. 17-39.

[60] Les Hottentots sont un peuple nomade d'Afrique australe. THORNBROUGH Gayle ed., *The correspondence of John Badollet and Albert Gallatin 1804-1836*, Indianapolis, Indiana Historical Society, vol. 22, 1963, p. 38, trad. MD.

[61] ST JOHN DE CREVECOEUR J. Hector*, Lettres d'un cultivateur américain, op. cit*., .p. 41, trad. MD.

[62] FHSL, *Barbaroux Family Papers*, 1771-1884, SC30, Fournier à Picquet, le 10 juin 1841.

[63] KHSF, *Etienne Louis Hus-Desforges letters*, Desforges à Giraud, le, 21 avril 1811.

Gallipolis, j'ai traduit cela en anglais pour un papier de Cincinnati.[64] » Précisons que l'institutrice « a été à bonne école », tant les conseils en la matière donnés par son beau-père Edmé Mentelle s'avèrent insistants : à peine un an après le départ de son fils, celui-ci écrit : « Tu ne sais pas encore l'anglais (je souhaite que tu l'apprennes bien) », et plus loin : « Surtout donne-toi de la peine pour apprendre l'anglais : cette langue te sera indispensable, et si tu peux, tu enseigneras le français. [65]» C'est ensuite de l'éducation de ses petits-enfants dont il se préoccupe de très près : « Je crois qu'il vous sera facile de leur apprendre de bonne heure l'anglais, ce qui leur sera utile chez vous et honorable ici. [66]» Le vieux géographe, membre de l'élite intellectuelle parisienne, homme cultivé et curieux, de surcroît ami de Brissot qui de son vivant avait effectué le voyage, est intimement persuadé de l'atout majeur que représente en matière d'assimilation la connaissance de la langue anglaise. Et ses conseils sont suivis d'effets : la correspondance échangée avec Henry Clay ou avec Mr C. Moore à propos des frais de scolarité du pensionnat, s'effectue en anglais et Waldemard Mentelle lui-même soulignera à l'adresse de ses propres enfants « lutilité qu'il ya que vous aprenié le français et l'anglais aussi bien que possible. [67]»

Plus encore, à Sainte-Geneviève, Ferdinand Rozier fait, à l'égard de ses deux fils aînés qu'il prédestine à prendre sa succession dans les affaires, un choix éducatif très intéressant. Ferdinand Jr et François, déjà bilingues, sont ainsi confiés à leur oncle qui sera chargé de surveiller leur scolarité à l'école des Arts et Métiers d'Angers. Et l'option paternelle est étayée par de solides arguments :

> « Prenez-en vue seulement le pays pour lequel ils sont destinés il leur faut une education générale sans être trop approfondie, avoir une idée des arts et metiers, ainsi que l'agriculture et la Botanique, les mathématiques bien savoir leurs langues anglaise et française et une idée du commerce.[68] »

[64] MHS, *Saugrain family papers, A1477, Charlotte Mentelle à Rosalie Saugrain, le 1er janvier 1820.*

[65] TULK, *Fonds Mentelle*, Edmé Mentelle à Waldemard Mentelle, le 13 juin 1790.

[66] TULK, *op. cit*., Edmé Mentelle à Charlotte Mentelle, le 6 septembre 1799.

[67] UK, Lexington, H. Clay à C. Mentelle, le 31 mai 1827, C. Mentelle à C. Moore, le 23 décembre 1836, TUL, *op. cit*., Waldemard Mentelle à ses enfants, *circa* 1815.

[68] MHS, *Fonds Rozier*, Ferdinand Rozier à François Rozier, le 28 septembre 1825. (Document aimablement communiqué par M. Tangi Villerbu).

C'est donc en France qu'ils viennent acquérir une formation et une éducation jugées nécessaires à une future carrière outre-Atlantique.

La connaissance des deux langues constitue donc un atout commercial essentiel. Selon Manuel Covo, « la bonne connaissance du terrain, des marchés, des produits, des fournisseurs et de la langue était une ressource essentielle au succès des opérations commerciales. […] Ceux qui étaient dépourvus de réseau n'hésitèrent pas à passer des petites annonces pour vanter leurs qualités [69]». Et de citer le cas de ce Français qui passe l'annonce suivante dans *La Gazette française*, le 7 juillet 1797 :

> «Ancien capitaine, naturalisé américain, parlant & écrivant l'anglais, désirerait trouver de l'emploi soit dans son état de capitaine soit comme subrécargue, commissionnaire ou chargé d'affaires pour réclamation, ou enfin pour telles autres affaires que ce soit, & en telle partie du monde qu'on désirerait. [70]»

A ceux qui veulent gagner l'Amérique, Benjamin Franklin donne le conseil suivant :

> « Dans un tel pays, dit-il, la question que se posent les gens à propos d'un étranger n'est pas `Qui est-il ?´, mais plutôt `Que sait-il faire ?´ Et s'il possède un art utile, quel qu'il soit, il est le bienvenu ; et s'il l'exerce et qu'il se comporte bien, il sera respecté de tous ceux qui le connaissent. [71]»

La même année, Crèvecoeur affirme, dans ses *Letters from an American Farmer*, que le véritable pays de l'immigrant « est celui qui avec sa protection lui donne de la terre, du pain, et de l'importance. [72]» Un demi-siècle plus tard, Tocqueville met l'accent sur la participation à la vie politique en tant qu'adjuvant à l'immigration : « D'où vient qu'aux États-Unis […] chacun s'intéresse aux affaires de sa commune, de son canton et de l'État tout entier comme aux siennes mêmes ? C'est que chacun, dans sa sphère, prend une part active au gouvernement de la société. [73]» Ces trois affirmations définissent le rôle de la citoyenneté

[69] COVO Manuel, *op. cit*., p. 630-631.

[70] COVO Manuel, *op. cit*., *ibidem*.

[71] SMYTH Albert Henry (ed), "Information to Those Who Would Remove to America", *The Writings of Benjamin Franklin*, 10 volumes, Volume 1, Chapter 15, Document 27, Writings 8:603-14, Sept. 1782, New York, Macmillan Co., 1905-1907.

[72] SAINT-JOHN CRÈVECOEUR Hector, *Letters from an American Farmer*, Londres, 1971, p. 41-44, trad. MD.

[73] TOCQUEVILLE, De la Démocratie en Amérique, 1. 1, 1835, Paris: 10-18, 1963, p 141.

dans la formation de l'État-nation, une citoyenneté présentée par William R. Brubaker comme « digne de sacrifices, socialement valorisante, égalitaire et démocratique », dont l'aura reste cependant, selon Annick Foucrier, quelque peu ternie par le préjugé racial, bien sûr, et par l'exclusion : « entre le citoyen de naissance blanc et mâle, qui bénéficie de tous les droits et privilèges attachés à la citoyenneté pleine et entière, et l'étranger, […] il y a place pour une plus ou moins grande diversité de statuts. [74] » C'est la naturalisation qui garantit à l'immigrant la protection des lois et le droit de propriété foncière, le droit de suffrage et l'accès à la plupart des fonctions électives. En retour, ce dernier est soumis à l'obligation de payer des impôts et tenu de participer à la défense du pays par l'enrôlement dans les milices locales et l'armée fédérale. La naturalisation est donc un « véritable baptême civique, sublimé par l'attente [et] l'importance symbolique du serment d'allégeance. [75]» Entre la rédaction de la Constitution de 1787 et le début du XIXe siècle, les règles d'obtention varient cependant, alternativement soumises à la nécessité de favoriser une immigration nécessaire à la prospérité du pays et à l'opposition des mouvements nativistes. Il est de plus possible à un État fédéré, en contradiction avec les lois fédérales, d'accorder à l'immigrant certains privilèges, de sorte que, durant la première moitié du XIXe siècle et du fait de l'expansion territoriale, les pratiques resteront extrêmement diverses. Ainsi, afin de faciliter les démarches nécessaires à l'obtention de la nationalité américaine, certains États autorisent parfois une procédure exceptionnelle[76].

Il faudra attendre la loi de naturalisation du 14 avril 1802 pour que soit fixée la procédure dont Annick Foucrier explique les différentes étapes[77]. L'immigrant doit avoir résidé cinq ans aux États-Unis dont un an dans l'État où il dépose sa demande de naturalisation et avoir déclaré son intention de devenir citoyen au moins trois ans avant cette demande. Il prête alors serment d'allégeance (au terme duquel il renonce à toute autre loyauté et coupe tout lien avec son pays d'origine) et paie les droits afférents. La naturalisation d'un étranger

[74] BRUBAKER, William Rogers (ed), *Immigration and the Politics of Citizenship in Europe and North America,* Lanham, University Press of America, 1989, p. 3-4. Inclusion et exclusion sont étudiées par FOUCRIER Annick, « Immigration et citoyenneté aux États-Unis : la dialectique de l'inclusion et de l'exclusion », *Revue Française d'Etudes Américaines*, N°75, janvier 1998, p. 4-21. On pourra consulter à ce propos : BESSONE Magali, « La construction de la citoyenneté américaine : une question de droits ou une question de races ? », *Revue internationale des sciences sociales*, 2005/1 (n° 183), p. 121-134.

[75] FOUCRIER Annick, *op. cit*., p. 16.

[76] Lorsque les colons hollandais de Pella en Iowa déposent une demande collective et solennelle de citoyenneté américaine, leur requête est ratifiée sur le champ par une loi d'État, le 22 janvier 1848.

[77] FOUCRIER Annick, *op. cit*., p. 8-9.

entraîne celle de son épouse et de ses enfants mineurs ; en tant que dépendants, ils n'accèdent cependant pas à la citoyenneté.

Soulignons ici le fait qu'une demande de changement de nationalité n'est pas un acte anodin, mais au contraire une démarche individuelle et volontaire de la part de l'immigrant, une démarche dont l'importance s'avère hautement significative de la volonté d'intégration des étrangers. Il tarde donc à nos commerçants dans leur majorité d'être considérés comme pleinement Américains, tant sont nombreuses les raisons d'adopter la nationalité américaine. Certaines de ces raisons sont d'ordre personnel : il semble évident que la durée de résidence aux États-Unis, la jeunesse de l'immigrant et une certaine proximité culturelle constituent de puissants leviers. Il reste que certains avantages sont accordés aux citoyens, tels un accès facilité au marché commercial, à certaines professions ou à l'achat de terres. Ainsi, leur « qualité d'*alien* » suscite l'émoi chez les amis de l'ancien consul Alexis Giraud et de son fils, qui ne sont pas ou plus naturalisés. Ces derniers rencontrent en effet des difficultés administratives pour acheter une propriété près de Lexington. Jean Savary s'en inquiète auprès de Robert Alexander :

> « Comme français & comme consul il ne croit pas pouvoir posséder et voudroit avoir le titre au nom de son fils mais quoique se dernier aye été naturalisé icy il est en France et a employ sous le gouvernement français, ainsy il perd sa naturalisation d'américain. [78]»

En 1916, Randolph Bourne affirmera que les premiers colons anglais « ne vinrent pas pour se faire assimiler dans le creuset américain [...]. Ils vinrent pour obtenir la liberté de vivre à leur guise [...], pour faire fortune dans un nouveau pays» et l'enrichir de leurs contributions distinctes[79]. En acquérant la citoyenneté américaine, l'immigrant se fond, dans une certaine mesure, dans « le creuset » de l'Amérique tout en œuvrant à l'enrichir de par ses différences.

1. 6. Mariages endogames, mariages transnationaux

Cette convergence des attitudes et cette fidélité aux valeurs sont encore renforcées par les liens matrimoniaux endogames ou transnationaux. Le mariage peut en effet contribuer fortement à la préservation des croyances religieuses. Catholiques pour la plupart d'entre eux,

[78] KHSF, *Alexander family papers*, MSS93, Box 9, Folder 1, J. Savary à R. Alexander, le 11 mars 1813.
[79] BOURNE Randolph, « Trans-National America », *Atlantic Monthly*, 118 (Juillet 1916), p. 86-97.

les émigrants francophones constituent une minorité religieuse dans une Amérique de tradition protestante que stimulent bientôt les mouvements de réforme imputables au Second Grand Réveil religieux. L'évêque de Bardstown entend bien faire respecter de ses ouailles la règle instituée en 1563 par le Concile de Trente qui proclame la sacramentalité du mariage en opposition aux idées de Luther qui ne reconnaissait, en matière de sacrements, que le baptême et la cène. La conversion au catholicisme s'impose donc à un membre de l'Eglise réformée désireux d'épouser un ou une catholique. En témoigne cette note, à la fois prudente et confiante, extraite de son journal :

> « Continué la route pour faire le mariage. […] Le jeune homme né Protestant a fait une espèce de confession et a promis de devenir catholique. Instruct. [instruction] avant et après le mariage. On a paru écouter ces avis avec attention. Faites Seigneur que tous en profitent. [80]»

Les frères Tarascon épousent des catholiques réfugiées de Saint-Domingue. Tous leurs enfants seront baptisés[81]. La seule fille de Louis Tarascon, Maria Nanina Louisa, est née et baptisée le 12 novembre 1802 et décède le lendemain ; sa mère meurt en couches. Les deux fils de Jean-Antoine Tarascon, Louis Joseph et Henry James seront baptisés respectivement en 1803 et 1806 et ses deux filles, Nanine et Henriette, qui portent encore des prénoms français, intègrent, le 20 avril 1821, l'école des Sœurs de la Charité de Nazareth à Bardstown. Elles épouseront, l'une Edmund Taylor, l'autre Charles Wilson, certes anglophones, mais catholiques : l'identité religieuse semble devoir primer sur l'identité linguistique[82]. Fidèle à ses convictions, Ferdinand Rozier fera de même baptiser tous ses enfants dans la religion catholique.[83]

Les jeunes gens, en se mariant dans la religion de leurs pères, se conforment à leur éducation religieuse, préservent le lien religieux et confortent les intérêts commerciaux de leurs familles respectives. Fils d'un émigré catholique de Rhénanie, Henry Von Phul, épouse en 1816 Rosalie Jr Saugrain, catholique comme lui. La famille Von Phul s'installe en 1800 à

[80] Archives de la Maison des Chartreux, Lyon, *Journal de Mgr Flaget*, cahier 3, le 30 septembre 1816.

[81] www.lalley.com/0101-092020.htm [Consulté le 23 septembre 2018].

[82] VILLERBU Tangi, « Les sources catholiques sur le corridor créole », https://corridor.hypotheses.org/https://scnfamily.org/archives/ [Consulté le 23 septembre 2018].

[83] On pourra consulter à ce propos VILLERBU Tangi, « La réorganisation de l'Eglise catholique entre Appalaches et Mississippi dans les années 1810 », dans Jean-Marc Serme, ed, *1812 in the Americas*, Newcastle, Cambridge Scholars Publishing, 2015, p. 162-178.

Lexington, où Henry fera son apprentissage auprès de deux enseignes très en vue, la société de *Thomas Hart Jr* et celle de *Snead and Anderson*, avant d'entamer à partir de 1811, une florissante carrière commerciale à Saint-Louis[84].

Il est même probable que parfois le mariage d'intérêt ou de raison prend le pas sur le mariage d'amour. « Un soin minutieux est pris à garantir l'homogénéité sociale et statutaire, ainsi que la relative égalité de fortune entre les deux époux » notent Anne Verjus et Denise Davidson[85]. Ajoutons-y, dans le cas présent, une homogénéité particulièrement sensible dans les liens qui unissent les familles françaises de Lexington et de Saint-Louis. Antoine Saugrain, beau-frère du docteur Guillotin, se lie d'amitié avec Waldemard Mentelle à Gallipolis. Leurs épouses, Rosalie et Charlotte deviennent, elles aussi, les meilleures amies du monde et les deux jeunes couples séjournent quelque temps à Lexington avant que la famille Saugrain ne s'installe définitivement à Saint-Louis en 1799. Les archives de la Société Historique du Missouri à Saint-Louis conservent quelques lettres de Charlotte à Rosalie écrites entre 1820 et 1841. L'une d'entre elles évoque un récent mariage : « J'aurais voulu savoir des détails sur la famille dont la fille a épousé un Mr Grassiot. [86]» Après quelques recherches généalogiques, nous pouvons satisfaire la curiosité de Charlotte Mentelle et éclairer notre lecteur. Charles Gratiot (que Charlotte orthographie « Grassiot » par erreur), né à Lausanne en 1752, ouvre un commerce de fourrure en 1777 à Cahokia[87]. En 1781, il s'installe à Saint-Louis où il épouse Victoire Chouteau, la fille de Pierre Laclède, fondateur de la ville de Saint-Louis. Charles et Victoire auront treize enfants. Leur fils, Jean-Pierre Bugnion Gratiot, épouse Adèle Marie Antoinette de Perdreauville née au Havre en 1802 et fille de René de Perdreauville qui gagne la Nouvelle Orléans en 1815, où il édite la " *New Orleans Bee*" avant de s'installer à Saint-Louis en 1818[88]. Jean-Pierre Bugnion Gratiot exploitera plus tard les mines de plomb de *Gratiot's Grove* dans le Wisconsin. Sa fonderie comptera soixante employés et six hauts-fourneaux[89].

---

[84] CHRISTENSEN Lawrence O. et FOLEY William E., *Dictionary of Missouri Biography,* Columbia, University of Missouri, 1999, p. 77, trad. MD.

[85] VERJUS Anne et DAVIDSON Denise, *Le roman conjugal, op. cit.,* p. 212-213.

[86] MHS, *Saugrain family papers*, Archival Collections, A1477, Charlotte Mentelle à Rosalie Saugrain, le 1er janvier 1820.

[87] Sur la famille Gratiot, voir MAHONEY Timothy R., *Provincial Lives: Middle Class Experience in the Antebellum Middle West*. New York: Cambridge University Press, 1999.

[88] BECKWITH Paul, *Creoles of St-Louis*, St-Louis, Nixon-Jones, 1893, p. 7, trad. MD.

[89] http://wikipedia.com, Gratiot [Consulté le 27 avril 2016]. À propos de la famille Gratiot, on pourra consulter MAHONEY Timothy R. *Provincial Lives: Middle Class Experience in the Antebellum Middle West*. New York: Cambridge University Press, 1999.

Il est cependant bien question d'amour, quand Joseph Barbaroux, le 7 juillet 1820, au terme d'une longue lettre presqu'entièrement consacrée à la gestion des affaires de son oncle Martin-Picquet lui demande enfin, timidement et délicatement, la main de sa cousine Julie :

> « Vous ne doutez pas que j'aime ma cousine depuis très longtems ; tout l'Univers m'est indifférent si je ne suis pas uni a elle par des nœuds indissolubles. […] J'attends votre reponse avec la plus grande impatience, elle doit decider de mon bonheur ou de mon malheur perpétuel. [90]»

L'amour préromantique prend ici la forme d'un véritable amour pour une cousine longtemps fréquentée et sans doute appréciée depuis longtemps, un amour qui ne peut trouver refuge que dans l'indifférence ou le malheur perpétuel s'il n'est pas reconnu par l'autorité familiale (ou, pour les catholiques, autorisé par l'évêque). Le consentement est immédiat, le futur beau-père se substitue à l'oncle, et Barbaroux, en épousant sa cousine Julie, donnera corps à la candeur du « grand et irrésistible rêve des jeunes gens du XIXe siècle » étudié par Anthony Rotundo, un rêve riche de «promesses d'intimité et d'unité [91]».

Au mois de janvier 1826, le même Joseph Barbaroux se félicite d'un autre mariage : « Nous apprimes avec plaisir le mariage de Sophie avec Latapie. Je souhaitai cette alliance avant même que j'eusse appris qu'il en était question, je leur désire tout le bonheur que l'un et l'autre mérite. [92]» Le jeune marié, Antoine Latapie, ex-capitaine de cavalerie de l'armée de Napoléon, fait partie des colons de la *Compagnie de la Vigne et de l'Olivier* installée à Démopolis[93]. C'est là qu'il rencontre et épouse, le jour de Noël 1825, Sophie Martin, née le 6 février 1801 à Marseille, très vraisemblablement fille de Martin-Picquet ou de son frère François Martin naturalisé Francis en 1808[94]. Latapie est donc un cousin par alliance de Joseph Barbaroux.

Précisons encore que trois des six filles du couple Mentelle épouseront des Américains et trois autres des Français. Reste à savoir si ces unions sont des mariages d'amour ou de raison. Il est bien difficile de répondre à la question et de clore un débat qu'Anne Verjus et

---

[90] FHSL, SC30, *Barbaroux Family Papers*, 1771-1884, Barbaroux à Martin-Picquet, le 7 juillet 1820.
[91] ROTUNDO E. Anthony, *American Manhood*, New York, Basic Books, 1994, p. 111, trad. MD.
[92] FHSL, SC30, *Barbaroux Family Papers*, 1771-1884, Barbaroux à Martin-Picquet, le25 janvier 1826.
[93] SAUGERA Eric, *Reborn in America, op. cit*., p. 333, trad. MD.
[94] http://findagrave.com, Sophie Martin, [Consulté le 27 avril 2016].

Denise Davidson éclairent de manière très nuancée : « Le sentiment amoureux n'est pas un préalable nécessaire à la formation des couples à l'époque. […] On jugeait en général suffisant que les futurs mariés se soient appréciés pour que se forme ensuite, avec un peu de bonne volonté, un sentiment amoureux. [95]»

Preuves d'une volonté d'assimilation et effets du Grand Réveil religieux qui parcourt la jeune Amérique, les barrières linguistiques, culturelles ou religieuses s'avèrent de plus en plus perméables au point que les unions matrimoniales transnationales et/ou interreligieuses ont tendance à se multiplier. Marie Clay Mentelle sera baptisée, ainsi que ses enfants, dans la confession méthodiste, le 22 juin 1847 [96]. Charles Gratiot fils épouse Ann Belin, née à Philadelphie, Louis Vimont épouse Rosanna Rowland, une protestante originaire de Caroline du Nord, Albert Gallatin, après le décès de Sophie Allègre, une française de famille protestante, épouse une américaine, Hannah Nicholson, et Cynthia Mc Ilvaine, la femme du neveu de Ferdinand Rozier, Firmin Desloges, est protestante et américaine. De génération en génération, l'assimilation est de plus en plus perceptible. Les enfants de Ferdinand Rozier parlent anglais, même si certains d'entre eux sont éduqués en France, à l'instar de Firmin, son troisième fils, qui deviendra sénateur et maire de Sainte-Geneviève. « Desloges circule dans les réseaux commerciaux créoles, souligne Tangi Villerbu, mais épouse une Anglo-américaine pour signifier son américanisation, alors que Rozier choisit explicitement le mariage créole comme forme de maintien identitaire : il ne s'agit pas de nier son identité américaine naissante mais de maintenir une singularité. [97]»

Le mariage constitue donc un très puissant marqueur, selon le cas, du soin apporté à préserver racines et croyances religieuses ou d'une profonde volonté d'assimilation. L'intérêt familial et plus largement celui de l'existence du réseau commercial francophone fortement implanté à Lexington, à Louisville, en Basse Louisiane et à Saint-Louis apparaissent eux aussi primordiaux en la matière.

Tels sont les atouts, les ressources et les opportunités dont les marchands francophones ont su profiter pour « entreprendre » dans la vallée de l'Ohio. En œuvrant à investir cet espace commercial majeur, ils mènent à son terme leur voyage sur les flots de la Belle Rivière.

---

[95] VERJUS Anne et DAVIDSON Denise, *Le roman conjugal, op. cit.,* p. 41.

[96] HEIDLER David S. & Jeanne T., *Henry Clay, The Essential American*, New York, Random House Trade Paperback, 2011, p. 416, trad. MD.

[97] VILLERBU Tangi, « Réseaux marchands et chaînes migratoires. Entre Nantes et la vallée du Mississippi, fin XVIIIe-début XIXe siècle », in *Enquêtes et Documents, CRHIA*, N° 53, 2015, p.72-73.

2. Des marchands

Au cours de la première décennie du XIXe siècle, le territoire du Nord-Ouest se connecte au marché de la côte Est via Pittsburgh et la Nouvelle Orléans, mais la rivière est encore perçue, commercialement parlant, comme un espace qui reste à conquérir. Tandis que les transactions commerciales avec l'Est perdurent, on assiste parallèlement, grâce au développement des manufactures à Pittsburgh, à Louisville ou à Lexington, à la naissance d'une entité économique régionale dans le pays d'Ouest. La guerre de 1812 ne fait que favoriser la circulation de l'argent et le développement de transactions commerciales établies de longue date avec l'administration et l'armée[98]. En 1799, les rédacteurs du Journal de Tarascon envisageaient déjà l'établissement de comptoirs commerciaux près des forts Wayne et Massac

> « Il resulte de la position de ce Fort [le fort Massac] qu'un Etablissement qui y seroit fixé pourroit […] fournir a la consommation […] de la garnison du Fort qui doit etre de 100 hommes, mais qui n'est ordi[nairemen]t que de 80. Le Commandant qui a bien voulu donner ces details assure que la garnison seule pourroit produire a un magasin assorti des articles propres, environ 2000 Dollars en numeraire. [99]»

Bientôt, les colons et commerçants utilisent tous les rouages de l'administration gouvernementale :

> « […] dans l'Ouest, de nombreux nouveaux colons s'appuyaient sur l'administration gouvernementale depuis l'armée jusqu'au service postal, afin de trouver des débouchés pour leurs productions locales et d'investir dans les infrastructures, les réseaux de communication et les terres nouvellement acquises. [100]»

[98] Sur la guerre de 1812, on pourra consulter HICKEY Donald R., *The War of 1812: A Forgotten Conflict*, Urbana, University of Illinois Press, 1989 et STAGG J.C.A., *The War of 1812: Conflict for a Continent*, Cambridge, Cambridge University Press, 2012.

[99] FHSL, *Extrait du journal…, op. cit.,* entrée du 8 octobre 1799. A propos de la guerre de 1812, on pourra consulter HICKEY Donald R., *The War of 1812: A Forgotten Conflict*, Urbana, University of Illinois Press, 1989 et STAGG J.C.A., *The War of 1812: Conflict for a Continent*, Cambridge, Cambridge University Press, 2012.

[100] A propos du rôle de l'armée et de l'administration dans le commerce de l'Ouest, nous renvoyons à BERGMANN William H., *The American National State and the Early West*, New York: Cambridge University Press, 2012. La citation est extraite de la page 6 (trad. MD).

Le chanvre du Kentucky et le bois de l'Ohio ont beau s'avérer plus que jamais essentiels au gréement des navires de guerre, le commerce international reste quant à lui perturbé, tant l'Atlantique est confronté à de multiples conflits. On favorise donc le marché intérieur et les échanges riverains ; les marchands assurent la circulation des produits agricoles et des matériaux bruts tant le long de la vallée qu'aux alentours. Leur prospérité attire l'attention d'Henry Bradshaw Fearon lorsqu'il descend l'Ohio en 1818 en vue de s'y établir postérieurement :

> « Il existe dans le pays d'ouest une catégorie d'hommes appelés "marchands" qui, durant les mois d'été et d'automne, collectent la farine, le beurre, le fromage, le porc, le bœuf, le whisky, et toutes sortes de produits fermiers qu'ils acheminent par bateau ou par barge jusqu'au marché de la Nouvelle Orléans. La demande créée par ce commerce, ajoutée à une forte consommation domestique, assure un débouché certain au fermier le plus isolé. Certains de ces spéculateurs ont amassé de grosses fortunes. »[101]

2. 1. Marchands, commerçants, négociants

Cette description somme toute assez fidèle du métier de commerçant n'en est pas moins partielle. Effectuée par un Américain, elle ne prend qu'imparfaitement en compte la manière dont les commerçants francophones, avant et après leur installation dans la vallée de l'Ohio, perçoivent leur métier. Se considèrent-ils comme marchands, commerçants ou négociants ?

A la demande qui lui est faite, le 6 mai 1775, de préciser le sens des termes commerçant et négociant, la Chambre de Commerce de La Rochelle répond simplement que:

> « La qualité de négociant se donne, en général, à tout ce qui fait commerce ; cependant elle désigne plus particulièrement le commerçant en gros, celui qui vend en magasin, sous balle

[101] FEARON Henry Bradshaw, *Sketches of America: A narrative of a Journey through the Eastern and Western States of America*, 3e éd., Londres, Longman, Hurst, Rees, Orme & Brown, 1819, p. 199, trad. MD. Autour du métier de marchand sur la Frontière, nous renvoyons à ATHERTON Lewis E., *The Frontier Merchant*, Columbia, University of Missouri Press, 1971, BREMER Jeff, *A store almost in sight, The Economic Transformation of Missouri from Louisiana Purchase to the Civil War*, Iowa City, University of Iowa Press, 2014, BYRNE Frank J., *Becoming Bourgeois, Merchant Culture in the South, 1820-1865*, Lexington, The University Press of Kentucky, 2006, MARTIN Ann Smart, *Buying into the World of Goods, Early Consumers in Backcountry Virginia*, Baltimore, The Johns Hopkins University Press, 2008 et WALTON Gary M. et WENGER Diane E., *Country storekeeper in Pennsylvania, Creating economic networks in early America, 1790-1807*, University Park, The Pennsylvania State University, 2008.

et sous corde. Le marchand est le détaillant qui tient magasin ouvert et vend à tous poids et toutes mesures. [102]»

A la fin du XVIIIe siècle, est donc nommé commerçant, le grossiste, et marchand, le détaillant. Mais pour François d'Arnaud, la distinction est tout autre :

« Il y a une grande différence entre un marchand & un négociant: celui-là n'est renfermé que dans de petites vues mercantiles; les sols s'attachent à son ame, & y portent une rouille grossiere; l'autre étend ses regards par-tout, au-delà des mers ; & entouré de grandes entreprises, son caractere nécessairement contracte de la noblesse & de l'élévation. [103]»

Les grands et nobles projets commerciaux de l'un lui confèrent noblesse et élévation, tandis que l'autre est freiné et aveuglé par la cupidité. Le terme négociant semble donc porteur d'une honorabilité dont on fait d'ailleurs couramment montre en utilisant le terme dans la correspondance ou dans l'intitulé d'une raison sociale. On l'aura compris, à la distinction générique proposée par la Chambre de Commerce s'en est ajoutée une autre plus subtile : les négociants revendiquent haut et clair l'honorabilité que leur confère l'accession à une élite basée sur « la grande polyvalence d'un commerce exercé sur de longues distances. S'attachant tout à la fois à la spéculation sur les marchandises, à la commission, à l'armement, à l'assurance ou à la banque, le négociant fait figure d'un véritable touche à tout dont le champ géographique d'action relève du terrestre, du maritime, du colonial, de l'international. [104]»

La langue américaine, pour désigner l'activité commerciale, utilise quant à elle deux substantifs qui recouvrent des réalités bien différentes. Le mot *trade*, (de l'anglo-saxon *tredan*, marcher, effectuer une course, souvent maritime) s'applique communément à l'achat ou à la vente de biens en échange d'argent ou de son équivalent. Le mot *commerce* (du latin *cum-merc-*, échange de marchandises) ajoute au pur échange commercial toutes les activités

[102] E. Garnault cité par MARTINETTI Brice, *Les Négociants de La Rochelle au XVIIIe siècle*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2013, p. 31.

[103] François-Thomas-Marie de Baculard d'Arnaud (1718-1805) est l'auteur de romans, de nouvelles et de poésies, oubliés aujourd'hui. Ses *Délassements de l'homme sensible, ou anecdotes diverse*s, (1783-1787) mêlent pensées et faits divers. D'ARNAUD, *Délassements de l'homme sensible, ou anecdotes diverse*s, Seconde année, Tome Troisième, Cinquième Partie, Paris, chez l'auteur et la veuve Ballard et Fils, 1786, p. 97.

[104] MARTINETTI Brice, *op. cit*., p. 34-35. Cette réflexion sur le métier de négociants s'inscrit dans la lignée de celles précédemment menées par BUTEL Paul, CARRIERE Charles, DELOBETTE Edouard, GARDEY Philippe et MARZAGALLI Silvia sur les grands ports de l'Atlantique.

nécessaires à sa réalisation, telles que la banque, les assurances, le transport ou l'entreposage et nécessite l'existence d'un réseau commercial incluant le grossiste comme le détaillant. Nos commerçants sont donc tous des marchands, l'américain ne connaît d'ailleurs que les mots *merchant* et *trader* pour les désigner[105].

Mais la quête d'honorabilité est nettement perceptible chez ceux qui accèdent au marché interrégional ou international en intégrant le réseau commercial américain préexistant, comme Charles Gratiot ou Firmin Desloges. D'autres, tels les Du Pont de Nemours, l'ont acquise par hérédité ou du fait de leur appartenance au réseau commercial transatlantique : c'est le cas d'un Stephen Girard ou des frères Terrasson. Dans le même temps, certains « entrepreneurs » tels Robert Alexander, les Berthoud ou les Tarascon, intègrent l'élite commerciale de Louisville ou de Frankfort. Planteurs de Saint-Domingue contraints à la reconversion, les Barbaroux, Fournier ou Hus-Desforges intègrent naturellement et à différents degrés le réseau commercial Mississippi-Ohio. Enfin, les « hasards » de la destinée individuelle ouvrent la sphère diplomatique à un Gallatin ou un Tardiveau et font d'un Mentelle et d'un Vimont de simples mais honorables marchands.

Tous sont marchands, tous spéculent sur les fluctuations du marché, tous font preuve d'esprit d'entreprise « pour tenter la fortune par tous les moyens possibles [106]» dans une Amérique en pleine mutation culturelle, territoriale et commerciale. Tous sont marchands et se présentent comme tels dans la correspondance, qu'elle soit de caractère professionnel ou amical, et quelle que soit la distance qui peut exister entre deux correspondants, le degré de réussite professionnelle ou la différence de statut social. « Adressez vos lettres à M^{r} du Pont de N ou son &^{a}, Merchant New York » conseille Pierre Samuel Du Pont de Nemours à Waldemard Mentelle, son agent au Kentucky, car « On fait plus de cas en Amerique d'un Négociant que de tout l'Institut de France ; et ayant à placer des traites sur moi vous le ferez plus aisement [107]»

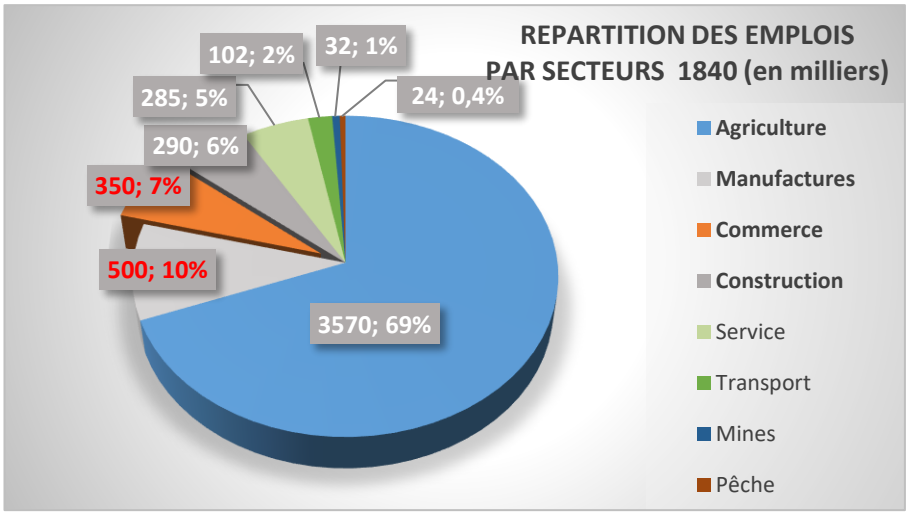
[105] Aux XVIIIe et XIXe siècles, le mot *merchant* est d'un emploi plus courant que le substantif *trader* qui prendra par la suite son sens actuel d'opérateur ou opératrice de marchés financiers.

[106] TULK, *Mentelle Papers*, MSC 31, Edmé Mentelle à Waldemard Mentelle, le 13 juin 1790.

[107] HLAW, *Pierre Samuel Du Pont de Nemours Papers*, W2-643, Pierre-Samuel Du Pont de Nemours à Waldemard Mentelle, le 15 décembre 1801.

2. 2. Le secteur commercial

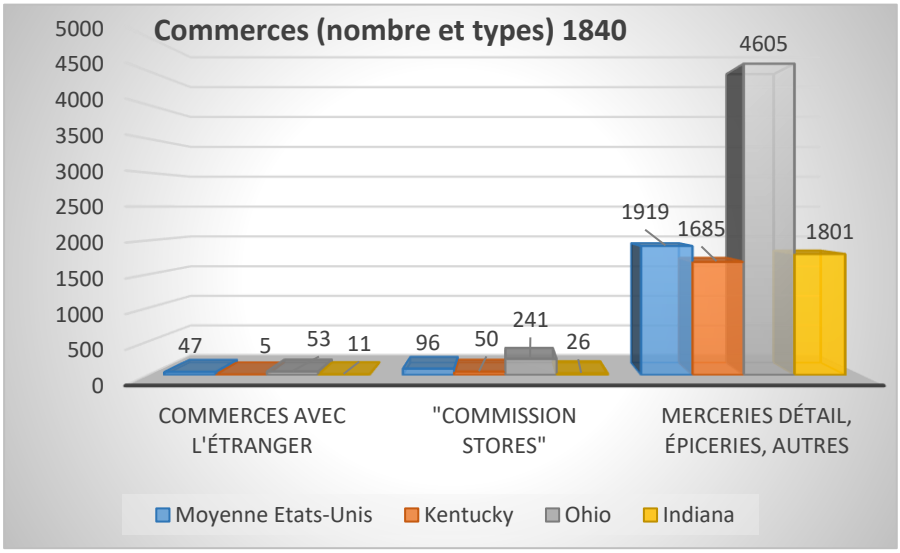
Les *Statistiques Historiques* proposent une répartition nationale des emplois par secteurs en 1840. Malgré leur caractère aléatoire, les différents types de manufactures n'y étant en effet pas précisés, elles permettent cependant de prendre la mesure de la place occupée par le secteur commercial relativement aux autres secteurs économiques [108]. Agriculture, manufactures, construction et commerce représentent 92% de l'activité. Les autres secteurs, établis selon des critères discutables ou trop peu importants pour être représentatifs, ne seront pas pris en compte. Sans surprise, l'agriculture occupe une place prépondérante, avec 69% de l'activité : la *Land Ordinance* de 1832 portant l'achat minimum de terres à 40 acres pour la somme dérisoire de 50$, soit 1,25$/l'acre, ne fait qu'accroître l'installation à l'Ouest de nouveaux colons dont les immigrants viennent régulièrement grossir les rangs. Essentiellement consacré au textile et à la métallurgie, le secteur manufacturier emploie un travailleur sur dix. La Jeune République, encore en pleine construction en 1840, consacre 6% de sa force de travail au bâtiment. Les commerçants enfin, tous types d'activités confondues, du détaillant au négociant qui œuvre au plan international, sont au nombre de 350 000 et représentent 7% de l'activité.



Graphique 25 : Répartition des emplois par secteurs aux États-Unis en 1840 (HSUS D 167-181, p. 139-MD)

La diversité même du métier de commerçant nécessite une clarification qu'apporte opportunément la mesure des différents types de commerces qu'incorpore le réseau marchand francophone de la vallée de l'Ohio et dont rend compte le graphique ci-après :

[108] Les graphiques et tableaux suivants ont été réalisés à partir des chiffres fournis par l'HSUS D 167-181, p. 139, le CSC p. 103 et 360 et le recensement de 1840.



Graphique 26 : Nombre et types de commerces aux États-Unis, au Kentucky, en Ohio et en Indiana en 1840 (CSC p. 360-MD)

On est d'entrée frappé par le nombre important, soit 93% de l'ensemble, des commerces de détail, mercerie, épiceries et autres petits commerces de proximité répartis sur tout le territoire. Leur multiplication est évidemment due à l'accroissement de la population et au développement du marché durant la période : grossistes et détaillants d'un même type de marchandises quadrillent le territoire. Le tableau présenté ci-après met en évidence une implantation proportionnellement plus importante d'un commerce de proximité à l'usage des nombreux colons nouvellement installés dans les deux États les plus récemment intégrés à l'Union.

ÉTAT (Date d'entrée dans l'Union)	POPULATION PAR ÉTAT	NOMBRE DE COMMERCES DE DETAIL	NOMBRE D'HABITANTS PAR COMMERCE
KENTUCKY (1792)	779 828	1 685	**463**
OHIO (1803)	1 519 467	4 605	**330**
INDIANA (1816)	685 866	1 801	**381**

Tableau 27 : Nombre de commerces de détails dans la vallée de l'Ohio en 1840 (MD)

Les recherches que nous avons menées quant à la réalité couverte par ce terme au XIXe siècle nous amènent à définir le *commission store* comme un lieu de stockage de marchandises diverses sur la vente desquelles un pourcentage est prélevé par le propriétaire qui assure la

distribution des produits[109]. Ce mode de vente est très répandu dans l'État d'Ohio qui tire parti de sa proximité avec la côte Est et la région des Grands Lacs. Le nombre des *commission stores* y est deux fois et demie supérieur à la moyenne nationale, cinq fois plus important qu'au Kentucky et presque dix fois plus qu'en Indiana. Le commerce international est assuré par des sociétés établies pour la plupart sur la côte Est, entre New York et Baltimore et jusqu'aux Antilles. Numériquement peu importantes (le Kentucky n'en compte que cinq), elles assurent l'essentiel de l'activité en matière d'import-export. Nous proposons ci-dessous un tableau récapitulatif qui synthétise la place occupée aux États-Unis et dans la vallée de l'Ohio par le commerce international, les *commission stores*, véritables courroies de transmission entre les détaillants et les importateurs, et le commerce de détail. On constate que la répartition dans l'ensemble des États-Unis et dans la vallée de l'Ohio est sensiblement identique, à l'exception toutefois du commerce international logiquement mieux implanté dans les États de la côte Est que dans les pays d'ouest :

TYPES DE COMMERCE	ÉTATS-UNIS	KENTUCKY, OHIO ET INDIANA
International	2,3%	0,8%
Commission store	4,7%	3,8%
Détail	93%	95,4%

Tableau 28 : Importance des différents types de commerces aux États-Unis et dans la vallée de l'Ohio (MD)

2. 3. Le métier de marchand

Les parcours commerciaux analysés dans les études de cas précédentes s'inscrivent dans cette triple partition que confirme la description du métier de marchand proposée par Diane Wenger :

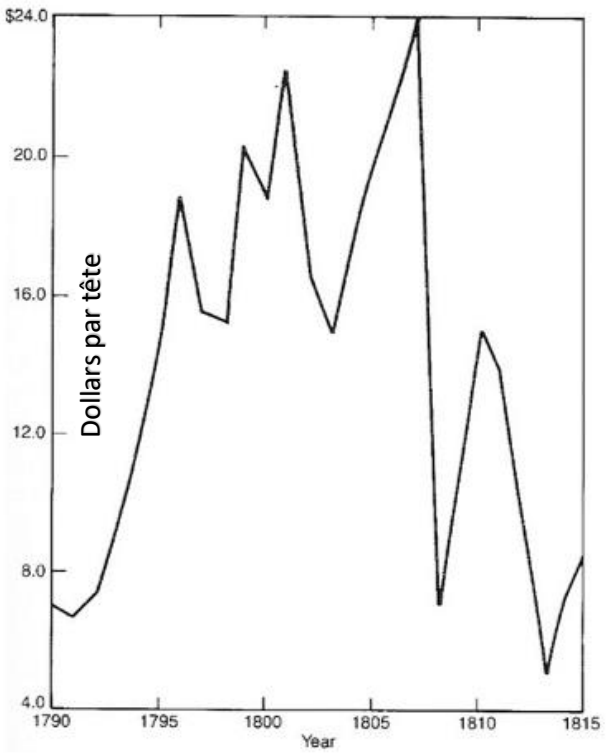
> « Dans la terminologie du dix-huitième siècle, les hommes d'affaires de Philadelphie comprenaient les «marchands» [*merchants*], des grossistes qui achetaient et vendaient sur des marchés étrangers, les «épiciers» [*grocers*] qui détaillaient les produits alimentaires importés;

[109] D'après le site http://www.wordreference.com/ [Consulté le 11 octobre 2016].

et les «boutiquiers » [*shopkeepers*] qui achetaient leur stock chez les marchands et vendaient au détail une sélection de produits divers. [110]»

Entre 1789 et 1815, les marchands entrepreneurs francophones et américains ont pleinement tiré parti des nouvelles conditions économiques. L'heure est cependant aux conflits généralisés : les guerres napoléoniennes, les éternels différends opposant les États-Unis à l'ancienne métropole britannique, la révolte des esclaves de Saint-Domingue modifient la donne économique sur l'Océan Atlantique. Mais l'extension vers l'ouest consécutive à la *Northwestern Ordinance* et le vide maritime ainsi créé ouvrent des perspectives commerciales exceptionnelles à la jeune république américaine.

Le secteur commercial est le premier à bénéficier d'une embellie qu'illustre la courbe du revenu par tête proposée ci-après. Entre 1795, date de la déclaration de neutralité prononcée par George Washington, et 1807, époque à laquelle Thomas Jefferson instaure la loi sur l'Embargo, ce revenu, qui n'atteignait pas huit dollars en 1790, ira jusqu'à tripler et oscille régulièrement entre seize et vingt-quatre dollars durant toute la période, avant de chuter de manière spectaculaire.

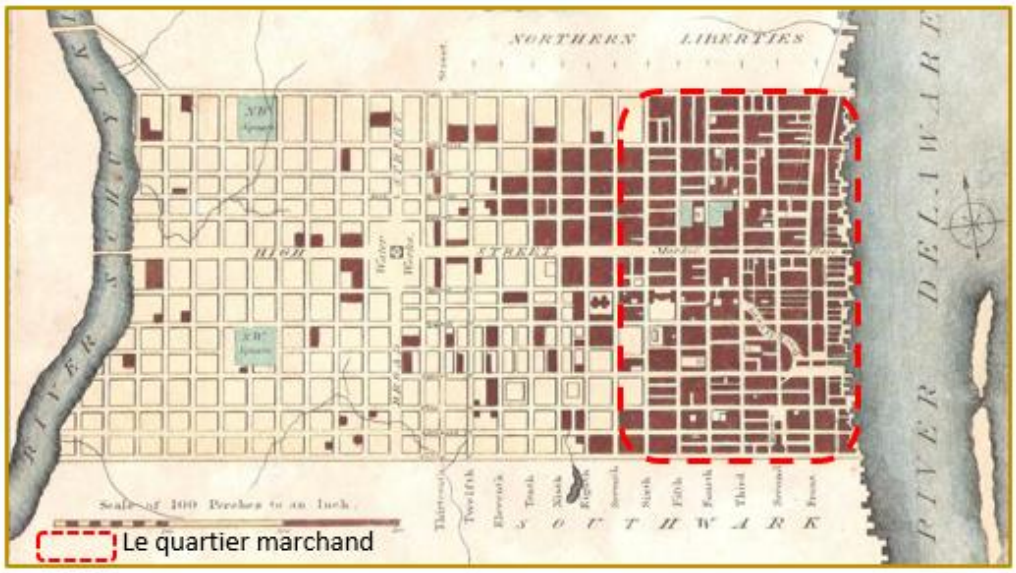


*Graphique 29 : Courbe du revenu par tête aux États-Unis entre 1790 et 1815 (*NORTH *Douglass C., « Early National income estimates of the United States », Economic Development and Cultural Change, X, 3, avril 1961, p. 390)*

[110] WENGER Diane E., *Country storekeeper in Pennsylvania, op. cit.,* p. 120, trad. MD.

L'historiographie américaine a récemment proposé de nombreux travaux autour du métier de marchand sur la Frontière qui enrichissent l'histoire du commerce et celle de la consommation proposée tant par des historiens américains que francophones auxquels nous avons déjà fait référence[111]. En Pennsylvanie, en Virginie et au Missouri, comme dans la vallée de l'Ohio, la classe de marchands joue un rôle actif dans l'accès à l'indépendance économique nationale.

Philadelphie demeure la tête de pont du commerce international et le centre de distribution où s'approvisionnent régulièrement, une ou deux fois par an, les marchands de l'*hinterland*. C'est d'ailleurs là que ceux de nos commerçants qui sont déjà partie prenante du commerce atlantique s'établissent en premier lieu. Le cœur commercial de la cité se situe à l'est de la ville, dans les rues avoisinant les quais, le marché et la rivière Delaware. L'annuaire de Philadelphie pour 1801 répertorie 243 des 373 demeures ou boutiques de marchands ou d'artisans dans ce seul quartier[112]. La carte proposée ci-après situe les lieux.



Carte 41 : Plan de Philadelphie en 1807 (Charles William Janson, London, James Cundee, Albion Press, 1807)

[111] Nous renvoyons, pour les historiens américains, aux travaux de BERG Maxine, *Luxury and Pleasure in Eighteenth-century Britain*, Oxford, Oxford University Press, 2005, BREEN Timothy H., *The marketplace of revolution: How consumer politics shaped American independence*, Oxford, Oxford University Press, 2004, DE VRIES Jan, *The Industrious Revolution. Consumer behavior and the household economy, 1650 to the present*, Cambridge, Cambridge University Press, 2008, et pour les historiens français à CHESSEL Marie-Emmanuelle, Histoire de la consommation, Paris, La Découverte, 2012,GERVAIS Pierre, LEMARCHAND Yannick, MARGAIRAZ Dominique (éd.), *Merchants and Profit in the Age of Commerce, 1680–1830*, Londres, Pickering & Chatto, 2014, GRENIER Jean-Yves, « Travailler plus pour consommer plus. Désir de consommer et essor du capitalisme, du XVIIe siècle à nos jours », *Annales HSS*, mai-juin 2010, n° 3, pages 787-798, ROCHE Daniel, *Histoire des choses banales. Naissance de la consommation, XVIIe-XIXe siècle*, Paris, Fayard, 1997.

[112] STAFFORD Cornelius William, *Philadelphia Directory for 1801*, Philadelphie, Woodward, 1801, p. 9-16.

« Les affaires y sont traitées en tête à tête dans les cafés de la ville sous forme de discussions informelles qui permettent aux hommes d'affaires de se rencontrer et de débattre de sujets d'importance. [113]» Mais c'est à La Nouvelle-Orléans que les marchands expédient la plupart des productions de la vallée ; ils s'y approvisionnent par ailleurs en coton, en café et en sucre qui s'y négocient à bas prix en raison de la proximité des îles caraïbes. Pittsburgh, quant à elle, regorge de sociétés de commission et d'expédition qui disposent en quantité de biens en consignation provenant des maisons de l'Est. À la fois succursale des marchés de l'Est et marché primaire, c'est un gros centre de production de ferronnerie et de quincaillerie. De retour de son voyage à Philadelphie en 1828, James Aull, un marchand établi à Lexington dans le Missouri, y achète trois tonnes de matériel de ferronnerie à Anthony de Beelen, le fils d'un diplomate des Pays-Bas autrichiens, qui y vend du verre et du fer depuis 1794[114]. Destinés à l'approvisionnement des colons de l'arrière-pays, «[s]es achats se composent de haches, de fer laminé, de clous, de chaînes, de bêches, de poêlons, de bouilloires, de chaudrons et de casseroles. [115]» Chacune des trois cités constitue donc le sommet d'un « échange commercial à trois branches qui caractérise la vie économique américaine avant la Guerre de Sécession. [116]» Le boutiquier (*storekeeper*) détaille aux colons les marchandises et produits manufacturés qu'il a achetés dans l'Est ou à Pittsburgh, en échange des productions agricoles et des denrées alimentaires qui servent souvent de monnaie d'échange et qui approvisionnent tant le Sud que l'Est. Le coton et les autres cultures adaptées à l'exportation, produites en grande quantité par le Sud, sont traités par les marchands et les commissionnaires de l'Est qui, en retour, approvisionnent le Sud en marchandises et produits finis. Les bénéfices réalisés dans le Sud permettent ainsi aux marchands de l'Ouest d'honorer les factures émises à l'Est.

On perçoit dès lors le rôle central occupé par le marchand des pays d'ouest. En permettant au colon l'accès au marché, le marchand contribue à transformer une agriculture auparavant essentiellement vivrière en activité commerciale diversifiée : le maïs est produit en quantité, les porcs sont élevés en nombre et, une fois transformés en salaisons à Cincinnati, ils garniront les étals des épiciers de La Nouvelle-Orléans. Parallèlement, l'offre s'adapte à la demande : en 1799, dans la boutique de John Hook en Virginie, « les cinq articles les plus

[113] WENGER Diane E., *Country storekeeper in Pennsylvania, op. cit.,* p. 121, trad. MD.
[114] http://www.genealogieonline.nl [Consulté le 12 décembre 2018].
[115] ATHERTON Lewis E., *The Frontier Merchant, op. cit.,* p. 92, trad. MD.
[116] ATHERTON Lewis E., *The Frontier Merchant, op. cit.,* p. 123, trad. MD.

vendus étaient le brandy, le cidre, le whisky, les clous et le sel » écrit Ann Smart Martin; « et en 1809, c'étaient des cardeuses de coton, de l'eau-de-vie, des plats en fer, des empeignes de cuir et des pots à beurre. [117]» Rien de coûteux, rien de luxueux[118]. Mais la modification des besoins est caractéristique de l'évolution d'une économie locale centrée autour du *boom* cotonnier, impliquée dans le développement manufacturier et industriel et productrice de denrées alimentaires. En raison des restrictions dues à l'Embargo, le propriétaire des lieux n'importe plus de rhum en provenance des îles en 1809 : son alambic personnel transforme le maïs local en whisky[119]. Savon ou vêtements, de fabrication naguère domestique, sont désormais disponibles à la vente, et l'usage généralisé du troc et du crédit encourage la consommation et crée le besoin [120]. Les livres de compte tenus par les marchands suggèrent que la boutique est un véritable espace de vie communautaire où parfois la famille entière, non contente de faire les courses, vient `marchander´ et s'enquérir des dernières nouveautés, tant la transaction commerciale implique une relation tripartite entre client, marchand et objet[121].

A partir de 1787, l'Ordonnance du Nord-Ouest ouvre au marché la région des Grands Lacs et les territoires situés sur la rive droite de l'Ohio. Philadelphie et, plus généralement, les ports atlantiques de la côte Est, constituent les têtes de pont du commerce avec l'Europe et contribuent au ravitaillement en marchandises sèches des colons et aux réfugiés de Saint-Domingue récemment établis sur la Frontière. Avec l'ouverture du Mississippi en 1798 et l'achat de la Louisiane à la France en 1803, les commerçants élargissent leurs débouchés aux États de l'intérieur et à la Nouvelle-Orléans. Mais la *Quasi-War* et les conflits permanents en Europe ralentissent des échanges commerciaux que l'Embargo décrété par le Président Jefferson en 1807 condamne à la paralysie. Tandis que le Blocus Continental ordonné en 1810 par Napoléon suspend le commerce avec l'Angleterre, les États-Unis mettent en œuvre l'*American System* d'Henry Clay et développent leurs infrastructures afin de résister à la crise tandis que les premiers steamboats descendent l'Ohio. Avec la fin de la guerre anglo-américaine et la chute de Napoléon en 1815 s'ouvre une ère nouvelle : « de profonds

[117] MARTIN Ann Smart, *Buying into the World of Goods, op. cit.,* p. 197, trad. MD.

[118] On trouvera en annexe 7 la reproduction de quelques illustrations utilisées dans les encarts publicitaires publiés dans la presse.

[119] MARTIN Ann Smart, *ibidem.*

[120] BREMER Jeff, *A store almost in sight, op. cit.,* p. 316.

[121] MARTIN Ann Smart, *Buying into the World of Goods, op. cit.,* p. 165, 201.

changements du contexte économique et géopolitique gagnèrent la nation à cette époque [122]» explique l'historien Jason M. Opal. Les États de l'intérieur peuvent s'ouvrir à la colonisation, à la spécialisation régionale des productions et à l'industrialisation qui bouleversent les lois du marché et transforment en profondeur le métier de commerçant. En 1848, les États-Unis sont devenus une nation transcontinentale.

3. Des réseaux, un réseau

Chacun des cinq commerçants dont nous avons suivi le parcours constitue son propre réseau, reflet de sa personnalité, à l'image de ses aspirations. Famille ou voisinage, connaissances, relations de clientèle ou de pouvoir, contacts épistolaires, diplomatiques ou religieux constituent une chaîne dont les multiples anneaux créent un réseau de connexions et de fidélités complémentaires, facteur essentiel d'intégration au réseau commercial francophone de la vallée de l'Ohio dont nous proposons la description et l'analyse[123].

L'étude des « réseaux en sciences sociales ne renvoie pas seulement à une mode : [elle] est lié[e] à la volonté de s'intéress[er] au lien social, [et] aux aspects organisationnels. [124]» Les travaux d'Isabelle Rose ont ainsi récemment mis en relation l'itinéraire de l'abbé Odon de Cluny avec les liens personnels qu'il a noués dans différents milieux et utilisent, en vue de la représentation graphique des réseaux, les grilles d'analyse égocentrées. Quelques années plus tôt, Jacques Poloni-Simard avait confirmé l'existence de processus de segmentation et de recomposition des identités sociales en Equateur[125].

Notre outil d'analyse essentiel, la correspondance, nous donne accès à des sources nominatives riches en « traces directes d'interactions, de moments de la vie sociale, bref de réseaux sociaux passés. [126]» Ainsi centrerons-nous notre réflexion sur une période et un espace précis dont il s'agit, pour plus de clarté, de rendre compte de manière lisible et efficace. C'est la raison pour laquelle nous avons opté pour une représentation sous forme de graphes

[122] OPAL Jason M., *Beyond the Farm, op. cit.,* p. 154, trad. MD.

[123] La notion de fidélités complémentaires est largement étudiée par GJERDE J., *The Minds of the West, op. cit.*

[124] LEMERCIER Claire. « Analyse de réseaux et histoire », *Revue d'histoire moderne & contemporaine*, vol. n°52-2, no. 2, 2005, p. 88.

[125] On pourra consulter avec beaucoup de profit leurs ouvrages : ROSE Isabelle, *Construire une société seigneuriale. Itinéraire et ecclésiologie de l'abbé Odon de Cluny (fin IXe-milieu du Xe siècle)*, Turnhout, Brepols, 2008, POLONI-SIMARD Jacques, *La mosaïque indienne. Mobilité, stratification sociale et métissage dans le corregimiento de Cuenca (Équateur) du XVIe au XVIIIe siècle*, Paris, EHESS, 2000.

[126] COLLAR Anna, BRUGHMANS Tom, COWARD Fiona et LEMERCIER Claire, « Analyser les réseaux du passé en archéologie et en histoire », *Les nouvelles de l'archéologie*, 135, 2014, p. 9 et 10.

valués où les liens marqués entre les différents sommets symbolisant les acteurs seront porteurs de l'intensité de la relation existant entre eux[127]. L'épaisseur du trait y sera donc proportionnelle à la qualité ou la fréquence de la relation et le type de relation, matérialisé par la couleur rouge pour les relations professionnelles, bleue pour les relations familiales ou amicales et jaune pour tout appui politique ou pratique, de type « diplomatique ».

Ainsi pourrons-nous mettre en évidence l'existence d'un réseau commercial francophone dans la vallée de l'Ohio entre 1789 et 1815.

3. 1. Le réseau d'Etienne Hus-Desforges

La famille et le réseau relationnel de proximité ou administratif constituent l'essentiel du terreau dans lequel prend racine la correspondance d'Etienne Hus-Desforges. Privé de ressources, le réfugié de Saint-Domingue n'a de cesse de réclamer justice afin de recouvrer ses droits. Il convoque pour ce faire ses anciens voisins du Cap, de Saint-Louis et de la Coupe du Bas, créoles, normands, bretons, comme lui planteurs ou fonctionnaires coloniaux. La vente des maisons du Cap le fait se confronter à la rigueur de l'administration et aux notaires. Le passage à Baltimore consacre l'entrée en lice de deux personnes-ressources d'importance : les consuls Louis Arcambal et Alexis Giraud.

La correspondance échangée avec la famille de La Rochelle met en lumière à la fois les difficultés quotidiennes de l'existence sous le Premier Empire et la générosité du frère d'Amérique auquel on a régulièrement recours. Un réseau à deux vitesses se met alors en place. Les passeurs de lettres, le citoyen Prévôt ou un marin d'un bâtiment bostonien, assurent le contact, tandis que les connaissances ou notables, tels Brossard, Tandebaratz, Garesché et bien sûr Giraud père et fils sont mis à contribution en cas d'urgence.

L'intendant de New-Choupeau entre en contact avec les ouvriers et artisans de Lexington, Welch, Shryock, Harrison et Hucher et place l'argent de Giraud chez le Français Pierre-Dominique Robert et chez Abner Legrand[128]. Le commerçant de Lexington est évidemment en relation constante avec nombre de fournisseurs et de clients, mais l'absence

[127] BEAUGUITTE Laurent, *L'analyse de réseaux en sciences sociales et en histoire: Vocabulaire, principes et limites. Le réseau. Usages d'une notion polysémique en sciences humaines et sociales*, Presses Universitaires de Louvain, 2016, p. 19-21.

[128] A la même époque, Abner Legrand « vend des barres de fer, des moulages, du verre à vitre et de la vaisselle en métal de Pittsburg et propose à tous les citoyens intéressés par l'ouverture d'une autre banque à Lexington de se retrouver chez William Satterwhite pour discuter du bien-fondé d'une telle demande. » *Kentucky Gazette* des 9 janvier et 10 novembre 1806.

de factures ou de livres de compte ne permet pas d'identifier ces derniers. Il en est de même pour la plupart des élèves du professeur de français, vraisemblablement issus de l'élite de Lexington ou des cités voisines. À la fin de sa vie, Desforges, depuis Nashville, confie à sa belle-fille avoir « huit écoliers, en état de converser avec les français qui résident ici où j'ose dire m'être fait une réputation [129]». Et parmi ceux-ci est nommément citée une « Madame Suzane Nurent [ou Vurent], sœur de Mme Bell, qui n'a que 7 mois de leçon [et qui] ne me parle plus que français tout le monde est étonné de ses progrès. [130]»

L'espoir d'un possible retour en France amène Bernardine à recontacter sa famille de Grenoble et intensifie l'échange de correspondance entre son beau-père et la famille de Cognac. On s'efforce de pallier l'irrégularité du service postal en utilisant la filière commerciale bordelaise et l'on a recours aux services du consul Strobelt, du commerçant Rasteau et de connaissances diverses, telles Camille Noël et Laure Fourestier. Un négociant de New York achemine jusqu'à Cognac une lettre de change, preuve de l'existence du commerce des liqueurs entre Charente et Amérique du Nord.

Le règlement du divorce de Bernardine Bertrand est confié en bonne logique aux avocats et hommes de loi établis à Philadelphie. Desforges, quant à lui, contacte régulièrement Etienne Wante, secrétaire en chef de la Commission de versement de l'indemnité aux anciens colons, dont il a fait la connaissance peut-être à Saint-Domingue et assurément à Lexington. Il bénéficie de l'appui de personnes influentes auxquelles il fait appel : Henry Clay, sénateur du Kentucky qui réside à Lexington, James Brown, ministre plénipotentiaire des États-Unis à Paris. Devenue légataire universelle de son beau-père après le décès de celui-ci, Bernardine Bertrand donne procuration à Isaac Cox Barnet, consul américain à Paris, pour« toucher et recevoir […] les indemnités et sommes auxquelles la Constituante peut avoir droit, par suite de la loi du 30 avril 1826 ». Le document est conjointement établi par William Macbean et Waldemard Mentelle, « Notaires Publics en la ville de Lexington [131]».

Les commerçants et élèves de Lexington, dont les noms nous font hélas défaut, constituent, avec la famille de France, les deux points d'ancrage d'un réseau relationnel dont on trouvera ci-après la synthèse.

---

[129] KHSF, *Etienne Hus-Desforges papers, op. cit.*, Etienne Hus-Desforges à Bernardine Bertrand, le dimanche 6 février 1831.

[130] *Ibidem.*

[131] KHSF, *Etienne Hus-Desforges papers, op. cit.*, procuration établie en 1833, sans date précise.

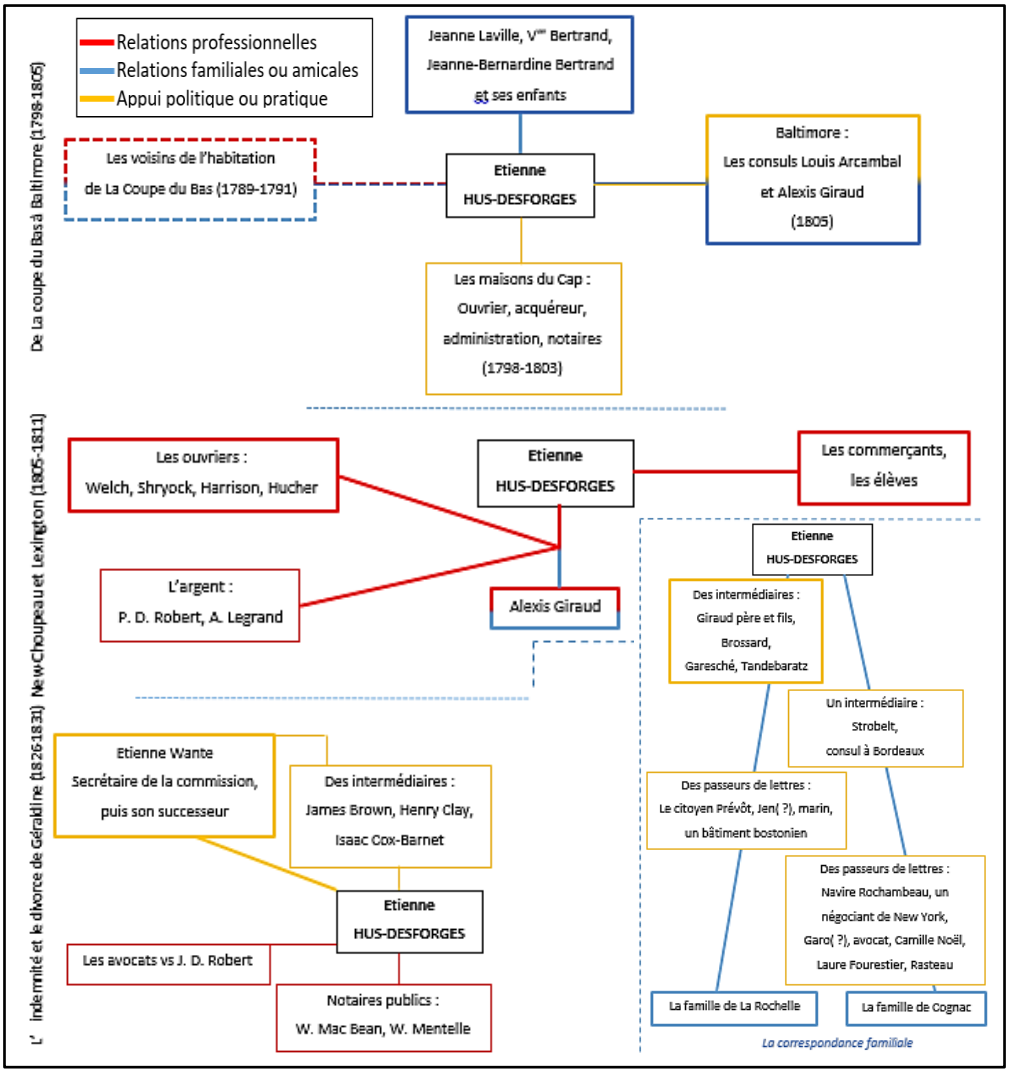


Schéma 11 : Le réseau d'Etienne Hus-Desforges (MD)

3. 2. Le réseau de Waldemard et Charlotte Mentelle

Quoique voyageant seul, Waldemard Mentelle n'est pas démuni quand il quitte Paris. Ses parents ont mobilisé le réseau de leurs connaissances et amis afin que le jeune homme bénéficie d'appuis et de conseils avisés. Clavière et Brissot fréquentent le cercle du géographe et ce dernier, qui revient d'Amérique, n'a pas pu ne pas prodiguer les conseils de circonstance au jeune homme. Muni de lettres de recommandation, Mentelle, une fois sur place, contacte sans beaucoup de succès Pierre Le Gaux et François Dupont Cléry, le beau-frère de Brissot. Il profite, peut-être jusqu'à en abuser, de l'hospitalité des consuls Crèvecoeur et de La Forest, tous deux membres de l'intelligentsia parisienne, comme Edmé Mentelle. Et quand Charlotte Le Clerc embarque en 1793, c'est en compagnie de la famille de l'ambassadeur Genêt venu en Amérique demander le soutien politique et militaire de la jeune république à la France. Au

moment où ils rejoignent Gallipolis, les deux jeunes gens ont donc bénéficié de protections et d'appuis politiques de tout premier ordre.

Le séjour à Gallipolis pour pénible et éprouvant qu'il fût, a laissé aux colons un souvenir ému dont témoigne la lettre adressée quarante ans après les faits à Waldemard Mentelle par Francis Leclercq qui cite les noms de sept compagnons de la première heure et amis fidèles toujours présents à Gallipolis ou à la *French Grant* : « il ne nous reste que M. Bureau, Mr. Devaitit [Devacht ?], Etienne, Dutui [Duteil ?] & Thevenin; au french Grant il ne reste plus que M. Duduit et Vincent. [132] » On trouvera ci-après quelques éléments biographiques à leur propos. La lettre a pour objet l'éventuel versement d'une pension aux Français qui ont participé à la défense du territoire avant la signature du traité de Greenville : Mentelle, en compagnie de Guillaume Duduit et sous les ordres de D'Hébécourt, a œuvré comme espion durant trois ans, et Leclercq et ses amis n'oublient pas leur vieux compagnon :

> « Si le congré passe finalement la loi pour accorder des pensions a ceux qui ont servi contre les sauvages jusqu'au traité de Greenville, je ne vous oublierai pas et vous pouvez compter que je vous enverrai tous les certificats qui vous seront necessaires icy. Nous nous rappelons tous parfaitement que vous faisiez le service regulierement, […]. Quel domage que ce pauvre M. D'Hébécourt soit mort. Son certificat auroit pu vous etre bien utile mais il reste assez de temoins [133]».

QUELQUES COLONS DE GALLIPOLIS :

Francis Leclercq (janvier 1773-novembre 1837) fut greffier du tribunal du comté de Gallia et maître de poste à Gallipolis pendant plus de vingt-cinq ans[134].

John Peter Romain Bureau (mars 1770-mai 1844) fut maître de poste, juge de paix, greffier des cours suprême et commune et membre de la législature. Bureau avait une bonne connaissance du droit. C'était aussi un bon géomètre qui exerça son activité en Ohio et en Virginie-Occidentale. Il prénomma l'un de ses fils Charles Louis *Valcoulon* en hommage à Jean Savary qui traita de nombreuses affaires avec lui.

[132] Les frères Francis Charles et Peter Duteil reçoivent respectivement les lots N° 32 et 37 de la *French Grant*. (DYER Albion Morris, *First ownership of the Ohio lands, op.cit*., p. 84).

[133] Tennessee State Library and Archives, Nashville TN, *Clay-Kenner Family Papers Microfilm*, Francis Leclercq à Waldemard Mentelle, le 28 février 1836.

[134] Sauf mention contraire, les détails biographiques figurant dans l'encadré proviennent du site gallipolis township - Ohio Genealogy Express [Consulté le 19 septembre 2018]. Ce site reprend HARDESTY H. H. (Pub.), *History of Gallia County*, Chicago & Toledo, H. H. Hardesty & Co., 1882.

Joseph Guillaume De Vacht (1761-mai 1844) est né à Ypres en Wallonie. Orfèvre de profession, il recevait des commandes émanant de toute la région. Il reçoit le lot N° 69 de la *French Grant.*

C. Etienne figure sur la liste des ventes effectuées à Paris par la Compagnie du Scioto comme novice[135].

Guillaume Duduit (1770-1836) fit partie, avec Mentelle, des quatre espions qui parcouraient le pays autour de Gallipolis à la recherche des Indiens. Il participa activement à la guerre de 1812.

Nicolas Thévenin (1771-1850) reçoit le lot N° 2 de la *French Grant*[136].

Antoine Claude Vincent (1772-1846), après son arrivée à Gallipolis, envisage d'établir un commerce de bijouterie à La Nouvelle-Orléans avec J. B. Anthiaume qui se suicide, pendant une incursion indienne près de la *Big Sandy*. Il rencontre le futur roi Louis-Philippe en exil, lors de son passage à Marietta en 1797.

François Le Dossu D'Hébécourt (28 juillet 1768-22 novembre 1832) fait la connaissance de Napoléon Bonaparte à l'école militaire. Les deux amis envisagent alors de fonder une colonie en Amérique. Seul d'Hébécourt mettra partiellement le projet à exécution en gagnant Gallipolis où il administre les 24 000 acres appartenant à son cousin Lochet-Duchaînet. Il est nommé capitaine de compagnie le 6 mai 1791 et maître de poste le 1er octobre 1794. Il gagne La Nouvelle-Orléans en 1802, où il ouvre une école[137].

Jean Gabriel Gervais (1764-1824) s'installe définitivement à Gallipolis en 1792. En récompense de son intervention auprès du Congrès en vue de l'obtention des terrains de la *French Grant*, il reçoit une parcelle supplémentaire de 4 000 acres. Il œuvre activement en 1806 au développement du village de *Burrsburg* (l'actuel *Haverhill*) pour lequel il emploie F. Leclercq comme arpenteur. Il vend 200 acres de sa parcelle à l'avocat Pierre-Etienne Duponceau et le reste à un habitant du New Hampshire, Samuel Hunt. Il réside à Gallipolis jusqu'en 1817, puis il rentre à Paris.

Ajoutons encore au réseau de Gallipolis les noms de Rosalie et d'Antoine Saugrain, sans doute leurs amis les plus proches, qui entretiendront avec eux une correspondance suivie depuis Saint-Louis au moins jusqu'en 1841[138].

Une fois installés à Lexington, les Mentelle intègrent brièvement, grâce à leur emploi au Séminaire, l'élite de la cité où ils côtoient Harry Toulmin, Samuel Brown et George Nicholas. Mais c'est finalement la bienveillance de Pierre-Samuel Du Pont de Nemours et les échanges

[135] MOREAU-ZANELLI Jocelyne, *Gallipolis, Histoire d'un mirage américain au XVIIIe siècle*, *op. cit.*, p. 431.

[136] D'après le site http://www.wikitree.com/wiki/Thivenen-1 [Consulté le 19 septembre 2018].

[137] D'après le site http://galliagenealogy.org/French500/d'hebecourt.htm [Consulté le 19 septembre 2018].

[138] C'est à Joseph Favertet que Waldemard Mentelle cède sa parcelle de la *French Grant*. (TULK, *Sunday Herald Leader*, 6 avril1941, trad. MD).

épistolaires avec son fils Victor-Marie qui leur permettent d'établir de multiples contacts et de saisir certaines opportunités. Les affaires de Du Pont nécessitent la consultation de nombreuses personnalités toutes impliquées dans l'administration et la vente des terres, voire dans la spéculation. Face aux adversaires de Du Pont, Orr et Pickett, Mentelle remue ciel et terre : hommes de loi, greffiers, arpenteurs, adversaires et personnalités influentes, dont on trouvera une biographie succincte ci-après, émaillent la correspondance.

PERSONNALITES :

Harry Toulmin (7 avril 1766-11 novembre 1823) a fui son Angleterre natale pour les États-Unis après avoir été persécuté avec ses partisans pour ses convictions religieuses. Arrivé en Virginie en 1793 et recommandé par Thomas Jefferson et James Monroe, il fut élu président du séminaire de Transylvanie (aujourd'hui *Transylvania University*) à Lexington. Ses vues unitariennes, cependant, offensèrent beaucoup de membres presbytériens du conseil des administrateurs et Toulmin fut contraint à la démission. Il est ensuite nommé secrétaire d'État du Kentucky par le gouverneur James Garrard. Il intervient personnellement pour faciliter la vente de terres à Eleuthère-Irénée Du Pont de Nemours qui envisage l'ouverture d'une usine de poudre qu'il établira finalement en 1806 à Wilmington. Après l'expiration de son mandat en 1804, Thomas Jefferson le nomme juge à la Cour Supérieure du district de Tombigbee dans le territoire du Mississippi[139].

Le Dr Samuel Brown, MD, frère de John, sénateur au Congrès, est professeur de chimie, anatomie et chirurgie à la *Transylvania* de 1799 à 1806[140].

Le Colonel George Nicholas fut l'un des rédacteurs de la Constitution du Kentucky en 1792. Il devient professeur de droit à la Transylvania en 1799[141].

John Fowler (27 avril 1756 – 22 août 1840) est membre républicain démocrate de la Chambre des Représentants des États-Unis du Kentucky au Congrès des États-Unis de 1797 à 1807. Après avoir quitté ses fonctions, il a été membre puis président du conseil des administrateurs *(trustees)* de Lexington de 1817 à 1818. Il fut également maître de poste de Lexington, de 1814 à 1822[142]

Le Colonel Robert Patterson, l'un des fondateurs de Lexington, est resté célèbre pour avoir combattu les Indiens Shawnees en décembre 1787[143].

[139] "Dictionary of American Biography, Harry Toulmin". Gale U.S, New York, Charles Scribner's Sons. 1936.

[140] http://chronicles.dickinson.edu/studentwork/biographies/brownS_biography.htm [Consulté le 20 septembre 2018].

[141] KLEBER John E., *The Kentucky Encyclopedia, op. cit*., p. 680-681.

[142] D'après https ://en.wikipedia.org/wiki/John_Fowler_(politician) [Consulté le 20 septembre 2018].

[143] (STAPLES Charles R., *The history of Pioneer Lexington, op. cit*., p. 49).

Benedict Van Pradelles (décédé en 1808) est un ancien soldat né en Flandre qui est arrivé en Amérique vers 1780 et a exploré les terres du nord de l'État de New York. De 1798 à 1801, il est à Lexington, puis il devient notaire à La Nouvelle-Orléans en 1806[144].

ACTEURS DU DIFFEREND DU PONT *Vs* ORR & PICKETT :

Thomas Bodley (1772-1833) servit sous les ordres du Général Wayne et s'installa à Lexington en 1787. Il fut longtemps greffier du tribunal et mourut de l'épidémie de choléra[145].

Higgings est l'arpenteur du comté.

Bientz : la société suisse Pattey, Bientz et C° est établie à Marseille sous le Consulat et travaille, comme d'autres banques suisses, avec les Du Pont de Nemours.

Edmund Thomas est auditeur du Comté et greffier du *land office* du Kentucky de 1798 à 1803[146].

Les principaux adversaires de Du Pont qui lui contestent la propriété des terres sont **Orr et Pickett.**

Young est leur arpenteur[147].

Malgré les difficultés rencontrées, le couple bénéficie du soutien actif de connaissances dont certaines deviennent des relais essentiels dans la constitution de son réseau. Le colonel Hart leur fait bon accueil, Madame Wickliffe leur cède une parcelle à *Rose Hill*, le sénateur et voisin Henry Clay emploie Madame Mentelle pour des travaux de secrétariat, Mary et George Beck reconnaissent ses qualités pédagogiques. Ami de tous les instants, Jean Savary facilite la relation avec un Robert Alexander qui n'est sans doute pas étranger à l'embauche de Waldemard Mentelle à la banque où il fera carrière[148]. Ami de longue date, le Français Pierre-Dominique Robert vend des terres au Tennessee et en Illinois et de la poudre à canon et

[144] D'après http ://founders.archives.gov/documents/Madison/02-10-02-0459 [Consulté le 19 septembre 2018].

[145] D'après https : //books.google.fr/books ?isbn=0806310421, [Consulté le 19 septembre 2018]. *Kentucky marriages records KHS*, p. 222, trad. MD.

[146] HARGREAVES Mary W. M., HOPKINS James F. (éd.*), The Papers of Henry Clay*, vol. 1, Lexington, University Press of Kentucky, 1981, p. 33, trad. MD).

[147] D'APRES JILLSON Willard Rouse, *Old Kentucky entries and Deeds*, Louisville, Filson Club Publications N° 34, 1926, p. 365, Alexander et Benjamin Orr possèdent chacun une parcelle, Geo Pickett, ses enfants ou héritiers, en possèdent au total dix. Par ailleurs les courriers mentionnent une réclamation de J. Donald Morgan et Shyre dont nous n'avons pas retrouvé la trace.

[148] Mentelle figure, en 1824, sur la liste des dirigeants chargés des biens fonciers de la *Bank of United States* de Lexington. (*Journal of the House of Representatives of the Commonwealth of Kentucky*, Frankfort, J. H. Holeman, 1er novembre 1824, p. 395).

possèdera plus de 33 930 acres dans les comtés de Montgomery, Madison, Garrard et Fayette. [149].

Parfois, le hasard d'une rencontre permet au réseau de franchir les rives de l'Ohio. Quand Mentelle est contraint de vendre un cheval, c'est « un habitant français des Illinois » qui le lui achète[150]. À Saint-Louis, outre Charles Gratiot et leurs amis Saugrain, résident de nombreux Français[151]. Et quand David Golay passe par Lexington en 1804, il y rencontre l'agent de Du Pont dont il a fait la connaissance à Vevay, avant de repartir « sur l'Ohio ou il y a un établissement de ses compatriotes, et ou il avait laissé sa famille[152]. Là, il a acheté la plantation d'un de ces Suisses et y est fixé. [153]» Sans doute cette brève rencontre est-elle à l'origine des contacts commerciaux établis entre Waldemard Mentelle et la colonie suisse de Vevay : les deux cépages sélectionnés par Jean-Jacques Dufour : le Cap de Bonne Espérance et le Madère produiront bientôt un vin d'excellente qualité qui garnira l'étal de Mentelle[154].

La correspondance avec Victor Du Pont mentionne enfin les noms de commerçants avec lesquels Mentelle est en affaires. Tenbrook (ou Tornbrook) est à New York, Bickham & Reese, Francis West, Shanes et Gratz, à Philadelphie, les Parker, Jordan, Trotter, Saunders et Tilford à Lexington, tous mentionnés dans le *Directory* de 1806, sur la *Main Street*[155]. Le schéma ci-après propose une synthèse des membres du réseau cités dans la correspondance.

---

[149] STAPLES C. R., *The history of Pioneer Lexington, op. cit*., p. 144. *Kentucky Tax Lists*, Fayette County, 1809.

[150] HLAW, *op. cit.,* C. et W. Mentelle à P. S. Du Pont de Nemours, le 19 novembre 1801.

[151] Rosalie Saugrain épouse en 1816 Henry Von Phull, un homme d'affaires influent à Saint-Louis. Sa sœur, Anna-Maria (1786-1823) est à Lexington entre 1800 et 1818, où elle étudie la peinture chez George et Mary Beck. (CHRISTENSEN Lawrence O., *Dictionary of Missouri Biography*, Columbia and London, University of Missouri Press, 1991, p. 776–777).

[152] Suite à l'acte du Congrès du 1er mai 1802, accordant à la famille Dufour un crédit de douze ans pour le paiement des terres acquises en Indiana, un contrat d'association est rédigé en français le 20 janvier 1803. Mentelle en assure la traduction et déclare au bas du document : « "Je certifie qu'il s'agit d'une traduction quasiment au mot à mot et aussi exacte que possible quant au fond de l'original français. W. Mentelle." (D'après *History of Dearborn, Ohio and Switzerland Counties Indiana*, Weakley, Chicago, Harraman & Co. Publishers 1885, 994-995, trad. MD.

David Golay exploitait auparavant à Rosendall (NY) une ferme appartenant au banquier Etienne Delessert qui envisageait, avec Pierre-Samuel Du pont, l'introduction aux États-Unis des moutons mérinos. Déçu par les termes du contrat, Golay le rompt et en informe V. Du Pont de Nemours. Delessert de même exprime vertement son mécontentement. (HLAW, *Victor Du Pont de Nemours Papers*, W2- 3245, W3-2126, 2157, 2201, 2233, 2317, 364 (nov 1803-juillet 1804).

David Golay rejoindra la colonie en 1804, en compagnie de Louis Gex, de son beau-frère Luc Oboussier, Frederick L. Raymond et Frederick Deserens.
(D'après *History of Dearborn, Ohio and Switzerland Counties Indiana*, *op. cit., ibidem*).

[153] HLAW, *Victor Du Pont de Nemours Papers*, W3-2418, Waldemard Mentelle à Victor Du Pont de Nemours, le 19 nov 1804.

[154] D'après PINNEY Thomas, *a History of Wine in America from the Beginnings to Prohibition*, Berkeley, University of California Press, 1989, p. 107-126.

[155] STAPLES C. R., *The history of Pioneer Lexington, op. cit*., p. 254.

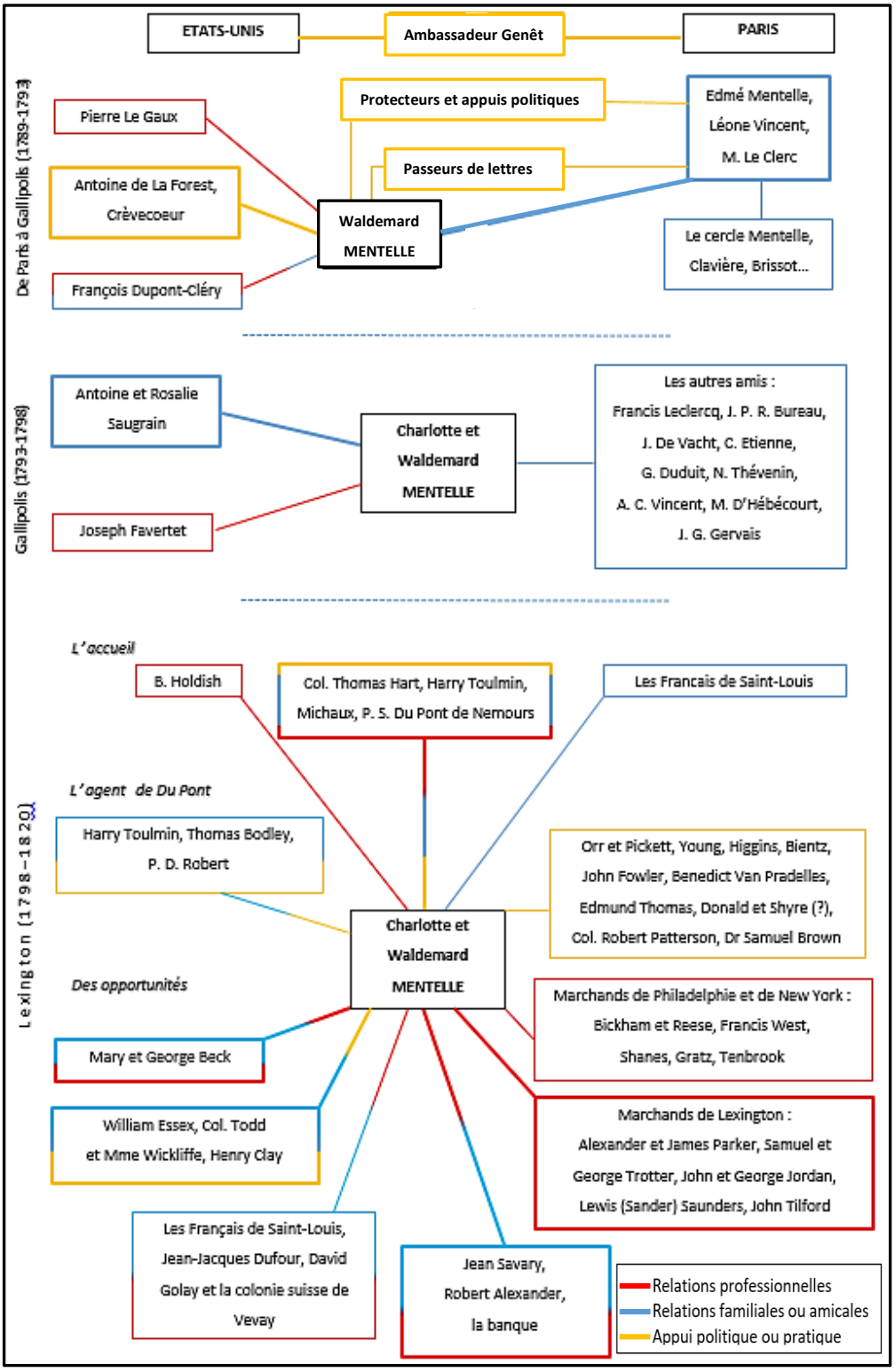


Schéma 12 : Le réseau de Charlotte et Waldemard Mentelle (MD)

Les liens matrimoniaux contractés par cinq des huit enfants de Charlotte et Waldemard Mentelle viendront renforcer et élargir le réseau du couple. Les unions favorisent les échanges et multiplient le nombre des relations. Les Mentelle auront vingt-quatre petits-enfants dont

huit issus d'un couple francophone. Rose et son frère Waldemard resteront célibataires. Elizabeth Mentelle devient Madame Vimont le 5 octobre 1816 : son mari n'est autre que le fils de Louis Vimont, Jefferson Thomas ; le couple aura huit enfants. Cornélia épouse en 1810 Henry J. J. Robert, l'un des fils de Pierre-Dominique Robert. Ce couple n'aura pas de descendance ; Cornélia décèdera prématurément à l'âge de trente-six ans. Mais ce mariage renforce les liens préexistants entre les deux familles et connecte les Mentelle à la société de Lexington. Les deux pères de famille s'adonnent à la spéculation et Henry J. J. Robert succède à Henry Terrasse comme associé du pâtissier français Mathurin Giron en 1811[156]. L'un de ses frères, Peter John, engage des intérêts financiers dans l'affaire qui prospère jusqu'en 1844[157]. Le propriétaire organise régulièrement à l'étage de la pâtisserie des bals très courus de la bonne société, et c'est en 1837 qu'est construit le beau bâtiment de briques qui subsiste encore en partie et dont on trouvera la reproduction ci-dessous.

Photo 12 : La pâtisserie de Mathurin Giron sur Mill Street vers 1880 (Lexington History Museum)

Trois des filles Mentelle épouseront des Américains. Mary épouse le 5 octobre 1837 Thomas H. Clay, l'un des fils d'Henry Clay[158]. Ils auront cinq enfants. Onze enfants naîtront de

[156] Les éléments biographiques concernant Mathurin Giron proviennent du journal *Transylvanian*, Avril 1907, retranscrit dans le *Lexington Herald* du 15 août 1915 par William Kavanaugh Doty, trad. MD.

[157] Le troisième frère, J. D. Robert épouse la belle-fille d'Etienne Hus-Desforges, Jeanne Bernardine Bertrand, dont il divorcera.

[158] Resté célibataire, le seul fils de la famille Mentelle, Waldemard, exploitera quelque temps, avec Thomas Clay, une manufacture de chanvre. La faillite survient rapidement malgré le soutien financier d'Henry Clay. Waldemard Mentelle se consacrera ensuite, avec plus de succès, à la métallurgie. (HEIDLER David S. & Jeanne T., *Henry Clay, The Essential American*, New York, Random House Trade Paperback, 2011, p. 358.

l'union de Lucrétia avec Felix Mc Even, fils d'un colon de Pennsylvanie. Louise épouse, à l'âge de quarante-cinq ans, Griffin P. Theobald, un habitant et commerçant de Lexington privé de l'usage de la parole ; le couple n'aura pas d'enfant.

Les filles de Waldemard et Charlotte Mentelle ont su rester fidèles à leurs racines et intégrer la culture de leur pays d'adoption. Cette acculturation est particulièrement sensible dans le choix des prénoms donnés aux enfants par leurs parents : les prénoms français sont souvent hérités de ceux des ascendants, grands-parents, oncles ou tantes, comme il est traditionnellement d'usage : ainsi en est-il des prénoms Mary, Charlotte, Waldemard, Elizabeth, Felix, Henry, Louis, Lucrétia, Rose-Victoire ou Thomas. D'autres prénoms sont déjà sensiblement américanisés, voire abrégés : Lizzie ou William (on sait qu'en Amérique Waldemard Mentelle était connu sous ce prénom). Edward, John, Oliver et Malcolm sont peut-être des prénoms portés par d'autres membres des familles Mc Even ou Vimont. Un hommage appuyé est rendu à Franklin par le couple Mc Even qui prénomme ainsi son fils aîné. La cohésion du réseau français de Lexington est bien évidemment renforcée par ces mariages endogames ou transnationaux et soulignée par le tableau proposé ci-après[159].

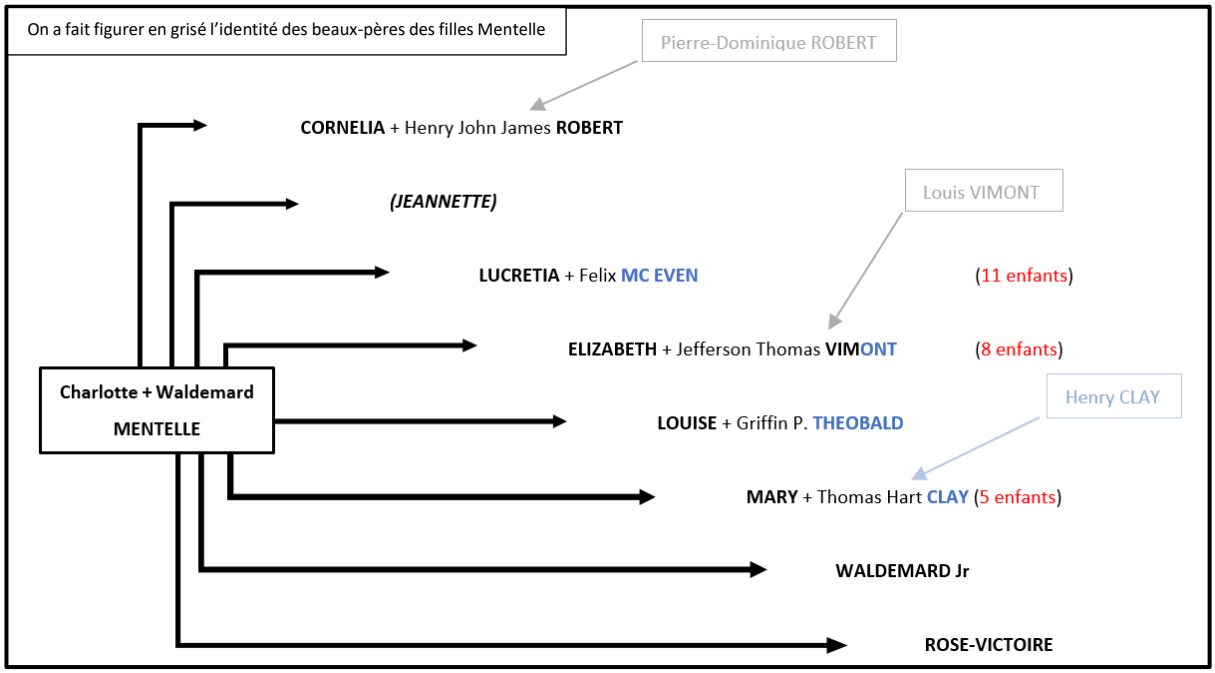
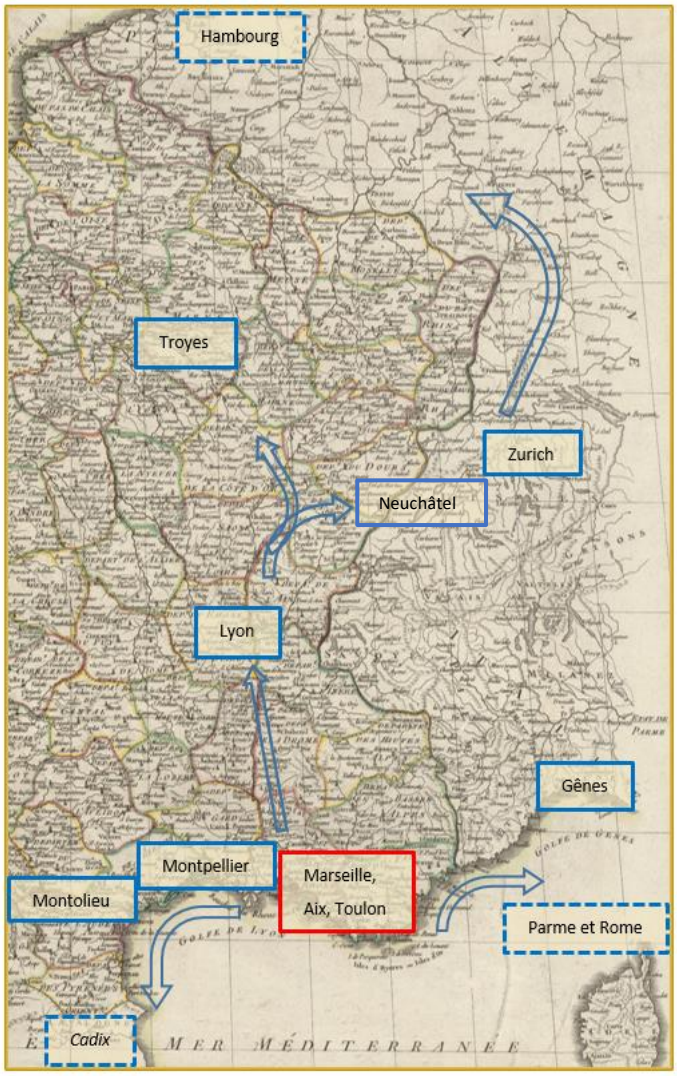


Tableau 30 : La descendance de Charlotte et Waldemard Mentelle (MD)

[159] Le tableau récapitulatif a été réalisé à partir des renseignements fournis par la consultation des *Papers of Henry Clay*, Hargreaves ed., Lexington, 1981, du *Kentucky Genealogist* et des sites find a grave.com, rootsweb.com, et ancestry.com [Consultés entre le 22 et le 25 mars 2017].

3. 3. Le réseau des frères Tarascon et de Jean-Jacques Audubon

Louis Tarascon, bientôt associé à son frère Jean-Antoine et à De Cormis, est en contact permanent depuis Marseille avec la société Berthelin et Fromageot, une dynastie familiale troyenne versée dans le commerce des draps et de la toile. L'activité commerciale s'articule en outre autour de trois grands pôles : les vallées du Rhône, de la Saône et du Rhin, jusqu'à Lyon, la Suisse et Hambourg, le Languedoc-Roussillon et l'Espagne (où les frères Terrasson sont établis à Cadix) et la région de Marseille jusqu'à Gênes et l'Italie. La carte ci-contre présente l'essentiel du réseau commercial des Marseillais.



Carte 42 : Les contacts commerciaux de la société Tarascon depuis Marseille cités dans la correspondance étudiée (extrait de la carte : « Le Royaume de France divisé en 83 départemens, C.E. Delamarche, 1790, BNF)

Les deux frères sont donc partie prenante du réseau marseillais avant leur départ pour Philadelphie. Ils sont régulièrement en contact avec de nombreuses maisons parmi lesquelles on remarquera la présence de la société La Flèche et Rafinesque, Rafinesque dont le fils Constantin ne se départira jamais de l'amitié qu'il porte à Tarascon, et le nom de Victor Ventre, qui signera le certificat rayant Louis Tarascon de la liste des émigrés en 1795[160].

Une fois installé à Philadelphie, tout en préservant ses contacts avec l'Europe, Tarascon veille à élargir son réseau localement d'abord, puis plus largement. Berthoud et Brugière

[160] Rappelons ici la lettre poignante écrite par Louis Tarascon à Rafinesque peu après le suicide de son frère. Les maisons Beaussier et Ventre, Jean, Rafinesque, Audibert et Roux, entre autres, participent à l'Assemblée Générale du Commerce, le 18 septembre 1790 (TEISSIER Octave, *La chambre de commerce de Marseille*, Marseille, Barlatier & Barthelet, 1892, p. 401-402).

repèrent le long de l'Ohio et jusqu'à La Nouvelle-Orléans les maisons susceptibles de partager un partenariat : les Gratiot et Chouteau de Saint-Louis, les Dutilh de la Havane, les Borie et Laguerenne, Bousquet, Garesché, Donath et Mazurié ou Notnagel et Montmollin de Philadelphie, comptent parmi les investisseurs possibles dans le projet d'installation d'un chantier naval à Pittsburg[161].

A Pittsburg, les frères Tarascon et James Berthoud s'entourent de collaborateurs précieux et compétents en la personne de Mc Cutcheon, Mc Keever et O'Hara. Mais c'est à Shippingport et Louisville que le réseau prend véritablement sa dimension maximale. Nos Français ne sont pas les premiers à s'installer à Louisville. Depuis 1782, les Nantais Jean Antoine Honoré et les frères Tardiveau y vendent et achètent fourrures, farine et terrains[162]. Et quand les frères Tarascon épousent à Philadelphie, respectivement le 10 avril 1800 et le 1er juillet 1802, les sœurs Bertrand de la Pointe dont les parents ont disparu lors des évènements de Saint-Domingue, ils donnent à leur réseau une nouvelle dimension, d'ordre familial, qui va encore s'élargir, car John de Colmesnil, le cousin des sœurs de la Pointe, récemment devenues les dames Tarascon, épouse Elodie, la fille de Jean-Antoine Honoré[163]. Le frère d'Elodie Honoré, Francis, s'associera quelque temps avec Joseph Barbaroux qui administrera temporairement le moulin des Tarascon[164].

Par ailleurs, en épousant Eliza Bakewell, Nicholas Berthoud devient le beau-frère d'Audubon qui intègre indirectement le réseau en s'associant brièvement et successivement

[161] Issu d'une famille suisse originaire de Saint-Blaise dans le canton de Neufchâtel, Jean Frédéric de Montmollin (1763-1823) devient citoyen américain en 1787 et fonde sa société avec Notnagel en 1793. https://www.myheritage.com/names/hannah_phile [Consulté le 23 septembre 2018].

[162] Jean-André Honoré et Barthélémi Tardiveau s'installent près des chutes de l'Ohio en 1781, vendent des fourrures, ravitaillent en farine les troupes de George Rogers Clark et sont parmi les premiers à établir des relations commerciales avec la Nouvelle Orléans. Le fils de Jean-André Honoré possède *l'Hécla* en copropriété avec Joseph Barbaroux ; son petit-fils, Henry, envisage de s'associer à l'entreprise. https://www.onegreatfamily.com/fh/Francis-Honore/552105644 [Consulté le 20 juin 2016] et KLEBER John J. *The Encyclopedia of Louisville*, Lexington, U. P. K., 2015, p. 321-322, trad. MD.

[163] Né en 1787 à Saint-Domingue où son père possédait deux plantations et 2 500 esclaves, John D. Colmesnil en est chassé en 1791. Il vend durant un temps de la farine à La Havane et rejoint ses cousins par alliance à Louisville où il se consacre durant trente ans à un florissant commerce sur la rivière Ohio. En 1826-1827, c'est l'un des *trustees* de Louisville. Il contribuera à l'ouverture de la banque du Kentucky en 1834. Il meurt en 1871. (D'après CRUTCHER Lawrence M., *George Keats of Kentucky, A Life*, Lexington, University Press of Kentucky, 2012, p. 217-218).

[164] D'après les sites [Consultés le 23 septembre 2018].https://www.wikitree.com/wiki/Bakewell-17, https://www.ourfamtree.org/.../Jean- Antoine...Tarascon/p416851, https://www.onegreatfamily.com/fh/Francis- Honore/552105644, https://bullittcountyhistory.org/bchistory/colmesnil.html, https://www.ourfamtree.org/browse.php/Nanina...de.../p416862.

à Henderson avec deux de ses beaux-frères, Nicholas Berthoud et Thomas Bakewell. Les tableaux généalogiques présentés ci-après clarifient les relations familiales.

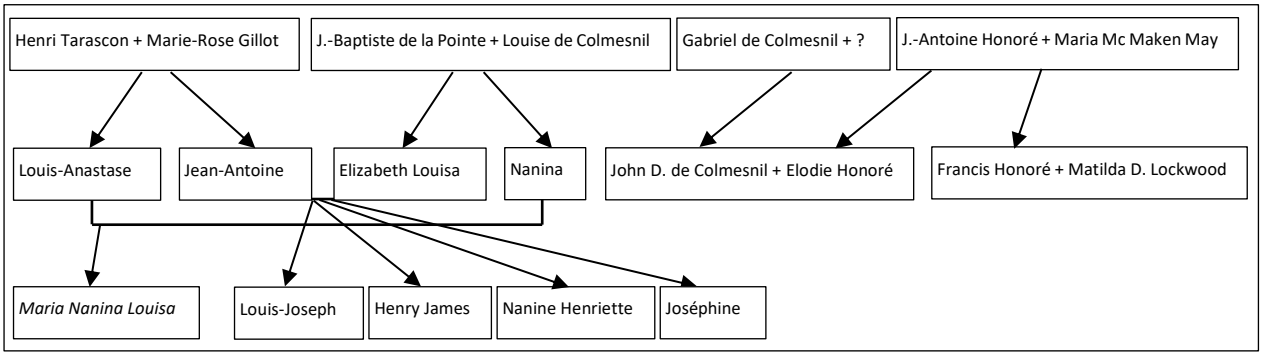


Tableau 31 : Arbre généalogique simplifié des familles Tarascon, de la Pointe, Colmesnil et Honoré, d'après les sites généalogiques précédemment cités (MD)

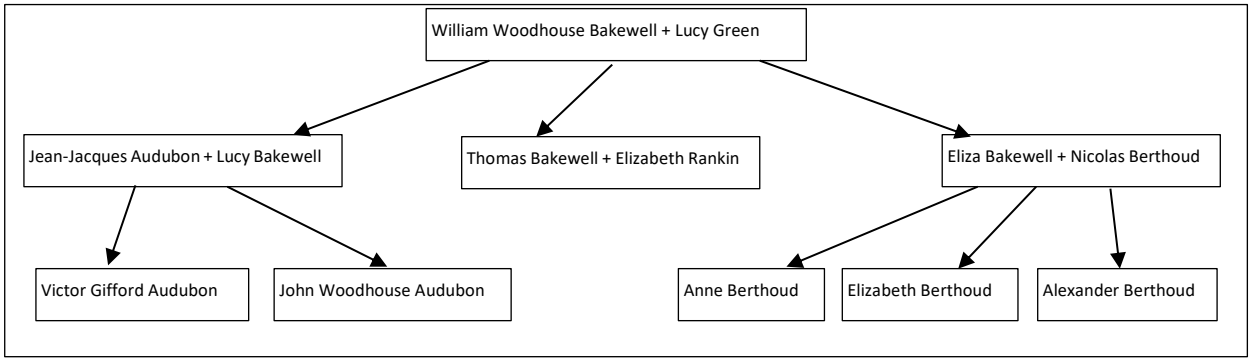


Tableau 32 : Arbre généalogique simplifié des familles Bakewell, Audubon et Berthoud, d'après les sites généalogiques précédemment cités (MD)

Avec le développement de l'entreprise à Shippingport, le réseau incorpore naturellement de nombreux commerçants américains qui collaborent avec les frères Tarascon, les Berthoud ou Jean-Jacques Audubon. La position sociale de Louis Tarascon l'amène par ailleurs à côtoyer ou à faire appel à des personnages d'importance. En octobre 1816, rappelons-le, Benoît-Joseph Flaget, évêque de Bardstown, en tournée dans son diocèse, s'arrête chez les Tarascon et y fait la rencontre du général Lefèbvre-Desnouettes. En 1824, le projet de percement d'une route à travers les Rocheuses est soumis à Thomas Jefferson, alors retiré à Monticello, et c'est au Président Jackson en personne que Louis Tarascon confie en 1836 ses vues éducatives pour l'Ouest américain[165]. Restent les deux créanciers principaux, Joseph Donath et Jean-Jacques Mazurié et leur avocat Leslie Comb qui complèteront durant

[165] FHSL, *Tarascon papers*, A/T 177, L. Tarascon à T. Jefferson, le 3 juillet 1824, à Andrew Jackson, le 20 octobre 1836.

une longue décennie, entre 1823 et 1834, le réseau social des Tarascon[166]. Le tableau ci-après propose une synthèse du réseau à Pittsburg et à Louisville.

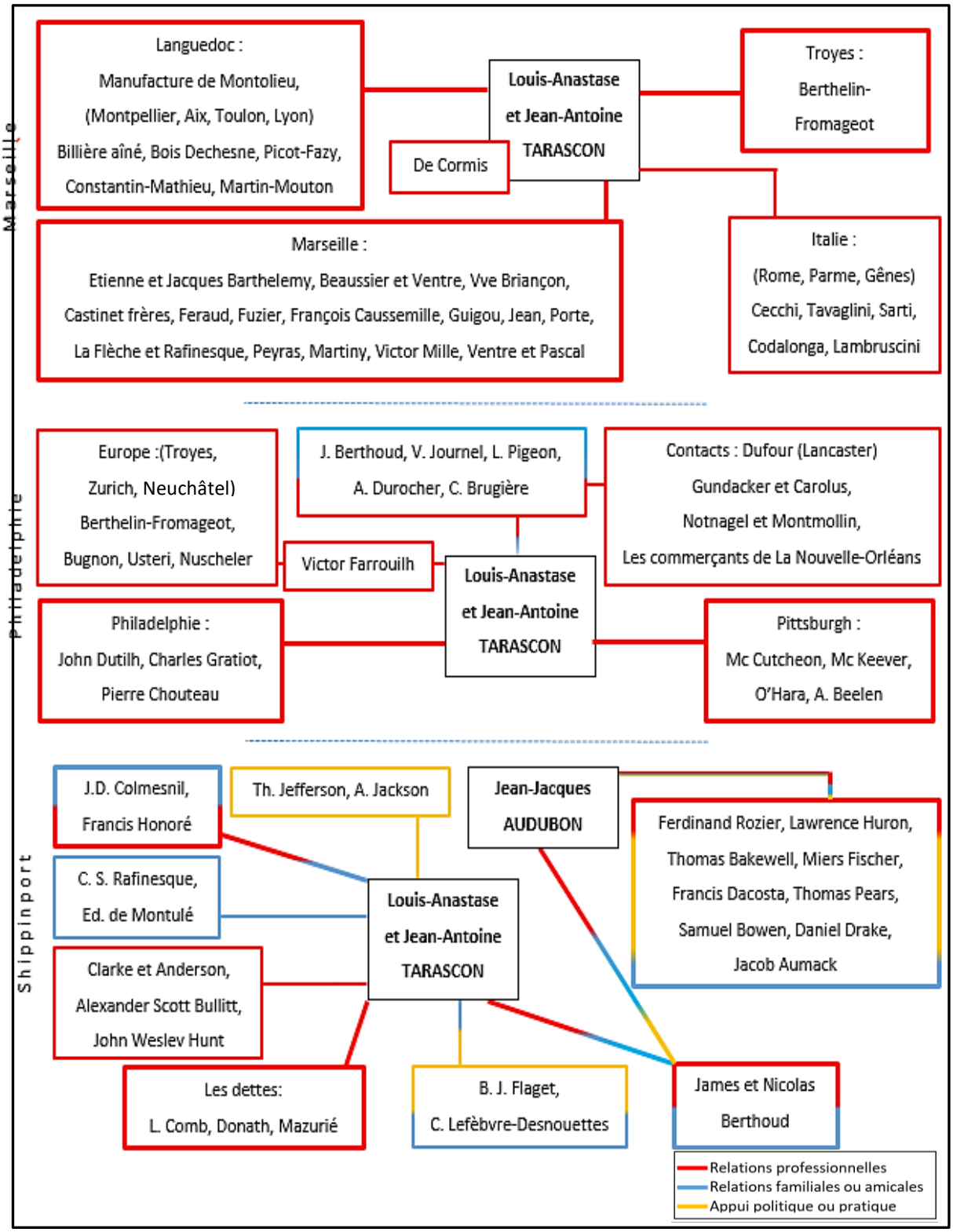


Schéma 13 : Le réseau des frères Tarascon et de Jean-Jacques Audubon (MD)

[166] La correspondance du juge Cadwalader conservée à Philadelphie contient des courriers relatifs à l'affaire qui remontent à 1823. HSP, *Cadwalader Collection*, Donath à Philips, 12 août 1823.

3. 4. Le réseau de Jean Savary

De Lyon à Gallipolis où le Lyonnais s'éteindra, le réseau de Jean Savary est le plus riche et le plus complexe de ceux que nous avons étudiés, sans doute en raison de son tempérament extraverti et de son intense activité. Depuis Philadelphie, il donne procuration à son beau-frère Joseph Bourne et à sa sœur Anne pour servir ses intérêts concernant les parts qu'il possède dans la société d'assèchement des marais de Bourgoin, la vente de la propriété indivise d'Arc-en-Barrois avec Thomas Desvignes acquise du citoyen Aimé de La Roche, directeur du *Journal de Lyon* et la succession de sa grand-mère Madame veuve Savary[167]. Etabli le 30 juillet 1801, l'acte permet d'éclaircir en partie les liens familiaux unissant les différentes personnes citées. Jean Savary et sa sœur Anne ont pour parents Philippe-François Savary, agent de change à Lyon, et Anne Henry. Anne Savary est l'épouse de Joseph Bourne, un peintre sur soie réputé, lié par sa mère à Thomas Desvignes[168]. Le tableau ci-après propose une reconstitution partielle de la généalogie de Jean Savary.

Document 48 : Autoportrait de J. Bourne (photo Sylvain Pretto, MTMAD, Lyon)

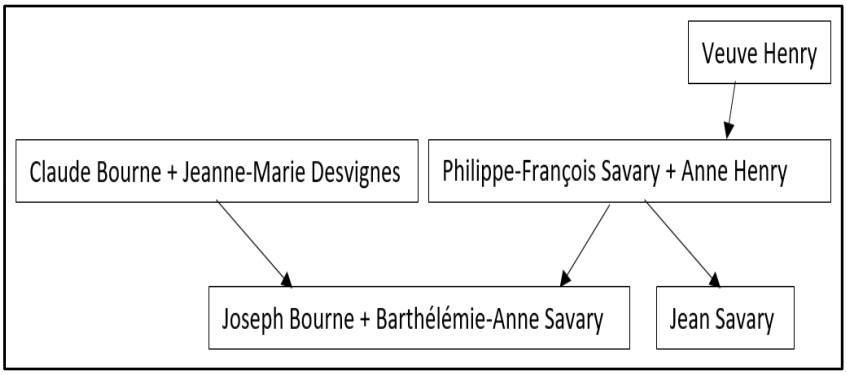


Tableau 33 : Généalogie partielle de Jean Savary (MD)

L'acte notarié, établi à Philadelphie, porte en outre les noms des deux témoins, Patrick et Richard Gernon. D'origine irlandaise, la famille Gernon est largement impliquée dans le commerce entre Bordeaux et les États-Unis[169]. À la suite de leur père Christophe, cinq des six

[167] KHSF, *Savary papers 2006M01*, SC MSS93, pouvoir du 30 juillet 1801.

[168] Fils de Claude Bourne, marchand négociant, et de Jeanne-Marie Desvignes, Joseph Bourne (1740 ?-1808) épouse Barthélémie-Anne Savary, fille de Philippe-François Savary, agent de change, et d'Anne Henry, en mars 1776. Il exerce comme peintre sur soie et dessinateur d'ameublement, fournissant, avec la famille Charton, une grande partie du garde-meuble royal. Le Musée des Tissus et des Arts Décoratifs de Lyon garde son autoportrait. « Joseph Bourne », Lyon, MTMAD, www.mtmad.fr, [Consulté le 6 octobre 2017].

[169] Sur la famille Gernon, on pourra consulter MARZAGALLI Silvia (dir.), « Les commissionnaires bordelais et la réception des navires américains », *Bordeaux et les États-Unis, 1776-1815. Politique et stratégies négociantes dans la genèse d'un réseau commercial*, Paris, Droz, 2015, p. 343-385. Sous la référence *Gernon & Keating papers,*

enfants exercent le métier de commerçant. Marie-Anne et son mari Annibal Brossard sont à Pons, Christophe, dans le Béarn, John à Bordeaux et à Philadelphie, Patrick à Baltimore, Richard à Richmond puis, lui aussi, à Philadelphie, où Savary fait sa connaissance.

Avant même son départ, Jean Savary côtoie le milieu des affaires lyonnais et connaît vraisemblablement les familles Terrasson et Gallatin dont les anthroponymes figurent, au même titre que le nom de son père Philippe-François, sous la rubrique « Agents de changes, banque et marchandises » de l'*Almanach astronomique et historique de la ville de Lyon pour l'année 1775*[170]. On sait que c'est en tant que représentant et agent de la société Coulougnac, elle-même en relation avec la maison Pierre Penet, Dacosta frères et le réseau commerçant nantais qui ravitaillent, sous la houlette de Benjamin Franklin et de Le Ray de Chaumont, les Insurgents américains sans être payé en retour par l'État de Virginie, que Jean Savary gagne l'Amérique[171]. Ce départ doit sans aucun doute beaucoup aux multiples relations qu'il a pu précédemment nouer au sein des réseaux lyonnais, nantais et suisse.

Dès son arrivée, Savary veille à ce que les États-Unis et la Virginie s'acquittent de leurs devoirs envers ses créanciers, Jean-Jacques Coulougnac et René Rapicault, un Français installé à Sainte-Geneviève[172]. Le contrat liant Rapicault aux États-Unis est légué, pour solde d'une dette antérieure, au lyonnais Henry Louis Charton qui le transfère à son tour au bénéfice des frères Terrasson devant Peter Stephen Duponceau, notaire public[173].

N° 232, l'*Historica*l *Society of Pennsylvania* conserve l'abondante correspondance échangée entre les membres de la famille Gernon et John Keating entre 1805 et 1829.

[170] L'*Almanach astronomique et historique de la ville de Lyon et des provinces de Lyonnois, Forez et Beaujolois pour l'année 1775*, Lyon, Aimé de la Roche, 1775, p 145 mentionne « Savary, Doyen, rue Saint Marcel, Terrasson, rue Lafont et Gallatin, quai Saint Vincent ».

[171] Jacques Donatien Le Ray de Chaumont héberge Franklin durant son séjour en France. Son fils, est à l'origine de la fondation de la colonie de *Castorland*. Outre la maison de Nantes dirigée par René-Julien, la famille Dacosta est établie à Bordeaux, Rennes, Paris et Saint-Domingue. André-François (Francis) Dacosta exploitera avec Audubon et Rozier le domaine de *Mill Grove*.

[172] L'inventaire des archives de Sainte-Geneviève signale, p. 410, la présence de 14 dossiers microfilmés au nom de René Rapicault qui, avant de s'établir à Sainte-Geneviève, est passé par La Nouvelle-Orléans et Philadelphie. https://shsmo.org/manuscripts/columbia/c3636.pdf [Consulté le 26 septembre 2018], *Journal of the House of Delegates*, *Virginia General Assembly* 1828, [Consulté le 24 septembre 2018].

[173] Linguiste notoire, Peter Stephen Du Ponceau est né à St Martin de Ré, en France, le 3 juin 1760. En 1777, il accompagne le baron von Steuben lors de la Révolution américaine. Il devient par la suite avocat à Philadelphie et fut membre de l'*American Philosophical Society*, de l'*Historical Society of Pennsylvania* et de la *French Benevolent Society of Philadelphia.* Il meurt en 1844. LCP*,* Introduction aux *Peter S. Du Ponceau Papers, 1787-1844*. Les 21 novembre et 18 décembre 1788, Savary, représentant Rapicault, réclamera en son nom à la Chambre des Représentants de Virginie, mais sans succès, des intérêts pour des dettes contactées lors de la Guerre d'Indépendance. *Virginia. General Assembly. House of Delegates*, 1828. 21 novembre et 18 décembre 1788.

Le réseau des Lyonnais de Virginie intègre le réseau de la banque et du commerce suisses grâce à la rencontre de Savary et d'Albert Gallatin à Boston, en 1783 et au mariage de Louis Abraham Pauly avec la sœur de Sophia Allègre, qui fera de ce dernier le beau-frère d'Albert Gallatin[174]. Louis Pauly est venu, lui aussi, réclamer son dû auprès de l'État de Virginie. Agissant au titre d'agent de Penet, il a utilisé ses propres fonds pour acheter du matériel militaire et en appelle à Robert Livingston, alors Secrétaire au Bureau des Affaires Etrangères, qui défend sa cause auprès de l'Assemblée :

> « J'ai l'honneur de vous faire tenir ci-joint une traduction d'un mémoire de Lewis Auby que le docteur Franklin m'a transmis avec une lettre du comte de Vergennes qui l'accompagne, que je vous prie de soumettre à votre communauté afin de lui accorder selon toute probabilité le dédommagement qu'il réclame, si l'état de ses comptes avec M. Pennet le permet [175]».

Et quand son frère Charles projette de s'installer au Kentucky, Savary rédige une lettre de recommandation à l'intention de Robert Alexander :

> « Je prends la liberté de vous recommander Mr Ches Pauly le frere de celuy que vous avéz connu a Richmond, il va dans Kintockey pour tenter fortune et comme c'est un garçon fort honnete qui ecrit passablement le francais & L'allemand, qui a des connoissances en agriculture et en Jardinage je l'ay encouragé a suivre son projet d'etre utile a quelque riche planteur & d'acquerir par son travail et ses epargnes quelque terre a bon compte. [176]»

Le recours à la lettre de recommandation, on s'en souvient, est le passage obligé d'une insertion réussie, du moins facilitée, dans la société et les réseaux américains. Amis ou connaissances, diplomates, ambassadeurs, consuls ou fonctionnaires jugés dignes de recevoir et d'honorer la confiance du voyageur figurent en bonne place dans la liste des personnes à contacter établie par François Furstenberg, liste à laquelle l'historien ajoute : « Banquiers et

[174] Le *Sims index to land grants in West Virginia,* West Virginia Auditor's office, 1952, 1956, réimpr 2003, Baltimore, Genealogical Publishing C°, p. 281 288, 292 et 293, porte les noms de Gallatin de Valcoulon « Savory » et de La Gourge et Charton. Pauly épouse Jane Allègre le 7 mars 1785. https://www.findagrave.com/memorial/138038677/jane-allegre [Consulté le 24 septembre 2018].

[175] http://founders.archives.gov/documents/Madison/01-06-02-0111 [Consulté le 24 septembre 2018], trad. MD. L'État de Virginie semble avoir partiellement remboursé les pertes financières de Pauly. (*Virginia Gazette*, 12 mars 1785).

[176] KHSF, 2006M01, SC MSS93, *John Savary Papers,* Savary à Alexander, sl, sd.

marchands [qui] constituent également des solutions acceptables. [177]» Ainsi voit-on se tisser, à partir de *George's Creek* et de *New Geneva,* un réseau réunissant des Français pour la plupart originaires de Lyon ou des alentours, de Suisse, ou établis sur la Mer du Nord, tels Camille Agniel, Nicholas Dubey, Dominique Audibert ou Etienne Dutilh.

Originaire de Besançon, **Camille Agniel** (1777-1861), avant de gagner le Kentucky en 1811, épouse en 1796 Anne Suzanne « Louise » Antoinette Gex, la fille de Louis Gex Oboussier (1761-1845), un suisse francophone qui rejoindra la colonie de Vevay. Après le décès de sa première épouse, Gex, se remarie en 1812 avec Marianne, la fille de David Golay. Gex et sa femme quittent Vevay en 1826 pour la colonie de New Harmony (Indiana), fondée par le millénariste allemand George Rapp, avant d'être rachetée en 1814 par Robert Owen, un utopiste et socialiste réformiste. Louis Tarascon se rend à Harmony en 1826 pour des raisons purement commerciales[178]. Après la dissolution de la colonie en 1829, Gex demeurera à New Harmony jusqu'à sa mort. Une lettre du 18 août 1843 confirme la présence de la famille Agniel à New Harmony à cette date[179].

En 1786, **Nicholas Dubey**, un entrepreneur suisse de Philadelphie, achète à Gallatin et Savary un terrain situé près de la Kanawha, qu'il paie avec un lot de dentelles. Projetant d'y fonder une colonie suisse, il demande, le 11 septembre 1788, l'avis de George Washington sur la qualité de la terre. Celui-ci lui répond fort aimablement[180].

Etienne Dutilh (1748-1810) s'établit comme marchand à Londres et à Rotterdam avant d'immigrer à Philadelphie en 1783 où il fonde la société Étienne Dutilh & C°. En 1790, il s'associe à John Gotlieb Wachsmuth. La nouvelle société se consacre au commerce entre les Antilles, l'Amérique du Nord et l'Europe. Vers 1797, Wachsmuth et Dutilh dissolvent leur partenariat et Wachsmuth s'associe à John Soullier jusqu'en 1814. Étienne Dutilh meurt en 1810. Wachsmuth épouse sa veuve et résidera à Germantown jusqu'à sa mort en 1826[181].

[177] FURSTENBERG François, *op. cit*., p. 137, trad. MD. Charles Pauly épouse Elizabeth Rowland, vraisemblablement la sœur de Rosanna Rowland, la femme de Louis Vimont. https://www.myheritage.com/names/joseph_pauly [Consulté le 26 septembre 2018]. Dans une de ses lettres à Badollet, Gallatin confirme la présence d'un 3ème frère, Joseph : « Dis à Pauly que son frère se porte bien […] ; son frère Joseph va revenir pour le joindre et prendre la tann-yard que Maesh quittera. » ADAMS Henry, *The life of Albert Gallatin*, Washington, Lippincott & C°, 1879, p.71, Gallatin à Badollet, le 4 mai 1789.

[178] FHSL*, Barbaroux Family Papers*, SC30, J. Barbaroux à Martin-Picquet, le 25 janvier 1826.

[179] KHSF, *Savary papers*, Savary à Alexander, le 9 juillet 1812 et https://www.ancestry.com/family-tree/person/tree/61425493/person/36182587016?ssrc= [Consulté le 5 octobre 2017] et

[180] http://founders.archives.gov/documents/Washington/05-01-02-0006 [Consulté le 24 septembre 2018] et KHF, *Savary papers*, Comptes Savary-Gallatin du 6 juillet 1789.

[181] HSP, Introduction aux *Dutilh and Wachsmuth papers*, 1704-1859, trad. MD.

Héritier d'une puissante maison de commerce et d'armement protestante de Marseille, **Dominique Audibert** (1736-1821), originaire de Gex, développe des relations commerciales avec les États-Unis. Dans une lettre en date du 28 novembre 1780, Catherine Pictet recommande à Gallatin d'adresser son courrier à « M. Dominique Audibert, rue de Grignan à Marseille ». Les deux Suisses sont donc très tôt en relation. Elu député de la Chambre de Commerce de Marseille de 1787 à 1791, puis député de Marseille au Conseil général du Commerce en 1803, Audibert organise un comité permanent à Paris dans le but de réinstaurer la franchise du port de Marseille. Mais Napoléon continuera à soumettre la cité au régime de l'entrepôt, ce qui contribua au déclin de ses activités durant l'Empire[182].

Les *Lettres de Catherine Pictet* à Gallatin signalent plusieurs Genevois qui émigrent outre Atlantique dans les années 1790 et collaborent avec Gallatin à la fondation de *New Geneva* : Jean Salomon Fazy (1738-1794?), James Odier qui s'associera plus tard avec les frères Bousquet et lié aux banquiers Bidermann et Bientz, futurs associés des du Pont de Nemours, Louis Bourdillon, peut-être un des fils de Bénédict Bourdillon (1710-1745), pasteur à Annapolis (Maryland) puis à Baltimore, Jean Louis Duby (1764-1849), pasteur à New-York, qui reviendra à Genève en 1797, Alexandre Crom dit Couronne (1760-1829), maître au Collège, démis à la Révolution qui reviendra à Genève et sera réintégré en 1797, Jacques Louis Salomon, né en 1762, de Marcols en Vivarais, qui émigre aux États-Unis en 1794, où il fut fonctionnaire au Trésor, Jean Antoine Cazenove (1770- ?), qui épousera en 1795 Marie Hogan, de Philadelphie, et son frère Antoine Charles (1775-1842), qui sera consul de Suisse à Philadelphie. Ajoutons-y encore un certain Perrin, qui, en mai 1789, « vient de repartir pour France » et que Vanuxem dit à Savary avoir rencontré en 1803[183].

Savary et Gallatin mettent un terme à leur partenariat en 1789 et le Lyonnais développe alors son activité spéculative et commerçante dans la haute vallée de l'Ohio avant de, plus tard, gagner le Kentucky. À Gallipolis, il prend en amitié Louis Vimont, fait la connaissance des Mentelle et entre en contact avec Romain Bureau, Jean-Gabriel Gervais et William Mérimée. En liaison avec James Vanuxem et les frères Bousquet, il administre les terres de nombre de

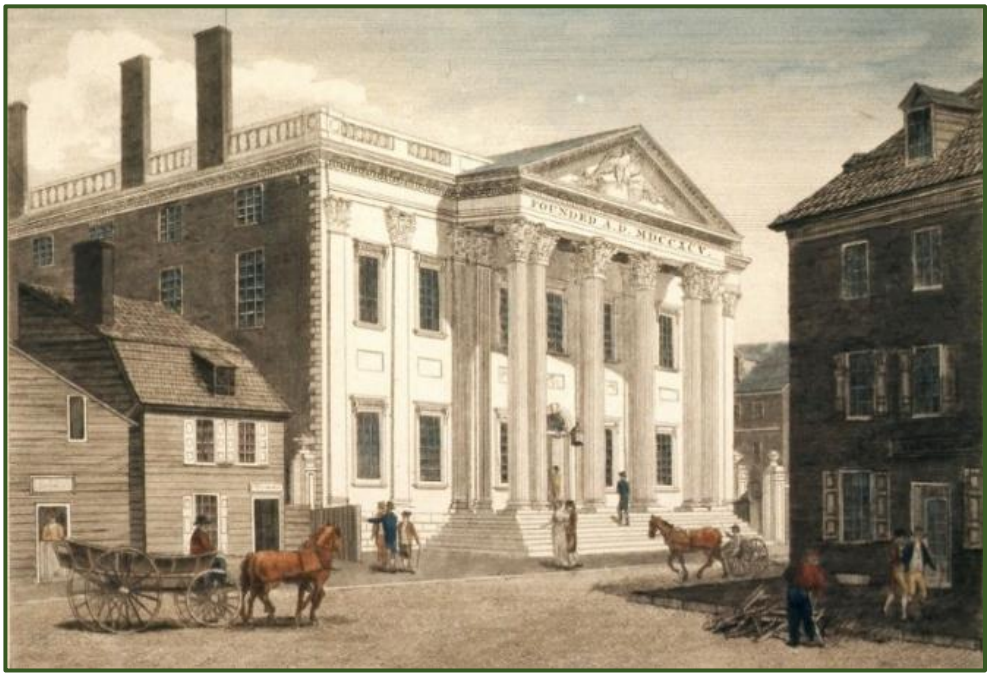
[182] LÜTHY Herbert, *La banque protestante en France: de la révocation de l'Édit de Nantes à la Révolution*, Volume 2, Paris, S.E.V.P.E.N, 1959, p. 90 et les *Lettres de Catherine Pictet à Albert Gallatin*, (1780-1794), Fondation des archives de la famille Pictet à Genève, C. Pictet à A. Gallatin, le 28 mai 1780.

[183] *Lettres de Catherine Pictet à Albert Gallatin*, (1780-1794), Fondation des archives de la famille Pictet à Genève, p. 68, 69 et 73, ADAMS Henry, *The life of Albert Gallatin*, Washington, Lippincott & C°, 1879, p. 71, Gallatin à Badollet, le 4 mai 1789 et KHSF, *Savary papers*, Vanuxem à Savary, le 28 janvier 1803.

compatriotes établis en Amérique ou à Saint-Domingue, parmi lesquels Etienne Wante, Jean-François Torris, Amable Plique, les frères Terrasson, les frères Gernon, et les Du Pont de Nemours dont Mentelle est l'agent[184]. Ses nombreuses activités l'empêchent cependant de veiller au plus près aux intérêts de Du Pont :

> « Je ne peux rien repondre à Monsieur Dupont de Nemours à l'égard de son tract de terre dans cet État cy, dont il m'entretient. […] Je suis venu il ya 2 jours et repars pour le sud precipitament. Je ne pourray aller à Lexington que le mois p^{r} et je luy ecriray alors. [185]»

Les possessions de Stephen Girard sont par ailleurs un grand sujet de préoccupation pour Savary qui doit rendre des comptes à un Vanuxem très incisif à l'égard du financier qui a ouvert sa propre banque, dont on trouvera une reproduction ci-après, après l'expiration de la charte de la Première Banque des États-Unis :



Document 49 : La banque de S. Girard sur la 3è rue de Philadelphie (gravure de William Birch & Son, 1799)

[184] Savary a vendu des terres situées en Ohio, en Virginie et au Kentucky à Richard (et peut-être Patrick) Gernon. Les noms de Dacosta, Bureau et Stephen Girard figurent régulièrement en tant qu'intermédiaires dans la correspondance échangée avec John Keating, leur fondé de pouvoir à Philadelphie. (HSP, *Gernon and Keating Papers*, collection 0232, correspondance du 20 octobre 1819 au 29 décembre 1829.)

[185] HLAW, *P. S. Du Pont de Nemours Papers*, W3 1679, Savary à Mentelle, le 3 août 1802.

« Notre ami Stephen Girard ne fait rien dans la Banque privée, aucune autre veut prendre ses Billets ; & le Commerce maritime etant supprimé, Il ne discompte aucun papier parce qu'il ne s'en presente pas. Il a une collection de commis qui se grattent les … Je veux dire la tête, ne sachant a quoi s'occuper dans sa banque ; Il est le seul occupé, a signer, depuis matin au soir, des Billets de sa Banque de 5& 10 Doll. Ils sont plus jolis qu'aucun des autres Banques, parce qu'ils sont denués d'hieroglyphes & sont des plus simples & bien burinés. » [186]

La correspondance établit également de nombreux contacts commerciaux avec Philadelphie, dont la maison Brugière et Teisseire[187]. C'est aussi l'époque où Savary, une fois établi à Millersburg, échange ses premiers courriers avec Robert Alexander et intègre pleinement le réseau commerçant américain. Ses contacts sont singulièrement étendus et allient tant les milieux politique et financier de Philadelphie que l'élite du Kentucky et le réseau commerçant de Lexington où il compte de nombreux ami proches, tels Henry Clay, Alexis Giraud et Etienne Hus-Desforges, Charlotte et Waldemard Mentelle ou Pierre-Dominique Robert.

Des différents parcours que nous avons étudiés, celui de Jean Savary est sans conteste le plus représentatif de l'extension du réseau commerçant francophone dans la vallée de l'Ohio. Parti de Nantes en tant que membre des réseaux lyonnais et nantais, Savary développe son activité d'abord en Pennsylvanie et dans la haute vallée de l'Ohio pour étendre par la suite son activité plus en aval, au Kentucky et jusqu'à La Nouvelle-Orléans. On trouvera ci-après deux schémas qui synthétisent, pour l'un les multiples branches de ce réseau entre 1795 et 1814, pour l'autre la diversité de ses extensions américaines. Quelques éléments biographiques complémentaires éclaireront préalablement la personnalité des membres du réseau francophone et américain qui jalonnent la correspondance.

[186] KHSF, *Woodburn Farm Collection & Alexander family papers,* Vanuxem à Savary, le 23 juillet 1812.

[187] Après avoir été employé par les frères Tarascon, Charles Brugière s'associe avec Anthony Teisseire. Il est donc vraisemblable que, par son intermédiaire, Savary et les frères Tarascon se connaissent. La correspondance de Savary fait par ailleurs mention de la présence à ses côtés de son « neveu Decour » qui pourrait être un Lyonnais, en relation, comme Louis Tarascon, avec la maison Berthelin-Fromageot de Troyes. (KHSF, *Savary papers*, Savary à Alexander, le 25 décembre 1801 et ADA, *Fonds Berthelin & Fromageot, op. cit., 3 F 139,* correspondance(s) de 1792.

LES MEMBRES DU RESEAU FRANCOPHONE :

William Mérimée, orfèvre de profession, a émigré aux États-Unis vers 1792. En 1793, Il côtoie le groupe des cinq cents colons de Gallipolis et rachète, par contrat passé le 21 décembre 1795, la parcelle 49 de la *French Grant* appartenant à la veuve du bijoutier F. Brunier, Marie-Madeleine, qu'il épouse très vraisemblablement. Le contrat est signé le 21 décembre 1795 et étendu à d'autres biens le 13 juillet 1806. Une lettre de Savary à Alexander en date du 12 mars 1809 cite « Thomas Speed de Bardstown » comme « administrateur des biens de Mérimée [188]».

James Vanuxem (1745-1824), né à Dunkerque, a émigré en Amérique à l'âge de vingt-neuf ans et s'est rapidement installé à Philadelphie. Il épouse en 1779 Rebecca Clark (la fille du colonel Elijah Clark). Entre 1780 et 1816, Vanuxem est très impliqué dans le commerce international avec différents partenaires dont son beau-frère, John Lardner Clark, **Charles et Herman Joseph Lombaert** dont la fille, Suzanne, épousera le fils de Vanuxem, James Jr, en 1813. En 1816, Vanuxem achète, en partenariat avec J. B. Sartori, la propriété de Robert Morris à Morrisville (Pennsylvanie) et loue le moulin à grains et la scierie à deux de ses fils. Vanuxem fut membre de la Société française de bienfaisance de Philadelphie, Directeur de la Banque de Pennsylvanie et de l'*Union Mutual Insurance Company*[189].

Jean-Augustin Bousquet, et son frère Jean Toussaint quittent Bordeaux en juin 1793 pour s'établir à Philadelphie, où ils fondent, avec le Suisse James Odier, la maison Odier et Bousquet frères. La firme s'efforce d'étendre son réseau aux États-Unis, comme le prouve la lettre de recommandation écrite par Mason & Fenwick de Georgetown en décembre 1794 qui présente *Odier & Bousquet brothers* comme une maison « avec la plus belle réputation, des liens européens étendus et jouissant du meilleur crédit [190]». Pendant l'été 1801, Jean Bousquet est de passage à Bordeaux, logé chez son futur associé Louis Marie François Anthoine. Le 18 juin 1801, Victor Marie Dupont de Nemours dîne avec eux et avec les agents de l'antenne bordelaise des banquiers parisiens Gros Davilliers & C° avec qui Anthoine est lié.

Jean Bousquet revient définitivement à Bordeaux à la fin du Consulat et fonde alors la maison Bousquet, Anthoine & C°, tandis que son frère continue à résider aux États-Unis où il épouse, le 21 brumaire an XIV (12 novembre 1805), Joséphine Geneviève Céleste Eulalie Clément, née au Cap-Français ; Etienne Dutilh figure parmi les témoins. Les ramifications coloniales de la famille Bousquet s'étendent jusqu'à l'Océan Indien, car Melchior Bousquet est négociant à l'Ile de France, alors que

[188] KHSF *Savary papers*, contrat du 13 juillet 1796, lettre de Savary à Alexander, le 12 mars 1809, https://www.findagrave.com/memorial/49524544/william-merimee [Consulté le 24 septembre 2018].

[189] http://hdl.library.upenn.edu/1017/d/pacscl/HML_1982 [Consulté le 5 octobre 2017]. HLAW, *Wurts family papers*.

[190] HSP, Jones & Clarke, Box : « Correspondence », folder « M », lettre de Mason & Fenwick, Georgetown, le 20 novembre 1794, à Jones & Clarke, Charleston, trad. MD.

Bousquet, père, fils et C° opère à Lyon sous le Consulat. À Bordeaux, Jean Bousquet, qui se sépare d'Anthoine vers 1807, réceptionne une vingtaine de navires américains, dont les trois-quarts sont armés à Philadelphie, où réside son frère[191].

Charles Brugière travaillait à l'origine pour la société *Tarascon Brothers, James Berthoud & Co.*, avant leur installation à Shippingport. Après l'arrivée de la famille Teisseire à Philadelphie vers 1800, Charles Brugière épouse Marie-Antoinette Teisseire et fonde avec son beau-frère Anthony Teisseire l'entreprise Brugière et Teisseire[192].

Etienne Pierre Charles Wante, originaire de Gravelines, est envoyé en 1792 aux États-Unis pour traiter des approvisionnements de Saint-Domingue. Il effectue une grande partie de sa carrière aux Antilles et devient en 1803 sous-préfet des départements du Sud et de l'Artibonite. Il devient par la suite Contrôleur près des directions de la Dette publique et des pensions du ministère des Finances (1804-1814), puis Directeur des Pensions au Trésor royal (1814-1823). C'est à lui que s'adresse, en 1826, Etienne-Louis Desforges, réfugié de Saint-Domingue établi comme commerçant à Lexington, en vue de percevoir l'indemnité allouée aux anciens colons.

Jean-François Torris (1748-1787) épouse Marie Bernardine Julie Wante, le 16 mars 1779. Le frère de la mariée, Etienne Pierre Charles Wante, « greffier de cette ville et avocat » est son témoin ; celui du marié se nomme **Pierre Torris**, « bourgeois de Gravelines, oncle du marié ». Le nom de Pierre Torris figure en tête d'une liste de factures émise par le Trésor, transmise par Mr Armstrong le 3 juillet 1805, objet de l'acte N° 249 de la 1ère session du 9ème Congrès relatif au dédommagement des citoyens américains victimes des corsaires français lors de la Quasi-Guerre entre 1798 et 1800. La somme réclamée par Pierre Torris s'élève à 276 827,13 francs. Le « bourgeois de Gravelines », bénéficiant sans doute des conseils avisés du sous-préfet de Saint-Domingue, s'est reconverti dans le commerce transatlantique[193].

Géraud Amable Plicque gouverneur de Jérémie à Saint-Domingue fut victime du soulèvement des esclaves.[194].

[191] MARZAGALLI Silvia, *Bordeaux et les États-Unis 1776-1815, Politique et stratégies négociantes dans la genèse d'un réseau commercial*, Genève, Droz, 2015, p. 357-358.

[192] http://american-miniatures.blogspot.com/2006/04/saunders-george-l-portrait-of-mrs.html [Consulté le 24 septembre 2018].

[193] D'après BUTI Gilbert et HRODEJ Philippe (dir.), *Dictionnaire des corsaires et des pirates*, CNRS Editions, 2013, les *Documents legislative and executive of the Congress of the United States*, vol. VI, Washington, Gales & Seaton, 1832, p. 195, MARGAIRAZ Michel et CARDONI Fabien, *Dictionnaire historique, thématique et biographique des inspecteurs des Finances 1801-2009*, Paris, Comité d'histoire économique et financière, 2012, p. 425-428 et www.crgfa.org/bmsint1.php?base=crgfa&table=bmsgra1&num=12104 [Consulté le 5 octobre 2017].

[194] https://www.geneanet.org/fonds/bibliotheque/?go=1...plicque... [Consulté le 24 septembre 2018].

Stephen Girard commence sa carrière à quatorze ans, comme apprenti-pilote sur l'un des navires de son père, commerçant et capitaine, entre Bordeaux et Saint-Domingue. En 1773, à 23 ans, il est capitaine de la marine marchande française. En mai 1776, le blocus britannique des colonies américaines le rattrape à Philadelphie. Il va s'y livrer au commerce transatlantique entre Amérique, France et Saint-Domingue où réside son frère Jean. Doté d'un sens aigu des affaires, Girard accroît considérablement sa fortune, développe ses activités aux Indes, en Chine et en Amérique du Sud, sans se départir d'une philanthropie largement soulignée par ses historiographes lors de l'épidémie de fièvre jaune en 1793.[195]

LES AMERICAINS DE PHILADELPHIE :

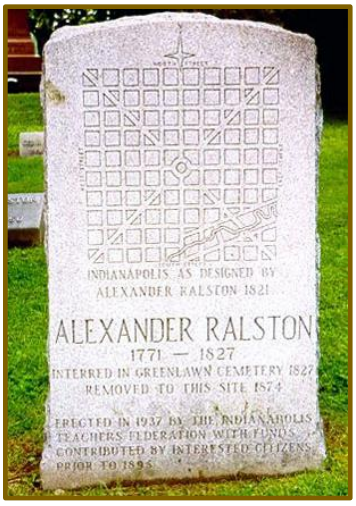


Photo 13 : Tombe d'A. Ralston, (photo J. L. Dural)

Né en Écosse en 1771, **Alexander Ralston** arrive aux États-Unis après la Révolution américaine. Assistant de l'architecte français Pierre L'Enfant, il l'aide à la conception du plan de la ville de Washington, DC, en 1791. Aux environs de 1815, on le retrouve en Indiana, où il sera mandaté par l'Assemblée pour élaborer et développer en 1821 le plan d'Indianapolis que l'on a esquissé sur sa tombe et qui emprunte beaucoup à celui de Washington. Ralston est mort à Indianapolis le 5 janvier 1827 [196]

William Rowland est fabricant de scies à Philadelphie, au *162 High Street*. La femme de Louis Vimont, Rosanna Rowland, est peut-être de sa famille[197].

Originaire de Boston, **Jonathan Williams** gagne Londres en 1770 pour s'y former au commerce sous la direction de son grand-oncle Benjamin Franklin. À partir de 1776, il vend des armes à Nantes et rejoint les États-Unis avec Franklin en 1785. Membre de *l'American Philosophical Society* en 1787, il y remplira les fonctions de secrétaire et de conseiller et en deviendra le vice-président juste avant sa mort. En 1801, il est nommé major au 2e régiment d'artillerie et d'ingénieurs par John Adams et surintendant à West Point par Thomas Jefferson. Il dirige la nouvelle académie militaire en 1802-1803

[195] https://www.britannica.com/biography/Stephen-Girard [Consulté le 30 septembre 2018].
[196] D'après *Encyclopedia Britannica*.
[197] ROBINSON James, *The Philadelphia Directory for 1807*, p. 251.

et de 1805 à 1812, puis devient général de brigade dans la milice de New York. Elu à la Chambre des Représentants des États-Unis en 1814, il meurt avant de prendre ses fonctions[198].

L'Ecossais **David Lenox** (1753-1828) émigre à Philadelphie au moment de la Révolution Américaine. Après la guerre, il se consacre au commerce à Philadelphie et devient un important homme d'affaires. De1793 à 1795, il est *marshal* fédéral du district de Pennsylvanie. De 1799 à 1801, en tant qu'agent des États-Unis à la *Court of St. James*, il travaille à l'échange des marins américains capturés par les Britanniques et les Français pendant la Quasi-Guerre. En 1812, Lenox est nommé administrateur de la Banque de Stephen Girard, puis entre 1813 et 1818, il est président de la Banque de Philadelphie[199].

Richard Bache (1737-1811) arrive à New York de son Yorkshire natal en 1751 et devient l'un des plus importants marchands de la cité avec son frère Théophylact. Il gagne ensuite Philadelphie où il épouse la fille de Benjamin Franklin, Sarah, et succède à son beau-père comme postmaster général des colonies unifiées de1776 à 1782[200].

LES AMERICAINS DU KENTUCKY :

Le Révérend **John Collins** est né dans le New Jersey, d'une famille de quakers. En octobre 1794, il devient membre actif de l'Église méthodiste, puis prédicateur. En 1803, il s'installe avec sa famille près d'*Elk Lick*, dans une ferme du comté de Clermont dans l'Ohio. Il est à l'origine des églises méthodistes de Cincinnati, Dayton, Chillicothe, Lebanon et, toute sa vie durant, a organisé des rassemblements religieux et des circuits de prédication au New Jersey et dans l'Ohio. Il s'éteint à Maysville, le 22 août 1845[201].

James Wilson émigre d'Irlande aux États-Unis, à l'âge de vingt ans. Dès son arrivée à New York, le capitaine du navire sur lequel il a embarqué, impressionné par ses qualités, le recommande comme comptable à un marchand. Il se lance ensuite dans le commerce. Il perd, à La Nouvelle-Orléans, une cargaison de coton évaluée à 40 000 $. Pour le tirer d'affaire, Jean Savary rachète sa maison de Limestone. Peu après, il s'installe avec sa femme Elizabeth Bailey et leurs enfants près de la rivière Kanawha, où il récoltera du sel en partenariat avec Savary[202].

[198] http://founders.archives.gov/documents/Jefferson/03-03-02-0056 [Consulté le 4 octobre 2017], note biographique de la lettre de L. Williams à T. Jefferson, en date du 17 septembre 1810, trad. MD.

[199] University of Delaware Library, *Major David Lenox papers,* MSS.649, Special Collections note biographique.

[200] HANKS Patrick (ed), *Dictionary of American Family Names*, Oxford University Press, 2003, p. 79.

[201] D'après *A sketch of the life of Rev. John Collins*, Cincinnati, Methodist Publishing Co, 1849, trad. MD et http://www.usgennet.org/usa/nj/county/capemay/Migration2.htm [Consulté le 24 septembre 2018].

[202] LAMKIN U. W., *History of Henry Co MO*, Historical Publishing Co, 1919, p 464, trad. MD, KHSP, *Savary papers*, Savary à Alexander, le 6 février 1812.

Thomas Bolden quitte le Delaware pour s'installer à Millersburg. C'est donc un voisin de Savary, qui lui donne un cheval pour la milice[203].

Quand la Constitution des États-Unis est entrée en vigueur, **John Brown** (1757-1837) a été deux fois élu à la Chambre des Représentants des États-Unis, de 1789 à 1792. Entre 1792 et 1805, il est sénateur du Kentucky. Dans les années 1800, il achète le ferry de la rivière Kentucky à Frankfort, gère de vastes zones de propriétés dans le centre de l'État, 20 000 acres (81 km^2) près de Chillicothe dans l'Ohio et devient administrateur de la première banque du Kentucky. Son frère, James Brown, est Ambassadeur des États-Unis en France de 1823 à 1829 et sert d'intermédiaire à Desforges pour sa demande d'indemnité[204].

Arrivé de Virginie au Kentucky en 1782, **Thomas Speed** (1768-1842) fut d'abord employé de commerce à Bardstown et Danville, puis agriculteur dans le comté de Nelson, avant de devenir employé à la Cour de justice du comté. C'est lui qui administre les terres de William Mérimée. Pendant la guerre de 1812, il est major de la milice du Kentucky et représente le 10ème district du Kentucky à la Chambre des Représentants des États-Unis entre 1817 et 1819. Durant deux ans, il allie agriculture et écriture de nombreuses œuvres parmi lesquelles "*The Political Club of Danville, Kentucky*" et "*The Wilderness Road*". Il est élu à l'Assemblée législative du Kentucky en 1821 et 1822 et à nouveau en 1840 en tant que membre du parti Whig. Son frère, John Speed, était juge et riche propriétaire terrien. Thomas Speed meurt dans sa propriété de *Cottage Grove* en 1842[205]. *

George Madison (1763-1816) est un cousin au second degré du président James Madison. Il sert avec distinction dans trois guerres : la Guerre d'indépendance des États-Unis, la Guerre amérindienne du Nord-Ouest et la Guerre de 1812. Il est élu sixième gouverneur du Kentucky en 1816, et meurt peu après son élection[206].

Né en Virginie, **Buckner Thruston** (1763-1845) gagne le futur Kentucky en 1788 et y pratique le droit. Elu commissaire du premier Sénat du Kentucky en 1792, il règle le conflit entre le Kentucky et la Virginie. Il est juge du tribunal de district de l'État en 1791, juge de la Cour de 1802 à 1803 et refuse le poste de juge des États-Unis au tribunal du Territoire d'Orléans en 1804. Elu sénateur démocrate au Sénat le 4 mars 1805, il démissionnera de son poste le 18 décembre 1809 après avoir été nommé par

[203] PERRIN William Henry (ed.), *History of Bourbon, Scott, Harrison and Nicholas Counties, Kentucky*, Chicago, Baskin & C°, 1882, p. 503-517, KHSP, *Savary papers*, Savary à Alexander, le octobre 1812.

[204] Biographical Directory of the United States Congress.

[205] http://bioguide.congress.gov/scripts/biodisplay.pl?index=S000710 [Consulté le 24 septembre 2018].

[206] Sanders, "Governor George Madison," [Consulté le 22 novembre 2018], ExploreKYHistory, http://explorekyhistory.ky.gov/items/show/51.

le président James Madison au siège de la Cour du District de Columbia, siège qu'il occupera pendant plus de trente-cinq ans[207].

Père de Zachary Taylor, douzième Président des États-Unis, **Richard Taylor** (1744-1829) descend la rivière Ohio et le fleuve Mississippi de Pittsburgh à La Nouvelle-Orléans, à l'âge de vingt-cinq ans avec son frère aîné, Hancock Taylor. Après la guerre d'Indépendance où il s'est largement illustré, il acquiert 8 000 acres (32 km^2) de terres dans le Kentucky. Son domaine de Springfield, à l'est de Louisville, comptera 700 acres en 1800[208].

Samuel Hopkins (1753-1819) s'installe à Red Banks (Henderson) sur la rivière Ohio en 1797. Juge de la première cour de *common law* en 1799, il est élu à la Chambre des Représentants du Kentucky en 1800, 1801 et 1803-1806, siège au Sénat de l'État de 1809 à 1813, puis au Congrès Fédéral de mars 1813 à mars 1815, avant de se retirer sur ses terres de *Spring Garden*[209].

Il est malaisé, vu la fréquence de l'anthroponyme de donner l'identité précise d'**Abercrombie**. On note cependant, dans les entrées du comté de Fayette, en date du 27 décembre 1783, un Abercrombie Jos. pour 16 000 acres et un Abercrombie Jas. pour 1 000 acres[210].

Charles Wilkins, marchand de salpêtre basé à Lexington et Hyman Gratz, un riche Philadelphien, achètent la grotte de *Mammoth Cave* et créent une manufacture employant jusqu'à soixante esclaves. Pendant la guerre de 1812, ils approvisionnent l'usine de poudre à canon de Du Pont à Wilmington dans le Delaware[211].

Le colonel **Trotter** s'établit au Kentucky en 1784. En 1790, il rejoint les troupes du général Harmar à la tête des volontaires de Lexington pour combattre les Indiens Miami. Il se consacre ensuite au commerce avec ses fils Samuel et George[212].

[207] http://bioguide.congress.gov/scripts/biodisplay.pl?index=T000249 [Consulté le 24 septembre 2018].

[208] WILSON J. G.; FISKE J. (ed.), "Hopkins, Samuel (theologian)", *Appletons' Cyclopædia of American Biography*, New York, D. Appleton, 1892 et http://www.findagrave.com/cgi-bin/fg.cgi?page=gr&GSmpid=600&GRid=8625& [Consulté le 24 septembre 2018].

[209] http://bioguide.congress.gov/scripts/biodisplay.pl?index=H000778 [Consulté le 24 septembre 2018].

[210] D'après JILLSON Willard Rouse, *Old Kentucky Entries and Deeds*, Louisville, Filson Club Publications N° 34, 1926, p. 74.

[211] ALGEO K. "Mammoth Cave and the Making of Place." *Southeastern Geographer*, vol. 44 no. 1, 2004, p. 27-47.

[212] O'DELL James Gary A., *The Register of the Kentucky Historical Society*, Vol. 88, No. 4 (Automne 1990), p. 394.

Le schéma proposé ci-après synthétise les multiples rouages du réseau de Jean Savary.

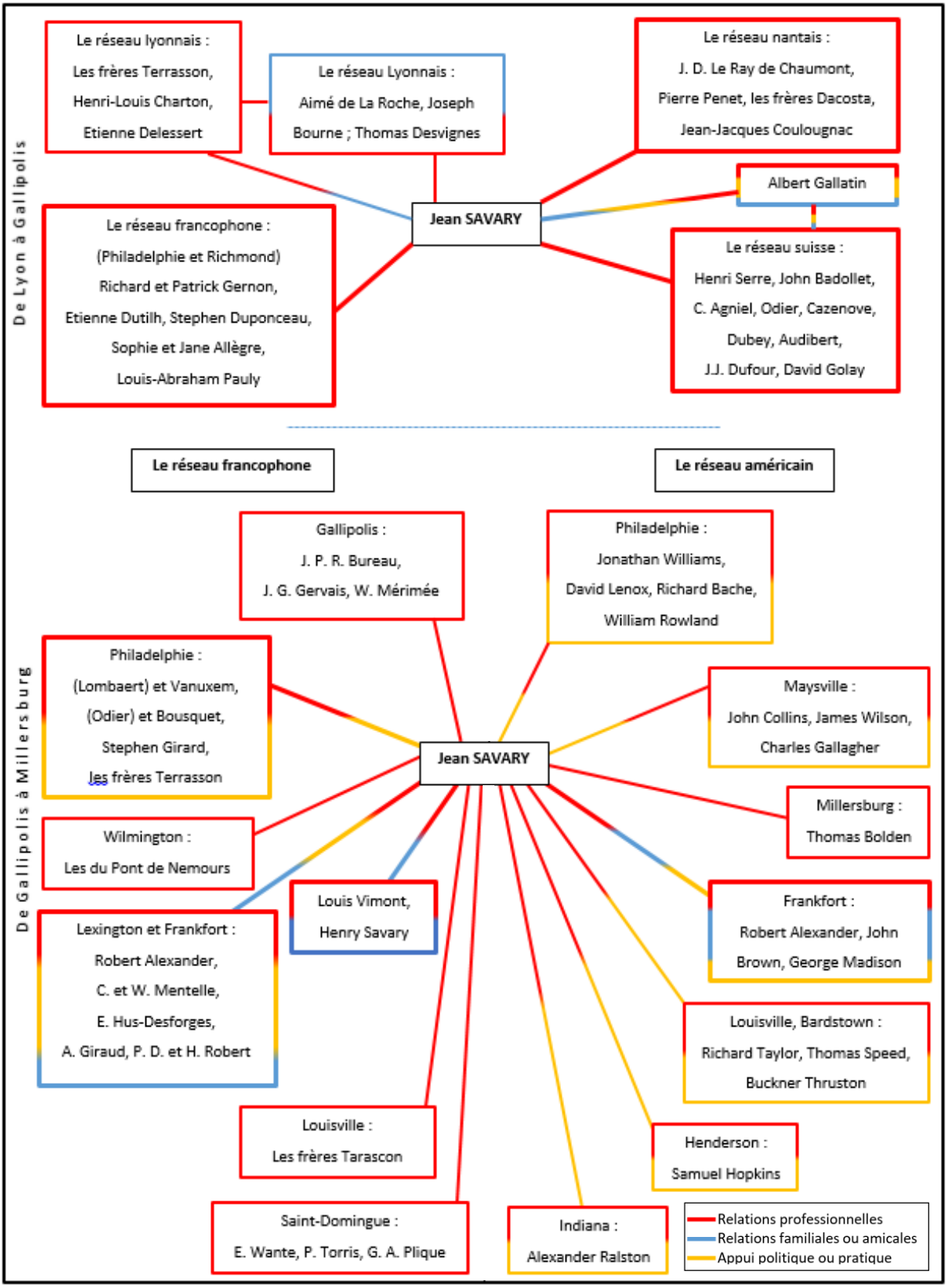


Schéma 14 : Le réseau de Jean Savary (MD)

3. 5. Le réseau commerçant francophone de la vallée de l'Ohio

Les analyses précédentes permettent de conclure à l'existence d'un efficace réseau commercial francophone dans la vallée de l'Ohio entre Pittsburg et Henderson entre 1789 et 1815. Constitué d'une conjonction de micro réseaux implantés autour de différents sites d'importance, depuis la confluence de la Monongahela et de l'Alleghany jusqu'à l'embouchure de la Belle Rivière dans le fleuve Mississippi, ce réseau investit la vallée de l'Ohio et participe activement au développement du commerce transatlantique entre l'Europe, la côte est et le golfe du Mexique, mais aussi en direction de l'intérieur des terres lorsque les conséquences de l'Embargo mettront un frein au commerce atlantique de type colonial.

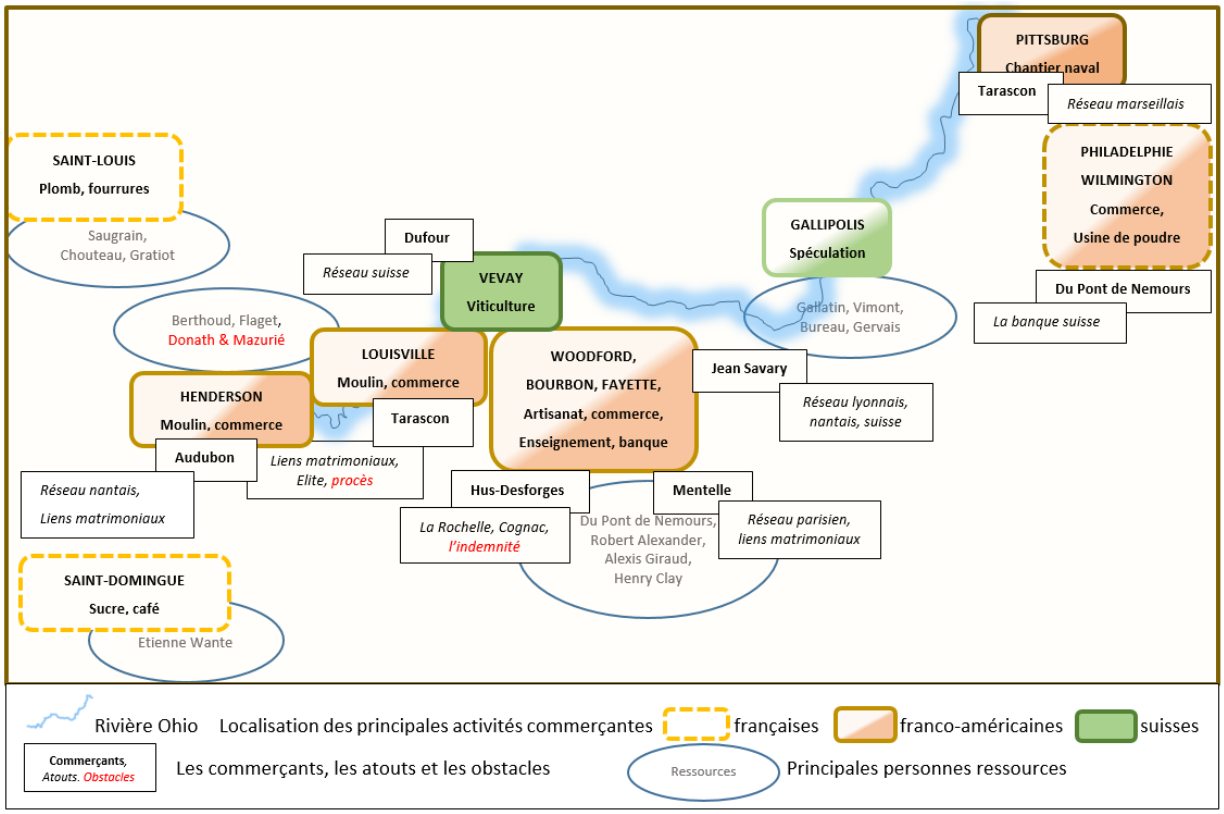
Certains membres de ce réseau, quand ils s'établissent en Amérique, appartiennent aux réseaux commerciaux français ou suisse, ceux des grands ports atlantiques, tels Marseille (et Lyon relié à Marseille par le Rhône), Bordeaux ou Nantes, ou ceux des ports de la Mer du Nord. D'autres, réfugiés de Saint-Domingue, trouvent asile d'abord sur la côte est des États-Unis, puis dans les États de l'intérieur. D'autres enfin s'embarquent seuls et rejoignent, peu après les Révolutions Américaine et Française, les colonies agricoles dont l'essor est favorisé par la politique de conquête de la Jeune République.

Un séjour initial à Baltimore ou Philadelphie, durant lequel les contacts se nouent et s'enrichissent, précède souvent l'installation dans la vallée de l'Ohio ou dans sa proche région, en fonction du projet de chacun et des opportunités offertes. À mi-chemin entre les Fourches de l'Ohio et de son embouchure dans le Mississippi, Louisville et le complexe fluvial des chutes de l'Ohio, Lexington, naguère « Athènes de l'Ouest » et la riche région du *Bluegrass,* constituent la zone d'installation la plus attractive ; c'est là où Etienne Hus-Desforges, Charlotte et Waldemard Mentelle, les frères Tarascon, la famille Berthoud et, un peu plus au Nord, les Suisses Dufour, éliront domicile.

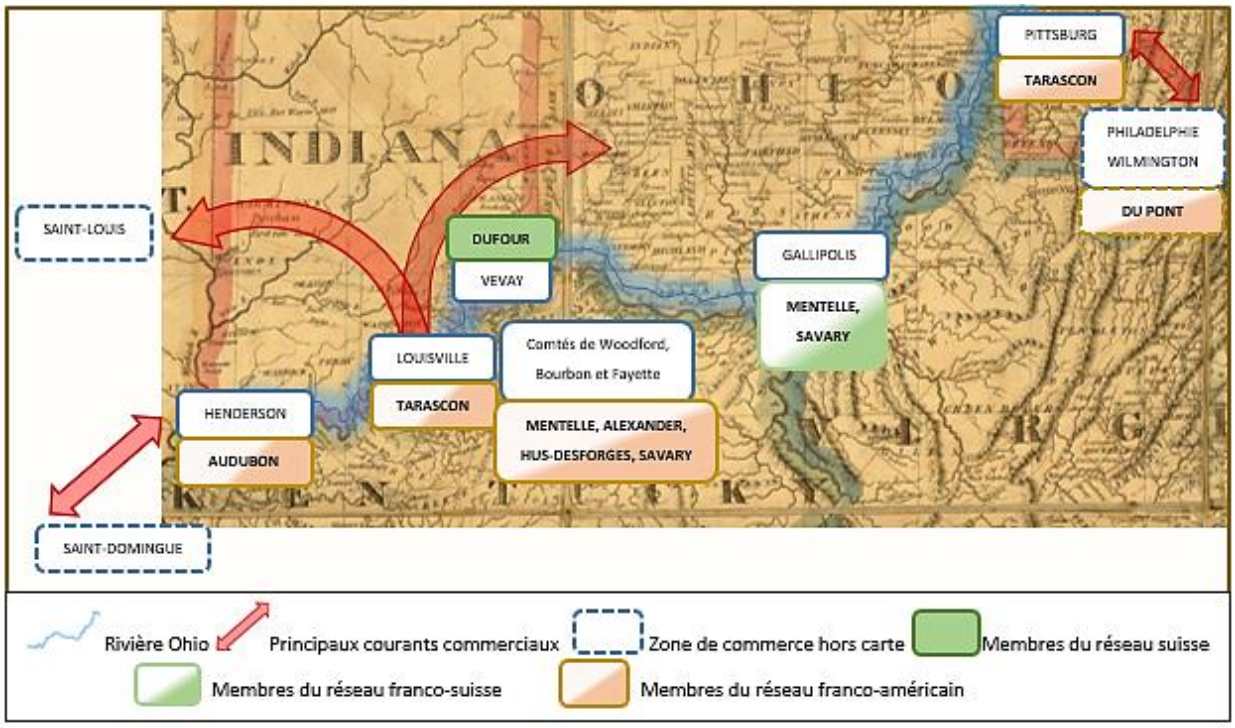
La plupart sont venus « tenter fortune » et intègrent, pour ce faire, les réseaux commerciaux préexistants en Amérique, tentent d'acclimater la vigne sur le sol américain ou tirent profit du bagage culturel qu'ils ont précédemment acquis en Europe en enseignant la langue française, la musique ou la danse.

Les cartes présentées ci-après ont pour objet, pour l'une de synthétiser les atouts majeurs dont ont pu bénéficier les marchands francophones établis dans la vallée de l'Ohio,

pour l'autre, de localiser les principaux courants commerciaux et les zones d'expansion du réseau commercial francophone entre 1789 et 1815.



Carte 43 : Le réseau commercial francophone de la vallée de l'Ohio : les atouts majeurs (MD)

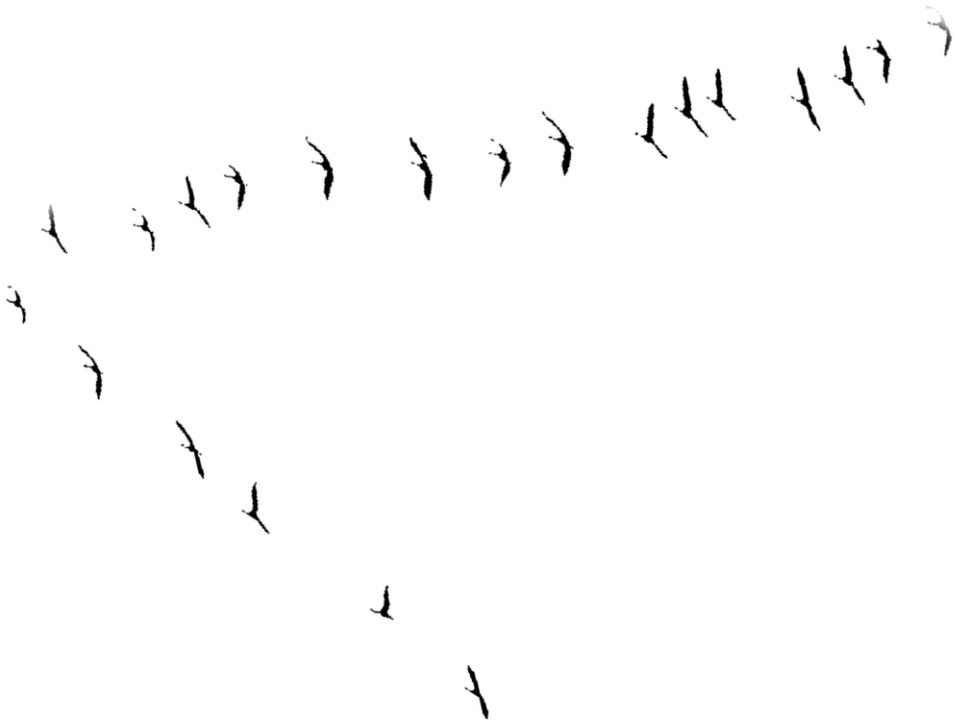


Carte 44 : Le réseau commercial francophone de la vallée de l'Ohio
(Map of the United States, C. Varlé, 1817, (David Rumsey Map Collection/MD)

En 1815, l'intégration semble effectuée. Obstacles comme atouts jalonnent cependant ces différents itinéraires. Le retour au pays natal est parfois envisagé, sinon réalisé, la foi en la science ou la médecine ne le cède en rien au secours apporté par une religion dont les fondements sont sérieusement ébranlés par les Philosophes du Siècle des Lumières. L'adversité est parfois cruelle dans le pays d'accueil dont on ignore souvent la langue et dont Charlotte Mentelle déplore le manque de culture et de « société » :

> « Rien de ce qui attache l'homme ne nous retient ici ; Les habitans peu exceptés, ne seront jamais les amis de l'Européen ou plutôt du français sensible […].Nulle société. […] Rien. La nature des gens et leurs mœurs s'y opposent. Ils ont de gros vices et point d'aimables vertus. [213]»

Mais l'esprit d'entreprise tirant bénéfice d'opportunités diverses, tels les mariages multinationaux qui favorisent l'extension du réseau et les unions endogames, tend à lever les difficultés. Le concours actif et amical d'un grand nombre de personnes ressources contribue de même à l'intégration du réseau francophone dans la société américaine.



[213] UKL, *Special Collections*, 6/M117, Charlotte Mentelle à ses beaux-parents, le 28 décembre 1803 et 26 avril 1804. On trouvera le texte intégral de cette belle lettre en annexe 8.

EPILOGUE

1848 :

Je cherche l'or du temps[1]

[1] BRETON André, *Discours sur le peu de réalité*, (introduction), Paris, Gallimard, 1927.

L'OR DU TEMPS

[…] Je cherche l'or du temps et tu ne comprends pas
Je cherche l'or du temps et la beauté des choses
Une pierre de lune, un été qui s'en va
Le printemps qui revient dans les plis d'une rose
Je cherche l'or du temps et tu ne comprends pas

[…] Je cherche l'or du temps et tu ne comprends pas
Je cherche l'or du temps et la beauté des choses
Une ville dorée qui se dresserait là
Une grande amitié pour une noble cause
Je cherche l'or du temps et tu ne comprends pas

[…] Je cherche l'or du temps et tu ne comprends pas
Je cherche où est la vie et en quoi il faut croire
Les hommes magiciens, les voix de l'au-delà
Les raisons de l'amour, les ombres de l'Histoire
Je cherche l'or du temps et tu ne comprends pas
Je cherche l'or du temps, lui seul compte pour moi

L'or du temps, Charles Dumont (1975) Parlophone.

Photo 14 : « Je cherche l'or du temps », épitaphe d'André Breton (Photo originale d'Albachiara) [2]

[2] André Breton est enterré au cimetière des Batignolles, Paris (17e).

Marchands des ports de l'Atlantique, planteurs de Saint-Domingue ou jeunes gens en quête de fortune, les commerçants dont nous avons suivi l'itinéraire ont tous gagné le Nouveau Monde dans les années qui ont suivi la Révolution américaine ou la Révolution française. Seul Jean-Jacques Audubon, plus jeune que ses compatriotes, débarque pour la première fois à New York un peu plus tard, avec six autres passagers, fin août 1803, à bord d'un brig au nom prédestiné, le *Hope*[3].

En 1790, New York est en pleine expansion et sa population dépasse pour la première fois celle de Philadelphie[4]. La « ville de l'amour fraternel » reste cependant « un port en pleine croissance dont le dynamisme repose notamment sur un *hinterland* agricole très riche » et son rayonnement politique demeure extrêmement important[5]. Elle abrite en 1795 une importante colonie d'émigrants francophones dont elle constitue le point de chute[6].

Mais que sont devenus les États-Unis d'Amérique au terme de l'ère des révolutions atlantiques ? Spécialisation régionale, évolution industrielle, montée du capitalisme et généralisation du salariat révolutionnent, mais à quel prix ?, l'économie du pays et vont polariser, jusqu'à la sécession, les tensions entre abolitionnistes et partisans de l'esclavage. En décembre 1848, le président James K. Polk annonce solennellement la récente découverte de gisements d'or : les *forty-niners* affluent en Californie et des bataillons d'émigrants, fuyant la famine et les bouleversements politiques qui sévissent en Europe, se déversent sur le sol américain. Les progrès notoires des moyens de transports et de communications réduisent les coûts et abolissent temps et distance : « Le Mississippi, encore récemment frontière de notre pays, est maintenant devenu son centre. [7]»

Et qu'est-il advenu de ceux qui sont venus tenter la fortune au pays de tous les possibles ? Ils n'y ont pas trouvé un or qu'ils ne cherchaient d'ailleurs pas. À peine trouve-t-on trace de quelques-uns d'entre eux dans le recensement de 1850. Ce ne sont pas des chercheurs d'or, car leur quête est tout autre : ils cherchent l'or du temps.

---

[3] *Poulson's Daily Advertiser*, 1 September 1803, p. 2.

[4] Le premier recensement organisé en 1790 recense 33131 habitants à New York et 28522 à Philadelphie.

[5] HARTER Hélène, "New York, une capitale éphémère pour la jeune nation américaine (1785-1790)", *in* VIDAL Laurent, *Capitales rêvées, capitales abandonnées : Considérations sur la mobilité des capitales dans les Amériques (XVIIe-XXe siècle)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2014, p. 203-214.

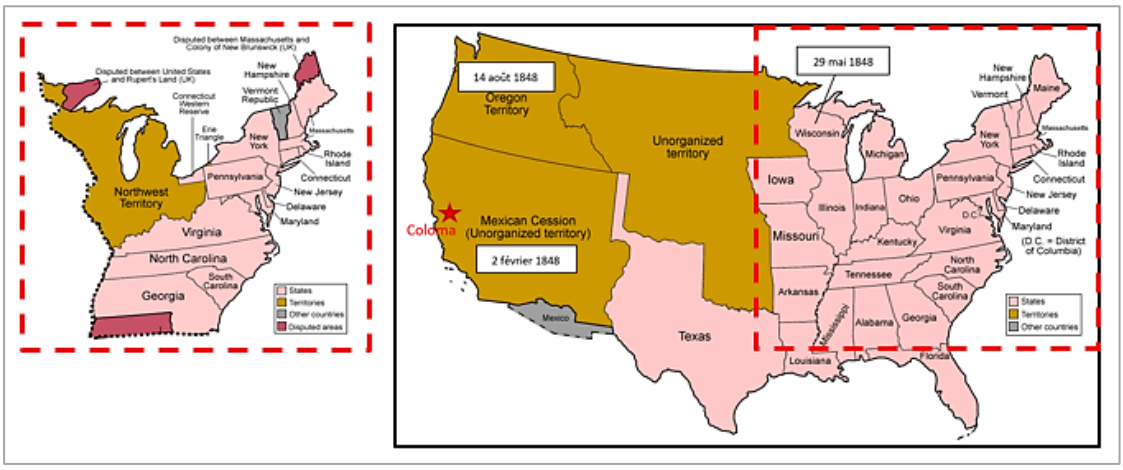
[6] On trouvera en annexe 9 la liste des Français répertoriés dans HOGAN Edmund, *The Prospect of Philadelphia and Check on the Next Directory*, Part I, Philadelphia, Bailey Print, 1795.

[7] POLK James K., *Discours sur l'état de l'Union devant le Congrès*, 5 décembre 1848.

1. L'état de l'Union en 1848

Née sous l'Ancien Régime, la génération dont nous avons suivi quelques individualités s'éteint, pour la majorité de ses membres, entre 1830 et 1860. Nous sommes donc naturellement conduit à faire du milieu du XIXe siècle le terme prospectif de notre réflexion. L'historien Daniel W. Howe clôt, de même, la large réflexion qu'il mène sur la transformation de l'Amérique durant la première moitié du XIXe siècle en intitulant à juste titre le dernier chapitre de son travail « **les** Révolutions de 1848 [8]».

La signature du traité de Guadalupe Hidalgo (ou *Mexican Cession*) le 2 février 1848 met fin à la Guerre américano-mexicaine et le partage, au mois d'août, du territoire de l'Oregon le long du 49e parallèle nord ouvrira la côte Pacifique aux États-Unis d'Amérique qui atteignent dès lors quasiment leur dimension actuelle. La carte présentée ci-après rend compte de l'expansion territoriale des États-Unis entre 1789 et 1848.



Carte 45 : L'expansion territoriale des États-Unis entre 1789 et 1848 (Wikipédia/MD)

Les répercussions des révolutions sociales qui parcourent l'Europe traversent l'Océan et le Président Polk écrit à son ambassadeur en France :

> « Les grands principes de souveraineté du peuple qui furent proclamés en 1776 par l'auteur immortel de notre Déclaration d'Indépendance semblent à présent être en voie de rapide développement à travers le monde. [9]»

[8] HOWE Daniel Walker, *What hath God wrought, op. cit.,* New York, Oxford University Press, 2007. C'est nous qui soulignons.

[9] James K. Polk à Richard Rush, le 18 avril 1848, in MORRISON Michael, « American Reaction to European Revolutions, 1848-1852, *Civil War History, 49*, juin 2003, p. 117, trad. MD.

Le 22 juillet de la même année, la Déclaration des Sentiments rédigée par Elizabeth Cady Stanton sur le modèle de la Déclaration d'Indépendance réclame l'égalité des droits pour les femmes : « Nous exigeons que [les femmes] aient immédiatement accès à tous les droits et privilèges qui sont les leurs en tant que citoyennes des États-Unis. [10]»

Enfin, la découverte par James W. Marshall, le 24 janvier 1848, d'un gisement d'or à *Sutter's Mill*, sur la commune de Coloma, déclenche la ruée vers l'or californien. Le retentissement de la nouvelle, largement diffusée par la presse, ne fait qu'accroître une vague migratoire qui a débuté dans les années 1830 et qui explose en 1848 sous l'effet conjugué, outre celui de l'attrait de l'or, des troubles politiques en Europe, des conséquences de la famine et de la crise de la pomme de terre de 1846 en Irlande, puis dans les pays du Nord et en Allemagne[11]. « Le nombre d'immigrants de toute origine s'élève à près de trois millions de personnes dans la décennie qui suit 1845. [12]» Estimée à un pourcentage de 8,2% en 1840, l'augmentation de la population étrangère des États-Unis bondit à 9,7% en 1850 pour atteindre 13,2% en 1860. Les personnes nées en France (surtout en Alsace), dans les Pays-Bas autrichiens ou en Suisse et les natifs de langue française ne constituent, nous le verrons, qu'un infime contingent de ce mouvement migratoire [13].

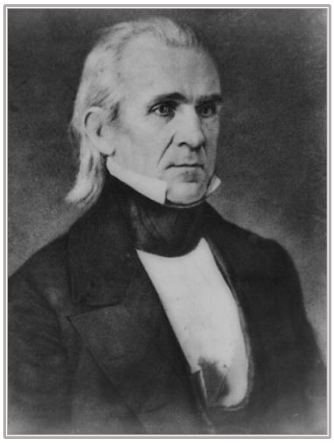


Photo 15 : James K. Polk (Bibliothèque du Congrès des États-Unis, cph.3a28518)

Propriétaire d'esclaves pendant une grande partie de sa vie et responsable de l'accroissement des tensions politiques durant son mandat, James K. Polk est souvent critiqué par les universitaires pour la guerre qu'il a menée contre le Mexique. Ainsi Amy Greenberg peut-elle écrire : « On a nettement assimilé cette guerre à l'homme qui l'avait entreprise, si bien que ses adversaires de l'époque la nommaient "la guerre de M. Polk. " […] C'était son grand projet, l'aboutissement de l'œuvre de sa vie

[10] STANTON Elizabeth Candy, ANTHONY Susan B., GAGE Matilda Joslyn (ed.), *History of Women Suffrage*, New York, Fowler & Wells, 1881, p. 71, trad. MD.

[11] Ce sont essentiellement des migrants d'origine germanique ou alsacienne qui s'établissent alors dans la vallée de l'Ohio, essentiellement à Pittsburgh et Louisville. On consultera à ce propos FOHLEN Claude, « Perspectives historiques sur l'immigration française aux États-Unis », *Revue européenne des migrations internationales*, vol. 6, n°1,1990 et FOUCHE Nicole, *L'émigration alsacienne aux États-Unis (1715-1870)*, Paris, Sorbonne, 1992.

[12] HOWE Daniel Walker, *What hath God wrought, op. cit., p. 826*, trad. MD.

[13] HIGHAM John, *Send These to Me: Jews and Other Immigrants In Urban America*, New York, Atheneum, 1975, p. 15, tableau 2.

et son legs aux États-Unis. [14]» Dans le discours sur l'état de l'Union qu'il prononce devant le Congrès, le 5 décembre 1848, le Président Polk tire un bilan de son mandat qui, pour être partial, apporte cependant un éclairage intéressant sur la période. Il fait d'abord un élogieux bilan de l'extension territoriale : « Suite à l'adjonction de nos récentes acquisitions, on estime maintenant que les États-Unis sont presque aussi grands que l'ensemble de l'Europe. [15]» La récente découverte de l'or en Californie constitue le corps d'un discours par lequel il contribue involontairement à l'intensification de la ruée vers l'or :

> « Les récentes découvertes rendent probable le fait que ces mines sont plus vastes et plus riches que prévu. Ce que l'on rapporte de l'abondance d'or dans ce territoire est si extraordinaire qu'il serait difficile d'y croire si ces propos n'étaient corroborés par les rapports authentiques et basés sur ce que les officiers de la fonction publique qui ont visité le district minier y ont personnellement observé. [16]»

Face à cette manne providentielle, Polk appelle enfin de tous ses vœux l'ouverture en Californie d'un Hôtel de la Monnaie qui transformera en espèces sonnantes et trébuchantes l'or californien : « La valeur de notre monnaie nationale en serait grandement augmentée et sa circulation à l'étranger encouragée. [17] » Et de se féliciter aussi que « la France, notre principal client étranger, a assoupli son système restrictif, une politique commerciale plus libérale a été adoptée par d'autres nations éclairées et notre commerce a été grandement élargi et étendu. [18]» La politique de libre-échange initiée depuis les années 1840 par John Tyler, les prémices de l'ère industrielle, l'afflux des immigrants sur le marché du travail et le besoin en équipements divers nécessité par l'expansion territoriale expliquent cette embellie commerciale dont rend compte le graphique ci-après. Après une période de stagnation due à la politique protectionniste menée entre 1820 et 1830, la valeur cumulée des importations et des exportations, en constante augmentation, est, en 1850, trois fois supérieure à celle de 1820.

---

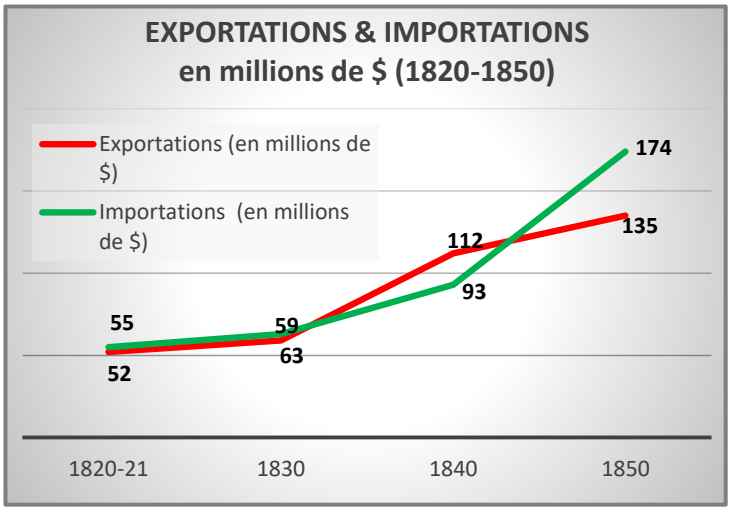
[14] GREENBERG Amy S., *A Wicked War: Polk, Clay, Lincoln, and the 1846 U.S. Invasion of Mexico*, New York, Alfred A. Knopf, 2012, p. XIV. Sur l'unique mandat de Polk, on consultera aussi BERGERON Paul H., *The Presidency of James K. Polk*, Lawrence, University of Kansas Press, 1986, DUSINBERRE William, *Slavemaster President: The Double Career of James Polk*, New York, Oxford University Press, 2003.

[15] POLK James K., *ibidem,* trad. MD.

[16] POLK James K., *ibidem,* trad. MD.

[17] POLK James K., *ibidem,* trad. MD.

[18] POLK James K., *Discours sur l'état de l'Union devant le Congrès*, 5 décembre 1848, trad. MD.



Graphique 34 : Exportations et importations entre 1820 et 1850 (HSUS U 187-200, p. 886-MD)

2. Les commerçants francophones de la vallée de l'Ohio en 1850

L'étude des recensements de 1850 à Pittsburgh, Louisville et Lexington permet de mesurer précisément la place occupée par la communauté francophone et par le métier de commerçant dans ces trois foyers migratoires au milieu du siècle[19]. Deux remarques liminaires s'imposent en ce qu'elles précisent nos critères de comptage :

-Ne seront pris en compte dans notre analyse que les blancs et les personnes de couleur libres répertoriés comme nés en France, dans les Pays-Bas autrichiens ou en Suisse.

-Entrent également dans nos calculs les descendants, ascendants ou membres d'une famille portant le même anthroponyme que l'un au moins des deux parents nés dans ces trois pays, qu'ils soient nés en Amérique ou dans un pays de langue française, et que nous considèrerons, de ce fait, comme membres de la « communauté francophone ».

2. 1. Pittsburgh

En 1850, Pittsburgh compte 148 natifs de pays de langue française (142 Français, 3 Belges et un Suisse), pour une population totale de 46 601 habitants, soit 0,32% de la population. Les membres de leurs familles forment une « communauté » de 306 personnes

[19] "Historic Pittsburgh", University of Pittsburgh's Digital Research Library, 7th census en ligne, sur: https://www.google.com/url?sa=t&rct=j&q=&esrc=s&source=web&cd=3&cad=rja&uact=8&ved=2ahUKEwimuMS0yundAhVNXhoKHR4zB7EQFjACegQIBxAB&url=http%3A%2F%2Fexhibit.library.pitt.edu%2Fcensus%2F&usg=AOvVaw2OSe98J904N58-hq2dF8Xd [Consulté le 5 juillet 2017], 7th census Fayette County KY, microcopy 432, roll 199, 7th census Louisville KY, microcopy 432, rolls 206, 207. Le mauvais état de conservation des documents concernant Louisville ont rendu le comptage et l'analyse difficiles. Les chiffres avancés n'en gardent pas moins un bon degré de fiabilité. On trouvera le tableau récapitulatif des natifs de pays de langue française recensés à Pittsburgh en 1850 en annexe 10.

qui représente 0,65% de l'ensemble des habitants. Elle se compose de 150 femmes, 156 hommes, 63 familles et 32 personnes isolées ou rattachées à un foyer. La majorité de cette population est jeune puisque 75% des natifs de pays de langue française et 84% des membres de la communauté ont moins de quarante ans. Les deux tableaux ci-après présentent le détail de nos observations.

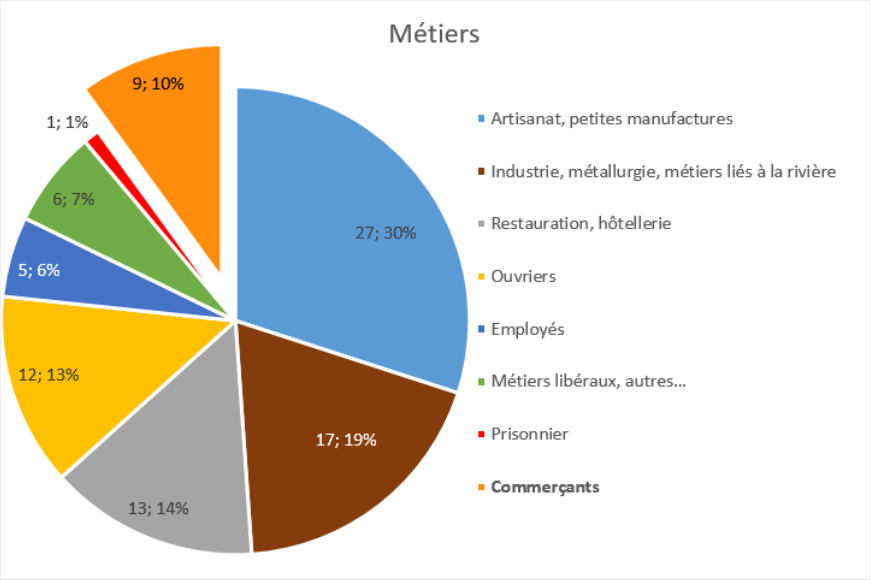
Divers	**Total des blancs**	**Logement**	**Répartition**	**Nés en France**	
Mulâtres : 4	Hommes : 156	M : 278	Familles ou couples : 63	Pays-Bas : 3	France : 2
Noirs : 3	Femmes : 150	A : 18	Isolés ou rattachés : 32	**Pennsylv[e] : 128**	New York : 2
		H : 6		District of Col[a] : 3	Ecosse : 1
		Pe : 3		**France : 15**	Saint-Louis : 1
		Pr : 1		Angleterre : 3	Suisse : 1
				Maryland : 4	New Jersey : 1
				France : 142	
M : maison, A : auberge, H : hôtel, Pe : pension, Pr : prison					

Tableau 35 : Les francophones de Pittsburg en 1850, données synthétiques,
("Historic Pittsburgh", University of Pittsburgh/MD)

Ages	**Natifs de pays de langue française**	**%**	**Membres de la « communauté francophone »**	**%**
60 ans et plus	5	3,4%	5	1,6%
De 40 à 59 ans	31	20,9%	44	14,4%
De 16 à 39 ans	89	60,1%	134	43,8%
De 0 à 15 ans	23	15,5%	123	40,2%

Tableau 36 : Les francophones de Pittsburg en 1850, pyramide des âges,
("Historic Pittsburgh", University of Pittsburgh/MD)

Au total de 90, les différents métiers répertoriés sont synthétisés ci-après et répartis dans les différents secteurs d'activité. Les métiers liés à la rivière et les secteurs manufacturier, artisanal et industriel, prospères à Pittsburgh, emploient 62% d'entre eux. Restaurateurs, hôteliers, employés et métiers libéraux constituent un peu plus du quart de l'ensemble. 10% sont commerçants. A une exception près, ce sont de petits commerçants dont les spécialités sont présentées ci-après :



Graphique 37 : Les francophones de Pittsburg en 1850, métiers,
("Historic Pittsburgh", University of Pittsburgh/MD)

Commerçants :	*9 soit 10%*
Drapiers :	*2*
Boucher :	*1*
Epicier :	*1*
Fournitures (chandler) :	*1*
Distrib° Marchandises sèches :	*1*
Distrib° vins et liqueurs :	*1*
Marchand de bois :	*1*
Commission house :	*1*

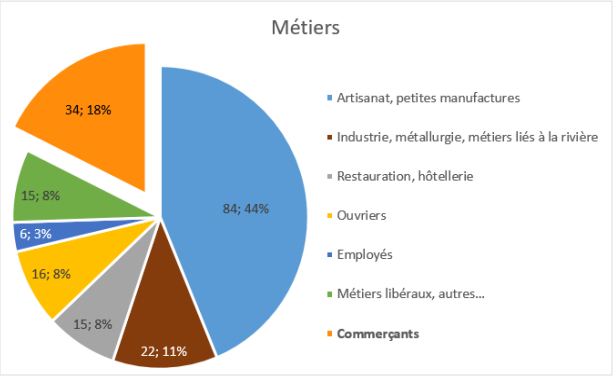
Tableau 38 : Les spécialités exercées par les commerçants francophones de Pittsburgh en 1850
("Historic Pittsburgh", University of Pittsburgh/MD)

2. 2. Louisville

Sur les 37 762 habitants libres de Louisville, 355 (0,94%) sont natifs de pays de langue française et 603 (1,6%) membres de la communauté « francophone [20]». Ils exercent au total 192 métiers différents synthétisés ci-après et répartis dans les différents secteurs d'activité. Comme à Pittsburgh, les métiers liés à la rivière et les secteurs manufacturier, artisanal et industriel sont largement majoritaires puisqu'ils emploient 63% des actifs dont 19% sont restaurateurs, hôteliers, employés ou exercent un métier libéral. On notera dans le graphique ci-après que les commerçants sont au nombre de 34, soit 18% des actifs. Quatorze d'entre eux

[20] On trouvera le tableau récapitulatif de la communauté francophone de Louisville en annexe 11.

sont simplement répertoriés comme marchands, dix-sept exercent dans le secteur alimentaire. On note enfin deux faïenciers et un drapier.



Graphique 39 : Les métiers exercés par les francophones de Louisville en 1850

Commerçants :	*34*
Marchands :	*14*
Epiciers :	*9*
Boulangers, pâtissiers :	*6*
Bouchers :	*2*
Faïenciers (China dealer) :	*2*
Drapier :	*1*

Tableau 40 : Les commerçants francophones de Louisville en 1850

(7th census Louisville KY, microcopy 432, rolls 206, 207)

A cinquante-six ans, Joseph Barbaroux a cessé toute activité. Julius, le benjamin des quatre enfants que lui a donnés son épouse (et cousine) Julie Martin-Picquet, est employé[21].

Dom/Fam	Nom	Prénom	Age	Sexe	Métier	Né(e) en
440 507	Barbaroux	Joseph	56	M	None	France
440 507	Barbaroux	Julia	52	F		France
440 507	Barbaroux	Henrietta	20	F		Kentucky
440 507	Barbaroux	Emma	19	F		Kentucky
440 507	Barbaroux	Louisa	18	F		Kentucky
440 507	Barbaroux	Julius	17	M	Clerk	Kentucky

Tableau 41 : La famille de Joseph Barbaroux dans le recensement de Louisville en 1850

(7th census Louisville KY, microcopy 432, rolls 206, 207)

2. 3. Le comté de Fayette et Lexington

Nous avons dépouillé les données du 7ème recensement (1850) pour les deux districts du comté de Fayette au Kentucky. L'ensemble des deux districts compte 2 114 familles réparties dans 2 089 maisons d'habitation. 22 735 personnes vivent dans le comté. Les esclaves sont au nombre de 10 889 (47,9% de l'ensemble) et les personnes libres, 11846 (soit 52,1%). La forte proportion de la population servile s'explique par la présence dans le comté d'importantes plantations de chanvre qui l'utilisent comme main-d'œuvre. En 1820, les esclaves représentent déjà 31,08% de la population[22]. Mais avec la fin de la traite négrière en 1808 et

[21] FHSL, SC30, *Barbaroux Family Papers*, 1771-1884, Barbaroux à Martin-Picquet, le 7 juillet 1820.
[22] Chiffres du quatrième recensement de 1820.

le *boom* cotonnier dans le Sud, les esclaves font l'objet entre planteurs du nord et du sud d'une traite interne qu'Ira Berlin nomme le « Second Passage du Milieu » et qu'elle considère comme « la plus grande entreprise dans le Sud en dehors de la plantation elle-même et probablement la plus perfectionnée de par son usage du transport moderne, de la finance et de la publicité. [23]»

Dans le premier district (Comté de Fayette), on compte 1 201 habitations, 1 205 familles et 6 997 personnes libres. Quatorze personnes sont nées en France et cinq sont enfants de Français. La Virginienne Frances Mellere a épousé un Français : la communauté francophone du premier district compte donc au total vingt personnes.

1	2	3	4	5	7	9
Domicile N°	Famille N°	Nom	Age	Sexe	Profession plus de 15 ans	Lieu de naissance
DISTRICT 1 (Fayette County)						
223	227	Mellere ?	44	M	None	France
		Mellere Frances	43	F		Va
377	352	Lega… ? Jean	32	M	Carpenter	France
622	615	Warfield N W ?	16	M	Student	France
		Warfield E P	13	F		France
		Warfield J P	11	M		France
		WarfieldM R	8	F		France
		Warfield Catharine	6	F		France
		Warfield ?	?	M		France
1010	1010	Hellermeyer Francis	35	M	Nurseryman	France
		Hellermeyer Caroline	39	F		France
		Hellermeyer Anne	9	F		Va ou Ga
		Hellermeyer Caroline	7	F		Va ou Ga
		Hellermeyer Catherine	5	F		Ky
		Hellermeyer Alfred	3	M		Ky
		Hellermeyer Hector	1	M		Ky
		Xalvel Teressa	41	F		France
1051	1053	Perrin Félix	45	M	French Teacher	France
		Perrin Hippolyte	21	M	M. D.	France
	Asile	Killian ? Peter ?		M		France

Tableau 42 : Copie partielle des Population schedules of the US 7th census, Fayette County (KY), first district, Microcopy N° 432, Roll 199, National archives microfilm publications, Washington, 1963, p. 172-287 (MD)[24]

Dans le deuxième district (Lexington-ville), on compte 888 habitations, 909 familles et 4 849 personnes libres. Six personnes sont nées en France : Caroline, Charles, Daniel et Rebecca Kastle, Victoire Charlotte Mentelle et Mary Breckenridge, peut-être fille de Robert

[23] BERLIN Ira, *The making of African America: The four Great Migrations*, New York, Viking, 2010.

[24] Ces Warfield sont les enfants d'Elisha Warfield, 39 ans, fermier, né au Kentucky, répertorié indépendamment dans le recensement. On ignore la raison de leur naissance en France.

Jefferson Breckenridge qui remplit par deux fois les fonctions de Superintendant de l'Instruction Publique[25]. Deux personnes sont enfants de Français (Louisa et Rose Mentelle), trois sont, selon toute vraisemblance, francophones, quoique recensées comme allemandes (John, Sophy et John Jr Kastle). La communauté francophone du deuxième district compte donc au total onze personnes.

1	2	3	4	5	7	9
Domicile N°	Famille N°	Nom	Age	Sexe	Profession plus de 15 ans	Lieu de naissance
DISTRICT 2 (Lexington ville)						
343	364	Kastle John	54	M	Shoemaker	Germany
		Kastle Sophy	54	F		Germany
		Kastle John	18	M	Shoemaker	Germany
		Kastle Caroline	22	F		France
		Kastle Charles	12	M		France
		Kastle Rebecca	16	F		France
		Kastle Daniel	4	M		France
412	433	Mentelle Victoria C.	80	F		France
		Mentelle Louisa	45	F		Kentucky
		Mentelle Rose	40	F		Kentucky
445	464	Breckenridge Maria	14	F		France

Tableau 43 : Copie partielle des Population schedules of the US 7th census, Fayette County (KY), second district, Microcopy N° 432, Roll 199, National archives microfilm publications, Washington, 1963, p. 172-287 (MD) [26]

On pourra s'étonner du nombre peu important de personnes natives de France répertoriées à Lexington dans le recensement de 1850. Bon nombre d'immigrants sont à l'époque décédés, leurs enfants ont pu quitter le comté pour s'établir dans une autre région. C'est précisément le cas de la famille Mentelle : Waldemard est décédé depuis 1846, et parmi les six enfants vivant en 1850, seules Louisa et Rose (malgré leur âge respectable) sont inscrites comme vivant au foyer maternel (Louisa ayant épousé le sourd-muet Griffin P. Theobald et Rose ne s'étant jamais mariée, les trois femmes s'apportaient sans doute un soutien mutuel).

Les natifs de France sont au nombre de vingt, les membres de la communauté « francophone » 31, soit respectivement 0,17% et 0,26% de la population libre. Cette population compte 39% d'enfants de moins de 16 ans, 57% d'adultes entre 16 et 59 ans et 4% de personnes âgées de plus de soixante ans, réparties comme suit :

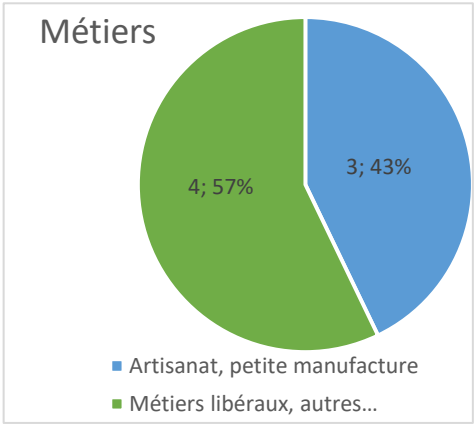
[25] KLEBER John J., *The Kentucky Encyclopedia*, Lexington, University Press of Kentucky, 1992, p. 120.

[26] A l'époque du recensement, Mary Breckenridge fréquente le *Female Seminary* de *Walnutt Hills*, dirigé par le Révérend Joseph James Bullock.

	Nés en France	Communauté francophone
60 ans et plus	1	1
De 40 à 59 ans	5	9
De 16 à 39 ans	7	8
De 0 à 15 ans	5	11
Non renseigné	2	2

Tableau 44 : Les francophones du comté de Fayette et de Lexington en 1850, pyramide des âges, (7th census Fayette County KY, Microcopy 432, roll 199/MD)

Les actifs, peu nombreux, se répartissent presque également entre l'artisanat ou la petite manufacture et les métiers libéraux :



Graphique 45 : Les francophones du comté de Fayette et de Lexington en 1850, métiers, (7th census Fayette County KY, Microcopy 432, roll 199/MD)

L'analyse précédente nous amène à poser plusieurs constats d'importance.

Le phénomène migratoire vers les États-Unis, s'il demeure relativement faible jusqu'en 1840, s'accroît considérablement, pour les différentes raisons précédemment évoquées, entre 1840 et 1880, jusqu'à atteindre le chiffre « de dix millions de personnes, à 90% originaires d'Europe » du Nord, d'Irlande et d'Allemagne, qui ne comptent dans leurs rangs que très peu de francophones[27].

Ces migrants fournissent à Pittsburgh comme à Louisville une main d'œuvre bon marché employée majoritairement dans le secteur industriel ou manufacturier ou participent aux activités liées au transport fluvial. Les autres réinvestissent des compétences acquises dans leurs pays d'origine, se consacrent à de « petits métiers » intègrent le secteur artisanal ou s'adonnent au (petit) commerce.

[27] Ces chiffres sont cités par CHESNAIS Jean-Claude, « L'immigration et le peuplement des États-Unis », *op. cit.*, *Population*, 54e année, n°4-5, 1999, p. 619.

Lexington, quant à elle, a perdu, en 1850, une grande partie du faste et de l'attractivité qui étaient les siens au tournant du siècle. L'ancienne « Athènes de l'ouest » qui a connu son apogée économique dans les premières années du XIXe siècle, semble bien éloignée des opportunités offertes par les rives de l'Ohio en 1850.

3. Ils cherchaient l'or du temps

Ils n'étaient pas venus chercher l'or, mais tenter la fortune.

Tout au bout de leur quête, ils trouvent l'or du temps

et l'éternel repos.

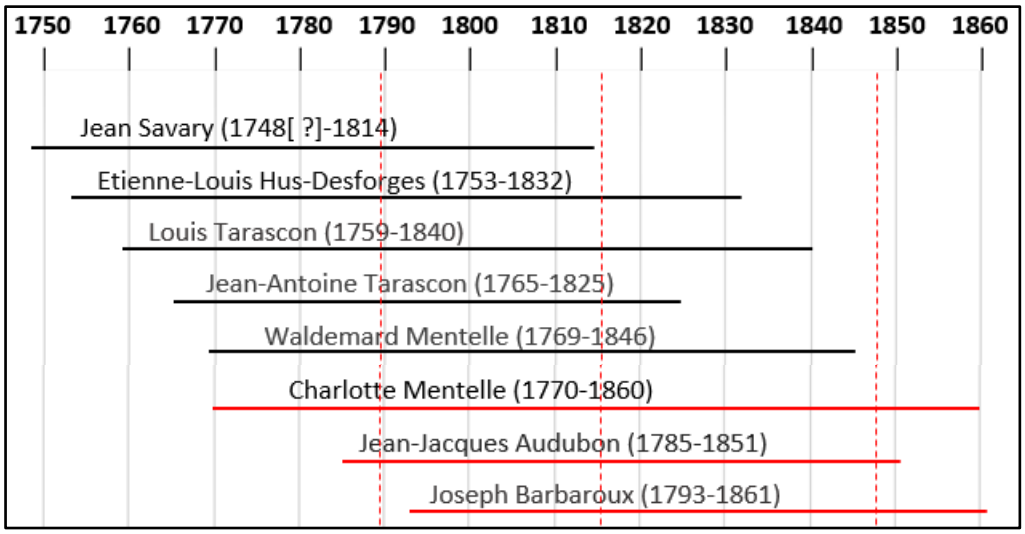


Tableau 46 : De Jean Savary à Joseph Barbaroux, repères biographiques (MD)

Le 22 juin 1814, Jean Savary annonce à Robert Alexander qu'il s'est retiré sur ses terres de Gallipolis, près de la rivière. La retraite est modeste : une petite maison, une demi-acre plantée de vignes, un verger. Mais l'ensemble

> « fait une jolie retraite philosophique ; l'aspect de la rivière est superbe […] la compagnie y est passable a quelque commerage pres que j'évite en quoi ma situation un peu écartée me sauve. Je me plais infiniment plus icy qu'a Millersburg que je déteste cordialement. Je ne regrette que Vimont et sa famille. [28]»

Si la retraite est jolie, elle sera bien courte : le 6 septembre, Louis Vimont annonce à Robert Alexander que Savary est mort à Gallipolis le 31 août d'une « fluxion de poitrine [29]».

[28] KHSF, *Savary Papers*, *op. cit.*, folder 2, Savary à Alexander, le 22 juin 1814.
[29] KHSF, *Savary Papers*, *op. cit.*, folder 3, Vimont à Alexander, le 6 septembre 1814.

Etienne-Louis Hus-Desforges n'a pas eu le temps de percevoir l'indemnité nécessaire au retour au pays natal. Peut-être a-t-il trouvé l'or du temps qu'il cherchait dans ces « jolies soirées sur le petit balcon de chatelaine [qui] n'ont jamais été oubliées et ne peuvent pas l'être » qu'évoque sa nièce Mia au terme de la dernière lettre qu'elle lui adresse[30].

Le brouillon d'un certificat émanant de la Communauté du Kentucky atteste que « Monsieur Etienne Louis Hus Desforges ancien habitant de St Domingue, demeurant à Lexington Fayette Comté […] est décédé Le 24 Juin 1831. [31]»

Quatre ans avant sa mort, Louis Tarascon, convaincu que « si l'éducation ne devient pas républicaine pour tous, [l'unité de l'Union] ne pourra être maintenue », réitère auprès du Président Andrew Jackson l' « offre de construction d'une route de la rivière Missouri à la baie de Columbia » déjà présentée au Congrès en 1824[32]. « Ce serait l'occasion de faciliter l'instruction des enfants indiens en compagnie des nôtres », car

> « depuis lors, il y a 12 ans, la population américaine a progressé à pas de géant vers l'Ouest et l'inégalité de la mauvaise éducation a produit tant de mauvais effets qui peuvent en produire de pires, que j'ai craint des retards supplémentaires. [33]»

Elevé à la lumière de l'esprit des Philosophes, Tarascon, quand Savary choisit de « cultiver son jardin », fait de l'éducation des « bons sauvages » l'or d'un temps qui « a progressé à pas de géant vers l'Ouest [34]». Et quand son frère, Jean-Antoine, criblé de dettes et physiquement diminué, met fin à ses jours, il s'en remet avec sagesse à la Providence qui « ne laisse rien arriver sans vue de mieux dans le tout. [35]» Il meurt en septembre 1840.

L'*Observer & Reporter* du mercredi 1er juillet 1846 annonce le décès de Waldemard Mentelle, survenu le 26 juin et souligne les valeurs qui le caractérisaient : « sa droiture, son urbanité si caractéristique de sa nation et son intégrité sans faille » qui lui ont valu « l'estime

---

[30] KHSF, *Etienne Hus-Desforges Letters, op. cit*., Mia James-Hédoux à Etienne Hus-Desforges, le 26 septembre 1831.

[31] KHSF, *Etienne Hus-Desforges Letters, op. cit*., brouillon du certificat de décès d'Etienne Hus-Desforges, octobre 1834.

[32] FHSL, A/T 177, R 124/46, *Tarascon Papers*, L. A. Tarascon à Andrew Jackson, le 20 octobre 1836.

[33] FHSL, *Tarascon Papers, Ibidem.*

[34] VOLTAIRE, *Candide ou l'Optimisme*, chapitre XXX, FHS, *Tarascon Papers, Ibidem.*

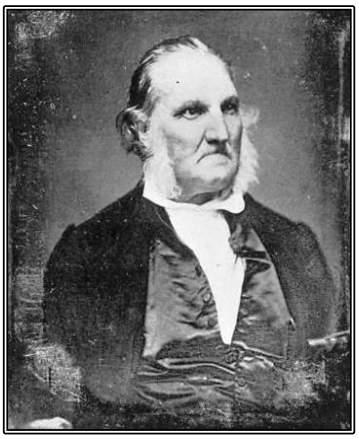
[35] FHSL, *Tarascon Papers*, L. A. Tarascon à C. S.Rafinesque, le 16 août 1825.

et le respect de tous ceux qui le connaissaient. [36]» Son épouse, qui s'éteindra en 1860 à l'âge de quatre-vingt-neuf ans, évoque, en 1841, le temps qui passe et la jeunesse enfuie. Crânement, elle refuse la compassion, n'aspire qu'à la « paix domestique » et ne craint que la « décrépitude » :

> « Que faites-vous ? Le tems vous a-t-il plus respectées que moi dans tout ce qui tient a la paix domestique ? et a la fortune ? Il est des sujets sur lesquels on ne doit pas s'appesantir pour ne pas composer des élégies dont vous n'avez que faire.
>
> J'aime mieux vous dire que toute ma famille se porte bien et se souvient de vous tous avec une tendresse que vous méritez. […] Mais a quoi sert de rappeler ce qui s'est enfui avec la jeunesse. La vieillesse est arrivée pour moi, je n'ai pas encore de décrépitude, mais bientôt 71. Ans. [37]»

Document 50 : Ch. Mentelle âgée (Transylvania University Library, Lexington, Mentelle Collection)

En mars 1843, Audubon quitte sa demeure de *Minnie's Land* et gagne l'Ouest pour la dernière fois. À l'été finissant, il note dans son journal : « Je suis, déjà depuis quelques années, un vieil homme, mais je ne me sens pas vieux », et plus loin : « je suis encore égal à beaucoup, et ma vue est de loin plus vive que celle de beaucoup d'hommes plus jeunes [38]».



Document 51 : Audubon vers 1850 (The Auk, vol. XI, plate IX)

Le 6 novembre 1843, il clôture ainsi le récit de son expédition sur la rivière Missouri : «Arrivé à la maison à 15 heures […], et grâce à Dieu, ai retrouvé toute ma famille en bonne forme. [39]» Il mourra le 27 janvier 1851, dans sa propriété sur les bords de l'Hudson. L'homme des bois d'Amérique, dont Gregory Nobles a pu récemment écrire qu'il « avait créé un Grand Ouvrage qui fait de lui une brillante et exubérante incarnation de l'époque », s'en est allé[40].

---

[36] *Observer & Reporter* (Lexington, KY), mercredi 1er juillet 1846, trad. MD.

[37] MHS, *Saugrain family papers*, Archival Collections, A1477, Charlotte Mentelle à Rosalie Saugrain et Sophie Robinson, le 18 avril 1841. Sophie est la sœur de Rosalie. Elle a épousé le Dr John H. Robinson (BECKWITH Paul, *Creoles of Saint-Louis*, Saint-Louis, Nixon-Jones, 1893, p. 116).

[38] IRMSCHER Christoph (ed.), "Missouri River Journals", *John James Audubon: Writings and Drawings*, New York, Penguin Books, 1999, p. 708, 726, trad. MD.

[39] AUDUBON Jean-Jacques, IRMSCHER Christoph (ed.), "Missouri River Journals", *op. cit.*, p. 749, trad. MD.

[40] NOBLES Gregory, *John James Audubon, The Nature of the American Woodsman*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 2017, p. 261, trad. MD.

Le 30 janvier 1862, comparaissent devant le

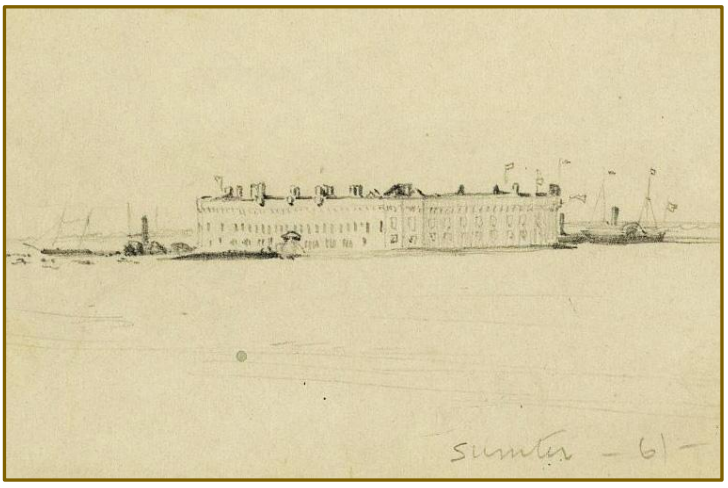
« notaire public pour le Comté de Jefferson, État du Kentucky Amérique-ouest, […] Messieurs A. V. V. Fribourg, François Clerget, Frederic Parrot & François Pasquier tous nés français & domiciliés à Louisville susdit, lesquels comparants ont déclaré que le Deuxième jour du mois de février mil-huit cent soixante & un (1861) le Sieur

Barbaroux Joseph, domicilié à Louisville, est décédé en la date cîté, État susdit, le dit défunt, né en France à Marseilles, & âgé soixante-huit ans (68.)

Conformément à ce qui précede, la dite déclaration a été signée par les soussignés, pour être pleinement valable, où le présent Certificat est destiné, et agréable aux lois de l'État, à cet effet Dont acte fait & passé (Copie) à Louisville, Ky, le 30. Janvier, mil huit Cent-soixante & deux. (1862.) [41]»

Suivent les quatre signatures et la traduction de l'acte de décès en anglais, signé du notaire public Charles Jean Vanderleft et contresigné par J.J. Perrin, vice-consul de France à Louisville[42].

Aux reflets mordorés de l'or du temps va bientôt succéder une ère de feu et de sang : les 12 et 13 avril 1861, l'armée confédérée bombarde la garnison fédérale qui occupe le fort Sumter en Caroline du Sud. La Guerre de Sécession a commencé…



Document 52 : le fort Sumter en 1861, illustration d'Alfred Waud (Library of Congress)

[41] FHSL, SC30, *Barbaroux Family Papers*, 1771-1884, certificat de décès de Joseph Barbaroux, en date du 30 janvier 1862.

[42] « Chaque visage est mémorable » écrivions-nous en épigraphe. On trouvera en annexe 12 les portraits de 51 de ces visages rencontrés au cours de notre étude.

CONCLUSION

La Belle Rivière

Le vent de liberté qui a suscité la Révolution américaine à partir de 1774 gagne une France bientôt confrontée à sa propre Révolution et tôt sensibilisée à l'éveil de la Jeune République sœur et de ses Insurgents qu'elle n'a de cesse d'encourager. S'ensuit un mouvement migratoire d'importance et multiforme. Emigrés politiques bannis ou fuyant le nouveau régime, simples migrants économiques, marchands ou spéculateurs déjà impliqués dans les réseaux commerciaux de l'Atlantique colonial, prêtres catholiques en mission évangélisatrice en terre protestante, colons souvent victimes des visées spéculatives de compagnies agricoles peu scrupuleuses ou réfugiés de Saint-Domingue chassés par la révolte des esclaves, ils quittent la France au cours des quelques années qui précèdent ou suivent 1789.

En 1787, l'Ordonnance du Nord-Ouest, en établissant les modalités de gestion des Nouveaux Territoires, permet leur intégration à l'Union américaine et ouvre aux colons de la côte Est et à ceux venus de Saint-Domingue ou d'outre-Atlantique l'accès aux « pays de derrière ». Certes frontière entre États esclavagistes et abolitionnistes, la vallée de l'Ohio devient ainsi zone de peuplement privilégiée et point de rencontre entre un Ouest qui reste à conquérir, un Est qui distribue les produits de première nécessité ou de luxe venus d'Europe, les Iles Caraïbes, productrices de café et de sucre, et bientôt le grand Sud et son coton.

●

Le début de la Révolution Française s'est naturellement imposé comme l'une des bornes temporelles de notre étude : mis à part Jean Savary, déjà intégré au commerce atlantique et plus âgé que ses compatriotes, qui rejoint Boston en 1783, c'est bien la chute de l'Ancien Régime et ses conséquences politiques et économiques, directes ou indirectes, qui expliquent les départs ultérieurs. L'ouverture du Mississippi au commerce international, la Quasi-Guerre, l'Embargo décrété par le Président Jefferson et la guerre anglo-américaine, parfois nommée à juste titre, Seconde Guerre d'Indépendance, constituent les principaux jalons d'une période tout entière dominée par les conflits internationaux et qui se clôt avec la chute de l'Empereur et la fin des guerres napoléoniennes.

Après un séjour initial à Philadelphie, tête de pont et passage obligé antérieur à toute pénétration commerciale américaine, les colons, par choix ou par nécessité, gagnent un Ohio riche en promesses, y initient ou y développent leurs activités commerciales et spéculatives et intègrent le réseau existant. La vallée de l'Ohio est leur destination commune, entre Pittsburgh qui commande, à la confluence de l'Alléghany et de la Monongahela, le commerce

de la rivière avec l'Est, l'Ouest et La Nouvelle-Orléans, la colonie de Gallipolis où se nouent les amitiés, Lexington et le *Blue Grass*, foyer important d'émigration francophone et lieu d'élection de certains réfugiés de Saint-Domingue au cours des premières années du XIXe siècle, Louisville et les chutes de l'Ohio enfin, débouché naturel et périlleux de la rivière vers le Grand Fleuve et le commerce océanique. La carrière et la notoriété internationales dans le domaine de la peinture ornithologique de Jean-Jacques Audubon nous a conduit à élargir notre zone d'étude à Henderson où il ouvre boutique dans les premières années de son aventure américaine. De même avons-nous régulièrement évoqué d'autres foyers commerciaux où la présence francophone est importante : Saint-Domingue et La Nouvelle-Orléans, bien sûr, mais également le Delaware des Du Pont de Nemours, la Haute-Louisiane et Saint-Louis, haut lieu d'émigration française dans le Missouri et Vevay où le suisse Jean-Jacques Dufour implante avec succès une colonie vinicole.

•

La correspondance étudiée revêt un caractère familial ou amical, plus rarement juridique ou administratif. Elle ne comporte quasiment pas de factures, de livres de compte ou autres documents commerciaux fournissant les données qui auraient permis la mesure chiffrée de l'activité. Tout juste le *Journal de Tarascon* contient-il quelques notes destinées au choix éclairé d'une future base d'opération, tout juste la correspondance de Jean Savary fait-elle mention d'hypothétiques ventes de terres ou d'entreprises commerciales envisagées comme juteuses et parfois vouées à l'échec. L'essentiel est donc, pour nous, situé ailleurs, dans la qualité des sentiments qui unissent le couple ou la famille de France, dans le caractère souvent orageux des relations entre un père et son fils, les tentatives ambitieuses ou modestes du commerçant ou futur commerçant pour monter son affaire et intégrer un réseau, ou encore dans les cruelles désillusions d'un colon de Gallipolis réduit à chercher ailleurs la bonne fortune et celles du réfugié de Saint-Domingue, musicien, bâtisseur et épicier à ses heures, qui enseigne la langue française jusqu'à la fin de sa vie. Telle qu'elle est, cette correspondance constitue un puissant témoignage dont nous avons fait l'outil d'étude privilégié d'une époque et des quelques acteurs d'une Histoire qui affleure régulièrement dans les mots tracés sur le papier et, si l'on peut dire, entre les lignes. Les annuaires et les données fournies par différents recensements nous ont permis de suivre les itinéraires commerciaux et les parcours familiaux. Certains autres documents, de type administratif ou judiciaire, ont comblé les lacunes et fourni l'essentiel des données nécessaires à l'approche

de l'ensemble. Le recours à l'historiographie de l'époque est constant et régulièrement corrigé et enrichi par l'éclairage proposé par les travaux historiographiques récents. Ainsi espérons-nous garantir le caractère à la fois scientifique et humain de la micro-histoire de ces cinq marchands francophones qui ont contribué à écrire l'histoire globale et atlantique de la Belle Rivière entre 1789 et 1815.

●

L'époque est autant celle des tempêtes océanes que celle des circulations atlantiques. Jean Savary le premier, doté d'un tempérament rare qui en fait un entrepreneur et un *go ahead man*, allie sa connaissance du commerce atlantique à l'opportunité nouvelle offerte par l'abondance des terres ouvertes à la vente et à la spéculation dans les pays d'Ouest. Les frères Tarascon abandonnent Marseille et le commerce des étoffes pour s'installer à Philadelphie, puis à Pittsburgh, dont ils perçoivent les avantages commercialement stratégiques. Mais c'est à Shippingport que, suite à l'Embargo, le projet se transforme pour s'orienter vers le marché de l'intérieur et l'Océan Pacifique. Sans doute désireux de se construire un monopole, Tarascon innove, spécule, affronte le péril jusqu'à la faillite. Envoyé par son père pour gérer l'exploitation de mines de plomb qu'il a acquises en Pennsylvanie, le jeune Audubon apprend lui aussi le métier à Philadelphie et se comporte en véritable homme d'affaires, aussi bien quand il tient boutique à Henderson et y construit son moulin que lorsqu'il s'agira, plus tard, de publier son œuvre picturale. Contraints de quitter la colonie de Gallipolis, les époux Mentelle, unis et soudés par un « attachement mutuel » indéfectible, affrontent l'adversité et la misère dans les premiers temps de leur installation à Lexington[1]. Celui qui fut l'agent de Du Pont durant quelques années embrasse la carrière de marchand en tirant parti de ses compétences artisanales en matière de peinture et de dorure avant d'intégrer le milieu commerçant de la cité puis le secteur bancaire tandis que son épouse ouvre son pensionnat. C'est également à Lexington qu'Etienne Hus-Desforges, ancien planteur de Saint-Domingue, trouve refuge et protection auprès du consul Alexis Giraud avant de partager son temps entre un commerce d'épicerie et des leçons de langue française qu'il dispense régulièrement. La générosité dont il fait montre à l'égard de sa famille le dispute à une volonté forte mais insatisfaite de retour au pays natal

●

[1] HLAW, *op. cit.,* W. et C. Mentelle à P. S. Du Pont, le 8 février 1801.

Tous, à un degré ou à un autre, intègrent le réseau marchand de la vallée de l'Ohio et contribuent à sa solidification et à son élargissement par les nombreux contacts qu'ils nouent avec les Américains. Ils bénéficient, pour ce faire, d'atouts essentiels : ils ont foi en la science, peut-être un peu moins en la religion. De leur pays d'accueil, ils adoptent la langue, mais ne renient en rien l'attachement à leur pays natal, et leurs enfants, indifféremment, contractent des unions endogames ou transnationales. Une économie de marché se développe, l'offre s'efforçant de répondre à la demande. L'époque est celle des marchands, une époque où prime le profit, avant le développement de l'entreprise capitaliste. Le réseau francophone maille la vallée dont Pittsburgh, Lexington et Louisville constituent les principaux centres moteurs. Certains commerçants œuvrent en toute indépendance, sans pour autant négliger les connexions, et, tel un Savary, étendent le champ de leurs activités au commerce et à la spéculation sur l'ensemble de la vallée et jusqu'en Louisiane. La plupart sont en relations étroites avec les grandes maisons et les entrepôts de Philadelphie, Saint-Louis et La Nouvelle-Orléans avec lesquels ils entretiennent des relations suivies et nouent de solides connexions. Les grossistes, aux rangs desquels figurent les frères Tarascon, importent d'abord dans la vallée les marchandises venues de l'Est ou d'Europe qui sont ensuite distribuées localement dans les *commission stores* comme celui tenu par Mentelle ou chez les détaillants, souvent des épiciers, qui, comme Desforges, complètent la chaîne de distribution. Artisanat et productions locales servent la plupart du temps de monnaie d'échange dans ces contrées où l'argent liquide est rare. Ce réseau intègre le réseau américain qu'il enrichit et avec lequel il établit une active collaboration à différents degrés, tant en matière de compétences techniques que d'appuis relationnels ou politiques dont on tire communément le meilleur parti. Ainsi le réseau prend-il d'abord corps dans un tissu local où il trouve sa substance et son épaisseur en relation avec d'importants entrepôts pour s'étendre ensuite au commerce local et régional, quand la conjoncture le nécessitera et que les progrès des transports faciliteront les échanges.

•

Nous avons tenu à suivre jusqu'à leur terme les existences de ces quelques migrants et proposons à cet effet un « état de l'Union » en 1848 et nous avons accompagné les ultimes pas de ceux en compagnie desquels nous avons cheminé. Jean Savary, Jean-Antoine Tarascon et Etienne Hus-Desforges finissent leur vie, pour l'un de manière brutale et pour l'autre dramatique ; l'espoir insatisfait d'un retour au pays natal a sans doute assombri les derniers

instants du troisième. Louis Tarascon et Jean-Jacques Audubon iront jusqu'au bout de leurs rêves et les époux Mentelle vivront très vieux dans « la paix domestique [2]». Tandis que les *forty-niners* cherchent l'or de Californie au rivage du Pacifique, gageons que ceux qui cherchaient l'or du temps l'ont finalement trouvé, tout au bout de leur quête.

●

Notre réflexion s'est volontairement limitée à la seule période 1789-1815. En l'espace de ce quart de siècle, une génération d'entrepreneurs a construit et donné corps, avec plus ou moins de réussite, à un projet commercial et à un projet de vie dont témoigne la correspondance qu'ils ont échangée durant ces trois décennies. L'ère des marchands et du précapitalisme, dominée par la recherche du profit et basée sur une économie de marché, se clôt avec la fin de la Guerre anglo-américaine de 1815. L'année 1815 constitue la « ligne de partage [3]» entre ce monde ancien et une « ère des bons sentiments » puis de libre-échange durant laquelle les États-Unis d'Amérique poursuivront leur politique de conquête au-delà du Mississippi et jusqu'au Pacifique. La place occupée par la communauté commerciale francophone issue des grandes migrations dans la société américaine jusqu'à la Guerre de Sécession, les conséquences économiques de la spécialisation régionale, celles des progrès des transports et des techniques, les profondes mutations sociétales enregistrées dans l'organisation du travail du fait du recours à l'économie d'échelle, de l'évolution industrielle et de l'extension du capitalisme, la tension enfin, jusqu'à la sécession, des rapports entre les États du Nord et ceux du Sud, constituent un vaste champ d'étude qui complèterait notre travail et pourrait être élargi à l'ensemble de l'axe canado-antillais, depuis les Grands Lacs jusqu'en Louisiane.

●

Comme tant d'autres avant nous, nous avons cédé, tout au long de cette étude, au « goût de l'archive ». La correspondance étudiée nous a permis d'approcher les attentes, les inquiétudes, les « entreprises » et parfois les échecs d'une génération d'hommes et de femmes qui ont fait le choix, pour des raisons multiples, d'emprunter les chemins hasardeux de la fortune pour partir en Amérique donner réalité à leur espoir d'une vie meilleure. En marchant sur leurs traces, nous espérons avoir écrit quelques pages d'une histoire à hauteur

[2] MHS, *Saugrain family papers*, Archival Collections, A1477, Charlotte Mentelle à Rosalie Saugrain et Sophie Robinson, le 18 avril 1841.

[3] OPAL Jason M., *Beyond the Farm, op. cit.,* Philadelphia, University of Pennsylvania, 2008, p. 154, trad. MD.

d'hommes et de femmes et avoir ainsi, par le biais d'un outil d'analyse souvent négligé par les historiens, fait œuvre proprement historienne. Ecrites par des commerçants, ces lettres ne sont pas, ou ne sont qu'épisodiquement, des lettres commerciales. On y trouve rarement les prises de contact, demandes de renseignements, requêtes, réclamations ou refus de donner suite qui caractérisent le genre. Elles s'apparentent plutôt à la correspondance familiale ou amicale et à un type d'écriture, somme toute ordinaire, que nous analysons au prisme de l'Histoire : « La correspondance permet alors de dire et de cultiver un rapport spécifique au monde. [4]»

•

Photo 16 : La tombe de Charlotte Mentelle au Lexington Cemetery (John Weathers, Find a grave)

L'étude approfondie de la correspondance nous a charmé tout autant qu'enrichi. Quand l'inconstance du marché ou les vicissitudes de l'existence risquent de conduire à l'échec, l'âme humaine confie à la correspondance ses tourments et ses espoirs, et l'historien compatit et jubile, comblé qu'il est alors par ces « cadeaux d'archives. [5] » Sur la tombe de Charlotte Mentelle, à Lexington, nous avons lu et fait un peu nôtres les mots que ses enfants ont fait graver en épitaphe : «Mère, nous vous suivrons.» En écrivant l'histoire de ces hommes et de ces femmes, nous espérons avoir suivi le chemin qui mène à cet

« empire qui s'étend sur la grand-route du commerce,

Le souvenir en est inscrit sur colline, plaine et vallon,

Entre les lacs et la belle rivière. [6]»

« Peu importe le nom qu'on lui donne,

C'est une Belle Rivière, la rivière Ohio. [7]»

[4] DAUPHIN Cécile, « Pour une histoire de la correspondance familiale », *Romantisme*, 90, 1995, p. 99.
[5] FARGE Arlette, *Le goût de l'archive*, Paris, Seuil, 1997.
[6] WATKINS A. S., *op. cit*., extrait, trad. MD.
[7] Extrait de *La Belle Rivière*, Dillon Bustin (1984) Moonbow Music, DC, trad. MD.

LA BELLE RIVIERE

1. Back in the days, the old books describe,
Back in the days of the Indian tribes,
They prayed to the river to forever flow,
And the name that they give her was Ohio.
They fished her clear waters, they camped on her hills,
Bathed at her shallows and drank at her rills.
Some Frenchmen they came, scouting for game,
Gazed at the river, and asked of her name.

La belle rivière, the great shining water,
Casquinampogamou, Le Fleuve de Saint Louis,
No matter the name, the meaning's the same,
She's a beautiful river, the Ohio.

2. The next to come in were the Kentuckians,
The Buckeyes, the Hoosiers, the Suckers and then,
They bought off the Indians, they cut down the trees,
For their barns and their mills and their factories.
Down by the cornfield she ran with the mud,
Down by the slaughterhouse she flowed with the blood.
Below the brewery she was covered with suds,
In the spring of the year she could not help but to flood.
3. The next to come in were the government men,
With their bankers and lawyers, their soldiers and then
They told the shanty folk well you needn't fear,
To let the river be dammed by our engineers
With a lock over here, and a dock over there,
Bridges and trestles spanning the air,
We'll build a pump house above every town,
Bring the fresh water in and let the sewage float down.
4. The last to come in have been the industry men,
Investing their billions around every bend.
Reactors they spill, refineries leak;
Yet it's pleasant to swim in and healthful to drink.
And I'm sitting here on the levee,
Wonderin' at this long history,
I'm wonderin' at this river of fame
And if she ever again will live up to her name.

La Belle Rivière, Dillon Bustin (1984) Moonbow Music, DC.

LA BELLE RIVIERE

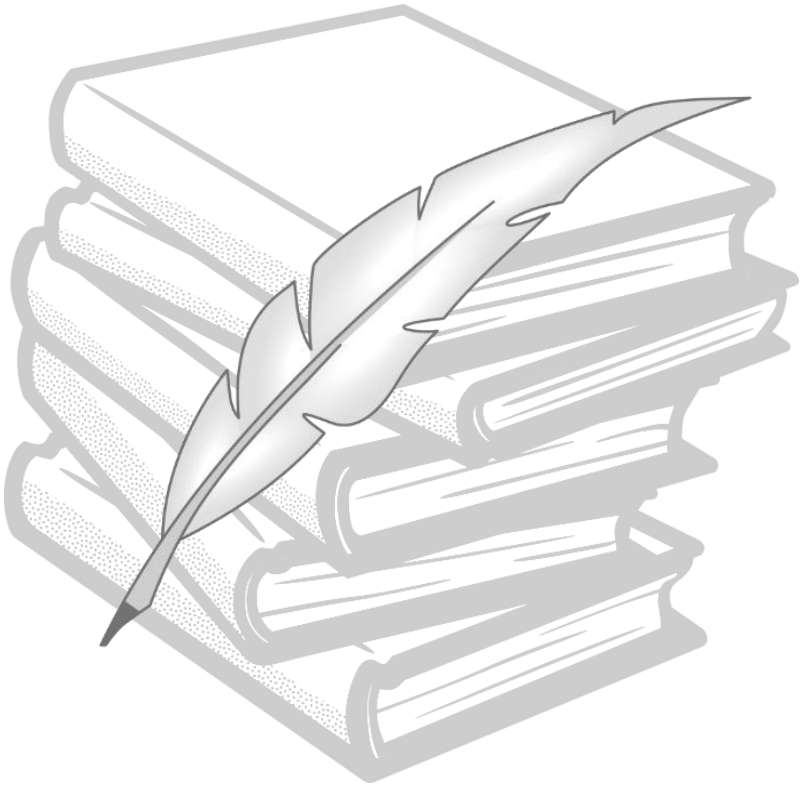
1. Il y a bien longtemps, les livres s'en souviennent,
C'était le temps jadis où les tribus indiennes
Suppliaient la rivièr' de couler à jamais
Et d'Ohio le nom lui fut alors donné.
Campant sur ses collin's, ell's pêchaient dans ses eaux,
Se baignaient sur ses bords, buvaient à ses ruisseaux.
Poursuivant le gibier, des Français arrivèrent,
Découvrir'nt la Rivière, en demandèr'nt le nom.

C'est la Belle Rivière, c'est la grand' eau qui luit,
Casquinampogamou, Le Fleuve de Saint Louis,
Peu importe le nom qu'on donn' à ce cours d'eau,
C'est un' belle rivièr', la rivièr' Ohio.

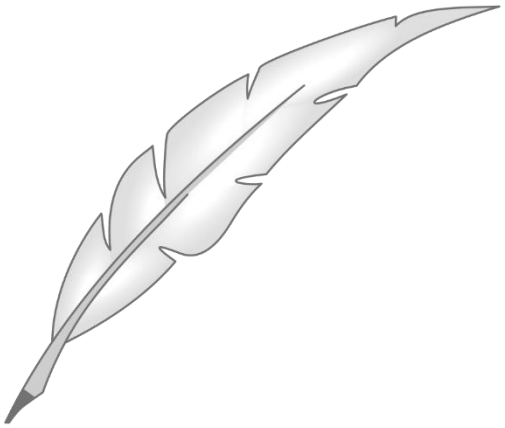
2. Et d'autres sont venus depuis le Kentucky,
D'Ohio, d'Indiana ou bien du Missouri,
Qui chassèr'nt les Indiens, qui coupèrent les pins,
Pour en faire des grang's, des usin's, des moulins.
Ell' donnait au maïs l'humidité féconde,
Le long des abattoirs, se colorait de sang,
La bièr' des brasseries faisait mousser ses ondes,
Et à chaque printemps, ell' abreuvait les champs.
3. Et d'autres sont venus qui imposèr'nt leur loi,
Gouvernants et banquiers ou troupes de soldats,
Au peuple miséreux, ils dir'nt : »N'ayez pas peur
De laisser la rivière aux mains des ingénieurs.
C'est une écluse ici, et c'est là-bas un quai,
Des ponts, des chevalets, l'espace est maîtrisé
La station de pompage, au cœur de la cité,
Lui fournira l'eau fraîche, traitera l'eau usée. »
4. Et les industriels arrivèrent plus tard,
Dans chacun des méandres, ils versèr'nt des milliards.
Mais les réacteurs fuient, les raffin'ries polluent,
Se baigner dans l'eau pure, boire, on ne le peut plus.
Et me voici ici, assis près du ponton,
Je me prends à songer à cette longue histoire,
Et me demande si la rivière de gloire
A tout jamais vivra, vivra jusqu'en son nom.

Selon un rapport du *Natural Resources Defense Council* (Livescience.com, [Consulté le 15 septembre 2015]), l'Ohio est l'État le plus pollué des États-Unis, en raison des déchets toxiques produits par les énergies fossiles et le mercure. Tel est le thème de la chanson de Dillon Bustin *La Belle Rivière*, dont on trouvera ci-contre une adaptation rimée (trad. MD).

SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE



SOURCES MANUSCRITES



ETATS-UNIS

David M. Rubenstein Rare Book & Manuscript Library, Duke University, Durham (NC):

Terrasson Brothers (Philadelphia, Pa) Records, 1773-1869.

Filson Historical Society Louisville:

Barbaroux Family Papers, 1771-1884, SC30.

Barthelemy Tardiveau Letters, 1788-1789, SP664.

Bullitt Family Papers-Oxmoor Collection, 1683-2003, MSS A. B937c, Folders 38-40.

Colonie de Colonisation américaine Stock Certificate, C/C159.

Extrait du journal d'un voyage de Philadelphie à La Nouvelle-Orléans par l'Ohio et le Mississipi, (journal de Tarascon), 1799, SC A/T177.

Humanitas, Reflections on Slavery, RB973. 5P769 N°5.

J. J. Audubon Memoir (ca 1830), SC22.

Ruste de Rezeville Papers, 97SC146.

TARASCON L. A.,"L.A. Tarascon, to His Friends," Louisville, 1836, Kentucky Culture Series, microfilm N° 213.

TARASCON Louis A., The Petition Presented by Lewis A. Tarascon of Shippingport, Jefferson County, Ky. To the General Assembly of Kentucky, 1824, Rare Pamphlet 380.13 T177.

Tarascon Papers, A/T 177.

Taylor Berry's Letter, C.B.

Kentucky Historical Society Frankfort:

Colonel David Meade Papers, 1802-1880, 91SC45.

De Rezeville Papers, 1785, 97SC146.

Etienne Louis Hus-Desforges Letters, F2013.127.

Gideon Shryock Papers, 1802-1880, 84M11.

J. L. Verdin Letter, 1864, 92SC96.

Marquis de La Fayette Records, 1825, 90SC32.

Woodburn Farm Collection & Alexander family papers, 2006M01, SC MSS93, box 5 (folders1, 4, 5), box 6, box 8 (folders1 à 5, 6, 9), box 9 (folders 3 à 8), box 10.

Testament de James Berthoud, MIC 196.

Transylvania University Lexington:

Constantin S. Rafinesque Papers, 1819-1825, MSC42.

Mentelle Papers, MSC 31.

University of Kentucky Lexington:

Benedict Joseph Flaget Correspondence, 1823, 1VF60M128SC.

Charlotte Mentelle à ses beaux-parents, décembre 1803, 6/M117.

Constantin S. Rafinesque Papers, MS 145.

Henry Savary Papers, 1827-1856, 1838-1856, 1VF63M365.

Hagley Library and Archives (Soda House) Wilmington:

Du Pont de Nemours, Pierre Samuel to Citoyen La Tour-Maubourg, Feb 1798, 1843.

Du Pont de Nemours, Pierre Samuel, Correspondence, 1787-1817, 0085.

Du Pont de Nemours Pierre Samuel, Papers, 1739-1817, (Outgoing correspondence) LMSS: 1.

Du Pont de Nemours Pierre Samuel, Papers, 1739-1817, (Incoming correspondence) WMSS: 2.

Du Pont de Nemours, Pierre Samuel, draft of letter to James Monroe, (1803?), 1794/4

Du Pont de Nemours, Pierre Samuel, Notice sur Mr. Barlow, ministre plénipotentiaire des États Unis d'Amérique à la cour de France, 1023.

Du Pont, Eleuthère lrénée papers, 1782- 1838, (Outgoing correspondence) LMSS: 3.

Du Pont Eleuthère lrénée Papers, 1771-1834, (Incoming correspondence) WMSS: 4.

Du Pont, Eleuthère lrénée, Notes on powder making, gunpowder mills and saltpeter, 0037.

Du Pont Eleuthère lrénée, Pocket diaries, 1803. 1828, 1857 (No. 10c).

Du Pont Victor Marie Papers, 1767-1827, (Outgoing correspondence) LMSS: 2.

Du Pont Victor Marie Papers, 1767-1827, (Incoming correspondence) WMSS : 3.

Du Pont Joséphine, 1770-1837, Notre transplantation en Amérique, dédiée à nos enfants et à nos neveux, 0502 (part).

Wurts Family Papers, James Vanuxem Papers, 1778-1837, Box1, Folders 1-25.

University of Delaware:

Major David Lenox papers, MSS.649, Special Collections.

Historical Society of Cincinnati (Ohio):

Gallipolis papers.

Historical Society of Pennsylvania:

Abraham Dubois papers, 1792-1809, Am, 1636.

Baron Cromot Du Bourg diaries, 1781-1881, Am, 6360.

Beelen family papers, 1690-1959, Am, 1952.

Besson family papers, 1718-1884, Am, 1722.

Borie Family Papers, 1791-1888, Collection 1602.

Cadwalader Collection, Mazurié Estate, Box 351, folder 3.

Civil marriage contract and slave sale document from Opelousas (La.), 1788, Am, D0286.

Claude Unger Collection, Dutilh & Wachsmuth Papers, N° 0184.

Du Roy (Frigate) journal, 1781-1783, Am, 6775.

Eugene Roussel papers, 1835-1888, Am, 1785.

Mémoire sur le commerce entre la France et les États-Unis, 1783, Am, 810.

Franklin Bache papers 1818-1861, Am, 0024.

French Benevolent Society of Philadelphia records, 1804-1977, Am, MSS141.

French West Indies collection, Buache Philippe, 1700-1733, Am, 0219.

George Allen papers 1828-1843, Allen, George 1808-1876, Am, 0061.

Gernon and Keating papers 1805-1829, Am, Collection N° 0232.

Gertrude Sakin collection undated, Am, D0361.

Giambattista Scandella papers 1787-1798, Am, MSS101.

Jones & Clarke, « Correspondence », folder « M », lettre de Mason & Fenwick à Jones & Clarke, le 20 novembre 1794.

Joseph M. Gazzam collection on Frederick Eugene Francois, Baron de Beelen-Bertholff, Am, 023.

Joshua Barney papers 1782-1818, Am, 0033.

Letters of Pierre Samuel Du Pont and P. P. F. LeGrand 1822-1834, Am, 3258.

M. Garnier papers 1763-1787, Am, SC128.

Mark Prager letterbook 1794-1798, Am b, 6955.

Mel de Fontenay family journal 1857-1858, Am, SC258.

Minutes for the Societe Française des Amis de la Liberte et de l'Egalite 1793-1794, Am, 3276.

Miscellaneous autographs from French statesmen and soldiers associated with the Revolutionary War. 1778-1819, La Luzerne Anne-César, chevalier de, 1741-1791, Am, 6361.

Morin transcription of La Science du Bonhomme Richard 1778, Am, 8085.

Niefnecker family papers 1808-1871, Am, D0279.

Etienne Girard papers 1772-1819, Am, 3275.

Thomas Hutchins papers 1759-1807, Am, 308.

Thomas Ruston travel diary 1785, Am, 1353.

Voyage dans l'interieur de l'Amerique du Nord by Maximilian, Prinz von Wied *circa* 1839, Wied, Maximilian, Prinz von, 1782-1867, Am, 3313.

William Bingham estate papers 1792-1931, Am, 3182.

Library Company of Philadelphia:

Financial Statements of Etienne Girard (1780-1802), BOYMEL Jules.

Tarascon, Berthoud & Co., *An address to the citizens of Philadelphia,* Philadelphia, 1806 Aa.806 P 72.

American Philosophical Society, Philadelphia:

Journal of the Vine Company of Pennsylvania, 1814-1822, Mss.974.8.L52.

Historical Society of Western Pennsylvania Pittsburgh:

James O'Hara Papers, John Watson to James O'Hara, Marietta, 11 avril 1804.

Indiana Historical Society, Indianapolis (IN):

Louis Gex-Obussier Papers, 1803-1843, SC 0620, F 1 à 3, Tarascon Brothers, James Berthoud and C° to Gex, October 17, 1816.

University of Notre Dame (IN):

Bishop Flaget's diary, 1812-1814, Archives, CDBL 10/44.

Missouri Historical Society Saint-Louis :

Chouteau Collection, Box 6, letterbook, Pierre Chouteau Jr à Tarascon, 22 octobre 1804.

Charles Gratiot Papers, Box 2: Charles Gratiot Letterbook, 1797-1817.

Thomas Jefferson Collection, Letter from Antoine Terrasson, Paris, to Thomas Jefferson, April 29, 1788, D04142.

Saugrain family papers, Archival Collections, A1477.

Tennessee State Library and Archives, Nashville TN:

Clay-Kenner Family Papers.

Recensements fédéraux :

"Population Schedule", *US second census 1800*, National Archives Microfilm Publications.

"Population Schedule", *US third census 1810*, National Archives Microfilm Publications, Microcopy 252, rolls 5 et 6.

"Population Schedule", *US fourth census 1820*, National Archives Microfilm Publications, Microcopy 33, roll 17.

"Population Schedule", *US fifth census 1830*, National Archives Microfilm Publications, Microcopy 19, roll 35.

"Population Schedule", *US sixth census 1840*, National Archives Microfilm Publications, Microcopy 704, roll 109.

"Population Schedule", *US seventh census 1850*, National Archives Microfilm Publications, Microcopy 432, roll 199, Kentucky, Fayette and Fleming Counties.

FRANCE

Archives Nationales :

Lettres de Coulougnac au Ministère (1783-1785), AE/B/III/448.

Trois prospectus de la Compagnie de Commerce National de la Coulougnac & C°, AE/B/III/449.

État des navires achetés par des Français à New York, AE/B/III/444.

Arrêté du 11 Floréal an III et dossier Louis Anastase Tarascon, F/7/4954/6.

Durocher-Pigeon, F/7/5650, Dossier 13.

Indemnisation des colons spoliés, Sous-série F/12, Articles F/12/2740-2883 et F/12/7627-76321.

Liste (en cours) pour l'indemnisation des colons spoliés, Sous-série F/12, Articles F/12/2740-2883 et F/12/7627-76321.

Aimé de la Roche, ISNI 0000 0001 2127 3989.

Silhouettes d'Osages réalisées au physionotrace, Série AF, Secrétaire d'État, Sous-série AF IV, 1681A, dossier 2, 1804-1809, pièces 24 a et 27bh.

Registre des Délibérations et Actes du Directoire, AF III 7 et 8, AF III 451 à 466.

William Alexander's Memorial on the Trade with Virginia and the other United States, Richmond, 7 septembre 1784, AECPE-U 28 (188-190).

Extrait d'une lettre de Savary au marquis de Castries, Secrétaire d'État de la Marine, le 15 Mai 1785, AECPE-U, 29 (248-260).

Lettres d'Otto au Ministre des Affaires Etrangères, 21 janvier, 11 mai, 11 juin et 12 novembre 1790, AECPE-U, XXXV, N°. 15, fol. 37r, N°. 27, fol. 92r, N°. 31, fol. 111, N°. 43, fol. 194r.

Bon Hervé de Belisle, AB/XIX/3432, dossier 7, AB/XIX/3410.

Minutier central, Étude XLVI, Pièce 831.

Rochambeau à Decrès, Ministre de la Marine, le 29 mars 1803, CC9A/33.

Quatre lettres de Louis-Guillaume Otto, chargé d'affaires auprès du Congrès au comte de Montmorin, ministre des Affaires étrangères, XXXV, N°. 15, fol. 37r, N°. 27, fol. 92r, N°. 31, fol. 111, N°. 43, fol. 194r.

Archives Nationales de l'Outre-Mer :

Lettre de Ruste de Rézeville, Delhorme (François) et Dupont, commissaires du commerce (Saint-Pierre) à l'Intendant Général des Colonies, le 30 janvier 1790, C8A 95 F 133.

Archives de la Chambre de Commerce et d'Industrie de Marseille-Provence :

Fondation de la société commerciale Roux Cadix, Massip Terrasson et C^{ie}, le 10 septembre 1737, L9-856.

Archives Départementales de l'Aube :

Fonds Berthelin & Fromageot, Négoce de toiles, 3 F 171, 3 F 297.

Archives Départementales des Bouches du Rhône :

Registre des baptêmes et mariages, Cabannes (13) 1759, p. 2 : Louis Anastase Tarascon, 1765, p. 3 : Jean-Antoine Tarascon.

Archives de la Maison des Chartreux, Lyon :

Journal de Monseigneur Flaget, 1815-1821.

Archives Départementales de Charente-Maritime :

Saint-Domingue 1, dessin à la plume aquarellé, XVIIIe siècle, 5Fi.

Fonds Fleuriau, 255J, non coté.

Fonds Magué-Margotteau, 245 J.

Section E, Supplément aux archives communales.

Fonds Magué-Margotteau, compte de vente du navire Le Bellier, 245 J.

Cadastre de la ville de La Rochelle, 1811, 3P 5074/07.

Pierre-Jean Van Hoogwerff à sa sœur Marie-Odilie (8 mai 1792), 4 J 2848.

Inventaire des effets et biens de Belin des Marais, 15 juillet 1748, E 294.

Archives Départementales de Gironde :

Farrouilh, 7 B 1001-3154, Série U.

Archives Départementales de Haute-Garonne :

Pouvoir en vue de la vente de l'indigoterie de Mathieu Catou située sur la paroisse de Torbeck, 1er mars 1784, 3 E 25560, fol. 570-574.

Archives Départementales de Loire Atlantique :

Enregistrement de pièces concernant M. Penet, B-4507, folio 24.

Lettre datée de Versailles, 5 juillet 1778, propriétés de navires (1778-1782), Marine 133 B 4506.

Fouquereaux, dépôt Dacosta du 27 avril 1780, Marine 134 : 1er mai 1779, E-Notaires.

Archives Départementales de Seine-Maritime :

Rôles de bord du Patriote et du Liberté, 6P6/19.

Archives Départementales du Var :

Acte de baptême de Pierre-Louis Hus-Desforges, 7^{E} 145/62.

Archives de Nantes :

Acte d'adoption de Jean-Jacques Audubon, extrait des registres de naissance de la commune de Nantes, département de la Loire-inférieure.

Centre des Archives Diplomatiques de Nantes :

État-civil consulaire, Philadelphie, 28 avril 1801-30 octobre 1844, Louis Tarascon, 157 EC 1.

Archives d'État de Neuchâtel (Suisse) :

Correspondance reçue de L.-A. Tarascon, Philadelphie (USA), par la maison Bugnon à Fleurier, 1801-1803, AEN 53.

ARCHIVES NUMERISEES

“Historic Pittsburgh”, 7th census, University of Pittsburgh's Digital Research Library. http://digital.library.pitt.edu/census/ [Consulté le 5 juillet 2017]

Alien Registration List Providence, 1798 : http://www.genealogyforum.com/files/RI/palien.html [Consulté le 12 décembre 2016]

Correspondance de Benjamin Franklin : http://franklinpapers.org/ [Consulté le 6 novembre 2017]

Correspondance de George Washington : https://www.founders.archives.gov/ documents/Washington [Consulté le 13 novembre 2017]

Correspondance de James Madison : http ://founders.archives.gov/documents/Madison [Consulté le 19 septembre 2018]

Correspondance de Thomas Jefferson : http://founders.archives.gov/documents/Jefferson [Consulté le 4 octobre 2017]

Le comte de Sarsfield, le 4 mai 1783, Jan Ingen Housz, le 23 juin 1783 à Benjamin Franklin : https://search.amphilsoc.org/collections/view?docId=ead/Mss.B.F85 [Consulté le 5 avril 2018]

Pierre-Samuel Du Pont de Nemours à Thomas Jefferson, le 20 janvier 1800 : http://hdl.loc.gov/loc.mss/mtj.mtjbib009269 [Consulté le 10 janvier 2018]

Thomas Jefferson à Benjamin Hawkins, 18 février 1803 : http://www.let.rug.nl/usa/presidents/thomas-jefferson/letters-of-thomas-jefferson/jefl150.php [Consulté le 2 juin 2016]

Thomas Jefferson à Pierre-Samuel Du Pont de Nemours, le 17 janvier 1800 :
https://www.loc.gov/item/mtjbib009264/ [Consulté le 11 janvier 2017]

William Brand to R. Pamar, May 17, 1821:
https://www.loc.gov/resource/maj.01059_0300_0301/?st=gallery [[Consulté le 12 décembre 2017]

Lettre de La Fayette à Benjamin Harrison, le 21 novembre 1784 :
http://digitalcollections.nypl.org/items/bcf4e50c-cbd8-6423-e040-e00a18061eb6. [Consulté le 6 novembre 2017]

Lettres de Catherine Pictet à Albert Gallatin, (1780-1794) :
Genève, Fondation des Archives de la famille Pictet, consultable sur https://www.archivesfamillepictet.ch/ [Consulté le 7 novembre 2017]

SOURCES IMPRIMÉES

PRESSE

Chestertown Gazette.

Courrier de la France et des Colonies.

Journal des Débats.

Journal of the Vine Company of Pennsylvania, 1814-1822.

Kentucky Gazette.

Le Constitutionnel, journal politique et littéraire.

Le Journal de Paris.

Le Moniteur Universel.

Methodist Magazine for the year of our Lord 1822.

Morning Post and Commercial Advertiser (Louisville, KY).

Observer & Reporter (Lexington, KY).

Pennsylvania Packet from Philadelphia.

Pittsburgh Commonwealth.

Pittsburgh Gazette.

Poulson's Daily Advertiser.

The Louisville Public Advertiser.

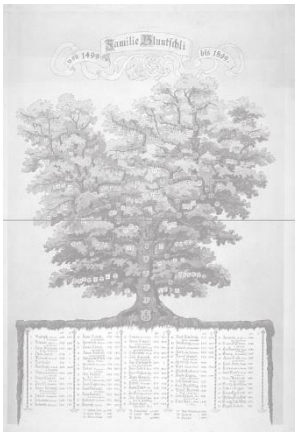
Tree of Liberty.

Virginia Gazette, 12 mars 1785.

Western Spy and Miami Gazette (Cincinnati, Ohio).

SOURCES NUMERISÉES

Sites généalogiques couramment consultés



famillesparisiennes.org.

findagrave.com.

galliagenealogy.org

genealogyforum.com.

geneanet.org.

ghcaraibe.org.

myheritage.com.

onegreatfamily.com.

ourfamtree.org.

rootsweb.ancestry.com.

scnfamily.org.

OUVRAGES

A

A sketch of the life of Rev. John Collins, Cincinnati, Methodist Publishing Co, 1849.

ADAMS Henry (ed.), *The writings of Albert Gallatin*, Philadelphia, Lippincott, 1879.

ADAMS Henry, *The life of Albert Gallatin*, Philadelphia, Lippincott & C°, 1880.

ALLEN William B., *A history of Kentucky*, Louisville, Bradley & Gilbert, 1872.

Almanach astronomique et historique de la ville de Lyon, Lyon, Aimé de la Roche, 1758.

Almanach du Commerce de Paris, des Départemens de l'Empire Français et des Principales Villes de l'Europe, an XIII (1805), Paris, Duverneuil et De La Tynna, 1805.

AMOUREUX Mathurin Michel, *A Short and Practical Treatise on the Culture of the Wine-Grapes in the United States of America, Adapted to those States situated to the Southward of 41 degrees of North latitude"*, Georgetown, 1794.

AMPERE Jean-Jacques, *Promenade en Amérique* (Nouvelle édition), Paris, Michel Lévy Frères, [1855], 1874.

Annales de la Propagation de la Foi, tome III, N° XIII, Lyon et Paris, De Rusand, 1828.

ANONYME, Le Parlement de Paris établi au Scioto, Paris, 1790.

ANONYME, Lettre de M. de V. à M. le C.D.M., Paris, Didot, 1790.

ANONYME, Observations générales et impartiales sur l'affaire du Scioto, (s.l., s.d.).

ASHE Thomas, *Travels in America performed in 1806 for the purpose of exploring the rivers of Alleghany, Monongahela, Ohio and Mississippi*, vol. II, London, Richard Phillips, 1808.

AUDUBON Maria R., *Audubon and his Journals*, vol. 1, New York, Charles Scribner's sons, 1897.

B

BARRETT Walter, *The Old Merchants of New York City*, New York, Carleton, 1864.

BECKWITH Paul, *Creoles of St-Louis*, St-Louis, Nixon-Jones, 1893.

Biographie universelle, ancienne et moderne, supplément, tome 67, Paris, L. G. Michaud, 1840.

WASIELEWSKI W. J., STIGAND I. (trad.), *The violoncello and its history*, London, Novello & C°, 1894.

BOUCHERIE Anthony, *The Art of Making Whiskey*, Lexington, Worsley & Smith, 1819.

BOUTEILLER Jules-Edouard, *L'Histoire complète et méthodique des théâtres de Rouen*, vol. 2, Rouen, Giroux et Renoux, 1863.

BRACKENRIDGE Henry Marie, *Recollections of Persons and places in the West*, Philadelphie, James Kay, 1834.

BRISSOT DE WARVILLE Jacques-Pierre, *Examen critique des voyages dans l'Amérique septentrionale de M. le Marquis de Chastellux*, Londres, 1786.

BRISSOT DE WARVILLE Jacques-Pierre, *Nouveau voyage dans les États-Unis de l'Amérique septentrionale, fait en 1788*, tomes I et II, Paris, Buisson, Avril 1791.

BURDET Aimé, *Palais de l'Isle, Annecy, Récit historique des deux premières années de la Révolution Française*, Annecy, François Abry, 1804.

C

« Cassius M. Clay's pamphlet », in *Facts for the people*, vol. I, N°4, April 1843.

CHARLES, "Lexington Directory", *Almanac for 1806, (*s. l., s. d.).

CHARPENTIER Paul, *Une maladie morale, le mal du siècle*, Paris, Didier, 1880.

CHEVALIER Michel, *Histoire et description des voies de communication aux États-Unis et des travaux qui en dépendent*, tome I, Paris, Charles Gosselin, 1840.

CHEYNET Pierre-Dominique, *Inventaire des registres des délibérations et des minutes des arrêtés, lettres et actes du Directoire faisant suite au Recueil des actes du Directoire exécutif d'Antonin Debidour tome II 13 prairial, (AF III 451, plaquette 2674, pièces 9-10). 5e complémentaire an V [30 mai - 21 septembre 1797] (registre AF* III 7, folio 187 recto, à AF* III*

8, folio 281; cartons AF III 451, plaquette 2669, à AF III 466, plaquette 2841), 14 prairial an V [2 juin 1797] (AF III 7, folios 195 recto-197 verso; AF III 451, plaquettes 2675 et 2676).*

CHRISTIAN M., *Description des Machines et Procédés spécifiés dans les brevets d'invention, de perfectionnement et d'importation,* tome troisième, Paris, Huzard, 1820, p. 144-186.

COLLOT Georges Henri Victor, *Mémoire sur la réorganisation de la colonie de Saint-Domingue*, Paris, 1800.

COLLOT Georges Henri Victor, *Voyage dans l'Amérique septentrionale, avec un atlas de 36 cartes, plans, vues et figures*, tomes I et II, Paris, Arthus Bertrand, 1826.

Commercial Directory, Philadelphie, J. C. Kayser & C°, 1823.

CORNELL William Mason, *The History of Pennsylvania from the Earliest Discovery to the Present Time* (New York, C. Drew, 1879).

CRAMER Zadok, The *Navigator*, 6e éd., 1808.

D

D'ARNAUD, *Délassements de l'homme sensible, ou anecdotes diverse*s, Seconde année, Tome Troisième, Cinquième Partie, Paris, chez l'auteur et la veuve Ballard et Fils, 1786.

DARLINGTON (O'Hara) M. Carson, *Fort Pitt and Letters From the Frontier*, Pittsburgh, 1892.

DEBEELEN MCKENZIE Antoine, *History of the Gazzam Family, together with a biographical sketch of the American branch of family of DeBeelen*, s.l., 1894.

DE BOW J. D. B., *The seventh-census of the United States*, 1850, Washington, Robert Armstrong, 1853.

DE CHASTELLUX Marquis*, Voyages de M. le Mis de Chastellux dans l'Amérique septentrionale, dans les années 1780, 1781 et 1782*, 2 vol., [1786], Paris, Tallandier, 1980.

DE DIENNE Comte, *Histoire du dessèchement des lacs et marais en France avant 1789*, Champion et Guillaumin, Paris, 1891.

DE LA TYNNA J., *Almanach du Commerce de Paris, des Départemens de l'Empire : « Français et des Principales Villes du Monde*, XIIe année, Paris, De La Tynna, 1809.

DE SALM Constance, *Œuvres Complètes*, tome IV, Paris, Firmin Didot, 1842.

DE SINETY Marquis, *Vie du maréchal de Lowendal*, Paris, Bachelin-Deflorenne, 1867.

DESMOULINS Camille, *les Révolutions de France et de Brabant,* second trimestre, n°17, Paris, Garnéry, 8 mars 1790.

Documents legislative and executive of the Congress of the United States, vol. VI, Washington, Gales & Seaton, 1832.

DUFOUR John James, *The American Vine-dresser's Guide, Being a Treatise on the Cultivation of the Vine*, Cincinnati, S. J. Browne, Emporium Office, 1826.

E

EGLE William Henry M. D. ed., *Names of Foreigners who took the Oath of Allegiance to the Province and State of Pennsylvania 1727-1775, With the Foreign Arrivals, 1786-1808*, Harrisburg, 1892.

ESPY Josiah Murdoch, *Memorandums of a tour made by Josiah Espy in the States of Ohio and Kentucky and Indiana Territory in 1805*, Cincinnati, 1871.

État détaillé des liquidations opérées à l'époque du 1er janvier 1828 par la commission chargée de répartir l'indemnité en faveur des colons de Saint-Domingue, en exécution de la loi du 30 avril 1826 et conformément aux dispositions de l'Ordonnance du 9 mai suivant, Paris, Imprimerie Nationale, 1828, le commissaire Simonneau au ministre des Finances, le 1er avril 1823.

F

FEARON Henry Bradshaw, *Sketches of America: A narrative of a Journey through the Eastern and Western States of America*, 3e éd., Londres, Longman, Hurst, Rees, Orme & Brown, 1819.

FILSON John, PARRAUD M. (trad.), *Histoire du Kentucke, nouvelle colonie à l'Ouest de la Virginie*, Paris, Buisson, 1785.

FLORIAN, *Numa Pompilius, roman imité de Télémaque*, 1786.

FLOWER Richard, *Letters from Lexington and the Illinois*, London, Ridgway, 1819.

FORDHAM Elias, *Personal Narrative: 1817-1818 (Travel in America)*, [1906], Carlisle, Applewood, 2007.

FRANKLIN Benjamin, *La science du Bonhomme Richard*, Limoges, Eugène Ardant, s. d.

G-H

GEBHARD Elisabeth, L., *The Life and ventures of the original John Jacob Astor*, Hudson, N. Y., Bryan Printing and C°, 1915.

GUILLAUMIN M. (dir), Le *Dictionnaire du commerce et de marchandises*, tome 2, Paris, Guillaumin, 1841.

HARDESTY H. H. (Pub.), *History of Gallia County*, Chicago, H. H. Hardesty, 1882.

HARDIE James, *The Philadelphia Directory and Register*, 2nd ed., Philadelphia, Jacob Johnson & Co., 1794.

History of Dearborn, Ohio and Switzerland Counties Indiana, Weakley, Chicago, Harraman & Co. Publishers, 1885.

HOGAN Edmund, *The Prospect of Philadelphia and Check on the Next Directory*, Part I, Philadelphia, Bailey Print, 1795.

HOZIER Jean-François Louis, *Recueil de tous les membres composant l'ordre royal et militaire de Saint-Louis depuis l'année 1693*, Paris, Le Bon Français, 1817.

HÜBNER A., *Promenade autour du monde. 1871*, Paris, Hachette, 1873.

HUGO A., *France Pittoresque ou Description pittoresque, topographique et statistique des départements et colonies de la France*, tome premier, Paris, Delloye, 1835.

I-J

IRVING Washington, *A tour on the Prairie*, Paris, Galignani, 1835.

JEFFERSON aux chefs des Wyandots, Ottawas, Chippewas, Powtewatamies et Shawnees, Washington, le 10 Janvier 1809, *Writings of Jefferson*, Library of Congress.

JEFFERSON Thomas, *Notes on the State of Virginia (1784-1785)*, New York, Harper Torch books, Query XIX, 1964.

JILLSON Willard Rouse, *Old Kentucky entries and deeds*, Louisville, Filson Club Publications N° 34, 1926.

Journal of the House of Delegates of the Commonwealth of Virginia, Richmond, Thomas W. White, 1828.

K

KENDALL Amos, *Autobiography*, Boston, William Stickney, 1872.

KIMBALL & JAMES, *Business Directory for the Mississippi* Valley: 1844, Cincinnati, Kendall & Barnard, 1844.

L

LAMKIN U. W., *History of Henry Co MO*, (s. l.), Historical Publishing Co, 1919.

LA ROCHEFOUCAULD-LIANCOURT François Alexandre Frédéric, *Voyage dans les États-Unis d'Amérique, fait en 1795, 1796 et 1797*, Paris, an VII de la République (1798-1799).

LAS CASES, *Le Mémorial de Ste-Hélène*, Paris, Lecointe, 1828.

Laws of the Commonwealth of Pennsylvania, Philadelphia, John Bioren, 1810.

LEAVY William**, "**Memoir of Lexington**"** (no. 133-135), *Register of the Kentucky Historical Society,* Vol° 27 & 41, Lexington, 1929 & 1941.

Lettre d'un comédien, à un de ses amis, touchant sa captivité & celle de vingt-six de ses camarades chez les corsaires de Tunis ; & ce qu'ils sont obligés de faire pour adoucir leurs peines. Avec une description historique & exacte de la Ville de Génes, d'où ils sortoient lorsqu'ils ont été pris au mois de septembre dernier, Paris, Pierre Clément, 1741.

LEZAY-MARNESIA C. F. A., Lettres écrites des rives de l'Ohio, Fort Pitt, Paris, Prault, an X.

LIEGEARD fils, « Hymne du citoyen Liégeard fils d'Auxerre », *Recueil du département de Seine et Marne*, Melun, Tarbé et Lefèvre-Compigny, an 2 de la République.

Lois, Décrets, Ordonnances, Réglemens, avis du Conseil d'État, tome XXVI, Paris, Guyot, 1838.

LITTELL William*, "The Statute Law of Kentucky",* Vol. II, Printed for William Hunter by Johnson & Pleasants, 1810.

M

MALTE-BRUN Conrad, *Géographie Universelle*, tome VI, Paris, Furne et C°, 1845.

MARMONTEL Jean-François, « Eléments de littérature », *Œuvres Complètes*, Paris, Fain, 1819.

MARTZOLFF C. L., *Poems on Ohio*, Columbus, Ohio Arch. And Hist. Society Publications, F. J. Heer Printing C°, 1911.

MCMURTRIE, *Sketches of Louisville and Environs*, Louisville, S. Penn Jr, 1819.

MENTELLE Mme, « Bibliographical Sketch of Dr Saugrain by a Female Friend with Remarks upon the French Settlement in Gallipolis », *Saturday Evening Chronicle*, 14 Juillet 1827.

MENTELLE Mme, « Compte-rendu de la vie de Waldemard Mentelle », *Gallipolis Papers*, III B.

MENTELLE Mme, *A short history of the late Mrs. Mary O. T. Wickliffe*, Lexington, Kentucky Statesman, 1850.

MENTELLE Waldemard, « Gallipolis », *American Pioneer*, vol. II, Cincinnati, John S. Williams, Avril 1843.

MICHAUX François André, *Voyage à l'Ouest des monts Alléghanys*, Paris, Crapelet, 1804.

MICHAUD Joseph, *Biographie universelle, ancienne et moderne*, tome 28, Paris, 1821.

MONTULE DE Edouard, *Voyage en Amérique, en Italie, en Sicile et en Egypte pendant les années 1816, 1817,1818 et 1819*, nouvelle édition, tome I, lettres I à XXV, Paris, Delaunay, 1821.

N-O

NADAUD Joseph Abbé, *Nobiliaire du diocèse et de la généralité de Limoges*, vol. 1, 2e éd., Limoges, Ducourtieux, 1882.

NEWTON John M., *Gallipolis papers*, Cincinnati, Cincinnati Historical Society, 1907.

OUVIERE Felix Pascalis, *an Account of the Contagious Epidemic Yellow Fever which prevailed in Philadelphia in the Summer and Autumn 1797*, Philadelphia, Snowden & Mc Corkle, 1798.

P

PERRIN William Henry, The History of Bourbon, Scott, Harrison, and Nicholas Counties, Kentucky, Chicago, O. L. Baskin, 1892.

PERRIN DU LAC François-Marie, *Voyage dans les deux Louisianes et chez les nations sauvages du Missouri, par les États-Unis, l'Ohio et les Provinces qui le bordent*, Paris, Capelle & Renand, 1805.

PEUCHET J., *Dictionnaire universel de la géographie commerçante*, tome IV, Paris, Blanchon, an VIII.

Présentation des comptes de finances ; Règlement définitif du budget de 1825 ; Ouverture de crédits supplémentaires sur l'exercice 1826 ; Fixation du budget des dépenses et des recettes de 1828, Paris, Imprimerie Royale, février 1827.

R

RABBE, *Biographie universelle et portative des contemporains*, Paris, rue du Colombier, t. 3, 1836, p. 568-570.

RANCK George W., *Lexington Kentucky*, Cincinnati, Robert Clark, 1872.

Records of the American Catholic Historical Society of Philadelphia, Vol. XIII, Philadelphie, American Catholic Historical Society, 1902.

Recueils de réglemens, édits, déclarations et arrêts, concernant le commerce, l'administration de la justice et la police des colonies françaises de l'Amérique, et les engagés, (Code Noir), Paris, Libraires Associés, 1765.

RICE David, *Letter to James Blythe,* Dec. 11, 1799, *in* Prosey W. B., "Presbyterian Influence in the Lower Mississippi Valley," *Journal of Presbyterian History, 33.*

RICHARDSON James D. (ed.), *A compilation of the messages and papers of the presidents, 1789-1897*, vol. I, Ithaca, Cornell University Library, 1917.

RICHARDSON William, *Journal from Boston to the Western Country, 1815-1816*, New York, Valve Pilot Corporation, 1940.

ROBINSON James, *The Philadelphia Directory for 1807.*

ROUSSEAU Jean-Jacques, *Considérations sur le gouvernement de Pologne et sur sa réformation projetée*, 1782.

S

SAINT JOHN DE CREVECOEUR J. Hector*, Lettres d'un cultivateur américain, écrites à William Seton, écuyer, depuis l'année 1770 jusqu'à 1781, traduites de l'anglois*, 2 vol., Paris, Cuchet, 1784.

SAVAGE William, *Observations on Emigration to the United-States of America*, Londres, Sherwood, Neely and Jones, Savage (impr.), 1819.

SAVARY Jean*, Le Journal de Lyon et des provinces de la Généralité*, Lyon, Aimé de la Roche, Paris, Gattey, 1786 et 1789 : Troisième année, numéros 7 à 9, 18 à 20, 29 mars-27 septembre 1786, Sixième année, numéros 9 à 16, 6 mai-5 août 1789.

SCHULTZ Christian, *Travels on an Inland Voyage through the states of New York, Pennsylvania, Virginia, Ohio, Kentucky, and Tennessee and through the Territories of Indiana, Louisiana, Mississippi, and New Orleans, Performed in the Year 1807 and 1808*, New York, Isaac Riley, 1810.

SMITH Adam, *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*, tomes I & II, Paris, Guillaumin, 1843.

SMITH Zachary F., *The Clay Family*, Morton, Louisville, 1899.

SMYTH Albert Henry (ed.), "Information to Those Who Would Remove to America", *The Writings of Benjamin Franklin*, vol. 1, Chap. 15, Doc. 27, New York, Macmillan, 1905-1907.

SPEED Thomas, *The Political Club Danville, Kentucky, 1786-1790*, Louisville, Filson Club Publications, N° 9, 1894.

STAFFORD Cornelius William, *Philadelphia Directory,* Philadelphie, Woodward, 1801.

STANTON Elizabeth Candy, ANTHONY Susan B., GAGE Matilda Joslyn (ed.), *History of Women Suffrage*, New York, Fowler & Wells, 1881.

STARLING Edmund Lynn, *History of Henderson County, Kentucky*, Henderson, Ky, 1887.

Statistical Abstract of the United States, U.S. Department of Commerce, Washington, 1930.

T

TALLEYRAND-PERIGORD DE C.-M., *Éloge de M. le Comte Reinhard*, prononcé à l'Académie des Sciences morales et politiques, le 3 mars 1838, Paris, Firmin Didot, 1838.

TARASCON Louis Anastasius, *Republican Education, and Gradual Western March, Or Enlightened, Laborious, Virtuous, and Happy Generations, from All the Present and Future United States and Territories of North America, Through Their Rocky Mountains to Their North-west Coasts on the Pacific Ocean ...*, (s. l.) S. Penn, Jr., 1836.

TEISSIER Octave, *La chambre de commerce de Marseille*, Marseille, Barlatier & Barthelet, 1892.

The Journal of the House of Delegates of the Commonwealth of Virginia, begun and held in the town of Richmond, in the County of Henrico, Richmond, Thomas W. White, 1828.

The Philadelphia Directory and Register for 1822, Philadelphia, Mc Carty & Davis, 1822.

THORNBROUGH Gayle, *The correspondence of John Badollet and Albert Gallatin (1804-1836)*, Indianapolis, Indiana Historical Society, 1963.

THURSTON George H., « A Brief Sketch of the History of Pittsburgh », *American Pioneer. Devoted to the Truth and Justice of History*, Vol. 1, n. IX, Septembre 1842.

TOCQUEVILLE DE Alexis, *De la Démocratie en Amérique*, tomes 1 et 2, Paris, Garnier-Flammarion, 1981.

TOCQUEVILLE Alexis de, *Voyage en Amérique*, « Quinze jours dans le désert », *in Œuvres*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1991.

U

United States. Bureau of the Census, 6th census, 1840, *Compendium of the enumeration of the inhabitants and statistics of the United States, sixth census, by counties and principal towns*, Washington D.C., 1841.

United States. Bureau of the Census, *Historical Statistics of the United States, Colonial Times to 1970*, Bicentennial Edition, Part 2 Washington, D.C., 1975.

United States. Bureau of the Census, « Census of Population and Housing », 1990.

United States. Bureau of the Census, Population of the 100 Largest Cities and Other Urban Places in the United States: 1790 to 1990.

United States. Treasury department, *Tabular Statements of the Several Branches of American Manufactures I, by States, Territories and Districts*, Philadelphia, 1813.

V

VAN DER STRATEN-PONTHOZ Gabriel Auguste, *Recherches sur la situation des immigrants aux États-Unis d'Amérique du Nord, selon l'original français édité par Fr. Osswald*, Bruxelles, Augsburg, Kollmannsche, 1846.

VARENNE DE FENILLE, *Œuvres Agronomiques et Forestières*, Paris, Rothschild, 1869.

VIGNE.Godfrey T., *Six Months in America*, Philadelphie, Thomas Ash, 1833.

VOLNEY Constantin-François, *Œuvres Complètes*, Paris, Firmin Didot, 1837.

VOLTAIRE*, Œuvres de Voltaire, Correspondance Générale, tome II*, Paris, Furne, 1837.

W

WALCKENAER Baron, « Eloge de Letronne », *LETRONNE, Mélanges d'Erudition et de Critique Historique*, Paris, Ducrocq, (s.d.).

WARDEN D. B., *Description statistique, historique et politique des États-Unis de l'Amérique septentrionale*, tome IV, Paris, Rey & Gravier, 1820.

WIGGLESWORTH Edward, *Calculations on American population, with a table for estimating the annual increase of inhabitants in the British colonies: the manner of its construction explained: and its use illustrated,* Boston, John Boyle, 1775.

WILLIAM L.A. ed., *History of the Ohio Falls Cities and their Counties*, Cleveland, L.A. Williams & Co., 1882.

WILLIAM C. S., *Lexington (KY) Directory, City Guide, and Business Mirror, Volume I – 1859-1860*, Lexington, Hitchcock & Searles, 1859.

WILSON J. G.; FISKE J. (ed.), "Hopkins, Samuel (theologian)", *Appletons' Cyclopædia of American Biography*, New York, D. Appleton, 1892.

BIBLIOGRAPHIE

A

ADELMAN Jeremy, ARON Etienne, “From Borderlands to Borders: Empires, Nation-States, and the Peoples in Between in North American History “, *The American Historical Review, Volume 104, Issue 3, 1 June 1999*, p. 814–841.

ALGEO K., "Mammoth Cave and the Making of Place", *Southeastern Geographer,* vol. 44 N° 1, 2004, p. 27-47.

ALLAIRE Bernard, *Pelleteries, manchons et chapeaux de castor. Les fourrures nord-américaines à Paris, 1500-1632*, (Paris, Septentrion/Presses de l’Université de Paris-Sorbonne, 1999.

ALLINSON May, “Conditions in the Illinois Country, 1787-1800”, thèse d’histoire, University of Illinois, 1907.

APPLE Lindsey, « The French in Central Kentucky : the Myth and Reality of Assimilation », *Border States, journal of the Kentucky-Tennessee American Studies Association*, N°4, Middle Tennessee State University, 1983, p. 1-17.

APPLEBY Joyce, *Inheriting the Revolution, The First Generation of Americans*, Cambridge, Belknap Press of Harvard University Press, 2000.

APPLEBY Joyce, (BURY Laurent trad.), *Capitalisme, histoire d’une révolution permanente*, Paris, Piranha, 2016.

ARBUCKLE Robert D, *Pennsylvania Speculator and Patriot: The Entrepreneurial John Nicholson, 1757–1800*, Philadelphie, Pennsylvania State University Press, 1975.

ARON Stephen, *How the West Was Lost, The Transformation of Kentucky from Daniel Boone to Henry Clay,* Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1996.

ARON Stephen, "From Borderlands to Borders: Empires, Nation-States, and the Peoples in Between in North American History", *American Historical Review,* 104, 1999, p.815–841.

ARTHUR Stanley Clisby, *Audubon, an intimate life of the American woodsman*, Gretna, Pelican Publishing Company, 1937.

ATHERTON Lewis, *The Frontier Merchant in Mid-America,* Columbia, University of Missouri Press, [1939] 1971.

AUGERON Mickaël, CAUDRON Olivier (dir.), *La Rochelle, l'Aunis et la Saintonge face à l'esclavage*, Paris, les Indes savantes, 2012.

AUSLANDER Leora, « Culture matérielle, histoire du genre et des sexualités », *Clio. Femmes, Genre, Histoire,* 40, 2014, p. 171-195.

B

BACHAND Marise, « En étant bien soumise et douce […] tout ira très bien » : Portraits spatiaux de femmes créoles à la ville et à la campagne, 1830-1877 », *in* TEASDALE Guillaume et VILLERBU Tangi (dir.), *Une Amérique française, 1760-1860 : Dynamiques du corridor créole*, Paris, Les Indes savantes, 2015, p. 17-39.

BAILLY Jean-Christophe, *L'Instant et son ombre,* Paris, Seuil, 2008.

BALDWIN Leland D., "Shipbuilding on the. Western Waters, 1793-1817,"*Mississippi Valley Historical Review* 20, Juin 1933, p. 29-44.

BAPTIST Edward, *The Half Has Never Been Told. Slavery and the Making of American Capitalism,* New York, Basic Books, 2014.

BARKSDALE Kevin T. (dir.), "Kentucky and the Struggle for the Early American West", *Register of the Kentucky Historical Society*, vol. 114, N° 3 & 4, Eté-Automne 2016, Frankfort, Kentucky Historical Society, p. 291-473.

BARNETT Todd-H., « Virginians Moving West: The Early Evolution of Slavery in the Bluegrass », *Filson Club History Quarterly 73*, 1999, p. 221-248.

BARR Daniel P., *A colony sprung from Hell: Pittsburgh and the struggle for authority on the Western Pennsylvania frontier*, Kent, Kent State University, 2014.

BARREYRE Nicolas, BLIN Alexia. « À la redécouverte du capitalisme américain », *Revue d'histoire du XIX^e siècle*, vol. 54, no. 1, 2017, p. 135-148.

BARTOLOMEI Arnaud, DE OLIVEIRA Matthieu, ELOIRE Fabien *et al*., « L'encastrement des relations entre marchands en France, 1750-1850. Une révolution dans le monde du commerce ? », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 2017/2 (72e année), p. 425-460.

BAYLE Jeanne, « Vente d'une plantation à Saint-Domingue en 1784 », Petite Bibliothèque n° 161, Supplément à la *Lettre des Amis des Archives de la Haute-Garonne*, N° 231 du 30 juin 2008, p. 1-16.

BEAN Jonathan J., « Marketing 'The Great American Commodity': Nathaniel Massie and the Land Speculation on the Ohio Frontier, 1783-1813 », *Ohio History Journal, 103,* Summer-Autumn 1994, p. 152-169.

BEARD Charles A, BEARD Mary R., *The Rise of American Civilization*, New York, MacMillan, 1927.

BEAUGUITTE Laurent, *L'analyse de réseaux en sciences sociales et en histoire: Vocabulaire, principes et limites. Le réseau. Usages d'une notion polysémique en sciences humaines et sociales*, Presses Universitaires de Louvain, 2016.

BEAUREPAIRE Jean-Yves, *La France des Lumières 1715-1789*, Paris, Belin, collection Histoire de France, 2011.

BEAUVOIS Frédérique, « Monnayer l'incalculable ? L'indemnité de Saint-Domingue, entre approximations et bricolage », *Revue historique* 2010/3, N° 655, p. 609-636.

BECKERT Sven, Desan Christine (ed.), *American Capitalism: New Histories*, New York, Columbia University Press, 2018.

BELISSA Marc, *Aux origines d'une alliance improbable. Le réseau consulaire français aux États-Unis, 1778-1815*, Bruxelles, Peter Lang, 2006.

BELOTE Theodore T., *Selections from the Gallipolis Papers*, Cincinnati, Jennings & Graham, II, 2, 1907.

BERG Maxine, *Luxury and Pleasure in Eighteenth-century Britain*, Oxford, Oxford University Press, 2005.

BERGERON Louis, « Le milieu des grandes affaires à Paris : étude des origines géographiques : L'immigration étrangère », *Banquiers, négociants et manufacturiers parisiens du Directoire à l'Empire*, Paris, Editions de l'EHESS, 1999, p. 65-86.

BERGERON Paul H., *The Presidency of James K. Polk*, Lawrence, University of Kansas Press, 1986.

BERGMANN William H., *The American National State and the Early West*, New York: Cambridge University Press, 2012.

BERLIN Ira, *Generations of Captivity, a History of African American Slaves*, Cambridge, Harvard University Press, 2003.

BERLIN Ira, *The making of African America: The four Great Migrations*, New York, Viking, 2010.

BESSONE Magali, « La construction de la citoyenneté américaine : une question de droits ou une question de races ? », *Revue internationale des sciences sociales*, 2005/1 (n° 183), p. 121- 134.

BIARD Michel et LEUWERS Hervé (dir.), *Visages de la Terreur. L'exception politique de l'an II,* Paris, Armand Colin, 2014.

BIARD Michel*, et al*, « Analyser « la Terreur » dans l'historiographie anglophone », *Annales historiques de la Révolution française*, vol. 392, no. 2, 2018, p. 141-165.

BLANCHARD Philippe, *L'établissage : étude historique d'un système de production horloger en Suisse (1750-1950)*, Chézart-Saint-Martin, éditions de la Chatière, 2011.

BLANCPAIN François, BENOT Yves, DORIGNY Marcel dir., « L'ordonnance de 1825 et la question des indemnités, dans Rétablissement de l'esclavage dans les colonies françaises (1802), *in Ruptures et continuités de la politique coloniale française (1800-1830)*, Paris, Maisonneuve & Larose, 2003, p. 221-229.

BLANCPAIN François, *La Colonie française de Saint-Domingue: de l'esclavage à l'indépendance*, Paris, Karthala, 2004.

BLAUFARB Rafe, *Bonapartists in the Borderlands, French exiles and refugees on the Gulf Coast, 1815-1835*, Tuscaloosa, University of Alabama Press, 2005.

BLAUFARB Rafe, *The Politics of Fiscal Privilege in Provence, 1530s-1830s,* Catholic University Press of America, Washington D. C., 2012.

BLECHET Françoise, « La seconde mission de Sonthonax à Saint-Domingue d'après sa correspondance (mai 1796-août 1797) », *Outre-Mers, Revue d'histoire*, 316, 1997, p. 79-93.

BOEWE Charles, *Life of Constantine Samuel Rafinesque, A Man of Uncommon Zeal*, Philadelphia, American Philosophical Society, 2011.

BOLTON Herbert E., *The Spanish Borderlands*, New Haven, Yale University Press, 1921.

BONNEL Roland, « Sur les rives de l'Ohio : la cité utopique de Lezay-Marnésia », *Lumen: Travaux choisis de la Société canadienne d'étude du dix-huitième siècle*, vol. 13, 1994, p. 43-59.

BOSSERELLE E., *Le cycle Kondratieff, Mythe ou réalité*, Paris, Futuribles, septembre 2001, p. 63-78.

BOST Charles-Marc, *Les Derniers Puritains, pionniers d'Amérique,* Paris, Hachette, 1977.

BOTTIGER Patrick, "The Borderland of Fear: Vincennes, Prophetstown, and the Invasion of the Miami Homeland", *The American Historical Review*, Volume 122, Issue 4, October 2017, p. 19-244.

BOURDIER Karen, « Les conditions sanitaires sur les habitations sucrières de Saint-Domingue à la fin du siècle », *Dix-huitième siècle*, vol. 43, no. 1, 2011, p. 349-368.

BOURDIN Philippe, CHAPPEY Jean-Luc (dir.), *Révoltes et révolutions en Europe et aux Amériques* (1773-1802), Paris, CNED/SEDES, 2004.

BOURNE Randolph, « Trans-National America », *Atlantic Monthly*, 118, Juillet 1916, p. 86-97.

BOURROUX Lucille (dir.), *Jean-Jacques Audubon, 1785-1851, Dessins de jeunesse,* Saintes, Le Croît Vif, 2017.

BOUVET Maurice, « Histoire sommaire du remède secret, (Suite et fin) », *Revue d'histoire de la pharmacie*, 45ᵉ année, n°154, 1957, p. 109-118.

BOWERS Ruth & SHORT Anita, *Gallia County Wills, Estates & Guardianships*, Baltimore, Genealogical Publishing C°, 1968.

BRAUDEL F., *Civilisation matérielle, économie et capitalisme, XVe-XVIIIe siècle*, tome 3: Le Temps du monde, Paris, Armand Colin, 1979.

BREEN T.H., *The Marketplace of Revolution: How Consumer Politics Shaped American Independence*, New York, Oxford University Press, 2005.

BREKKE Linzy, « 'To make a figure': clothing and the politics of male identity in eighteenth-century America », *in* STYLES John & VICKERY Amanda (eds), *Gender, Taste, and Material Culture in Britain and North America*, New Haven, Yale University Press, 2006, p. 225-246.

BREMER Jeff, *A store almost in sight, The Economic Transformation of Missouri from Louisiana Purchase to the Civil War*, Iowa City, University of Iowa Press, 2014.

BREWER John, PORTER Roy, *Consumption and the World of Goods,* London, Routledge, 1993.

BROWNING Andrew H., *The Panic of 1819, the first great depression*, Columbia, University of Missouri Press, 2019.

BRUBAKER, William Rogers (ed), *Immigration and the Politics of Citizenship in Europe and North America,* Lanham, University Press of America, 1989.

BRUERA Franca, « Ancora su Apollinaire e Savinio », *Apollinaire & C. Ungaretti-Savinio-Sanguinetti*, Roma, Bulzoni, 1991, p. 39-45.

BRUN Jeanine, *America ! America ! Trois siècles d'émigration aux États-Unis (1620-1920)*, Paris, Gallimard/Julliard, 1980.

BRUNNER Otto, CONZE Werner, KOSELLECK Reinhart, *Geschichtliche Grundbegriffe: Historisches Lexikon zur politisch-sozialen Sprache in Deutschland*, Stuttgart, Klett-Cotta, 1972–1997.

BULEY R. Carlyle, *The Old Northwest: Pioneer Period 1815-1840,* Bloomington, Indiana University Press, 1962.

BUNDY Diane & HOWARD Jennifer, « The Alexander Family of Woodburn Farm », *in Kentucky Ancestors*, vol. 45 N° 1, Kentucky Historical Society, 2009, p. 4-14.

BURNARD Trevor et GARRIGUS John, *The Plantation Machine: Atlantic Capitalism in French Saint-Domingue and British Jamaica*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 2016.

BUTEL Paul, *Les négociants bordelais. L'Europe et les Iles au XVIIIe siècle*, Paris, Aubier, 1974.

BUTEL Paul, « Succès et déclin du commerce colonial français, de la Révolution à la Restauration », *Revue économique*, volume 40, n°6, 1989, p. 1079-1096.

BUTEL Paul, « L'essor de l'économie de plantation à Saint-Domingue dans la seconde moitié du XVIIIe siècle ». *Bulletin du Centre d'Histoire des Espaces Atlantiques, n° 7*, 1995, p. 61-76.

BUTI Gilbert et HRODEJ Philippe (dir.), *Dictionnaire des corsaires et des pirates*, CNRS Editions, 2013.

BYRNE Frank J., *Becoming Bourgeois, Merchant Culture in the South, 1820-1865*, Lexington, The University Press of Kentucky, 2006.

C

CALLOWAY Colin G., *The scratch of a pen, 1763 and the Transformation of North America*, New York, Oxford University Press, 2006.

CAMIER Bernard et DUBOIS Laurent, « Voltaire et Zaïre, ou le théâtre des Lumières dans l'aire atlantique française », *Revue d'histoire moderne & contemporaine*, vol. 54-4, no. 4, 2007, p. 39-69.

CANGANY Catherine S., *Frontier Seaport: Detroit's Transformation into an Atlantic Entrepôt*, Chicago, University Of Chicago Press, 2014.

CANNY Nicholas et MORGAN Philip D. (dir.), *The Oxford handbook of the Atlantic World*, 1450-1850, Oxford, Oxford University Press, 2011.

CARDEN Joy, *Music in Lexington before 1840*, Lexington, Fayette County Historical Commission, 1980.

CARRIERE Charles, *Négociants marseillais au XVIIIe siècle. Contribution à l'étude des économiques maritimes*, Marseille, Institut Historique de Provence, 1973.

CARRIERE Charles, « La draperie languedocienne dans la seconde moitié du XVII^{e} siècle. Contribution à l'étude de la conjoncture levantine », *Conjoncture économique et structures sociales. Hommage à Ernest Labrousse*, Paris-La Haye, Mouton, 1974, p. 157-172.

CARRIERE Charles, *Richesse du passé marseillais. Le port mondial au XVIIIe siècle*, Marseille, CCI, 1979.

CARTER Paul, *The Road to Botany Bay: an Exploration of landscape and History*, Minneapolis, University Press of Minnesota, 2010.

CAUNA DE Jacques, *Au temps des isles à sucre, Histoire d'une plantation de Saint-Domingue au XVIIIe siècle*, Paris, Karthala, 2003.

CAUNA DE Jacques, « Une famille transatlantique : les Fleuriau », *Les Cahiers de Framespa*, mars 2012. http://journals.openedition.org/framespa/1152 [Consulté le 17 juin 2018]

CAYTON Andrew R. L., *Frontier Indiana*, Bloomington, Indiana University Press, 1998.

CHARLERY Christophe, « Maisons de maître et habitations coloniales dans les anciens territoires français de l'Amérique tropicale », *In Situ*, 5, 2004, p. 2-49.

CHARLES Loïc, DAUDIN Guillaume, « La collecte du chiffre au XVIIIe siècle : le Bureau de la balance du commerce et la production des données sur le commerce extérieur de la France », *Revue d'histoire moderne et contemporaine,* 2011/1 (n° 58-1), p. 128-151.

CHARTIER Roger (dir.), *La Correspondance. Les usages de la lettre au XIXe siècle*, Paris, Fayard, 1991.

CHASE-DUNN Christopher, « The development of core capitalism in the antebellum United States: tariff, politics and class struggle in an upwordly mobile semiperiphery", *in* BERGESEN Albert J. (ed.), *Studies of the Modern World System*, New York, Academic Press, 1980, p. 189-230.

CHATELIN Yvon, « Vie, œuvre et postérité d'Audubon en quelques moments clés », *in* BOURROUX Lucille (dir.), *Jean-Jacques Audubon, 1785-1851, Dessins de jeunesse,* Saintes, Le Croît Vif, 2017, p. 29-40.

CHENEY Paul, « A Colonial Cul de Sac: Plantation Life in Wartime Saint-Domingue, 1775-1783 », *Radical History Review*, 115, hiver 2013, p. 45-64.

CHENEY Paul, *Cul de Sac, Patrimony, Capitalism, and Slavery in French Saint-Domingue*, Chicago, University Press of Chicago, 2017.

CHESNAIS Jean-Claude, « L'immigration et le peuplement des États-Unis », *Population*, 54e année, n°4-5, 1999, p. 611-633.

CHESSEL Marie-Emmanuelle, *Histoire de la consommation*, Paris, La Découverte, 2012.

CHEW Richard S., 'Far short of our expectations': Baltimore and the Atlantic World in the Confederation Period », *Maryland Magazine of History,* 98, 4, winter 2003, p. 403-439.

CHRISTENSEN Lawrence O. et FOLEY William E., *Dictionary of Missouri Biography,* Columbia, University of Missouri, 1999.

CLARK J. G., *La Rochelle and the Atlantic Economy during the Eighteenth-Century*, Baltimore, John Hopkins University Press, 1981.

CLEVES Rachel Hope, "Transatlantic Revolution, National Identity, and American Exceptionalism in the Early Republic" *Reviews in American History*, December 2011, p. 607-616.

COHEN Edward W., *The Athenian Nation*, Princeton University Press, 2000.

COLLAR Anna, BRUGHMANS Tom, COWARD Fiona et LEMERCIER Claire, « Analyser les réseaux du passé en archéologie et en histoire », *Les nouvelles de l'archéologie*, 135, 2014, p. 9-13.

CONFIANT Raphaël, « La créolité contre l'enfermement identitaire », *Multitudes*, vol. no 22, no. 3, 2005, p. 179-185.

CONSTANTIN Jennifer, « Canots, Terres Et Fourrures En Haute-Louisiane : Les voyageurs de Ste-Geneviève convertis à la sédentarité (1763-1803) », Thèse de maîtrise en histoire, Université d'Ottawa, 2011.

CORDILLOT Michel, *Utopistes et exilés du Nouveau Monde, Des Français aux États-Unis de 1848 à la Commune*, Paris, Vendémiaire, 2013.

COUSSEAU Vincent, *Prendre nom aux Antilles. Individu et appartenances (XVIIe-XIXe siècle)*, Paris, Comité des travaux historiques et scientifiques, 2012.

COVO Manuel, « Commerce, empire et révolutions dans le monde atlantique : la colonie française de Saint-Domingue entre métropole et États-Unis (ca. 1778 – ca. 1804) », thèse d'histoire, École des Hautes Études en Sciences Sociales, novembre 2013.

CRNKOVICH John J., « Tarascon Jr, James Berthoud & C° and the development of Shippingport", Kentucky, Master's Thesis of History, University of Louisville, 1959.

CRONON William, *Nature's Metropolis: Chicago and the Great West*, New York, W. W. Norton, 1992.

CRUTCHER Lawrence M., *George Keats of Kentucky: a life*, Lexington, University Press of Kentucky, 2012.

CUMING Fortescue, *Cuming's Tour to the Western Country*, Cleveland: Arthur A. Clark C°., 1904.

D

DANNEQUIN Fabrice, « Braudel, Schumpeter et l'histoire du capitalisme », *L'Économie politique* 1/2006 (n° 29), p. 99-112.

DARNTON Robert, *La fin des Lumières, le mesmérisme et la Révolution*, Perrin, Paris, 1984.

DATER Henry M., "Albert Gallatin—Land Speculator," *Mississippi Valley Historical Review*, 26, 1940, p. 21-38.

DAUPHIN Cécile, « Pour une histoire de la correspondance familiale », *Romantisme*, 90, 1995, p. 89-99.

DAVIS David Brion, "Looking at Slavery from Broader Perspectives", *The American Historical Review,* 105, 2, Avril 2000, p. 452-466.

DAVISON Kate, "Early Modern social Networks: Antecedents, Opportunities and Challenges", *American Historical Review*, vol. 124, issue 2, April 2019, p. 456-482.

DAY Richard E., *History of Education in Kentucky, Synoptic Table of selected significant events*, Lexington, University of Kentucky, 2006.

DEANE Ruthven, "Extracts from an Unpublished Journal of John James Audubon", *The Auk*, vol. 21, N°3, juillet 1904, p. 334-338.

DEBIEN Gabriel, « Réfugiés de Saint-Domingue aux États-Unis », *Notes d'Histoire Coloniale*, vol. 27, 1950, p. 2-138.

DEBIEN Gabriel, *Plantations et esclaves à Saint-Domingue*, », *Publication de la section d'histoire*, no 3, Dakar, Université de Dakar, 1962.

DEBIEN Gabriel, « Les Grand' cases des plantations à Saint-Domingue aux XVIIe et XVIIIe siècles », *Annales des Antilles, Bulletin de la société d'histoire de la Martinique*, Fort-de-France, 1970, n°15, p. 1-39.

DEBIEN Gabriel, *Les esclaves aux Antilles françaises, XVIIe-XVIIIe siècles*, Basse-Terre, Société d'histoire de la Guadeloupe, 1974.

DELOBETTE Edouard, « Ces messieurs du Havre. Négociants, commissionnaires et armateurs de 1680 à 1830 », thèse de doctorat en histoire, Université de Caen, 2005.

DELUERMOZ Quentin, FUREIX Emmanuel, MAZUREL Hervé et OUALDI M'hamed, « Écrire l'histoire des émotions : de l'objet à la catégorie d'analyse », *Revue d'histoire du XIXe siècle*, 47, 2013, p. 155-189.

DEPERNE Marcel, « Une famille française à l'époque des révolutions atlantiques : Charlotte, Edmé, Waldemard, la famille Mentelle entre France et Kentucky (1789–1844) », Université de La Rochelle, mémoire de Master 2, juin 2015.

DEPERNE Marcel, Villerbu Tangi (dir.), « Tenter la fortune : Charlotte et Waldemard Mentelle, deux Parisiens dans le Kentucky de la Jeune République (1789-1844) », *Les Français et les États-Unis 1789-1815, Marchands, exilés, missionnaires et diplomates*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2017, p. 69-78.

DEPERNE Marcel, « L'instant et son ombre : la correspondance transatlantique d'Etienne Hus-Desforges (1753-1832) entre Saint-Domingue, le Kentucky, La Rochelle et Cognac », *in* DEPERNE Marcel, DITRY-MALHERME Sarah, PICHARD Laëtitia (dir.), *Traces, Acte du colloque des doctorants*, Limoges, Presses Universitaires de Limoges, 2018, p. 191-199.

DERMIGNY Louis, "Aux origines de la Du Pont de Nemours", *Revue d'Histoire des Colonies*, tome 44, N° 156-157, 1957, p. 285-310.

DESSENS Nathalie, *Myths of the Plantation Society: Slavery in the American South and the West Indies*, Gainesville: University Press of Florida, 2003.

DESSENS Nathalie, *From Saint-Domingue to New Orleans. Migration and Influences*, Gainesville, University Press of Florida, 2007.

DESSENS Nathalie, *From Saint-Domingue to New Orleans: Migration and Influences*, Gainesville, University Press of Florida, 2007.

DESSENS Nathalie, *Haïti, regards croisés* (Codir. avec Jean-Pierre Le Glaunec), Paris, Manuscrit de l'Université, 2007.

DESSENS Nathalie, "Elites et diasporas: les réfugiés de Saint-Domingue dans les Amériques au XIXème siècle", *Elites et intelligentsias dans le monde caraïbe*, Paris, L'Harmattan, 2008, p. 43-58.

DESSENS Nathalie, "Lettres de Louisiane : la correspondance de Jean Boze (1818-1839)", *Mémoires d'Amérique : Correspondances, journaux intimes, récits autobiographiques*, (Ada Savin et Paule Lévy, dir.), Paris, Michel Houdiard, 2008, p. 53-62.

DESSENS Nathalie, "Saint-Domingue Refugees in New Orleans: Identity and Cultural Influences", *Echoes of the Haitian Revolution, 1804-2004*, Trinidad, Barbados, and Jamaica, University of the West Indies Press, 2008, p. 42-54.

DESSENS Nathalie, « Napoléon et la Louisiane : nouvelles perspectives atlantiques », *in* BELAUBRE Christophe, DYM Jordana, SAVAGE John (dir.*), Napoléon et les Amériques. Histoire atlantique et empire napoléonien*, Toulouse, Méridiennes, 2009, p. 63-77.

DESSENS Nathalie**,** « Destins familiaux brisés, destins familiaux croisés : une correspondance atlantique au XIX^{e} siècle », *Les Cahiers de Framespa*, septembre 2012. http://journals.openedition.org/framespa/1271 [Consulté le 17 avril 2018]

DESSENS Nathalie, *Creole City. A Chronicle of Early American New Orleans*, Gainesville, University Press of Florida, 2015.

DESSENS Nathalie et LE GLAUNEC Jean-Pierre (dir.), *La Louisiane au carrefour des cultures*, Montréal, Presses de l'Université de Laval, 2016.

DESSENS Nathalie, « La Nouvelle-Orléans, brasseur de francité », *in* VILLERBU Tangi (dir.), *Les Français et les États-Unis 1789-1815 Marchands, exilés, missionnaires et diplomates*, Presses Universitaires de Rennes, Enquêtes et Documents N° 59, 2017.

DESTOUCHES Didier (Dir.), MIGNOT Dominique Aimé, *L'administration du territoire de la Guadeloupe depuis le XVIIIe siècle, études réunies en hommage au doyen Christian Thérésine*, Paris, L'Harmattan, 2012.

DEVEAU J. M., *La traite rochelaise*, Paris, Karthala, 1990.

DE VRIES Jan, *The Industrious Revolution. Consumer behavior and the household economy, 1650 to the present*, Cambridge, Cambridge University Press, 2008.

DEYLE Steven, *Carry Me Back: The Domestic Slave Trade in American Life*, New York, Oxford University Press, 2005.

DICKS Samuel E., *Antoine Saugrain: a French Scientist on the American frontier*, Emporia, Kansas State college, XXV 1, 1976.

Dictionary of American Biography, Gale U.S, New York, Charles Scribner's Sons. 1936.

DINNERSTEIN L., NICHOLS Roger L., RHEIMERS David M., *Natives and Strangers: ethnic groups and the building of America*, New York, Oxford University Press, 1979.

DITZ Toby L., "Formative Ventures: Eighteenth-Century Commercial Letters and the Articulation of Experience", *Epistolary Selves: Letters and Letter-Writers, 1600–1945*, Rebecca Earle (ed.), Aldershot, Ashgate, 1999, p. 59–78.

DOERFLINGER Thomas M., *A Vigorous Spirit of Enterprise: Merchants and Economic Development in Revolutionary Philadelphia*, New York, W. W. Norton & C°, 1992.

DOERFLINGER Thomas M., "Capital Generation in the New Nation: How Stephen Girard Made His First $735,872", *The William and Mary Quarterly*, 3d ser., 72, N°4, October 2015, p. 623-658.

DORIGNY Marcel (dir.), *Révoltes et révolutions en Europe et aux Amériques (1773-1802) : Historiographie, Bibliographie*, Enjeux, Paris, Belin, 2004.

DOUGLASS Elisha P., *The Coming of Age of American Business: Three Centuries of Enterprise, 1600-1900*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1971.

DU PONT B. G., *E. I. Du Pont de Nemours and company, a history, 1802-1902*, Boston, Boughton Mifflin C°, 1920.

DUBAN François, « L'écologisme américain : des mythes fondateurs de la nation aux aspirations planétaires », *Hérodote,* 2001/1 (N° 100), p. 55-86.

DUN James Alexander, *Dangerous Neighbors, Making the Haitian Revolution in Early America*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 2016.

DUNGAN Nicholas, *Gallatin: America's Swiss Founding Father, New York*, New York University Press, 2010.

DUNN Frank & TOWNSEND William," The boarding school of Mary Todd Lincoln", *Sunday Herald Leader of Lexington Kentucky*, Lexington, privately printed, 1941.

DUNN Susan, *Sister Revolutions : French Lightning, American Light*, New York, Faber & Faber, 1999.

DUPRE Daniel S., "The Panic of 1819 and the Political Economy of Sectionalism", *in* MATSON Cathy (ed.), "A House of Many Mansions: Some thoughts on the Field of Economic History"*, The Economy of Early America, historical perspectives and new directions*, Philadelphia, Pennsylvania State University Press, 2006, p. 263-293.

DUPRE Huntley, "The French in Early Kentucky", *Filson Club Historical Quarterly,* XV (1941), No. 2, p. 77-104..

DURANT Mary, HARWOOD Michael, "In Search of the Real Mr. Audubon", *Audubon Magazine*, Vol. 87 (May 1985), p. 58-119.

DUSINBERRE William, *Slavemaster President: The Double Career of James Polk*, New York, Oxford University Press, 2003.

DUVAL, Kathleen. *The Native Ground: Indians and Colonists in the Heart of the Continent*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 2006.

DYER Albion Morris, *First ownership of the Ohio lands*, Clearfield, Genealogical Publishing C°, 1911.

E-F

EDWARDS Jay D., « Creole Architecture: A Comparative Analysis of Upper and Lower Louisiana and Saint Domingue », *International Journal of Historical Archaeology*, 2006, 10(3), p. 241-271.

EDWARDS Michael M., *The growth of the British cotton trade, 1780-1815*, Manchester, Manchester University Press, 1967.

EKBERG Carl J., *French roots in the Illinois country: the Mississippi frontier in colonial times*, Urbana, University of Illinois Press, 1998.

EKBERG Carl J., *A French Aristocrat in the American West: The Shattered Dreams of De Lassus De Luzières*, Columbia, University of Missouri Press, 2010.

EVANS Nelson W., *A History of Scioto County, Ohio*, Portsmouth, Evans, 1903.

FABER Eberhard L., *Building the Land of Dreams: New Orleans and the Transformation of Early America*, Princeton, Princeton University Press, 2016.

FAGAL Andrew J. B., « The Mills of Liberty: Foreign Capital, Government Contracts, and the Establishment of DuPont, 1790–1820 »*, Enterprise & Society,* 19(2), 2018, p. 309-351.

FARAGHER John Mack, *Sugar Creek, Life on the Illinois Prairie*, New Haven, Yale University Press, 1986.

FARGE Arlette, *Le goût de l'archive*, Paris, Seuil, 1989.

FAŸ Bernard, *L'esprit révolutionnaire en France et aux États-Unis à la fin du XVIIIe siècle*, Paris, Champion, 1925.

FINLEY M. I., *Ancient Slavery and Modern Ideology*, New York, Viking Press, 1980.

FOHLEN Claude, "Perspectives historiques sur l'Immigration Française aux États-Unis », *Revue Européenne des migrations internationales*, vol. 6, N° 1, L'immigration aux États-Unis, 1990, p.29-43.

FOLEY William E., RICE C. David, *The First Chouteaus. River Barons of Early St. Louis*, Urbana, University of Illinois Press, 2000.

FONER Eric, MC GIRR Lisa, *American History Now*, Philadelphia, Temple University Press, 2011.

FORD Alice, *John James Audubon*, Norman University of Oklahoma Press, 1964.

FORD Bridgette D., *Bonds of Union: Religion, Race, and Politics in a Civil War Borderland*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 29 février 2016.

FORD Paul Leicester ed., *The Writings of Thomas Jefferson*, New York, Putnam, 1904-1905, 12 vol., vol. IV.

FOUBERT Bernard, « Les habitations Foäche à Jérémie (Saint-Domingue), 1772-1802 », *Outre-Mers. Revue d'histoire*, 2009, 364-365, p. 163-207.

FOUBERT Bernard, « Colons et esclaves du Sud de Saint-Domingue au début de la Révolution », *Revue française d'histoire d'outre-mer*, tome 61, n°223, 2e trimestre 1974, p. 199-217.

FOUCHE Nicole, *L'émigration alsacienne aux États-Unis (1715-1870)*, Paris, Sorbonne, 1992.

FOUCRIER Annick, « Immigration et citoyenneté aux États-Unis : la dialectique de l'inclusion et de l'exclusion », *Revue Française d'Etudes Américaines*, N°75, janvier 1998, p. 4- 21.

"French Emigrees Contributed Much To Development Of City", *The Lexington Leader*, 17 Mai 1940, p. 18.

FRIEND Craig Thompson, *Kentucke's Frontiers*, Bloomington, Indiana University Press, 2010.

FRITZNER ÉTIENNE Jean, « L'Église et la révolution des esclaves à Saint-Domingue (1791-1804) », *Histoire, monde et cultures religieuses*, vol. 29, no. 1, 2014, p. 15-32.

FROSTIN Charles, *Les Révoltes blanches à Saint-Domingue aux XVIIe et XVIIIe siècles*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, [1975], 2008.

FUCHS Max, *La vie théâtrale en province au XVIIIe siècle. Personnel et répertoire*, Paris, CNRS, 1986.

FURSTENBERG François, "Beyond Slavery and Freedom: Autonomy, Agency, and Resistance in Early American Political Discourse." *The Journal of American History,* 89:4, March, 2003, p. 1295-1330.

FURSTENBERG François, *In the Name of the Father: Washington's Legacy, Slavery, and the Making of a Nation*, New York, Penguin Press, 2006.

FURSTENBERG François, "The Significance of the Trans-Appalachian Frontier in Atlantic History, c. 1754-1815", *The American Historical Review*, 113:2, June, 2008, p. 647-677.

FURSTENBERG François, "Atlantic Slavery, Atlantic Freedom: George Washington's Library, Slavery, and Trans-Atlantic Abolitionist Networks, "*William and Mary Quarterly"*, 3d ser., 68, April, 2011, p. 247-286.

FURSTENBERG François, *When the United States spoke French, Five Refugees who Shaped a Nation*, New York, Penguin Press, 2014.

G

GAINOT Bernard, MACE Mayeul, « Fin de campagne à Saint-Domingue, novembre 1802-novembre 1803 », *Outre-mers*, tome 90, n°340-341, 2e semestre 2003, p. 15-40.

GARDEY Philippe, *Négociants et marchands de Bordeaux. De la guerre d'Amérique à la Restauration (1780-1830)*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2009.

GASS Patrick, *Vers l'Ouest, 1804-1806. Voyage des capitaines Lewis et Clarke, depuis l'embouchure du Missouri, jusqu'à l'entrée de la Colombia dans l'Océan Pacifique*, dossier coordonné par Tangi Villerbu, Paris, Cosmopole, 2009.

GATES Paul Wallace, « The Role of the Land Speculator in Western Development », *Pennsylvania Magazine of Biography and History, 66* (1942), p. 314-333.

GAUTHIER Florence, *L'aristocratie de l'épiderme. Le combat de la Société des citoyens de couleur 1789-1791*, préface de Pierre Phillipy, Paris, CNRS Éditions, 2007.

GEGGUS David P., "Indigo and Slavery in Saint-Domingue", *Plantation Society in the Americas, 5,* New Orleans, 1998, p. 189-204.

GEGGUS David P. (ed.), *The Impact of the Haitian Revolution in the Atlantic World*, Columbia, University of South Carolina Press, 2002.

GERBER David A., *Authors of their Lives: The Personal Correspondence of British Immigrants to North America in The Nineteenth Century*, New York, New York University Press, 2006.

GERVAIS Pierre, *Les origines de la révolution industrielle aux États-Unis : Entre économie marchande et capitalisme industriel 1800-1850*, Paris, Éditions de l'EHESS, 2004.

GERVAIS Pierre, "A Game of Claims and Expectations: Credit, failure, and personal relationships across the Atlantic", *Common-place.org.*, vol. 10, no. 3, April 2010, http://www.common-place-archives.org/vol-10/no-03/gervais/ [Consulté le 27 juillet 2018]

GERVAIS Pierre, « L'empire du crédit. Profit et pouvoir économique à l'Age du commerce, XVIIIe-XIXe s », Manuscrit inédit en vue de l'obtention d'une HDR en Histoire, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, 2012.

GERVAIS Pierre, LEMARCHAND Yannick, MARGAIRAZ Dominique (éd.), *Merchants and Profit in the Age of Commerce, 1680–1830*, Londres, Pickering & Chatto, 2014.

GERVAIS Pierre, "Market Manipulation, the 1780s Way: What a Letter to a Flour Dealer Tells Us About the Early Modern Political Economy", *Common-place.org*. vol. 16, no. 2 (Winter

2016), http://common-place.org/book/market-manipulation-the-1780s-way-what-a-letter-to-a-flour-dealer-tells-us-about-the-early-modern-political-economy/ [Consulté le 30 juillet 2018]

GIEDION Sigfried, *La mécanisation au pouvoir*, tome 1, Paris, Denoël, 1980.

GILDEA Robert, *Children of the Revolution: The French, 1799-1914*, Cambridge, Harvard University Press, 2008.

GIRARD Philippe R*., Ces esclaves qui ont vaincu Napoléon. Toussaint Louverture et la guerre d'indépendance haïtienne (1801-1804)*, Rennes, Les Perséides, 2013.

GITLIN Jay, T*he Bourgeois Frontier: French Towns, French Traders, and American Expansion,* New Haven, Yale University Press, 2009.

GJERDE J., *The Minds of the West: Ethnocultural Evolution in the Rural Middle West, 1830-1917,* Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1999.

GLIECH Oliver, « L'insurrection des esclaves de Saint-Domingue et l'effondrement du pouvoir blanc. Réflexions sur les causes sociales d'une «révolution impensable» (1789-1792) »*, in* HOFFMANN Léon-François, GEWECKE Frauke, FLEISCHMANN Ulrich (dir.)*, Haïti 1804, Lumières et ténèbres. Impact et résonances d'une révolution,* Madrid, Iberoamericana, 2008, p. 43-62.

GODECHOT Jacques et PALMER Robert, « Le Problème de l'Atlantique au XVIII^{e} siècle », *Congrès international des sciences historiques de Rome*, 1955.

GODECHOT Jacques, *Les Révolutions* (1770-1799), Paris, Presses Universitaires de France, 1965.

GODLEWSKA Anne Marie Claire, *French Geographic Science from Cassini to Humboldt*, Chicago, Chicago Press University, 1999.

GOMEZ Alejandro E., *Le spectre de la révolution noire, l'impact de la révolution haïtienne dans le monde atlantique*, 1790-1886, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2013.

GORDON-REED Annette & ONUF Peter S., *Most Blessed of the Patriarchs, Jefferson and the Empire of the Imagination*, New York, Liveright, 2016.

GOULD Eliga H. and ONUF Peter S., *Empire and Nation: The American Revolution in the Atlantic World*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 2005.

GOURDIN Henri, *Jean-Jacques Audubon, 1785-1851***,** Paris, Actes Sud, 2002.

GRAY Susan E., *The Yankee West, Community Life on the Michigan Frontier*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1996.

GREEN Jack and MORGAN Philip D. (dir.), *Atlantic History, a critical appraisal*, New York, Oxford University Press, 2009.

GREEN Nancy L., « L'immigration en France et aux États-Unis. Historiographie comparée », *Vingtième Siècle, revue d'histoire*, n°29, janvier-mars 1991, p. 67-82.

GREENBERG Amy S., *A Wicked War: Polk, Clay, Lincoln, and the 1846 U.S. Invasion of Mexico*, New York, Alfred A. Knopf, 2012.

GRENIER Jean-Yves, « Travailler plus pour consommer plus. Désir de consommer et essor du capitalisme, du XVIIe siècle à nos jours », *Annales HSS*, mai-juin 2010, n° 3, p.787-798.

GRIZZARD Frank E., *George Washington: A Biographical Companion*, Santa Barbara, ABC-CLIO, 2002.

GROLLEAU Fabien et ROYER Jérémie, *Audubon, Sur les ailes du monde*, Paris, Dargaud, 2016.

GRUENWALD Kim M., *River of Enterprise, the commercial origins of regional identity in the Ohio valley, 1790-1850*, Bloomington, Indiana University Press, 2002.

GUILLAUD Laurie, *Histoires secrètes de l'Amérique*, Escalquens, Grancher, 2014.

H

HAMALAINEN Pekka, TRUETT Elliott, « On borderlands », *Journal of American History*, 98, 2 (Septembre 2011), p. 338-361.

HANCOCK David, *Oceans of Wine: Madeira and the Emergence of American Trade and Taste*, New Haven, Yale University Press, 2009.

HANKS Patrick (éd.), *Dictionary of American Family Names*, Oxford, Oxford University Press, 2003.

HANNICKEL Erica, "A Fortune in Fruit: Nicholas Longworth and Grape Speculation in Antebellum Ohio," *American Studies*, Spring/Summer 2010, p. 89-108.

HARGREAVES Mary W. M., HOPKINS James F. (éd.), *The Papers of Henry Clay*, vol. 1, 3 et 6, Lexington, University Press of Kentucky, 1981.

HARLEY J. Brian, *The New Nature of Maps: Essays in the History of Cartography*, Paul Lexton Ed., Baltimore, Johns Hopkins U.P., 2002.

HARRISON Lowell H., KLOTTER James C., *A New History of Kentucky*, Lexington, University Press of Kentucky, 1997.

HARROLD Stanley, *Border War, Fighting over Slavery before the Civil War*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2010.

HARTE Brian, « Land in the Old Northwest: A Study of Speculation, Sales, and Settlement on the Connecticut Western Reserve », *Ohio History Journal, 101* (Summer-Autumn 1992), p. 114-139.

HARTER Hélène, "New York, une capitale éphémère pour la jeune nation américaine (1785-1790)", *in* VIDAL Laurent, *Capitales rêvées, capitales abandonnées : Considérations sur la mobilité des capitales dans les Amériques (XVIIe-XXe siècle)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2014, p. 203-214.

HAWKINS Jay W., *Glasshouses & Glass Manufacturers of the Pittsburgh Region, 1795-1910*, New York, iUniverse, Inc., 2009.

HEBERT Catherine, "Demise of the American Dream: The French Experience of American Life in the Age of the French Revolution", *Social History*, Vol. XXIII, N° 46, novembre 1990, p. 219-248.

HEBRARD Jean, « Les deux vies de Michel Vincent, colon à Saint-Domingue (c. 1730-1804) », *Revue d'histoire moderne & contemporaine*, vol. 57-2, no. 2, 2010, p. 50-78.

HEIDLER David S. & Jeanne T., *Henry Clay, The Essential American*, New York, Random House Trade Paperback, 2011.

HERRICK Francis Hobart, *Audubon the naturalist*, New York, D. Appleton-Century C°, 1938.

HIBBARD Benjamin Horace, *A History of the Public Land Policies*, New York, Mac Millan Company, 1975 (1924), ch. XII, 209-213.

HICKEY Donald R., *The War of 1812: A Forgotten Conflict*, Champaign, University of Illinois Press, 1990.

HIGHAM John, *Send These to me, Jews and other Immigrants in Urban America*, New York, 1975.

HILAIRE-PEREZ Liliane, *L'invention technique au Siècle des Lumières*, Paris, Albin-Michel, 2000.

HILL Peter P., *French Perceptions of the Early American Republic, 1783-1793*, Philadelphia, American Philosophical Society, 1988.

HOLLAND GARESCHÉ Dorothy, *The Garesché, De Bauduy, and Des Chapelles Families: History and Genealogy,* Saint-Louis, Schneider, 1963.

HORNUNG Clarence P., *Handbook of Early Advertising Art*, New York, Dover Publications, 1956.

HORSMAN Reginald, *The causes of the War of 1812*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 1962.

HOWE Daniel Walker, *What hath God wrought, The transformation of America, 1815-1848*, New York, Oxford University Press, 2007.

HUDSON J. Blaine, « Slavery in Louisville and Jefferson County, 1780-1812 », *Filson Club History Quarterly 73*, 1997, p. 249-283.

HUDSON J. Blaine, *Fugitive Slaves and the Underground Railroad in the Kentucky Borderland*, Jefferson, McFarland & C°, 2002.

HULBERT Archer B., "Western Ship-Building," *American Historical Review* 21, Juillet 1916.

HUNTER Louis C., *Steamboats on the Western Rivers: An Economic and Technological History*, Cambridge, Harvard University Press, 1949, p. 720-733.

HURBON Laënnec (dir.), *L'insurrection des esclaves de Saint-Domingue (22-23 août 1791)*, Paris, Karthala, 2000.

HURT R. Douglas, *The Ohio Frontier, Crucible of the Old Northwest*, Bloomington, Indiana University Press, 1996.

I-J

INSEE, Déclaration Annuelle des Données Sociales, chiffres de 2015, publiés en 2017.

Interchange: “The History of Capitalism”, *Journal of the Early Republic*, 101 (2), Septembre 2014, p. 503-536.

IRMSCHER Christoph (ed.), “Missouri River Journals”, *John James Audubon: Writings and Drawings*, New York, Penguin Books, 1999.

JACOB Christian, *L’Empire des Cartes. Approche théorique des cartes à travers l’histoire*, Paris, Albin Michel, 1992.

JENNINGS Walter Wilson, *The American Embargo, 1807-1809 with Particular Reference to its Effect on Industry*, Iowa City, Iowa University Press, 1918.

JILLSON Willard Rouse, *Old Kentucky Entries and Deeds*, Louisville, Filson Club Publications N° 34, 1926.

JOACHIM Benoît, “L'indemnité Coloniale De Saint-Domingue et la Question des Rapatriés”, *Revue Historique*, Vol. 246, N° 2 (500), 1971, p. 63-82.

JOHNSON Leland R. & PARRISH Charles E., *Triumph at the Falls: The Louisville and Portland Canal*, Louisville, US Army Corps of Engineers, 2007.

JOHNSON Walter, *Soul by Soul, Life inside the Antebellum Slave Market*, Cambridge, Harvard University Press, 1999.

JOHNSON Walter, *River of Dark Dreams. Slavery and Empire in the Cotton Kingdom*, Cambridge, Harvard University Press, 2013.

JOLLY Pierre, *Du Pont de Nemours, soldat de la liberté*, Paris, Presses Universitaires de France, 1956.

K

KASTOR Peter J. et WEIL François, dir., *Empires of the Imagination. Transatlantic Histories of the Louisiana Purchase*, Charlottesville, University of Virginia Press, 2009.

KEIN Sybil, *Creole: The History and Legacy of Louisiana's Free People of Color*, Louisiana State University Press, 2009.

KELLY Joan, « Did Women have a Renaissance ? » *in* BRIDENTHAL Renate & KOONZ Claudia (eds), *Becoming Visible, Women in European History*, Boston, Houghton Mifflin Co., 1977, p. 21-47.

KIMBALL BROWN Margaret, « La colonisation française de l’Illinois : une réévaluation », *Revue d’histoire de l’Amérique française*, vol. 39, no 4, printemps 1986, p. 583-591.

KLEBER John J. *The Kentucky Encyclopedia*, Lexington, University Press of Kentucky, 1992.

KLEBER John J. *The Encyclopedia of Louisville*, Lexington, University Press of Kentucky, 2001.

KLOTTER James C. & ROWLAND Daniel (ed), *Bluegrass Renaissance, The History and Culture of Central Kentucky, 1792-1852*, Lexington, University Press of Kentucky, 2012.

KLOTZ Gérard, MINARD Philippe et ORAIN Arnaud (éd.), *Les voies de la richesse ? La physiocratie en question, 1760-1850,* Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2017.

KONDRATIEFF N.D., *Les grands cycles de la conjoncture*, Paris, Economica, 1993.

L

LABOULAIS Isabelle, « Correspondance et Biographie », *Correspondre jadis et naguère, Actes du 120ème congrès national des sociétés historiques et scientifiques, Aix-en-Provence, 23-27 Octobre 1995*, Paris, C.T.H.S., 1997.

LABOULAIS Isabelle, « Les géographes français de la fin du XVIIIe siècle et le terrain. Recherches sur une paradoxale absence », *L'Espace géographique*, n°2, 2001, p. 97-110.

LABOULAIS Isabelle, Blais Hélène, (dir), *Géographies plurielles. Les sciences géographiques au moment de l'émergence des sciences humaines (1750-1850)*, Paris, L'Harmattan, 2006.

LABOURIE, François ; NORDMAN, Daniel. *Introduction, in* : *L'École normale de l'An III. Vol. 2, Leçons d'histoire, de géographie, d'économie politique : Volney – Buache de La Neuville – Mentelle – Vandermonde*, Paris, Éditions Rue d'Ulm, 1994, p. 137-161.

LAMKIN U. W., *History of Henry County, MO*, Historical Publishing Co, 1919.

LARSON John Lauritz, *The Market Revolution in America, Liberty, Ambition, and the Eclipse of the Common Good*, New York, Cambridge University Press, 2010.

LAURENT Gérard M., « Sonthonax et sa seconde mission : un réformiste », *Revue française d'histoire d'outre-mer*, tome 84, n°316, 3e trimestre 1997, p. 65-70.

LE GLAUNEC Jean-Pierre, *L'armée indigène : la défaite de Napoléon en Haïti*, Montréal, Lux Éditeur, 2014.

LE GOUIC Olivier, *Lyon et la mer au XVIIIe siècle, Connexions atlantiques et commerce colonial*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2011.

LE MEE René, « Les villes de France et leur population de 1806 à 1851 », *Annales de démographie historique*, 1989, p. 205-258.

LE VOGUER Gildas, *American Civilization, Texts and Context*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2012.

LEBRUN Michel, « Mille ans d'école », *L'Histoire*, Hors-Série N°6, octobre 1999.

LEMERCIER Claire, « Analyse de réseaux et histoire », *Revue d'histoire moderne & contemporaine*, vol. n°52-2, no. 2, 2005, p. 88-112.

LEON Pierre, « Vie et mort d'un grand marché international. La foire de Beaucaire (XVIIIe-XIXe siècles) », *Revue de géographie de Lyon*, vol. 28, n°4, 1953, p. 309-328.

LEPLER Jessica M., *The Many Panics of 1837: people, politics, and the creation of a transatlantic financial crisis*, New York, Cambridge University Press, 2013.

LESSARD Renald, MATHIEU Jacques et GOUGER Lina, « Peuplement colonisateur au Pays des Illinois », *in* BOUCHER Philip et COURVILLE Serge (dir.), *Proceedings of the Twelfth Meeting of the French Colonial Historical Society, Ste Genevieve, Missouri. May 1986*, Lanham, University Press of America, 1988, p. 57-68.

LEWIS William J., "Building Commerce: Ohio Valley Shipbuilding during the Era of the Early American Republic", *Ohio Valley History*, vol. I, N°1, Printemps 2016, Filson Historical Society & Cincinnati Museum Center, p. 24-44.

LEWIS William J., « Valley of Industry: Developing a Regional Economy in the Post Jefferson's Embargo Ohio Valley", PH.D. Dissertation History, University of Missouri-Columbia, July 2014.

LIMERICK Patricia Nelson, *The legacy of conquest: The unbroken past of the American West*, New York, Norton, 1987.

LINTON Marisa, *Choosing Terror: Virtue, Friendship and Authenticity in the French Revolution,* Oxford, Oxford University Press, 2013.

LIVINGSTONE David N., WITHERS Charles W. J., *Geography and Revolution*, Chicago, University of Chicago Press, 2005.

LUCAS Marion B., *A History of Blacks in Kentucky, vol. I, From Slavery to Segregation, 1760-1891*, Frankfort, Kentucky Historical Society, 1992.

LÜTHY Herbert, *La banque protestante en France: de la révocation de l'Édit de Nantes à la Révolution*, Volume 2, Paris, S.E.V.P.E.N, 1959.

M

MACLEOD Christine, *Heroes of invention. Technology, liberalism and British identity 1750-1914*, Cambridge, Cambridge University Press, 2007.

MAHONEY Timothy R. *Provincial Lives: Middle Class Experience in the Antebellum Middle West*, Cambridge, Cambridge University Press, 1999.

MAITTE Corine, « Au cœur des manufactures lainières européennes du XVIIIe siècle. Le voyage de Gian Batta Moccafy, 1766-1767 », *Documents pour l'histoire des techniques*, 2e semestre 2009, p. 151-166.

MAPP Paul W., *The Elusive West and the Contest for Empire, 1713-1763*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2013.

MARGAIRAZ Michel et CARDONI Fabien, *Dictionnaire historique, thématique et biographique des inspecteurs des Finances 1801-2009*, Paris, Comité d'histoire économique et financière, 2012.

MARIENSTRAS Élise, *L'Amérique et la France : deux révolutions*, Paris, Sorbonne, 1990.

MARIENSTRAS Elise, « "L'Empire de la liberté" selon Thomas Jefferson : un oxymore emblématique de la pensée nationale américaine à l'époque de Lewis et Clark (1804-1806) », *in Revue de la société d'études anglo-américaines des XVIIe et XVIIIe siècles*, N° 63, 2006, p.155-170.

MARTIN Ann Smart, *Buying into the World of Goods: Early Consumers in Backcountry Virginia,* Baltimore, Johns Hopkins University Press, 2008.

MARTIN Jean-Clément, *La Terreur : Vérités et légendes*, Paris, Perrin, 2009.

MARTINETTI Brice, *Les Négociants de La Rochelle au XVIIIe siècle*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2013.

MARTINETTI Brice, « La prépondérance socio-économique des négociants protestants à La Rochelle au XVIIIe siècle », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest*, 122-2, 2015, p. 85-98.

MARZAGALLI Silvia, *Les Boulevards de la Fraude. Le négoce maritime et le blocus continental, 1806-1813,* Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 1999.

MARZAGALLI Silvia, « Les débuts des services consulaires des États-Unis, l'exemple de Bordeaux de la guerre d'Indépendance américaine à la fin du Premier Empire », *in* ULBERT Jörg, LE BOUËDEC Gérard, *La fonction consulaire à l'époque moderne, l'affirmation d'une institution économique et politique (1500-1800)*, Presses Universitaires de Rennes, 2006, p. 279-296.

MARZAGALLI Silvia, *Bordeaux et les États-Unis, Politique et stratégies négociantes dans la genèse d'un réseau commercial*, Genève, Droz, 2015.

MASSICOT Jean, *La Période Révolutionnaire*, Paris, Denoël, 2011.

MATSON Cathy, *The Economy of Early America, historical perspectives and new directions*, Philadelphia, Pennsylvania State University Press, 2006.

MATSON Cathy, « Economic History at a Crossroads, Reconsidering Methods, Spaces, and Peoples », *Journal of the Early Republic,* 36, 2016, p. 601-612.

MAUMI Catherine. « La grille du National Survey, assise spatiale de la démocratie américaine », *Revue de la Société d'études anglo-américaines des XVIIe et XVIIIe siècles*, Lille, 2010, p. 117-141.

MAZRIM Robert, *At Home in the Illinois Country: French Colonial Domestic Site Archaeology in the Midwest 1730-1800, Studies in Archaeology No. 9*, Urbana, University of Illinois, 2011.

MC PHEE Peter, *Liberty or Death. The French Revolution,* New Haven, Yale University Press, 2016.

MCKENDRICK Neil, BREWER John, PLUMB J. H., *The Birth of a Consumer Society: The Commercialization of Eighteenth-Century England*, Bloomington, Indiana University Press, 1982.

MEADOWS R. Darrell, "Engineering Exile: Social Networks and the French Atlantic Community, 1789-1809", *French Historical Studies*, 23.1, 2000, p. 67-102.

MENARD Russell R., "Colonial America's mestizo"**,** *in* MATSON Cathy (ed.), "A House of Many Mansions: Some thoughts on the Field of Economic History"*, The Economy of Early America, historical perspectives and new directions*, Philadelphia, Pennsylvania State University Press, 2006, p. 107-123.

MERGENTHAL Rebekah M.K., "Greedy Merchants and Idle Women: Economic Crisis and Community in the Lower Missouri Valley, 1819-1825", *The Confluence*, vol. 4, N°2, Spring/Summer 2013, p. 20-29.

MEYER Jean, *L'armement nantais dans la deuxième moitié du XVIIIe siècle*, Paris, SEVPEN, 1969.

MICHON Bernard, *Histoire des 1250 rues de La Rochelle des origines à nos jours*, La Rochelle, Patrick Buisson (impr), 1999.

MILTON Gordon, *Assimilation in American life. The role of race, religion and national origins,* New York, Oxford University Press, 1964.

MODELL John, "Family and Fertility on the Indiana Frontier, 1820", *American Quarterly* 23, 1971, p. 629-632.

MOEGLIN Pierre, « Le paradigme de la machine à enseigner », *Études de communication*, 14, 1993, p. 91-103.

MONGREDIEN Georges, ROBERT Jean, *Les Comédiens français du XVIIe siècle. Dictionnaire biographique*, Paris, CNRS, [1961], 1981.

MONSUTTI Alessandro, « Migration et développement : une histoire de brouilles et de retrouvailles », *Annuaire suisse de politique de développement : Migration et développement ;*

un mariage arrangé, Genève, Institut de hautes études internationales et du développement, Vol. 27, no 2, 2008, p. 23-42.

MOREAU-ZANELLI Jocelyne, *Gallipolis, Histoire d'un mirage américain au XVIIIe siècle*, Paris, L'Harmattan, 2000.

MORRISON Michael, « American Reaction to European Revolutions, 1848-1852, *Civil War History, 49*, juin 2003, p. 111-132.

MURPHY Sharon Ann, *Other People's Money: How Banking Worked in the Early American Republic*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 2017.

N-O

NARRETT David, *Adventurism and Empire, The Struggle for Mastery in the Louisiana-Florida Borderlands, 1762-1803*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2003.

NAVARRO Zélie, « Espace résidentiel et intégration sociale : le cas des administrateurs coloniaux de Saint-Domingue au XVIIIe siècle », *Les Cahiers de Framespa*, 4, 2008 http://journals.openedition.org/framespa/343 [Consulté le 18 juin 2018]

NOBLES Gregory, *John James Audubon: The Nature of the American Woodsman*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 2017.

NORTH Douglass C., *The Economic Growth of the United States 1790 to 1860*, Englewood Cliffs, Prentice Hall, 1961.

O'DELL James Gary A., *The Register of the Kentucky Historical Society*, Vol. 88, No. 4, Automne 1990.

ONUF Peter S., "We shall all be Americans": Thomas Jefferson and the Indians ", *Indiana Magazine of History,* 1999, Volume 95, N°2, p. 103-141.

ONUF Peter *Jefferson's Empire: The Language of American Nationhood*. Charlottesville: University Press of Virginia, 2001.

ONUF Peter, *The Mind of Thomas Jefferson*. Charlottesville: University of Virginia Press, 2007.

OPAL Jason M., *Beyond the Farm, National Ambitions in Rural New England*, Philadelphia, University of Pennsylvania, 2008.

ORTEL Philippe, « Le physionotrace à l'ombre des Lumières », communication présentée lors de la journée d'étude « *Phlit, nouveaux développements* », Université de Rennes 2, 22-23

mars 2012, Université Rennes 2, labo Cellam, publié sur Phlit le 10/07/2012, http://phlit.org/press/?p=1240, [Consulté le 15 avril 2016]

OSTERHAMMEL Jürgen (Hugues Van Besien, trad.), *La Transformation du monde. Une histoire globale du 19e siècle*, Paris, Nouveau Monde, 2017.

OWENS Robert M., *Mr Jefferson's hammer: William Henry Harrison and the origins of American Indian Policy*, Norman, University of Oklahoma Press, 2007.

P

PALLOT-RAGUET Marie-Thérèse, « Correspondance de Constance de Salm, édition critique », Thèse d'histoire, Université d'Aix-Marseille I, 2008.

PARDAILHE- GALABRUN Annick, *La naissance de l'intime, 3000 foyers parisiens XVII*e*-XVIII*e *siècles*, Paris, Presses Universitaires de France, 1988.

PARENT Sylvain, « Entretien avec Arlette Farge », *Tracés. Revue de Sciences humaines*, Mai 2004, p. 143-148.

PARSONS Christopher M., « The Natural History of Colonial Science: Joseph-François Lafitau's Discovery of Ginseng and Its Afterlives », *The William and Mary Quarterly*, 3d ser., 73, N°1, January 2016, p. 37-72.

PASTOUREAU Michel, *L'Etoffe du diable. Une histoire des rayures et des tissus rayés*, Paris, Seuil, 1991.

PAUL Catriona Margaret, "The horsemen got the start. Horse ownership and advantage in Kentucky, 1770-1830", thèse d'histoire, Université de Dundee, 2012.

PAULLIN Charles O., WRIGHT John K., *Transportation. Rates of Travel, 1800 – 1930, Navigable Rivers, Canals, Main Post Roads,* New York, American Geographical Society of New York, 1932.

PEAUD Laura, « Du projet scientifique des Lumières aux géographies nationales, France, Prusse et France 1780-1860 », Thèse de géographie, Université Louis Lumière Lyon 2, 17 novembre 2014.

PEIRANO Pierre-François, « L'Amérique de Thomas Jefferson : entre rêve et illusion ? », *Les chantiers de la création*, 3, 2010, journals.openedition.org. [Consulté le 21 août 2018]

PELLETIER Monique, *Cartographie de la France et du monde, de la Renaissance au Siècle des Lumières*, Paris, Bibliothèque Nationale de France, 2002.

PEREZ Liliane et VERNA Catherine, « La circulation des savoirs techniques du Moyen-âge à l'époque moderne. Nouvelles approches et enjeux méthodologiques », *Tracés. Revue de Sciences humaines*, 16, 2009, p. 25-61.

PERKINS Elisabeth, « The Consumer Frontier: Household Consumption in Early Kentucky », *Journal of American History,* N° 78, September 1991, p. 486-510.

PERKINS Elizabeth, *Border Life, Experience and memory in the revolutionary Ohio Valley*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1998.

PERROUD Claude éd., *Lettres de Madame Roland*, t. 2, Appendice S, Paris, Imprimerie Nationale, 1902.

PERROUD Claude, *J. P. Brissot, Mémoires*, tome I, Paris, Alphonse Picard, 1911.

PETERSON Merrill D., *Thomas Jefferson and the New Nation*, New York, Oxford University. Press, 1975.

PETRE-GRENOUILLEAU Olivier, *Les négoces maritimes français, XVIIe-XXe siècles*, Paris, Belin, 1997.

PETRE-GRENOUILLEAU Olivier, *Les traites négrières. Essai d'histoire globale*, NRF, Gallimard, 2004.

PEYREFITTE Alain, *Du « Miracle » en économie, Leçons au Collège de France*, Paris, Odile Jacob, 1995.

PHILLIPS Christopher, *The Rivers Ran Backward: The Civil War and the Remaking of the American Middle Border*, Oxford, Oxford University Press, 2016.

PICHEPIN Hervé, PLOUVIEZ David, *Les corsaires nantais pendant la Révolution Française*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2016.

PINNEY Thomas, *a History of Wine in America from the Beginnings to Prohibition*, Berkeley, University of California Press, 1989.

PLUCHON Pierre, « L'économie d'habitation à Saint-Domingue ». *Revue d'Histoire Maritime, 1*, 1995, p. 197-241.

POLFLIET Marieke, « Emigration et politisation : les Français de New York et La Nouvelle-Orléans dans la première moitié du XIXe siècle (1803-1860) », Thèse de doctorat d'histoire, Université Nice Sophia Antipolis, 2013.

POLONI-SIMARD Jacques, *La mosaïque indienne. Mobilité, stratification sociale et métissage dans le corregimiento de Cuenca (Équateur) du XVIe au XVIIIe siècle*, Paris, Editions de l'EHESS, 2000.

POUJADE Patrice, *Une société marchande : le commerce et ses acteurs dans les Pyrénées modernes*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2008.

POUSSOU Jean-Pierre (dir.), *Le bouleversement de l'ordre du monde : Révoltes et révolutions en Europe et aux Amériques à la fin du XVIIIe siècle*, Paris, Sedes, 2004.

POUZACHE Danielle, « Jacques Rasteau, armateur rochelais au XVIIIe siècle », *Roccafortis* N° 44, septembre 2009, p. 196-211.

Q-R

QUISENBERRY A. C., "Heads of Families in Fayette County, Census of 1810", *Register of Kentucky State Historical Society*, Vol. 20, No. 59, mai 1922, p. 145-169.

RAMAGE James A. & WATKINS Andrea S., *Kentucky Rising, Democracy, Slavery and Culture from the Early Republic to the Civil War*, Lexington, University Press of Kentucky, 2011.

RAPPLEYE Charles, *Robert Morris: Financier of the American Revolution,* New York, Simon & Schuster, 2010.

RAUCH James E., "Networks versus Markets in International Trade", *Journal of International Economics,* 48, 1999, p. 7–35.

REDA John, *From Furs to Farms: The Transformation of the Mississippi Valley, 1762-1825*, De Kalb, Northern Illinois University Press, 2016.

REDIKER Marcus, *A bord du négrier, Une histoire atlantique de la traite*, Paris, Seuil, 2013.

REISER Catherine, *Pittsburgh's Commercial Development, 1800-1850*, Pennsylvania Historical and Museum Commission, Harrisburg, 1951.

REMOND René, *Les États-Unis devant l'opinion française (1815–1852)*, 2 vol., Paris, Armand Colin, 1962.

RHODES Richard (ed.), *The Audubon Reader*, New York, Everyman's Library, 2006.

RHODES Richard*, John James Audubon: The Making of an American,* New York, Alfred A. Knopf, 2004.

RICE Howard C., *Barthelemi Tardiveau, a French trader in the West*, Historical Documents, Institut Français de Washington, cahier XI, Baltimore, The Johns Hopkins Press, 1938.

RICE Otis K., *The Allegheny Frontier: West Virginia beginnings, 1730-1830*, Lexington, University Press of Kentucky, 1970.

RIDEAU Gaël, *De la Religion de tous à la religion de chacun. Croire et pratiquer à Orléans au XVIIIème siècle*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2009.

ROCHE Daniel, ARNETTE R., ARDELLIER F., « Inventaires après-décès parisiens et culture matérielle au XVIII^{e} siècle » in Bernard VOGLER *Les actes notariés, source de l'histoire sociale XVI^{e}-XIX^{e} siècles*, Actes du colloque de Strasbourg (mai 1978), Istra, Strasbourg, 1979, p. 231-240.

ROCHE Daniel, « La culture des apparences, entre économie et morale, XVIIe et XVIIIe siècles », *Bulletin de la Société d'histoire moderne*, 17^{e} série, 2, 1990, p. 14-17.

ROCHE Daniel, *Histoire des choses banales. Naissance de la consommation, XVIIe-XIXe siècle*, Paris, Fayard, 1997.

ROCKENBACH Stephen I., *War upon Our Border, Two Ohio Valley Communities Navigate the Civil War*, Charlottesville, University of Virginia Press, 2016.

ROCKMAN Seth, "The Unfree Origins of American Capitalism", *in* MATSON Cathy (ed.), "A House of Many Mansions: Some thoughts on the Field of Economic History"*, The Economy of Early America, historical perspectives and new directions*, Philadelphia, Pennsylvania State University Press, 2006, p. 335-361.

ROCKMAN Seth, "What Makes the History of Capitalism Newsworthy?", *Journal of the Early Republic*, vol. 34, N° 3; Automne 2014, p. 439-466.

ROHRBOUGH Malcolm J., *The Land Office Business: The Settlement and Administration of American Public Lands, 1789-1837*, New York: Oxford University Press, 2nd ed. 1989.

ROHRBOUGH Malcolm J., *Trans-Appalachian Frontier, People, Societies and Institutions, 1775-1850*, Bloomington, Indiana University Press, (reed) 2008.

ROLLINGS William H., *The Osage: an Ethnohistorical Study of Hegemony on the Prairie-Plains*, Columbia, University of Missouri Press, 1995.

ROSE Isabelle, *Construire une société seigneuriale. Itinéraire et ecclésiologie de l'abbé Odon de Cluny (fin IXe-milieu du Xe siècle)*, Turnhout, Brepols, 2008.

ROSENGARTEN J.G., *French colonists and exiles in the United States*, Philadelphie, Lippincott Company, 1907.

ROSENTHAL Caitlin, *Accounting for Slavery, Masters and Management*, Cambridge, Harvard University Press, 2018.

ROSSIGNOL Marie-Jeanne*, Le ferment nationaliste : Aux origines de la politique extérieure des États-Unis : 1789-1812,* Paris, Belin, 1994.

ROTUNDO E. Anthony, *American Manhood, Transformations in Masculinity from the Revolution to the Modern Era*, New York, Basic Books, 1993.

ROUZEAU Léon, « Aperçus du rôle de Nantes dans la guerre d'indépendance d'Amérique (1775-1783) », *Annales de Bretagne*, tome 74, numéro 2, 1967, p. 217-278.

RUNYON Randolph Paul, *The Mentelles, Mary Todd Lincoln, Henry Clay, and the immigrant family who educated Antebellum Kentucky*, Lexington, University Press of Kentucky, 2018.

RYGIEL Philippe, *« Le temps des migrations blanches. Migrer en Occident du milieu du XIXe siècle au milieu du XXe siècle »*, La Plaine Saint-Denis, Éditions Publibook Université, 2010.

S

SACHS Honor, *Home Rule: Households, Manhood and National Expansion on the Eighteenth Century Kentucky Frontier*, New Haven, Yale University Press, 2015.

SALAFIA Matthew, *Slavery's Borderland, Freedom and Bondage along the Ohio River*, Philadelphia, University of Pennsylvania, 2013.

SANDAGE Scott A., *Born Losers, a history of failure in America*, Cambridge, Harvard University Press, 2005.

SAUGERA Eric, *Reborn in America, French Exiles and Refugees in the United States and the Vine and Olive Adventure, 1815-1865*, Tuscaloosa, University of Alabama Press, 2011.

SCHNAKENBOURG Éric, *Entre la guerre et la paix. Neutralité et relations internationales XVIIe-XVIIIe siècles*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2013.

SCHOLTE H. P., VAN DER ZEE J., (trad.) "A voice from Pella", *Iowa Journal of History and Politics*, vol. IX, 1911, p. 528-574.

SCHOR Paul, *Compter et classer, Histoire des recensements américains*, Paris, Editions de l'EHESS, 2009.

SCHROEDER Walter A., *Opening the Ozarks: A Historical Geography of Missouri's Ste. Genevieve District, 1760-1830*, Columbia, University of Missouri Press, 2002.

SCHUMPETER Joseph A., "The analysis of economic change", *Review of Economic Statistics*, n° 4; vol. XVII, mai 1935, p. 134-149.

SCHUMPETER Joseph A., *Capitalisme, socialisme et démocratie*, Paris, Payot, [1943] 1951.

SCHUMPETER Joseph A., *Théorie de l'évolution économique. Recherches sur le profit, le crédit, l'intérêt et le cycle de la conjoncture*, Paris, Dalloz, 1935.

SELLERS Charles, *The Market Revolution: Jacksonian America, 1815-1846*, New York, Oxford University Press, 1991.

SHERRY Robert, 'Comments on O'Connor's Review of The Twisted Dream: Independent Commodity-Production versus Petty-Bourgeois Production', *Monthly Review*, 28, 1976, p. 52-60.

SIGAUT François, « Moulins, industrie et société », *Culture technique*, 16, 1986, p. 214-223.

Sims index to land grants in West Virginia, West Virginia Auditor's office, Baltimore, Genealogical Publishing C°, [1952, 1956] 2003.

SMITH Gerald L., « Slavery and Abolition in Kentucky », *in* KLOTTER James C. & ROWLAND Daniel (ed), *Bluegrass Renaissance, The History and Culture of Central Kentucky, 1792-1852*, chap. 4, Lexington, University Press of Kentucky, 2012, p. 75-92.

SMITH Henry Nash, *Virgin Land: The American West as Symbol and Myth*, Cambridge, London, Harvard University Press, 1950.

SMITH John-David, « Slavery and Anti-Slavery », *Our Kentucky: A Study of the Bluegrass State*, KLOTTER James C. ed., University Press of Kentucky, Lexington, 1992, p. 105-121.

SMORAG Pascale, ULLMO Sylvia (dir.), « Liberté et territoire : l'accès aux terres de l'Ouest Américain », *Liberté / Libertés : Liberty / Liberties,* Tours, Presses universitaires François-Rabelais, 2005, p. 105-123.

SMYTH Albert Henry éd., "Information to Those Who Would Remove to America", *The Writings of Benjamin Franklin*, New York, Macmillan, 1905-1907, p. 449-457.

SONNE Niels H., "Transylvania Seminary records 1794", *Liberal Kentucky, 1780-1828*, New York, Columbia University Press, 1939, p. 12-35.

SPARKS Randy J., *Les Deux Princes de Calabar, une Odyssée transatlantique à la fin du XVIIIe siècle*, Bécherel, Les Perséides, 2007.

STAGG J.C.A., *The War of 1812: Conflict for a Continent*, Cambridge, Cambridge University Press, 2012.

STAPLES Charles R., *The History of Pioneer Lexington, 1779-1806*, Lexington, University Press of Kentucky, [1939], 1996.

STEARNS Susan Gaunt, "Streams of Interest: the Mississippi River and the Political Economy of the Early Republic, 1783-1803", thèse d'histoire, Université de Chicago, août 2011.

STEPENOFF Bonnie, *From French Community to Missouri Town: Ste. Genevieve in the Nineteenth Century*, Columbia, University of Missouri Press, 2006.

SWIERENGA R. P., BOOMKER DOEZEMA A., DE WIT A., "News from the Dutch Colony of Pella in North America, 1854", *Annals of Iowa*, vol. 48, 1986, P. 155-158.

T

TACKETT Timothy, *L'anatomie de la Terreur, 1787-1793,* Paris, Le Seuil, 2018 [2015].

TANAKA Aya, « Pontiana : Du Pont's Physiocratic Dream in America », *Le siècle de Du Pont d Nemours (1739-1817), Politique, droit et histoire*, Colloque international, Paris, Université Paris II Panthéon-Assas, 4 et 15 décembre 2017.

TEASDALE Guillaume & VILLERBU Tangi (dir.), *Une Amérique Française, 1760-1860, Dynamiques du corridor créole*, Paris, Indes Savantes, 2015.

TEASDALE Guillaume, *Fruits of Perseverance. The French Presence in the Detroit River Region, 1701-1815*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 2019.

TEYCHENIE Henri, « Les esclaves de l'indigoterie Belin à Saint-Domingue (1762-1793) », *Revista de Ciencias Sociales*, s. d., p. 237-266.

THOMPSON Victoria E., « L'histoire du genre : trente ans de recherches des historiennes américaines de la France », *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique*, 96-97, 2005, p. 41-62.

TONGLET Benoît, « Les cycles Kondratieff : une philosophie critique », *Innovations*, 2004/1, no 19, p. 9-36.

TRENTMANN Frank (ed.), *The Oxford Handbook of the History of Consumption*, Oxford, Oxford University Press, 2012.

TRESCOTT Paul B., "The Louisville and Portland Canal Company, 1825-1874", *The Mississippi Valley Historical Review*. 1958, 44, 4, p. 686-708.

TRIMBLE William F., "From Sail to Steam: Shipbuilding in the Pittsburgh Area, 1790-1865"; *The Western Pennsylvania Historical Magazine* N° 2, Vol. 58, Avril 1975, p. 147-167.

TURNER F.J., *La Frontière dans l'histoire des États-Unis*, Paris, Presses Universitaires de France, 1920.

U-V

ULBERT Jörg, LE BOUEDEC Gérard (dir.), *La fonction consulaire à l'époque moderne. L'Affirmation d'une institution économique et politique (1500-1800),* Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2006.

ULRICH Laurel Thatcher, *The Age of the Homespun: objects and stories in the creation of an American Myth,* New York, Vintage, 2001.

VAN AELBROUCK J-P, « Comment faire de l'ordre dans une dynastie de comédiens ? Le cas de la famille Hus éclairé par des documents d'archives, Oxford Brookes University, CESAR Project (Calendrier Electronique des Spectacles sous l'Ancien Régime), 2006, http://cesar.org.uk/cesar2/conferences/cesar_conference_2006/VAelbrouck_paper06.html. [Consulté le 15 mai 2018]

VAN DER ZEE J., *The Hollanders of Iowa*, Iowa City, State Historical Society of Iowa, 1912.

VAN RAVENSWAY Charles*, St-Louis: An Informal History of the City and its people, 1764-1865*, Champaign, University of Illinois Press, 1991.

VANCE John L., "The first settlements and settlers in Gallipolis", *The New England Historical & Genealogical Register*, Boston, 1911, p. 45-83.

VERJUS Anne, "Femmes, Genre, Révolution", Regards croisés avec Lynn Hunt, Jean-Clément Martin et Dominique Godineau, sous la direction de Martine Lapied, *in Annales Historiques de la Révolution française*, n°4, décembre 2009, p. 147-170.

VERJUS Anne, DAVIDSON Denise, *Le roman conjugal, Chroniques de la vie familiale à l'époque de la Révolution et de l'Empire*, Seyssel, Champ Vallon, 2011.

VERJUS Anne, "Generational Conflict in Revolutionary France : Widows, Inheritance Practices, and the "Victory" of Sons", avec Denise Z. Davidson, *The William and Mary Quarterly*, 3d ser., 70, no. 2, April 2013, p. 399-424.

VIDAL Cécile, « Le Pays des Illinois, six villages français au cœur de l'Amérique du Nord, 1699-1765 », *in* WIEN Thomas, VIDAL Cécile et FRENETTE Yves (éd.), *De Québec à l'Amérique française. Histoire et mémoire. Textes choisis du deuxième colloque de la Commission franco-québécoise sur les lieux de mémoire communs*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2006, p. 125-138.

VIDAL Cécile : « Le(s) monde(s) atlantique(s), l'Atlantique français, l'empire atlantique français », in *Outre-Mers*, tome 96, N° 362-363, 2009, p. 7-37.

VIDAL Cécile : « Pour une histoire globale du monde atlantique ou des histoires connectées dans et au-delà du monde atlantique », *Annales HSS*, avril-juin 2012, n° 2, p. 391- 413.

VIDAL Cécile, *Louisiana: Crossroads of the Atlantic World*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 2014.

VIDAL Laurent, *Capitales rêvées, capitales abandonnées : Considérations sur la mobilité des capitales dans les Amériques (XVIIe-XXe siècle)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2014.

VIDAL Laurent, *Ils ont rêvé d'un autre monde*, Paris, Flammarion, 2014.

VIDAL Laurent & MUSSET Alain, *Les Territoires de l'Attente, Migrations et mobilités dans les Amériques (XIXe-XXIe siècle)*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2015.

VILLERBU Tangi, *Thomas Jefferson et l'Ouest : L'expédition Lewis et Clark*, Neuilly, Atlande, 2006.

VILLERBU Tangi, *La Conquête de l'Ouest, Le récit français de la nation américaine au XIXe siècle*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2007.

VILLERBU Tangi, "Pouvoir, religion et société en des temps indécis : Vincennes 1763-1795 », *Revue d'Histoire de l(Amérique Française,* vol. 62, N° 2, 2008, p. 185-214.

VILLERBU Tangi, « Missionnaires catholiques français aux États-Unis1791-1920 », in *Histoire des Missions chrétiennes*, N° 17, mars 2011, p. 5-14.

VILLERBU Tangi, *Les missions du Minnesota : Catholicisme et colonisation dans l'Ouest américain, 1830-1860,* Presses Universitaire de Rennes, 2014.

VILLERBU Tangi, « La réorganisation de l'Eglise catholique entre Appalaches et Mississippi dans les années 1810 », dans Jean-Marc Serme, ed, *1812 in the Americas*, Newcastle, Cambridge Scholars Publishing, 2015, p. 162-178.

VILLERBU Tangi, « Réseaux marchands et chaînes migratoires. Entre Nantes et la vallée du Mississippi, fin XVIIIe-début XIXe siècle », in *Enquêtes et Documents, CRHIA*, N° 54, 2016, p. 61-80.

VILLERBU Tangi, « Une histoire coloniale de l'Ouest américain : chevaux et bisons dans les Grandes Plaines, 1750-1900 », *Revue d'histoire du XXe siècle*, n° 53, 2016/2, p. 95-111.

VILLERBU Tangi (dir.), *Les Français et les États-Unis 1789-1815, Marchands, exilés, missionnaires et diplomates*, Rennes, Presses Universitaire de Rennes, 2017.

VILLERBU Tangi, « Le jeune Audubon dans l'histoire du commerce et des révolutions atlantiques », *in* BOURROUX Lucille (dir.), *Jean-Jacques Audubon 1785-1851, Dessins de jeunesse, Catalogue raisonné*, Saintes, Le Croît Vif, 2017, support de l'exposition labellisée « Exposition d'intérêt national » *Jean-Jacques Audubon (1785-1851), dessins de jeunesse*, Muséum de la Rochelle, 23 décembre 2017-25 mars 2018, p. 15-27.

W

WALLACE Anthony W., *Jefferson and the Indians: The tragic fate of the first Americans*, Harvard, Harvard University press, 1999.

WALTON Gary M. et ROBERTSON Ross M., *History of the American Economy* (fifth edition), New York, Harcourt Brace Jovanovich, 1983.

WEBER Max, *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme,* Paris, Plon, 1964.

WENGER Diane, *A Country Storekeeper in Pennsylvania: Creating Economic Networks in Early America, 1790-1807,* University Park, Pennsylvania State University Press, 2008.

WETHERELL Charles, "Historical Social Network Analysis", *International Review of Social History,* 43, 1998, p. 125–144.

WHITE Ashli, *Encountering Revolution: Haiti, and the Making of the Early Republic*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 2010.

WHITE Richard, *« It's your misfortune and none of my own". A new history of the American West*, Norman, University of Oklahoma Press, 1991.

WHITE Richard, *Le middle ground. Indiens, empires et républiques dans la région des Grands Lacs, 1650-1815*, Toulouse, Anacharsis, [1991], 2009.

WHITFIELD Gaïus Jr, *The French Grant in Alabama, a history of the founding of Demopolis*, Montgomery, Alabama Historical Society, 1904.

WHITLEY Edna T., "George Beck: An Eighteenth Century Painter", *The Register of The Kentucky Historical Society*, vol. 67, Janvier 1965, p. 20-36.

WILLIAMS Eric, *Capitalism and Slavery*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1944.

WOODWARD Ralph Lee, "Spanish Commercial Policy in Louisiana, 1763-1803," *Louisiana History: The Journal of the Louisiana Historical Association*, 44, 2, Printemps 2003, p. 133-164.

Y-Z

YATER George H., *Two Hundred Years at the Fall of the Ohio: A History of Louisville and Jefferson County, Louisville, KY*, Filson Club, Incorporated, 2e éd., 1987.

ZAGARRI Rosemarie, *Revolutionary Backlash: Women and Politics in the Early American Republic*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 2008.

ZAMI Lionel, "The white Creoles of Saint Domingue facing Revolution", Master of (Fine) Arts, City University of New York, 2013.

GLOSSAIRE ALPHABETIQUE

A

Alien : étranger.

Alien Registration List : liste d'enregistrement des étrangers débarquant en Amérique.

Alleghany : l'un des principaux affluents de l'Ohio qui rejoint la Monongahela à Pittsburgh. On nomme aussi ainsi les Appalaches.

Alleghany Front : Le front alléghanien, bordure du plateau du même nom.

American Antiquarian Society : Société des Antiquaires américains.

American Fur Company : Compagnie américaine de la Fourrure.

American System : Système économique national établi par Henry Clay.

American Vine-Dresser's Guide : Guide du Viticulteur Américain (de Jean-Jacques Dufour).

Antebellum : période de l'histoire américaine précédant la guerre de Sécession.

Awakening : Réveil religieux dont les congrégations religieuses évangélistes sont à l'origine.

B

Banking System: le système bancaire.

Bank note : billet de banque.

Bank of England : Banque d'Angleterre.

Bank of Kentucky : Banque du Kentucky.

Bank of United States : Banque des États-Unis.

Branch Bank : banque de Lexington.

Bill of Rights : texte imposé en 1689 aux souverains d'Angleterre, qui définit les principes de la monarchie parlementaire en Angleterre. C'est aussi le nom donné aux dix premiers amendements de la constitution américaine relatifs aux droits de l'homme.

Bluegrass : région calcaire et fertile dont Lexington est le chef-lieu.

Blue Ridge : ou Montagnes bleues, chaîne cristalline au centre des Appalaches.

Boom : Développement soudain et rapide d'un phénomène social ou économique.

Border : frontière, ligne de séparation entre deux pays ou régions.

Border land : zone frontière.

Bordered land : zone munie de frontières.

Border South : région septentrionale des États du sud.

Boundary : synonyme de *border*.

Breast wheel : roue frontale à godet actionnant le mécanisme d'un moulin.

Broken land : un terrain accidenté.

Buckeye State : l'État du marronnier, c'est-à-dire l'État de l'Ohio.

C

Camp meeting : rassemblement religieux campagnard organisé par les prédicateurs évangélistes.

Casquinampogamou : nom donné à la rivière Ohio par les Amérindiens.

Cent : un centième de dollar.

Charka : type de rouet traditionnellement utilisé en Inde orientale.

Chattel slavery : l'esclavage.

Clapboard : bardeau.

Commission store : magasin de fournitures générales.

Commonwealth : littéralement, une « communauté », synonyme du mot État.

Compagnie des Associés de l'Ohio : Compagnie de colonisation de la vallée de l'Ohio.

Corn house : grenier à coton.

Corridor créole : espace de développement de l'Amérique française entre la Louisiane à Détroit, le long du Mississippi.

Cotton belt : littéralement : la ceinture du coton, zone de culture intensive du coton.

Cotton-gin : égreneuse à coton.

Coureur des bois ou homme des bois : personne qui se consacre à la traite des fourrures avec les Amérindiens.

Créole : Personne de race blanche née dans une colonie.

Cumberland : voie de passage entre la Pennsylvanie et le Kentucky, affluent de l'Ohio, ou vallée des Appalaches.

Cumberland Gap : voie d'accès permettant le passage des Appalaches.

D-E

Directory : annuaire commercial.

Dry goods : marchandises sèches.

Eagle Creek : cours d'eau du Kentucky.

Eaux de l'Ouest : nom communément donné aux bassins de l'Ohio et du Mississippi.

Elkorn Creek : affluent du Kentucky, cette rivière arrose la ville de Lexington.

Embargo Act : loi d'embargo de Jefferson passée en 1807.

Empress of China : l'Impératrice de Chine, nom d'un navire.

Evil necessity: l'esclavage, considéré comme un mal nécessaire.

F

Flat bottom boat ou *flat boat* : bateau à fond plat propulsé à la rame.

Flatboat : bateau à fond plat.

Forty-niners : on désigne ainsi les immigrants et chercheurs d'or qui débarquent aux États-Unis à partir de 1849.

Frontier : désigne en Américain l'espace mouvant et frontal de la progression vers l'ouest.

French Grant : terrains concédés par le Congrès aux colons de Gallipolis en compensation des déboires subis.

French Naval War : Guerre navale contre les Français.

G-H

Geographers' line : ligne de référence du système d'arpentage.

George's Creek : nom des possessions d'Albert Gallatin et de Jean Savary près de la Monongahela.

Girard College : maison d'éducation fondée par Stephen Girard.

Go ahead man : une personne dynamique, dotée de l'esprit d'initiative.

Greenville : La signature du traité de Greenville met fin, en 1795, aux hostilités opposant Américain et Amérindiens.

Habitants : nom donné aux premiers colons français installés en Amérique.

Hinterland : arrière-pays.

Hope : nom du navire à bord duquel Audubon débarque pour la première fois en Amérique en 1803.

Hughes et Downing : firme commerciale de Lexington.

I-J

Immigrate (to) : immigrer.

Imperium : mot latin signifiant autorité, pouvoir suprême.

Indenture/Indentured servitude : contrat au terme duquel la main-d'œuvre soumise pouvait éventuellement racheter sa liberté.

Indiana Territory : Territoire de l'Indiana.

Indian Removal Act : loi proposée par le président Andrew Jackson, qui ordonne la déportation des Amérindiens vivant dans les territoires compris entre les treize États fondateurs et le Mississippi, vers un territoire situé au-delà de ce fleuve.

James River : rivière du nord-est des États-Unis.

John A. Tarascon Brothers, James Berthoud & C° : compagnie commerciale fondée par les frères Tarascon et James Berthoud.

John Bull : personnification de l'empire britannique ; *John Bull* est à l'Angleterre ce que *l'Oncle Sam* est aux États-Unis.

John James Dufour's Kentucky Vineyard Society : compagnie vinicole fondée par le Suisse Jean-Jacques Dufour.

K-L

Keel boat : bateau muni d'une quille.

Keeneland Park : hippodrome de Lexington.

Kentucky-Boat : bateau à fond plat de dimension réduite destiné à la navigation sur l'Ohio.

Kentucky Gazette : journal de Lexington (KY).

Kentucky River : la rivière Kentucky.

Kentucky River Navigation Company : Compagnie de navigation de la rivière Kentucky.

Kentucky Vineyard Society : Société vinicole du Kentucky.

Land office : Bureau du cadastre.

Land Ordinance : ordonnance fixant la gestion des terres dans les nouveaux territoires.

Log : rondin.

Log-house : cabane de rondins.

Louisiana Purchase : Achat de la Louisiane à la France par les États-Unis en 1803.

Louisville and Portland Canal Company : société constructrice du canal de Louisville et Portland.

Lower North : région méridionale des États du nord.

M

Melting pot : mot à mot : un creuset ; on désigne ainsi un lieu de brassage et d'assimilation d'éléments démographiques divers.

Middle ground : zone de contact.

Midwest : l'ouest intérieur des États-Unis.

Mile : le *mile* mesure 1609 mètres.

Mill : moulin, mais aussi petite usine de transformation d'un produit.

Minnie's Land : lieu d'habitation de Jean-Jacques Audubon, sur les bords de l'Hudson, à la fin de sa vie.

Mississippi Territory : Territoire du Mississippi.

Monongahela : l'un des principaux affluents de l'Ohio, qui rejoint l'Alleghany à Pittsburgh.

Mount Saint Mary College : établissement d'éducation fréquenté par Frédéric Beelen en 1844, situé à Emmitsburg dans le Maryland.

Mud-Lick Creek : cours d'eau entre Lexington et Maysville dont la source avait des vertus curatives.

N

Nanino, Louisiane, Western Trader : nom de trois bateaux appartenant à la *John A. Tarascon Brothers, James Berthoud & C°*.

Natchez District : situé à environ 400 kilomètres au nord de La Nouvelle-Orléans, le District des Natchez était, tout à la fin du XVIIIe siècle, la seule partie vraiment habitée de la vallée du Mississippi, grâce à la fertilité de ses terres.

National Survey : Système d'arpentage national.

Native-zone : espace habité par les autochtones.

Natural Resources Defense Council : Conseil de Défense des Ressources naturelles.

New-Orleans boat : bateau à fond plat de grande dimension destiné à la navigation sur le Mississippi.

Non Importation Act : acte de non-importation.

Non Intercourse Act : acte de non-échange.

North American Land Company (NALC) : compagnie foncière nord-américaine.

Northern Bank : Banque du Nord.

Northwest ou Northwestern Territory: le territoire du Nord-Est.

Northwest Ordinance : Ordonnance du Nord-Ouest.

O-P-R

Ohio Company of Associates : Compagnie des Associés de l'Ohio.

Philadelphe : tiré du grec ancien Φιλάδελφος, ce terme signifie « qui aime son frère ».

Post Office : le service postal.

Potomac : fleuve qui se jette dans la baie de Chesapeake.

Property law : loi sur les propriétés.

Regard étranger : procédé littéraire initié par Montesquieu, qui rapporte naïvement et au premier degré des observations coupées de leur interprétation ou interprétées de façon erronée, dans le but d'en faire ressortir le ridicule ou l'absurdité.

Registration list : liste d'enregistrement des étrangers.

Replevin law : loi sur la restitution des biens.

S

Sattelzeit : période charnière.

Second Bank of the United States : cette banque fut fondée en 1816, face à la difficulté éprouvée par l'administration du président James Madison à stabiliser la monnaie.

Settler : colon.

Servant : esclave, domestique.

Share : participation aux bénéfices.

Société des amis des Noirs : Fondée en 1788 par Brissot, Clavière et Mirabeau, la Société des amis des Noirs se proposait de mettre en œuvre les doctrines anti-esclavagiste et abolitionniste.

SS Uncas : nom du premier bateau à emprunter le canal de Louisville et Portland en 1830.

Statu quo ante bellum : Situation semblable à celle qui existait avant un conflit.

Steamboat : bateau à vapeur.

Store : magasin, boutique.

(a) Substantial farmer : (un) riche fermier.

Surveyor General : fonctionnaire chargé de l'arpentage d'une région.

Susquehanna : fleuve qui se jette dans la baie de Chesapeake.

Sutter's Mill : premier gisement aurifère découvert en Californie.

T-U-V-W-Y

Tax list : liste des personnes soumises à l'impôt.

Tate's Creek : l'un des premiers lieux d'habitation de la famille Mentelle près de Lexington.

Toast : proposition de boire à la santé de quelqu'un, au succès d'une entreprise, souvent accompagnée d'un petit discours, au cours d'un banquet ou d'une réception.

Township : municipalité.

Transylvania University : Université de Transylvanie, située à Lexington.

Underground Railroad : littéralement : le chemin de fer clandestin.

Uniontown : ville de Pennsylvanie.

Vauxhall : nom du café-club fondé par Henri Terrasse à Lexington.

Western Country ou Western Territory : le nouveau territoire de l'Ouest, situé au-delà des Appalaches.

Wilderness : le « désert », c'est-à-dire la partie des États-Unis qui reste encore à l'état naturel.

Yeoman : paysan petit propriétaire.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

CARTES

TOME 1

Carte 1 : Le « pays de derrière » : l'Ohio ente Appalaches et Mississippi (geoenseignement.wordpress.com-MD) p. 39

Carte 2 : Les « eaux de l'ouest » : Confluence du Mississippi et de l'Ohio, principaux affluents de l'Ohio (MD) p. 40

Carte 3 (A) : Partie ouest de la Virginie, de la Pennsylvanie, du Maryland et de la Caroline du Nord, Thomas Hutchins, 1778, (Library of Congress) p. 41

Carte 3 (B) : Détail de la carte précédente p. 41

Carte 4 : Carte du Kentucky, John Filson, 1784, (Library of Congress) p. 42

Carte 5 : Plan des achats des Compagnies de l'Ohio et du Scioto, Pierre François Tardieu, *circa* 1787 (Barry Lawrence Ruderman Antique Maps Inc) p. 46

Carte 6 : La confluence américaine (LAEA-MD) p. 60

Carte 7 : La vallée de l'Ohio : un nord, un est et un ouest (LAEA-MD) p. 61

Cartes 8 et 9 : Pourcentage de la main-d'œuvre servile aux États-Unis en 1790 et 1860 (James M. Mc Pherson, Ordeal by Fire : The Civil War and Reconstruction, Alfred A. Knopf, Inc., 1982) p. 62

Carte 10 : La vallée de l'Ohio : un sud (LAEA-MD) p. 63

Carte 11 : Zones et villes d'échanges commerciaux à partir de la vallée de l'Ohio (LAEA-MD) p. 64

Carte 12 : Zone de récolte du ginseng aux États-Unis dans la deuxième moitié du XVIIIe siècle (Crédit B. Pelletier, http://gestion-des-risques-interculturels.com, [Consulté le 28 février 2018]) p. 67

Carte 13 : Connexion de la vallée de l'Ohio au commerce planétaire (ac-rennes.fr/pedagogie/svt) p. 70

Carte 14 : La route nationale et les principaux canaux dans le Buckeye State (Michael Hradesky, in Kim M. Gruenwald, *River of Enterprise, op. cit*., p. 121) p. 72

Carte 15 : La vallée de l'Ohio et les principales zones et voies commerciales (LAEA-MD) p. 74

Carte 16 : Les États-Unis en 1783 (Encyclopaedia Universalis) p. 78

Carte 17 : Les grands empires coloniaux avant 1763 (Crédit international.loc.gov) p. 80
Carte 18 : Possessions espagnoles et britanniques en 1763
(Crédit international.loc.gov) p. 80
Carte 19 : Extension des États-Unis suite au traité de Paris (1783)
(Crédit international.loc.gov) p. 80
Carte 20 : Les États-Unis après le rachat de la Louisiane en 1803
(Crédit international.loc.gov) p. 81
Carte 21 : Empires coloniaux et lieux de métissage avant 1763 (Denis Vaugeois*, America*, Septentrion, 2002, MD) p. 83
Carte 22 : Situation de Morgantown, Uniontown et New Geneva, Comtés d'Alleghany, de Washington et de Fayette (PA), (ADAMS Henry, The life of Albert Gallatin, Washington, Lippincott & C°, 1879, p. 126-127) p. 108
Carte 23 : Les possessions de Savary et Gallatin à George's Creek (United States Geological Survey, 2016) p. 109
Carte 24 : Reconstitution du projet de canalisation du Potomack,
(*History of the Mission of the United Brethren among the Indians of North America*,
G. H. Loskiel, London, 1794) p. 111
Cartes 25 et 26 : Limites des comtés de Woodford et Bourbon au Kentucky en 1792
et aujourd'hui p. 127
Carte 27 : Situation des principales parcelles administrées ou possédées par Jean Savary
(Harrison & Klotter, *New History of Kentucky*, 1997, p. 66-MD) p. 147
Carte 28 : Les activités commerciales de Jean Savary entre 1798 et 1812
d'après sa correspondance (MD) p. 168
Carte 29 : Carte annexée au Prospectus de la Compagnie du Scioto
(B. N. pB 1597) p. 187
Carte 30 : La French Grant du 3 mars 1796 (Peters) p. 193
Carte 31 : Itinéraire supposé du couple, de la French Grant à Lexington (M. D.) p. 197
Carte 32 : Situation du magasin et du chantier naval Tarascon à Pittsburgh (W. Darby, Plan of Pittsburg and adjacent country, Janvier 1815, University of Pittsburgh, Western Pennsylvania maps) p. 269
Carte 33 : Itinéraire suivi par Brugière et Berthoud en août 1799 (Samuel Lewis, The State of Pennsylvania (1795), www.mapsofpa.com/antiquemaps29b.htm

[Consulté le 2 avril 2018]) p. 280

Carte 34 : Transport terrestre et fluvial entre le lac Erié et Pittsburg (Carte du cours de l'Ohyo ou la belle rivière depuis sa source jusqu'à sa jonction avec celle d'Ouabache, 1755, par le Sr Bellin, ing[enieu]r de la Marine/MD) p. 282

Carte 35 : Mise en œuvre du plan de Tarascon visant au développement commercial de Philadelphie et de la Pennsylvanie (Eastern North America, an untitled map, Rigobert Bonne, 1771/MD) p. 283

Carte 36 : Philadelphie, plaque tournante du commerce des États-Unis (d-maps.com/MD) p. 286

TOME 2

Carte 37 : Situation des habitations étudiées « Carte de St Domingue ou sont marqués les Paroisses et Jurisdictions » (1770, John Carter Brown Library) p. 330

Carte 38 : Situation des habitations Fleuriau et Ferron de la Ferronnays (extrait du plan de la plaine du Cul-de-Sac du Port-au-Prince, isle de Saint-Domingue levé par Mr. de Hesse Charles François, 1780, BNF Gallica, ark:/12148/btv1b53025336m) p. 330

Carte 39 : Situation des ethnies Mandingue et Congo (carte de l'Afrique de l'Ouest, Bonne, 1770, MD) p. 335

Carte 40 : Le Territoire du Nord-Ouest en 1787 (Crédit wikispaces.com) p. 406

Carte 41 : Plan de Philadelphie en 1807 (Charles William Janson, London, James Cundee, Albion Press, 1807) p. 433

Carte 42 : Les contacts commerciaux de la société Tarascon depuis Marseille cités dans la correspondance étudiée (extrait de la carte : « Le Royaume de France divisé en 83 départemens, C.E. Delamarche, 1790, BNF) p. 448

Carte 43 : Le réseau commercial francophone de la vallée de l'Ohio : les atouts majeurs (MD) p. 467

Carte 44 : Le réseau commercial francophone de la vallée de l'Ohio (Map of the United States, C. Varlé, 1817, (David Rumsey Map Collection/MD) p. 467

Carte 45 : L'expansion territoriale des États-Unis entre 1789 et 1848 (Wikipédia/MD) p. 472

DOCUMENTS

TOME 1

Document 1 : Reproduction du message télégraphique de Samuel Morse (24 mai 1844) p. 31

Document 2 : L'Empress of China quittant les États-Unis pour Canton le 22 février 1784 (Crédit B. Pelletier, http://gestion-des-risques-interculturels.com, [Consulté le 28 février 2018]) p. 67

Document 3 : La ville de Detroit en 1763 (Clements Library, University of Michigan) p. 84

Document 4 : Prospectus de la Société Coulougnac destiné à l'Amérique (AN, o AE/B/III/449) p. 103

Document 5 : Portrait d'Albert Gallatin, H. Rath, 1815 (Musée des Suisses dans le Monde) p. 104

Document 6 : Reproduction du début de la première lettre de Savary dans le Journal de Lyon, 29 mars 1786) p. 105

Document 7 : Extrait du rôle de bord du navire Liberté (Archives de Seine-Maritime) p. 123

Document 8 : Extrait du recensement de Millersburg 1810 (NAMP, Microcopy 252, roll 5) p. 123

Document 9 : Portrait de Robert Alexander *ca*. 1820 par M. H. Jouett, (Collection privée) p. 126

Document 10 : Sizain composé par John Savary, (Kentucky Historical Society Frankfort) p. 136

Document 11 : "Plan d'association de la North American Land Company, 1795." (R. Aitken and Son, Market Street, 1795, p. 24-25) p. 145

Document 12 : Affluence des acheteurs dans les bureaux de la Compagnie du Scioto (American Antiquarian Society) p. 188

Document 13 : Le site de Galliopolis en 1790 (J. Moreau-Zanelli) p. 189

Document 14 : Schéma de la cité de Saint-Pierre à Gallipolis, imaginée par Claude-Adrien de Lezay-Marnésia (BONNEL Roland, « Sur les rives de l'Ohio : la cité utopique de Lezay-Marnésia », p. 56) p. 190

Document 15 : Plan de Gallipolis, le 20 janvier 1791 (Vance) p. 191

Document 16 : Rosalie et Antoine Saugrain (MHS) p. 193
Document 17 : Un camp meeting (Library of Congress, Prints and Photographs Division, LC-USZ62-2497) p. 205
Document 18 : Annonce du physionotrace par Mentelle dans la Kentucky Gazette (KDL) p. 224
Document 19 : La machine à tirer des silhouettes de Lavater (Crédit : Martial Guédron) p. 227
Document 20 : Le pantographe de Langlois, planche de l'Encyclopédie (Wikipédia) p. 227
Document 21 : Annonce du commission store de Mentelle (Kentucky Gazette, 1811) p. 235
Document 22 : Nomination de W. Mentelle à l'U. S. Branch Bank de Lexington (K. G., 28 avril 1817) p. 241
Document 23 : Louis Anastase Tarascon, gravure de Charles de Saint-Mesmin, Philadelphia, 1801, (Washington, Library of Congress Prints and Photographs Division, LC-DIG-pga-13309) p. 247
Document 24 : John James Audubon (1785-1851), autoportrait de 1826, (collection Richard Rathbone, Greenbank, Liverpool, UK) p. 247
Document 25 : Extrait de la Philadelphia Gazette du 25 août 1794 (LCP) p. 253
Document 26 : Croquis d'un keelboat et d'un flatboat d'après une gravure ancienne (Harrison L. H., Klotter J. C., *A new history of Kentucky, op. cit*., p. 52) p. 262
Document 27 : Prix de vente de quelques denrées à Cincinnati en 1799, d'après le Journal de Tarascon p. 264
Document 28 : Coupure de presse (re)présentant une goélette (Chestertown Gazette, 17 mai 1793) p. 271
Document 29 : Le passage des chutes de l'Ohio (Zadok Cramer, *Navigator*, 8e édition, 1814/MD) p. 288
Document 30 : Localisation des infrastructures de Shippingport (Extrait d'un croquis du canal de Shippingport, sur une résolution du Sénat des États-Unis, 18 décembre 1827/MD, http://mapsofthepast.com [Consulté le 2 février 2018]) p. 289
Document 31 : fonctionnement du moulin automatisé d'Evans (planche VIII, extraite du « *young mill-wright & miller's guide* », O. Evans, J. Poupard, 1795, Library of Congress cph.3c10379) p. 298

Document 32 : Annonce de J.A. Tarascon dans le Louisville Public Advertiser, 30 octobre 1819 p. 301

Document 33 : Plan de Shippingport annoté de la main de Leslie Comb (HSP, Cadwalader Collection, Mazurié Estate, Box 351, folder 3, 3 mai 1834) p. 308

Document 34 : Partie du plan de Shippingport annoté de la main de Leslie Comb (HSP, Cadwalader Collection, Mazurié Estate, Box 351, folder 3, 3 mai 1834) p. 308

Document 35 : Emplacement des ruines du moulin de Tarascon à Shippingport (Google Earth, 8 janvier2018) p. 310

Document 36 : John James Audubon (1785-1851), autoportrait de 1826, collection Richard Rathbone, Greenbank, Liverpool, UK) p. 311

Document 37 : Louis Anastase Tarascon, WILLIAM L.A. ed., *History of the Ohio…, op. cit*, p. 249 p. 311

TOME 2

Documents 38 et 39 : Partition des trois sonatines pour violoncelle de P. L. Hus-Desforges (Paris, S. Richault), Hus-Desforges, (1773-1838) compositeur, (dessin Mme Le Mire aînée, litho. Lemercier, BNF, Gallica) p. 322

Document 40 : Prise du Cap Français par l'Armée Française Sous le commandement du Général Le Clerc, le 15 et 20 Pluviôse, An X (Dessiné par Nodet, gravé par Le Beau, BNF) p. 340

Document 41 : La ville du Cap François et de ses environs dans l'Isle St-Domingue, Paris, Phelippeau, 1786, BNF) p. 340

Document 42 : Extrait du plan de la Ville du Cap François et de ses environs Dans l'Isle de St Domingue, (René Phelipeau, 1786, BNF) p. 341

Document 43 : extrait du plan de la Ville du Cap François et de ses environs, (R. Phelipeau, 1786, Gallica BNF) p. 343

Document 44 : Plan cadastral de Saint-Jean de Liversay et de Choupeau, 1811 (ADCM, 3P 5079/01-MD) p. 350

Document 45 : Maison française au pays des Illinois (Carte générale du cours de l'Ohio, Victor Collot, 1796) p. 357

Document 46 : Cadastre de la ville de La Rochelle, 1811, état actuel, Section E, dite de Saint-Jean (ADCM, 3P 5074/07) p. 376

Document 47 : Première page de l'adresse des élèves de la Female Academy à La Fayette (Cornell University Library) p. 410

Document 48 : Autoportrait de J. Bourne (photo Sylvain Pretto, MTMAD, Lyon) p. 452

Document 49 : La banque de S. Girard sur la 3è rue de Philadelphie (gravure de William Birch & Son, 1799) p. 457

Document 50 : Charlotte Mentelle âgée (Transylvania University Library, Lexington, *Mentelle Collection*) p. 484

Document 51 : Jean-Jacques Audubon *circa* 1850 (*The Auk*, vol. XI, plate IX) p. 484

Document 52 : le fort Sumter en 1861, illustration d'Alfred Waud
(Library of Congress) p. 485

GRAPHIQUES, COURBES ET TABLEAUX

TOME 1

Tableau 1 : Déséquilibre de la balance commerciale entre la France et les États-Unis en 1787 (NEHA Special Collections, 596-1, in MARZAGALLI Silvia, *Bordeaux et les États-Unis…, op. cit.*, p. 5) p. 115

Graphique 2 : Déséquilibre de la balance commerciale entre la France et les États-Unis en 1787 (NEHA Special Collections, 596-1, in MARZAGALLI Silvia, *Bordeaux et les États-Unis…, op. cit*., p. 5) p. 115

Graphiques 3 et 4 : Importations et exportations françaises avec les États-Unis en 1787 (NEHA Special Collections, 596-1, in MARZAGALLI Silvia, *Bordeaux et les États-Unis…, op. cit*., p. 5) p. 116

Tableau 5 : Extrait du recensement de Millersburg 1810
(National Archives Microfilm Publications, Microcopy 252, roll 5) p. 124

Tableau 6 : Terres de John Savary répertoriées entre 1786 et 1814 (JILLSON Willard Rouse, *Old Kentucky entries and deeds*, Louisville, Filson Club Publications
N° 34, 1926, p. 445, trad. MD) p. 142

Tableau 7 : Estimation de l'évolution du nombre de commerçants dans les grands ports atlantiques français au XVIIIe siècle (O. Le Gouic, MD) p. 159

Graphique 8 : Nombre de métiers à tisser et de manufactures de coton aux États-Unis, au Kentucky et en Ohio en 1810 (MD) p. 160

Tableau 9 : Production de chanvre aux États-Unis et au Kentucky en 1810 (MD) p. 162

Graphique 10 : Production de salpêtre aux États-Unis, au Kentuky et au Tennessee en 1810 (TSSBAM 1810, p. 43) p. 165

Graphique 11 : Valeur en $ des chaudières et clouteries aux États-Unis, au Kentucky et en Ohio en 1810 (TSSBAM 1810, p. 10-11) p. 167

Courbe 12 : Nombre annuel des annonces nommant Waldemard Mentelle dans la Kentucky Gazette entre 1798 et 1819 (MD) p. 200

Graphique 13 : Les secteurs d'activités à Lexington en 1806 (MD) p. 229

Tableau 14 : La famille Mentelle d'après le recensement de 1810, p. 65 (MD) p. 233

Graphique 15 : Evolution comparée de la démographie de Lexington et du comté de Fayette entre 1790 et 1820 (recensements décennaux, "Population Schedule", US census 1790-1820) p. 240

Tableau 16 : Les navires construits dans le chantier naval Tarascon Brothers, James Berthoud and Company (MD) p. 272

Graphique 17 : Evolution démographique de New York, Philadelphie et Pittsburgh entre 1790 et 1810 (Records of the American Catholic Historical Society of Philadelphia, Vol. XIII, Philadelphie, *American Catholic Historical Society*, 1902, p. 172, 340 et 350/MD) p. 281

TOME 2

Tableau 18 : La famille Hus-Desforges, les deux premières générations (MD) p. 319

Tableau 19 : Les petits-enfants de Barthélémy Hus-Desforges (MD) p. 320

Tableau 20 : Les familles Bertrand, Teste et Desforges entre 1783 et 1798 (MD) p. 325

Tableau 21 : La famille Hus-Desforges sur quatre générations (MD) p. 326

Tableau 22 : Composition de la main-d'œuvre servile employée à La Coupe du Bas entre 1789 et 1791 (MD) p. 334

Tableau 23 : Valeur des exportations de blé et de farine de blé aux États-Unis entre 1810 et 1850 (HSUS, Séries U 274-294, p. 899) p. 352

Tableau 24 : Composition de la famille Hus-desforges en 1820 (US fourth census 1820, National Archives Microfilm Publications, comté de Fayette (KY) p. 365

Graphique 25 : Répartition des emplois par secteurs aux États-Unis en 1840 (HSUS D 167-181, p. 139-MD) p. 429

Graphique 26 : Nombre et types de commerces aux États-Unis, au Kentucky, en Ohio et en Indiana en 1840 (CSC p. 360-MD) p. 430

Tableau 27 : Nombre de commerces de détails dans la vallée de l'Ohio en 1840 (MD) p. 430

Tableau 28 : Importance des différents types de commerces aux États-Unis et dans la vallée de l'Ohio (MD) p. 431

Graphique 29 : Courbe du revenu par tête aux États-Unis entre 1790 et 1815 (NORTH Douglass C., « Early National income estimates of the United States », *Economic Development and Cultural Change*, X, 3, avril 1961, p. 390.) p. 432

Tableau 30 : La descendance de Charlotte et Waldemard Mentelle (MD) p. 447

Tableau 31 : Arbre généalogique simplifié des familles Tarascon, de la Pointe, Colmesnil et Honoré, d'après les sites généalogiques précédemment cités (MD) p. 450

Tableau 32 : Arbre généalogique simplifié des familles Bakewell, Audubon et Berthoud, d'après les sites généalogiques précédemment cités (MD) p. 450

Tableau 33 : Généalogie partielle de Jean Savary (MD) p. 452

Graphique 34 : Exportations et importations entre 1820 et 1850 (HSUS U 187-200, p. 886-MD) p. 475

Tableau 35 : Les francophones de Pittsburg en 1850, données synthétiques, ("*Historic Pittsburgh*", University of Pittsburgh/MD) p. 476

Tableau 36 : Les francophones de Pittsburg en 1850, pyramide des âges, ("*Historic Pittsburgh*", University of Pittsburgh/MD) p. 476

Graphique 37 : Les francophones de Pittsburg en 1850, métiers, ("*Historic Pittsburgh*", University of Pittsburgh/MD) p. 477

Tableau 38 : Les spécialités exercées par les commerçants francophones de Pittsburgh en 1850 ("*Historic Pittsburgh*", University of Pittsburgh/MD) p. 477

Graphique 39 : Les métiers exercés par les francophones de Louisville en 1850 (*7th census Louisville KY*, microcopy 432, rolls 206, 207) p. 478

Tableau 40 : Les commerçants francophones de Louisville en 1850 (*7th census Louisville KY*, microcopy 432, rolls 206, 207) p. 478

Tableau 41 : La famille de Joseph Barbaroux dans le recensement de Louisville en 1850 (*7th census Louisville KY*, microcopy 432, rolls 206, 207) p. 478

Tableau 42 : Copie partielle des *Population schedules of the US 7th census, Fayette County (KY)*, first district, Microcopy N° 432, Roll 199, National archives microfilm publications, Washington, 1963, p. 172-287 (MD) p. 479

Tableau 43 : Copie partielle des *Population schedules of the US 7th census, Fayette County (KY)*, second district, Microcopy N° 432, Roll 199, National archives microfilm publications, Washington, 1963, p. 172-287 (MD) p. 480

Tableau 44 : Les francophones du comté de Fayette et de Lexington en 1850, pyramide des âges, (*7th census Fayette County KY*, Microcopy 432, roll 199/MD) p. 481

Graphique 45 : Les francophones du comté de Fayette et de Lexington en 1850, métiers, (*7th census Fayette County KY*, Microcopy 432, roll 199/MD) p. 481

Tableau 46 : De Jean Savary à Joseph Barbaroux, repères biographiques (MD) p. 482

PHOTOGRAPHIES

TOME 1

Photo 1 : L'Ohio entre Hanover et Madison (Indiana) (Photo Google Earth) p. 14

Photo 2 : Portrait d'Aaron S. Watkins en 1910 (Library of Congress, Bain News Service) p. 15

Photo 3 : La Belle Rivière entre Virginie de l'Ouest et Ohio (ohioriverfloodbasin.com) p. 32

Photo 4 : Les petite et grande ourses, Cassiopée (Muséum National d'Histoire Naturelle) p. 51

Photo 5 : Les possessions de Savary et Gallatin à George's Creek (Crédit Google Earth) p. 108

Photos 6 et 7 : Charlotte et Waldemard Mentelle (Fonds Mentelle TULK) p. 173

Photo 8 : Panneau informatif sur la Mentelle School à Lexington (photo MD) p. 242

Photo 9 : Huppe fasciée (avant 1806) Muséum de La Rochelle (photo MD) p. 295

TOME 2

Photo 10 : Le 42, Cours Richard, état actuel (Photo Google Earth) p. 376

Photo 11 : Portrait de Mgr Flaget en 1839, P. L. Grévedon, RMN-Grand Palais (Château de Blérancourt), Michel Urtado p. 401

Photo 12 : La pâtisserie de Mathurin Giron sur Mill Street vers 1880 (Lexington History Museum) p. 446

Photo 13 : Tombe d'A. Ralston, (photo J. L. Dural) p. 461

Photo 14 : « Je cherche l'or du temps », épitaphe d'André Breton (Albachiara) p. 470
Photo 15 : James K. Polk (Bibliothèque du Congrès des États-Unis, cph.3a28518) p. 473
Photo 16 : La tombe de Charlotte Mentelle au *Lexington Cemetery*
(John Weathers, Find a grave) p. 492
Photo 17 Lever de soleil à Cumberland Falls, KY (K. Ranchev) p. 641

SCHEMAS

TOME 1

Schéma 1 : Coupe géomorphique est-ouest des Appalaches
(geoenseignement.wordpress.com) p. 37
Schéma 2 : Grille d'arpentage du domaine public (MD) p. 48
Schéma 3 : Le système de numérotation des sections d'un township (MD) p. 48
Schéma 4 : Le partage des sections (MD) p. 49
Schéma 5 : Place respective des trois grandes régions dans l'économie
des États-Unis en 1840 (MD) p. 58
Schéma 6 : Philadelphie comme carrefour commercial
(Commercial Directory de 1823/MD) p. 286

TOME 2

Schéma 9 : Croquis de la cour d'honneur de New Choupeau avant aménagement
par E. L. Hus-Desforges, le 3 février 1811 (KHSF) p. 360
Schéma 10 : Proposition de reconstitution de la maison et du jardin de New Choupeau
d'après la correspondance (MD) p. 361
Schéma 11 : Le réseau d'Etienne Hus-Desforges (MD) p. 438
Schéma 12 : Le réseau de Charlotte et Waldemard Mentelle (MD) p. 444
Schéma 13 : Le réseau des frères Tarascon et de Jean-Jacques Audubon (MD) p. 450
Schéma 14 : Le réseau de Jean Savary (MD) p. 462

TABLE DES MATIERES

TOME 1

REMERCIEMENTS p. 8

AVERTISSEMENT p. 10

ABREVIATIONS UTILISEES DANS LES CITATIONS p. 11

SOMMAIRE p. 12

Banks of the Ohio p. 13

INTRODUCTION p. 14

PREMIERE PARTIE DE LA VALLEE DE L'OHIO A L'ESPACE TRANSOCEANIQUE p. 33

The Lovely Ohio p. 34

CHAPITRE I : **Et au milieu coule une rivière** p. 35

1. Le pays de derrière p. 35

2. L'empire de la liberté ? p. 43

3. La vallée de l'Ohio p. 55

3. 1. Une frontière p. 55

3. 2. Mettre la vallée de l'Ohio à sa place p. 59

3. 3. Rivière et commerce dans le demi-siècle p. 70

4. Les circulations révolutionnaires p. 75

4. 1. La tempête océane p. 75

4. 2. Une terre de « vertu » p. 77

5. Français ou Américains ? p. 79

5. 1. La présence française dans le Corridor Créole p. 79

5. 2. Des chiffres et des hommes p. 93

DEUXIEME PARTIE *TELLE EST MA QUETE, SUIVRE L'ETOILE* p. 96

La quête p. 97

CHAPITRE II: **Jean Savary (1748[?]-1814) : du commerce à la terre** p. 99

1. Lyon, Nantes et Boston p. 100

1. 1. Le journal d'un Lyonnais p. 105

1. 2. Le « boutiquier » de George's Creek p. 107

2. De Gallipolis à Millersburg p. 119

3. Un homme de son époque p. 126

4. Le spéculateur et le commerçant p. 139

4. 1. Le spéculateur p. 139

4.2. Le commerçant p. 149

5. Synthèse p. 170

CHAPITRE III : **Charlotte (1770-1860) Waldemard Mentelle (1769-1846) : de la terre au commerce** p. 173

1. Quand sonne le tocsin de la Révolution p. 174

2. L'expérience de Gallipolis p. 184

3. Travailler, prendre de la peine p. 199

3. 1. Un loser ? p. 199

3. 2. Un agent demi-français demi-sauvage p. 212

4. Devenir commerçant p. 218

4. 1. Un labyrinthe commercial p. 218

4. 2. Du commerce à la banque p. 231

5. Synthèse p. 243

CHAPITRE IV : **Louis Tarascon (1759-1840) et Jean-Antoine Tarascon (1765-1825), Jean-Jacques Audubon (1785-1851) : d'est en ouest** p. 247

1. Les frères Tarascon, de Cabannes à Pittsburgh p. 249

1. 1. De Marseille à Philadelphie p. 249

1. 2. Une étude de marché : le journal de Tarascon p. 260

1. 3. Pittsburgh p. 265

2. Du commerce transatlantique au commerce intérieur p. 274
2. 1. Un projet ambitieux p. 279
2. 2. Le complexe de Shippingport, un outil de développement p. 287
2. 3. Un changement de stratégie p. 292
3. Synthèse p. 312

TOME 2

CHAPITRE V : **Etienne-Louis Hus-Desforges (1753-1832)**
De Saint-Domingue aux pays d'ouest p. 316
1. D'Hus à Desforges : une famille cosmopolite p. 318
2. Saint Domingue p. 322
2. 1. L'atelier d'Etienne Hus-Desforges à La Coupe du Bas p. 328
2. 2.Les maisons du Petit Carénage p. 338
3. De Baltimore à Lexington p. 347
3. 1. New-Choupeau p. 349
3. 2. Le « commerçant » de Lexington p. 364
4. En regardant vers le pays de France p. 367
4. 1. La Rochelle et Cognac p. 368
4. 2. Déterminé à passer les mers p. 382
5. Synthèse p. 390

TROISIEME PARTIE *SI TOUS LES GENS DU MONDE* p. 393
La ronde autour du monde p. 394

CHAPITRE VI: **Des Francophones, des marchands, des réseaux, un réseau** p. 395
1. Des francophones p. 397
1. 1 La foi en la science et le secours de la religion p. 397
1. 2. L'attachement au pays natal p. 403
1. 3. Pays d'accueil, pays de cocagne p. 408
1. 4. Créolisation p. 413
1. 5. Langue et citoyenneté p. 416

1. 6. Mariages endogames, mariages transnationaux p. 420
2. Des marchands p. 425
2. 1. Marchands, commerçants, négociants p. 426
2. 2. Le secteur commercial p. 429
2. 3. Le métier de marchand p. 431
3. Des réseaux, un réseau p. 436
3. 1. Le réseau d'Etienne Hus-Desforges p. 437
3. 2. Le réseau de Waldemard et Charlotte Mentelle p. 439
3. 3. Le réseau des frères Tarascon et de Jean-Jacques Audubon p. 448
3. 4. Le réseau de Jean Savary p. 452
3. 5. Le réseau commerçant francophone de la vallée de l'Ohio p. 466

EPILOGUE 1848 : *JE CHERCHE L'OR DU TEMPS* p. 469
L'or du temps p. 470
1. L'état de l'Union en 1848 p. 472
2. Les commerçants français de la vallée de l'Ohio en 1850 p. 475
2. 1. Pittsburgh p. 475
2. 2. Louisville p. 477
2. 3. Le comté de Fayette et Lexington p. 478
3. Ils cherchaient l'or du temps p. 482

CONCLUSION *LA BELLE RIVIERE* p. 486
La Belle Rivière p. 493

SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE: p. 495
GLOSSAIRE ALPHABETIQUE : p. 557
TABLE DES ILLUSTRATIONS : p. 564
TABLE DES MATIERES : p. 575
TABLE DES ANNEXES/ANNEXES p. 579 à DCXXXIX

Oui, mais le soleil va plus vite p. 640

TABLE DES ANNEXES

ANNEXE 1 : Extrait de la lettre de Jean Savary sur le Banking System p. DLXXXI

ANNEXE 2 : Pétition des émigrants français de Gallipolis p. DLXXXIII

ANNEXE 3 : Description et situation des terres de Du Pont de Nemours p. DLXXXV

ANNEXE 4 : Silhouettes réalisées au physionotrace p. DLXXXVII

ANNEXE 5 : Adresse aux citoyens de Philadelphie, sur les grands avantages qui résultent du commerce du pays d'ouest avec l'État de Pennsylvanie dans son ensemble et la ville de Philadelphie en particulier. Sur le danger de perdre ces avantages et sur les moyens de les sauvegarder. Par MM. Tarascon Jun^{r}, James Berthoud et C°, Philadelphie : imprimé pour les destinataires. (1806) p. DLXXXVIII

ANNEXE 6 : Répartition de l'indemnité en faveur des colons de Saint-Domingue p. DXCVII

ANNEXE 7 : Illustrations d'encarts publicitaires parus dans la presse p. DC

ANNEXE 8 : Lettre de Charlotte Mentelle à ses beaux-parents p. DCII

ANNEXE 9 : Les Français répertoriés dans le *Directory* de Philadelphie en 1795 p. DCVII

ANNEXE 10 : Les Francophones de Pittsburg en 1850 p. DCXI

ANNEXE 11 : Les Francophones des districts 1 et 2 de Louisville en 1850 p. DCXXI

ANNEXE 12 : Chaque visage est mémorable p. DCXXXVI

ANNEXES

ANNEXE 1

EXTRAIT DE LA LETTRE DE JEAN SAVARY SUR LE BANKING SYSTEM[1]

« Je vous envoye la Gazette de L'aurora qui me paroit curieuse au sujet des Banques […] le fond reel de ces Banques de cet État la est 978261.$ et […] elles ont créé pour 2980925.$ de notes ce qui est un peu plus de 3 fois que le capital ; ce qui est infiniment plus que les Banques de pennsylve qui n'emettent que une fois et demy environ en notes plus que leur capital ? mais ce que Je ne conçois pas trop bien est cecy : comment n'ayant mis en circulation que près de 3 millions de notes, se trouve t'il qu'il leur est du 9 millions quatre cent Douze mille cent quarante sept Dollars, outre 164805. de Bills des autres États ; a moins que ce ne soit une accumulation de Bennefices de plusieurs années depuis leur institution, outre les dividendes de 8 p Ct aux actionaires payés annuellement. Je calcule seulement que les 9412147.$ a 6 p cent seulement donnent interet $ 564728 ce qui sur les 978261 capital fait 57% p cent envon argent qui est aussy peut etre en circulation, ne se reservant qu'un tiers de ce capital pour payer a present^{on} : Je suppose que les Banques ont reçeû en proprietés réelles des emprunteurs de ces 9 millions ½ qui leur est du, pour sécurité de cette dette ; en ce cas ce qui me parait naturel et prudent, comment ne font elles pas aux actionaires des dividendes plus considerables et comment les actions ne s'elevent elles pas a 10 ou 15 fois leur valeur primitive ; il y a la dedans un dessous de carte que Je ne conçois pas ; Si ce rapport est reel et vray et que les Banques ne donnent que 8 ou 10 p cent de div^{ndes} a qu'el montant exhorbitant s'elevera dans peu ce capital, il doit absorber touttes les fortunes de L'État, a moins qu'un commerce bien avantageux et continuel ne facilite les marchands a supporter un tel interet de 5 a 600 mille Dollars par an : si mon exposé est juste Je decouvrirais dans cela, L'opposition des États du nord a la continuation de L'embargo et la raison de leur conduite anti ministerielle & anti patriotique ; parce que dans leur situation ayant eté facilité par les banques a etendre leurs operations commerciales a un point disproportioné a leurs vrayes richesses et ressources, elles entrevoyent leur ruine totale dans la suspension de ce commerce et voila peut etre pourquoy les États du sud plus contenus dans leurs operations commerciales peuvent supporter plus longtemps cette privation d'intercourse, quoyqu'ils perdent

[1] Kentucky Historical Society, Francfort (KY), Jean Savary à Robert Alexander, le 12 mars 1809.

reellement plus de leurs capitaux qui sont leurs produits accumulés et les prix diminués de moitié au moins tandis que les États du Nord n'ont encore rien perdu. Redressez-moy si J'ay tort, si je calcule mal ou si Jomets quelque chose ; comme vous estes a la teste d'un tel etablissement ? mais dont le mouvement est reglé non seulement par la Loy ? mais encore par la nature des choses dans ce pays cy, il ne peut y avoir aucune comparaison. »

ANNEXE 2

PETITION DES EMIGRANTS FRANÇAIS DE GALLIPOLIS[2]

PETITION OF FRENCH EMIGRANTS.

(Original manuscript or very old copy of the Petition of the French emigrants then at Gallipolis to the agents of the Ohio Company, Dec. 17, 1795. This petition explains itself. For document, Cf. *Gal. Papers*., I, 121.)

TO THE AGENTS OF THE OHIO COMPANY.

The French Inhabitants of Gallipolis by their Agents Matthew Berthelot, Peter Bureau and R. J. Meigs take the Liberty to lay before them the following Memorial:

In the Year 1789 appeared at Paris Joel Barlow esq. agent of a Company by the Name of the Scioto Company, & by his Sub-agents Messrs Playfair & DeSoisson, offered for Sale large quantities of Land, lying in the Western Territories, a plan of which Lands were exhibited, for the Information of those who wish to become purchasers, which included the Lands, opposite & below the Great Kanhawa, (in the Ohio Company's Purchase) in which general Plan was included that of a City to be situated opposite the Mouth of the Great Kanhawa, a considerable quantity of those Lands were purchased by us—also a number of City Lots, to be chosen by us, out of the City Lots so designated by the said Plan. Possession of all which were to be delivered immediate upon our Arrival.

Upon our arrival from France to Alexandria, we finding no agent, or arrangements made by Mr. Duer the Superintendent of the Scioto Company (as had been promised) for transporting accross the Mountains, we sent to Col. Duer, who sent Col. Franks as his agent to negotiate with us, relative to the expenses of our Delay at Alexandria & other matters incident to our Situation:

Col. Franks, & other agents of Mr. Duer then engaged, as a Compensation for our expenses incurred at Alexandria, that the Scioto Comp'y should grant to each of the purchasers, among us one City Lot and one four acre Lot adjacent to said City.

In the meantime the Scioto Comp'y finding the Lands they had sold us in France, belonged to the Ohio Company, negociated a Contract with the Ohio Company by Messrs. Duer, Flint & Craige of the part & Messrs. Putnam & Cutler Directors of the Ohio Company on the other four part of those Lands they had sold in France, in order to fulfill their Engagements with the purchasers & a right of Entry was given by Messrs Putnam & Cutler. In Consequence of the said Contract, & such right of Entry, the Scioto Co. proceeded to lay out the Town of Gallipolis for the fulfillment of their Contracts with us, who after long & expensive Journeys, arrived at Gallipolis.

Major Guyon Agent for the Scioto Company at Gallipolis, proceeded to designate by the Choice of the Purchasers to them the Lots sold in France, next by the drought the City Lots & four acre Lots engaged at Alexandria, as aforesaid, & lastly to sell in behalf of the Scioto Company other City & four acre Lots for which he received in many Instances immediate payment.

In this situation under these Circumstances & Assurances we have proceeded to clear, occupy & build indiscriminately upon the City & four acre Lots, not in the least doubting but that we should receive from the Scioto Company Sufficient Titles, to the Lots so assigned. But our Expectations are disappointed by the failure of Mr. Duer, & the Lands we are upon belonging to the Ohio Com'y.*

(After the failure of Mr. Duer, Mr. Craige one of those who contracted with, the 2 Directors of the Ohio Comp'y finding the Scioto Comp'y unable to complete their Contract with the Ohio Comp'y, for the Lands, & being then a Proprietor of 5 Shares in the Ohio Company; purchased at New York on the——day of——relinquished,

[2] BELOTE Theodore T., *Selections from the Gallipolis Papers*, Cincinnati, Jennings & Graham, II, 2, 1907, p. 89-92.

& transferred to the Ohio Company his aforesaid 5 shares as a Compensation for the damages the Ohio Comp'y Sustained by the failure of the Scioto Comp'y in Executing their Contract and the Contract was annulled & given up on both sides. And thus it has become impossible for the Scioto Comp'y to fulfill their Contracts with us relative to the Lands at Gallipolis.)

(And further we beg leave to state that if the Expenses of the Ohio Company attending the negociation between the Scioto & Ohio Company, do not amount to the Value of the 5 Shares so transferred & relinquished by Mr. Craige, that the Ohio Comp'y have gained an acquisition—an acquisition of so much Value, as the amount of the difference, between those Expenses, & the Value of the 5 Shares so relinquished and transferred. If then there be to the Ohio Comp'y any acquisition, we consider that indirectly it accrued by our Means, in some measure, for had not we contracted for those Lands, with the Scioto Comp'y, the Scioto Comp'y would not have contracted with the Ohio Comp'y, for them, & if the Ohio Comp'y had not contracted, they would not have received from Mr. Craige the 5 Shares for the non-performence of the Contract—& further that the Ohio Comp'y have suffered, but we by the failure of the Contract and further that by our settlement we have augmented the value of the O. Co. Lands in that quarter of the purchase—we do not pretend to have upon the Ohio Comp'y any Claim in Law for those Lands—Although we were not parties to the Contract between the Ohio Comp'y & Scioto Comp'y, yet we have entered upon those Lands with the knowledge & Consent of the Ohio Comp'y & have resided on them to this time, we trust our Situation will be taken into Consideration.)

(Confiding in the Scioto Comp'y we have paid for the Lands we occupy, our resources have been exhausted by long Voyages and Journeys & by Improvements upon those Lands which we now find not our own, & being satisfied the Ohio Comp'y would not wish to reap from us the fruits of our Labours, & gain an acquisition by our Loss, we request the Ohio Comp'y to grant to us so much of the Land relinquished to the Ohio Comp'y by Mr. Craige, as shall include the Town of Gallipolis & the four acre Lots adjacent thereto, if the residue of the Lands relinquished by Mr. Craige will defray the expenses which the Ohio Comp'y incurred relative to that Negociation between the Ohio Comp'y & Scioto Comp'y.)

(These Circumstances we wish the agents of the Ohio Comp'y to take into consideration & grant our request.) P. BUREAU,

(MARIETTA, DECR. 7, 1795.) R. J. MEIGS, JUN.

*Therefore we request that the agent of the Ohio Company, would bargain & sell unto us the fractional parts of mile Squares No. (28) and number (34) of the third Township of the fourteenth Range, for such price as shall be agreed on, & subject to such conditions & Regulations as they shall deem expedient & proper.

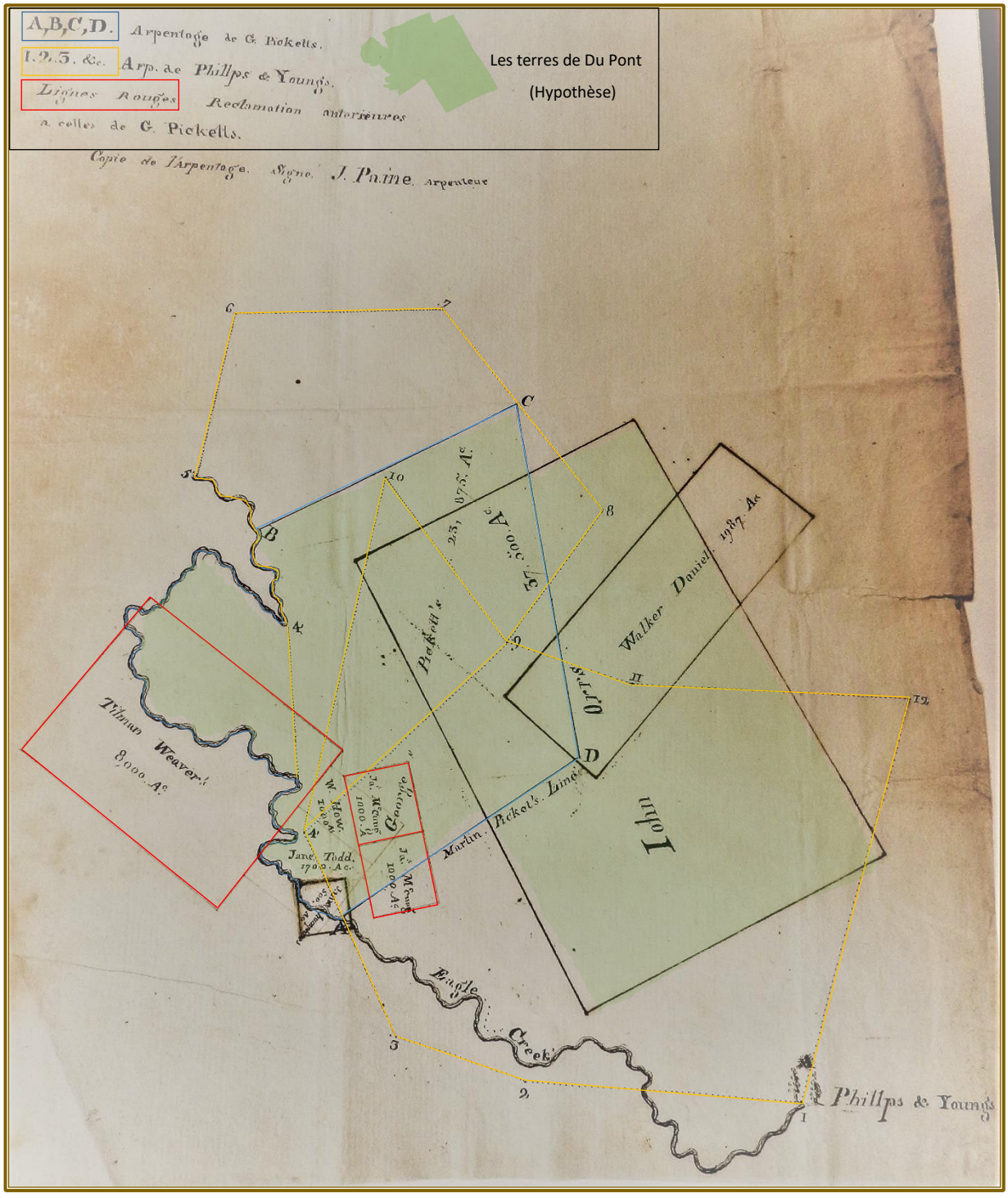
Signed— P. BUREAU,
M. BARTHELOT,
R. J. MEIGS, JR.

MARIETTA, DECR. 17, 1795.

The statements contained in that part of the document embraced in the brackets were erased in the original ms. by the mutual consent of the parties concerned. The Ohio Co. refused to give the French the land on which their town stood and the French changed their request in that they asked that the land in question be sold them at a nominal price. (See that portion of ms. following the brackets). The petition as then amended was granted.

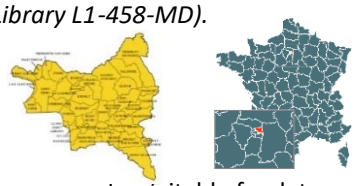
ANNEXE 3

DESCRIPTION ET SITUATION DES TERRES DE DU PONT DE NEMOURS[3]



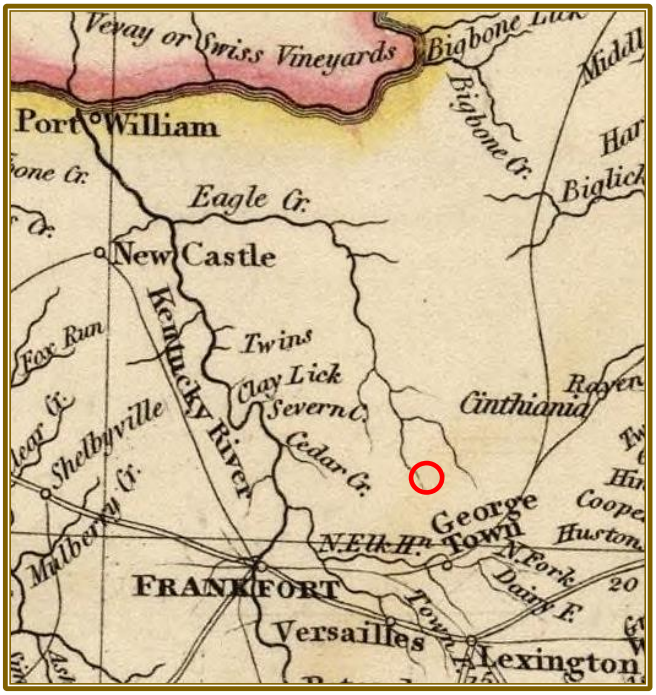
Essai de reconstitution des terres de Du Pont de Nemours à Eagle Creek d'après le plan joint à la lettre de W. Mentelle à P. S. Du Pont de Nemours, le 4 mai 1801 (Hagley Library L1-458-MD).

La superficie des terrains revendiqués (56000 acres ou 226,62 km²) équivaut quasiment à celle du département de Seine-Saint Denis (236,2 km²).



[3] Du Pont de Nemours considérait Numa Pompilius, roi pacifique et pieux, comme le véritable fondateur de l'État romain.

Demandes	Reponses à mettre ci-dessous vis a vis des questions[4]
1° dans quel Comté du Kentucky sont les terres prises dans le tract non disputé ?	Franklin County. disputées & non disputées
2° a quelle distance de la rivierre la plus voisine et quel est le nom de cette rivierre ?	Eagle-Creek dans une partie de la terre ; La rivière du kentuckey y est la plus proche, a peu près 30. miles.
3° à quelle distance de la route la plus voisine et ou mene cette route ?	La route qui passe au travers des terres va à Cincinnati , de Lexington
4° à quelle distance du settlement le plus voisin et comment sappelle le settlement ou village ?	15 miles de George-Town. 27. de Lexington.
5° y a-t-il sur ce terrein un Ruisseau propre à l'établissemt d'un moulin à scie ?	Eagle Creek est bon pour le dessein mais il est sujet a des crues violentes
6° y a-t-il quelque portion de terrein formant des prairies naturelles ? qui puisse informer de ces choses	Je ne peux pas repondre particulierement a cette question, n'y ayant qu'un arpentage
7° le terrein est-il montueux et plat ? vu est montagneux, sec et entre dans ce qu'on appelle ici le Dry-Ridge.	La plus grande partie de ce que j'ai
8° est-il bien Boisé ?	assez, & la plus grande partie en
9° quelles sont les especes de Bois dominantes ?	hêtre et chêne, qui y donnent.
10° quel est le dernier prix de l'acre ? que la qualité d'une terre ; sa fertilité arrosement, voisinage d'un Debouché &a	Ceci dépend de la certitude des titres, et de beaucoup d'autres considérations, telles



Situation des terres de Du Pont de Nemours (ARROWSMITH Aaron, United States of North America, 1819-MD)

[4] Hagley Museum and Library, W 3-1896, W. Mentelle à V. Du Pont de Nemours, février ou mars 1803.

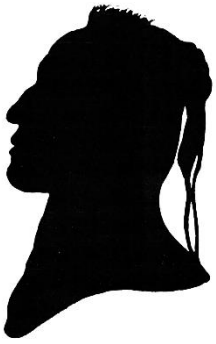
ANNEXE 4

SILHOUETTES REALISEES AU PHYSIONOTRACE[5]

Le roi des Osages,
Cheveux Blancs

Sauner

Le Sac



Le Mauvais Soulier

Noël Mongrain,
½ Indien, 1/2Français Illinois

Bonnet de Bœuf

Le Fils du Bel Oiseau

Le Faiseur de Village

La Corne Pointue

Le Fils du Soldat du Chêne

Le Fils Jean La Font
3e chef

L'Enfant, chef

Le Fils du Gendre
2e chef des Osages

Le Fils du Petit Chef

Le Fils du Canard

[5] Archives Nationales folio 99v.

ANNEXE 5

ADRESSE AUX CITOYENS DE PHILADELPHIE, SUR LES GRANDS AVANTAGES QUI RESULTENT DU COMMERCE DU PAYS D'OUEST AVEC L'ÉTAT DE PENNSYLVANIE DANS SON ENSEMBLE ET LA VILLE DE PHILADELPHIE EN PARTICULIER. SUR LE DANGER DE PERDRE CES AVANTAGES ET SUR LES MOYENS DE LES SAUVEGARDER.

PAR MM. TARASCON JUN^R^. JAMES BERTHOUD ET C °

PHILADELPHIE : IMPRIME POUR LES DESTINATAIRES. (1806)[6]

MESSIEURS,

Vous connaissez le grand avantage que l'État de Pennsylvanie en général et la ville de Philadelphie en particulier tirent de leurs relations commerciales avec le pays d'ouest. Celui qui prendra la peine de regarder autour de lui et de réfléchir un peu au sujet, s'apercevra que cet avantage n'est pas seulement déjà immense, mais qu'il est susceptible d'augmenter considérablement.

Philadelphie fournit actuellement au pays d'ouest une vaste quantité de marchandises étrangères, et l'État en général lui fournit une variété d'articles de sa propre fabrication. D'autre part, le pays d'ouest fournit à la Pennsylvanie du chanvre, du coton, du lin, de la cire d'abeille, du ginseng, des pelleteries, du salpêtre, etc. et *lui verse en retour des sommes considérables en espèces*.

En outre, la Pennsylvanie gagne une somme d'argent considérable *grâce au transport dans les deux sens de toutes ces marchandises*, qui, au moyen d'un nombre immense de chariots, parcourent toute sa longueur entre Pittsburgh et Philadelphie, et grâce au profit généré par le transport (cinq cents et demi par livre de Philadelphie à Pittsburgh et deux cents et demi en sens inverse) qui peut être estimé à 250 $ par chariot, pour chaque voyage aller-retour ; *rien ne sort jamais de Pennsylvanie.*

Ces avantages donnent partout naissance au commerce, à l'agriculture et à l'industrie manufacturière ; et la ville de Philadelphie, qui est le seul port dans cet État et le point central où toutes les relations commerciales se concentrent, en tire le plus grand profit. Aucune

[6] LCP, Aa.806 P 72, TARASCON, BERTHOUD AND C^O^., *An address to the citizens of Philadelphia, on the great advantages which arise from the trade of the western country to the state of Pennsylvania at large, and to the city of Philadelphia in particular, on the danger of loosing those advantages and on the means of saving them*, Philadelphia, 1806, trad. MD.

circonstance favorable à l'État de Pennsylvanie n'existe qui ne profite à la ville de Philadelphie. L'existence de ces moyens de prospérer est au-dessus de toute controverse, et si Philadelphie prend *les mesures appropriées* pour les préserver, ils augmenteront dans la même proportion que la population et la richesse de nos établissements de l'ouest, dans tous les domaines où cette augmentation de la population et de la prospérité peut avoir lieu.

Il est réellement impossible de ne pas être convaincu de cette vérité si l'on prend la peine de jeter les yeux sur une carte des États-Unis, et de se demander quels sont les moyens d'échanges commerciaux existants: mais tant que nous profitons de ces avantages et continuons à faire ainsi, si nous prenons les mesures que la nature des choses nous montre clairement, nous sommes sûrs de les perdre, mais également si ces mêmes mesures ne sont pas immédiatement utilisées, car il est certain que la route entre Philadelphie et Pittsburgh, *n'est pas le canal naturel des relations commerciales entre les parties occidentales des États-Unis et les pays étrangers*; cette voie ne peut être utilisée que pour les produits de valeur, tels que les fourrures, les pelleteries, les cires d'abeilles, etc. pour une partie de ceux qui sont propres à la consommation domestique, et pour les articles à envoyer depuis la Pennsylvanie à ces pays. Leurs marchandises encombrantes, telles que le grain, la farine, le bois, le tabac, le coton, etc. (et ils sont le seul moyen par lequel nos amis de l'ouest peuvent payer la majeure partie des articles étrangers qui se développent et des produits manufacturés dont ils ont besoin) coûteraient plus cher du fait des frais de transport sur les cours d'eau et dans notre État, qu'ils ne le seraient sur un marché étranger, et bien sûr, une telle possibilité n'a rien de satisfaisant pour eux. Ils n'ont d'autre voie que de descendre les rivières et d'atteindre la mer par l'embouchure du Mississipi. La nature des choses ne permet pas un choix dans les moyens, il faut s'y conformer de force, ou perdre notre part.

Il est vrai que cette voie d'accès n'est pas encore d'un usage général et que l'Ohio et le Mississipi ne sont encore utilisés que par peu de commerçants, mais cela est dû aux causes suivantes :

Tout d'abord, ce type de navigation est encore nouveau, et comme toutes les choses nouvelles il faudra du temps pour qu'il soit utilisé par tous.

Deuxièmement, les commerçants de l'ouest n'ont pas encore eu suffisamment de temps pour établir les connexions nécessaires avec la Nouvelle-Orléans.

Troisièmement, les marchands de la Nouvelle-Orléans n'ont pas encore formé les établissements nécessaires dans le pays d'ouest.

Quatrièmement, le commerce de la Nouvelle-Orléans n'est pas encore établi sur des bases suffisamment solides. Les marchands là-bas, ne possèdent pas de capitaux suffisants, réels et fictifs, pour faire les avances nécessaires.

Cinquièmement, aucune compagnie n'a encore été formée pour une navigation régulière sur le Mississipi et le bas Ohio. (Nous appelons Bas Ohio la partie de cette rivière qui est au-dessous des rapides et Haut Ohio, la partie supérieure de l'Ohio.)

Sixièmement, les commerçants occidentaux manquent encore de crédits consentis par les marchands de Philadelphie et de Baltimore et ils restent attachés à ces ports en partie par nécessité, en partie par habitude.

Mais le commerce de la Nouvelle-Orléans se développe régulièrement. Les capitaux s'y accumulent, les entrepreneurs et l'opinion publique prennent désormais ce port en considération et les habitants du pays d'ouest réfléchissent aux moyens d'améliorer la navigation intérieure. Des liaisons commerciales se forment peu à peu entre les pays d'en haut et la Nouvelle-Orléans et dès qu'une navigation fluviale régulière donnera lieu à des échanges réguliers avec la Nouvelle-Orléans, ce port étant toujours pourvu de tous les articles nécessaires à la consommation des habitants de l'Ouest, parce qu'ils peuvent se les procurer de l'étranger ainsi que des autres ports des États-Unis, tous les obstacles détaillés ci-dessus disparaîtront, et si Philadelphie n'a pas préalablement pris *les mesures propres* à lui conserver sa part du commerce de l'Ouest, elle coulera, avec tous ses avantages, submergée par la Nouvelle-Orléans, aussi rapidement que l'eau que la nature semble avoir destinée à l'envahir, et la Pennsylvanie et la ville de Philadelphie, la perdront pour toujours.

Même si nous ne pouvons ni ne devons nous efforcer d'empêcher la Nouvelle-Orléans de jouir de sa part du bénéfice du commerce du pays d'ouest, la chose est pourtant en notre pouvoir, et nous sommes tenus de prendre tous les moyens raisonnables pour nous assurer une participation que notre position géographique, notre population, nos capitaux et une variété d'autres circonstances favorables nous permettent d'envisager, si nous nous servons des moyens qui sont en notre pouvoir. Ces moyens semblent être les suivants :

D'abord, améliorer les routes, et les autres moyens de communication entre Philadelphie, et le cours supérieur de l'Ohio à Pittsburgh et entre Philadelphie et le cours supérieur de toutes les rivières de cet État qui se vident dans l'Ohio.

Deuxièmement, améliorer le portage entre Presqu'isle et Le Bœuf.

Troisièmement, prévoir un nombre suffisant de chariots, sur compte public ou privé, pour rallier régulièrement, rapidement et économiquement Philadelphie et Pittsburgh, et les autres principaux cours supérieurs comme susdit.

Quatrièmement, prévoir un nombre suffisant de bateaux, constamment et régulièrement, entre Pittsburgh et Louisville, avant les rapides de l'Ohio, et de là, à Shippingport et St Louis, près de l'embouchure du Missouri, et d'autres entre Pittsburgh et Le Bœuf, lorsque la rivière Alleghany et le French Creek sont navigables.

Cinquièmement, Creuser un canal de navigation le long du portage, entre Louisville et Shippingport.

Sixièmement, ériger des chantiers navals au-dessous des rapides, pour y construire des navires qui descendraient le cours inférieur de l'Ohio et le Mississippi, et chargeraient en chemin les productions des habitants des rives du fleuve, les transporteraient à l'étranger, soit pour le compte des citoyens de Pennsylvanie, soit pour celui des citoyens du pays d'ouest, mais *qui amèneraient toujours les recettes à Philadelphie.*

Nous ferons quelques observations sur ces différents points.

1) Amélioration des routes et des autres moyens de communication.

Il conviendrait que les observations sur ce sujet soient adressées à la législature de Pennsylvanie plutôt qu'aux citoyens en général. L'opinion générale ne peut cependant pas ne pas avoir constaté que plus les routes seront ouvertes et entretenues, plus les ponts seront érigés, plus les obstacles à la navigation des rivières seront supprimés, plus les canaux seront creusés là où ils sont nécessaires, plus facilement nous atteindrons notre but, car le commerce suit généralement la route la plus facile et la plus économique, à moins qu'on ne s'en détourne par un intérêt plus important.

2) Amélioration du portage entre Presqu'isle et Le Bœuf.

Presqu'isle est conçue par la nature pour être l'entrepôt des relations commerciales de la Pennsylvanie avec Detroit et les Lacs. Nous ne doutons pas que si les moyens de communication entre ce port et Pittsburgh, ou entre ce port et l'embouchure de toutes les cours d'eau navigables qui se déversent dans la rivière Alleghany, étaient suffisamment améliorés, la Pennsylvanie en général et la ville de Philadelphie en particulier, se garantiraient une branche de commerce qui nous paraît mériter beaucoup d'attention. Car ces améliorations attireraient nécessairement à Philadelphie les fourrures et les pelleteries des Lacs, et, grâce à elles, l'État de New York pourrait fournir en sel la plus grande partie du

territoire de l'ouest de cet État et des parties des autres États limitrophes sur l'Ohio, au-dessous de Pittsburgh. Mais la difficulté du transport empêche ce commerce de prendre rapidement la dimension qu'il aurait dû prendre et le manque d'activité fait beaucoup de mal, empêche beaucoup de bien et nous expose à de nombreux dangers. Le mal qu'il fait, c'est qu'il nous oblige à payer en espèces le sel que nous importons de l'État de New York, alors que si par des moyens de communication bons et faciles, les marchands de Presqu'isle pouvaient constamment être ravitaillés en marchandises et envoyer constamment ledit sel au Bœuf, puis par le French Creek et l'Alleghany, nous devrions le payer seulement avec lesdites marchandises. Le danger est que le commerce des pelleteries prendra probablement une autre direction dont il ne sera peut-être plus possible de les détourner et que le sel qui est nécessaire au-dessous de Pittsburgh peut aussi prendre une autre direction sans passer par l'État de Pennsylvanie.

Quant aux avantages dont nous sommes privés, ce sont les suivants :

1) Les pelleteries, fourrures et autres articles des Lacs que nous avons intérêt à attirer vers nous et qui feraient par eux-mêmes une branche lucrative, de même que les articles que nous donnerions en échange.

2) Les bénéfices générés par le commerce de transport entre Philadelphie et l'Alleghany, sur l'Alleghany et le French Creek et entre Presqu'isle et le Bœuf.

3) Le développement et la culture des terres de Pennsylvanie qui se trouvent sur le French Creek, sur l'Alleghany, sur les autres cours d'eau qui se vident dans cette rivière et sur beaucoup de ceux qui se trouvent près de la branche occidentale de la Susquehannah: rien cependant n'est plus facile que de développer Presqu'isle parce que son amélioration n'est retardée que par la difficulté du portage et que le portage, qui n'est que d'une quinzaine de milles, peut facilement être rendu commode par une route à péage ou par un canal. Il est actuellement seulement praticable en été, par temps très sec, ou en hiver quand la neige est très gelée. Cela fait au total une période de seulement quatre mois dans l'année et l'impossibilité de parcourir cette distance pendant les huit mois restants empêche l'activité nécessaire d'un commerce régulier, et par là même perpétue le retard de Presqu'île et nous prive des avantages qui résulteraient de sa prospérité et de son accroissement. Nous pensons donc que l'intérêt de la Pennsylvanie exige que le portage soit promptement amélioré et nous oserions même conseiller d'ouvrir un canal ; mais comme une souscription est déjà ouverte à Pittsburgh pour une route à péage, comme un canal prendrait trop de temps et comme une

route à péage peut produire le même effet, au moins pendant un certain temps, nous pensons qu'il est suffisant pour le moment d'accélérer l'achèvement de cette route. Nous sommes en outre d'avis que si elle est bien gérée et avec une bonne économie, elle ne peut manquer d'être avantageuse pour les actionnaires ; car Presqu'isle attend l'achèvement de cette route pour prendre un rapide essor et la recouvrir de chariots chargés de marchandises. Alors seulement Philadelphie commencera à avoir des relations commerciales avec les Lacs et la population des parties occidentales de la Pennsylvanie augmentera rapidement : une politique saine exigerait en effet que cette augmentation de la population ait déjà eu lieu et que ce commerce fût déjà en pleine activité ; mais les considérations politiques n'entrent pas dans le cadre de ces observations.

3) Voitures et chariots entre Philadelphie et Pittsburgh.

Il y a déjà un certain nombre de voitures publiques et de chariots privés qui assurent le commerce entre Philadelphie et Pittsburgh et dont l'État de Pennsylvanie bénéficie exclusivement: - Mais ces profits ne sont pas le seul avantage à tirer de ces moyens de relations commerciales : quand l'entreprise des individus ou des sociétés, aidée et promue par les différents moyens indiqués dans ces feuilles, aura établi un nombre suffisant de voitures et de chariots constamment employés pour transporter des marchandises à Philadelphie et à Pittsburgh, la population du pays augmentera au-delà du calcul et la route entre ces deux endroits sera aussi habitée que l'une de nos rues ou comme le village de Germantown. Cela ne peut cependant avoir lieu sans un nombre suffisant de ces commerçants constants toujours prêts à transporter des marchandises d'un endroit à l'autre avec célérité et économie, ce qui ne peut être le cas, à moins qu'il y ait un emploi suffisant pour ne jamais être exposé à attendre un seul instant pour leurs charges ou de retourner chez eux à vide. Maintenant, le seul moyen de fournir cet emploi constant est de faire de Philadelphie le grand marché du commerce du pays d'ouest ; et cela ne peut se faire *qu'en construisant des navires sur l'Ohio, au-dessous des rapides*, qui exportent directement de là les produits de ce pays vers les ports étrangers, *en ramèneront à Philadelphie*, d'où ces retours ou d'autres articles achetés avec leurs produits, seront transportés à Pittsburgh, et de là par l'Ohio, l'Alleghany et le French Creek, dans des embarcations qui apporteront à Pittsburgh, en retour, des marchandises propres à être envoyées à Philadelphie, soit pour l'exportation, soit pour la consommation intérieure : par ce moyen, Pittsburgh sera constamment approvisionnée en marchandises pour charger les chariots pour leur retour à Philadelphie.

Il est donc nécessaire, afin d'assurer à la Pennsylvanie cet important trafic, de construire des bateaux et des embarcations sur l'Ohio, de transporter les produits du pays d'ouest sur le fleuve et de les exporter vers l'étranger ; et Philadelphie doit devenir le dépôt principal de la marchandise qui doit être donnée en échange. Philadelphie et tout l'État de Pennsylvanie partageront tous les avantages dont jouissent les pays d'ouest et tireront un immense profit de leurs relations commerciales avec eux.

4) BATEAUX.

L'utilité et même la nécessité de ces moyens sont, à notre avis, suffisamment apparentes d'après ce que nous avons dit au sujet des véhicules et des chariots. Il convient cependant ici d'énoncer quelques faits. Cinq bateaux ont déjà été construits sur le Monongahela, par J.A. Tarascon, et deux par James Berthoud. Les deux premiers circulent maintenant constamment entre Pittsburgh et Louisville ; et les deux autres entre Shippingport et St Louis. Les premiers ont régulièrement transporté jusqu'à Pittsburgh, depuis le printemps dernier, le chanvre du Kentucky et d'autres articles qui ont été transportés par chariots à Philadelphie ; les autres ont pour but d'apporter à Shippingport d'autres articles nécessaires à la Pennsylvanie qui, après avoir passé le portage des rapides, seront également transportés à Pittsburgh où ils alimenteront de nouveaux chariots pour Philadelphie. Sans ces cargaisons de retour, les paquebots ne pourraient transporter des marchandises sur la rivière à un prix aussi bas et les transporteurs ne trouveraient presque jamais à Pittsburgh une charge en retour : d'où il résulterait que les cargaisons descendantes seraient obligées de supporter tous les chargements. Les dépenses des bateaux et des chariots, à leur retour, ne peuvent être payées à un prix raisonnable ; Philadelphie, le haut Mississipi, le bas Ohio et les lacs fournissent des cours de retour convenables, et leur importation en Pennsylvanie continue et continuera de produire de plus en plus, entre autres avantages, ceux de l'économie et des profits du commerce de transport et fourniront des matériaux à nos manufactures, contribuant ainsi, dans une large mesure, à nous rendre indépendants de ceux des pays étrangers; l'essentiel de ces articles sont le chanvre, le lin, le coton, les pelleteries et le plomb.

5) Canal de navigation sur le portage des rapides.

Il est tellement utile, au moment des basses eaux, quand il faut décharger à Louisville et de charger de nouveau à Shippingport, ou de décharger à Shippingport et de charger de nouveau à Louisville, il doit réaliser une économie d'au moins 25 $ sur le passage de chaque bateau ; pour les frais du portage par voie terrestre et les dépenses supplémentaires de l'équipage

durant l’intervalle, ils sont d'au moins 30 $ et c'est un fait reconnu que le passage par ce canal ne coûtera pas plus de 5 $. Deux compagnies ont déjà été retenues par les législatures de l'État du Kentucky et du Territoire de l'Indiana, pour creuser un canal de chaque côté des rapides et nous souhaitons sincèrement qu'elles puissent réussir. Ces canaux offriront beaucoup plus d'avantages qu’ont en vue ces compagnies : mais nous n'interférerons pas avec leurs projets; notre principal objet est de vous soumettre ce que nous considérons comme le plus important de tous les moyens que nous proposons.

6) Des navires doivent être construits et chargés sous les rapides.

C'est un moyen puissant qu’il faut produire et qui doit réunir tous ceux qui contribuent à assurer cette prospérité à laquelle nous voulons contribuer, et nous sommes si pleinement convaincus de son importance pour le bien-être de l'État de Pennsylvanie et de la ville de Philadelphie et si certains qu'il favorisera l'avantage individuel de ceux de nos concitoyens qui s'y intéresseront, que nous osons proposer de le mettre immédiatement à exécution, et à cet effet nous avons formé un projet d'association que nous présenterons à toute personne désireuse d’y adhérer ou désireuse de se convaincre de l'utilité et de l'avantage qui en résultera.

C'est dans cette optique que L.A. Tarascon a fait construire il y a environ quatre ans à Pittsburgh le Navire Pittsburgh et la goélette Amity et que nous y avons fait construire le Brig Nanina, le Navire Louisiane d'environ 330 tonnes qui vient d'arriver de Liverpool et le Navire Western Traders de plus de 400 tonnes. Mais le choix de la ville de Pittsburgh pour la construction de ces navires était une erreur dont nous avons été convaincus par une expérience chèrement payée dont notre pays bénéficiera. La navigation entre Pittsburgh et Louisville ne peut être conduite avec prudence que sur de petits bateaux et des radeaux et c'est sous les rapides que doivent être construits et chargés les bâtiments propres à la mer. La nature semble avoir placé ces rapides comme une ligne de démarcation entre ces deux modes de navigation différents : la réflexion la plus mûre, jointe à notre propre expérience, nous a convaincus de cette vérité, de manière à ne pas nous laisser une ombre de doute sur le sujet. Sans doute, ce sera pour notre avantage personnel que ce plan rencontrera votre approbation, puisque nous serons les agents pour le mener à bien. Mais votre propre intérêt doit aussi fortement vous inciter à y adhérer, parce qu’il vous sera plus profitable que tout autre plan qui pourrait être exécuté à Philadelphie et qu’il produira un avantage encore plus grand pour cette ville et pour cet État. Car, au moyen de la navigation sur le haut Mississippi,

l'Ohio, l'Alleghany et le French Creek et de bonnes routes entre Philadelphie et Pittsburgh, vous pouvez, de la manière la plus sûre, la plus rapide et la moins chère, approvisionner les pays d'ouest avec la plus grande partie des articles étrangers dont ils ont besoin et en rapporter ceux de leurs articles qui sont nécessaires à votre consommation ou susceptibles d'être exportés vers les marchés étrangers ; la construction de navires sur l'Ohio, au-dessous des rapides, transportera aussi, de la manière la plus sûre, la plus rapide et la moins onéreuse, vers les marchés étrangers, les produits de ces pays qui, en raison de leur masse, tels que le tabac, le coton, les céréales, la potasse, etc. ne peuvent y être envoyés que par le Mississipi et ces navires *apporteront au retour des marchandises au port de Philadelphie* ; vous vous attirerez, de ces deux manières, la meilleure partie de leur commerce et Philadelphie deviendra nécessairement le plus grand dépôt de leurs capitaux, la plus grande source de leurs approvisionnements et le centre de leurs échanges, et les routes de la Pennsylvanie seront le chemin où tous ces capitaux, sous forme de marchandises, paieront le prix de leur transport, ce qui sera un bénéfice net pour l'État.

Alors, les pays d'ouest, la Pennsylvanie et Philadelphie, seront engagés dans un échange continuel de bénéfices réciproques et ces relations augmenteront d'année en année grâce à l'industrie de vos concitoyens que cela va considérablement promouvoir.

En outre, ces relations commerciales accroitront le commerce entre les habitants des pays de l'Est et de l'Ouest, et en unifiant de plus en plus leurs mœurs et coutumes, comme leur intérêt, elles renforceront les liens d'amitié entre eux et contribueront grandement à consolider et, nous l'espérons, à perpétuer l'Union américaine.

P. S. Tout citoyen désireux de souscrire, ou de seulement se convaincre de l'utilité du projet pourra s'adresser aux rédacteurs, N ° 69, Chestnut-street.

ANNEXE 6

REPARTITION DE L'INDEMNITE EN FAVEUR DES COLONS DE SAINT-DOMINGUE[7]

Le Moniteur publie aujourd'hui la loi sur la répartition de l'indemnité en faveur des colons de Saint-Domingue ; en voici le texte

« Art. 1er. La somme de 150 millions, affecté, par l'ordonnance du 17 avril 1825, aux anciens colons de Saint-Domingue, sera répartie entr'eux intégralement, et sans aucune déduction au profit de l'État, pour les propriétés publiques, ainsi que pour les propriétés particulières qui lui seraient échues par déshérence.

« 2. Seront admis à réclamer l'indemnité énoncée dans l'article précédent, les anciens propriétaires de biens-fonds situés à Saint-Domingue, ainsi que leurs héritiers, légataires, donataires ou ayans-cause.

« Les répudiations d'hérédité ne pourront être opposées aux réclamans, si ce n'est par les héritiers qui auraient accepté.

« La mort civile, résultant des lois sur l'émigration, ne pourra non plus leur être opposée.

« 3. Dans aucun cas, les individus ayant la faculté d'exercer le droit de propriété dans l'île de Saint-Domingue, ne seront admis à réclamer l'indemnité, soit en leur nom propre, soit comme héritiers ou représentans de personnes qui auraient été habiles à réclamer.

« 4. Les réclamations seront formées à peine de déchéance, sans égard pour les déclarations sommaires déjà faites, savoir : dans le délai d'un an par les habitans du royaume ; dans le délai de dix-huit mois par ceux qui habitent dans les autres États de l'Europe ; dans le délai de deux ans par ceux qui demeurent hors de l'Europe. Ces délais courront du jour de la promulgation de la présente loi.

« 5. La répartition de l'indemnité sera faite par une commission spéciale nommée par le Roi. Cette commission sera divisée en trois sections.

« En cas d'appel, les deux sections qui n'auront pas rendu la décision, se réuniront et se formeront en commission d'appel pour statuer.

« L'appel sera interjeté par déclaration au secrétariat de la commission dans les trois mois du jour où la décision aura été notifiée.

[7] *Le Constitutionnel*, mardi 2 mai 1826, p. 3, (BNF, Gallica, *Le Constitutionnel* (1819).

« 6. La commission statuera sur les réclamations d'après les actes et documens qui seront produits devant elle, même par voie de requête, si elle le juge convenable, et appréciera les biens suivant leur consistance à l'époque de la perte, et d'après la valeur commune des propriétés en 1789.

« L'indemnité sera du dixième de cette valeur.

« 7. Il y aura près de la commission un commissaire du Roi chargé de requérir le renvoi devant les tribunaux du jugement des questions d'État ou de propriété qui seraient ou pourraient être opposées aux réclamans ; de proposer dans chaque affaire, et spécialement sur la valeur attribuée aux immeubles et sur la quotité des indemnités réclamées, toutes les réquisitions qu'il jugera utiles aux intérêts de la masse ; d'agir et de procéder, en se conformant aux lois, partout où il y aura lieu, pour la conservation de ces intérêts, et d'interjeter appel des décisions rendues par les sections qui lui paraîtront blesser ces intérêts.

« 8. L'indemnité sera délivrée aux réclamans par cinquième, et d'année en année. Chaque cinquième portera intérêt, conformément à l'art. 14 de l'ordonnance du 3 juillet 1816, après que la partie correspondante des 150 millions affectés à l'indemnité totale aura été versée dans la caisse des dépôts et consignations.

« L'excédent ou le déficit, s'il y en a, lorsque la liquidation aura été terminée, accroîtra ou diminuera la répartition des derniers cinquièmes, au centime le franc des indemnités liquidées.

« 9. Les créanciers des colons de Saint-Domingue ne pourront former saisie-arrêt de l'indemnité que pour un dixième du capital de leur créance.

« En cas de concurrence entre plusieurs créancières [*sic*], celui à qui est dû le prix, ou une portion du prix du fonds qui donnera lieu à l'indemnité, sera payé avant tous autres du dixième du capital de sa créance.

« Les créanciers seront payés aux même termes que les colons recevront leur indemnité.

« 10. Il ne sera perçu aucun droit de succession sur l'indemnité accordée aux anciens colons de Saint-Domingue.

« Les titres et actes de tous genres qui seront produits par les réclamans ou leurs créanciers, soit devant la commission, soit devant les tribunaux, pour justifier de leurs qualités et de leurs droits, seront dispensés de l'enregistrement et du timbre.

« 11. Lorsqu'il s'élèvera des contestations entre divers prétendant-droit à la succession d'un colon qui n'avait pas de domicile en France et qui n'y est pas décédé, ou entr'eux et ses

créanciers, elles seront attribuées au tribunal du domicile du défendeur ; et, s'il y en a plusieurs, au tribunal du domicile de l'un d'eux, au choix du demandeur.

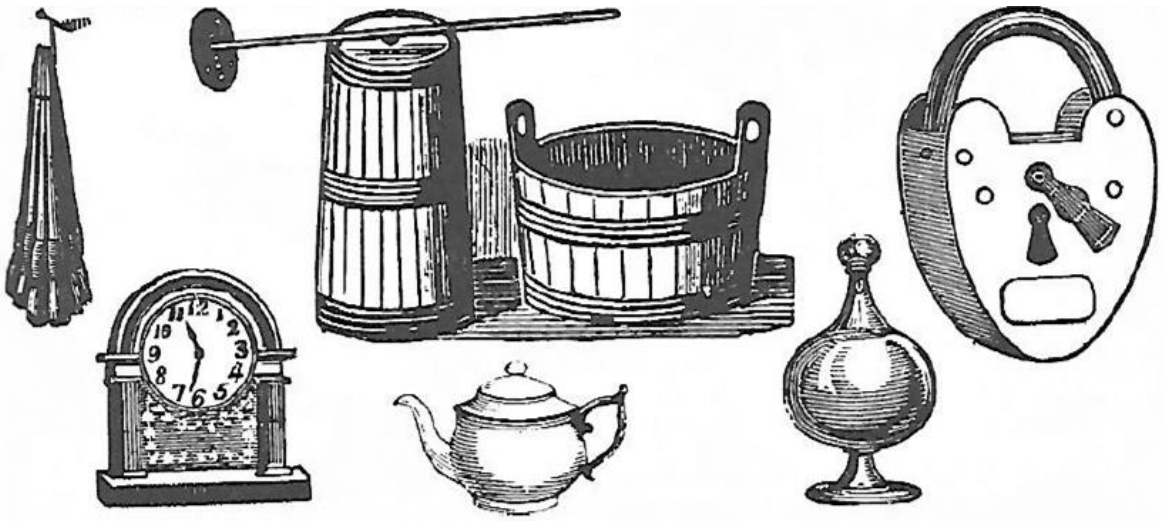
« 12. Les contestations renvoyées devant les tribunaux, dans le cas prévu par l'article 7, seront jugées comme matière sommaire, à moins qu'il ne s'élève quelque question d'État.

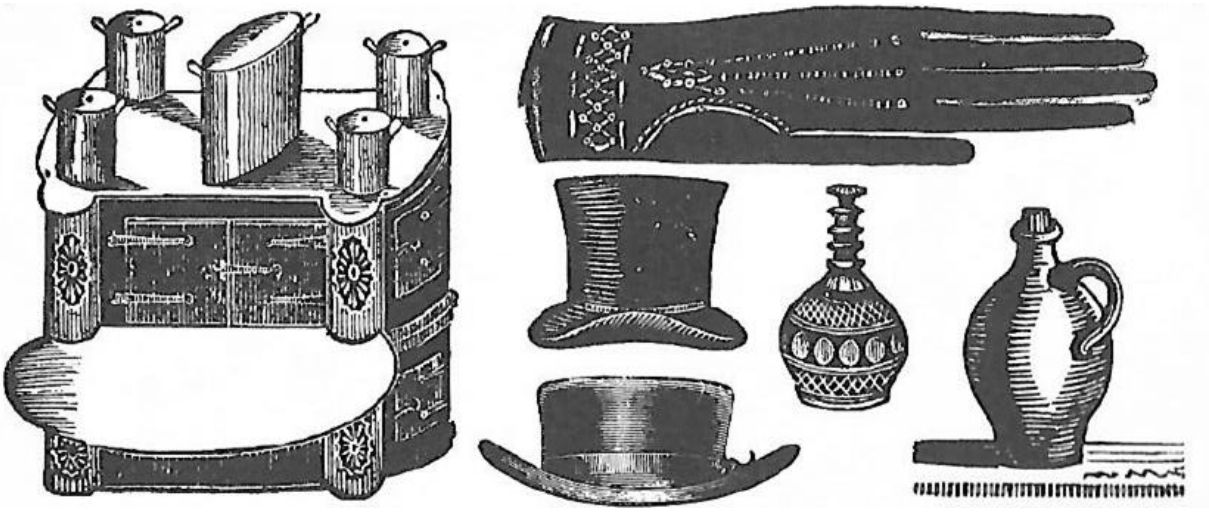
« 13. L'état des liquidations opérées, contenant le nom du réclamant, le montant de l'indemnité, la désignation et la situation de l'objet pour lequel elle est accordée, sera annuellement distribué aux chambres. »

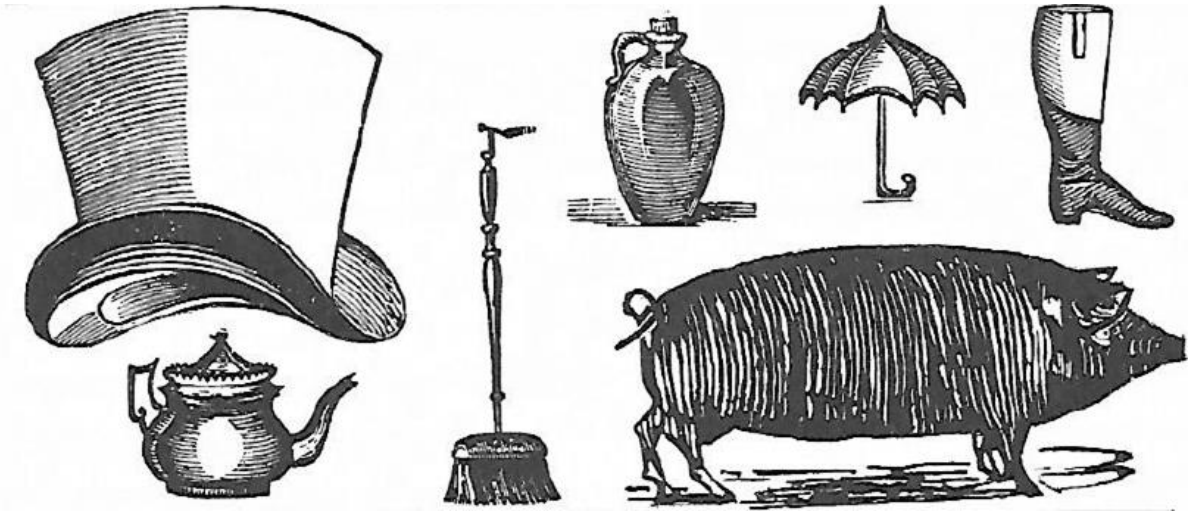
ANNEXE 7

ILLUSTRATIONS D'ENCARTS PUBLICITAIRES PARUS DANS LA PRESSE[8]

[8] MHS et HORNUNG Clarence P., *Handbook of Early Advertising Art*, New York, Dover Publications, 1956.







ANNEXE 8

LETTRE DE CHARLOTTE MENTELLE A SES BEAUX-PARENTS[9]

Lexington 28 Décembre 1803,

Nous avons reçu avec la plus grande surprise, mes chers papa et maman, une lettre de M. Sion, lequel est à 20 lieues d'ici. Mon mari aurait été le voir à l'instant, mais j'attens un moment ou l'on ne peut, sans effroi rester à l'abandon, puisque même avec les plus grands secours, ce moment est toujours terrible, et m'effraie particulièrement. Ce qui a occasionné notre surprise est que vous semblassiez ignorer ou nous étions, puisque vos dernières lettres, reçues il est vrai, il y a plus de deux ans, sont précisément addressées ici. Nous en avons adressées sans nombre en France, a vous, a mon père, a M^{de} Le Couppey, et par des moyens que nous croyons infaillibles, tels que M. M^{rs} Dupont père et fils, Michau le Botaniste, et un certain M. Bernard. Les deux premiers surtout, nous ayant donné des preuves incontestables d'intérêt, et ayant plus qu'un pouvoir suffisant pour recevoir et faire tenir des lettres, nous avions presque commencé a pensé que tout se tournait contre nous, et que les événements les plus singuliers n'avaient rien d'extraordinaire quand il s'agissait de nous ;M. Dupont père est retourné en Europe ; fêté, chéri, il n'est pas étonnant qu'il s'en soit remis à son fils qui restait à N. York, du soin d'entretenir une sorte de liaison avec nous, mais il y a bientôt 9. Mois que malgré tout ce que nous avons pu faire, nous n'avons reçu de nouvelles de M. V. Dupont, malgré des affaires dont son père avait chargé mon mari et qui le concernent également. Quand aux deux autres, il est possible que depuis le départ de M. Sion, vous ne les ayez vus.
Il est cependant inutile de se tourmenter du passé, mais n'auriez-vous pas pu donner quelques mots à ce M. Sion dont sans doute vous avez scus le départ quelque temps avant qu'il ne s'exécutât ? peut-être auriez vous pu m'instruire du sort de mon père, et de celui de mes amis ; il y a 3. Ans que nous n'avons reçus de leurs nouvelles et qu'il semble que tout nous abandonne, et nous fait une loi de voir tout en tout dans nous-mêmes. Je n'ai pu lire sans être vivement touchée l'endroit ou M. Sion nous peint votre désir de revoir votre fils ; sans doute vous y joignez votre fille, et je sens bien que je m'unirais à lui pour tâcher de rendre vos jours heureux ; c'est une félicité que nous nous sommes souvent représentée, mais nous nous

[9] UKL, 6/M117, *Charlotte Mentelle à ses beaux-parents*, 28 décembre 1803 et 26 avril 1804.

perdons dans les moyens d'y parvenir, et je ne vois que vous qui d'après un exposé fidèle de votre situation puissiez nous donner plus de lumière, mais non pas plus de bonne volonté. 1° Rien de ce qui attache l'homme ne nous retient ici ; Les habitans peu exceptés, ne seront jamais les amis de l'Européen, ou plutôt du français sensible, ce n'est pas ici le lieu de vous parler des causes de cette singularité que 10. ans d'expérience et d'observations confirment. Nulle société._ Il est beau et à la mode en france de déclamer contre son pays et les vices de la société, mais rappelez vous qu'il ne s'agit que de s'y connaître pour l'avoir bonne, et que tant qu'on ne voudra ni parasites, ni flatteurs, on la trouvera. Ici Rien. La nature des gens et leurs mœurs s'y opposent. Ils ont de gros vices et point d'aimables vertus. _ Personne ne peut mieux vous aimer que nous et si le parfait bonheur est ici bas, nous avons eu le tems de nous convaincre qu'il y manque toujours quelque chose tant qu'on n'a ni parens, ni amis. _ Plus nous voyons ce pays, plus nous aimons le nôtre, et avec un revenu bien moindre que ce qu'on dépense ici, il est bien sur qu'on y jouit d'une existence mille fois plus agréable en France surtout dans nos provinces ; mais ce revenu, comment l'acquérir ? Ou en sont les moyens dans un pays déjà trop peuplé, et ou des milliers de gens d'un plus grand mérite, ou qui peuvent espérer d'être plus utiles que nous à la société, ne trouvent qu'une existence précaire, et quelquefois point du tout ! Concevez donc une famille demandant du pain à des parens incapables de leur en procurer et qui en mourraient de chagrin. Ici, si vous avez épuisé le peu de ressources que le peu d'art qui y sont cultivés vous laissent, du moins la terre ne vous manque pas, et peut fournir une nourriture grossière mais enfin elle y est. La France enfin ne peut toujours être sous le Gouvernement d'un grand homme, et les révolutions , les flots de sang que sa présence empêche de couler, reprendraient leur fatale course et plongeraient tous les individus dans des malheurs encore plus grands que ceux auxquels il ont échapé ;avec seulement 400. Doll^{rs} de fixe par an, rien ne nous retiendrait ici, mais il y a encore bien loin de notre situation à celle là, et je n'espère pas qu'en dépit de tous les efforts de mon mari, nous puissions en venir à ce degré de bonheur qui défie la fortune. D'ici là quelle témérité d'aller vous porter une famille que nous sommes encore trop jeunes et trop unis pour ne pas accroître ! Lorsque nous croyons que la N^{lle} Orléans retournait au Gouvernement français peut être aurions nous été capables de remplir un poste utile, peut être même en France le serions nous encore dans ses liaisons avec ce pays, par différents avantages, mais tout cela est bien précaire, et mille gens encore plus dignes d'être occupés que nous ne le sont pas, et souffrent les horreurs d'une misère que rien ne peut alléger et lorsque 3/ ou 4. Millions de familles

d'honnêtes fermiers, et artisans sont déjà superflus en France, et feraient bien de venir en amérique aider à défricher ses immenses déserts, quelle probabilité pour nous de pouvoir y maintenir la nôtre ! telles sont les réfflexions peu consolantes qui détruisent nos projets, et semblent nous enchainer à un sol dont les habitans sont loin de nous retenir. Peut être la bas, vous pouvez trouver des raisons de balancer toutes ces réfflexions par des avantages que nous ne voyons pas, alors résolvez nos doutes, faites nous voir que nous pouvons vivre dans notre pays et nous y volons._

Mais vous petite Maman, si le plus grand des malheurs vous arrivait ne songeriez vous pas à vous réunir à vos enfans ? qui pourrait alors vous en tenir lieu ? pensez y sérieusement, car certainement, il faudrait alors nous réunir d'une manière ou d'autre.

Vous vous étonnez surement de ce que votre fils demande souvent différens livres que vous croyez fort inutiles ici, et vous attribuez sans doute a une disposition a la légéreté son désir scavoir différentes choses qui paraissent n'avoir aucune liaison, mais il faut connaître ce pays pour en juger autrement, si vous scaviez que sans se connaître aux anciens arts, nos gens en veulent tous les jours de nouveaux, et que beaucoup plus légers et inconséquens que nous ne le fûmes jamais, ils s'ennuyent non seulement des mêmes modes , mais de ceux qui exercent toujours la même profession, vous concevriez la nécessité d'avoir une corde prête quand l'autre est usée ; que d'ailleurs , la santé et la constitution de mon mari se refusent a un travail trop dur, que la peinture qu'il exerce ne lui convient guère, vous jugeriez comme lui que plus il pourra acquérir d'autres connaissances et mieux vaudra ; il y a d'ailleurs des localités dont nous devons mieux juger, puisque nous y sommes.

3/ [?] Nous vous supplions, du moins moi en particulier de n'épargner rien pour decouvrir ce que sont devenus mon père et mes amis, nous aurions du être un point de réunion pour vous tous, et du moins par vos efforts réunis nous ne resterions pas dans une incertitude très tourmentente sur leur sort. Et quelqu'oposés qu'eussent pu être vos goûts et vos occupations, il y a certaines périodes ou toutes ces considerations s'evanouissent devant une plus grande, et font peut être naitre une amitié qui devient utile lorsque les autres vous abandonnent. Je me souviens du tems ou j'aurais été d'un bout de Paris a l'autre sur une simple recommandation de personnes qui m'étaient peu éloignées, et je ne jugeais point de l'importance de ma demarche parce que j'en pensais, mais par celle que ceux qui m'en chargeaient semblaient y mettre. Refuseriez vous a une distance aussi considérable de faire ce que nous aurions fait, et qui nous est si important ! D'ailleurs a Paris, il y a mille moyens de

scavoir ce que font les gens, de leur faire parvenir des lettres et d'en recevoir, sans être obligé de les voir ;

J'attends un moment qui m'est toujours pénible et effrayant, c'est ce qui peut influer sur la manière dont cette lettre est écrite, mais rien n'influera sur

mes sentiments pour vous ; Pour Dieu
trouvez mon Père, et il saura ou sont mes amis
donnez leur de nos nouvelles._ Adieu jusqu'à
nouvel ordre._

1804.

Le 26 Avril, ~~même année~~

Ce moment douloureux que je croyais me devoir être fatal est passé du 23. Janvier, et c'est encore une fille qui en a été le résultat. M. Sion l'a nommée Louise, du nom de sa mère… Sa conduite est assez incompréhensible a bien des égards. Il est venu 3. Jours ici, depuis ce tems nous ne l'avons pas revu, malgré toutes ses promesses ; Il semble que sa jeune tête n'ait pas encore jetté tout son feu. Nous le croyons parti pour la N^lle^ Orléans, et cela nous déconcerte, car il avait disait-il des moyens infaillibles de faire passer des Lettres et d'en recevoir. Mon mari croit que vous l'avez oublié ; il soupire après tout ce qui lui est cher, et s'alarme d'un silence que les circonstances font sans doute. M. Dupont parait aussi nous avoir complètement oublié ; Son fils nous parait singulièrement aliéné, enfin il y a des instants ou nous avons peine a ne pas tomber dans le découragement. Employez je vous en supplie tous les moyens possibles pour nous faire passer quelqu'éclaircissement ; il nous est impossible d'être plus longtems abandonnés… Que deviennent toutes les promesses de M Michau ? nous nous perdons dans un labyrinthe qui semble avoir été bâti exprès pour nous ; afin de nous isoler.

Tout le monde ici descend à la N^lle^ Orléans, pour nous, nous flottons toujours entre le bien et le mal dans ce Kentukey, ce Paradis au dire de tous vos Ecrivains, qui vient d'avoir un hiver de 6. mois qui ne parait pas finir, et ou la chance d'avoir du fruit n'est jamais que d'une année en 5, ou 6. La terre y est belle, c'est tout, et qu'est ce que cette beauté ? du bois, du bois et du bois, un climat desagreable et quand aux habitants, il faut s'en taire. Le Gouvernement seul

peut se prendre pour modèle, mais cette constitution qui ne parle que de liberté, ces hommes qui paraissent penser noblement, si vous comparez tout cela avec l'esclavage et la tyrannie des nègres, vous trouvez tout cela plus ridicule et plus absurde que si on ne disait rien… Et quand on touche a cette corde, la tête leur tourne, et vous croiriez entendre des fous qui s'imaginent parler raison.

Cherchez je vous en supplie quelqu'occasion, réunissez vous et faites les plus grands efforts pour nous donner de vos nouvelles comme nous le faisons, a la vérité, sans fruit, depuis que nous sommes en amerique, pour vous faire passer des nouvelles régulières de vos Enfants. Je serai toujours votre

affectionnée fille,

Mr Mentelle. Lexington Me C. Mentelle

6/ M 117 Kentukey

ANNEXE 9[10]

LES FRANÇAIS REPERTORIES DANS LE DIRECTORY DE PHILADELPHIE EN 1793

p.	NOM	Prénom	Mention
17	_	_	French
17	Beaumont	Trigaut	Boarding house
20	Legrand	Claudius	Carver and guilder
20	Forque	John	Worker in wax
20	Saontone	Joseph	Gentleman
21	La Forque	Margaret	Mantua maker
21	Degenne	Madeline	Lady
21	Detume	Francis	Bookbinder
21	Pierret	Mathew	Watchmaker
23	Delegea	Andrew	Grocer
23	Traillier	Joseph	Barber
23	Griebert	Peter	Baker
24	Bloundeu	_	Lady
24	Paschal	Bodie	Lady
24	Buche	Gabriel	Merchant
25	Chieldert	Peter	Taylor
27	N°131	_	Boarding house
27	N°147	_	Boarding house
27	Crespin	Michael Edmund	Apothecary
32	Dispernay	Francis	Confectioner
33	Roush	Mathew	Hatter
33	Lastiol	William	Grocer
34	Faure	Marianne	Lady
34	Mollier	_	Baker
34	Morret	Anthony	Citizen
34	Vance	Francis	Citizen
34	Vance	Jacob	Citizen
34	Landry	John B.	Taylor
34	Mason	Simeon	Taylor
35	Berni	Madame	Lady
35	Sentelx	James Leonard	Merchant
35	Level	William	Schoolmaster
36	Clarens	Ann	Milliner
36	Brasier	Amable	Watchmaker
36	Clarens	Calix	Hair dresser
36	Poincignon	Francis	Silversmith
37	Descamps	Madame	Glass engraver
37	Faipoux	John	Whitesmith

[10] HOGAN Edmund, *The Prospect of Philadelphia and Check on the Next Directory*, Part I, Philadelphia, Bailey Print, 1795.

37	Blane	Lewis	Grocer
38	Roulin	Lewis	MD
39	Laplante	Dominick	Taylor
40	N°112	_	Store
40	Savary	Jacob	Hatter
40	Cassine	Lorrain	Broker
41	Corneille	John	Joiner
41	Grangier	Lewis	Scrivener
41	Chevalier	Peter	Citizen
41	Duguet	Philip Urban	Gentleman
42	Barrier	Anthony	Labourer
42	Cuvelier	Peter	Carpenter
44	Cross Cherry Street	_	Boarding house
44	N° 53	_	Boarding house
50	Piadolph	Madame	Lady
50	Le Grange	Peter	Printer
51	Desaa	Arnaud	Gentleman
51	Lacave	John	Hair dresser
51	Morel	John	Hair dresser
51	Sequind	Peter	Gentleman
57	Duranton	Sarah	Woman of colour
57	Duboy	John Joseph	Gentleman
57	Maurier	Nicholas	Doctor
59	Bousket	August	Gentleman
60	Lafew	_	Citizen of colour
60	Corner Arch Street	_	Boarding house
60	Savoy	Joseph	Gentleman
60	Belfon	Philip Urban	Gentleman
63	Fidele	Simeon	Gentleman
65	Cadie	Charlotte	Gentle woman
65	Clare	Jervi	Gentleman
66	Dross	Humbert	Watchmaker
66	Barriere	Peter	Gentleman
69	Vallee	John F.	Boarding house
70	N°2 Cherry Street	_	Blacks
70	Gauser	Peter	Gentleman
72	Carri	Charles	Taylor
73	Flandiri	Jane	Lady
73	N°125	_	French
73	Massieu	John Anthony & John Baptist	Bathing house
74	Boulanger	John	Boarding house
74	No	Nicholas	Gentleman
75	Canto	_	Hair dresser
75	Aublay	E. P.	Citizen
75	Farrier	Geber	Citizen

78	Clavi	Madame	Lady
78	Gavo	Mary	Boarding house
78	Georgeon	Bernard	Silversmith
80	Dumon	Eliza	Lady
80	Reino	Madame	Lady
83	Anthony	John Baptist	Upholsterer
110	Deslosieres	Boudry	Merchant
110	Perrein	Dennis	Gunsmith
110	Coulaux	Julien	Gunsmith
111	Gerasco	_	Citizen
112	Venice	_	Barber
113	St Matrin	Anthony	Jeweller & goldsmith
113	Rousset	Claudius Francis	Merchant
113	Loup	John	Merchant
113	Howard	Lewis	Taylor
113	**Tarascon & Journell**	Lewis & Victor	Merchant
115	Kersaina	Madame	Lady
118	Ogee	_	Citizen
118	Berniaud, Dumas & Jacques	_	China merchants
118	Marachus	John	Merchant
118	Nicholas	Michael Edmund	Shop keeper
119	Chardo(o)n	Anthony	Paper manufacturer
119	Dorfeuille	Godfrey	Shop keeper
119	Russet	Joseph	Hatter
119	Dubasque	Lewis	Merchant
120	Constance	Miss	Shop keeper
120	Palmer	John	Watchmaker
120	Le Feete	Peter	Boarding house
122	Brugniens	Bernard	Baker
123	Massano	Catharine (widow)	Shop keeper
123	Le Boutilier	_	Merchant
124	Beurier	_	Apothecary
125	Toopard	Mrs.	Lady
125	Lavagrove	Mrs.	Lady
126	Lama	Victor	Grocer
127	Bustone	Daniel	Gentleman
128	Ker	Madame	Lady
129	Chat	Claudius	Jeweller
129	Bland	Victor	Coppersmith
130	Mongea	_	Gentleman
130	Volout	_	Gentleman
130	Berthard	Peter	Gentleman
131	Bosse	_	Wine merchant
131	Dolonee	Lewis	Consul
131	Berould	Peter	Embroider

133	Morrell	_	Merchant
133	Gillis	Baptist	Barber
134	Treiul	Nicholas	Gentleman
134	Librass	Paul	Citizen
137	Laugier	Andrew	Citizen
139	Dangee	Mary	Lady
141	Belsme	Michael L.	Wine merchant
142	Celles	Anthony	Baker
145	Lacomb	John	Apothecary
146	Barow	John	Gentleman
146	De Noailles	Louis	General
147	Moran	Augustine	Barber
147	Malbro	Nicholas	Coppersmith
148	Charbonnet Duplaine	Anthony	Teacher of French and English languages
150	Gross	Joseph	Gentleman
151	Foure	Maria Anna Theresa	Lady
151	Dartis	_	Gentleman
151	Ober	_	Gentleman
151	Faures	_	Baker
151	Ponicon & Cupine	_	Citizen
151	Loir	John B.	Gentleman
151	Bernard	Michael	_
152	Larville	Lazarus	Boarding house
152	Buvoo	Peter	French
154	Maby	Charles	Citizen
155	Dunant	Lewis	Gentleman
155	Provost	Seca	Gentleman
156	Mongis	John	MD
157	Prull	Charlotte	Lady
157	Du Croix	Maria	Lady
157	Cault	Paues	Lady
157	Covdon	_	Gentleman
157	Bartholomey	John M.	Teacher of the French language
158	Lacoudre	Guestin	MD
162	Casio	Joseph	MD
163	Riggaul	David	Gentleman

TOTAL: 164

20: Nottnagel & Montmollin
115: Mazurie & Donath

ANNEXE 10[11]

LES FRANCOPHONES DE PITTSBURG EN 1850

1	Bardy	Peter	M	20	stableboy	inn	France
1	Barnard	Daniel	M	29	tailor	residential	France
1	Barnitt	Joseph	M	31	gardner	residential	France
1	Barnitt	Mary	F	44		residential	France
1	Barnitt	Joseph	M	23		residential	France
1	Barnitt	John	M	17		residential	Penn
1	Barnitt	Andrew	M	14		residential	Penn
1	Barnitt	Catharine	F	12		residential	Penn
1	Barnitt	Mary	F	10		residential	Penn
1	Barnitt	Michael	M	6		residential	Penn
1	Barnitt	Helen	F	4		residential	Penn
1	Barnitt	Charles	M	2		residential	Penn
1	Bauer	Ursula	F	40		inn	France
1	Bauer	Henry	M	25	keeptavern	inn	Germany
1	Bedford	Henry	M	50	bricklayer	residential	France
1	Bedford	Martha	F	49		residential	DC
1	Bedford	Mary	F	19		residential	DC
1	Bedford	Robert	M	23		residential	DC
1	Been	John	M	28	private US army	residential	France
1	Belard	HenryD.	M	28	clerk	hotel	France
1	Belard	Jane	F	22		hotel	Penn
1	***Beelen***	***Anthony***	***M***	***81***	***commissionhouse***	***residential***	***Belgium***
1	***Beelen***	***Anna***	***F***	***40***		***residential***	***Belgium? (Iselman)***
1	***Beelen***	***Maria***	***F***	***21***		***residential***	***Penn***
1	***Beelen***	***Cara***	***F***	***19***		***residential***	***Penn***
1	***Beelen***	***Adaline***	***F***	***14***		***residential***	***Penn***
1	***Beelen***	***Frederick***	***M***	***24***		***residential***	***Penn***
1	Bershoud	Frances	F	28		residential	France
1	Biner	Jacob	M	42	laborer	residential	Penn
1	Biner	Philomena	F	39		residential	France

[11] https://www.google.com/url?sa=t&rct=j&q=&esrc=s&source=web&cd=3&cad=rja&uact=8&ved=2ahUKEwimuMS0yundAhVNXhoKHR4zB7EQFjACegQIBxAB&url=http%3A%2F%2Fexhibit.library.pitt.edu%2Fcensus%2F&usg=AOvVaw2OSe98J904N58-hq2dF8Xd [Consulté le 5 juillet 2017].

1	Biner	Gotleib	M	17	laborer	residential	France
1	Biner	Ferdinand	M	14		residential	France
1	Biner	Joséphine	F	11		residential	France
1	Biner	Sophia	F	9		residential	Penn
1	Biner	Henrietta	F	6		residential	Penn
1	Biner	Jacob	M	3		residential	Penn
1	Biner	Andrew	M	0		residential	Penn
1	Black	Sophia	F	26		residential	France
1	Black	Thomas	M	26	carpenter	residential	Scotland
1	Black	Robert	M	1		residential	Penn
1	Brown	FrancisM.	M	36	tailor	residential	France
1	Brown	MariAnc.	F	20		residential	Penn
1	Brown	MaryE.	F	0		residential	Penn
1	Bryon	Francis	M	37	cabinetmakerapp	residential	France
1	Bryon	Mary	F	37		residential	Penn
1	Bryon	Emma	F	5		residential	Penn
1	Bryon	Mary	F	2		residential	Penn
1	Bungart	Annmary	F	26		residential	France
1	Carron	Louis	M	53	teacher	residential	France
1	Carron	Julia	F	39		residential	England
1	Carron	Adaline	F	19		residential	Penn
1	Carron	Julia	F	17		residential	Penn
1	Carron	Mary	F	11		residential	Penn
1	Carron	Henrietta	F	9		residential	Penn
1	Carron	Sophia	F	0		residential	Penn
1	Carron	Alx	M	5		residential	Penn
1	Cleis	George	M	37	Physician	residential	France
1	Cleis	Catharine	F	23		residential	Penn
1	Cleis	George	M	2		residential	Penn
1	Cleiss	Caroline	F	0		residential	Penn
1	Cleiss	Louisa	F	20		residential	France
1	Demay	Henry	M	19	machinist	hotel	France
1	Detemble	Catharine	F	18		residential	France
1	Dilworth	Francis	M	38	blacksmith	residential	France
1	Dilworth	Julia	F	33		residential	France
1	Dilworth	Paulina	F	3		residential	Penn

1	Dobler	Martin	M	28	glassblower	residential	France
1	Dobler	Catharine	F	26		residential	Penn
1	Dobler	John	M	5		residential	Penn
1	Dobler	George	M	3		residential	Penn
1	Dobler	Catharine	F	0		residential	Penn
1	Duchelle	Peter	M	34	blacksmith	residential	France
1	Duchelle	Sophia	F	25		residential	Germany
1	Duchelle	Mary	F	2		residential	Penn
1	Duchelle	Barbara	F	0		residential	Penn
1	Dumans	Henry	M	40	tailor	residential	France
1	Emery	Eliza	F	18		residential	France
1	Esmiol	August	M	40	cook	residential	France
1	Esmiol	Mary	F	33		residential	France
1	Esmiol	Augustus	M	5		residential	Penn
1	Esmiol	Julius	M	3		residential	Penn
1	Esmiol	Josephine	F	1		residential	Penn
1	Fierson	Victoria	F	30		residential	France
1	Fierson	JohnT.	M	31	irontinner	residential	Germany
1	Fierson	Alphonsus	M	9		residential	Penn
1	Fierson	Mary	F	8		residential	Penn
1	Fierson	Johni	M	6		residential	Penn
1	Fierson	Catharine	F	4		residential	Penn
1	Fierson	Victoria	F	2		residential	Penn
1	Fierson	Teressa	F	0		residential	Penn
1	Flinn	Danl.	M	26	porter	hotel	France
1	Fox	Christana	F	48		residential	France
1	Fox	John	M	50	laborer	residential	France
1	Fox	Christena	F	18		residential	Penn
1	Fox	Caroline	F	8		residential	Penn
1	Fox	John	M	26	moulder	residential	France
1	Fox	Louisa	F	18		residential	Maryland
1	Franciscus	John	M	45	clerk	inn	France
1	Frantz	George	M	25	bartender	residential	France
1	Freytet	Celesta	F	48		residential	France
1	Freytet	PeterE.	M	45	teacheslauguage	residential	France
1	Freytet	Constance	F	11		residential	Penn

1	Fromald	James	M	14		residential	France
1	Fromald	Louis	M	34	dyerandscour	residential	France
1	Fromald	Teresa	F	33		residential	France
1	Gardner	Michael	M	30	nailer	residential	Germany
1	Gardner	Mary	F	27		residential	France
1	Gardner	John	M	9		residential	Penn
1	Gardner	William	M	3		residential	Penn
1	Gardner	Charles	M	1		residential	Penn
1	Garlick	Thomas	M	35	machinist	residential	France
1	Garlick	Elizabeth	F	33		residential	NewYork
1	Garlick	Marthaann	F	12		residential	Penn
1	Garlick	Mary	F	10		residential	Penn
1	Garlick	Albert	M	6		residential	Penn
1	Garlick	Thomas	M	1		residential	Penn
1	Garlick	Melissa	F	3		residential	Penn
1	Gosling	JuliaE.	F	18		residential	France
1	Gosling	James	M	41	drygooddealer	residential	England
1	*Gosling*	*Adela*	*F*	*42*		*residential*	*Belgium*
1	Gosling	William	M	14		residential	Penn
1	Gosling	AnnaS.	F	9		residential	Penn
1	Gosling	JosephineH.	F	8		residential	Penn
1	Gothalk	John	M	60	prisonerincty	jail	France
1	Grass	Margt.	F	31		residential	France
1	Grass	Nicholas	M	40	grocer	residential	France
1	Grass	Philomena	F	9		residential	Penn
1	Gray	Sophia	F	21		residential	France
1	Gray	WM.A.	M	26	lumbermercht	residential	Penn
1	Grenangle	Anthony	M	28	moulder	residential	France
1	Gutzman	Henry	M	35	eatinhouse	residential	France
1	Gutzman	Michael	M	71		residential	France
1	Gutzman	Ann	F	40		residential	switzerland
1	Havikotte	Dorothea	F	28		residential	France
1	Havikotte	JohnF.	M	33	clothier	residential	Germany
1	Havikotte	Amelia	F	8		residential	Penn
1	Havikotte	FrederickW.	M	5		residential	Penn
1	Havikotte	Louisa	F	3		residential	Penn

1	Havikotte	Théodore	M	1		residential	Penn
1	Haward	David	M	4		residential	France
1	Hawkins	Louisa	F	27		residential	France
1	Hawkins	Robert	M	34	clerk	residential	NewYork
1	Henzls	Jno.	M	24	private US army	residential	France
1	Hickey	George	M	25	porter	inn	France
1	Hite	Barbara	F	53		residential	France
1	Hite	George	M	54	laborer	residential	Penn
1	Hite	William	M	16		residential	France
1	Hite	Sarah	F	11		residential	Penn
1	Huff	Antony	M	27	tailor	residential	France
1	Huff	Barbara	F	21		residential	France
1	Isadore	Isaac	M	30	machinist	hotel	France
1	Jackman	Susanna	F	26		residential	France
1	Johnston	Eugénie	F	30		boarding house	France
1	Johnston	Julian	F	37		boarding house	Penn
1	Johnston	P.Simon	M	38	singer	boarding house	France
1	Jones	Maryann	F	34	puddler	residential	France
1	Jones	David	M	40	shoemaker	residential	Ireland
1	Julius	John	M	50	barber	residential	France
1	Julius	Mary	F	50		residential	Maryland
1	Kaufhold	Sarah	F	21		residential	France
1	Kaufhold	Joseph	M	22	segarmaker	residential	Germany
1	Kaufhold	Mary	F	0		residential	Penn
1	Keling	Antony	M	39	tailor	residential	France
1	Keling	Catharine	F	28		residential	France
1	Keling	John	M	6		residential	Penn
1	Keling	Margaret	F	4		residential	Penn
1	Keling	Joseph	M	2		residential	Penn
1	Keling	Catherine	F	0		residential	Penn
1	Kuman	Maryann	F	17		residential	France

1	Laguette	Elizabeth	F	17		residential	France
1	Laubie	James	M	76	wineliquordeal	residential	France
1	Laubie	Charlotte	F	35		residential	Maryland
1	Laubie	James	M	26	clerk	residential	Penn
1	Laubie	PeterA.	M	22	clerk	residential	Penn
1	Laubie	Henry	M	13		residential	Penn
1	Laubie	Laura	F	17		residential	Germany
1	Leander	Olesin	M	65	none	residential	France
1	Leander	Phebe	F	58		residential	Maryland
1	Leander	Frederick	M	31	laborer	residential	Penn
1	Leander	Phoebeann	F	19		residential	Penn
1	Leander	Susana	F	16		residential	Penn
1	Lewis	Joseph	M	30	millright	residential	France
1	Lewis	Jane	F	23		residential	Penn
1	Lieb	Catharine	F	28		residential	France
1	Lize	Louis	M	45	engineer	residential	France
1	Lucot	Albert	M	5		residential	France
1	Lucot	Anne	F	28		residential	France
1	Lucot	John	M	37	puddler	residential	France
1	Lucot	Charles	M	1		residential	Penn
1	Mamoux	Leon	M	40	restaurant	residential	France
1	Mamoux	Susan	F	43		residential	NewJersey
1	Mamoux	Clara	F	18		residential	Penn
1	Mamoux	Antonio	M	8		residential	Penn
1	Mangel	Joseph	M	47	laborer	residential	France
1	Mangel	Mary	F	44		residential	France
1	Mangel	Sophia	F	14		residential	Penn
1	Mangel	John	M	13		residential	Penn
1	Mangel	Margaret	F	11		residential	Penn
1	Mannin	Celstina	F	34		residential	France
1	Mannin	Lewis	M	47	blacksmith	residential	France
1	Martin	AnnaM.	F	36		inn	France
1	Martin	Morris	M	42	innkeeper	inn	France
1	Martin	Franck	M	15		inn	Penn
1	Martin	Morris	M	5		inn	Penn
1	Martin	Mary	F	13		inn	Penn

1	Martin	Rosa	F	8		inn	Penn
1	Martin	Lucy	F	4		inn	Penn
1	Marx	Barnard	M	22	watchman	hotel	France
1	Meyers	Pancratious	M	27		residential	France
1	Mike	Lotterman	M	27	laborer	residential	France
1	Mike	Sarah	F	27		residential	Ireland
1	Minneniger	Lonis	M	36	segarmaker	residential	France
1	Minneniger	Caroline	F	30		residential	Penn
1	Minneniger	ElizabethC.	F	11		residential	Penn
1	Minneniger	WilliamH.	M	10		residential	Penn
1	Minneniger	LouisC.	M	7		residential	Penn
1	Minneniger	EdwardG.	M	5		residential	Penn
1	Minneniger	AlfredL.	M	3		residential	Penn
1	Minneniger	GeorgeT.	M	0		residential	Penn
1	Moore	JosephineH.	F	24		residential	France
1	Moore	Henry	M	20	chairmaker	residential	Penn
1	Moseneaux	John	M	19	founder	residential	France
1	Myers	Aaron	M	26	moulder	residential	France
1	Myers	Mary	F	22		residential	Penn
1	Myers	Elmira	F	1		residential	Penn
1	Patterson	John	M	27	moulder	residential	France
1	Patterson	Louisa	F	21		residential	Penn
1	Patterson	Wm	M	3		residential	Penn
1	Patterson	Mary	F	2		residential	Penn
1	Patterson	John	M	0		residential	Penn
1	Phillips	Stradrich	M	25	ironroller	residential	France
1	Phillips	HarrietC.	F	23		residential	Penn
1	Phillips	WilliamA.	M	5		residential	Penn
1	Phillips	DavidA.	M	3		residential	Penn
1	Phillips	MaryF.	F	0		residential	Penn
1	Reiners	Peter	M	26	sculpter	residential	France
1	Reiners	Hannah	F	20		residential	England
1	Robertson	Michael	M	27	chandler	residential	France
1	Robertson	Christina	F	25		residential	Germany
1	Robertson	Amelia	F	3		residential	Penn

1	Robertson	ZachariaH.	M	1		residential	France
1	Robertson	George	M	23	butcher	residential	Germany
1	Roehler	Maya.	M	28		residential	France
1	Roehler	M.	M	41	shoemaker	residential	Germany
1	Roehler	Jacob	M	2		residential	Penn
1	Schend	August	M	8		inn	France
1	Schend	Peter	M	40	innkeeper	inn	France
1	Schend	Magdalena	F	40		inn	France
1	Schend	Florence	F	12		inn	France
1	Schend	Mary	M	3		inn	Penn
1	Schend	Joseph	M	15		inn	France
1	Schremer	Clementine	F	28		residential	France
1	Schremer	WM.	M	28	watchmaker	residential	Germany
1	Seagrip	George	M	21	barkeeper	residential	France
1	Shamy	George	M	32	wrkrollmill	residential	France
1	Shamy	Jacob	M	44	pilot	residential	France
1	Stainbach	George	M	27	coachtrimmer	residential	France
1	Stedhile	Catharine	F	16		residential	France
1	Suelbaugh	Catharine	F	36		residential	France
1	Suelbaugh	John	F	42	laborer	residential	France
1	Suelbaugh	Mary	F	14		residential	France
1	Suelbaugh	Henry	M	12		residential	Penn
1	Suelbaugh	Catharine	F	11		residential	Penn
1	Suelbaugh	Magdalena	F	5		residential	Penn
1	Suelbaugh	Eve	F	4		residential	Penn
1	Suelbaugh	Philomena	F	3		residential	Penn
1	Suelbaugh	Joseph	M	1		residential	Penn
1	Suelbaugh	Margt.	F	9		residential	Penn
1	Suelbaugh	John	M	10		residential	Penn
1	Sunday	Anderson	M	17	laborer	residential	France
1	Sunday	Andrew	M	44	laborer	residential	France
1	Sunday	Ellen	F	43		residential	Germany
1	Sunday	Mary	F	14		residential	France
1	Sunday	John	M	11		residential	France
1	Sunday	Ellen	F	5		residential	France
1	Sunday	Philamena	F	2		residential	Penn

1	Sutter	Celestina	F	4		residential	France
1	Sutter	Ferdinand	M	5		residential	France
1	Sutter	Frances	F	43		residential	France
1	Sutter	George	M	42	laborer	residential	France
1	Sutter	Harriet	F	15		residential	France
1	Sutter	Josephine	F	9		residential	France
1	Thomas	Henry	M	40	grocer	residential	France
1	Thomas	Sophia	F	33		residential	France
1	Thomas	John	M	15		residential	France
1	Thomas	Joseph	M	13		residential	France
1	Thomas	Josephine	F	8		residential	Penn
1	Thomas	Joseph	M	12		residential	France
1	Urban	Joseph	M	28	finisher	residential	France
1	Urban	Mary	F	26		residential	Germany
1	Urban	Vincent	M	2		residential	St Louis
1	Victor	Francisca	F	27		residential	France
1	Victor	John	M	38	shoemaker	residential	France
1	Victor	Mary	F	2		residential	France
1	Voegle	Henry	M	40	clothier	residential	France
1	Walters	Elizabeth	F	40		residential	France
1	Walters	George	M	40	shoemaker	residential	Germany
1	Whitten	Samuel	M	26	puddler	residential	France
1	Williams	John	M	32	blacksmith	residential	France
1	Williams	Susanna	F	27		residential	France
1	Williams	Oscar	M	4		residential	France
1	Williams	Taraphina	F	0		residential	Penn
1	Zolburg	Bernhart	M	31	laborer	residential	France
1	Zolburg	Mary	F	29		residential	Germany
1	Zolburg	Mary	F	4		residential	Penn
1	Zolburg	Christina	F	2		residential	Penn

divers	**Total**	**logement**	**répartition**	**Nationalité**	
mulatto4	M156	R278	63 familles ou couples	Belg3	
black3	F150	I18	32 isolés ou rattachés	**Penn 128**	NY2
		H6		DC3	Scot1
		BH3		**Ger15**	StLouis1
		J1		Eng3	Switz1
				Maryl4	Njersey1
				Irl2	**F142**

ANNEXE 11

LES FRANCOPHONES DES DISTRICTS 1 ET 2 DE LOUISVILLE EN 1850[12]

1A

71 94 Rothchild	F.	26	M	Merchant	Germany
71 94 Rothchild	F.	23	F		France
71 94 Rothchild	H.	22	M	Merchant	Germany
88 128 Demorst	Ishelle	18	M	Carpenter	France
88 128 Demorst	Scoville	20	M	Carpenter	France
88 128 Manhale	Charles	20	M	Carpenter	France
112 162 Cerf	Nathan	21	M	Pedler	France
112 162 Cerf	Fanny	22	F		France
112 162 Zay	Caroline	24	F		France

10A

190 251 Pavril	Andrew D.	26	M	Tailor	France
190 251 Pavril	Sarah	29	F		Virginia
192 254 Singer	Mark	38	M	Pedler	France
192 254 Singer	Schudy M.	32	F		France
192 254 Singer	Eli	11	M		France
192 254 Singer	Matilda	8	F		France
192 254 Singer	Harriet	6	F		France
192 254 Singer	Aaron	33	M	Pedler	France
219 294 Stultz	Victor	27	M	Rope Manufacturer	France
219 294 Stultz	Mary	23	F		Germany
219 294 Stultz	Susan	4	F		Kentucky
219 294 Stultz	Victor	1	M		Kentucky

[12] *The USGenWeb Census Project, Kentucky*, transcription pour les districts 1 et 2 du comté de Jefferson par Renee M. Hill.

219	294	Wieber	Joseph	68	M	Germany
219	294	Getz	Mathew	30	M	Rope Maker	France
219	294	Getz	Susan	19	F	Germany
236	314	Lorey	Ludwig	42	M	Wagon Maker	Switzerland
236	314	Lorey	Mary	40	F	Switzerland
236	314	Lorey	William	18	M	Wagon Maker	Switzerland
236	314	Lorey	Bertha	4	F	Switzerland

19A

245	332	Goostephen	Elizabeth	31	F	Germany
245	332	Goostephen	Joseph	31	M	Laborer	France
245	332	Goostephen	Christian	1	M	Kentucky
255	344	Cerf	Loltomar	46	M	Pedler	France
255	344	Cerf	Jeannette	48	F	France
255	344	Cerf	Abraham	20	M	Pedler	France
255	344	Cerf	Jacob	18	M	Pedler	France
255	344	Cerf	Isaac	13	M	France
259	348	Schneeberger	Lewis	31	M	Merchant	France
259	348	Schneeberger	Julia	44	F	France
259	348	Schneeberger	Therese	21	F	France
259	348	Conrad	Louisa	14	F	Germany
267	363	Wagonier	Seraphin	28	M	Gardener	France
267	363	Wagonier	Frances	25	F	France
267	363	Wagonier	Frederick	6/12	M	Kentucky
316	434	Lawfur	Francis	31	M	Laborer	France

28A

359	490	Kerlin	Mariann	25	F	Tailor	Switzerland
359	490	Kerlin	Benedict	22	M	Tailor	Switzerland

359	490	Kerlin	Joseph	25	M	Carpenter	Switzerland
363	496	Laff	Job	41	M	Pedler	France
363	496	Laff	Caroline	40	F		Germany
363	496	Laff	Theodore	14	M		France
363	496	Laff	Simon	12	M		France
363	496	Laff	Abraham	6	M		France
363	496	Laff	Caroline	8	F		France
363	496	Laff	Regina	11	F		France
417	566	Siegewald	George	19	M	Sadler	France
417	566	Schanli	Frederick	31	M	Sadler	Switzerland
417	566	Schanli	Louisa	21	F		Ohio
417	566	Schanli	Alice	5	F		Kentucky
423	579	Schwartz	Nicholas	41	M	Merchant	France
423	579	Schwartz	Joanna	36	F		France
423	579	Schwartz	Charles	15	M		Ohio
423	579	Schwartz	Mary	13	F		Ohio
423	579	Schwartz	Louis	12	M		Ohio
423	579	Schwartz	John	7	M		Ohio
423	579	Schwartz	Caroline	5	F		Ohio
423	579	Schwartz	Nicholas	2	M		Ohio
423	579	Schwartz	Jacob	4/12	M		Ohio
451	634	Huber	Ulric	37	M	Shoemaker	Switzerland
451	634	Huber	Barbara	35	F		Germany
451	634	Huber	Louis	3	M		Kentucky
451	634	Huber	William	3	M		Kentucky

37A

464	648	Alix	Paulina	14	F		France

468	659	Hallerin	John D.	45	M	Laborer	France
468	659	Hallerin	Sapphira	26	F		France
				46A			
560	815	Marriot	August	31	M	Engineer	France
560	815	Marriot	Ancina	25	F		Kentucky
560	815	Marriot	Albert	6	M		Kentucky
560	815	Marriot	Augustus	4	M		Kentucky
560	815	Marriot	Infant	2	M		Kentucky
632	940	Marshall	John	21	M	Boatman	France
632	940	Ivy	Patrick	25	M	Boatman	France
				55A			
633	941	Waterer	Frederick	26	M	Laborer	France
				64A			
819	1227	King	Joseph	35	M	Laborer	District of Columbia
819	1227	King	Mary A.	29	F		France
819	1227	King	Joseph	3	M		Louisiana
819	1227	King	Lolea	2	F		Louisiana
827	1239	Wagoner	Purle	30	M	Cigar Maker	Belgium
827	1239	Wagoner	Charlotte	20	F		Kentucky
827	1239	Wagoner	Joider	1	F		Kentucky
827	1239	Purle	J. Seeler	23	M	Carpenter	Belgium
843	1262	Rankin	Martin	35	M	S. Mason	Switzerland
843	1262	Rankin	Barbara	28	F		Switzerland
				73A			
882	1309	Katman	William	38	M	Cabinet Maker	Switzerland
882	1309	Katman	Christina	38	F		Switzerland
882	1309	Katman	Frederick	15	M		Switzerland
882	1309	Katman	William	7	M		Switzerland
882	1309	Forn	Ferdinand	33	M		Switzerland

965	1405	Henry	Eugene	21	M	France
969	1409	Brown	Ludwig	47	M	Tailor	France
969	1409	Brown	Magdalen	30	F	France
969	1409	Brown	Ludwig	19	M	Tailor	France
970	1410	Schilling	Harriet	13	F	France
970	1410	Myer	Magdalina	51	F	France
970	1410	Rive	Leon	41	M	Portrait Painter	France
970	1410	Rive	Caroline	28	F	France
970	1410	Schilling	Felix	23	M	Musician	Switzerland
970	1410	Schilling	Harriet	13	F	France
970	1410	Myer	Magdalina	51	F	France

82A

975	1418	Bruyere	John	40	M	Clergyman	France
1029	1506	Kern	Andrew	36	M	Grocer	Germany
1029	1506	Kern	Maria	36	F	France
1029	1506	Kern	George	14	M	Kentucky
1029	1506	Kern	Rosa	10	F	Kentucky
1029	1506	Kern	Frances	8	F	Kentucky
1029	1506	Kern	Anne	5	F	Kentucky

91A

1105	1615	Rahm	Jacob	34	M	Laborer	Switzerland
1105	1615	Rahm	Elizabeth	29	F	Switzerland
1105	1615	Rahm	Jacob	10	M	Switzerland
1105	1615	Rahm	Catharine	7	F	Switzerland
1105	1615	Rahm	Margaret	1	F	Kentucky
1105	1615	Suter	Silvester	22	M	Germany

100A

1235	1767	Ment	Alexandria	61	F	France

1267	1806	Powers	A. J.	27	M	Butcher	Kentucky
1267	1806	Powers	Louisa	22	F		France
1267	1806	Powers	Andrew	1	M		Kentucky
1269	1808	Sherne	Charles	23	M	Laborer	France
					109A		
1332	1881	Michael	Philip	19	M		France
1362	1912	Stollinin	John O.	29	M	Butcher	Virginia
1362	1912	Stollinin	Madaline	23	F		France
					118A		
1418	1973	Wortz	William	25	M	B. Maker	France
1418	1973	Wortz	Charles	21	M	B. Maker	France
1418	1973	Wortz	John	35	M	Labor	France
1484	2045	Frantz	David	40	M	Farmer	France
1484	2045	Frantz	Christina	45	F		Germany
1484	2045	Frantz	David	15	M	Farmer	Ohio
1484	2045	Frantz	Christina	14	F		Ohio
1484	2045	Frantz	Fred	12	M		Ohio
1484	2045	Frantz	Mary	10	F		Ohio
1484	2045	Frantz	Caroline	8	F		Ohio
1484	2045	Frantz	George W.	6	M		Ohio
1484	2045	Frantz	Albert	1	M		Kentucky
					127A		
1515	2082	Rilby	William	48	M	Merchant	France
1515	2082	Rilby	Caroline	48	F		France
1515	2082	Rilby	William	15	M	Clerk	France
1534	2104	Aboyast	Sismont	29	M	Carpenter	France
1534	2104	Aboyast	Dorothy	22	F		France

1534	2104	Aboyast	Eugena	3	F		Maryland
1534	2104	Aboyast	Francis	2	M		Maryland
1589	2163	Hieyd	George	32	M	Grocer	France
1612	2187	Sticker	John	38	M	Rope Maker	France
1612	2187	Sticker	Jane	31	F		Pennsylvania
1612	2187	Sticker	John	9	M		Kentucky
1612	2187	Sticker	Thomas	5	M		Kentucky
1612	2187	Sticker	Sarah	2	F		Missouri
1622	2197	Budell	F. H.	43	M	Grocer	France
1622	2197	Budell	Mary Ann	38	F		France
1622	2197	Budell	May	14	F		Pennsylvania
1622	2197	Budell	Louisa	12	F		Kentucky
1622	2197	Budell	Francis	1	M		Kentucky
1622	2197	Haliman	Jos.	14	M		France

139A

2	2	Frautman	Jacob	28	M	Barber	France
2	2	Frautman	Caroline	19	F		Bavaria
2	2	Hunctzicker	Michael	18	M	Apprentice	France
5	7	Bauer	Louis	34	M	Cooper	France
5	7	Bauer	Martelina	29	F		France
5	7	Bauer	Louis	34	M	Cooper	France
5	7	Bauer	Martelina	29	F		France
10	14	Garcin	Joseph	31	M	Confectioner	France
10	14	Garcin	Victoria	24	F		Italy
10	14	Garcin	Joseph	2	M		Kentucky
10	14	Garcin	Augustus	1	M		Kentucky
10	14	Andrea	Felix	19	M	Shop Boy	France

10	14	Mate'	Selina	16	F	Servant	France
11	15	Muly	John D.	32	M	S. B. Bar	France
15	21	Lutz	Jacob	41	M	Shoemaker	France
15	21	Lutz	Rosa	36	F		France
15	21	Lutz	Rachael	17	F		France
15	21	Lutz	Susan	7	F		France
15	21	Lutz	Mary	5	F		France
15	21	Keiffer	Jacob	18	M	Cabinet Maker	France
15	22	Gross	George	27	M	Laborer	France
15	22	Gross	Elizabeth	25	F		France
16	25	Sermermersheim	Elizabeth	20	F	Servant	France
16	26	Schobrun	Ignace	29	M	Stone Cutter	France
16	26	Schobrun	Elizabeth	25	F		France
16	26	Schobrun	Josephine	4	F		France
16	26	Schobrun	Marie	2	F		New York
16	26	Schobrun	Margaret	10/12	F		Ohio
91	123	Hikes	--M			Wigmaker	France
106	144	Routa	J. B.	30	M	Confectioner	France
106	144	Routa	Mary	25	F		New York
107	145	About	Jacque	48	M	Confectioner	France
107	145	About	Mary	30	F		New York
107	145	Lucot	Louis	53	M	Glasier	France
107	145	Lucot	Elizabeth	55	F		France
107	145	Lucot	Jane	30	F		France

107	145	Lucot	Nicole	30	M	Carpenter	France
107	145	Lucot	Jean Louis	22	M	Carpenter	France
107	145	Lucot	Elizabeth	26	F		France
107	145	Lucot	Margaret	25	F		France

148A

139	179	Russell	George	21	M	Clerk	France

145	185	Godshaw	Saml	27	M	China Dealer	France
145	185	Godshaw	Caroline	26	F		Darmstadt
145	185	Godshaw	Frances	3	F		Kentucky
145	185	Godshaw	Abraham	2	M		Kentucky
145	185	Godshaw	Charles	2/12	M		Kentucky

160	201	Hommean	Henry	20	M	Baker	France
160	201	Posture	Victor	20	M	Cook	France
160	201	Klousse	Lewis	35	M	Porter	Baden
160	201	Froment	Louis Napoleon	30	M	Cook	France

180	225	Brirnalder	Antonie	40	M	Blacksmith	France
180	225	Brirnalder	Melanie	35	F		France
180	225	Brirnalder	Joseph	13	M		France
180	225	Ninninneacher	Caterina	15	F		France

191	237	Sciaff	Alexander	25	M	Cook	France
191	237	Jaubert	Mary Ann	44	F		France
191	237	Jaubert	Pauline	10	M		New York
191	237	Jaubert	Leon	7	M		New York
191	237	Jaubert	Louisa	2	F		Kentucky

202	250	Blancagamet	Theodore	55	M	Merchant	France
202	250	Blancagamet	Floride	50	F		France
202	250	Blancagamet	Elvira N.	20	F		Kentucky

202	250	Blancagamet	Julius	18	M	Kentucky
202	250	Blancagamet	Julia	12	F	Kentucky
202	250	Blancagamet	Floride	10	F	Kentucky
206	254	Young	William	39	M	Leecher & Cupper	Prussia
206	254	Young	Salome	29	F	France
206	254	Young	Theresa	12	F	Kentucky
206	254	Young	Ophelia	10	F	Kentucky
206	254	Young	Emma	5	F	Kentucky
206	254	Young	Sarah E.	3	F	Kentucky
206	254	Young	Henrietta	1	F	Kentucky
206	254	Trautman	Dorothea	65	F	France
206	254	Huntzecker	George	12	M	France
207	255	Petit	Isidor	65	M	None	France
207	255	Petit	Antoinette	54	F	France
207	255	Petit	Clementine	24	F	Pennsylvania
207	255	Petit	Selina	21	F	Pennsylvania
217	265	Marks	Samuel	37	M	Corn Doctor	France
217	265	Marks	Minette	35	F	France
217	266	May	Isreal	36	M	Dentist	France
217	266	Joseph	Jeannette	40	F	France
217	266	Joseph	Annestein	8	F	France

157A

254	305	Kenniger	Andrew	25	M	Carpenter	France
264	318	Ibhafen	Herrmann	30	M	School Master	Saxony
264	318	Ibhafen	Caroline	23	F	France
264	318	Ibhafen	Julia	2	F	Saxony
264	318	Ibhafen	Sanra	2/12	F	Indiana

296	352	Rudhar	Francis	41	M	Merchant	Switzerland
296	352	Rudhar	Jean	26	F		France
296	352	Rudhar	Emily	8	F		Kentucky
296	352	Rudhar	Francis	1/12	M		Kentucky
296	352	Millet	John	15	M		France
296	352	Millet	Lewis	8	M		Indiana

166A

355	412	Muguet	Francis	26	M	School Teacher	France

365	422	Scholari	Jeremiah	29	M	Polisher	Switzerland
365	422	Scholari	Catharine	22	F		France
365	422	Scholari	Josephine	1/12	F		Kentucky

393	451	Morleman	George	40	M	Jeweller	France
393	451	Morleman	Mary	30	F		New York
393	451	Morleman	Ellen	11	F		Kentucky
393	451	Morleman	Mary	5	F		Kentucky
393	451	Morleman	Susan	1	F		Kentucky

175A

456	525	Brisbois	Fred	23	M	Shoemaker	France
456	525	Brisbois	Katharine	21	F		France

437	502	Nunnemaker	Philip	24	M	Shoemaker	France
437	502	Nunnemaker	George	54	M	Shoemaker	France
437	502	Nunnemaker	Caroline	48	F		France
437	502	Nunnemaker	Peter	22	M	Shoemaker	France
437	502	Nunnemaker	Louis	20	M	Shoemaker	France
437	502	Nunnemaker	Caroline	18	F		France

440	**507**	**Barbaroux**	**Joseph**	**56**	**M**	**None**	**France**
440	**507**	**Barbaroux**	**Julia**	**52**	**F**		**France**
440	**507**	**Barbaroux**	**Henrietta**	**20**	**F**		**Kentucky**

440	**507**	**Barbaroux**	**Emma**	**19**	**F**	**Kentucky**
440	**507**	**Barbaroux**	**Louisa**	**18**	**F**	**Kentucky**
440	**507**	**Barbaroux**	**Julius**	**17**	**M** Clerk	**Kentucky**
448	515	Foucade	Unachasuis	37	M Artist	France
448	515	Foucade	Eliza	25	F	Georgia
448	516	Armenia	---	19	M None	France
450	518	Godshaw	Joseph	30	M Peddler	France
450	518	Godshaw	Caroline	26	F	Louisiana
450	518	Godshaw	Aaron	9	M	Louisiana
450	518	Godshaw	Sam.	7	M	Louisiana
450	518	Godshaw	Mark	4	M	Kentucky
450	518	Godshaw	Isaac	3	M	Kentucky
536	617	Russell	Helena	23	F	France

184A

559	642	Bora	Elizabeth	28	F	France
559	642	Bora	Jeannette	7	F	Kentucky
559	642	Bora	Charlotte	2	F	Kentucky
590	675	Bazera	John	31	M Tailor	France
593	683	Klick	Antony	24	M Shoemaker	France
593	683	Klick	Maria	25	F	France
593	683	Klick	Leon	1	M	Kentucky
593	683	Corra	Mary	9	F	France
598	688	Goodshaw	Maurice	40	M China Merchant	France
598	688	Goodshaw	Esther	33	F	France
598	688	Goodshaw	Julia	10	F	France

598	688	Goodshaw	Bernard	1/12	M	Kentucky
598	688	Goodshaw	Marks	16	M	Clerk	France
598	688	Goodshaw	Kaime	75	M	None	France
598	688	Goodshaw	Besse	66	F	France
615	708	Hulu	John	43	M	Blacksmith	France
615	708	Hulu	Caroline	30	F	Bavaria
615	708	Hulu	Sophia	10	F	Iowa
615	708	Hulu	Elize	6	F	Iowa
615	708	Hulu	Leonard	2	M	Kentucky
623	723	Dermont	Valentine	35	M	Carpenter	France
638	739	Kochenbeacher	Fred	37	M	Tailor	France
				193A		
702	815	Suter	Caspar	29	M	Finisher	Switzerland
734	862	Hoefflin	George	26	M	Tinner	Baden
734	862	Hoefflin	Mary	26	F	France
734	862	Hoefflin	George	2	M	New York
				211A		
913	1095	Metz	Peter	43	M	Clothier	Bavaria
913	1095	Metz	Mary	30	F	France
913	1095	Metz	John	10	M	Kentucky
913	1095	Metz	Caroline	7	F	Kentucky
913	1095	Metz	Louisa	4	F	Kentucky
913	1095	Metz	Henry	1	M	Kentucky
923	1115	Keller	William	45	M	Grocer	Bavaria
923	1115	Keller	Barbara	40	F	France
923	1115	Keller	Margaret	9	F	Kentucky
923	1115	Keller	John	8	M	Louisiana

923	1115	Keller	Caroline	6	F	Kentucky
923	1115	Keller	Louisa	2	F	Kentucky
929	1130	Donn	Philip	23	M Barber	Baden
929	1130	Donn	Christina	18	F	France
929	1130	Donn	Philip	3/12	M	Kentucky
933	1134	Average	Ben.	29	M Pilot	France
933	1134	Venhatin	Mike	30	M Baker	France
943	1151	Wetzel	Kate	40		France
943	1151	Kreger	Mich.	21	M Tinner	France

220A

978	1202	Le Grund	Pierre	29	M Steward	France
978	1202	Le Grund	Jeannette	29	F	France
983	1217	Bleck	Louis	28	M Tobacconist	France
983	1217	Bleck	Barbara	27	F	Bavaria
983	1217	Bleck	John	32	M Store Merchant	France
984	1221	Enos	Louis	30	M Blacksmith	France
984	1221	Enos	Jeannette	29	F	Switzerland
984	1221	Enos	Louisa	1/12	F	Kentucky
987	1227	Weisscher	Adam	48	M Laborer	France
990	1231	Pernollet	John	36	M Huckster	France
990	1231	Pernollet	Barbara	28	F	France
990	1232	DeFrancibrille	Antoine	31	M Huckster	France
990	1232	DeFrancibrille	Lucieyia	24	F	Platy

999	1255	Kertzel	Christian	44	M	Barkeeper	France
999	1255	Kertzel	Christine	32			Switzerland
999	1255	Kertzel	William	10	M		Kentucky
999	1255	Kertzel	Christian	6	F		Kentucky
999	1255	Kertzel	Louisa	2	F		Kentucky
1000	1256	Shnabel	Charles	23	M	Tinner	Bavaria
1000	1256	Shnabel	Hugh	50	M	Coffee House Keeper	Bavaria
1000	1256	Shnabel	Barbara	44	F		France
1000	1256	Shnabel	Barbara	22	F		Baden
1011	1275	Anderson	Conrad	26	M	Hostler	France
1011	1275	Herbert	George	25	M	Carpenter	France
1011	1275	Leibold	John	26	M		France
1025	1295	Kilian	Caspar	42	M	Baker	Hesse
1025	1295	Kilian	Mary	32	F		France
1025	1295	Kilian	Mary	13	F		Kentucky
1025	1295	Kilian	Elizabeth	11	F		Kentucky
1025	1295	Schott	Adolphie	25	M	Baker	Baden
1025	1295	Carl	Emma	22	F		Switzerland
1038	1312	Matthews	John	50	M	Watchman	France
1038	1312	Matthews	Catharine	40	F		France
1038	1312	Matthews	John	18	M	Engineer	Pennsylvania
1038	1312	Matthews	William	16	M	Laborer	Pennsylvania
1038	1312	Matthews	Catharine	14	F		Pennsylvania
1038	1312	Matthews	George	12	M		Pennsylvania
1038	1312	Matthews	Laura	10	F		Pennsylvania
1038	1312	Matthews	Mary	8	F		Pennsylvania
1038	1312	Matthews	Thomas	6	M		Pennsylvania

355 personnes

ANNEXE 12

CHAQUE VISAGE EST MEMORABLE (Bob Dylan)

Robert Alexander

Jean-Jacques Audubon

Richard Bache

James Berthoud

Nicholas Berthoud

Joseph Bourne

Jacques-Pierre Brissot de Warville

James Brown

John Brown

Auguste Chouteau

Jean-Pierre Chouteau

Etienne Clavière

John Collins

John Colmesnil

Etienne Delessert

Daniel Drake

Pierre-Etienne Duponceau

Eleuthère-Irénée,

Pierre-Samuel,

Victor Du Pont de Nemours

Etienne Dutilh

Oliver Evans

Mgr Flaget

Benjamin Franklin

Albert Gallatin

Daniel Garesché

Charles Gayarré

Edmond-Charles Genêt

Stephen Girard

Charles Gratiot

James Greenleaf

Charles de Hault de Lassus

Samuel Hopkins

Pierre-Louis Hus-Desforges

Charles Lefèbvre-Desnouettes

Jacques Donatien Le Ray de Chaumont

George Madison

Charlotte Mentelle

Edmé Mentelle

Waldemard Mentelle

François-André Michaux

Robert Morris

Constantin-Samuel Rafinesque

Rosalie Saugrain

Antoine Saugrain

Antoine Soulard

Louis-Anastase Tarascon

Nicholas Thévenin

Mary Todd

Buckner Thruston

Jonathan Williams

« ... Oui, mais le soleil va plus vite. Jailli de l'Atlantique, il prend le départ, à 5 h 26, à Portland, dans le Maine, aux confins du Canada ; à 5 h 30, il est à Boston, douze minutes plus tard, à New York.

A 5 h 47, on le signale à Philadelphie, cité des quakers, à 5 h 48, à Wilmington, capitale des Dupont de Nemours, à 5 h 54, à Washington, siège du gouvernement. À 6 h 06, c'est au tour de l'acier de Pittsburgh, à 6 h 10, aux palmiers de Miami, à 6 h 18, aux automobiles de Detroit. Sans une seconde de retard sur l'horaire, le soleil touche Atlanta, en Géorgie, à 6 h 24, Cincinnati, en Ohio, à 6 h 25, Louisville, dans le Kentucky, à 6 h 29. Les hauts fourneaux de Gary l'aperçoivent à 6 h 35, et les abattoirs de Chicago, une minute plus tard. De soixante secondes en soixante secondes, les villes se succèdent : 6 h 46, Memphis, 6 h 47, Saint Louis, 6 h 48, La Nouvelle-Orléans. Les usines de l'Est tournent déjà et les plantations du Sud bourdonnent ; à présent surgissent les fermes et les troupeaux du Middle-West : Des Moines à 7 h juste, à 7 h 04, Kansas City, à 7 h 10 Omaha. Après les pistes des explorateurs français,

des négociants néerlandais,

des gouverneurs britanniques,

les sentes des pionniers

et trappeurs américains.

Les cactus du désert, maintenant,

et les Indiens (7 h 17 : Oklahoma City),

les Mexicains (7 h 50 : Santa Fe),

les Mormons (8 h 13 : Salt Lake City).

Un océan sourd à l'horizon ;

Los Angeles au sud,

Seattle au nord ;

et, à 8 h 57,

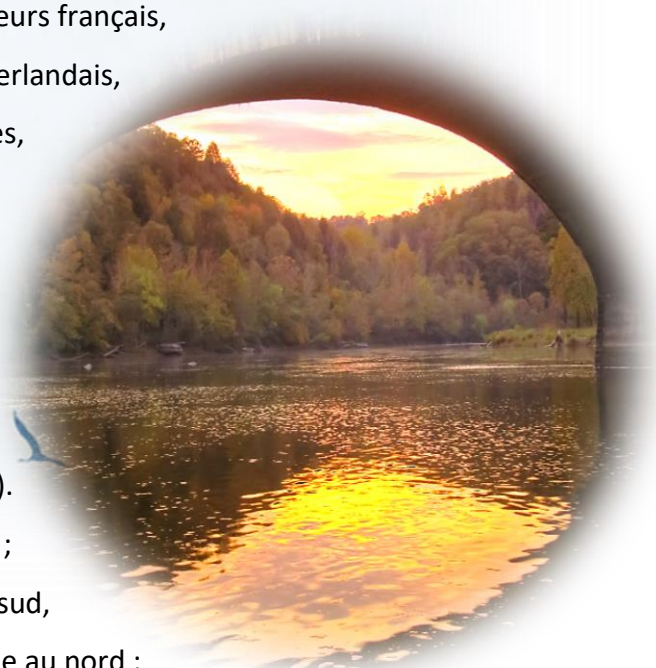


Photo 17 : Lever de soleil à Cumberland Falls, KY (K. Ranchev)

le soleil entre en gare de San Francisco. »[1]

[1] Wladimir POZNER, *Les États désunis*, Montréal, Lux éditeur, 2009.

La Belle Rivière dans l'espace atlantique (1789-1815)
Migrations commerciales francophones
entre Pittsburgh (PA) et Henderson (KY)

RESUME : L'historiographie a souvent négligé la place occupée par les migrants francophones au sein de la Jeune République américaine, se bornant à suivre l'itinéraire des exilés politiques les plus célèbres, bannis par la Révolution Française ou la Restauration, ou celui des utopistes rêvant d'instaurer une société nouvelle au Nouveau Monde. Au cœur de la Jeune Amérique confrontée à l'épineux problème de l'esclavage, à l'agonie des empires coloniaux et à la naissance de l'esprit d'entreprise et du capitalisme, ils furent nombreux à tenter la fortune outre atlantique dans la première moitié du XIXe siècle, établissant dans le corridor créole de puissants liens commerciaux, culturels et religieux entre côte est, Nouvelle-Orléans, Antilles et espace atlantique. Tel est l'objet de la présente réflexion qui emprunte la voie ouverte par l'histoire atlantique, et propose, en tirant parti de la correspondance et des ressources archivistiques, une écriture novatrice de l'histoire des migrations commerciales francophones entre Pittsburg et Louisville à l'époque des révolutions atlantiques.

MOTS-CLES : 1789-1848, Amérique du Nord, Antebellum, Antilles, Capitalisme, Commerce, Correspondance, Corridor créole, Côte est, Culture, Empires coloniaux, Esclavage, Espace atlantique, Esprit d'entreprise, Exilés, Henderson, Histoire atlantique, Historiographie, Jeune République américaine, Kentucky, Louisville, Migrations francophones, Mississippi, Nouveau Monde, Nouvelle-Orléans, Ohio, Pittsburgh, Religion, Révolutions atlantiques, Saint-Domingue, USA, Utopistes, XIXe siècle.

Hagley MUSEUM AND LIBRARY

The Library Company

Ohio River in the Atlantic network (1783-1815)
French trading migrations
from Pittsburgh (PA) to Henderson (KY)

Kentucky HISTORICAL SOCIETY

Historical Society of Pennsylvania

ABSTRACT: *Historiography often neglects the part of Francophone migrants in the young American republic, merely following the route of the most famous political exiles banished by the French Revolution and the Restoration, or the Utopians dreaming to establish a new society in the New World. In the Early Republic faced with the thorny problem of slavery, the agony of colonial empires and the birth of entrepreneurship and capitalism, many migrants tried fortune beyond the Atlantic Ocean in the first half of the nineteenth century, establishing in the "Creole corridor" powerful commercial, cultural and religious ties between east coast, New Orleans, West indies and Atlantic space. This is the purpose of this discussion that borrows the path opened by the Atlantic history, and proposes, through the study of correspondence and archival resources, an innovative history of francophone business migrations from Pittsburg to Louisville in the age of the Atlantic Revolutions.*

KEYWORDS: *1789-1848, Antebellum, Atlantic Area, Atlantic history, Atlantic revolutions, Capitalism, Colonial empires, Correspondence, Creole corridor, Culture, Early Republic, East Coast, Entrepreneurship, Exiles, French migrations, Henderson, Historiography, Kentucky, Louisville, Mississippi, New Orleans, New world, Nineteenth century, North America, Ohio, Pittsburgh, Religion, Santo Domingo, Slavery, Trade, USA, Utopians, West Indies, Young American Republic.*